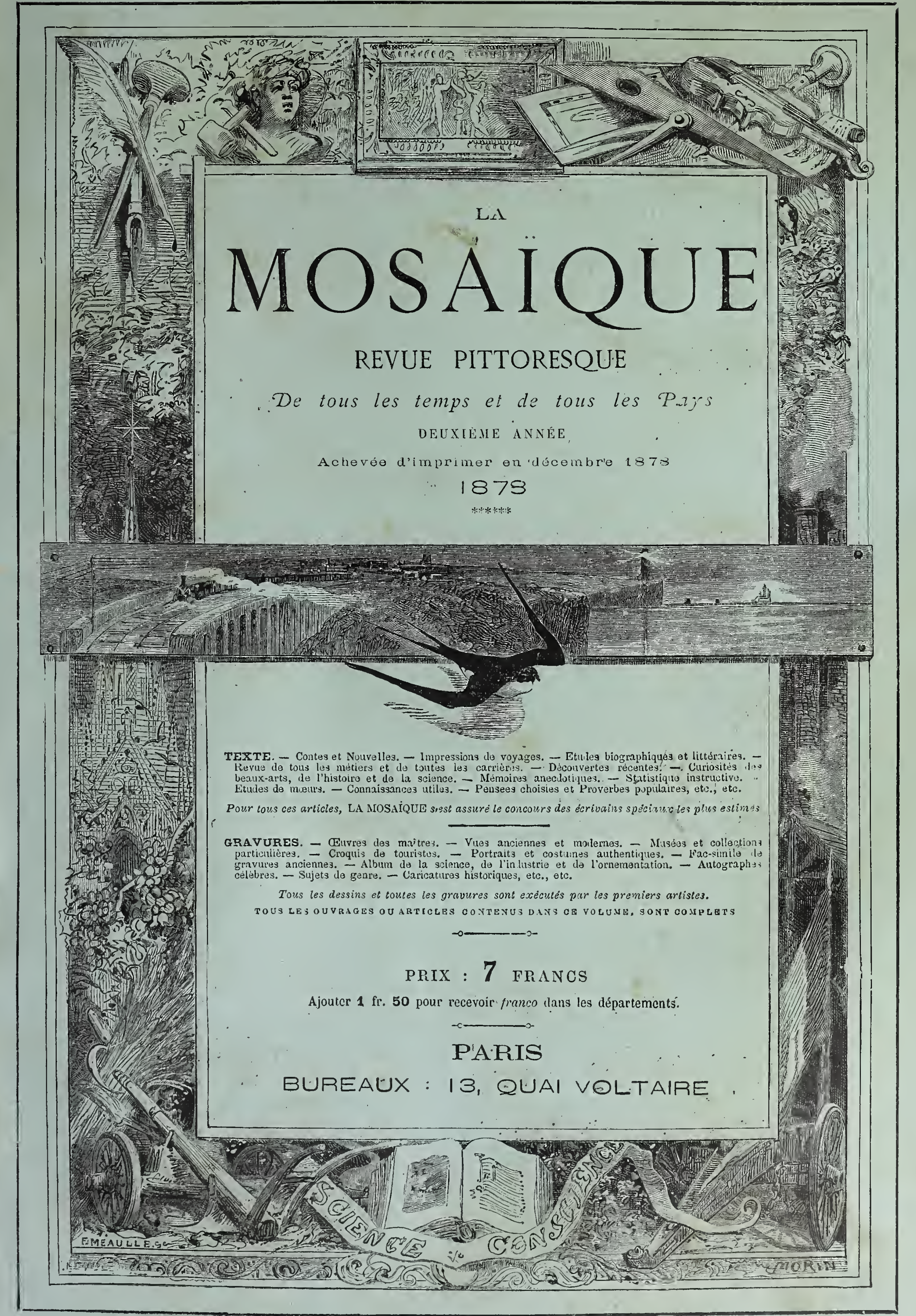


LA

MOSAÏQUE

REVUE PITTORESQUE

De tous les temps et de tous les Pays

DEUXIÈME ANNÉE

Achevée d'imprimer en décembre 1878

1878

*****

TEXTE. — Contes et Nouvelles. — Impressions de voyages. — Etudes biographiques et littéraires. — Revue de tous les métiers et de toutes les carrières. — Découvertes récentes. — Curiosités des beaux-arts, de l'histoire et de la science. — Mémoires anecdotiques. — Statistique instructive. — Etudes de mœurs. — Connaissances utiles. — Pensees choisies et Proverbes populaires, etc., etc.

Pour tous ces articles, LA MOSAÏQUE *s'est assuré le concours des écrivains spéciaux les plus estimés*

GRAVURES. — Œuvres des maîtres. — Vues anciennes et modernes. — Musées et collections particulières. — Croquis de touristes. — Portraits et costumes authentiques. — Fac-simile de gravures anciennes. — Album de la science, de l'industrie et de l'ornementation. — Autographes célèbres. — Sujets de genre. — Caricatures historiques, etc., etc.

Tous les dessins et toutes les gravures sont exécutés par les premiers artistes.

TOUS LES OUVRAGES OU ARTICLES CONTENUS DANS CE VOLUME, SONT COMPLETS

PRIX : **7** FRANCS

Ajouter **1** fr. **50** pour recevoir *franco* dans les départements.

PARIS

BUREAUX : 13, QUAI VOLTAIRE

LA MOSAÏQUE

REVUE PITTORESQUE ILLUSTRÉE

DE TOUS LES TEMPS ET DE TOUS LES PAYS

SIXIÈME ANNÉE

Achevée d'imprimer en décembre 1878

La Mosaïque vient d'accomplir sa *sixième année*; après avoir vu son succès s'affirmer et grandir chaque jour, elle peut se rendre cette justice que son programme a été fidèlement, largement rempli. Destinée à traiter tous les sujets intéressants, qui sont du domaine de la curiosité, des connaissances utiles ou de la distraction intellectuelle, elle a fait ses preuves dans le choix des éléments et dans la délicate coordination de cette universalité, où l'esprit et le cœur devaient trouver simultanément leur compte.

Il suffit de feuilleter ces six volumes pour voir que jamais peut-être, de l'union intime de la plume et du crayon, se prêtant un mutuel appui, n'était résulté un ensemble aussi attrayant, aussi instructif, aussi varié. Cette précieuse collection n'a à redouter aucun parallèle au triple point de vue littéraire, artistique et moral.

Tout d'abord consacrée par l'importante souscription de **M. le Ministre de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts,** elle a été presque simultanément adoptée par la **Commission générale des Bibliothèques scolaires** et par la **Commission de l'Enseignement primaire de la Seine** pour être placée dans les bibliothèques des écoles et donnée aux distributions de prix.

On voit par là de quel ordre sont les mérites de ce recueil qui, comme nous le disions précédemment, en demandant à tous les âges, à tous les pays, à toutes les conditions, à toutes les sciences, les éléments d'une variété qui n'est jamais la futilité, devait devenir, et est, en effet, devenu le livre, le conseiller aimé, recherché de tous.

LA

MOSAÏQUE

REVUE PITTORESQUE ILLUSTRÉE

DE TOUS LES TEMPS ET DE TOUS LES PAYS

LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, DES CULTES ET DES BEAUX-ARTS
A HONORÉ D'UNE IMPORTANTE SOUSCRIPTION CET OUVRAGE
QUI A ÉTÉ, EN OUTRE, ADOPTÉ PAR LA COMMISSION GÉNÉRALE DES BIBLIOTHÈQUES SCOLAIRES
ET PAR LA COMMISSION DE L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE DE LA SEINE
POUR ÊTRE PLACÉ DANS LES BIBLIOTHÈQUES DES ÉCOLES ET DONNÉ AUX DISTRIBUTIONS DE PRIX

SIXIÈME ANNÉE

Achevée d'imprimer en décembre 1878

TOUS LES OUVRAGES OU ARTICLES CONTENUS DANS CE VOLUME SONT COMPLETS

1878

PARIS
BUREAUX DE *LA MOSAÏQUE*, 11, QUAI VOLTAIRE



PARIS. — TYPOGRAPHIE P. MOUILLOT, 13, QUAI VOLTAIRE

LA MOSAÏQUE

REVUE PITTORESQUE DE TOUS LES TEMPS ET DE TOUS LES PAYS



INNOCENCE, d'après Greuze.

INNOCENCE

Jeune fille, la grâce emplit tes dix-sept ans.
Ton regard dit: Matin, et ton front dit : Printemps.
Il semble que ta main porte un lis invisible.
Don Juan te voit passer et murmure : « Impossible! »
Sois belle. Sois bénie, enfant, dans ta beauté;
La nature s'égaye à toute ta clarté;
Tu fais une lueur sous les arbres; la guêpe
Touche ta joue en fleur de son aile de crêpe;
La mouche à tes yeux vole ainsi qu'à des flambeaux;
Ton souffle est un encens qui monte au ciel. Lesbos
Et les marins d'Hydra, s'ils te voyaient sans voiles,
Te prendraient pour l'Aurore aux cheveux pleins d'étoiles.
Les êtres de l'azur froncent leur pur sourcil,
Quand l'homme, spectre obscur du mal et de l'exil,
Ose approcher ton âme, aux rayons fiancée.
Sois belle. Tu te sens par l'ombre caressée;
Un ange vient baiser ton pied quand il est nu,
Et c'est ce qui te fait ton sourire ingénu.

Victor Hugo.

LA PART DU PAUVRE

NOUVELLE

A deux lieues de la petite ville de X..., en Franche-Comté, on voit une colline couronnée de bois épais et au penchant de la colline, une grande et belle maison qui « regarde le soleil couchant » comme disent les notaires, ces poëtes inconscients. On appelle cette colline le Montrond, ce qui s'explique; et la maison le *Château du Charbonnier*, ce qui nécessite une explication.

L'explication ressortira de cette histoire.

Dans les dernières années du règne de Louis-Philippe, Pierrin Jaillet était un personnage populaire. Toutes les ménagères des hameaux et des villages groupés autour de Montrond et de la ville de X... le connaissaient et lui faisaient fête. D'où procédait cette popularité? Pierrin Jaillet était un fort pauvre diable qui fabriquait du charbon et le vendait. Pour toute fortune, il avait une hutte dans la forêt de Montrond, un petit chariot à quatre roues pour transporter ses produits et un âne pour traîner le chariot.

Mais Pierrin avait ce qui manquait au financier de la Fontaine : la gaieté, une gaieté inaltérable et franche qui était contagieuse. Lorsque Pierrin riait, montrant ses dents blanches au milieu de son masque éternellement noir, chacun riait, et Pierrin riait toujours. Embarras, ennuis, misère, il riait. Son rire déconcertait le sort. Rire n'est pas simplement de la bravoure; c'est de la force. Pierrin était devenu une espèce d'apôtre du rire. Il avait commencé par convertir sa femme. Souvent, les chasseurs, traversant le soir, la forêt du Montrond, entendaient le rire d'un homme et d'une femme se mêler à des rires d'enfants.

— Bon! disaient-ils. Voilà Pierrin et Nanette qui donnent à souper à leurs enfants.

Ils calomniaient le charbonnier et sa charbonnière. Certes, la table de ces bonnes gens ne valait pas celle du sous-préfet ni du receveur particulier de la ville voisine. Le vin y apparaissait rarement; mais il suffisait de voir les enfants de Jaillet pour se convaincre qu'on ne les nourrissait pas exclusivement avec des éclats de rire. C'étaient les babys les plus blonds, les plus frais, les plus ronds de tout le pays.

Donc Pierrin riait; mais il ne se bornait pas à rire. Il savait des sermons patois qui eussent fait les délices de Max Buchon, le poëte de Salins. Il les déclamait avec des mines si bouffonnes, des gestes si extravagants que ses auditeurs se tordaient et se roulaient. Il connaissait, en outre, tous les vieux Noëls bourguignons et franc-comtois, toutes ces vieilles chansons naïves qui n'ont jamais été imprimées et qui se transmettent d'âge en âge, comme se transmettaient, avant que les Phéniciens eussent inventé l'écriture, les traditions du monde primitif.

Aussi, lorsqu'il apparaissait dans les villages, fouettant son âne, tantôt seul, tantôt avec Zizi (Isidore), l'aîné de ses trois enfants, un gros garçon aux cheveux frisés comme la laine d'un mouton, c'était presque un événement. Pierrin par-ci, Pierrin par-là. Au père, on offrait un verre de vin; à Zizi, un morceau de ce gâteau que les paysans franc-comtois *cuisent* chaque vendredi et qui ne vaut pas tout-à-fait le pain des boulangers. Pierrin prêchait, racontait ou chantait. Il vendait son charbon, entassait sur le chariot des provisions pour son ménage, du foin, parfois de l'avoine, pour son âne, et il regagnait joyeusement sa hutte dans la forêt de Montrond.

Le 5 janvier de l'an de grâce 1847, Pierrin rentra chez lui plus tôt que de coutume. Il grelottait mais il riait :

— Ah! Ah! Ah! Quel temps? De la neige! De la neige haut comme mon âne. J'ai cru que nous n'en sortirions pas. Polignac — nous en demandons pardon à nos lecteurs; tous les ânes s'appelaient Polignac sous le gouvernement de Juillet, — Polignac secouait ses oreilles et faisait une grimace comme celle de l'huissier qui mangeait les oignons crus du père Braud. Ah! Ah! Ah!

Tout en débarrassant son mari de sa limousine blanche de neige, roide de gelée, Nanette riait aussi :

— Hi! Hi! Hi!... Un huissier!... Je vois sa figure d'ici.

— Enfin, nous nous en sommes tirés. Fais attention au panier, femme! Voilà Fanchette qui se promène dedans.

Fanchette était le dernier enfant du joyeux ménage. Aux cerises, elle devait atteindre ses quatre ans. Entre elle et Zizi, qui avait neuf ans, s'épanouissait Fanfan qui en avait sept. Fanfan possédait une vocation bien dessinée pour la menuiserie. Avec une bûche d'un demi-pied de tour, il parvenait sans peine à faire des allumettes. Un grand feu flambait sous la cheminée. Fanfan l'alimentait; Zizi surveillait la marmite. Une forte odeur de bouillon aux choux emplissait la masure.

La mère prit le panier.

— Vois! lui dit son mari.

— Une dame-jeanne de vin! Un pain blanc! Un jambon! Des marrons! Un gâteau!...

— Oui, femme! Un festin, une ripaille dont nous nous souviendrons quand nous serons vieux! C'est la fête des Rois, Nanette. Le roi boira, la reine boira, nos petits roitelets boiront et nous chanterons au dessert : « Il a jeûné quarante jours, sans prendre aucune soutenance. » Maintenant, je vais bouchonner Polignac et lui mettre son couvert. Pendant ce temps, mets le nôtre et dérange les araignées qui sont au fond de nos gobelets.

Nanette eut un mot mélancolique :

— Si notre pauvre oncle de Suisse était ici! dit-elle...

— Oui, murmura Pierrin. D'autant mieux qu'on se bat dans ce pays-là, à ce qu'il paraît. Mais bast! l'oncle Thomas est un homme avisé qui se moque des Suisses comme la lune se moque d'un chien.

Il sortit.

Lorsqu'il rentra, la table était mise avec une recherche inusitée. Il n'y avait ni nappe ni serviettes. Ce luxe des civilisations avancées était inconnu au Montrond : mais

Nanette avait tiré de sa crédence de belles assiettes de faïence peinte en rouge et en bleu, au fond desquelles on voyait des coqs vernissés, des fleurs étranges, des arabesques dignes d'orner les murailles d'une mosquée. Une soupière énorme fumait au centre de la table. Pierrin remarqua que le gâteau des Rois était déjà découpé.

— Ah! la curiosité! dit-il. Je parie que tu sais déjà où est la fève.

— Non, papa, répondit Fanfan, le futur menuisier. C'est moi qui ait fait les six parts.

— Comment! les six parts? Nous ne sommes que cinq. Tu as donc envie d'inviter Polignac. Ah! Ah! Ah! Si Polignac allait être roi! Ce serait farce. Nous serions obligés de dire : Le roi boit dans un seau!

Et le bon charbonnier éclata de rire d'une façon tellement immodérée que, du fond du hangar qui lui servait d'écurie, l'âne crut devoir marquer sa stupéfaction par un hihannement prolongé.

La mère et les enfants éclatèrent de rire à leur tour. Quand le spasme fut passé, Nanette dit :

— C'est moi qui ai recommandé à Fanfan de faire six parts. Nous sommes assez riches aujourd'hui pour faire la part du pauvre.

— Tu as raison, femme, tu vaux mieux que moi. J'avais oublié, que veux-tu! Ici, il n'y a guère que les loups qui puissent, à cette saison, nous rendre visite. Encore les reçoit-on si bien qu'ils aiment mieux s'adresser ailleurs. C'est néanmoins une bonne et sainte coutume. Il ne viendra personne, mais...

— Chut! fit Nanette, il me semble que la neige vient de craquer sous un pas d'homme.

— A cette heure et par ce temps, ce serait miraculeux.

On frappa au volet clos de l'unique fenêtre que possédait l'humble cabane.

— Pour le coup, c'est quelqu'un, fit le charbonnier.

Il se leva de table et ouvrit la porte. Dans l'encadrement apparut un grand vieillard maigre, un peu voûté, drapé dans un manteau de drap gris et coiffé d'un large chapeau de feutre mou. En entrant, il déposa, dans un coin de la hutte, un sac de cuir qu'il portait sur l'épaule et ôtant son chapeau, fit voir à ses hôtes une longue figure pâle mais énergique, aux traits durs mais francs, envahis par une vaste barbe touffue et grise.

— L'oncle Thomas! s'écrièrent à la fois le mari et la femme.

Pierrin se mit à gambader comme un garçon de quinze ans.

— Comme ça tombe, oncle Thomas! Justement nous parlions de vous. Quel bonheur! J'en pleure comme du bois vert. Asseyez-vous, oncle Thomas, là, près du feu. Serre-toi un peu Zizi. Voilà de la soupe comme les Suissesses n'en font pas. Allons! finissez toutes ces embrassades. L'oncle a froid et faim.

Pressé, poussé, presque bousculé, l'oncle s'assit sur une escabelle. On lui enleva son manteau, on lui mit une cuillère à la main, une assiette de soupe sous la main et bon gré mal gré, au risque de se brûler, il dut s'exécuter et donner le signal de l'attaque générale.

Cette scène eût inspiré les bons vieux peintres hollandais qui représentent avec un réalisme si original et si puissant les intérieurs rustiques. Ce vieillard courbé par l'âge et le travail, cet homme à la face noire et rieuse, cette femme jeune encore, robuste comme les commères flamandes, ces enfants barbouillés et joyeux, la hutte enfumée, le feu clair attachant de lumineuses paillettes sur un dressoir vermoulu, sur des couchettes de sapin; une table composée de trois planches clouées sur un billot, des siéges qui étaient des bancs ou des troncs d'arbres mal équarris, devant ce tableau, on se reporte à quelques-unes de ces toiles si vivantes et si chaudes où s'est jouée avec tant de fantaisie et de verve, l'imagination des deux Téniers.

Lorsque la soupe eut disparu, que le jambon eut été réduit à l'état d'une pièce d'anatomie, et que, par conséquent, les premiers cris de la faim furent éteints, Pierrin posa ses deux coudes sur la table et interrogea discrètement l'oncle Thomas.

— Eh bien! mon bon oncle, il paraît qu'on fait toujours du tapage dans ce diable de pays qui nous envoie sa neige par les yeux? Un monsieur qui lit les papiers publics m'a raconté qu'on s'était battu à Genève ces temps derniers.

Le vieillard poussa un soupir.

— Oui, répondit-il. Mais depuis le mois d'octobre, c'est à peu près fini. Les démocrates ont le dessus.

— Démocrates!... C'est comme qui dirait des cosaques.

— Non pas. Ce sont des gens comme toi et moi. Mais cela demanderait de trop longues explications. Il suffit que tu saches qu'à Genève deux partis étaient en lutte : la France en soutenait un. C'est précisément ce parti qui a été battu.

— Je comprends. Pour les Français, la position n'est plus tenable à Genève.

— C'est cela. J'ai dû quitter cette ville. Bien que je ne me fusse mêlé de rien, on m'y regardait d'un mauvais œil, à cause de ma nationalité. J'ai feint, pendant quelque temps, de ne pas m'en apercevoir; mais j'ai été obligé de me rendre à l'évidence. La maison où était mon atelier d'horlogerie a été incendiée le mois dernier.

— Quelle pitié! Et l'atelier avec?

— Tout.

Et le vieillard poussa un nouveau soupir.

Nanette présenta une part de gâteau à l'oncle Thomas.

— Ah! s'écria le petit Fanfan. C'est la part du pauvre. Maman m'a dit de la faire plus grosse que les autres.

— Alors, dit l'oncle, je l'accepte, non pas parce qu'elle est la plus grosse, mais parce qu'elle est la part du pauvre.

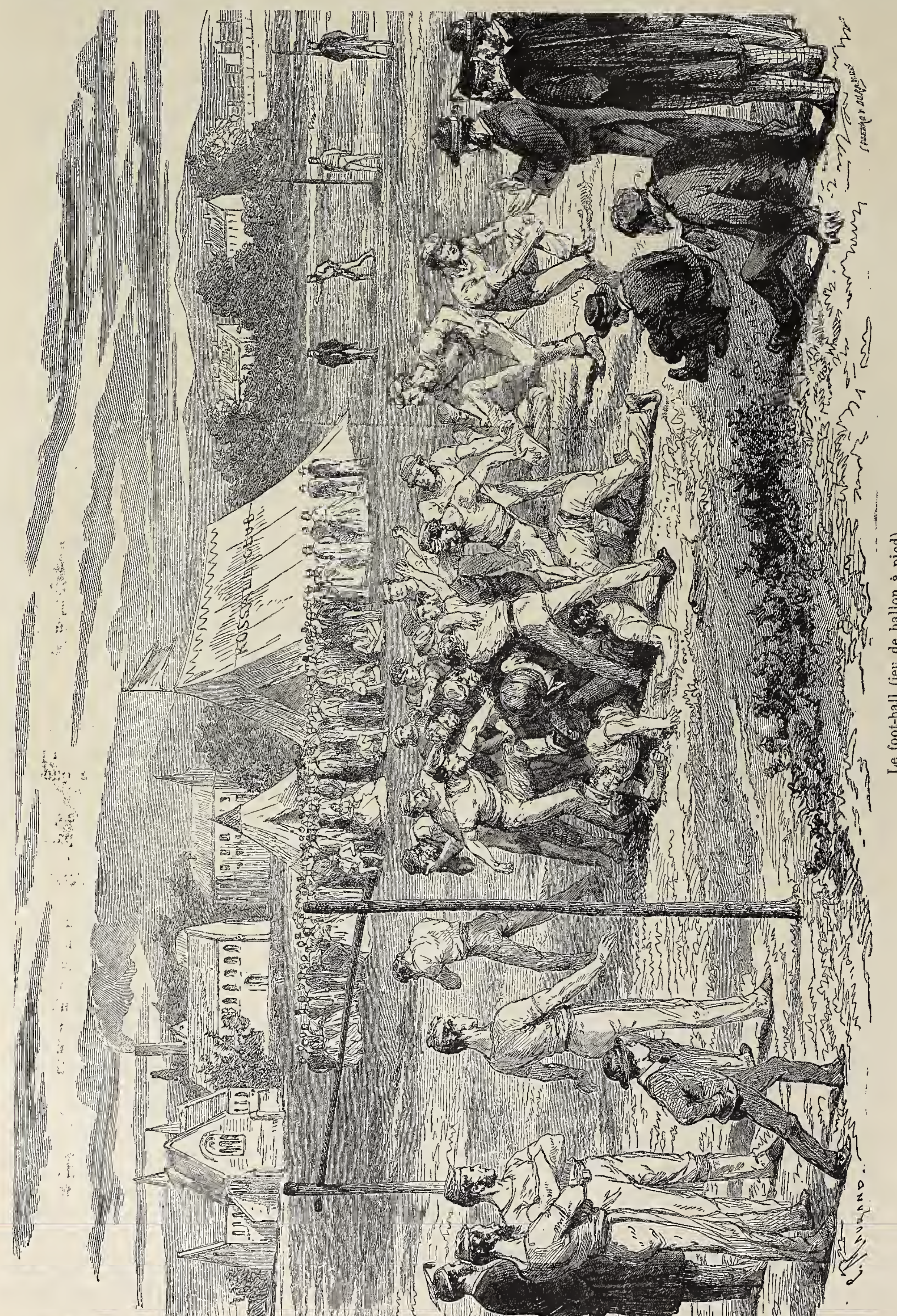
Nanette devint toute rouge; mais Pierrin n'était pas homme à laisser tomber le mot.

— Eh bien! tant mieux, mon oncle, puisque vous êtes pauvre! dit-il. Si vous aviez été riche, je me serais gêné avec vous. Rien que de voir votre grande barbe qui ressemble à celle du saint Antoine de l'église du village, j'étais déjà gêné. Voilà plus d'une heure que je n'ai pas ri. Maintenant, je vais rire comme les trois bossus de Besançon. Ah! ah! ah! Et vous resterez avec nous. Dans une de vos lettres, vous m'aviez promis de prendre mes garçons en apprentissage chez vous. Ils ne me quitteront pas. Tout s'arrange donc pour le mieux. Je vous construirai une cabane deux fois plus grande que celle-ci. En allant vendre mon charbon, je vendrai vos coucous et vos horloges, et au moins je saurai l'heure qu'il est. Ça ne m'est jamais arrivé de ma vie. A votre santé, mon oncle, et à dix mille diables les imbéciles qui se battent dans les rues au lieu de laisser l'eau courir et les feuilles pousser.

Un sourire glissa sur les lèvres du vieillard. Il choqua son verre contre celui de Pierrin et de Nanette et s'adressant à celle-ci :

— Ce serait un trop grand embarras pour vous, ma nièce, qu'un vieux bonhomme quinteux et grondeur

comme moi. Quand on arrive à l'âge où je suis, on a mille défauts et mille besoins...



Le foot-ball (jeu de ballon à pied).

— Ta! ta! oncle Thomas, dit vivement la charbonnière. Si vous étiez jeune, nous vous garderions tout de même. Vous êtes vieux, nous devons encore plus vous garder. Vous verrez comme je vous soignerai. Pierrin s'en va presque tous les jours. C'est un service que vous me rendrez de rester avec moi. Vous me raconterez vos

voyages. Puis, il y a ici de l'ouvrage pour tout le monde. Faire des horloges, il faut des avances et beaucoup d'outils. Pierrin croit qu'on forge une montre comme on forge un fer de hache. Point. Vous nous aiderez à recueillir les feuilles sèches, le gazon, à battre la terre pour nos fours. Ça vous amusera. Vous verrez; et cela vaudra mieux pour vous qui avez été patron, que d'aller travailler comme ouvrier chez les autres. Voyez. Nous nous portons tous ici comme les chênes du Montrond. Dans trente ans, vous mangerez encore avec nous le gâteau des Rois.

Une grosse larme roula sur la joue du vieillard.

Mais à chaque fois qu'il portait son verre à sa bouche, cri n'en éclatait pas moins : Le roi boit!

— Çà, dit-il, puisque je suis le roi, j'ai un privilége dont je dois user : celui de choisir la reine; voyons veux-tu être reine, ma petite Fanchette?

— Oui, mon oncle, répondit l'enfant.

L'oncle Thomas se leva, prit son sac de cuir et en tira un de ces jolis coffrets en bois sculpté que les Suisses ont fabriqués de tout temps avec une certaine supériorité.

— Vois-tu, dit-il, en soulevant le couvercle du coffret,



L'hiver aux champs.

— Allons! dit le charbonnier, il ne s'agit pas de cela. Où est la fève? Qui est-ce qui a la fève?

Personne ne répondit.

— C'est l'oncle! fit tout à coup Zizi qui venait d'entrevoir la fève dans la part du pauvre.

— En vérité! fit le vieillard. C'est moi qui suis roi.

Pierrin lui versa un verre de vin.

— Buvez, sire! lui dit-il.

Et ce fut un tapage qui dut éveiller les corneilles endormies dans les arbres. Chacun criait : Le roi boit! La voix claire et gaie de la petite Fanchette brochait sur le tout. L'oncle Thomas dont la mélancolie s'était subitement dissipée riait d'une telle façon qu'il ne parvenait pas à boire.

il y a là tout ce qu'il faut pour une petite reine de la fève, qui veut devenir une petite reine et une petite fée par le travail. C'est un nécessaire complet.

Fanchette se penchait, émerveillée, sur le coffret qui contenait des ciseaux, un dé, un étui, le tout proportionné aux doigts mignons d'une fillette de quatre à huit ans.

— Et ceci? dit-elle, en montrant deux pendants d'oreilles qui luisaient au fond du coffret.

— Ceci, ce sera pour parer la reine quand elle aura travaillé. Quant à vous, ajouta-t-il, en s'adressant à Zizi et à Fanfan, ne soyez pas jaloux. Vous n'avez pas encore vu le fond du sac du vieil horloger.

Il en retira successivement deux jolies petites montres en or suspendues à leur chaîne, puis une autre, plus grosse, du même métal, puis un superbe chronomètre qu'il désigna du doigt à Pierrin :

— Tu ne diras plus que tu ne sais jamais l'heure qu'il est.

Le charbonnier et sa femme étaient muets de stupéfaction.

— Voici quelque chose de plus précieux, reprit l'oncle.

Il déposa sur la table un bloc jaunâtre qui pouvait peser sept ou huit livres.

— Cela vaut un peu plus de 12 mille francs, dit-il. Eh bien ! c'est loin de valoir ces chiffons de vilain papier. Il y a là pour deux cent vingt mille francs de billets de banque. Puis, cet autre papier plus vilain, dont les huissiers sont si prodigues, c'est la quittance en due forme de la somme de 65,000 francs que j'ai versés avant-hier à Besançon entre les mains de M. le comte de Montrond, lequel m'a cédé, en toute propriété, la forêt où nous sommes.

— Quoi ! dit Nanette. Vous nous avez trompés. Cet incendie...

— Il a eu lieu ; mais tout était assuré.

— Ainsi, je suis chez vous, mon oncle, fit le charbonnier d'une voix étranglée.

— C'est-à-dire que nous sommes chez nous, mon brave Pierrin, ma bonne Nanette. Si vous faites encore du charbon, ce sera pour vous chauffer. Si je fais encore des horloges, ce sera pour me passer le temps et non plus pour le mesurer à autrui.

Nanette se frottait les yeux et murmurait :

— Est-ce que je suis bien éveillée ?

— Ecoutez-moi, conclut l'oncle Thomas. Vous m'avez donné la part du pauvre qui était la vôtre. Je vous donne la part du riche qui est la mienne...

Voilà pourquoi cette belle maison que l'on voit aujourd'hui sur le versant occidental de la colline du Montrond et qui a été construite par les Jaillet, oncle et neveu, est appelée dans le pays : le château du charbonnier.

Alexis MUNIER.

LE FOOT-BALL OU « BALLON A PIED »

Il s'est formé récemment à Paris un *foot-ball-club*, ou « club des joueurs de ballon à pied. » Plusieurs matchs, pleins d'intérêt, ont déjà eu lieu, et les membres du nouveau club sont aujourd'hui parfaitement initiés à ce *sport*, auquel se livrent, pendant l'hiver, toutes les classes et tous les âges de la société anglaise,

Le « foot-ball, » dont la traduction française *ballon à pied* n'explique pas assez le sens, consiste : — d'un côté à lancer à coups de pied un fort ballon en caoutchouc, recouvert d'une assez dure enveloppe de cuir, au-dessus d'un but marqué par une longue perche mise en travers entre deux poteaux, à la hauteur d'environ cinq mètres du sol ; — de l'autre à repousser ce ballon, à l'empêcher de franchir cette perche et à le relancer vers le but opposé.

C'est là que se concentrent tous les efforts des joueurs des deux partis opposés pendant quatre ou cinq heures que dure la partie.

Voici comment se joue la partie de « foot-ball, » telle qu'elle est indiquée dans notre dessin :

Les élèves d'un collége, ou les membres d'un club envoient par écrit un défi « challange » aux élèves d'un autre collége ou aux membres d'un autre club ; le défi accepté, on prend jour et heure, et les joueurs se rendent sur une vaste plaine. Il se forme deux camps, d'environ seize joueurs chacun. Ils sont revêtus d'un costume particulier et portent les couleurs de leur club respectif. Quand les deux partis sont en présence, les capitaines tirent au sort l'avantage du poste, et celui qui le perd a le droit de donner le premier coup de pied au ballon ; c'est, autant que possible, afin d'égaliser les chances ; quelque inégalité dans le terrain, le soleil quand il y en a, et surtout la direction du vent constituent l'avantage ou le désavantage du poste. Chaque capitaine place ses hommes à sa fantaisie, soit pour l'attaque, soit pour la défense, en tenant compte de leurs capacités.

Aussitôt que le ballon est lancé, les deux camps se précipitent à la fois, l'un pour le pousser en avant, l'autre pour le rejeter en arrière. Les joueurs se mêlent ensemble en trépignant, se ruent sur le ballon, se poussent, s'entrechoquent, se renversent. Les coudes, les poings, les pieds, la tête même, tout est en mouvement et à l'œuvre pour faire lâcher prise à celui qui s'est emparé du ballon, ou pour écarter ceux qui veulent s'en saisir. Les souliers à forte semelle et à gros bout frappent et meurtrissent les tibias des joueurs qui souvent tombent sous les coups. Si le ballon se dégage un instant du milieu du groupe amoncelé et vole dans les airs, la troupe d'abord confondue comme une boule de serpents enlacés, se rouvre tout à coup, se déroule et court à toutes jambes à la poursuite du ballon roulant, pour se resserrer de nouveau, une fois qu'il est atteint, et le retenir dans une étreinte irrésistible ; c'est alors qu'on se bat réellement, en poussant des cris, corps à corps et terre à terre. La victoire est ainsi vigoureusement disputée ; souvent même l'acharnement est tel qu'elle reste incertaine, aucun des deux partis n'ayant pu obtenir pendant tout le temps un « gaol » un point, c'est-à-dire lancer une seule fois le ballon au-delà du but. C'est alors une partie à refaire « a drawn match. »

Après la bataille, on ramasse les blessés ; il y a souvent des entorses, des poignets démis et même des jambes cassées. Les uns se retirent clopin-clopant, les autres s'en vont appuyés sur le bras de leurs camarades, mais tous contents de leur « sport » et se promettant de recommencer un autre jour.

Dans plusieurs établissements, il n'est pas permis aux joueurs de se donner des coups de pied sur les jambes « hacking, » surtout quand ce sont de jeunes enfants qui jouent, — à cause de la fragilité de leurs tibias encore trop tendres.

Quoique le *foot-ball* soit un exercice violent, il a l'avantage de développer les forces du corps en donnant en même temps à l'esprit la ténacité de volonté nécessaire pour arriver au but proposé ; d'endurcir à la fatigue ; d'accroître l'adresse, l'agilité, la vitesse de la course, et d'être salutaire à la santé en activant la circulation du sang.

Le *foot-ball* se pratiquait en France depuis quelques années déjà. Ce sont les élèves anglais du collége international de Chatou qui ont importé leurs « sports » et particulièrement, dans la mauvaise saison, celui du *foot-ball* auquel leurs camarades français n'ont pas tardé à prendre goût.

Dans le premier match disputé à Paris, en novembre dernier, les deux capitaines s'appelaient Stewart et Bridge, et leurs meilleurs soldats étaient Grahame et Harvey (*half-backs*), Allen et Hooley (*backs*), Menier et Andrews (*forwards*).

On donne le nom de *backs* aux joueurs qui occupent l'arrière du camp, de *halfbacks* à ceux qui sont au centre, et de *forwards* à ceux qui sont en avant. — L. E.

SCIENCES NATURELLES

—

COMMENT SE NOURRISSENT LES ANIMAUX EN HIVER

De temps en temps, quelque amateur de statistique nous communique un relevé des denrées alimentaires qui se consomment dans le cours d'une année. Il nous fait le dénombrement des bœufs, des moutons convertis en beefsteaks et en gigots; il nous décrit les troupeaux dirigés de toutes parts sur la capitale, et calcule la longueur de route que leurs défilés doivent couvrir; il mesure ce qu'il faut de kilomètres carrés de blés pour subvenir à l'alimentation totale, comme aussi le tonnage des véhicules requis pour transporter ces céréales au marché de la métropole. C'est un tableau qui effraye l'imagination, et l'on a peine à concevoir qu'une si prodigieuse quantité de victuailles puisse se renouveler plusieurs années de suite. Après tout, si l'homme consomme beaucoup, il produit dans la même proportion, et si une immense population, resserrée sur un espace limité et improductif, est condamnée à tirer incessamment ses provisions du dehors, ses ressources se renouvellent au fur et à mesure de ses besoins, au moyen des forces actives suscitées par ces besoins mêmes.

Si nous passons de la ville à la campagne et de l'homme aux animaux inférieurs, le problème de l'alimentation devient plus difficile à résoudre. Mettons à part les animaux domestiques, qui sont nourris, ou à peu de choses près, par la main de l'homme, et comparons le nombre des êtres qui peuplent notre planète à la somme d'aliments qu'elle produit; l'écart entre les deux est si considérable, que notre esprit effrayé recule devant une pareille recherche. Il y a, en outre, pour l'alimentation de ces créatures une difficulté qui n'existe pas pour l'homme : elles consomment et ne produisent pas. Elles ne savent ni s'entr'aider, ni féconder un champ stérile, ni mettre à profit, en temps de disette, des provisions amassées pendant l'abondance, et chacune d'elles, absolument isolée des autres, est réduite, pour subsister, à ses propres ressources.

Même en été, la quantité de subsistance disponible semble à peine suffisante pour la masse des consommateurs; jugez donc en hiver, où les besoins dépassent tellement les ressources, que l'alimentation devient une sorte de phénomène! Prenez, par exemple, la saison la plus rigoureuse; voyez les champs, les bois et les eaux emprisonnés dans les liens de glace, et songez qu'il y a des myriades d'êtres obligés de se nourrir quand la nature leur ferme partout l'accès de la nourriture qui leur est nécessaire. Comment surmonter de tels obstacles?

Il y a trois moyens d'y parvenir. D'abord un certain nombre de ces êtres, qui ne pourraient absolument vivre dans des conditions si contraires, ont été doués d'un merveilleux instinct de migration, qui les pousse à quitter la terre natale avant que la nourriture soit devenue rare et que la température ait cessé d'être appropriée à leur constitution. Il est à remarquer que cette migration ne se dirige pas toujours du côté des latitudes chaudes; et si les oiseaux voyageurs s'envolent la plupart vers des climats plus doux, il en est d'autres qui ne vivent que dans les pays froids. Ceux-ci, dès que les rayons d'un soleil printanier commencent à réchauffer l'atmosphère, prennent leur essor à la recherche de la glace et de la neige; c'est là qu'ils trouvent le bien-être. Dépérissant sous la chaleur, comme le Lapon au delà de la ligne, ils ne recouvrent la force et la santé qu'en raison de la baisse du thermomètre. Au surplus, quelle que soit la cause de la migration, gelée ou canicule, il n'y a toujours, parmi les animaux, que quelques tribus empennées qui jouissent du privilége de changer de climat à volonté; quant aux autres, les plus nombreux de beaucoup, ils sont bien forcés de passer l'hiver sur place et d'y trouver à vivre comme ils peuvent.

Ici nous rencontrons une nouvelle difficulté.

Parmi les animaux qui sont dans l'impuissance de quitter le pays qu'ils habitent, et d'aller chercher leur pâture sous des climats plus favorables, il en est beaucoup, de différentes espèces, auxquels manque, en tout ou en partie, pendant l'hiver, le genre d'aliment qui leur est propre. Ainsi la chauve-souris, qui se nourrit de mouches et d'insectes ailés, se trouve complétement dépourvue de subsistance pendant les mois rigoureux, où c'est à peine si un infortuné cousin, l'espèce de mouche la plus chétive, quoique la plus robuste, ose se hasarder en plein air. Donc, à moins que les chauves-souris n'aient en réserve quelques provisions particulières, pas une ne devrait être en vie passé les huit ou dix premiers jours de l'hiver. On en peut dire autant du hérisson, ce Nemrod des chasseurs d'insectes. De temps en temps, il est vrai, le hérisson affamé peut s'attaquer, faute de mieux, à des poulets et à des canetons; mais, lorsqu'il trouve des insectes à discrétion, il s'en tient à son régime ordinaire

(A continuer.) N. F.

MŒURS, COUTUMES ET TRADITIONS

—

LA FÊTE DES ANES

Les archéologues font remonter au temps des Druides la *Fête des ânes*; d'autres croient qu'elle rappelle les saturnales : rien ne paraît motiver ces suppositions.

Un manuscrit, — dont on peut garantir l'authenticité, mais ne portant ni titre ni signature, — rapporte : qu'on a donné le nom de *Fête des ânes* à celle qui se célèbre à Douai, *le 1er janvier* de chaque année, parce que les chanoines de Saint-Pierre (établis en 1105) chantaient ce jour-là une prose, dont l'antienne se terminait par un chant imitant le braiement de l'âne. Quoi qu'il en soit, cette fête n'avait rien de religieux, bien que les ecclésiastiques y prissent part. Il existe un acte du 1er mai 1476 — c'est-à-dire *datant de 400 ans*, — d'après lequel des fermiers du chapitre de l'église de Saint-Pierre devaient fournir un char et des chevaux, pour la célébration de cette fête.

Il paraît que le véritable but de cette solennité était d'entretenir des relations commerciales entre les villes voisines, d'attirer les étrangers, afin que leurs dépenses ajoutassent à la splendeur d'une ville industrielle et florissante par ses manufactures de laine.

« Des acteurs, des bouffons et des histrions, revêtus de costumes bizarres et analogues aux rôles qu'ils devaient remplir, parcouraient les rues sur des chars, *le 31 décembre*, pour annoncer les sujets qu'ils traiteraient le lendemain.

« *Le 1er janvier*, ils se rendaient en chariots à l'hôtel de ville, et là, sous les yeux du corps municipal et d'une foule de bourgeois, ils gesticulaient, débitaient des bons mots, des épigrammes, des chansons gaillardes, qui amusaient beaucoup les auditeurs; ils parcouraient ensuite la ville dans leurs chars, et, comme de coutume en Flandre, un repas prolongé jusqu'au jour terminait la fête.

« Ces acteurs, dit M. Plouvain, formaient plusieurs compagnies; la première, des suppôts de l'église Saint-Pierre; la deuxième, des enfants sans-souci, et la troisième des bons compagnons. »

La fête fut interrompue le 1er janvier 1491, parce que des créanciers — malgré le respect dû à l'hospitalité — firent saisir leurs débiteurs, lorsqu'ils arrivaient pour participer aux plaisirs de la fête. L'année suivante, aucun étranger ne se rendit à la *Fête des ânes*. Les bourgeois et marchands à qui les rois Henri III et Edouard II avaient accordé de



nombreux priviléges, parce qu'ils conduisaient leurs marchandises en Angleterre, souffrirent beaucoup de cette absence et présentèrent à Philippe le Beau, comte de Flandre, par l'entremise de leurs échevins, une réclamation à ce sujet; le comte, d'après l'avis de son conseil, fit publier « que les étrangers seraient en sûreté pendant douze jours, et qu'il les prendrait sous sa protection spéciale. »

Cet édit produisit son effet; car, en 1493, il y eut une affluence extraordinaire, et la fête fut plus brillante et plus gaie que jamais. Elle fut abolie en 1668. — C. H.

LA MONTRE DU GÉNÉRAL LAFAYETTE



Personne n'a oublié que le général de Lafayette commandait le contingent français lors du siége de New-York.

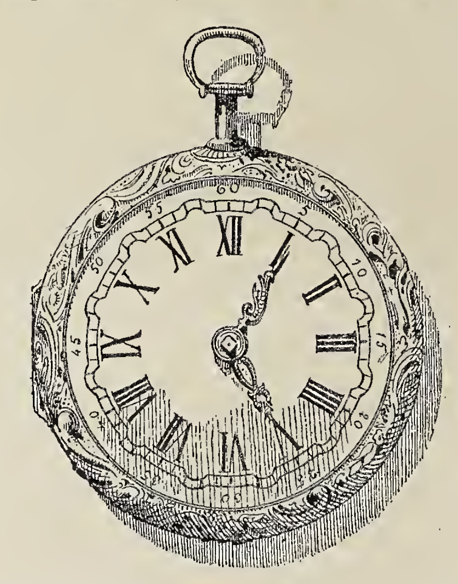
Lorsque lord Cornwallis capitula, le général Washington fit hommage à notre illustre compatriote d'une montre en or, dont le boîtier porte la date du 17 février 1781, jour mémorable où le généralissime anglais dut mettre bas les armes. On a sculpté sur la boîte une scène allégorique : Mars, sous les traits du général français, offre à l'Amérique une couronne, symbole de son indépendance.

Lors de l'anniversaire semi-centenaire de l'insurrection américaine, le général Lafayette se rendit de l'autre côté de l'Atlantique pour assister et prendre part aux fêtes qui s'y célébraient en grande pompe.

Il fut reçu avec les honneurs réservés aux têtes couronnées, et il parcourut tous les États de l'Union qui ne s'étendait alors qu'à l'est du Mississipi; mais un adroit filou, — sans respect pour les services qu'il avait rendus à sa patrie, — lui vola la montre qu'il avait rapportée en Amérique, ainsi qu'une selle dont s'était servi Washington.

Les recherches les plus actives demeurèrent inutiles, et personne ne songeait plus à la montre de Lafayette, lorsqu'en 1873 un M. Ward la découvrit dans la boutique d'un brocanteur du Tennessee, l'État même où le vol avait été commis.

Cette précieuse relique — dont nous donnons un dessin



fidèle et de grandeur naturelle (intérieur et extérieur) fut rachetée par le Congrès et remise, le 8 décembre 1874, par M. Washburne, à M. Oscar de Lafayette, chef de la famille du général et actuellement sénateur inamovible. — W. de F.

QUESTIONS ET RÉPONSES

Sous ce titre, afin de répondre aux désirs exprimés à diverses reprises par nos abonnés, — nous poserons désormais, dans chaque numéro de la *Mosaïque*, une question étymologique, historique, littéraire, géographique, scientifique, etc... Nous ferons ensuite un choix parmi les solutions qui nous auront été envoyées et nous publierons celle d'entre elles qui nous aura paru la plus complète ou la plus plausible.

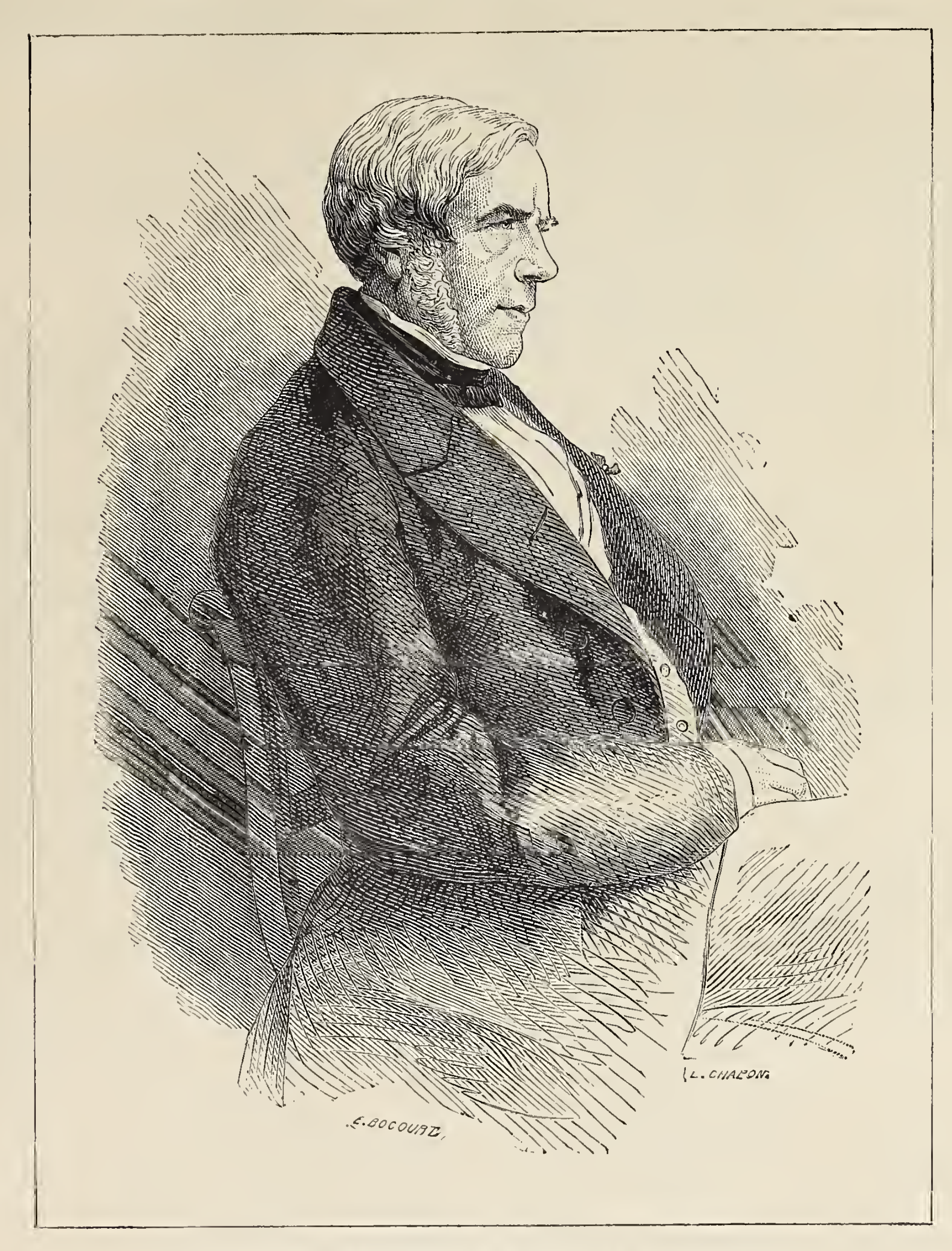
Nous espérons que tous nos lecteurs feront bon accueil à cette innovation et qu'ils voudront bien coopérer à cette œuvre d'instruction et de vulgarisation littéraire et scientifique.

PREMIÈRE QUESTION

Les tramways étaient-ils connus dans l'antiquité ?

Quel est le Français qui, le premier, établit en Angleterre, vers 1630, un *chemin à rails* en bois, précurseur des tramways ?

L'imprimeur-gérant : A. Bourdilliat, 13, quai Voltaire, Paris.



Ruhmkorff, célèbre électricien, né en 1803, mort en décembre 1877.

M. Ruhmkorff, qui vient de mourir, avait été jugé digne, en 1863, du grand prix d'électricité, fondé en 1852, et destiné à l'auteur de la découverte la plus importante concernant les applications de cet agent. Or, la distribution d'un prix quinquennal d'une valeur de *cinquante mille francs* n'est pas, dans notre pays, un événement si commun qu'il ne soit intéressant de savoir pourquoi il avait été donné.

En 1858, la commission n'avait pas jugé l'appareil de M. Ruhmkorff digne de la grande récompense, quoiqu'il fût inventé depuis 1851. Elle ne le considérait pas comme une *découverte* selon les termes mêmes du programme; mais, cinq ans plus tard, elle fut bien forcée de reconnaître « une amélioration non douteuse dans la nature des « travaux soumis à la Commission. Les rêveurs, les fai- « seurs de projets ont disparu, pour ainsi dire; les expé- « rimentations sérieuses, les idées pratiques ont continué « leur cours et fait leur chemin. »

En voyant donc se multiplier chaque jour l'emploi de la *bobine d'induction*, en constatant les avantages nombreux et incontestables que présentait son usage, la commission fut forcée de reconnaître et d'admettre que la *construction* d'un bon instrument était une grande *découverte*. Effectivement, par l'intensité et la variété de ses effets, elle vous met devant les yeux le plus bel appareil électrique imaginé jusqu'ici, et, certainement, celui qui deviendra et qui est déjà le plus universel.

Il s'agit donc d'un *appareil électrique*; mais, pour faire comprendre à nos lectrices l'immense portée et la simplicité de l'appareil récompensé aussi magnifiquement, nous sommes obligés de faire un petit détour pour rappeler certains principes assez délicats des expériences d'*induction* exécutées et inventées par Faraday, en 1821.

Tout le monde, aujourd'hui, a vu fonctionner une machine électrique, avec sa grande roue de verre et son long cylindre de cuivre. En approchant la main de ce

cylindre, on sent un mouvement particulier se produire, une étincelle sort qui vous pince le bout du doigt. Ce phénomène tient à ce que tout corps électrisé duquel on approche, décompose l'électricité *neutre* qui couvre notre corps, comme tous les corps de la nature, et attire à lui un des deux fluides dont l'électricité neutre est composée. Ces deux fluides — on emploie ce mot faute d'autre, — se nomment *positif* et *négatif*; réunis, ils forment le *neutre;* mais ils ont la singulière propriété de s'attirer de nom contraire, de se repousser de même nom. Aussi, la machine chargée d'électricité positive décompose dans notre doigt l'électricité neutre, attire au bout le fluide négatif, tous deux se recomposent en une étincelle et l'éclat neutre existe à nouveau.

Il y a donc, dans mon corps, *attraction* d'un fluide vers le doigt, et, en même temps, *répulsion* du fluide de nom contraire le plus loin possible dans mon corps : il y a donc là *un courant* qui se renouvelle chaque fois que l'étincelle agit. Mais, l'étincelle n'a pas besoin de jaillir pour cela : toutes les fois que j'approche du point électrisé ma main ou un objet, il se produit instantanément un courant dans mon bras ou dans l'objet, courant *inverse de nom,* — nous l'avons vu tout à l'heure — et *inverse* aussi *de direction* avec celui qui existe sur l'objet dont nous approchons.

Ces faits, bien faciles à comprendre, ont été reconnus par Faraday et acceptés par tous les physiciens. On désigne, sous le nom d'*induction*, l'action qu'exercent, à distance, les corps électrisés sur les corps à l'état neutre; et *courants induits*, les courants instantanés qui se développent dans les objets métalliques sous l'influence, non-seulement des courants électriques, mais sous celle des aimants puissants et de l'action magnétique de la terre. Tout cela a été reconnu depuis.

Cependant, on constata bientôt un fait remarquable, c'est que les courants *induits* produisaient des effets incomparablement supérieurs à ceux des courants *inducteurs*, autrement dit à ceux des courants des piles ordinaires; piles qui servent, comme tout le monde le sait, à produire des courants électriques le long des fils de fer dont se compose le télégraphe qui sillonne nos campagnes. Or, Ruhmkorff imagina précisément son instrument pour développer, recueillir et diriger les forces énormes nées de ces courants *induits* dont nous parlons. Il lui donna le nom de *bobine*, et nous allons voir que ce nom est parfaitement justifié.

La *bobine*, comme son nom l'indique, se compose d'un gros cylindre en bois creux ou en carton de $0^{m}35$ de long, sur lequel sont enroulés deux fils de cuivre couverts de soie isolante : un gros ayant 2^{mm} de diamètre et 4 à 5 mètres au plus de longueur, et un fin qui a quelquefois jusqu'à cent mille mètres de long. Un manchon de verre ou de caoutchouc isole le gros fil du petit qui est roulé sur le manchon. Le gros fil vient de la pile, car, par une bobine semblable, quatre éléments Bunsen suffisent à la faire marcher d'une façon redoutable : c'est le fil *inducteur;* le fil fin est électrisé par *influence*, c'est lui qui contient le courant *induit*.

Voyons, maintenant, ce qui arrive au moment où l'on fait passer un courant dans le gros fil. Le petit est *instantanément* parcouru par un courant *inverse*, — c'est-à-dire de sens contraire — du premier, mais cessant aussitôt. Et, de même, au moment où le courant cesse dans le gros fil, le petit fil est encore traversé par un courant aussi instantané que le premier, mais, cette fois, inverse du premier ou *direct* puisqu'il marche alors dans le même sens que le courant inducteur primitif. Ainsi donc, le courant du gros fil en venant de la pile, n'agit sur le petit, que quand il commence et quand il finit, et ces actions sont complétement *instantanées!* Par conséquent, si l'on veut le faire agir beaucoup, il faut l'interrompre souvent.

Cette condition est remplie par un petit marteau métallique oscillant contre un faisceau de fils de fer doux qui sont placés dans la bobine, suivant son axe, et qui, s'électrisant eux aussi sous l'influence du même courant qui passe dans le gros fil, à distance, au-dessus d'eux, attirent ou repoussent le petit marteau qu'on appelle l'interrupteur. Là est la véritable découverte de M. Ruhmkorff à nos yeux.

Le résultat de tout ceci, c'est que, à mesure que le courant de la pile passe ainsi, par intermittence, dans le gros fil, à chaque interruption le courant induit s'accumule dans le fil fin parfaitement isolé, et y acquiert une tension énorme pouvant produire des effets d'une très-grande intensité.

Voilà donc, dans la bobine, une force créée, dont on peut disposer à volonté et qui peut produire des effets divers comme les batteries et les piles, mais incomparablement plus intenses. Les effets chimiques, physiologiques, calorifiques, lumineux ou mécaniques, sont déterminés par la manière dont on applique la force de la machine. Les effets physiologiques, par exemple, sont tellement remarquables que les commotions d'une bobine moyenne, attelée à *un seul* élément Bunsen, sont déjà insupportables pour l'homme ; et qu'avec les quatre éléments dont nous parlions plus haut, elles seraient très-dangereuses. Deux éléments tuent un lapin! C'est la machine de Ruhmkorff qui a permis d'établir les puissants instruments de guérison qui sont chaque jour employés, soit comme application de l'électricité, soit dans les opérations les plus délicates.

Quant aux effets calorifiques, ils sont aussi remarquables. Si vous placez un fil de fer entre les deux pôles du fil induit, il brûle avec sa belle flamme étincelante : sur une bobine de $0^{m}65$ on pose une lame de verre de *cinq* centimètres d'épaisseur! C'est avec cette étincelle que l'on met le feu aux mines, aux torpilles employées par la science et aux mines de l'industrie, même au fond de l'eau.

Nous dépasserions les bornes qui nous sont assignées, si nous essayions d'étudier ici les effets lumineux de la machine, dans le vide et dans les gaz! C'est elle, enfin, qui a permis d'appliquer l'électricité comme moteur aux machines, où, sous ce rapport, son rôle immense ne fait que commencer!

M. Ruhmkorff était né en Hanovre, en 1803. Après avoir terminé son apprentissage de mécanicien, il quitta sa ville natale à l'âge de dix-huit ans, et, le sac du compagnon sur le dos, il se mit à parcourir l'Allemagne pour se perfectionner dans son métier. Ici, nous appelons cela : *Faire son tour de France;* et malheureusement on ne le fait plus, soi-disant depuis les chemins de fer, et... les ouvriers restent ignorants en présence d'un voyage qu'ils ne font pas, parce qu'il est trop facile à faire!

Ruhmkorff, lui, dépassa la frontière ; c'était un esprit avide de savoir. Il vint à Paris, y demeura deux ans, toujours travaillant, puis partit pour Londres; mais il revint à Paris et ne le quitta plus.

Ce fut en 1839 qu'il s'établit à son compte, et c'est dans une petite chambre du quartier de la Sorbonne qu'il construisit le premier de ces instruments qui devaient le rendre célèbre.

La rue des Maçons-Sorbonne changea de nom et de physionomie; mais l'excellent et laborieux vieillard demeura immuable dans ce logement désormais histo-

rique ; car c'est là que vient de s'éteindre le lauréat du grand prix d'électricité.

H. DE LA BLANCHÈRE.

NOTES ET IMPRESSIONS

—

LES DEUX HORLOGES

I

Vous ne me persuaderez point que les horloges n'aient pas une âme.

Leur timbre parle comme une voix ; leur mouvement bat comme un cœur ; et, depuis mon enfance, je me suis habitué à les considérer comme des personnes vivantes.

— Fais voir la *bébête !* disais-je autrefois au vieil ami de la maison qui me prenait entre ses genoux et appliquait contre mon oreille son gros oignon d'or de forme ancienne, et lorsque les deux boîtiers s'étaient enfin ouverts sous l'effort de l'ongle, mes yeux d'enfant, agrandis par la surprise, ne se lassaient pas d'admirer, sans le comprendre, le mystère de la délicate petite machine.

Hélas ! j'ai vieilli, j'ai vécu, et l'expérience m'a prouvé trop souvent que ce qui palpitait n'était pas toujours sensible ; mais je n'ai pas perdu pour cela mon opinion sur les horloges, et mon caprice de poëte se plaît encore à les doter d'émotion et de pensée.

Elles ont continué à m'inspirer une sorte de crainte superstitieuse, et dans la chambre du faubourg où j'habite, presque toujours seul avec mes souvenirs et mes rêves, je n'ai pas voulu de pendule dont la voix sévère me rappelât que l'heure vient de finir et semblât me demander compte de l'emploi du temps.

Mais, bien des fois, lorsque, interrompant la page commencée, je viens m'asseoir au coin de mon feu et tisonner un moment, deux horloges du voisinage, dont le son m'est bien connu, retentissent dans la solitude du quartier désert.

L'une est l'horloge d'un couvent de religieuses cloîtrées ; l'autre est celle d'une caserne.

Certes, elles ne doivent sonner, l'une et l'autre, que de tristes heures, et si réellement elles ont la conscience que ma fantaisie leur prête, elles mènent une existence bien mélancolique.

Écoutez. Leurs voix mêmes semblent les trahir.

II

L'horloge du cloître jette la note nasillarde et fêlée d'une vieille supérieure de béguinage chantant matines, et toujours la grêle sonnerie d'une clochette lui répond, appelant sans doute les nonnes à quelque pieux exercice. Oh ! qu'il doit s'ennuyer, ce cadran, depuis si longtemps qu'il est là, sur cette façade percée de fenêtres à grilles, devant cette cour verdie par l'herbe et ce froid rectangle de bâtiments construits avec la banale symétrie des prisons et des hôpitaux ! Que ramènent-elles, en effet, ces heures de plomb si lentement sonnées ?

Le retour régulier de vaines pratiques : un *Angelus* récité à la hâte, un chapelet roulé du bout des doigts, une prière dite du bout des lèvres ! Comme il doit être las de voir sans cesse passer et repasser sous les arcades la procession de ces femmes voilées comme des spectres, le front enfoui sous la cornette, les mains cachées sous les manches, et d'entendre, par la porte de la chapelle, ouverte au-dessous de lui, monter, dans une fade odeur d'encens, le faible chœur de ces voix chevrotantes qui psalmodient du latin ! Comme il doit bien la connaître l'immense tristesse catholique, et qu'elles doivent lui sembler longues les monotones journées que mesure l'invisible rapidité de ses aiguilles !

L'horloge de la caserne, au contraire, a la voix brève et rude d'un chef qui commande ; c'est l'accent même de la discipline. Chaque fois qu'elle retentit, elle éveille un sourd roulement de tambour ou un rauque appel du clairon, et qu'elle batte l'heure, le quart ou la demie, c'est toujours pour donner l'ordre d'une corvée. Devant les aiguilles de fer, d'une exactitude militaire, s'agite le peuple des soldats dans la vaste cour plantée d'arbres maladifs, où l'on voit, à toutes les fenêtres béantes, sécher des pantalons rouges. — Va, tu n'es pas moins à plaindre que ta sœur, dure horloge qui n'as jamais compté que des jours de fatigue sans travail et d'inaction sans pensée, et tu dois bien la haïr l'éternelle et régulière succession des exercices, des appels, des revues, des gardes montantes et descendantes, des repas à la gamelle et des soins ignobles de voirie.

Depuis la diane aux clairons que tu fais éclater dans l'aurore, jusqu'au couvre-feu aux tambours que tu entends rouler dans la nuit, tu as eu le temps de te pénétrer de l'insipide nostalgie des garnisons, et c'est avec un profond dégoût, n'est-ce pas ! que tu sens s'écouler tes interminables après-midi d'été, lorsque le silence de la caserne, à peu près vide, n'est interrompu que par le caporal commandant le piquet de punition, immobile en plein soleil, et par la note fausse du trombone du régiment qui répète sa partie dans une chambrée.

III

Ainsi, bien souvent, ma rêverie s'amuse à traduire les sentiments des deux horloges ; et l'autre soir même, s'égarant dans les audaces révolutionnaires et les utopies socialistes, elle passait de la pitié à la colère et se demandait pourquoi tant de nonnes et de soldats, pourquoi tant d'esclavages et de célibats inutiles, lorsque, frappant dans le silence les douze coups d'un profond minuit, les deux horloges m'ont parlé tour à tour.

Et celle du couvent m'a dit, avec une voix d'argent comme doit être celle des anges :

— Bénies soient les heures que je sonne, car les filles du Seigneur y répondent par des prières ! Et toi, homme du siècle, qui doutes et qui railles, apprends les grands devoirs que je rappelle nuit et jour à ces dernières servantes d'une religion dont tu ne comprends pas la grandeur.

Je leur dis qu'il est temps de croire, à l'heure où ce peuple d'athées vient de profaner les temples et de fusiller les prêtres !

Je leur dis qu'il est temps d'espérer, alors que tous, niant l'éternité et furieux de la vie trop brève, se ruent à la satisfaction de leurs appétits !

Je leur dis qu'il est temps de s'aimer les uns les autres, au lendemain du jour où se sont entr'égorgés les citoyens, et quand les hommes de toutes les classes de la société, l'injure à la bouche et la main sur le glaive, attendent le signal de nouveaux massacres !

Je leur dis qu'il est l'heure — plus que jamais l'heure — de faire la charité pour les égoïstes, de prier pour les blasphémateurs, de souffrir pour les voluptueux, de jeûner pour les repus !

Et le jour du strict jugement, ô générations sans Dieu, vous serez trop heureuses de pouvoir jeter aux pieds du Juge, comme une jonchée de lis, les âmes de ces vierges saintes, en implorant le pardon de vos folies et de vos crimes !

.... Et l'horloge de la caserne m'a dit à son tour, avec une voix de bronze qui semblait sortir de la gueule d'un canon :

— Respect aux heures que je sonne, car elles commandent leur labeur humble et rude aux défenseurs de la patrie! Et toi, Français dégénéré, qui as oublié un moment la noblesse de l'épée, entends mes mâles conseils à ces fils de paysans qui les acceptent mieux avec leur vague quand c'est pour le service du pays, comme des fils pieux rendent, sans dégoût, les soins les plus répugnants leur mère malade!

Je leur ordonne d'être sobres pour qu'ils soient forts, d'être doux pour qu'ils soient braves. Afin qu'ils deviennent de vrais hommes, je les fais obéir comme des enfants; et le jour n'est peut-être pas loin où tu les envieras, en les voyant revenir, impassibles sous les fleurs du triom-



Venise. — Le pont des Soupirs.

instinct du devoir que tu ne le ferais avec toute ton orgueilleuse raison !

Je leur enseigne à être soumis, patients et exacts comme moi-même, afin que, si le canon gronde encore du côté de l'Est, toutes ces vertus du soldat, acquises pendant la paix, affermissent et disciplinent leur jeune courage!

Je leur répète qu'il n'y a point de honte à tremper la soupe et à balayer les immondices comme une servante, phe, comme ils l'auront été devant la mitraille, et où ton cœur bondira d'enthousiasme, au bruit de ces clairons et de ces tambours qui battront alors aux champs autour du drapeau relevé!

..... Ainsi parlèrent les deux voix, et, lorsque le douzième coup de minuit s'envola, en vibrant longuement dans les ténèbres, j'entendis distinctement que, dans ce son, le dernier, le plus solennel, l'horloge du couvent disait le mot :

DIEU !
Et celle de la caserne, le mot :
FRANCE !

François COPPÉE.

VENISE

LE PONT DES SOUPIRS ET LES PIGEONS DE SAINT-MARC

Le Pont des Soupirs est un des monuments de Venise dont le nom agit le plus sur l'imagination des voyageurs. C'est un couloir suspendu qui relie les prisons au palais ducal. A une très-grande hauteur au-dessus du canal, sa forme est très-noble, très-cherchée dans ses lignes et elle est de la belle époque de la reconstruction de la façade de l'Escalier des Géants. Le conseil des Dix siégeait dans la partie supérieure du palais et la fameuse *Bouche des délations*, qui était une tête de lion de bronze, à la gueule ouverte, sorte de boite aux lettres qui a disparu, mais dont on voit encore la place authentique, était fixée à la porte de la *Sala dei capi*. Les coupables ou les *prévenus*, comme nous dirions aujourd'hui, étaient dans les prisons, ils traversaient le *Pont des Soupirs* et comparaissaient devant leurs juges. Le soir, quand rentre le voyageur qui habite les hôtels de la Riva, il gravit les marches du petit pont qui enjambe le canal du palais ducal, et ne peut s'empêcher de s'arrêter un instant devant ce pont des Soupirs, couloir sinistre, sombre, noirâtre, qui ne dément aucune des inventions des romanciers les plus inventifs.

Nous extrayons ce dessin de l'œuvre de M. Yriarte sur Venise (l'histoire, l'art, la ville et la vie, etc.). Pour faire contraste, nous allons lui emprunter un sujet moins sombre (1).

Les Pigeons de Saint-Marc. — Il est difficile, même à ceux qui connaissent le mieux la ville, de dire l'origine exacte de ces pigeons célèbres qui nichent dans les corniches des monuments, s'abritent sous les portiques de la place, se font un nid dans tous les coins et recoins de la basilique et, par centaines, à l'heure de midi, viennent s'abattre au pied des grands mâts qui portent les étendards pour recevoir la nourriture que leur donnent d'ordinaire les voyageurs et les pourvoyeurs bénévoles de la ville de Venise. L'opinion la plus acceptée sur leur origine est celle qui voudrait qu'au jour des Rameaux il y ait eu, vers le quatorzième siècle, un usage presque officiel qui consistait à lâcher, du haut de la galerie de la basilique, des volées de pigeons portant une entrave qui ralentissait leur vol. C'était une sorte de distribution en nature pour les pauvres gens. Quelques-uns se seraient affranchis et se seraient multipliés. On dit aussi qu'avant la prise de Candie, les Orientaux assiégés se seraient servis de messagers ailés, ni plus ni moins que les Parisiens du siége de 1870, et que quelques paires de pigeons capturés par les Vénitiens auraient été la souche de ceux-ci. Quoi qu'il en soit, les *Pigeons de Saint-Marc* sont restés en vénération ; ils sont devenus très-nombreux et une certaine comtesse Polcastro a même laissé à la municipalité de Venise une somme qui a permis de les nourrir pendant de longues années. Ce legs serait aujourd'hui épuisé.

Les étrangers qui visitent Venise, les Anglais surtout,



Venise. — Les pigeons de Saint-Marc.

(1) VENISE. 525 gravures. — Rothschild, éditeur.

se montrent bienfaisants pour ces charmants petits hôtes de la Piazza et leur distribuent la graine sur la place même. C'est un des jolis tableaux de la rue à Venise et nous sommes étonnés que les peintres n'aient pas exploité un aussi élégant sujet.

V.-F. M.

SCIENCES NATURELLES

COMMENT SE NOURRISSENT LES ANIMAUX EN HIVER

(*Suite.*)

D'autres espèces qui vivent d'insectes sont égalcment privées de nourriture. Les grenouilles et les crapauds, par exemple, dont c'est l'aliment exclusif, ne peuvent se procurer en hiver aucune subsistance, et c'est le cas du serpent commun, qui, à son tour, vit de grenouilles. Comme il n'y a plus de feuilles nulle part, les limaces et les escargots seraient exposés à mourir de faim si leur existence dépendait de ce qu'ils trouvent à manger en hiver; de même les anvoies, qui vivent de limaces. Quant aux insectes eux-mêmes, la plupart ont succombé, dès les premiers froids, après avoir accompli le cours ordinaire de leur existence, et presque tous ceux qui vivent encore sont à l'état d'œufs ou de chrysalides.

Si donc ces pauvres créatures étaient obligées de chercher leur subsistance en hiver comme elles le font en été, toutes périraient inévitablement de froid et de faim. Mais il leur reste un moyen de salut. Le but de l'alimentation, c'est de renouveler les tissus organiques du corps, continuellement altérés par l'action des forces vitales. Évitez cette altération, vous conservez les organes et, par conséquent, la vie, sans le secours de l'alimentation. C'est là le résultat que la nature obtient au moyen du sommeil plus ou moins profond qui s'empare en hiver de certains animaux, et que l'on nomme proprement « hivernation ». « Qui dort dîne », dit un proverbe; ces affamés, qui ne peuvent dîner, peuvent au moins dormir. Le sommeil leur tient lieu de nourriture.

Pour une grande partie des animaux, l'hiver n'est qu'une longue nuit, durant laquelle leur repos, parfois interrompu, admet des intermittences d'activité. Le hérisson, cependant, est de ceux qui ne quittent pas leur gîte d'hiver avant le retour du printemps; peletonné dans son lit de feuilles sèches, il dort tout d'un trait pendant la saison froide. Il arrive quelquefois que dans le cœur même de l'hiver une belle journée de soleil fasse sortir de leurs retraites des cousins et des mouches de diverses espèces; on voit alors, même avant la tombée de la nuit, les chauves-souris s'aventurer dehors, happer leur proie au vol, puis revenir achever leur somme dans des crevasses de vieux murs, des fentes de rochers ou des creux d'arbres. Quant aux grenouilles et aux crapauds, il faut bien que ces batraciens se résignent à rester au fond de leurs cachettes, n'ayant pas la ressource, comme les chauves-souris, de saisir çà et là quelques insectes ailés, les seuls qui, pendant l'hiver, se hasardent en plein air. Parmi les animaux frugivores hivernants, on doit citer l'écureuil comme un exemple curieux. On demandera peut-être pourquoi l'écureuil est un animal hivernant, tandis que d'autres rongeurs, le lièvre et le lapin par exemple, conservent leur activité pendant les plus rudes frimas? La raison en est simple : l'écureuil, qui se nourrit essentiellement de fruits, ne trouverait rien l'hiver à mettre sous la dent; aussi son instinct le pousse-t-il à amasser pendant l'automne une provision de noix et d'aliments du même genre ; et si, par hasard, un jour de chaleur vient le tirer l'hiver de son assoupissement, il va droit à son magasin, fait un léger repas, et regagne ensuite son chaud dortoir.

Je ne saurais m'empêcher de signaler la singulière analogie qui existe entre les instincts de certains animaux et les coutumes d'une partie du genre humain. Ceux qui ont observé l'écureuil à l'état sauvage savent que cet animal a deux demeures bien distinctes : sa demeure d'hiver, sa demeure d'été. Celle-ci est légère, perméable à l'air, et suspendue à l'échenal de quelque haute branche, tandis que le gîte d'hiver est tapissé d'une épaisse couche de feuilles sèches, de mousse et d'herbe, solidement fixé au point de jonction d'une maîtresse branche et du tronc d'arbre, de telle sorte que l'habitant, une fois retiré dans cet asile, ne peut plus être arraché par le vent, quelque violent qu'il soit. Eh bien, dans certaines régions du globe, les hommes se construisent des demeures analogues : légères et aérées pour l'été, solides et bien closes pour l'hiver. Telles sont les habitations du Kamtschatka. La résidence d'été est une frêle construction en branches, suspendue sur une espèce d'échafaudage, tandis que la maison d'hiver, ou « yourte », est profondément enfoncée en terre, bâtie en pierres ou en fortes charpentes, et revêtue d'une couverture en chaume, aussi épaisse que chaude. Les huttes d'hiver du Tchutski, au nord-est de l'Asie, sont construites d'après une méthode toute semblable; les toits ressemblent à des rochers abaissés, surmontés de pierres. Chez les anciens, aussi bien que chez les modernes, on trouve des habitations du même genre, et le « ganggraben » de la Scandinavie, si familier aux ethnologistes, est construit précisément sur le même modèle que l'yourte du Kamtschatka.

Mais revenons aux animaux hivernants. Le Loir rappelle beaucoup les habitudes de l'écureil. Comme celui-ci, il amasse des provisions d'hiver; il se réveille moins souvent; mais, quand il est tiré de son sommeil, il ne manque pas non plus de rendre visite à son garde-manger et de se garnir l'estomac pour sa longue nuit.

Les opinions sont très-partagées au sujet de la taupe et sur sa manière de passer l'hiver; les uns la regardent comme un animal hivernant; les autres soutiennent que son activité ne se ralentit pas durant la saison rigoureuse. Je penche pour cette seconde opinion; car je crois que l'hivernation n'est pas nécessaire à la taupe. La gelée ne l'atteint pas dans sa demeure souterraine. Tous ceux qui ont labouré et remué la terre savent parfaitement que si la surface du sol peut devenir dure comme la pierre, l'effet de la gelée la plus intense n'est réellement que superficiel, et qu'à la profondeur creusée par la bêche, ou à peu de chose près, la terre reste par les temps froids aussi molle et aussi perméable que dans le milieu de l'été. Les vers, dont la taupe fait sa pâture presque exclusive, peuvent donc, en tout temps, cheminer dans la terre sans difficulté, et la taupe peut aussi aisément leur faire la chasse. Il y a plus : la taupe est une créature si vorace, si incapable de supporter le moindre jeûne, qu'elle mourrait probablement de faim avant d'avoir pris ses dispositions pour hiverner.

Les grenouilles et les crapauds, que j'ai déjà cités comme des animaux hivernants, trouvent moyen de se glisser, n'importe comment, sous la terre pour y passer leur hiver. Il semble que, de tous les êtres animés, la grenouille soit moins garantie contre le double excès du froid et du chaud. Privée de toute espèce de poil ou de plume, n'ayant pour rempart qu'une peau mince et poreuse, à travers laquelle l'humidité de son corps s'évapore rapidement, elle est nécessairement très-sensible aux variations de la température. S'il arrive à une grenouille d'être

exposée, dans un lieu découvert, à une chaleur ardente, elle meure bien vite épuisée par les rayons du soleil qui pompent l'humidité interne dont sa vie dépend ; son corps se dessèche et se racornit. Une créature qui a si peu de défense doit souffrir du froid aussi cruellement que du chaud; et je doute fort que par un hiver rigoureux, la grenouille puisse traverser une distance de quelques pas sans être engourdie d'abord, puis calcinée par la gelée, comme elle le serait par le soleil.

Les limaces et les escargots se tiennent aussi en repos pendant l'hiver, à l'abri de l'action directe du froid. Le lecteur aura peut-être remarqué qu'après un hiver exceptionnellement rude, les limaces reparaissent en plus grand nombre que les colimaçons, dès que le printemps a fait pousser de nouvelles feuilles. La raison de cette différence est toute naturelle. Les limaces, à qui la souplesse de leur corps lisse et poli permet de couler dans la terre, vivent mystérieusement sous la surface du sol, même pendant l'été; si bien que les propriétaires de jardins, qui trouvent un beau matin leurs plantes favorites toutes rongées et toutes hachées, loin de soupçonner ces ennemis invisibles, s'en prennent le plus souvent à d'autres bêtes bien innocentes; ainsi, quand les limaces ont dévoré les tiges encore tendres des plants de pois à peine sortis de terre, c'est en général le moineau qu'on accuse; c'est le moineau qui paye pour les méfaits qu'il n'a pas commis. Les limaces attaquent jusqu'aux plants de tabac, malgré l'âcreté des feuilles; peut-être en usent-elles comme d'un piquant assaisonnement, à moins qu'elles n'en goûtent par curiosité. Puisse cette engeance maudite, qui a détruit cette année les trois quarts de ma plantation, se ressentir des effets de la nicotine !

Si l'on accuse les colimaçons d'être plus nuisibles que les limaces, c'est que celles-ci cachent leur travail souterrain, tandis que les autres se dissimulent à peine dans des crevasses. Ce n'est pas que le colimaçon soit incapable de creuser la terre ; car il sait bien au besoin faire des trous pour y déposer ses œufs ronds et transparents. Mais il ne cherche pas des abris bien profonds, et, de fait, à moins d'être obstinément relancé par l'homme ou certains oiseaux, il peut se croire en sûreté dans sa retraite, où, comme la limace, il jeûne et dort pendant tout l'hiver.

(A continuer.) N. F.

ÉTAT CIVIL DES CHIENS ET DES CHATS

AU XVIIe SIÈCLE

La constatation des naissances, mariages et décès se constitua graduellement dans les mœurs françaises bien avant d'être sanctionnée par la législation des ordonnances. On a trouvé à Villedieu (Loir-et-Cher) des actes de naissance tenus depuis 1479, à Châteaudun depuis 1474.

L'ordonnance de François Ier, de 1539, — dite de Villers-Cotterets, — sanctionna cet état de choses et confia définitivement aux curés des paroisses, à l'exclusion de tous officiers civils, la fonction de constater les naissances et les décès : « Sera fait le registre en forme de preuve de baptême, contenant l'heure et le temps de la nativité. »

Malheureusement, la plupart des braves gens chargés de cette rédaction ne comprenaient pas toute l'importance, pour l'ordre public, des fonctions qui leur étaient confiées, et s'en acquittaient avec une négligence regrettable; quelques-uns même se servaient de ces registres comme d'un mémorial personnel à leur usage, où ils inséraient tous les souvenirs qui étaient pour eux de quelque intérêt, tels que cadeaux reçus, invitations à dîner, naissances de leurs chiens ou de leurs chats, etc., et ils intercalaient ces curieuses et étranges inscriptions entre les actes de baptême, de mariage et de décès.

Les registres de l'église Saint-Paul, déposés aux archives du département de la Seine, en offrent des preuves nombreuses ; on peut, entre autres, vérifier les articles suivants :

Le vicaire de cette paroisse écrivait :

« ANNÉE 1643. — *Chienne*. — La nuit d'entre le jeudi 9 et le vendredi 10 janvier, il était la fête de saint Guillaume. Ma *Bichonne* fit des chiennes et un chien, Je donnai la plus petite et la plus belle à M. Hallard, et, le lendemain, je coupai les oreilles aux deux autres. »

« ÉTRENNES DE L'AN 1648. — Le dernier jour de l'année 1647, Mlle Foret me donna deux bouteilles de vin et un gros morceau de pâté. De plus, je reçus de Mme de Montplaisir deux quarts d'écu ; de Mme de Carrol, une langue de bœuf; de M. de Lamars, deux bouteilles de vin et un oiseau de rivière, avec deux petits fromages du pays; de M. de Boissy, une bonne grosse carpe, le jour de la fête de saint Gervais, qui échut le vendredi ; de Mme Corneille, belle-mère de M. de Lamars, un petit pain de sucre et une boîte d'écorce de citron. »

« 1650. — Fin du misérable mois d'octobre, qui ne cessa de pleuvoir, tellement que ceux qui vivront boiront du verjus, et que M. de Saint-Paul, notre bon curé, n'en sera pas plus exempt, »

Si ces articles paraissent un peu étrangers aux actes de l'état civil, parmi lesquels ils sont insérés, il faut songer que ces mêmes actes fourmillent d'innombrables omissions, et ce qu'il y a de trop, quant aux naissances des chiens et des chats, tient lieu de ce qui manque aux extraits de baptême des enfants, ce qui fait compensation.

Un chercheur.

MŒURS ET COUTUMES

—

LE LINGE DE TABLE A ROME

Les Romains ne connurent le linge que sous le gouvernement des Empereurs; c'est à cette époque seulement qu'ils commencèrent à se servir de la laine pour faire des nappes ; ils employèrent aussi « de la toile et de la soie brodées en or. »

Auguste était mort depuis longtemps, lorsque chaque amphitryon imagina d'offrir des serviettes à ses convives ; jusque-là, chacun apportait la sienne; et l'on dit que cette coutume ne cessa que parce que les esclaves chargés de porter les serviettes s'en servaient pour dérober toutes sortes d'objets.

Avant que l'usage des serviettes fût connu, les anciens essuyaient leurs doigts avec de la mie de pain qu'ils jetaient ensuite aux chiens.

On passait sur les tables une éponge après le dîner. Ces tables furent d'abord en sapin ou en érable, et, plus tard, en bois de citronnier; les pieds et les bords étaient garnis d'ivoire ou d'argent. Les siéges des convives, fort élégants, avec des pieds en ivoire ou en bronze, étaient recouverts d'étoffes couleur pourpre et richement brodées.

Les convives étaient généralement vêtus de blanc. Pour ne pas salir les lits, ils ôtaient leurs chaussures ou chaussaient des pantoufles. Chacun d'eux était servi par un esclave, chargé de rapprocher ou d'éloigner les plats, de nettoyer la table, de servir à boire et de... chasser les mouches, « *puer, abige muscas !* »

ANECDOTES

Lorsque M. Daru était ministre de la guerre, c'est-à-dire en 1812, M. F..., son secrétaire, alla soumettre un projet d'ordonnance à son approbation.

M. Daru, qui venait d'être contrarié, blâma sévèrement le travail. M. F... veut le justifier; le ministre s'emporte, le secrétaire résiste, et, dans le feu de la discussion, M. Daru monte sur un fauteuil, d'où il tonne en gesticulant avec une grande vivacité. M. F..., — qui, par l'élévation subite de son adversaire, se trouve avoir le dessous, saute sans se déconcerter sur le bureau, et, maître d'une position imposante, continue de soutenir tranquillement son opinion.

Cette scène était si comique qu'elle rappela M. Daru à lui-même; il partit d'un éclat de rire, en voyant l'imperturbable sang-froid de son secrétaire. Chacun alors descendit de sa tribune respective; et la discussion fut close à la satisfaction des deux parties.

ANCIENS PROVERBES

Bonne maison où Madame est partout.

Ceci est une autre forme de l'adage que notre grand fabuliste a pris pour texte de l'un de ses plus charmants apologues : « Il n'est pour voir que l'œil du maître. »

Ici, en effet, Madame semble être partout à la fois; aussi comme tout semble en ordre et bien tenu dans cette demeure! quelle activité chez les personnes chargées des diverses fonctions ménagères! Au fond, Madame donne un ordre qui a naturellement pour but quelque utile besogne; auprès d'un grand feu où l'on mettra chauffer l'eau des lavages, deux servantes écurent les ustensiles qui seront tantôt suspendus aux parois de la vaste cuisine où tout brille, où tout réjouit le regard...

Au sortir de là, Madame ira voir, inspecter ailleurs, prête au besoin à mettre elle-même la main aux arrangements.

Heureuse donc la maison où Madame est partout aussi



bien comme application positive du proverbe que dans les nombreux cas où il peut être pris au figuré; car ce qui est vrai pour la tenue matérielle d'un intérieur, d'un ménage, l'est aussi dans mainte autre situation.

L'application est facile à faire de cette vieille vérité consacrée par la sagesse des nations. — E. M.

ANTONIN LE PIEUX

Titus Aurelius Fulvius Antoninus Pius, connu sous le nom d'Antonin le Pieux, naquit en l'an 86 de J.-C., à Alluvium, près de Rome, d'une ancienne famille originaire de Nîmes. Il fut adopté par Adrien et lui succéda l'an 138.

Monté sur le trône, il se montra fort soucieux des intérêts de ses sujets, rebâtit les villes détruites pendant les dernières guerres, refréna la rapacité de ses gouverneurs de provinces et fit cesser les persécutions contre les chrétiens.



Statue d'Antonin le Pieux.

Malgré sa répugnance pour la guerre, il combattit avec succès les Maures, les Daces et les Germains.

Il mourut, universellement regretté, en 161, après avoir désigné Marc-Aurèle pour son successeur.

Antonin, surnommé le « père du peuple » se plaisait à répéter ces belles paroles de Scipion : « J'aime mieux conserver la vie d'un seul citoyen que faire périr mille ennemis. »

Le Sénat lui déféra le nom de *Pius*, à cause des honneurs qu'il avait rendus à la mémoire d'Adrien et lui fit élever une colonne encore debout.

Le seul peut-être des empereurs romains, Antonin se passa de supplices pour parvenir au trône et s'y maintenir.

Nîmes lui a érigé une statue en 1874.

QUESTIONS ET RÉPONSES

DEUXIÈME QUESTION

De quel écrivain veut parler La Bruyère lorsqu'il écrit :

« Il fait revivre Virgile parmi nous, transmet dans notre langue les grâces et les richesses de la latine, fait des romans qui ont une fin, en bannit le prolixe et l'incroyable, pour y substituer le vraisemblable et le naturel... »

L'imprimeur-gérant A. Bourdilliat, 13, quai Voltaire. Paris.



La Fontaine de l'Observatoire.

LA FONTAINE DE L'OBSERVATOIRE

Le promeneur qui s'égare dans les allées ombreuses des jardins du Luxembourg aperçoit tout à coup, à l'extrémité de la longue avenue de l'Observatoire, un monument dont l'aspect lui semble étrange au premier abord. C'est un vaste bassin, dont le centre est occupé par une vasque composée de quatre autres bassins semi-circulaires où piaffent huit chevaux marins, accouplés par *biges*, comme dans les cirques grecs et romains. Cet ensemble rappelle vaguement — néréides et tritons à part — la promenade d'Amphitrite ou le triomphe de Galatée.

Mais ce qui donne à la fontaine une physionomie toute particulière, c'est la grande composition sculpturale qui la couronne et qui ne ressemble à rien de connu. Quatre femmes vigoureuses, dont les pieds entrelacés indiquent un mouvement d'occident en orient, soutiennent de leurs bras étendus la sphère du Monde figurée par les lignes de longitude et de latitude, coupée à son centre par l'équateur et traversée obliquement par l'écliptique. Quatre groupes symbolisant les quatre heures du jour et de la nuit précèdent le sujet principal et sont espacés dans la grande avenue entre la grille du Luxembourg et le carrefour de l'Observatoire. De ravissants parterres séparent ces figures allégoriques et une double haie de marronniers les encadre de sa luxuriante végétation.

Le nom de Carpeaux se lit sur le socle de la composition principale et celui de Frémiet sur la croupe des chevaux marins; Cranck, Gumery, Jouffroy et Perraud ont signé les groupes qui décorent l'avenue. Sur ces six vaillants artistes, trois, hélas! ne répondront plus à l'appel de leur nom : ce sont Gumery, Perraud et Carpeaux.

Ah! Bürger et sa ballade ont raison! les morts vont vite, puisque dans l'espace de quelques années *la moitié* des statuaires employés à la décoration de l'avenue de l'Observatoire ont disparu, emportés par la funèbre cavalcade.

La proximité de l'édifice construit par Cassini, sous le règne de Louis XIV explique et justifie le choix des divers motifs de décoration. La fontaine de l'Observatoire en particulier a été conçue par Carpeaux pour servir, en quelque sorte, de vestibule au temple de l'Astronomie; mais la donnée qui a inspiré la composition du groupe est plus artistique, plus mythologique que conforme aux données rigoureuses de la science.

Les quatre parties du Monde figurées par une Européenne, une Africaine, une Américaine, une Asiatique et portant sur leurs épaules notre globe avec tous ses accessoires astronomiques, cela rappelle bien Atlas soutenant le ciel sur son torse vigoureux; mais il n'y faut point chercher un enseignement cosmographique de quelque valeur. La statuaire fait de l'art, le Bureau des longitudes fait de la science: à chacun son métier. Ceux qui s'étonneront de voir la terre soutenue par les quatre parties du monde, c'est-à-dire par elle-même, iront aux cours de l'Observatoire pour rectifier sur ce point les idées que leur aura suggérées le groupe de Carpeaux.

Par le fait de cet ensemble décoratif, la région où s'élève aujourd'hui la fontaine de l'Observatoire a complètement changé d'aspect. La génération contemporaine a connu l'état de choses qui a précédé le remaniement des jardins du Luxembourg. Deux longs murs fort disgracieux encadraient l'ancien enclos des Chartreux: ces murs longeaient, à droite, la rue de l'Ouest et les bosquets de la Pépinière, à gauche, la rue de l'Est et le jardin botanique de l'École de médecine. L'avenue de l'Observatoire occupait, comme aujourd'hui, le milieu de ces terrains: plantée sur d'énormes remblais, elle laissait en contre-bas les jardins des disciples de saint Bruno, et un petit pavillon carré, isolé au milieu d'un parterre, marquait encore le point central de l'espace rectangulaire autour duquel les Chartreux avaient leurs cellules. Ce petit bâtiment qui renfermait un puits, avec un appareil pour élever l'eau, datait du commencement du dix-septième siècle; il a disparu lors du nivellement des terrains de la pépinière, avec l'école d'arboriculture, d'apiculture et de viticulture, les ombrages, avec les lilas et les fleurs qui faisaient les délices des habitués du Luxembourg.

A l'endroit où s'ébattent aujourd'hui les chevaux marins de M. Frémiet, une lourde grille dorée fermait le jardin et coupait l'avenue en deux portions; à droite et à gauche les plateaux étaient déserts, et il avait fallu, pour les animer, d'une part l'ouverture d'un établissement chorégraphique cher aux étudiants, et l'érection de la statue du maréchal Ney, d'autre part, l'installation d'un *Guignol* et d'une rotonde de chevaux de bois. Tel n'était point l'aspect de ce lieu excentrique dans la matinée du 7 décembre 1815, lorsque, au milieu des brumes de l'hiver, loin du bruit de la ville encore endormie, le brave des braves, le duc d'Elchingen, le prince de la Moskowa, tombait sous des balles qui, du moins, n'étaient pas françaises.

Mais ce passé était relativement récent : il datait de la fin du siècle dernier et du commencement de celui-ci. Au moment de la Révolution, les jardins du palais du Luxembourg, quoique fort agrandis par Marie de Médicis aux dépens de l'enclos des Chartreux, étaient absolument séparés du nouveau cours, — le boulevard du Mont-Parnasse, — et de la petite avenue de l'Observatoire par les bâtiments et les dépendances du monastère. Une heureuse coïncidence, prévue peut-être, plaçait la facade septentrionale de l'Observatoire en face du pavillon central du palais; mais, pour tracer une ligne droite entre les deux édifices, il fallait renverser les bâtiments et l'église des Chartreux, le portique dit de saint Louis et diverses constructions annexes.

Or, une telle opération n'était possible que par voie révolutionnaire, c'est-à-dire après une confiscation générale des biens monastiques. Le couvent des Chartreux avait, en effet, pour lui, son ancienneté, sa fondation royale, le souvenir de saint Louis et la pureté de mœurs de ses religieux. La population parisienne se souvenait encore du fameux *diable de Vauvert*, que l'arrivée des disciples de saint Bruno avait mis en fuite. La croyance aux histoires de l'autre monde, que raconte le père Du Breul en son curieux livre, était même restée, à l'état inconscient, dans les imaginations populaires. On attribuait aux fréquentes visites de Satan et de ses acolytes, le nom de rue d'Enfer donné à la voie la plus rapprochée du lieu du sabbat; on disait de quelqu'un en voie de perdition ou en lointain voyage : il est allé *au diable de Vauvert*, et, par corruption, *au diable au vert*; bref, la verdoyante vallée (étymologiquement *vau vert*), serait encore inhabitable, si les dévots Chartreux n'étaient venus la purifier.

Cette légende, qui fut pendant de longues années la sauvegarde du monastère, ne l'empêcha point de tomber sous le coup de la loi votée par l'Assemblée constituante en 1790 et portant suppression des établissements religieux. Eux qui, par faveur spéciale, dit Malingre, « avoient reçu de Dieu, entre autres merveilles, une grâce qui semble petite, mais d'autant plus admirable qu'elle est généralle pour tout l'ordre, lesquels religieux Dieu n'a point voulu qu'ils soient affligez et inquietez de ces puantes bestioles appellées punaises et en a exempté toutes leurs cellules, » — durent affronter ce péril en allant chercher gite ailleurs, tandis qu'un citoyen nommé Barthélemy était autorisé par décret à prendre possession de leurs bâti-

ments pour y fabriquer des poudres et des salpêtres.

En l'an V, une loi autorisa les mesures nécessaires à l'utilisation des terrains occupés par les « ci-devant Chartreux : » on perça les rues de l'Est et de l'Ouest, qui durent ce nom à leur orientation par rapport aux nouveaux jardins du Luxembourg ; on joignit le palais directorial à la place de l'Observatoire par une avenue et l'on décréta la formation d'une place triangulaire sur l'emplacement même où s'élève aujourd'hui la fontaine que nous reproduisons.

Tout a été exécuté, sauf la place restée à l'état de carrefour. L'administration municipale a repris de nos jours cette heureuse idée, et la transformation de cet emplacement vague en un lieu ravissant est aujourd'hui un fait accompli. Les promeneurs, fort nombreux dans la belle saison, n'ont plus à redouter le diable de Vauvert et ses suppôts; de riantes allégories charment leurs regards, et là où le monde satanique effrayait jadis les gens, le monde mythologique, gracieusement incarné dans le marbre et le bronze, sourit aux bébés qui viennent, sous les yeux de leurs mères, prendre leurs ébats autour de la fontaine.

L.-M. Tisserand.

FOX

NOUVELLE

Sur le versant oriental d'un vallon étroit et retiré de la Normandie, qu'on appelle dans le pays le fond de l'Ouraille, s'élève un fragment de hameau, formé par une réunion de cinq à six chaumières. Il y a déjà bien des années, près d'un demi-siècle peut être, en me promenant sur le coteau d'en face, j'aimais à m'arrêter pour contempler ce tableau paisible, resserré dans son petit cadre de verdure. Assis sur le revers d'un fossé, près d'une haie d'aubépine en fleurs, je pensais que la vie devait être paisible et douce sous ces habitations rustiques, à en juger par le calme dont la nature se plaisait à les environner. Devant moi s'étendait en pente un champ de blé, vert comme une pelouse. Tout au fond du vallon serpentait un chemin dont les ornières, pleines çà et là de flaques d'eau, reflétaient le ciel comme autant de petits miroirs; des deux côtés de la route s'épanouissait en talus une herbe touffue, toute radieuse de pâquerettes, de boutons d'or, de pervenches et de glaïeuls. Sur la colline où je m'asseyais, des clôtures d'épines, de ronces et de buis, surmontées par des pommiers tout roses de fleurs et par des poiriers dont les pétales blancs s'envolaient déjà à la brise, laissaient voir à travers leurs branches les toits de chaume noircis par la pluie, couverts de mousses, de plantes parasites et d'herbes aux tiges légères, puis les murailles en terre jaunâtre, les fenêtres étroites, dont les petits carreaux étincelaient au soleil. Là, on n'entendait aucun bruit que le vol des moucherons et des abeilles, le gazouillement des oiseaux dans les arbres voisins, le chant éloigné du coq, ou l'aboiement d'un chien; puis l'*Angelus* de midi qui arrivait d'une église éloignée, avec la brise, à travers les bois.

Parmi ces chaumières, j'en avais remarqué une mieux placée dans le voisinage et d'un aspect plus pittoresque que les autres; là demeurait, avec une jeune fille d'une vingtaine d'années, un vieux garde-chasse, connu dans le pays sous le nom du père Jacques.

Un jour que je rêvais à ma place habituelle, je vis le père Jacques sortir avec une bêche et faire un trou dans la terre, sous un pommier. Quand son travail fut achevé, il appela et la jeune fille parut, portant un objet assez volumineux enveloppé d'un linge, qu'elle déposa dans le trou. Le vieillard rejeta la terre par dessus et gazonna le tertre, en s'arrêtant de temps en temps. Quoique je ne pusse, de la distance où j'étais, voir l'expression de son visage, je crus m'apercevoir qu'il essuyait des larmes, et je vis plus d'une fois sa compagne porter son tablier à ses yeux. Le travail terminé, ils rentrèrent ensemble et je m'éloignai.

Le lendemain je rencontrai le père Jacques dans le bois.

— Eh bien! père Jacques, comment cela va-t-il aujourd'hui? je vous trouve l'air bien triste.

— Hélas! mon bon monsieur, est-ce que vous ne vous apercevez pas que je n'ai plus mon Fox avec moi? Il est mort, le pauvre vieux; et je l'ai enterré hier dans notre clos.

— Vous l'aimiez donc bien, votre Fox ?

— Ah ! monsieur, ce chien-là c'était mon ami; c'était presque moi et je connais bien des hommes qui n'ont ni le cœur ni l'intelligence de mon Fox. Si vous saviez tout ce que je dois à cette bête-là? mais c'est tout une histoire, qui n'aurait guère d'intérêt pour vous.

Tandis qu'il parlait ainsi, je voyais des larmes rouler dans ses yeux et, comme c'est une des plus douces consolations pour un cœur blessé que de raconter ses peines, il céda sans difficulté à mon désir de connaître son histoire.

— Tel que vous me voyez, monsieur, dit-il, et si vieux que je paraisse, je suis pourtant jeune encore et je n'ai guère plus de quarante-deux ans; mais j'ai tant souffert qu'on m'en donnerait bien davantage. Je suis né dans la chaumière que j'habite maintenant dans le fond de l'Ouraille et que vous connaissez sans doute. Je perdis de bonne heure mon père et ma mère, qui me laissèrent pour toute fortune leur petite maison. Seul, dans le monde, à dix-huit ans, je rencontrai une jeune fille, orpheline comme moi, qui demeurait dans un village voisin. Cette ressemblance de destinée qui nous avait d'abord rapprochés ne tarda pas à faire naître entre nous quelque chose de plus doux que de l'amitié, — le désir nous vint de nous marier. Tout ce que nous pensions être nécessaire pour la cérémonie fut préparé; nous invitâmes quelques amis et, avec nos témoins, nous nous rendîmes chez le maire. Arrivés devant lui, il nous déclara qu'il ne pouvait pas nous marier. Je ne pus jamais parvenir à me rendre compte des motifs de ce refus, que j'attribuai alors à une mauvaise volonté de sa part et que maintenant encore je ne saurais pas trop expliquer. Mais je crois que la conscription entrait pour quelque chose là-dedans. L'explication fut vive; je me retirai courroucé avec mes témoins et ma fiancée qui ne comprenaient pas plus que moi. Je ne sais si le maire lui-même y comprenait quelque chose. Le pauvre homme est mort depuis; que Dieu lui fasse paix! — Nous nous rendîmes de là à l'église. Notre vieux curé, ignorant tout ce qui s'était passé, était déjà à genoux au pied de l'hôtel; nos voisins garnissaient quelques bancs du chœur; nous nous mîmes à genoux, nous fîmes l'échange de nos anneaux et la bénédiction nous fut donnée. Ceux qui savaient signer écrivirent leurs noms au registre et nous nous retirâmes, sans plus nous inquiéter de M. le maire. Dans notre bonne foi, nous pensions être unis devant les hommes, puisque nous l'étions devant Dieu. Le reste de la journée fut gai; c'était de la joie de pauvres gens. — Mon Dieu! comme ces souvenirs-là sont déjà loin, quand je pense aux choses qui se sont passées depuis, et comme ils sont tout près de moi, quand je ferme les yeux et que je me rappelle toutes les circonstances de ces beaux jours!

— Elisabeth et moi nous nous aimions, nous étions heureux; de nos deux misères nous avions fait une douce médiocrité, que la gaieté et l'amour assaisonnaient, et qui

nous suffisait de reste. La première année de notre union passa comme un songe. Je travaillais aux champs; ma femme y venait quelquefois avec moi et d'autres jours restait à la maison, à filer ou à soigner notre pauvre ménage. — Le soir, au retour, c'étaient des joies et des risées sans fin; nous étions deux enfants ensemble, heureux et bien portants, c'était le paradis sur la terre! veau. Tantôt la petite nous avait souri pour la première fois, tantôt elle avait dit son premier mot, elle avait fait son premier pas. Le bon Dieu lui-même serait descendu dans notre petite chaumière, que nous n'aurions pas été plus heureux. J'avais bien reçu de temps en temps quelques papiers imprimés, que j'aurais dû montrer au magister du village, car on m'avait dit qu'ils étaient importants;



Chinoises vendant du thé.

— Cependant, au bout de cette année le malheur sembla vouloir nous visiter; ma femme tomba malade. Heureusement, ce ne fut qu'une indisposition passagère... elle allait devenir mère, et bientôt notre famille s'augmenta d'une petite fille fraîche et jolie, jolie! au reste, pour un père et pour une mère, un enfant est toujours beau. Quelques mois se passèrent encore ainsi, bien courts, je vous assure; car c'était chaque jour un plaisir nouveau... mais j'étais en froid avec lui, parce que c'était lui, dans le temps, qui avait donné au maire le conseil de ne pas me marier. Consulter d'autres personnes me répugnait et d'ailleurs nous étions loin du village; le fond de l'Ouraille n'était pas habité alors comme il l'est aujourd'hui. Enfin, ne sachant pas les lire et ne me souciant pas de les garder, je m'en étais servi pour allumer ma pipe. Que m'importait d'ailleurs le reste du monde? Ma femme était tou-

jours fraîche et heureuse, la petite venait à bien, le travail ne manquait pas pour nous soutenir tous les trois. Quand je revenais le soir, je trouvais au logis des sourires et des baisers. Tout l'univers n'était-il pas là pour moi ! — Mais voilà qu'un beau jour ou plutôt un mauvais jour, hélas ! c'était en 1813, une année de malheur ! des gendarmes s'arrêtèrent devant notre petit enclos ; je leur ôtai poliment mon bonnet, ne me doutant guère que c'était à moi qu'ils avaient affaire. Ils n'osaient pas me parler, les braves gens ; car nous les connaissions dans le pays et ils savaient bien que j'étais incapable de faire tort d'une épingle à qui que ce fût. Pourtant il fallut bien tout me dire : ils venaient m'arrêter comme conscrit réfractaire.

(*A continuer.*) Prosper Blanchemain.



Hector Berlioz, né en 1803, mort en 1868.

LES MAGASINS DE THÉ EN CHINE

Notre gravure représente, de la manière la plus exacte, l'intérieur d'un magasin de thé chinois. Les deux femmes qui se tiennent au comptoir, sont des dames de Canton. Leur coiffure, la forme de leurs vêtements et jusqu'à la pose particulière que l'artiste a admirablement saisie, tout cela est d'une vérité frappante.

On remarquera surtout les singuliers bandeaux, en forme d'entonnoir, qui ornent les têtes de ces deux jeunes personnes. C'est à l'aide d'une huile épaisse et dont l'odeur n'a rien d'agréable, que les Chinoises réussissent à maintenir ces ornements que l'œil européen a bien de la peine à trouver jolis. Les cheveux sont tellement collés ensemble, que le bandeau prend tout à fait l'apparence d'un tissu de toile goudronné. De plus, la graisse qui sert de lien à ces mille petites mèches, leur donne une couleur gris-fer qui contraste avec le noir d'ébène du chignon. Il faut dire, du reste, que ce n'est qu'aux jours de grande cérémonie que les dames du Céleste Empire donnent tant de soins à l'édification de leur coiffure. En temps ordinaire, elles y mettent moins d'apprêts : elles se coiffent *à la chinoise*, c'est le cas de le dire, en ayant soin de se raser sur le devant de la tête pour mieux dégager le front. Les cheveux, ainsi ramenés en arrière, se fondent en un chignon serré au travers

duquel se faufilent de longues épingles qui rappellent vaguement les balanciers des danseurs de cordes.

Nous avons décrit les vendeuses; parlons un peu de l'article qu'elles débitent. Le thé est le breuvage par excellence de toutes les classes de l'Empire du Milieu. Grands ou petits, pauvres ou riches, tout le monde en consomme, tout le monde l'aime. Rencontrer un Chinois qui ne ferait point usage du thé est chose aussi rare que de trouver chez nous un homme qui n'aimerait pas le pain. C'est un des éléments nécessaires de l'alimentation chinoise : on prend du thé au réveil, on en prend aux repas, on en prend toujours. Par les temps de grande chaleur, c'est la seule boisson permise et rien n'est plus rafraîchissant, rien ne désaltère mieux qu'une tasse de thé bien chaud.

Nous n'irons pas jusqu'à dire que le thé est la vie des Chinois, car ils fabriquent également des boissons plus ou moins agréables avec du raisin généralement aigre; mais, à coup sûr, les Chinois ne mettent pas moins de soin à déguster et à classer leurs thés, que nos propriétaires de crus, à apprécier leurs vins. Seulement, à la différence du vin, plus il est jeune, meilleur est le thé. Offrir, en présent, du « thé de la saison », c'est faire le plus gracieux de tous les cadeaux; cela vaut presque une bouteille de l'année de la Comète.

On remarquera le grand nombre de boîtes, de toutes dimensions, qui ornent les étagères de notre boutique chinoise. Dans chacune de ces boîtes, la qualité diffère. Les courtiers chinois ont un art tout particulier pour classifier les produits qu'ils achalandent. Sur chacune de ces boîtes, se trouve collée une étiquette différente. C'est un peu comme chez nos pharmaciens, et en y réfléchissant bien, l'analogie est plus complète encore.

Depuis quand le thé a-t-il acquis droit de cité parmi nous ? Depuis quand daignons-nous le considérer comme autre chose qu'une tisane, bonne à prendre tout au plus, lorsqu'après un long repas, l'estomac proteste bruyamment contre l'excès de travail qu'on lui impose? Depuis vingt ans tout au plus. Il me souvient encore du temps où, dans ma jeunesse, le téméraire qui aurait sollicité, en bonne compagnie, l'aumône d'une tasse de thé se serait vu accueilli par des cris de commisération échappés des respectables poitrines de non moins respectables douairières. — « Seriez-vous malade?... Êtes-vous indisposé?... Désirez-vous voir le docteur?... » — Et l'intérêt que vous inspiriez allait croissant; votre embarras faisait de même, mais le thé n'arrivait pas.

Nous n'en sommes plus là heureusement. Si le thé n'est pas encore devenu chez nous, comme en Angleterre, en Amérique ou en Russie, un objet de première nécessité, chaque jour, cependant, il grandit en faveur; tous les salons lui sont ouverts, et les plus jolies bouches ne dédaignent pas de lui sourire. Il est vrai que ce n'est pas au thé tout seul, au thé sans épithète, que nous accordons ces hommages. Nous mêlons à sa pure essence pas mal de lait et pas mal de sucre. C'est en quoi les Chinois nous sont encore supérieurs. Les élégantes jeunes personnes qui, dans notre gravure, attendent avec dignité la venue du client, bondiraient sur leurs petits pieds si jamais un imprudent venait leur proposer pareille profanation.

Demandez-leur de goûter leur breuvage, elles iront chercher sur un plateau en laque quelques tasses de fine porcelaine, revêtues d'un couvercle mobile. Ce couvercle a la forme d'un abat-jour, ou, pour parler scientifiquement (les Chinois ont la bosse des mathématiques), la forme d'un tronc de cône. La base supérieure de ce tronc de cône sert à mesurer la quantité de feuilles de thé auxquelles vous avez droit.

Cette opération préliminaire achevée, vous verrez des doigts effilés prendre délicatement les feuilles vertes de la précieuse plante et les introduire dans le fond de la tasse. La même main versera par-dessus de l'eau bouillante et remettra immédiatement le couvercle à sa place.

L'infusion commence; au bout de quelques secondes vous êtes servi. Vous prenez la tasse entre le pouce et le doigt du milieu, ce dernier maintenant le couvercle, et vous aspirez le plus agréable des liquides. Point de théière, de soucoupe, de cuillère, de samovar. C'est le comble de la simplicité, et la propreté n'y perd pas ses droits.

Du reste, ce que nous venons de dire est bien incomplet. Pour avoir de plus amples renseignements, chers lecteurs, envolez-vous vers les rivages fleuris du vieil empire de Chine. Six semaines pour aller, six semaines pour revenir, autant pour explorer, et en six mois vous connaîtrez à merveille la plus fertile des contrées, le plus laborieux de tous les peuples, et..... les mieux lissés de tous les bandeaux ! — A. K.

COMMENT SE NOURRISSENT LES ANIMAUX EN HIVER

(*Suite.*)

Parmi les insectes, on trouve beaucoup d'hivernants. Si nous écartons ceux qui passent l'hiver à l'état préparatoire d'œufs, de larves ou de chrysalides inertes, et qui ne sont à vrai dire que des insectes futurs, nous en trouvons encore un grand nombre qui se réfugient à la fin de l'automne dans quelque obscure cachette, pour ne reparaître qu'au printemps. Les grands scarabées pour la plupart vont s'abriter sous la terre, ou bien entre l'écorce et le bois des arbres, ou encore sous la mousse. Les bêtes à bon Dieu, au contraire, s'efforcent de braver les rigueurs de l'hiver. Je ne sais si les hannetons hivernent, non plus que les cerfs-volants ; mais je n'ai jamais réussi à découvrir en hiver une de ces bestioles vivante, tandis que celles dont j'ai parlé plus haut apparaissent en grand nombre quand on sait les chercher.

Ceux des insectes hivernants qui se rencontrent le plus fréquemment sont peut-être les guêpes et les frelons. Il n'y a que les femelles qui dépassent l'année. Lorsqu'à la fin de l'automne elles se sont accouplées, et que tout aussitôt elles sont devenues veuves, elles se réfugient dans quelque trou obscur, laissant, avec leurs mâles, leur progéniture périr de froid et de faim. Elles ont pris d'avance assez de nourriture pour se sustenter pendant la période de sommeil, et ce n'est qu'aux premiers jours du printemps qu'elles sortent de leur retraite, pressées de rejoindre quelque colonie des leurs.

On voit comment la Providence a pourvu à la subsistance de tous ces êtres qui ne pourraient ni quitter leur pays ni en tirer de quoi vivre en hiver. Pour eux, l'hiver n'existe pas; ses gelées, ses bises, ses frimas leur sont inconnus; et la nourriture que leur corps tient en réserve suffit pour les soutenir pendant leurs mois de sommeil.

Les insectes qui peuplent les eaux sont moins affectés par le froid que ceux qui vivent sur la terre. Brisez, en plein cœur d'hiver, la couche de glace qui recouvre un étang, introduisez vivement un filet au fond de l'eau, vous êtes sûr d'y recueillir des insectes pleins d'activité et de vie, quoique les espèces terrestres aient déjà disparu depuis longtemps. L'eau est un très-mauvais conducteur du calorique. Nous avons presque tous été témoins, nous avons au moins entendu parler de cette expérience qui consiste à plonger la main au fond d'un vase rempli d'eau et à faire bouillir la surface du liquide, sans que la main

ressente la moindre brûlure. De même, la surface de l'eau peut être recouverte d'une légère couche de glace, sans que le fond cesse d'accuser une température modérée. Si quelqu'un de nos lecteurs s'est jamais baigné en hiver, il se rappellera que l'eau était toujours plus chaude que l'air extérieur, surtout quand le vent soufflait avec force, et qu'il fallait plus de courage pour sortir du bain que pour y entrer. Venons-en aux animaux qui passent l'hiver en pleine possession de leur activité; non-seulement ils ont besoin de nourriture, mais il leur en faut même plus qu'en été, puisque leur chaleur interne, n'étant plus entretenue par la chaleur extérieure, réclame pour s'alimenter une plus ample provision de combustible; car la chaleur animale, à ses différents degrés, n'est qu'un véritable foyer qui brûle (lentement, mais réellement), comme celui qui chauffe nos appartement et qui active nos machines à vapeur.

La neige, à moins qu'elle ne forme un tapis très-épais, n'empêche pas le lièvre et le lapin de trouver leur subsistance ; l'herbe et les autres végétaux qui durent toute l'année leur fournissent une nourriture suffisante. Mais quand une épaisse couche de neige recouvre à la fois la terre et le gazon, ces animaux sont mis à une rude épreuve; force leur est de renoncer à leurs pâturages habituels. Ils se frayent alors une route au travers la neige jusqu'au taillis le plus voisin, et de leurs dents acérées il entaillent l'écorce des arbres. Les plus jeunes sujets sont leurs premières victimes ; la neige persiste-t-elle longtemps sur le sol, à peine un seul arbre échappe à leurs attaques. Ils est vraiment curieux de voir à quelle hauteur des animaux si petits peuvent atteindre en se dressant sur leurs pattes de derrière. Naturellement le lièvre fait plus de ravages que le lapin, puisqu'il a les pattes plus longues ; aussi, quand le lapin a dépouillé un arbre de son écorce aussi haut que sa taille le lui permet, le lièvre trouve encore à ronger au-dessus de lui; tous deux vivent donc au besoin sur le même arbre, à condition que le lièvre viendra le second.

Ces animaux laissent dans la neige des empreintes si particulières et si visibles que les braconniers, en suivant leurs traces, en font un abatis considérable. Il est curieux de comparer les traces d'une bête sur la neige ou sur un terrain mou : les premières sont toujours beaucoup plus grandes que ne semble le comporter la taille de l'animal, et cela s'explique : la neige adhérente à ses pattes est rejetée à chaque pas hors de l'empreinte qu'elles ont creusée et s'éparpille au loin avant que l'animal ait fait un second pas. Peu de personnes sauraient reconnaître sur la neige les marques du passage d'un chat; voyez-le traverser un champ de neige ; il rassemble ses pattes de devant et procède par une suite de petits bonds, dont chacun déblaye à peu près un mètre de terrain.

(A continuer.) N. F.

HECTOR BERLIOZ

Si quelqu'un, il y a vingt ans, eût dit à Berlioz : « Le succès qui t'a fui pendant toute ta carrière, tes œuvres le retrouveront après ta mort ; elles chanteront comme un hymne glorieux sur ta tombe à peine fermée. » Certes, celui-là eût étonné le maître, et, cependant, il eût été bon prophète ; chaque jour voit grandir le succès de Berlioz. Lui, le fou, le grotesque, le tintamarresque croque note d'autrefois, celui auquel l'Institut avait préféré Clapisson, est placé aujourd'hui au premier rang, non seulement parmi les compositeurs de notre époque, mais encore au milieu des grands maîtres du passé. Il est même devenu populaire, ce à quoi il s'attendait peu, et ceux qui, naguère, le bafouaient à l'envie, s'empressent de se ranger avec ostentation au nombre de ses admirateurs.

La justice a été tardive, mais elle devait venir. Berlioz était un véritable artiste à l'imagination ardente, poétique et originale; de plus, ce fut lui qui, le premier, en France, osa relever, en le renouvelant, le genre symphonique, qui, depuis Haydn, Mozart et Beethoven, semblait appartenir exclusivement à l'Allemagne.

Assez de biographes ont dit qu'il était né à la Côte Saint-André (Isère), le 16 décembre 1803; qu'il fut élève du vieux Lesueur; qu'il remporta, en 1830, à l'Institut, le premier grand prix de composition; qu'il épousa, en premières noces, la célèbre actrice Henriette Smithson; qu'il entra, non sans peine, à l'Institut en 1856; enfin, qu'il mourut au mois de mai 1868. Ce n'est pas sa biographie que nous prétendons faire dans ces quelques lignes; nous voulons montrer rapidement le musicien convaincu, mettant au service de ses convictions artistiques tout son talent et toute sa vie; ne reculant ni devant la défaite possible, ni devant la misère assurée.

Il était de cette puissante génération des Hugo, des Dumas, des Delacroix, de ceux, en un mot, qui ont créé le romantisme; et avant même d'avoir quitté les bancs de l'école, il s'était hardiment élancé dans la voie tracée par les poëtes, les auteurs dramatiques et les peintres. La *Symphonie fantastique*, si applaudie aujourd'hui, date de cette période.

Avant d'être musicien, Berlioz était poëte. Non-seulement son génie l'entraînait vers les conceptions de Shakespeare et de Gœthe; mais toute grande idée le touche et réveille son âme d'artiste: que ce soit, avec l'*Enfance du Christ*, le touchant tableau de la Sainte Famille traversant le désert; que ce soit, avec le *Requiem*, l'évocation des plus terribles scènes du Jugement dernier. Sans tomber dans les exagérations de l'école allemande, il cherche la philosophie de son art, et la *Damnation de Faust*, à laquelle le public fait aujourd'hui si bon accueil, est remarquable, non-seulement par ses mélodies, mais aussi par la poétique et logique disposition du plan. Sa mélodie, quelquefois un peu cherchée, mais jamais banale, est d'une étonnante justesse d'expression, et dans les passages de tendresse, comme dans le duo des *Troyens*, d'une *morbidezza* et d'une langueur incomparables. Le défaut de Berlioz est peut-être de s'égarer quelquefois dans l'infini de l'idéal, de vouloir s'élever plus haut que son puissant coup d'aile ne peut le porter, de s'exagérer la force d'expression de son art Aussi, est-il semblable à un peintre qui, après avoir déroulé sous nos yeux, sur des fresques, les plus grands épisodes de l'histoire et de l'épopée, serait mal à l'aise, pour disposer des personnages dans un cadre et les réduire aux proportions ordinaires d'une toile.

Un des traits caractéristiques du talent de Berlioz est son incomparable science des effets d'instrumentation. Dès les commencements de sa carrière, ses tendances l'entraînèrent vers la recherche des sonorités étranges et insolites. Si j'en crois une anecdote, son premier morceau aurait été écrit pour trombone et un de ses anciens camarades, choriste avec lui au théâtre des Nouveautés, me disait qu'il avait composé pour cette scène, en 1828, une ouverture d'une difficulté telle, que Beaucourt, chef d'orchestre, n'avait jamais pu la faire exécuter. Un passage de ses mémoires nous peindra Berlioz comme chef d'orchestre. Le maître venait de faire exécuter, dans un festival à l'Exposition de 1844, la Bénédiction des poignards des *Huguenots* : « J'étais dans un tel état après

cette scène, dit-il, qu'il fallut suspendre assez longtemps le concert. On m'apporta du punch et des habits; puis, sur l'estrade même, réunissant une douzaine de harpes, revêtues de leurs fourreaux de toile, on en forma une sorte de petite chambre dans laquelle je pus, en me baissant un peu, me déshabiller complétement et changer de chemise en face du public sans être vu. » Après cette citation, on comprend son mot à Ad. Adam : « Pensez-vous donc que j'entende de la musique pour mon plaisir? »

Berlioz eut beaucoup d'ennemis : son talent lui-même en créa un grand nombre, et si sa situation de critique lui rendit quelques services, elle souleva contre lui d'implacables animosités. En effet, son admiration était sans réserve, mais aussi sa critique était sans pitié; lorsqu'en 1845, il sortit d'entendre le *Désert*, il loua ce chef-d'œuvre de musique pittoresque, si différent de sa manière, si éloigné de son talent; dans son enthousiasme, il ne trouva que ces mots au sujet de l'hymne à la Nuit : « Le beau, l'admirable morceau! » Mais aussi de quels traits satiriques et mordants il accabla le correcteur des œuvres de Weber et de Rossini, Castil-Blaze, lorsque celui-ci risqua son malencontreux *Pigeon-Vole*. Sa sensibilité excessive, son puritanisme musical le jetèrent quelquefois dans des partis pris regrettables, mais firent de lui le premier des critiques musicaux français.

Tel est, comme artiste et comme critique, le maître qui obtient enfin aujourd'hui la place qui lui était due depuis longtemps. Un jour, Paganini, après avoir entendu *Harold*, plia le genou devant Berlioz, lui baisa la main. Imitons le grand virtuose et saluons respectueusement, dans Berlioz, un des plus grands maîtres de notre école française, un des plus admirables musiciens du siècle.

H. LAVOIX fils.

—

LA DAMNATION DE FAUST

La reprise de la *Damnation de Faust*, aux concerts du Châtelet, a montré, une fois de plus, la faveur éclatante que les chefs-d'œuvre de Berlioz ont conquise auprès du public parisien. Le compositeur a raconté l'enfantement de cette œuvre grandiose, commencée en 1845, dans une chaise de poste allemande, continuée dans une auberge de Passau, à Vienne, à Pesth, à Prague, à Breslau, et terminée, à Paris, au café, au jardin des Tuileries, sur une borne du boulevard du Temple, partout enfin où l'inspiration surprenait le musicien.

La première représentation eut lieu, à Paris, à la fin du mois de novembre 1846 dans la salle de l'Opéra-Comique, mais devant un public peu nombreux. Une seconde représentation n'obtint pas un plus heureux succès. Ce fut un désastre pécuniaire pour Berlioz, qui, pour se mettre à même d'exécuter ses engagements, dut aller chercher fortune en Russie.

En 1850, Berlioz fit entendre de nouveau la *Damnation de Faust*, et la lettre du compositeur, donnée ici en fac-simile, est relative aux répétitions nécessaires pour cette audition. La « Ronde des Paysans », dont il parle, fut écrite un soir, à Pesth, à la lueur du bec de gaz d'une boutique. — E. C.

Mardi

Mon cher Roquemont

On répètera le chœur chez Sax
Jeudi prochain à 9 heures, faites y
porter les parties de Faust et tâchez
qu'on répète le morceau des Paysans (La Ronde)
Je n'y veux pas aller.
Nous répèterons ensuite généralement
Samedi à la salle Ste Cécile.

Tout à vous

H. Berlioz

Fac-simile d'un autographe de Berlioz.

—

PENSÉES

Ce que j'ai dépensé, je l'ai perdu; ce que je possédais, je l'ai laissé à d'autres; mais ce que j'ai donné est encore à moi. (*Épitaphe antique.*)

— Il est sage d'interroger nos heures passées; leur réponse forme ce que l'on nomme l'expérience. — *Young.*

— Étudiez, non pour savoir plus, mais pour savoir mieux que les autres. — *Sénèque.*

— Si vous étiez grand, vous ne monteriez pas sur des échasses. — *De Lévis.*

QUESTIONS ET RÉPONSES

IIIe. — Le macadamisage des routes était-il connu dans l'antiquité?

Pourquoi appelle-t-on « bruneaux » les chemins « ferrés » ?

L'imprimeur-gérant : A. Pougin, 13, quai Voltaire, Paris.



La remise des chevreuils. — Tableau de Gustave Courbet.

Dans une retraite mystérieuse et tranquille, à travers les méandres du ruisseau de Plaisirs-Fontaine (Doubs), qui court au pied d'un rocher grisâtre, sous une voûte verdoyante formée par les branches entrelacées des hêtres et des bouleaux, quatre chevreuils à la taille souple et à la robe satinée goûtent la fraîcheur et le repos. Animaux et paysages sont peints de main de maître, avec une ampleur et une solidité de touche extraordinaire et dans un sentiment très-naïf et très-juste de la réalité ; c'est un morceau excellent de couleur et d'exécution.

L'œuvre de Courbet, exposée dans le Salon d'honneur en 1866, obtint un très-grand succès auprès du public et des critiques.

W. Bürger écrivait : « Tout le monde est attiré par ce paysage frais, clair, lumineux. Que des bergères seraient bien là pour mouiller leurs pieds dans l'eau transparente! Corot n'eût pas manqué d'y faire une idylle et Français une mythologiade. Sous prétexte qu'il n'a jamais vu de nymphes antiques dans les bois et que les paysannes n'ont guère l'idée de se baigner dans les ruisseaux, Courbet, qui profane la poésie et l'art, au lieu d'ajuster des femmes nues et des déesses sous la pénombre des bouleaux, a remisé là une bande de chevreuils. C'est moins rare dans les forêts du Jura que les naïades ou les dryades. Mais bien sûr que les idéalistes en peinture critiquent Courbet de ne s'être pas élevé jusqu'au style en mettant là quelque Diane surprise par Actéon... Enfin, tel qu'il est, ce paysage, purement sylvanesque, plut à la fois aux fanatiques de bonne peinture, aux amoureux de la vraie campagne, aux femmes du monde, aux gros bourgeois et à la foule naïve... »

« C'est une œuvre hors ligne, — disait de son côté M. E. About. — En aucun temps, et en aucun pays, on n'a peint plus finement que cela. La naïveté du rustique d'Ornans se compose de tous les secrets, de toutes les malices et de toutes les délicatesses de l'art. Personne plus que lui n'excelle à rendre les diverses surfaces des choses. Sa peinture est aussi simple que solide, se plie à tous les besoins de l'exécution la plus compliquée; la couleur se fait sable ou rocher, écorce d'arbre ou épiderme de femme; il n'y a que les maîtres pour raser la nature de si près. Ajoutez que ce diable d'homme a un vif sentiment des beautés naturelles. Il exprime en se jouant la fraîcheur des forêts, la solitude et le silence des retraites mystérieuses... Il vous dira au besoin d'un air innocent : « C'est la nature qui a fait tout ça ; moi je m'en lave les mains. » J'avoue qu'il doit beaucoup à la nature, mais l'honnête garçon lui rend bien plus qu'il ne doit.

« Que manque-t-il à ce paysage pour être un chef-d'œuvre parfait? Presque rien, en vérité... Les morceaux pris à part sont exquis; les chevreuils vivent; il n'y a pas de rochers plus rochers ni d'arbres plus arbres que ceux-ci. Le terrain? On y marcherait; mais on n'irait pas loin, car l'espace manque. Les objets si bien peints ne sont pas à leurs plans, mais appliqués pour ainsi dire les uns contre les autres. Ces jolis animaux, dont la quiétude vous charme, seraient perdus sans ressource si la chasse passait par ici; impossible de sortir; la remise est une prison sans issue... »

FOX

NOUVELLE

(Suite.)

Moi! conscrit! moi! réfractaire! je n'en savais pas le premier mot. Il paraît que cela venait de ces maudits papiers, que je n'avais seulement pas regardés!

Ma pauvre Elisabeth était accourue avec la petite. Quand elle apprit ce qui se passait, elle se mit à sangloter. La petite criait de voir pleurer sa mère, et moi j'en étais tout je ne sais comment; je crois que j'en pleure encore de souvenir. C'était à fendre le cœur, quoi! — Mais pas de larmes qui tiennent, il faut partir. C'était le grand Empereur qui nous menait alors, et vous devez avoir entendu dire qu'il ne badinait pas sur cet article-là. J'embrassai ma pauvre femme et ma chère petite; je renfonçai les larmes qui me suffoquaient, puis je dis aux gendarmes: Allons! — Elisabeth se jeta en travers de la porte, tout en pleurs et criant que je ne partirais pas, mais je l'écartai en l'embrassant; je lui dis qu'on s'était peut-être trompé, qu'on me relâcherait bien sûr et que je reviendrais. Elle tomba, suffoquée de sanglots, sur une botte de paille qui était au coin de la porte. Je profitai de cet instant pour lui mettre notre enfant sur les genoux, et je partis au pas de course. Au tournant de la route, je ne jetai pas seulement un regard en arrière, je crois que je serais mort sur la place!

A l'armée, dans ce temps-là, ce n'était pas comme aujourd'hui. En trois mois j'appris l'exercice et je fus envoyé au feu. J'avais reçu jusque-là quelques lettres qu'Elisabeth avait trouvé moyen de me faire écrire je ne sais par qui. D'abord elle me disait qu'elle était bien malheureuse de mon absence; mais à ce chagrin-là vinrent s'en ajouter d'autres; ce fut d'abord la maladie, puis la pauvreté, puis les persécutions. Tant que j'avais été là, notre petit ménage s'était soutenu, on ne nous avait rien dit. Mais lorsqu'Elisabeth, restée seule, vit décroître ses ressources, on commença à dire que nous n'étions pas bien mariés, puis que nous ne l'étions pas du tout; enfin, on la traita comme une femme qui se serait livrée au premier venu, et qui aurait été abandonnée avec son enfant. Une fois entrés en campagne, les lettres ne parvenaient plus à l'armée que de loin en loin, et moi je n'en recevais plus du tout. Je fis toute cette grande campagne de Russie, qui fut si malheureuse, et je puis vous assurer que je souffris de cruelles épreuves. Ceux qui en sont revenus vous diront bien si ce n'est pas par un vrai miracle que nous avons échappé aux Russes, aux Autrichiens et aux autres alliés. — Mais tout cela n'était rien auprès de ce que supportait pendant ce temps la pauvre victime que j'avais laissée au village. — Imaginez-vous, monsieur, qu'à Leipsick, je trouvai une lettre d'elle, déjà bien ancienne, qui me disait qu'elle allait être forcée de quitter le pays avec son enfant, sans asile et sans espoir d'en trouver d'autre que l'hôpital. L'homme qui écrivait pour elle avait été tellement touché de sa misère, qu'il avait refusé les quelques sous qu'elle lui offrait pour sa peine, et s'était chargé d'affranchir la lettre à son propre compte.

Pendant toute la bataille de Leipsick, et celle-là fut longue, j'espère, dominé par l'idée que j'arriverais peut-être encore à temps, si l'armée parvenait à marcher sur le corps de l'étranger, ainsi que nous l'avions déjà fait tant de fois, je me battis comme si j'avais dû passer seul à travers les ennemis. J'aurais dû périr cent fois, je ne fus même pas blessé. J'y gagnai la croix, c'était beau; eh bien! en la recevant, je pleurai de rage. Car je voyais bien qu'il n'y avait rien de fait et que c'était encore à recommencer pour le lendemain. Le soir je fus placé en sentinelle perdue. Là, au milieu de cette nuit sombre, sans étoiles, et que perçaient sans l'éclairer d'un côté les feux des bivouacs français, de l'autre ceux des ennemis, je me pris à songer à ma femme et à mon enfant. J'étais seul; à peine un rare *qui vive?* résonnait et se perdait dans les ténèbres. Une pensée s'éleva en moi; une pensée qui devait me perdre, mais que j'essayai vainement de surmonter. Je m'imaginai que, seul, j'arriverais plus aisément et plus vite qu'avec cette armée qui finissait par n'être plus qu'une foule, sans ordre, ni discipline. La nuit profonde semblait favoriser mes projets. Au bout d'une heure de combats intérieurs, j'avais laissé là mon fusil et je courais au hasard à travers champs.

Au bout d'une autre heure, j'étais tombé dans un parti de cosaques, fait prisonnier et destiné à rétrograder vers la Russie. Figurez-vous mon désespoir quand j'entendis cesser la canonnade et quand on me dit que l'armée française avait encore une fois échappé. J'aurais peut-être échappé de même, je m'avancerais avec eux vers la France et il fallait rester. Que dis-je? rester! il fallait retourner en arrière. Je fus, comme tant d'autres, envoyé au fond de la Sibérie, où il en reste encore beaucoup, et des meilleurs, et qu'on croit bien morts ici. On a fait assez de récits des souffrances que les prisonniers français ont eu à supporter dans cet affreux pays; aussi je ne vous parlerai aujourd'hui ni de mes malheurs là bas, ni de mon évasion. Grâce à Dieu! tout cela n'est plus qu'un souvenir, et ne se rattache guère à ce que je veux vous raconter. Il me suffira de vous dire que ce fut seulement en 1828 que je parvins, après bien des peines, à regagner le pays. J'avais encore une vingtaine de pièces d'or autrichiennes et russes, cousues dans mes haillons. Je les avais précieusement conservées, pensant toujours que tôt ou tard je retrouverais mon Elisabeth, et que cela servirait à nous tirer d'affaire, joint à la pension de ma croix, que je n'avais jamais touchée.

Enfin j'arrivai, ne pouvant me persuader que je ne reverrais pas tous les gens et toutes les choses dans l'état où je les avais laissés. Mon cœur battit bien fort quand je quittai la forêt, et qu'au détour du chemin, au bout de la route bordée de grands ypréaux, j'aperçus notre chaumière, qui semblait encore sourire au soleil. Les arbres avaient grandi; mais, sauf l'épaisseur du feuillage, ils étaient encore les mêmes; le ciel était beau comme aujourd'hui et il me semblait qu'il était plus beau que partout ailleurs. Les oiseaux chantaient, et je croyais que leurs chansons étaient faites exprès pour ma bienvenue, tant elles étaient fraîches et réjouissantes. Mon cœur s'épanouissait de bonheur. Je tombai à genoux malgré moi.

Je ne suis pas bigot, monsieur; mais je puis me vanter d'avoir fait ce jour-là une prière comme je n'en ferai jamais. M. le curé, avec tout son latin, ne parle pas au

bon Dieu comme je lui parlai ce jour-là. Quand je me fus relevé, je courus ou plutôt je m'élançai d'un seul bond, et j'arrivai, je ne sais comment, à la porte de cette chaumière où j'avais passé de si heureux jours. Elle était fermée; je frappai... personne ne répondit. Je regardai autour de moi... et je m'aperçus alors que la cour était pleine de ronces, d'orties et de chardons. La haie n'avait pas été élaguée; elle pendait de tous côtés; les enfants et les bestiaux y avaient fait des trouées à passer tout le corps. Les pommiers étaient incultes, la toiture effondrée s'en allait par lambeaux; les murs lézardés semblaient prêts de tomber. Un nuage passa devant mes yeux : toute cette vallée, si joyeuse il n'y avait qu'un instant, redevint triste et solitaire. Plus d'oiseaux! plus de verdure! rien qu'un désert, une campagne indifférente comme toutes les autres! — J'étais navré! — Mais je ne pouvais pas rester ainsi bien longtemps. J'allai dans tout le village, m'arrêtant de porte en porte; c'étaient les mêmes maisons, les mêmes cours; mais personne ne me reconnut. Les enfants étaient devenus des hommes, les hommes des vieillards, et les vieillards de mon temps étaient au cimetière. Je voulus prendre des renseignements; mais tout s'oublie si vite, même au village! mon histoire était déjà une bien vieille histoire. Je parlai d'Elisabeth, de Jacques; on me citait d'autres Jacques et d'autres Elisabeth que je ne connaissais pas.

(A continuer.) Prosper BLANCHEMAIN.

UN RICHE MARCHAND LOMBARD AU XIVe SIÈCLE

Une des rues du vieux Paris, voisine de la tour Saint-Jacques, a conservé le nom de ces riches marchands italiens qui venaient du pays situé au-delà des Alpes et qu'on appelait, pour cette raison, *Ultramontains*, ou plus communément *Lombards*, parce que le nord de la péninsule les envoyait en plus grand nombre.

Ces gens, souples, insinuants, avisés comme tous les hommes de leur race, étaient à la fois banquiers, colporteurs et commissionnaires en marchandises. Ils trafiquaient de tout, prêtaient aux rois, alimentaient le luxe des grands seigneurs, fournissaient les sacristies des églises, contribuaient à grossir le trésor des cathédrales avec les reliques et les reliquaires qu'ils importaient, et formaient à Paris une sorte d'aristocratie dans le monde parisien. Les orfèvres, les changeurs, les drapiers, les merciers, les tapissiers jalousaient ces marchands étrangers qui leur faisaient une rude concurrence; mais les grandes dames, auxquelles ils fournissaient de riches étoffes, les couvraient de leur patronage et obtenaient pour eux des lettres de naturalisation. Ils faisaient alors souche de bourgeoisie parisienne, achetaient ou bâtissaient une maison dans la rue qui porte encore leur nom, et arrivaient, avec le temps, aux honneurs municipaux.

Ceux-là étaient les heureux, les privilégiés; leurs confrères, dépourvus de protections, étaient souvent inquiétés dans leur négoce. On les rançonnait sans vergogne, à raison de leurs pratiques usuraires; on les taxait arbitrairement d'après leur fortune présumée, soit lorsqu'il s'agissait de dresser le rôle de la taille, soit lorsqu'une imposition extraordinaire était levée par ordre du roi. Cependant ils prospéraient, malgré ces exactions, et leur commerce prit, vers la fin du quatorzième siècle, des proportions considérables.

Trois circonstances particulières contribuèrent à ce développement. D'abord, les cours de France et de Bourgogne se mirent à afficher une somptuosité jusque-là sans exemple; puis les visites royales et princières se multiplièrent pendant près d'un demi-siècle, entraînant avec elles des exhibitions de toilette et des cadeaux dont notre parcimonie s'étonne aujourd'hui. Enfin, le mariage de Louis d'Orléans avec Valentine Visconti vint, à ce moment même, ajouter à toutes ces tendances, en naturalisant à Paris le goût des élégances italiennes. La jeune duchesse apportait de Milan l'amour des choses d'art, des habitudes de magnificence prises à la cour de son père et une riche dot pour satisfaire à toutes ses fantaisies. Ces causes réunies amenèrent en France de nouveaux Lombards et y fixèrent ceux qui déjà y faisaient banque et commerce.

Parmi ces derniers, que la perspective des grandes clientèles avait attirés en notre pays, Digne Responde, — en latin du moyen âge, *Dinus de Rapondis*, — tenait le premier rang. Né à Lucques, vers 1350, il avait, paraît-il, la vogue pour la vente de ces riches tissus de soie et de velours, brochés d'or et d'argent, qui ne se fabriquaient alors que dans les villes italiennes, et dont elles conservèrent le monopole jusqu'au règne de Louis XI. Il possédait trois maisons principales, à Montpellier, à Bruges et à Paris. Celle de Montpellier était l'entrepôt d'un vaste commerce maritime qu'il entretenait avec le midi de l'Europe et les échelles du Levant.

Digne Responde devint bientôt le plus riche Lombard de son temps; fournisseur du roi, de la cour et des princes, il leur vendait, outre ces précieuses étoffes dont nous avons parlé, des fourrures, des joyaux, des curiosités d'outre-mer, telles que l'ambre, la *corne de licorne*, etc., des livres somptueusement enluminés, reliés en orfèvrerie, et mille autres choses de grand luxe. Il faisait, de plus, le commerce des métaux précieux, le change et la banque.

Dès l'année 1369, étant à Lucques, il prêta une grosse somme au duc de Bourgogne Philippe le Hardi, qui devait épouser Marguerite de Flandre. Il était déjà maître d'hôtel et conseiller du duc. On le voit figurer en cette qualité sur les états de la maison de Bourgogne. Les rapports que cette situation lui donnait avec les « grands ducs d'Occident, » devinrent encore plus étroits : Digne Responde aida puissamment Philippe à construire la célèbre Chartreuse de Dijon, rivale de la royale nécropole de Saint-Denis, et la Sainte-Chapelle de la même ville, où il eut plus tard son effigie en pierre.

De pareilles relations ouvraient à Digne Responde les portes de l'hôtel Saint-Paul; aussi y trouve-t-il un accueil non moins empressé qu'à la cour de Philippe. Charles VI lui accorda, le 5 janvier 1383, un sauf-conduit pour lui, ses deux frères et son neveu, tous Lucquois, tous fournisseurs des princes et voyageurs de commerce pour les cours européennes.

Devenus citoyens français et bourgeois de Paris, les frères Responde donnèrent un plus grand essor à leurs affaires; leur aîné, sur lequel tous les honneurs paraissent avoir été concentrés, suivit tantôt la cour de France, tantôt celle de Bourgogne. En 1389, il accompagna Charles VI, en qualité de marchand attaché à la cour, durant le voyage que le monarque fit dans le midi de la France. Arrivé à Avignon, le roi sentit les premières atteintes de la terrible maladie qui affligea le reste de son existence. Digne Responde fit alors exécuter, par son ordre, une statue de cire qui représentait le roi, de grandeur naturelle, et la plaça, en manière d'*ex voto*, sur la tombe du bienheureux Pierre de Luxembourg, pour obtenir la guérison du monarque. Il lui fut compté, pour ce travail, une somme de cent soixante francs d'or.

De nombreux articles de dépense figurent au nom de Responde ou Raponde, tant dans les comptes de la maison de Bourgogne, que dans ceux de l'argenterie de l'hôtel

du roi et de la reine. Tantôt c'est « ung dyamant » que Jean sans Peur « fait prendre et achapter, et icelluy donner à l'un de ses amez pour ses estraines » ; tantôt c'est « ung baldaquin vermeil, brochié d'or de Lucques, que mondit seigneur a donné à l'église de Sainct-Pierre de Gand pour sa joyeuse entrée en icelle église » ; tantôt, enfin, ce sont de simples fournitures de toilette et de ménage, telles que : « ung chappel de plumes, de rouge cler et d'azur ; ung



DINUS DE RAPONDIS
DE LA VILLE DE LVQVES EN JTALIE

volet à la meisme façon ; une paire de templettes ; trois aulnes de cuvrechiefz ; une chainture sur ung tissu verd, garny de boucles morjant et clouz d'argent esmaillez, avecques estuy en toille cyrée pour le mieulx porter. »

Dans cette énumération figurent généralement les étoffes précieuses que les élégants et les coquettes d'alors recherchaient si fort et payaient si cher : « Les damaz, satyns, veloux, veluyaux, drapz d'or et de soye brochiés a grant chyne et grans feulles d'or », etc. ; tissus merveilleux que Tours et Lyon apprirent plus tard à fabriquer ; ce qui, au témoignage de Boileau, frustra nos voisins lombards et autres ultramontains

..... de ces tributs serviles
Que payait à leur art le luxe de nos villes.

Semblable à ces confidents de tragédie ou à ces valets de comédie qui entrent dans toutes les aventures de leurs maîtres, Digne Responde paraît avoir été, en toutes choses, l'homme lige de ses puissants patrons. Nous l'avons vu se faire statuaire et intercesseur pour guérir Charles VI ; après la tentative de croisade qui aboutit à la défaite de Nicopolis, le comte de Nevers, qui fut plus tard Jean sans Peur, avait été fait prisonnier ; Responde fut son libérateur. En communication constante avec les ports du Levant, en correspondance avec tous les comptoirs italiens établis sur le Danube, le riche Lucquois n'épargna ni son or ni son crédit pour rendre la liberté au jeune prince. Il paya ou promit une immense rançon,

certain qu'il y avait là un fort bon placement à faire. Pourquoi faut-il que nous ayons à enregistrer un service, d'une tout autre nature, rendu par Digne Responde au même personnage? A en croire les chroniqueurs du temps, il aurait été, en novembre 1407, l'un des auteurs du drame sanglant de la Vieille-Rue-du-Temple. Peut-être se borna-t-il à solder les assassins dirigés par Raoul d'Octonville, qui se ruèrent sur l'infortuné Louis d'Orléans. Peut-être aussi avait-il été frustré dans ses intérêts commerciaux par le prince insouciant et prodigue dont il était également le fournisseur.

Ce qui paraît hors de doute, c'est qu'il avait été mis dans la confidence de cette odieuse machination et dépêché à Bruges pendant que le meurtre s'exécutait à Paris, afin de recruter une troupe de Flamands, destinés à prêter main forte au duc Jean pour retourner sain et sauf dans ses États.

Digne Responde survécut peu d'années à ce lugubre événement : brouillé avec la cour de France, hors d'état de continuer son commerce à Paris, il se retira dans l'un de ses comptoirs, à Bruges, et y mourut en 1414 ou 1415. Il fut inhumé à Saint-Donat, où sa famille avait une chapelle et où l'on a vu son épitaphe pendant plusieurs siècles. Jean sans Peur n'avait pas perdu le souvenir de la magnificence déployée par le négociant italien dans l'ordonnance des funérailles de son père Philippe le Hardi, mort dans le Brabant en 1404. Responde qui présidait à cette pompe fit donner, à ses frais, une pièce de drap d'or ou de soie à chaque ville où séjourna le corps du duc, dans le long trajet qu'il fallut faire pour arriver à la Chartreuse de Dijon. En échange de cette libéralité, il eut, lui aussi, sa part d'honneurs funèbres : Jean sans Peur lui fit ériger, dans la Sainte-Chapelle, une statue en pierre, qui le représentait à genoux, vêtu d'une longue robe et ceint d'une ceinture à laquelle pendait une grosse bourse, symbole de sa fortune. Nous reproduisons cette curieuse effigie d'après un manuscrit de la Bibliothèque de l'Arsenal.

J.-M. TISSERAND.



Les pandours dalmates.

LES BORDS DE L'ADRIATIQUE ET LE MONTÉNÉGRO

Les pandours dalmates forment une sorte de garde civile locale spéciale à la Dalmatie, dont les habitudes, le costume, l'organisation et même les désignations sont turcs, et, en tout cas, d'un caractère très-oriental. Le dessin que nous donnons ici est emprunté à l'ouvrage que M. Charles Yriarte vient de présenter au public sous le titre : *Les Bords de l'Adriatique et le Monténégro* (1).

Les pandours, lorsqu'ils ont arrêté un malfaiteur, ont la singulière habitude de couper les cordons qui retiennent les larges pantalons en usage dans le pays, et qui rappellent ceux de nos zouaves. L'étoffe aux mille plis, tombant sur les talons, paralyse le mouvement du prisonnier, qui ne peut plus fuir, puisque les mains sont attachées. C'est une entrave toute naturelle, et il est pénible de voir ces maraudeurs se traîner ainsi derrière les pandours. Le costume de ces gardes est très-curieux ; ils ont la poitrine couverte de médailles qui ont la largeur d'une pièce de cinq francs, leur calotte rouge est pailletée d'or ou d'argent, et les armes sont souvent damasquinées.

Divisés en compagnies, commandées par un *serdar*, et en détachements, sous les ordres d'un *arambasha*, ils représentent à peu près notre gendarmerie et ne sortent point du territoire, même en temps de guerre.

(1) Un vol. in-folio, 257 gravures. — Hachette et Cᵉ.

SCIENCES NATURELLES

—

COMMENT SE NOURRISSENT LES ANIMAUX EN HIVER

(*Fin.*)

De pareilles traces ressemblent singulièrement à celles d'un homme, et l'on a dû s'y tromper souvent. Une circonstance de ce genre mit, il y a quelques années, tout un village en émoi. C'était l'hiver, la neige était épaisse; on avait vu, au point du jour, d'énormes traces pareilles à des emjambées de géant, espacées sur la surface lisse et blanche. La population de la campagne, toujours prête à s'effrayer de ce qu'elle ne comprend pas, prit l'alarme au sujet de ces empreintes surnaturelles, et le bruit se répandit qu'elles étaient le fait de quelque être diabolique, rôdant la nuit autour de sa proie. Chaque matin, de nouvelles traces toutes pareilles se révélaient, et il arriva un moment où la terreur des paysans fut portée au comble, quand on crut reconnaître qu'une certaine nuit l'être mystérieux avait non-seulement traversé le tapis de neige, mais avait passé, toujours avec ses enjambées gigantesques, par-dessus le toit d'une maison, puis d'une autre, pour reprendre pied sur la neige de l'autre côté. A la fin cependant le mystère fut éclairci. Ces traces formidables étaient celles d'un raton du voisinage, échappé de son réduit, qui s'était aventuré, suivant les mœurs de ses pareils, dans des promenades nocturnes et gymnastiques.

Puisque nous en sommes sur le chapitre de l'hiver et de ses rigueurs, il ne sera peut-être pas hors de propos de mentionner ici un moyen bien simple de tracer un chemin sur la neige. Cela ne demande ni beaucoup de peine ni beaucoup de temps. On prend une couple de planches longues de 7 à 8 pieds ; on les pose bout à bout, de manière à ce qu'elles forment l'une avec l'autre un angle qui figure la lettre V. On cloue ensuite sur ces planches quelques traverses de bois pour les maintenir dans leur position, et l'on a un véritable chasse-neige. En y attachant deux manches, un homme peut aisément pousser cet instrument sur le sol et faire place nette devant lui, sans recourir à la pelle ni au balai.

Certains oiseaux trouvent en hiver une pâture suffisante dans des graines de diverses sortes, dans celles surtout du lierre et du frêne de montagne ; mais d'autres ont besoin d'une nourriture animale exceptionnelle. Parmi ceux-ci, on peut citer la grive, un oiseau dont le chant semble exprimer la joie, comme l'alouette. Privée en hiver de sa subsistance habituelle, la grive se rabat sur la chasse au colimaçon, et c'est un rusé chasseur. Si l'hiver est très-rude, et par conséquent la grive très-affamée, le colimaçon n'a qu'à bien se cacher, car les yeux perçants de l'oiseau sauront bien le découvrir jusqu'au fond des crevasses où ceux de l'homme ne peuvent pénétrer ; et comme d'ordinaire les colimaçons hivernent de compagnie, la grive est sûre de faire un bon repas dès qu'elle est tombée sur un individu de la famille.

On ne se rendrait pas bien compte de l'habileté de la grive, si l'on ne savait quels moyens ingénieux le mollusque qu'elle guette emploie pour se cacher. Il ne creuse pas de terriers, comme la limace, mais il emploie de la terre pour construire son habitation. Il commence par chercher un endroit abrité, de préférence un coin obscure, recouvert de vieille mousse et de feuilles mortes. Quand il a trouvé le gîte qui lui convient, le colimaçon glisse son sorps hors de sa coquille, et sécrète en grande abondance une matière visqueuse qui agglutine la terre, les feuilles, etc. Cette matière durcit très-vite et forme en quelques minutes une couche solide, qui, doublée de plusieurs autres couches successives, devient une vraie muraille derrière laquelle l'animal s'enferme ; c'est ainsi qu'il se bâtit une demeure forte, commode et chaude, ressemblant si exactement aux objets dont elle est entourée, que l'œil seul d'une grive affamée peut en découvrir le mystère.

Vient ensuite la mésange, autre carnivore irrégulier. Pressé par le besoin, cet oiseau semble en hiver avoir dépouillé tout sentiment de crainte. On le voit saisir des morceaux de chair à l'étalage d'un boucher, dérober de la viande dans la terrine d'nn chien, mordiller des chandelles dans la lanterne d'une écurie, et même avaler l'huile dont on graisse les roues des voitures. Dans sa gloutonnerie, la mésange visite les arbres avec le soin le plus minutieux, fouillant les plus petites fentes de l'écorce et dévorant non-seulement les insectes qu'elle y trouve blottis, mais encore leurs œufs. Elle rend particulièrement de grands services en détruisant les œufs d'un certain ver (vaporer), grand dévastateur d'arbres à fruit, et qui se multiplie en nombre tel que, s'il n'était arrêté dans ses ravages par la mésange et deux ou trois autres ennemis du même genre, il détruirait complétement les vergers. C'est ainsi que la faim de l'oiseau sert à préserver la nourriture de l'homme.

Voilà donc les trois moyens par lesquels la nature a pourvu à la subsistance des animaux pendant l'hiver. Les uns sont incapables d'endurer les rigueurs de notre climat, mais ils ont l'instinct de fuir à tire d'aile vers des cieux plus cléments, en laissant ainsi plus d'aliments disponibles à la population sédentaire. D'autres, qui ne peuvent émigrer et qui ne peuvent pas non plus trouver à se nourrir en hiver, passent cette saison dans un sommeil inerte, état qui les retranche aussi du nombre des consommateurs. Enfin ceux qui sont assez hardis pour braver le froid, mais qui se voient privés de leurs aliments ordinaires, se tirent d'affaire par un change-

ment de régime, et rendent ainsi aux hommes des services qui, s'ils étaient mieux compris, seraient sans doute mieux récompensés.

N. F.

VALEUR RÉELLE DES MONNAIES DEPUIS LE VIII° SIÈCLE

Voici le tableau des réductions que la *livre* de Charlemagne a souffertes jusqu'à nos jours; la *livre* représentant notre franc valait 20 *sous*.

	francs	sous	deniers
De 768 à 1113, une livre valait de notre monnaie actuelle.	66	8	00
Ainsi le sou représentait 3 fr. 6 den. 1/2			
De 1113 à 1158.	18	13	06
De 1158 à 1223.	19	18	00 4/5
De 1223 à 1285.	18	04	11
De 1285 à 1314.	17	19	00
De 1314 à 1322.	18	08	10
De 1322 à 1328.	17	03	07
De 1328 à 1364.	14	11	10
De 1364 à 1380.	9	19	00 2/5
De 1380 à 1422.	7	02	03
De 1422 à 1461.	5	13	09
De 1461 à 1483.	4	19	07
De 1483 à 1498.	4	10	07
De 1498 à 1516.	3	19	08
De 1516 à 1547.	3	11	02
De 1547 à 1560	3	06	04 4/5
De 1560 à 1574	2	18	07
De 1574 à 1589.	2	12	11
De 1589 à 1610.	2	08	00
De 1610 à 1643.	1	15	03
De 1643 à 1715.	1	04	11
De 1715 à 1774.	0	08	08
De 1774 à 1834 la livre de 20 sous a été remplacée par le franc et vaut. .	1	00	00

Ce tableau permet de rectifier l'idée erronée qu'on se fait de la minimité du prix des choses dans le moyen âge.

GLANES HISTORIQUES

LE PRIX DES DENRÉES AU SEIZIÈME SIÈCLE

Les archives de Pau renferment, parmi une foule de documents du plus haut prix pour l'histoire, le *Cahier journalier des dépenses de la princesse Catherine* (sœur de Henri IV).

On nous saura peut-être quelque gré de transcrire un passage de ces cahiers, dont chaque feuille commence ainsi : « Ce..., jour de..., pour ordinaire de Madame, de son train et d'une partie de celui de la reyne, à Pau, souper et gîte. »

Voici la dépense de la journée du mercredi, 7ᵉ jour de novembre 1571 :

« A Crispin Malmouche, boulanger de la reyne, pour 36 douzaines de pain, 7 livres 16 sols.

« — A Jouachin, pourvoyeur, pour 120 livres mouton, 7 livres 16 sols. — 30 livres de bœuf à bouillir, 30 sols. — 17 livres de veau, 21 sols 3 deniers. — 16 livres de pourceau frais, 24 sols. — 10 chapons, 4 poulets, 56 sols. — 4 poules, 1 perdrix, 1 bécasse, 22 sols. — 2 râles, 4 merles, 5 sols 8 deniers. — 2 douzaines d'alouettes, 4 gélinottes, 16 sols. — 1 oiseau de rivière, 1 fressure de veau, 7 sols. — 2 ventres de mouton, 6 sols. — 1 quarteron d'œufs, 12 livres de lard, 38 sols 7 deniers. — 5 livres de chandelles, 15 sols.

« — A l'*Écuyer*, pour 3 quarterons de sucre, 18 sols, et pour sel à saler le bœuf, 6 sols.

« — Au *Pâtissier*, pour 2 pièces de four, 9 sols. »

On ne faisait maigre que le vendredi. Nous trouvons à la date de l'un de ces jours des articles ainsi mentionnés :

« Pour deux brochets de 1 pied 4 doigts, un de 1 pied 2 doigts, 38 sols. Une carpe de 1 pied 1/2, 2 de 1 pied 4 doigts, 40 sols. — Un cent de goujons, etc. »

Ces renseignements, d'une authenticité qui ne peut être révoquée en doute, indiquent quel était alors le bas prix des denrées à Pau.

INSTRUCTION PUBLIQUE

LES UNIVERSITÉS ALLEMANDES

Nous trouvons dans l'*Annuaire des Universités allemandes*, les chiffres suivants :

Le nombre des Universités de l'empire est de 21, dans lesquelles se trouvent 20,229 étudiants. On en compte plus de 2,500 qui ne prennent pas d'inscription. Sur les 17,500 restants, plus d'un tiers, 6,787, suivent les cours de philosophie, qui comprennent les sciences en même temps que la philosophie proprement dite. La Faculté la moins suivie est la théologie, qui ne compte que 2,223 élèves.

L'Université de Berlin est la plus fréquentée; elle possède 4,587 élèves, mais plus de 2,000 ne prennent pas d'inscriptions. Si l'on ne compte que les élèves inscrits, Leipzig marche au premier rang; elle a, en effet, plus de 3,000 étudiants sur matricules. Strasbourg, avec 700 étudiants, n'occupe que le onzième rang. La dernière est celle de Rostock, dont les cours ne sont suivis que par 144 étudiants.

Le nombre des professeurs soldés par l'empire allemand est de 1,300, et celui des *privat docent* est de 450.

Les Universités allemandes coûtent au budget impérial un peu plus de 12,500,000 francs par an. Dans une seule année, Strasbourg a absorbé près de 4,800,000 fr.

Les autres Universités allemandes situées en dehors de l'empire sont à Bâle (Suisse), à Dorprat (Russie), à Vienne, Gratz, Junsbruck, Prague et Czernowitz (empire d'Autriche).

Le nombre total des Universités allemandes est donc de 28, en y comprenant ces dernières.

UN MARTEAU DE PORTE DU SANSOVINO

Voici une curiosité artistique bien faite pour montrer jusqu'à quel point les grands artistes de la Renaissance étaient complets ; quelle abondance, quelles ressources ils possédaient, et comme ils marquaient toute chose au coin de leur génie!

Le Sansovino, un artiste plus grand que nature, qui a peuplé Venise d'un monde de statues et d'un monde de palais, qui dessinait les Procuraties, faisait sortir du marbre les colosses, sculptait des frises de marbre où se jouaient des amours dans les bandeaux étroits, a fait le palais da Ponte de Venise, et depuis la base jusqu'au faîte l'a voulu décorer de sa main.

Quels cumuleurs de génie, ces hommes de la Renais-

sance, et quelle école splendide! Dans la peinture, dans la sculpture, dans les sciences, dans la navigation, ils découvraient, chaque jour, un univers; ils produisaient, sans effort, comme crée le génie, et la moindre œuvre de ce temps porte un cachet de grandeur qui peut lutter avec l'antique.

Ce marteau du Sansovino représente une femme de noble allure, ramenant, de chaque main, des lions domptés. La silhouette est grande et se découpe, sur la porte, de telle façon qu'on oublie la proportion; c'est un objet de main, ce marteau, et ce pourrait, au besoin, être un groupe colossal, car la grandeur des œuvres d'art n'est jamais dans la dimension.

L'art industriel a de hautes destinées. Si les bronziers, les fabricants de meubles, les sculpteurs sur bois, les faïenciers, etc., s'entourent mal, tout périclite dans l'art. Si, au contraire, ils reproduisent les chefs-d'œuvre du passé, s'ils appellent à eux les jeunes maîtres de la sculpture, le goût se relève et l'époque fait un grand pas. — C. Y.



Un marteau de porte du Sansovino.

ÉCHOS DES DEUX MONDES

L'industrie parisienne a vraiment une imagination inépuisable et des doigts de fée à son service. Et ne croyez pas que toutes ces merveilles coûtent des prix à la portée seulement de quelques bourses privilégiées.

L'industrie parisienne travaille pour tous les porte-monnaie, même les plus humbles. Ainsi, j'ai vu des boutons de manchettes qui contiennent tout le calendrier avec les changements de saison, les quatre temps, que sais-je encore! et ce prodige d'ingéniosité ne coûtait que cinquante centimes.

Il n'y a que Paris pour produire de telles choses!.....

—

Trio de découvertes S. G. D. G.:

Un nouvel engin vient, dit-on, d'être inventé en Amérique; le nom donné à cette machine est: le ballon-torpille. Des expériences se font, paraît-il, en ce moment, à Bridgeport, État de Connecticut, aux États-Unis, sur cette nouvelle espèce de ballon, qui emporterait dans l'air des torpilles, lesquelles, au moyen d'un mécanisme automatique, se détacheraient elles-mêmes du ballon lorsqu'elles seraient au-dessus de l'armée ou de la ville ennemies, s'allumeraient et causeraient de grands ravages sur les points où elles éclateraient.

Le difficile serait de les amener à ce point voulu!...

— D'autre part, un papetier de New-York aurait imaginé « des enveloppes de sûreté »; le progrès réalisé consiste en ceci: qu'une lettre ne peut être décachetée secrètement sans que l'enveloppe elle-même trahisse la manipulation que l'indiscret lui a fait subir.

La partie de l'enveloppe qui se referme pour contenir la lettre est empreinte d'une composition chimique qui, à la moindre tentative d'ouverture, soit par l'humidité, soit par tout autre moyen de nature à ne pas déchirer ou abîmer le papier, fait apparaître instantanément en caractères ineffaçables ces mots dénonciateurs: *Attempt to open.* (On a essayé de m'ouvrir.)

—

Enfin, depuis quelque temps, on fabrique à Dresde un verre comprimé qui aurait les mêmes propriétés résistantes que le verre trempé.

A épaisseur égale, la résistance d'une plaque comprimée serait de sept à dix fois supérieure à celle d'une plaque de verre ordinaire.

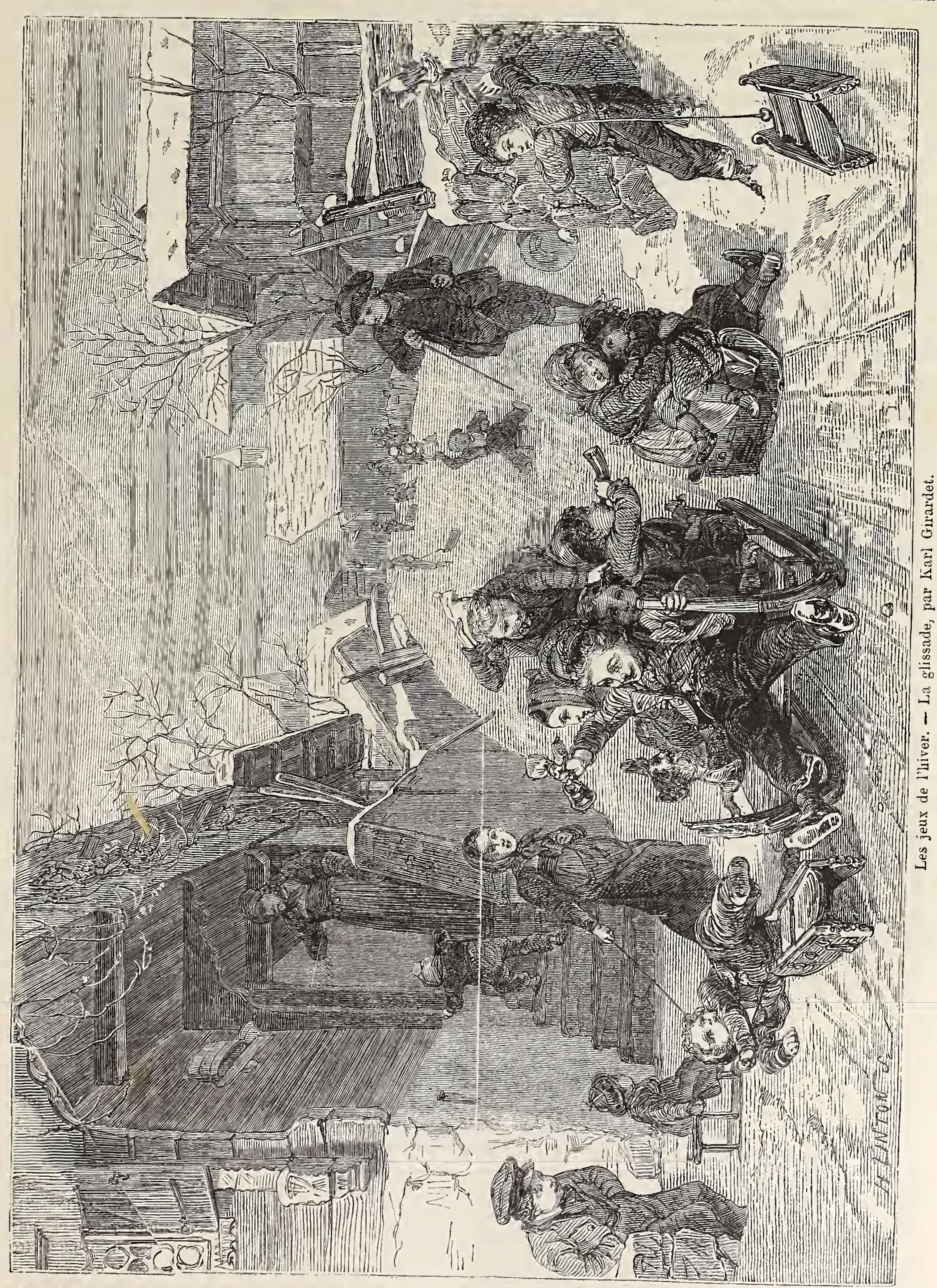
QUESTIONS ET RÉPONSES

IV[e]. — A quelle époque remontent les étoffes imprimées, dites *étoffes à pois?*

L'imprimeur-gérant : A. Pougin, 13, quai Voltaire, Paris.

LA GLISSADE

Un des plus vivants souvenirs de mon enfance est celui de la glissade en traîneau, ou plutôt en *ramasse*.



Les jeux de l'hiver. — La glissade, par Karl Girardet.

La ramasse, ou traîneau de montagne, est d'une simplicité primitive, comme on peut le voir dans le tableau si animé et si pittoresque de Karl Girardet.

Assis sur la ramasse, à quelques centimètres seulement du sol, le glisseur n'a pas à craindre de chutes dangereuses, si le terrain ne se trouve pas trop fortement accidenté. Les spectateurs peuvent donc, sans remords, accompagner d'éclats de rire chaque culbute.

— Allons! *ramasse*, ramasse-toi! Voilà l'un des premiers jeux de mots que j'aie entendus de ma vie; c'est peut-être de l'idée renfermée dans ce jeu de mots qu'est venue la dénomination de *ramasse*.

Il faut, pour ce genre de glissade, une pente assez prononcée. On la fait d'ordinaire sur quelque terrain uni et de médiocre étendue. Mais je l'ai vue souvent pratiquée dans de bien autres conditions; et, telle qu'elle a frappé mes yeux d'enfant, laissant dans ma mémoire une vive impression, je ne sais pas de course plus vertigineuse.

Derrière la ville se dressait à pic une montagne. Quand la neige dont elle était couverte s'était revêtue d'une couche de glace, après un demi-dégel suivi d'une nouvelle gelée, les ramasses partaient du sommet de cette montagne; elles glissaient d'abord lentement; il fallait même quelquefois, pour les faire avancer, que les glisseurs se servissent de leurs pieds ou de petits bâtons qu'ils tenaient à la main et appuyaient fortement sur la neige glacée. Bientôt, l'élan étant donné, la course prenait une allure de plus en plus rapide; la rapidité finissait par devenir effrayante.

Presque au pied de la montagne, le sentier, qui jusque-là descendait en ligne droite depuis le sommet, se courbait tout à coup devant le mur d'une vigne. Là était le danger. Si le glisseur n'usait pas habilement de l'un de ses bâtons comme d'un aviron, pour faire tourner sa ramasse avec le chemin, il allait rouler dans un champ qui se trouvait en contre-bas de plusieurs mètres à côté de l'endroit où commençait le mur, et alors, si sa chute n'était pas amortie par une neige assez épaisse, on pouvait craindre pour quelqu'un de ses membres, peut-être même pour sa vie.

Une fois que la ramasse avait dépassé ce *Cap des tempêtes*, comme on l'appelait, tout marchait à merveille. On n'avait plus qu'à se laisser aller jusqu'à la ville, où l'on entrait sonnant de la trompe, chantant quelque refrain populaire ou agitant de bruyantes clochettes; les chiens aboyaient, les spectateurs applaudissaient : c'était un vacarme diabolique.

Bien entendu, dans cette gigantesque glissade, les glisseurs n'étaient pas des enfants, mais des jeunes gens et des hommes.

Aujourd'hui, on ne permet plus ces plaisirs bruyants et dangereux, qui avaient, il faut bien le reconnaître, dans leur singularité pittoresque, quelque chose de sauvage et comme un étrange mépris de la vie humaine. Mais la glissade en ramasse sur un terrain uni, limité et sans péril, reste toujours en honneur parmi les populations des montagnes. — J. M.

FOX

NOUVELLE

(*Fin.*)

Enfin, à force d'interroger, j'appris que ma pauvre femme m'avait bien longtemps pleuré, que bien longtemps le curé, qui nous avait bénis, avait donné des consolations et des secours à elle et à la petite; mais un jour le vieux brave homme était mort, et alors elles étaient restées sans appui. Ma femme devenue malade et incapable de travail, avait, pendant quelques mois, mendié de chaumière en chaumière une chétive aumône, pour elle et pour son enfant. Enfin, elles avaient cherché à vendre notre pauvre cabane, pour se faire du prix une dernière ressource. Mais, ajoutait-on, lorsqu'il s'était agi d'aller chez le notaire, on avait bien vu qu'Elisabeth n'était pas mariée, et que la propriété n'était pas même à elle. On l'avait chassée du logis, comme une voleuse qui voulait vendre le bien d'autrui; on lui avait défendu d'y remettre jamais les pieds, et peu s'en était fallu qu'on ne la mît en prison! Ma pauvre Elisabeth! Une mère avec un petit enfant en prison! Le concevez-vous, monsieur? Pourtant c'était comme ça. Alors, honnies et détestées de tout le village, elles étaient parties on ne sait où. Depuis plus de dix ans, personne n'avait plus entendu parler d'elles.

Je fis, pendant bien des jours, quantité de tournées inutiles dans les hameaux des environs. Je partais avant le jour et je revenais le soir harassé de fatigues, n'en pouvant plus, et sans espoir comme la veille. Quelquefois j'avais de folles joies, causées par un léger indice, qui semblait devoir me conduire à connaître quelque chose du sort de celles que je cherchais; puis la trace se perdait de nouveau, et je retombais dans un mortel découragement, plus désespéré, plus malheureux que jamais.

Un jour pourtant je crus être au bout de mes peines. Je rencontrai sur le bord de la route une petite mendiante, pâle et rachitique, mais dont les traits me frappèrent. Je m'arrêtai longtemps à l'interroger; elle ne répondit pas. Elle pleurait; je lui demandai le sujet de ses pleurs. C'était la perte d'un chien qui causait sa peine; ce chien avait de temps en temps la lubie de venir errer dans le village. Elle le suivait alors. Il l'y avait encore ramené le matin, mais des enfants l'avaient poursuivi à coups de pierres et, depuis longtemps, elle le cherchait inutilement. A force de questions, je parvins à savoir qu'elle était orpheline, qu'elle n'avait pas connu son père, et que sa mère, mendiante à Rouen, y était morte, quand elle-même était encore toute petite. Mais elle ne connaissait point de noms, point de détails; elle ignorait même pourquoi le hasard l'avait conduite dans ce village, plutôt que de tout autre côté. — En vain je tentai de réveiller ses souvenirs; je n'en pus rien tirer; elle n'était sensible qu'à la perte de son chien, toujours son chien perdu revenait dans la conversation. Enfin ce n'était pas celle que je cherchais. Je lui donnai une légère aumône et elle partit.

Désespéré, je me décidai à reprendre définitivement notre ancienne chaumière, pour passer du moins, dans le petit coin où j'avais été si heureux, le peu de jours que j'avais encore à exister, et mourir là où j'avais véritablement vécu. Je n'eus pas grand'peine à prouver que j'en étais le propriétaire, et je fus bientôt remis en possession. Depuis qu'Élisabeth en avait été renvoyée, personne ne s'était présenté pour l'habiter, aussi l'intérieur était aussi délabré que le dehors. Alors mon seul plaisir fut de remettre chaque chose dans l'état où je l'avais laissée en partant. J'achetai des meubles pareils aux nôtres et je les remis à la même place. Je ne négligeai rien, pas même le berceau de l'enfant et le petit banc où je l'asseyais au soleil, près du seuil de la porte. Quand tout fut disposé, je me complus à rester dans cette petite habitation solitaire, et quelquefois il y avait des instants où je me figurais être encore aux jours d'autrefois. Mais ces rêves d'un moment étaient suivis des plus cruelles angoisses. Je criais; je pleurais comme un enfant; je m'arrachais les cheveux; enfin, je devenais fou. L'image de cette petite mendiante revenait sans cesse dans mes rêves et dans mes insomnies. Je me figurais qu'elle pouvait bien être vraiment ma fille, et je n'avais pas même essayé de la retenir. Je voulais la revoir, l'interroger encore. Il fallut, pour calmer ma tête, recommencer mes recherches et ma vie errante. Mais en vain je cherchai partout; en vain je retournai cent fois à l'endroit où je l'avais vue.

Personne n'avait fait attention à elle et ne savait de quel côté elle était partie.

Un jour enfin, monsieur, je la rencontrai de nouveau. Quand je l'aperçus de loin, je m'arrêtai comme frappé de la foudre. Mes jambes fléchissaient et le cœur me battait ainsi qu'à un enfant; car, quelque chose en moi me disait que si ma fille existait encore, ce devait être elle. Bientôt je revins à moi; ma résolution était prise : « Si tu n'es pas véritablement ma fille, m'écriai-je, au moins tu m'en tiendra lieu ! » Je m'avançai rapidement à elle, avec l'intention de la prendre dans mes bras et de l'emporter chez moi, de peur qu'elle ne me refusât. Mais ce jour-là elle avait retrouvé son chien, auquel une pierre avait crevé un œil. Il avait été longtemps malade; mais aussitôt guéri, il l'avait ramenée dans les mêmes parages et se tenait accroupi devant elle.

Si vous aviez vu ce chien, lorsqu'il s'aperçut que je m'avançais vers sa maîtresse ! D'abord il se jeta sur moi en aboyant; mais une fois près de moi, il s'arrêta court, immobile, les oreilles dressées.

Il semblait ouvrir ses narines pour me flairer avec plus d'attention; puis, il commença à remuer la queue, puis, il s'élança de nouveau vers moi, avec des cris, non pas de fureur, mais de joie, mais de délire. Il se frottait contre mes habits, me léchait les mains, sautait autour de moi ; puis, retournait à sa maîtresse, la tirait par ses haillons et semblait l'inviter à me caresser aussi. Je fus surpris d'abord, puis, recherchant mes souvenirs, je me rappelai qu'autrefois j'avais fait présent d'un jeune chien à Élisabeth. Soudain, son nom me revint à la mémoire ; j'appelai Fox ! et le chien vint de nouveau sauter et japper autour de moi, redoublant de caresses, d'instances auprès de sa maîtresse et de moi; allant de l'un à l'autre; puis, courant autour de nous, il semblait nous renfermer dans un cercle d'affection.

Était-ce ma fille que j'avais retrouvée? Je n'osais le croire encore. Elle-même restait froide à mes caresses; aucun souvenir ne lui revenait; elle ne me reconnaissait pas plus que le premier jour. Cependant, je voulus la conduire à ma chaumière. Quand elle eut tout vu, tout parcouru, peu à peu la mémoire lui revint; ses sensations, depuis longtemps endormies en elle, se réveillèrent. Quelle joie pour moi, qui suivais tous ses mouvements ! J'avais retrouvé ma fille! Elle vint demeurer avec moi et plus je la voyais, plus je reconnaissais en elle les traits de sa pauvre mère; plus elle reprenait la santé, plus elle lui ressemblait. Mais, si vous saviez, elle lui ressemble bien mieux encore de cœur que de visage.

Notre pauvre Fox vivait avec nous, il était de la famille; et je suis sûr que vous comprenez bien quelle peine j'ai eue en le perdant, lui qu'un instinct providentiel avait tant de fois et pendant tant d'années ramené dans ce village, avec ma fille, pour me la faire retrouver. Il aurait, certes, mérité d'être enterré au cimetière, si M. le curé avait voulu le permettre; car, il y a bien des chrétiens qui ne valent pas, à coup sûr, mon vieux Fox.

Le père Jacques reprit son fusil qu'il avait déposé à côté de lui pour me raconter son histoire. Je lui serrai la main et il s'éloigna.

Depuis longtemps, le vieux garde-chasse n'existe plus. Sa fille est peut-être grand' mère aujourd'hui; mais, chaque fois que je suis revenu dans le pays, je n'ai pu passer devant la chaumière, sans donner un souvenir au pauvre Fox.

Prosper Blanchemain.

DEUIL PRIVÉ ET DEUIL PUBLIC

Le meilleur des deuils est certainement le souvenir — que l'on conserve au fond du cœur, — de ceux qui ne sont plus, et les larmes qui montent aux yeux chaque fois que leur nom prononcé ou quelque incident de la vie journalière réveille ce souvenir...

Mais une pieuse superstition a voulu placer, à côté de ce deuil intime, un autre deuil apparent.

Chaque peuple, selon les latitudes, les traditions, les mœurs, la civilisation, a tenu à honorer les morts par des signes extérieurs d'affliction, sanglots retentissants, vêtements d'une couleur ou d'une forme particulières.

Les Egyptiens se rasaient les sourcils et jeûnaient ; les Juifs laissaient pousser leur barbe, se couvraient de toile grossière, et répandaient de la cendre sur leurs cheveux ; les Grecs et les Romains se déchiraient le visage et la poitrine : il fallait que le sang coulât pour bien indiquer la douleur, et la loi des Douze-Tables avait été impuissante à l'abolir. En Portugal, en Espagne, les veuves gardent leurs vêtements noirs jusqu'au jour où elles se remarient.

En Russie, les parents et les amis envahissent la demeure du mort, vantent ses vertus et boivent jusqu'à l'ivresse.

En France, les vêtements noirs ont toujours été le signe extérieur des regrets. Les rois seuls portaient un costume violet. Le blanc était la couleur réservée au deuil des reines. On appelait *Reines blanches* les veuves des rois.

« Henri III, en arrivant à Paris, alla saluer la Reine blanche, » dit l Estoile dans son journal. Il parlait d'Elisabeth d'Autriche, veuve de Charles IX.

Louis XI porta le deuil de son père Charles VII avec des vêtements de couleur écarlate.

Un ancien usage voulait qu'on drapât de deuil les appartements et les voitures.

En Suède, le deuil se porte autrement qu'en France, comme on peut le voir d'après un dessin qui nous a été envoyé de Stockholm. Il consiste, pour les hommes, à porter au lieu de cravate un large rabat blanc assez semblable à celui qui se voit sur la poitrine de nos magistrats en robe, à recouvrir de soie blanche, de satin blanc ou de toute autre étoffe de même couleur le collet et les parements de l'habit. Les femmes se coiffent d'un bonnet blanc plissé, et jettent sur leurs épaules une sorte de mantelet blanc, qui les fait assez ressembler aux religieuses de certains de nos ordres français.

Faut-il rappeler que les Suédois portèrent le deuil, pendant six mois, après la mort de leur roi en juillet 1859?

On distinguait, à Rome, le deuil public et le deuil privé ; le premier était porté à l'occasion des événements politiques. Lors d'une défaite grave, de la mort subite ou violente d'un personnage cher à la République, le Sénat, les chevaliers, le peuple prenaient spontanément le deuil; ainsi, lors de la défaite de Cannes, de la mort de Manlius, de la conjuration de Catilina, etc... Sous les Césars, le deuil public fut imposé : à la mort d'Auguste, les hommes durent prendre le deuil pendant quelques jours, les femmes durant une année entière ; de même à la mort de Livie, mère de Tibère, à la mort de Drusus et de Drusille.

De nos jours, le deuil de cour est en quelque sorte un deuil public, et l'on a même quelques exemples de deuils récents prescrits par voie législative. Ainsi, à la mort de Franklin (17 avril 1790), le congrès des États-Unis prescrivit à tous les citoyens un deuil de deux mois, que l'Assemblée nationale imposa à ses membres, pendant trois

jours, sur la proposition de Mirabeau; il en fut de même à la mort de Washington, en 1799.

La mort de Mirabeau et celle de Lafayette furent célébrées dans la plupart des villes sans être obligatoires.

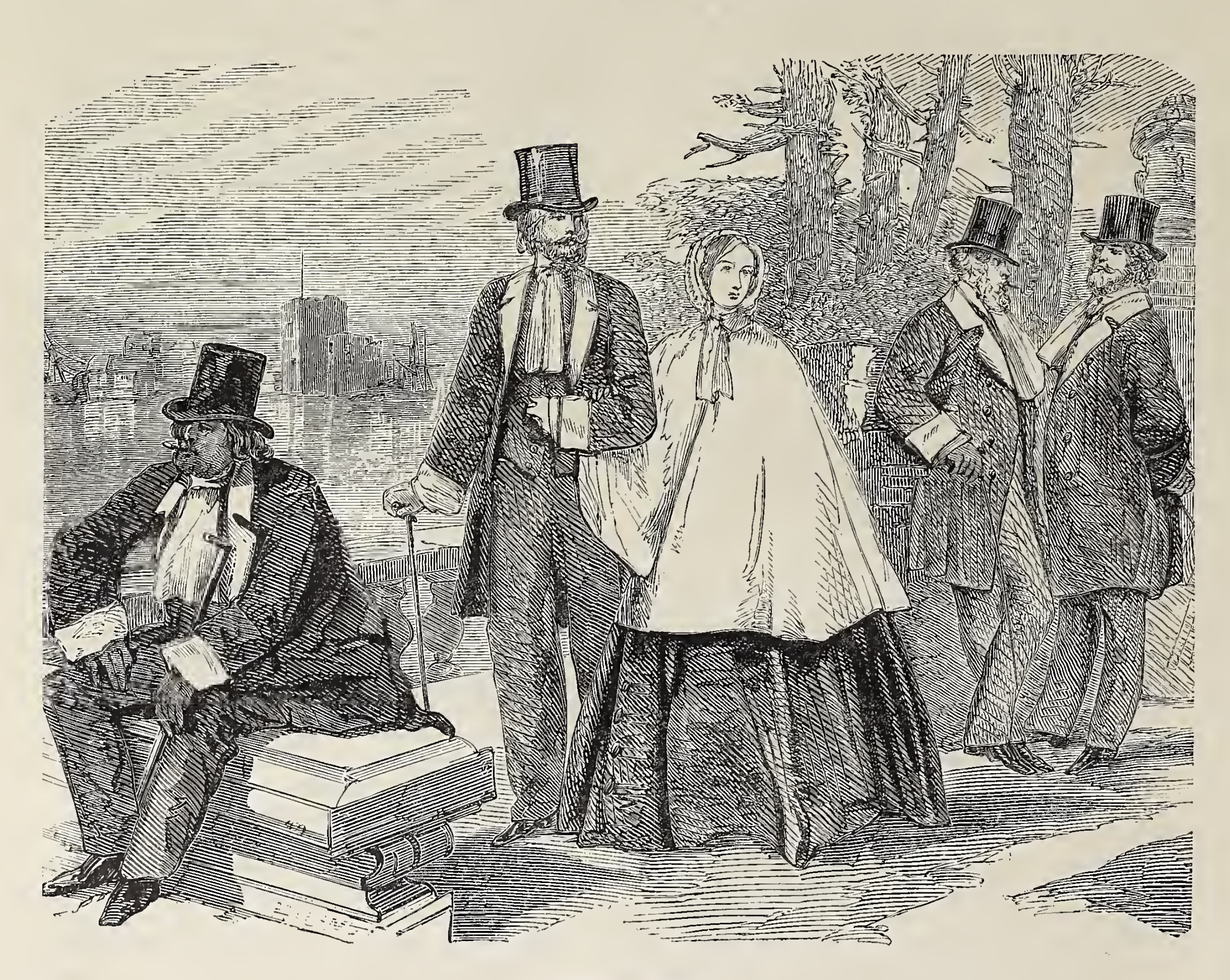
La couleur du deuil est le *bleu* ou le *violet* en Turquie, *feuille-morte* en Egypte, le *gris* en Abyssinie, le *blanc* au Japon.

En Chine, à Siam, draperies et vêtements de deuil sont également blancs. Les poëtes grecs disaient que les âmes, après la mort, allaient « dans la nuit éternelle, » dans « le sombre empire; » de la, le noir envisagé comme un symbole. Les Chinois, au contraire, ont choisi le blanc parce que, chez eux, chaque famille rend un culte aux âmes des ancêtres et croit que ces âmes deviennent pour la maison des génies bienfaisants...

La Bretagne a, pour ses morts, le même culte que la Chine. Quelqu'un s'en va, on voile les miroirs; les vases sont retournés dans les buffets, l'horloge n'est pas remontée et son aiguille reste sur l'heure fatale... Plus de coquetterie au logis, plus de repas joyeux; mais, pour perpétuer le souvenir, une horloge muette et les meubles disposés dans un ordre différent de celui qu'ils occupaient autrefois. Chaque année, une grande fête est consacrée aux amis disparus. On place leurs siéges autour du foyer et de la table. Ces siéges restent vides; mais personne n'oserait s'y asseoir, car ils sont réservés aux trépassés...

« Le jour des morts, dit un proverbe de Morlaix, il y a plus d'âmes dans chaque maison que de feuilles sur un chêne... »

Les familles apportent leur repas dans le cimetière, qu'elles appellent « le champ de la grande assemblée, » et elles prennent place autour des tombes pour communier avec ceux qui reposent dessous. —V.-F. M.



Le deuil en Suède.

VOYAGEURS CONTEMPORAINS

HENRY STANLEY

Voilà certainement une des plus curieuses figures du siècle! Henry Stanley, qui vient de franchir l'Afrique de part en part et de découvrir d'immenses territoires, est un petit homme d'environ trente-huit ans. Son front est intelligent, réfléchi. Ses yeux très-clairs passent d'un instant à l'autre du calme le plus parfait à une vivacité presque léonine. Ce regard observateur est en communication merveilleuse avec l'âme de cet homme énergique, à décisions promptes, irrévocables. Sa physionomie est empreinte d'une mélancolie profonde que nous avons retrouvée sur les traits de tous les voyageurs qui, pendant de longues années, ont eu à lutter, pour ainsi dire, jour et nuit, contre des périls toujours renaissants. Sa parole est facile, coulante, souvent spirituelle, parfois même terrible de mordante ironie.

Le hasard en a presque fait le plus étonnant voyageur de l'époque. Il y a douze années, il aurait été le premier à rire au nez de celui qui se serait avisé de lui prédire qu'il découvrirait le centre de l'Afrique.

Qu'était-ce, en effet, que Henry Stanley? Un simple reporter de journal, mais d'un journal qui vaut un gouvernement, le *New-York Herald.* Il suivit d'abord les armées du Nord pendant la guerre de sécession; la campagne terminée, il fut désigné pour se rendre en Abyssinie, à la suite de l'expédition anglaise dirigée contre Théodoros.

En 1868, une pensée à la fois originale et habile naît dans l'esprit de M. Gordon Bennett, directeur du *New-York Herald*; il forme tout à coup le projet d'envoyer à ses propres frais un voyageur à la recherche de Livingstone, dont on est sans nouvelles depuis plusieurs années et qui est perdu au milieu du continent africain. Ce voyageur, quel sera-t-il? Ce sera Stanley qui a déjà donné des gages de son courage, de sa témérité, de son audace. M. Gordon Bennett, alors à Paris, lui télégraphie d'arriver au plus vite; Stanley se trouvait à Madrid; vingt-quatre heures après, il débarque au Grand Hôtel. M. Gordon Bennett lui offre, à brûle-pourpoint, d'aller rejoindre Livingstone, comme s'il se fût agi de se rendre à Rome. Dix minutes après tout est conclu.



Stanley.

Stanley aura, cependant, d'autres missions à accomplir avant de s'engager au cœur de l'Afrique. Il assistera à l'inauguration du canal de Suez, — ensuite il ira prendre dans les parages de la Nubie des informations sur Baker, — puis il passera à Jérusalem, à Constantinople, — de là il poussera jusqu'au Caucase, traversera la mer Caspienne, franchira la Perse, fera une pointe dans l'Inde. Sera-ce tout? Non; il s'embarquera pour la Guinée, où l'appelle la guerre des Achantis; — enfin, de retour de cette dernière pérégrination, il recherchera la piste de Livingstone.

Stanley quitte définitivement Zanzibar le 23 janvier 1871. Il se fraye de vive force un chemin jusqu'à Oujiji, sur les bords du lac Tanganyika, et trouve enfin le vieux Livingstone au milieu d'un groupe d'Arabes.

Il allait se précipiter vers lui pour l'embrasser, quand il réfléchit que les Arabes, habitués à cacher leurs impressions, n'estiment les hommes qu'en raison de la puissance avec laquelle ils se dominent. Il s'avança vers l'illustre voyageur, s'inclina et lui dit : « Le docteur Livingstone, je pense? » — Oui, répondit le vétéran des explorateurs, qui comprit également qu'il devait maîtriser son émotion.

Quelques heures plus tard, quand ils furent seuls, les deux hommes blancs purent s'épancher et se raconter leurs aventures et leurs dangers.

Cette rencontre, vraiment touchante dans sa simplicité, cette rencontre au milieu de cette Afrique ennemie, est digne d'être dépeinte, un jour, par quelque Homère ou quelque Camoëns. Lorsque le passé l'aura enveloppée de sa poésie, elle apparaîtra, j'en suis certain, comme un des plus émouvants épisodes de l'épopée des découvertes africaines.

On se souvient, sans doute, que Stanley revint quelque temps après, porteur de la grande nouvelle, chargé de liasses de notes, de lettres de Livingstone. Son vieil ami ne consentit pas à l'accompagner; comme les hommes qui ont une foi vigoureuse dans leur œuvre, il ne voulait revoir l'Europe qu'après avoir accompli entièrement la tâche qu'il méditait. On sait que la mort l'a surpris, le bâton du pèlerin-géographe à la main.

L'étrangeté du voyage de Stanley si soudainement révélé, inspira d'abord quelque doute; mais la vérité se fit bientôt jour. Les plus incrédules durent croire.

Sa mission, heureusement accomplie, Stanley songea presque aussitôt à combler les vides que laisse la géographie dans l'intérieur de l'Afrique.

Ce continent lybique, mystérieux quand même, exerce sur les conquérants du monde une sorte de fascination que rappelle assez bien la terrible légende du sphinx ; il attire, il pose des énigmes indéchiffrables et le plus souvent il tue. Peu soucieux de sa vie, Stanley partit donc de nouveau, largement subventionné par le *New-York Herald* et le *Daily Telegraph*.

Il forme à Zanzibar une escorte de plusieurs centaines d'hommes et, après avoir visité la région des grands lacs, s'aventure définitivement dans des espaces immenses, de

plus de quatre cents lieues d'étendue, sur lesquels on n'avait jusqu'alors pas le moindre renseignement positif.

Quel voyage! quelle série de souffrances physiques et morales, d'incidents dramatiques, de combats!

Ses compagnons blancs meurent les uns après les autres sous la terrible étreinte du climat et des épidémies. Son fidèle ami Pocok se noie dans une de ces nombreuses cataractes que forme le Congo.

Les indigènes de son escorte sont brisés par la fatigue, minés par la maladie, épouvantés de ce voyage surhumain qui se traduit chaque jour par un nouveau péril. La mort en enlève près des trois quarts.

« Désespérer! jamais! » Telle est la devise de Stanley. Sa fermeté inouïe parvient à rétablir l'ordre, la discipline, à faire renaître un peu de confiance. On suit, tantôt en pirogues, tantôt par terre, le Loualaba-Congo, — enfin, après plusieurs mois de voyage, on arrive à l'embouchure du fleuve. L'entreprise était donc enfin terminée; à l'Américain Stanley, au reporter du *New-York Herald* revient la gloire d'avoir traversé de part en part le continent africain, en suivant un itinéraire plus rapproché de l'équateur que celui de Cameron.

Comme toutes les entreprises qui donnent une solution bien évidente, qui amènent un résultat magistral, son œuvre peut se résumer en dix lignes. La première partie de son expédition a été consacrée à l'examen plus complet du Victoria-Nyanza, du Tanganyika, des parages les plus méridionaux du lac Albert et des communications fluviales entre le Tanganyika et le Loualaba-Congo. La seconde partie est la découverte complète du cours du Congo, la prise de possession, au nom de la science, de toute cette artère, qui peut être comparée en largeur aux plus grands fleuves du nouveau monde.

Stanley était parti jeune, il est revenu vieux, cassé, blanchi. On comprend pourtant que son ardeur n'est pas éteinte; elle sommeille. La flamme qui éclaire son regard nous prouve que l'heure du repos n'a pas encore sonné pour cet homme vraiment prodigieux.

« Mais, entendons nous dire, à quoi servent ces grands voyages? Henry Stanley a sans doute exécuté un trajet des plus remarquables, il a porté un défi à l'inconnu; quels peuvent être, en somme, les résultats utiles d'une pareille exploration marquée par tant de deuils, par de si cruelles épreuves! »

Le résultat, le voici : des pays dix fois plus étendus que la France et qui ne le cèdent pas en fécondité, en richesses aux plus beaux territoires de l'Inde, sont aujourd'hui révélés; demain ils seront ouverts au commerce, à l'industrie des Européens. C'est un monde jadis fermé et qui va, à l'imitation de l'Amérique, nous livrer tous ses produits.

Des hommes tels que Livingstone, Cameron, Stanley, peuvent donc être considérés comme des initiateurs; après eux viendront les négociants, les ingénieurs; des stations commerciales s'élèveront, des canaux, des chemins de fer, des télégraphes seront tracés en tous sens; la civilisation naîtra et remplacera la barbarie.

Le voyageur américain, qui a si courageusement jalonné l'Afrique intérieure de ses étapes, mérite une place d'élite parmi les hommes utiles. Ainsi l'a compris le bon sens public; l'accueil enthousiaste fait à Stanley, dans toutes les villes qu'il a traversées, Marseille, Paris, Londres, proclame assez le vif intérêt qui s'attache aux découvertes africaines.

Richard CORTAMBERT.

UNE FACÉTIE DE MACHIAVEL

RÈGLEMENT POUR UNE SOCIÉTÉ DE PLAISIR (1).

Une société d'hommes et de dames s'étant réunie en diverses occasions pour se divertir, très-souvent on y a fait des choses amusantes, et très-souvent des choses ennuyeuses, mais sans pouvoir jusqu'ici trouver le moyen de rendre les premières plus amusantes et les secondes moins ennuyeuses: on a imaginé des plaisanteries qui n'ont point eu leur effet, par la négligence de celui qui les avait imaginées. En conséquence, quelqu'un qui ne manque pas de cervelle, et qui possède une certaine expérience des hommes et des femmes, a cru convenable d'ordonner, c'est-à-dire de régler cette société, de manière que chacun puisse inventer et exécuter ensuite ce qu'il croira pouvoir faire plaisir, soit aux dames, soit aux hommes, soit aux uns et aux autres en général. En conséquence, il est arrêté que ladite compagnie est et demeure soumise aux articles ci-après, délibérés et acceptés d'un commun consentement.

Art. 1er. — Nul homme ne pourra être admis dans ladite société qu'il n'ait trente ans accomplis; les dames y seront reçues à tout âge.

Art. 2. — Il sera nommé un chef ou président, soit homme, soit femme, dont les fonctions dureront huit jours. Parmi les hommes, on choisira la première fois pour président celui qui aura le plus grand nez, et parmi les dames celle qui aura le plus petit pied.

Art. 3. — Quiconque, soit homme, soit dame, qui pendant un seul jour ne répéterait pas tout ce qui s'est passé dans ladite société, sera puni de la manière suivante: si c'est une dame, on placera ses pantoufles dans un endroit où tout le monde puisse les voir, avec un billet sur lequel sera inscrit le nom de la coupable; si c'est un homme, on pendra ses culottes retournées dans un lieu élevé où chacun pourra les apercevoir.

Art. 4. — On devra sans cesse médire les uns des autres; et si l'on admet un étranger dans la société, on dira publiquement tout ce qu'on peut avoir appris de ses péchés, sans être retenu par aucune considération.

Art. 5. — Aucun membre de la société, soit homme, soit femme, ne pourra se confesser dans d'autres temps que pendant la semaine sainte; et quiconque contreviendrait à cette défense sera condamné, si c'est une femme, à porter le président, et si c'est un homme à être porté par lui de la manière qu'il jugera à propos. On devra choisir un confesseur aveugle; et si l'on peut en trouver un qui ait en même temps l'ouïe un peu dure, cela n'en vaudra que mieux.

Art. 6. — Il est expressément défendu de dire du bien les uns des autres, sous les peines ci-dessus déterminées contre les délinquants.

Art. 7. — Quand un homme ou une dame de la société aura commencé à raconter une histoire, et que les autres la lui auront laissé achever, ces derniers seront condamnés à la punition déterminée par celui ou celle qu'on n'aurait pas interrompu.

Art. 8. — Toutes les délibérations de la société seront prises à la minorité des membres présents; et ceux qui

(1) On ne sait peut-être pas assez que le grave et sententieux auteur du *Prince* fut en même temps un des esprits les plus fantaisistes de son temps. Cette boutade que nous trouvons en quelque sorte perdue dans ses œuvres diverses en fait foi, en nous montrant que, sous la forme la plus futile, un observateur émérite peut encore se révéler satiriste aussi mordant qu'ingénieux.

obtiendront le moins de suffrages seront toujours ceux qui l'emporteront.

Art. 9. — Si un secret était confié à un membre de la société par un de ses frères, ou par toute autre personne, et qu'il ne fût pas divulgué au bout de deux jours, l'homme ou la dame qui se sera rendu coupable de cette discrétion sera condamné à ne rien faire qu'à rebours, sans pouvoir jamais s'en exempter directement ni indirectement.

Art. 10. — Il est défendu à qui que ce soit, dans les assemblées de la société, de garder un seul moment le silence: plus on babillera et plus on parlera tous à la fois, plus on méritera de louange; et celui qui le premier cessera de parler devra être tourmenté par tous les membres de la société, jusqu'à ce qu'il dise les motifs qui l'ont obligé à se taire.

Art. 11. — Nul sociétaire ne devra ni ne pourra rendre un service quelconque à un autre membre; et s'il est prié par l'un d'eux de faire une commission, il doit la faire toujours en sens contraire.

Art. 12. — Chacun sera tenu d'envier le bonheur d'autrui, et de lui donner par conséquent tous les désagréments qui dépendront de lui; et s'il en avait la possibilité et qu'il ne le fît pas, il sera puni suivant le bon plaisir du président.

Art. 13. — En tout temps, et en quelque lieu qu'on se trouve, sans être retenu par aucune considération, chacun sera obligé de se retourner s'il entend rire ou cracher, ou à tout autre signe, et de répondre de la même manière, sous peine de ne pouvoir rien refuser de tout ce qui lui serait demandé pendant la durée d'un mois entier.

Art. 14. — Celui ou celle qui débitera le plus de paroles pour ne rien dire sera le plus honoré, et l'on en fera le plus grand cas.

Art. 15. — Tous les membres de la société, tant hommes que femmes, doivent aller à tous les pardons, à toutes les fêtes, à toutes les cérémonies qui se célèbrent dans les églises; ils doivent également se trouver à tous les festins, collations, soupers, spectacles, veillées, et autres divertissements qui ont lieu dans les maisons, sous peine, si c'est une dame, d'être reléguée dans un couvent de moines, et si c'est un homme, dans un monastère de religieuses.

Art. 16. — Aucune dame de la société ne pourra avoir de belle-mère; et si quelqu'une d'entre elles l'avait encore, elle devra, dans les six mois qui suivront, s'en délivrer avec de la scammonée ou autre remède semblable. Elles pourront également user de la même médecine envers leurs maris, s'ils ne se conduisaient pas bien.

Art. 17. — Aucune dame de la société ne pourra porter sous elle ni panier ni autre habillement qui l'embarrasse; les hommes, de leur côté, devront tous aller sans boucles, et ne se servir en place que d'épingles, qui sont expressément défendues aux dames, sous peine d'être condamnées à regarder le géant de la place avec des lunettes sur le nez.

Art. 18. — Chacun, soit homme, soit femme, afin de se mettre mieux en crédit, devra se vanter de ce qu'il n'a pas et de ce qu'il ne fait pas: s'il vient à dire la vérité, et à découvrir ainsi sa misère ou toute autre chose, il sera puni suivant le bon plaisir du président.

Art. 19. — On ne manifestera jamais par aucun signe extérieur ce que l'on éprouve dans l'âme: on s'efforcera de faire tout le contraire; et celui qui saura le mieux dissimuler ou débiter des mensonges méritera le plus d'éloges.

Art. 20. — On passera la majeure partie de son temps à se parer et à faire sa toilette, sous peine pour le contrevenant de n'être regardé par aucun des membres de la société.

Art. 21. — Quiconque, en entendant la messe, ne regardera pas à tout moment autour de lui, ou qui se placera dans un endroit où il ne puisse être vu de tout le monde, sera puni comme criminel de lèse-majesté.

Art. 22. — Tout homme et toute dame devront commencer par se chausser du pied droit, sous peine d'avoir à marcher pieds nus pendant un mois et plus, selon qu'il paraîtrait convenable au président.

Art. 23. — Personne, en s'endormant, ne pourra fermer les deux yeux à la fois; il devra le faire l'un après l autre: il n'y a pas de meilleur remède pour conserver la vue.

Art. 24. — Les dames, en marchant, devront tenir leurs pieds de manière qu'on ne puisse s'apercevoir si elles sont colletées haut ou bas.

Art. 25. — Personne ne pourra se moucher lorsqu'on le regardera, si ce n'est en cas de nécessité.

Art. 26. — Chacun sera obligé de se gratter quand cela lui démangera.

Art. 27. — On se nettoiera les ongles des pieds et des mains au moins tous les quatre jours.

Art. 28. — Les dames seront tenues, lorsqu'elles s'asseoiront, de se mettre toujours quelque chose sous elles, afin de paraître plus grandes.

Art. 29 et dernier. — On choisira pour la société un médecin qui ne passe pas vingt-quatre ans, afin qu'il puisse remédier aux accidents et résister à la fatigue.

TRADITIONS DE LA VIEILLE FRANCE

FÊTE DU PRINCE DE LA RHÉTORIQUE A DOUAI

Cette fête, quoique assez insignifiante par elle-même, est intéressante en ce qu'elle a donné probablement l'idée des concours académiques.

Quoique la Provence se glorifie d'avoir été le berceau de la poésie en France, la Flandre pourrait peut-être revendiquer la prééminence; car elle a eu des poëtes au neuvième, au onzième et au treizième siècles.

Jean Schiller a publié une chanson faite, en 881, par un religieux de l'abbaye de Saint-Amand, appelé Hucbald, pour célébrer la victoire de Louis III sur les Normands, près de l'Escaut. Le P. Mabillon trouva cette chanson dans l'abbaye et la copia. A la bibliothèque de Cambrai, M. Édouard Le Glay et M. Paulin ont découvert une remarquable épopée du douzième siècle, intitulée *Raoul de Cambrai*, composée par un habitant de cette ville.

Dès l'année 1229, la poésie florissait à Valenciennes; M. Hécart a publié des *serventois* et des *sottes chansons*, couronnées aux treizième et quatorzième siècles, œuvres de quelques trouvères attirés dans la Flandre par les fêtes, joutes et tournois.

Les « Chambres de rhétorique » en Flandre s'établirent sous les anciens comtes, non-seulement dans les villes, mais encore dans plusieurs bourgs; on distribuait des prix à diverses époques aux auteurs des meilleures pièces de poésies et de moralités.

Dans les comptes de Maubeuge, de 1550, on trouva mentionnée une somme de 40 livres donnée à la Société de rhétorique de cette ville. Quelques années plus tard, cette compagnie reçoit une gratification pour avoir représenté *une œuvre* dans l'hôtel d'un grand personnage de passage à Maubeuge.

Les *Chambres de rhétorique* n'ont pas été instituées, comme on l'a dit souvent, à l'imitation des « Jeux flo-

raux » de Toulouse; l'établissement des Sociétés littéraires dans le département du Nord a, au contraire, précédé d'un et même de deux siècles l'institution de Clémence Isaure. Ainsi celle de Sainte-Catherine d'Alost remonte à l'année 1107, ce que prouve le chronogramme de sa devise : A MOR VIN CIT, tandis que les jeux floraux datent de 1324.

La Chambre de rhétorique de Douai remonte certainement au commencement du treizième siècle, puisque la Confrérie des *Clercs Parisiens*, pépinière de celle-ci, a été établie dans le même siècle.

Le « prince de rhétorique, » à Douai, était le lauréat couronné pour la meilleure pièce de vers en l'honneur de la « mère de Dieu. »

La bibliothèque communale de Douai possède un petit poëme du quinzième siècle, par Loys, « prince de rhétorique » assez célèbre.

La fête se célébrait *le 2 février* de chaque année, à la suite d'un concours, où tous les princes de rhétorique devaient parodier les sujets qui leur étaient présentés.

Les vainqueurs parcouraient toute la ville, « dans un char, aux acclamations du peuple, après avoir reçu les prix qui consistaient en pièces d'orfèvrerie. »

On donnait du vin aux vaincus, « pour qu'ils pûssent noyer gaiement leur mésaventure. »

Au seizième siècle s'établit à Douai le *Banc poétique du baron de Cuinchy*; plus tard, ce fut le *Cercle littéraire*, fondé par Michel d'Esne, depuis évêque de Tournai, et enfin la *Confrérie de Sainte-Barbe*, établie chez les Trinitaires. — C. H.

LA COURONNE DE FER

Théodelinde, devenue veuve d'Autharis, roi des Lombards, se remaria avec Agilulphe, duc de Turin, et fit fabriquer, en 594, pour en faire présent à son nouvel époux, cette couronne célèbre, composée d'un cercle de fer recouvert de lames d'or.

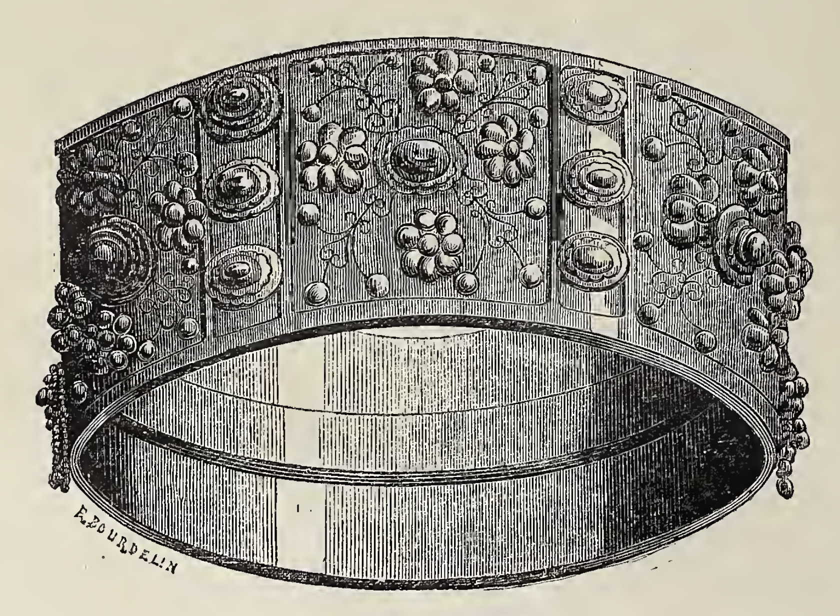
C'est par erreur que quelques historiens ont prétendu que cette couronne était d'or pur; les auteurs contemporains affirment qu'elle était faite de fer et d'or, afin de faire comprendre à celui qui la portait que « la couronne est un poids dont l'incommodité est cachée sous un éclat trompeur.

La tradition veut, en outre, que le fer intérieur provienne de l'un des longs clous ayant servi à crucifier Jésus-Christ.

Après la mort d'Agilulphe, la « couronne de fer » fut déposée dans le trésor du monastère de Monza, près de Milan; elle passa ensuite sur la tête de Charlemagne, lorsqu'il fut sacré roi des Lombards, en 774.

Au moyen âge, les empereurs d'Allemagne recevaient la couronne de fer à Milan; celle de Germanie à Aix-la-Chapelle, et à Rome la couronne impériale.

En 1452, la couronne de fer fut portée à Rome pour le couronnement de Frédéric IV, et, en 1550, à Bologne, pour celui de Charles-Quint; enfin, le 26 mai 1805, l'empereur Napoléon Ier, à Milan, en présence de tous les corps d'Etat, des envoyés des puissances alliées et des nombreux dignitaires de France, réunit « la couronne de fer » à « la couronne de France, » et, à cette occasion, il répéta la phrase dite par le premier qui reçut cette couronne : « Dieu me l'a donnée, gare à qui y touchera! »



La couronne de fer d'Italie.

La Lombardie étant retombée sous le joug de l'Autriche, la couronne de fer fut reportée à Vérone, puis à Milan, pour retomber enfin au pouvoir du roi d'Italie; il y a quelques jours, elle figurait aux obsèques de Victor-Emmanuel.

PENSÉES

Qu'importe que la rose, dont la vue et le parfum nous enchantent, ait poussé dans un vase de Chine ou dans un pot d'argile ? — *Fernand Caballero.*

QUESTIONS ET RÉPONSES

VI. De quel savon particulier se servaient les Gaulois pour blanchir les étoffes?

L'imprimeur-gérant : A. Pougin, 13, quai Voltaire, Paris



Les masques italiens.

Le carnaval est le même partout; partout se retrouvent les mêmes folies et les mêmes divertissements; mais l'Italie est la terre classique de la *mascarade* et certains types de masques s'y perpétuent immuables depuis des siècles.

L'Arlequin, le plus fameux des masques italiens, avec

son habit rapiécé de mille étoffes et de mille couleurs, avec son jargon entremêlé de tous les dialectes de l'Italie, avec son apparente balourdise qui cache la ruse la plus raffinée, représente le montagnard vagabond de l'Italie, observateur et philosophe sans le savoir, qui vit à l'aventure, s'attache au présent avec une sage insouciance, et trouve naturellement à chaque minute un expédient pour camper là sans travail et sans peine, en s'avançant pas à pas dans la vie, sans plus se proposer un but que s'il faisait une simple promenade de plaisir à travers champs.

Un autre masque non moins original est Polichinelle. A sa volubilité, à son dévergondage, à ses gesticulations outrées, on le reconnaît bien vite pour Napolitain. Malin plus encore que rusé, criard inépuisable, il va toujours bravachant et menaçant trivialement. Sa poltronnerie rappelle les lazzaroni, sa vivacité révèle la nature méridionale, et ses instincts maniaques, ses accès soudains de colère, son courage écervelé personnifient en quelque sorte le génie volcanique de ce peuple qui a produit Masaniello et Fra Diavolo. Que de fois n'avons-nous pas vu Polichinelle devenir le héros bâtonneur, qui se prend de querelle même avec le diable et qui souvent lui rompt les cornes!

En face de ces deux masques turbulents et tapageurs, qui représentent deux populations distinctes de l'Italie, la vieille comédie plaçait deux masques d'apparence honorable, destinés presque toujours à servir de plastron aux burlesques pasquinades d'Arlequin ou à la pétulence de polichinelle. L'un est Pantalon, avare, taquin, morose, jaloux de sa femme ou de sa fille, toujours pensant marchandises et affaires, toujours soupçonnant piége et embûche, toujours en garde et néanmoins toujours dupe, bafoué et trompé par sa femme, sa fille, son serviteur : c'est le marchand, le richard, impérieux et bourru, la bête noire des femmes et des pauvres. Venise l'a vu naître.

L'autre illustre personnage, gonflé d'orgueil, hautain, crevant de vanité, avec des besicles sur le nez, toujours la bouche pleine de citations inopportunes et absurdes, et de proverbes rances, est le docteur de Bologne, le docteur Gribouille, qui pose gravement, s'embrouille et embrouille tout, et qui, en fin de compte, grâce à quelque fourberie du sans cervelle Arlequin ou de l'éhonté Polichinelle, reste attrapé et pris dans ses propres filets.

Le Brighella, le Menechino, le Geronimo et le Stentarello sont des masques de création plus récente, et inventés en quelque sorte au fur et à mesure que se développait la physionomie des populations italiennes auxquelles ils correspondent, savoir : le Romain, le Milanais, le Piémontais et le Florentin.

Brighella ne plaisante pas. C'est un bravache à froid, sérieux, qui porte par dessous un grand coutcau de boucher. Prompt comme la poudre, il jette souvent feu et flamme pour rien, et dépense inutilement son courage quelque peu trop rodomontesque.

Quant à Menechino, oh! celui-là vaut son pesant d'or. Avec un gros bon sens, avec une ironie qui semble toujours innocente, avec un cœur qui prétend être toujours bon, il donne libre cours à son égoïsme, et va souvent jusqu'à faire du bien, parce qu'il y trouve son plaisir. Mais parfois aussi sa loquacité le perd : il jase et fait montre de sa fourberie; c'est alors que Polichinelle ou Geronimo l'entreprennent et se mettent à son service *pour de rire*. Mais il possède une précieuse qualité, celle de ne se donner jamais pour vaincu : la faute de son malheur en est toujours à sa bonté. Et n'allez pas le chicaner là-dessus; il ne manquera jamais de vous répondre que le tout a eu lieu pour ne faire du mal à personne, de telle sorte qu'il ne perd jamais la bonne opinion qu'il a de lui-même. Vertu, du reste, assez vulgaire, mais que Menechino porte jusqu'à l'héroïsme.

Geronimo est Geronimo; on ne saurait le définir. Demandez à ceux qui ont assisté à ses évolutions, la bouche ouverte, l'œil et l'oreille au guet, si Geronimo Gianduia est fourbe ou niais, courageux ou poltron, prodigue ou avare, ils ne sauront vous le dire, car Geronimo est, à vrai dire, un peu de tout. Toujours trébuchant et cabriolant au milieu des disgrâces qui le menacent et l'effrayent, ou des événements qui lui donnent le vertige, Geronimo retombant d'un pied sur l'autre réussit invariablement à se tirer d'affaire, à sortir de péril et à obtenir plus qu'il n'avait osé espérer.

Reste le Stentarello *le Florentin*, *le Maigrelet*. Tout vif-argent et convulsions; vrai déluge de paroles. Ce que les autres obtiennent à l'aide et sous le couvert d'une balourdise débonnaire, ou avec un franc abus de pouvoir, le Stentarello croit l'obtenir, lui, en bavardant et en gesticulant à tort et à travers avec pétulance et des grimaces ridicules.

Les masques en Italie ne sont pas des plus progressistes; c'est à peine si le siècle passé nous en a laissé un seul, le dernier : *Florindo;* Florindo, son propre sigisbé à lui-même, dévoué à toutes les dames, mais amoureux de lui seul exclusivement. Masque tiré à quatre épingles, prosaïque, n'osant avoir son cachet particulier, esclave de la mode; tantôt papillonnant, pommadé et frisé, avec un pourpoint de soie; tantôt cheminant gravement avec une crinière de lion et le lorgnon outrecuidant à l'œil. Notre époque, je parle de l'Italie, n'a pas su créer un seul masque type. — Le dix-neuvième siècle aurait-il donc, dans ce pays, la mission d'écrire la nécrologie des célèbres bamboches qui, pendant des siècles, ont tant fait rire, et de composer l'épitaphe de la gaieté?...

Les masques de Pierrot, de Polichinelle et d'Arlequin sont attribués à Michel-Ange.

CURIOSITÉS HISTORIQUES, LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES

—

LA CRINOLINE

La coquetterie des femmes est plus ancienne que le monde, — j'entends le monde dont nos saints livres nous décrivent la création, — car, s'il faut en croire l'histoire de la civilisation chinoise, plus de mille ans avant que la blonde Éva se fût taillé sa première robe dans le feuillage d'un figuier, les jolies Chinoises pratiquaient déjà, non sans succès, l'art de s'allonger les yeux et de se raccourcir les pieds. Cela suppose, sans contredit, des connaissances bien autrement étendues dans le domaine de la mode et de ses ressources infinies. Mais nous ne voulons pas remonter jusqu'à ces époques obscures, afin d'y découvrir les premières traces des admirables aptitudes de la femme pour déguiser des difformités, — quand elle en a, — pour faire valoir ses charmes ou tromper, à l'occasion, le sexe crédule sur la qualité des attraits qu'il convoite.

Il suffit de s'arrêter, en descendant l'échelle des âges, à cette époque déjà respectable par son antiquité où la poésie latine et la littérature romaine aiguisaient avec un art si délicat les traits de la vieille et mordante satire.

Horace a dit dans sa deuxième satire intitulée : *Ni trop, ni trop peu*, ce qu'un chansonnier moderne a traduit par ce vers :

L'excès en tout est un defaut.

Si interdicta petes, vallo circumdata (nam te
Hoc facit insanum) multa tibi tum officient res.

« Si vous convoitez les beautés que protége ce rempart d'étoffe (et c'est là ce qui vous rend épris), vous trouverez mille obstacles. »

Ces deux vers pourraient servir d'épigraphe à un traité de la crinoline. Veulent-ils dire que les Romains de qualité employaient déjà, du temps d'Auguste, des ajustements analogues aux vertugadins du seizième siècle, ou aux paniers du dix-huitième? Cela est probable. Si ces nobles matrones ne s'entouraient pas précisément de cerceaux comme nos grand'mères, elles avaient du moins adopté une ampleur considérable dans la façon des *palla* qu'elles portaient en ville par-dessus la *stola* ainsi qu'on peut le voir dans le *Traité d s Vêtements* de Rubenius.

Horace semble faire entendre que ces palissades, comme il les appelle, *vallo circumdata*, étaient un moyen triomphant d'enflammer l'imagination des roués de Rome, quoique peu blasés par les complaisances de costume des beautés clair-vêtues du demi-monde d'alors, complaisances extrêmement propices aux études de l'art statuaire.

Montaigne était de l'avis d'Horace quand il écrivait, à propos des vertugadins gascons : « Pourquoi couvrent-elles de tant d'empeschements les uns sur les autres les parties qui font principalement nostre admiration? et à quoi servent ces *gros bastions* de quoi les femmes viennent d'armer leurs flancs, qu'à leurrer nostre appétit et nous attirer à elles en nous éloignant. »

Si les vers d'Horace ne suffisent pas à prouver que les dames romaines usaient des mêmes artifices de toilette que les petites-maîtresses du dix-huitième siècle et les Parisiennes de 1857, Ovide viendra à son secours : « Les femmes, dit-il, vêtues comme elles le sont, se trouvent toujours être la moindre partie d'elles-mêmes. Vous cherchez ce que vous aimez, sans pouvoir le démêler. Gardez-vous d'attendre pour les voir qu'elles soient habillées : leur parure en impose; tous leurs défauts se perdent sous cet appareil menteur. » Cette mode, à son origine, fut comme une réaction opérée par la pudeur contre les robes transparentes de soies lamées d'or dont Sénèque a dit :

« Celle qui peut les vêtir osera-t-elle jurer qu'elle ne soit pas nue? Que découvrez-vous dans ces sortes d'habits, si toutefois on peut les appeler habits, qui puisse défendre ou le corps ou la pudeur? »

Livie, l'une des premières, adopta ces vastes stoles mentionnées par Horace et par Ovide; Caligula s'écria en la voyant : « C'est Ulysse en habits de femme, *Ulyssem stolatum.* »

Vers la même époque, on inventa les corsets; ils furent d'abord formés d'une bande d'étoffe dont les jeunes personnes s'entouraient la taille.

Dans Térence, on rencontre un amoureux qui, parlant des perfections d'une jeune étrangère qu'il aime, s'écrie avec enthousiasme : « Cette fille ne ressemble point aux nôtres, à qui leurs mères s'efforcent de baisser la taille et qu'elles obligent de se serrer pour paraître menues. » Ailleurs, une jeune étourdie se désole : « Qu'ai-je fait? malheureuse ! j'ai perdu en chemin cette lettre que j'avais mise dans mon corset (*inter tuniculam et strophium*). »

On ne tarda pas à munir ce nouvel ajustement des différents et utiles accessoires pour lesquels nos bonnes faiseuses prennent aujourd'hui des brevets. Ovide recommande « ces enveloppes qui arrondissent la poitrine et lui prêtent ce qui lui manque. » Il ajoute que « pour égaliser les épaules, quand l'une est plus haute que l'autre, il suffit d'en garnir une légèrement. Et l'amour fascine les yeux sous cette égide propice. »

Decipit hac oculos ægide dives amor,

La plupart de ces modes se perdirent dans la dissolution de l'empire romain, et des siècles s'écoulèrent, en France, avant qu'on y revînt. Du temps que la reine Berthe filait, les femmes étaient trop simples, vivaient trop retirées pour s'occuper volontiers de ces petites choses..., qui sont devenues le point capital de la vie d'une élégante.

Les longues guerres d'Italie, sous Charles VIII, Louis XII et François Ier, eurent pour résultat d'introduire dans la société française les modes de cette radieuse contrée qui commençait, grâce à ses merveilleux artistes, à donner le ton à toute l'Euro e, en matière de goût.

C'est alors que quelques dames de la cour se montrèrent dans les réunions avec les bras et la gorge nus, et que leurs jupes, devenues plus courtes, laissèrent entrevoir le bout de leurs pieds. Bientôt après, les modes espagnoles se mêlèrent aux italiennes.

On voit alors les vertugales ou vertugadins, modèles des *paniers*, et plus ridicules encore que cette invention moderne.

Le goût des vertugadins et des basquines devint une fièvre, une folie; il résista aux ordonnances de deux rois, Charles IX et Henri III, et, ce qui est plus fort, aux chansons, satires et quolibets dont Etienne Pasquier nous a légué un modèle dans ses joyeuses et spirituelles *Ordonnances d'amour*. C'est encore, comme le trait de Montaigne, une paraphrase du *vallo circumdata* d'Horace. « Se plaignent les gentilshommes dit-il, des vasquines, vertugales et grans devans que portent aujourd'hui les femmes; nous, pour ce sujet, en avons osté et ostons la coustume, nous rapportans à la mode d'Italie. »

Un prédicateur de la Ligue, violent et agressif comme les gens d'église l'étaient quelquefois alors, tonna du haut de la chaire contre ces *bricoles* infernales. « Les femmes qui les portent, criait-il en s'adressant à la cour, portent le diable en croupe. » Mais cela n'y fit pas plus que les chansons : les vertugadins résistèrent bravement et tombèrent d'eux-mêmes..... sous Louis XIII.

Ces vertugales et basquines étaient, comme je l'ai dit, d'origine espagnole. C'était un ceinturon fait de grosse toile, soutenu d'un cercle en fil de fer pour relever les jupes autour des reins. Les Espagnols les nommaient *verdugoles*, dit Le Duchat, par rapport aux ceinturons où les hommes attachaient leur épée, et appelés *verdugo*, du latin *verutum*. On a prétendu que le diminutif vertugadin, adopté depuis, dérivait de *vertu-gard-infant*, ainsi nommé parce que cet ajustement garantit de tout choc le sein de la mère. D'ailleurs, la fureur de l'étymologie ne devait pas s'arrêter en si bon chemin : j'ai lu dans un dictionnaire que le mot *basquine* désignant, selon Borel, une robe fort ample, étendue au moyen d'un cercle, venait en ligne directe du grec *bascainò*, équivalent de fasciner. Il était pourtant si simple de se rappeler, avec Le Duchat, que la basquine ou *hoche-plis*, était née chez les Basques! Mais à quoi servirait d'être savant, s'il fallait voir tout bonnement les choses telles qu'elles sont?

Rabelais nous apprend, dans sa description des costumes de l'abbaye de Thélème, de quelle façon on disposait ces vêtements.

« Les dames, au-dessus de la chemise, vestoient la belle vasquine de quelque beau camelot de soye; sus icelle vestoient la verdugale de tafetas blanc, rouge, tanné, gris, etc. Au-dessus, la cotte de tafetas d'argent faict à broderies de fin or, et à l'agueille entortillé ou de

satin, damas, velours : orangé, tanné, verd, cendré, bleu, tanné-clair, rouge-cramoisi, blanc, drap d'or, toile d'argent, de canetille, de brodures selon les festes, etc. »

Cette méthode de placer trois robes l'une sur l'autre qu'indique Rabelais, se trouve aussi mentionnée dans une pièce à peu près du même temps et en des termes qui rappellent les droits respectifs des bourgeoises et des dames nobles en matière de costume :

Pour une cotte qu'a la femme du bourgeois,
La dame en a sur soy l'une sur l'autre trois,

Mais je m'empresse de m'arrêter : il faut être sobre dans les citations qu'on peut faire de cette satire; car le français du temps, prenant exemple du latin, s'inquiète peu si le lecteur veut être respecté :

Que vous servent ces vertugalles,
Sinon engendrer des scandalles?
Quel bien apportent vos basquines
Fors de lubricité les signes?
Le peuple dit : Voyez, la belle
Pense estre plus jolie en elle



Pont Royal. — Tuileries.

Que toutes elle faict esgalement paroistre,
Et par là se faict plus que bourgeoise cognoistre.

J'ai parlé de satires et de chansons : on en fit, et des plus cruelles, à Paris et en province.

Il arriva de Lyon, en 1556, le *Débat et complainte des meuniers et meunières à l'encontre des vertugales*; puis, en 1563, le *Blason des basquines et vertugales, avec la remontrance qu'ont faict quelques dames, quand on leur a remontré qu'il n'en fallait plus porter*. On y trouve des vers tels que ceux-ci :

.... O la gente musquine!
Qu'elle a une belle basquine!
Sa vertugalle est bien troussée.

Pour ce qu ainsi elle s'appreste!
O! se dit l'autre : Qu'elle est beste!
Pour fournir à tel ornement
Chez elle vit fort pauvrement.

(A continuer.) A. de la Fizelière.

PARIS NOUVEAU

LE PONT-ROYAL

Nous reproduisons un des coins les plus riants et les plus pittoresques de Paris, — le Pont-Royal et le pavillon de Flore, vus du quai d'Orsay.

En cet endroit, la Seine coule au milieu d'un bouquet d'arbres magnifiques, les uns plantés sur sa berge, les autres appartenant au jardin des Tuileries. Ajoutons que, du Pont-Royal, en regardant la rivière en amont, on aperçoit, dans une teinte de brouillard, légère et permanente, la cité avec ses nombreux clochetons qui rappellent encore le moyen âge.

Le coin dont nous avons à vous parler se compose de deux monuments : des Tuileries et spécialement du pavillon de Flore, du Pont-Royal, qui réunit la rue du Bac au quartier du Louvre, la basse rive de la Seine à la rive haute .

Dans l'incendie du palais des Tuileries, en 1871, le pavillon de Flore n'a presque point été touché ; son pendant, le pavillon de Marsan, n'est plus qu'un monceau de ruines. Tous deux ont fait le plus grand honneur à Bullant, sur les dessins duquel on les a achevés pendant le règne de Louis XIII. La hauteur du premier étage est plus élevée que la façade du palais. Des croisées montent à travers l'architrave et la frise, jusque sous la corniche, et produisent, il faut en convenir, un effet assez désagréable. Sous Napoléon, la restauration du pavillon de Flore a été très-complète ; mais l'architecte, multipliant les ornements de toutes sortes, n'a pu faire disparaître ce défaut. Au surplus, le pavillon de Flore se raccorde parfaitement bien avec la grande galerie du Musée qui longe le bord de l'eau.



Saint Grégoire, apôtre des Anglo-Saxons. — Fac-simile d'une miniature de Saint-Dunstan.

Jusqu'à 1682, on ne communiquait du faubourg Saint-Germain avec les Tuileries que par un bac, lequel donna son nom à un chemin, puis à une rue, *rue du Bac*. Mais, à cette époque, Barbier, contrôleur général des bois de l'Ile-de-France, eut l'idée de faire construire un pont de

bois pour remplacer le bac, situé en face de la rue de Beaune.

Ce pont fut appelé *Pont-Barbier*, et, plus tard, en l'honneur de la reine Anne d'Autriche, il fut appelé *Pont Sainte-Anne*, ou *Pont des Tuileries*, à cause de sa situation. Lorsqu'on l'eut peint en rouge, on le baptisa *Pont-Rouge*. Sous la Révolution, il fut *Pont-National*, en opposition au nom de *Pont-Royal*, qu'il avait porté auparavant, parce que le roi en avait fait les frais, s'élevant à près d'un million. Il comprend cinq arches à plein-cintre. Les glaces, les crues d'hiver l'ont souvent endommagé. En 1684, il fut emporté tout entier.

Sauf les dernières restaurations, le pont actuel date du règne de Louis XIV, qui le fit rebâtir en pierre. Les fondements en furent jetés, en 1685, par Mansard et Gabriel, auxquels succéda un religieux dominicain nommé François Romain, qui jouissait d'une immense réputation quant à l'art d'élever ces genres de constructions. Romain triompha de toutes les difficultés, et fonda les piles sur pilotis avec enrochement. Au bout de quelques mois, le public pouvait passer sur ce pont.

Son histoire, à peu près nulle, est loin de ressembler à celle du Pont-Neuf. Point de théâtres, point de baladins ni d'escamoteurs. Le populaire ne s'y donna rendez-vous que les jours de fête publique, lorsqu'un feu d'artifice était tiré sur le quai d'Orsay. Sous la monarchie de 1830, on y venait voir passer le roi Louis-Philippe, quand avait lieu, au Palais-Bourbon, l'ouverture de la Chambre des députés. En 1832, un coup de pistolet fut tiré sur ce prince au moment où il traversait le Pont-Royal pour se rendre au milieu des représentants de la nation. Aujourd'hui, à peine quelques détachements de la caserne d'Orsay y paraissent vers l'heure où les postes militaires sont relevés ; à peine quelques flâneurs provinciaux s'y arrêtent pour contempler le vaste panorama qui s'étend, d'un côté jusqu'à Notre-Dame, de l'autre jusqu'aux Invalides et à l'Arc de Triomphe.

Aug. Challamel.

UNE MINIATURE DE SAINT-DUNSTAN

Saint Dunstan fut l'un des archevêques les plus célèbres de Cantorbéry ; les croyances populaires et les légendes des moines lui ont attribué un grand nombre de miracles.

Né en 924, d'une noble famille du comté de Wessex, mort en 988, il entra encore jeune dans les ordres, étudia la philosophie, la théologie, la peinture, la musique, l'art de travailler les métaux, etc. Présenté ensuite par son oncle Athelin à la cour du roi Athelstan, il devint le favori de ce prince ; mais bientôt desservi par les courtisans, il se retira à Glastonbury, où il « se consola avec le Créateur de la perfidie des créatures. »

C'est ici que se place la fameuse légende qui a rendu son nom si populaire en Angleterre et en Écosse.

« Un jour qu'il travaillait à sa forge, le diable vint, sous un déguisement, lui demander quelque ouvrage : sur le refus de Dunstan, il lui échappa un jurement qui le trahit ; alors celui-ci, prenant ses pinces rougies au feu, saisit l'esprit malin par le bout du nez, en le secouant avec force, et lui fit pousser des cris qu'on entendit de plusieurs milles à la ronde... »

Ce qui est mieux avéré, c'est que Dunstan vint successivement à la cour des rois Edmond, Edwy et Edgar, où la hardiesse de ses leçons lui attira plus d'une disgrâce. Cependant il fut nommé évêque de Worcester en 957, abbé de Glastonbury et archevêque de Cantorbéry en 961.

L'ordre de Saint-Benoît trouva en lui un puissant protecteur. Il chassa de leurs abbayes tous les moines débauchés pour mettre à leur place des bénédictins.

En 988, prêchant le jour de l'Ascension, il termina — comme Bossuet — par un pressentiment mélancolique de sa fin prochaine. Tous les auditeurs fondirent en larmes. Il mourut, en effet, cette année, à l'âge de 64 ans.

L'un de ses biographes, Osbert, affirme sérieusement « qu'avant sa mort il fut transporté dans le ciel, où il assista au mariage de sa mère avec Dieu le père. » Les historiens philosophes lui reprochent d'avoir, par l'abus des institutions monastiques, énervé le patriotisme et rendu plus facile la conquête aux Saxons et aux Normands.

La miniature que nous reproduisons est le *fac-similé* d'un dessin à la plume de saint Dunstan, représentant saint Grégoire, apôtre des Anglo-Saxons. Cette miniature est empruntée au quatrième volume de l'excellente collection publiée à la libraire Didot, par le savant P.-Ch. Cahier, sous le titre : *Nouveaux mélanges d'archéologie, d'histoire et de littérature*. Ajoutons que ce volume, intitulé « Bibliothèque du moyen âge, » est un véritable cours d'art industriel, une galerie indispensable aux musées de province, comme aux chefs d'ateliers et aux patrons avides de modèles et de leçons.

CURIOSITÉS DE LA SCIENCE

LE VERGLAS

Le verglas est une actualité de la saison ; mais c'est surtout un curieux sujet d'étude se rattachant à une question de physique généralement assez mal comprise... Rappelons d'abord en peu de mots comment il se produit.

Il arrive parfois que, sur de la neige commençant à fondre, une subite recrudescence du froid, non-seulement arrête cette fusion, mais encore gèle l'eau qui était en train de se former, et cela si brusquement, que la faible couche liquide qui, en cet instant, recouvrait les parties saillantes, n'a pas le temps de s'écouler, et se transforme sur place en une couche de glace. On comprend que cette couche doit être extrêmement mince, et il en est de même de celle qui se produit quelquefois par le fait de gouttes d'eau qui tombent en pluie et se gèlent en arrivant au sol. Dans l'un et l'autre cas, ces couches de glace sont ce qu'on appelle du verglas et présentent cette particularité qu'on ne connaît pas de surface aussi glissante. De là les accidents que cause ordinairement le verglas ; d'autant plus que, se formant tout à fait à l'improviste, il produit un peu l'effet d'un piége, contre lequel il est impossible de se mettre en garde. On se souvient du verglas qui, à Paris, en 1875, vint troubler d'une manière si fâcheuse la soirée du jour de l'an.

Ici une difficulté se présente. En mécanique, pour faciliter le glissement, on emploie des huiles, des graisses, en un mot, des matières onctueuses, et il semble naturel de penser que c'est à leur onctuosité que les matières doivent leur propriété lubrifiante. Mais le verglas n'a rien d'onctueux ; comment donc peut-il être si prodigieusement glissant ?

Une substance onctueuse, en adhérant à la surface d'un corps, en remplit les plus petites cavités et, par suite, en efface jusqu'aux saillies les plus imperceptibles, ou du moins en atténue l'effet ; de là, un poli parfait, con-

dition essentielle pour le glissement. Mais, d'un autre côté, les substances onctueuses tendent à faire que les deux surfaces entre lesquelles on les interpose adhèrent l'une à l'autre, et cela oppose un certain obstacle au glissement. Ce qui conviendrait le mieux, ce serait un liquide qui, favorisant le glissement par la mobilité de ses molécules, ne le contrarierait pas en même temps par une onctuosité produisant des adhérences.

Or l'eau remplirait parfaitement ces conditions; mais, lorsqu'elle se trouve resserrée entre deux surfaces, sa grande liquidité fait qu'elle s'échappe à l'instant. Parmi les systèmes imaginés pour obvier à cet inconvénient, nous devons citer surtout celui qui fut employé dans un chemin de fer d'essai construit il y a quelques années à *la Jonchère*, auprès de Bougival. Le roulement des roues était remplacé par le glissement de patins sur des rails plats, avec interposition d'une lame d'eau qui, sans cesse chassée, était à l'instant remplacée par de l'eau amenée au-dessous des rails et qu'une pression obligeait de monter au-dessus, par de petits trous pratiqués au travers des rails, et de passer ainsi entre ces rails et les patins, pour faciliter le glissement de ceux-ci.

Ces expériences donnèrent des résultats très-dignes d'attention; et d'autres, encore plus directes, ont établi que le pouvoir lubrifiant de l'eau est près de cent fois plus fort que celui des substances connues jusqu'ici comme étant les plus avantageuses à ce point de vue. Mais nous devons ajouter que l'application pratique de cette propriété de l'eau a présenté des difficultés qu'on n'est pas encore arrivé à résoudre. Ce n'est donc encore qu'une étude très-curieuse sur ce qui concerne le frottement.

Elle nous fait surtout comprendre clairement les propriétés du verglas. En effet, sous la mince couche de glace qui le constitue et dans son tissu si peu compacte, se trouve une certaine quantité d'eau qui, lorsqu'on exerce sur lui une pression, particulièrement lorsqu'on y marche, monte à sa surface et y forme une couche liquide dont l'effet est de favoriser le glissement d'une manière étonnante, surtout dans les parties où cette surface présente des pentes plus ou moins marquées.

La glace proprement dite est beaucoup plus compacte; elle ne contient pas dans son tissu une quantité aussi considérable d'eau non congelée que la moindre pression puisse faire monter à la surface. Elle est donc moins glissante que le verglas; mais elle l'est assez pour aider à comprendre ce que nous avons dit sur celui-ci.

Pour ce qui est du mot *verglas*, nous n'avons pas à expliquer la principale syllabe *glas*, que tout le monde comprend. Quant à son autre syllabe *ver*, on n'est pas bien d'accord sur l'idée qui l'y a fait admettre. Quelques-uns la regardent comme empruntée au latin *viridis*, pour exprimer de la glace *vive*, en état de formation; d'autres (et de ce nombre est M. Littré, autorité de premier ordre en ces matières) le rattachent à une ancienne expression germanique signifiant *se garer*; en sorte que le sens de *verglas* serait : « glace dont il faut se garer. » — M. S.

HISTOIRE NATURELLE

LES VIPÈRES

Les serpents venimeux ont été dans tous les temps un objet d'horreur, mais peut-être n'est-on pas assez persuadé que la vipère est celui de tous qui cause le plus de malheurs. Le crotale, ou serpent à sonnettes, donnerait probablement aux statistiques un moins grand nombre d'accidents, non pas que sa morsure ne soit plus mortelle, mais il est moins agressif que la vipère, il fuit devant l'homme et habite des régions moins peuplées.

Les lions, les panthères et les tigres tuent chaque année moins d'hommes que la vipère. Si la foudre était aussi redoutable, nous ne verrions plus en Europe une maison sans paratonnerre. Nul fléau, après la peste, ne fait plus de ravages. Dans le département de la Loire-Inférieure, il a été constaté en trois ans 138 morsures, dont 17 ont amené la mort; mais on ne dit point le nombre des personnes mordues dont la santé sera restée pour toujours altérée. Que n'apprendrions-nous pas, si nous avions sur ce point, pour tous les départements, des statistiques exactes? Dans quelques contrées, des primes ont été accordées pour la destruction des vipères; ces primes varient de 25 à 30 centimes par tête de vipère. Dans la Haute-Marne, le montant de ces primes pour les années 1859, 1860, 1861, s'est élevé à la somme de 27,000 francs; dans la Côte-d'Or, pour la même période, la dépense a été de 53,000 francs : cela suppose, à 50 centimes, 106,000 vipères ou 212,000 à 25 centimes. Ces dangereuses bêtes avaient autrefois des ennemis redoutables : c'étaient les apothicaires, qui, pour plusieurs préparations célèbres, telles que la thériaque, le vin de vipère et toutes sortes d'onguents, pommades et cosmétiques, en faisaient une consommation énorme. Elles étaient donc pour les paysans l'objet d'un véritable trafic; mais depuis une quarantaine d'années, ce commerce a cessé. Aussi les vipères sont-elles devenues partout beaucoup plus nombreuses. On pourrait indiquer, dans le nord même de la France, tels coteaux qui, de mai en juillet, en sont littéralement couverts. Que sera-ce dans quelques années, si l'on reste indifférent à leur multiplication ? Il ne faut pas oublier que chaque femelle produit par saison de 12 à 25 petits ; ce qui fait que là où il y a aujourd'hui 100 vipères mâles et femelles, il y en aura 1,000 dans un an, 10,000 dans deux ans, etc. L'emploi de la thériaque pouvait bien n'avoir pour les malades qu'une faible efficacité; mais on voit de quelle utilité il était pour la destruction des vipères. L'abandon de cette drogue par la pharmacie moderne a été un vrai malheur public.

La vipère est une des bêtes les plus somnolentes que l'on connaisse ; elle dort presque constamment dans son trou, et n'en sort qu'au grand jour pour dormir au soleil. Mais, méfions-nous de cette dormeuse perfide : c'est au moment où, roulée en spirale, elle semble le mieux endormie, que tout à coup elle s'élance comme un trait pour saisir sa proie ou pour le seul plaisir de tuer. Rarement les vipères s'éloignent de leur trou, et dès que le soleil baisse, elles y rentrent. Elles n'ont donc de vie active que quelques heures par jour et seulement pendant les mois les plus chauds. Cela leur suffit pour trouver le peu de nourriture qu'il leur faut. Un ou deux repas, voilà pour toute une saison. A la vérité, ce repas se compose souvent d'un animal presque aussi gros qu'elles : une souris, un oiseau; elle mettent parfois plusieurs jours à l'avaler entièrement. Ajoutons que, comme tous les animaux à sang froid, elles digèrent avec une extrême lenteur.

En hiver, ou plutôt dès l'automne, elles se réunissent plusieurs ensemble dans les trous où elles passent toute la mauvaise saison, enlacées, immobiles, les unes dans les autres.

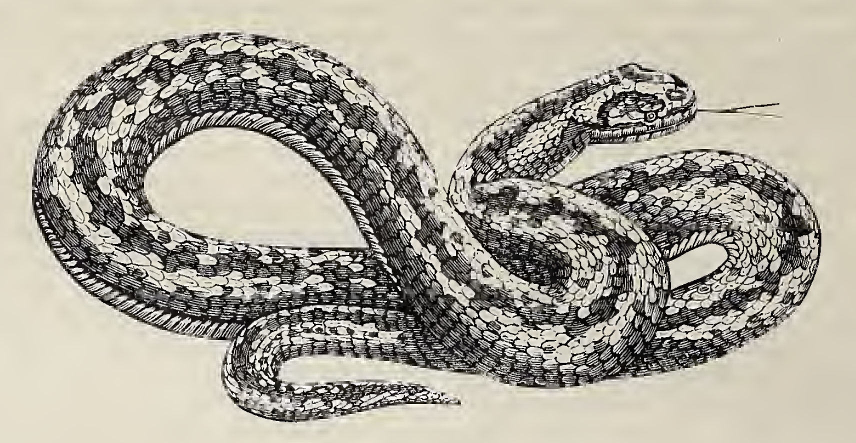
Leur nom de vipère est une allusion à la manière dont elles mettent au monde leurs petits. En effet, tandis que la plupart des serpents sont *ovipares* et pondent des œufs qui n'éclosent qu'au bout de quelques jours, sous l'influence de la chaleur solaire, les vipères sont *vivipares*, c'est-à-dire qu'elles mettent au monde leurs petits tout éclos. Dès leur naissance, les vipereaux, abandonnés de leur

mère, sont livrés à eux-mêmes. Ils vivent, dans les premiers temps, cachés sous des pierres et se nourrissent de petits insectes. Ils s'éloignent peu du lieu où ils sont nés, ce qui fait qu'on trouve souvent les vipères accumulées en grand nombre dans une étendue restreinte, tandis que dans les environs il ne s'en trouve pas une.

Quelqu'un, il y a une quarantaine d'années, imagina que la morsure des vipères était un remède contre la rage; des médecins voulurent en faire l'essai : on vit alors quelque chose d'épouvantable, c'est-à-dire des gens enragés aux fureurs desquels on ajoutait les effets causés par les piqûres de vipères. Les malades moururent dans un état indescriptible.

La vipère est le seul serpent dangereux que nous ayons en Europe. Autre singularité : la couleuvre, bête innocente, utile même par la guerre qu'elle fait aux insectes, ressemble si parfaitement à la vipère, qu'à peine les yeux les plus exercés parviennent à les distinguer l'une de l'autre. M. Duméril, professeur au Jardin des Plantes, après cinquante ans d'études, s'y trompa et fut cruellement piqué. Un point cependant différencie les deux reptiles : la couleuvre est ovipare.

objection : on trouvera que j'ai été pour les vipères d'une sévérité excessive. Il ne faut, en effet, calomnier personne, même parmi les serpents; mais je ne crois pas, à l'égard des vipères, avoir mérité ce reproche. Je dois l'avouer cependant, je ne les ai déclarées *agressives* que sur la foi d'autrui. Jamais je n'eus l'occasion de les voir s'élancer sur personne, quoique j'aie habité dix-neuf ans un pays qui en était infecté. Je les ai toujours vues dans un engourdissement dont elles ne s'éveillaient que pour fuir vers leur trou. Pour en être atteint, il m'a toujours paru aussi qu'il fallait, ou marcher dessus, ou les toucher de la main, soit en cueillant de l'herbe ou des fraises, soit en relevant les javelles. M. Joigneaux a fait, sur ce point, les mêmes observations. Mais quelques personnes m'ont affirmé que des vipères les avaient poursuivies et s'étaient élancées sur elles. On en a vu aussi s'élancer sur les chiens (qui, lorsqu'ils en sont piqués, sont très-malades, enflent beaucoup, mais très-rarement en meurent). Le plus compétent, le plus attentif des observateurs contemporains, Toussenel, affirme qu'elles sautent sur les hommes et les bêtes; c'est lui aussi qui les accuse de causer plus de malheurs que les serpents à son-



La vipère.

Quel est le remède contre le danger auquel, dans la campagne, nous exposent les vipères ?

Les détruire d'abord, et, lorsqu'on est piqué, appliquer sur la plaie un fer rouge ou un charbon ardent, ou bien encore quelques gouttes d'ammoniaque; mais il est bon d'élargir préalablement la blessure et de la sucer, pourvu qu'on n'ait aucune gerçure aux lèvres ni à la langue. On peut remplacer la succion par une application de ventouses. Il importe aussi d'arrêter l'enflure en liant au-dessus de la morsure le membre piqué.

Ne pourrait-on pas, comme on l'a fait, je crois, avec succès pour le *curare*, tenir le membre lié, et le délier momentanément à d'assez longs intervalles, afin que chaque fois il ne fût enlevé par la circulation qu'une parcelle imperceptible du poison déposé dans la plaie, et pour que les effets s'en trouvassent ainsi affaiblis?

Mais notre conclusion définitive sera que, dans toute maison de campagne, un flacon d'ammoniaque est chose indispensable ; que même pour travailler dans les taillis et sur les coteaux en été, il faudrait en avoir toujours quelques gouttes dans sa poche. C'est là encore un point sur lequel devraient insister tous les instituteurs de campagne. Espérons que bientôt ils sauront, parmi nos populations rurales, répandre la lumière sur ce sujet et sur bien d'autres. En terminant, je prévois une nettes ; il cite la lettre d'un de ses amis qui lui écrit du Texas : « Le serpent à sonnettes est une bête innocente en « regard de vos vipères de Vendée, si endiablées, *si ar-* « *dentes à l'attaque*... »

Du reste, qu'elles soient ou non agressives, les vipères causent chaque année assez de malheurs dans nos campagnes, pour qu'on ne puisse parler d'elles sans une sorte de sentiment d'horreur.

Eugène Noel.

PENSÉE

Soucie-toi plutôt de ce que tu fais que de ce que tu as; car ce que tu as n'est pas tien et te quittera à la mort; mais ce que tu fais est tien et te suivra jusque dans la tombe. Ce jour-là, ce sera ce que nous avons fait pour nous qui nous appartiendra. — *Caldwell.*

QUESTIONS ET RÉPONSES

V°. — On attribue la découverte de la poudre à Roger Bacon ; comment expliquer alors les « feux d'artifice » et les « prestiges pyrotechniques » mentionnés par Claudien, Athénée, etc...?

L'imprimeur-gérant : A Pougin, 13, quai Voltaire. Paris.

LES PETITS MENDIANTS ITALIENS

Vous souvenez-vous de les avoir vus, il y a une dizaine d'années, devant la porte des cafés, avec leur habit bariolé, leurs longs cheveux noirs et leur physionomie pleine à la fois de douceur et de ruse? A celui qui partait un autre succédait, et cela pendant toute la soirée : c'était à croire à une invasion. On leur donnait, parce qu'à Paris la charité est inépuisable, parce qu'on s'amusait des pantalonnades de ces petits hommes répétant leur refrain habituel : *Viva la France et viva l'Italia*, surtout parce qu'on se laissait attendrir par la voix de ces enfants qui disaient qu'ils seraient battus s'ils ne rapportaient pas d'argent au logis. Ce n'était point là un mensonge, et elle



Les petits Pifferari.

est bien triste l'histoire de ces enfants qui se promenaient par troupes et insouciants au milieu de nos rues. Ils n'avaient rien de commun avec ces petits Savoyards que la misère avait chassés de leurs montagnes stériles et sur lesquels le poëte Guiraud avait attiré la pitié par ces vers si connus :

Pauvre petit, pars pour la France;
Que te sert mon amour? je ne possède rien.
On vit heureux ailleurs, ici dans la souffrance :
Pars, mon enfant, c'est pour ton bien!

Ces enfants avaient vu le jour sous le ciel brûlant d'Italie, dans la Basilicate, pays riche et fertile, mais peuplé d'une race avide et paresseuse. Un jour un homme était venu, un homme de la famille de ceux qui vont en Afrique acheter des nègres pour les revendre en Amérique. Il avait choisi parmi les enfants ceux qui étaient les plus beaux, ceux qui offraient les plus grandes dispositions pour la musique, et il avait dit aux parents : « Voulez-vous me les louer! » Et ceux-ci, avec l'avidité du paysan, du paysan italien surtout, avaient livré la chair de leur chair, le sang de leur sang en échange de quelques pièces d'or. Et nous, chrétiens et civilisés, qui faisons des quêtes pour racheter les petits Chinois, qui armons des navires pour empêcher la traite des nègres, nous assistions paisibles à ce trafic déshonorant.

Ces pauvres innocents, qui avaient plus d'une fois retourné la tête en arrière comme Joseph vendu par ses frères, s'étaient vus transportés à Paris, et au lieu du soleil radieux qui brillait sur leur tête, le plafond d'un galetas humide les étouffait de son atmosphère corrompue. Une pièce située sous les combles se transformait en un dortoir composé de cinq ou six lits immenses, dans chacun desquels six enfants prenaient place. Chaque matin ils étaient levés, peignés, habillés; on leur donnait leur soupe, on raccommodait leurs vêtements et leurs instruments, puis ils descendaient dans Paris : à eux d'occuper la journée, de trouver nourriture et abri, surtout de recueillir la somme exigée par leur entrepreneur.

Le soir, la rentrée au dortoir était le moment terrible; il fallait régler les comptes, et on se trouvait en présence de l'avidité, plus cruelle que la haine ou que la vengeance. Malheur à celui dont la recette n'atteignait pas le chiffre voulu : les coups, la privation de nourriture étaient les moindres châtiments infligés. Un de ces infortunés fut attaché au bord du lit avec une corde de harpe serrée à l'aide de la clef, et il resta quatre jours et quatre nuits dans cette position.

Quel refuge, quel recours pour ces innocentes victimes? Leurs parents sont trop loin; et puis ils les renvoyaient à ceux dont ils ont reçu l'argent. C'était presque un soulagement pour eux lorsqu'ils se voyaient arrêtés, ce qui leur arrivait toutes les fois qu'ils mendiaient. En 1867 on n'en arrêta pas moins de quinze cents. On les reconduisait à la frontière; trois jours après ils rentraient en France, conduits par d'autres individus dont les papiers étaient parfaitement en règle et qui se donnaient pour leur oncle. Des lois édictées par la Chambre italienne, de sévères ordonnances de la police française ont, en partie, fait cesser ce scandale. En partie seulement, car les abus sont bien difficiles à déraciner.

Si jamais vous passez vers les neuf heures du matin dans le quartier de la Montagne-Sainte-Geneviève, vous verrez sortir de la rue Linnée, de la rue de la Clef, tout une population étrange et bariolée. C'est la colonie italienne qui descend dans Paris, non pas pour jouer de la harpe ou pour mendier, mais pour servir de modèles dans les ateliers; ces enfants, ces jeunes filles de tout âge se répandent dans les divers quartiers, vont jusqu'à Batignolles et jusqu'à Montmartre. Quelques-uns sont encore livrés à des entrepreneurs qui les exploitent; la plupart vivent avec leurs parents, mais leur condition n'est pas meilleure pour cela, et il n'est besoin que de les entendre causer pour s'en convaincre.

Que deviendront ces enfants qui ignorent le travail, qui recourent à la mendicité toutes les fois qu'ils ne craignent pas d'être surpris? Une distance presque inappréciable sépare la mendicité du vol.

Que deviendront ces jeunes filles qui ignorent la pudeur? et sans pudeur la femme n'existe pas. L'antiquité païenne, dont nous médisons trop souvent, avait pour l'enfance un respect que nous ne connaissons pas : *maxima debetur pueris reverentia*, disait-elle.

Que penserait Caton, lui qui avait dégradé un chevalier pour le simple fait d'avoir embrassé sa femme en présence de son fils, de voir que nous exposons les enfants à entendre des paroles, à être témoins de scènes qu'ils ne sauraient oublier?

Adrien Desprez.

QUESTIONS ET RÉPONSES

—

LES PREMIERS CHEMINS DE FER (1)

A propos de la question que nous avons posée dans le numéro du 5 janvier, un de nos lecteurs nous communique la notice suivante, qui date de 1812, et qui a pour auteur Richard Lowell Edgeworth, le père de miss Edgeworth, si connue pour ses livres d'éducation traduits dans toutes les langues.

Cette notice nous a paru avoir un véritable intérêt, surtout au point de vue du rapprochement qu'on peut établir entre le mode de fonctionnement des voies ferrées que proposait le savant anglais et les efforts généralement tentés aujourd'hui pour retourner au principe économique de l'idée, afin d'en généraliser de plus en plus l'application.

Richard Edgeworth ne propose rien autre, on va le voir, que nos modernes tramways; nous n'avancerions donc qu'en reculant. Les anciens donnaient pour emblème au temps le serpent qui mord sa queue : bien souvent ce symbole peut convenir aussi au progrès.

« J'eus, il y a bien des années, l'idée de proposer de garnir toutes les grandes routes d'Angleterre, dans une partie de leur largeur, d'ornières en fer, qui seroient spécialement affectées aux charrettes portant des fardeaux plus ou moins lourds. Plusieurs mécaniciens habiles me firent un si grand nombre d'objections, que je désespérai pendant quelque temps du succès. Les deux principales difficultés qu'on faisoit valoir étoient la grande dépense qu'occasionneroit l'établissement de ces bandes de fer massives et les frais d'entretien qu'elles exigeroient. Pour lever ces obstacles, j'imaginai de partager le poids dont on charge d'ordinaire une seule charrette en quatre ou cinq parties et de les placer sur autant de petits charriots qui, attachés les uns aux autres, seroient traînés aussi facilement que le même fardeau sur un véhicule unique. D'après cette idée, je présentai, en 1768, à la Société pour l'encouragement des Arts et des Manufactures les modèles de trois de ces charriots, et elle m'honora, tant pour cette invention que pour d'autres encore, de la médaille d'or qu'elle adjuge aux auteurs des projets considérés comme éminemment utiles (2).

---

(1) Voir *Mosaïque*, 1re année, page 184, l'article sur les chemins de bois, ancêtres des chemins de fer.

(2) On sait que ce projet a été adopté, depuis cette époque, dans diverses localités qui prêtoient à son exécution et en rehaussoient l'avantage, comme dans l'exploitation des mines de charbon, etc.

« En 1788, je fis construire quatre charriots à roues de fer fondu, tournées juste, et se roulant dans des roulettes de friction. On s'en est servi longtemps, sur un chemin garni en bois, pour l'exploitation des fours à chaux. On fit avec ces véhicules une assez grande variété d'expériences, d'où résultèrent des perfectionnements qu'il seroit trop long de détailler. Je me bornerai à vous faire part d'une idée dont l'exécution me paraît être tellement praticable, que je demande place pour elle dans votre journal.

« Je propose que, par voie d'expérience, on établisse, sur l'une des grandes routes qui partent de la capitale, des ornières en fer jusques à la distance de dix à douze milles, en les disposant d'une manière plus ou moins ressemblante à ce que je vais décrire :

« On établiroit sur la route quatre paires de ces ornières en fonte de fer, fixées sur des dormans en pierre, de manière que leur surface supérieure fût élevée d'environ quatre pouces au-dessus du sol. Ces pièces, improprement appelées ornières, et qu'on nommeroit, avec plus de justesse, boudins, puisqu'elles seroient saillantes, représenteroient dans leur coupe la forme d'un V renversé (Λ) dont l'angle supérieur seroit arrondi; elles seroient creuses en dedans et épattées à la base; dispositions qui joindroient l'économie du métal à la solidité, et empêcheroient que ni la boue ni la poussière ne s'attachassent à aucune partie de l'appareil. Sur ces ornières on feroit rouler des charriots légers, dont les roues seraient entaillées en façon de poulies, et dont la charge ne passeroit jamais une tonne et demie (1,500 kilogrammes).

« J'ai parlé de quatre routes ferrées : les deux intérieures seroient exclusivement destinées aux charrois de marchandises, et les deux extérieures aux carrosses et autres équipages rapides. Chaque espèce de véhicule suivroit invariablement la gauche de sa route, ce qui empêcheroit qu'ils pussent jamais se rencontrer; lorsqu'un carrosse voudroit en dépasser un autre, il entreroit pour quelques moments sur la route des charrettes d'où il rentreroit sur la sienne, en avant du véhicule qu'il auroit dépassé.

« Maintenant, pour que ces chemins ainsi préparés pussent convenir à toutes sortes de véhicules, je voudrois que ceux-ci fussent placés tels quels, avec leurs roues ordinaires, sur des platte-formes garnies de roues adaptées aux ornières saillantes. Il n'y auroit, de cette manière, rien à changer aux équipages; et dès qu'ils seroient sortis de la ville, les chevaux, montant par un plan incliné amèneroient leur train sur une platte-forme à laquelle on les attèleroit et qui porteroit l'équipage.

« On prépareroit pour les grandes *diligences* des platte-formes proportionnées; et un seul cheval mèneroit facilement ainsi douze voyageurs, six en dedans et six en dehors du carrosse, avec une vitesse de six milles à l'heure, sans interruption ni délai. Les autres équipages, plus légers, feroient huit milles à l'heure.

« Dans un pays coupé par des collines, il faudrait faire serpenter les routes assez pour adoucir beaucoup la pente, jusqu'à ce qu'elle fût réduite à environ un dixième de l'étendue horizontale.

« Cette disposition réuniroit bien des avantages. L'économie des chevaux et de leur nourriture; moins d'usure dans les équipages; la plus grande étendue de chemin que pourroit faire un cheval en un jour; l'absence de la boue et de la poussière; la sécurité en voyageant de nuit; la facilité du transport des malades et des infirmes sans qu'ils éprouvassent aucune secousse; toutes ces considérations sont évidentes. Mais le principal avantage de ce projet gît dans la manière de transporter tous les véhicules ordinaires sans rien changer à leur structure; en sorte qu'un voyageur pourroit quitter et reprendre à volonté le grand chemin ordinaire et l'usage de ses propres roues.

« Quant aux détails d'exécution, ce n'est pas le moment d'en parler; mais si un premier essai pouvoit réussir, il conduiroit probablement à d'autres spéculations utiles.

« Par exemple, il ne seroit pas impossible, par des chaînes de circulation sans fin et légères, soutenues par des poulies de friction, de communiquer le mouvement entre de petites machines à vapeur placées assez loin les unes des autres; on attacheroit à volonté des équipages à ces chaînes et on les détacheroit au besoin avec la même facilité. Cette disposition procureroit une très-grande économie. Si la liberté et la facilité du transport qu'on a obtenus du perfectionnement des routes et des canaux est, ainsi que l'affirme Adam Smith, l'une des principales causes de notre richesse nationale, combien cette facilité ne seroit-elle pas augmentée par l'exécution perfectionnée du projet dont je viens de tracer l'esquisse!

« Toute entreprise un peu considérable exige du temps et de la réflexion pour arriver à sa maturité. Telle invention qui paroissoit au premier abord inexécutable, devient, par le seul élément du temps, familière et praticable.

« J'attends les objections des mécaniciens et les vôtres, monsieur, prêt à y répondre avec candeur et sans enthousiasme.

« Ric. Lovell Edgeworth. »

(Bibliothèque britannique, 1812.)

Il nous paraît en outre curieux d'établir un rapprochement entre cette lettre où les plus rationnelles aspirations sont exprimées par un esprit aussi progressif que sage, et le passage suivant, qui se trouve dans un numéro de la *Quarterley Review* de l'année 1819, et qu'à cause même des idées qui y sont émises, on voit exposé au Kensington Museum de Londres, où l'exemplaire est précieusement conservé sous verre :

« Nous ne sommes pas partisans des projets fantastiques qui ont rapport aux institutions utiles, et nous rions, comme d'une idée impraticable, de celle qui consiste à construire un chemin de fer sur lequel on pourrait nous faire voyager à la vapeur. Y a-t-il quelque chose de plus absurde et de plus risible qu'un wagon traîné par la vapeur et qui doit marcher deux fois plus vite que nos diligences? Mieux vaudrait regarder comme possible le voyage de Woolwich à l'arsenal à l'aide d'une fusée à la congrève! »

LA DEVISE DE PARIS

Dans le siècle de réalisme où nous vivons, si le spiritualisme s'est réfugié quelque part, c'est assurément dans la science héraldique : les vieux hérauts d'armes nous apprennent, en effet, que les devises ont un *corps* et une *âme*. Le corps, c'est la figure symbolique exprimant une pensée sous le voile de l'allégorie; l'âme, ce sont les paroles dont cette représentation emblématique est accompagnée.

Appliquons cette double définition à la ville de Paris : le navire, symbole du commerce antique exercé par les marchands de l'eau et pièce principale de l'écu, est le corps, ou l'élément réel, de la devise; les trois mots : *Fluctuat nec mergitur*, appliqués à ce navire et entendus dans le sens figuré, constituent l'âme ou le principe immatériel de cette même devise.

Mais, contrairement à ce qui s'est produit constamment dans le monde de la religion et de la philosophie, c'est le spiritualisme qui l'a emporté dans le domaine héraldique; la plupart des devises ont perdu leur corps et n'ont conservé que leur âme, et ce fait s'est tellement généralisé que le mot devise a fini par s'entendre exclusivement de la légende ou exergue de l'écu, que cette légende soit un cri de guerre ou de ralliement, qu'elle constitue une invocation, une résolution, un conseil, un défi, une pensée morale, etc.

« L'usage des devises, dit un savant héraldiste, répandu chez tous les peuples dès la plus haute antiquité, le fut d'une manière presque générale en Europe à partir du quatorzième siècle. Pas un chevalier qui n'en choisit une pour paraître dans un tournoi, un pas d'armes ou un carrousel. On citerait peu d'hommes remarquables qui n'en aient pris, ou auxquels on n'en ait attribué une, pour

peindre en quelques mots leur humeur, leur caractère ou leur génie. Pas de fêtes, pas de réjouissances publiques ou privées, sans devises allégoriques à profusion. On en portait sur les habits, sur les bannières, sur les drapeaux et étendards de guerre; elles accompagnaient les armoiries; on les gravait sur les cachets; on en plaçait sur les statues, les images, les portraits, les médailles, les jetons, les monnaies, les livres, les thèses de licence et de doctorat, etc. »

Dans les familles, des devises particulières et individuelles s'ajoutaient souvent à la devise héréditaire; il en était de même pour les villes. A la devise permanente qu'elles avaient adoptée venaient se joindre, selon les événements dont elles étaient le théâtre, selon les divers incidents de leur vie politique ou civile, des devises de circonstance qu'elles inscrivaient sur les monuments, sur les bannières, sur les portiques, arcs de triomphe et autres décorations passagères de leurs fêtes et cérémonies.

Paris, qui n'a point, à proprement parler, de devise permanente, et qui a fini par adopter l'une de ses devises de circonstance, en compte des centaines gravées sur les jetons que faisaient frapper ses magistrats municipaux. La plus ancienne se lit sur un jeton de la fin du quinzième siècle; la voici : *Sur toutes citez Paris prise, car sa nef figure l'église*; devise qualifiée de parfaite par les héraldistes, parce qu'elle contient à la fois l'âme et le corps.

Le seizième siècle, époque où les événements politiques et religieux abondent, est fécond en devises de circonstance.

On voit successivement, sur les jetons municipaux, la croix avec ces mots que nous traduisons du latin : *Ancre sacrée des Parisiens;* la fleur de lys, avec ces paroles prophétiques : *Il fleurira comme un lys;* une Minerve protégeant Athènes, avec cette sentence traduite : *La Sagesse conserve les cités*; une couronne de chêne entourée de cette phrase : *Reconnaissance des citoyens sauvés*; un pilote tenant de la main gauche un gouvernail et écrivant ces mots de la droite : *Je tiens vigoureusement la barre*, etc., etc.

Mais les devises les plus fréquemment employées sont celles qui dérivent du navire et y font allusion. C'est ainsi qu'on lit successivement ces sentences, toujours exprimées en langue numismatique, c'est-à-dire en latin : *Ses rameurs triomphent des flots* (1588); *Henri sort du sein d s flots* (1595); *Henri apaise les tempêtes* (1608); *la déesse mère lui trace sa route* (1611); *un simple zéphir peut le pousser* (1614), triple allusion à Henri IV, à Marie de Médicis et au jeune Louis XIII; *il est venu mouiller dans le port, malgré la digue* (1628), allusion à la prise de La Rochelle; *le jeune Iule se lève et le maintient sur les flots* (1639), allusion à la naissance de Louis XIV, le grand pilote du navire municipal, etc., etc.



La devise de Paris.

La fameuse devise : *Fluctuat nec mergitur*, qui devait plus tard se substituer à toutes les autres, n'apparaît qu'en 1581; elle est gravée sur un jeton représentant un vaisseau battu par les vents, qui le poussent en sens contraires, et retenu sur les vagues par une main sortant des nuages.

Restée pendant plus de deux siècles à l'état de devise de circonstance, cette sentence, parfaitement appropriée, d'ailleurs, au navire parisien, a été, depuis 1581, l'objet d'une préférence marquée.

Dans une pièce de vers adressée au célèbre François Miron, prévôt des marchands, le 1er janvier 1605, on remarque deux strophes qui sont un commentaire évident du *Fluctuat nec mergitur*.

Les voici :

« Je le voy, c'est Myron, cette illustre Pallas,
Cette rare faveur par le ciel présentée ;
Je le voy qui, traînant la fortune en ses las,
Conduit le gouvernail de sa nef argentée.

. . . .

Vostre belle devise est ores à ce point :
Toujours sans submerger votre navire flotte.
Vous naviguez au port, Non, non, ne craignez point,
Tant que vous retiendrez avec vous ce pilote. »

D'autre part, dans son curieux livre, publié en 1660 sous ce titre : *La vraye et parfaite science des Armoiries*, le savant héraldiste Pierre Palliot, s'exprime ainsi : « La ville capitale de ce grand royaume, Paris, a pris dès longtemps pour son symbole un navire qui flotte, comme étant la principale marque de son opulence : *Fluctuat nec mergitur.* » Enfin, un généalogiste fameux, La Chesnaye des Bois, qui écrivait un siècle plus tard, confirme ainsi l'assertion de Palliot : « Paris, ville capitale du royaume de France, porte : de gueules à un navire d'argent, flottant sur des ondes de même, avec ces mots pour devise : *Fluctuat nec mergitur.* »

Il résulte de ces textes que la devise dont il s'agit était la préférée ; cependant elle a compté de nombreuses concurrentes depuis le milieu du seizième siècle jusqu'à la chute de l'ancien régime.

L.-M. Tisserand.

(A continuer.)

GLANES HISTORIQUES

Vous seriez-vous jamais avisé que le roulement des voitures pût faire « tourner le vin » dans les caves?

Dans un libelle, intitulé « Justes plaintes faites au Roi par les cabaretiers de Paris sur la confusion des carrosses, » le sieur D.-L. P. écrivait, en 1625 :

« Sire, notre peine et nos biens se perdent par l'horrible roulement de ces maisons de cuir qui, jour et nuit, font *troubler* nos vins, que nous sommes forcés pour les débiter et nous en défaire de les *sophistiquer et mixtionner par artifices qui ne peuvent estre que très-pernicieux à ceux qui les boivent et leur infecter l'estomach.* Voilà un commencement de maux que je fais voir à Votre Majesté de l'incommodité des carrosses. »

Quelle admirable naïveté et que certains marchands de vins modernes sont maladroits au prix de ceux de 1625 ; il est vrai qu'ils ne prennent pas même, pour motiver leurs « travaux chimiques » le prétexte de la nécessité.

Depuis deux siècles le nombre des voitures ayant été centuplé, attendons-nous à ce que les « fuchsinateurs et travailleurs de vins » demandent des indemnités à la compagnie des omnibus, comme à celles des petites voitures et des tramways.

UNE DAME DE LA COUR (1590)

La gravure que nous publions est extraite de l'incomparable recueil : *Costumes anciens et modernes*, composé de six cents gravures, par Cesare Vecellio, mort en 1600.

Ce peintre-graveur a publié à Venise, en 1590, deux séries également remarquables. L'une d'elles est presque introuvable aujourd'hui ; l'autre fut réimprimée en 1664, et, pour lui donner plus de prix, on attribua le dessin des figures au Titien (Vecelli Tiziano), son proche parent ; mais Cesare a bien dessiné et gravé lui-même ces deux collections.



Noble matrone française de la Cour

(XVIe siècle.)

La « matrone française » pourrait se passer de légende ; mais nous croyons devoir reproduire celle dont l'illustre artiste a accompagné son œuvre :

« Ces matrones, dit-il, s'habillent avec un grand luxe.

« Outre une infinité d'ornements d'or, de pierres précieuses, de perles, de chaines et de colliers, elles disposent leurs vêtements de manière à donner de l'ampleur aux épaules, en laissant la poitrine large et découverte.

« Le corsage est élégant et richement orné. Leurs robes, le plus souvent, sont de soie à couleurs variées et tissues d'or. »

Ajoutons que ces modes avaient envahi les cours d'Allemagne, l'Angleterre et l'Italie, qui rivalisaient de luxe avec la France.

Lord Bolingbroke rapporte que, du temps de Colbert, les frivolités du luxe français coûtaient à l'Angleterre onze millions de francs annuellement, et aux autres nations à proportion.

CURIOSITÉS HISTORIQUES, LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES

—

LA CRINOLINE

(Suite et fin.)

Les vertugadins étaient donc déjà, comme aujourd'hu ce que les femmes du peuple appellent, dans leur langage imagé, des couvre-misère, faisant ainsi allusion au linge déconfit qui se cache dessous.

On vit paraître, quelque temps après, la plaisante *Complainte de monsieur le**** contre les inventions des vertu-

gales, par Guillaume Hyver. Elle débute par cette épigramme:

Ung temps fut, avant telz usaiges,
Lorsque les femmes estoient saiges...
Devinez, lecteurs, quand c'estoit.

On fit à cette complainte une réponse en chanson, sur l'air de : *Ce premier jour d'apvril courtoys*, qui alors était en grande vogue :

La vertugalle nous aurons,
Maulgré eulx et leur faulse envie,
Et le busque au sein porterons;
N'esse pas usance jolye?

Henri III avait fait des ordonnances très-sévères, d'abord pour arrêter la mode des vertugadins, et ensuite pour en limiter l'usage dans les classes aristocratiques. Mais ces ordonnances tombèrent peu à peu en désuétude sous Henri IV, et lorsque arriva le règne de Louis XIII, les bourgeoises ne se faisaient pas faute d'imiter les grandes dames. Celles-ci ne trouvèrent pas d'autre moyen de se distinguer de leurs rivales que d'exagérer encore leur parure. Le *Discours sur la mode*, publié en 1613, en donne la preuve :

Le grand vertugadin est commun aux Françoises,
Dont usent maintenant librement les bourgeoises,
Tout de mesme que font les dames, si ce n'est
Qu'avec un plus petit la bourgeoise paroist:
Car les dames ne sont pas bien accommodées,
Si leur vertugadin n'est large dix coudées.

Lorsque les femmes de qualité furent bien assurées qu'aucun édit somptuaire ne viendrait empêcher les bourgeoises de marcher de pair avec elles, quant à la forme des vêtements du moins, elles renoncèrent d'elles-mêmes à leur vertugadins, et cet ornement disparut jusqu'en 1718 ou 1720, époque à laquelle on le vit reparaître sous le nom de *paniers*. Ce fut alors un *tolle* général, mais les femmes tinrent bon et la mode s'établit.

Le clergé s'en émut et attaqua la mode nouvelle par la parole, par la plume et par la confession.

Le *Traité de l'indécence des paniers*, par l'oratorien Duguet, fit grand bruit, et quelques femmes, qui redoutaient encore plus le péché que le ridicule de se soustraire à un usage général, abandonnèrent un instant une mode qu'elles avaient acceptée trop inconsidérément.

Le P. Duguet avançait des arguments de ce genre :

« L'enflure des paniers porte à l'esprit l'idée de nudité. L'impression qui en reste salit l'imagination. Il y a, dans cette mode, beaucoup d'incommodité, de l'aveu même de celles qui y sont le plus attachées; elle est gênante pour soi et pour les autres. »

Voilà la meilleure des raisons, a écrit le sceptique abbé Jamet, à la marge de son exemplaire, en regard de ce passage. La duchesse de Bouillon, l'une des femmes les plus galantes de ce siècle, abhorrait les paniers pour la même raison et aussi pour celle qui l'empêchait de porter des franges et des galons dorés au bas de ses robes.

« Les inconvénients qui en naissent tous les jours, ajoute notre prédicateur, pour peu que les personnes qui les portent manquent d'attention sur elles-mêmes quand elles marchent, quand elles sont assises, quand elles se trouvent élevées, quand elles s'agitent, sont capables de faire rougir les moins délicates sur l'article de la pudeur. »

Ces considérations ont inspiré, en 1763, un petit conte libre, très-plaisant, le *Caleçon des coquettes du jour*, dans lequel on raconte en vers badins le danger des paniers dans les chutes ou par un coup de vent, et l'invention des caleçons qui en résulta.

Le P. Duguet prétendait, enfin, que les paniers « avaient une origine vicieuse en ce qu'on les avait portés dans l'origine pour déguiser des grossesses criminelles. »

Le P. Duguet avait-il donc lu la *Nephelococcygie* de Pierre de Loyer, sieur de la Brosse, qui fait dire à l'un de ses personnages :

De ça quelques dames fines,
Pour leur grossesse cacher,
On voit la rue empêcher,
Portant de larges vasquines.

Il y a dans cette pièce des traits charmants, mais écrits dans des termes qu'il n'est pas possible de répéter.

Le *Journal de Verdun* publiait, en même temps que le P. Duguet joignait sa voix à celle du vieux Pierre de Loyer, une épigramme sur le même objet et bâtie sur la même idée :

Jadis, sage fille n'en portoit point :
Un cotillon alors bien étroit et bien joint,
Sans ornement, sans nulle feinte,
Recélait ses beautés.
Cet habit n'occupait qu'un terrein fort honnête,
On ne le mesuroit que des pieds à la tête,
Et non par l'ampleur des côtez.

Donc, malgré tous les efforts des prédicateurs sur le scandale et l'indécence des paniers, la mode en subsista. D'ailleurs, en haine des jésuites et des oratoriens, les jansénistes avaient autorisé les paniers, pourvu qu'ils ne fussent pas trop grands. Les petits paniers prévalurent alors et prirent le nom de *jansénistes*.

Les paniers eurent à cette époque une importance toute politique et une influence considérable sur les intérêts commerciaux de la Hollande. En effet, en juin 1722, les Etats généraux autorisèrent l'emprunt de six cent mille florins que M. le prince d'Ostfrise fit faire sous leur cautionnement. « Cette somme était destinée à soutenir la compagnie formée à Ostfrise pour la pêche de la baleine, dont le commerce s'étendait chaque jour davantage par la consommation extraordinaire de fanons ou côtes de baleines employées pour les cerceaux des femmes. »

Si l'on veut se donner une idée de la dépense qu'occasionnaient les toilettes extravagantes du siècle dernier, il suffit de lire la *Satire nouvelle contre le luxe des femmes*:

On ne sait si leur taille est grossière ou menue;
Une étoffe, Damon, entassée en monceaux
Peut servir à couvrir de terribles défauts.

. . . .

Je sais que, grâce au ciel, je n'ai ni femme ni fille;
Ainsi ce mal commun ne me touche pas tant
Que tel qui chaque jour en a pour son argent;
Mais je ne laisse pas d'en sentir quelque atteinte.

. . . .

Mon procureur, avide autant qu'on le peut être,
Par ses vexations, me fait assez connoître
Qu'au luxe de sa fille un plaideur doit fournir.

. . . .

Il me faut débourser mes beaux écus comptans,
Tantôt pour falbalas, tantôt pour abattans,
Et le quart tout au moins de l'argent que je donne
Est pour *rayon*, *Mary*, *Colinette*, *crémone*,
Sourcils de Hanneton, *mousquetaires*, *souris*,
Battanpouce, *assassins*, *suffoquans*, *favoris*.
Ma mémoire, Damon, n'est pas assez fidèle
Pour pouvoir achever toute la kirielle.
Pretintaille est à part, car c'est là le gros lot;
Et tu veux cependant que je ne dise mot?
S'il faut chez le marchand aller faire une emplette,
Ne fût-ce que d'un rien, j'en reviens bourse nette.

Félicitons-nous : un bon cachemire aujourd'hui nous met à l'abri de toutes ces fanfreluches ruineuses. Nous

n'avons plus à craindre que les volants..., et les dentelles, et les bracelets, et les broches, et les bavolets, etc., enfin, le strict nécessaire. Les pères et les maris peuvent se rassurer.

A partir de 1728, la fureur des paniers ne connut plus de bornes; la reine elle-même tomba dans ce travers et trouva moyen de l'exagérer. Il en résulta un conflit qui faillit faire révolution et causa bien des insomnies à ce pauvre cardinal de Noailles. On lit dans le *Journal de Barbier*, publié par Charpentier : « On ne croirait jamais que le cardinal a été embarrassé par rapport aux paniers que les femmes portent sous leurs jupes pour les rendre larges et évasées. Ils sont si amples qu'en s'asseyant cela pousse les baleines et fait un écart étonnant, en sorte qu'on a été obligé de faire des fauteuils exprès. Il ne peut pas tenir plus de trois femmes dans les grandes loges de spectacle. Cette mode est devenue extravagante, comme tout ce qui est extrême, de manière que les princesses étant assises à côté de la reine, leurs jupes, qui remontaient, cachaient celle de Sa Majesté. Cela a paru impertinent; mais le remède était difficile. A force de rêver, le cardinal a trouvé que, sous prétexte de réserver les places de Mesdames de France, il resterait toujours un fauteuil libre de chaque côté de la reine. »

Mais l'affaire ne s'arrêta pas là : comme il y avait eu de la distinction entre la reine et les princesses du sang, celles-ci voulurent en avoir avec les duchesses, et elles obtinrent un tabouret vide entre elles. Les duchesses fulminèrent à leur tour, leurs maris prirent la mouche, et il parut un libelle injurieux que l'opinion publique attribua au duc de la Trémouille ou au chevalier de Rohan-Chabot. Heureusement pour l'auteur, la police ne put découvrir son nom; mais, par arrêt du Parlement du 28 avril 1728, le libelle fut brûlé de la main du bourreau, au bas du grand escalier du Palais.

De toutes parts alors on attaqua l'usage à la mode. La Comédie-Italienne joua la comédie des *Paniers* ou les *Vieilles précieuses*. Legrand avait déjà fait jouer à Chantilly, en 1722, puis à Paris, en 1723, les *Paniers* et les *Rendez-vous nocturnes*, parades très-amusantes. Mais rien n'approcha, pour la violence ni pour la gaieté, des sermons ni de quelques mandements devenus célèbres. On a, sur ce sujet, d'éclatantes sorties du P. Bridaine; un curieux sermon intitulé: *De l'indignité et de l'extravagance des paniers* pour des femmes sensées et chrétiennes; l'*Entretien d'un confesseur et d'une pénitente sur les paniers*.

Enfin, le 5 septembre 1732, l'archevêque d'Arles, Jacques de Forbin-Janson, lança un mandement qui finissait ainsi : « Nos anciens poëtes provenceaux auraient pu justement appeler *crebeçaos de magaigne* — je n'ose pas traduire l'épithète — ou banastes d'infer (corbeilles d'enfer) ces paniers qui méritent l'humiliant non d'*opercula iniquitatis*. »

C'est seulement en 1759 que M[lles] Clairon et Hus, à la Comédie française, eurent le courage de quitter à la scène « cette monstrueuse machine appelée panier » pour chercher à peindre aux yeux les caractères nationaux des personnages qu'elles représentaient. Ce trait d'audace encouragea quelques femmes de goût à réduire un peu l'ampleur de leurs robes, et le sieur Panard, tailleur, dans la rue du Petit-Lion, annonça, dans la *Feuille nécessaire* du 3 septembre 1759, un appareil nommé *considération* « pour soutenir les robes avec grâce, sans panier et sans être obligée de porter un trop grand nombre de jupons. »

Cette invention n'était pas autre chose que le petit matelas appelé dès lors *dos de crin*, dont les *dos de Paris* modernes furent encore un diminutif. Pierre de Loyer, que j'ai cité plus haut, avait déjà signalé cet expédient dès 1554.

La production la plus complète et la plus spirituelle qu'ait inspirée la mode des paniers est une pièce anonyme presque introuvable, publiée en 1727 par le chevalier D..., sous le titre de : *Satyre sur les cerceaux, paniers, criardes et manteaux volants des femmes, et sur leurs autres ajustements*, et qui va être incessamment réimprimée dans le *Trésor des pièces rares ou inédites*, de M. Auguste Aubry.

Cette satire est, dans son genre, un petit chef-d'œuvre de finesse et de malice.

A. DE LA FIZELIÈRE.

MÉTIERS ET CARRIÈRES

—

LES BUREAUX D'ÉCRITURES

I. — Vue d'ensemble.

C'est généralement quand on est sans emploi à Paris, à bout de ressources, quand on a descendu toute cette sombre spirale de l'attente vaine, des démarches inutiles, qu'on apprend l'existence des *Bureaux d'écritures*. Conduit par la désespérance devant certaines affiches ou dans les vestibules des offices de placement, vous entendez des infortunés comme vous, rassemblés là par le malheur ou la misère, parler de ces bureaux avec effroi, comme d'un lieu où ils redoutent de retourner ou dont ils cherchent à s'arracher.

Donnons-en d'abord une idée générale. Ceux de ces bureaux qui ont une réelle importance, occupant par exemple de vingt à vingt cinq employés, ne sont pas très-nombreux à Paris. S'il y en a une vingtaine, c'est tout. Dans ces établissements, il y a presque toujours du travail; le personnel est à peu près fixe. Mais viennent après eux une multitude de petits bureaux, ayant un jour douze ou quinze employés occupés, le lendemain n'en ayant que quatre ou cinq.

Certains de ces ateliers d'écriture ont une spécialité pour laquelle ils sont connus : transcription des drames, des vaudevilles, etc., ou de la musique; travaux pour la Bourse, traductions diverses, confection de devis, de mémoires pour des entrepreneurs, inscriptions des noms et des adresses sur des bandes ou des enveloppes destinées aux prospectus, imprimés, etc., enfin écritures judiciaires.

Mais dans le plus grand nombre de ces bureaux on fait de tout. Le patron court les études d'avoués, de notaires, d'huissiers, le palais de justice, le tribunal de commerce, les agences de constructions, les cercles des gens de lettres, les théâtres, les grands magasins, etc.; il en rapporte du travail de tous genres. Idylle à copier et dossier d'un procès en séparation de corps se trouvent parfois côte à côte dans sa serviette, voisine d'un projet de statuts de quelque société baroque ou du plan d'un hippodrome quelconque.

Toutefois, le travail le plus abondant, celui qui forme le fond courant de la besogne et qui occupe la majorité des employés est, selon les bureaux, ou la confection des adresses de bandes, ou bien ce qu'on appelle la *copie de pièces*.

II. — Les bandes. — Les listes. — Explorateurs du *Bottin*. — Géographie spéciale. — La copie de pièces.

Les bandes, quelle glèbe aride que cela !

Voici, généralement, ce qui se passe dans les bureaux où on cultive cette partie :

Un monsieur quelconque, un droguiste qui a découvert un nouvel ingrédient, l'agent d'une société financière, ancienne, nouvelle ou future, l'administrateur d'un de nos grands magasins de nouveautés, a-t-il des prospectus à faire répandre en France, en Europe ou dans les cinq parties du monde, — il apporte ses imprimés au patron du bureau d'écritures. Celui-ci est à même de satisfaire à toutes les exigences de destination ; il a tous les *Bottins* imaginables, cahiers séparés, manuscrits ou imprimés, par nation, par département, par commerce, industrie ou profession. Vous voulez adresser une circulaire aux droguistes de France? voilà les noms et adresses; aux lampistes de la Calabre? aux capitalistes du Soudan? aux opticiens de la Patagonie? voici la liste complète.

Le vulgaire des mortels n'imaginera jamais jusqu'à quelles limites les frontières du *Bottin* ont été reculées, au point de vue du détail comme à celui de l'étendue, par certains chercheurs acharnés. Car il y a en ce genre des chercheurs qui, dans des mansardes, pâlissent sur un Bottin, l'explorant, le fouillant pour en extraire une liste nouvelle, comme des exégètes qui interrogent l'Apocalypse. Heureux celui qui a découvert une spécialité ignorée et qui, en lisant les huit cents lignes de chacune de ces trois mille pages, parvient à former une liste inédite! Il la porte à un patron de bureau d'écritures : c'est vingt, trente ou cinquante francs, selon l'importance où les ressources qu'offre la liste.

(A continuer.) A. Brébion.

LES AUBERGES EN ESPAGNE

Il n'y a que de légères nuances entre la *parador*, la *mesen* et la *posada*, auberges où l'on reçoit voyageurs, chevaux, mulets et bestiaux. La *venta*, ou cabaret, est un bâtiment en ruines, abri fort peu confortable, sur la route.

Dès le quinzième siècle, la rareté et le mauvais état des auberges avaient attiré l'attention des souverains; c'est ce que nous apprend Navagiero, qui parcourait l'Espagne en 1523.

Les « rois catholiques » avaient fait élever dans un des endroits les plus sauvages de la Sierra-Morena une espèce de caravansérail ou de maison de refuge pour les voyageurs, qu'on appelait *venta del Palacio*.

Dans les *venta*, le lit est généralement, comme alors, formé de quatre planches mal rabotées posées sur deux bancs inégaux, et d'un matelas si mince qu'il ressemble à une courte-pointe ; lequel matelas est tout couvert de bosses qu'on prendrait au toucher pour des cailloux.



Intérieur d'une posada en Espagne.

L'auteur du curieux *Voyage d'Espagne fait en* 1655, un Hollandais, dit : « Dès qu'on est arrivé dans l'hostellerie, on demande s'il y a des lits, et, après s'en estre pourveu, il faut ou donner de la viande crue que l'on porte ou en aller acheter à la boucherie... Lorsque l'on est à la taverne, il faut aller acheter pain, vin et œufs... La cuisine est un lieu où l'on fait le feu au milieu, sous un tuyau de cheminée d'où regorge la fumée comme dans une renardière... On a assez disné lorsqu'on en a vu la table... »

« C'est, dit Swinburn, la même huile rance qui leur sert pour la lampe, le potage et la salade ; dans les auberges, on pose ordinairement la lampe sur la table, afin que chaque personne puisse y prendre la quantité d'huile dont elle a besoin pour son repas... »

Les Espagnols eux-mêmes, Ponz entre autres, déplorent le mauvais état de leurs auberges. — M.

L'imprimeur-gérant : A. Pougin, 13, quai Voltaire, Paris.

ŒUVRES DE MAITRES



Fête vénitienne. — Tableau de Watteau.

Quand nous avons publié (*voy.* 2e année, pag. 134) le *Gilles*, qui est actuellement exposé au Louvre parmi les nombreux chefs-d'œuvre légués par M. Lacaze à notre musée national, nous avons joint à la reproduction de

cette toile magistrale une notice sur l'auteur, dont la vie a été marquée de tant de tristesse, et dont la réputation n'a été consacrée que trop longtemps après sa mort.

La *Fête vénitienne*, que nous donnons aujourd'hui, est une autre page fort importante du maître, et qui montre tous les côtés à la fois gracieux et naturels de ce talent essentiellement large dans le genre charmant et rêveur, dans des créations qui semblent appeler les plus riantes idées.

Là est le tempérament propre de cette puissante individualité; là est ce qui distingue ses œuvres de toutes celles de ses contemporains.

VARIÉTÉS

—

LES MARTYRS DE LA SCIENCE

Il y a dans Paris des hommes qui se sont conquis, à force de mérite et de travail, les quatre bonheurs les plus enviés ici-bas : la science, la considération, la renommée et la fortune. Presque tous n'ont pu arriver à ce but qu'après avoir traversé les premières périodes de l'âge mûr. Vous allez croire sans doute qu'ils jouissent paisiblement de ces victorieux moyens de bien-être, et qu'arrivés au sommet des désirs humains, ils s'arrêtent pour se reposer.

Écoutez-moi bien : Je connais un de ces hommes, — et c'est là l'histoire de presque tous; — il se fait éveiller à quatre heures du matin, afin de trouver deux heures durant lesquelles il puisse écrire les idées hardies et puissantes amassées dans son cerveau. S'il ne prenait point avec tant de courage sur son sommeil, le jour où la mort le frapperait il ne resterait de sa science rien qu'un nom; ses immenses travaux demeureraient perdus pour sa gloire; chaque jour on en recueillerait les bienfaits sans savoir à qui on les doit. Ces deux heures, on les lui dispute, et la plupart du temps il faut qu'il les cède. Avant qu'il fasse jour, souvent même au plus profond de la nuit, on accourt chez lui, on l'éveille, on l'appelle à grands cris, avec du désespoir et des larmes. Alors il quitte tout, repos et travail, car là où on l'appelle, il y a des souffrances à soulager et du bien à faire. Le voilà donc qui se jette dans sa voiture et qui court, au plus vite galop de son admirable attelage, porter le soulagement et la vie au chevet d'un mourant. Tandis qu'avec le merveilleux diagnostic qu'il doit à son organisation supérieure plus encore qu'à ses études, il reconnaît la cause du mal et indique les moyens de le combattre, on est venu plusieurs fois l'interrompre et l'appeler. D'autres créatures qui souffrent réclament son aide. Il ne peut pas faire un pas sans que l'on sache d'où il vient et où il va ; on le poursuit, on le réclame partout.

La matinée se passe ainsi : quand arrive l'heure de son cours à l'hôpital qu'il dirige, souvent il n'a point encore pris d'aliment. Le savant docteur qui prescrit d'admirables règles d'hygiène les néglige pour lui-même. N'importe! Il s'essuie le front et il déjeune debout et à la hâte. Tout en allant de lit en lit, ses élèves le suivent et recueillent avec respect ses moindres paroles, car chacune d'elles jette une puissante clarté dans la science chirurgicale. Un Spartiate s'étonnerait devant son laconisme, qui dit tout avec le moins de mots possible. La clinique terminée, il professe une courte leçon, et, entouré de personnes qui viennent réclamer ses soins pour des malades, il traverse la cour de l'hospice suivi d'une véritable foule. Il écoute, comprend, répond, promet, prescrit, s'élance dans sa voiture et se rend chez lui, où son antichambre, son salon et sa salle à manger regorgent de personnes qui l'attendent avec anxiété. Il reçoit tour à tour dans son cabinet chacun des clients, et malgré les maladies étranges, diverses, opposées qui viennent successivement lui présenter leurs symptômes multiples et mystérieux, jamais son attention ne se fatigue, jamais la netteté de son coup d'œil ne s'obscurcit. Et pourtant voilà que de toutes parts on vient le réclamer et l'arracher à sa consultation. Il ne se trouble point, il ne s'effraye point; il reste calme, patient, serein et lucide. Enfin, à quatre heures, il remonte en voiture. L'attelage que l'on met à cette voiture est le troisième qu'il va fatiguer depuis le matin. Il recommence à courir Paris. Je n'ai jamais pu découvrir à quelle heure et comment il dîne : ni la famille, ni les affections, ni le bonheur d'une soirée au coin du feu ne lui sont possibles. Il va, il va toujours, il va sans cesse, Juif errant poussé par les impitoyables mains de la science et de la charité. Minuit sonne souvent quand il rentre chez lui, heureux si quelqu'un ne l'attend point à la porte pour lui dire :

« Monsieur, si vous ne venez pas. ma mère va mourir. »

Alors il sent une larme qui mouille ses yeux, car la bonté de son cœur égale son immense savoir. Il repart avec le pauvre fils éploré et ne revient que longtemps après, mourant de fatigue, brisé, affamé de repos et de sommeil!... Et je vous l'ai dit, son domestique a reçu l'ordre de l'éveiller à quatre heures du matin, n'importe l'heure à laquelle son maître s'est couché! n'importe comment! n'importe quelles plaintes jette le pauvre endormi. Le domestique ne peut s'éloigner qu'après avoir vu le médecin hors du lit, enveloppé dans sa robe de chambre, assis devant son bureau et en face de sa lampe qui brille. Puis la victime de la science recommence comme elle a fait hier, comme elle fera demain. Il a des amis qu'il aime tendrement, qui lui portent une affection fraternelle, et il ne les voit que lorsqu'ils sont malades. Un jour, l'un d'eux recourut à la ruse innocente d'une maladie supposée pour deviser un quart d'heure avec lui. L'excellent homme rit de la plaisanterie, s'en réjouit, fit à la hâte un joyeux petit déjeuner où il s'amusa comme un enfant, puis en partant il dit :

« N'use plus de ce moyen; donne-m'en ta parole, car si tu devais y recourir encore, dans le doute je ne pourrais plus venir te voir. Je n'appartiens qu'à ceux qui souffrent. »

Et il partit au galop de ses chevaux.

Depuis ce matin-là, c'est-à-dire depuis de longues années, les deux amis ne s'étaient point vus. Un jour l'écrivain flânait paisiblement sur le boulevard, rêvant au soleil, s'arrêtant aux vitres de chaque magasin, s'extasiant devant les charmantes femmes si mignonnement parées qui passaient devant lui, et rêvant à je ne sais quelle pensée d'étude fermentée dans son cerveau... Tout à coup, il voit une voiture qui accourt de loin; il en distingue la forme, la livrée, les magnifiques chevaux, et le voilà qui fait signe au cocher de s'arrêter. Le cocher, qui reconnaît un malade de son maître, obéit; la portière s'ouvre, et les deux amis, l'un à côté de l'autre, se pressent la main, échangent de bonnes paroles et se racontent gaiement les mille choses folles qu'ont à se dire deux personnes qui s'aiment, lorsqu'elles ne se sont point vues depuis longtemps. Cependant la voiture allait, allait toujours, et l'écrivain, étonné qu'elle parcourût un si long espace et ne s'arrêtât point devant le logis de quelque malade, s'enquit enfin du lieu vers lequel on l'emmenait.

« Dans le faubourg Saint-Germain, chez un docteur américain arrivé depuis peu de jours à Paris et témoin

d'expériences curieuses faites à Lancastre sur la vie de l'homme. Cela doit t'intéresser. Assiste à cette conférence. »

La voiture s'arrêta enfin. Ils montèrent un de ces larges escaliers du dix-huitième siècle que l'on ne trouve plus que de l'autre côté de l'eau, et on les introduisit dans un appartement meublé avec une exquise recherche. Un jeune homme d'une grande beauté et d'une extrême distinction de manières vint au-devant d'eux; il s'exprimait avec facilité en français, et il dit en peu de mots l'admiration enthousiaste que lui inspirait l'illustre médecin, Cependant ce dernier était impatient d'aborder le sujet d'entretien qui lui avait fait abandonner, durant une heure, ses malades, et il le fit avec la naïve et bonne brusquerie qui le caractérise.

« Vous avez fait de curieuses expériences sur un condamné? » dit-il.

L'Américain passa sa main blanche, et qu'eût enviée une femme, dans les boucles dorées de ses cheveux blonds, sourit avec grâce et rougit un peu, mais seulement par la timidité qu'il éprouvait en présence d'un glorieux maître de la science médicale.

« Oui, docteur, répliqua-t-il. Le condamné se nommait Henri Cobler. C'était une espèce de sauvage, moitié Peau-Rouge et moitié Européen. Il avait commis seize assassinats, et parlait de ses crimes avec l'aisance et presque la satisfaction d'un chasseur qui raconte ses prouesses sur le gibier. Habitué depuis vingt ans à se jouer de sa vie et de la vie des autres, il envisageait la mort avec sang-froid. On ne pouvait, n'est-il pas vrai, trouver un sujet plus « agréable » pour faire les études que nous projetions? »

Mon ami répondit à cette question, quelque peu américaine, par un mouvement de tête et un murmure monosyllabique.

(A continuer.) S. Henry BERTHOUD.

SALLY LA PÊCHEUSE

Grande, forte, aux traits accentués, on l'eût prise pour un homme, quand elle partait à la pêche dans son paletot de travail, solidement boutonné et lié au-dessus des poignets contre l'envahissement de l'eau. Son pantalon lâche était de même serré par des courroies au-dessous du genou. Elle portait sur le dos la hotte aux poissons, à son bras gauche le panier aux crevettes, et sur son épaule droite le grand filet, avec tout l'attirail de pêche (*fishing-tackle*).

Il y avait une singularité frappante dans ce visage d'une grande régularité, tanné par les embruns de la mer : le regard était fixe, vague, comme privé de raison.

On l'appelait Sally (diminutif familier de Sarah), et on la disait d'origine juive.

Elle habitait une chaumière, près du rivage, sur la côte méridionale de l'Angleterre, dans le Devonshire. Quelques autres cabanes de pêcheurs s'élevaient dans ce même repli de terrain entre deux montagnes; la mer y formait une petite baie sablonneuse, où les bateaux pouvaient trouver un refuge à l'abri des vents.

Sally était veuve. Elle avait en une même minute perdu son mari et son unique enfant, garçon de douze ans. Ce jour-là, — un jour de juillet, — le soleil s'était levé dans toute sa beauté, et, sur la mer à peine ridée par une faible brise, ses rayons resplendissaient comme sur un miroir. Tous les pêcheurs avaient pris le large, et le mari de Sally avait emmené son enfant qui lui était déjà un aide utile.

Vers midi, des vapeurs s'élevèrent, s'accumulèrent, se répandirent de tous côtés, et la voûte du ciel ne tarda pas à s'obscurcir entièrement. Un premier souffle annonça la tempête. Les femmes, réunies sur le rivage, attendaient le retour de ceux qui étaient partis. Toutes les barques revinrent en effet heureusement... toutes, excepté celle du mari de Sally. Quand on l'aperçut enfin, se hâtant vers la terre, il était trop tard : la rafale sévissait en pleine fureur.

En avant de la baie se trouvait une chaîne de rochers, presque à découvert pendant la marée basse, mais recouverte presque entièrement par les eaux à la marée haute et formant un dangereux récif. Le vent et les vagues entraînaient la barque contre ces rochers. Elle faisait des efforts inouïs pour échapper à son destin, et c'était un spectacle navrant de voir cette coquille de noix lutter désespérément contre les hautes vagues et le vent déchaîné.

— Elle a disparu!... — Non ; la voilà! Regardez, regardez, elle tientencore bon. — Ah! Dieu, Seigneur!... Ils ne gouvernent plus... Ils vont être jetés sur le brisant. — Pas encore!... Dieu soit loué! le reflux de la vague les a emportés au large.

Ainsi parlaient et s'écriaient les pêcheurs, restés sous la pluie à contempler cette lutte émouvante.

Mais Sally ne les entendait plus. Elle s'était jetée dans un bateau, et toute seule, ramant avec une force incroyable, elle s'en allait chercher à sauver ceux qui pour elle étaient tout l'univers.

Hélas! avant de les avoir atteints, elle vit leur barque se briser en pièces sur le flanc du récif. Quelques débris surnagèrent; mais aucune forme humaine n'apparut, roulée par les vagues ou luttant contre elles : l'abîme s'était pour toujours refermé sur les deux victimes.

Sally restait à regarder fixément les flots, ne pensant plus ni à ramer ni à diriger son bateau. Elle aurait péri sans aucun doute à son tour, si quelques pêcheurs, qui, aussitôt après son départ, avaient suivi ses traces, ne l'eussent sauvée et ramenée au rivage.

Depuis lors, elle conserva toujours le même étrange regard, fixe et vague, et son visage, sans sourire, sans expression, semblait comme figé.

Elle n'était pas folle; mais, par les temps d'orage on ne pouvait l'empêcher de rester sur le rivage à contempler la mer et le récif avec une attention aussi opiniâtre que si les flots avaient pu lui rendre son mari et son enfant. Elle était bonne, serviable, et, à l'époque où je l'ai connue, tous les gens du voisinage l'aimaient.

Miss DURRAN.

LA DEVISE DE PARIS

(Fin.)

Les devises qui ont précédé le *Fluctuat nec mergitur* sont de deux ordres : les unes, contemporaines de la Renaissance, se rattachent à la mythologie; les autres, nées avec les guerres de religion, portent l'empreinte des passions de cette époque.

En 1549 eut lieu l'entrée solennelle de Catherine de Médicis. Corrozet, qui décrit les merveilles de cette cérémonie, nous apprend que « à la porte de Paris, devant le Chastellet, estoit un portique en plate peinture, de double rang de colonnes, dessus le plan duquel estoit assise une nymphe nommée la nouvelle Pandore, représentant Paris; sur sa teste estoit escrit en lettres d'or : *Lutetia nova Pandora*; et en la frise du bastiment estoit escrit : *Sospes, te sospite, vivam...* A l'un des bouts du pont Nostre-Dame estoit un arc triomphal, dessus lequel estoit un Tiphis

tenant un mast de navire garni de hunes et de voiles; à ses eostez estoient Castor et Pollux...; au milieu pendoit ce quatrin :

« Par l'antique Tiphis Argo fust gouvernée
Pour aller conquérir d'or la riche toison;
Et par vous, Roy prudent, a semblable raison
Sera nostre grand nef heureusement menée. »

Même allégorie nautique lors de l'entrée solennelle de Charles IX en 1571; au haut du mât d'un grand navire d'argent, représentant Paris, les voiles tendues et enflées par le vent, flottait sur une banderole eette devise : *Tumidis velis Aquilone secundo.* Toujours Typhis, Castor, Pollux, Argo et les Argonautes.

Mais à la renaissanee mythologique sueeèdent les guerres de religion; la rigoureuse orthodoxie eatholique et royale remplace, sur les armoiries de la ville, les dieux et les déesses du paganisme. Le plan de Paris, publié en 1609 par François Quesnel, attribue à la ville de Paris une devise qui est plutôt celle de la Ligue que celle du Béarnais. La voici :

Paris pour sa devise a un Dieu et un roy,
Ayant l'appuy des deux son règne est de durée.
Rien ne le sçauroit vaincre, et il sera l'effroy
De toute nation et de tonte contrée.
Sa grandeur ne sera jamais en désaroy.
Toujours dans son palais sera la saincte Astrée.
Son estat sera ferme, assisté de sa loy.

Une foy, une loy entretient en concorde
Et en vraye amitié les peuples, empeschant
Que parmy leur repos ne glisse la discorde
Qui fait contre le bon animer le meschant.
Garde ces quatre points, Paris, et te recorde
Toujours d'un Dieu, d'un roy, d'une foy, et taschant
Qu'avecques une loy ta volonté s'acorde.
Nul trouble par ainsy n'ira ton hur faschant.

Ces deux strophes ne sont que la traduetion en mauvaises rimes de la pensée exprimée par le prévôt des



La pêcheuse.

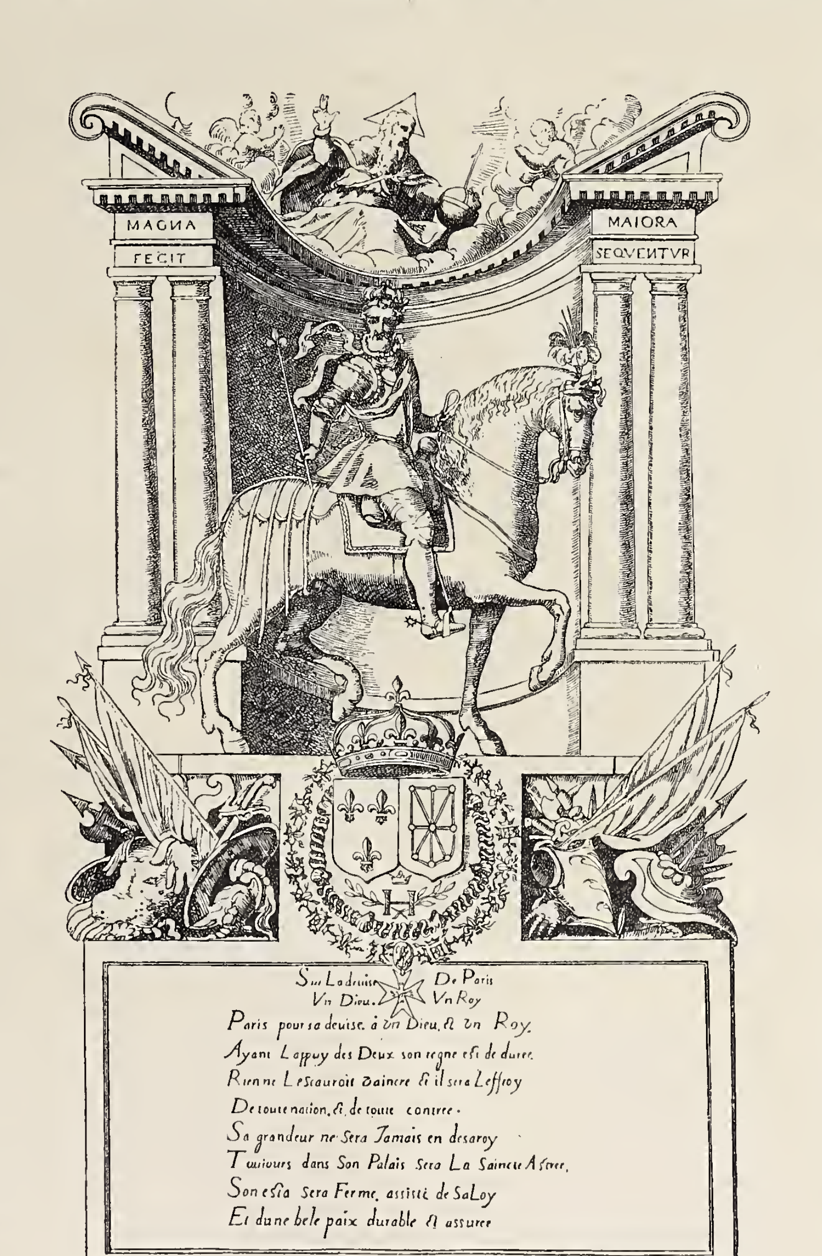
marchands Claude Guyot, haranguant, en 1549, le roi Henri II : « Sire, le simbole et devise que vostre bonne ville de Parie, capitalle de vostre royaulme, a porté d'ancienneté et porte encore de présent, ung Dieu, ung roy, une foy, une loy, témoigne suffisamment de la religion et vie catholique des habitans d'icelle. »

Au dix-septième et au dix-huitième siècle, les mêmes idées suggèrent des devises identiques sans qu'aucune d'elles soit l'objet d'une adoption officielle. Le navire parisien a toujours Dieu pour pilote, une seule foi et une seule loi pour ancres; mais la royauté est plus particulièrement sa boussole et son étoile polaire. Félibien et Lobineau traduisent cette pensée à leur façon : ils placent en tête de la première page de leur *Histoire de Paris* le navire symbolique voguant sous un ciel constellé de fleurs de lis d'or et se dirigeant sur ces étoiles protectrices, guides plus sûrs que ne le sont les astres. *Prælucent c rtius astris*, telle est la devise de la nef parisienne, et cette devise a pour commentaire les mots suivants : « La protection royale soutient mieux ma navigation que les astres ne la dirigent. »

Liberté absolue dans le choix des devises, mais prédilection marquée pour celles qui font allusion soit au navire symbolique, soit à l'unité monarchique et religieuse du royaume et de sa capitale, telle a été, depuis le quinzième siècle jusqu'au milieu du dix-neuvième, l'histoire des devises de la ville de Paris. C'est en 1853 seulement que l'administration municipale, représentée par M. le baron Haussmann, préfet de la Seine, a officiellement adopté le *Fluctuat nec mergitur*, seule devise vraiment impolitique, vraiment étrangère aux passions religieuses et mieux appropriée que toute autre au navire symbolique qu'elle accompagne.

Une telle devise rappelle admirablement, en effet, les dangers que Paris a courus, les révolutions qui l'ont agité; les crises de toute nature qu'il a subies, en même temps qu'elle exprime avec une brièveté énergique l'idée de vitalité, de force, de perpétuité qui caractérise la longue et glorieuse existence de cette ville. Semblable au navire qui, battu par la tempête, se relève plus fier sur le flot qu'il a vaincu et met à profit la fureur même des vents pour arriver plus vite au port, but de son long et périlleux voyage, l'antique et noble cité n'a pas seulement surnagé au-dessus des abîmes; elle y a puisé, avec une force nouvelle, la conviction que, si de nouvelles épreuves lui sont réservées, elle en sortira toujours victorieuse : *Fluctuabit, at numquam mergetur.*

L.-M. Tisserand.



La devise de Paris.

ORIGINE DES MOTS ET LOCUTIONS.

—

Saoul comme la bourrique a Robespierre. — L'anecdote suivante, que M. Quitard tenait du conventionnel Audoin, a été probablement l'origine de cette locution singulière.

Vers la fin du printemps de 1792, Robespierre était allé à Ermenonville, avec la famille Duplay, pour visiter, dans les environs, les divers endroits illustrés par le séjour de J.-J. Rousseau, dont il se vantait d'être le disciple. Ce pèlerinage se fit, suivant l'usage du pays, sur des ânes, dont la dernière halte fut au bord de la rivière où était la gondole destinée à passer les pèlerins sur l'île des Peupliers, dans laquelle est le tombeau du philosophe génevois. L'ânier, chargé d'attendre leur retour, chercha un refuge avec ses bêtes contre la chaleur du soleil sous un hangar voisin, où quelques paysans étaient en train de prendre leur repas. Ceux-ci ayant su de lui qu'un de ses ânes avait servi de monture au fameux orateur du club des Jacobins, s'empressèrent de fêter l'animal patriote. Ils l'invitèrent à manger et à boire avec eux; ils le gorgèrent de pain trempé dans du vin, ce qui le rendit plus soûl que l'âne de Silène au temps des vendanges, et plus rétif que l'ânesse de Balaam. Il se roula par terre, les quatre fers en l'air, comme on dit, refusant de se

relever, malgré les jurements de son maître qui le traitait de fainéant et de vaurien, en faisant jouer rudement martin-bâton sur ses côtes.

Robespierre, arrivé de l'île des Peupliers pendant cette scène, apprit en souriant ce qui l'avait produite et la fit cesser en recommandant d'avoir pitié de la pauvre bête. A ces mots, les citoyens paysans firent entendre de sympathiques acclamations, auxquelles le baudet joignit, comme par reconnaissance, son braire le plus strident.

MÉTIERS ET CARRIÈRES

LES BUREAUX D'ÉCRITURES

(Suite.)

Le chercheur est généralement un ancien employé de bureau d'écriture qui a quitté l'ornière grâce à sa sagacité. Il y en a qui ont du génie. Pour ceux-là le *Bottin* est un champ trop banal, trop restreint. Eux, ils défrichent des terres inconnues. Le travail est long, patient; nul ne saura jamais ce qu'il a coûté de démarches, de recherches, de rebuffades, mais il en sort une œuvre comme la liste des bossus ou des pieds-bots de France, des chauves du grand monde, etc. Entrevoyez-vous ce que sera payé un document pareil par un tailleur, un bottier ou un chimiste capable de tirer parti d'un prospectus délicat et persuasif?

Après ces chercheurs de cabinet vient encore le chercheur de la rue. Courant les mairies et certaines administrations, il trouve à y confectionner des listes, éphémères, c'est vrai, mais qui ont bien leur valeur elles aussi. Il relève les mariages annoncés, les baptêmes, les décès. Et c'est grâce à lui que tous les futurs reçoivent dans la quinzaine qui précède leur mariage une multitude de prospectus leur offrant meubles, pendules, vaisselle, trousseau, dragées, etc.

L'homme supérieur, parmi les chefs de bureau d'écriture, est celui qui a pu réunir la plus grande collection de ces listes. Aussi veille-t-il à ce qu'on n'en prenne pas copie.

Le *Bottin* des planètes est certainement dans sa collection.

Presque tous ces bureaux se chargent du découpage des bandes. Un seul homme, ou une femme, quelquefois la bonne de la maison, à temps perdu, ou même un gamin, suffit à découper des bandes pour un bureau de huit ou dix employés. Il, ou elle, n'a qu'à venir de temps en temps pousser une sorte de rabot à longue lame, qui glisse dans la rainure d'un établi sur lequel sont pressées des rames de papier placées sur champ. Chaque coup de rabot taille plusieurs centaines de bandes.

Quelques-uns de ces établissements font même les enveloppes; alors un atelier, ordinairement composé de femmes, est annexé au bureau. Enfin il y en a qui se chargent aussi de la distribution dans Paris. Dans ce cas, l'établissement prend les allures d'une administration des postes. Il a une escouade de porteurs ayant un uniforme qui affecte de la ressemblance avec celui des facteurs de la rue J.-J. Rousseau. Ces simili-facteurs partent ensemble le matin, chargés d'un énorme *cartable* en cuir, bourré, débordant de prospectus de tous genres, de catalogues, de publications, etc. Ils marchent de l'aurore au crépuscule; beaucoup font plusieurs tours dans la même journée.

Il faut avoir vécu quelque temps dans un de ces établissements pour avoir une idée de ce qui se distribue d'imprimés dans Paris. Cela formerait une montagne. C'est par millions qu'il faudrait compter pour les dénombrer.

Outre un fond courant, se renouvelant tous les jours et offrant en fait de prospectus, d'annonces, de circulaires, etc., une variété et des types capables de stupéfier la plus extravagante imagination, il y a des poussées périodiques ou occasionnées par les circonstances les plus diverses. L'approche d'une nouvelle saison, d'une fête, du jour de l'an, fait pleuvoir des avalanches de catalogues, de prix-courants, etc.

Un honorable savant vient-il de démontrer que le printemps va être prodigieusement fécond en hannetons dans telle province, voilà une nuée de prospectus pour insecticides ou pour procédés de destruction; et vite les listes des agriculteurs de toute la région; vite dix ou quinze mille bandes!

L'inscription des noms et adresses se fait avant que les bandes n'entourent les imprimés auxquels elles sont destinées. Une fois découpées, elles sont réunies par un bout, à l'aide d'une ficelle, formant ainsi des cahiers de deux cents, trois cents ou de cinq cents, selon la force du papier, et c'est sur ces cahiers que d'infortunés employés doivent transcrire le contenu des listes. Vous voyez comme c'est commode; les bandes flottent, se tordent, viennent par deux ou par dix sous la main gauche qui essaye de les tourner rapidement pendant que la main droite s'efforce de dévorer le papier et écrit le plus vite possible, sans arrêt.

Et songez ce qu'il faut de dextérité pour gagner sa vie à ce travail! Sont payées vingt-huit sous le mille (vingt-huit sous, desquels il faut retrancher un tiers pour le patron, règle générale), les bandes portant les mots : Monsieur un tel, dans telle commune, tel département; sont payées trente-deux sous le mille, celles qui portent la qualification du destinataire; huit ou dix sous de plus, le mille, celles qui ont l'indication de la rue et du numéro, ce qui met la moyenne de la journée à 1 fr. 75 ou 2 fr.

Dans les bureaux bien outillés, il y a des timbres ou des composteurs pour inscrire le mot monsieur et même la qualification. L'employé est libre d'en user, mais alors il est obligé de feuilleter deux fois ces horribles cahiers de bandes. Puis ces centaines de coups de timbre qu'il doit donner précipitamment finissent par lui crisper tellement le poignet qu'il est ensuite incapable d'écrire vite. En somme, l'usage du timbre n'est pas pour l'employé un moyen d'aller plus vite, c'est seulement un procédé pour varier sa fatigue.

En outre le galérien des bandes reste toujours la proie du hasard. Entre les détails prévus par le tarif, existent d'autres détails qui, sous des dehors insignifiants, viennent ou accabler ou secourir un malheureux.

Supposez que vous ayez à écrire mille bandes pour les propriétaires de Paris. Comme ça ira vite quand vous ferez la *rue Biot*, mais gare aux deux ou trois cents noms de l'*impasse du Marché de la porte Saint-Martin*. Oh! alors si on pouvait dire son fait au conseil municipal!... et ainsi des communes, des départements, etc.

Là, pourtant, il y a des hauts et des bas, mais où le malheur est sans compensation, c'est lorsque, pour une catégorie embrassant toute la France, la distribution des listes est faite par ordre alphabétique du nom des départements et que vous voyez vous arriver la Charente-Inférieure, l'Indre-et-Loire ou les Bouches-du-Rhône. Cela n'a l'air de rien un nom de département plus ou moins long, mais ce rien répété mille ou deux mille fois devient formidable.

Cependant il y a des apparences trompeuses. Les loustics du métier ne s'y laissent pas prendre. Que le patron

laisse le choix des listes à ceux qui arrivent les premiers au travail, ainsi que cela se fait souvent, vous verrez les vétérans, les initiés enlever lestement l'Ain, le Doubs, mais comme ils vous préféreront le Loir-et-Cher au Lot! C'est qu'ils savent qu'il y a par là-bas, sur les bords de cet affluent de la Garonne, un tas de noms à n'en plus finir. Ah! on apprend la géographie en faisant des bandes! La vénérable Bretagne est terrible avec ses noms composés, mais ce n'est rien à côté des anciens départements de l'Alsace ou à côté de la Pologne. L'infortuné qui est accablé sous une de ces listes aux millions de consonnes, passe un temps infini à en épeler les noms inextricables et en est presque réduit à les décalquer.

La copie de pièces, autre chose affreuse! C'est la transcription pour signification aux parties adverses de tous les documents judiciaires : requêtes, jugements, arrêts, etc., transcription que l'on doit faire sur papier timbré, en écriture renversée, serrée, microscopique, aveuglante. On copie ainsi des jugements dont la grosse a parfois jusqu'à quatre-vingts rôles.

Le rôle (recto et verso du feuillet) de copie est compté à 60 centimes, dont on diminue un tiers pour le patron (toujours). En travaillant rapidement et sans le moindre arrêt, il faut une heure et quart pour remplir un rôle. C'est-à-dire qu'après s'être arraché les yeux pour lire ces grimoires, s'être donné des crampes aux doigts et rompu la poitrine, à force d'être courbé, on a gagné environ 30 centimes par heure, quand on a du travail.

Dans ces conditions, calculez le temps passé à deviner ce qui est illisible, à coudre les cahiers, à tracer le papier, les heures sans ouvrage, etc., et vous arrivez à une moyenne de 1 fr. 75 par jour.

(*A continuer.*) A. Brébion.

HISTOIRE DES ALIMENTS

—

LES ORIGINES DU CHOCOLAT

Quand les Espagnols firent la conquête du Mexique, ils virent les habitants du pays se gorger avec délices d'une sorte de bouillie brune à laquelle, tout naturellement, ils se hâtèrent de goûter, mais qui leur parut le mets le plus exécrable dont il soit possible d'approcher les lèvres humaines. Dans cette bouillie, en effet, une certaine fadeur se confondait avec une amertume très-prononcée, relevée par la plus styptique âcreté. Tout en déclarant cet aliment digne d'être infligé pour pénitence aux criminels, ils s'enquirent des substances avec lesquelles il était composé. On leur montra d'abord une sorte de petite fève à enveloppe rousse, dont il fut d'autant plus facile de se procurer des spécimens qu'elle jouait dans le pays le rôle de monnaie courante et se trouvait par conséquent dans toutes les mains (numéraire de la valeur positive, au moins celui-là, puisqu'il avait sur l'or, l'argent et le cuivre le grand avantage qu'on pouvait s'en servir comme aliment après s'en être servi comme moyen d'échange (1); on leur fit voir ensuite des grains ronds, d'un beau jaune d'or, détachés de longs épis en fuseau, et certains fruits d'un rouge vif à peau luisante. On leur expliqua que la fève rousse étant grillée, puis broyée, donnait une espèce de pâte huileuse à laquelle on ajoutait une partie de farine obtenue en moulant les grains jaunes, et une partie de ces fruits rouges desséchés, et que le tout, étant bien malaxé, bien trituré, bien unifié, il en résultait le délicieux aliment national connu sous le nom de *Tchocolalt.*

Or, la fève rousse n'était autre que le *cacao*, qui apportait dans cette onctueuse mixtion son amertume; le grain jaune était celui du *maïs* qui donnait la fadeur, et quant au fruit rouge, c'était ce piment ou poivre long que nous connaissons pour l'avoir vu figurer dans nos bocaux de cornichons, et pour savoir que le jour où la fantaisie put nous prendre d'y porter la dent, il mit entièrement en feu notre palais et notre gorge.

Tel était le *tchocolalt* traditionnel des Mexicains. Les Espagnols ne firent pas grand cas de cet aliment incendiaire; mais prenant à part chacun des éléments dont il était fabriqué : « Voyons, se dirent-ils, examinons. Et d'abord le fruit rouge? Condiment de premier ordre, mais un peu violent pour être pris à pareille dose, supprimons-le et mettons-le en réserve pour être utilisé autre part. Maintenant le grain jaune donne en résumé une farine assez fade, essayons-la seule, en bouillie, *relevée* d'un peu de sel. — Euh! fade encore, mais passable et substantielle en somme. — Quant à la fève grasse, son amertume n'a rien d'exagéré. Si nous sucrions un peu... »

Et ils sucrèrent.... Et le chocolat, tel que nous le connaissons, se trouva inventé, qui, non-seulement fit les délices de la race conquérante, mais encore ne tarda pas à détrôner chez les vaincus leur affreux régal pimenté.

Si de l'époque de la conquête nous arrivons aux temps ou les villes mexicaines étaient devenues autant de cités espagnoles, nous voyons partout établies des *chocolateries* où débits de chocolat, analogues à nos cafés actuels, et il nous est démontré que, pour la population entière, le chocolat était une boisson alimentaire de première nécessité.

C'est, dit un ancien moine voyageur, à des religieuses, genre de personnes toujeurs habiles dans la préparation des œuvres délicates, que revient l'honneur d'avoir apporté de grands perfectionnements au chocolat dont elles relevèrent la saveur par des aromates, tels que la vanille, la cannelle, les fleurs d'orjevala, etc.

Les dames créoles étaient d'ailleurs si friandes de cette boisson qu'elles avaient imaginé de s'en faire apporter à l'église, pendant l'office. Cette coutume donna même lieu à d'assez vifs démêlés entre les belles preneuses de chocolat et l'évêque de Chiapa, qui, après mainte remontrance vaine, s'avisa un beau jour d'interdire l'accès de sa cathédrale aux servantes apportant à leurs maîtresses le délicat breuvage. Nous devons constater que la victoire, en ce cas, ne resta pas au prélat, car les dames désertèrent la cathédrale pour aller entendre l'office dans les couvents dont l'entrée était permise aux porteuses de chocolat.

Ce n'est pas d'ailleurs la seule fois où le chocolat fit parler de lui dans le monde religieux, car nous voyons qu'au milieu du dix-septième siècle, alors que l'usage commençait à en devenir fréquent dans nos pays, les théologiens disputèrent sur la question de savoir si l'on devait regarder le chocolat — à l'eau, bien entendu — comme une boisson ou comme un manger. Et pourquoi, s'il vous plaît, la mise en discussion d'un point en apparence futile? Par la grave raison que selon la manière de définir la nature du chocolat, les prêtres auraient ou n'auraient

(1) A l'époque de la conquête du Mexique par les Espagnols, la plupart des Mexicains payaient leur tribut au monarque en graines de cacao. Aussi Cortez en trouva-t-il plus de 1,200,000 kilos dans les magasins de l'empereur Montezuma. Ces graines se comptaient par *coutle* (100 amandes), par *xiquepil* (8,000 amandes) et par *carga* (24,000 amandes). L'usage des amandes de cacao comme monnaie persista; il fut même question de l'introduire en Espagne, et au commencement de ce siècle. M. de Humboldt, dans un de ses voyages au Mexique, y vit encore des peuplades qui n'avaient pas d'autre espèce monétaire.

pas pu en prendre, sans rompre le jeûne obligé, avant d'aller dire leur messe.

Il fut à ce sujet échangé beaucoup de paroles, répandu beaucoup d'encre, noirci beaucoup de papier, et même il fut publié plus d'un gros livre. La discussion dans laquelle les jésuites tenaient pour le chocolat boisson et les jansénistes pour le chocolat manger n'eut pas, croyons-nous, de conclusion formelle, mais il est évident qu'aujourd'hui, dans aucun pays, l'on ne croirait être en état de jeûne parfait après avoir pris une tasse de chocolat, même à l'eau, n'en déplaise à l'illustre *épistolière*, Mme de Sévigné, dont chacun connaît la spirituelle appréciation des vertus du chocolat : « Avant-hier, écrivait-elle, je pris du chocolat pour digérer mon dîner, afin de bien souper, et j'en pris hier pour me nourrir et jeûner jusqu'au soir : voilà de quoi je le trouve plaisant : c'est qu'il agit selon l'intention. »

Il va de soi, du reste, que le chocolat comme le café, comme le thé, eut ses partisans enthousiastes et ses détracteurs acharnés. Un médecin de Venise, par exemple, déclara que cet aliment, chaud (échauffant), visqueux, était d'un usage vraiment funeste puisqu'il provoquait une sorte de langueur fréquemment suivie de coliques et d'apoplexie; en même temps, un médecin anglais chantait les louanges du *nectar indien*, se trouvant en cela d'accord avec un médecin français qui affirmait, dans une thèse publique, que le chocolat était évidemment, en sa double qualité de boisson et d'aliment, la substance que



Branche de cacaoyer,
portant des fleurs, un jeune fruit et un fruit mur;
plus bas le fruit ouvert montrant l'arrangement des amandes.

les dieux prenaient sous le double nom de nectar et d'ambroisie.

Enfin, au milieu du siècle dernier, vint Linné qui ayant à donner un nom latin au cacao, le baptisa, des hauteurs pratiques de sa scientifique autorité, *Théobroma* (nourriture des dieux). Aujourd'hui, plus de quatre siècles d'expérience ont irrécusablement démontré que si l'on doit peut-être rabattre des honneurs en quelque sorte divins décernés au chocolat, il est impossible de ne pas y reconnaître un des aliments les plus agréables et les plus sains devenu généralement indispensable à de certaines nations, et tout au moins d'un usage aussi fréquent que salutaire dans la plupart des autres pays.

Eugène MULLER.

PROVERBES ESPAGNOLS



Aunque vistays la mona de seda,
Mona se queda.

Un de nos vieux écrivains, Saint-Julien de Balscure, a fait passer cet adage espagnol dans notre langue, quand il a dit : « Le singe est toujours singe, encore qu'il s'habille en prince, » et nous voyons que l'artiste à qui sont dus nos proverbes en action s'est particulièrement inspiré de cette version.

Voici, en effet, un singe portant riche manteau, sceptre et couronne, qui s'en va gravement, solennellement, pensant en imposer par cette mise et par ces insignes. Dieu sait le respect que lui témoignent les passants qui se sont mis à le suivre!

Il y a des chapeaux tenus à la main, mais des doigts qui font la nique; des échines courbées, mais des bras levés portant bâton... Ah! le beau sire! Ah! le majestueux personnage! Et comme il réussit bien dans son rôle superbe? Et comme on rit de ses ridicules prétentions!

Que cet avis aux singes voulant se donner des airs de princes ait de nombreux destinataires, nous ne voulons pas trop le savoir; mais ce que nous savons bien, c'est que ceux à qui il s'adresse n'auront nulle hâte de se l'appliquer.

PENSÉES

D'où vient qu'un boiteux ne nous irrite pas et qu'un esprit boiteux nous irrite? C'est à cause qu'un boiteux reconnaît que nous allons droit et qu'un esprit boiteux dit que c'est nous qui boitons; sans cela nous en aurions plus de pitié que de colère. — *Pascal.*

QUESTIONS ET RÉPONSES

VIIe. — Quel est l'empereur du Bas-Empire qui, revenant d'une expédition en Syrie, traversa le Bosphore sur un pont de bateau, planchéié et muni de parapets, avec tentures et branches d'arbres, pour rentrer dans Constantinople, sa capitale?

L'imprimeur-gérant : A. Pougin, 13, quai Voltaire, Paris.

LE MARDI GRAS

EN ITALIE, EN FRANCE, EN ANGLETERRE ET EN FRANCONIE

De tous les mardis le plus souhaité, le plus désiré parmi les classes populaires, est le *mardi gras*, ce dernier jour de la licence, de la folie et des déguisements qui permettent les gais propos et les paroles grivoises. Mais parmi les mardi gras de l'Europe, il en est un qui a un renom particulier, celui de Rome.



Le mardi-gras à Binche (Belgique). — Croquis d'après nature, par M. Von Elliot.

Le carnaval dure depuis dix jours; mais, le mardi gras, la gaieté est à son comble. Les voitures et les masques parcourent le Corso et les rues voisines, échangeant des bouquets, des dragées, du sucre ou du plâtre. Au moment de l'*Ave Maria*, tout le monde est en rumeur : la foule se rue, se précipite en tous sens, et chacun, à pied, à cheval, en voiture, se livre à toutes les joies, à toutes les excentricités. Il n'est pas un masque qui ne porte à la main une petite bougie allumée (*moccoletto*), et c'est à qui soufflera la bougie de son voisin. Quand une bougie est

éteinte, les plaisanteries éclatent de toutes parts sur la victime. Cela dure jusqu'au moment où la cloche du Capitole annonce la fin du carnaval. Alors arrive le repentir, le commencement du jeûne et des mortifications. Les fronts les plus audacieux se baissent et reçoivent la cendre, qui leur rappelle qu'ils doivent retourner en poussière.

Le mardi gras de Paris, qui jouissait autrefois d'une célébrité universelle, est aussi fou et peut-être plus dissolu que celui de Rome, mais il se termine d'une façon moins édifiante. Si quelques femmes vont implorer le pardon de certaines licences, la plupart des hommes n'y savent oublier les fatigues de trois jours de désordre, après le bal, que dans l'ivresse du festin et dans de nouvelles orgies. C'est un tableau repoussant dont il faut détourner les yeux.

A Venise, la place Saint-Marc est le grand théâtre où s'étale la pompe du carnaval. Il n'y a pas un masque qui ne s'y rende, aussi la foule est-elle immense. Beaucoup de dames se déguisent pour jouir de l'extrême liberté avec laquelle les masques peuvent paraître partout; mais rien n'est plus singulier que de voir, pour ainsi dire, toute la ville en masque. Des hommes, des femmes vont ainsi au marché, et il n'est pas rare de rencontrer des mères portant dans leurs bras des enfants déguisés.

Dans beaucoup de provinces, le mardi gras porte encore le nom de *mardi des crêpes*. Jadis, après que les fidèles avaient fait la confession exigée par la discipline de la primitive Eglise, on les autorisait à se livrer à la joie et aux divertissements, sans qu'il leur fût permis toutefois de manger de la viande. De là la coutume de servir en ce jour des crêpes et des beignets, comme un régal pour remplacer des aliments plus solides.

L'usage voulait que le mardi gras chaque personne fît sauter elle-même dans la poêle les crêpes qu'elle devait consommer. Il n'en était pas seulement ainsi en France : on agissait de la même manière en Angleterre : « C'est le jour où riches et pauvres se régalent dans le même plat; toutes les panses se bourrent à plaisir de beignets jusqu'à ce qu'elles soient pleines; les garçons et les filles font chacun à leur tour sauter les crêpes dans la poêle, et la cuisine retentit de grands éclats de rire quand on voit les crêpes tomber par terre. »

Le jour du mardi gras s'appelle, en anglais *shrove-day*, le mardi de la confession. En Ecosse, il porte les noms de *fastronevin*, *fasternseen* et *fastenseen*, qui, tous, signifient la veille du jeûne. Ce nom, plus ancien que le nom anglais, se retrouve chez les Allemands et les Hollandais. Les premiers disent *fastenabend* et les seconds *vastenavond*.

Jadis, à Newcastle, dans ce jour d'indulgence permise, on sonnait à midi la cloche de Saint-Nicolas, et à ce moment les boutiques, les magasins et les établissements publics se fermaient; le reste du jour était consacré à la joie et aux divertissements. On s'y livrait à des extravagances souvent grossières. Aujourd'hui, il ne reste presque plus rien des plaisirs du carnaval : le protestantisme a tout prohibé, si ce n'est la satisfaction de manger des crêpes.

Dans le bas peuple du nord de l'Angleterre, le lundi gras est encore appelé le *lundi des tranches*, à cause de l'ancienne coutume de se régaler ce jour-là d'œufs sur des tranches de pain, auxquelles on substitua plus tard des tranches de viande.

Le mardi gras est partout le dernier jour des mascarades et danses du carnaval, restes évidents des anciennes saturnales que l'Eglise a toujours blâmées, sans pouvoir les détruire. Il y a là une association évidente des pratiques du culte païen avec les rites du christianisme, et l'on reste étonné des profondes racines que ces jours de licence ont conservées dans les esprits. Après avoir lutté avec énergie contre le torrent, les Pères de l'Eglise ont dû céder à la force des habitudes et des passions. Ces usages ridicules, ces superstitions absurdes ont résisté mille ans et plus à l'empire de la religion; mais ils semblent vouloir disparaître sous l'influence philosophique de notre temps.

Dans la Franconie, les extravagances et les débauches qui avaient lieu le dimanche, le lundi et le mardi, rappelaient les actes de dissolution des anciennes Lupercales. Nouveaux prêtres de Pan, les Franconiens, durant ces jours gras, couraient nus par les rues, frappant indistinctement tous ceux qu'ils rencontraient avec de petits sacs remplis de cendres qui leur tenaient lieu de fouets. Le mercredi, premier jour du carême, les filles, réunies, s'attelaient à une charrue, qu'elles promenaient au son de la trompe, puis elles allaient la précipiter dans le fleuve ou le lac voisin, comme une sorte d'expiation des orgies dont les jours précédents avaient été témoins.

Plusieurs villes du midi de la France ont conservé la coutume de promener un immense mannequin que l'on va jeter dans la rivière, le mercredi des cendres, en chantant : « Adieu, pauvre carnaval! » Mais il est un usage qui s'est perpétué jusqu'à nos jours et que le peuple parisien a conservé jusqu'à la chute du second Empire; nous voulons parler de la promenade du bœuf gras. Cette promenade rappelait jusque dans ses moindres détails les restes du culte et surtout des sacrifices que les païens faisaient jadis aux dieux. Cependant, malgré son antiquité, malgré sa persistance à travers les siècles, la promenade du bœuf gras a disparu dans la tourmente qui a suivi la guerre civile et la guerre étrangère en 1870-71.

Eugène d'Auriac.

EN BELGIQUE

Une toute petite cité de la Belgique, Binche, voit se renouveler, chaque année, le mardi gras, ses festivités carnavalesques entraînantes. Ce jour-là, les petites ouvrières de la laborieuse cité dentellière ont revêtu de beaux et riches costumes, pour lesquels elles ont économisé toute l'année et se sont privées même — il y a partout de mauvaises langues — des vêtements les plus indispensables... Enfin, on le dit, et nous ne serons pas démentis. Ce qui est vrai, c'est que le carnaval attire chaque année à Binche une foule qui double au moins sa population. On y vient de Charleroi, de Mons, de Tournai, de tout le Hainaut, du Namurois et de Bruxelles; et quiconque n'a pas vu le carnaval à Binche n'a rien vu.

D'aucuns prétendent, et notre ami von Elliot, l'archéologue, est de ce nombre, que les *Gilles*, la figure typique de la mascarade de Binche, doivent être une représentation continuée des us et coutumes antérieurs de plusieurs siècles.

Le matin, dès dix heures, le tambour bat aux champs, les *Gilles* arrivent en grande hâte à leurs différents postes. En ce moment, ils sont coiffés d'une espèce de bonnet de nuit. Chaque groupe s'amuse pendant un certain temps, à sa façon; puis, tous se réunissent sur la grand'route; ils se mettent en mouvement, toujours au son du tambour, et non en marchant, mais en dansant. — Ici mon compagnon me fait remarquer, à l'appui de ce qu'il a avancé précédemment, que cette danse doit être très-ancienne et qu'il l'a trouvée, représentée exactement par la gravure sur bois, dans un incunable ayant pour

titre : *Das Noth und Hülfs Buchlein.* Pendant la matinée, chaque *Gille* est armé d'un balai, destiné à être lancé à la tête de n'importe quel individu, soit masculin, soit féminin, qui se présente sans masque ni faux nez, — ou bien dans les vitres. Le premier usage du balai est facile, parce que MM. les *Gilles* possèdent, par l'habitude, une dextérité remarquable; le second l'est moins. Tous les magasins sont fermés; les fenêtres, aux étages d'où l'on ne veut pas voir, sont barricadées de planches ou d'un treillage en fil de fer; celles, au contraire, qui veulent soutenir la lutte ont leurs châssis enlevés et sont bouchées par une draperie qui protége l'intérieur contre les ravages des projectiles. Ces précautions sont particulièrement nécessaires dans l'après-midi, alors que les *Gilles* ont remplacé le balai par des oranges, en même temps qu'ils ont échangé leurs bonnets de nuit contre le symbolique chapeau à plumes.

Chaque *Gille* a son domestique, dont les fonctions consistent à rapporter à son maître le balai qu'il a lancé à la tête de quelqu'un ou à travers un carreau de vitre. Dans le premier cas, il fait, en ramassant son arme, une pirouette au nez du patient; dans le second, il laisse l'adresse de son maître. Cependant, les fonctions de valet deviennent plus nobles au grand cours de l'après-midi. En ce moment ils n'ont plus qu'à tenir prêtes des corbeilles remplies d'oranges qui servent de projectiles. Antérieurement, les *confetti* binchoises se composaient d'œufs frais; mais on a jugé bon de remplacer ceux-ci par le fruit d'or. Et la masse d'oranges dépensée dans cette occasion est vraiment incroyable. Enfin, quand le cortége a fait deux fois le tour des principales rues, il s'arrête devant l'hôtel de ville, où l'on exécute une dernière fois une danse d'ensemble; après quoi les sociétés sont reçues par le bourgmestre et ses échevins, qui leur offrent le vin d'honneur. Les diverses sociétés de la ville ont été préalablement autorisées à faire le cours comme les *Gilles*, avec jouissance de toutes les prérogatives attachées au costume, mais avec la réserve cependant de la responsabilité par chaque membre en particulier, et par la société en général, des bris et dégâts. Plusieurs localités voisines ou éloignées ont, à différentes reprises, témoigné le désir de recevoir les *Gilles* chez elles; mais il y a une difficulté : c'est que les *Gilles* cassent tout. Aussi la ville de Binche a-t-elle pendant le carnaval l'aspect d'une place assiégée, où les maisons sont hermétiquement fermées et barricadées.

Les comparses obligés des *Gilles* sont des dominos de toute couleur, d'élégants pierrots et pierrettes. Ceux-ci sont pour ainsi dire chargés de la police de la ville. Aussi se tiennent-ils massés à la gare à l'arrivée de chaque train; et malheur au pauvre voyageur qui n'est ni masqué ni déguisé, car il doit passer sous leurs fourches caudines. Et après que les vessies soufflées l'ont assourdi et aveuglé, et au moment où il croit pouvoir enfin respirer, il est inondé sous une pluie de son. Les pierrots n'épargnent personne, ni dames, ni enfants, ni gendarmes!

Et c'est ainsi que par toute la ville on ne rencontre pas un homme qui ne soit masqué le mardi gras.

Léon Baudoux.

LE BŒUF GRAS

Nous trouvons le bœuf, symbole de la fécondité de la terre, chez les Égyptiens, les Grecs et les Romains.

Le bœuf gras ne serait-il pas le symbole du carnaval et le triomphe de la boucherie? Sa promenade solennelle date au moins du moyen âge, et *la Mosaïque* reproduit plus loin le fac-simile d'un curieux vitrail du seizième siècle, fac-simile emprunté à l'ouvrage de M. Paul Lacroix, *Sciences et lettres au moyen âge et à l'époque de la Renaissance.*

Dans son excellente étude sur la vie de Paris (1), M. Maxime Du Camp donne de curieux et intéressants détails sur cette bizarre exhibition :

« D'où vient, dit-il, cette puérile cérémonie? Du paganisme, sans doute, duquel nous l'avons acceptée, sans en conserver la signification religieuse et astronomique. Rabelais raconte que Gargantua s'amusait à jouer au *bœuf violé*; c'était là, en effet, le nom qu'on donnait jadis, en France, à l'animal promené dans la ville, au son des *violes*, le jeudi gras, par les garçons bouchers. Placé sur son dos, un enfant tenait à la main une épée et un sceptre, signes d'une royauté éphémère. Pendant la Révolution, ce vieil usage païen tomba en désuétude, et l'on put croire qu'il était pour jamais abandonné; mais il fut promptement remis en honneur par le Consulat, qui cherchait volontiers à distraire la population et à l'éloigner des préoccupations politiques. C'était alors le syndicat de la boucherie qui faisait les frais de la mascarade.

« Tous les bœufs gras n'ont point été des victimes pacifiques, et quelques-uns, ennuyés du bruit qui les entourait, cherchèrent à y échapper. En 1812, le dimanche 10 février, sur la place du théâtre des Italiens, le bœuf jeta bas l'enfant qu'il portait, s'enfuit, renversa plusieurs personnes, et ne fut repris qu'avec peine; en 1821, il se débarrassa, deux jours de suite, du palanquin où siégeait l'Amour. De ce moment, l'autorité décida que le bœuf ne servirait plus de monture à personne, ce fut alors qu'on mena à travers Paris le char symbolique conduit par le Temps lui-même. C'est de 1822 que date l'inauguration de cette promenade olympique où des dieux enrhumés et des déesses grelottantes se montrent à demi-nus aux badauds de Paris. En 1848, 1849, 1850, nous n'eûmes pas de bœuf gras; une décision du préfet de police datée du 24 janvier 1849, et approuvée par les ministres de l'agriculture et de l'intérieur, avait supprimé cette bacchanale; mais en 1851 on la rétablit. Seulement, comme aucun boucher parisien n'avait consenti à acheter de bœuf gras, ce fut le directeur de l'Hippodrome qui se chargea de la promenade.

« Sous le second Empire, cette fête prit un développement plus considérable ; en dehors des quêtes faites à domicile, ceux qui l'organisaient recevaient directement de l'administration une somme de 6,000 francs, votée par le conseil municipal. Plus tard, l'acquéreur même du bœuf gras fut le grand maître de ces inutiles cérémonies, dans lesquelles il trouvait une réclame flatteuse pour sa vanité.

« On croit généralement que les déesses, les druides et les dieux étaient pris parmi le corps des bouchers; que la plus jolie bouchère devenait Vénus, et que le plus beau garçon boucher était momentanément coiffé du casque de Mars. C'est là une erreur. Depuis longtemps déjà la *boucherie* parisienne semblait tenir à honneur de s'éloigner de ces exhibitions surannées. Le personnel de quelque théâtre de troisième ordre donnait les figurantes qui, sous le fard et le blanc de céruse, peuplaient l'Olympe de carton; quant aux comparses, mousquetaires, Mexicains, gardes-françaises, qui formaient l'escorte, s'arrêtaient à toute station pour trop boire, et qui, malgré les oscillations imprimées par l'ivresse, conservaient dans les rangs une sorte de régularité disciplinée, ils étaient tout simplement empruntés à la garnison de Paris, au prix

(1) *Paris*, ses organes, ses fonctions et sa vie. — Hachette

de 2 fr. 50 par homme et par jour, versés à la masse du régiment... »

Ajoutons que depuis la chute de l'Empire on n'a pas cru devoir renouveler un spectacle qui n'amusaît guère que les bonnes d'enfants, et qui ne pouvait même pas invoquer le prétexte d'être un encouragement à l'agriculture; car il serait illusoire en présence du concours de Poissy, institué en 1843 et établi aujourd'hui au marché central de la Villette.

La promenade du bœuf gras a eu lieu, pour la dernière fois, en 1870; espérons que nous en avons fini avec cette mascarade.

Un poëte fantaisiste, doublé d'un spirituel écrivain, M. Charles Monselet, a consacré à la promenade traditionnelle du bœuf gras quelques vers, dont les derniers sont restés célèbres; nous les retrouvons dans un album inédit appartenant à M. O. Berte :

C'est une habitude formée
De baptiser, tant bien que mal,
Du nom d'une œuvre renommée
Chaque bœuf gras du carnaval.

Le génie ainsi se consacre;
Il n'est pas de plus haut gradin;
C'est le triomphe, c'est le sacre;
Montioye accompagne *Aladin*.

Suprême couronne de rose!
Laurier poussé sur le verglas!
Et l'on n'a pas été grand'chose
Lorsqu'on n'a pas été bœuf gras.

Charles MONSELET.



Types mexicains. — Les serenos (gardes de nuit).

LE COLLIER DE LA LUNE

Un de nos amis, M. Achille Raffray, a raconté la curieuse odyssée d'un collier qui avait orné le cou du bœuf gras de 1867.

« Pendant mon voyage en Abyssinie, dit l'intrépide voyageur (1), je reçus la visite très-intéressée de l'orfévre du Négouss, qui m'apportait une de ces épingles en vermeil que les chefs piquent dans leurs cheveux. Je lui donnai un thaler, et je cherchais dans mes bibelots quelque objet de fabrication européenne, quand je me rappelai que j'avais des bijoux parisiens.

(1) *L'Abyssinie*. — Plon, éditeur.

« Lors de mon départ, mon camarade Deyrolle m'avait donné un grand collier en cuivre doré et en verre du plus splendide effet.

« Ce collier avait toute une histoire. Lorsqu'en 1867, Deyrolle empailla, pour le faire figurer à l'Exposition universelle, le célèbre bœuf gras *la Lune*, il avait orné le cou du monstrueux ruminant d'un collier de clinquant, et c'était celui-là même qu'il m'avait donné en me disant :

« — Emportez-le en Afrique ; qui sait? un roi sauvage sera peut-être heureux de vous l'échanger contre quelque diamant brut.

« Cela ne pouvait mieux tomber ; un bijou à un orfèvre! c'était le vrai cadeau à lui faire. Aussi mon homme partit content. Quelques instants plus tard, je le vis revenir apportant une seconde épingle plus belle que la première :

« — Veux-tu, dit-il, m'échanger cette épingle contre un autre de tes bijoux?



Le Mercredi des Cendres. — Tableau de Lambron.

« J'avais été prudent et n'avais pas donné tout le collier d'un seul coup, mais seulement une des agrafes. Je lui en donnai une seconde, me demandant si le souhait de Deyrolle n'allait point se réaliser. Il n'en fut rien, mais jugez de mon étonnement lorsque, à une nouvelle visite que nous fîmes au Négouss, je vis mes agrafes orner le cou de Sa Majesté. J'eus toutes les peines du monde à conserver ma gravité, car certes le rapprochement était tout au moins bizarre : le collier d'un bœuf gras de Paris devenu la parure de l'empereur d'Ethiopie, du Négouss Négouschi, le roi des rois. J'ai bien pensé à lui offrir moi-même le reste de mes agrafes, mais, en vérité, je n'osai pas. Il eût fallu le faire avec un sérieux dont je ne me sentais pas capable.

« Je racontai l'histoire à mon compagnon de voyage, et nous rîmes à gorge déployée, mais entre nous, comme les augures, car j'avais fait la chose bien innocemment, et il ne fallait pas la divulguer. »

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTION DEUXIÈME

Dans le numéro du 12 janvier, nous demandions à nos lecteurs à quel écrivain La Bruyère faisait allusion dans le passage suivant de son *Discours à l'Académie française :*

« *L'autre fait revivre Virgile parmi nous, transmet dans notre langue les grâces et les richesses de la latine, fait des romans qui ont une fin, en bannit le prolixe et l'incroyable, pour y substituer le vraisemblable et le naturel.* »

Réponse. — La Bruyère faisait allusion à Jean Regnauld de Segrais, né à Caen, en 1624, traducteur de l'*Enéide* et des *Géorgiques*.

La traduction de l'*Enéide* avait seule paru alors. Ses romans étaient intitulés : *Athis* (sans date); *Bérénice* (1648); *Nouvelles françaises* ou les *Divertissements de la princesse Aurélie* (1656 et 1657); le *Tolédan* ou *Histoire romanesque de don Juan d'Autriche* (1659). Segrais corrigea les épreuves des romans de Mme de La Fayette, *Zaïde* et la *Princesse de Clèves*, qu'on lui attribua longtemps. Il mourut d'une hydropisie, à Caen, le 25 mars 1701.

On se dit avec raison que Corneille, Boileau, Racine, Molière, La Fontaine furent « les maîtres du chœur » au dix-septième siècle; ils donnaient le ton à la société cultivée qui les entouraient.

Derrière eux se pressèrent bon nombre d'hommes de lettres, « émules impuissants, mais auxiliaires utiles. » Si ces disciples ne paraissent pas au premier rang, ils ont au moins l'honneur de composer dignement le cortége « et comme la cour des princes du génie, leurs maîtres. »

Segrais fut un de ces auteurs du second plan, et non le moins considérable. Il avait assez fait pour être ainsi apprécié par Voltaire : « Segrais était un très-bel esprit et un véritable homme de lettres. »

Ajoutons, avec M. Brédif, qu'à cet esprit poétique, ingénieux, délicat, Segrais unit toutes les qualités de l'honnête homme et de l'homme honnête, sut partout s'attirer l'estime des plus vertueux, et faire goûter à l'élite de la société polie l'une des plus aimables conversations qu'on entendit jamais.

Parmi les nombreux lecteurs et lectrices qui ont résolu heureusement cette question littéraire, nous citerons les trois lettres qui nous sont parvenues les premières :

— *Paris*, M. J. A. (14 janvier); — *Marseille*, Mlle Ej. K. (15 janvier); — *Figeac*, M. Victor Delbos (16 janvier).

Deux de nos correspondants ont cru que La Bruyère avait voulu désigner, non point Segrais, mais La Fontaine. Il y a là une erreur évidente, car La Fontaine est ainsi caractérisé dans les lignes qui suivent immédiatement celles que nous avons citées :

« Un autre, plus égal que Marot et plus poëte que Voiture, a le jeu, le tour et la naïveté de tous les deux; il instruit en badinant, persuade aux hommes la vertu par l'organe des bêtes, élève les petits sujets jusqu'au sublime : homme unique dans son genre d'écrire; toujours original, soit qu'il invente, soit qu'il traduise; qui a été au delà de ses modèles, modèle lui-même difficile à imiter. »

LE MERCREDI DES CENDRES

Ils sortent du bal; ils viennent de souper, les joyeux compères. L'aube les a surpris buvant, sautant, chantant, ébriolés!... Mais le mardi gras n'est plus et ce jour est bien celui du *Mercredi des Cendres!...*

Au moment de regagner leur gîte, les deux amis, accompagnés par les cris des gamins, se trouvent brusquement en face d'un paisible croque-mort qui va commencer son travail.

Fatal présage! Triste réveil! Mauvaise rencontre! La tristesse étrangle la joie! Pierrot cache sa mandoline; il songe à ses ébats et à ses excès; la conscience le tourmente; il croit aux mauvaises intentions du Caron moderne.

Arlequin, toujours railleur, les talons sur la même ligne, le corps décrivant une courbe gracieuse, décoche un ironique salut au noir messager qui contemple ses pratiques avec ce sourire indulgent qui sied si bien à l'homme vraiment fort.

Cette toile, un peu étrange, mais d'un dessin et d'une couleur irréprochables, a valu à M. Lambron un succès vraiment populaire; à ce double titre, elle méritait de figurer dans la galerie de *la Mosaïque*. — M.

NOTES DE VOYAGE

LA FUNCIAN A MEXICO

Il existe encore au Mexique une foule d'usages et de souvenirs, se rapportant à sa phase de grandeur, à l'époque où sa capitale s'appelait la belle Ténochitlan.

Les tempêtes de tout genre qui l'ont agitée depuis sa fondation, n'ont pu détruire chez les habitants ce besoin inhérent à leur nature — s'amuser.

Aussi est-il plus que probable que le canal de la Viga ne perdra pas, en 1878, sa *funcian* traditionnelle renouvelée d'année en année depuis les temps des Aztèques.

Cette fête commence le mercredi des cendres et se termine le jour de l'Ascension.

On sait que la capitale des Aztèques, bâtie sur pilotis, surgit, comme par enchantement, du sein d'un grand lac, et que, pareille à la reine de l'Adriatique, elle était sillonnée de nombreux canaux.

Après sa destruction par les Espagnols, il avait été question de la bâtir à Coynacan, hors de l'atteinte des eaux des lagunes; mais Cortez insista pour qu'elle occupât la place même de la cité détruite, et son avis prévalut.

Il est certain que ce fut peut-être une imprudence, car le lit des lacs étant au niveau de Mexico, il n'est pas impossible qu'un jour les eaux ne reprennent impétueusement leur premier empire.

Mais cela n'a jamais troublé la pensée des Mexicains.

Le péril n'est-il pas sans cesse sous nos pas dans cette carrière de la vie? Et dans l'existence agitée, orageuse, infortunée, de ce jeune peuple, qu'est-ce qu'un danger incertain auprès de ses luttes sérieuses?

Vienne pour lui une ère de paix, et alors il peut se faire que le dessèchement des lacs assainisse la ville tout en lui garantissant la sécurité. On y perdrait toutefois une de ses plus attrayantes et poétiques promenades; le *Paseo de la Viga* étant en effet le plus beau et le plus animé de la capitale.

Jetons un coup d'œil sur ce lieu au moment où il est dans toutte sa splendeur.

Le temps est superbe, et tous les amateurs de bruit, de mouvement et de sensations, viennent, dès cinq ou six heures du soir, se joindre au *public du soleil*; nom dont on désigne la multitude. Le *Paseo de la Viga* est par excellence la promenade populaire, comme celui de *Bucarelli* est celle de l'aristocratie. Si le voyageur peut juger du luxe excessif de cette classe privilégiée en contemplant la double file de voitures élégantes et riches qui parcourent avec lenteur l'espace de la vaste chaussée qui entoure le champ des courses de taureaux, — en revanche, il pourra analyser à la Viga les divers types de la race mêlée qui fait le fond des habitants de Mexico.

Voici le moment où le *Paseo* est à son plus haut point d'animation. Les *Lépéros* sont en majorité. Fils de la cité proprement dit, sensualiste et indolent, ennemi de tout travail, passionné pour le *fandango* et les liqueurs, le *Lépéro* ne saurait manquer cette occasion de se divertir. De quoi vit-il? c'est un problème; car il fait profession de paresse absolue. Au reste, son costume ne nécessite pas de grands frais : un large pantalon d'étoffe grossière, un *jorongo* de mille couleurs, drapé autour des reins et un large chapeau, c'est tout.

Sur la chaussée qui s'étend à droite du canal de la Viga, courent les voitures et les cavaliers. Les *Ginetes* jouissent de toute liberté; aussi comme ils font caracoler leurs chevaux pleins de feu et d'élégance! Là, brille la force et l'agilité de celui qui les monte, soit qu'il porte le costume européen, soit qu'il étale le pittoresque vêtement national de *Ranchero*. A Mexico, nul homme qui ne possède la qualité de cavalier parfait.

Le Mexicain est généralement prodigue. Aussi voyez la plupart de ces *Rancheros*, dont les magnifiques chevaux noirs ont des selles en peau de tigre, couvertes à profusion d'incrustations d'argent! Les étriers sont également en argent massif curieusement ciselés. Ses *chivarras* en peau semblable à la selle sont revêtues, dans toute leur longueur, d'une infinité de boutons d'argent; sa *catona* (veste) en peau de daim est bizarrement brodée de fils d'argent et de soie et enfin un large chapeau orné de galons d'or et de *chapetas* lui complètent un costume d'un prix fort élevé et qui constitue souvent toute sa fortune : mais ainsi que l'artisan plus modeste, que vous reconnaîtrez à ses *cazones* de drap et à son *zarape* à l'épaule, ils consentiront à jeûner toute l'année, pourvu qu'ils puissent faire figure à la *Funcian*. Alors quelle joie de pouvoir dépenser librement des poignées d'argent en pulque, et en petits cadeaux aux *muchachas!* car le Mexicain a conservé la bonne tradition des livres de chevalerie : « Tout pour Dieu et sa dame! » Celle-ci, la tête couverte du *rebozo* national, le petit pied mis à découvert par une robe à la *Perrette*, marche à ses côtés en lui tenant la main; ses yeux longs, doux et humides, dardent de véritables éclairs. Les abondantes chevelures noires des Mexicaines constituent un de leurs attraits. Au reste, leur physionomie, plus expressive que régulière, a plutôt du charme que de la beauté.

La foule pédestre se tient par groupes près du canal où se trouvent des bancs de pierre. Là se réfugient tous ceux qui composent cette classe demi-honteuse qui ne va ni à cheval ni en voiture, et qui ne saurait pourtant se mêler au peuple.

Quant à celui-ci, ce dont il est avide, ce dont il raffole, c'est de s'embarquer, de prendre place dans ces immenses canots qui glissent lentement au son de quelques guitares et jaranitas, et que fait ballotter le mouvement d'un bal nautique.

Le môle ou embarcadère est un vrai pandémonium, une tour de Babel où se confondent et se mêlent les cris du robuste *Pulquero*, escorté du baril contenant sa vendange; ceux de l'Indien appelant des passagers pour son canot au prix d'un demi-réal pour deux; ceux des fruitiers, des marchands de gâteaux, et les accents de joie de la foule accompagnés de l'excitante harmonie du *jarabe*.

Un canot s'approche; hommes, femmes, enfants, tous se précipitent, et en moins d'une minute l'embarcation est envahie de telle sorte que chacun est obligé de se tenir debout. Le canot surchargé se remplit jusqu'aux bords; il craque, il semble ne pouvoir résister à un seul mouvement; il va se fendre!...

Le voilà qui commence à se mouvoir doucement; la multitude se comprime, se tasse, un vrai miracle! bientôt la musique éclate; car chaque canot est pourvu d'artistes indigènes qui sont souvent doués d'un talent réel; on entend l'entraînante jaranita, et toute la barquée se met en danse.

C'est alors que le canot s'anime; tout à l'heure il semblait paresseusement sommeiller; maintenant il vole léger, à travers ce canal qui s'étend à une distance sans limite; mille embarcations se croisent, et dans toutes il y a bal, musique et chants. Parfois, survient un choc, et l'une d'entr'elles fait le plongeon; mais le bain que prend la compagnie ne fait que redoubler sa gaieté.

Les canots vont ainsi, échangeant comme en un dialogue chansons et allégresse, jusqu'à *Santa-Anita* ou *Ixtacalco*, petites et pittoresques bourgades d'Indiens qui vivent du produit d'un commerce de fleurs, de légumes et de pâtisseries. Ici recommence le *fandango*. On fait des libations nouvelles, et quand le soleil a disparu, chacun retourne au logis; tous reviennent couronnés de fleurs qu'ils ont cueillies dans les *chinampas*, jardins flottants qu'on a fait surgir industrieusement du milieu des eaux.

La nuit est venue, la foule se disperse joyeuse, car la joie qui a fait explosion laisse toujours un vide au cœur; et cette guirlande rapportée au foyer domestique, et qu'il est de rigueur de conserver, sera un souvenir du plaisir passé et une perspective du plaisir futur! Que leur importe maintenant de travailler une semaine, un mois entier? ils ont eu un jour tout à eux pour l'amour, la liberté, le bonheur!...

G. Boué.

LES SERENOS

Ne quittons pas le Mexique sans rappeler que l'Espagne y a transporté ses mœurs et ses habitudes.

Les maisons mexicaines sont toutes pourvues de terrasses et de miradores, les églises sont décorées dans le goût espagnol, les femmes sont fidèles à l'éventail et à la mantille, et, sans quelques habitudes spéciales et inhérentes au pays, on pourrait se croire à Séville ou à Cordoue.

Les serenos, ce type pittoresque qui personnifie l'Espagne, sont une réminiscence de la mère-patrie; leur costume est le même; ils s'en vont d'un quartier à l'autre, munis de leur *candilejo*, psalmoldiant d'une voix lente et douce les heures de la nuit. Quelques-uns même, comme dans les villes du littoral de la Péninsule, invoquent, avant de crier l'heure, le nom de la Vierge Marie, selon la mode de Cadix, de Malaga, d'Alicante, etc. :

Ave Maria purissima, las doce de lo noche!

Semblables aux gardes des *Mousquetaires de la Reine*, ils sont l'effroi des voleurs et... la providence des amoureux qui causent à travers les grilles;

Sachant fort prudemment
Distinguer un galant
D'un voleur qui s'enfuit
Devant la garde de nuit.



Marche du bœuf gras. — Vitrail du seizième siècle, dans l'église de Bar-sur-Seine (Aube).

ÉCHOS DES DEUX MONDES

La statistique officielle constate que la force des machines à vapeur existant actuellement en France s'élève à 1,500,000 chevaux-vapeur. — Cela représente une force de 4,500,000 chevaux de trait, ou de près de 32,000,000 d'hommes. Or, la population industrielle de la France comprend 8,000,000 d'habitants, y compris les femmes, es enfants, les vieillards, et il ne faut guère compter, dans ce chiffre, que 3,000,000 de travailleurs actifs. La force de nos machines à vapeur est donc dix fois supérieure.

—

D'après une communication du gouvernement du Tessin, l'hospice du Saint-Gothard a hébergé, du 1er octobre 1876 au 30 septembre 1877, 15,651 voyageurs, auxquels il a été distribué 52,783 rations, ainsi qu'un certain nombre de vêtements; en outre, 143 malades y ont été traités pendant un temps plus ou moins long.

Les dépenses totales se sont élevées à 13,860 fr. 45 et les recettes à 13,507 fr. 75, ce qui représente un déficit de 352 fr. 70; mais, comme d'habitude, les gouvernements cantonaux et les particuliers viendront en aide à cette utile institution qui accueille tous les voyageurs sans distinction de nationalité.

—

L'année 1877 a été certainement la plus éprouvée que l'on ait vue dans les annales des manufactures en Angleterre depuis plus de quarante ans :

69 espèces différentes de métiers ont pris part à 191 grèves, durant lesquelles 977 semaines ou 5,862 jours ouvrables ont été perdus tant pour les grévistes que pour la société.

Environ 10,000 ouvriers ont été impliqués dans les grèves de bâtiments; 4,000 dans la grève des menuisiers de Manchester, 12,000 dans la grève des mineurs du Northumberland, 30,000 dans la grève des mineurs de l'Ouest-Lancastre, 6,000 dans la grève des mineurs de Fife et Clackmannan en Ecosse, 10,000 dans la grève des filateurs de Bolton; soit un total de 72,000 hommes pour ces six grèves seulement.

Quant au montant des sommes perdues, on trouve que la grève des ouvriers constructeurs de navires de la Clyde, par exemple, a coûté 2 millions de francs; celle de l'Ouest-Lancastre, 6,250,000 fr.; celle de Fife et Clackmannan, 4,750,000 fr.; celle de Bolton, 2,500,000; celle des maçons de Londres, 2,500,000 fr.; c'est-à-dire pour ces cinq grèves un total de 18 millions de francs. Les pertes de salaires occasionnées par les 191 grèves ne s'élèvent pas à moins de 29,300,000 francs pour l'année entière.

QUESTIONS ET RÉPONSES

VIII. — A quelle époque remonte, en France, l'usage de la houille et du charbon de terre?

L'imprimeur-gérant : A. Pougin, 13, quai Voltaire. Paris.



La Charité, par Paul Dubois. (Tombeau du général Lamoricière.)

Femme, ces deux enfants qui sur ton sein posés,
Comme au nid deux oiseaux au vol encor timide,
Dorment leur pur sommeil sous ton regard placide,
Ils semblent deux amours éclos sous tes baisers.

Es-tu leur mère? Non. Engourdis, épuisés,
A cette heure où la mort lente se fait rapide,
Ils allaient expirer sans abri, dans le vide,
Si tu ne les eus pris entre tes bras croisés.

Ainsi sans t'arrêter tu voles à toute heure
Du chemin où l'on souffre au chemin où l'on pleure,
Cherchant les affligés dans l'ombre de tes pas ;

Et sans cesse tu vois le malheur sur la terre;
Et pourtant, Charité, malgré ton front austère,
Toi seule tu connais le bonheur ici-bas.

Léopold Laluyé.

VARIÉTÉS

—

LES MARTYRS DE LA SCIENCE

(*Fin.*)

L'étranger reprit :

« Il fut résolu que l'exécution aurait lieu dans l'intérieur de la prison. Le shérif déclara qu'il donnerait son agrément à toutes les dispositions que la loi ne défendait point. On fit venir de la Faculté de Pensylvanie une batterie voltaïque neuve, formée de deux cents paires d'après la méthode de Wollaston. Enfin on choisit un comité de vingt-deux personnes, parmi lesquelles je me trouvais, pour opérer et pour surveiller les opérations.

« Cependant Cobler ne savait pas encore quel jour il devait subir sa peine. Quand ce jour fut venu, j'accompagnai le président du comité dans la prison du condamné, avec lequel nous eûmes une conversation sur des choses indifférentes. Il paraissait assez paisible, et se prêta de bonne grâce à remplir d'air sortant de ses poumons une fiole que le président ferma le plus hermétiquement possible. Le pouls de Cobler, que j'interrogeai, en feignant de donner la main au malheureux, marquait quatre-vingts pulsations par minute. Il se plaignait d'un léger mal de tête.

« C'est le défaut d'exercice et de grand air qui en est cause, dit-il avec un sourire forcé; bientôt je prendrai le grand air.

« Je sentis, pendant que cette pensée lui advint à l'esprit, son pouls marquer tour à tour cent dix-sept pulsations. Son cœur battait avec tant de violence que l'on aurait pu en compter les mouvements à travers l'étoffe de sa veste.

« En ce moment, le greffier entra et lut à Henri Cobler l'arrêt du shérif qui fixait au lendemain l'exécution. Le condamné pâlit, ses traits se décomposèrent; un frisson convulsif qu'il cherchait à réprimer parcourut tous ses membres; ses pieds se crispèrent si violemment que l'un des souliers de toile qu'il portait se creva. Durant toute la nuit, qu'il passa en prières avec le ministre, une fièvre ardente le dévora. Le lendemain matin, quand il parut sur l'échafaud, il avait vieilli de dix ans. La fatale plateforme s'abattit le 20 décembre, à deux heures dix-sept minutes. Quelques mouvements qui ressemblaient à des efforts se manifestèrent : à deux heures vingt minutes, l'âme de Cobler était devant son créateur. »

Le médecin américain rapporta ensuite diverses observations sur la manière dont le sang se glace dans un cadavre tué de mort violente. Trois minutes après l'exécution, le pouls donnait cent quarante pulsations; puis il battit durant deux minutes deux cent quarante fois; la cinquième et la sixième minute en amenèrent trois cents; il y en eut cent cinquante-cinq à la septième : à la huitième il n'y avait plus rien.

Les deux auditeurs du docteur américain se regardèrent avec épouvante et se demandèrent par un coup d'œil muet comment il s'était trouvé des hommes assez dévoués à la science pour faire de semblables études.

L'étranger reprit, après une courte pose et avec le même sang-froid que s'il eût parlé de l'opéra de la veille :

« Quant au cœur, pendant quatre minutes ses bruits devinrent sourds, mais rien ne dérangea leur rhythme ; ensuite on les entendit reprendre de la force; il n'y avait plus de bruit appréciable à la douzième minute. »

Il faut faire grâce aux lecteurs, à qui ceci ne paraît déjà peut-être que trop horrible. Mais le titre les a prévenus de ce qu'ils trouveraient dans ce chapitre ; qu'ils se tiennent, en outre, pour avertis que la suite n'a rien de moins hideux.

« Lorsque le corps fut descendu de l'échafaud, quarante-sept minutes après l'exécution, on le porta dans une pièce voisine, sur une table isolée avec de la cire. On coupa la corde; on établit, au moyen d'une perforation de la trachée-artère, une respiration artificielle, et l'on plaça deux pôles de la batterie électrique, le positif sur le côté gauche du col, le négatif sur la septième côte gauche. Je frissonnai d'horreur, monsieur! Car tous les organes de la respiration tressaillirent : le nez se dilata, la poitrine se gonfla, les lèvres s'ouvrirent et s'agitèrent! J'entendis distinctement l'air entrer et sortir des poumons. On changea de place le pôle négatif; quand on le posa au-dessous de l'ombilic, le cadavre, messieurs, semblait avoir retrouvé une existence complète. Une bougie présentée aux narines fut soufflée par la force de l'expiration, les bras s'agitaient, les cuisses et les jambes tremblaient, les paupières s'entr'ouvraient et laissaient voir un œil vitreux. Enfin, tout à coup Cobler, ou plutôt ce qui avait été Cobler, se dressa sur son séant, étendit les bras, releva la tête; et l'opérateur qui promenait le pôle négatif sur le sujet recula lui-même d'horreur. On aurait dit que le cadavre ressuscitait. »

Je vous tiens quitte des détails scientifiques et des expériences que le comité de Lancastre continua à faire. De haut intérêt pour les hommes de l'art, ils ne le seraient point pour ceux qui demandent à ces causeries des émotions ou des distractions. Après deux heures d'entretien, le docteur et son compagnon prirent congé du médecin anglais, qui racontait des choses si pleines d'épouvante, avec son imperturbable sang-froid, ses mains blanches, ses joues roses, ses cheveux blonds, et qui était monté sur l'échafaud pendant une exécution pour mieux étudier les dernières convulsions d'un homme, pour poser sa main sur le cœur de l'agonisant, pour en compter les pulsations et les sentir peu à peu s'éteindre.

« Vous êtes pâle, mon ami, dit le docteur en sortant.

— On le serait à moins. A quoi peuvent servir ces atroces expériences?

— A surprendre quelques traces du grand secret de la vie, répliqua-t-il. Dieu ne livre les plus faibles parcelles de ses divins secrets qu'à la persévérance, au courage et au travail. La science rend cruel. Si vous saviez à combien d'animaux coûte chaque jour la vie, l'étude des moindres phénomènes de l'organisation! Les caves du Collége de France regorgent de victimes. Il y a là de pauvres chiens qui meurent de faim, d'autres qui expirent à demi disséqués.

Dans un livre que mon célèbre confrère, le docteur Amussat, a publié sur l'*Introduction de l'air dans les veines*, il y raconte ingénument que ses expériences ont accablé de cruelles tortures et tué des milliers de lapins, des bandes de chevaux, des meutes de chiens et des troupeaux de moutons. Il est vrai que nous n'allons point encore, comme les Américains, jusqu'aux hommes livrés aux bourreaux; nous nous contentons de faire des amputations en plein amphithéâtre et de professer au chevet des agonisants. Mais, je vous le répète, la science est à

ce prix-là; c'est à prendre ou à laisser; on n'a point d'autre choix. La fin sanctifie les moyens. Du reste, croyez-m'en, quelle que soit l'habitude que l'on ait de pareilles choses, le cœur ne s'y blase jamais. Il faut plus de courage qu'on ne le croit pour promener un scalpel sur une pauvre créature que la maladie a frappée, et dont l'existence dépend souvent du sang-froid avec lequel on opère. Aussi la profession de chirurgien, si noble dans son but, exige-t-elle une abnégation et un dévouement que le monde ne soupçonne pas, et pour lesquels il ne se montre que trop injuste. »

Nous voici revenus sur le boulevard; reprenez votre promenade et votre douce flânerie. Moi, je vais visiter des malades, entendre des plaintes et faire des ingrats.

S. Henry BERTHOUD.

LA MENDICITÉ A ROME

A Rome, dans les carrefours, à la porte des églises et des couvents, on voit sans cesse accroupies de nombreuses familles de mendiants. Parfois, c'est, comme dans notre gravure, une vieille paysanne affamée attendant anxieusement avec ses petits-enfants les écuellées de soupe que vont distribuer les moines; tantôt une jeune mère, aux yeux de louve, ardents et faméliques, brillants à l'ombre d'une vaste coiffe rabattue qui rappelle les anciennes madones; auprès d'elle des bambins implorent l'aumône du regard.

L'imprévoyance et l'insouciance forment le fond du caractère de cette race inhabile à chercher profit. Aussi la mendicité revêt-elle, à Rome surtout, toutes les formes imaginables.

Passez-vous devant une prison, les détenus vous lancent des phrases par les grilles du rez-de-chaussée et de chacune des fenêtres sort, au bout d'une longue perche, une bourse en cuir à l'aide de laquelle, faisant appel à la libéralité des passants, les captifs pêchent des gros sous à la ligne.

Telle est la coutume; et ce détail n'enlève rien à l'énergie et aux vertus héroïques des patriotes de Castel-Gondolfo ou de Rocca di Papa.

La morgue hautaine, accompagnée de saluts obséquieux des mendiants romains rappelle par plus d'un côté celle de don César de Bazan.

M. F. Wey (1) raconte qu'une nuit il s'était vu suivi à distance près de la place Barberini. Soudain l'homme qui avait doublé le pas sur les talons du voyageur le devança brusquement, puis rebroussant chemin lui fit un profond salut; il lui parla de sa fierté, de sa dignité, de sa gloire obscurcie... Etait-ce Pyrrhus ou Bélisaire?... Ensuite il assura M. Wey de sa protection, veillant sur lui, voulant le préserver de toute rencontre; « car il se trouve par le monde des gens qui... mais *il* ne veut offenser personne. » Enfin il apprit à notre confrère qu'il était un seigneur illustre, magnanime, évoqua ses sentiments généreux *par l'umanita, la patria et... la liberta*. Vers la péripétie, le ton devint superbe et les expressions furent plus épiques : c'est avec la majesté d'Hortensius que, portant la main sur le bras de son interlocuteur, d'un ton plus concentré mais solennel encore, ce Romain conclut en ces termes : « Excellence! si votre noble cœur pouvait me *favoriser*... d'un vieux pantalon!... »

Une autre fois, c'étaient des vagabonds qui venaient s'offrir à M. Schnetz, « barques à deux pattes, qui guettaient les voyageurs pour leur faire passer un torrent sur leurs échines... moyennant deux baïoques... » On les avait pris pour des « bandits »; M. Schnetz avoue, d'ailleurs, qu'il n'en a jamais vu d'autres pendant son séjour à Rome. — M.

(1) *Rome*, in-4°. — Hachette.

LA GROTTE DES VENTS SOUS LE NIAGARA

Le nom de Niagara s'applique non-seulement à la cataracte proprement dite, mais aussi à la rivière qui réunit les eaux du lac Erié à celles du lac Ontario. Un pont en fil de fer réunit les deux rives du fleuve, distantes de cent cinquante mètres; le tablier s'élève à soixante-dix mètres au-dessus des eaux, qui, comprimées entre deux parois à pic de deux cents pieds de hauteur se précipitent en mugissant dans l'abîme.

Chateaubriand, Dickens, Webster, Marmier, Ampère ont décrit la cataracte; mais un intrépide voyageur contemporain, M. Jules Leclercq (1), est descendu du haut des rochers au niveau du fleuve, par un escalier de trois cent vingt-cinq marches. Au fond du précipice, il a vu de superbes fougères et de nombreuses plantes aquatiques émergeant des eaux d'un magnifique vert d'émeraude.

« Les vagues, ajoute-t-il, se livrent une bataille furieuse : elles bondissent les unes contre les autres avec de formidables mugissements, et, dans leur choc, se réduisent en montagnes d'écume, dont la crête fumante s'élève à plusieurs mètres de hauteur. Les vagues se brisent contre les rochers du rivage, qu'elles semblent vouloir escalader. J'avais sous les yeux une mer en furie, mais une mer qui marche, qui roule avec une vitesse vertigineuse sur son lit incliné. Il semble, à certains moments, que les flots redoublent de rage, qu'ils courent plus vite et que leur grondement augmente d'intensité...

« J'ai passé une heure entière, tout seul, au fond de cet abîme, où régnait une fraîcheur délicieuse. Puis je suis remonté au grand soleil au moyen d'un chemin de fer incliné, mu par la force de l'eau... »

On sait que le Niagara se compose de deux chutes séparées par une grande île boisée, l'île de la Chèvre, *Goat Island*. La plus petite porte le nom de chute Américaine (*American-Fall*); la plus grande s'appelle chute du Fer-à-Cheval (*Horse shoe Fall*), ou chute Canadienne.

Du parapet de Prospect-Park, on domine la chute Américaine; la cataracte gronde sous les pieds, les eaux s'agitent en flots d'écume avant d'atteindre les bords du gouffre; elles se débattent et se tordent dans des convulsions suprêmes. Soudain, elles passent du vert sombre au vert pâle; vaincues par l'irrésistible attraction du vide, elles bondissent et s'élancent dans l'espace, et l'œil fasciné les suit dans leur effroyable trajectoire : c'est un fleuve qui s'écroule avec un indescriptible fracas, se résolvant en millions de gouttelettes de poussière aqueuse, en nuages d'écume d'une blancheur éblouissante, où brillent dans leur magique éclat les sept couleurs du prisme... »

Le spectacle est encore plus grandiose et plus terrifiant lorsque l'on voit la chute d'en bas, et qu'on est dominé par elle. Grâce à un chemin de fer incliné, percé dans le roc, on peut se laisser rouler en char-à-bancs de Prospect-Park au pied de la cataracte Américaine.

Pour un demi-dollar, un pilote consent à vous prendre dans sa barque et à voguer sur un gouffre qui a plus de soixante mètres de profondeur. Le fleuve, tout frémissant

(1) *Un été en Amérique*. — Plon, 1877.

après l'énorme bond qu'il vient d'accomplir, ressemble à un lac soulevé par la tempête; la frêle embarcation sautille comme une plume sur les flots convulsionnés. Après une traversée d'un quart d'heure, on touche la rive Canadienne. Un chemin en zig-zag conduit au sommet des rochers qui surplombent le fleuve; c'est de là, de la terrasse de Clifton qu'on embrasse les deux chutes du Niagara, formant une nappe de près d'une demi-lieue d'étendue.

La masse qui se précipite dans la cataracte du Fer-à-Cheval est trois fois plus volumineuse que dans l'*American-Fall*, elle a jusqu'à vingt pieds d'épaisseur. Elle décrit une admirable courbe longue de trois quarts de mille et dont l'aspect est saisissant; le grondement des eaux est beaucoup plus formidable que sur la rive Américaine, et, prestige charmant, un immense panache blanc plane sans cesse sur la chute Canadienne, s'élevant comme un nuage d'encens. Les rochers vacillent sur leur base; l'air vibre comme dans une tempête; tout est désordre et chaos, tout mugit, fume, tourbillonne...

Cette excursion sous les chutes n'est pas sans danger; des personnes au tympan délicat y ont été frappées de surdité. De plus, le chemin est étroit et glissant, et plus d'un voyageur imprudent a été entraîné dans le gouffre. Enfin, il y règne une fraîcheur glaciale dont il faut se défier en été.

Inutile de dire que l'industrie américaine a pris possession de l'ile de la Chèvre; la *Tribune de New-York* y a installé sa fabrique de papier. On se rappelle qu'un industriel de Buffalo est récemment resté adjudicataire de la chute Américaine moyennant 71,000 dollars (335,000 fr.). Le docteur Siement étudie en ce moment la somme de force motrice que pourrait fournir le Fer-à-Cheval, dont le débit est de 100 millions de tonnes à l'heure; cette chute représente une orce de 16 millions 800,000 chevaux, force qui, produite par la vapeur, nécessiterait une consommation annuelle de 270 millions de tonnes de houille.

En hiver, le Niagara ajoute à ses splendeurs d'admirables décors de glace, congélations cristalines et gerbes étincelantes solidifiées. L'eau se précipite dans une sombre caverne environnée de glaçons atteignant plus de quarante pieds et suspendus de chaque côté des rochers abrupts.

Indépendamment du grand pont de glace rugueux et inégal qui s'étend à travers la rivière au delà de l'eau



Mendiantes des Abruzzes.

bouillonnante, indépendamment aussi des arbres de l'île courbés sous le poids de l'écume glacée, il faut contempler la grotte des Vents, caverne immense toute en stalactites et où les glaçons ressemblent à des montagnes renversées.



La grotte des Vents, sous le Niagara.

La gravure qui représente cette grotte nous a été communiquée par M. A. Bitard; elle est destinée à un intéressant ouvrage que notre excellent collaborateur va publier sous le titre de *Monde des Merveilles* et où il se propose de donner un tableau pittoresque de tous les grands phénomènes de la nature. — M.

HISTOIRE DES MOTS ET LOCUTIONS

MIRLITON. — Peu de personnes savent que le mot *mirliton* a été inventé par les modistes de 1723, qui dénommèrent ainsi une coiffure de gaze imaginée par elles.

La chanson s'en empara et en fit un refrain de pont-neuf dont l'air devint fameux, à cause des couplets que chacun pouvait ajouter à la chanson, suivant sa fantaisie.

Le prévôt de Versailles, fort ennuyé de n'entendre que ce refrain, s'avisa de le défendre. Il arriva ce qui devait arriver. La défense ne fit qu'animer les chansonniers, au

point que dès le lendemain il parut des couplets contre le prévôt lui-même, et ensuite contre la plupart des dames de la cour, que l'on soupçonnait d'avoir provoqué l'interdiction.

MÉTIERS ET CARRIÈRES

—

LES BUREAUX D'ÉCRITURES

(Suite.)

Il faut voir l'acharnement avec lequel chacun travaille quand la copie donne un peu, et, quand elle est rare, quelle précipitation on met à remplir ses dernières lignes et à aller rendre sa feuille pour en obtenir une nouvelle, — la dernière peut-être que le patron ait, — avant un voisin qui vous suit de près. Quel odieux steeple-chase! Il y a quelques années, avant le système actuellement en vigueur pour le recouvrement du timbre de copie, il fallait voir aussi l'accablement du malheureux qui avait gâté une feuille de papier timbré. Perdre 1 fr. 25, plus le travail fait, pour celui qui gagne 1 fr. 75, quel désastre! et rester exposé à subir ce malheur plusieurs fois par jour! quelle épouvante! Ce n'était qu'avec terreur et d'une main tremblante qu'on recommençait à écrire sur une page blanche.

Quant à la fidélité de la transcription, il faut qu'on soit peu exigeant ou que personne ne relise jamais cette prétendue copie de pièces. Souvent son auteur lui-même serait bien embarrassé s'il avait à la déchiffrer. Du reste, ce que l'on copie est si souvent illisible... Il ne faut pas moins copier. Le sens général, on ne l'a pas toujours, on ne l'a même jamais quand le travail est peu abondant ou quand il s'agit d'un document un peu long, car alors le patron découd ce document et il donne à chacun des employés autant de feuillets qu'il en faut pour fournir un rôle complet. S'il en reste après une première distribution, ils sont remis aux habiles qui ont terminé les premiers leur rôle. Le malheureux qui finit le dernier a encore l'infortune de recoudre tous les cahiers.

III. — LE PERSONNEL

Pour vous confier des bandes ou de la copie de pièces, le patron ne vous demande que de pouvoir écrire en fin. Il ne s'occupe pas de savoir si vous écrivez vite; c'est votre affaire. Donc tout le monde à peu près est admis à faire ce travail. Mais il n'en est pas de même des autres travaux. Aussi ces chefs de bureaux se forment-ils un noyau de cinq ou six employés pouvant faire l'*autographie*, la *grosse*, les plans, etc. Ils retiennent ces employés par l'appât de cette besogne spéciale qui est assez bien payée, et en leur réservant au besoin une occupation inférieure pour qu'ils ne soient jamais sans rien gagner. Les autres employés, le plus grand nombre, sont voués aux bandes ou à la copie de pièces. Et comme le patron n'a pas intérêt à restreindre son personnel, puisqu'il le paye aux pièces, qu'il a, au contraire, avantage à avoir toujours sous sa main le plus grand nombre d'individus pour faire face aux poussées imprévues, il accepte tous ceux qui se présentent et partage entre quinze employés ce qui serait à peine suffisant pour en occuper huit.

Ce personnel se trouve ainsi naturellement divisé en deux grandes classes d'individus : les uns décidément fixés aux bureaux d'écritures, les autres n'y étant que temporairement. Les premiers connaissent tous ces établissements, allant de l'un à l'autre pour la moindre raison, vivant un peu en bohêmes, tantôt relativement riches, car ils se font quelquefois des journées de 12 à 18 francs, d'autres fois absolument sans le sou, réduits à un travail de 3 francs par jour. Les seconds, épaves de toutes les carrières, poussés là par l'extrême misère, y séjournent en nourrissant leur corps épuisé avec 1 franc par jour et leur inépuisable espérance à un autre emploi par des démarches incessantes; beaucoup, des uns et des autres, ayant une famille, légitime ou clandestine, — dont on voit, aux jours de plus grande détresse, quelques membres dépenaillés errer autour du bureau pour recevoir quelques sous, provenant d'un emprunt ou d'une avance sur trois ou quatre heures de travail.

Entre ces deux catégories se trouvent toujours quelques déshérités qui, désespérant à cause de leur âge ou d'une infirmité d'obtenir un emploi au dehors et en même temps incapables des travaux spéciaux qui les attacheraient au bureau d'écritures, font, pour s'y maintenir, des efforts incessants. Ils imaginent tout ce qu'ils peuvent afin de se rendre utiles; ils préparent les lampes, ils balaient le bureau et les escaliers, vont chercher l'eau et le charbon de la patronne, etc. Leur récompense consiste à être les derniers à manquer de cette affreuse copie ou de bandes produisant 1 fr. 75 par dix heures de travail.

Comme dans chaque bureau d'écritures ce poste (?.) ne peut être occupé que par un seul, il faut voir quelle lutte s'engage lorsque deux rivaux sont en présence et quelle haine farouche s'allume dans l'âme de ces malheureux. Le spectacle de deux affamés du radeau de la *Méduse* se disputant un os en donnerait seul une idée.

Dans le personnel temporaire entre encore une autre catégorie d'individus, catégorie parfois nombreuse, mais la plus passagère. Elle est formée de gens qui, ayant à traverser un chômage déterminé dans leur état, viennent là pour ne pas être oisifs; si peu qu'ils gagnent ils sont satisfaits. On voit ainsi pas mal de placiers de tous les commerces. Aux gens de cette catégorie, la philosophie est facile; ils apportent dans ce refuge des plus dures misères une insouciance et une gaieté qui amènent le sourire sur des visages ravagés par la désolation et la faim. Ils racontent des gaudrioles; mais ils se font pardonner en venant directement et souvent au secours de quelque poignante infortune. Leur présence est là comme un rayon au milieu des ténèbres.

IV. — UN SPÉCIMEN DU GENRE
QUELQUES TYPES

Après ce coup d'œil général, voulez-vous pénétrer dans un de ces milieux et voir se dessiner quelques-uns des types qu'on y rencontre?

Voici un bureau d'écritures tel que me l'a décrit un jeune homme qui s'y est trouvé conduit, tombant du haut de toutes les illusions d'un adolescent fraîchement débarqué à Paris.

« C'était, me dit-il, non loin du Pont-Neuf, dans une ruelle disparue depuis peu; on m'avait dit : Portez un spécimen de votre écriture.

« A mon arrivée, le patron n'y était pas; je trouvai une femme, mal peignée, en robe déchirée; cette femme épluchait des oignons devant un fourneau sur lequel cuisait un ragoût.

« On entendait, dans une pièce voisine, un bruit confus de voix d'hommes.

« J'adressai à cette cuisinière, qui me dit être Mme R..., la femme du patron du bureau, le petit speech que j'avais longuement médité, sachant que j'allais me présenter au maître d'un établissement occupant douze employés. La ménagère en négligé écouta mon discours en retournant son fricot, et prenant la feuille de papier sur laquelle

j'avais donné un échantillon de mon écriture, en anglaise, en cursive, en ronde, en bâtarde, en gothique, en moulée, de toutes sortes depuis la majestueuse jusqu'à la fantastique, elle jeta un coup d'œil sur cette feuille, elle la déposa sur le bord du fourneau; puis m'indiquant une porte vitrée, elle me dit :

« — Entrez et choisissez une place libre.

« J'entrai dans une grande salle aux fenêtres sans rideaux. Les murs, absolument nus, peints à la colle, d'une couleur jadis vert d'eau, étaient devenus noirs dans le haut, comme le plafond, du reste. Cette teinte sombre descendait en dégradant jusqu'à deux mètres du sol. La zone claire qui se trouvait là était rehaussée par des profils tracés à l'encre et comme vivifiée par une multitude de traits, œuvre d'allumettes, se croisant en tous sens, ayant égratigné l'enduit et mis le plâtre à vif. Puis recommençait, à hauteur de tête et d'épaules, une autre région sombre, crasseuse, luisante qui allait en renforçant de ton jusqu'à ce qu'arrivée en bas, elle se confondît avec la plinthe, parfaitement noire.

« Toutes sortes de meubles à écrire remplissaient cette salle : bureaux en acajou, et secrétaires empire, détériorés, bien entendu, s'alignaient à la suite de longs dos d'âne à double pupitre et même de tables de cuisine. Les chaises... étaient des bancs. Le tout serré, ne laissant qu'un étroit passage, comme dans une salle d'école. Dans un coin était un énorme balai, un arrosoir, une cruche, une caisse à charbon de terre et le squelette d'un plumeau. La tablette de la cheminée était ornée de bouts de cigares, de débris de cigarettes et de tronçons d'allumettes. Il y avait néanmoins au-dessus une glace dans un cadre autrefois doré, maintenant rouge. Derrière la porte, une rangée de pardessus et quelques chapeaux étaient accrochés à une ligne de patères, mais je vis un bien plus grand nombre de coiffures, casquettes, feutres mous, chapeaux haute forme, çà et là sur les tables et sur les têtes.

« Une douzaine d'individus étaient réunis dans cette pièce. Sur ce nombre, trois ou quatre seulement écrivaient; trois ou quatre lisaient des journaux ou des livres; il y en avait un qui mangeait un hareng et du fromage de Brie; son voisin dormait profondément sur son pupitre, le visage enfoui dans ses bras croisés; à côté, on jouait aux cartes; huit ou dix autres de ces *employés* s'étiraient le long du mur crasseux, ou discutaient en fumant des pipes; dans un coin, un homme âgé, ayant trois godets devant lui, coloriait des têtes de poupées qu'il emmagasinait dans un panier.

« Ce singulier personnel était composé de gens de tout âge et de toute physionomie. Il y avait des figures imbéciles et des barbes blanches, des têtes malpropres, à chevelure inculte depuis longtemps, de ces calvities hideuses qui trahissent l'épuisement de la débauche, des yeux brillants de la fièvre du souci et des faces blêmes criant la faim. Les costumes étaient aussi significatifs. Plusieurs cous étaient sans cravate; je vis un vieillard qui ne devait pas avoir de chemise et un jeune homme dont les bottines laissaient passer ses pieds nus. Cela à côté de gens assez bien mis, ayant bagues aux doigts et massive chaîne en or à leur gilet.

« — Vous pouvez vous mettre là; cette place n'est à personne, me dit en me montrant le bout d'un banc un des hommes qui, placés près de la porte, avait sans doute vu mon embarras en entrant dans cet étrange bureau.

« — Ce n'est pas le singe, dit quelqu'un au bout de la pièce.

« — Malheur! répliqua une voix éraillée, il n'apportera donc rien aujourd'hui.

(*A continuer.*) A. Brébion.

CURIOSITÉS BOTANIQUES

—

LA VICTORIA REGIA

La *Victoria regia* est du nombre aujourd'hui bien restreint des représentants d'une végétation puissante qui a dû remplir les premiers âges du monde. Cependant nous pouvons conjecturer que, du moment qu'elle peut cadrer avec l'organisation actuelle, c'est qu'elle ne doit être qu'un bien maigre représentant de ces époques lointaines. En effet, il nous faut faire nous-mêmes un violent effort sur nos habitudes, pour étendre nos conceptions à la mesure de ces phénomènes grandioses, imaginer autre chose que les miniatures parmi lesquelles nous vivons, et nous élever à la compréhension de ces forces primitives abondantes et exubérantes déployées au premier enfantement de la terre, alors qu'elle était encore imbibée des chauds brouillards qui avaient enveloppé sa naissance.

Auprès de la température de ces époques lointaines, les contrées les plus chaudes du globe actuel paraîtraient à peine un climat tempéré. L'Afrique, malgré son aridité, conserve encore la puissance nécessaire pour sauver quelques-uns des végétaux et des animaux qui nous révèlent notre premier berceau. Le baobab gigantesque, quelques fougères, quelques euphorbes monstrueuses sont les derniers jalons de cette flore évanouie. La Californie, dans la jeune Amérique, nous montre des pins géants qui viennent de la même source. Mais les forêts inextricables de la Guyane et du Brésil, dans leur chaos de plantes folles, doivent le mieux conserver pour nous un souvenir du grand chaos antique.

Cet assaut de croissance fébrile, sans mesure, sans frein ; ces plantes énormes embrassant des végétaux géants, les étouffant, les pourrissant, les enterrant sous leurs débris, voilà bien la copie des forêts qui jadis ont suffi, enfouies sous les eaux, pour combler des vallons de précieux dépôts de combustible que nous sommes trop heureux de rencontrer, aujourd'hui que notre pauvre sol, maigre et affaibli, ne pousse plus que de tristes et languissantes broussailles.

La *Victoria regia* est, certainement, un des souvenirs de ce monde effacé : fleur de 30 centimètres de large, feuilles de 1 à 2 mètres d'étendue... C'est de la fin du siècle dernier ou des premières années de celui qui nous use en ce moment que date la découverte de cette plante magnifique. Un voyageur intrépide et en même temps botaniste distingué, après avoir exploré le Mexique, les Cordillières, Buénos-Ayres, le Chili, passé une partie de sa vie dans l'Amérique méridionale, faisait une excursion sur les principaux affluents du fleuve des Amazones. Il parcourait le Rio-Mamore, dans la province de Moxos, et, monté sur une pirogue qu'il dirigeait lui-même, il explorait non-seulement les rives, mais encore observait la végétation et faisait de curieuses recherches tant au milieu du fleuve que dans les étangs, les marais, les anses auxquels celui-ci communiquait. Ce fut au milieu des grandes herbes que Thadœus Hœncke découvrit, pour la première fois, les immenses feuilles de la Victoria. Malheureusement, cette découverte ne fut pas fructueuse : le voyageur périt accidentellement, — comme tant d'autres qui cherchent à prolonger le sentier ardu de la science; — et ce ne fut que plus tard, et sur des notes assez vagues de lui, que l'on acquit la certitude que, le premier, il avait trouvé la Victoria, la fleur gigantesque. Deux ans après la mort de l'infortuné Hœncke, Bonpland, le savant ami et collaborateur de Humboldt, en 1819,

explora le Paraguay, et y rencontra cette plante dont il envoya même quelques graines au Muséum d'histoire naturelle de Paris. Vers 1828, Alcide d'Orbigny, — dans cette même province de Moxos, où Hœncke avait été le premier, et à Corrientès au milieu des nombreux canaux naturels qui composent ce pays,— non-seulement recueillit des fruits qu'il envoya également au Muséum, mais encore il eut en sa possession des feuilles et des fleurs.

La Victoria se place dans la famille des nymphacées, à côté des nénuphars blancs et jaunes de nos eaux tranquilles; mais fleurs et feuilles ont des proportions colossales. Cependant le rapport naturel entre les unes et les autres est à peu près le même; la feuille de la Victoria est peut-être un peu plus grande par rapport à sa fleur. Tandis que les feuilles de notre lis des étangs sont cordiformes, c'est-à-dire en cœur, fendues à la base, celles de la Victoria sont peltées, c'est-à-dire que leur pétiole est fixée inférieurement sous leur centre. Ces feuilles sont peut-être la portion la plus curieuse de toute la plante, à part la dimension inusitée de chacune des parties qui la composent. Elles sont lisses et vertes en dessus comme toutes celles de la famille, mais elles portent tout autour d'elles un rebord dressé de 5 à 6 centimètres de hauteur, qui leur donne l'aspect d'un tamis bas ou d'un large plateau. En dessous, elles sont rougeâtres et comme gaufrées, divisées en un très-grand nombre de compartiments, presque symétriques, formées par la saillie considérable des nervures qui permettent ainsi à une grande quantité d'air de se loger en dessous dans les compartiments et de soutenir les feuilles sur l'eau. Le dessous de cette feuille, le pétiole, qui la porte, le pédoncule et le calice de la fleur, tout cela est hérissé de grandes épines brunes de 2 à 3 centimètres de long, *léger duvet* en rapport avec les proportions de la plante!

A Chastworth, chez le duc de Devonshire, où elle a fleuri le 3 août 1840, on a remarqué que la fleur s'épanouissait vers cinq heures du soir, pour ne se refermer que le lendemain à dix heures du matin. Elle ne se rouvre que ce même jour, à deux heures du soir, pour passer encore la nuit fleurie et se refermer le lendemain vers huit heures du matin.

Comme toutes les nymphacées, la Victoria possède des rhizones qui contiennent une grande quantité de fécule; en outre, leur taille considérable les rend un réceptacle précieux de matières nutritives, sans compter les fruits dont d'Orbigny nous a indiqué l'emploi. La Victoria est donc une plante dont l'acclimatation, dans notre pays ou dans nos possessions africaines, est vivement à souhaiter; quelques efforts ont déjà été faits dans ce sens. En France, la plante paraît se développer parfaitement pendant la belle saison, mais la fraîcheur des nuits d'automne la détruit, et il est indispensable de lui fournir un abri. A Alger, où le climat est plus chaud, la Victoria se contente d'un simple châssis vitré pour pousser des feuilles de deux à trois mètres de circonférence.— B.



Fleur de Victoria regia.

PENSÉES

Si vous étiez le domestique d'un bon maître, ne seriez-vous pas honteux qu'il vous surprît les bras croisés?

— Mais je suis mon propre maître!

— Rougissez donc de vous surprendre vous-même dans l'oisiveté, lorsque vous avez tant à faire pour vous, pour votre famille, pour votre patrie et pour l'humanité. — *Franklin.*

QUESTIONS ET RÉPONSES

IX. — Où est installé, en Angleterre, le pont — moitié fer fondu et moitié fer forgé — qu'un peintre lyonnais avait rêvé et créé pour remplacer, en 1757, le pont Saint-Vincent à Lyon?

L'imprimeur-gérant : A. Pougin, 13, quai Voltaire. Paris.



Céline dans le jardin de Sans-Peur.

SANS-PEUR

NOUVELLE

I

On l'avait surnommé *Sans-Peur* à cause de sa force et de sa hardiesse. De son vrai nom il s'appelait Martin Régereau. C'était, il y a dix ans, un grand et gros garçon aux joues roses et pleines, aux yeux d'un bleu clair, très-doux, à fleur de tête; des cheveux blonds coupés très-courts descendaient et marquaient trois pointes plantées régulières sur un front blanc comme celui d'une femme. Ses robustes épaules, larges sans lourdeur, décelaient une force sur laquelle l'opinion, du reste, était faite depuis longtemps au village des Aisements. Quand Martin passait dans la rue et que les étrangers au pays, ceux qui ne le connaissaient pas, disaient :

— Voilà un solide gaillard !

Ceux des Aisements clignaient l'œil en souriant et tout de suite racontaient ses prouesses.

— C'est Martin Régereau; il n'est pas un gas, dans les Ardennes, capable de le terrasser. Un jour que le taureau du fermier Vial, de la ferme des Mazures, s'était jeté furieux sur la petite Céline, il le prit par les cornes et pas à pas, le museau entre les pattes, le fit reculer jusqu'à l'écurie. Le taureau avait des beuglements épouvantables. Une autre fois, il a soulevé sur son dos le cabriolet du médecin Tabourot, embourbé dans une ornière, sur le chemin de la Garenne. Et à la dernière foire de Saint-Nicolas, il a parié avec les garçons de Launoy, de Dommery et de Bellevue qu'il abattrait en vingt coups de hache un peuplier de quinze ans.

— Et il a gagné son pari?

— Au quinzième coup, le peuplier craquait, oscillait, puis s'écroulait.

— C'est joli.

— Martin Régereau est fort comme la foudre, monsieur, et aussi timide qu'un mouton.

Timide, il l'était — au point qu'on ne comprenait plus sa timidité et qu'on le traitait d'original, *de tête braque.* Il avait plus de trente-deux ans, en 1870, et il n'avait jamais parlé de se marier, bien que les quarante ou cinquante mille francs laissés par son père lui assurassent une position indépendante et lui permissent d'aspirer à la main des plus riches du pays. Pourquoi ne se mariait-il pas? On glosait là-dessus aux Aisements; mais lorsqu'on en parlait à Martin, sa bonne figure se colorait d'une rougeur vive, et il détournait la conversation en plaisantant gauchement.

Il avait fait quelques études dans une pension libre de Charleville. De fonctions, il n'en exerçait aucune. De métier, point n'en avait. Très-occupé à ne rien faire, il vivait sa vie au milieu de flâneries douces, rendant tous les services qu'il pouvait, jamais n'en sollicitant. Il restait désœuvré avec bonheur, par conviction. Quand les voisins avaient besoin d'aide, il était là, et on le savait rude à la besogne dès qu'il voulait. L'insouciance était dans sa vie, non la paresse, une insouciance contente d'elle, sans égoïsme toutefois.

Il habitait, hors des Aisements, une petite maison entourée d'un jardin très-vaste, donnant sur la campagne, au bout de laquelle il apercevait les toits de la ferme-auberge des Mazures, appartenant au père Vial. Il passait sa vie à ratisser les allées un peu trop symétriques de son clos au milieu de masses de fleurs jetées sans ordre, mais soignées avec amour. A le voir se promener dans ses plates-bandes, sa grosse tête douce renversée sur l'épaule, traînant un peu les jambes, comme harassé, on l'eût pris pour quelqu'un vivant dans les nuages, ou pour un misanthrope insoucieux des choses d'autour de lui. Il n'était ni l'un ni l'autre, ni gai ni triste, il vivait paisible, sans penser, voilà tout.

Ses grandes passions, c'étaient les oiseaux et les fleurs. Il avait les plus beaux lis et les plus belles roses du pays, sans compter des daturas hauts de six pieds. Les oiseaux choisissaient de préférence les arbres de son jardin pour s'y reposer. Régereau s'ingéniait à les attirer, du reste. Il fût mort de colère s'il avait vu des gamins tendre des lacets aux linots, sur les chanvres du pré; et il se détournait, dans son jardin, pour éviter de déranger les chardonnerets picorant sur des salades germées. Il savait leurs habitudes, leurs retraites privilégiées, leurs heures de gaieté et de chansons. Il avait découvert, après longues recherches, que les premiers éveillés sont les pinsons, et parmi les pinsons les verdiers. A une heure et demie du matin, en plein été, ils commencent leur gazouillis discret dans les haies du chemin. Après eux, vers deux heures et demie, vient la fauvette grise, et une demi-heure plus tard la caille. C'est à quatre heures seulement, et quand le soleil brille, qu'il avait entendu le merle jeter ses vigoureuses notes dans le concert aérien. Après lui, la grive, puis le rouge-gorge et le roitelet, enfin le moineau et la mésange. Quant à l'alouette, depuis longtemps il savait ce qu'il fallait penser de sa réputation de matineuse. Il avait reconnu qu'elle ne se levait guère qu'après la caille, et encore dans les matinées ensoleillées.

Cela, pour sa flânerie sans but; mais son grand travail, sa grande fierté, c'étaient ses fleurs. Il avait pour elles un culte, une adoration qui se trahissaient dans les caresses douces de ses grosses mains relevant une tige de pois de senteur, dans le mouvement peureux de son doigt chassant un insecte abattu dans les feuilles d'une rose, dans les précautions empressées avec lesquelles il arrachait les parasites qui poussaient à travers le fouillis de ses pensées et de ses œillets.

Il était avare de ses richesses. Il veillait sur elles avec un soin jaloux. Quand il se laissait arracher un bouton de rose, une bouture, il les suivait d'un œil inquiet, avec un soupir. Une seule personne, au hameau des Aisements, saccageait, sans qu'il osât gronder, son jardin : Céline Vial, la fille du fermier des Mazures. Elle avait vingt ans et était la petite filleule de Martin. Brune et vive, avec un regard un peu moqueur, quoique très-doux, elle venait deux ou trois fois la semaine chez Martin et mettait au pillage, sans pitié, ses rosiers et ses massifs. Il la laissait faire, les lèvres épanouies, une joie dans les yeux. Elle avait droit de haute et basse justice. Il la suivait de son pas tranquille et solide quand elle sautillait dans les allées sablées, avec des cris lorsqu'elle se piquait aux épines, ou que des abeilles, dérangées par sa main, tournoyaient autour de sa tête.

Et pendant qu'elle volait de fleurs en fleurs, inconstante comme les papillons, Régereau, derrière elle, racontait les peines et les soucis que son jardin lui causait. Elle ne se figurerait jamais que ce lis qu'elle brisait, lui avait coûté des nuits entières; car il pensait à tout cela, même la nuit. Souvent il se réveillait, se levait, allait faire un tour. Elle le savait bien, il le lui avait dit. Quand le vent changeait le soir, dans le mois de mai, par exemple, et qu'on craignait une gelée tardive, il avait des inquiétudes mortelles. Ah ! elle ne se doutait guère du travail que ces choses-là lui donnaient. Il vivait avec ses fleurs, tout le temps. Puisqu'il était seul, il fallait bien, n'est-ce pas, qu'il se créât une famille, des joies intimes.

Cette cohabitation était pleine de charmes, pleine de surprises, surtout...

Céline l'écoutait, le regardant, un peu distraite, enfantine, malgré ses vingt ans.

Et lui continuait, très-grave, la tête un peu penchée sur l'épaule, une pose qui lui était habituelle. Il racontait pour la centième fois qu'il connaissait les habitudes des fleurs aussi bien que celles des oiseaux. Il avait remarqué et noté les heures de vie et les heures de sommeil de ses chères voisines. Ainsi, la chicorée sauvage, qui a de si jolies fleurs bleues, eh bien! il l'avait vue se fermer dès onze heures du matin, et attendre quelquefois jusqu'à trois ou quatre heures pour s'endormir complétement; le mouron des champs s'assoupit à deux heures; l'œillet ferme ses rideaux à midi pour ne les ouvrir que le lendemain à neuf heures; les liserons s'endorment vers cinq heures du soir dans leurs corolles blanches et roses, et la dame d'onze heures, qui pousse dans les vignes, se couche paresseusement dès que trois heures ont sonné. Il sait tout cela, lui, Martin. Il a tant flâné, il a tant promené son grand corps un peu partout! Ce qu'il voudrait, c'est voir Céline aimer les fleurs, non pour les détruire en bouquets, mais pour les soigner et les cultiver ainsi qu'il faisait. Il l'aiderait si elle désirait. Il serait patient. Plus intelligente que lui, elle lui en remontrerait bientôt...

Il riait, quand Céline, hochant la tête, refusait, disant qu'elle était trop vieille pour apprendre, qu'elle n'avait pas le temps et que les soins de la ferme et de l'auberge la réclamaient.

Alors, il n'insistait plus, mais une autre fois recommençait. Souvent il restait interdit, très-étonné, quand elle répondait, en haussant les épaules :

— Tu m'ennuies, parrain, avec tes histoires.

Il ne pouvait comprendre qu'on n'aimât pas les fleurs à sa manière, pour elles, non pour soi.

Et quand, une gerbe dans les bras, Céline partait, il lui recommandait bien de changer l'eau deux fois par jour, de ne pas exposer les fleurs au soleil et de jeter un peu de charbon dans les vases pour conserver longtemps leur fraîcheur.

Céline disparaissait au milieu des herbes du pré, se retournant pour lui envoyer un geste amical, et tout préoccupé, suivant une pensée intime, il la regardait longuement, la poitrine gonflée, avec un voile humide sur les yeux.

Il aimait Céline.

Depuis longtemps il l'aimait. Elle était frêle et mignonne, et cette faiblesse l'attirait. Elle ne s'en doutait guère, au reste, et quand elle le regardait un peu trop fixement, il baissait les yeux, embarrassé devant cette candeur d'enfant. Il avait douze ans de plus qu'elle. Est-ce que leur union était possible? On aurait bien ri dans le village.

C'était un amour doux et persistant, une pensée constante qui le travaillait dans la flânerie calme de sa vie. A la pension, où il avait fait des études, on lui avait appris l'harmonium et il tenait l'orgue le dimanche à l'église des Aisements. Quand il étudiait chez lui des morceaux religieux, il voyait de sa fenêtre, aller et venir, dans les Mazures, sa petite Céline, accorte, avec ses bras nus, ses cheveux ébouriffés et son tablier sur ses jupes au bord retroussé. Alors, il restait des heures à la contempler. Il lui écrivait, des fois, les folies qui traversaient son cerveau, mais n'avait garde de remettre les lettres; il les conservait dans un coin. Le tas grossissait tous les jours; c'était le seul aliment à son affection. Pourquoi ne s'ouvrait-il pas au père Vial? Il n'osait. Il était parti deux fois pour les Mazures avec l'idée de demander la main de Céline. La première fois, il s'arrêta à mi-chemin; la seconde, il resta court, parla d'autre chose.

Il s'amusait souvent, dans des accès, à faire pour Céline des bouquets symboliques qui lui semblaient résumer les plus grands arguments de l'éloquence amoureuse; mais Céline était à cent lieues de se douter de ces tendresses secrètes, et avec sa vivacité détruisait en un tour de main, pour les réunir à sa guise, les enroulements et les guirlandes de fleurs laborieusement étudiées par le pauvre garçon.

Un jour du mois de mai, en 1870, il passa son paletot, abattit sur le coin de l'oreille son grand chapeau de paille et partit pour la ferme, bien résolu à ne pas revenir avant de s'être déclaré franchement. Cette situation lui pesait, et puis Céline était en âge de se marier, bien qu'elle parût n'y songer guère. Le père Vial s'en occupait, et à plusieurs reprises ceux des Aisements avaient mis en avant les noms de quelques jeunes gens aisés, fils de fermiers des environs. Jusqu'alors rien n'était fait, mais enfin il fallait se presser.

(A continuer.) Jules Mary.

LES COURSES SCOLAIRES EN SUISSE

Un auteur épris d'idéal et d'impressions s'est écrié : *Voyager, c'est vivre!* On pourrait dire aussi : voyager, c'est s'instruire. Les sites, les scènes, les phénomènes de la nature qui passent sous les yeux du voyageur sont un éternel sujet d'observation; à leur aspect l'esprit s'éveille, admire et compare; des hommes dépourvus de culture se sont fait une éducation par les voyages; qui n'a écouté souvent avec intérêt les récits d'un matelot, d'un soldat? Le voyage est le complément obligé de toute éducation; le campagnard doit voir la ville, l'habitant des villes doit voir les campagnes; les descriptions les plus vraies, les peintures les plus réelles ne donneront qu'une idée affaiblie des montagnes ou même de choses plus simples à comprendre, comme la mer par exemple.

Depuis longtemps la Suisse a admis le voyage comme moyen éducatif; fidèle aux doctrines de ses grands pédagogues, Pestalozzi, Fellenberg, elle fait parcourir le sol natal à ses enfants; c'est une leçon et une récompense à la fois. Topffer, dans ses *Voyages en zigzag* a popularisé les courses scolaires; ce n'est donc point un sujet nouveau pour les lecteurs de France où les livres du spirituel écrivain génevois ont été édités, et où ils sont lus et appréciés.

Mais les voyages de dix, vingt et même trente-six journées du pensionnat Topffer ne peuvent se faire avec une école nombreuse, on le comprend facilement. Il fallait, pour réaliser ces courses, les organiser d'une manière pratique et surtout économique que nous allons indiquer.

Les colléges des villes suisses, ceux de certains bourgs et même de plusieurs villages, sont organisés militairement, c'est-à-dire que leurs élèves sont astreints à l'exercice des armes et portent un uniforme qui varie de canton à canton. Cet uniforme rendra plus facile l'organisation et la discipline de la course.

Les professeurs et instituteurs fixent à l'avance le programme du voyage, surtout les étapes, afin de préparer les logements, qu'on demande souvent à l'hospitalité volontaire et gratuite des citoyens. Ceci exerce une salutaire influence sur la jeunesse, qui fait connaissance avec des compatriotes de langue et de cantons différents, parce qu'elle apprend aux enfants à se présenter convenablement, à être polis et reconnaissants envers leurs hôtes; enfin il est de beaucoup préférable, pour les jeune

touristes, après une journée fatigante, d'être reçus dans une famille où ils sont traités comme ils le seraient chez des parents, que d'être logés en grand nombre dans des salles d'auberge, où la bruyante gaieté de leur âge les empêche de dormir. — Quelquefois cependant on réclame d'une ville le logement dans une caserne, où la présence des professeurs tempère l'expansion d'une joie intempestive; d'autres fois c'est dans des granges, dans des chalets, qu'on s'abrite pour la nuit.



Le départ (Courses scolaires en Suisse). — Croquis d'après nature, par M. Bachelin.

Quelques jours avant le départ, on donne connaissance de l'itinéraire du voyage aux élèves, afin qu'ils puissent se renseigner à l'avance sur le pays qu'ils ont à parcou-

rir; on les engage à choisir un sujet spécial d'étude afin d'en faire un travail écrit à leur retour; on prescrit quelques ordres hygiéniques, on fixe la somme de la cotisation personnelle, qui s'élève, au maximum, à 2 francs par jour par tête. — Ce chiffre, qui peut paraître insuffisant, a besoin d'être expliqué. Les colléges voyagent à prix réduit sur toutes les lignes de chemins de fer et sur les bateaux à vapeur; les aubergistes font aussi volontiers quelques concessions pour ces hôtes aimables, en général, et toujours contents.

Un médecin fait partie de l'expédition, sa présence a l'avantage de rassurer les parents et de diminuer la responsabilité qui pèse sur les professeurs. Ceux-ci font de droit partie de l'état-major de la course, état-major qui a son président, son secrétaire et son caissier; le commandement de la colonne appartient à l'élève du grade le plus élevé.

Le matin du départ, la diane est chose presque superflue pour réveiller les touristes, et les amener au lieu du rendez-vous. Que le temps soit radieux ou morose, tous sont gais, légers et pleins d'espérance, tous ont au cœur ce saint enthousiasme des voyages sans lequel il n'y a pas de joie. A nous cet horizon bleu plein de douces et vagues promesses, à nous les rires et les chants, à nous ces jours de voyage ! — La colonne est en rang, on constate à son inspection que tout est en ordre, et le signal du départ retentit. Les trompettes sonnent comme pour une victoire, et l'avant-garde, qui les précède, ouvre la marche avec dignité au milieu de parents et d'amis qui saluent affectueusement cette jeunesse.

Une fois hors de la ville, on chemine à volonté, la parité de goût rassemble les élèves en groupes spéciaux, ceux-ci cherchent des fleurs, ceux-ci des insectes, d'autres étudient les roches et les cailloux de la route; d'autres ont des aptitudes plus spéciales, ils notent les inscriptions des églises, des cloches, des maisons, des tombes ; d'autres les dictons et les légendes ; quelques-uns dessinent; quelques-uns n'étudient rien; pour eux le voyage est une gymnastique, une occasion de faire agir ses muscles, de marcher et de courir, de se reposer, de se ravitailler et de repartir plus allègres ; d'escalader les rampes ardues, de franchir les passages difficiles : le danger a un attrait séduisant; il y a de la gloire à le braver, et les audacieux forment un groupe spécial dont on a peine à contenir les écarts. La jeunesse en général est peu contemplative, les beautés de la nature ne peuvent encore l'attendrir et la retenir longtemps auprès d'un site, elle préfère l'action au paysage; le départ, la marche, l'arrivée, les repas en commun sont son idéal. — La course scolaire doit réagir, dans une certaine proportion, contre cette tendance naturelle dans ce qu'elle a d'exclusif; le professeur a pour mission spéciale d'attirer l'attention des élèves sur tous les motifs d'observation et d'étude qui se présentent, et chaque pas en fournit un nouveau.



Une halte (Courses scolaires en Suisse).

L'histoire du pays parcouru offre un vaste champ aux leçons des professeurs ; ici elle est intime et peu connue, ici grande, héroïque et fait battre tous les cœurs quand le sol que nous foulons s'appelle le Grütli, Granson, Morat. Quelles leçons que celles qui racontent le patriotisme des soldats de l'indépendance helvétique ! Avec quel respect on écoute l'histoire de ces luttes épiques sur la terre qui en fut le théâtre; avec quel enthousiasme tous jurent d'imiter ces sublimes exemples, et de sacrifier leurs biens et leur vie pour la patrie quand elle le demandera. L'immense domaine des sciences naturelles nous fournit des thèmes infinis; à chaque instant la géologie nous arrête : voici des

soulèvements gigantesques, des sommets dont les cimes touchent aux nuages, des fissures où mugissent des torrents qui deviendront des fleuves.

Perçons un moment par la pensée ces croupes couvertes d'immenses forêts, la flore et la faune des diverses époques géologiques vont revivre à nos yeux, évoquées par les savantes descriptions des professeurs. L'agriculture, la sylviculture, les plantes utiles, nous arrêtent à leur tour, puis les routes, les moyens de locomotion, les carrières, et dans les villes, les manufactures, les usines, les ateliers, les colléges, les musées, les monuments historiques. Quel immense sujet d'étude! partout les professeurs ont un thème d'explications à donner, c'est une parcelle de l'histoire du travail à faire comprendre. A la vue de tant de choses, l'esprit s'éveille, les natures les plus indifférentes se sentent stimulées; le labeur, la lutte ont une éloquence plus persuasive que les paroles; la visite d'un atelier, les bras hâlés et rudes, les vêtements noircis de l'ouvrier en apprennent plus à nos jeunes gens que bien des volumes. — Les édifices publics, les statues et les bustes qui décorent les places rappellent des actes de bienfaisance, de civisme et de dévouement à la patrie.

Ici nous visitons un orphelinat; il ne faut pas qu'une occasion de faire le bien se soit présentée à nous pour que nous la laissions passer; donnons un souvenir, une obole seulement à ces enfants qui ne peuvent nous suivre dans notre joyeux voyage; et chacun s'empresse de déposer dans les képis de deux des plus jeunes élèves une modeste offrande qu'on verse ensuite dans le tablier d'une des bonnes sœurs hospitalières.

Les villes et les bourgs où nous devons nous arrêter sont prévenus de notre arrivée, et les colléges viennent à notre rencontre : professeurs et élèves fraternisent; quelquefois même de magnifiques banquets nous attendent, on y célèbre la patrie suisse par des chants et des discours. — La fraternité des banquets est décidément une belle chose, et les peuples se comprennent vite dans la communion du repas. Que de préjugés de nations, de province ou de famille disparaîtraient, que de nœuds se dénoueraient pacifiquement si, au lieu de mener les hommes les uns contre les autres, dans ces arènes qu'on nomme champs de bataille, on les conduisait à des banquets où s'étaleraient, au milieu des splendeurs de l'art et de l'industrie, les richesses du travail agricole! — Les congrès de la paix ne songent-ils donc pas à ce moyen?

(*A continuer.*) A. Bachelin.

MÉTIERS ET CARRIÈRES

LES BUREAUX D'ÉCRITURES

(*Suite.*)

« A peine introduit dans cet établissement, j'entrevis d'insondables détresses. Absolument dénué, talonné par la faim, quand on arrive là, on trouve des êtres encore plus pauvres que soi. Dès la première journée, je découvris d'effroyables misères et des existences extraordinaires.

« — Il est déjà onze heures et pas encore de travail! murmura d'un ton dolent, un peu après mon arrivée, un personnage à mine décharnée.

« — Moi, reprit la voix éraillée, ça m'est égal; je ne suis pas en train aujourd'hui. Pallard a voulu que nous allions au faubourg Saint-Jacques. Nous avons couché au violon. Jamais je n'ai vu un violon si mal commode. Je n'ai pas pu y dormir. Et puis on ne nous connaissait pas, à ce poste, on ne nous a lâchés qu'à dix heures; un peu plus on nous faisait prendre le panier à salade. Aussi regardez Pallard comme il ronfle...

« Et l'homme qui parlait montra un homme endormi sur son pupitre.

« — Je lui disais bien, continua la voix éraillée, allons à la Bastille, les paillasses sont neuves.

« — Est-ce qu'il arrive qu'on passe des journées sans travailler? demanda avec anxiété un de mes voisins à l'homme qui peignait des têtes de poupées.

« — Certainement, monsieur, ça arrive quelquefois, répondit celui-ci.

« Je vis l'expression d'une tristesse poignante se peindre sur le visage inquiet de mon voisin, un nouveau venu comme moi.

« — Est-ce que c'est la même chose dans les autres bureaux?

« — La même chose, surtout pendant les vacances.

« — Combien vous paye-t-on ces têtes?

« — Cinquante centimes la douzaine. Il me faut deux heures pour en faire une douzaine, et je dois fournir les couleurs et les pinceaux.

« Puis, après un moment de silence, et faisant sa voix la plus douce qu'il put, mon voisin s'adressa de nouveau au peintre en têtes de poupées.

« — Pardon, monsieur; vous me rendriez un bien grand service si vous pouviez me dire où l'on donne du travail comme celui que vous faites.

« A ces mots, je vis le vieillard faire un mouvement comme pour mettre ces têtes de poupées et ses couleurs à l'abri d'une violente usurpation.

« — Monsieur, dit-il, suffoqué par l'effroi, vous ne pourriez pas en avoir. Il faut être connu.

« A ce moment, le patron entra les mains pleines de papiers. Il distribua de l'ouvrage en ayant bien soin de prendre note du nombre de feuilles timbrées quand il en donnait en blanc.

« C'était, pour la plupart de ces employés, comme une distribution de soupe à des mendiants faméliques. La crainte de n'avoir pas de cette horrible copie mettait dans certains yeux une déchirante expression d'épouvante.

« Dans ce bureau, l'emploi de domestique, gardien, commissionnaire, avait été conquis, — qui pourrait raconter à quel prix! — par un vieillard qu'on appelait Monsieur de la... (ici le nom d'une petite ville de France). On disait qu'il était duc. Il le laissait dire, et, un jour, poussé à bout, il assura qu'il avait véritablement ce titre. Il se prétendait dépouillé et repoussé par certains membres de sa famille.

« Nuit et jour tourmenté par l'effroi de n'avoir point de copie à faire, ne dormant pas sous le perpétuel aiguillon de la perplexité, insuffisamment nourri, incomplétement vêtu, venant le premier, ne partant que le dernier, ayant copié plus de cent volumes de procès, ce damné avait fini par arriver à une sorte de crétinisme. Il était généralement d'allure douce et passive; mais, je le vis une fois, il ne fallait pas essayer d'usurper sa copie ou ses attributions domestiques; il devenait féroce.

« Chose singulière, pendant que toutes ses facultés intellectuelles baissaient, il acquérait sur nous tous une évidente supériorité à faire cette atroce copie de pièces. Il allait plus vite que nous, écrivait mieux et lui seul parvenait à lire des passages que nous n'avions pu déchiffrer.

« Lui offrir un sou de tabac à priser, vous valait sa familiarité, chose qu'il ne prodiguait certes pas. Pour un *petit noir* (10 centimes de café), son régal suprême, il allait jusqu'à des confidences sur son passé, et désor-

mais on avait conquis sa reconnaissance. Pour 50 centimes on payait à dîner à ce duc : bœuf, 20 c., vin, 15 c., pain, 15 c., beaucoup de pain. Avec le petit noir, ça devenait un festin mémorable et il vous dévoilait ses rêves d'avenir. Ses rêves d'avenir consistaient à pouvoir un jour louer une échoppe et s'y établir écrivain public. C'était là le but de tous ses efforts, son idéal.

« Quand il vous en parlait, quand il vous révélait ses préférences de quartier, de coin de rue pour l'échoppe qu'il rêvait; quand il se laissait aller à vous montrer la clientèle qu'il comptait se faire, à vous décrire la table, le fauteuil, l'encrier qu'il convoitait, l'enseigne qu'il préparait (car il se complaisait à étudier et à choisir jusqu'aux plus petits accessoires de sa future échoppe), alors, dis-je, ses yeux creusés par l'insomnie, tourmentés par une éternelle anxiété, s'illuminaient de clarté mystérieuse, céleste. On eût dit ceux d'un blessé arabe qui entrevoit, dans le délire de son agonie, le paradis peuplé de houris que Mahomet promet à ses défenseurs tombés en combattant.

« Ce rêve, il le nourrissait sans cesse, il le portait partout. Nous trouvâmes dans ses copies les mots d'échoppe, d'écrivain, de clients, mêlés au texte de procès en séparation de corps. Quand, pour se reposer entre deux rôles, nous le voyions arrêté quelques secondes, le menton appuyé sur ses deux mains, les yeux fixes démesurément agrandis par les visions de l'extase, nous savions à quoi pensait notre compagnon : le duc de la..... rêvait à une échoppe d'écrivain public.

« Impossible de faire entrer, dans le cadre restreint de cet article, le récit de tout ce qu'on fit dévorer à ce rêveur sexagénaire de tribulations, de mystifications, de déceptions; rien ne l'arrachait à sa chimère. D'ailleurs, il avait l'estime de tous, une sorte de respect même, car au fond de sa noire misère, il était resté d'une probité exemplaire. Et puis un petit noir lui faisait oublier les farces les plus cruelles. »

(A continuer.) A. Brébion.

ARBRES QUATRE FOIS ET SEPT FOIS CENTENAIRES

Dans sa description de la forêt de Sherwood, le major Rooke rapporte qu'en coupant du bois de haute futaie dans le Berkland et le Bilhaugh, on a trouvé, dans l'intérieur de plusieurs arbres, des lettres qui avaient été gravées autrefois à leur surface, et qui indiquaient le roi sous le règne duquel ils avaient été marqués.

D'après cela, il est clair que si l'on compare le nombre d'années qui se sont écoulées depuis le milieu du règne dont un de ces arbres porte le nom, à celui qu'il faut à un arbre pour arriver au même degré de croissance, d'après les idées reçues aujourd'hui, on pourra juger de l'exactitude de ces idées; et comme elles ne se trouvent pas toujours d'accord avec les résultats dont nous parlons, nous croyons devoir signaler les faits suivants.

Les chiffres contenus dans l'intérieur des arbres en question sont ceux de Jacques Ier, de Guillaume et de Marie, et l'on en a découvert un du roi Jean.

Un des chiffres du roi Jacques était à la profondeur « d'un pied » environ, dans l'intérieur du tronc, et « à un pied » du centre.

L'arbre avait été abattu en 1786; il devait avoir deux pieds de diamètre lorsqu'il fut marqué. Les arbres qui présentent cette grosseur sont ordinairement plantés depuis *cent vingt ans* environ. Si on ajoute ce nombre au temps qui s'est écoulé depuis l'année qui répond au milieu du règne de Jacques, on se convaincra que l'arbre avait dû être planté en 1492 et qu'il était âgé de près de *trois cents ans.*

Celui qui portait les chiffres de Guillaume et de Marie, coupé aussi en 1786, présentait environ « neuf pouces » d'épaisseur en dehors du chiffre, et « trois pieds trois pouces » en dedans.

Le chiffre du roi Jean était à la profondeur de « dix-huit pouces » dans l'intérieur du tronc, et à un peu plus « d'un pied » du centre.

L'arbre avait été coupé en 1791; mais comme le milieu du règne du roi Jean répond à l'année 1207, si nous ajoutons les cent vingt années nécessaires pour qu'un arbre puisse atteindre la grosseur de « deux pieds » de diamètre, la plantation de celui-ci remontera à l'an 1085, c'est-à-dire à vingt ans après la conquête de Guillaume; il devait donc être âgé de *sept cent six ans* lorsqu'on l'a abattu.

Détail à peine croyable, cet arbre n'avait eu qu'une croissance de « *dix-huit pouces,* » soit 50 centimètres, dans l'espace de *cinq cent quatre-vingt-quatre ans*, tandis que ceux qui étaient de la même grosseur lorsqu'ils furent marqués, avaient acquis « douze pouces de diamètre, » c'est-à-dire « un pied, » soit 33 centimètres, en *cent soixante-treize ans.*

Le major Rooke fait observer qu'on a abattu plusieurs arbres portant cette marque, et qu'ainsi une erreur est fort peu probable à cet égard.

LE TRIOMPHE DE L'AMOUR

OPÉRA-BALLET, CHANTÉ ET DANSÉ EN 1681

Un héros que le ciel fit naître
Pour le bonheur de cent peuples divers,
Aime mieux calmer l'univers
Que d'achever de s'en rendre le maître;
Il cherche à rendre heureux jusqu'à ses ennemis;
Tout est par ses travaux dans une paix profonde,
Ce n'est plus qu'à l'Amour qu'il peut être permis
De troubler le repos du monde.

Ces vers de Quinault, que débitait Vénus, sur un air de Lulli, servent de prologue au *Triomphe de l'Amour*, ballet en vingt entrées, exécuté au château de Saint-Germain-en-Laye, le 21 janvier 1681, et à Paris, sur la scène de l'Opéra, le 6 mai de la même année.

Le « héros » dont le poëte parle à mots couverts, s'appelle Louis XIV dans l'histoire; et ce « calme » qu'il vient de répandre sur « l'univers » est une allusion à la paix de Nimègue, qui donnait définitivement à la France la Franche-Comté et une partie de la Flandre. Vus par les fenêtres d'une antichambre de Saint-Germain, les futurs départements du Doubs et du Nord paraissaient des mondes aux yeux écarquillés des courtisans.

Ne soyons pas trop sévère cependant et ne prenons pas pour du servilisme ce qui n'était dans ce temps-là qu'une formule obligée de politesse. Toutes les œuvres lyriques du dix-septième siècle s'ouvrent par un compliment au roi. D'ailleurs le point saillant du *Triomphe de l'Amour* n'est pas là. Ce qui fait de cet opéra-ballet une œuvre unique dans les fastes du théâtre, c'est qu'on y vit paraître des danseuses, tandis que jusque-là leurs rôles étaient tenus par de jeunes garçons habillés en femmes.

Ce fut une vraie révolution, mais dont les causes sont faciles à saisir.

En effet, le *Triomphe de l'Amour*, représenté d'abord à la cour, n'était qu'un divertissement de salon, quelque chose comme une figure de cotillon. Aussi y vit on paraître les jeunes femmes les plus qualifiées dans l'ar-

morial de d'Hozier, sans compter les princesses du sang. Mme la dauphine faisait une Nymphe de Diane; la princesse de Conti, Ariane; la duchesse de Mortemart, une Néréide; Mlles de Tonnerre, de Clisson et de Poitiers jouaient les Dryades; les duchesses de Sully et de La Ferté étaient habillées en Nymphes de Flore, etc.

Lorsque, quelques semaines plus tard, les auteurs firent passer leur œuvre sur les planches de l'Opéra, ils voulurent lui conserver tous ses attraits, dont le principal était la présence des femmes sur la scène.

Un secrétaire de Lulli a laissé à ce propos des notes intéressantes à citer : « On a choisi, dit-il, beaucoup de filles pour remplir les entrées. Ainsi, on assure qu'on verra sur le théâtre *une nouveauté toute singulière*, et peut-être n'y aura-t-il jamais eu en France *rien de plus surprenant*... »

Plusieurs années après la représentation, ce fidèle archiviste écrit encore : « En peu de temps Mlle de La Fontaine surpassa si fort ses camarades (les demoiselles Pesant, Carré, Leclerc....) qu'elle fut jugée capable, non-seulement de danser seule, mais encore de composer ses entrées, ainsi que Pécourt et l'Etang le cadet. Elle continua de faire briller ses talents jusqu'au mois de juin 1692, qu'elle se retira au couvent des religieuses de l'Assomption, à titre de pensionnaire, jusqu'en 1696, qu'elle en sortit pour aller demeurer chez Mme la marquise de La Chaise, qui lui donna un appartement et sa table. Cette dame étant morte, Mlle de La Fontaine se mit en pension dans un couvent près de la Croix-Rouge, où elle acheva pieusement sa vie en 1738. Mlle de La Fontaine a toujours passé pour sage. C'était une grande personne assez jolie et bien faite, avec de beaux yeux. Mlle Subligny lui succéda dans son emploi. »

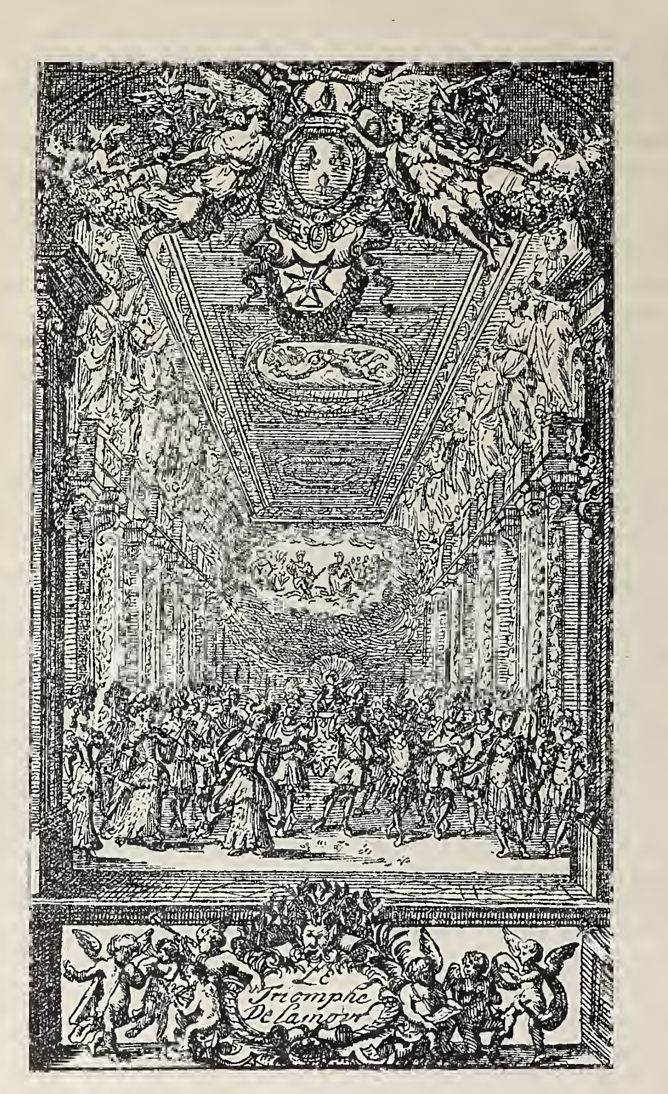
Tant il y a, que le portrait de la charmante et vertueuse ballerine peut aussi bien s'accrocher dans un foyer de théâtre que dans un parloir de couvent.

Ce qu'était en lui-même le *Triomphe de l'Amour?* Un défilé des dieux de l'Olympe, un cortége mythologique, dont chaque personnage venait à son tour débiter un couplet, une stance, un rondeau en l'honneur de Cupidon,

Et tous ces lieux communs de morale lubrique
Que Lulli réchauffait des sons de sa musique.

« Le théâtre, lisons-nous en tête du livret, représente un lieu magnifiquement orné, et que l'on a disposé pour y recevoir l'Amour qui doit y venir en triomphe. Un grand nombre de divinités et une multitude de peuples différents y sont accourus et s'y sont placés pour assister à ce pompeux spectacle!... »

« Pompeux spectacle » n'est pas trop dire; et l'on peut d'ailleurs s'en rapporter à la gravure ci-contre, qui est le fac-simile d'une estampe du temps. Les représentations théâtrales d'il y a deux siècles égalaient les nôtres pour le luxe qu'on y déployait. Seulement les peintres et les « tailleurs d'habits » ne se piquaient d'aucune exactitude historique. Le but poursuivi était de reproduire, aux yeux du public de Paris, les divertissements que se donnait la cour, à Saint-Germain ou à Versailles.



Le Triomphe de l'Amour. — Ballet de 1681.

L'Olympe de l'Opéra était habillé en costume de ville; et on se contentait de faire porter à chaque dieu un attribut caractéristique. Eole était armé d'un soufflet, Mercure tenait à la main son caducée, Neptune son trident... et ainsi des autres. Encore une fois, ce sont les manières de faire de nos danseurs de salon, qui, sans quitter l'habit noir, s'attifent d'accessoires divers pour exécuter les figures du cotillon.

Mais avant d'entrer dans le détail des scènes, ou pour mieux dire, des « entrées » du *Triomphe de l'Amour*, il est utile de rappeler au lecteur qu'en 1681, et depuis la mort de Molière, arrivée en 1673, l'Opéra occupait la salle du Palais-Royal.

Ce somptueux édifice, bâti sur les dessins de Lemercier, était attenant à la partie orientale du palais; et, pour plus de précision, il ferait pendant à la Comédie-Française actuelle s'il existait encore.

La rue de Valois débouche aujourd'hui dans la rue Saint-Honoré à l'endroit où Quinault faisait triompher l'Amour et danser Mlle de La Fontaine au grand étonnement d'un secrétaire de Lulli.

(A continuer.) Albert de Lasalle.

QUESTIONS ET RÉPONSES

Xe. — Quel est le véritable inventeur de « la lampe à courant d'air et à cylindre de verre » à laquelle le plagiaire Quinquet a donné son nom?

L'imprimeur-gérant : A. Pougin, 13, quai Voltaire, Paris.

LE RETOUR DU MARCHÉ

Le retour du marché! comme ce mot sonne joyeusement à la ferme! Ce sont les cris et les empressements des enfants, les sourires et les embrassements de la ménagère, les paniers remplis de provisions et de surprises, la bourse gonflée de beaux écus neufs reluisant au soleil...

Hélas! rien de semblable dans la scène que représente notre gravure. Le fermier a cédé à une déplorable coutume, celle de sceller au cabaret les marchés qu'il vient de faire. Cette coutume se retrouve dans les campagnes aussi bien que dans les villes, en Bretagne, en Normandie et en Dauphiné, aussi bien qu'à la halle de Paris. Chez les marchands de vin qui environnent ce dernier marché, il se boit plus de vingt mille verres d'eau-de-vie



Le retour du marché.

chaque matin; la vente d'une douzaine d'œufs ne se fait pas sans cette consécration habituelle, que certains vendeurs renouvellent jusqu'à vingt et trente fois dans la même journée. Il faut croire que notre héros a conclu de nombreux marchés, car ses gestes et son attitude témoignent d'une profonde ivresse. Sa fille se cache derrière sa mère, livrée à la terreur et à la pitié que lui inspire l'état dans lequel elle voit celui qu'elle est habituée à aimer et à respecter. Sa femme laisse apercevoir sur son visage une douleur muette et contenue. Ne croyez pas qu'il s'agisse ici d'une épouse acariâtre, jalouse d'un plaisir que son mari a pris sans elle; c'est une mère de famille prévoyante et inquiète, qui se souvient des exemples qu'elle a eus sous les yeux et qui mesure l'abîme dans lequel son mari va se laisser entraîner.

Ah! c'est qu'elle est terrible et lamentable l'odyssée du buveur! On va un jour au cabaret par accident; on y retourne le lendemain par plaisir; on y revient ensuite par habitude. Cette habitude devient bientôt un besoin, une passion contre laquelle les plus forts ne sauraient lutter. Le proverbe « qui a bu boira » n'est pas une simple figure, c'est une vérité physiologique de la plus rigoureuse exactitude. L'ivrogne ne trouve plus de soulagement aux douleurs d'un estomac qui ne fonctionne plus, à la soif ardente qui le dévore, que dans de nouveaux excès de boisson; plus il boit, plus il a envie de boire, plus il sent le besoin de boire. Pour satisfaire cette passion aveugle, tous les moyens lui sont bons, il y consacre les rares éclairs de lucidité et de raison qui lui restent. Quand les économies sont épuisées, quand les bijoux et les habits ont été vendus, c'est le tour des meubles. Et, tandis qu'il consomme ainsi l'œuvre de la déchéance, sa femme est à la maison avec sa fille, sans feu et sans pain. Parfois elle vient l'attendre à la porte du cabaret, sous la neige, sous la pluie; à travers les vitres humides, elle assiste à l'écœurant spectacle de sa dégradation, et ne recueille que des coups et des brutalités quand elle lui montre son enfant mourant de faim...

Arrive le jour où la nature se venge : l'ivrogne, qui a dépensé les trésors de sa santé et de sa raison, est transporté dans un hôpital, où les restes de sa vie s'écoulent dans la démence ou dans la paralysie. Et sa femme s'en va tendre la main, demandant du pain et du travail; et sa fille devient la proie de la débauche. Et sur ce foyer, naguère joyeux et vivant, aujourd'hui froid et désolé, on croit lire en lettres de feu : « L'ivresse a passé par ici! »

Ne croyez pas que ce tableau soit chargé, il est malheureusement trop vrai; si vous en doutez, allez suivre les cliniques du docteur Magnan à l'hospice Sainte-Anne. Allez voir ces individus à la figure morne et hébétée, ces autres en proie à des tremblements convulsifs qui ne leur laissent pas une heure de répit, ou bien ceux qui ont perdu toute sensibilité et tout mouvement, que l'instinct de la conservation a lui-même abandonnés, auxquels on est obligé de donner la nourriture par une sonde introduite dans le nez, — cadavres vivants que la mort a oubliés et qu'elle n'aura pas besoin de toucher de sa faux le jour où elle voudra les ramasser. Un rayon d'intelligence animait autrefois ces visages flétris : voilà ce qu'en ont fait le vin, l'eau-de-vie et l'absinthe. Les plus heureux sont ceux qui ont été emportés par une fluxion de poitrine, genre de maladie très-fréquent chez les ivrognes. Ils croient se réchauffer en buvant du vin ou de l'eau-de-vie : les malheureux! ils se refroidissent au contraire; la température de l'homme ivre s'abaisse de deux ou trois degrés. Dans cet état, il est incapable de lutter contre la température extérieure, le froid le saisit, et la pleurésie fait son œuvre...

Un sort plus terrible attend ceux qui échappent à ce danger. A la suite d'excès répétés, les hallucinations les assiégent pendant la nuit, les illusions les plus fantastiques occupent leurs regards pendant le jour; leurs mains tremblent, incapables de saisir aucun objet; le cœur, le poumon, l'estomac, les autres organes essentiels à la vie ne fonctionnent plus qu'imparfaitement, et toutes les parties du corps deviennent le siége de troubles et d'inflammations douloureuses. L'économie épuisée ne peut plus résister à tant de secousses, la démence ou la paralysie servent de dénoûment à ce drame lugubre.

Quant aux buveurs d'absinthe, ils ne passent pas par ces diverses phases, qui sont autant d'avertissements donnés par la nature aux intempérants : dès les premiers excès, ils sont atteints des accidents les plus graves, et ils ne tardent pas à être frappés par ce mal hideux et redoutable de l'épilepsie, dont les crises pardonnent rarement à ceux qu'elles terrassent...

Mille témoignages, mille expériences viennent attester chaque jour la réalité de ces faits; mille voix s'élèvent pour dire que l'alcoolisme est la maladie du dix-neuvième siècle, maladie plus terrible que ces pestes qui désolaient les cités du moyen âge. Du moins, lorsque l'ange de la mort avait remis son épée dans le fourreau, les populations épargnées reprenaient sans crainte leur vie accoutumée. Mais, par l'alcoolisme, la vie est empoisonnée jusque dans ses sources, et les descendants des hommes livrés à l'intempérance naissent chétifs et abâtardis. Aussi, lorsqu'aux jours de danger suprême la patrie cherche des bras vaillants pour la défendre, elle ne trouve que des mains débiles qui tournent le fer contre son sein. Alors le conquérant barbare peut s'avancer sans crainte, et il peut dire comme Genséric à son pilote : « Conduis-moi vers les peuples que Dieu veut châtier! »

Adrien Desprez.

QUESTIONS ET RÉPONSES

—

TROISIÈME QUESTION

Le macadamisage des routes était-il connu dans l'antiquité? — Pourquoi appelait-on « *bruneaux* » les chemins « *ferrés?* »

—

Réponse. — Le macadam, masqué d'un nom écossais, est une belle et bonne invention française ou plutôt gauloise.

Dans la Gaule romaine, les meilleurs chemins des campagnes étaient établis de la même façon que les routes macadamisées modernes; déjà ces routes solides, faites de cailloux et de pierres concassés, portaient le nom qu'elles ont encore dans nos provinces, où la contagion des noms exotiques — trop souvent pseudonymes effrontés, — est, Dieu merci, moins prompte à se propager qu'à Paris. On les appelait *chemins ferrés, routes ferrées* (1).

Le glossaire Ducange parle de *ferratum iter*, de *ferratæ viæ*, et démontre l'évidente contrefaçon de M. Mac-Adam, *esquire*.

Monteil affirme que « ces chemins ont servi de modèles à tous les chemins ferrés couverts de cailloutage qui ont été faits depuis ce temps jusque vers le milieu

(1) *Le Vieux-Neuf*, histoire ancienne des inventions modernes, par Edouard Fournier. — Dentu, 3 vol.

du dernier siècle. Il n'est pas de province où il n'y en ait. » (1).

Le nom de chemin ferré n'est cependant pas resté le nom populaire et usuel de ces sortes de routes; le peuple les appelait les *chemins bruneaux*, les *chaussées bruneaux*, parce que, faits de cailloux brunâtres, elles tranchaient sur la blancheur des routes pavées. Dans ce nom se trouve l'étymologie du *clos Bruneau*, devenu un quartier de Paris.

L'abbé Lebeuf émet l'avis qu'on n'appelait ce clos ainsi qu'en raison de son terroir semé de cailloux bruns ou des *chemins ferrés* qui le traversaient. « Son nom, écrit-il, lui venait de son territoire pierreux... comme celui des chemins ferrés qu'on appelle les *chaussées bruneaux*, et que, depuis quelques siècles, on s'est avisé d'écrire *Brunehauld*,... quoique la reine de ce nom n'y ait eu aucune part. » (2).

Nous ignorons sur quels documents cette dernière réfutation est fondée.

Ce système de routes se conserva chez nous dans quelques provinces, surtout dans celles du centre; et ce furent les plus sages, puisque les autres ne l'ont quitté, par dédain d'une bonne invention nationale, que pour le reprendre par amour pour une contrefaçon anglaise.

C'est dans le Languedoc et dans le Limousin, — comme le fait remarquer M. Ed. Fournier, que nous trouvons surtout l'usage des *chemins bruneaux* fidèlement maintenu.

« Du temps que Turgot était intendant général de cette dernière province, ces sortes de chaussées y étaient encore bien entretenues et en bon état. Le système parut excellent à l'illustre administrateur, et l'envie lui prit de le perfectionner encore. Il recourut pour cela à l'expérience pratique de Tresageur, qui était alors inspecteur général des ponts et chaussées. Cet habile homme, sur la demande de Turgot, vint donc dans le Limousin, et, en remaniant un peu le système incomplet des vieilles routes ferrées, en l'améliorant surtout, grâce au choix des pierres et des cailloux, qu'on ne dut plus y employer indistinctement, comme par le passé, grâce encore à la bonne disposition des cordons de pavés encaissant et maintenant la chaussée, il parvint à faire des *chemins bruneaux* du Limousin de véritables routes *macadamisées*.

« Arthur Young, qui passa par là en 1787, admira beaucoup ces belles routes et en prit bonne note dans le *Journal* de son voyage. Il y écrivit sous la date du 5 juin :

« Les grandes routes dans ce pays-là (le Limousin) sont vraiment belles et supérieures à celles que j'ai déjà vues en France, et dans tout autre lieu. Elles sont dues à la bonne administration de l'intendant du pays, M. Turgot; l'épithète de *bonnes* leur est due, parce qu'elles ne furent pas la production des corvées. »

« Comment l'ingénieur écossais connut-il l'heureux essai de Tresageur? nous ne le savons et nous ne le rechercherons pas. Son imitation est flagrante, cela nous suffit, si flagrante même qu'elle ressortit avec une évidence incontestable de la polémique élevée dans le *Journal du génie civil* à l'époque de l'établissement en France des premiers chemins *macadamisés*. Les plus ardents défenseurs de Mac-Adam, MM. Navier, Cordier et Polonceau, avouèrent eux-mêmes le plagiat, et une publication non moins favorable à l'ingénieur écossais, la *Biographie portative des contemporains*, qui lui consacra un article vers 1831, se vit contrainte de formuler cet aveu sans réplique :

« ... Il a été reconnu que sa méthode est à très-peu de chose près la même qui fut mise en pratique dans l'ancienne province du Limousin, sous Turgot, et que Tresageur, inspecteur général des ponts et chaussées, est l'inventeur de cette méthode.

« Mais, ajoute le biographe anglomane, s'il est flatteur pour les Français de dire que c'est encore à leur patrie qu'est due cette importante amélioration, la *gloire* de Mac-Adam n'en restera pas moins entière ; car, outre qu'il paraît s'être spontanément rencontré avec le premier inventeur, il a du moins la *gloire* d'avoir proposé et rendu populaire une méthode jusqu'à lui non pratiquée en Angleterre et presque oubliée en France. »

« Nous ne relèverons pas, bien entendu, ce que dit là le biographe admirateur sur la rencontre soi-disant involontaire de l'idée du *réinventeur* avec celle de l'inventeur réel; sur la simultanéité toute fortuite du plagiat et de la découverte! » On a dit aussi que Mac-Adam n'avait fait qu'imiter les routes chinoises, d'après les indications à lui fournies par un secrétaire de la mission Macartney, nommé G. Staunton. Le fait paraît au moins discutable.

(1) *Histoire des Français*, XVIe siècle; ch. VI.
(2) *Histoire de la ville et du diocèse de Paris*, 1751. T. II.

SANS-PEUR

NOUVELLE

(Suite.)

En marchant, Martin avait le cœur dans un étau, le sang à la tête.

Le soleil descendait et les lueurs rouges de son disque se noyaient derrière la ligne sombre formée à l'horizon par la forêt des Ardennes.

Il pensait à la gravité de sa démarche. Est-ce qu'on n'allait pas le trouver ridicule? Le père Vial, un excellent homme, lui répondrait, bien sûr, comme souvent en pareil cas, qu'une résolution aussi grave exigeait des réflexions. C'était une fin de non-recevoir. Le lendemain, ceux des Aisements apprendraient sa déconvenue et clabauderaient sur son compte. Eh bien! quand on jaserait? Dans tous les cas, ce ne serait pas en sa présence. Il avait les poings assez solides pour fermer la bouche aux godelureaux. — Et puis, dame! Céline, après tout, n'aimait personne. Pourquoi refuserait-elle? Il était loin d'être laid, et ses cinquante mille francs de fortune ne devaient rien à personne. Si elle acceptait! Ah Dieu! quelle existence, quel triomphe et quelle joie. Il se promettait bien de la rendre la plus heureuse du pays. Il l'entourerait d'une tendresse infinie. Il quitterait sa vie de flânerie pour travailler avec le père Vial, à faire fructifier les Mazures. On verrait de quoi il était capable, lui, Sans-Peur, comme les camarades l'appelaient. Epouser Céline, avoir toujours auprès de lui sa petite tête de pintade effarouchée, avait été son rêve depuis quatre ans. Et n'avait-il pas le droit d'espérer? Est-ce que Céline ne lui appartenait pas un peu depuis le jour où il l'avait sauvée des cornes d'un taureau? Il se disait tout cela.

Les domestiques rentraient aux Mazures lorsque Martin y arriva. Le père Vial, qui dételait les chevaux, l'aperçut et cria :

— Eh! garçon, accours plus vite qu'on t'apprenne la nouvelle.

Une nouvelle? Que s'était-il passé aux Mazures qui rendît le fermier si joyeux, car il avait l'air tout guilleret; sa figure hâlée, très-rouge, était éclairée par un large sourire qui bridait ses joues et les coins de ses yeux. Dans ses mains velues, enlevant les brides, attirant les courroies, décrochant les boucles, il y avait comme les frémissements d'une joie, d'un gros bonheur qui éclate.

— Arrive donc, puisqu'on te le dit.

Le cheval, débarrassé, filait seul à l'écurie. Vial prit le bras de Régereau et le fit entrer dans la grande salle de l'auberge. Céline était là, apprêtant le souper. Quand elle vit Martin, elle rougit et s'enfuit, ce qui fit rire Vial.

— Quelle nouvelle, demanda Régereau qui sentait en lui comme une inquiétude vague.

— Connais-tu Benoît Bret?

— Oui. C'est le fils d'un fermier de Dommery.

— Eh bien, je marie Céline à Benoît Bret.

Martin Régereau regarda le père Vial d'un œil troublé. Au fond, il croyait à une plaisanterie. Sans doute, le fermier avait deviné qu'il aimait sa fille, et c'était une épreuve à travers laquelle on voulait le faire passer. La fuite de Céline, à son approche, le confirmait dans cette idée.

— Mon Dieu, oui, reprit Vial; nous la marions à Benoît Bret. C'est un bon parti. Céline est contente.

Le fermier parlait sérieusement. Impossible de se méprendre une seconde fois.

— Ah! elle est contente, répéta Martin sans savoir ce qu'il disait.

— Ma foi, oui, comme toutes les fillettes à son âge.

Le coup était rude pour Sans-Peur. Il tremblait sur ses jambes et sa bonne figure était toute pâle.

Le père de Céline le remarqua.

— Qu'est-ce que tu as, garçon? Est-ce que la santé, ça n'irait pas comme tu voudrais?

— Ah! elle est contente, murmurait-il... elle est contente... Eh bien! tant mieux, père Vial, tant mieux.

Un sanglot lui montait à la gorge et en même temps il souriait.

— Ce mariage-là ne te déplaît pas, garçon? Je suis heureux de connaître ton avis. Céline t'aime beaucoup. Moi aussi. Tu as des droits sur elle, et je ne voudrais pas disposer de sa vie sans toi.

— Oh! du moment qu'elle est contente, répétait Martin qui se sentait devenir fou.

A ce moment Céline rentrait. Sans-Peur eut envie de s'enfuir; mais ses pieds étaient cloués sur le sol. La jeune fille vint à lui.

— Il t'a dit, parrain? demanda-t-elle.

— Oui, fillette.

— Alors, tu veux bien?

— Oui, puisque tu es contente...

— Et tu nous joueras de beaux morceaux pendant la messe des noces, à l'orgue de l'église?

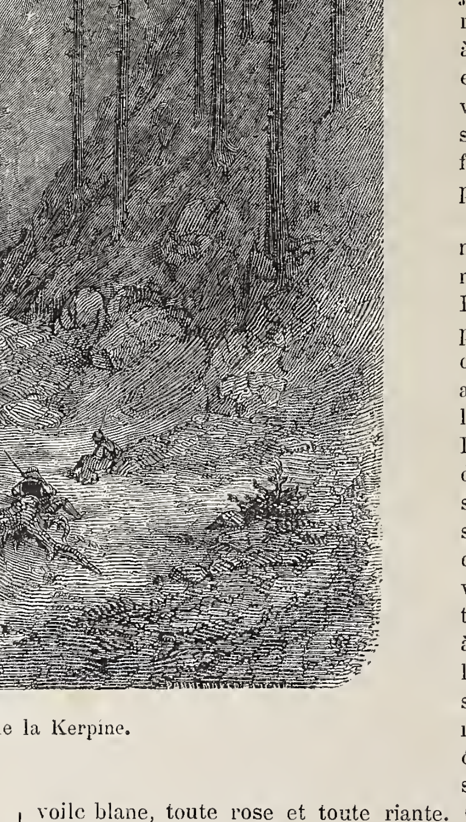
— Mais oui, autant que tu voudras.

Elle lui sauta au cou, l'embrassa sur les deux joues, bruyamment, avec un rire sonore. Lui, restait là, planté droit sur ses jambes, avec des bourdonnements dans les oreilles. On voulut le retenir à souper; mais il partit, prétextant ce qui lui venait à la tête. Il regagna sa maison, son jardin, ses fleurs, ne pensant plus à rien. Il y avait en lui un grand vide, qui lui faisait mal. Il étouffait. Il ne savait pas pleurer.

A la fin du mois de juin la noce eut lieu. L'église était pleine, et du haut de son orgue, appuyé à la balustrade, Martin Régereau regardait tristement son bonheur qui s'en allait. Son œil bleu, un peu vague, allait, distrait, des bancs à l'autel et de l'autel aux chaises des nouveaux mariés. Céline était adorable sous le grand voile blanc, toute rose et toute riante. Quant à Benoît Bret, son large dos, arrondi, crevait l'étroitesse d'un habit neuf, et Régereau remarquait qu'après s'être agenouillé, il ne manquait jamais d'essuyer soigneusement ses genoux avec un grand mouchoir qu'il tirait de son pantalon.

Il avait joué, la mort dans l'âme, voulant plaire jusqu'au bout à sa petite Céline; mais c'en était trop. Il ne pouvait plus. Il voulait descendre, les laisser là. On se passerait de lui. Il n'était pas nécessaire...

Benoît Bret et Céline quittent leurs chaises et se dirigent vers l'autel. Ils vont être unis. La vieille femme qui tient la grande barre du soufflet de l'orgue a donné la



Le bois de la Kerpine.

première impulsion. Régereau s'assied machinalement et promène ses doigts sur le clavier. L'orgue ronfle. En face de lui, sa glace, penchée, réfléchit les mariés devant le prêtre avec le grand voile étendu sur leur tête par les témoins. Tous les jeux, il les a tirés, et des sonorités emplissent les voûtes; il joue les yeux fermés pour empêcher deux larmes, les lèvres ouvertes pour respirer plus à l'aise. L'orgue résonne, puissant. Ce qu'il joue, il ne sait guère. Il est triste.

Tout à coup, des appels viennent d'en bas, des cris, des chuchotements montent de l'église. La vieille souffleuse s'est arrêtée, et Martin ouvre les yeux, semble se réveiller. Dans l'escalier étroit qui conduit à l'orgue, on monte avec des éclats de voix. Deux ou trois jeunes gens, affairés, très-irrités, font irruption.

— Tu es fou, Martin!

— Pourquoi?

— Céline a failli se trouver mal. En voilà une idée de jouer un morceau pareil un jour de noces! Tu te crois donc à la messe des Morts?...

— Qu'est-ce que j'ai joué? dit Martin, très-doux.

— Le *Dies iræ*, mon cher...

Et ils redescendent en courant comme ils sont venus, disant entre eux, avec des haussements d'épaules :

— Il est de plus en plus fou. Quelle *tête braque!*

(*A continuer.*) Jules Mary.

Les consolations ne consolent guère que ceux qui ne demandent pas mieux. — *A. Bougeart.*

MŒURS ET COUTUMES

—

LE CHIEN COMESTIBLE DU JAPON

Partout où est l'homme, partout est le chien; variant d'aspect, de formes, d'aptitudes avec la civilisation humaine, variant d'emploi même, avec une égale facilité, c'est le seul animal dont on puisse vraiment dire : *il est bon à tout!* S'il sert à nombre de peuples encore sauvages aujourd'hui ou à demi civilisés à trouver et à capturer leur nourriture, il sert, à d'autres, de nourriture toute faite. Ce n'est pas une des moindres singularités de l'espèce, d'autant plus qu'il se trouve des chiens sauvages



Chiens comestibles du Japon.

dans les plus diverses régions du nouveau et de l'ancien monde, à l'exception peut-être de Madagascar et des îles de la mer du Sud.

Ce qui est plus singulier encore, c'est que nulle part, ou presque nulle part, le chien ne sert de nourriture, de gibier dans son état sauvage. On connaît beaucoup de peuples qui vivent côte à côte avec des chiens absolument sauvages ou redevenus sauvages, mais on ne connaît aucun de ces peuples précisément qui se nourrisse de chiens sauvages comme d'un gibier ordinaire. Ils tuent à côté d'eux des cerfs, des antilopes, des chèvres sauvages que chassent ces chiens pour eux, ils lèvent tribu sur ces ruminants ou sur des rongeurs, mais ils laissent indemnes les chiens sauvages.

Ceux qui mangent le chien domestique, élevé pour cela, ce sont des peuples de vieille civilisation, des peuples usés, en décadence! Est-ce donc là un signe des races

qui finissent? Arriverons-nous à manger des chiens un jour comme les peuples de l'extrême Orient?

N'est-il pas permis de penser, plutôt, que les peuples mangent le chien parce que les autres animaux domestiques et surtout les bestiaux leur font, pour une cause ou une autre, défaut?

Cependant chez les nations anciennes dont nous connaissons le mieux les mœurs, le chien ne semble jamais avoir été employé à la table. Les Hébreux, de civilisation sémitique, c'est-à-dire tout à fait différente des peuples européens du bassin de la Méditerranée, semblent avoir eu horreur de la consommation du chien, puisque le *Deutéronome* place le chien au nombre des animaux que l'on ne pouvait offrir en sacrifice à Dieu.

Les Grecs n'ont pas mangé le chien; ils l'ont employé d'abord à la garde des troupeaux et des maisons, plus tard à la chasse. En consultant leurs écrivains cynégétiques, nous trouvons bien trois races distinctes, mais nous avons beau consulter tous les médecins grecs qui ont souvent parlé cuisine, nous n'avons jamais trouvé de quatrième race propre à manger. Cela ne nous étonne pas de la part d'un peuple qui faisait du chien un symbole religieux et même *laïque*.

Nous sommes beaucoup plus surpris que les Romains, qui ont mangé de tout, n'aient point élevé le chien pour la boucherie, alors qu'ils élevaient bien et engraissaient le loir pour leur table. Le chien n'était pas d'ailleurs en grand honneur chez ce peuple; il devait y vivre peu choyé : la fameuse histoire des oies du Capitole est un reflet de ce peu de propension vers le plus dévoué serviteur de l'homme. Quant aux peuples divers qui amenèrent par leur invasion la fin de l'empire romain, le chien était, au contraire, en grand honneur chez eux; ils l'employaient beaucoup. La présence des bêtes fauves dans les forêts et les pays sauvages qu'ils habitaient leur en faisaient très-vite apprécier les services et l'importance.

Il existe en Chine un autre chien que le chien comestible, c'est un grand chien noir analogue à nos chiens de troupeaux, extrêmement désagréable pour les étrangers que son odorat lui fait reconnaître de loin, et qu'il poursuit partout et sans relâche de ses aboiements et de ses attaques. Ce chien est plus grand, plus trapu et plus lourd que notre chien-loup commun, mais il appartient évidemment à cette race.

Au surplus, les Chinois ne font point de jaloux; ils mangent aussi bien le chien-loup vrai que le chien comestible représenté dans notre figure. Seulement ce dernier est un chien de mandarin, un manger de luxe qui ne se sert que sur les tables les plus riches, où il va rejoindre les ailerons de requin, les nids d'hirondelles, les jeunes chats engraissés, les holothuries ou trépangs et les tranches d'œufs pourris. Ces œufs viennent de la poule; on les enterre pendant trois semaines dans le fumier, puis on les fait durcir et on les coupe en tranches dont la couleur verte plus ou moins foncée indique le plus ou moins grand degré d'avancement. On choisit en conséquence les tranches que l'on préfère. C'est frit, c'est grillé et ça a, paraît-il, beaucoup du goût des écrevisses. Le poisson pourri est pour eux une gourmandise. On adore la chair du pélican, du cormoran, du héron des foulques, etc., de tous les oiseaux d'eau, en un mot, qui ont un goût bien accentué de ce même poisson pourri. Horreur! Mais c'est assaisonnement des mets les plus fins; aussi le chien, qui est une friandise, ne s'assaisonne pas autrement. Quand l'animal est tué, on le fait bouillir, puis on le coupe, ainsi que toutes les viandes possibles que l'on sert, en petites tranches, afin de pouvoir les saisir avec les bâtonnets. Alors on l'accompagne le plus souvent, et dans les meilleures maisons, avec un condiment très-recherché appelé *soya* et composé de haricots fermentés et de poisson pourri Tel est le nec plus ultra!

Quant à l'élevage de ces pauvres petits chiens comestibles, c'est tout un commerce, et l'on en trouve toujours sur les marchés, car l'on en crée toute l'année. On les élève au lait et au riz pendant deux mois; ils pèsent alors un à deux kilogrammes. C'est le moment de les porter au marché; ce que l'on fait en les enfermant dans de grandes cages en compagnie de petits chats comestibles engraissés de la même manière. Tout cela joue ensemble! Pour les tuer, on les égorge, comme chez nous un poulet, puis on les échaude dans de l'eau bouillante pour gratter les poils susceptibles de servir. Une fois séchés, on flambe les autres. Ces poils sont très-recherchés et servent à faire des pinceaux; ce sont les meilleurs et les plus souples poils connus des Chinois; on les trie un à un, et ils ne peuvent être employés vraiment à un pareil usage que dans un pays où la main-d'œuvre ne compte pour rien. Généralement, en Chine, on échaude tous les animaux que l'on consomme, et les poils sont vendus, même en Europe, où ceux des cochons font l'objet d'un commerce d'exportation chinoise assez considérable servant à la brosserie.

Le prix d'un petit chien bien gras est d'au moins cent cash : il faut mille cash de Péking pour faire une *ligature*; une ligature vaut une piote, soit cinq francs. Chaque petite bête revient donc à 50 centimes. Ça n'est pas cher, on peut s'en offrir à ce prix-là!

Les Chinois ne sont cependant pas les seuls à élever le chien pour la boucherie. Il existe dans le grand océan équinoxial, en Océanie, une île appelée *Tombara* ou *Ennoulourou* par les indigènes, et nommée Nouvelle-Irlande par Schouten, qui la découvrit en 1616. Les habitants, moins noirs que les nègres d'Afrique, habitent les hautes montagnes couvertes de forêts qui emplissent le milieu de l'île. Ces forêts, au dire des navigateurs, sont remplies d'oiseaux innombrables, et cependant les indigènes élèvent, pour se nourrir, une race de chiens qu'ils nomment *Poulls* et dont la conformation se rapproche beaucoup de celle du chien de table chinois. Viennent-ils d'une même origine? Qui le saura jamais? Un dernier exemple pour finir : Les *Ouris*, peuplade polynésienne, élèvent également des chiens destinés à leur alimentation.

H. de La Blanchère.

MÉTIERS ET CARRIÈRES

LES BUREAUX D'ÉCRITURES

(*Fin.*)

« Dans ce même bureau, à côté de ce captif rivé à sa chaîne, était l'être le plus indépendant que j'aie rencontré. Maigre, longues jambes, longs bras, long cou, un véritable peuplier ambulant, vêtu en été comme en hiver d'un interminable pardessus jaune clair et fané, il venait là quand bon lui semblait, et expulsait celui qui avait pris la place qu'il avait adoptée.

« Il se disait le secrétaire, le collaborateur ou le correspondant d'une foule d'hommes de lettres connus, dont il parlait sans les qualifier de monsieur, ou en les tutoyant même, et sur lesquels il racontait toutes sortes de détails intimes. Il avait le plus souvent des livres sur lui, mais toujours une liasse de feuilles détachées, écrites

d'un seul côté, son grand ouvrage auquel il ajoutait de temps en temps quelques lignes. Cela avait pour titre : *Impressions d'un chien en fourrière.*

« Il se nommait Lucien. Lucien travaillait parfois; mais dès qu'il avait gagné de quoi déjeuner ou dîner, il cessait, se faisait payer et sortait ou se mettait à lire. Avant il avait généreusement passé le reste de son travail à M. de la....., qui le considérait comme un incompris, réservé à de grandes destinées et qui, en son absence, défendait sa place contre les envahissements des intrus.

« Dès le jour de mon arrivée, je pus aussi juger ce bizarre employé. Il y eut ce jour-là de la copie pour tout le monde. Le patron en mit même une part à la place de Lucien, absent à ce moment.

« Lucien rentra peu après, mais il lança son papier et sa copie à M. de la..... qui l'attrapa au vol comme un singe reçoit une noix, et il se mit à écrire des lettres.

« Soudain, deux coups de sifflet, le premier prolongé, le second court, net, son aigu, vinrent cingler nos oreilles.

« L'homme à la voix éraillée quitta son travail pour aller regarder à la fenêtre. Puis revenant vivement près de Pallard, qui avait repris son somme un moment interrompu par le passage du patron, il le secoua fortement.

« — Viens donc, lui dit-il, c'est Mordas; il a un ballot de marchandises, nous aller *chiner*.

« Ils passèrent leur copie à leurs voisins et partirent en dissimulant leurs pas pour passer devant le cabinet du patron. De copistes ils devenaient camelots.

« Cependant le patron avait entendu le coup de sifflet. Il vint voir dans le bureau.

« — Qui est parti? demanda-t-il.

« Personne ne répondit. Mécontent et voyant que Lucien ne travaillait pas à sa copie, il tomba sur lui.

« — Enfin, monsieur Lucien, que venez-vous donc faire ici, lui cria-t-il hors de lui

« — Mais, monsieur, répondit Lucien comme surpris d'une question pareille, je viens faire mon courrier.

« — C'est trop fort! sortez.

« — Tout de suite; je mets la dernière adresse.

« Lucien partit en effet, mais, le lendemain, il reprenait sa place.

« Un autre type que j'ai rencontré dans ce bureau est celui d'un vieillard qui se disait auteur dramatique. De temps immémorial, il venait faire copier et recopier le même drame, son *Comte de Strafford*, sa première pièce. Tantôt un détail historique l'obligeait à remanier son drame, d'autres fois un ami lui avait signalé un point défectueux ou suggéré une idée. Il nous lisait son drame, écoutait nos avis, enfin il le méditait avec nous, quand nous n'avions rien à faire, bien entendu. Aussi connaissions-nous le *Comte de Strafford* autant que son auteur, et souvent, en attendant de la copie de pièce, on entendait dans le bureau quelqu'un attaquer d'une voix caverneuse le monologue du traître. Alors on continuait, et tout le drame était joué. C'est du reste, je crois, la seule façon dont le *Comte de Strafford* ait été représenté.

« Ma sortie de cet établissement fut un des événements que je n'oublierai jamais.

« Un jurisconsulte ayant besoin de faire transcrire des documents qui ne devaient pas sortir de chez lui fit demander un copiste à notre patron. C'était une bonne aubaine pour l'un de nous, car pendant deux mois au moins celui-là aurait certainement du travail et un travail bien mieux payé et bien moins pénible que celui du bureau. Le patron me désigna. Il y avait là certes beaucoup d'infortunés dans une plus grande détresse que moi, notamment des malheureux ayant femme et enfants, mais ils étaient en guenilles. La misère a de ces raffinements de cruauté; le haillon qui abandonne un indigent ajoute non-seulement à sa souffrance physique, mais encore, il lui emporte une chance de sortir du gouffre.

« Je fus conduit dans une des plus paisibles rues du faubourg Saint-Germain, installé seul dans un coquet cabinet de travail, près d'une fenêtre ouvrant sur un grand parc plein d'arbres centenaires. Je ne voyais là que de la verdure et du ciel.

« Sur la droite de cette fenêtre et formant angle droit était un mur immense entièrement tapissé d'un lierre très-épais et touffu, dans lequel des multitudes de moineaux venaient se réfugier chaque soir. Je les voyais arriver par milliers; c'était à croire que le lierre de cette vieille muraille était en propriété l'hôtel de tous les pierrots et de toutes les pierrettes de cette moitié de Paris. Du reste l'endroit était bien choisi; les derniers rayons du soleil s'y concentraient comme dans un entonnoir.

« Là, de ma fenêtre au quatrième étage, j'assistais à de merveilleux couchers de soleil. Des lueurs éclatantes, accourues du fond du ciel enflammé glissaient sur le sommet des grands dômes de feuillage, me faisaient paraître çà et là quelques branches isolées, transparentes comme des verres de vitraux pendant que, dans le bas, les masses de verdure prenaient des teintes sombres, puis ces flèches lumineuses allaient se ficher dans l'épaisseur du lierre et me révélaient les profondes et curieuses retraites des moineaux. Eux, aveuglés par ces éblouissements et tourmentés par leurs querelles amoureuses, ils étaient là-dedans, piaillant, bataillant et s'agitant tellement que l'espace était, au loin, tout retentissant de leurs cris et que l'épaisse couverture de lierre en était soulevée de place en place comme les vagues d'une mer troublée par une tempête intérieure.

« D'un autre côté, le digne homme qui m'occupait était plein de bonté pour moi; il me payait à l'heure et ne me pressa jamais. En outre il avait pris l'habitude de me faire servir chaque matin, par sa bonne, et avant de m'apporter du travail, un de ces cafés au lait savoureux ou une de ces bonnes soupes de ménage qu'on chercherait en vain dans les restaurants ou dans les crèmeries.

« Songez combien, au sortir de l'enfer peuplé d'affamés dans lequel j'avais vécu avec l'épouvante d'y rester, je devais me trouver heureux, là, dans cette maison, chaude de bienveillance et de rayons de soleil, en face de ce joyeux peuple de moineaux, de tout ce feuillage, de tout ce ciel! »

A. Bréfion.

LES COURSES SCOLAIRES EN SUISSE

(Suite et fin.)

Un des résultats immédiats de la course scolaire consiste dans le rapprochement qui s'opère entre le professeur et l'élève, les leçons en plein air sont moins graves que celles de la classe, le cœur et l'esprit se dilatent plus à l'aise sous le ciel et la feuillée, on y est moins magister et moins écolier; la marche, les repas et les nuits en commun brisent la glace des rapports trop officiels, on se comprend mieux de part et d'autre et l'on se quitte amis à la fin du voyage. L'étude dans le livre de la nature rêvée par tant de théoriciens n'est donc point une utopie. Un professeur, un poëte, M. C. Wulliemoz s'exprime ainsi à ce sujet :

Trop souvent la gaîté, ce bien des jeunes ans,
Le soleil du bon Dieu, la nature immortelle,
Et, sous tous ces aspects, cette terre si belle,
Avaient été ravis à l'âge bienheureux

Où la jeune âme a soif de contempler les cieux,
De fouler l'herbe tendre et de parler à l'onde.
Jadis, dans un couvent, prison triste et profonde,
Où les chants des oiseaux ne pénétraient jamais,
Les enfants d'autrefois s'étiolaient enfermés,
Les coups y remplaçaient les doux baisers des mères,
Le pavé des préaux, le parfum des bruyères,
Et les pensums maudits, sinistre invention,
Les bons rires du soir autour de la maison.
. . . .
C'est à toi mon pays, à toi, verte Helvétie,
Terre aux aspects si doux que l'univers t'envie,
Que revenait l'honneur de verser à la fin
Un peu de ton soleil sur le peuple enfantin,...

Les poëtes ont des ailes, ils franchissent les obstacles, l'idéal de l'école n'est point encore trouvé, beaucoup le cherchent... Est-ce à la Suisse qu'appartiendra de réaliser l'idée de Victor Hugo, si chaleureusement exprimée?

Alors le jeune esprit et le jeune regard
Se lèveront avec une clarté sereine
Vers la science auguste, aimable, souveraine;
Alors plus de grimoire obscur, fade, étouffant;
Le maître, doux apôtre, incliné sur l'enfant,
Fera, lui versant Dieu, l'azur et l'harmonie,
Boire la petite âme à la coupe infinie.

Nous avons déjà dit que la course scolaire cimentait l'union du maître et de l'élève; quand elle n'atteindrait que ce but, elle serait déjà grandement utile.

L'élève développe infailliblement en voyage ses aptitudes d'observation; les leçons des professeurs, leurs recherches excitent sa curiosité; les élèves apathiques et inactifs sentent peu à peu l'infériorité de leur rôle, et, pour en sortir, ils commencent par se faire les aides et les collaborateurs de certains chercheurs; ils recherchent indifféremment d'abord des coléoptères, des coquillages, des plantes ou des pierres, et il n'est point rare, souvent, de les voir, à la fin d'un voyage, collectionner pour leur propre compte.

Un des moyens qui ont réussi quelquefois à stimuler le zèle des travailleurs consiste à mettre au concours certains sujets à traiter, des monographies, des recueils de légendes, etc.; les meilleurs travaux sont récompensés par des prix, des livres, des albums.

L'influence du professeur est plus grande sur l'élève pendant un voyage que dans la classe; en plein air il a plus de liberté et d'abandon; son besoin naturel d'expansion et d'amitié lui fera rechercher la société de ses maîtres de prédilection, il voudra leur être agréable et leur plaire; ces heureuses dispositions feront écouter attentivement plus d'une de ces bonnes leçons champêtres dont le souvenir demeure mieux gravé que celles de l'école.

Bien des choses excellentes résultent de la course scolaire; les muscles agissent sans cesse, ils deviennent forts et souples; un air salubre enfle les poitrines; on mange de bon appétit les mets les plus simples; les tempéraments faibles se trempent et s'endurcissent, la gaieté est commune à tous, les joyeuses chansons nous prouvent le bonheur de la petite république.

Les courses de plaine pendant trois ou quatre jours peuvent se faire avec des élèves de huit à douze ans; le maximum de la marche serait de sept heures par jour. Il est bon de partir de grand matin et de faire une longue halte après le repas de midi; quand le soleil commence à baisser le moment est favorable pour la dernière partie de l'étape; la marche est surtout agréable dans la soirée.



Porrentruy (Suisse).

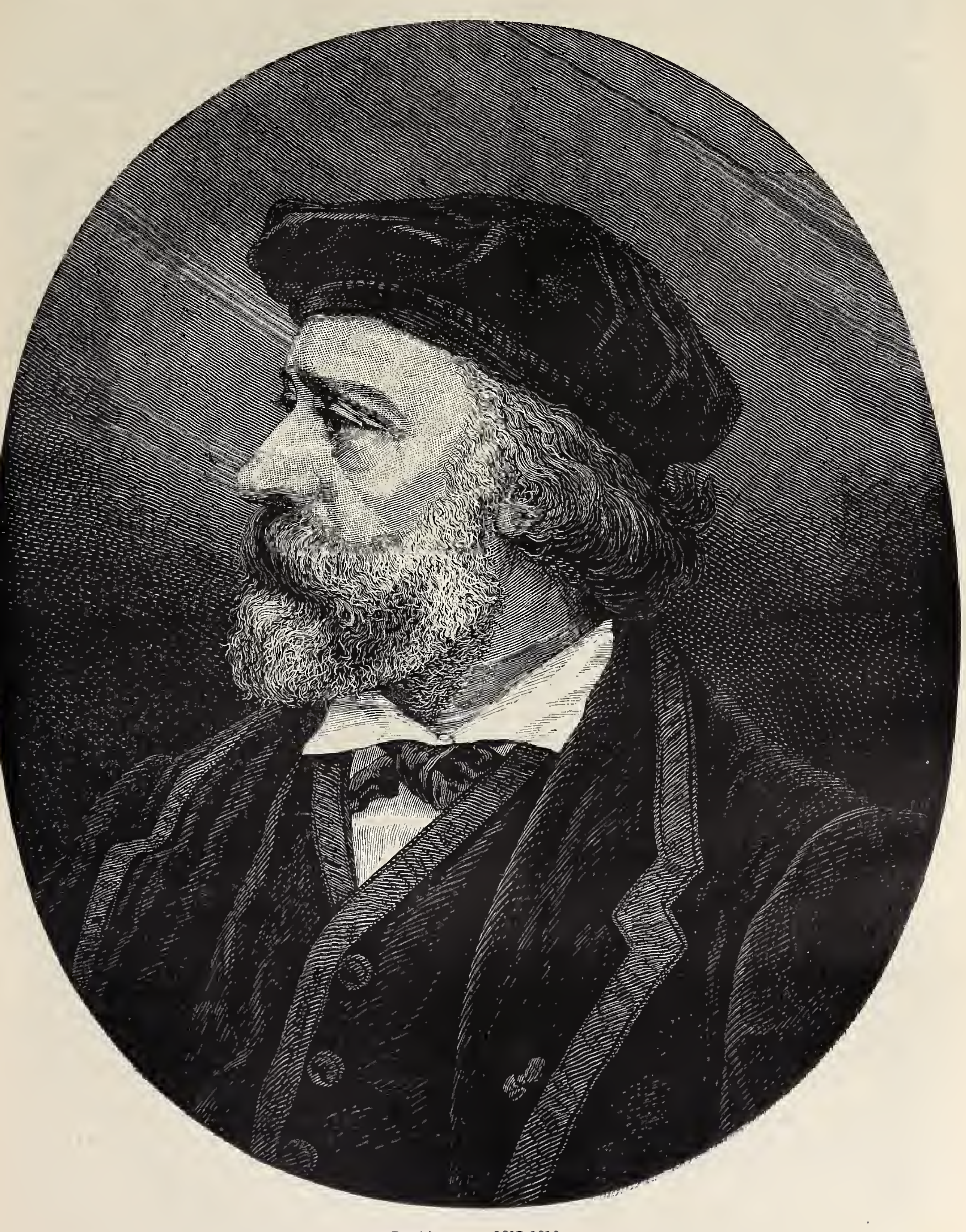
Pour effectuer les voyages alpestres, il faut des élèves d'une constitution plus forte et d'une culture plus élevée; cette grande nature ne peut être comprise que par ceux qui ont fait précédemment des excursions dans la plaine et dans le Jura. Apre et sauvage dans certaines parties, le Jura présente tous les caractères qui peuvent donner l'idée d'un système orographique, à l'exception des sommets neigeux et des glaciers; il sert donc d'étude préparatoire et de transition naturelle entre la course de la plaine et celle de l'Alpe, qui sera toujours l'idéal des touristes petits et grands. C'est là que les plus étonnants phénomènes, que les sites les plus grandioses attendent le voyageur, c'est là que les plus froids éprouveront ces impressions que peuvent seuls comprendre ceux qui les ont éprouvées; c'est là que le sens de l'admiration, plus que de l'admiration, de l'adoration, s'éveillera chez ceux qui ont le cœur sensible.

A ces hauteurs, où l'homme semble toucher le ciel, l'âme perçoit des sensations qui lui font comprendre son néant et sa grandeur à la fois; le beau, le calme, le silence de ces cimes causent une extase dont on sort plus fort et meilleur.

A. Bachelin.

L'imprimeur-gérant : A. Pougin, 13, quai Voltaire, Paris.

PEINTRES FRANÇAIS



Daubigny. — 1817-1878.

Daubigny (Charles-François), né à Paris le 15 février 1817, était fils de Pierre Daubigny, peintre de talent. C'est assez dire que l'art fut son berceau, et que les premières tentatives de celui qui devait devenir un de nos plus grands paysagistes eurent le rare privilége d'avoir à leur aurore un guide sûr et éclairé.

Au sortir de l'atelier paternel, Charles Daubigny devint élève de Delaroche, en même temps qu'Antigna, qui l'a suivi de bien près dans la mort; puis il alla passer deux ans en Italie, pour y achever ses études artistiques en se familiarisant avec les chefs-d'œuvre.

Dire qu'avec un pareil point de départ Daubigny

trouva sa voie débarrassée des difficultés ordinaires, serait exagérer. Toutefois, il eut encore pour aplanir ces difficultés le remarquable bonheur d'y être aidé par d'autres, — ne devant d'ailleurs cette faveur qu'à son talent unanimement reconnu.

A cette époque existait une association d'artistes, — dont le souvenir échappe aujourd'hui certainement à la plupart des contemporains, j'entends de ceux qui la connurent, — et dont faisaient partie, entre autres, Meissonnier, Chauvin et ... Daubigny.

Les sociétaires s'engageaient à aider celui d'entre eux dont le talent promettait des succès prochains et que son manque de ressources pouvait retarder ou paralyser à tout jamais.

Daubigny vécut ainsi pendant quelques années d'une sorte de pension que lui faisait l'association, et ce n'est pas là le trait le moins émouvant de la jeunesse du grand artiste.

C'était au temps où l'école romantique venait d'assurer tapageusement sa manière par un sentiment désordonné du pittoresque et un culte exclusif de la couleur et de l'effet.

Diaz et Théodore Rousseau, — sans être des personnifications de cette école dont ils continuaient la doctrine avec une certaine indépendance et des modifications sensibles, — en conservaient cependant encore toutes les séduisantes exagérations.

Mais comme pour tout ce qui donne avec un éclat hors mesure, une réaction devait nécessairement se produire et ramener le paysage de ses « brillantes excentricités à des procédés plus austères. »

Daubigny fut de ceux qui reprirent le crayon classique avec une intelligence toute nouvelle...

Les peintres au début du romantisme reproduisaient moins la nature qu'ils ne l'interprétaient, et pour rappeler le mot d'un critique, leurs tableaux étaient des « poëmes. » A la puissance des effets, au prestige de la couleur, ils sacrifiaient souvent l'exécution.

Daubigny, tout en conservant la marque native, comme un respect non dissimulé aux traditions, joignit à cette séduisante vigueur une précision, une conscience et une exactitude comparables à celles d'un portrait.

Entre temps, il faisait des bois et illustrait quelques publications.

Une époque arriva où Daubigny fut placé bien haut dans la brillante école de nos paysagistes; puis, un jour, il fut consacré le premier entre tous; ce jour-là les admirateurs passionnés de Corot déclarèrent Daubigny son successeur et lui donnèrent la palme d'or.

Lui, si bon, si naïf et si spirituel, était d'une délicieuse modestie. Si l'artiste fait souvent aimer l'homme, chez lui l'homme faisait également aimer l'artiste; précieuse qualité, qui caractérise bien le maître qui vient de mourir.

Daubigny a laissé trois enfants, dont l'un, Karl-Pierre Daubigny, paysagiste consciencieux et plein du savoir de son père, est depuis nombre d'années justement apprécié.

L. Sevin.

GLANES HISTORIQUES

—

LES VIDAMES

Une institution, dont on peut aujourd'hui encore retrouver l'imparfaite image dans l'organisation temporelle de certaines paroisses et qui, après avoir joué un rôle considérable dans le mouvement religieux des quinze premiers siècles, est morte victime de son influence même, nous a semblé mériter au moins une très-brève mention dans le catalogue des choses disparues.

L'institution des *vidames*, *vice domini* selon les uns, ou *vice dominæ* selon les autres, du latin *domina*, *domna*, *donna*, qui a souvent remplacé le masculin *domino*, *domno*, *donno*.

Les vidames furent d'abord les véritables économes des évêques; comme magistrats, ils rendaient la justice en leur nom aux tenanciers et représentaient le prélat cité devant une autre juridiction; d'où le nom d'*advocatus*, avocat ou avoyer. Comme gentilshommes, ils se mettaient à la tête du contingent d'hommes d'armes que les évêques devaient fournir au roi et défendaient les territoires épiscopaux. Ils étaient encore chargés « d'empêcher que le palais de l'évêque fût pillé à sa mort. »

Ce pillage singulier et traditionnel s'opérait même dans le palais pontifical, à la mort « de l'évêque de Rome. »

Inutile de dire qu'il ne s'est pas reproduit au décès de Grégoire XVI (1846), ni à celui de Pie IX, il y a quelques semaines.

Dès le sixième siècle, on avait vu la plupart des églises choisir et solliciter le patronage des personnalités notables qui les entouraient. C'était une protection effective réclamée ainsi de quelqu'un ou de plusieurs, et ces protecteurs patentés étaient les lieutenants du clergé et, véritables soutiens temporels, l'assistaient en toute occasion.

Toutefois, lorsque cette assistance n'appartenait pas à un seul mais à un groupe d'individus, ceux-ci ne s'appelaient plus *Vidames*, mais constituaient ce qu'on appelle *Commendatio*, ou encore *bona custodia*, lorsque ceux qui remplissaient les fonctions de protecteurs s'y employaient gratuitement, ce qui n'avait pas lieu toujours, ainsi qu'il en résulte encore de cartulaires de Cluny.

Lorsqu'était accordé le titre de *Vidame* directement par un évêque avec une assignation de pouvoirs qui comprenait quelquefois tout un diocèse, ou par le clergé d'une église, d'une chapelle ou d'une abbaye, le titulaire passait une sorte d'engagement dont voici un exemple. C'est un acte signé d'un sieur de Cysoing :

« Jou sire de Cysoing jure sur ma foy et sur quanques je « tieng de Dieu et sur les saincts Evangiles que jou guarderay « les droicts et les franquises de l'Eglise de Cysoing et la « teneur de leur cartres et de leurs privilèges et meg povuar « ne procurray ne consentray chose qui soit encontre les choses « devant dictes ne par my ne par autry par quoy li Eglise en « aye dommage. »

Les *vidames* relevaient tous en dernier appel des évêques, dont ils contrarièrent parfois despotiquement l'action, surtout lorsque l'hérédité de la charge consacra des titulaires qui étaient souvent bien loin d'avoir les qualités nécessaires à leur mission.

Aussi dès le seizième siècle, les *vidames* deviennent de plus en plus rares et n'ont plus, en tout cas, l'importance qu'ils avaient possédée tout d'abord. La *vidamie* se transmet dans les familles comme une sorte de titre honorifique porté avec plus ou moins d'éclat suivant la fortune de son titulaire; puis, enfin, n'est plus qu'une qualification sans valeur ou une amplification du blason.

En cherchant bien, on trouverait encore dans notre France quelques *vidames*...

Charlemagne est le premier qui ait joint à sa qualité d'empereur celle de *vidame*. Mais il était tout simplement vidame de Rome, « *advoué, vidame, deffenseur* et protecteur de Saint-Pierre. »

Dans une vie manuscrite du grand empereur, qui pro-

vient du monastère Saint-Cibart à Angoulême, on lit ces mots :

« *Carolus quem Romani sibi elegerunt* ADVOCATUM *sancti Petri contra reges Longobardorum.* »

Et dans une vie de Charlemagne, de Sangallius, on lit : *Leo ipsum pronunciavit imperatorem* DEFENSOREMQUE *ecclesiæ romanæ.*

Godefroy de Bouillon joignait à son titre de roi de Jérusalem celui d' « advoué vidame ou défenseur du Saint-Sépulcre », « *gratia Dei ecclesiæ Sancti-Sepulchri* ADVOCATUS. »

L'empereur Conrad, roi des Romains, dans une patente de 1145, prend le titre d' « *advoué* de l'église Saint-Rémy de Reims. »

Toutefois, les rois ou princes occupés aux affaires publiques et forcés de négliger leurs fonctions de vidames, les confiaient souvent à d'autres mains et créaient ainsi des vidames en sous-ordres. Ceux-ci n'avaient à résoudre que les affaires sans importance, les vidames en titre se réservant la connaissance des plus considérables.

Enfin, il est indiscutable qu'il y eut des femmes vidames, témoin Marguerite, fille de Baudouin, comte de Flandres et empereur de Constantinople. Le fait est parfaitement établi par lettres patentes de 1246.

Ces vidames furent-elles nombreuses? Nous n'oserions l'affirmer. — L. S.

SANS-PEUR

NOUVELLE

(*Suite.*)

II

Deux mois après, les Prussiens étaient au cœur de la France et l'armée battait en retraite vers le fatal triangle de Sedan. Pendant les derniers jours d'août, des passages incessants de fourgons d'artillerie, de cavalerie, d'infanterie emplirent de fracas le hameau des Aisements, situé sur la route impériale entre Réthel et Mézières. Le 1er et le 2 septembre il y eut une canonnade incessante dans la direction de la Belgique. Ceux des Aisements l'entendaient. Le 3, dans la nuit, une troupe passa, toute fraîche. Elle arrivait de Mézières, ne s'était pas battue, et fuyait à marches forcées. C'était le corps de Vinoy. L'avant-garde des forces prussiennes se heurta près des Aisements aux bandes de traînards et à l'arrière-garde française. Alors commença devant le hameau le défilé du colossal cortége de triomphe qui accompagnait Guillaume, Bismarck et de Moltke allant assiéger Paris.

Au village, l'anxiété régnait. On sortait peu, et lorsque l'on s'abordait, le désespoir était dans les paroles que l'on échangeait, comme à la dérobée, sous l'œil des Prussiens; l'inquiétude était sur tous les visages. Ils pliaient, dévorant leur honte, leur impuissante fureur. Des rages les prenaient, devant leur faiblesse, devant leur anéantissement, et parfois cinq ou six, parmi lesquels était toujours Sans-Peur, s'embusquaient dans les bois tuant les Allemands qui s'égaraient pour piller.

Pendant trois jours l'armée défila. Le troisième jour une nouvelle circula dans les Aisements, lancée par des soldats qui parlaient français et qui étaient casernés chez les habitants. Guillaume devait passer avec tout l'état-major, au milieu des cuirassiers blancs de son escorte, précédé et suivi par la longue file des derniers corps.

Des idées folles prenaient Martin.

Il était le meilleur chasseur des Aisements. Rarement sa balle manquait le chevreuil sautant un sentier, ou le sanglier débusquant d'un fourré. Il y avait trois Prussiens étendus dans les bas-fonds de la Kerpine, et qui ne diraient jamais ce que valait son coup d'œil. Guillaume et les autres, qui étaient l'âme de la guerre, une fois disparus, c'était peut-être la France sauvée.

La route côtoie la forêt des Ardennes au-dessus de la gare. A dix mètres, les taillis sont épais. La route est escarpée et la côte de la crête forcerait l'escorte d'aller au pas. Pourquoi n'essaierait-il pas? Il tuait bien les Allemands, pourquoi ne tuerait-il pas Guillaume? Il serait massacré, soit. Il ne craignait pas cela. C'était un désir insensé qu'il ne contenait plus.

Il n'eut garde de parler de cette folie; mais le matin, il descendit à sa cave, remua les tas de houille sous lesquels il cachait son fusil dans sa gaîne de cuir, et démonta la batterie. Il lava le canon à l'eau tiède et l'essuya soigneusement, puis graissa la platine et les ressorts du chien pour faciliter le jeu. Alors il glissa contre sa chair, d'un côté la crosse, de l'autre le canon, dissimulé dans les larges plis de son pantalon de toile, et partit, faisant un grand détour par les bois.

Au fur et à mesure qu'il approchait, il percevait les grandes rumeurs des bataillons en marche, et le roulement sonore des caissons et de l'artillerie, répercuté par les échos dans les profondeurs du bois. Il se posta dans un fourré, en haut d'une carrière ouverte sur la route. A cinquante mètres de lui, à travers les feuilles et les branches entrelacées, miroitaient, sous un soleil splendide, les casques et les uniformes de l'armée victorieuse. Il suivait la ligne des hommes se déroulant avec des ondulations régulières le long de la crête. Les fifres et les tambours montaient monotones, jusqu'à lui, mêlés, dans une cacophonie bizarre, avec les musiques des régiments. Puis des cris, des jurons dans une langue rude; des chansons au rhythme mélancolique, semblables à des incantations improvisées; des imprécations d'artilleurs rudoyant des chevaux qui se révoltaient; des tressautements de roues sur la route, défoncée par le passage incessant des équipages, et formant comme un accompagnement étrange, douloureux, à cet effrayant concert, les pas lourds des soldats de Guillaume, frappant la terre en cadence.

Il remonta son fusil, fit jouer la batterie et chargea; puis doucement glissa le canon à travers les branches, ménageant une ouverture pour viser. Là-bas, les soldats qui levaient la tête vers le taillis et qui virent remuer les branches, durent croire au passage d'un oiseau fuyant devant l'étincelle des casques. Régereau s'était étendu dans les ronces, appuyant son fusil entre deux coudriers qui se croisaient. Son visage était aussi rose, ses traits aussi calmes, ses nerfs aussi tranquilles qu'aux jours où paresseusement couché sous les bois, dans ses flâneries douces, il écoutait bruire les insectes autour de sa tête, pendant les lourdeurs de l'été.

Tout à coup, au tournant de la route, de l'autre côté de la barrière de la gare, parut l'escorte royale précédant un landau. Un état-major suivait. Cela montait la côte au pas. Il aurait le temps de viser quand la voiture passerait. Deux cents mètres séparaient Martin de Guillaume. Il prit son fusil, fit jouer le chien une dernière fois, s'assura qu'aucune branche n'empêcherait le rayon visuel et épaula à plusieurs reprises, voulant que rien ne le gênât. L'escorte avançait. Il distinguait parfaitement les visages calmes, les moustaches blondes des officiers de l'escorte, campés droits sur des chevaux fringants...

La voiture montait.

De temps à autre une tête se penchait à la portière, jetant un coup d'œil distrait, une tête rude, aux yeux om-

bragés d'épais sourcils, la bouche disparue sous une moustache qui rejoignait de longs favoris blancs. C'était Guillaume...

Maintenant la voiture faisait face.

Un rayon de lumière éclaira la large poitrine du roi de Prusse et la tête de Bismarck en face de lui. Martin ferma un œil et visa...



Tableau de Daubigny.

Une seconde il tint au bout de son canon le souverain dans tout l'enivrement de son triomphe; mais cette majesté royale lui fit peur; ses mains devinrent moites; ses yeux se troublèrent, et un grand tremblement le secoua. Une frayeur le prit, instinctive, immense, et abaissant son fusil, les yeux tout grands, l'haleine courte, les lèvres desséchées, il regarda, sans voir, les bataillons qui continuaient, interminables, avec les mêmes bruits, les mêmes jurons, les mêmes roulements de caissons, les mêmes chants, les mêmes rires, épais, bruyants, et ces éclats de voix qu'il entendait maintenant comme dans un cauchemar, qui lui faisaient l'impression de craquements et auxquels, hélas! les oreilles allaient devoir s'habituer.

Il s'enfuit comme un fou; le mot : régicide! bourdonnait à ses oreilles; il se heurtait aux arbres, dans sa course folle, et se prenait les pieds dans les broussailles.

Il était nuit quand il revint aux Aisements.

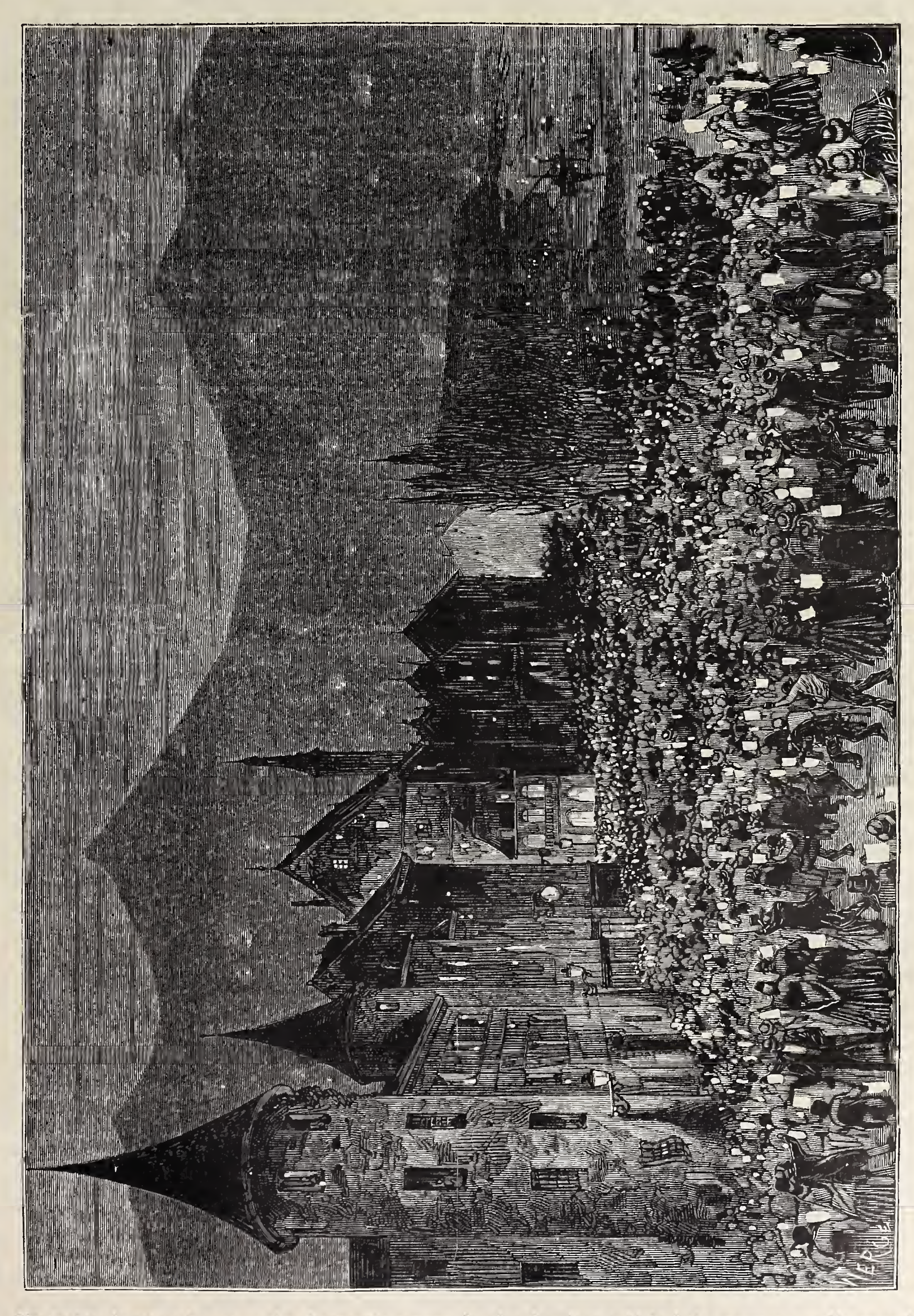
Jamais personne ne connut son équipée.

Septembre et octobre se passèrent. Martin avait repris sa vie calme, indifférent en apparence à tous ces désespoirs qui s'amassaient sur la France. Cependant, de temps à autre il quittait le hameau, disparaissait pendant plusieurs jours, puis un matin on le retrouvait, les bras croisés, sur le seuil de sa porte, regardant aller et venir, de son œil doux, les Prussiens dans le village. Ces fré-

quentes disparitions étaient toujours suivies, les habitants avaient fini par s'en apercevoir, de l'absence de deux ou trois soldats qu'on ne revoyait plus ou que l'on retrouvait par hasard, dans un fossé, au coin d'un bois.

crurent entendre qu'il s'agissait d'un sergent et d'un soldat bavarois retrouvés morts dans une marnière.

Puis, tout à coup, un bruit se répandit prompt comme la foudre. Les traces de sang avaient conduit les cama-



Le dimanche des Brandons à Yverdon (Suisse).

Un matin de novembre, ceux des Aisements remarquèrent chez l'ennemi une agitation inusitée. Il y avait des paroles furieuses, des éclats de colère et des menaces. Quelques-uns qui comprenaient des mots d'allemand

rades des deux soldats de la marnière aux Mazures. Une perquisition venait d'être faite qui avait amené la découverte d'une hache et d'une serpe mal lavées et gardant des caillots de sang humain avec des cheveux collés dan

la jointure des manches. Benoît Bret et le fermier Vial, arrêtés, avaient avoué que, dans une querelle, ils avaient tué deux Prussiens au moment où ils les surprenaient les volant. Et ils avaient traîné les cadavres dans la marnière à deux cents mètres de là.

Ils furent condamnés à être fusillés.

Cette nouvelle, qu'on venait d'apprendre, avait répandu la consternation, et dans les maisons du hameau les femmes et les filles pleuraient.

L'exécution devait avoir lieu le lendemain dès l'aube.

(*A continuer.*) Jules Mary.

LE DIMANCHE DES BRANDONS A YVERDON
(SUISSE)

Je me trouvais le premier dimanche de Carême à Yverdon, et je remarquai, à la tombée de la nuit, une animation inusitée dans cette petite ville, si gracieusement assis sur la rive méridionale du lac de Neuchâtel.

Dans les rues, sur la plage, des bandes nombreuses d'enfants et de jeunes gens, portant des falots, des lanternes vénitiennes, voire même des torches de résine, circulaient, mêlés aux paisibles bourgeois, qui, eux-mêmes, s'étaient armés de l'ustensile des habitants de Falaise, avec la bougie allumée pourtant. En un instant, la ville fut illuminée par une myriade de constellations mouvantes. En même temps, à l'extrémité nord, un immense bûcher de fascines, enduites de goudron, s'allumait et lançait dans l'air une énorme gerbe de flamme, qui, se reflétant dans le lac, lui donnait l'aspect d'une mer de feu.

Des bandes de gamins illuminés gambadaient en chantant à tue-tête : *Les brandons! les brandons! dans la ville d'Yverdon!* sur un air rappelant, à s'y méprendre, la mélopée des... lampions. Je questionnai à la volée quelques choristes de ces bacchanales improvisées, pour savoir à quel événement heureux je devais rattacher ce débordement de joie et de luminaire. A toutes mes questions on répondait invariablement :

— Monsieur, c'est pour la délivrance de la Suisse...

— Mais la délivrance de quoi?

— Mais de la tyrannie donc!

Un vieillard, cependant, voulut bien m'apprendre que l'origine de ce festival remontait à l'an 1307, époque à laquelle la Suisse, à la voix de Guillaume Tell, se leva pour secouer le joug autrichien. J'étais fixé, mais nullement satisfait, le canton de Vaud n'ayant eu à cette date rien à démêler avec le groupe helvétique dont Guillaume Tell s'était fait le libérateur.

Je retournais le même soir à Lausanne, et, chemin faisant, je pus me convaincre que toute la contrée jurassienne s'associait aux joies incandescentes des Yverdonnais, car toutes les cimes environnantes étincelaient de feux.

En approchant de Lausanne et des rives du Léman, la scène changea complètement; plus de collines enflammées; la ville semblait se complaire dans la modestie méthodique de son éclairage journalier.

Guillaume Tell n'avait donc pu étendre jusque-là les bienfaits de l'indépendance?...

Le lendemain, le bibliothécaire d'Yverdon, un bon vieux Français-Bizontin, épave de la grande exportation de 1852, qui est resté fixé au sol helvétique, et qui s'était associé à mes perplexités, m'apporta une notice sur le Limosin, où je lus :

« La fête des Brandons se célébrait le premier dimanche de carême, par feux de joie, réjouissances et danses, qui avaient lieu jusque dans les églises, où les fidèles, en liesse, tournoyaient en chantant :

Saint patron (le nom du saint), priez pour nous,
Et nous danserons pour vous.

« Les évêques finirent par trouver peu congru ce mode d'adoration, renouvelé des Saliens et des Corybantes; ils invitèrent leurs ouailles à s'aller ébattre ailleurs. Les magistrats, échevins et autres ne firent pas un accueil plus empressé à ces danseurs nocturnes; mais, en dépit de tout, le goût des danses et des feux se maintint dans certaines villes en Suisse, et en Savoie particulièrement. Vint la Réforme ; la danse et les feux des Brandons persistèrent par esprit d'opposition. L'origine de ce trémoussement annuel se faisant plus tard quelque peu confuse dans leur mémoire, elles trouvèrent bon d'en faire honneur à Guillaume Tell... Voilà comme quoi d'honnêtes Vaudois, protestants convaincus, conservent pieusement et célèbrent avec éclat une fête qui, par son origine, appartient au culte catholique. »

Ossolini.

QUESTIONS ET RÉPONSES

—

QUATRIÈME QUESTION

A quelle époque remontent les étoffes imprimées, dites « *étoffes à pois?* »

—

Réponse. — La *Revue britannique* nous apprend que les Égyptiens « imprimaient leurs étoffes avec des morceaux de bois gravé, » dont quelques-uns, encore couverts de teinture, sont conservés au Musée britannique

Dans le premier volume de son *Histoire des classes ouvrières*, M. Levasseur rappelle que Pline (1) mentionne l'usage fait par les Gaulois des étoffes imprimées, appelées aujourd'hui « étoffes à pois. »

Chose étrange, il a fallu vingt siècles pour que cette impression, — qui pouvait être si facilement l'imprimerie, — passât de l'étoffe sur le papier!...

Ainsi que le fait remarquer M. Ed. Fournier, dans son curieux ouvrage, *le Vieux-Neuf*, « on imprima pour les caprices de la coquetterie deux mille ans avant d'imprimer pour les besoins de l'esprit. »

LA PRONONCIATION FRANÇAISE

OBSERVATIONS INDISPENSABLES POUR RECTIFIER ET COMPLÉTER L'ENSEIGNEMENT DES GRAMMAIRIENS

Pendant que l'unité politique et administrative se préparait lentement dans le pays qui devait former la France, le langage y était dans une confusion extrême, chaque fraction du territoire ayant son dialecte à part. Celui de la région où résidait le principal chef finit par prendre le dessus et est devenu la langue française; quant aux autres, ils sont tombés à l'état de patois, qui, bien qu'essentiellement populaires, ne laissent pas que d'exercer une influence plus ou moins fâcheuse sur le langage de toutes les classes de la société, principalement pour ce qui concerne la prononciation. Ainsi notre unité nationale laisse encore beaucoup à désirer sous ce rapport, qui en est pourtant une condition assez essentielle.

Dans plusieurs de nos provinces, la conversation avec

(1) Livre VIII. Ch. LXXIV.

des indigènes se figurant parler français, produit sur les personnes qui ne sont pas faites à l'accent du terroir des impressions à peu près aussi désagréables que celles de chants dont presque tous les sons seraient faux. Quant aux étrangers qui, après avoir sérieusement étudié notre langue, viennent visiter la France, ils sont surpris de voir que, dans bien des localités, les rapports avec la population leur sont presque impossibles, par la raison assez singulière qu'eux, étrangers, parlent trop bien le français pour pouvoir s'entendre avec des Français qui le prononcent si mal.

Ces observations s'appliquent surtout aux provinces situées au sud de la Loire. Cette partie de la Gaule ayant été la première dont les Romains s'emparèrent, le latin y devint de bonne heure la langue officielle et, en partie, la langue usuelle. Il résulta de là que les idiomes populaires qui, au moyen âge, se formèrent en Gaule, prirent dans le midi un caractère essentiellement latin, tandis que, dans le reste du pays, ils conservèrent plus ou moins l'aspect celtique de la langue primitive, et subirent, en outre, l'influence des invasions germaniques. La Loire fut comme la ligne de séparation entre ces deux catégories d'idiomes, et ceux du Midi, plus fortement enracinés, ont jusqu'ici empêché la prononciation vraiment française de se populariser dans cette partie du pays.

Cette prononciation est ce qu'on appelle l'accent français et quelquefois l'accent parisien; mais il s'en faut qu'à Paris il soit sans mélange. Nous ne parlons pas des individus qui, venus dans cette capitale après avoir habité la province ou l'étranger, se ressentent plus ou moins de leur langage antérieur; ni de la classe grossière et illettrée, dont le français est tellement défectueux, qu'on peut le regarder comme un véritable patois; mais, même dans l'ancienne bourgeoisie parisienne, on trouve bien des formes de langage incorrectes ou du moins vieillies. Quel est donc le véritable accent français, celui qui doit faire loi? — C'est la prononciation de ce que la population française renferme de plus distingué par sa position sociale et sa culture intellectuelle. Or, cette élite de la population française se trouve surtout à Paris, et c'est son accent que nous aurons soin de constater.

Ce travail devrait se trouver déjà fait dans les grammaires, car la grammaire est l'art de parler; or, est-ce savoir parler que ne savoir pas prononcer? Mais les grammaires employées dans l'enseignement se bornent, pour ce qui concerne la prononciation, à quelques lignes absolument insignifiantes et généralement d'une justesse contestable. Il existe des ouvrages plus considérables où la prononciation est traitée avec plus d'étendue; mais nous devons reconnaître qu'il n'y a guère de genre de travail sur lequel exercent autant d'influence la routine, le parti pris, les préjugés. Du reste, ne pouvant entreprendre dans cet article la critique des ouvrages en question, nous nous bornerons à remarquer qu'ils renferment plutôt des règles de détail que des principes plus ou moins généraux, qui sont ce que nous devons établir ici. Pour le faire d'une manière plus rationnelle, nous allons commencer par décrire brièvement le mécanisme de la parole, considéré spécialement au point de vue de la prononciation française.

On sait que le son de la voix est produit par les poumons, dont l'action peut être comparée à celle de soufflets d'orgues. Ils lancent par la trachée artère de l'air qui, en arrivant à la bouche, est mis en vibration et rendu sonore par son frottement contre les lames du larynx, appareil analogue à l'anche de certains instruments. Le son, ainsi formé, traverse ensuite la bouche, où il est diversement modifié par l'action de la langue, du palais, des lèvres, etc., et de là résultent les différentes voix. Nous disons *voix* et non pas *voyelles*, parce que cette dernière expression s'appliquant proprement aux lettres qui représentent les voix, son emploi pour les voix elle-mêmes risquerait de produire de la confusion; vu surtout qu'une même voix peut d'ordinaire être représentée de différentes manières, et que, d'un autre côté, telle voix de notre langue, par exemple la voix *ou*, n'a pas dans notre alphabet de voyelle qui lui corresponde.

Le mécanisme de la parole comprend un autre mode d'action tout à fait distinct du précédent; il résulte de ce que, avant d'émettre une voix, on peut la retenir momentanément, soit en serrant les lèvres l'une contre l'autre, soit en appliquant la langue contre le palais, soit en opposant à la sortie de l'air tout autre obstacle. Puis, quand cet obstacle étant écarté, la voix se fait entendre, elle est précédée par une sorte de petite explosion appelée *articulation*. On sait que les lettres qui représentent les articulations sont les *consonnes*; mais, pour le moment, c'est des voyelles ou, pour mieux dire, des voix que nous avons à nous occuper.

Les voix de la langue française sont au nombre de huit, que l'on divise en deux catégories, savoir : 1° Les *palato-linguales* : *a*, *è* ouvert, *é* fermé et *i*; 2° les *labiales* : *o*, *eu*, *ou* et *u*. Les *palato-linguales* sont déterminées par les dimensions du passage laissé à l'air sonore entre le palais et la langue. Quand ce passage est entièrement libre, on produit la voix *a*, et si on le rétrécit graduellement en rapprochant la langue du palais, on forme successivement l'*è* ouvert, l'*é* fermé, et enfin l'*i*.

Les lèvres n'interviennent point dans la prononciation de ces quatre premières voix; mais elles jouent le principal rôle dans la formation des quatre suivantes. Quand il s'agit d'émettre une de ces voix, les lèvres se disposent de manière à former un conduit par lequel devra passer l'air sonore. Si le bord de ce conduit est à peu près un cercle, on produit la voix *o*, et c'est ce qui a fait adopter dans beaucoup de langues, pour représenter cette voix, une lettre de forme circulaire. Le cercle se rétrécit et se déforme pour les trois autres voix : *eu*, *ou* et *u*.

Le lecteur remarquera peut-être que notre description du mécanisme de la parole est à très-peu près celle qu'on trouve dans une scène du *Bourgeois gentilhomme*. Or, il n'y a rien en cela que de très-naturel; car ce que Molière tourne en ridicule dans la scène en question, ce n'est pas l'explication donnée sur ce sujet à M. Jourdain, mais la joie naïve qu'exprime celui-ci d'apprendre des choses si nouvelles pour lui : « Ah! la belle chose que de savoir quelque chose! Ah! que n'ai-je étudié plus tôt pour savoir tout cela! Ah! mon père et ma mère, que je vous veux de mal! » — M. S.

(A continuer.)

HISTOIRE NATURELLE

—

QUELQUES OISEAUX D'AFRIQUE

Le dessinateur, — que nous suivons ici, parce que peu importe l'ordre dans lequel il a représenté les habitants de notre colonie africaine, — a mis sur un tronc d'arbre un pauvre aigle criard, à l'aspect maussade et toujours déplumé. Ce qu'il y a vraiment de plus curieux, c'est que depuis le temps que l'on s'occupe des aigles, oiseaux communs partout et dont la figure toute particulière a une des premières attiré l'attention des peuples, il y a peu de groupes d'oiseaux aussi mal étudiés et aussi peu connus. L'aigle criard (*aquila novici*), entre autres, est un genre

des plus douteux : on ne sait pas encore combien il y a d'espèces d'aigles criards, différents par la taille, par la coloration, par l'habitat. Ces dissidences sont-elles justifiées? Certains naturalistes ne veulent même pas reconnaître comme spécifiquement distincts les aigles criards des Indes des aigles criards de l'Afrique.

Ce qui est certain, c'est que le *type* aigle criard est très-répandu dans le monde; en Afrique, il ne s'étend pas très-loin dans l'intérieur de ce continent, soit qu'il répugne à s'avancer dans le désert, soit par toute autre cause; il n'est vraiment commun qu'en hiver dans le nord. Il recherche les endroits humides et marécageux, un peu boisés, mais jamais très-éloignés de l'eau. Il s'attache à une contrée et y demeure longtemps en couple.

D'ailleurs, c'est le moins dangereux des aigles, le plus lâche et le plus inoffensif. Ses mœurs sont bien plutôt celles d'une grosse buse que celles d'un aigle; il ne prend un peu de figure qu'au vol; on reconnaît l'aigle alors, parce qu'il y plane et y tourne pendant des heures entières. Il guette de loin tout ce qu'il peut surprendre et surtout les rongeurs et les grenouilles; au besoin il dispute les charognes aux vautours. On tue facilement ce triste rapace à la carabine; mais, en vérité, d'après ses mœurs, il est plus à ménager qu'à détruire. De temps en temps, il enlèvera un levraut ou une perdrix, mais ces méfaits sont rares, et il les rachète bien par les petits rongeurs, les serpents et autres analogues dont il vit chaque jour.



Aigle d'Algérie et outardes.

Les oiseaux que nous voyons au bas du perchoir du malheureux aigle criard sont des houbaras, un excellent gibier : sorte d'outarde que l'on poursuit là-bas sous le nom de *poules de Carthage*, et qui y était autrefois d'une abondance tout à fait réjouissante. Maintenant, à force d'en tuer sans ménagement, la race en a beaucoup diminué. Ces beaux et bons oiseaux habitent les plaines chaudes, arides, sablonneuses ou rocheuses et couvertes de quelques rares buissons. Ce n'est pas le désert, non; mais c'en est bien près! On les trouve aussi dans les champs de céréales, même dans les prairies. En somme elles ont les mœurs des canes potières de notre pays et des perdrix rouges.

Dans les commencements de l'occupation des campagnes algériennes, nos officiers en tuaient à volonté; depuis cette époque, et d'années en années, la colonisation les a décimées et refoulées dans les endroits le plus difficilement accessibles; cette poursuite ne diminue pas parce que le gibier a une grande valeur en lui-même comme nourriture. Aussi peut-on prévoir une époque où ces superbes oiseaux seront devenus aussi rares que le coq de bruyère dans nos montagnes!

Comme toutes les petites espèces d'outardes, les houbaras se nourrissent surtout d'insectes et principalement de fourmis; elles y joignent des limaçons, des chenilles et des pousses d'herbe jeune.

Quoique extrêmement farouche, la houbara, prise jeune, se laisse facilement apprivoiser; non que nous pensions à en faire une conquête domestique pour l'homme, mais pour prouver qu'on peut mieux étudier ses mœurs qu'on ne l'a fait jusqu'à présent.

GLANES HISTORIQUES

Un exemple qui prouve combien la confiance des populations dans l'action administrative, active et prévoyante, s'est accrue, en France, depuis un siècle.

Sous Louis XIV, l'intendant d'une des provinces les plus pauvres du royaume, désirant y encourager l'éducation des abeilles, fit demander quel était le nombre des ruches existant dans chaque paroisse. Dès que cette curiosité de l'intendant fut connue, les habitants, persuadés qu'il ne pouvait avoir que des intentions malfaisantes, se hâtèrent de détruire tous les essaims.

De nos jours, s'il plaisait à quelque préfet de recueillir les mêmes informations dans les communes de son département, loin d'avoir à redouter un nouveau massacre des innocents, il verrait les éleveurs empressés à faciliter l'enquête, à laquelle ils attribueraient certainement une pensée bienveillante.

QUESTIONS ET RÉPONSES

XIe. — Quels sont les vrais créateurs de l'enseignement mutuel?

L'imprimeur-gérant : A. Pougin, 13, quai Voltaire, Paris.



L'hôtel de Beauvau, d'après une gravure du dix-huitième siècle.

Lorsque le ministère de l'intérieur, — obéissant aux inspirations de M. de Morny, qui voulait se rapprocher du palais de l'Élysée, — quitta la rive gauche pour la rive droite, et la rue de Grenelle pour le faubourg Saint-Honoré, il ne fit pas un échange fort avantageux. Il abandonnait le bel hôtel de Clermont et de Conti, parfaitement approprié à sa nouvelle destination, pour faire choix d'une demeure relativement médiocre, bâtie vers la fin du siècle dernier, par Le Camus de Mézières, architecte de l'avocat Gaston Camus, auquel l'unissaient sans doute des liens de parenté.

La construction de l'hôtel de Beauvau se lie à l'ouverture de la rue de Miromesnil, qui fut percée au commencement du règne de Louis XVI, sur des terrains appartenant à Gaston Camus, ainsi qu'à divers autres propriétaires, parmi lesquels on compte les familles d'Orgemont, d'Aleps, de Castellane, de Langeron, de Roquefeuil, de Noailles, etc. La première section de cette rue, qui était bordée du côté oriental par les dépendances de l'hôtel de Beauvau, date de 1776. Elle s'étendit d'abord de la rue Saint-Honoré à la rue de Penthièvre, et fut appelée *Grande-Rue-Verte*; mais elle prit bientôt le nom du chancelier Hue de Miromesnil, qui gardait les sceaux de France à cette époque.

Circonscrit vers l'occident par la nouvelle voie ouverte, en grande partie, sur les terrains de Gaston Camus, l'hôtel était limité, vers l'orient, par l'ancien chemin « de la Coudraye des Saussayes, » ainsi nommé à raison des coudriers et des saules dont il était bordé. La disposition du sol et l'obliquité des deux rues, par rapport à l'avenue Marigny, dans l'axe duquel l'entrée de l'hôtel avait été placée, donnèrent à cette nouvelle résidence et aux dépendances dont elle était entourée l'aspect d'un éventail. C'est ainsi qu'elle est signalée, en 1787, par Thiéry, auteur du *Guide des amateurs et des voyageurs étrangers à Paris*. « On doit distinguer, dit-il, au faubourg Saint-Honoré, entre les rues de Miromesnil et des Saussayes, l'hôtel de Beauvau, dont la porte d'entrée s'annonce par un péristyle dorique, fermé de grilles. » Il ajoute que « une vaste cour précède le corps de logis, derrière lequel est un jardin. »

L'hôtel avait alors et a encore aujourd'hui, pour principal attrait, sa situation en face de l'avenue Marigny, qui lui sert, en quelque sorte d'avenue, et qui permet à ses habitants de gagner en droite ligne les Champs-Élysées; mais il était fort effacé, avant la Révolution, par la splendeur des hôtels voisins, celui du financier Beaujon, entre autres, qui renfermait de splendides collections d'objets d'art.

Il faudrait pouvoir consulter les minutes des notaires pour suivre exactement et sans interruption les mutations dont l'hôtel de Beauvau fut l'objet. Acquis par un membre de cette noble famille, originaire de Lorraine, il en prit le nom et le donna à la place semi-circulaire dont il est précédé. Les Beauvau étaient, du reste, parfaitement dignes de cet honneur. Avant de briller à la petite cour de Nancy et de Lunéville, un Beauvau, prince de Craon, avait combattu vaillamment à Fontenoy. Les Beauvau étaient, d'ailleurs, alliés aux Boufflers, et la haute aristocratie française pouvait les accueillir sans déroger.

Aliéné sans doute comme bien national, à l'époque de l'émigration, l'hôtel fut affecté, en tout ou en partie, à la municipalité du premier arrondissement de Paris. On le trouve indiqué officiellement, en l'an IX, avec cette destination. Ce qui paraît certain, c'est que les bureaux de la mairie n'occupaient pas intégralement les dépendances de l'hôtel, puisque le poëte Saint-Lambert, ancien

officier du roi de Pologne, y mourut le 9 février 1803.

L'auteur des *Saisons* y avait sans doute conservé l'appartement que lui avait offert le prince de Beauvau, protecteur de son talent, et la Révolution l'y avait heureusement oublié, elle qui moissonna dans leur fleur ses deux jeunes confrères en littérature, Boucher et André Chénier. Ami de Voltaire et de Mme du Châtelet, amant de la marquise d'Houdetot, protégé par Mmes Geoffroy, d'Epinay, de Boufflers, poussé dans le monde des lettres par Duclos, Grimm, d'Holbach et Marmontel, Saint-Lambert, qui passait l'été aux Eaux-Bonnes et l'hiver à Paris, est l'hôte le plus illustre de l'hôtel Beauvau, soit dit sans mésestime pour les ministres qui s'y sont succédé depuis 1857.

L'architecte Le Camus de Mézières a pu en faire une résidence agréable, mais il n'en a point assuré la durée, puisque d'importants travaux de réparations y ont été jugés nécessaires. L'hôtel Beauvau a tout juste un siècle. C'est l'un des cadets du noble faubourg Saint-Honoré, lequel est lui-même le cadet de l'aristocratique faubourg Saint-Germain.

L.-M. Tisserand.

SANS-PEUR

NOUVELLE

(*Suite.*)

Dans l'après-midi, Régereau songeait avec consternation au désespoir de Céline lorsque celle-ci, affolée, entra chez lui et se jeta dans ses bras, éclatant en sanglots; le jeune homme, ému, la fit asseoir, cherchant à la calmer. Une crise nerveuse la prenait avec des soubresauts et des cris bruyants. Et dans cette terreur, elle jetait ses deux bras autour du cou de Martin, le serrait de toutes ses forces. Elle avait des paroles entrecoupées, des exclamations, des cris de folie.

— Martin, tu ne laisseras pas tuer mon père? Tu les sauveras tous les deux... Tu ne peux pas rester ainsi tout calme, chez toi, pendant qu'ils les assassineront aux Mazures. Sais-tu bien que d'ici tu entendrais les coups de fusil... Ah! mon Dieu, mon Dieu! Parrain, tu es si fort, si adroit. Il doit y avoir un moyen, je ne sais lequel, invente; moi, je n'ai guère la tête à ces choses-là. N'est-il pas vrai, que tu essayeras? Ta petite Céline, que tu aimes tant, pour laquelle tu sacrifies les plus belles de tes fleurs, en mourrait, bien sûr. Réponds-moi, Martin; dis-moi que tu vas tenter quelque chose.

Et elle sanglotait, suspendue au cou de Régereau, dont le cœur était gonflé devant les larmes de sa filleule.

— Oui, je te le promets, Céline, je te le promets, murmura-t-il. Je ferai ce qui dépendra de moi. Si je puis sauver ton père... et Benoît Bret, ajouta-t-il en hésitant, je te les rendrai. Prends confiance. Je vais chercher. Je ne sais pas encore à quelle résolution je vais m'arrêter... Où sont-ils?

— Dans le cellier. On leur a mis des cordes autour des jambes et autour des bras. Il y a un poste de vingt hommes aux Mazures et le capitaine du détachement loge à la ferme.

Régereau resta pensif.

— Il y a deux cents hommes aux Aisements, dit-il après quelques secondes de réflexion. Comment faire?

Il était très-perplexe.

Céline s'en aperçut.

— Tu les sauveras, parrain, dit-elle avec un redoublement d'épouvante devant son hésitation.

— Oui, fit-il, abîmé par le désespoir de cet être qu'il chérissait. Mais ne reste pas plus longtemps, Céline Retourne aux Mazures. Reprends courage, et surtout ne cherche pas à voir ton père... ne fais pas d'imprudence...

Elle s'en alla.

Alors Régereau, abandonnant sa maison aux Prussiens qu'il logeait, alla d'auberge en auberge, flânant, les mains dans les poches, la tête renversée sur l'épaule, la casquette sur l'oreille. Il entra dans quatre ou cinq maisons. Il restait dans chacune quelques minutes, puis sortait, toujours indifférent, le nez en l'air. Il venait de donner rendez-vous à une dizaine de bûcherons et à des ouvriers qui travaillaient chez le charron Reboux. Puis, sans rentrer chez lui, il se dirigea vers le bois de la Kerpine, à deux kilomètres de la ferme des Mazures, laquelle elle-même était séparée des Aisements par le pré du Bord-de-l'Eau, large de deux à trois cents mètres.

Quand la nuit fut tombée, les bûcherons et les charrons prévenus par Martin sortirent du hameau, enjambant les haies, se glissant dans les broussailles, suivant le cours des fossés de drainage, se dissimulant dans les accidents de terrain. Ils gagnèrent les champs, puis le bois de la Kerpine, où les attendait Régereau. Sous leurs sarreaux de toile bleue ils avaient caché des hachettes, et quelques-uns étaient armés, en outre, de pistolets.

Ils se mirent en marche, se tenant très-loin les uns des autres, usant de toutes les précautions. Heureusement le ciel était couvert de gros nuages. Il faisait très-noir.

Derrière les Mazures, il y avait un grand clos planté de pommiers qui aboutissait aux premiers bâtiments de la ferme. Quand ils furent arrivés là, ils s'arrêtèrent, se réunirent et tinrent conseil, accroupis derrière la haie.

Régereau devait pénétrer seul dans la ferme. Ce qu'il ferait, comment il endormirait les soupçons des Prussiens, il ne savait. Les circonstances devaient le guider. Les autres se tiendraient prêts à tout événement et s'approcheraient au bruit que ferait Martin en brisant une des vitres de la fenêtre.

Il y avait un factionnaire devant la salle de l'auberge, un autre devant le cellier, un troisième et un quatrième gardant les sentiers. De l'endroit où ils étaient, on entendait leurs pas réguliers et lourds dans le calme profond de la nuit.

Martin s'avança. Il n'avait pas fait cent pas qu'on entendait la voix rude de la sentinelle prussienne :

— Wer da?...

Il savait assez l'allemand, depuis trois mois que les Prussiens étaient cantonnés aux Aisements, pour se faire comprendre. Il jeta au factionnaire le mot ami, ajoutant qu'il était du village. Le Prussien le coucha en joue quand il approcha, et le conduisit ainsi, Sans-Peur le précédant, jusqu'à la ferme.

Dans la grande pièce qui servait à la fois de salle à manger et de salle d'auberge, une quinzaine de soldats attablés jouaient et buvaient. Auprès du foyer, un officier tout habillé, enveloppé de son manteau noir, était étendu sur une sorte de lit de camp; plus loin, dans l'ombre projetée par la cheminée et la large corniche, Céline, affaissée sur une chaise, attendait, ne voulant pas prendre de repos, guettant le moindre bruit qui venait du dehors.

Quand il entra, elle fit un mouvement brusque, réprimé aussitôt. Les soldats avaient levé la tête, et l'un d'eux, un sergent, s'était avancé. Il y eut un échange de paroles entre lui et le factionnaire qui se tenait debout devant la porte, l'arme au pied. L'officier ne s'était pas dérangé. Après quelques mots, le soldat fit le salut militaire, pivota avec raideur, et détendant les jambes, comme

se détend un ressort, repartit. Alors le sergent, qui parlait français, demanda des explications à Régereau.

Sans-Peur, très-calme, raconta qu'un de ses oncles était malade au village de Thin-le-Moutier, à deux lieues de là. Il était allé lui rendre visite et revenait aux Aisements par les sentiers des prés, pour abréger le chemin. Il ne craignait pas qu'on le suspectât et qu'on lui fît un mauvais parti, car il était connu dans le village, et le sergent lui-même devait bien se rappeler sa figure.

En effet, le sergent se souvenait, et des soldats firent des signes pour montrer qu'ils l'avaient déjà vu, qu'il n'était pas un inconnu pour eux.

— Allons, bardez, dit le sous-officier. Je fais fus agombagner jusgu'au vaczionnaire.

Régereau sollicita la permission de rester. Il était fatigué. Il avait marché vite, croyant pouvoir rentrer avant la nuit, et il avait soif. Bien sûr, les auberges des Aisements étaient fermées. Il allait être embarrassé; du reste, il ne serait pas gênant. Il demandait cinq minutes, pas plus. Les Allemands le regardèrent, soupçonneux. L'insistance de Sans-Peur leur faisait venir des doutes. Il y eut des phrases échangées à voix basse. On l'inspecta des pieds à la tête pour s'assurer qu'il n'avait point d'armes; puis, sans lui permettre comme sans lui défendre de rester, on le laissa.

Alors Martin éleva la voix :

— Mamzelle Céline, une cruche de cidre, si vous voulez bien.

Et pendant qu'elle passait devant lui, tremblante et toute pâle, il murmura très-bas :

— Apporte une hache, sous prétexte de fendre du bois.

Puis il s'approcha des soldats, très-occupé à les regarder jouer.

Quand ils riaient, Sans-Peur les imitait, comme s'il comprenait leurs plaisanteries. De temps en temps, des soldats se retournaient de son côté, élevaient leurs cartes et lui montraient leur jeu, l'appelant :

— Messié! messié!

Lui, hochait la tête d'un air entendu.

Céline avait apporté du cidre, puis s'était mise à fendre des bûches. Après quoi elle posa la hache contre le pied de la table, du côté où se trouvait Sans-Peur.

Maintenant Régereau se promenait dans la pièce. On ne faisait plus attention à lui. Toute défiance était écartée. Les fusils des soldats étaient rangés le long du mur. A la première alerte, ils seraient prêts. Il fallait empêcher les Allemands de saisir leurs armes, afin de donner le temps aux bûcherons d'arriver après le signal. Pour cela, Martin avait confiance dans son audace et dans sa force.

Il revint auprès des soldats, alluma sa pipe et s'assit sur l'appui de la fenêtre. Tout à coup, à une brusque secousse qu'il donna, deux ou trois vitres volèrent en éclats et tombèrent avec fracas dans la cour. Les soldats se levèrent en tumulte, et déjà deux ou trois se dirigeaient vers leurs armes. Martin se mit à rire.

— C'est moi, dit-il au sergent, sans le faire exprès, en m'appuyant. Je vous prie de m'excuser...

Ils reprirent leurs places, pendant que Martin essayait de réparer sa maladresse. Au bruit des vitres, l'officier s'était levé et se promenait maintenant de long en large; au dehors, le factionnaire avait mis sa large face dans l'entre-bâillement de la porte.

L'officier s'approcha de Martin.

— Allez-fous-en, dit-il, allez-fous-en !...

Au même instant on entendait, un peu assourdie par la distance, une détonation.

— Voici le moment, dit Martin.

Il souleva la lourde table massive qui tenait la longueur de la pièce et la renversa entre lui et les Prussiens, les séparant ainsi de leurs fusils et renversa ceux-ci sur le sol.

Les soldats crièrent aux armes et se précipitèrent sur lui. En même temps au dehors retentissait une seconde détonation suivie presque aussitôt d'une troisième. Le factionnaire qui gardait le cellier et le soldat en faction devant le poste avaient tiré sur les bûcherons qui accouraient.

Au dedans, un grand tumulte, des cris de rage et des imprécations. Sans-Peur dominait de tout son torse la table renversée et faisait, avec la hache laissée par Céline, un terrible moulinet. Céline, dans un coin, gisait évanouie. Le capitaine avait déchargé son révolver sur Martin et l'avait blessé deux fois; une balle avait effleuré son front, et le sang ruisselait sur son visage, dans ses yeux, l'aveuglant. Le Prussien s'étant avancé pour en finir, Martin lui fendit le crâne d'un coup de hache. Il tomba comme une masse, sans pousser un soupir. C'était le troisième qui roulait sans vie. Martin faisait face partout. Campé solide sur ses reins, en avant du tas de fusils à aiguille renversés, il s'entourait d'un cercle de fer.

Tout à coup trois soldats, grands et lourds, se jetèrent à la fois sur lui pour paralyser ses mouvements. Le premier retomba assommé d'un revers de hache, mais les deux autres l'avaient saisi cherchant à lui tordre les bras. Il les secouait comme un sanglier secoue une grappe de chiens pendus à ses flancs...

(A continuer.) Jules MARY.

LES CHEMINS DE FER SUSPENDUS A NEW-YORK

L'accroissement prodigieux du trafic dans les rues de Londres émut, il y a bien longtemps pour la première fois, les édiles de la grande métropole anglaise, et finit par leur inspirer le projet d'établir des lignes souterraines à travers le réseau déjà fort emmêlé des égouts et des conduites d'eau et de gaz. Du projet à l'exécution, il y a toujours et partout une distance assez grande. Quoi qu'il en soit, les premières lignes des chemins de fer métropolitains (*metropolitan railways*) de Londres étaient livrées au public dès 1863. Aujourd'hui, c'est un immense réseau traversant presque tous les quartiers de Londres, çà et là à ciel ouvert, mais surtout enfermé dans des tunnels sombres, insuffisamment ventilés, dont le plus long toutefois n'a que 3 kilom. 250 m.

Londres n'est pas la seule grande ville qui ait senti le besoin d'augmenter ses moyens de transport et de locomotion. New-York et Paris s'intéressèrent de bonne heure à l'utile et audacieuse innovation londonienne et en étudièrent l'application à leurs propres besoins.

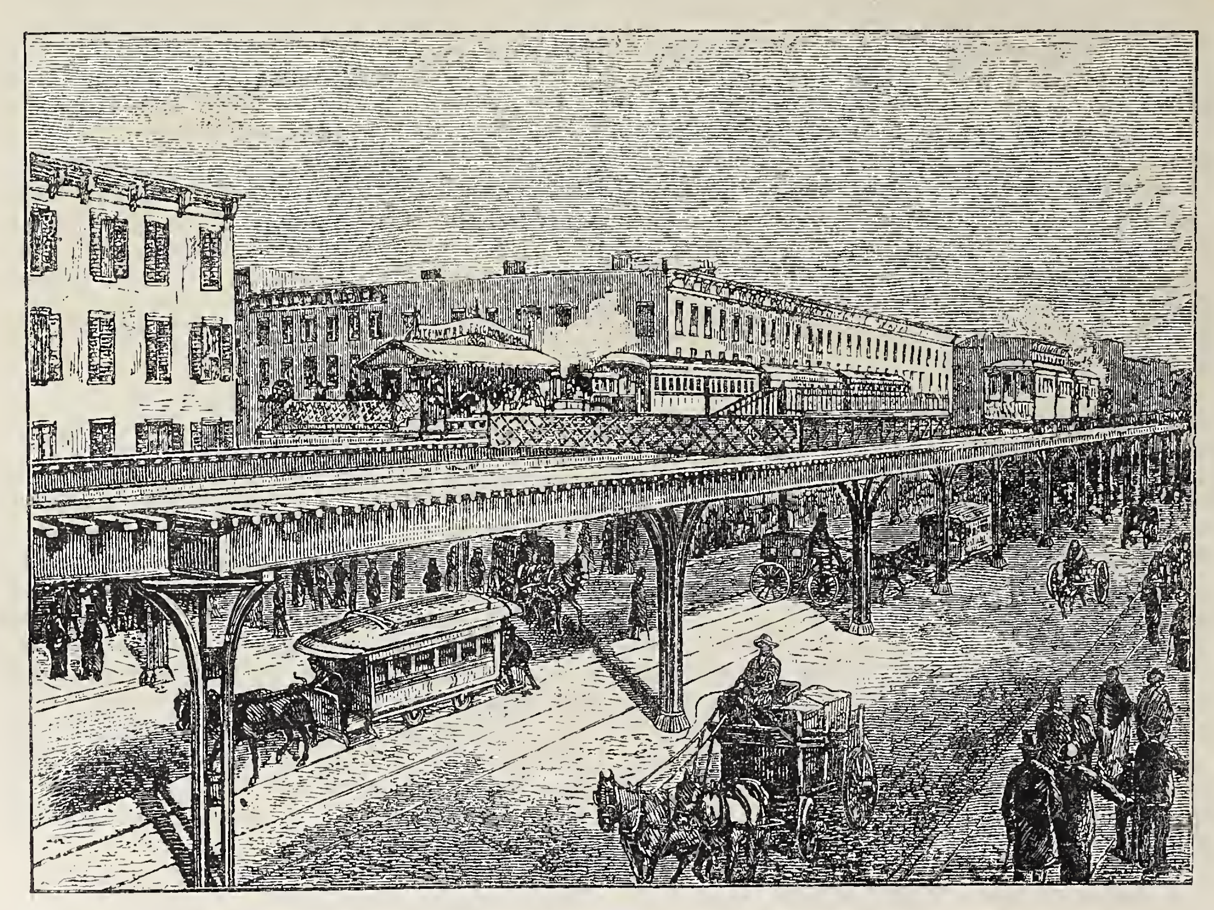
A Paris, le préfet de la Seine nommait, au commencement de 1872, une commission spéciale pour l'étude des chemins de fer et des tramways urbains, à laquelle nous devons déjà l'introduction de ces derniers. Quant aux chemins de fer, elle eut à étudier de nombreux projets dont quelques-uns remontaient à plusieurs années. Il y avait là des plans de voies à ciel ouvert, suspendues ou souterraines. Ce fut en faveur de ces dernières que la commission se prononça, rejetant même, au début, les tramways, et aussi dans les détails d'exécution les chemins de fer pneumatiques. Cependant la sous-commission qui s'était rendue à Londres pour étudier les chemins de fer métropolitains avait été frappée des inconvénients de la traversée des tunnels par deux voies où les trains se succèdent presque sans interruption, malgré les frais énormes nécessités par les besoins de la ventilation et les précau-

tions prises pour capuchonner la fumée. Or, quand le plus long tunnel n'est à Londres que de 3 kilom. 1/4, il serait à Paris de 5 à 6 kilom., et c'est une question de savoir si l'emploi des locomotives y serait possible.

Une nouvelle commission fit le voyage de Londres en 1876, et enfin, au commencement de mai 1877, quarante membres du conseil municipal de Paris sont allés à leur tour faire aux Metropolitan-Railways une visite minutieuse, dont ils sont revenus enchantés autant que de la réception qui leur fut faite par la London-corporation. Paris aura donc, selon les probabilités les plus raisonnables, son chemin de fer métropolitain *souterrain*; ce n'est plus qu'une question de temps, car ce n'est pas l'argent qui fera défaut pour un pareil objet. Voyons maintenant ce que fait New-York, la « cité impériale. »

des communications : New-York n'a pas de chemins de fer souterrains, mais elle a deux grandes lignes de chemins de fer *aériens*, dont l'une à peu près terminée et l'autre en très-bonne voie.

Le projet en cours d'exécution à New-York n'est pas de ceux qui passent sans opposition. Outre les compagnies de tramways, les propriétaires des maisons riveraines protestèrent, et il est de fait que le bourdonnement d'un train passant toutes les cinq minutes à la hauteur des fenêtres d'un deuxième étage n'est pas un voisinage qui puisse donner un prix nouveau aux appartements qui s'y trouvent, sans parler de l'ébranlement presque continu menaçant d'une destruction violente et prochaine les maisons mal construites. Ensuite, il faut convenir qu'une promenade publique, une place, un square traversés par



Chemins de fer suspendus à New-York (station de la 9me Avenue).

A New-York, la réalisation du chemin de fer souterrain de Londres séduisit dès l'abord la population active, qui réclamait depuis longtemps la création de moyens de communication rapide entre le centre et principalement les extrémités est et ouest de la ville. On étudia passionnément la question, et, quoique les frais parussent énormes, peut-être l'application du plan de Londres serait-elle faite aujourd'hui à la métropole commerciale des États-Unis, sans les obstacles semés sans cesse sur la route des promoteurs de cette application par les compagnies de tramways à traction de chevaux, — fort opposées, comme on pense, à l'innovation.

Il n'y a donc rien de fait dans ce sens, bien que des pourparlers aient eu lieu avec une société anglaise toute prête encore à se charger de l'entreprise. Mais il y a beaucoup de fait au point de vue exclusif de la rapidité

ce même train sifflant et grondant au-dessus de la tête des promeneurs n'ajoute que dans une mesure fort restreinte à la beauté du site et au charme de la promenade dont toute rêverie est bannie sans retour.

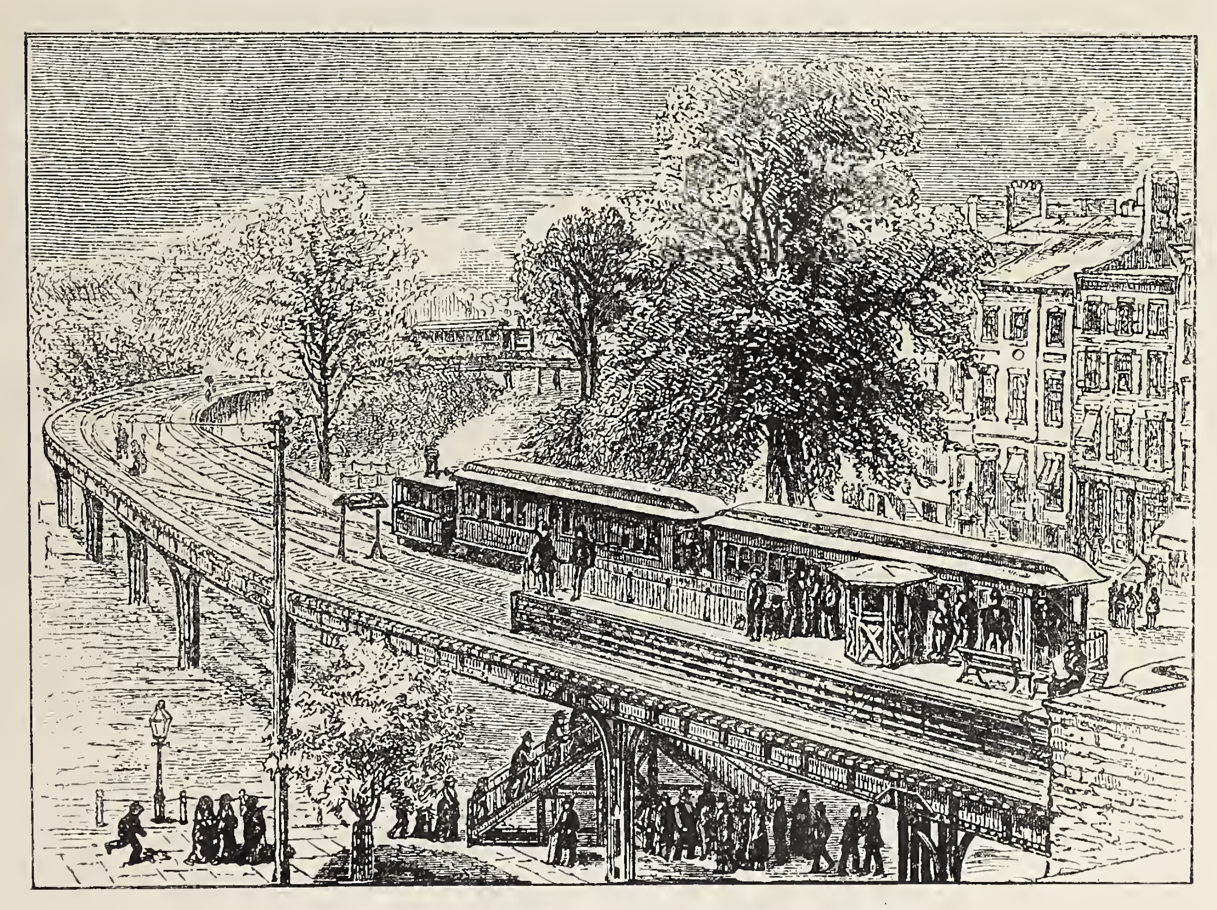
Cette dernière considération n'a pas été d'un poids médiocre dans la résolution qui fit écarter à Paris tout projet de chemin de fer suspendu. A New-York, on considère que l'intérêt particulier doit disparaître devant l'intérêt général, et, dans l'exécution de ce projet, ce n'est pas seulement le problème des communications intérieures rapides qui est résolu, c'est aussi celui du bon marché. Comparée à celle qu'aurait nécessitée la construction d'un chemin de fer souterrain, la dépense est presque insignifiante; de sorte que les gens d'affaires qui habitent les charmantes villas des banlieues (*suburbs*) ne seront pas seuls à en profiter, mais aussi les pauvres diables des

quartiers excentriques et misérables que leurs travaux appellent dans le centre, et auxquels l'innovation, sans augmenter leurs dépenses, fera gagner jusqu'à une heure de leur précieux temps matin et soir. — C'est bien quelque chose.

Les deux compagnies qui se sont formées à New-York pour la construction et l'exploitation des chemins de fer suspendus sont la *New-York elevated Railroad* et la *Gilbert elevated Railway*; l'une et l'autre ont une ligne distincte, sauf sur une distance peu considérable dans la Neuvième avenue et la rue de la Perle, où elles se partagent la voie; cette ligne s'étend sur toute la longueur de la ville, de l'est à l'ouest. Nos gravures représentent la station de la compagnie de New-York dans la Neuvième avenue, en face de la Quarante-deuxième rue et celle de les fondations en maçonnerie et vont s'ajuster, à vis, aux quatre angles des lourds soubassements en fonte destinés à recevoir les colonnes de support. Celles-ci, malgré leur apparente légèreté, ont une force calculée pour supporter une pression de plus du double de celle à laquelle elles seront jamais soumises.

Quant aux machines et aux voitures, elles ont été construites de manière à permettre, en cas de besoin, dans le tracé de la voie, des courbes de quatre-vingt-dix pieds de rayon, et, pour plus de précaution, le rail extérieur, dans toutes les courbes, est surélevé de six pouces.

Dès maintenant on peut dire que le système des chemins de fer suspendus, adopté à New-York, donne des résultats excellents. Le coup d'œil laisse peut-être à désirer. Il est pourtant assez pittoresque de voir, le



Chemins de fer suspendus à New-York (station de la Batterie).

la même compagnie à la Batterie, extrémité est de la ville. Le tracé de cette compagnie est presque terminé, comme nous l'avons dit, et en partie livré à la circulation. L'indication des rues, places, etc., qu'il longe ou franchit, et la situation des stations n'auraient sans doute que bien peu d'intérêt pour la majorité de nos lecteurs. Quant à la ligne de la compagnie Gilbert, elle est beaucoup moins avancée et les points sur lesquels s'élèveront ses stations ne sont pas encore tous connus. Enfin, il y aura une ligne d'embranchement qui traversera les rues Chambers et Chatham, de l'West-Broadway à Division-Street.

La solidité et la légèreté en même temps étaient les conditions principales de la construction de ces deux lignes. Le problème paraît résolu. Les travaux de fondation ont été particulièrement soignés. Quatre barres de fer enfoncées dans la couche inférieure de ciment traversent train rapide grondant sur la route suspendue, et sur la route de terre ferme, précisément au-dessous, le tramway à traction de chevaux suivant sa course paisible et lente.

Dans quelques semaines le chemin de fer traversera la ville dans toute sa longueur, c'est-à-dire sur un espace de 8 milles. Dix jours suffisent pour achever un demi-mille.

Ajoutons que les plans des deux lignes aériennes new-yorkaises ont été étudiés avec soin par des ingénieurs européens, et que, s'il faut en croire les principaux intéressés, l'Italie et l'Allemagne ne seraient pas éloignées de les adopter de préférence aux plans des lignes souterraines de Londres. Nous ne voyons pas ce que Berlin gagnerait à un réseau de chemins de fer suspendus, mais nous voyons bien ce qu'y perdrait Rome, et nous espérons que c'est tout à fait gratuitement qu'on lui prête une pareille idée de l'autre côté de l'Atlantique. — Nous la

verrions adopter à Paris, par exemple, sans le moindre déplaisir.

A. Bitard.

LA PRONONCIATION FRANÇAISE

OBSERVATIONS INDISPENSABLES POUR RECTIFIER ET COMPLÉTER L'ENSEIGNEMENT DES GRAMMAIRIENS

(*Suite.*)

Revenant à notre sujet, nous devons observer que les deux premières voix de chaque catégorie, c'est-à-dire : *a*, *è* ouvert; *o* et *eu* peuvent être graves ou aiguës, variations qui, outre qu'elles nuancent agréablement la prononciation de notre langue, sont utiles et même nécessaires pour la détermination de certaines expressions ou de leurs différentes acceptions. Ainsi, par exemple, on distingue par les deux sons de la voix *a*, *mâtin* (chien), de *matin*, partie du jour; par ceux de l'*è* ouvert, *maître* de *mètre*, et du verbe *mettre*; par ceux de la voix *o*, *paume* de *pomme*; par ceux de la voix *eu*, *jeûne* (abstinence), de *jeune*, exprimant l'idée d'âge.

Malgré l'importance de ces variations, il est des parties considérables de la France où les populations n'en ont aucune idée, et on comprend quels inconvénients doivent résulter de là pour la prononciation de ces provinces; mais ce qui paraît inexplicable, c'est que ces variations aient été complétement passées sous silence par presque tous les grammairiens, surtout par ceux qui ont écrit pour la jeunesse. Essayons de trouver le mot de cette espèce d'énigme.

Aux quatorzième et quinzième siècles, quelques lettrés essayant d'ébaucher la grammaire de notre langue, cherchèrent surtout à y déterminer des longues et des brèves, en d'autres termes à y trouver une *quantité*, point qui avait eu tant d'importance dans les langues classiques; et ils crurent pouvoir signaler comme longue toute syllabe où, pour mettre l'orthographe au courant des changements survenus dans la prononciation usuelle, ils supprimèrent quelques lettres, — suppression qu'ils rappelaient par un accent circonflexe placé sur la voyelle demeurée la seule ou la principale dans la syllabe. Ainsi, au lieu de *aage*, ils écrivirent *âge*; au lieu de *feste*, *fête*; au lieu de *hoste*, *hôte*. Cette innovation dans l'orthographe fut très-bien accueillie; mais il n'en fut pas de même de l'allongement des syllabes. Il déplut aux dames qui, à la cour des Valois, donnaient le ton pour le langage comme pour les modes de toute sorte, et fut remplacé par une modification un peu différente, mais plus agréable, consistant à donner plus de corps aux syllabes en question, au moyen d'une certaine quantité d'air que l'on concentrait d'abord dans le gosier, et dont l'émission produisait ensuite un son plus fort et légèrement guttural : telle a été l'origine de ce que nous appelons les sons *graves*.

Mais ces sons ont dans le mécanisme de leur production quelque chose de complexe qui exige un peu plus de temps que la simple émission d'une voix aiguë; toute syllabe grave peut donc à la rigueur être considérée comme longue, et les grammairiens, qui tenaient beaucoup à avoir des longues et des brèves, continuèrent de qualifier ainsi les syllabes que nous appelons graves et aiguës. Cela n'est pourtant pas sans inconvénient, même pour les voix variables; car, par là, on porte trop l'attention sur le fait d'un allongement qui doit être à peine sensible et que les populations de certaines provinces ne sont que trop disposées à exagérer. Un inconvénient beaucoup plus sérieux se présente dans les provinces où la distinction du grave et de l'aigu est inconnue. Cette distinction n'étant pas indiquée par les grammaires, les élèves et même bien des instituteurs se croient parfaitement en règle en commettant des fautes ridicules, par exemple celle de donner le même son à l'*o* sans accent des adjectifs *notre*, *votre*, et à l'*ô* circonflexe des pronoms *le nôtre*, *le vôtre*, pourvu qu'ils prolongent ce dernier *ô*, ce qui est l'unique recommandation que leur font à ce sujet leurs grammaires les plus complètes.

Mais c'est bien autre chose quand il s'agit de voyelles invariables; car appeler longues celles de ces voyelles qui portent l'accent circonflexe, c'est oublier cette loi capitale de notre langue, qu'on ne doit jamais allonger une syllabe à dessein, mais seulement lorsque le mécanisme de sa prononciation l'exige, c'est-à-dire quand cette syllabe doit être prononcée grave, chose évidemment impossible quand il s'agit de voix invariables.

Nous avons insisté sur la question des voix graves et aiguës, parce qu'il y avait beaucoup à rectifier dans ce qui a été enseigné jusqu'ici à ce sujet. Relativement à la pratique, il n'y a rien à dire pour les voix invariables, et, en ce qui concerne les voix variables, il suffit à la rigueur de bien prononcer celles qui sont graves; car, pour les autres, on peut, si on est en doute, leur donner soit le son aigu, soit un son moyen qui en diffère à peine et qui ne peut jamais avoir d'inconvénient. Ce son est celui que l'*a*, l'*e* et l'*o* ont toujours en italien et en espagnol; et, dans bien des parties de la France, on n'en emploie jamais d'autres pour les voix variables, parce que c'est celui qui se produit le plus facilement.

La question, ainsi simplifiée, serait complétement résolue par une seule règle, celle de faire grave toute voyelle variable portant l'accent circonflexe; mais les voyelles qu'on doit prononcer graves ne portent pas toujours cet accent. Ainsi la voix *o* est grave lorsqu'elle est écrite *au*, la seule exception est le mot *Paul*. Écrite par *o*, cette même voix, bien que sans accent, est grave devant un *s* se prononçant *z*, comme dans *rose*, *rosier*, *poser* et ses dérivés et composés, notamment dans *exposition*. La voix *eu* est grave pareillement devant un *s* adouci : *yeuse*, *Meuse*, *heureusement*, etc., et dans les finales : *Dieu*, *lieu*, *pieux*, *deux*, etc., à moins qu'elle ne soit suivie d'un *l* ou d'un *r*, car elle est alors aiguë : *seul*, *peur*, etc. Nous compléterons une autre fois cette énumération qui allongerait par trop le présent article.

Puisqu'il est bien reconnu qu'en français on ne fait longues que les syllabes qui contiennent des sons graves, dont la prononciation exige par son mécanisme un peu plus de temps, notre langue n'a pas de prosodie proprement dite, ce qui constitue pour elle une infériorité. Mais il existe un correctif dans ce fait que, pour prononcer un mot de plusieurs syllabes, la voix court sur toutes, jusqu'à la dernière, sur laquelle elle s'appuie, et que l'on dit en conséquence *accentuée*. Si la dernière syllabe est muette, on accentue la pénultième, et s'il arrive que plusieurs monosyllabes se suivent, on forme de ceux qui sont le plus liés par le sens, des groupes dont chacun se prononce comme s'il formait un seul mot. Ainsi, dans ce vers de Racine, uniquement composé de monosyllabes :

> Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur,

On forme des douze monosyllabes cinq groupes, savoir : trois de deux syllabes et deux de trois :

> Le jour | n'est pas | plus pur | que le fond | de mon cœur,

et cet ensemble, prononcé comme s'il était composé de cinq mots, est on ne peut plus agréable à l'oreille.

Le vers suivant que tout le monde connaît :

> A peine nous sortions des portes de Trézène,

se prononce comme s'il formait quatre mots, trois de trois syllabes et un de quatre :

A peine | nous sortions | des portes | de Trézène.

Mais, les syllabes finales de trois de ces groupes étant muettes, ils sont accentués sur les pénultièmes.

Ce que nous venons de dire sur les finales muettes nous amène naturellement à nous occuper de l'*e* muet, qui joue dans notre langue un rôle si important, et qui néanmoins n'a été, que nous sachions, présenté dans aucune grammaire d'une manière satisfaisante. — M S.

(A continuer.)

LE TRIOMPHE DE L'AMOUR

OPÉRA-BALLET, CHANTÉ ET DANSÉ EN 1681

(Suite et fin.)

Si vous le voulez bien, c'est aujourd'hui mardi 6 mai 1681. Nous longeons la rue Saint-Honoré en la remontant. A peine avons-nous dépassé la façade du Palais-Royal, que nous trouvons, sur notre gauche, un bâtiment dont la porte est gardée par une sentinelle armée. C'est l'Opéra.

Nous entrons.

Il est cinq heures de l'après-dîner, et le rideau se lève pour la représentation du *Triomphe de l'Amour*, opéra-ballet en vingt entrées, de l'invention du sieur Quinault, et dont la musique a été composée par le sieur Baptiste Lulli, secrétaire du Roy.

Le décor représente « un lieu magnifiquement orné, » autrement une profonde galerie dont l'architecture fait suite à celle de la salle où nous avons pris place.

Le compliment au Roy est débité par Vénus. Puis les dieux de l'Olympe se présentent successivement sur le théâtre, tantôt chantant, tantôt dansant, ou bien jouant une scène muette; le tout pour établir par raison démonstrative que rien ne résiste à l'Amour, que

Si quelquefois l'Amour cause des peines,
C'est un danger qu'il est doux de courir.

Et point d'action dans ce ballet chanté, ou dans cet opéra dansé, qui n'est qu'un défilé dont la « cérémonie » du *Malade imaginaire* peut, jusqu'à un certain point, donner l'idée.

Voici les Grâces (couplets et entrechats); les Plaisirs (entrechats et couplets), et ainsi de suite, Neptune courtisant Amphitrite; Borée triomphant d'Orithye; Endymion séduisant la chaste Diane; puis Bacchus et Ariane; puis la Nuit et le Mystère, etc...

Vénus est toujours là, disant son mot quand la scène faiblit, réchauffant les cœurs tièdes, et travaillant en mère dévouée au triomphe de Cupidon.

Sa bouche est pleine de sentences :

Fières beautés, vos rigueurs seront vaines !
Tout cède à l'Amour, tout se laisse attendrir !
Ce dieu charmant, sous ses plus rudes chaînes,
Nous fait aimer les maux qu'il fait souffrir.
Faut-il les craindre?
Faut-il s'en plaindre?
Qui les ressent n'en veut jamais guérir !

C'est encore elle qui parle; mais en s'animant de plus en plus, cette excellente maman :

Non, non, il n'est pas possible
De contraindre un cœur sensible
A n'aimer jamais !
C'est pour l'Amour que tous les cœurs sont faits.

Neptune et Amphitrite chantent à leur tour et proclament à pleines voix que

C'est en vain qu'à l'Amour on se veut opposer,
Il n'est rien de si froid qu'il ne puisse embraser.
Il brûle jusqu'au sein de l'onde.
C'est en vain qu'à l'Amour on se veut opposer,
L'atteinte de ses traits n'en est que plus profonde !

Plus loin, ce quatrain :

Rien ne respire
Qui ne soupire.
Dans les plus froids climats,
Est-il un cœur qui ne s'enflamme pas?

Puis encore :

Nos plus charmants bocages
N'ont pas toujours leurs feuillages ;
Mais les amants contents
Ont de beaux jours en tout temps.

Et autres fadeurs, pour ne pas dire fadaises.

Quelques scènes plus vivantes, où il y a l'ébauche d'une action, sont aussi à relever sur le livret; entre autres celle de Borée aux prises avec la belle Orithye. Elle est ainsi indiquée par l'auteur :

« Borée, couvert de glaçons et de frimas, et accompagné de Vents froids et glacés, témoigne qu'il croit être en sûreté contre les feux de l'Amour; il fait cacher les Vents qui le suivent et se tire à l'écart pour considérer Orithye, fille du roi d'Athènes. Borée s'approche d'Orithye, et, tout froid qu'il est, se sent enflammé d'amour pour elle. Cette princesse s'épouvante à la vue de Borée et veut l'éviter. Les Athéniennes de sa suite se rangent autour d'elle pour la défendre. Les Vents qui suivent Borée écartent les Athéniennes et donnent moyen à Borée d'enlever Orithye. »

L'entrée de Mars est traitée dans le même style allégorique :

« Mars, armé et accompagné d'une troupe de guerriers, paraît furieux et témoigne ne pouvoir aimer que les combats, le sang et le carnage. Il est environné d'une troupe d'Amours qui le désarment et jouent avec les armes qu'ils lui ôtent. Ils l'enchaînent avec des liens de fleurs et dansent en réjouissance de leur victoire. »

Ce serait abuser que d'insister sur ces naïvetés.

Voici d'ailleurs l'Amour lui-même qui entre « porté en triomphe par les dieux et les héros qu'il a soumis à ses lois. » Ecoutez, il daigne parler :

Tout ce que j'attaque se rend !
Tout cède à mon pouvoir extrême.
J'enchaîne, quand je veux, le plus fier conquérant
Et j'abaisse à mon gré la Majesté suprême.

La majesté de Louis XIV, s'entend; et ce dernier vers est une sorte d'absolution à la mode mythologique donnée au roi pour des fredaines dont Mme de Maintenon ne l'avait pas encore fait repentir.

Mais n'allez pas croire que toute cette rimaille soit absolument démodée et hors d'usage aujourd'hui. La dernière édition s'en débite chez les confiseurs de la rue des Lombards. Seulement le sucre, à diverses essences, y remplace avec avantage les mélodies monotones de Lulli.

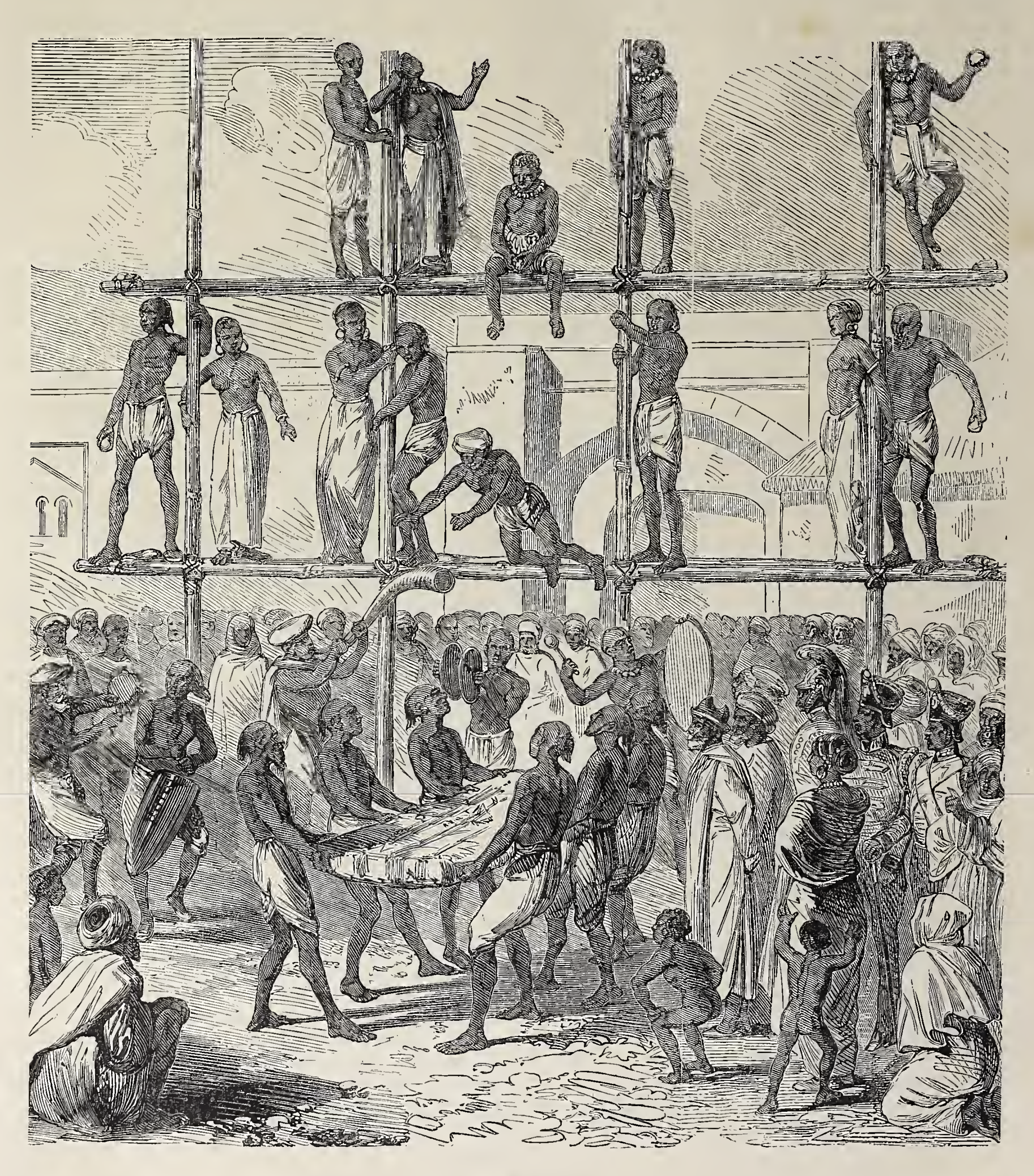
Albert de LASALLE.

LES PÉNITENTS INDOUS

Toutes les religions de l'Asie offrent des traces profondes d'une révélation primitive dont les lumières leur auraient été communes. Il suffit de jeter les yeux sur les livres sacrés des brahmines pour y reconnaître un reflet de nos livres saints. Ces analogies se retrouvent dans les cérémonies comme dans les dogmes.

Ainsi les populations indoues font suivre la fête de Pristna, — vrai carnaval, — de la fête des pénitents, dont les abstinences rappellent notre carême. Des jeûnes et des mortifications de toutes natures les préparent à cette étrange solennité.

mines. Ces matelas sont garnis de poinçons de fer et de lames d'acier sur lesquels se déchirent les corps de ces malheureux, que l'on voit, comme les convulsionnaires du dix-huitième siècle, s'exalter par leurs souffrances, multiplier leurs chutes avec un enthousiasme croissant,



Les pénitents indous.

Le jour des expiations arrivé, on voit une foule d'hommes et de femmes se présenter dans un état de nudité presque complet pour prendre part à ces épreuves. Des échafaudages sont dressés dans les environs des pagodes; ces fanatiques grimpent sur les traverses dont quelques-unes sont placées à dix et quinze mètres du sol, et de là s'élancent sur des matelas tenus par des brah-qui suspend la sensibilité et semble même transformer en eux les souffrances en voluptés convulsives.

Notre gravure représente une de ces scènes d'hallucination et de catalepsie dont l'exaltation religieuse offre de nombreux et fréquents exemples chez les derviches tourneurs et les Aïssaouas. — M. V.

L'imprimeur-gérant : A. Pougin, 13, quai Voltaire. Paris.



Mater Dolorosa. — Buste par Carpeaux.

LE STABAT DE PERGOLÈSE

I

Les honnêtes citoyens qui composaient l'association pieuse appelée confrérie de Saint-Louis du Palais se lassaient d'entendre le *Stabat* de Scarlatti, qu'on chantait tous les vendredis de mars dans l'église où ils s'assemblaient pour faire leurs dévotions. Une commission fut

nommée et chargea Pergolèse d'écrire une composition nouvelle pour deux voix et deux violons sur le drame émouvant de la *Vierge des douleurs* (*Mater dolorosa*), et on lui compta d'avance la somme de dix ducats (40 fr. de notre monnaie) pour prix de ce travail!...

Pergolèse accepta avec gratitude, ayant besoin de quelque argent pour son voyage de Rome, où il allait faire représenter l'*Olympiade*, son opéra de prédilection. Hélas! cet ouvrage, sur lequel il avait fondé toutes ses espérances de fortune et de gloire, éprouva la chute la plus complète. Au rebours de ce qui devait être, le *Néron*, de Duni, fut applaudi à outrance et son auteur porté aux nues par le public du théâtre de Tordinona.

Un soir, Pergolèse venait d'entendre fredonner à un pêcheur raccommodant ses filets un motif de cet opéra alors à la mode en Italie; douloureusement blessé de voir le public ingrat oubliant les airs charmants de la *Serva padrona* pour ceux de son rival, il rentrait sombre et découragé.

« Pourtant, murmurait-il, j'avais mis dans l'*Olympiade* toute ma science et toute mon inspiration : c'était mon plus beau rêve, ma pensée la plus douce et la plus riante!... Rome a refusé de m'entendre; une cabale injuste et odieuse m'a déshonoré outrageusement. Mon nom a été jeté à la foule avec dérision et mépris. Mes illusions, mon avenir, tout s'est évanoui... O mon Dieu! donnez-moi du courage : j'ai peur de succomber sous le poids de ma peine... »

Et il s'assit au pied de la chapelle de la madone de Sorrente (la vierge des Sept-Douleurs).

Gian-Battista considéra avec une sorte d'extase ce marbre traversé de sept glaives, et cette splendide *Mater dolorosa* soutenant dans ses bras le Christ mourant, si bien en harmonie avec les impressions de son âme.

Il y avait déjà quelques instants qu'il était plongé dans sa contemplation, quand Duni lui frappa sur l'épaule, et avec cet entrain joyeux qui ne l'abandonnait jamais :

— Tu me parais plus triste que la madone, Dieu me pardonne!

Pergolèse leva les yeux et lui serra la main sans mot dire.

— Allons, reprit Duni, du courage! N'es-tu pas plus grand qu'un revers?... L'injustice et l'ignorance abattraient-ils ton génie?...

— Génie! reprit amèrement Pergolèse; est-ce bien à moi que tu donnes ce titre sacré? à moi, que l'Italie a répudié?... Rome m'a été infidèle, bien cruelle et bien injuste!...

— Je ne le vois que trop, *mio caro*; moi, l'auteur de *Nerone*, qu'ils portent au pinacle, quoique ce soit la plus mauvaise partition que j'aie écrite depuis que j'ose tracer des blanches et des croches sur du papier réglé; tandis que...

— Tu as tort de te juger ainsi! Il y a de belles et bonnes choses dans ton *Nerone*.

Et Pergolèse lui chanta la barcarole du pêcheur de Sorrente. Duni, par une cordiale poignée de main, le remercia de son obligeante mémoire et lui exprima ses regrets pour une si criante injustice.

— Ton *Olympiade*, reprit-il, est remplie de beautés trop sublimes pour être appréciées de la foule : elle est indigne de te comprendre. Je rougis de mon succès. Mon faible opéra est plus à la portée du vulgaire; mais la postérité te rendra justice. Console-toi, mon maître; la chute imméritée de l'*Olympiade* sera une tache ineffaçable pour les Romains!

Et les deux amis se séparèrent après une dernière étreinte.

Pergolèse était blessé au cœur : il sourit tristement après le départ de Duni. Les privations de tout genre qu'il avait dû s'imposer pendant son séjour à Rome, ses fatigues, ses veilles, ce chagrin poignant qui avait suivi l'insuccès de l'*Olympiade*, achevèrent de miner sa santé. Avouons ici — nous devons cette justice à ses rivaux — que Francesco Féo, Sarri, Léo, Hasse (surnommé le Saxon), Vinci et Porpora, loin de se montrer jaloux de ses succès, ne cessèrent de lui donner, durant toute sa vie, les témoignages de la plus tendre affection.

Pour comble de malheur, l'infortuné Gian-Battista prit les fièvres en traversant les marais Pontins. De retour à Naples, son état ne faisait qu'empirer. Une maladie de poitrine, dont il couvait le germe depuis de longs mois, se déclara avec une violence telle, qu'on dut perdre bientôt tout espoir de le sauver. Son médecin, ne sachant plus comment le soulager, et désespérant de le guérir, lui conseilla de passer l'hiver à Pouzzole, petite ville à une demi-lieue de Naples, au bord de la mer.

II

Ce qui tourmentait le plus le pauvre malade, au milieu de souffrances intolérables, c'était la crainte de manquer à ses engagements, en ne pouvant terminer son *Stabat*, et d'être accusé d'improbité par les bons frères de Saint-Louis.

Depuis sa visite à Notre-Dame des Sept-Douleurs, Gian-Battista avait toujours devant les yeux, comme une vision, la *Mater dolorosa* de Sorrente. Il faisait de rares excursions à Naples, quand ses forces le lui permettaient. Souvent il lui arrivait de se diriger, au moment du crépuscule, vers les rues les plus solitaires. Il trouvait, dans cette obscurité silencieuse de toute une ville, un véritable repos, et une poésie qui délassait et rassérénait son âme ; il éprouvait un bien-être inconnu à entendre retentir sur le pavé et mourir au loin le pas égal et lent de couples attardés, le chant à double partie de quelques lazzaroni, à la voix rauque desquels l'éloignement donnait une harmonie pleine de charme; à voir la silhouette gracieuse d'une jeune Napolitaine à travers un volet mal clos; en un mot, à goûter tous les charmes d'une promenade solitaire sous le ciel étoilé.

Un jour, il se surprit presque engourdi par la rosée du matin, fatigué de courses qui avaient duré toute la nuit, et accroupi près de l'église de Saint-Janvier. Une sorte de bourdonnement vint le tirer de sa rêverie. Des groupes de femmes et de lazzaroni, de plus en plus nombreux, se dirigeaient vers la place publique. Le peuple ne tarda pas à encombrer les rues; il se pressait en foule pour assister à l'exécution d'un Calabrais qu'on avait récemment arrêté et que les uns qualifiaient de *carbonaro*, les autres de bandit, les derniers de brigand : c'était le fameux Sténio.

Le canon tonna bientôt du haut du château de Néora. Pergolèse ne voulut point se mêler à la foule; il abandonna bien vite la rue de Tolède; mais, après avoir traversé les quartiers les plus déserts et les plus pauvres, pour échapper à ces flots humains, il parvint, à son insu, au lieu du supplice. Il arrivait trop tard, heureusement, pour jouir de ce triste spectacle, qui avait attiré Naples tout entière : le patient venait de succomber; la justice des hommes était satisfaite. Un silence morne et religieux régnait dans cette foule qui commençait déjà à s'écouler lentement.

Le compositeur, espérant rester bientôt seul avec le camaldule en habit blanc qui n'a pas quitté Sténio, s'approche du gibet où pend le corps inanimé. Au pied de l'instrument de mort une jeune femme est prosternée

dans la douleur la plus profonde. Des sanglots étouffent sa voix : elle cst belle au milieu de ses larmes. Ses cheveux épars rappellent ceux de la Madeleine aux pieds du Christ; le désordre règne dans ses vêtements; il y a, dans toute l'attitude de eette femme, une telle expression de douleur, et dans les accents de sa voix quelque chose de si plaintif et de si déchirant, que Pergolèse demeure un moment immobile et muet de stupeur.

— Quelle est cette femme? dit-il ensuite à une des personnes qui l'environnent.

— La pauvre Marthe, lui répond-on; et ce cadavre est celui de son époux. Dieu lui fasse miséricorde!...

Pergolèse rentre dans sa triste contemplation. Soudain le gibet est entouré par des soldats napolitains et une eompagnie suisse qui viennent enlever le corps de Sténio. Marthe serre violemment le poteau de ses mains crispées, embrassant dans une étreinte convulsive les restes défigurés de celui qui fut son époux. Elle essaie d'attendrir par ses cris et ses prières cette soldatesque impitoyable; c'est en vain. On parvient à la détacher du gibet; un tombereau emporte le cadavre de Sténio. Marthe se précipite; elle veut le suivre, mais ses forces la trahissent. Epuisée par cette lutte suprême, elle sent ses forces l'abandonner. Pergolèse est là et il reçoit dans ses bras la malheureuse veuve évanouie...

Bientôt Marthe, revenue à elle, cherche à recouvrer ses sens. Comme animée d'une inspiration subite, elle se dresse comme un ressort, écarte de ses bras amaigris la foule à travers les rues et les faubourgs, entraînant Pergolèse jusque dans les détours d'une ruelle obscure qu'il a traversée quelques instants auparavant.

Gian-Battista se laisse conduire sans opposer la moindre résistance, subjugué qu'il est par ce désespoir conjugal.

Marthe s'arrête, escalade avec lui les trois étages d'un escalier en ruines et se préeipite dans une mansarde.

Comment peindre l'affreux spectaele qui frappe alors les yeux de Pergolèse? Comment raconter la scène émouvante dont il va être témoin?...

Deux pauvres enfants, eouverts de haillons, pouvant à peine se soutenir sur leurs jambes encore inhabiles, quittent le mauvais grabat sur lequel ils étaient eouchés, tendent leurs petites mains suppliantes vers leur mère éplorée et lui demandent du pain.

— Du pain!... s'écrie Marthe les yeux hagards, avec un aceent déchirant de désespoir!

Et elle parcourt les eoins de son réduit en tous sens.

— Et papa?... reprend le plus jeune des bambins, où est-il? Il est bien méehant de laisser ses petits enfants!

La malheureuse mère ne peut répondre; elle est suffoquée par les larmes. Ces paroles lui portent le dernier coup : elle sent que, si elle disait un mot, ee mot la tuerait peut-être.

Soudain, après avoir vainement eherché le pain qu'on lui réclame, un éelair de joie semble illuminer son pâle visage; elle s'agenouille auprès de ses enfants, et, levant vers le ciel ses yeux où brille un dernier espoir, elle ehante les litanies de la Vierge.

Elle paraît oublier la terre pour le eiel. Un chant pur, céleste, qui semble avoir des ailes, ravit Pergolèse. Ce n'est point de la musique; c'est quelque ehose de simple et de grand, comme un chant d'oiseau, comme le frémissement du vent dans les pins de Pouzzole, eomme une voix lointaine de la nature.

Gian-Battista a tressailli au son de eette voix qui l'a déjà si vivement ému au pied du gibet, et qui demande à Marie du pain pour ses enfants mourant de faim : douce émanation de l'âme, qui vient de naître avec la simplicité de la prière et de mourir avec la grandeur de la foi.

Combien il se trouve heureux, lui, l'indigent, en face de cette misère! Il s'agenouille aussi, mais e'est pour remercier Dieu, et s'arrache bientôt à cette scène de désolation. Il quitte cet asile de la désespérance et s'enfuit de Naples, après avoir pourvu aux premiers besoins de ces infortunés, et les avoir mis sous la protection du comte de Spinessa.

Il rentre à Pouzzole; mais c'est en vain qu'il essaie d'échapper aux sombres idées qui l'assiégent; toutes les distractions qu'il cherche sont inutiles; partout il voit la pauvre Marthe agenouillée près du poteau funèbre ou dans sa mansarde; partout il entend retentir à ses oreilles les cris plaintifs de cette tendre épouse, de cette malheureuse mère : *Mater dolorosa*...

L'âme navrée de ee triste souvenir et l'esprit sans cesse préoccupé de ce lugubre spectacle, il travaille jour et nuit dans sa modeste chambre d'auberge.

Malgré sa faiblesse extrême et malgré les douleurs les plus aiguës qui ne cessent de le torturer, il continue sa composition, qui doit devenir un chef-d'œuvre...

III

Le 16 mars 1736, Francesco Féo va visiter le pauvre poitrinaire, auquel il n'a cessé de porter des consolations et de manifester la plus tendre et la plus cordiale amitié.

Pergolèse est dans un état de surexcitation indicible. Son visage, amaigri par la fièvre et les souffrances, rayonne d'un éclat surnaturel; ses pommettes sont eolorées d'un rouge ardent.

La brise du Midi souffle doucement, apportant sur ses ailes cette ivresse des sens bien connue de tous ceux qui ont visité l'Orient, qui énerve la volonté et fait fondre le cœur comme de la cire sous la main qui la modèle : Pergolèse, plus que Féo, en ressent l'influence. Les orangers répandaient leurs premiers parfums; les pétales des rosiers pleuvaient sur le sol; les pins murmuraient comme des harpes éoliennes; la nature semblait s'éveiller pour respirer; et les voiles blanchissaient au loin sur la mer eomme des ombres fugitives....

— Oh! *mio caro!* s'éeria Pergolèse, que je suis heureux! je viens de terminer ma tâche. J'avais tant peur, vois-tu, de ne pouvoir l'achever! Et ees braves gens qui m'avaient payé d'avance!... Dix ducats pour cela!... Ma musique ne vaut pas seulement dix baïocchi. On ne m'aceusera pas au moins d'avoir volé ces braves gens, qui avaient eu tant de confiance en leur pauvre eompositeur!

Et, en parlant, il avait ouvert sa fenêtre toute grande.

Le printemps, si préeoce dans ces eontrées aimées du soleil, lui envoya son haleine embaumée. Le eiel semblait formé de lapis-lazuli; les étoiles disparaissaient une à une dans l'aube matinale.

Sa vue s'étendait, d'un côté, sur la mer, dont les flots ealmes et azurés venaient caresser le rivage; de l'autre, sur une nappe immense de soufre et de cendres jetée comme un linceul sur la terre autrefois verte et souriante,

Pergolèse, appuyé sur le bras de Féo, se traîna jusqu'à son vieux elaveein, et chanta, avee une expression indéfinissable qui dut ravir les anges et les séraphins :

Stabat Mater dolorosa,
Juxta crucem lacrymosa,
Dum pendebat Filius...

Francesco était en extase devant son ami, dont les paroles paraissaient se perdre dans l'infini; cette voix, plaintive et douloureuse, semblait une voix du eiel.

Bientôt le chant cessa, chant sublime où se reflètent si merveilleusement toutes les souffrances de la Vierge, toute la poésie du christianisme : amour et résignation !...

Le soir, il s'éveilla pour s'éteindre doucement sous les yeux de Féo, qui l'avait veillé durant son sommeil.

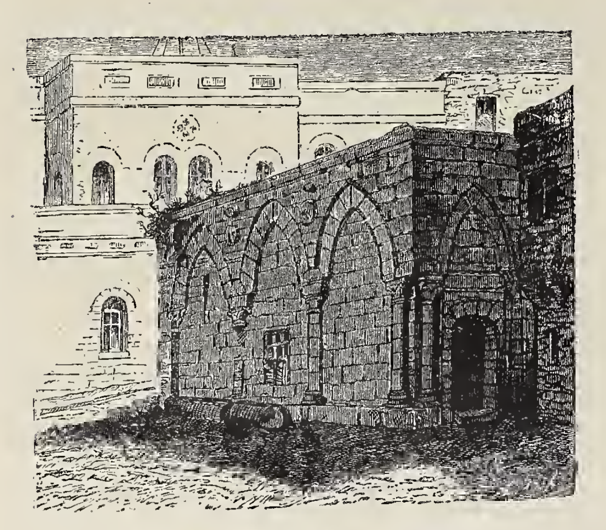
Le lendemain, le sacristain de la cathédrale, aidé



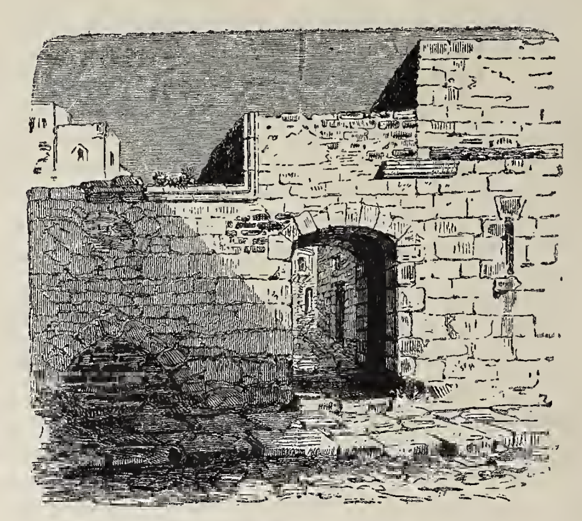
Ire station. — Scala-Sancta.



IIe station. — Chapelle de la Flagellation.



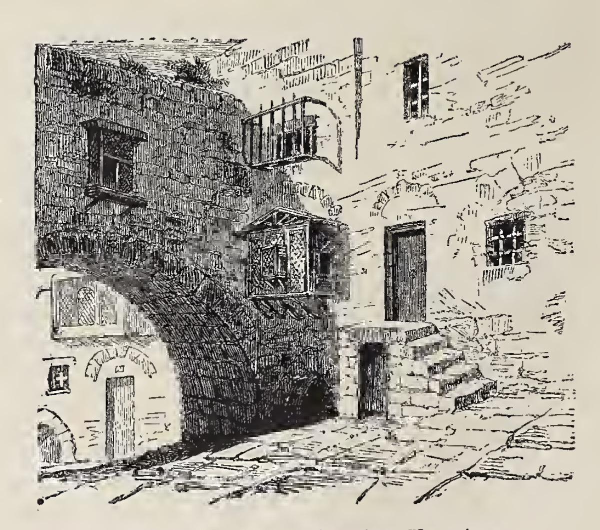
IIIe station. — Chapelle de la Défaillance.



IVe station. — Où Jésus a rencontré sa mère.



Ve station. — Où Simon a aidé Jésus à porter sa croix.



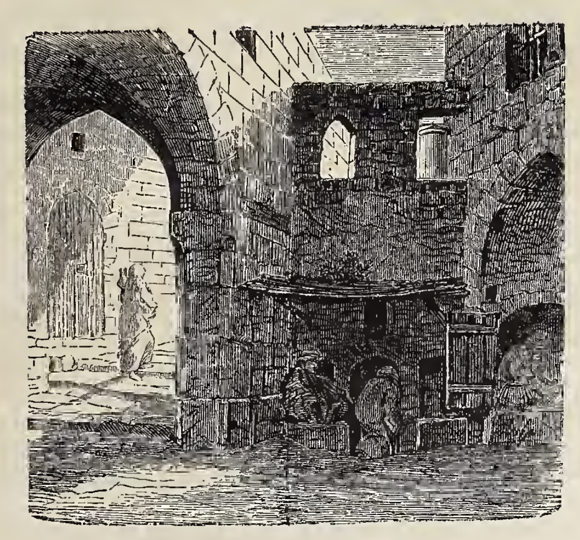
VIe station. — Maison de sainte Véronique.

Pergolèse écouta encore un instant un chœur de gondoliers qui s'éloignaient, et quand tout rentra dans le silence, il s'assoupit.

d'un chantre, descendait le corps du maître célèbre dans la fosse commune creusée sous les dalles du chœur ; et la note suivante — qu'on peut encore lire aujourd'hui

— fut inscrite sur les registres du chapitre de Pouzzole :
« Ce 17 mars 1736, Gian-Battista Pergolèse, de la « ville de Iesa (*sic*), enseveli dans cette cathédrale, *en*

Ainsi Pergolèse avait reçu dix ducats pour son *Stabat*, et on avait exigé un ducat de plus pour le faire enterrer !...



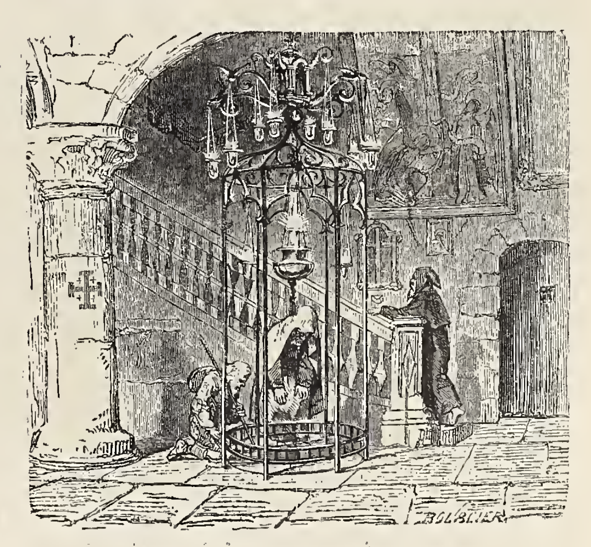
VIIe station. — La Porte judiciaire.



VIIIe station. — Les anciens murs de la ville.



IXe station. — Parvis de l'église de la Résurrection.



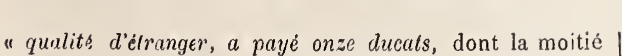
Xe station. — Sanctuaire dans l'église.



XIe station. — Chapelle latine dans l'église.



XIIe station. — Chapelle grecque dans l'église.



« *qualité d'étranger, a payé onze ducats,* dont la moitié « revient à l'évêque et l'autre moitié au chapitre. — « Payé et partagé. — *Signé,* Falco, *desservant.* »

Après sa mort, l'Italie couronna sa mémoire, comme elle avait couronné l'agonie du Tasse.

V.-F. M.

LA VOIE DOULOUREUSE

FRAGMENT D'UN PÈLERINAGE A JÉRUSALEM

Il n'est pas de drame plus émouvant que celui de la Passion de Jésus. L'habitude d'en entendre raconter les détails nous a familiarisé, pour ainsi dire, avec ses sanglantes péripéties ; mais pour retracer dans toute sa terrible grandeur cette douloureuse épopée, il faut aller sur les lieux sanglants, et, les saintes écritures à la main, parcourir la voie douloureuse où le Christ a laissé, après dix-huit siècles, sa trace encore vivante. Combien sont pleines d'une mystérieuse grandeur dans leur simplicité les pages écrites par les compagnons de Jésus ! Suivons-les avec notre dessinateur, M. H. de Montaut, en parcourant le chemin poudreux de la sublime agonie...

« C'est à l'est, dans la ville que commence la voie douloureuse. — Une rue, presque déserte, s'allonge entre de grandes murailles, — des restes d'édifices romains, la tour Antonia, entre autres, marquent l'emplacement du palais de Pilate, — un grand mur conserve les traces des assises d'un escalier que le Christ gravit trois fois. Transportée à Rome par Constantin, la *Scala-Santa* est aujourd'hui placée près de Saint-Jean-de-Latran, et les genoux des fidèles en auraient usé les vingt-buit marches de marbre, si elles n'étaient recouvertes de fortes planches de noyer, qu'on a dû renouveler plusieurs fois. C'est là qu'on place la première station du chemin de la Croix. Qu'on nous permette, en faisant concorder les récits des quatre évangélistes, de laisser ici la parole à l'histoire sacrée :

« Aussitôt que le matin fut venu, tous les princes des prêtres, avec les sénateurs du peuple juif et les scribes et tout le conseil, .

« Délibérèrent pour faire mourir Jésus,

« Et toute l'assemblée s'étant levée,

« Ils emmenèrent Jésus lié,

« De la maison de Caïphe au palais du gouverneur,

« Et le mirent entre les mains de Ponce-Pilate, leur gouverneur,

« Et ils n'entrèrent pas dans le palais, afin de ne pas se souiller, et de pouvoir manger la Pâque. . . . . . .

. . . .

« Pilate vint donc les trouver dehors, et leur dit : Quel est le crime dont vous accusez cet homme ?

« Ils lui répondirent : Si ce n'était pas un méchant, nous ne vous l'aurions pas livré entre les mains.

« Pilate leur dit : Prenez-le vous-mêmes et le jugez suivant votre loi. Mais les Juifs lui répondirent : Il ne nous est pas permis de faire mourir personne. . . . . .

. . . .

« Ils commencèrent ensuite à l'accuser en disant : Voici un homme que nous avons trouvé, qui pervertissait notre nation, et qui empêchait de payer le tribut à César, et qui se disait Roi et le Messie. »

« Pilate, suivi de Jésus, monte dans son prétoire; il l'interroge, et revenant vers l'assemblée tumultueuse,

« Il dit au prince des prêtres et au peuple : « Je ne trouve rien de criminel en cet homme. »

« Pilate est accueilli par les vociférations de la foule. Il revient à Jésus ; mais celui-ci ne lui répond rien pour sa défense. C'est alors que Pilate, entendant parler de la Galilée, le renvoya à Hérode Antipas, fils de l'Ascalonite, dont le palais était à peu de distance sur la colline d'Akra.

« Le Christ redescend du prétoire; il traverse, suivi du peuple, la vallée de Tyropœon. Il arrive devant Hérode, qui se flatte de lui voir faire des miracles ; mais le fils de Dieu reste impassible, et Hérode, le traitant avec moquerie, le fit revêtir d'une robe blanche et le renvoya à Pilate. Celui-ci veut le sauver ; sa femme lui fait dire de ne pas « s'embarrasser du sang de ce juste ». Il offre de délivrer un misérable voleur ou Jésus. La foule demande la délivrance du voleur. « Mais quel mal a-t-il fait ? dit Pilate; je ne trouve rien en lui qui mérite la mort. Je le vais donc faire châtier, et puis je le renverrai. »

« Mais ils le pressaient de plus en plus, demandant, avec de grands cris, qu'il fût crucifié, et leurs clameurs redoublaient.

« Alors Pilate prit Jésus et le fit fouetter.

« Et les soldats du gouverneur l'ayant emmené dans la salle du prétoire (sans doute la salle des exécutions, voisine du tribunal), assemblèrent autour de lui toute la compagnie, lui ôtèrent ses habits et le revêtirent d'un manteau d'écarlate.

« Puis, ayant fait une couronne d'épines entrelacées, ils la lui mirent sur la tête, avec un roseau à la main, et, se mettant à genoux devant lui, ils se moquaient de lui.

« Et ils commencèrent à le saluer en venant à lui, et lui disant : « Salut au Roi des Juifs; et ils lui donnaient des soufflets,

« Lui frappaient la tête avec une canne et lui crachaient au visage.

« Pilate espère que l'état d'humiliation et d'opprobe où est Jésus touchera le peuple; il sort avec lui, et, le leur présentant, il dit : « Voici l'homme. »

« Mais la foule hurle : « Crucifiez-le ! crucifiez-le ! »

« Le juge rentre dans le prétoire, suivi du Christ; puis sort encore, « et vient au lieu de son tribunal, appelé en grec lithostrotos, et en hébreu gabbatha », et il le présente de nouveau aux Juifs, en leur disant : « Voilà votre Roi ! »

« Mais ils se mirent à crier : « Otez-le, ôtez-le du monde, crucifiez le ! »

« Pilate, voyant que le tumulte s'excitait toujours de plus en plus, se fit apporter de l'eau, et, se lavant les mains devant eux, il leur dit : « Je suis innocent du sang de ce juste, ce sera à vous d'en répondre. »

« Et tout le peuple lui répondit : Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants.

« Enfin Pilate, voulant satisfaire le peuple, ordonna que ce qu'ils demandaient fût exécuté, et il l'abandonna à leur volonté pour être crucifié.

« Voilà donc le Christ parti avec son sinistre fardeau au milieu de la foule de ses bourreaux, au milieu de la poussière, sous le soleil ardent. — Il passe sous l'arcade et s'engage dans la voie qui mène du palais de Pilate à la porte du Golgotha. — Il a près de quatorze cents pas à parcourir ; — la rue est en pente, le manteau du Christ traîne avec le pied de la croix, qui laisse un sillon dans la poussière du chemin; il tombe et se relève ruisselant de sueur. — La marche funèbre continue au milieu des cris de joie du peuple, dont la foule augmente à chaque pas.

« C'est alors que la Vierge, qui a assisté de loin au jugement de Jésus et s'est jetée dans les petites rues de traverse, arrive à la grande artère où passe son fils bien-aimé, et, lui tendant les bras, elle crie et tombe demi-morte. — En cet endroit a surgi plus tard une chapelle : *Notre-Dame-des-Douleurs*.

« Une trace dans le mur a consacré l'endroit où Jésus succomba encore : « Mais les Juifs forcèrent Simon de Cyrène, qui passait par là en revenant des champs, de porter la croix de Jésus. »

« C'est près de là qu'on laisse à gauche la maison du mauvais riche.

« Mais maintenant le chemin monte; Jésus, haletant,

arrive devant la maison d'une pauvre femme qui s'appelle sainte Véronique, *vera iconica*, vraie image.— Elle essuie le visage divin couvert de sang, de sueur et de poussière et la face auguste s'imprime sur le linge.

« Plus loin, sous une voûte obscure, des traces d'un ancien escalier vont rappeler une table pieuse : c'est, dit-on, la maison d'Ahasvérus, d'après certaines traditions.

« Puis s'élève la porte judiciaire, évidemment celle qui terminait la ville, quand même nous n'aurions pas trouvé des traces certaines des anciens murs sur la gauche où nous avons placé la VIIIe station.

« Les filles de Jérusalem attendaient là le Sauveur et se frappaient la poitrine et pleuraient : Et Jésus se tournant vers elles, leur dit : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants. »

« Oui, pleurez sur vos enfants, le sang du Juste est retombé sur eux. Et, en effet, autour de nous que reste-t-il de leurs institutions, de leurs monuments? De toute part, placé en ce lieu, nous voyons s'élever les minarets, les coupoles chargées de croix ou de croissants, et pour retrouver ici quelques pâles rejetons de cette race juive errante, il faut descendre dans les ruelles les plus obscures, au milieu des égouts qui passent au pied des hautes terrasses de l'ancien temple de Salomon. Là, on voit les fils de Juda pleurant et frappant de leurs fronts les pierres muettes et lugubres! et en voyant cela il est impossible de ne pas s'écrier avec le centurion : Vraiment, celui-là était le fils de Dieu!

« Nous voici arrivés au Golgotha (le lieu du crâne, *calvariæ locus*); là va se terminer le drame. — C'est la colline des supplices, aujourd'hui enfermée presque toute entière dans l'église de la Résurrection et couverte par les constructions voisines.

« Au moment de gravir le roc, Jésus tombe encore; puis il est dépouillé de ses vêtements que les soldats se partagent : « Ils prirent ses vêtements et en firent quatre parts, une pour chaque soldat. Ils prirent aussi sa tunique, et comme elle était sans couture et d'un seul tissu depuis le haut jusqu'en bas, ils se dirent les uns aux autres : Ne la coupons point, mais tirons au sort à qui elle appartiendra. »

« Une chapelle dans l'intérieur de l'église consacre l'endroit de ce sacrilége.

« Pénétrons donc dans le sanctuaire. Montons à droite les douze ou quinze marches d'une chapelle haute, divisée en deux parties. La première appartient aux Latins; c'est là que Jésus-Christ fut étendu sur la croix, et pendant que l'atroce marteau enfonçait les clous dans ses membres palpitants, le peuple lui criait : « Sauve-toi donc si tu es le roi des Juifs! Et ceux qui passaient par là le blasphémaient en branlant la tête. »

« La seconde partie de la chapelle appartient aux Grecs, qui achetèrent le sanctuaire des Géorgiens, en 1660, pour la somme de sept mille sequins. De nombreux cierges font scintiller les dorures et les peintures éclatantes. C'est là que la croix fut plantée dans le roc; c'est là que Jésus s'écria à la neuvième heure, au milieu des ténèbres qui commençaient à envelopper la vallée : *Eli, Eli, lamma sabactani!* Et le cri traversa l'espace. Puis le Christ pencha sa tête : « J'ai soif, dit-il. Et comme il y avait là un vase plein de vinaigre, aussitôt l'un de ceux qui étaient là courut en emplir une éponge, et l'ayant mise au bout d'un roseau, il lui présenta à boire. »

« Jésus ayant donc pris le vinaigre, jeta un grand cri pour la seconde fois et dit ces paroles : Mon père, je remets mon âme entre vos mains. Et en prononçant ces mots il baissa la tête, et rendit l'esprit!... »

« Et en même temps, le voile du temple se déchira en deux, la terre trembla, les pierres se fendirent, les sépulcres s'ouvrirent... Et des ombres funèbres passèrent dans la ville, glaçant d'effroi ceux qui les virent... Et toute la multitude, considérant ces choses, s'en retournait en se frappant la poitrine... »

« Au pied de l'autel, on remarque la fente du rocher, qui, contrairement à la formation géologique de la pierre, est perpendiculaire à ses couches. — Il est impossible de contester l'origine surnaturelle de ce phénomène. — Couverte d'une plaque d'or, on la voit se continuer au-dessous de la chapelle dans un autre sanctuaire.

« En descendant, on trouve la pierre de l'onction, placée aussi presque à l'entrée de la basilique. — On l'a recouverte d'une table de marbre rouge. — Des lampes d'argent et d'or, des candélabres gigantesques se groupent à l'entour.

« Dirigeons-nous vers le centre de l'église. — C'est la route suivie par les pieux ensevelisseurs portant au sépulcre le corps inanimé du Christ.

« Au-dessous de la grande coupole crevassée se dresse un petit monument de marbre aux dômes bulbeux, contenant deux petites chambres : c'est le saint sépulcre. — Une petite porte donne entrée dans la première pièce. — Une pierre en occupe le centre, et son nom de *pierre de l'ange* nous indique que c'est là que se tenait celui qui annonça aux saintes femmes que le Christ était ressuscité.

« Mais nous nous courbons encore pour passer sous une porte basse, et dans une chapelle ayant à peine deux mètres de large, nous nous agenouillons près d'une table de marbre qui recouvre le précieux cénotaphe; des lampes d'or et d'argent brillent au plafond; des fleurs embaument l'air, des tableaux, des ex-voto précieux couvrent les lambris de cette dernière station de la voie douloureuse. » — H. DE M.

LITTÉRATURE CHINOISE

LES CHEVEUX BLANCS

Les sauterelles vertes croissent en même temps que le blé; ainsi, dans la belle saison, les jeunes gens boivent et folâtrent.

Mais ceux dont l'esprit s'élève deviennent bientôt tristes, car les nuages noirs se balancent à mi-chemin du ciel.

Les hirondelles noires s'en vont; les cigognes blanches arrivent; ainsi les cheveux blancs succèdent aux cheveux noirs.

Et c'est une règle unique sur toute la terre, comme il n'y a qu'une lune dans le ciel.

TIN-TUN-LING.

LA PRONONCIATION FRANÇAISE

OBSERVATIONS INDISPENSABLES POUR RECTIFIER ET COMPLÉTER L'ENSEIGNEMENT DES GRAMMAIRIENS

(*Fin.*)

La phrase *j'ai peur de ce feu* contient : dans *peur*, la voix *eu* aiguë; dans *feu*, la voix *eu* grave et, dans les mots *de ce*, la même voix avec le ton moyen; or ce dernier ton est proprement celui de l'*e* muet. Mais pourquoi appelle-t-on muette une voyelle qui représente ainsi un

son bien déterminé? Parce qu'on ne la prononce point lorsque cela n'est pas nécessaire pour articuler une consonne qui la précède. Elle est alors complétement muette comme on le voit dans *enjouEment*, *rouErie*, nous *jouErons*, on le *tuErait*, etc.! Elle l'est aussi dans la syllabe *aiEnt* terminant un verbe : *Ils lisaiEnt*, *ils parleraiEnt*, etc.

Quant à l'*e*, qu'on ne prononce qu'afin de pouvoir articuler une consonne qui le précède, il est aussi peu sensible que le son qu'on est obligé d'intercaler entre deux consonnes qui se suivent sans intermédiaire. Ainsi : le mot *triple* se prononce *tEuripEulEu*, les trois sons *eu* ne se faisant entendre que le moins possible, et la voix glissant sur chacun d'eux avec une égale légèreté.

Mais il est des cas où on reconnaît facilement qu'un *e* doit être prononcé avec un son aussi nettement formé que celui d'une autre voyelle quelconque. C'est ce qui a lieu, par exemple, pour les quatre premières syllabes de la petite phrase : *Je te le redemanderai*, qu'il serait impossible de prononcer en ne faisant que glisser sur les syllabes *Je te le re*. Il n'y a que le cinquième et sixième *e* qui puissent être presque insensibles, comme si le mot était écrit *red'mand'rai*. La nécessité de prononcer fortement certains *e* muets tient à ce qu'ils sont placés de telle sorte que la voix ne peut s'appuyer que sur eux.

Observons du reste que, dans une conversation familière et rapide, on supprime bien des *e* muets qu'on devrait faire entendre si le ton s'élevait, devenait oratoire. Ce qu'il faut éviter avec le plus grand soin, c'est de jamais appuyer sur l'*e* muet d'une syllabe finale; c'est aussi de donner à un *e* muet un son approchant de l'*é* fermé ou de l'*u*. Ces fautes dans la prononciation de l'*e* muet sont en général ce qui défigure le plus la prononciation de notre langue dans les provinces méridionales.

Un autre point bien important, c'est ce qui concerne les nasalités qui, selon qu'elles sont bien ou mal faites, donnent beaucoup de grâce à la prononciation de notre langue, ou au contraire l'altèrent d'une manière bien fâcheuse.

Une étude sur les nasalités nous entraînerait dans bien des détails; nous nous bornerons donc à dire que, pour donner à une voix le son nasal, au lieu de faire sortir par la bouche tout l'air sonore qui l'a formée, on en fait passer la principale partie par le nez. Ce qu'il faut éviter avec le plus grand soin dans la prononciation d'une voix nasale, c'est d'y faire sentir en aucune manière un *m* ou un *n*, ni surtout une articulation *gn*, que, dans quelques provinces on a la déplorable habitude d'ajouter aux nasalités.

Nous espérons que ce que contient le présent article paraîtra suffisant aux lecteurs de la *Mosaïque*, si même on ne le trouve trop long. Du reste, il va sans dire que toute autre question qu'on jugerait à propos de nous adresser, nous nous empresserons d'y répondre.

Pour aller au-devant d'une de ces questions, expliquons ce qu'il y a à faire pour l'*h* aspirée, point sur lequel la pratique usuelle n'est pas encore parfaitement uniforme, et commençons par établir que la prononciation française n'admet plus cette espèce d'articulation gutturale qu'on appelait l'*aspiration*. La lettre qu'on nomme encore *h* aspirée, dénomination aujourd'hui impropre, mais trop consacrée par l'usage pour que nous prenions sur nous de la changer, produit les trois effets suivants :

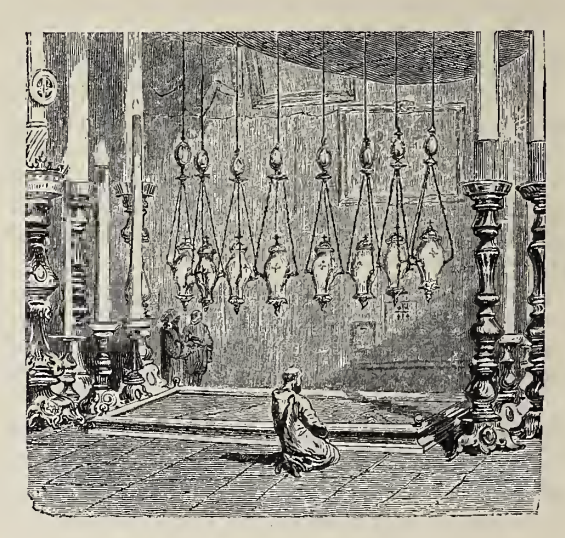
1° Elle empêche l'*élision*, qui consisterait à écrire *l'héros*, *l'haine*, comme on écrit *l'héroïsme*, *l'harmonie*; tandis que l'*h* dite aspirée oblige d'écrire sans élision, *le héros*, *la haine*, la prononciation étant d'ailleurs absolument la même que si on écrivait *le éros*, *la aine*.

2° Elle empêche la *liaison*, qui consiste à prononcer en une même syllabe la consonne qui termine un mot, avec la voyelle ou l'*h* muette qui commence le mot suivant, comme dans *les amis*, *les hommes*, que l'on prononce comme s'il y avait *lé zamis*, *lé zommes*; tandis que l'*h* aspirée sépare complétement les deux mots, en sorte qu'on prononce *les héros*, *les haines*, comme s'il y avait *lé éros*, *lé aines*.

3° Elle empêche la *combinaison* de deux voyelles, comme le ferait un tréma. Ainsi, par exemple, dans les mots *ébahi*, *ahuri*, on prononce séparément l'*a* et l'*i*, l'*a* et l'*u*, qui, sans l'interposition de l'*h*, se combineraient pour former, dans le premier cas, un équivalent de *e*, et dans le second, un équivalent de *a*. — M. S.



XIIIe station. — Pierre de l'Onction.



XIVe station. — Le Saint-Sépulcre.

PENSÉE

Si vous jouez avec le fou dans la maison, il jouera avec vous dans la rue. (*Proverbe espagnol.*)

L'imprimeur-gérant : A. Pougin, 13, quai Voltaire, Paris.



Coutumes de la Touraine. — Quête des œufs de Pâques par les enfants de chœur.

LES ŒUFS DE PAQUES

Les cloches sont revenues de Rome, apportant avec elles les œufs de Pâques rouges, verts ou bleus, attendus avec la plus grande impatience par les bambins de Strasbourg.

Les adultes, eux, sont blasés sur les surprises dont on amuse les enfants. Ils préfèrent, la veille de Pâques, se réunir à la principale auberge du pays et y commander pour le lendemain un festin somptueux : choucroute, jambon, saucisses, boudins, œufs durs, salade, gruyère, le tout arrosé d'un fameux petit vin de Wolxheim ou de Ribeauvillé.

Une députation est donc envoyée dans toutes les maisons du pays, afin d'y recueillir le plus grand nombre possible d'œufs durs coloriés des plus vives couleurs et de galettes de Pâques, composées de pâtes, noix, raisins, pommes et poires.

Armés d'un grand panier, les deux députés, le petit bouquet de fleurs enrubanné à la boutonnière, parcourent les principales rues, recueillent sur leur passage « tous les dons de la nature » que la générosité bienveillante des habitants leur octroie. Personne ne refuse, et ils rentrent toujours avec plus de provisions qu'il n'en faut. Aussi comptez bien que la part des pauvres n'est pas la moindre.

Cris de joie, coups de feu tirés sur une serviette pendue à une perche et portée par des jeunes gens; aboiement des chiens, piaillement des oies et des moutards, voilà l'accompagnement ordinaire de cette promenade qui fait surtout la joie du bon aubergiste, qui compte d'avance le nombre d'écus que lui rapportera le banquct.

Toutes les années, de temps immémorial, cette joyeuse promenade a lieu avec le même cérémonial dans notre chère Alsace.

La quête des œufs de Pâques est légendaire aussi en Touraine. Les petits enfants de chœur, armés de la crécelle ou de la clochette font, à partir du dimanche des Rameaux, leur petite tournée de maison en maison, de ferme en ferme.

Au son de l'instrument qu'on a si souvent entendu dans l'église, les portes s'ouvrent, les mains aussi, pour déposer dans les paniers des quêteurs les œufs frais du matin.

La bande turbulente est partie en sautant et dansant; il faut la voir, au retour, portant triomphalement et gravement, — comme un marguillier promène la châsse le jour de la fête du saint, — l'abondante récolte qui doit assurer à la famille de la *pitance* pour toute la durée des fêtes de Pâques. — M.

LE VOYAGE DES CLOCHES A ROME

« Grand'mère! grand'mère! m'écriai-je, voici le marchand de gâteaux; viens vite! j'ai été sage. »

J'entendais, en effet, au loin, dans la rue du village, la claquette du pâtissier; et il ne venait pas lentement comme chaque jour; comme chaque jour, il ne s'arrêtait pas de porte en porte; la claquette, aux battements si mal assurés d'ordinaire, n'alternait plus avec le cri tremblotant du bonhomme; elle frappait fort et sans cesse. Les petits gâteaux venaient droit à moi, leur plus constant ami, et je me disais tout joyeux : « Nul ne les arrête au passage, nul ne me prendra celui que je préfère. »

Mais à mesure que le bruit approchait, un doute cruel grandissait dans ma tête : mon vieux marchand n'avait ni une démarche aussi précipitée, ni un bras aussi ferme. « Mon Dieu, me disais-je, si ce n'était pas lui! Ne viendrait-il plus? Serait-ce maintenant un autre à sa place, et, au lieu de mes bons petits gâteaux dorés, les mauvais gâteaux de tout le monde? »

Il me prenait envie de bouder les nouveaux venus : et cependant, c'étaient toujours des gâteaux. Ils approchaient... « Grand'mère! grand'mère! » Et, traversant la cour à la hâte, je me lançai hors du logis...

Hélas! mon bonheur avait été trop grand pour ne pas cacher une déception cruelle : point de gâteaux! point de marchand jeune ou vieux!... Un enfant de chœur en costume, portant une immense crécelle, parcourait la rue en s'arrêtant un instant à chaque porte; et, soit qu'il rendît hommage à mon aïeule, soit qu'il voulût ajouter le sarcasme à la mystification, il fit devant moi sa pause la plus longue et son tapage le plus acharné.

Je rentrai au logis, trépignant de rage, et j'allai me jeter dans les bras de ma grand'mère.

— Le méchant! m'écriai-je, il l'a fait pour se moquer de moi!

Et je me mis à verser de grosses larmes.

— Cher petit! me dit mon aïeule en tirant de son grand sac un bonbon qui me calma soudain; l'enfant de chœur ne pensait pas à toi; oublies-tu donc que nous sommes au JEUDI SAINT? Nous n'avons plus de cloche, il venait nous annoncer l'heure des vêpres.

— Comment, grand'mère, plus de cloche? Je l'ai entendue ce matin...

— Ce matin; mais ce soir elle s'en est allée.

— Où donc, grand'mère?

— A Rome, mon enfant.

— A Rome! et pourquoi?

— Parce qu'elle y va chaque année le jeudi saint.

— Et pourquoi faire?

— Ah! bien des choses. Elle va voir le Saint-Père.

— Et les autres?

— Comment les autres?

— Les cloches de la ville, celles des autres églises?

— Elles y vont aussi.

— Quoi, toutes?

— Oui, toutes.

— Oh! grand'mère! dis-je en souriant... Mais, ajoutai-je avec inquiétude, quand reviendront-elles?

— La VEILLE DE PAQUES, à midi, et elles sonneront bien fort pour rattraper le temps perdu.

— Oh! tant mieux. Je pourrai reconnaître le marchand de gâteaux.

Et ma grand'mère, achevant d'essuyer mes larmes par un gros baiser, me prit par la main et m'emmena à vêpres.

Chaque année, depuis lors, quand venait le jeudi saint, je me rappelais la crécelle de l'enfant de chœur, mes petits gâteaux et le départ de la cloche. Bien des fois, je regardai naïvement entre les ouvertures du clocher pour voir si la place était vide. Bien des fois, doutant de l'assertion de ma grand'mère, j'ai demandé au sacristain, au bedeau, à la donneuse d'eau bénite où allaient les cloches le jeudi saint; tous me répondaient : « Elles vont à Rome. »

Un jour même, il m'en souvient, le curé du village vint visiter mon aïeule. « Monsieur le curé, lui dis-je de mon air le plus câlin et le plus incrédule, est-ce vrai que notre cloche...? »

Le bon prêtre se mit à sourire. « Oui, mon enfant, me répondit-il, notre cloche est à Rome. »

Plus tard, quand j'ai pu comprendre bien d'autres traditions populaires, j'ai cherché à savoir l'origine et le sens de celle-ci. Nul, même à Paris, n'a pu m'apprendre autre chose que ce que m'avait appris ma grand'mère.

Y songez-vous, d'ailleurs, vous tous qui habitez la grande ville? Savez-vous ce que c'est qu'une cloche? Entendez-vous quelquefois cette grande voix d'airain qui porte les avertissements du Seigneur, et pouvez-vous un jour dans l'année vous apercevoir de son silence? Non! vous qui, pas un instant, ne vivez sans bruit, vous ne savez pas tout ce qu'il y a de solennel au village dans ce silence de deux longues journées.

Là-bas, la cloche bat sans cesse comme l'artère au cœur de l'homme; elle salue le soleil lorsqu'il arrive et lorsqu'il disparaît; joyeuse et vive, elle couvre les premiers vagissements du nouveau-né; lente et lugubre, elle alterne avec les derniers soupirs de l'agonisant; aux travailleurs des champs, elle signale l'heure de la peine et le moment du repos; partout elle nous parle, partout elle nous accompagne, partout et toujours on l'entend.

Et soudain, un jour, elle se tait; il manque en un

instant aux harmonies de la nature cette note vibrante qui les domine et qui les vivifie; tout devient silencieux comme la tombe, lugubre comme la fête que célèbre l'Église; au lieu de la cloche du matin, le coq seul chante, le coq, à la voix duquel Pierre renia le Christ; au lieu de la cloche du soir, retentit seul dans les airs le cri sinistre de l'oiseau des sépulcres, échos des dernières paroles du Sauveur expirant : « *Eli, Eli, lamma Sabachtani?* »

La cloche s'est tue; toutes ont fait silence, et dès que le Seigneur va mourir, organes de la parole divine, elles se rendent auprès du représentant du Seigneur.

Les cloches vont à Rome!...

Venez, venez avec moi au faîte du temple... Les cloches s'ébranlent, leurs liens se détachent d'eux-mêmes, les murailles leur livrent passage, elles partent... Oh! partons avec elles, prenons place dans ce véhicule nouveau; allons, et que Dieu nous protége!...

Déjà le temple est bien loin, puis la ville, puis la terre; nous voici au milieu de l'espace, toujours nous élevant vers cette voûte immense qui toujours s'élève; seuls au milieu du silence, oh! comme notre course est précipitée! La lumière, la pensée, ne peuvent s'élancer plus rapides; et là-bas, sous nos pieds, les villes courent, comme effrayées, se cacher derrière l'horizon.

Voyez de toutes parts ces points noirs qui quittent la terre comme une nuée d'oiseaux voyageurs, et qui grandissent en s'approchant de nous. Le nombre en est infini; sous leurs rangs pressés et sombres, la terre a disparu... les cloches! toutes les cloches!

Celles-ci, pesantes et majestueuses comme l'aigle aux grandes ailes ou comme le roc de nos contes; celles-là, frêles, fluettes et sautillantes comme l'alouette ou le roitelet. Oh! les bourdons des grandes villes, les cloches argentées des manoirs, les cloches de fer des hameaux, les vieux beffrois verdis d'oxyde, les carillons bavards des villes flamandes, les cloches bien-aimées de Quasimodo et celles de Trotty-Weeck! Et là-bas, là bas, bonne grand'mère, je la reconnais... la cloche fêlée de notre village!... Oh! mes gâteaux et ma crécelle de l'enfant de chœur!

Et tout cela s'élance! Cette immense migration de métal vole sans hésiter vers le même but... Rome! A chaque seconde, le nombre s'accroît, les rangs se multiplient; et le soleil descend à l'horizon, la terre s'obscurcit, la lumière un instant encore vacille dans l'espace, puis s'éteint. Le sifflement de l'air nous dit seul maintenant que nous courons toujours.

Enfin retentit un choc terrible... nous nous arrêtons; Rome est là! Et venues de tous les points du globe, toutes les cloches chrétiennes se rencontrent au même instant, se heurtent, s'accumulent et forment au-dessus de la ville sainte et des nuages une pyramide incommensurable dont le sommet touche au firmament.

Et là elle assistent aux prières; là elles entendent les litanies lugubres; là enfin, elles recueillent cette bénédiction solennelle que le pontife octroie à la ville et au monde, *urbi et orbi*. Puis, émissaires fidèles et rapides, elles s'en retournent, répandant sur leur passage la bénédiction qu'elles ont reçue et annoncent bruyamment aux fidèles le grand jour de la résurrection.

GERMOND DE LAVIGNE.

LES MURAILLES DE CONSTANTINOPLE

Depuis que la paix est signée, les touristes se sont mis en route. Le théâtre de la guerre qui vient de finir les attire, ils vont se délecter dans la contemplation des contrées ravagées et des villages incendiés. Si nous étions de ces privilégiés qui, au gré de leur fantaisie, bouclent leur valise et partent, sans autre souci que celui du choix des pays qu'ils vont visiter, ce ne sont ni les ruines de Plewna, ni la Bulgarie dévastée qui auraient notre préférence : nous irions tout droit à Constantinople.

Depuis que les *éternels* ennemis sont les maîtres d'entrer dans la ville de Constantin, on pourrait penser que la capitale de l'empire turc est plongée dans une morne tristesse. Il n'y paraît point, et si la joie n'est pas exubérante, c'est qu'un certain scrupule la contient. Mais la guerre est finie! Ah! c'est si cruel, la guerre!

Et puis, on peut se consoler de ne pas connaître Berlin, Vienne, même Londres; mais Stamboul! la plus étrange ville du monde peut-être — après Pékin! On ne se fait pas une idée de la vie de ces Turcs, de ces juifs, de ces chrétiens, parqués, pour ainsi dire, dans leurs quartiers respectifs; des institutions, des mœurs, des races, des peuples, des religions de cet empire composé de tant d'éléments differents.

Vous avez lu les merveilleuses descriptions de Théophile Gautier, les aventures attachantes de G. de Nerval, le Voyage de Michaud et Poujoulat : « On croit voir, disent ces derniers, une infinité de bourgs et de villages rapprochés les uns des autres, répandus au bord de la mer et sur plusieurs collines; des édifices d'une blancheur éclatante, des maisons peintes en rouge, en gris, en brun foncé; des espaces très-étendus où ne paraissent que des débris enfumés; au milieu des quartiers les plus populeux, des bouquets d'arbres, des terrains incultes; de tous côtés des mosquées avec leurs dômes en forme arabesque et leurs minarets s'élançant vers le ciel comme des colonnes aériennes; au delà des remparts, les cyprès des cimetières qui entourent la ville d'une ceinture funèbre. Au centre de ce tableau, vous apercevez la Corne d'Or, qui s'étend comme une mer au milieu de la cité... Mais cette grande image de Stamboul ne se compose pas seulement de ce qui est autour de vous; tout ce qu'on aperçoit dans l'horizon lointain en fait partie : le Bosphore et ses bords enchantés, les campagnes désertes de la Thrace, la mer de Marmara et les côtes d'Asie jusqu'au mont Olympe... »

La lecture ne fait qu'exciter le désir : il faudrait voir de ses yeux, se mêler à la vie des Stamboulins, de cette race étrangère à nos mœurs et à notre esprit; admirer cette architecture bizarre, étudier ces ruines, visiter les 340 mosquées, les minarets innombrables pointus comme des aiguilles. Qui n'a ressenti cette secrète envie en parcourant les pages que notre collaborateur F. du Boisgobey a publiées dans *la Mosaïque* sous le titre du *Rhin au Nil* (1), ou l'*Histoire de l'Empire ottoman* par Théophile Lavallée, ou encore la magnifique *Géographie générale* de Grégoire, que la librairie Garnier frères a illustrée de gravures si parfaites d'exactitude, de dessin et de finesse que nous n'avons pas hésité à en reproduire une, les *Murailles de Constantinople*. Le tour de ces murailles est la promenade la plus intéressante que l'on puisse faire.

Constantin, qui fit de Byzance la capitale de l'Empire et l'appela la *Nouvelle Rome*, la releva magnifiquement (elle avait été détruite par Septime-Sévère) et bâtit les murailles dont quelques parties existent encore. Elles furent réparées par Théodose et agrandies par Héraclius.

Constantinople fut prise le 29 mai 1453 et saccagée par les Turcs; avec elle tomba le dernier vestige de la puissance romaine. Il serait difficile d'apprendre quelque chose

(1) *Mosaïque*, année 1876.

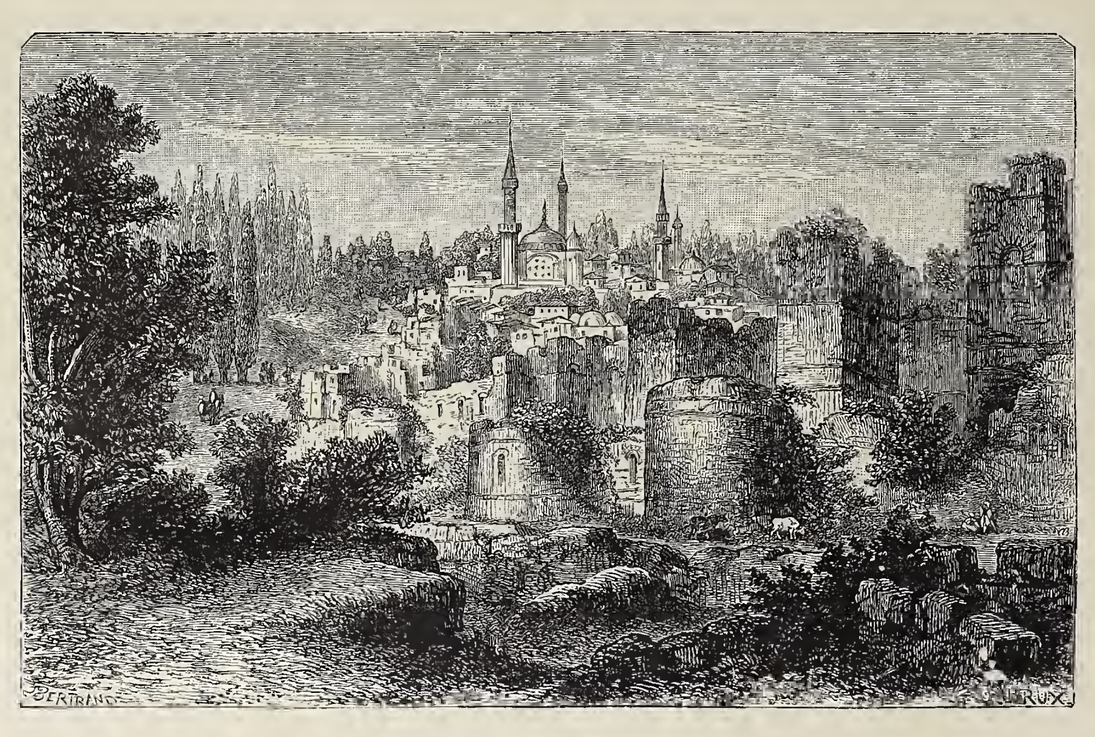
aux lecteurs sur l'effroyable siége de Mahomet II et la chute du Bas-Empire. On sait que Mahomet saisit le premier prétexte qui se présenta pour assiéger la ville impériale. La généreuse résistance de Constantin Dracosès à ses projets ambitieux le détermina. Il partit d'Andrinople au printemps et vint poser ses tentes sur les rives du Bosphore. Deux cent mille Osmanlis le suivirent à cette expédition. La découverte récente de la poudre à canon avait déjà été révélée à Amurat par les Génois. Le sultan fit couler quelques pièces de canon de petit calibre et deux ou trois d'un calibre énorme. Un fondeur hongrois, nommé Orban, fondit pour Mahomet le plus gros canon dont l'histoire fasse mention. Cette gigantesque machine lançait des boulets de pierre de douze palmes de circonférence et du poids de quinze quintaux. Elle arriva traînée par cinquante paires de bœufs, soutenue en équilibre par 400 hommes et précédée par 250 charpentiers et pionniers. On en fit l'essai à Andrinople. Le boulet, à la distance d'un mille, s'enfonça d'une brasse dans la terre. En outre, deux pièces lançaient des boulets de six quintaux.

Mais, dans cette enfance du nouvel art de la guerre, Mahomet, avec cet appareil formidable pour l'époque, ne put renverser des murailles d'une médiocre épaisseur : il les emporta après un siége de près de trois mois, par un des assauts les plus meurtriers que l'on connaisse. Le port s'ouvrit en même temps aux galères vénitiennes, et la ville de Constantin, abandonnée à la fureur de la soldatesque, subit tous les maux que la guerre, la haine et le fanatisme peuvent accumuler. Ce ne fut qu'un horrible massacre. Pendant trois jours la ville fut abandonnée au pillage; 3,000 soldats furent égorgés; les vieillards, les femmes, les enfants, réduits en esclavage.

Les murailles de Constantinople sont restées jusqu'à nos jours à peu près dans l'état où les mit le siége de Mahomet, par endroits ruinées et percées de larges brèches, ailleurs remarquablement conservées. Rien de plus pittoresque que ces anciennes fortifications écroulées, revêtues par une végétation vivace d'un manteau luxuriant de verdure.

Du côté de la terre, la ville est fermée par une triple muraille construite à trois époques et formant trois gradins délabrés et distants de 6 à 7 mètres. La première, haute de 10 à 13 mètres, est à demi détruite et entremêlée de maisons ou masures construites avec ses débris; la deuxième a 7 mètres de hauteur et n'est pas en meilleur état ; la troisième n'est élevée que de 3 à 4 mètres et n'a plus que quelques pierres avec un fossé à sec, d'où sort une forêt de cyprès, de broussailles et de plantes grimpantes. La triple muraille, avec les tours carrées qui subsistent, quelques-unes dans un état de délabrement complet, près de la porte Saint-Romain, présente comme un rempart très-pittoresque de verdure et de ruines, Mais quelle jolie défense à opposer à l'artillerie de nos jours!

Tout le terrain voisin est entièrement couvert de cimetières, de jardins, de haies vives, de cyprès, de sycomores, de platanes, de buissons et de peupliers élancés, qui cachent presque entièrement la vue de la ville construite sur sept collines, et dont l'aspect est d'une magnificence à laquelle l'intérieur est loin de répondre.



Les anciennes murailles de Constantinople.

Les fortifications de Constantinople, si peu modifiées depuis le siége de Mahomet II, ne seraient d'aucun secours contre une armée assiégeante munie de batteries de canons Krupp. Elles portent encore le caractère des murailles qui protégeaient les villes avant l'invention de l'artillerie, quand les armes de trait avaient peu de portée et qu'il suffisait d'opposer à l'assiégeant des remparts élevés et de hautes tours. Tout autres doivent être les remparts modernes, qu'il faut dérober aux effets destructeurs des projectiles en abaissant les murs d'enceinte et en élevant les contrescarpes. Il n'est plus utile de bâtir des créneaux, d'élever des murs en pierre, mais on établit de larges parapets, des murs en maçonnerie et en terre où les boulets viennent se perdre. De là, — pour terminer par quelques expressions de métier, — le nom de

rasantes donné aux fortifications modernes, par opposition aux fortifications *dominantes* des anciens. A la défense verticale de haut en bas à l'aide de mâchicoulis, on substitue la méthode de flanquement ou défense de côté, à l'aide d'angles saillants et rentrants destinés à croiser les feux.

B. SAINT-MARC.

CURIOSITÉS NATURELLES

LE CÈDRE DE HANOVRE

Hanovre fut longtemps la capitale d'un royaume englouti par la Prusse. C'était une ville de 105,000 âmes, en y comprenant son faubourg de Linden. Elle borde la Leine, rivière du bassin de la Weser, en vue de petites montagnes et dans une vaste plaine qui se prolonge au nord par les tristes landes de Lunebourg...

Mais nous ne pénétrerons pas dans la ville « annexée », nous arrêtant près de la station du chemin de fer, à la porte même d'un vieux cimetière nommé « le Jardin des Morts. »

Un magnifique mausolée attire nos regards; sur le bloc qui couvre le monument funèbre, on lit cette inscription :

CE TOMBEAU, CONCESSION PERPÉTUELLE,
NE SERA JAMAIS OUVERT.

Et plus bas, sur un des côtés de la muraille de pierre, on peut déchiffrer la mystérieuse épitaphe de celle qui est couchée à l'intérieur. La défunte s'appelait Henriette-Juliane-Caroline Von Rüling, de la famille Von Wibich, née le 19 décembre 1757.

Un des plus curieux spécimens de végétation connus est sans contredit celui qu'on aperçoit contre le tombeau de Mme Von Rüling et que représente fidèlement une gravure empruntée au *Journal des Voyages*. Nous voulons parler d'un cèdre qui s'est fait une place entre les fondations du monument en soulevant et inclinant la pierre tumulaire. Puis, comme s'il avait voulu donner raison à l'inscription, après avoir commencé une œuvre sacrilége, l'arbre a fait peser sur la pierre son tronc séculaire; il l'a affermie et consolidée, ainsi qu'aurait pu le faire une main géante, et il semble dire : « Tu le vois, c'est moi qui empêcherai que cette tombe soit jamais violée! »



La tombe qui ne s'ouvrira pas.

On ne peut contempler cette bizarrerie végétale sans éprouver un véritable serrement de cœur, surtout quand on songe aux pauvres exilés et aux malheureux proscrits qui ont dû, en s'expatriant, abandonner sur la terre natale la tombe de leurs aïeux. — M.

SANS-PEUR

NOUVELLE

(Suite et fin.)

Mais alors la scène changea. Vingt hommes, des haches ou des pistolets au poing, firent irruption, se jetant au milieu des Prussiens dont quelques-uns avaient réussi à prendre leurs fusils. Ceux qui firent résistance furent tués sans pitié et les autres enfermés dans une chambre; des meubles furent roulés devant les portes pour empêcher toute tentative d'évasion. Il y avait sept Prussiens étendus dans la salle, le crâne troué.

Ils sortirent; Martin, blessé, enleva dans ses bras Céline toujours évanouie.

— Au cellier! au cellier! dit-il.

Ils se précipitèrent dans la cour. Le factionnaire qui gardait les prisonniers était étendu mort; les charrons, venus de ce côté-là, l'avaient haché. A côté de l'Allemand un ouvrier râlait, percé d'une balle de part en part, à bout portant. Ils l'emportèrent.

Le père Vial et Benoît Bret furent délivrés.

Du côté des Aisements on entendait un grand bruit, comme une course d'hommes allant au pas.

Les Prussiens, avertis par un factionnaire qui avait pris la fuite après avoir jeté l'alarme, accouraient.

— Il s'agit de gagner les bois, dit Régereau.

Alors tous se dérobèrent derrière les arbres. Martin venait le dernier avec Vial et Benoît Bret. Déjà, au hasard, les Prussiens des Aisements tiraient sur eux; mais ils étaient dans les champs. La nuit les protégeait...

Tout à coup une ombre se leva, derrière une haie, auprès du sentier où Martin avait été arrêté par la première sentinelle. C'était l'Allemand qui s'était blotti dans le fossé. Il épaula son long fusil, visant un des hommes qui disparaissait dans la nuit. Mais il hésitait. Les ouvriers couraient, il pouvait manquer son coup...

Benoît Bret s'arrêta.

— Laisse-moi porter Céline, dit-il à Régereau.

Un éclair illumina la nuit, à quelques pas derrière eux; une détonation retentit. Benoît Bret porta la main à son côté.

— Je suis mort, dit-il.

Et il roula sur l'herbe.

Alors, sans dire un mot, — il n'y avait point de temps à perdre, les balles sifflaient autour d'eux, — Martin remit Céline entre les mains de son père, enleva Benoît Bret dans ses bras robustes et disparut avec son fardeau dans la nuit. Une demi-heure après ils étaient sauvés; avant de disparaître dans les bois, ils jetèrent un dernier regard vers les Aisements. Une lueur rouge illuminait l'horizon: les Prussiens se vengeaient en brûlant les Mazures.

III

Au mois de mai, quand la France se sentit plus calme, le père Vial et Régereau revinrent aux Aisements avec Céline et ceux des bûcherons et des charrons qui n'avaient pas succombé au siége de Mézières ou à la bataille de Saint-Quentin. Benoît Bret était mort entre les bras de Martin. Ils l'avaient enterré dans le bois de la Kerpine. Puis, ils avaient réussi à gagner Mézières qui, à ce moment-là, n'était pas encore bloqué. Après le bombardement de cette ville, Martin et les autres s'engagèrent dans les francs-tireurs qui rejoignaient l'armée de Faidherbe. Céline et son père se réfugièrent en Belgique.

Revenus aux Aisements, le père Vial et sa fille habitèrent chez Régereau pendant que l'on reconstruisait sa ferme des Mazures. Martin avait repris sa vie de calme et de flânerie vagabonde, dans le temps qu'il ne consacrait pas à ses fleurs et à son jardin saccagés par les Allemands. Tout était à refaire, à soigner, à ratisser, à replanter ; on eût dit que des parcs d'artillerie avaient campé l'hiver entier dans les allées défoncées, dans les massifs disparus, rasés au niveau du sol. Un grand berceau de clématites et de chèvrefeuilles, qui prenait, dans le fond, toute la largeur du jardin, n'existait plus. Les fils de fer traînaient sur la haie, pendaient de l'autre côté et s'accrochaient à des racines d'arbres. Les plants de buis, le long des plates-bandes, étaient affaissés, coupés, écrasés. Le noyer, qui ombrageait le berceau par-dessus les fleurs grimpantes, avait été coupé à un mètre de terre. Des branches détachées gisaient, avec des copeaux abandonnés, des tas de fagots. C'était une désolation.

Quand Martin revint, au premier regard qu'il porta sur ses plantes saccagées, il eut un geste de fureur. Si un Allemand se fût trouvé là, il lui eût tordu le cou; mais, sans perdre une heure, froidement, il prit son hoyau, sa bêche et se mit à l'ouvrage.

Les six mois qui s'écoulèrent furent pour lui six mois de bonheur. Céline était là, près de lui, travaillant auprès de la fenêtre qui donnait sur le jardin, en face de son harmonium, lui aussi dans un triste état! Il la voyait quand il voulait. Elle vivait chez lui avec Vial, et les mêmes habitudes régulières les réunissaient. Son affection pour la jeune femme était toujours aussi vive, maintenant surtout qu'elle paraissait un peu triste sous ses vêtements de deuil. Et puis, il y avait au fond de lui-même comme une espérance inavouée. Le souvenir de Benoît Bret s'affaiblirait. Le temps effacerait peu à peu de la vie de Céline ce chapitre lugubre de la guerre et de la mort de son mari. Elle était trop jeune pour rester veuve... Alors, il lui venait, à lui, des bouffées de bonheur. Cette fois, on la lui donnerait bien. Il arriverait à temps.

Bêchant, le dos courbé, il se faisait toutes ces réflexions. Un bon sourire illuminait son visage. Son cœur se dilatait et il avait des envies de sauter, de danser, de s'en aller partout, répétant : « Vous autres, vous savez, elle est à moi, bien à moi! On ne me la prendra plus. Je l'ai bien méritée. »

Alors, il se redressait, croisait les bras sur la pomme qui terminait le manche de sa bêche, et regardait Céline, à la fenêtre, tricotant ou cousant; elle tournait sa petite tête éveillée vers lui et lui faisait un signe en souriant :

— Tu as chaud, mon parrain.

— Oh! non, Célinette.

— Attends, je vais te porter du cidre. Ne te dérange pas.

— Je n'ai pas chaud, Céline. C'est pour toi que je travaille, et quand je travaille pour toi, je ne me fatigue jamais...

— Pour moi...

— Dame! est-ce que tu n'aimes plus les fleurs?...

— Que tu es bon, parrain! Tu me gâtes...

Elle lui envoyait une menace du bout des doigts, et lui, heureux, dilaté, se courbait de nouveau, bêchait avec ardeur, des pensées folles dans la tête.

Quand les Mazures furent reconstruites, Vial et Céline s'y installèrent. Le fermier, depuis quelque temps, sem-

blait soucieux; il se prenait à regarder Martin d'un air embarrassé. Il avait sur les lèvres des questions qu'il n'osait poser. Quand Martin et Céline étaient ensemble il les considérait alternativement, cherchant à lire dans le cœur des deux jeunes gens ce qui se passait. Il avait avec Régereau des conversations bizarres, d'où il ne sortait jamais soupçonneux de l'amour du jeune homme, n'osant s'en enquérir ouvertement, craignant de se fourvoyer. Enfin, comme Martin ne disait mot, il désespéra.

— Je me trompe, pensa-t-il.

Martin, au moment de se déclarer, hésitait. Des timidités, des scrupules lui venaient. S'il demandait la main de Céline alors que celle-ci ne l'aimait pas, le père Vial se croirait peut-être obligé de sacrifier sa fille au bonheur de Régereau. Il avait sauvé Céline, il avait sauvé le fermier. Ce sont de ces services qu'on ne sait jamais trop reconnaître. Son âme était trop bonne pour vouloir profiter de cette situation. Il aimait mieux rester garçon que de prendre Céline malgré elle. Il hésitait. Il avait voulu se déclarer à Vial quand il habitait encore chez lui; mais au moment où il ouvrait la bouche, le fermier l'avait fait rougir et l'avait embarrassé en lui faisant certaines questions où il avait cru reconnaître l'apparence d'un reproche, d'un mécontentement...

Enfin, un soir d'octobre, il se décida, s'en vint aux Mazures. Les domestiques de la ferme, Céline et Vial sortaient de table.

— Bonsoir, garçon, dit le fermier. Tu viens passer la soirée auprès de nous. Tu es le bienvenu. Je n'ai qu'un reproche à te faire.

— Lequel?

— C'est qu'on ne te voit pas assez souvent.

— J'ai à vous dire deux mots, père Vial.

— Parle, garçon.

Sans-Peur hésita, décontenancé, tremblant de tous ses membres. Puis, avec un grand effort, très-bas, il dit :

— Père Vial, voulez-vous bien que je sois le mari de Céline?

Le fermier était assis. Il se leva tout droit, brusquement et devint très-pâle. Il eut un mouvement de colère :

— Garçon, il y a trois jours que la main de Céline est promise au père de Paulin Lerivier, le tanneur...

— Paulin, le tanneur, balbutia Martin, rêvant, fou; je le connais... C'est un bon parti, père Vial, un bon parti!

Il fit quelques pas, sans savoir où il allait, trébuchant. Il se retenait à la table pour ne pas tomber. Il se retourna les yeux hagards, les lèvres toutes pâles, vers le fermier :

— Vous ne m'en voulez pas, au moins, vous ne m'en voulez pas?

Et, tout à coup, perdant l'équilibre, il roula comme une masse, frappé d'apoplexie. Le père Vial appela, effaré, s'arrachant les cheveux. Céline et les domestiques accoururent.

— Ah! mon Dieu! dit la jeune femme, parrain, mon bon parrain!

Et elle-même perdit connaissance. Le fermier, éperdu, courait de l'un à l'autre, sentant sa raison s'en aller.

— Vite, allez chercher le médecin Tabourot!

Et aidé par les domestiques, il transporta Martin sur le lit, puis s'occupa de Céline. Tabourot arriva dix minutes après. Céline revenue à elle, avait maintenant une crise nerveuse. Il ordonna une potion, puis s'approcha de Régereau. Il le saigna, fit appliquer des ventouses qu'il prépara avec de l'éther. Il resta toute la nuit au chevet; Céline et Vial le secondaient. Toute la ferme et tout le village étaient en rumeur. Le lendemain Tabourot déclara qu'il sauverait Martin.

Huit jours il eut le délire, pendant lequel il divagua, racontant des choses qui ne pouvaient laisser à Céline et au père Vial aucun doute sur l'amour profond du jeune homme. Enfin, il revint à lui, reconnut ceux qui l'approchaient, demanda ce qui s'était passé, se souvint et pleura...

Alors Céline se pencha au-dessus du lit, écarta les deux mains du pauvre garçon qui cachaient ses larmes, le regarda longuement, puis un peu brusque, avec une pointe de colère dans son émotion :

— Parrain, pourquoi ne le disais-tu pas?

Et comme il se taisait :

— Moi aussi, je t'aime, fit-elle très bas, il y a longtemps, va!

Un gros rire sortit de derrière les rideaux. Le père Vial les considérait, la bouche fendue jusqu'aux oreilles.

— On te la donnera, ta filleule, grand bêta; on te la donnera, dit-il.

Jules Mary.

LA PIÉTÉ FILIALE EN CHINE

La piété filiale est une vertu en honneur chez tous les peuples. Il est vrai que chacun la pratique à sa manière; ainsi, chez certaines tribus sauvages, les enfants mangent leurs parents devenus vieux, afin de leur épargner les infirmités de la vieillesse : « Impie, qui manges ton père, disait un missionnaire à un sauvage. — Cruel, qui laisses le tien manger par les vers, répondit celui-ci. »

Toutefois, il n'est pas de pays où la piété filiale soit observée comme en Chine; là, elle n'est pas seulement une vertu sociale, elle est encore une institution politique. C'est à elle que les Chinois doivent d'être aujourd hui ce qu'ils étaient il y a quatre mille ans, d'avoir résisté à l'action du temps, aux conquêtes, aux bouleversements qui ont plusieurs fois changé la face de l'Asie, ainsi qu'aux envahissements de la civilisation européenne. L'obéissance aux parents, le culte des ancêtres, le respect de la tradition ont produit ce singulier phénomène d'un peuple resté le même pendant quarante siècles consécutifs. Les annales de l'histoire ne nous offrent pas un second fait du même genre.

C'est à l'empereur Yao, qui vivait environ 2300 ans avant notre ère, que vint l'idée de donner à la Chine cette stabilité qui fait aujourd'hui notre étonnement. Lycurgue, lui aussi, avait eu le désir d'assurer à sa république une durée sans fin; pour cela, il avait assemblé ses concitoyens sur la place publique, il leur avait fait jurer d'observer ses lois jusqu'à son retour, puis il était parti pour ne plus revenir.

Les institutions de celui qu'on appelle un sage de la Grèce ne durèrent pas deux siècles, tandis que celles du souverain que nous nommons si plaisamment un barbare vivent encore après quatre mille ans. Yao connaissait mieux la nature humaine que Lycurgue; en donnant pour base à son système politique la piété filiale, le respect des ancêtres et de la tradition, il savait qu'il s'adressait à un des sentiments les plus naturels, les plus impérieux, et qu'en outre il favorisait la paresse d'esprit qui fait le fond du caractère asiatique. Tout d'abord il prêcha d'exemple, afin de frapper plus vivement l'imagination de ses peuples.

Après un long et glorieux règne, sentant ses forces s'affaiblir, il fit appeler ses ministres d'État et leur dit :

— J'occupe le trône depuis soixante-dix ans; si parmi vous quelqu'un se croit capable de gouverner, je lui céderai ma place.

Ceux-ci ayant répondu qu'aucun d'eux n'avait les talents nécessaires :

— Proposez-moi donc, ajouta l'empereur, ceux qui sont sans emploi et qui mènent une vie privée.

Tous répondirent :

— Yun-Chem, quoique âgé, est sans femme et mène une vie obscure.

— J'en ai entendu parler, dit l'empereur, qu'en pensez-vous?



Tao-Han refusant de boire du vin.

— Yun-Chem, dirent les grands, quoique fils d'un père aveugle qui n'a ni talent ni esprit, quoique né d'une méchante mère par qui il est maltraité, quoique frère de Siang qui est plein d'orgueil, garde les règles de l'obéissance filiale et vit en paix; insensiblement il est arrivé à corriger les défauts de sa famille et à empêcher qu'elle ne fasse de grandes fautes.

Alors l'empereur dit :

— Je veux lui donner mes deux filles en mariage, à l'exclusion de mon fils Ly, qui s'en est rendu indigne par son manque de respect envers ses parents.

On ne compte que deux souverains européens qui aient eu le courage de sacrifier leur fils à l'intérêt de leurs peuples : Philippe II et Pierre le Grand.

Cette piété filiale, à laquelle il venait de donner une si éclatante consécration, Yao la proclama la première de toutes les vertus, celle qui comprenait toutes les autres.

Et en effet, d'après les idées adoptées en Chine, il n'est pas de devoir social qui ne rentre dans cette prescription de la piété filiale. L'empereur est le père de ses sujets, qui lui doivent amour, fidélité, obéissance : voilà la tranquillité politique assurée. La femme est regardée comme toujours mineure ; à défaut de son père ou de son mari, elle doit obéissance à ses fils : voilà pour la paix intérieure des ménages. Enfin les règles de décence et d'honnêteté qui doivent présider à tous les actes de la vie privée sont implicitement contenues dans les prescriptions de la piété filiale : « Un sage étend son respect à tout, dit le grand livre des rites, mais ce qu'il respecte le plus c'est sa propre personne.

« En effet, sa personne est une branche issue de ses père et mère. Comment oserait-il ne pas les respecter? Si on ne se respecte pas soi-même, on blesse ses père et mère; en blessant ses père et mère on blesse la racine; en blessant la racine, les branches suivent son sort et se meurent. » Il ne faut plus s'étonner de voir le *Ly-Ky* proclamer que des trois mille crimes punis par un des cinq châtiments, le plus grand est la désobéissance aux parents. Il est puni d'une façon terrible : le coupable est coupé en petits morceaux jusqu'à ce que mort s'en suive.

Toutefois les devoirs imposés vis-à-vis des parents durant leur vie ne sont rien en comparaison de ceux qu'on doit leur rendre après leur mort. Les Chinois s'occupent plus encore de l'autre vie que de celle-ci; peu leur importe d'être heureux ou malheureux ici-bas, pourvu que leur esprit repose tranquille lorsqu'ils seront descendus dans le sein de la terre. Pour cela de nombreuses conditions sont nécessaires. Il faut d'abord qu'ils reposent dans un endroit favorable, à l'abri du vent et de l'ombre ; cet endroit, ils le cherchent de leur vivant et recourent pour cela aux lumières d'un lettré, qui s'en va explorer le sol une boussole à la main. Un Européen qui les verrait occupés à cette recherche croirait qu'il s'agit d'une levée de plan ou d'une opération de cadastre ; il serait loin de se douter que ce sont des gens qui préparent leur tombeau.

Ce lieu propice à l'ensevelissement ne se trouve que



Tchou-Cheou, Tchang à la recherche de sa mère.

sur la terre natale; aussi le premier soin du Chinois à l'étranger est-il d'économiser une somme suffisante au transport de son corps dans sa patrie : aujourd'hui une compagnie de bateaux à vapeur, faisant le service entre San-Francisco et la Chine, est exclusivement destinée au rapatriement des cadavres chinois.

(*A continuer.*) Adrien Desprez.

L'imprimeur-gérant : A. Pougin, 13, quai Voltaire, Paris.

LA FATALE NOUVELLE

Le peintre, comme le romancier, en cherchant à représenter une scène vraisemblable, arrive parfois à reproduire, sans le savoir, une scène réelle. M. Henri Bource, quand il peignit sa *Fatale nouvelle*, ne pouvait connaître la simple et douloureuse histoire que nous allons brièvement raconter, et pourtant son tableau en reproduit avec une réalité presque photographique le triste dénoûment.



La fatale nouvelle, d'après le tableau de M. Henri Bource.

C'était dans un village de pêcheurs, sur la côte du Pas-de-Calais, près de Boulogne. La falaise du haut de laquelle on aperçoit le rivage de l'Angleterre, blanc comme une

muraille crépie à neuf, s'y creuse en un petit port et abrite le village qu'on nomme le Portel.

Le temps avait menacé dès le commencement du jour. Toutes les barques étaient restées dans l'abri du port, où le remous du flot venait les faire crier sur leurs chaînes, — toutes, excepté celle de cadet Jozon. Il savait cependant mieux que tout autre, par un récent malheur, qu'il ne faut pas braver les fureurs de la mer : son frère aîné y avait péri moins d'une année auparavant. Mais il était encore jeune, d'une hardiesse téméraire, et n'écoutait pas volontiers les conseils. D'ailleurs, il avait besoin d'argent, les huissiers le menaçaient, et sa seule ressource était dans le produit de sa pêche.

Il était donc parti. Et, dans son humble demeure, tandis que les enfants jouaient, insoucieux, sa femme écoutait avec terreur les rafales de pluie qui fouettaient les vitres et le vent qui se déchaînait avec violence, mugissant le long des murs et hurlant dans la vaste cheminée. A peine avait-elle le courage d'ajouter quelques mailles au filet qu'elle s'était mise à raccommoder. Un vieillard infirme, son père, cherchait à calmer ses craintes. Trop inquiet lui-même, il ne trouvait à lui dire que des paroles banales.

Combien la journée leur parut longue! Plusieurs fois, la pauvre femme sortit, et, sous la pluie qui tombait à torrents, gravit la falaise d'où le regard pouvait embrasser les contours de la côte. Mais, par ce temps épouvantable, le ciel et la mer se confondaient dans d'épaisses ténèbres où le regard était impuissant à rien découvrir. Elle rentrait et reprenait machinalement son ouvrage.

Enfin!... un pas s'est fait entendre; une main s'est posée sur le loquet de la porte :

— « C'est lui! » s'écrie la femme du pêcheur, qui se lève pour courir l'embrasser...

Non ce n'est pas son mari; c'est le messager de la fatale nouvelle!

Il ose à peine entrer, ce brave homme, un pêcheur aussi, un voisin, qui vient de voir sur le rivage le corps sans vie de cadet Jozon.

— « Dieu vous assiste! dit-il. C'est un grand malheur!... »

Sa voix tremblante et sa figure triste en disent plus que ses paroles. La femme pousse un cri et retombe sur sa chaise. Elle sanglote, et, parmi ses sanglots, on l'entend qui répète :

— « Mon mari!... Pauvres enfants!... Votre père!... »

Le malheureux avait été sans doute jeté par les vagues contre les rochers de la côte, au moment où il cherchait à rentrer dans le petit port. Une pointe aiguë lui avait ouvert le crâne. Il avait cessé d'exister quand on le trouva étendu sur le sable.

Que de misères eut à supporter ensuite la pauvre famille!... Heureusement, parmi ces rudes et simples populations de pêcheurs on ne connaît pas l'oisiveté, et l'on connaît moins qu'ailleurs l'égoïsme. Il semble que le danger commun y rapproche et réchauffe les cœurs. Les plus malheureuses épaves du naufrage de la vie y trouvent deux refuges : le travail et la charité fraternelle!

Albert Parent.

LA PIÉTÉ FILIALE EN CHINE

(*Fin.*)

Mais cette sépulture, faite dans des conditions favorables, ne suffit point à assurer le repos des Chinois décédés; il faut absolument qu'ils laissent après eux un fils pour accomplir sur leur tombeau les sacrifices prescrits par les rites et pour brûler des bâtonnets d'encens devant leurs tablettes. Celui qui n'a pas un fils pour lui rendre ces honneurs funèbres sera éternellement inquiet et tourmenté, car nul autre qu'un fils ne peut s'acquitter de ces devoirs.

Si les Chinois pratiquent la polygamie, s'ils ont de nombreuses familles, s'ils adoptent souvent des enfants, en voilà la véritable cause. Ils ne sont pas des étrangers chez eux après la mort, ils y règnent presque aussi despotiquement que pendant leur vie. Dans chaque maison, il y a la chambre des ancêtres; chacun a sa tablette sur laquelle est inscrit son nom, la dynastie sous laquelle il vivait, et les principaux actes de sa vie. Tous les jours on vient brûler des bâtonnets en leur honneur; toutes les fois qu'il y a une décision importante à prendre, un grand événement dans la famille, un mariage, une réception aux examens, on vient leur rendre hommage et les consulter.

On comprend quelle résistance désespérée les Chinois font aux envahissements de la civilisation occidentale : celui qui s'empare de leur fils pour le convertir à la foi chrétienne, celui-là assure leur malheur par delà le tombeau, puisque ce fils ne pourra plus faire de sacrifices interdits par sa nouvelle religion. Celui qui veut établir sur leur sol des chemins de fer ou des télégraphes électriques trouble le repos dont jouissent ses ancêtres et les expose à leur vengeance. Les Chinois croient à l'influence funeste exercée par les âmes des morts sur les vivants : lorsqu'ils ne peuvent obtenir justice d'un homme haut placé, ils se suicident afin de venir le tourmenter après leur mort, et souvent la simple menace de suicide suffit pour faire cesser la persécution dont ils sont l'objet.

Tous les moyens ont été mis en œuvre pour entretenir dans la population chinoise ce sentiment qui est poussé jusqu'à l'exagération, puisque, sous prétexte de respecter la tradition et les ancêtres, il se refuse à tout progrès, à toute innovation. Dans beaucoup de villes les capitaines des rues répètent chaque soir à haute voix : « Aimez vos père et mère, obéissez-leur, respectez les vieillards et vos supérieurs : vivez en paix dans vos familles, instruisez vos enfants et ne commettez pas d'injustices. » Tous les dix ans on recherche ceux qui se sont le plus signalés par leur piété filiale et on leur accorde une récompense. Les mandarins sont obligés de s'abstenir d'exercer leurs fonctions pendant les trois ans qui suivent la mort de leur père ou de leur mère; il leur est interdit de se marier pendant le même temps.

Les livres sont remplis d'exemples de piété filiale. Les deux dessins que nous donnons ici sont tirés d'un ouvrage de ce genre, qui a été traduit par M. Dabry de Thiersant, consul de France en Chine. Il renferme vingt-cinq traits de piété filiale qui montrent jusqu'à quel point ce sentiment est poussé en Chine. Dans l'un, on voit un fils qui va briser la glace pendant l'hiver et qui se plonge dans le fleuve, afin de pêcher du poisson dont sa mère a envie; dans un autre, une jeune femme donne son fils à nourrir à une étrangère et garde son lait pour sa belle-mère incapable de prendre tout autre aliment; dans un troisième, un jeune ménage se décide à vendre son enfant afin de procurer quelques douceurs à sa vieille mère infirme et malade.

Le sujet de *Tao-Han*, que représente notre première gravure (1), est le refus que fait un mandarin de boire du vin, par suite d'un vœu qu'il a fait depuis le jour où il avait manqué de respect à sa mère. La gravure intitulée *Tchou-Cheou Tchang* offre un mandarin à la recherche de

---

(1) Voir page 128.

sa mère qu'il n'avait jamais connue, et qu'il retrouve au bout de deux ans de voyage.

Mais de toutes ces histoires, la plus jolie et la plus poétique est celle de Ko-Ngai. Il s'agit d'un mandarin qui a été chargé de fondre une cloche pour la grande tour de Pékin; deux fois il a essayé, et deux fois l'opération n'a pas réussi. L'empereur le menace de mort s'il ne réussit pas à la troisième. Sa fille Ko-Ngai va consulter un astrologue; celui-ci lui dit que pour faire entrer les divers métaux en fusion il faut y mêler le sang d'une vierge. La jeune fille est terrifiée, mais elle sacrifie sa vie pour sauver son père. Le jour de l'opération, alors que tous les regards sont fixés sur les métaux prêts à entrer en fusion, elle se précipite dans la fournaise, et sa suivante ne peut retenir que son soulier. La fonte réussit admirablement, mais la cloche a gardé un son triste et mélancolique, comme celui d'une vierge qui soupire; quand les habitants de Pékin l'entendent sonner, ils disent que c'est Ko-Ngai qui demande son soulier.

Les Chinois, dont nous nous moquons trop souvent sans les connaître, ont des connaissances très-variées et même de l'esprit; on peut en juger par ce tableau que traçait un des plus célèbres ministres de l'Empire du Milieu : « Le roi sait gouverner quand il laisse aux poëtes la liberté de faire des vers, qu'il permet à la populace de jouer des pièces, aux historiens de dire la vérité, aux ministres de donner des avis, aux pauvres de payer les impôts en murmurant, aux étudiants de répéter leurs leçons, au peuple de parler politique, aux vieillards de trouver à tout des inconvénients. » Ce n'est pas seulement à la Chine que ce programme pourrait s'appliquer.

Adrien Desprez.

LES CHANTEURS DE SALON

J'ai toujours reculé devant cette tâche terrible d'écrire une légende au-dessous d'un dessin de Daumier, et jamais je n'aurais eu la témérité de décrire un Gavarni.

Ces deux artistes, le premier large, réel, vivant; l'autre profond, philosophe, mettant un poëme dans les plis d'une robe, et des épopées dans une ride qu'il creuse au front d'un de ses héros, sont les seuls qui ne se trahissent pas en se commentant. La foule est compacte dans les salons de Mme ***; on attend avec anxiété les deux célèbres chanteurs. Ils ont eux-mêmes choisi leur accompagnateur, qui frappe le clavier avec fureur, et dévore des yeux la partition qui n'en peut mais.

Le ténor, un Werther à moustaches, module la plaintive romance en levant les yeux au ciel; la basse, comme tout chantre qui connaît ses devoirs, beugle ses notes de *bombardon*. Les admirateurs quand même des hôtes du lieu se pâment d'admiration, en criant *brava*! Les femmes minaudent, en murmurant : *chàarmant!* Les invités, qui n'ont pas dîné chez la maîtresse du lieu, et qui trouvent le punch trop léger, les gâteaux trop secs et les danseuses trop mûres, étouffent un bâillement.

Les voisins du dessous, troublés dans leur premier sommeil, parlent d'avertir le commissaire de police, mais les virtuoses n'en continuent pas moins leur charivari.

Ils finissent, et Mme *** leur assure, au nom de tous ses invités, qu'ils sont bien heureux d'avoir un si charmant talent. Modestes comme des chanteurs, ils répondent timidement qu'ils ont encore deux partitions dans l'antichambre, dans la poche de leur paletot. — C. Y.

ORIGINE DE LA CHANSON DE MALBROUCK

L'Académie des sciences morales et politiques s'est occupée, récemment, d'une curieuse et intéressante question : l'origine de la *Chanson de Malbrouck.*

M. Charles Giraud rendait compte de l'instructif et consciencieux ouvrage de M. Rambosson, intitulé : *les Harmonies du son et les Instruments de musique* (chez Firmin Didot). Ce volume, indépendamment de la partie doctrinale, contient plusieurs anecdotes, celle-ci entre autres :

« Pendant notre expédition d'Égypte, on n'avait négligé aucun moyen pour éblouir et séduire les indigènes. Les feux d'artifice, les aérostats n'ayant point produit l'effet attendu, on eut recours, sur le conseil de Monge, à l'action de la musique. Les Égyptiens écoutèrent les plus belles productions musicales sans témoigner le moindre enthousiasme. Monge, désappointé et exaspéré, ordonna un jour à l'orchestre de jouer l'air de *Malbrouck.* « C'est, disait-il, tout ce qu'ils méritent. » Son étonnement fut grand en voyant les applaudissements éclater. La foule semblait transportée d'admiration. »

Cette anecdote inspira diverses réflexions à plusieurs membres de l'Académie.

M. Henri Martin se demanda si l'enthousiasme des Egyptiens ne venait pas de ce qu'ils reconnaissaient dans *Malbrouck* un air national. Cette cantilène n'est pas en effet sans quelque analogie avec les mélodies arabes dont Félicien David s'est fait parmi nous l'heureux vulgarisateur.

Selon M. Charles Giraud, il ne fallait pas aller chercher si loin l'origine de cette complainte. Elle est l'œuvre de la spontanéité française, Pendant la nuit qui suivit la funeste bataille de Malplaquet, où Villars avait été grièvement blessé, le bruit courut dans le camp français que le général anglais Marlborough avait reçu le coup mortel. Aussitôt nos soldats improvisèrent, sur un air de leur façon, les couplets grotesques que l'on connaît. Ces couplets se répandirent en Flandre et furent chantés par les paysans. C'est ce qui explique comment, lorsque plus tard on donna au Dauphin une nourrice flamande, celle-ci lui fredonna pour l'endormir la chanson de Marlborough, qui fut subitement adoptée et répétée par toute la cour.

Ces légendes paraissent assez invraisemblables à M. Louis Peisse. Il fait observer que l'air de *Malbrouck* se trouve dans la partition d'*Armide*, de Lulli. Il aura survécu à cet opéra et après avoir été chanté dans les salons sera descendu dans le peuple, où l'on aura fabriqué les premières paroles venues pour tenir lieu du texte primitif, profondément oublié ou même inconnu.

D'autre part, tandis que M. Edouard Charton penche pour la nationalité arabe de cet air, M. Hippolyte Passy s'attaque surtout à la légende de Malplaquet. Il ne voit aucun rapport entre le Marlborough de l'histoire, personnage tout moderne, dont la vie et la mort prêtent peu à la fable, et le Malbrouck de la complainte dans laquelle on sent comme un vague souvenir des temps de la chevalerie et de nos guerres des Croisades.

Chacun produisant son petit système et les journaux, autorisés ou non, s'étant emparés de la question, on se trouve aujourd'hui peut-être un peu plus embarrassé qu'auparavant. L'opinion la plus accréditée, et à laquelle se rallient le plus grand nombre de chercheurs, est que cette chanson, d'origine arabe, appartient au moyen âge et que, suivant toute probabilité, elle fut rapportée en Espagne et en France par les soldats de Jayme Ier, roi d'Aragon, et de Louis IX, roi de France, comme une sorte de légende d'*un croisé obscur.*

Un de nos plus savants confrères prétend, à son tour,

pouvoir fournir la véritable version. Nous la reproduisons sans commentaires :

En l'année 1190, les deux armées de France et d'Angleterre, commandées par les rois Philippe-Auguste et Richard Cœur-de-Lion, assiégeaient la ville de Saint-Jean-d'Acre, vaillamment défendue par le sultan Saladin: fiaient réciproquement au combat et, journellement, des rencontres particulières avaient lieu dans la plaine située entre le camp et la ville.

Un jour, cependant, un cartel demeura sans réponse : il était porté par un chef musulman d'une taille colossale et nul n'osait affronter un pareil géant, qui accablait de



Exposition des œuvres de Daumier. — Les chanteurs de salon.

dans l'armée des croisés étaient le duc de Bourgogne, les comtes de Flandre, de Champagne, de Chartres et de Meulan, avec une foule d'évêques et de barons de la meilleure noblesse des deux royaumes.

Pour tromper les ennuis d'un siége qui ne leur offrait plus les occasions d'exercer leur bouillante ardeur comme en rase campagne, les chevaliers des deux partis se dérailleries et de « gausseries » les seigneurs chrétiens.

Le bruit en vint jusqu'à la tente du comte de Meulan.

A ces parolles cun à l'autre contant
Est descendu Galeran de Meullent :
Bacheler fut et de joene jouvent,
Hons de sa force n'ot greignor hardement.

Le comte de Meulan n'était point un *croisé obscur* : « Dans les Parlements, le comte ne cédait le pas qu'au roi de France, au seigneur Richard, roi d'Angleterre, à Robert de France, comte de Dreux, et pas à autres; là où Galeran portait sa noble bannière, il marchait, comme c'était son droit, même avant le comte de Flandre. »

En présence de son adversaire, d'ailleurs, le héros français décline fièrement son titre et ses qualités :

— Par Dieu! Je suis du sang du grand Charlemagne! Comtes furent mes pères, et j'ai pour cousin Fouques, roi de Chypre et de Jérusalem.



Convoi de Malbrouck.

Per Dieu ! Je suis du sanc du grant Challon ;
Quens fû mes pères et je cousin Foulcon...!
Galeran frère !... ensi m'apelle-t-on,
Et tien du roi Meullent et Argenton
Et trois chastiaux deça de Val-Guyon.

Galeran était d'une force prodigieuse. Il chargea si furieusement son ennemi, que la lance, traversant le bouclier, eût infailiblement cloué le musulman, si son haubert n'avait été d'une trempe aussi solide. Mais l'impatience que le comte avait éprouvée d'en venir aux mains, l'avait tellement emporté sur la prudence, qu'il avait négligé de mettre son heaume.

Et Galeran ne s'asseure mie
Tost fut armé car assez ot aye
Mais d'une chose fist il moult folie
Son heaume lacé et sa vantaille oublie.

Profitant de cette faute, le Sarrazin « férut » à son adversaire un coup de sa grande épée « toute rehaussée d'or », qui, portant au défaut de la cuirasse, enveya rouler sur le sable la tête du malheureux jeune homme.

Com le haubert fist au Turc garentie,
Il tint hault l'espée où l'ior reflambie
Fiert Galeran en travers lez l'oïe
La teste en prist, autrement ne chastie
Queque s'en plaigne, l'âme s'en est partie.

Le jeune chevalier, qui emportait les regrets des deux armées, venait d'épouser, quand il partit pour la croisade, la fille de l'un des plus illustres barons de Bretagne, Marguerite de Fougères : le contrat qui réglait les conditions de cette union avait été passé à Mortain, en Normandie, chez le comte Jean-sans-Terre, le 25 décembre 1189, et cette pièce, intéressante par les diverses stipulations qu'elle contient en cas de voyage, en cas de mort, fait aussi mention du pèlerinage que le jeune comte était sur le point d'entreprendre.

Cette circonstance, jointe à la haute position qu'occupait le comte de Meulan, donna à sa mort un retentissement considérable.

Dolens en furent, et Guillaume et Bertrans,
Guichart et Fouque et Savari Limans
Pour ce, fut plaint et des serfs et des Frans
Qu'il iert courtois et sage et entendans
Et sus payens hardi et combatans,
Moult iert amés de petits et de grants.

La jeune femme attendit donc son chevaleresque époux dans la *vieille tour* de Meulan, ruinée depuis par Duguesclin.

Mais elle ne vit rien venir « que son page tout de noir habillé » qui lui fit le lamentable récit de la mort de Galeran sur laquelle un trouvère inconnu avait composé un chant d'une mélopée lugubre, dont le souvenir est demeuré aussi populaire en Syrie que dans notre histoire, où, à différentes époques, on le retrouve rajeuni et adapté aux grands événements, notamment à la mort du duc de Guise, *le grand Balafré*, en 1563 :

Aux quatre coins de sa tombe
Quat'gentilshomm's y avoit
Dont l'un portoit le casque
L'autre les pistolets
Et l'autre son épée
Qui tant d'hug'nots a tués.

Le nom du duc de Marlborough, rendu célèbre par la bataille de Malplaquet, n'a fait que succéder à celui du duc de Guise qui, lui-même, avait remplacé celui de Galeran, sans toutefois faire oublier le surnom de *Manbrou* donné au vaillant chevalier comme synonyme, dans le pittoresque langage de l'époque, de courage et de vaillance.

Cette chanson figure dans le *Romancero* espagnol, et, d'après une légende fort accréditée, fut importée en Espagne par des gitanos égyptiens.

Quelle que soit, du reste, l'origine de la chanson de *Malbrough*, *Manbrou* ou *Malbrouck*, il n'est pas de chant plus populaire en France et dans le monde entier : aussi avons-nous saisi cette occasion de publier, — à défaut de la mélopée lugubre qui est dans toutes les mémoires, — la spirituelle composition dont M. Plon l'a illustrée, et qu'il a bien voulu extraire, pour nous, de son beau livre des *Chants et Chansons populaires de la France.*

L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1878

L'ANCIEN CHAMP DE MARS

Le 1er mai 1878, le palais du Champ de Mars ouvrira ses portes au public, et, de tous les points du monde civilisé les visiteurs viendront se presser dans cette enceinte trop étroite, malgré l'immensité de ses proportions, pour recevoir les foules innombrables qui défileront entre l'Ecole militaire et le pont d'Iéna. Le Champ de Mars a vu bien des fêtes depuis le commencement de ce siècle, et d'immenses agglomérations de curieux s'y sont réunies plus d'une fois : les revues, les spectacles forains, les théâtres militaires, les distributions d'aigles et de drapeaux, les courses de chevaux, les ascensions aérostatiques, les exhibitions industrielles, y ont succédé aux fédérations, aux fêtes civiques, aux solennités agricoles, aux cérémonies du culte de la nature et autres pastorales politico-religieuses qui ont marqué la fin du siècle dernier.

Ce long rectangle qui n'a guère que cent ans d'existence a donc déjà de nombreux souvenirs à évoquer, et celui qui voudrait écrire les mémoires du Champ de Mars, — sans compter ceux du Champ de Mai — ferait assurément un très-gros volume. Mais le Champ de Mars de 1778, qu'était-il? Et la région au milieu de laquelle on a construit l'Ecole militaire et son champ de manœuvres, qu'était-elle avant que Louis XV posât la première pierre des bâtiments destinés à loger la jeune noblesse française? Les visiteurs de l'Exposition internationale de 1878 l'apprendront sans déplaisir, ne fût-ce que pour comparer le Paris d'alors au Paris d'aujourd'hui. La *Mosaïque* les convie à cette exhibition rétrospective.

Les terrains sur lesquels s'étendent aujourd'hui le Champ de Mars, l'Ecole militaire et ses nombreuses dépendances, faisaient partie du fief de Saint-Germain des Prés, vaste territoire rural, borné au nord par la Seine, à l'est par l'abbaye et ses environs immédiats, au sud et à l'ouest, par le fief de Sainte-Geneviève qui le séparait des finages de Montrouge et de Vaugirard. Des climats ou *lieux dits* se partageaient toute cette surface, que les arpenteurs du monastère avaient divisée en *triages*, exactement comme on délimite aujourd'hui les forêts de l'Etat et des communes.

Pris dans son ensemble, ce territoire se nommait *Garnelle*, abréviation de *Garennelle*, ou petite garenne. La région était, en effet, très-boisée, puisqu'en parcourant le registre des triages, on relève les appellations suivantes : *la grande et la petite forêt, la haute et la basse garenne, le vert buisson*, etc. Deux de ces dénominations se sont seules conservées jusqu'à nous : encore a-t-on peine à les reconnaître sous leur déguisement : ce sont la rue de Varenne et l'ancienne commune de Grenelle, devenue partie intégrale du XVe arrondissement.

La partie du fief de Saint-Germain des Prés qu'on détacha, vers 1750, des domaines ruraux de l'abbaye pour en faire une « école des Cadets », — à l'instar des établissements similaires de l'Allemagne et de la Russie, — était englobée dans les climats des *Plantes*, du *Mont Saint-Germain*, de *Frécul*, des *Grainiers*, du *Haut de Garnelles* et du *Gros-Caillou*. Elle confinait aux piliers de justice de l'abbaye, lieu patibulaire dont l'emplacement est représenté par le pâté de maisons compris entre les rues Chevert, Bougainville, les avenues Duquesne et de La Motte-Piquet.

Cette région champêtre était traversée par plusieurs chemins d'exploitation rurale, le long desquels on voyait circuler matin et soir les troupeaux servant à l'alimentation des habitants du bourg Saint-Germain. Ces chemins, tantôt à l'état de sentiers, tantôt à l'état de « charrières » se sont, avec le temps, transformés en rues et sillonnent aujourd'hui le faubourg Saint-Germain. La « voie de la Malladerye à la ferme de Garnelle » est représentée par les rues de Babylone et d'Estrées; coupée par la place de Fontenoy, elle ne s'étend plus comme autrefois, jusqu'à la ferme dont le quartier de cavalerie de la place Dupleix marque l'emplacement. Le « chemyn neuf ou de la justice », qui se détachait du « chemyn aux vaches, » — partie inférieure de la rue de Grenelle — à peu près à la hauteur de la rue de Bellechasse, a disparu lors de la construction de l'Hôtel royal des Invalides. Le « chemyn aux vaches », dont nous venons de parler, élargi et redressé est aujourd'hui la rue de Grenelle. Le « chemyn de l'Ozeraye, de la Petite-Seine, des Treilles, de la Longue-Raye, du Port de Garnelles », c'est la moderne rue de l'Université se prolongeant, au delà du Champ de Mars, jusqu'à la passerelle qu'on jette en ce moment sur la Seine, à l'extrémité de la gare d'eau. Enfin le « chemyn du port » qui longeait le petit bras du fleuve, avant la réunion des îles de Grenelle au continent, est représenté par le haut de l'esplanade des Invalides, ainsi que par le trottoir bordant la Manufacture des tabacs, le Magasin central des hôpitaux militaires, les anciennes écuries de l'Empereur, le Garde-meuble et le Dépôt des marbres du gouvernement.

Quelques mots sur les climats absorbés dans les bâtiments et les dépendances de l'Ecole.

La *Haute* et la *Basse-Garenne* étaient des terrains en taillis, livrés à la vaine pâture et remplis de terriers : vraie remise à gibier pour les menus officiers de l'abbaye. Les *Grainiers* ou *Graniers* offraient sans doute un meilleur sol : c'étaient des terres à blé, orge ou seigle. Le *Frécul*, gauloisement dénommé par nos pères, était un lieu quelque peu humide; on y était fraîchement assis. Les *Plantes* désignaient évidemment un jardin potager, une culture maraîchère. Le *Mont Saint-Germain*, était une éminence factice, produite sans doute par les immondices qu'on y transportait et qui s'y étaient amoncelées. Les travaux de construction l'ont fait disparaître, ainsi qu'a disparu de nos jours la Butte des Moulins.

Le *Gros-Caillou*, seul nom de climat qui soit venu jusqu'à nous, devait manifestement son nom à une pierre de grande dimension; mais quelle en était l'origine et la

nature? Les uns y ont vu un monument druidique — peulvan, menhir, pierre fichée — les autres l'ont considéré comme une haute borne servant à délimiter les fiefs de Sainte-Geneviève et de Saint Germain des Prés. Il se pourrait bien que ce fût un bloc erratique, analogue à ceux qu'on rencontre dans les environs de la forêt de Fontainebleau, qui aurait été charrié dans les temps préhistoriques, par l'immense *diluvium* de la Seine et rejeté dans la plaine par le flot que repoussait le coteau de Passy. Nous en sommes réduits aux hypothèses, puisque le Gros-Caillou a depuis longtemps disparu.

C'est sur ce vaste territoire que Louis XV entreprit, vers 1750, d'élever un palais rival de celui que son aïeul avait fait bâtir pour ses vieux compagnons d'armes. Il ne s'agissait point alors d'abriter les débris mutilés des grandes guerres; l'indolent monarque n'avait jamais guerroyé; on songeait, dit Jaillot, à « entretenir dans toutes les sciences convenables et nécessaires à un officier cinq cents jeunes gentilshommes qui, par la médiocrité de leur fortune, se seroient vus contraints de mener une vie oisive peu en rapport avec leur nom et les devoirs qu'il impose. »

Pour subvenir aux dépenses de construction et aux frais de dotation une loterie nationale fut organisée; une abbaye, celle de Saint-Jean de Laon, alors vacante, fut supprimée, et les revenus en furent attribués à la nouvelle école, par un édit du roi et une bulle du pape Clément XIII. Louis XV posa la première pierre de la chapelle le 5 juillet 1769, et l'archevêque de Paris la bénit. Les constructions commencées en 1752 ne furent achevées que dix ans après. Le célèbre architecte Gabriel en avait dressé les plans

L'Ecole militaire n'a pas conservé longtemps son affectation première; réorganisée en 1776, par ordre de Louis XVI, destinée par la Convention à remplacer le vieil Hôtel-Dieu, elle devint, sous le Directoire, une caserne de cavalerie et un dépôt de farine. Bonaparte y eut son quartier général sous le Consulat et y logea sa garde pendant les dix années de l'Empire, quand elle n'était pas sur les champs de bataille de l'Europe. La garde royale l'a remplacée et a eu elle-même pour successeurs les divers régiments de la garnison de Paris.

Le Champ de Mars, annexe de l'Ecole, a passé par les mêmes vicissitudes. La politique y a plus d'une fois tenu ses assises, aux époques agitées de notre histoire : depuis la première fête de la Fédération jusqu'aux ateliers nationaux de 1848, on y a remué des idées, des hommes et des mètres cubes de terre. Les solennités pacifiques de l'industrie et du commerce y ont heureusement remplacé les hymnes des fédérés, les cris de la populace ameutée, les enthousiasmes éphémères des hommes de parti et les chants pleins de menaces des ateliers nationaux. Là où rétentissaient, avant 1750, la trompe du berger et les sonnettes des vaches allant paître sur les bords du fleuve; là où caracolaient, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, les jeunes cadets de la noblesse française, le tricorne en tête et l'épée en verrouil; là où les foules avides de voir et d'entendre se sont massées pour assister au défilé des cortéges mythologiques, des taureaux aux cornes dorées, des représentants en écharpe tricolore, des chars allégoriques et des jeunes filles en robe blanche : là où l'on a prêté successivement serment à la monarchie constitutionnelle, à la République, à l'Empire, à la monarchie restaurée et à l'Empire rétabli, le monde entier se donne rendez-vous pour applaudir aux paisibles conquêtes de l'esprit humain. Nous n'osons pas dire que nos pères avaient tort; mais nous pouvons affirmer hardiment que leurs fils ont raison.

L.-M. TISSERAND.

LE CONGO-ZAIRE D'AUTREFOIS ET D'AUJOURD'HUI

Qu'est-ce que le Congo ou Zaïre? Un grand cours d'eau de la Guinée inférieure, qui ne faisait plus parler de lui depuis bien des années, mais qui redevient célèbre, grâce aux dernières révélations du voyage de l'Américain Stanley.

Ce Congo n'est pas, en effet, une artère de troisième ordre, un cours d'eau d'une centaine de lieues de longueur, — c'est un fleuve immense qui, sans doute, sur un espace d'environ mille lieues, roule un volume d'eau évidemment plus considérable que le Danube; sur certains points, il a plus de trente kilomètres de large!

Son histoire géographique est assez curieuse : il est, en effet, démontré que nos aïeux de 1500 et de 1600 le connurent mieux que nos pères du 18e siècle et que nous ne le connaissions, il y a quelques mois seulement.

Tout dernièrement, un honorable lecteur de la bibliothèque de Lyon, M. Delonele, se prend à examiner un gros globe devant lequel il avait passé et repassé cent fois, sans y prêter grande attention; il crie tout à coup au prodige en remarquant, sur cette sphère de 1701, le cours du Congo à peu près indiqué comme le voyageur Stanley vient de nous le révéler, c'est-à-dire, se rattachant aux immenses lacs de l'intérieur et formant une courbe vers le nord, — avant de se jeter dans l'Atlantique.

M. Delonele, très-versé dans l'histoire des découvertes dans l'Afrique centrale, était déjà en possession de documents extrêmement curieux sur les vieilles explorations du moyen âge. Il s'empara avec bonheur de ces nouveaux témoignages. Qu'il nous permette cependant de dire qu'il trop hâté de répandre le bruit d'une importante trouvaille — En feuilletant les atlas d'autrefois, — les monuments si remarquable de M. Jomard, où se trouve la carte de Mercator (1569), les travaux de Forlani (1562), de Sanuto (1588), de Hondius (1607), etc., il aurait immédiatement compris que les auteurs du globe, les PP. Placide de Saint-Amour et Crespinien, n'avaient fait que répéter, en 1701, ce qui était reproduit depuis deux siècles!

Oui, le Congo fut découvert en 1484 par le Portugais Diego Cam; et quelques voyageurs ignorés, capucins ou simples traitants, reconnurent son cours, ainsi, probablement, que les sources du Nil. Le temps qui jette un voile d'oubli sur les événements les plus mémorables, ne précise rien à ce sujet. Il est néanmoins de toute évidence que quelques Portugais hardis s'aventurèrent, dès le 15e siècle, jusqu'au cœur de l'Afrique et revinrent avec des idées assez précises sur la configuration générale de la géographie des grands lacs et sur la direction des cours d'eau qui s'en échappent.— Ce qui le prouve, ce sont ces vieilles cartes, ces documents antiques, qui tous, à partir de cette époque, enregistrent les mêmes faits : le Congo, sortant de grands lacs, formant une légère déclivité vers le nord et filant ensuite vers l'Atlantique.

Juan de la Cosa, le pilote de Christophe Colomb, donne déjà les mêmes indications dans sa mappemonde de 1500. Examinez notre fac-simile, — malgré la naïveté du trait, il est aisé de reconnaître l'intention du vieux géographe.

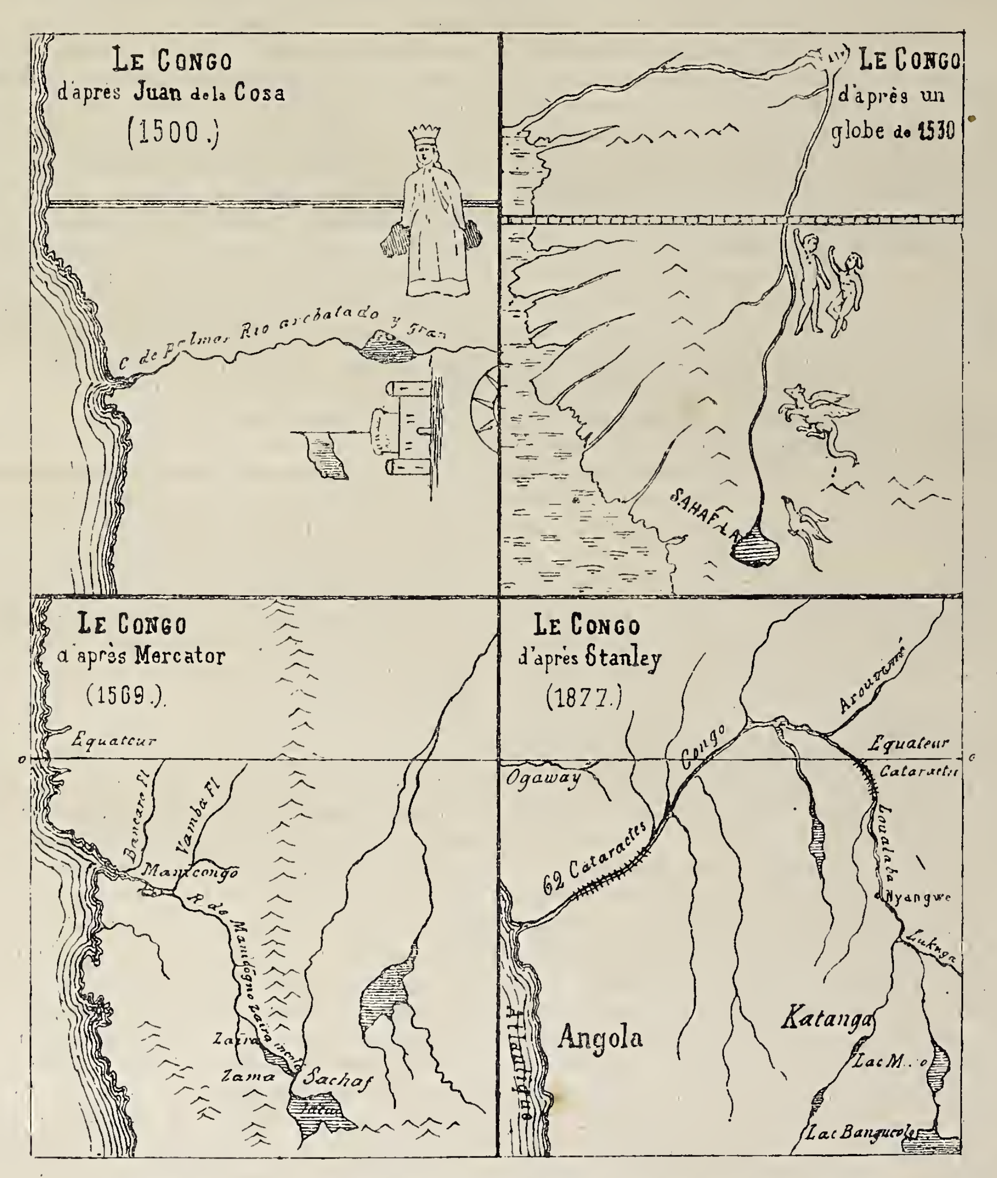
Un globe en cuivre doré, d'environ 1530, que possède la Bibliothèque nationale de Paris et dont malheureusement l'auteur reste inconnu, est encore plus probant; il assigne au Congo une direction à peu de chose près semblable à celle dont nous parle Stanley; le cours d'eau ne s'élance pas en ligne directe de l'est à l'ouest, mais forme au nord de l'équateur une courbe considérable. Le résumé du voyage du reporter Américain est entièrement là, — il est vrai, sans détails, sans commentaires

Donc, suivant l'expression célèbre, rien de nouveau sous le soleil! Inclinons-nous devant les témoignages de l'histoire : nos pères furent nos maîtres sur bien des points et ne nous ont pas laissé toute la gloire *d'inventer* la géographie. Ainsi, au quinzième, au seizième et au dix-septième siècle, ils connurent mieux que nous ne les connaissions il y a à peine vingt ans les grandes lignes de tout le bassin hydrographique du Nil et du Congo. Mais, dira-t-on, ils mêlaient à leur savoir les légendes les plus ridicules, les superstitions les plus folles. En effet, ces vieilles cartes sont *illustrées* de dessins étranges, de personnages fantastiques, d'animaux qui ressemblent à ceux de l'Apocalypse. L'imagination des cartographes naïfs des temps passés se donne libre carrière; le merveilleux géographique que nous rejetons comme indigne de nous, ils vont au contraire le cueillir précieusement au milieu de tous les contes bleus des sauvages, des matelots et des ignorants. Aussi, voit-on sur quelques-unes de ces cartes des hommes à tête de chien, des peuplades sans tête et autres monstruosités dont il vaut mieux ne pas parler.

Les vieux cartographes s'appliquent avant tout à couvrir de légendes, de dessins, toute la planche; ils ont horreur du vide! Ne connaissent-ils pas bien certains cours d'eau, ils mettent à la place brusquement quelque éléphant gigantesque ou quelque roi sur son trône, — malice grossière, mais qui plaisait à nos ancêtres!

Voilà donc le Congo retrouvé, — retrouvé tel que les anciens voyageurs s'évertuaient à nous le décrire; — il sort de plusieurs lacs, — le Bangduéolo et le Moéro, — et se relie au lac Tanganyika, par une sorte de canal naturel — le Loukouga. — Son cours, malheureusement embarrassé de cataractes, ne sera jamais *ce chemin qui marche* pouvant servir de trait d'union facile entre l'intérieur et la côte. Néanmoins les dernières découvertes de Stanley dans ces parages ouvrent à l'industrie européenne des voies immenses. On l'a dit avec raison, des Indes nouvelles viennent d'être révélées à l'esprit d'entreprise des blancs. L'Afrique équatoriale est à la veille de nous livrer des richesses incalculables, et jamais, depuis l'époque des grandes découvertes des Portugais et des Espagnols, il ne s'est offert une aussi belle occasion d'étendre le génie commercial.

Richard Cortambert.



Le cours du Congo, d'après les anciens géographes et le dernier voyage de Stanley.

L'imprimeur-gérant : A. Pougin, 13, quai Voltaire. Paris.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1878



Le maréchal Prim, par H. Regnault. — Médaille d'or du Salon de 1869.

LE MARÉCHAL PRIM

L'auteur futur de *Judith* et de *Salomé* s'annonça d'abord par des tableaux de concours au prix de Rome qui révélaient déjà un vif sentiment d'indépendance, une originalité impatiente de se produire. Au Salon de 1867, des panneaux décoratifs, exécutés en collaboration avec MM. Blanchard et Clairin, frappèrent les connaisseurs par leur grand air d'élégance, par les qualités sonores et charmantes à la fois du coloris, l'accent souple et ferme de l'exécution. Puis, à l'exposition suivante, parut le beau portrait de Mme D..., où tout est si habilement approprié, si bien entendu, le ton des chairs, le goût de la toilette, la richesse distinguée des accessoires, et, la même année, Regnault envoya de Rome l'*Automédon*, cause de beaucoup d'émoi à l'école des Beaux-Arts, où il fut exposé; composition un peu excessive, à mon avis, au demeurant dénotant un savoir très-avancé, confirmant une hardiesse peu commune.

Le portrait de Juan Prim figura au Salon de 1869. L'œuvre était conçue avec ambition, menée avec une verve singulière; aussi tout de suite le public lui donna ses suffrages. Nous en publions la gravure en tête de ce numéro. Sur un cheval fougueux, mais maintenu au repos, le maréchal se tourne vivement vers le spectateur; au fond, à demi cachée par un pli de terrain, l'armée des volontaires de la liberté défile, acclamant son chef. La tête du personnage est fort belle; le regard est plein de feu, la lèvre frémit, les narines se dilatent, l'expression générale atteste l'habitude de l'autorité. La disposition du cheval est également bien inventée; les figures de l'arrière-plan sont d'une bonne ordonnance, et l'animation de la couleur, l'imprévu de l'effet, l'audace de la facture composent un ensemble, non épique peut-être, mais enthousiaste et fier, bien fait, on en conviendra, pour séduire et captiver la foule.

Après cette énergique toile qu'un souffle de révolution traverse, ce fut au tour du tableau intitulé *Judith* de surprendre et de charmer le public. Il n'y manqua certes point. Enfin la *Salomé*, pièce exquise, morceau de gourmets, régal et joie des raffinés, fut accueillie au Salon de 1870, on s'en souvient, par une immense curiosité, une faveur unanime. Nous eûmes encore le *Supplicié*, duquel nous parlerons quelque jour, et, ensuite, rien, plus rien! Ah! temps barbares que les nôtres! temps à jamais détestés! La guerre, l'horrible guerre eut tous les soucis, occupa tous les loisirs du citoyen patriote, de peintre devenu soldat, et l'on sait dans quelles circonstances néfastes cette carrière, marquée dès ses débuts pour la gloire, fut brisée à la fin d'une journée de luttes suprêmes, désespérées et inutiles! — O. M.

LES DAUPHINS, VIANDE DE CARÊME

C'est par le nom d'oie de mer que nos pêcheurs ont désigné le dauphin; l'espèce de bec aplati, déprimé, que forment ses mâchoires, est le caractère qui les a portés à donner un nom si singulier à cet animal, — nom qu'il conserve encore aujourd'hui sur quelques-unes de nos côtes.

Il a également reçu le nom de cochon de mer, de marsouin, qui sont, l'un la traduction du nom allemand *mer Swein*, l'autre la contraction de ce mot qu'on trouve dans la plupart des langues germaniques. A l'époque de la renaissance des lettres, les naturalistes se seraient trouvés dans une malheureuse situation, si la science eût été assez avancée pour les porter à se livrer à l'étude de l'organisation de cet animal. Car alors, « la chair du dauphin était aussi recherchée qu'elle est dédaignée aujourd'hui; son prix était fort élevé; elle ne paraissait que sur les tables opulentes, et était préférée à la chair de tous les poissons. »

C'est tout ce que nous apprennent les auteurs du seizième siècle qui ont écrit sur ces animaux.

Mais c'est en France, surtout, que la chair du dauphin était prisée, et *le temps du carême était celui où il s'en consommait le plus*. A cette époque d'ignorance, les cétacés étaient considérés comme des poissons et non comme des mamnifères carnassiers.

Cet aliment ne paraît pas s'être répandu dans tous les autres pays catholiques, le dauphin étant trop rare dans les mers d'Italie, par exemple.

Les Grecs, à l'imitation de leurs ancêtres, avaient des idées si singulières sur le naturel de cet animal, qu'ils éprouvaient pour lui un sentiment d'affection qu'ils croyaient partagé, et il ne leur est jamais venu dans l'esprit de s'en nourrir.

Ces croyances, tout à fait opposées à celles qui, en France, eussent été si défavorables à l'étude organique des dauphins, auraient pu être au moins utiles à leur étude morale, si aucune espèce de science, au seizième siècle, eût été cultivée en Grèce.

Aujourd'hui, en dépit de Pausanias et d'Oppien, qui représentent le dauphin comme « avide de musique et de plaisirs champêtres », en dépit de Cuvier, qui le croyait capable d'une certaine domestication, nous pouvons affirmer que le dauphin est un animal vorace, stupide, brutal, et n'ayant d'intelligence que juste ce qu'il en faut pour dévorer sa proie et reproduire son espèce.

Ce qui vaut aux navires la visite de ces cétacés, comme celles du requin et de l'esturgeon, c'est l'espoir de recueillir les débris de la cuisine du bord et de trouver une proie assurée dans les bancs nombreux de poissons que ces débris attirent.

Il est vrai que le dauphin ne se jette jamais sur les hommes tombés à la mer; mais l'anatomie a démontré que ce qu'on prenait pour une vertu était une véritable nécessité chez ce congénère de mammifères moins respectueux de l'humanité. L'organisation du dauphin ne lui permet pas d'attaquer des proies un peu volumineuses.

Le poisson fut longtemps un symbole du christianisme, qu'on inscrivit sur tous les monuments, notamment sur les sarcophages, grâce, surtout, à l'explication merveilleuse donnée du mot grec *iKtus* (poisson), par un fantaisiste, et qui rappelle le fameux mot *Verdi*, où on lisait : Vittorio Emmanuele Re D Italia. On lisait dans *iKtus*: *Iésous Kristos*, *Teoù Uios*, *Sôter* (Jésus-Christ, fils de Dieu, Sauveur).

Les pères de l'Église se servirent du dauphin comme d'une image symbolique de la ferveur et du zèle religieux, parce qu'il était, dans l'antiquité, l'emblème de la célérité.

Les dauphins figuraient dans le cortége d'Amphitrite, dans celui de Vénus et dans le triomphe de Galatée.

Tout le monde connaît l'histoire d'Arion. Étant allé en Italie, Arion avait acquis de grandes richesses, et s'était mis en route pour retourner à Corinthe, sa patrie. « Mais, une fois en pleine mer, les matelots conçurent le dessein de le jeter dans les flots pour s'emparer de ses trésors. Il devina leurs complots, les supplia, leur promit tout ce qu'il possédait, et leur demanda la vie. Il ne put les fléchir, et ils lui ordonnèrent de sauter sur-le-champ dans la mer. Arion les conjura de le laisser chanter encore une fois avant de mourir, et sa voix était si belle, que les dauphins accouraient autour du vaisseau pour écouter ses

accents. Quand il eut fini, il sauta dans les flots, ainsi qu'il l'avait juré; mais un dauphin l'emporta sur son dos jusqu'à Corinthe. Périandre, le roi du pays, ayant entendu ce récit, ordonna à Arion de se cacher et, en même temps, il fit surveiller l'arrivée des matelots; puis, dès qu'il les sut dans le port, ils les appela, pour apprendre d'eux s'ils n'avaient rien à dire d'Arion. Ils répondirent qu'il était en Italie, et qu'ils l'avaient laissé à Tarente où il faisait fortune. Alors il fit paraître Arion et, frappés de surprise, les matelots furent forcés d'avouer leur crime. » — M.

LE PIANO

La musique partage la gloire de toutes les grandes inventions de ce temps : l'électricité, le chloroforme, la vapeur... Elle devient le partage de tous. Ce n'est plus la lampe du Temple, réservée seulement pour quelques fidèles : c'est le soleil qui luit pour tout le monde. Avec les orphéons, la musique polit les mœurs; avec les concerts populaires, elle élève les imaginations; avec les symphonies militaires, elle embellit les deux plus charmantes choses de ce monde, les beaux jours et les beaux soirs ! La musique est à la fois l'âme des fêtes publique et l'âme des fêtes privées!... Elle est une des plus douces fées du foyer domestique. Que de réunions de famille ou d'amitié auxquelles elle ajoute une union de plus ! Quand quelques amis sont groupés autour d'une belle œuvre de maître, ce ne sont pas seulement les heures qui s'écoulent délicieusement, ce sont les sentiments d'affection mutuelle qui se développent, ce sont les mauvaises pensées qui s'éloignent, et toutes les bonnes qui s'exaltent... L'admiration commune est, de tous les sentiments, le plus saint, *sanctus*, et le plus sain, *sanus*.

Une mère est assise au piano, son fils est assis auprès d'elle; ils exécutent ensemble une sonate de Mozart, à quatre mains. Le visage de la mère est éclairé d'un double reflet : l'admiration y jette sa lumière, la tendresse y jette sa joie... Elle a, me pardonnez-vous cette expression mystique, elle a le plus grand des bonheurs : elle communie en Mozart avec son fils. Le père est assis au coin du feu,... et lit... Tout à coup, s'interrompant :

— Ma chère,... comptez-vous donc condamner ce malheureux enfant au piano à perpétuité ?...

— Comment !... le condamner ?... le condamner au plus pur, au plus noble des plaisirs ?

— Le piano, le plus noble des plaisirs ?... Pas pour ceux qui l'entendent, du moins !

— Bien ! bien ! continuez, reprend la mère; je sais tout ce qu'on dit contre ce divin instrument ! Je sais qu'on l'attaque, qu'on le ridiculise...

— Oui, mais comme il se venge !

— Par ses bienfaits !

— Les bienfaits du piano !... Voyons, quittons le lyrisme !... Je conçois qu'une jeune fille étudie ce divin instrument; j'aime mieux, si c'est possible, qu'elle n'y consacre que quatre heures par jour,... et qu'elle ne joue pas quarante fois de suite le même morceau... mais enfin, s'il faut s'y résigner, je m'y résigne,... mais un jeune homme !

— Un jeune homme, aujourd'hui, a autant besoin d'être musicien qu'une jeune fille !...

— Quel paradoxe !

— Voyez les faits ! Que votre fils soit ingénieur, et qu'il soit forcé d'aller résider en province; qu'il soit magistrat, et qu'il lui faille siéger dans un département lointain; qu'il soit professeur, et que sa chaire soit située à cent lieues de la Sorbonne; qu'il soit militaire, et que ses lieux de séjour soient variables comme des étapes de régiment; qu'il soit industriel, et que le soin de son industrie le fixe loin de Paris; qu'il soit simplement amateur de voyages, et que le goût de voir et de courir l'entraîne dans les pays étrangers,... quelle sera votre première préoccupation ? De le munir d'argent d'abord, puis de bons passe-ports, de lettres de recommandation. Eh bien, la meilleure lettre de recommandation, c'est un talent musical. Dès qu'un bon musicien arrive dans une ville, toutes les maisons lui sont ouvertes. Il apporte autant qu'il reçoit... Beaucoup de cœurs s'ouvrent aussi pour lui. Faire de la musique ensemble, c'est un moyen de s'aimer presque avant de se connaître... ou plutôt, c'est un moyen de se connaître... en quelques instants ! Plus d'un mariage excellent s'est commencé autour d'une partition. Mozart et Beethoven sont de divins intermédiaires. Enfin, grâce à la musique, on trouve une patrie partout,... car on trouve partout à se faire entendre. Elle est la seule langue qui ne soit nulle part une langue étrangère !

— Je n'ai qu'une objection à faire, mais capitale : c'est que vous parlez musique, et que je vous parle piano.

— Piano et musique ne sont qu'un,... car, qui dit musicien dit pianiste ! Quel instrument voulez-vous apprendre à votre fils ? le violon, la flûte ?

— Non, le chant.

— Qui l'accompagnera ? Ce qu'il y a d'admirable dans le piano, c'est qu'il est le seul instrument qui ait un peu d'abnégation. Il n'en a pas toujours, il faut bien lui passer quelques *fantaisies*, quelques *caprices !* mais en définitive, il est l'instrument serviteur et dévoué par excellence ! Il est à la disposition de tout le monde,... il aide à faire briller tout le monde... Un violon, une bassiste veulent jouer un morceau ? Ils ont besoin du concours du piano, qui le leur prête !

— Voilà précisément ce que je lui reproche ! Sans lui, nous n'aurions peut-être pas de solo !

— Oui ! mais sans lui, nous n'aurions pas non plus, dans votre chambre, sous votre main, les symphonies, les opéras : *Don Juan*, *les Huguenots* et *la Pastorale !* Le piano est l'interprète, le traducteur de toutes les grandes œuvres ! Elles sont toutes écrites ou réduites pour le piano ! Je ne peux pas voir dans une arrière-boutique, dans une mansarde, et quelquefois même dans une loge de portier... un piano, qui s'est fait tout petit, pour s'accommoder à ces modestes fortunes... sans me dire : L'idéal a sa place dans cet humble foyer ! Ces quatre ou cinq mille pianos qui sortent chaque année de Paris et se répandent dans le monde entier,... que sont-ils ? des boîtes à musique ? Non ! ce sont les messagers du génie, car ils portent dans leurs flancs Mozart et Beethoven, Gluck et Haydn, Weber et Rossini.

E. Legouvé.

BÉNÉDICTION DES FOYERS EN ITALIE

Dix heures sonnent au campanile, dont la silhouette élancée se profile en arêtes vigoureuses sur le ciel étincelant d'étoiles.

Les portes de l'église s'ouvrent sans bruit, et des profondeurs de la nef jaillit, comme une effluve sonore, le chant grave et vibrant de la confrérie des Pénitents blancs. Leur procession se déroule lentement autour de la place, balançant dans l'air ses fanions dorés, ses bannières rigides de broderies et les images en relief des saints protecteurs de l'association.

Les fenêtres de toutes les maisons sont garnies de myriades de petites bougies accrochant à toutes ces draperies, aux moirés métalliques, des étincelles de feu.

Le prêtre, un jeune franciscain, à la physionomie douce et ascétique, s'arrête à chaque maison, monte les degrés et s'avance jusqu'à l'âtre, autour duquel sont groupés les habitants du logis, l'aïeul et la jeune mère, l'enfant et le père de famille, les maîtres et les serviteurs. Il prononce les paroles de bénédiction et répand en fraiche rosée l'eau sainte sur l'assistance agenouillée.

Cette cérémonie emprunte à l'heure nocturne où elle s'accomplit, à la physionomie des acteurs qui y prennent part, un caractère mystérieux et sacré.

Ce jeune franciscain, c'est une épave isolée de son ordre dispersé. Comment vit-il? Nul ne le sait. Les bonnes âmes du pays vont parfois déposer sur le palier de la petite chambre qu'il occupe, dans une maison de pêcheurs, des œufs, du fromage ou quelques fruits. Il accepte l'offrande, mais ne la sollicite jamais. J'ai pu causer quelques instants avec lui. Il aime avec passion ses paroissiens, qui le lui rendent bien, et, dans sa position précaire, trouve, on ne sait comment, moyen de partager quelque chose avec les plus pauvres.

Ossolini.



Le piano, composition d'Édouard Morin.

L'EXPOSITION A VOL D'OISEAU

—

LE CHAMP DE MARS ET LE TROCADÉRO

I

Vous souvenez vous de l'impératrice Catherine II visitant la Crimée? Les steppes semblaient s'animer et se peupler pour lui faire honneur. Partout où elle s'arrêtait elle trouvait un village aux isbahs fraîchement peintes et peuplé de paysannes aux longues tresses pendantes qui venaient lui offrir des fleurs et des fruits; à peine était-elle partie, que ce décor d'opéra comique disparaissait, et que la solitude se faisait dans ces lieux si vivants la veille. N'est-ce pas un peu ce que nous voyons se produire sous nos yeux? Il y a quelques mois au plus le Champ de Mars était une vaste plaine, dont on ne pouvait deviner l'étendue qu'en le voyant rempli de troupes, ou qu'en comptant les minutes qu'il fallait à un cheval lancé au galop pour le traverser. Aujourd'hui tout cela a disparu, et sur cette vaste esplanade où l'on circulait trop à l'aise, c'est à peine si l'on sait où poser le pied au milieu des constructions nombreuses et variées qui couvrent le sol.

Ceux qui nient l'influente bienfaisante des expositions, qui se refusent à croire au progrès réalisé par elles, n'ont qu'à jeter les yeux sur le magnifique palais qui occupe le centre du Champ de Mars et qui a succédé à l'affreux gazomètre de 1867. Un nouveau genre d'architecture vient d'être créé et l'avenir en fera son profit. Point de bois, point de pierre, point de terre, uniquement du fer et du verre. Quand cette colossale ossature de fer a eu surgi de terre, d'épaisses plaques de verre en ont garni les parois, en ont formé la toiture, et le monument a été achevé, avec une promptitude, une facilité, une célérité de moyens inconnues à l'ancien genre de construction.

Pour s'en rendre compte, il faut parcourir ces galeries qui vont en droite ligne du pont d'Iéna à l'École militaire, et qui n'ont pas moins de 700 mètres de longueur. Les plus grandes, celles destinées aux machines, comptent 35 mètres de largeur sur 22 de hauteur. Point de tirants, point de barres transversales pour soutenir la voûte, qui repose uniquement sur les tiges de fer horizontales. Mais pour se rendre compte de la hardiesse de cette construction, pour comprendre tout le parti que l'architecture pourra tirer du fer, il faut voir le grand vestibule qui se trouve en face du pont d'Iéna et qui sera le vestibule d'honneur, celui dans lequel se feront les réceptions officielles. Rien de hardi, rien d'imposant comme ce large portique de 300 mètres de longueur et de 75 mètres de hauteur : avec sa décoration originale, avec la statue équestre de Charlemagne, qui est à une des extrémités et qui ouvre pour ainsi dire la section française, on se croirait presque sous le portique de Saint-Pierre de Rome. La partie la plus remarquable de ce vestibule, c'est le dôme et surtout les pavillons placés aux extrémités. Regardez ces coupoles qui s'élèvent à 45 mètres dans les airs (la hauteur de l'arc de triomphe de l'Étoile), c'est au point de vue de l'art une œuvre des plus remarquables. L'architecte a imité ce que Michel-Ange a fait à Rome pour Saint-Pierre, et Soufflot à Paris pour le Panthéon, il a résolu un problème qui a toujours passé pour le plus difficile dans l'art de bâtir, celui de faire tenir dans les airs une voûte n'ayant d'autre point d'appui que les assises de sa construction. Et cette difficulté, le fer la tranche avec plus de simplicité que la pierre. Regardez au Panthéon les lourds piliers qui servent de support à la coupole; ceux de Saint-Pierre de Rome occupent chacun autant de place qu'une église; ici de simples colonnes en fer remplissent le même but. Et encore elles sont creuses et traversées par une échelle qui permet un accès facile à leur extrémité supérieure; la première fois qu'on est saisi par la vue d'un ouvrier qui en sort à l'improviste, on se demande si l'on n'est pas dans ce monde enchanté où les murailles étaient peuplées de génies et de fées.

Une grave question avait surgi, celle de la décoration; on craignait que le fer et le verre assemblés y prêtassent peu. Il n'en a rien été, et la nécessité a fait naître d'heureux essais. L'intérieur est décoré de rosaces, de coquilles et de caissons, dans lesquels l'or, le gris et le vert se marient de la façon la plus heureuse. Pour l'extérieur, on a trouvé quelque chose de plus original encore : le long des colonnes montent des faïences émaillées qui produisent le meilleur effet; ce sera un encouragement à cette tendance qui commence à se faire jour de l'usage des terres cuites dans la décoration architecturale.



La bénédiction des foyers à Ospidaletti, rivière de Gênes.

Au pied de chacune de ces colonnes se trouve une statue colossale, symbolisant les nations qui ont pris part à l'Exposition : l'Égypte se reconnaît à sa coiffure d'Isis, le Japon aux longues épingles qui ornent la tête de ses femmes, les États-Unis tiennent un drapeau et le livre de la Constitution, le Portugal est personnifié par le Camoëns. Au sommet de ces colonnes s'élèvent des cartouches supportés par des génies; les armes de chaque nation y sont gravées, leur drapeau s'élève au-dessus. Ces drapeaux, ces dorures, ces statues, ces vitraux colorés produisent

une impression singulièrement neuve et pittoresque, aussi bien par leur réunion que par la vaste étendue de leurs proportions. Un seul chiffre les fera comprendre : les couleurs employées pour peindre la seule façade qui regarde le Trocadéro ont été soumissionnées au prix de 80,000 francs. C'est que les chiffres eux aussi ont leur éloquence, surtout lorsqu'il s'agit de faire des comparaisons.

Rapprochez la première exposition française, qui eut lieu en 1798, qui comptait cent dix exposants, qui se tenait dans de mauvaises baraques élevées dans la cour du Louvre, de celle de 1878 qui compte plus de cinquante mille exposants et qui couvre une surface de quarante hectares. Au lieu de mauvaises voitures de roulage transportant quelques marchandises des départements limitrophes, figurez-vous 2,500 wagons arrivant de toutes les extrémités du globe. Ces deux mille cinq cents wagons mis bout à bout formeraient à peu près une ligne de vingt-cinq kilomètres, la distance de Paris à Versailles. Ces vingt-cinq kilomètres, les visiteurs les feront, et bien d'autres avec, mais en détail et sans s'en apercevoir. Ils auraient d'ailleurs mauvaise grâce de se plaindre, surtout s'ils ont été à l'exposition de Vienne.

Un statisticien (ces gens-là ont la patience de Socrate) a calculé que les allées du palais et celles du parc mises bout à bout formaient 342 lieues, et que le visiteur consciencieux qui aurait voulu les parcourir toutes aurait dû marcher trois heures par jour pendant les six mois qu'a duré l'exposition. Nous aurons bien quelque savant français qui, armé d'un chronomètre, nous dira tous les pas qu'il a faits dans l'enceinte du Champ de Mars.

(A continuer.) A. Desprez.

NOTES ET IMPRESSIONS

MAISON A VENDRE

La ville de Rennes, comme beaucoup d'autres villes de province, s'est étendue et embellie depuis quelques années. Dans les environs de la promenade du Tabor, un quartier nouveau s'est élevé; de fraîches et coquettes maisons, aménagées selon le goût moderne, ont été bâties et offrent les séductions de la retraite, le recueillement de la campagne à ceux qu'effrayent le mouvement et le bruit des rues commerçantes. Sur la grille d'une de ces maisons on voyait attaché un écriteau, annonçant qu'elle était à vendre. Un parterre bien entretenu la précédait, et le regard, en suivant les allées qui longeaient les murailles à droite et à gauche, apercevait le feuillage des arbres du jardin.

Une voiture s'arrêta devant le rideau de clématites, de bégonias et de glycines, qui protégeaient les hôtes de cette demeure contre l'indiscrétion des passants. Une femme de trente-cinq ans environ en descendit. Elle était encore belle et vêtue avec une élégance sans prétention, qui défiait la critique. Le concierge, qui cumulait avec ses fonctions celles de jardinier, l'introduisit tout en lui vantant les avantages de l'immeuble, et lui expliquant par quelles circonstances il était à vendre. Celui qui l'avait construit s'était décidé à s'en débarrasser, en quittant Rennes pour une autre résidence. L'étrangère gravit le perron et suivit son guide dans les différentes pièces de ce frais ermitage, dont les proportions semblaient avoir été adoptées pour une famille peu nombreuse. Elle parut satisfaite de l'examen, la distribution lui plaisait; la vue surtout du jardin la charma, et elle resta quelque temps à l'une des fenêtres, absorbée par la contemplation des massifs d'arbustes et des grands arbres qui lui donnaient l'apparence d'un parc en miniature.

— Ces plantations sont de beaucoup antérieures au bâtiment, dit-elle.

— Oui, on a construit en plein champ ; ici, il n'y avait que de pauvres maisonnettes; un petit bois de belle venue s'est trouvé tout près pour l'ornement du jardin.

L'étrangère semblait rêveuse et ne pouvait détacher ses regards du verdoyant feuillage qu'agitait une brise printanière; elle continua cependant sa visite.

— Quelqu'un demeure ici? dit-elle, en remarquant la clef sur la porte d'une chambre, je croyais que le propriétaire était parti.

— En effet, mais cette chambre est celle d'un locataire que M. Favreau traitait plutôt en ami qu'en étranger; le pauvre homme, il était habitué ici, ce sera pour lui un grand crève-cœur quand il lui faudra déménager.

Le concierge fit jouer la clef dans la serrure, et la visiteuse embrassa du regard une chambre de garçon, meublée avec simplicité, mais avec goût. Tout y révélait des habitudes sérieuses et sévères; la bibliothèque occupait une place importante, la table était surchargée de papiers : quelques gravures de choix en formaient le principal ornement. La jeune femme ne put réprimer un mouvement de surprise en remarquant sur la cheminée un de ces portraits au daguerréotype, qui ont précédé la photographie. L'épreuve était mauvaise, mais le cadre était magnifique, c'étaient ses traits rajeunis de quinze ans : seulement la tête était ornée d'un bonnet d'ouvrière et une robe d'indienne couvrait ses épaules. Une bourse brodée au crochet et dont les couleurs étaient fanées, des fleurs desséchées, quelques objets de mince valeur, étaient disposés autour de la glace.

— Comment s'appelle votre locataire?

— Monsieur Pringaut.

Le concierge ne remarqua pas l'émotion profonde de l'étrangère et profita de son silence pour faire un éloge enthousiaste de celui dont il venait de prononcer le nom. C'était un homme d'une quarantaine d'années, qui vivait d'un modeste emploi. Il avait des goûts simples, peu de besoins; il était rêveur plutôt que triste, d'une humeur toujours égale, d'un commerce facile; il voyait peu de monde et se conciliait l'affection de tous ceux qui le connaissaient.

— Il est resté garçon ? demanda la dame.

— Oui, et quand on lui en demande la cause, il élude la question. Cet éloignement du mariage m'a toujours surpris, car il eût fait un excellent mari. Il adore les enfants; il s'est pris d'affection pour notre petite fille, dont il a voulu être le parrain. C'est plaisir de le voir causer et jouer avec Hortense; il a tenu à lui donner ce nom. Le soir, à la sortie de son bureau, il la promène souvent dans le jardin, où il se plaît à passer de longues heures.

— La pensée d'arracher ce pauvre monsieur à sa bien-aimée habitation me fait de la peine ; ne lui parlez pas de ma visite, je reviendrai.

Elle remonta en voiture, après avoir donné un fort denier à Dieu au concierge.

Quelques heures après, elle revint et demanda à voir le jardin, où elle n'avait pas eu le temps de descendre. Le soleil couchant répandait alors une lumière discrète sous le feuillage des arbres. Un homme était assis sur un banc; il était absorbé dans sa lecture, de sorte qu'elle put l'examiner à loisir. Son visage, exempt de rides, présentait cette expression de sérénité qu'on remarque souvent chez ceux dont la vie n'a connu ni les écarts, ni

les orages. Sa physionomie ouverte et franche provoquait de suite une impression de sympathie.

Au bruit des pas qui faisaient crier le sable de l'allée, il releva la tête et vit l'étrangère qui se montrait en pleine lumière auprès d'un massif d'azalées; il se troubla, en croyant reconnaître ce visage qu'éclairait un affectueux sourire; il se trompait sans doute, mais non, c'était bien elle.

— Quoi, c'est vous, Hortense ! dit-il d'une voix émue. Puis, se reprenant en rougissant : Comment se fait-il que madame Desbarres soit ici?

— Pourquoi ne m'appelez-vous pas du nom que vous me donniez autrefois?

Elle-même éprouvait une émotion qu'elle cherchait à dominer.

— Qui nous eût dit, reprit-elle, qu'après quinze années d'éloignement, nous nous retrouverions aux lieux où, tout enfants, nous avons joué ensemble, lorsque nos parents habitaient ici de pauvres maisons d'artisans? Les masures ont disparu, mais les souvenirs leur ont survécu; c'est pour cela que vous êtes venu vivre ici; c'est pour cela aussi, qu'en rentrant après la mort de mon mari dans ma ville natale, j'ai songé à me fixer à l'endroit où je retrouverais la trace du passé ..

(A continuer.) Louis Collas.

QUESTIONS ET RÉPONSES

SIXIÈME QUESTION

De quel savon particulier se servaient les Gaulois pour blanchir les étoffes?

Réponse. — Chaptal dota, on le sait, notre commerce de l'acide sulfurique et de l'alun artificiel; il fit aussi des essais de *soude factice*; mais en cela Le Blanc eut le pas sur lui. Cette découverte eut des résultats sans nombre et rendit d'immenses services aux blanchisseries. « Le savon, dit Verdeil, ne fut plus un luxe. »

Il n'est pas douteux, d'autre part, que les anciens ont fait usage du soufre à l'état d'acide et même à l'état de gaz. Ils l'employaient, dans ce dernier cas, au blanchiment des étoffes (1).

Mais les Gaulois avaient fait un savon particulier, pour cet usage, avec l'huile du pavot-œillette, dont on n'a fait bien à tort remonter la découverte qu'à un siècle au plus.

M. Ameilhon, dans sa remarquable étude l'*Art du foulon chez les Anciens*, démontre que la *saponaire*, — qui servait aux Gaulois pour dégraisser les laines, — était la même plante que le *struthium*, employé au même usage du temps de Pline.

Contentons-nous de rappeler, en terminant, que le *Livre de Job* (2) cite aussi le *borith*, plante encore recherchée pour le blanchiment des étoffes, à cause de ses propriétés alcalines.

P. S. — Un de nos abonnés d'Angerville, M. F., a parfaitement résolu cette question.

GŒTHE ET MARGUERITE

Tout a été dit sur le génie de Gœthe. L'Allemagne l'honore comme le premier de ses poëtes, et l'admiration universelle l'a placé au nombre de ces rares écrivains des grandes littératures, qui n'appartiennent plus seulement à leur pays, mais au monde entier.

(1) *Ane d'or* d'Apulée
(2) Ch. IX.

Sa biographie est partout; nous ne la récrirons pas. On connaît beaucoup moins certains détails intimes, contenus dans ses mémoires, qu'il intitula *Vérité et Poésie*, et dont M. Henri Richelot a donné récemment une traduction française. C'est là que nous trouvons l'épisode intéressant du premier amour de Gœthe, son amour pour Marguerite.

Gœthe était né le 28 août 1749, à Francfort-sur-le-Mein, et il quitta cette ville en 1765, pour se rendre à l'Université de Leipzig. Comme le petit roman que nous allons raconter précéda ce départ de quelques mois, il avait, à l'époque de son premier amour, à peine seize ans.

C'était, raconte-t-il, dans une maison où des jeunes gens de son âge allaient faire de joyeuses parties, et où il se trouvait quelquefois avec eux. Un soir le vin manqua; on appela la bonne. A sa place entra une jeune fille « d'une beauté rare, d'une beauté incroyable même, dans cette condition ».

— La bonne est malade, dit-elle. Que désirez-vous? Puis-je vous servir?

— Nous n'avons plus de vin, répondit l'un des jeunes gens; tu serais bien aimable de nous en aller chercher quelques bouteilles.

— Vas-y, Marguerite, dit un autre; ce n'est qu'à deux pas d'ici.

— Pourquoi pas? répliqua-t-elle, et, prenant quelques bouteilles vides, elle sortit lestement.

Quand elle revint, on l'invita à se mettre à table; elle y consentit sans se faire prier, but à la santé des convives, puis se retira.

« Depuis ce moment, dit Gœthe, l'image de cette jeune fille me poursuivit en tous lieux. C'était la première impression durable qu'une femme eût produite sur moi. Comme je ne pouvais pas trouver et ne voulais pas chercher de prétexte pour revoir Marguerite dans sa demeure, mon amour pour elle me conduisit au temple, où j'eus bientôt découvert sa place, et, pendant les interminables offices protestants, j'eus le temps de m'enivrer de sa vue. A la sortie du temple, je n'osais pas lui adresser la parole; j'osais encore moins l'accompagner, et j'étais au comble de la félicité quand elle avait paru me remarquer et répondre par un signe de tête à mon salut. »

Gœthe eut cependant le bonheur de voir et d'entretenir Marguerite chez elle, où ses camarades lui donnèrent rendez-vous pour préparer une mystification contre un jeune homme amoureux. Il était chargé d'écrire une épître en vers, qui devait être envoyée à ce jeune homme comme venant de la personne aimée. On le laissa seul pendant qu'il corrigeait son épître. Marguerite, assise près de la fenêtre, filait; la mère allait et venait. Après un assez long espace de temps, la jeune fille se leva de son rouet, et, s'approchant de la table où écrivait Gœthe, lui dit que cette affaire avait l'air d'une plaisanterie, mais que ce n'était pas une plaisanterie innocente, et qu'il ferait bien d'y renoncer. Prenant ensuite l'épître, elle la lut à demi-voix.

— C'est très-joli, dit-elle. Il est dommage que ces vers n'aient pas une destination réelle. — Cela serait bien à désirer! s'écria Gœthe. Qu'il serait heureux celui qui recevrait d'une jeune fille, qu'il aimerait, une pareille attestation de son amour! — C'est difficile, reprit-elle; mais beaucoup de choses sont possibles. — Par exemple, continua Gœthe, si quelqu'un qui vous connaît, qui vous estime, qui vous respecte et qui vous adore, vous présentait cette feuille, s'il vous sollicitait instamment et de tout son cœur : qu'est-ce que vous feriez?

Il rapprocha d'elle la feuille, qu'elle avait mise de côté; elle sourit un instant, prit la plume et signa. Ce qui peut-

être n'avait été pour elle qu'un jeu, fut pour lui une véritable déclaration d'amour. Il partit transporté de joie; il relut cent fois l'épître; il contemplait la signature, la pressait sur son cœur et s'enivrait de l'aimable aveu de Marguerite.

Les jours suivants, il n'eut d'autre préoccupation que de se rencontrer avec elle. Quelques promenades qu'ils firent ensemble le mirent au comble du bonheur. La dernière eut lieu dans la soirée du 3 avril 1764; c'est le jour où l'archiduc Joseph fut couronné à Francfort roi des Romains. Après la promenade, Gœthe reconduisit Marguerite jusqu'à sa porte. « Elle me baisa sur le front, dit-il, ce fut la première et la dernière fois qu'elle m'accorda cette faveur; car, hélas! je ne devais plus la revoir! »

Les camarades de Gœthe, à la suite de leurs mystifications imprudentes, furent accusés d'actes équivoques, même d'escroqueries; on les poursuivit judiciairement. Marguerite se trouva compromise. L'instruction démontra sa complète innocence; mais la manière dont elle s'exprima touchant ses rapports avec Gœthe blessa tellement l'amour-propre du jeune poète, que ce fut la fin de ce roman prématuré. « Je ne puis pas nier, dit-elle, que je l'ai vu souvent et avec plaisir. mais je l'ai toujours considéré comme un enfant, et mon attachement pour lui n'était que celui d'une sœur. Dans plus d'une occasion, je lui ai donné de bons conseils, et, loin de le pousser à des actes équivoques, je l'ai empêché de prendre part à des espiègleries qui auraient pu avoir pour lui des suites fâcheuses. »

Gœthe fut cruellement blessé de voir qu'une jeune fille, plus âgée que lui de deux ans au plus, le considérât comme un enfant, lui qui s'estimait déjà « un jeune homme plein de raison et de mérite ». Il passa des nuits dans les larmes et les sanglots. « Mais, ajouta-t-il, je me révoltai à la pensée de sacrifier mon sommeil, mon repos et ma santé pour une jeune fille qui s'était complue à me considérer comme un enfant à la mamelle, et à s'arroger à mon égard une sagesse de nourrice. » Cependant il avoue que l'image de Marguerite lui apparaissait encore souvent, alors qu'il croyait pouvoir la dédaigner.



Gœthe. — Gravure extraite du *Faust*, édition Hachette.

Il ne l'oublia jamais, et l'on sait que plus tard il donna le nom de Marguerite à la touchante victime de l'amour de Faust.

Jean Morel.

Petite poste. — Nous prenons bonne note de toutes les demandes, de tous les conseils et de toutes les critiques que veulent bien nous adresser les lecteurs de *la Mosaïque*, et nous ne demandons à nos nombreux correspondants que le temps nécessaire pour réaliser successivement les améliorations signalées.

Dans notre plus prochain numéro nous commencerons une étude sur l'*Enseignement supérieur*, réclamée par un groupe considérable de lecteurs.

L'imprimeur-gérant : A. Pougin, 13, quai Voltaire, Paris.



Teinturerie sur la Bièvre.

LA LÉGENDE DES GOBELINS

Lorsque je visitai pour la première fois les Gobelins, j'eus la bonne fortune d'avoir pour *cicerone* un artiste distingué de cette manufacture.

— Avant d'entrer dans les ateliers, lui dis-je, édifiez-

moi, je vous prie, sur la valeur de deux ou trois traditions qui forment, pour ainsi dire, la *légende* de votre établissement.

— Volontiers, cher monsieur; on a dû vous parler des eaux de la Bièvre?

— Je le crois bien! eaux merveilleuses qui ont la vertu de donner aux couleurs...

— Comment! vous aussi, vous avez foi en la Bièvre?

Un peu embarrassé pour répondre et ne voulant point faire preuve d'une ignorante crédulité :

— Je vous écoute, répondis-je.

— Eh bien! sachez donc que la Bièvre n'a aucune vertu. Au contraire, elle a un grand défaut : elle est sale! mais, soit dit comme circonstance atténuante, ce n'est pas sa faute : primitivement, elle était propre, et, si ses eaux ne sont plus transparentes, ne vous en prenez qu'à cette multitude d'établissements industriels, tels que lavoirs, tanneries, buanderies, etc., situés en amont des Gobelins, et qui déposent dans son cours des résidus aussi puants qu'ils sont peu limpides. Les eaux de la Bièvre sont dédaignées à tel point que notre administrateur leur fait l'affront d'employer, à grands frais, pour les besoins du service, de l'eau de Seine filtrée.

— La Bièvre, dis-je, a donc une réputation usurpée?

— On ne peut plus usurpée, et, à cette occasion, que je vous raconte une petite anecdote :

Un teinturier belge, fidèle à ce génie de contrefaçon qui caractérise sa patrie, s'adresse un jour à un riverain du ruisseau, pour être édifié sur le mérite incomparable, selon lui, de ses eaux bourbeuses. Il entrevoit déjà des Gobelins sur l'Escaut.

A la demande du teinturier, le riverain interpellé, — un petit Parisien pur-sang, — flaire un homme à mystifier, et il s'empresse de lui vanter les qualités très-multiples du cours d'eau qui est sous leurs yeux.

Cette énumération faite, le teinturier se mit à réfléchir, et, après réflexion, il médita... *in pensiere profondo*, comme disent les Italiens, ce qui est le nec plus ultra d'une abstraction intellectuelle.

Tout à coup, d'un air grave :

— Où, dit-il, pourrai-je trouver un tonnelier?

— A deux pas d'ici, répond le facétieux riverain.

Et de la main il lui désigne une ruelle, et au coin de cette ruelle, une porte sur les deux côtés de laquelle s'alignaient des tonneaux.

— Bien! s'écria le teinturier en s'éloignant à pas précipités, et avec cet air que devait sans doute avoir Colomb en découvrant enfin son nouveau monde!

Un quart d'heure après, le Belge revenait triomphant, suivi d'un tonnelier traînant une charrette à bras dans laquelle un tonneau était amarré.

Arrivé sur le bord du ruisseau, et sur l'ordre du teinturier, le tonneau fut rempli avec conscience, cacheté avec soin, et expédié, illico, au chemin de fer du Nord.

Quelques jours après, le Belge quittait Paris pour aller, en pleine Batavie, analyser ce que peuvent contenir d'éléments divers les détritus de nos tanneurs et de nos blanchisseuses!

Tout en causant ainsi, nous venions de pénétrer, l'artiste tapissier et moi, dans les jardins qui dépendent de la manufacture.

— Veuillez accepter cette prune, me dit bientôt mon cicérone; voici le plus remarquable de mes pruniers!

— Comment! vous êtes ici propriétaire? répondis-je avec étonnement.

— Non, je suis usufruitier, car l'administration nous donne, non-seulement un logis, mais encore un terrain. Tout artiste a droit à son domicile, ou bien, faute de place dans l'établissement, à une indemnité locative. Comment trouvez-vous mon jardin?

— Magnifique! vingt pas ne suffiraient pas pour le traverser!

— Il me serait agréable, reprit l'artiste, que vous fissiez aussi l'éloge des jardiniers.

— En effet, répondis-je après examen, la plupart de ces petits carrés paraissent cultivés avec soin, le vôtre, surtout, l'est superlativement.

— Hélas! il n'a pas toujours été tel! Certain jour, on l'a vu couvert de ronces!

— Et à quel propos?

— Ah! c'est toute une histoire; êtes-vous d'humeur à l'écouter?

— Je suis tout oreilles! m'écriai-je vivement. Je vous écoute donc.

Après avoir allumé une cigarette et m'en avoir offert une autre, l'artiste s'exprima ainsi :

— Vous savez que, par suite d'une erreur née on ne sait comment, on a cru longtemps, et beaucoup de gens le croient encore, que certains individus attachés à l'administration n'étaient autres que des condamnés à mort dont la peine avait été commuée en celle des *Gobelins à perpétuité!* Les condamnés de cette catégorie étaient nourris, disait-on, avec des aliments irritants et abreuvés d'autant de vin que leur gosier pouvait en avaler, le tout pour procurer, à *l'atelier des écarlates*, la plus grande quantité possible d'un certain liquide... Vous comprenez?

— Très-bien.

— Avec un pareil régime, le condamné à mort passait bientôt, naturellement, de vie à trépas. La justice humaine n'y perdait rien et l'art y gagnait un splendide rouge!

(*A continuer.*) L. B.

L'EXPOSITION A VOL D'OISEAU

—

LE CHAMP DE MARS ET LE TROCADÉRO

II

Toute médaille a son revers; plus d'un regrettera peut être que ce palais transparent ne soit qu'une tente dressée pour un jour, que rien ne subsiste de tant de travaux qui auront coûté une somme de cinquante millions. Rassurez-vous, tout ne sera pas perdu; le palais du Champ de Mars sera démonté pièce à pièce; les chemins de fer, les horticulteurs feront leur profit des quinze millions de kilogrammes de fer qui entraient dans sa construction; ils s'en serviront pour bâtir des gares et des serres. Qui sait? peut-être une nation en mal d'exposition achètera le palais tout entier et le transportera chez elle, comme elle ferait pour les décors du *Prophète* ou de *Rhotomago*. Quant aux bâtiments du Trocadéro, ils ne disparaîtront pas, ils font désormais partie de la décoration de Paris.

Sans doute, quand on les regarde du Champ de Mars, on admire ces portiques, ces colonnades, cette cascade dont le plan n'est pourtant pas assez incliné, cette rotonde, la plus large qu'on ait encore construite, et surtout ces deux tours qui se dressent à 100 mètres au-dessus du sol, à 130 mètres au-dessus de la Seine, hauteur que n'atteint aucun des autres monuments de Paris. Mais c'est surtout de loin qu'il faut les voir, du pont de la Concorde, de Vaugirard ou d'Issy, des hauteurs de Meudon ou de Montmartre, pour juger de tout l'effet qu'elles produisent.

Depuis le commencement de ce siècle, on a cherché bien des moyens de décorer le Trocadéro; le seul qui eût

le sens commun n'a pas été mis à exécution; un dessin qui figurait l'an dernier à l'Exposition rétrospective en donnait une idée assez avantageuse : d'après ce projet, on eût bâti un portique avec colonnades et statues, dans le genre du monument de la *Bavaria*, qu'on voit près de Ratisbonne. Il n'est plus temps maintenant, et la décoration du Trocadéro est définitive, autant du moins que permet de le supposer l'instabilité des choses humaines.

Dès lors que le Trocadéro faisait partie de l'Exposition, il fallait le rattacher au Champ de Mars. Sans doute le pont d'Iéna était là ; mais ce pont si étroit n'aurait pu suffire aux flots de visiteurs qui, à certains jours surtout, afflueront à l'Exposition. A Philadelphie on constata un jour deux cent soixante-quatorze mille entrées, cent mille de plus qu'on n'en avait vu à Paris en 1867. Lors même qu'on n'atteindrait pas ce chiffre, lors même qu'il n'y aurait que cent cinquante ou deux cent mille visiteurs, on pourrait bien prendre un numéro d'ordre pour traverser le pont d'Iéna. Afin d'éviter tout encombrement, on l'a recouvert d'un tablier métallique qui double sa largeur. Ce tablier s'élève à un mètre au-dessus de celui du pont, qui est occupé par trois énormes tuyaux de soixante centimètres de diamètre portant au Champ de Mars les eaux qui s'épanchent de la cascade du Trocadéro.

Cette cascade, construite dans le genre de celle de Saint-Cloud, consiste en une vaste nappe d'eau de vingt centimètres d'épaisseur, tombant d'une hauteur de quatre mètres, sur une étendue de seize mètres. L'eau ainsi précipitée, descend successivement sept gradins, dont chaque extrémité est occupée par un petit jet d'eau, puis va se jeter dans un vaste bassin, d'où elle s'écoule ensuite vers le Champ de Mars. Derrière la cascade, on a creusé une grotte ornée de rocailles et de mosaïques, et à travers la blanche nappe d'eau on peut apercevoir le parc et le palais du Champ de Mars.

Quant au palais du Trocadéro lui-même, de la terrasse duquel s'épanche cette énorme quantité d'eau qui atteint le chiffre de trente-six mille mètres cubes par jour et qui est fournie par des pompes établies sur le quai de Billy, il est à visiter dans tous ses détails. Il faut voir cette salle des fêtes qui peut recevoir cinq mille auditeurs et douze cents exécutants; pour que le son ne se perdît pas sous cette coupole qui s'élève à trente-deux mètres de hauteur, on a disposé le fond de la scène en forme de coquille destinée à réfléchir le son; on parle même d'ajouter de ces vases sonores dont les anciens faisaient usage dans leurs théâtres. Il faut voir ces dégagements, ces vomitoires si multipliés et si commodes, ainsi que ces promenoirs qui circulent entre des murs qui ont chacun deux mètres d'épaisseur. Il faut se promener sous les portiques, d'une décoration si originale, et surtout d'où la vue est si belle, si étendue.

Mais pour cela il vaut mieux prendre place dans un des ascenseurs qui occupent chacune des tours. Cet ascenseur est supporté par quatre tiges de fer qui s'élèvent à une hauteur de soixante-deux mètres, et qui par conséquent s'enfoncent dans la terre d'une profondeur égale : une mince colonne d'eau suffit à faire manœuvrer cet appareil qui n'a de neuf que son application; au siècle dernier on avait les *chaises volantes* qui remplissaient le même office, et on peut voir encore au château de Schœnbrünn celle dont se servait Marie-Thérèse pour monter aux étages supérieurs de son palais. Du haut de ces tours, le coup d'œil est éblouissant, et aucune description ne saurait exprimer la splendeur de ce spectacle.

Au premier plan, c'est le palais du Champ de Mars, avec ses jardins, ses kiosques, ses pavillons et ses serres; ensuite, c'est Paris avec ses dômes, ses tours, ses clochers, ses hautes cheminées et son fleuve au cours lent et majestueux; dans le lointain, les collines de Montmartre, de Meudon, de Saint-Cloud ferment l'horizon et complètent le tableau. C'est ce Paris aimé de tous les penseurs et de tous les poëtes, envié par tous les rois; ce Paris, dont Pierre le Grand disait : « Si j'avais une ville comme celle-là, j'y mettrais le feu tout de suite de peur qu'elle ne contribuât à la dépopulation de mes États. » C'est ce Paris, dont déjà au seizième siècle on disait : « Qui n'est en Paris n'est pas au monde. »

Avant de descendre de cet observatoire, regardez auprès de vous : dans un des coins du parc s'élève une statue colossale; cette statue, c'est celle de la reine du jour, de celle qui préside à cette fête, parce que c'est elle qui l'a rendue possible : la statue de la Liberté. C'est elle qui a aboli ces foires, auxquelles les commerçants étaient forcés d'apporter leurs marchandises, parce que le seigneur et le roi y prélevaient des droits; c'est elle qui a aboli ces corporations, ces péages, ces douanes qui isolaient les peuples les uns des autres. En 1849, on proposa au ministre du commerce de faire une exposition internationale, et cette proposition parut une monstruosité; il fallut l'essai fait par l'Angleterre en 1851 pour en démontrer la possibilité et les heureux résultats. C'est la liberté qui a créé ces routes sûres et rapides, qui permettent à des marchandises venues du fond de la Russie d'arriver devant la vitrine qui doit les recevoir sans avoir une seule minute quitté les rails; c'est elle qui a affranchi l'homme du labeur grossier et brutal rempli aujourd'hui par les machines : hier une grue de nouvelle invention prenait un wagon chargé, le soulevait en l'air et le changeait de voie avec la même facilité que s'il se fût agi d'un simple paquet.

Cette liberté n'a été conquise que par le travail, la patience et l'énergie; sa main étendue, montrant les résultats obtenus et ceux qui restent à conquérir, semble répéter cette parole de Montesquieu, toujours vraie, mais plus encore lorsqu'elle s'applique au travail : « Quel que soit le prix de la liberté, il faut le payer aux dieux. »

Adrien DESPREZ.

VARIÉTÉS

—

LES GUÈBRES OU PARSIS

Le plateau d'Iran ou d'Eran couvrirait environ cinq fois la France; il s'étend de la Caspienne à la mer des Indes, de la crête des monts qui s'abaissent vers le Tigre à la tranche de ceux qui dominent la vallée de l'Indus, et renferme près de 275 millions d'hectares dont la Perse moderne prend plus de la moitié à l'occident.

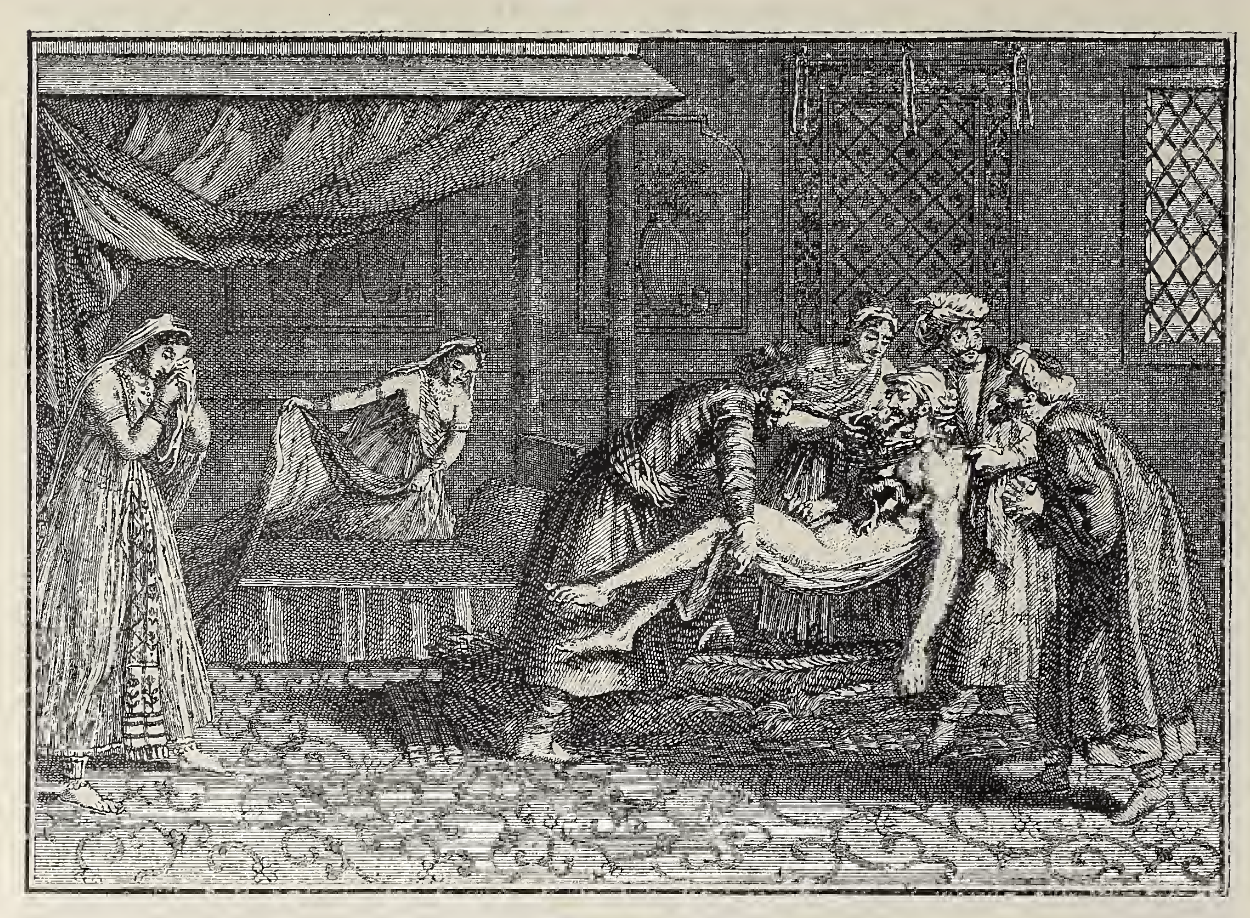
La nation qui l'habite naquit du même sang que les blancs d'Europe et tint longtemps la première place en Orient par son luxe, ses victoires et sa puissance; à la voir aujourd'hui si oubliée, si indolente, si misérable, sous un climat dur, sur une terre avare et sèche, il serait difficile de supposer qu'elle descende d'un peuple qui domina l'Asie il y a vingt-quatre siècles. A peu près inconnus, les Perses se révélèrent tout à coup sous Cyrus et domptèrent la reine des cités, la fière Babylone, et régnèrent de l'Inde à l'Hellespont. Leur empire dura deux siècles, jusqu'aux conquêtes d'Alexandre.

Le langage persan est le fils dégénéré du vieux perse, langage qui, — comme le fait observer M. O. Reclus, — a la fraternité la plus intime avec celui qu'employa Zoroastre, avec le zend qui se parlait dans l'est du pla-

teau, alors que la langue des vaincus de Marathon régnait dans l'ouest de l'Eran. Il a produit, surtout en poésie, une vaste littérature qui a fait les délices des Orientaux, et, par les chefs-d'œuvre d'Hafiz, de Firdousi, de Saadi (dont nous donnerons prochainement quelques fragments), il a pénétré comme langue littéraire dans toute l'Asie avoisinante, à peu près comme le français en Europe. On le parle à Chiraz, et, il y a deux cents ans à peine, les lettrés l'employaient de préférence dans les palais splendides du Grand-Mogol, et dans tout l'empire hindou, de Constantinople au Bengale et du golfe Persique à la mer d'Aral.

La Perse a produit une des religions de l'antiquité, génies, l'homme et les animaux utiles sont des créatures d'Ormouzd; les mauvais génies, les animaux nuisibles ou venimeux sont créés par Ahrimane. Les premiers cherchent à conserver le monde que les autres veulent détruire. La lumière est l'emblème d'Ormouzd, les ténèbres sont le symbole d'Ahrimane. Le monde est le théâtre des luttes de ces deux principes opposés, de là le mélange du bien et du mal sur cette terre.

« Les êtres raisonnables produits par le bon principe sont intimement liés, tant les génies que les hommes, à une substance spirituelle désignée sous le nom de Féroulser. Les animaux n'ont ni âme, ni féroulser, sorte de principe des sensations, distinct lui-même de l'intel-



Guèbre mourant, d'après une gravure du dix-huitième siècle.

celle de Zoroastre et des livres sacrés du Zend, qui consiste extérieurement dans l'adoration du soleil. Seuls, les Guèbres, Gaures ou Parsis, descendants les plus directs des anciens Perses, ont conservé ce culte; ils ne sont pas même 8,000 dans leur antique métropole, mais ils forment, hors de l'Eran, des clans commerçants d'une intelligence rare; on les trouve à Bombay, dans l'île de Ceylan, à Aden, en Turquie d'Asie, sur la côte orientale d'Afrique, dans l'île Maurice, à Londres, et ailleurs encore.

Les dogmes principaux de la religion de Zoroastre sont l'existence du Temps sans bornes, premier principe de tout, subsistant par lui-même et créateur de deux principes secondaires, Ormouzd et Ahrimane : le premier auteur de tout bien, le second source de tout mal. Quelques sectateurs de Zoroastre les considèrent comme premiers principes, indépendants du Temps. Les bons ligence et des autres facultés de l'âme. Ces substances spirituelles, antérieures à l'homme, s'unissent à lui au moment de sa naissance et ne le quittent qu'à la mort. Elles combattent les mauvais génies produits par Ahrimane et conservent les êtres. Le féroulser, après la mort, demeure uni à l'âme et subit un jugement qui décide de son sort (1).... »

Après la mort, l'homme est heureux ou malheureux, suivant la conduite qu'il a tenue pendant sa vie. Mais, à la fin des siècles, tous les êtres de la création, hommes et génies, y compris Ahrimane lui-même, se convertiront à la loi d'Ormouzd; et les méchants, purifiés par le feu de l'enfer, partageront avec les justes un bonheur éternel qui sera précédé de la résurrection des corps.

La loi de Zoroastre prescrit les ablutions, l'horreur du

(1) De Sacy, *Mémoires sur les antiquités de la Perse.*

vice, le payement de la dîme, le respect des prêtres, la prière, l'aumône, la destruction des bêtes venimeuses, interdit le jeûne et surtout le mensonge, un des plus grands péchés dont l'homme puisse se rendre coupable.

Le mariage est un devoir impérieux; la loi dit que « celui qui n'est point marié est au-dessous de tout, » et l'union la plus méritoire est celle qui a lieu entre parents fort rapprochés.

Les cérémonies funèbres sont encore actuellement à peu près semblables à ce qu'elles étaient dans l'antiquité. La curieuse gravure que nous publions aujourd'hui représente un Parsis ou Guèbre agonisant, dont l'âme est



Roches basaltiques de Montbrul sur les pentes du Coiron (Ardèche).

reçue par un chien... car les chiens, les oiseaux et les hérissons de terre sont regardés comme appartenant au génie du bien, et les hérissons de rivière au génie du mal.

Cette cérémonie *in extremis* a pour but de conjurer la destinée du mourant, puisque les âmes, après la mort, doivent traverser un immense pont conduisant de la lumière d'Ormouzd aux ténèbres d'Ahrimane; si elles sont guidées par les consoils des « ministres d'Ormouzd, » elles achèvent cette traversée sans encombre; si elles sont guidées par les « ministres d'Ahrimane, » elles tomtent dans l'abîme...

Chardin rapporte qu'à Ispahan, à Surate et à Bombay, les Parsis exposent les cadavres sur des matelas et des coussins, rangés contre le mur de plate-forme de tours rondes, d'environ 4 mètres de hauteur, situées hors des villes et des habitations. Au chevet des corps sont placés des bouteilles de vin, des grenades, des couteaux, des coupes de faïence, etc. Les oiseaux carnassiers, qui fourmillent dans ces hideux cimetières, dévorent toute la chair, puis les ossements sont jetés dans un puits creusé à cet effet au milieu de la plate-forme.

Dans l'antiquité, les cadavres des rois et des princes n'étaient pas livrés aux animaux carnivores; mais on les déposait dans des tombeaux creusés dans le roc, aucun corps ne devant être enterré, de peur de souiller la terre, objet de grande vénération, en la forçant de recevoir dans son sein les dépouilles des hommes ou des animaux.

Quoique conservateurs fidèles de la religion enseignée à leurs ancêtres par Zoroastre, les Parsis y ont introduit quelques pratiques superstitieuses, surtout dans le culte du feu. — V.-F. M.

A TRAVERS LA FRANCE

MONTBRUL ET LES VOLCANS DU MÉZENC

(Ardèche.)

« Dans l'histoire du sol français, les six bouches de laves ouvertes dans le bassin de l'Ardèche, à la base du plateau granitique du Vivarais, continuation des Cévennes, sont peu de chose en comparaison des grands volcans du Mézenc, se dressant au plus haut de l'énorme socle que leur forment les roches primitives. La principale cime de cette chaîne volcanique, d'où se prolonge vers le nord-est la rangée des Boutières, faite de partage entre la vallée du Rhône et celle de la Loire, est le Mézenc lui-même, dont les trois dents s'élèvent au-dessus de pâturages en pente douce, tout diaprés de fleurs (1). »

Le Mézenc (1,754 mètres) et les cimes environnantes paraissent être sortis de terre à l'état de grande fluidité et s'être épanché très-rapidement sur les pentes du plateau cristallin. Les laves vomies par son cratère ont été attaquées par les intempéries de manière à se développer en une rangée de cônes distincts, que recouvre un sol blanchâtre où croissent des forêts de chênes et de sapins. M. Poulett-Scrope, — dont l'opinion n'est d'ailleurs point partagée par d'autres géologues, — pense que « les cônes phonolithiques du Meygal, alignés au nord-ouest du Mézenc, vers les vallées de la Loire et du Lignon, ne sont que les lambeaux d'un épanchement de laves, fleuve prodigieux qui n'aurait pas eu moins de 400 kilomètres carrés et une profondeur moyenne de 120 mètres, soit 48 milliards de mètres cubes. Aucune des coulées modernes ne pourrait être comparée à celle du Mézenc (1). »

D'autres courants de laves, descendant au sud-est, se sont étalés dans la vallée de l'Ardèche et sur les collines du Coiron jusque dans le voisinage du Rhône. Ils ont d'abord empli les parties les plus basses de la vallée; mais, depuis, le travail d'érosion accompli par le fleuve et ses affluents a réduit le niveau de la plaine de plus de 300 mètres : la contrée tout entière a été remaniée et ses débris ont été emportés par les eaux dans le bassin de la Méditerranée. Seules dans cette partie de la vallée du Rhône, les collines du Coiron ont pu, grâce à leur chapiteau de laves, résister aux morsures des torrents; mais les marnes sont rongées sans cesse, les argiles du calcaire se dissolvent et les falaises de laves s'écroulent privées d'appui. C'est ainsi que le plateau, découpé par les érosions, se trouve frangé de promontoires parallèles que surmontent des roches basaltiques d'une régularité presque achitecturale.

A la montée de Montbrul, près de Villeneuve, sur les pentes du Coiron, elles ont même l'aspect d'un édifice. Aux bords même du fleuve, la colline qui porte le château de Rochemaure est un bloc écroulé du plateau supérieur de laves.

Il y a à Montbrul (*mont brûlant*) les rampes et les balmes ou baumes, mot dérivé du provençal *baumo*, qui signifie souterrain ou caverne.

« Les rampes ne sont autres que les détours imprimés à la route afin d'adoucir la déclivité trop prononcée de cet interminable banc volcanique sur les flancs escarpés duquel elles sont tracées. On en compte cinq, et, comme pour les établir il a fallu remuer profondément le sol, l'élément basaltique qui domine dans ces hautes et froides régions, — autrefois foyer incandescent d'un immense volcan, — a été mis à découvert sur une grande étendue... (2) »

Le géologue Faujas de Saint-Fond fait remarquer avec raison qu'il serait difficile de « trouver un endroit plus propre à l'instruction que les rampes de Montbrul. »

Ce qu'on appelle les balmes de Montbrul est, non point un cratère isolé comme le beau cratère de Jaujac, par exemple, mais une des bouches latérales de cet immense volcan, dont les éruptions gigantesques et antédiluviennes ont formé successivement les montagnes énormes de laves qui composent la chaîne du Coiron. La profondeur de cet abime, creusé en forme d'entonnoir, est de 240 mètres et son diamètre de 150 mètres.

L'accès en est difficile et quelquefois dangereux. Une large découpure ouverte au sud-ouest, non loin des ruines d'un château et d'une chapelle, constructions monolithes dont les accidents basaltiques semblent avoir fait tous les frais, est le seul point par lequel on puisse pénétrer dans les balmes de Montbrul. « L'aspect intérieur de cet étrange phénomène volcanique excite l'épouvante et l'horreur. Les monceaux de scories vomies par le cratère ont pris en se solidifiant les formes les plus fantastiques; il n'est pas jusqu'à la teinte rougeâtre répandue sur les parois qui n'ajoute quelque chose encore à l'illusion. Que le ciel se couvre de nuages, que le tonnerre gronde répété par l'écho de la montagne, que l'éclair inonde de ses vives et rapides clartés le fond de l'abime, et aussitôt, pour peu que la disposition d'esprit dans laquelle vous vous trouvez s'y prête, les balmes de Montbrul vous apparaissent, par un jeu bizarre d'optique et de lumière, comme une four-

(1) *Nouvelle géographie universelle*, par E Reclus. — Tome II.

(1) *Géologie et volcans éteints de la France.* — Poulett-Scrope, trad. de Vincent.

(2) *Souvenirs de l'Ardèche*, par O. de Valgorge.

naise ardente d'où vont sortir, pour se précipiter et se répandre dans les campagnes, des torrents de laves enflammées pareilles à celles sous lesquelles périrent ensevelies les populations d'Herculanum et de Pompéia... »

Et pourtant cet horrible lieu a été habité par des créatures humaines... « Lorsque Faujas de Saint-Fond, — à qui le Vivarais doit la mise en évidence de ses volcans si nombreux et si intéressants, — y descendit pour la première fois, en 1769, il y trouva encore deux ménages établis dans l'une des cinquante habitations creusées par des troglodytes avec adresse et presque avec goût dans les parties tendres et poreuses de la lave, retraites bizarres simulant par leur superposition les étages multipliés d'une maison colossale de quinze à vingt étages... »

Les balmes de Montbrul offrirent dans tous les temps un asile sûr et impénétrable aux proscrits de toutes les religions et de tous les partis. Vaudois, Albigeois, religionnaires du seizième et du dix-septième siècle, purent y braver en toute sécurité la rage de leurs persécuteurs; les compagnons de Jacques Roure, battus en 1670 aux portes de Villeneuve-de-Berg, vinrent chercher à Montbrul un refuge contre les poursuites du marquis de Castries, leur vainqueur.

De la route, on aperçoit sur la gauche le rocher à pic où ont été creusées d'innombrables grottes, semblables aux casiers d'une ruche colossale; çà et là s'élèvent comme des murs de maçonnerie; ailleurs, des scories gigantesques imitent la forme de tours et de bastions. Sur l'une des saillies les plus élevées de ce cratère pendent des murs et des fortifications véritables qui appartiennent à l'ancienne chapelle et au vieux château dont nous avons déjà parlé.

« Les autres souterrains taillés dans le roc volcanique sont fort curieux à visiter; ils communiquaient entre eux par des plates-formes et des marches taillées dans la matière calcinée... (1) » — V.-F. M.

(1) *Album du Vivarais*, par A. du Boys.

LES CURIOSITÉS DE L'EXPOSITION

Parmi les inventions destinées à figurer à l'Exposition de 1878 et appartenant à la note gaie, on nous signale les babys artificiels pour voyager en chemin de fer, fabriqués en Amérique.

L'invention américaine en question s'inspire de ce principe que rien n'est plus gênant en wagon que d'avoir des voisins; l'un a pris le coin que vous enviez, l'autre, vous empêche d'étaler vos jambes, un troisième vous prie de fermer la portière, un quatrième vous défend de fumer que sais-je encore? Le voyage ainsi devient un supplice.

C'est alors qu'apparaît, comme moyen de salut, le *baby* artificiel.

Il est en caoutchouc; un maillot épais l'enveloppe; un petit bonnet tuyauté cache en partie sa figure. Il joue la nature à s'y méprendre. Son estomac est doublé d'une soupape. Vos voisins ne l'ont pas encore aperçu. Vous le tirez doucement de dessous votre manteau, en appuyant un peu sur cette soupape. Aussitôt le baby fait entendre des vagissements. Vous prenez un air inquiet en pesant de plus en plus sur la soupape.

— Ah! pauvre petit! il a ses convulsions; ne pleure pas mon trésor, etc., etc.

Tout en prodiguant ces lamentations et ces caresses, vous agitez de plus en plus la soupape; les cris redoublent et deviennent intolérables. Vos voisins se bouchent les oreilles; ils se plaignent, ils protestent, mais que faire? Vous jouez toujours de la soupape : l'enfant ne crie plus, il hurle. A la première station, tous vos compagnons de route descendent et vous laissent seul maître du compartiment. Le tour est joué, et notre invention a justifié de son utilité pratique.

Le *Sport* rappelle qu'en 1834, le grand succès de l'Exposition fut un objet bien plus simple, tout bonnement les petits couteaux appelés *eustaches*. L'*eustache* se divisait alors en petit, très-petit, passe-petit. Son prix variait de trois centimes deux tiers à huit centimes et demi la pièce, manche en bois de Saint-Claude, lame en acier de Rivet, subissant seize opérations, et cependant malgré cette prodigieuse division du travail, dont il serait aisé de multiplier presque à l'infini les péripéties, si l'on remontait aux vicissitudes de la matière première, l'*eustache* revenait à 3 centimes 2/3.

Le public s'émerveilla devant cette fabrication et son résultat de bon marché, et l'*eustache* fut l'objet de vogue de l'Exposition.

PLANTES UTILES

LE PALMIER RAVENAL OU L'ARBRE DU VOYAGEUR

L'arbre du voyageur est originaire de Madagascar et de l'Asie; tant de fables ridicules ont couru sur lui, que chez nous l'arbre ne semble plus répondre à la mission de haute utilité que ses qualités vraiment remarquables, mais tout autres que celles que lui attribue la tradition, lui font occuper auprès des habitants du pays. Maintenant, expliquera qui voudra par quel phénomène psychologique certains organismes acquièrent d'emblée, aux yeux des premiers voyageurs, nécessairement ignorants, cette spécialité qui les affuble de récits fabuleux, mystiques ou exorbitants.

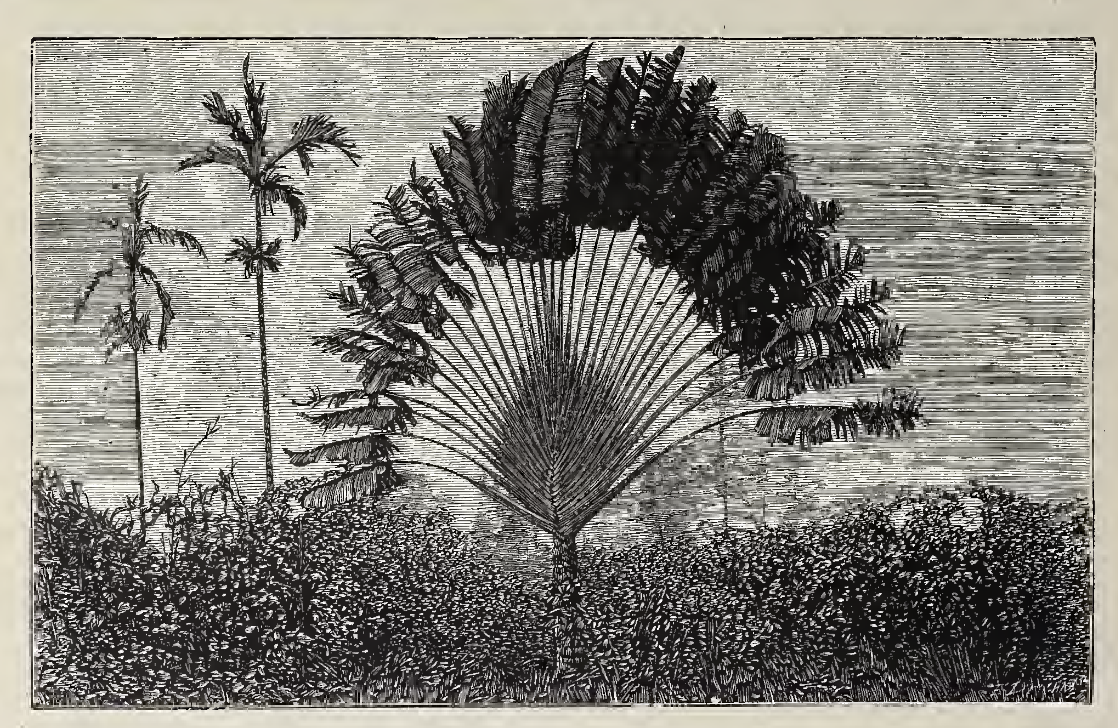
Le ravenal (*Urania speciosa*), ou arbre du voyageur, est, pour l'Asie et Madagascar, un de ceux-là; dans un siècle encore, on racontera, chez nous Européens, des histoires touchantes sur ses vertus... sans savoir bien précisément, ou du moins sans ajouter que cet arbre, qu'on représente comme une ressource admirable que la Providence a mise à la disposition des gens altérés par la chaleur tropicale du pays, pousse toujours les pieds dans l'eau, au bord des marais, des ruisseaux et des rivières, où le voyageur en question peut beaucoup plus facilement se désaltérer à son aise qu'aller percer de son couteau les vastes feuilles engaînantes du végétal, pour voir suinter quelques gorgées d'eau de rosée retenues entre elles et devenues d'une odieuse odeur et d'un goût horrible, par suite des insectes qui y sont tombés en pourriture!

Et voilà comme on écrit l'histoire... naturelle! Tout le monde connaît les fables du même genre répandues partout à propos des urnes des Nepenthès; hélas! il serait temps que l'on n'écrivît que des vérités et qu'une saine critique fît justice, une fois pour toutes, de ces redites qui encombrent la science!... Ce qui est vrai, c'est que le ravenal, l'arbre du voyageur, est certainement un des végétaux les plus utiles de l'Asie, si riche sous tous les rapports, mais précisément d'une tout autre façon que l'indique la fameuse tradition.

Le ravenal est utile par toutes ses parties : que peut-on désirer de plus? Ce végétal est une belle plante arborescente qui a le port d'un palmier, à la famille duquel il

appartient; son tronc, marqué de cicatrices, se termine par un faisceau de feuilles splendides avec un pétiole de 2 à 3 mètres de long et un limbe de 2 mètres de longueur sur 1 de largeur. Ces feuilles servent à tout.

Dépouillées de leurs côtes, ce sont des nappes, des serviettes, des assiettes, pour étendre le riz ou le servir cuit en pyramide d'un blanc de neige. Ce sont encore des cuillers pour le manger. Ce sont aussi des coupes pour boire le ranapang et l'horrible betza-betza, liqueur fermentée, formée de jus de canne à sucre mélangé de plantes amères, et dont les palais malgaches sont toujours altérés et avides. Au besoin, comme la fabrique est à bon marché, puisque l'arbre est partout et à la portée de tous, c'est dans la même feuille que le Malgache taillera l'écope au moyen de laquelle il videra sa pirogue. Comme rien n'est perdu dans ce précieux végétal, les côtes reliées entre elles sont employées à former les parois des cases dans lesquelles on habite, en se reliant aux poteaux d'angle que fournit le tronc de l'arbre lui-même. Le toit est exactement fait au moyen des mêmes feuilles fendues en long, alors que la côte en est retirée. Le déjeuner, servi à la malgache, nous attend; l'hôte nous fait signe et nous entrons.



Le ravenal ou palmier du voyageur. — Gravure tirée du Voyage de M. de Beauvoir. Plon, éditeur.

Au milieu de la salle principale de la petite habitation, sur un plancher couvert de nattes fines, l'on avait étendu d'immenses feuilles de ravenal du plus beau vert. Ces feuilles, de près de 2 mètres, remplaçaient la nappe et formaient un carré long autour duquel on avait disposé, pour les convives, des siéges malgaches, espèces d'ottomanes sur lesquelles nous nous assîmes. Au milieu de cette table, nouvelle pour nous, fut apporté un plateau également couvert de feuilles de ravenal; devant nous, de petits carrés de feuilles devaient nous servir d'assiettes et d'autres devaient remplacer les fourchettes et les verres. Il est difficile de s'expliquer comment une feuille peut s'appliquer à tant d'usages!...

Écoutons maintenant ce que dit M. de Beauvoir dans son intéressant *Voyage autour du Monde,* au milieu d'une chasse au rhinocéros, par une température tropicale indienne... « L'absence totale de rafraîchissements nous fait cruellement crier misère; la récolte des cocos a déjà été faite depuis quinze jours par les naturels, et le lait d'un seul fruit qui pend encore à l'arbre est bu avidement par gorgées également réparties. Heureusement nous trouvons bientôt un palmier dit arbre du voyageur; j'enfonce dans son tronc ma baguette de fusil, et il en coule une liqueur abondante, une sorte de sève qui vous paraîtrait atroce, mais qui, en ce climat, fut pour nous providentielle. Pendant ce temps-là, les porteurs du Régent, égarés Dieu sait où, flânent sous quelque ombrage avec du bordeaux et de l'eau de seltz. »

Mais nous n'avons pas encore tout dit : Les fleurs sont énormes; elles ont 25 centimètres de long et se montrent en longues spathes au nombre de vingt et plus; elles sont alors remplacées par des graines réunies dans des capsules ligneuses et entourées d'une couche bleu d'azur. Cette arille elle-même fournit une huile recherchée, et la chair des fruits devient une farine alimentaire que l'on prépare avec du lait! Que peut-on désirer encore, alors qu'un végétal est d'une si haute utilité? Quoi d'étonnant que la reconnaissance publique le gratifie d'une qualité de plus? — H. de L. B.

ÉCHOS DES DEUX MONDES

Une ferme, pour l'élevage des chats, vient d'être établie dans un îlot du lac Erié (Etats-Unis), par un spéculateur américain, qui a l'intention de *cultiver* les infortunés félins pour faire le commerce de leurs peaux.

—

Les travaux de percement du tunnel qui doit passer sous le fleuve Hudson et relier New-York à Jersey City ont été repris après une assez longue interruption occasionnée par un procès avec des Compagnies de chemins de fer. Ce tunnel aura 2 milles de longueur, 24 pieds de hauteur et 26 pieds de largeur. Il sera éclairé au gaz et traversé par une double voie de railways. Le percement ne sera pas achevé avant trois ans.

L'imprimeur-gérant : A. Pougin, 13, quai Voltaire, Paris.



Papillons et insectes du printemps. — Dessin de MM. Vierge et Gobin.

Une touffe de jacinthes retardataires a fleuri, à l'ombre, au bord d'un ruisseau. Un rayon de soleil, perçant à travers le feuillage, s'y arrête un instant, et, soudain, ce petit coin de terre se peuple, les acteurs entrent en scène.

Lumière et parfum! en faut-il davantage pour attirer

les papillons? Aussi le paon de jour, la belle *vanesse Io*, aux ailes occellées de pourpre et de bleu, s'est dépouillée à la hâte de son enveloppe de nymphe pour arriver première. La *vanesse Atalante*, tout en velours noir à bande orange, comme les ménestrels de tableaux gothiques de 1830, l'a distancée d'une longueur.

Puis vient, au-dessus, l'*adolias Ilia*, aux ailes brunes, en apparence, mais, en réalité, de tons aussi variés que la nacre, suivant l'angle d'incidence de la lumière, et dont la dominante est un violet argentin. A sa gauche, la coliade du souci à taches noires et orangées sur un fond jaune souci. Puis l'inévitable papillon blanc que Pallas rencontra, en Asie, en masses tellement compactes, qu'il crut voir de la neige; enfin, son congénère, le *papillon blanc de l'aubépine*.

Un tout petit argus bleu m'inquiète; ce gros frelon, qui bourdonne au-dessus, me paraît animé de mauvaises intentions à son égard. Quel dommage!

Les chenilles qui se promènent sur cette ronce donneront des *phalènes*. Pour l'instant, elles *arpentent* et se nomment *arpenteuses*.

Une autre chenille singulière, à d'autres titres, se roule dans la mousse entre le grillon et la sauterelle verte. Elle donne *peut-être* le papillon à dessins baroques qui se trouve en haut et tout à fait à gauche de la page : c'est le *Decranaura vincula*, pour l'instant aussi dépaysé qu'un hibou lâché en plein midi. Cette chenille, dis-je, donnera *peut-être* ce papillon nocturne, car, malgré l'apparence formidable que lui donnent sa grosse tête et sa queue fourchue, un tout petit insecte, un ichneumon, s'apprête à lui insinuer, entre cuir et chair, sa ponte microscopique destinée à produire une nombreuse famille de petits ichneumons, qui la dévoreront tout doucettement.

Que dire maintenant des autres insectes qui figurent dans ce groupe? Parlerons-nous du hanneton, honnête, mais vulgaire? A part ce gros cerf-volant, dont la tournure est féroce, mais dont le caractère est inoffensif, nous sommes au milieu de sacripants. Et cependant que d'invraisemblance à soutenir que cette demoiselle (*ashne tacheté*) est une affreuse carnassière, et que l'éphémère qu'elle va saisir sera peut-être la centième victime qu'elle aura dévorée depuis ce matin.

Voici trois coléoptères qui courent au bord de l'eau : le premier, le *carabe doré*, ne vit que de proie vivante et chasse à force ouverte, comme le loup; le second, le *nécrophose*, flaire les cadavres pour les enterrer, et les dévore ensuite comme l'hyène.

Quant au troisième, qui relève d'un façon menaçante son abdomen, dépourvu d'aiguillon, — il ne recule devant aucune nourriture, — on le trouve dans toutes les ordures.

Il en est de même de cet effrayant, mais peu dangereux mille-pattes (*julus guttulatus*).

Ce gros insecte ovale, qui se hisse, à force de pattes, sur ce brin d'herbe, où il ne rencontre qu'un équilibre instable, c'est encore un carnassier : la seule différence, c'est qu'il est aquatique, et les *habitants des ondes* savent ce qu'est, sous toutes ses transformations, ce *dytique bordé*.

Dirai-je les mœurs du cousin, — altéré de notre sang, — confiant sa ponte, en forme de radeau, aux hasards du courant, ou le poëme de son éclosion, semblable aux légendes chinoises?

Il y a bien encore, grimpant sur une tige graminée, le *meloë de mai*, une succédanée de la cantharide, qui laisse suinter par toutes ses jointures, sitôt qu'on la touche, une humeur nauséabonde et rouge comme du sang... Passons...

Ah! voici le *capricorne musqué!* coquet et parfumé! Pour quelques jours passés sous ce brillant costume, combien de mois sa larve a-t-elle travaillé dans l'ombre de ses galeries pour miner le vieux saule voisin?

A propos d'existences malheureuses, parlons un peu de l'*empure apauvrie*. Laide, lente, maladroite, son moyen d'existence est la chasse au vol; elle ne mange que lorsque la chasse a rendu : aussi elle est maigre, a triste figure! Connue ailleurs que dans le monde des insectes, ce sera un type facile à rendre pour celui qui voudra écrire l'entomologie sociale à laquelle Balzac avait pensé.

Après tout, pourquoi pas? si nous pouvions donner la notice biographique de chacun de nos personnages (y compris ce joli petit *rat des moissons* en train d'étrangler un lombric), nous aurions écrit un chapitre de l'histoire universelle, — ancienne, — de celle que Thomas Vireloque définissait : « mangeurs et mangés, » bien différente de la moderne, où la force prime le droit.

H. Gobin.

LA LÉGENDE DES GOBELINS

(*Fin.*)

— Il me semble que vous allez un peu loin, dis-je en interrompant le narrateur; mais si j'ai bien voulu, en reconnaissance de votre hospitalité, tenir pour authentique votre histoire du teinturier belge, je crois devoir à l'amour de la vérité de douter qu'on ait jamais pu croire d'aussi ridicules sornettes.

— Jamais! dites-vous? mais on le croit encore, et notre administration possède même dans ses archives *les minutes* des lettres qui lui ont été adressées à cette occasion. Nous n'avons qu'à ouvrir la notice si complète publiée par M. Lacordaire.

Et sortant une brochure de sa poche de côté, l'artiste me la tendit en indiquant une page :

— Lisez, me dit-il.

A la page indiquée, je lus, en effet, ce qui suit :

« Jamais, dans l'établissement, on n'a nourri d'hom- « mes d'une façon particulière, afin d'obtenir des eaux « propres à la teinture de l'écarlate. L'administration des « Gobelins a quelquefois reçu, à ce sujet, de singulières « communications. La lettre suivante existe encore dans « les archives de l'ancienne intendance :

« Je suis las de la vie, et je suis disposé, pour en « finir avec elle, à me soumettre au régime imposé aux « teinturiers des Gobelins. Pour vous donner une idée « des services que je suis en état de rendre, je dois vous « dire que je puis boire, par jour, vingt bouteilles de vin « sans perdre la raison. Si vous voulez me prendre à « l'essai, vous jugerez tout à votre aise de ma capacité. »

— C'est incroyable! m'écriai-je.

— Cela est cependant, reprit l'artiste, et je vais vous faire connaître le pendant de la sublime lettre que vous venez de lire.

C'est une missive écrite à M. le baron des Rotours, de la prison de Melun, le 17 novembre 1823.

Voici textuellement son contenu :

« Monsieur le Directeur, j'ai entendu dire plusieurs « fois que l'on admettait, dans la maison dont vous avez « la direction, des personnes condamnées à des peines « graves, afin qu'étant nourries avec des aliments irri- « tants, elles procurent sûrement l'....., liquide propre « pour les écarlates que l'on y fabrique.

« Me trouvant malheureusement condamné à la peine « capitale, je désirerais terminer ma carrière dans votre « maison; veuillez donc, monsieur, avoir la bonté de

« m'instruire s'il est vrai qu'on y admette ces sortes de « condamnés, et quelle serait la marche à suivre pour y « entrer.

« J'ai l'honneur, etc. « *Signé* : PEYROT.
« A la maison de justice. »

— C'est de plus fort en plus fort, dis-je, confondu d'étonnement.

— Attendez, voici le bouquet. Mme la comtesse du Cayla (sous le règne de S. M. Louis XVIII), nous faisant l'insigne honneur de visiter l'établissement, s'apitoya en termes très-compatissants sur le sort des condamnés à mort!

— Je me rends, dis-je, mais je ne saisis pas encore le rapport entre les fabuleux fabricants d'écarlate et ce jardin jadis couvert de ronces.

— Vous avez raison, ma parenthèse a été trop longue. Or, certain jour d'entrée, aux premiers jours de la Restauration, un Anglais vient visiter les Gobelins; mais il les visite, ainsi que bon nombre de ses compatriotes, uniquement pour pouvoir dire, de retour dans ses pénates: « Je les ai vus. »

Cet Anglais était un horticulteur passionné, et un passage du livret venait d'attirer son attention.

— Ah! ah! s'écria-t-il, ces pauvres teinturiers ont des jardins! C'est bien! c'est très-bien! je sais gré au gouvernement français de cette philanthropique mesure.

Tout en débitant ce soliloque, l'insulaire se trouva dans la grande cour, et là, juste en ce moment, se trouvait un artiste malade depuis plusieurs mois, et, par suite, d'un aspect peu réjouissant.

— *Poor devil* (pauvre diable), se dit l'Anglais; sa tristesse se comprend! Les beaux-arts, l'horticulture ellemême ne sauraient remplacer la liberté!

Et prenant un ton de commisération :

— Jardins! jardins! s'écria-t-il.

L'artiste comprend, et aussitôt il s'empresse de conduire le visiteur dans la grande allée qui divise les quatrevingts et quelques carrés formant l'ensemble de notre parterre.

Un simple coup d'œil suffit à l'insulaire pour apprécier les soins, pour ainsi dire amoureux, dont ces carrés étaient l'objet. Une larme vint mouiller sa paupière!

— Ceci ne m'étonne point, dit-il, quand l'homme n'a plus de refuge dans la société, les jardins seuls peuvent le consoler!

Et où est le vôtre? demanda-t-il à l'artiste avec le plus touchant intérêt.

— Le voici, répondit le malade en désignant le sien, lequel, par suite de son long malaise, n'avait pu être soigné, et offrait une très-piteuse apparence.

— Celui-ci n'a pu se résigner, se dit l'Anglais en soupirant.

Et il écrivit sur son calepin, cette mémorable réflexion : « *L'horticulture elle-même ne peut remplacer la liberté!* »

— Voudriez-vous, après cela, compter sur vos doigts le nombre de ceux qui croient encore que nous ne sommes qu'une collection particulière de condamnés à mort, de Papavoine, de Laeenaire, etc., dont la peine capitale a été commuée à celle des *Gobelins* à perpétuité.

— Non certes, et me voici édifié sur vos légendes.

L. B.

SCÈNES HISTORIQUES

LA MORT D'HENRI DE GUISE AU CHATEAU DE BLOIS

Le 23 décembre 1588, Henri III, éveillé dès quatre heures du matin par son huissier du Halde, s'habillait à la hâte, sortait sans bruit de la chambre de la reine et se rendait dans son cabinet.

Ce cabinet, situé au premier étage, communiquait avec le rez-de-chaussée et les appartements supérieurs au moyen d'un escalier dérobé. Mais il était séparé du grand escalier, chemin habituel des visiteurs, d'abord par la chambre à coucher de Henri III, puis par une grande salle où se réunissait habituellement le Conseil, de sorte que, pour se rendre chez le roi par ce chemin, il fallait nécessairement traverser ces deux pièces.

Henri III était fort pâle. Sa résolution d'en finir avec le duc de Guise ne l'avait point abandonné. Mais l'inquiétude, depuis minuit, le tenait éveillé, et maintenant qu'il touchait au moment décisif, il sentait défaillir son cœur et son courage.

Cependant il avançait avec précaution au milieu des ténèbres à peine dissipées par la lueur indécise de son bougeoir et en marchant sur la pointe du pied pour ne pas attirer l'attention de la reine-mère.

Il y avait de la lumière dans son cabinet. Deux personnes l'attendaient : Du Halde et le comte de Termes, l'homme envoyé par d'Épernon pour l'aider de ses conseils et le soutenir dans sa résolution chancelante.

En les apercevant, il sembla retrouver un peu de courage et d'énergie, et s'avançant vers le comte de Termes :

— Crillon est prévenu? lui demanda-t-il.

— Oui, sire, et à l'heure dite il fermera les portes du château.

— Et mes Quarante-cinq?

— Ils attendent au bas de l'escalier dérobé. Faut-il les faire monter? demanda de Termes.

— Oui, allez les chercher, répondit le roi d'une voix tremblante.

Et tandis que de Termes exécutait cet ordre, il fit quelques tours dans son cabinet. Puis, l'impatience le prenant, il saisit son bougeoir, ouvrit la porte de l'escalier dérobé, et du regard en sonda les profondeurs.

Bientôt un bruit de pas se fit entendre sur les degrés. Longnac parut d'abord, et après lui de Termes et une vingtaine de gentilshommes armés.

Le roi se rangea pour leur faire place, et à mesure que, pénétrant dans le cabinet, ils passaient devant lui :

— Marchez doucement disait il avec inquiétude. Il ne faut pas éveiller ma mère (1)!

Lorsqu'ils furent tous arrivés et que de Termes eut refermé la porte, le roi les compta du regard et s'adressant à Longnac :

— Où sont les autres? demanda-t-il.

— Dans la cour, avec Larchant, leur capitaine, répondit Longnac. Ils attendent l'arrivée du duc pour s'emparer du grand escalier. Ils l'entoureront sous prétexte de lui demander de faire revenir les États sur leur décision et le sépareront de sa suite; puis Crillon chassera toute cette valetaille dès que le duc aura pénétré dans la salle du conseil.

Un éclair de joie traversa les yeux du roi. Il semblait prendre un peu d'assurance en voyant que toutes ses mesures s'exécutaient sans encombre.

Il regarda de nouveau ses gardes qui l'examinaient avec une curiosité respectueuse, et faisant un pas de leur côté :

— Messieurs, leur dit-il avec une émotion qui faisait trembler sa voix, je vous ai fait l'honneur de vous choisir entre tous les gentilshommes de mon royaume pour vous remettre la garde de ma personne, et je me suis fié pour sa défense en votre valeur et votre fidélité. Je vous ai

(1) La reine-mère, Catherine de Médicis, logeait au-dessous des appartements du roi.

toujours traités du mieux que je l'ai pu, pensant que vous vous en souviendriez au jour du danger. Ce jour est venu. Je suis dans une telle détresse que vous êtes mon seul recours contre mes ennemis, et que je suis perdu si vous ne venez à mon aide. Puis-je compter sur vous?

— Sire, répliqua Longnac, nos épées et nos vies vous appartiennent. Vous pouvez en disposer selon votre bon plaisir.

— Oui, sire, s'écrièrent vivement tous les gentilshommes, et quoi que vous nous commandiez, nous l'exécuterons avec joie!

Le roi, de la main, leur fit signe de garder le silence, et il reprit :

— Je vous en remercie, messieurs, et je n'attendais pas moins de votre dévouement. Vous avez été jusqu'à les derniers efforts pour m'arracher la couronne et la vie. Enfin, j'en suis réduit à cette extrémité qu'il faut que l'un de nous deux meure, et que ce soit ce matin! Il va venir; qu'il sorte vivant et je suis perdu. Mais qu'il trouve ici la juste peine de son insolence, et ce pouvoir, qui m'échappait, je le ressaisis, et redevenu roi, il n'est rien que dans ma reconnaissance je ne veuille ou ne puisse faire pour vous. Mon sort dépend de vous désormais, messieurs, et le parti que vous allez prendre décidera de mon salut ou de ma ruine. Me voulez-vous venger?

La pâleur du roi, son air misérable et suppliant, sa voix brisée par l'émotion, tout, dans cette scène, jusqu'à ces précautions dont il s'entourait et qui trahissaient si clairement sa faiblesse et son abandon, frappa ces imaginations gasconnes et les enflamma.



Assassinat du duc de Guise. — Gravure extraite de l'*Histoire de France populaire* (1).

présent mes obligés; mais ce jour me fera le vôtre, car je suis perdu si je ne sors de la misérable position où l'on m'a mis. Les derniers lambeaux de pouvoir qui me restent, on me les arrache; l'homme et le roi sont en ma personne chaque jour également insultés. Prisonnier dans ma maison, je n'y puis faire un pas sans qu'on l'épie; je n'y puis dire un mot sans qu'il ne soit aussitôt répété à mes ennemis et envenimé par la haine. Mes serviteurs, mes parents eux-mêmes ne sont plus à moi, et vous, messieurs, ma dernière espérance, on vous a cassés parce que vous me restiez fidèles.

... Tout l'annonce, le duc de Guise a résolu de tenter

Saisis à la fois de colère et de pitié, ses gardes l'entourèrent, et avec ces bruyantes démonstrations auxquelles s'abandonnent les caractères méridionaux quand ils sont vivement surexcités, ils l'accablèrent de protestations de dévouement et de fidélité, parlant tous à la fois et le pressant à l'étouffer.

Périac, l'un d'eux, alla même, dans son enthousiasme, jusqu'à frapper de la main la poitrine du roi en criant avec son accent gascon :

— Cap de jou! sire, je bous le rendrai mort!

Très-joyeux de l'enthousiasme et de la résolution de ses gardes, mais fort effrayé du tapage qu'ils menaient, le roi cherchait vainement à les apaiser.

— Je vous crois, messieurs, je vous remercie, disait-il. Mais moins de bruit, pour Dieu! moins de tapage, où ma mère va s'apercevoir qu'il se passe ici quelque chose d'extraordinaire et faire manquer tous nos plans en prévenant le duc.

Lorsqu'avec l'aide de Longnac il eut calmé l'ébullition

(1) Henri Martin. — *Histoire de France populaire.* L'ouvrage complet, illustré de plus de 1,100 gravures dessinées par Philippoteaux, Bayard, de Neuville, Férat, Thorigny, Rousseau, Clerget, etc., gravées par les meilleurs artistes, est publié en 6 volumes grand in-8o jésus. — Le 1er comprend les temps primitifs jusqu'en 1493. — Le 2e, de 1493 à 1672. — Le 3e, de 1672 au 21 septembre 1792. — Le 4e, de 1792 à juin 1801. — Le 5e, de 1801 à 1832. — Le 6e et dernier volume est sous presse.

(Furne, Jouvet et Ce, éditeurs.)

de ces têtes exaltées, il fit ranger ses gardes pour les passer en revue.

Huit seulement en avaient apporté, Longnae n'ayant rien dit à ses gardes des projets du roi. Mais c'étaient les



Les pauvres d'Orihuela (Espagne).

— Le temps presse, messieurs, dit-il. Cinq heures vont sonner; il faut prendre nos dispositions. Qui de vous a des poignards?

hommes les plus sûrs et les plus résolus de la bande.

Le roi les prit à part, et appelant M. de Nambu, l'huissier de son cabinet :

— Nambu, lui dit-il, vous vous tiendrez à la porte de la salle du conseil et ne laisserez passer personne sans mon ordre exprès. Ces messieurs, ajouta-t-il en montrant Longnac et les huit gentilshommes armés de poignards, resteront avec vous dans ma chambre à coucher.

Et après les y avoir menés lui-même, et leur avoir fait quelques recommandations à voix basse, il rentra dans le cabinet.

Faisant signe alors au reste des gardes de le suivre dans l'escalier dérobé, il les conduisit à l'étage supérieur où se trouvaient des cellules préparées pour des capucins. Puis les leur montrant :

— Vous allez demeurer là, messieurs, dit-il, et vous y tenir cachés. Quelque bruit qui se fasse, ne bougez si je n'appelle. Mais dès que vous entendrez ma voix, accourez en hâte, car j'aurai dans ce cas un pressant besoin de vos épées.

Et lorsqu'il les eut lui-même introduits et enfermés dans les cellules, il redescendit dans son cabinet.

Au même instant le Gascon La Bastide, une lame de première force, et son Corse Ornano, arrivaient par l'escalier dérobé. Le roi les avait fait mander, voulant les avoir auprès de sa personne en cas d'accidents imprévus. Aussi les accueillit-il avec de grandes démonstrations d'amitié.

— Je vous garde ici, messieurs, et si le duc échappait à Longnac et pénétrait jusqu'à mon cabinet, je compte sur vous pour me défendre.

— Soyez tranquille, sire, dit Ornano en souriant. Si le duc échappe à Longnac, il ne nous évitera pas, nous!

Et il se mit tranquillement à causer avec de Termes qui n'était pas sorti du cabinet, voulant jusqu'à la fin demeurer près du roi pour le raffermir si sa résolution venait à chanceler.

(*A continuer.*) Ernest FALIGAN.

EN ESPAGNE

—

LES PAUVRES D'ORIHUELA (MURCIE)

Nous disions récemment que la mendicité revêtait en Italie, et à Rome surtout, toutes les formes imaginables (1). Il en est malheureusement de même en Espagne.

La province de Murcie, où règne le castillan, est, avec la Catalogne, une véritable Afrique espagnole. Le ciel n'y verse de pluies qu'en automne et au printemps; le climat n'y subit point de brusques variations et le palmier croît en pleine forêt près d'Alicante.

« Dans toute cette région, dit M. O. Reclus, l'irrigation fait des merveilles; à côté des *campos secanos*, champs brûlés, arides, jaunâtres et comme morts, éclatent la fécondité, la fraîcheur et la vie dans les *huertas*, champs arrosés, jardins maraîchers, jardins fruitiers, riz, céréales, vignes, mûriers, olivettes. De la plaine où fut Sagonte, aujourd'hui Murviedro, jusqu'aux limites de la province d'Alicante, le Turia ou Guadalaviar (10 mètres cubes par seconde à l'étiage), et le Jucar (24 à 32 mètres) font la fameuse huerta de Valence.

« Des dérivations du rio Segura (10 mètres cubes) procède la huerta de Murcie et d'Orihuela, moins fameuse quoique non moins opulente. Murcie, qui compte 50,000 habitants, est entourée d'admirables jardins ombragés et borde le lit du rio Segura, fleuve augmenté du Mundo, torrent superbe par la grandeur du cirque où il naît et par l'éventrement des rochers qui le transmet à la vallée du Segura. On y adore Dieu le Père, Jésus et la Vierge, et l'on y vénère les saints au lieu d'y invoquer le prophète; les gutturales arabes y ont disparu devant les sonorités pompeuses de l'espagnol; enfin le chemin de fer siffle à ses portes dans son voyage entre les plaines de la Manche et l'héritière du grand nom de Carthage, la dormante Carthagène, port vide au bord d'une magnifique échancrure du littoral. Sauf ces trois changements, l'indolente Murcie a peu varié depuis les Maures, comme d'ailleurs la plupart des bourgs de huerta : « Si Adam revenait sur terre, il ne reconnaîtrait qu'une ville et cette « ville est Murcie. »

La chaleur du climat et la fertilité du sol ne sont que trop fréquemment deux puissants éléments dont la paresse se sert pour engendrer l'imprévoyance, l'insouciance et la mendicité dans ces magnifiques contrées. Mais il y a fagots et fagots, il y a aussi mendiants et mendiants, et les pauvres espagnols ne ressemblent en rien aux pauvres de Paris. A Orihuela (Murcie), la misère porte des guenilles pittoresques; le sombrero roussi par le chaud soleil et déchiqueté par les morsures de l'usure, abrite des figures au galbe le plus pur, retraçant encore les lignes aristocratiques des races maures. La mante dont s'enveloppent les femmes rappelle un peu le burnous des Arabes, qui, jusqu'en 1266, possédèrent le pays, et dont plusieurs s'y maintinrent jusqu'aux temps d'Isabelle la Catholique et de Ferdinand.

La fierté des dominateurs africains a laissé encore des traces dans ces descendants dégénérés, qui s'enveloppent poétiquement dans leurs manteaux troués, se drapent en hidalgos pour parler d'amour et promener leurs doigts brunis par le hâle sur les cordes d'une guitare poussive.

Le seuil de la maison que reproduit notre gravure raconte à lui seul l'histoire du pays : une image de saint, placée à l'angle d'une de ces demeures orientales que leur vétusté a données pour asile aux mendiants, — une civilisation catholique incrustée de mauresque. Les pauvres, il est vrai, n'abusent pas de la vie à domicile, car le ciel de Murcie est d'une clémence à désespérer les propriétaires les moins exigeants. — V.-M.

(1) *Mosaïque*, année 1878, page 75.

NOTES ET IMPRESSIONS

—

MAISON A VENDRE

(Suite et fin.)

— Ainsi vous êtes veuve.

— Oui, mon mari est mort me laissant avec sa fortune le culte de sa mémoire. Quoiqu'il fût beaucoup plus âgé que moi, il était encore vert, mais une maladie incurable l'a cloué sur son lit et je l'ai soigné avec un dévouement que son attachement presque paternel me rendait facile. Vous rappelez-vous l'époque où je quittai le pays pour associer mon avenir au sien? Ma famille me pressant d'accepter un mariage qui m'assurait une aisance inespérée, je vous consultai, vous, dont j'avais appris de bonne heure à apprécier les conseils.

— Il est des conseils qu'on ne sollicite que lorsqu'on a déjà fait son choix.

Cette réponse fut faite avec un accent de tristesse dont il chercha ensuite à détruire l'impression en prenant un langage insouciant et dégagé. Elle ne parut pas remarquer ce changement et l'interrogea sur lui-même.

— Les jours ont, répondit-il, succédé pour moi aux jours sans que le précédent différât de celui qui le suivait.

— C'est l'histoire des peuples heureux.

— Et aussi celle des hommes qui passent sans provoquer l'attention et l'intérêt.

Elle poursuivait l'entretien avec aisance, lui se tenait sur ses gardes et réagissait contre l'impression mélancolique à laquelle il avait été sur le point de se laisser aller; mais il avait beau chercher à se défendre contre les surprises et affecter une attitude impassible, au bout de quelques instants elle avait pénétré les replis les plus secrets de son cœur, elle savait ce qu'il y avait eu de tristesse résignée dans cette âme naïve et exempte d'amertume. Elle était touchée de cette réserve, de cette fierté délicate avec laquelle il dissimulait sa blessure et ses regrets; pas une de ses paroles ne trahissait l'irritation, il ne laissa échapper aucune allusion qui ressemblât à un reproche; il ne lui avait rien dit, et cependant il n'avait rien à cacher à la perspicacité de la jeune femme.

— Ce soir je soupe chez mon oncle, dit-elle, je compte que vous y viendrez.

Il voulut refuser.

— Me gardez-vous rancune? j'ai un service à vous demander, l'attendrai-je vainement de vous?

Cette considération le décida. Il la reconduisit et elle avait déjà depuis longtemps tourné la rue qu'il était encore à la même place, fixant un regard rêveur sur l'endroit où elle avait disparu.

L'oncle de Mme Desbarres était un humble fruitier de la rue Saint-Melaine; sa nièce avait à plusieurs reprises cherché à lui assurer une aisance qui lui aurait permis de se retirer, il avait toujours refusé, comprenant qu'on ne rompt pas impunément avec de vieilles habitudes. Le dernier repas de la journée se faisait chez lui, comme dans toute la classe ouvrière de Rennes à une heure avancée de la soirée, il faisait nuit noire lorsque Paul Pringaut entra dans la boutique du fruitier, celui-ci lui fit l'accueil le plus cordial, et l'invita à s'asseoir en attendant l'arrivée de sa nièce.

Sur une nappe d'une blancheur irréprochable, des assiettes grossièrement coloriées et des couverts d'étain attendaient les convives. Le fruitier causait avec une bonhomie narquoise lorsque la porte de la cuisine s'ouvrit et Mme Desbarres parut les mains chargées d'une soupière fumante. Au lieu de son élégant costume elle portait la robe d'indienne et le bonnet de l'artisane.

— Que veut dire cela? s'écria Pringaut?

— Vous m'avez aujourd'hui accueillie presque comme une étrangère, j'ai pensé que ce costume sous lequel vous m'avez connue autrefois nous aiderait à rompre la glace. C'est votre mère qui m'a appris à faire la soupe aux choux vous me direz si j'ai bien profité de ses leçons.

Elle donna l'exemple d'un aimable enjouement, évoquant les uns après les autres les souvenirs du temps où ils jouaient avec l'aimable insouciance de la jeunesse. Les scènes joyeuses de leur enfance pauvre revivaient dans son langage vif, coloré, qui reproduisait jusqu'aux expressions dont ils se servaient autrefois. Il se laissait aller lui même au charme de cette évocation et retrouvait sa gaieté naturelle. Par une transition habilement ménagée, elle en vint à parler de son mariage, dont un mot qui n'avait pas été prononcé aurait pu empêcher l'accomplissement.

— Dieu me garde, dit-elle, de prononcer un mot qui puisse froisser la mémoire de celui dont je porte le nom. Il fut toujours pour moi d'un attachement et d'une sollicitude inaltérables, mais parfois ma pensée se reportait vers mon pays natal, et je ne pouvais me défendre d'un retour mélancolique vers le passé. Il s'en apercevait sans s'en étonner ni s'en plaindre. Quelques jours avant sa mort, j'étais près de son lit, il me prit la main et me dit :

— Une partie de votre jeunesse s'est passée au chevet d'un malade; au lieu de la riante existence que j'aurais voulu vous procurer, je n'ai pu vous donner que la tâche autère d'une sœur de charité; mon cœur est reconnaissant plus que je ne pourrais vous le dire, mais, quand ma dernière heure aura sonné, une brillante perspective s'ouvrira encore devant vous, les regrets que je vous laisserai ne doivent pas vous condamner à un éternel isolement, il faudra vous remarier.

Je voulus protester, il m'arrêta.

— Ne vous enchaînez pas par une promesse imprudente, il en doit être ainsi.

Je ne le pensais pas et la solitude n'avait rien qui m'effrayât. Je suis revenue, je vous ai retrouvé dans cette maison qu'il vous serait douloureux de quitter, jamais je ne me résignerai à vous infliger ce chagrin, et cependant moi aussi je me suis prise de passion pour elle. Mon oncle, n'y aurait-il pas moyen de tout concilier?

— M'est avis, répondit le fruitier, que le moyen existe mais il faudrait que M. Pringaut nous aide un peu.

Ce dernier avait les larmes aux yeux; les sentiments qui subsistaient toujours dans son âme résignée à l'état de regrets mélancoliques avaient repris toute leur énergie, il saisit la main de son amie d'enfance et la pressa dans la sienne.

— Hortense, dit-il, vous avez compris tout ce qu'il y avait dans mon cœur d'affection pour vous, je n'aurais jamais osé vous l'avouer, mais si, après vous avoir retrouvée, il m'avait encore fallu m'éloigner de vous, jamais je ne me serais consolé.

— Allons, mes enfants, dit le fruitier, buvons à votre prochain mariage.

— A propos, reprit Mme Desbarres, vous me présenterez votre filleule, qui est aussi un peu la mienne, puisque vous lui avez donné mon nom.

Louis Collas.

LES PAPIONS

On réunit, sous le nom de *papions*, deux espèces voisines de cynocéphales qui vivent sur les côtes ouest de l'Afrique : ce sont le *mandril* et le *dril*, tous deux remarquables parmi les singes cynocéphales par l'état rudimentaire de leur queue. Les papions, au reste, sont connus depuis longtemps, puisque William Smith, en 1744, les décrit très-bien dans son *Voyage en Guinée*. Topfel pense que c'est le mandril qui est l'*arctocyon, ours-chien* des anciens, dont on a longtemps relégué l'existence au rang des fables. A ce propos, il n'est point inutile de remarquer que pendant tout le moyen âge et une bonne partie de l'époque moderne, il a été de mode de se moquer des connaissances géographiques et zoologiques des anciens. De nos jours, une étude plus approfondie de ces prétendues fables nous montre que les anciens connaissaient beaucoup mieux l'Afrique, entre autres, que nous ne la connaissions au moyen âge, et que si quelqu'un avait droit à se moquer de l'autre, ce n'étaient pas les derniers venus.

Le mandril est peut-être le plus hideux de tous les singes, et, parmi les cynocéphales, ce n'est pas peu dire! Au surplus, c'est un cynocéphale des forêts, tandis que la plupart des autres espèces sont exclusivement des singes de montagnes et de rochers. Le mandril ne quitte encore que trop souvent ses forêts pour visiter les colonies voisines et y exercer ses ravages avec une force incroyable et une cruauté inouïe, se rendant extrêmement redoutable pour l'homme qui habite les mêmes régions que lui.

Vigoureux et trapu, couvert de poil roide et hérissé brun foncé, les fesses dénudées sont rouges, enveloppées de bleu et d'orange; le nez rouge vif, le museau brun-clair sillonné de rides profondes; les oreilles et les mains sont jaunes... Certes ce portrait n'est pas engageant! mais l'expression de la figure est encore plus repoussante!...

« Son regard, son cri, sa voix, dit Cuvier, annoncent l'impudence des passions les plus bestiales : la nature semble avoir voulu nous montrer en lui l'image du vice dans toute sa laideur. »

Parmi tous les cynocéphales, les plus intraitables de tous les singes, le mandril est sans contredit le plus sauvage; aussi personne n'a apprivoisé un mandril et tous deviennent excessivement dangereux en vieillissant. Cependant c'est un des singes qui vit le mieux et le plus longtemps dans nos climats.

Ce qui est curieux, c'est que ces mandrils féroces se montrent beaucoup plus jaloux encore de leurs gardiens que tous les autres cynocéphales, et les mâles sont encore bien plus jaloux des femmes qui s'occupent quelquefois d'eux, entrant en fureur si un homme caresse ou fait semblant de caresser une de leurs amies.

On mit une fois, au Jardin des Plantes d'ici, cette passion à profit pour faire rentrer dans sa cage un mandril qui s'en était échappé et mettait le jardin à feu et à sang, blessant les gardiens et n'écoutant aucune appellation. Au fond de sa cage se trouvait une petite porte derrière laquelle se plaça la jeune fille de l'un des gardiens, de manière que le mandril pût bien la voir; alors un des gardiens s'approchant d'elle fit semblant de l'embrasser. Le mandril bondit vers le gardien dans l'intention de le mettre en pièces, traversa la cage sans penser à rien, et fut tout étonné, quand la porte retomba derrière lui, de s'être laissé prendre au piége. Je laisse à penser si un animal aussi vindicatif que lui en voulait au gardien qui avait été cause de sa mésaventure!



Les papions.

Pour que rien ne manque au portrait du papion, n'oublions pas qu'il se grise de bière et de vin toutes les fois qu'il en trouve l'occasion, et que, dans cet état, il est encore plus hideux, si c'est possible, que dans son état ordinaire. Agile malgré ses formes lourdes, le mandril grimpe volontiers aux arbres les plus élevés, surtout quand des fruits sucrés l'y attirent.

On prendrait volontiers le dril, l'autre papion, pour un petit mandril, mais son museau n'a pas de rides, son pelage est plus vert et son visage plus noir. Il ne vaut pas mieux que l'autre dont il semble une réduction, et vient souvent en Europe dont il supporte également bien le climat. — H. de L. B.

L'imprimeur-gérant : A. Pougin, 13, quai Voltaire, Paris.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1878



Le groupe de Charlemagne, par Louis Rochet.

Parmi les groupes de sculpture qui figurent à l'Exposition universelle de cette année, on peut citer tout d'abord le *Charlemagne* de Rochet.

Ce groupe en bronze, dont nous donnons le dessin, a paru pour la première fois, en plâtre, à l'Exposition de 1867. Son auteur est mort depuis, tout récemment, laissant une œuvre personnelle et d'une incontestable puissance.

Louis Rochet, né à Paris, en 1813, était élève de Dantan, de Ramey et de David d'Angers.

Si la manière vigoureuse et énergique de ce dernier maître se révèle dans le *Charlemagne*, on la trouve à un degré bien plus fidèle encore dans la statue de *Guillaume le Conquérant*, érigée à Falaise : conception hardie, fougueuse et d'une étonnante originalité. Le *Bonaparte à Brienne*, au contraire, que possède le Musée des souverains, se rapproche davantage du sentiment des deux premiers maîtres, et n'en reste pas moins exact et moins vrai. C'est la qualité dominante de Rochet que cette compatibilité des deux expressions permanentes de son tempérament, celui d'un penseur à la fois historien et poëte et restant cependant toujours dans une note d'équilibre parfait.

Nous ne parlerons que pour mémoire de sa statue de *Dom Pedro II*, de son *monument de l'Indépendance* du Brésil, œuvres perdues pour nous, puisqu'elles appartiennent à l'Amérique. Elles valent qu'on les mentionne, parce qu'elles résument avec celles citées plus haut le talent de Rochet qui, d'ailleurs, a énormément produit, tout en se livrant à des travaux d'un autre genre. Rochet professait le tartare et le mandchou à l'École des langues orientales ; et non pas pour en faire seulement l'objet d'une étude circonscrite, mais comme un linguiste passionné, puisant dans cet ordre d'idées une exactitude remarquable à con-

cevoir et trouvant dans la statuaire, pour exprimer ses conceptions, une ressource pleine de grandeur et de caractère.

Lorsqu'on se trouve en face du *Charlemagne* exposé dans le pavillon du palais du Champ de Mars, proche de l'avenue de La Bourdonnaye, on se prend à rêver et l'esprit se trouve brusquement reporté de dix siècles en arrière, à cette grande époque qui compte parmi les plus glorieuses de notre histoire.

L'emplacement du groupe a été, d'ailleurs, on ne peut mieux choisi. La lumière tombant d'en haut donne une étrange vigueur à toutes les parties de l'œuvre, faisant brillamment ressortir les reliefs du bronze et donnant en même temps une grande force aux ombres et aux parties profondes. Elle est distribuée d'une façon assez parcimonieuse pour ne se porter que sur les points qui doivent attirer le regard, produisant de la sorte un effet saisissant.

Charlemagne est à cheval, la couronne en tête, vêtu de la cotte de mailles et couvert du manteau royal. Sa main gauche repose sur le pommeau de sa large épée, pendant que la droite maintient son coursier impatient. La figure ne respire ni l'ivresse du triomphe, ni l'orgueil de la puissance; elle est calme, pleine de grandeur et de majesté. De chaque côté du cheval sont placés deux guerriers, Roland et Roger, qui tiennent l'animal par la bride. L'expression de leurs physionomies contraste vivement avec celle du monarque; les têtes, fièrement relevées, portent l'empreinte du défi et de l'orgueil du succès. Dans l'empereur, on sent le grand souverain, grand guerrier et aussi grand protecteur des lettres, des sciences et des arts, tandis que ses deux compagnons sont bien le type vrai de ces indomptables Francs qui venaient de faire crouler l'empire des Gaules sous le poids de leur épée.

Il eût été impossible de personnifier mieux le caractère de l'époque que l'a fait Rochet dans ces trois figures, fondues, d'ailleurs, par de véritables artistes, MM. Thiébault frères. Le *Charlemagne* sorti de leurs ateliers est, après la statue de la *Liberté* destinée à l'Amérique, l'œuvre la plus importante qui ait jamais été coulée en bronze, et nous ne croyons pas que l'exécution de la statue de Bartholdi ait présenté de plus grandes difficultés que le groupe de Rochet. Celui-ci occupe une superficie de 12 mètres carrés; sa hauteur est de plus de 6 mètres et son poids total atteint 25,000 kilogrammes. Le piédestal qui le supporte n'a pas moins de 12 mètres d'élévation et figure un diadème impérial dont le groupe occupe la partie centrale supérieure.

La ville de Paris laissera-t-elle partir pour l'étranger l'œuvre magistrale de Rochet? Ce monument, élevé à une de nos gloires nationales, devrait rester en France.

L. Sevin.

SCÈNES HISTORIQUES

LA MORT D'HENRI DE GUISE AU CHATEAU DE BLOIS

(Suite et fin.)

A six heures et demie tous ces préparatifs étaient achevés. Il faisait toujours nuit, et le conseil ne devait se réunir qu'entre sept et huit heures. Le roi, ne sachant de quelle manière occuper son attente et dévoré par l'impatience, se promenait à grands pas dans le cabinet, échangeant parfois un mot rapide avec de Termes ou bien avec son secrétaire Révol, arrivé sur ces entrefaites, et le reste du temps demeurant plongé dans de sombres réflexions.

Quelquefois il entr'ouvrait la porte de sa chambre à coucher, et avançant la tête :

— Surtout n'allez pas vous faire blesser, disait-il à ses gardes. Un homme de cette taille-là peut se défendre, et s'il vous arrivait malheur, j'en serais désolé.

Ou bien il leur donnait des conseils sur la manière de surprendre le duc et de le frapper.

Vers sept heures et demie, avec les premières lueurs du jour, les membres du conseil commencèrent à paraître. Le jour était fort sombre et une pluie fine et glaciale tombait depuis six heures...

Bientôt le conseil se forma, et le roi, voyant que le duc tardait, fut pris de vagues appréhensions. De Termes réussit d'abord à les calmer. Mais lorsque huit heures sonnèrent, et que le conseil, las d'attendre Henri de Guise, se mit à délibérer sans lui, son inquiétude passa toutes les bornes.

Pourquoi le duc s'attardait-il? Était-ce défiance de sa part, et avait-il cru prudent de ne pas assister à ce conseil où le roi l'avait pressé de venir? Ou bien avait-il enfin écouté les avis qu'on lui donnait de toutes parts et pris secrètement la fuite?

Cependant le duc de Guise, au moment même où le roi s'inquiétait si fort de son absence, sortait de son appartement et se rendait au conseil...

Prévenu par un domestique de l'arrivée du duc, le roi se tourna vers Révol, et d'une voix à peine distincte, malgré ses efforts pour l'affermir :

— Allez dire à M. de Guise que je l'attends et qu'il vienne me parler dans mon cabinet, lui dit-il.

Révol sortit aussitôt. Mais un instant après il rentrait, et si pâle que le roi pâlit lui-même et s'écria :

— Pour Dieu! Révol, qu'avez-vous?

— Il n'y a pas de mal, sire, se hâta de répondre Révol. C'est votre huissier qui refuse d'ouvrir si Votre Majesté n'en donne l'ordre elle-même.

Le roi soupira d'un air soulagé.

— J'y vais, dit-il. Mais comme vous êtes pâle, Révol! Votre figure va nous trahir. Frottez-vous les joues et tâchez de reprendre assurance.

Puis, ouvrant doucement la porte de son cabinet, il fit un signe à M. de Nambu. Un instant après Révol entrait dans la salle du conseil...

Il transmit le message d'Henri III au duc de Guise et se retira.

Le duc se leva sur le champ et pénétra dans la chambre à coucher du roi, où Longnac l'attendait avec ses huit gardes.

Longnac, assis sur un bahut, ne prit pas la peine de se lever. Mais ses gardes s'avancèrent vivement à la rencontre d'Henri de Guise, et tandis qu'il traversait la pièce pour gagner la porte du cabinet, ils l'accompagnèrent comme pour lui faire honneur.

A deux pas de la porte, pensant qu'ils lui voulaient adresser une requête, le duc, par un geste dont il avait l'habitude, prit sa barbe de la main droite et se tourna de leur côté.

Montsériac, le garde le plus proche, s'imagina qu'il faisait ce mouvement pour prendre du champ et se mettre en défense, et le voulant prévenir, il tira vivement son poignard et lui porta un coup furieux dans la poitrine en criant (1) :

— Ah! traître, tu en mourras.

Ce fut le signal. Avant que le duc ne fût revenu de la surprise où l'avait jeté cette brusque attaque, tous les gardes avaient dégaîné et s'étaient rués sur lui. Longnac

(1) Voir page 156.

lui-même avait sauté de son bahut et tiré son épée. Il animait ses hommes du geste et de la voix. Soin inutile, car ils avaient assailli le duc tous à la fois, se poussant les uns les autres pour mieux l'approcher, et se disputant le triste honneur de lui porter le coup mortel.

Pendant quelques instants ils formèrent un groupe confus et animé d'un mouvement furieux, du sein duquel émergeait, au milieu des bras levés et des poignards, la haute stature d'Henri de Guise et sa figure pâle, mais demeurée devant la mort intrépide et calme.

Puis, les gardes qui n'avaient pu l'approcher ayant reculé pour laisser le champ libre à leurs compagnons, un peu d'ordre se fit dans cette mêlée, et la lutte se dessina.

L'un, Des Affravate, s'était jeté aux jambes du duc et cherchait à le renverser. Un autre, de Sémalens, le frappait au même instant par derrière d'un coup de poignard dans le haut de la poitrine. D'autres cherchaient à lui saisir les bras.

Se sentant frappé, le duc s'écria :

— Eh! messieurs, messieurs, que faites-vous? Quelle trahison!

Puis, d'un mouvement brusque, il essaya de se dégager et de saisir son épée. Mais dans le désordre de la lutte elle s'était embarrassée dans son manteau, et avant qu'il pût la tirer, Longnac, s'avançant, lui lançait traîtreusement un coup de dague dans les reins.

En même temps, et toujours par derrière, car pas un de ces assassins n'osait affronter son regard, Périac lui enfonçait son poignard dans le corps.

Atteint de ce double coup, le duc cria : Mon Dieu! miséricorde! Et bien qu'il perdît son sang par plusieurs blessures mortelles, il eut encore la force de se raidir contre l'étreinte des assassins cramponnés à ses vêtements, et les jambes prises, les bras saisis, par un suprême effort, il les traîna en chancelant jusqu'à l'autre extrémité de la chambre.

Puis il poussa un grand cri, et tomba, râlant, au pied du lit du roi.

Ce roi qui, pendant qu'on assassinait pour son compte, se tenait lâchement caché dans son cabinet, écoutait dans des transes mortelles le bruit de la lutte, et n'en perdait pas un cri, pas un mouvement.

Il ne se sentit revenir un peu de sang et de courage au cœur qu'après avoir entendu la lourde et pesante chute de ce corps agonisant. Alors il s'avança d'un pas oblique et incertain jusqu'à la porte, et l'entre-bâillant avec précaution, il glissa dans la chambre sa face livide et décomposée, face d'hyène effarée qu'attire l'odeur du sang. Puis, d'une voix étranglée par la peur :

— Est-ce fini? demanda-t-il.

— Oui, sire, répliqua joyeusement Longnac, et vous pouvez entrer...

Alors Henri souleva la portière, et apercevant le duc étendu sur le parquet, au pied du lit, il entra dans la chambre.

Toutes les personnes qui lui tenaient compagnie dans son cabinet s'y précipitèrent à sa suite.

Le roi s'était approché lentement, et avec une visible terreur, de ce corps agité des dernières convulsions de l'agonie :

— Fouillez-le! dit-il à M. de Beaulieu, l'une des personnes présentes.

Et tandis que Beaulieu visitait ses poches, où l'on trouva seulement une bourse contenant douze écus d'or et un billet où il avait écrit : « Pour entretenir la guerre en France, il faut sept cent mille livres tous les mois », Henri de Guise, qu'un reste de vie animait encore, sembla protester contre cet outrage. Sa tête se souleva et ses yeux hagards et déjà voilés par les ombres de la mort s'entr'ouvrirent.

— Monsieur le duc, lui dit Beaulieu, pendant que vous avez encore votre connaissance, demandez pardon à Dieu et au roi.

Les lèvres du duc s'agitèrent comme pour parler, mais un rauque et profond soupir, dernier râle d'agonie, fut sa seule réponse, et sa tête retomba sur le parquet, inanimée. Il avait cessé de vivre.

En voyant son ennemi se redresser, Henri III avait fait un pas en arrière. Se rapprochant alors et mesurant du regard ce puissant cadavre, d'où la vie semblait ne s'être retirée qu'à regret :

— Qu'il est grand! dit-il. Encore plus que de son vivant...

Et une joie si vive le saisit, à la pensée de son triomphe inespéré, que dans ce transport, où la haine aiguisait le plaisir, il eut, dit-on, un lâche et ignoble mouvement. Du pied il frappa le cadavre d'Henri de Guise au visage.

Puis, repassant dans son cabinet, tandis que Beaulieu jetait un manteau sur le corps du duc et que de Termes courait prévenir les gardes enfermés dans les cellules :

— Qu'on me cherche Villequiez, dit-il... Mais Mme ma mère sera sans doute charmée d'apprendre cette belle et grande nouvelle, ajouta-t-il d'un ton moitié joyeux, moitié ironique. Avant tout, il faut que j'aille la lui porter...

Et par l'escalier dérobé, il gagna rapidement la chambre à coucher de la reine mère.

Ernest Faligan.

. . . .

Ces lignes émouvantes sont détachées d'un roman historique, la *Nièce du Balafré*.

L'auteur a suivi dans ce récit de la mort du duc de Guise la relation empreinte d'un grand caractère de sincérité, faite par Miron, que l'on peut considérer comme un témoin oculaire, et les dépositions des témoins entendus dans l'enquête faite à la poursuite de la duchesse de Guise.

Du reste, tous les détails de cet événement si dramatique sont bien connus, et M. Vitet les a racontés dans son livre, les *Etats de Blois*, avec autant de mouvement et de vie que d'érudition. — M.

LE MARIAGE DU LIEUTENANT LARÉ

NOUVELLE

Dès le début de la campagne, le lieutenant Laré prit aux Prussiens deux canons. Son général lui dit : « Merci, lieutenant, » et lui donna la croix d'honneur.

Comme il était aussi prudent que brave, subtil, inventif, plein de ruses et de ressources, on lui confia une centaine d'hommes, et il organisa un service d'éclaireurs qui, dans les retraites, sauva plusieurs fois l'armée.

Mais, comme une mer débordée, l'invasion entrait par toute la frontière. C'étaient de grands flots d'hommes qui arrivaient les uns après les autres, jetant autour d'eux une écume de maraudeurs. La brigade du général Carrel, séparée de sa division, reculait sans cesse, se battant chaque jour, mais se maintenait presque intacte, grâce à la vigilance et à la célérité du lieutenant Laré, qui semblait être partout en même temps, déjouait toutes les ruses de l'ennemi, trompait ses prévisions, égarait ses hulans, tuait ses avant-gardes.

Un matin, le général le fit appeler.

— Lieutenant, dit-il, voici une dépêche du général de Lacère qui est perdu si nous n'arrivons pas à son secours demain au lever du soleil. Il est à Blainville, à

huit lieues d'ici. Vous partirez à la nuit tombante avec trois cents hommes que vous échelonnerez tout le long du chemin. Je vous suivrai deux heures après. Étudiez la route avec soin; j'ai peur de rencontrer une division ennemie.

Il gelait fortement depuis huit jours. A deux heures, la neige commença de tomber; le soir, la terre en était couverte, et d'épais tourbillons blancs voilaient les objets les plus proches.

A six heures le détachement se mit en route.

Deux hommes marchaient en éclaireurs, seuls, à trois cents mètres en avant. Puis venait un peloton de dix hommes que le lieutenant commandait lui-même. Le reste s'avançait ensuite sur deux longues colonnes. A trois cents mètres sur les flancs de la petite troupe, à droite et à gauche, quelques soldats allaient deux par deux.

La neige, qui tombait toujours, les poudrait de blanc dans l'ombre; elle ne fondait pas sur leurs vêtements, de sorte que, la nuit étant obscure, ils tachaient à peine la pâleur uniforme de la campagne.

On faisait halte de temps en temps. Alors on n'entendait plus que cet innommable froissement de la neige qui tombe, plutôt sensation que bruit, murmure léger sinistre et vague. Un ordre se communiquait à voix basse, et, quand la troupe se remettait en route, elle laissait derrière elle une espèce de fantôme blanc debout dans la neige. Il s'effaçait peu à peu et finissait par disparaître. C'étaient les échelons vivants qui devaient guider l'armée.

Les éclaireurs ralentirent leur marche. Quelque chose se dressait devant eux.

— Prenez à droite, dit le lieutenant, c'est le bois de Ronfé; le château se trouve plus à gauche.

Bientôt le mot : « Halte! » circula. Le détachement s'arrêta et attendit le lieutenant qui, accompagné de dix hommes seulement, poussait une reconnaissance jusqu'au château.

Ils avançaient, rampant sous les arbres. Soudain tous demeurèrent immobiles. Un calme effrayant plana sur eux. Puis tout près, une petite voix claire, musicale et jeune traversa le silence du bois. Elle disait :

— Père, nous allons nous perdre dans la neige. Nous n'arriverons jamais à Blainville.

Une voix plus forte répondit :

— Ne crains rien, fillette, je connais le pays comme ma poche.

Le lieutenant dit quelques mots, et quatre hommes s'éloignèrent sans bruit, pareils à des ombres.

Soudain un cri de femme, aigu, monta dans la nuit. Deux prisonniers furent amenés : un vieillard et une enfant. Le lieutenant les interrogea toujours à voix basse :

— Votre nom?

— Pierre Bernard.

— Votre profession?

— Sommelier du comte de Ronfé.

— C'est votre fille?

— Oui.

— Que fait-elle?

— Elle est lingère au château.

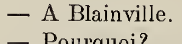
— Où allez-vous?

— Nous nous sauvons.

— Pourquoi?

— Douze hulans ont passé ce soir. Ils ont fusillé trois gardes et pendu le jardinier; moi, j'ai eu peur pour la petite.

— Où allez-vous?



— A Blainville.

— Pourquoi?

— Parce qu'il y a là une armée française.

— Vous connaissez le chemin?

— Parfaitement.

— Très-bien; suivez-nous.

On rejoignit la colonne, et la marche à travers champs recommença. Silencieux, le vieillard se tenait aux côtés du lieutenant. Sa fille marchait près de lui. Tout à coup elle s'arrêta.

— Père, dit-elle, je suis si fatiguée que je n'irai pas plus loin.

Et elle s'assit. Elle tremblait de froid et paraissait prête à mourir. Son père voulut la porter. Il était trop vieux et trop faible.

— Mon lieutenant, dit-il en sanglotant, nous gênerions votre marche. La France avant tout. Laissez-nous.

L'officier avait donné un ordre. Quelques hommes étaient partis. Ils revinrent portant des branches coupées. Alors, en une minute, une litière fut faite. Le détachement tout entier les avait rejoints.

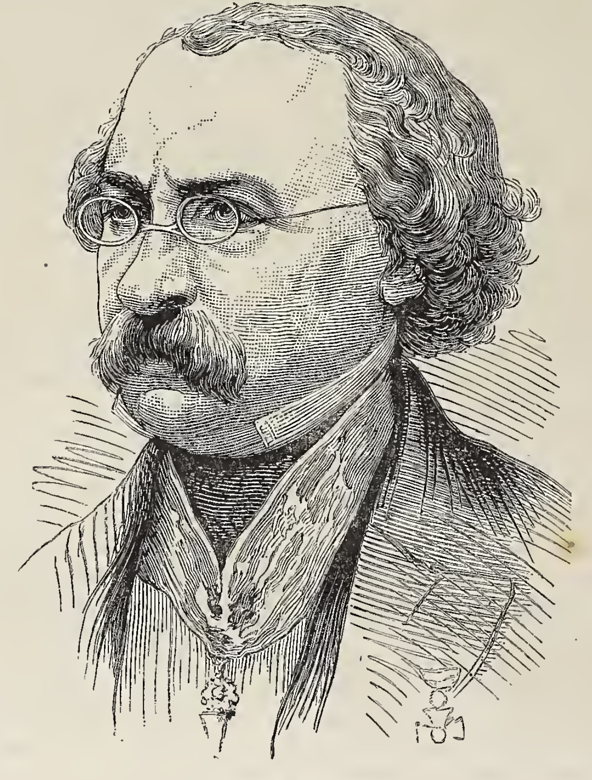
— Il y a là une femme qui meurt de froid, dit le lieutenant; qui veut donner son manteau pour la couvrir!

Deux cents manteaux furent détachés.

— Qui veut la porter maintenant?

Tous les bras s'offrirent. La jeune fille fut enveloppée dans ces chaudes capotes de soldat, couchée doucement sur la litière, puis quatre épaules robustes l'enlevèrent; et, comme une reine d'Orient portée par ses esclaves, elle fut placée au milieu du détachement, qui reprit sa marche plus fort, plus courageux, plus allègre, réchauffé par la présence d'une femme, cette souveraine inspiratrice qui a fait accomplir tant de prodiges au vieux sang français.

Au bout d'une heure on s'arrêta de nouveau et tout le monde se coucha dans la neige. Là-bas, au milieu de la



L. Rochet, sculpteur.

plaine, une grande ombre noire courait. C'était comme un monstre fantastique qui s'allongeait ainsi qu'un serpent, puis, soudain, se ramassait en boule, prenait des élans vertigineux, s'arrêtait, repartait sans cesse. Des ordres murmurés circulaient parmi les hommes et, de temps à autre, un petit bruit sec et métallique claquait. La forme errante se rapprocha brusquement, et l'on vit venir au grand trot, l'un derrière l'autre, douze hulans perdus dans la nuit. Une lueur terrible leur montra soudain deux cents hommes couchés devant eux. Une détonation rapide se perdit dans le silence de la neige, et tous les douze, avec leurs douze chevaux, tombèrent.

On attendit longtemps. Puis on se remit en marche. Le vieillard qu'on avait trouvé servait de guide.

Enfin une voix très-lointaine cria : Qui vive!

Une autre plus proche répondit un mot d'ordre.

On attendit encore; des pourparlers s'engageaient. La neige avait cessé de tomber. Un vent froid balayait les nuages, et derrière eux, plus haut, d'innombrables étoiles scintillaient. Elles pâlirent et le ciel devint rose à l'Orient.

Un officier d'état-major vint recevoir le détachement. Mais comme il demandait qui l'on portait sur cette litière, elle s'agita; deux petites mains écartèrent les grosses capotes bleues, et, rose comme l'aurore, avec des yeux plus clairs que n'étaient les étoiles disparues, et un sourire illuminant comme le soleil qui se levait, une mignonne figure répondit :

— C'est moi, monsieur.

Les soldats, fous de joie, battirent des mains et portèrent la jeune fille en triomphe jusqu'au milieu du camp, qui prenait les armes. Bientôt après le général Carrel arrivait. A neuf heures les Prussiens attaquaient. Ils battaient en retraite à midi.



Un mariage à Saint-Thomas d'Aquin (composition d'Ed. Morin).

Le soir, comme le lieutenant Laré, rompu de fatigue, s'endormait sur une botte de paille, on vint le chercher de la part du général. Il le trouva sous sa tente, causant avec le vieillard qu'il avait rencontré dans la nuit. Aussitôt qu'il fut entré, le général le prit par la main et s'adressant à l'inconnu :

— Mon cher comte, dit-il, voici le jeune homme dont vous me parliez tout à l'heure; un de mes meilleurs officiers.

Il sourit, baissa la voix et reprit :

— Le meilleur.

Puis, se tournant vers le lieutenant abasourdi, il présenta « le comte de Ronfé-Quédissac. »

Le vieillard lui prit les deux mains :

— Mon cher lieutenant, dit-il, vous avez sauvé la vie de ma fille, je n'ai qu'un moyen de vous remercier.... vous viendrez dans quelques mois me dire.... si elle vous plaît....

Un an après, jour pour jour, dans l'église Saint-Thomas-d'Aquin, le capitaine Laré épousait Mlle Louise-Hortense-Geneviève de Ronfé-Quédissac.

Elle apportait six cent mille francs de dot et était, disait-on, la plus jolie mariée qu'on eût encore vue cette année-là.

Guy de Valmont.

LE TROCADÉRO AVANT L'EXPOSITION UNIVERSELLE

I

Le coteau qui s'étend entre Chaillot et Passy, et l'immense édifice dont on l'a décoré, ne seront pas l'une des moindres surprises que l'Exposition universelle réserve à ses visiteurs. En ce temps de transformation générale, — Darwin et son école diraient *transformisme*, — le Paris d'aujourd'hui n'est pas celui d'hier; la veille n'y ressemble point à l'avant-veille, et la semaine dernière à celle qui l'a précédée; le kaléidoscope édilitaire multiplie les aspects parisiens avec une puissance de variété vraiment merveilleuse.

Pour toucher du doigt cette vérité, il n'est pas nécessaire d'évoquer un passé fort éloigné de nous : les visiteurs de l'Exposition de 1867 ont vu un Trocadéro très-différent de celui qu'avaient aperçu leurs prédécesseurs de 1855, et les pères de ceux-ci avaient appris de leurs grands-pères que le quartier des Bonshommes présentait une physionomie tout autre au moment où les fermiers généraux, en construisant leur mur d'octroi, enfermèrent dans l'enceinte de la capitale une moitié de ce lointain faubourg.

L'histoire du coteau, dont un palais mauresque forme aujourd'hui le couronnement, commence surtout avec la création du Cours-la-Reine (1616) et la plantation des Champs-Élysées, deux grandes voies qui le rattachèrent alors au Paris élégant. Ce n'est pas qu'il fût sans passé; il en avait un de la plus respectable antiquité, puisqu'il remontait au septième siècle; mais c'était un passé quelque peu obscur. A cette époque, disent les chroniqueurs, un village appelé en latin *Nimio*, en français *Nijon*, couvrait l'emplacement même que tapissaient hier encore les pelouses du Trocadéro. Actifs et industrieux, les habitants de ce village firent comme font les abeilles quand elles surabondent dans la ruche : un premier essaim alla fonder Auteuil; un second défricha la partie orientale de la forêt de Rouvray (bois de Boulogne) et échelonna ses habitations sur la pente qui regarde Paris et la Seine. Cette agglomération de bûcherons et de laboureurs fut l'origine du village de Chaillot. Une zone de terre à moitié inculte et dont la plus grande partie resta à l'état de pâturage, sépara les deux groupes de population; cette zone, c'est le coteau du Trocadéro.

Comme tout village bien né, Chaillot eut sa seigneurie, laquelle fut réunie au domaine de la couronne en 1450, et donnée, vingt-deux ans après, par le roi Louis XI, à Philippe de Commines, l'historien de sa longue lutte avec le duc de Bourgogne, Charles-le-Téméraire. Les seigneurs s'y succédèrent comme sur tout territoire féodal, et les maisons religieuses s'y élevèrent à l'ombre du château, ainsi qu'il se pratiquait alors dans toute la chrétienté : couvent d'hommes vers Passy, monastère de femmes vers Chaillot; le côté dont nous racontons l'histoire a eu ses deux grands moutiers, et son passé se confond aujourd'hui avec le leur.

C'est dans les dernières années du quinzième siècle et du vivant même de saint François de Paule que les Minimes, — les derniers venus de la grande famille de saint François-d'Assise, — s'établirent « en une tour quarrée, ou petit château fort ancien, appelé Nigeon, appartenant au sieur de Villiers-Morhier, chambellan du roi et introducteur des ambassadeurs; il estoit situé sur le bord de la rivière de Seine, distant de la ville de Paris d'une petite lieue. » Le manuscrit dont nous extrayons ce passage et qui appartient à la bibliothèque Mazarine, ajoute que « la bonne reine », c'est-à-dire Anne de Bretagne, se déclara la protectrice des nouveaux religieux et acheta, pour agrandir leur couvent, plusieurs terres adjacentes. Ils eurent plus tard pour protecteur le roi Henri III, le premier cardinal de Rohan, l'évêque Pierre de Gondi, le marquis de Senneterre, le président Dorieux et beaucoup d'autres personnages de distinction, qui enrichirent l'église, les bâtiments et le trésor du monastère. Plusieurs docteurs de Sorbonne, de grandes dames, deux palatins du Rhin, deux maréchaux de France, nombre de ducs, marquis, présidents, conseillers, gens de robe et d'épée, y avaient leur sépulture.

Les *Bonshommes*, comme on les appelait communément, étaient, au témoignage de tous les historiens, doux et humbles de cœur, ce qui leur avait valu ce surnom. Malgré les bienfaits dont on les avait comblés, ils n'étaient pas riches : vingt mille livres de rente, avec de nombreuses charges d'entretien, suffisaient à une centaine de religieux; mais le nombre en était descendu successivement jusqu'à une vingtaine. Ils étaient studieux, et leur bibliothèque se composait de plus de dix mille volumes. A la ville et à la campagne tout à la fois, ils recevaient de nombreux visiteurs : « Rien de plus agréable que la situation de leur couvent, écrivait Thiéry en 1788, dans son *Guide des voyageurs à Paris*; leur jardin, disposé en plusieurs terrasses, leur procure de fort belles promenades où l'on jouit de la plus superbe vue, à l'ombre des arbres qui y sont plantés. Sous le chevet de l'église, assis sur la plus belle de ces terrasses, est placé le caveau servant de sépulture à ces Pères; on y descend par cet endroit; il est clair, et sa voûte élevée est soutenue par des arcades profondes sous lesquelles on inhume ces religieux dans des cases disposées sous leurs profondeurs, en forme de tiroirs. » Ces excavations étaient encore visibles il y a quelques années entre l'avenue Delessert, la rue Beethoven et le quai, c'est-à-dire à gauche du palais du Trocadéro et à quelques pas du pavillon qui termine l'une de ses ailes.

Les Bonshommes étaient au nombre de seize, lorsque le maire de Passy et d'autres officiers municipaux se présentèrent chez eux, le 4 mars 1791, pour prendre possession du « cy-devant couvent des cy-devant Minimes de Chaillot »; quatre déclarèrent vouloir se retirer dans une maison de leur ordre, neuf optèrent pour la vie civile et trois refusèrent de s'expliquer. L'enclos du monastère avait été traversé en 1784 par le mur des fermiers généraux; les bâtiments, isolés de leurs dépendances, furent affectés à diverses destinations. La génération contemporaine en a vu les débris transformés en usine. Il n'en reste plus aujourd'hui que le souvenir!

(*A continuer.*) L.-M. Tisserand.

Qu'est la réputation? — Une vie imaginaire dans la vie des autres, une chose hors de nous-même avant notre mort. — *Pope.*

MŒURS, COUTUMES ET TRADITIONS

—

LES PROCESSIONS DES ROGATIONS

De toutes les cérémonies transmises par l'idolâtrie à la religion chrétienne, celle qui a été la plus généralement adoptée et qui a conservé toutes les traces de son origine, est, sans contredit, celle des processions qui ont lieu à des époques solennelles et déterminées, et, comme chez les païens, pour obtenir la pluie, le beau temps, la guérison d'un souverain ou d'un grand personnage, etc.

« Lorsque la sécheresse vous menace d'une stérilité, vous sacrifiez à Jupiter, » dit Tertullien (*Apolog.* c. 40), « vous ordonnez des prières publiques où le peuple prie nu-pieds; vous cherchez dans le Capitole ce que le ciel peut seul vous donner; vous attendez que la pluie tombe des lambris de vos temples, bien loin de la demander à Dieu, et de vous tourner vers le ciel... »

L'église catholique est encore dans l'usage de faire des processions autour des champs pour bénir les fruits de la terre et les préserver de la gelée et du mauvais temps.

Les anciens avaient la coutume de « lustrer les champs »; cette cérémonie s'accomplissait chaque année, le 25 avril, jour appelé *Rubigalia*, c'est-à-dire fête des Nielles, parce que les sacrifices et prières aux dieux avaient pour but de préserver les blés de ces plantes nuisibles. Aujourd'hui, nous avons encore des processions et des oraisons dans la même intention, le 25 avril, jour de Saint-Marc, et aux Rogations.

Les premiers chrétiens, selon l'usage des juifs, faisaient leurs processions dans un respectueux silence. Plus tard, ils adoptèrent l'usage d'y assister nu-pieds, en récitant des cantiques, imitant les païens, ainsi que l'attestent Tertullien et saint Basile. Il est déjà fait mention des processions au temps de saint Jean Chrysostôme (fin du quatrième siècle); et il est fort présumable que les voyages en commun des fidèles aux tombeaux des martyrs, dès la naissance du christianisme, contribuèrent à rendre plus général l'usage des processions qui ont un sens mystique : « Sortant de l'église et marchant continuellement jusqu'à ce qu'elles soient rentrées, elles signifient que les hommes sont sur terre comme des voyageurs et que les fidèles doivent s'efforcer d'avancer, par la pratique des vertus, vers la céleste patrie représentée par l'Église. »

Une des processions dont l'établissement régulier paraît être le plus ancien est celle des Rogations. Il est généralement reconnu que l'institution en est due à saint Mamert, — disciple de saint Martin, évêque d'Orléans, — et appelé au siége de Vienne, en Dauphiné, en 440. Depuis deux ans, la ville était occupée par les Bourguignons.

« On ne sait pas précisément en quelle année se fit cette sainte institution. Seulement on peut assurer que ce fut quelque temps avant l'an 474. Il est vrai qu'avant saint Mamert l'usage des processions et des litanies était établi dans l'Église; mais ces anciennes litanies ne se faisaient, ni la semaine de l'Ascension, ni en aucun autre temps fixe et arrêté, et pouvaient encore être différentes de celles de Vienne en plusieurs autres points. »

Peu de temps avant la prise de Clermont par les Visigoths, Sidoine-Apollinaire écrit à saint Mamert : « Le bruit court que les Goths vont envahir le territoire romain. Nous, misérables Auvergnats, nous serons en butte aux attaques de ces ennemis, tant qu'ils n'auront pas porté leurs limites de l'Océan au Rhône et à la Loire... Laissant de côté une ardeur irréfléchie qui ne serait pas sans danger, nous ne plaçons notre confiance, ni dans l'enceinte de vos murs, ni dans les pieux de vos barrières, ni enfin dans le courage des soldats qui gardent vos forteresses, mais bien dans le secours des *Rogations* dont vous êtes l'auteur... »

Grégoire de Tours (*Hist. de France*, 1, 2, ch. 34); Adon, évêque de Vienne (*chronique*, âge 6); Aimoin (*histoire*, l. 1er); Toricon, Sigebert, les auteurs de la *Chronique de saint Denis*, tous attribuent l'institution des Rogations à saint Mamert.

Une homélie de saint Avite (Avitus sextus Alcinus Œdicius), — dix-neuvième évêque de Vienne, fils de saint Isique, sénateur et évêque de Vienne, à qui il succéda, et propre frère de saint Apollinaire, évêque de Valence, le parent de l'empereur Avitus, édificateur des monastères de Vienne, appelés *Grenecenses*, — donne quelques détails sur les Rogations.

» Quelque saints exemples que pût donner saint Mamert, écrit Chavet, la licence était introduite dans les mœurs par le mélange des nations et la grossièreté des nouveaux maîtres de ce pays (les Bourguignons). Les crimes, de jour en jour multipliés, lassèrent la puissance divine et attirèrent les fléaux les plus redoutables. Des tremblements de terre continuels jetèrent partout la consternation; des spectres affreux se présentèrent sous mille figures effrayantes; on entendit durant la nuit des hurlements et des voix lugubres annonçant la ruine de la ville entière; des volcans s'ouvrirent de tous côtés; les monts s'affaissèrent; on vit en plein jour les loups, les cerfs et les ours courir dans les rues; enfin, la nuit de la veille de Pâques, tous les habitants étant rassemblés dans l'église, le feu du ciel tomba sur le palais impérial (sur l'emplacement de la place actuelle des Capucins), et y prit avec tant de rapidité que toute la ville et les montagnes voisines furent bientôt éclairées; le peuple effrayé sortit avec précipitation. Le désespoir succède à la terreur... Saint Mamert assemble ses ouailles, leur rappelle Ninive, plus coupable que Vienne, et pourtant sauvée par la pénitence. Il ôte ses souliers à boucle d'or, dépouille son étole, et, comme un criminel, se noue au cou une corde de chanvre. Il dépose sa croix d'or épiscopale, saisit une croix de bois, et d'une voix inspirée : « Mes chers enfants, suivez-moi; allons conjurer par nos prières la colère divine. »

La ville électrisée s'élance sur ses pas; et le diocèse tout entier retentit, durant trois jours, des pieuses clameurs de tout un peuple. Ce fut ainsi que le saint prélat conçut le projet d'instituer des prières et des processions annuelles afin d'apaiser la colère de Dieu et de mériter ses bénédictions. Pour donner à ce pieux établissement une parfaite solidité, il assembla, cinq ans après, le concile de la province, et les évêques approuvèrent cette institution pour tous leurs diocèses...

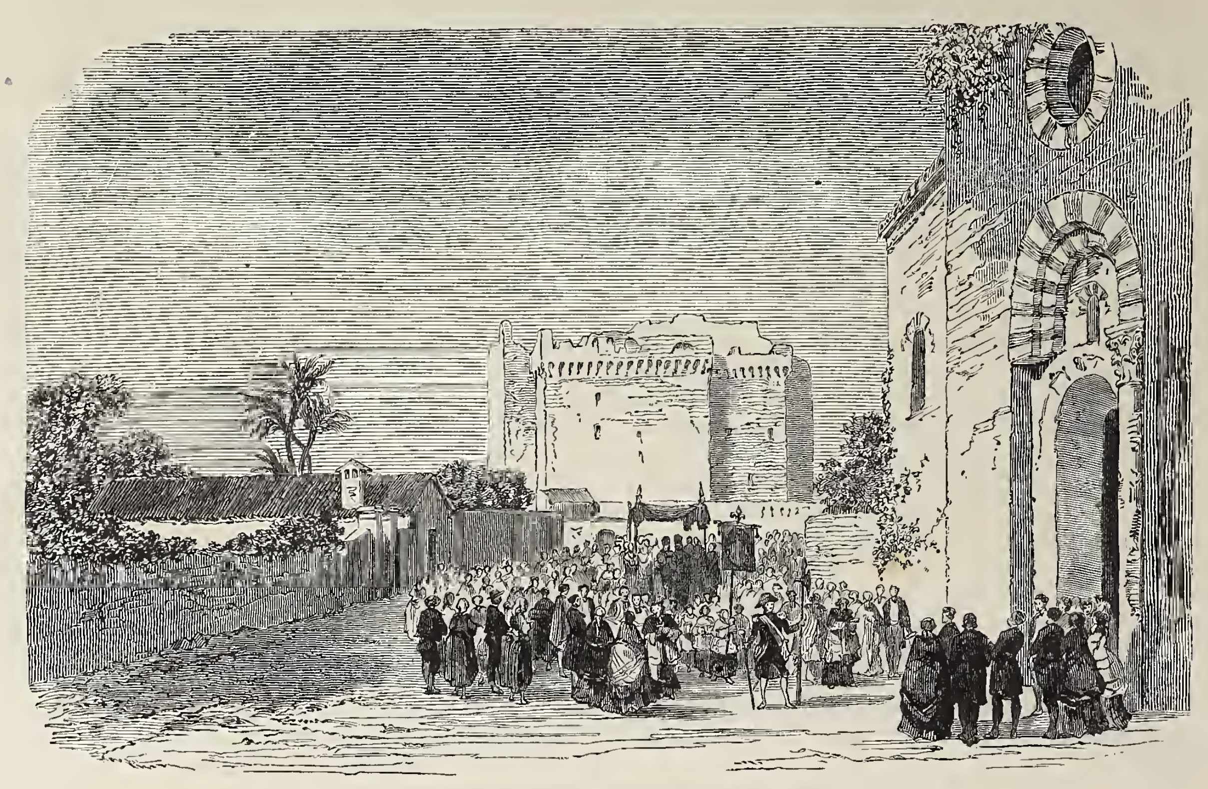
Les forêts, qui se dépeuplèrent alors, existent encore : ce sont celles de La Chapelle, tout près du château d'Eyrin-Pinet, dont la tour en briques sarrazines remonte au sixième siècle.

Saint Mamert n'a laissé que deux homélies. Dans l'une d'elles, il nous donne les motifs de ces prières publiques : « Nous y prions le Seigneur, dit-il, de nous délivrer de nos infirmités, de détourner les fléaux, de nous préserver de tout malheur, de nous garantir de peste, de grêle, de sécheresse et de la fureur de nos ennemis, de nous donner un temps favorable pour la santé du corps et pour la fertilité de la terre, de nous faire jouir de la paix et du calme, et de nous pardonner nos péchés. Quiconque se croit exempt de toutes ces calamités, ajoute-t-il, peut ne pas prendre part à ces prières communes. »

Reconnaissons l'esprit de tolérance de cette époque, dans le fait même de cette création de processions publiques et solennelles, au sein de la capitale du royaume des Bourguignons, sous les yeux de leur roi, alors que l'arianisme était ouvertement professé par les maîtres de Vienne.

Saint Mamert mourut en Dauphiné, le 11 mai 475, dans cette ville qui, sous Tibère, se divisait en Vienne *la belle*, Vienne *la riche*, Vienne *la forte*. Son corps fut transporté à Orléans, et dans l'église Sainte-Croix fut créé un collége de clercs appelés *Mamertins*, qui chantaient nuit et jour des louanges en son honneur. En 1583, les protestants brûlèrent sa châsse et le collége disparut.

Saint Césaire parle des Rogations en 500; elles furent accueillies dans les États de Clovis, puis en Espagne au septième siècle, et enfin au huitième, sous Léon III, à Rome et dans presque tout le monde chrétien.



La procession des Rogations dans le Var.

De son côté, Moréri dit que les Rogations furent ordonnées pour la première fois, en 511, par le concile d'Orléans et dès lors établies dans toute la France.

Saint Éloi, qui florissait au commencement du septième siècle, s'exprime ainsi dans sa fameuse homélie contre les superstitions : « Qu'on n'observe plus ces fêtes qui sont en usage parmi les Gentils pour être délivrés des insectes qui nuisent aux plantes et aux fruits... Qu'on ne fasse point de lustrations; qu'on ne jette point de charmes sur les herbes... (1) »

Saint Éloi semble ici condamner un usage consacré depuis plus d'un siècle par un concile; mais cette circonstance n'est pas inconciliable avec les processions. Il se peut très-bien que le concile n'eût autorisé que certaines cérémonies et que les lustrations flétries par saint Éloi fussent des vestiges de routine en opposition avec la nouvelle croyance et qui avaient survécu malgré bulles et prédications.

Il était autrefois d'usage de porter, à la procession des Rogations, une croix précédée de la figure du dragon. Il paraît que c'était une imitation de l'enseigne des légions romaines. Les corps appelés *draconarii* portaient la figure d'un dragon pour étendard (2). Peut-être les soldats romains, convertis au christianisme, auront-ils entretenu cette coutume, dans laquelle on a cru trouver plus tard le symbole d'un des dogmes de la religion chrétienne. Le dragon a été censé représenter le démon mis en fuite et terrassé par le Christ (3). Ce qui donne du poids à cette conjecture, c'est que, dans certaine contrée des Gaules, le dragon dont nous parlons avait une queue d'une longueur démesurée. Les deux premiers jours, cette queue droite, tendue et enflée, semblait menacer le ciel et la terre; mais, le dernier jour, humble, flasque et vide, elle paraissait indiquer la défaite du dragon, qui lui-même ne marchait plus qu'à la fin de la procession (4).

Après-demain, le pieux cortége des Rogations s'avancera le long des haies, guidé par la croix d'argent et la bannière aux franges d'or, côtoyant les blés verdoyants, circulant dans les sentiers étroits, serpentant sous la feuillée naissante, surgissant à la crête des coteaux, puis s'enfonçant dans la vallée. Puissent les prières, fondées par saint Mamert, écarter la gelée de nos campagnes; puissent les ondées de mai faire grandir les récoltes, et puisse le soleil de juin les mûrir ! — V.-F. M.

(1) P. Le Cointe, t. 2, p. 487.

(2) Végèce, liv. 2, c. 7 et 13.

(3) Prud., hymne 1, et cant. symmach.

(4) G. Durand, *Ration.* l. 6, c. 102, nº 9.

L'imprimeur-gérant : A. Pougin, 13, quai Voltaire. Paris.



Le courage militaire. — Groupe du tombeau de Lamoricière, par Paul Dubois.

Jeune homme, sur ton glaive appuyé, comme un barde
Sur son luth glorieux, jeune homme au fier maintien,
On devine à ton air, sitôt qu'on te regarde,
Que jamais cœur ne fut mieux trempé que le tien.

Dès qu'à le menacer l'étranger se hasarde,
Tu défends ton pays d'un bras qui ne craint rien;
Et si pour le sauver la victoire s'attarde,
Chercher la mort pour vaincre est ton dernier moyen.

Jeune homme, Dieu, bien sûr, t'a donné le courage
Pour protéger le faible et pour dompter l'orage,
Pour être le soutien et jamais l'agresseur.

Sois celui qu'on bénit, non celui qu'on acclame;
Songes-y, le seul sang qui doit rouiller ta lame
C'est le sang du méchant, le sang de l'oppresseur.

Léopold LALUYÉ.

L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

I

L'École normale supérieure comprend, comme on le sait, deux sections : la section des lettres, où se forment les futurs professeurs de philosophie, d'histoire et des classes des lettres; la section des sciences, d'où sortent les professeurs de mathématiques et des sciences physiques. Chaque année, vingt élèves sont reçus à l'École, dans la section des lettres, et quinze dans la section des sciences. Tout candidat doit se faire inscrire au secrétariat des Académies du 15 janvier au 1er mars. Il doit être âgé de dix-huit ans au moins, et de vingt-quatre ans au plus. Cependant on accorde facilement des dispenses d'âge, et plus d'un élève qui n'avait que dix-sept ans est entré à l'École dans un très-bon rang.

Les épreuves pour l'admission à l'École normale sont fort difficiles, et l'on peut même dire, sans exagération, que l'examen d'entrée à l'École normale est le plus âpre et le plus terrible que les jeunes gens voués à l'enseignement aient jamais à subir. Il comprend plus de matières que les examens de licence et d'agrégation, il exige des connaissances presque universelles. Qu'on en juge par la liste des compositions écrites; elles ont lieu durant une semaine entière, chaque matin, le plus souvent dans les derniers jours de juin : le lundi, durant 6 heures, une dissertation de philosophie en français; le mardi (6 heures) un discours latin; le mercredi (6 heures) un discours français; le jeudi (4 heures) une version latine; le vendredi (4 heures) un thème grec; le samedi (6 heures) une pièce de vers latins, et le lundi de la semaine suivante (6 heures) une composition sur un sujet d'histoire moderne. Je ne connais pas, pour un candidat, de semaine plus laborieuse et plus chargée de soucis. Les jeunes gens qui veulent entrer dans la section des sciences ont moins de compositions écrites; ils font pourtant, je ne sais trop pourquoi, la même dissertation de philosophie et la même version latine que les candidats des lettres; mais il est évident que ces deux compositions influent peu sur leur admission; elles ne sont qu'une formalité; les deux compositions importantes et décisives sont : la composition de mathémathiques (6 heures), et celle de chimie (6 heures).

A la fin du mois de juillet, paraît la liste des « admissibles; » cette liste contient, par ordre alphabétique, les noms de quarante candidats des lettres, et de trente candidats des sciences. Les « admissibles » doivent se présenter à l'École normale (rue d'Ulm, 45) dans les premiers jours d'août, et là, dans l'École même dont ils rêvent, où les uns entreront cette année même et que les autres ne feront qu'entrevoir, a lieu la seconde série d'épreuves qui décide de l'admission définitive. Cet examen dure trois jours; il est tout oral, et moins rigoureux que l'examen écrit. Il comprend, pour la section des lettres, des interrogations sur l'histoire et la philosophie, et l'explication d'un passage quelconque pris dans les auteurs classiques (grecs, latins et français), qu'on étudie dans les classes de rhétorique et de philosophie. Les candidats des sciences sont interrogés sur le cours de mathématiques spéciales, sur la physique et la chimie; ils font une épure de géométrie descriptive; ils copient une tête au trait. Chaque épreuve orale dure au moins une demi-heure. Après quoi, la liste des élèves reçus est rapidement dressée et affichée au parloir de l'École.

Le cours d'études est de trois ans. La première année de la section des lettres est uniquement consacrée à la préparation des examens de la licence ès lettres. Heureux le normalien qui s'est fait recevoir licencié avant son entrée à l'École; la première année est pour lui une année de *far-niente*. Toute l'année les élèves expliquent les textes portés au programme de la licence; toute l'année ils font des dissertations en latin et en français, des vers latins, des thèmes grecs. Cependant ils suivent un cours de philosophie et un cours d'histoire ancienne; parfois eux-mêmes prennent la parole dans les conférences et traitent un sujet emprunté au programme de la licence. En somme, comme on l'a dit, cette première année n'est qu'une rhétorique supérieure.

La deuxième année des lettres est la plus heureuse des normaliens. Ils ont passé, la plupart au mois d'août, les autres au mois de novembre, l'examen de la licence, et l'agrégation ne hante pas encore leur esprit. L'élève de deuxième année ou le *carré*, comme on l'appelle à l'École, est donc plus fortuné que le *conscrit* (élève de première année), et que le *cube* (élève de troisième année). Mais, on aurait tort de supposer qu'il a trop de loisirs; il doit, chaque trimestre, remettre un travail aux maîtres de conférences; il revoit, sous la direction des professeurs les plus distingués, l'histoire littéraire de la France et de l'antiquité classique; il vit dans une atmosphère chargée de critique; c'est surtout en deuxième année que son goût se forme et qu'il acquiert cette façon d'écrire naturelle et saine qui distingue presque tous les normaliens.

Durant les deux premières années des lettres, les élèves ont pris part à toutes les conférences; mais déjà se dessinent les sections, déjà se montrent les aptitudes spéciales de chacun, et les élèves qui se destinent à l'histoire ou à la philosophie peuvent, dès la première et la deuxième année, remettre des travaux sur leurs études favorites. Le classement en sections est donc chose facile, et au commencement de la troisième année la « promotion » se divise naturellement en *philosophes*, *historiens*, *littéraires* et *grammairiens*; les uns seront professeurs de philosophie, les autres professeurs d'histoire, d'autres enseigneront dans les classes de lettres, de la rhétorique à la troisième inclusivement; d'autres enfin seront chargés des classes de grammaire (quatrième, cinquième, sixième). Tous doivent subir à la fin de l'année l'examen de l'agrégation, et tous se préparent à cet examen par des travaux écrits, des explications de textes et des leçons qu'ils font à tour de rôle sur les matières du programme d'agrégation. Durant cette troisième année, les élèves payent sans cesse de leur personne; le professeur ne joue qu'un rôle passif et se contente de corriger les leçons et les devoirs, sans faire lui-même un cours régulier.

Les élèves de la section des sciences suivent de même les cours de l'École normale pendant trois ans; mais durant ce temps ils assistent aux conférences de la Sorbonne et du Collége de France : faveur que les « littéraires » n'obtiennent qu'en troisième année. A la fin de la première année, les « scientifiques » subissent un double examen sur les sciences mathématiques et les sciences physiques; c'est ce qu'on appelle la première demi-licence. A la fin de la deuxième année, ils subissent la seconde partie de ce double examen et entrent alors en troisième année. Quiconque n'a pas obtenu ses deux demi-licences est renvoyé de l'École. Au début de la troi-

sième année, les « scientifiques » sont divisés en deux sections : la première est la section de mathématiques, la deuxième est celle des sciences physiques et naturelles. Tous se préparent à l'agrégation. Les « scientifiques » sont dirigés dans leurs études par les maîtres de la science actuelle; il suffit de citer MM. Sainte-Claire-Deville et Pasteur, et l'on sait les merveilleuses expériences qu'a faites ce dernier dans le laboratoire de chimie organique.

Quel que soit le résultat de l'examen d'agrégation (qu'ils subissent, du reste, sinon à la fin de la troisième année d'études, du moins l'année suivante), les normaliens quittent l'École et Paris ; ils deviennent professeurs en province, dans un lycée de quatrième ou de troisième classe, et touchent au moins un traitement de 3,000 fr. Deux d'entre eux, de la section des sciences, ont le privilége de rester à l'École normale, comme préparateurs de physique et de chimie. Deux autres, de la section des lettres, ordinairement les deux premiers du concours d'agrégation de lettres et d'histoire, sont envoyés à Rome, à la villa Médicis, et de là en Grèce, à l'École d'Athènes.

(A continuer.) *Un ancien normalien.*

EN ORIENT

LA PLACE DE L'AT-MEÏDAN A CONSTANTINOPLE

On sait que si les environs de Constantinople offrent aux regards des touristes des panoramas merveilleux, la ville elle-même, à l'intérieur, n'est pas, à vrai dire, une fort belle ville. Les édiles chargés de veiller à la propreté des rues, où des bandes de chiens vaguent constamment, ne se montrent pas d'une rigueur extrême Les vrais monuments et les ruines même y sont assez rares. Mais les voyageurs y admirent avec d'autant plus de plaisir quelques mosquées remarquables et quelques places, comme, par exemple, la grande place de l'At-Meïdan, qui rappelle à la pensée de si dramatiques souvenirs. La place de l'At-Meïdan, ou de l'Hippodrome (en turc, *at-meï-dan* signifie place des Chevaux), est l'emplacement du grand hippodrome fondé par Septime-Sévère et achevé par Constantin. Cent ans avant la conquête des Ottomans en 1453, il était déjà en ruines. La destruction continua, et les Turcs y puisaient des matériaux pour leurs constructions. Mais trois anciens monuments ont subsisté. Ce sont :

L'obélisque apporté de la haute Égypte par Théodose le Grand, monolithe de granit rose de Syène, haut d'environ 30 mètres et large de 2 à la base. Les hiéroglyphes finement gravés sur les quatre faces sont aussi nets et aussi parfaitement conservés que ceux de notre obélisque de Louqsor.

La colonne Serpentine, la même qui fut élevée devant le temple de Delphes, formée de trois serpents de bronze enlacés, et dont les têtes supportaient le trépied d'or consacré à Apollon et offert par les Grecs après la victoire de Platée. Ce fut Constantin qui le fit transporter dans l'hippodrome pour orner sa nouvelle capitale. Mais la superstition des chrétiens du Bas-Empire y vit un monument des démons, et sous l'empereur Théophile, le patriarche de Constantinople vint pendant la nuit briser les têtes du dragon. Deux seulement furent abattues. On répara la colonne; mais Mahomet II, aussitôt après son avénement, voyant sur une base de pierre se dresser un serpent à triple corps et à triple tête, le prit pour une idole, et avec sa massue de fer brisa la mâchoire d'un des serpents. En 1721, le monument était encore dans le même état. A partir du dix-huitième siècle, les têtes ont disparu. Des voleurs réduisirent le trophée des guerres médiques à ce qu'on voit aujourd'hui. En 1856, la partie inférieure fut dégagée par des fouilles, et le monument présente maintenant un aspect assez singulier. On y reconnaît le corps des trois serpents, plus mince dans le bas, grossissant jusqu'au quinzième tour et diminuant à partir du vingt-quatrième. Les vingt-neuf tours qui subsistent encore ont $5^{m}55$ de hauteur. La colonne ne devait guère être plus élevée. C'est en l'an 478 avant Jésus-Christ que ce monument d'airain avait été fondu en Grèce, d'un seul jet, ouvrage qui montre combien cet art était avancé en Grèce à cette époque.

La pyramide murée, ou obélisque de pierre de Constantin Porphyrogénète, dont les pierres s'effritent, se disjoignent et qui menace ruine. Elle était revêtue de plaques de bronze doré, qui, prises pour des lingots d'or, furent enlevées et fondues par les Francs de la quatrième croisade.

« L'At-Meïdan, dit le docteur Emile Isambert, dans son excellent *Guide*, est maintenant une grande place irrégulière rectangulaire, longue de 250 pas et large de 150. De tous les monuments qui l'ont autrefois décorée, il ne reste que l'obélisque au milieu de l'arène, la colonne torse (Serpentine), et la pyramide murée. Ces trois monuments, placés sur une ligne qui indique l'axe du cirque, ont été récemment déblayés et entourés d'une grille. »

La place de l'At-Meïdan, aujourd'hui champ de manœuvres, avec ses monuments antiques, ses beaux arbres, et la vue des mosquées d'Ahmed et de Sainte-Sophie, est un des points les plus intéressants de Constantinople. C'est sur cette place, si souvent le théâtre des révoltes des janissaires, que commença la terrible exécution ordonnée par Mahmoud. En 1826, Mahmoud y fit massacrer les janissaires, dont la turbulence s'opposait à ses réformes civilisatrices. Ils voyaient avec déplaisir des changements dans leur organisation, et surtout la formation d'un nouveau corps de soldats exercés à l'européenne. La nouvelle ordonnance excita des murmures, des plaintes et un soulèvement. Depuis longtemps les janissaires étaient hostiles à toute idée de subordination et d'instruction militaire. Leur révolte fut terriblement châtiée. Mahmoud arbora l'étendard du Prophète et convoqua sous cette loque *céleste* tout le peuple des fidèles. En moins d'une heure, la population, conduite par ses imans, entoura le sultan, qui lui fit remettre des armes et des munitions.

Les janissaires, menaçants autour du Sérail, furent promptement rejetés sur la place de l'At-Meïdan, où les troupes fidèles les cernèrent, ainsi que dans leur principale caserne. Le feu commença. Un coup de canon brisa la porte principale de la place, que les révoltés avaient barricadée. La place fut envahie, la caserne prise et incendiée. De toutes parts les rebelles se dispersèrent et s'enfuirent. Quelques coups de mitraille avaient suffi pour détruire un corps qui depuis soixante ans dominait tout l'empire.

Le sultan rentra au Sérail aux acclamations de la foule. Puis commencèrent les exécutions, en vertu de jugements sommaires rendus contre des janissaires par Hussein-Pacha et par le grand vizir. On évalue à six cents le nombre des victimes immolées, après la répression de la révolte, à la vengeance de Mahmoud.

C'est sur la place de l'At-Meïdan, dans un bâtiment construit à cet effet, et qui doit subsister à titre d'exposition permanente, qu'eut lieu l'Exposition ottomane en 1863. Cet événement extraordinaire, une Exposition dans la capitale de l'Islam, sembla indiquer la volonté du gouver-

nement ottoman d'entrer dans le mouvement de civilisation européenne; et ce fut d'un heureux augure de voir s'élever un palais consacré aux arts et à l'industrie là où si souvent les événements politiques et les révoltes militaires firent verser des torrents de sang.

B. SAINT-MARC.

L'ARMÉE RUSSE

—

LES COSAQUES

Dans la guerre qui a ensanglanté la Turquie et les provinces danubiennes, les Russes avaient donné à leurs troupes irrégulières, et notamment aux Cosaques, un rôle important, comme au reste dans toutes les luttes que la Russie a soutenues depuis trois siècles. Quelques mots sur les Cosaques ne seront donc pas sans intérêt pour nos lecteurs.



Place de l'At-Meïdan, à Constantinople. — Gravure extraite de la *Géographie générale*, de Grégoire (Garnier, éditeur).

Il y a actuellement, en fait d'armées cosaques, une armée du Don, une du Kouban, une du Térek, une d'Astrakan, une d'Orenbourg, une de l'Oural, une de Sibérie, une des Cosaques-Semiretschenski, une du Transbaïkal, sans compter de petites divisions dans les gouvernements d'Irkoutsk, de Iénisséi et de Krasnoyarsk. Il existe en outre des corps détachés, tels que l'escadron des Cosaques de la garde, le régiment de la cavalerie irrégulière de Coutaïs. En somme, en ne comptant que les Cosaques de 16 à 20 ans propres au service militaire, la Russie, selon la *Gazette d'Augsbourg*, peut mettre en ligne environ 350,000 de ces irréguliers exercés au maniement des armes.

L'existence historique des Cosaques du Don, qui sont en quelque sorte la souche de toutes les autres tribus du même nom, remontent au temps d'Ivan le Terrible (16e siècle), qui leur procura leurs premiers établissements sur le Don et ses affluents. Leur mission était la poursuite incessante des Tartares et ensuite des Turcs. Grâce à eux, les frontières de la Russie furent reculées jusqu'aux mers Noire et Caspienne, jusqu'aux pieds du Caucase et de l'Oural. Après l'occupation de la Sibérie, leurs avant-postes se répandirent jusque sur les rives de la mer d'Ochotzk.

C'est ainsi que, par leurs services signalés, ils se rendirent de plus en plus utiles au czar de Moscou et qu'ils prirent la position d'alliés de la Russie, état qui explique la situation exceptionnelle qu'ils occupent encore maintenant.

L'avénement de Pierre le Grand marque une ère nouvelle dans l'histoire des Cosaques du Don. Ce souverain avait deviné l'importance militaire des Cosaques, dont il changea l'organisation pour tirer d'eux un meilleur parti. C'est à dater de cette époque que les Cosaques devinrent un peuple cavalier.

En même temps, Pierre le Grand leur inspira le goût d'une vie plus sédentaire; ils apprirent à cultiver des jardins et des vignes, à labourer la terre avec la charrue. Ce qui ne les empêcha pas de s'exercer de plus en plus par leurs luttes avec les peuples qui les entouraient et d'arriver à former une cavalerie capable de soutenir les troupes régulières.

Ce fut Catherine II qui constitua les Cosaques du Don de la manière dont ils sont encore organisés de nos jours, au moins quant aux traits principaux. Quand la Crimée eut été conquise et que la puissance russe se fut étendue jusqu'au pied du Caucase, le territoire du Don cessa d'être un poste-frontière. Ce fut une province intérieure, et la centralisation s'y introduisit comme partout. L'hetman des Cosaques, qui, jusqu'alors, avait été choisi à l'élection, fut nommé par le gouvernement, quoique, sous le rapport militaire et même au point de vue administratif, il restât indépendant.

Le servage, inauguré par Catherine II, n'atteignit pas les Cosaques du Don; ils restèrent toujours des hommes

libres, devant à l'État le service militaire et s'acquittant consciencieusement de ce devoir. On sait les services qu'ils rendirent à la Russie pendant la campagne de 1812.

sauf quelques modifications de détail, telles que l'adoption d'un costume d'uniforme, la création de haras pour l'amélioration de la race chevaline du Don, laquelle avait



Cosaque du Don.

Pour les maintenir en haleine, l'empereur Nicolas leur donna, en 1835, une organisation plus compacte, laquelle s'est conservée jusqu'à 1875 à peu près sans changement,

peu à peu dégénéré, les chevaux de selle étant devenus des bêtes de labour et de trait.

Cependant, il fallut la guerre de 1870 et ses enseigne-

ments pour montrer ce que le système de l'armée cosaque avait de défectueux, et le parti qu'on pourrait tirer d'elle si elle était mieux organisée. Aussi, quand du service militaire obligatoire le principe fut reconnu en Russie, on dut songer à y mettre l'armée cosaque en harmonie avec la nouvelle institution.

Une ordonnance du 31 octobre 1874 stipula des réformes ne devant s'appliquer d'abord qu'aux Cosaques du Don; ces réformes visent surtout le recrutement des hommes, de manière à ce qu'il soit semblable à ce qui se passe pour les autres troupes; mais elles visent surtout la mobilisation des Cosaques et les moyens de la faciliter et de l'accélérer.

Cette constitution militaire des Cosaques du Don doit s'étendre ensuite à tous les autres territoires cosaques. Jusqu'à présent elle n'a été appliquée en fait qu'à ceux d'Orembourg. Par là, cette milice doit devenir partie intégrante de l'armée active et sédentaire, et prendre sa place dans l'organisation militaire de la Russie moderne.

A TRAVERS LES LIVRES

—

LES PEINES CORPORELLES EN RUSSIE

L'affaire Vera Sassoulitch a soulevé en Europe une émotion, accrue encore par les actes de la police russe qui en ont suivi le dénoûment.

On croyait généralement que, depuis l'avénement du czar actuel, la Russie avait fait des pas de géant dans la voie de la civilisation et de la liberté; mais, comme l'a fait ressortir l'avocat de Mlle Sassoulitch, c'était une illusion :

« Nous, qui appartenons à l'ancienne génération, — a-t-il dit, — nous pouvons nous rappeler très-bien le temps où la verge régnait en maîtresse : ce temps ne devait cesser qu'au 17 avril 1863. — La verge conduisait alors l'école, de même que l'écurie du propriétaire : on s'en servait dans les casernes, dans les bureaux de la police, dans les administrations communales. Il courait même alors des bruits suivant lesquels, dans un certain endroit (à la préfecture de police), la verge était mise en mouvement par un mécanisme d'invention anglaise, que l'on employait dans des occasions spéciales. La verge avait un vaste champ d'activité. Dans nos livres de droit criminel et civil, la verge figurait à chaque page et constituait comme un refrain perpétuel en commun avec le fouet, le knout et les baguettes.

« Vint le 17 avril 1863, anniversaire de la naissance de notre souverain. La verge est entrée dès ce jour dans le domaine du passé. Les punitions corporelles ont été abolies, et le knout et les baguettes ont été supprimés.

« Eh bien! que voyons-nous quatorze ans après que les peines corporelles ont été abolies pour les personnes appartenant aux classes privilégiées? le détenu politique Bogolioubоff est battu de verges dans la cour d'une prison préventive... »

Les peines corporelles n'ont donc point cessé d'être en vigueur en Russie, et nous en trouvons de nouvelles preuves dans un récit aussi émouvant que pittoresque, publié à la librairie Dreyfus par notre collaborateur Eug. Muller, sous le titre : *Un Français en Sibérie*. C'est la poignante odyssée d'un de nos compatriotes, le comte de Montleu, revenu par miracle du « pays dont on ne revient pas. »

L'extrait suivant suffira pour montrer l'intérêt d'un livre où sont retracées, avec autant de talent que de fidélité, les mœurs d'un pays où la civilisation semble encore l'emporter si difficilement sur les barbares traditions.

UN SPECTACLE INSTRUCTIF

« On me conduisit, — dit le comte de Montleu, — à une grande salle attenant, autant que je puis croire, à celle où siégeait, sous la présidence du gouverneur de Tobolsk, la commission dite *des déportés*, — laquelle a pour charge d'opérer la répartition de ceux-ci dans les diverses parties de la Sibérie. Cette salle était littéralement encombrée de pauvres gens, hommes, femmes, vieillards, adolescents, appartenant à une *chaîne* de condamnés arrivés de la veille. Tout ce monde était horrible de détresse et de malpropreté, ce qui s'explique quand on songe dans quelles conditions voyagent les *malheureux* qui, des provinces de la Russie d'Europe, sont acheminés, par convois, vers les diverses stations sibériennes. Enchaînés deux à deux à une longue barre de fer qui en réunit une dizaine, traînant aux pieds des entraves de bois, marchant à petites journées sous la garde de gendarmes et de Cosaques qui les insultent, les frappent sans merci pour le moindre mot, ou même sans motif; obligés de se suffire avec les quelques centimes qui leur sont alloués, et sur lesquels leurs conducteurs savent toujours prélever un large tribut; couchant le plus souvent dans de méchants abris construits exprès au milieu des plaines désertes, et où ils ne trouvent pour dormir qu'une infecte litière pleine de vermine, ils n'arrivent au but de leur triste voyage que dix-huit mois et même deux ans après le départ, quand toutefois ils arrivent, car beaucoup tombent de faim, de froid et de maladie sur la route, échappant ainsi au long martyre qui attend les autres à destination.

« A vrai dire, la généralité des condamnés qui formaient ce convoi appartenaient, selon toute probabilité, à la classe des malfaiteurs de bas étage; mais il ne fallait pas être un profond physionomiste pour reconnaître dans le nombre quelques individus certainement amenés là par des méfaits autres que ceux que châtient avec plus ou moins de rigueur les lois de tous les peuples civilisés.

« Sombres, absorbés, dévorant en silence leurs souffrances morales, ceux-là contrastaient d'ailleurs de la plus évidente manière avec le misérable troupeau des êtres qui, par abrutissement normal ou par insouciance perverse, semblaient relativement résignés à leur ignominieuse misère....

« ... Soudain, au fond de la salle, une porte s'ouvrit, dans le cadre de laquelle parut un personnage dont le seul aspect fit soudain se produire un morne silence. C'était une sorte d'hercule trapu, au front bas, aux narines épatées, aux prunelles fauves, qui, les manches retroussées, portait à la main un assortiment de lanières qu'il semblait choisir et disposer avec une certaine volupté.

« — Ah! ah! cria-t-il en ricanant d'une voix stridente, du seuil où il s'était arrêté pour promener sur la foule des condamnés un regard animé d'une joie sauvage; ah! ah! c'est fête, grande fête aujourd'hui! Ah! ah! il y avait longtemps que ce brave Mikaïlo n'avait fait une petite promenade au grand air. Ah! mais son bras ne s'est pas engourdi pour ça; on le verra bien. Oui, on le verra bien. Allons, vous autres, ajouta-t-il en s'avançant une main tendue, allons, n'oubliez pas ce brave Mikaïlo. Eh! eh! on ne sait pas ce qui peut arriver : chacun est à même d'avoir un jour besoin de lui. Allons!

« Et je vis plusieurs des misérables en haillons qui étaient là tirer de leur poche des kopecks, qu'ils lui donnèrent avec une sorte de machinale soumission. Je remarquai d'ailleurs que deux soldats l'escortaient, à peu près comme une bête féroce dont on viendrait d'ouvrir

la cage, et qui marcherait contenue par le voisinage de ses cornacs.

« — Quel est cet homme? demandai-je à mi-voix au condamné qui m'avait parlé.

« — Le bourreau, me répondit-il.

« Et, voyant que mon regard traduisait un certain étonnement :

« — Oui, reprit-il, le bourreau qui, dans notre pays, n'est autre chose qu'un criminel que l'on dispense des travaux forcés auxquels il a été condamné, pour qu'il remplisse les fonctions d'exécuteur; mais il n'en reste pas moins prisonnier. Il ne sort que les jours d'exécution, et encore, comme vous pouvez le remarquer, sous la garde de deux soldats qui, aussitôt sa mission remplie, le ramènent sous les verrous. Vous voyez que dans la prison il rançonne les condamnés par la terreur qu'il inspire; au dehors, tout à l'heure, ce sera bien autre chose. Sur sa route il bousculera et injuriera les passants; dans les boutiques il s'emparera de tout ce qui lui tombera sous la main; dans les cabarets il se fera servir à boire sans payer, — c'est la tradition qui le permet; — mais on brisera le verre où il aura bu, on jettera au fumier les objets qu'il aura touchés, on lavera le seuil qu'il aura franchi, les femmes se sauveront en se signant, pour n'être pas exposées à ses ignobles propos. Bref, c'est le maudit, l'infâme.

« Voyez sa joie : c'est qu'une exécution publique représente pour lui quelques instants d'indépendance et de terrible autorité... Il va de ce pas torturer, faire expirer un homme sous le fouet, plusieurs peut-être, et, comme il vient de le dire, c'est fête, grande fête pour lui.

« L'homme en était là quand un geôlier vint à moi qui me dit de le suivre, car « on m'attendait. »

« — O mon Dieu! s'écria l'homme, comme sous le coup d'une funeste appréciation à mon endroit.

« Puis, se reprenant :

« — Oh! mais non, fit-il, ce n'est pas possible.

« — Je l'espère bien, répliquai-je avec un sourire qui, je dois l'avouer, n'était pas tout à fait de bon aloi.

« Et je suivis le geôlier, qui m'accompagna jusqu'à la porte de la prison, où m'attendait en effet un officier flanqué de deux Cosaques à cheval.

« — Venez, monsieur, me dit en français, avec un salut qui me sembla trop courtois pour n'être pas de mauvais augure, l'officier, qui, par une obséquieuse attention, m'engagea du geste, vu la rigueur du froid, à fermer ma pelisse et à rabattre la mentonnière-oreillette de mon bonnet de peau d'ours.

« Après avoir marché quelques minutes, entre les deux Cosaques, par des rues où la neige amoncelée et durcie montait presque à l'appui des fenêtres du rez-de-chaussée, nous débouchâmes sur une place assez vaste, au milieu de laquelle un cercle était formé par quelques centaines de personnes qui, grâce aux épaisses fourrures dont elles étaient recouvertes, simulaient assez bien un lourd troupeau d'animaux bizarres.

« Une douzaine de Cosaques non moins bourrus, la lance au poing, allaient et venaient sur les bords intérieurs du cercle, qu'ils maintenaient formé à une certaine distance d'une espèce de chevalet plat, bas, incliné, qui en occupait le centre et qui figurait seul dans l'espace vide. A notre approche, le cercle s'ouvrit avec cette rumeur significative des foules impatientes, quand le moment vient du spectacle attendu.

« Nous entrâmes dans le cercle, marchant droit au chevalet, à cinq ou six pas duquel nous nous arrêtâmes sur ces mots de l'officier :

« — Attendez, restez là.

« — Attendre quoi? demandai-je avec un sentiment qu'on s'expliquera, je pense.

« L'officier fit mine de ne pas avoir entendu; et j'allais répéter ma question, quand une rumeur plus intense se produisit dans la foule. Le cercle, qui s'était refermé derrière nous, venait de s'ouvrir de nouveau pour donner passage, en même temps, à la brute ignoble dont j'avais vu commencer les joyeux ébats dans la prison, et à un grand et beau garçon qui s'avançait le front haut, suivi d'un officier de police, entre deux rangées de soldats.

« Quand tout ce monde fut arrivé près du chevalet, les soldats et le bourreau s'écartèrent en divers sens, laissant au milieu le grand jeune homme et l'officier de police. Alors celui-ci, déroulant un papier, se mit à lire à très-haute voix la teneur d'une décision du gouverneur de Tobolsk qui infligeait au nommé Séléphane... (je ne me rappelle que le prénom), déporté sous le numéro..., la peine de quarante-neuf coups de knout (1) pour le fait de *tentative d'évasion*.

« L'officier avec qui j'étais venu parut épier sur moi l'effet de ces dernières paroles, mais je puis dire sans forfanterie qu'il en fut pour ses regards curieux : je restai parfaitement calme. Au surplus, si j'en avais eu besoin, j'aurais pu trouver un suprême reconfort dans l'exemple du malheureux jeune homme à qui l'on venait de lire sa sentence, et que l'approche du supplice laissait aussi impassible, aussi naturellement souriant que s'il se fût agi d'un jeu d'enfant.

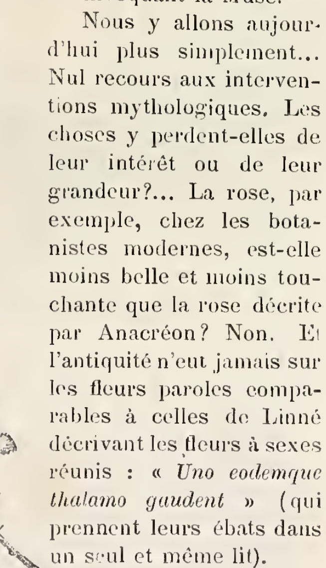
« Sa lecture achevée, l'homme de police se retira, et le bourreau, qui avait à l'écart préparé ses lanières et ses cordes, s'avança en criant d'une voix rauque :

« — A nous deux maintenant, joli garçon! te voilà bien fier, à ce qu'il me semble, mais nous allons changer de gamme tout à l'heure.

(A continuer.) Eugène MULLER.

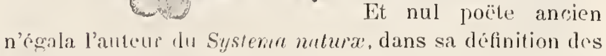
VOYAGE AUTOUR DE LA ROSE

I

Un poëte ancien, Homère, Virgile ou Pindare, eût commencé ce récit de voyage autour de la rose en invoquant la Muse.

Nous y allons aujourd'hui plus simplement... Nul recours aux interventions mythologiques. Les choses y perdent-elles de leur intérêt ou de leur grandeur?... La rose, par exemple, chez les botanistes modernes, est-elle moins belle et moins touchante que la rose décrite par Anacréon? Non. Et l'antiquité n'eut jamais sur les fleurs paroles comparables à celles de Linné décrivant les fleurs à sexes réunis : « *Uno eodemque thalamo gaudent* » (qui prennent leurs ébats dans un seul et même lit).

Et nul poëte ancien 
n'égala l'auteur du *Systema naturæ*, dans sa définition des


(1) La loi russe veut que le nombre de coups soit toujours impair.

graminées : « *Gramina plebeii, rustici, pauperes culmacei; vulgatissimi, simplicissimi, vivacissimi, regni vegetabilis vim et robur constituentes, quoque mulctati et calcati magis multiplicativi.* » (Les gramen sont les plébéiens, les prolétaires, les pauvres et les rustres du règne végétal; ils en sont la partie la plus simple, la plus nombreuse et la plus vivace; en eux est la vaillance et la force du règne; plus on les maltraite, plus on les foule aux pieds, plus ils se renouvellent.)

La science a pris la place du rêve; nous devenons positifs; et la poésie elle-même, de nos jours, ose dire :

Par leurs noms appelons les choses,
Les choses n'en plairont que mieux.

Mais écoutez Hippolyte Stupuy au début de ses *Ateltanes :*

« D'abord je pose en fait — on peut avouer pire —
Que je n'ai pas de luth, qu'aucun dieu ne m'inspire;
Nulle auréole au front, nul trépied, point de vol,
Et que ma tête enfin est à cinq pieds du sol.

Que, si je le voulais, je pourrais, comme un autre,
Simuler l'inspiré, contrefaire l'apôtre;
Chanter, rêver, pleurer; rimer à grand fracas
Des choses qu'on admire et qu'on ne comprend pas,
Connaître l'inconnu, regarder l'invisible
Et donner la raison de l'incompréhensible. »

. . . .

Mais laissons les poëtes et venons à notre petite histoire.

II

Par un beau jour de mai, un enfant fut mis, par sa mère, en liberté dans un jardin. Ce jardin était tout rempli des fleurs à la mode en ce temps-là : ravenelles, giroflées, juliennes, lunaires, thlaspi, filipendules, compagnons, lis, iris, narcisses, pivoines, jasmin, etc.

Le petit était radieux, ravi, émerveillé!... Ce qui par-dessus tout le charma, ce fut une rose du Bengale, et qui paraissait être la première pour ce printemps-là. Perlée de la rosée du matin, elle exhalait un parfum délicieux...

L'enfant avait vu souvent des fleurs en bouquet et il les avait admirées; mais, au jardin, sur leurs tiges, elles lui semblèrent vivantes. Il y resta en contemplation tout le jour, et la nuit dans son sommeil il rêva de la rose.

III

Dès le matin, il accourt la revoir... O surprise! la rose, la chère rose, en s'épanouissant, avait perdu sa fraîcheur, son parfum, sa grâce. Pâlie, déformée, elle ne montrait que trop la fragilité de son existence.

Ah! vraiment, marâtre nature,
Puisqu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir.

C'était le cri de Ronsard; ce fut aussi, — formulé d'une autre manière et par un simple *ah!* — celui de l'enfant.

A côté de la rose fanée, quelques-uns des boutons de la veille s'étaient épanouis; mais de la première, c'en était fait... Qui la lui rendrait?...

Hélas! faudrait-il passer chaque jour à des roses nouvelles, et les aimerait-il comme il avait aimé la première?

IV

Emmené par sa mère dans un petit voyage, les deux jours suivants il ne vit pas le jardin.

A son retour, quel changement! Toutes les plantes grandies, épanouies, et le rosier resplendissant de roses! mais la première, ô ciel!

Las! voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a dessus la place,
Las! las! ses beautés laissé cheoir!

Celles même qui lui avaient succédé commençaient à pâlir. Ce fut pour l'enfant la première leçon de philosophie. Il avait cru d'abord que tout était vie au jardin, et maintenant il se dit :

— Qu'est-ce que la vie si elle n'aboutit qu'à la mort?

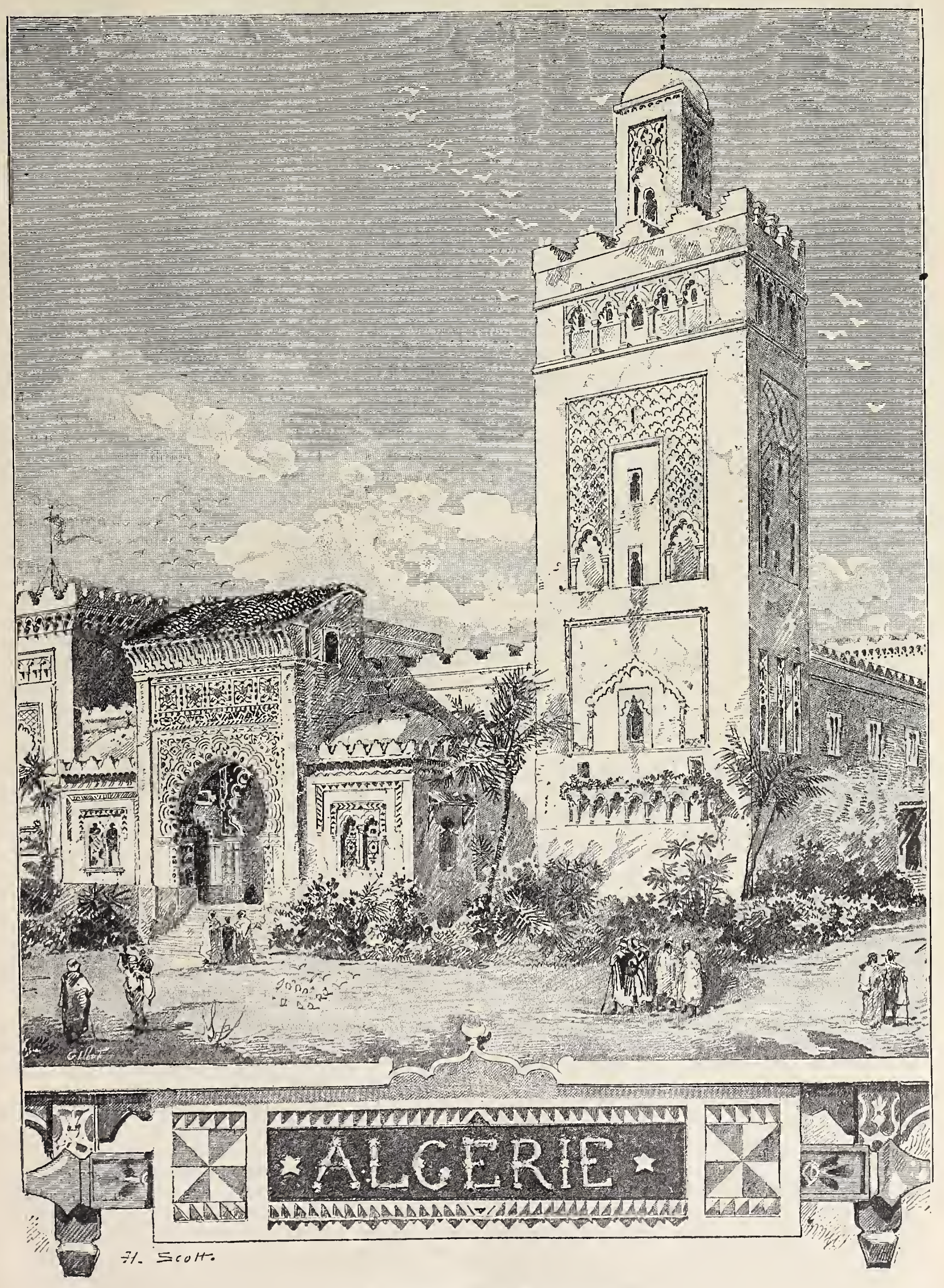
(A continuer.) Eugène NOEL.



Fleurs de juin.

L'imprimeur-gérant : A. Pougin, 13, quai Voltaire. Paris.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1878



Pavillon de l'Algérie, dans le parc du Trocadéro.

L'EXPOSITION A VOL D'OISEAU

—

LE CARAVANSÉRAIL ALGÉRIEN

III

Lorsque vous irez visiter l'Exposition, n'oubliez pas de donner un coup d'œil au caravansérail algérien. D'ailleurs, il ne pourra moins faire que d'attirer vos regards avec ses murailles éblouissantes de blancheur, ses quatre tours garnies de fenêtres mauresques, sa guirlande de faïence qui serpente tout autour de sa partie supérieure, ses arcatures couronnées de créneaux, son minaret de trente mètres de hauteur, et surtout sa façade d'une décoration si originale. Cette façade est copiée sur celle d'une mosquée fameuse à Tlemcen. Montez les degrés qui conduisent à ce monument; vous n'êtes plus dans une mosquée, mais dans un caravansérail. Quatre galeries de 7 mètres de large et de 6 mètres de haut s'ouvrent sur un péristyle mauresque à colonnes torses : au milieu est un jardin avec une fontaine et des arbres exotiques. Dans ces galeries sont disposés les divers objets exposés par notre colonie algérienne. On y voit d'abord les productions du sol : le vin, le tabac, les plantes tropicales, les eaux minérales, les nattes, les cordages faits en matière végétale; puis les produits de l'industrie indigène, des burnous, des sandales, des étoffes brochées d'or, des yatagans, des châles brodés laine et soie, des armes damasquinées, des lanternes gigantesques, des tambours à forme bizarre. Ce n'est pas sans un certain étonnement qu'on y remarque des cuillers en bois; les Arabes voudraient-ils nous faire croire qu'ils ne mangent plus avec leurs doigts? Ils auraient tort; tous les Européens qui ont vécu avec eux pendant quelque temps regrettent la fourchette naturelle, qu'ils trouvent plus commode et plus gastronomique que l'autre. Dans cette exhibition, remarquez surtout ces tapis composés de six et huit mille morceaux rassemblés et cousus bout à bout : c'est de la mosaïque sur étoffes et qui ne peut convenir qu'à la patience orientale.

Le caravansérail, dont le palais algérien du Champ-de-Mars nous présente un élégant spécimen, est un des monuments les plus répandus en Orient, où il tient lieu d'hôtellerie. Il se compose ordinairement d'une vaste cour entourée de bâtiments; le bas est réservé aux bêtes de somme : chameaux, chevaux et mulets; le haut est occupé par des petites chambres qui sont à la disposition des voyageurs; on y trouve quelquefois une table et un bois de lit, mais le plus souvent rien du tout. La seule chose que fournisse le gardien du caravansérail c'est l'eau et le bois pour préparer les aliments qu'on a apportés avec soi, car il ne faut pas compter en trouver sur sa route. Ces provisions, qui nous semblent si maigres, sont sans prix pour des voyageurs qui viennent de traverser le désert brûlant, qui ont peut-être été plusieurs jours sans avoir eu d'autre rafraîchissement qu'une goutte d'eau boueuse et décomposée par la chaleur du soleil. Rien de plus animé que la vue d'un caravansérail le soir, lorsque les caravanes de marchands et les caravanes de pèlerins sont arrivées pour le gîte du soir. En Orient, il n'y a que ces deux classes qui voyagent, les marchands pour s'enrichir, les pèlerins pour accomplir ce voyage à la Mecque que chaque croyant doit faire une fois dans sa vie. A chaque caravansérail est attaché un gardien qui entretient l'ordre, qui marque à chacun la place qu'il doit occuper, qui distribue l'eau et le bois. Aucune rétribution n'est due pour une nuit passée dans un caravansérail; les offrandes faites par quelques voyageurs sont destinées à l'entretien des mosquées.

Ce n'est pas seulement sur les routes désertes, dans les endroits écartés et solitaires qu'on trouve des caravansérails; toutes les villes de l'Orient en possèdent; quelques-unes en ont même plusieurs, et ces bâtiments servent à leur décoration, ainsi que les mosquées et les bains. Ordinairement le caravansérail est situé à côté du bazar; le passage d'une caravane, soit de marchands, soit de pèlerins, donne lieu à de nombreuses transactions commerciales, attire un grand concours de populations et apporte toujours une distraction dans des cités où la vie est monotone. Ces édifices, qui ont un rôle si important à jouer, sont quelquefois d'une étendue considérable; en Perse, le caravansérail-schah de Jafferani, aujourd'hui en ruines, renfermait 1,700 chambres, un bain, une mosquée et de vastes jardins.

L'Inde a aussi ses caravansérails; à travers l'immense péninsule, dans quelque direction qu'il marche, le voyageur rencontre à chaque étape un caravansérail élevé à son intention; ces maisons sont espacées de cinq lieues en cinq lieues, longueur ordinaire d'une étape; le premier venu peut y être hébergé pendant trois jours sans autre rétribution qu'un pourboire au gardien. Les Anglais ont donné à ces caravansérails le nom de *bengalow*; ils ne se sont pas contentés d'en changer la désignation, ils en ont transformé l'esprit. Avant eux, la place était au premier occupant, et cette manière de procéder est celle qui a cours dans tout l'Orient. Ils ont établi que les indigènes devraient toujours céder la place aux Européens. Ainsi une haute famille hindoue est établie dans un bengalow; arrive le plus mince des employés de la Compagnie des Indes, elle est obligée de sortir avec tous ses bagages et de s'en aller camper en plein air, quelque temps qu'il fasse. Les Anglais ont si bien établi ce principe, qu'il ne vient pas même dans l'esprit aux indigènes qu'il en puisse être autrement.

Un de nos compatriotes, voyageant dans l'Inde anglaise, arrive dans un bengalow occupé par une riche famille hindoue, dans laquelle se trouvaient trois jeunes filles charmantes. Aussitôt toute la famille de déménager et de porter ses bagages à quelques centaines de mètres de là et sous l'abri de la voûte céleste. Il presse, il supplie pour qu'on reste, pour qu'on ne se dérange pas; il se heurte à une résistance inébranlable. Il ne trouva d'autre moyen que de passer outre et d'aller coucher à une autre étape. Inutile de dire que dans l'Inde française de pareils faits ne se produisent pas. D'ailleurs, dans la plupart des étapes on construit un bengalow destiné aux Européens.

(A continuer.) Adrien DESPREZ.

SCIENCE POPULAIRE

—

LE TÉLÉPHONE

De tous les moyens que peut employer l'homme pour communiquer sa pensée, le plus parfait, certainement, le plus simple, le plus commode, c'est la parole.

Seulement, quand deux personnes se trouvent séparées par l'espace, il leur faut recourir à un autre procédé, et recourir à l'écriture ou employer un courrier et le charger de transmettre verbalement le message qu'on lui confie. Or, il faut à l'homme du temps, malgré ses efforts, pour franchir les distances et porter au loin une nouvelle, et dès l'antiquité on s'est efforcé d'imaginer des procédés pour abréger la durée des voyages, accroître la rapidité des communications et, pour ainsi dire, vaincre l'espace, le supprimer : telle est l'origine de la *télégraphie*.

Si loin qu'on remonte dans l'histoire, on voit que tous les peuples ont employé des signaux pour transmettre rapidement à distance des messages importants.

Les Grecs, par exemple, se servaient de feux allumés au sommet des tours ou sur des montagnes, et que l'on appelait *pyrses* (πσρυά); on en apercevait la fumée pendant le jour et la flamme pendant la nuit. C'étaient là des signaux *optiques* bien insuffisants, peu commodes, mais susceptibles encore de rendre des services dans des circonstances graves. A ce genre appartient le fameux système imaginé, à la fin du siècle dernier, par les frères Chappe, qui réussirent à créer une machine simple et facile à manœuvrer pour faire les signaux et qui, à force de persévérance, parvinrent à la faire adopter.

Grâce au télégraphe Chappe, les dépêches arrivaient de Calais à Paris (68 lieues) en trois minutes, de Lille (62 lieues) en deux minutes, de Strasbourg (120 lieues) en six minutes, de Toulon (207 lieues) en vingt minutes, etc.

Malgré les perfectionnements apportés à ces appareils, les signaux optiques demeurèrent toujours bien insuffisants, bien incomplets, offrant tous les inconvénients qui tiennent à la non-transparence ordinaire ou accidentelle de l'atmosphère. L'ancien télégraphe ne pouvait fonctionner pendant la nuit et ne rendait aucun service par les temps de brouillards, ceux-ci interrompant immédiatement la transmission des dépêches. Dans les pays septentrionaux, où l'atmosphère est fréquemment brumeuse, l'irrégularité de ce moyen de communication avait obligé à chercher certaines modifications qui furent surtout employées en Angleterre et en Suède.

Aussi peut-on considérer comme une invention merveilleuse et des plus importantes celle du télégraphe électrique, à l'aide duquel on peut transmettre les signaux par tous les temps, — sauf pendant les grands orages, — quel que soit, pour ainsi dire, l'état de l'atmosphère, de nuit comme de jour. Le principe du télégraphe électrique est bien connu, et tout le monde sait à la suite de quels perfectionnements on est parvenu à obtenir qu'une dépêche partie de Londres ou de New-York puisse s'imprimer automatiquement, à Paris, en caractères ordinaires, sur une bande de papier qui se déroule toute seule; il y a même des appareils qui transmettent à distance la reproduction d'un dessin ou le fac-simile d'une écriture, etc.

Après ces merveilles, on pouvait se croire arrivé aux limites du possible. Mais l'esprit de l'homme, qui jamais n'est satisfait, voulait plus encore. Ce n'était plus assez de transmettre la pensée à l'aide de signaux; on aspira à transmettre la voix même, et la découverte du téléphone, la vulgarisation si rapide de ce curieux instrument démontre aujourd'hui que les rêveurs ont fini par triompher.

La *téléphonie* ou la communication à distance au moyen de la voix ou de signaux acoustiques n'est pas chose nouvelle. Nous n'avons pas besoin de rappeler comment on avait organisé, il y a des siècles, des relais de factionnaires, échelonnés à distance et à portée de la voix, et chargés de se transmettre de l'un à l'autre, sur toute la longueur de la ligne, les nouvelles à faire parvenir au loin. Nous ne ferons également que mentionner la télégraphie acoustique imaginée par un Français, du nom de François Sudre, et à laquelle il avait appliqué l'expression même de *téléphonie*.

Sudre s'était préoccupé particulièrement des efforts poursuivis par les différents États pour créer une sorte de langue universelle, à l'aide de laquelle les navires de toutes les nations pussent correspondre à distance. La marine a toujours tiré parti, dans ce but, de signaux optiques. Sudre avait pensé à demander cette langue universelle à la musique.

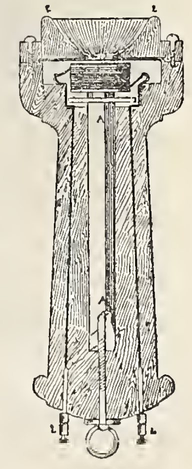
La musique, avec les sept notes de la gamme, lui semblait fournir aux innombrables combinaisons que nécessite un système de langage. S'attachant surtout à organiser, au moyen de sons, des signaux de mer, Sudre voua à cette tâche sa vie entière, et, malgré le succès obtenu par ses expériences, il mourut, le 2 octobre 1862, sans avoir pu obtenir la récompense de ses longs travaux.

D'autres genres de signaux acoustiques furent également essayés ou employés, à l'aide de l'électricité surtout; mais c'étaient toujours des *signaux*, ce n'était pas la voix elle-même qui se transmettait à distance. Les tuyaux acoustiques, d'un emploi si fréquent aujourd'hui, et qui portent à des centaines de mètres, ne donnaient toujours pas aux exigences des chercheurs la satisfaction qu'ils désiraient. Cette satisfaction, ils l'ont aujourd'hui aussi complète que possible, grâce à l'invention du *téléphone*. Nous allons immédiatement décrire cet appareil, en indiquant par quelles transformations il a passé avant d'arriver au degré de simplicité et de commodité que nous lui voyons maintenant.

Pour bien comprendre ce curieux instrument, il faut se rappeler quelques notions de physique, oh! un rien : quatre lignes.

Quand on introduit un aimant dans une bobine sur laquelle est enroulé un fil de cuivre, il se passe dans ce fil un phénomène singulier : il s'y produit un courant électrique instantané, comme si ce fil aboutissait à une pile et que la communication ne durât qu'un moment. Puis, pendant que l'aimant est dans la bobine, si sa force, si son état magnétique varie, pour une raison ou pour une autre, par exemple quand on en approche un morceau de fer, il naît encore des courants.

Voilà le principe du téléphone. Regardez la figure : voyez-vous la petite bobine B, sur laquelle est enroulé un fil de cuivre entouré de soie? Voyez-vous l'aimant, ce barreau de fer A, dont l'extrémité supérieure entre dans la bobine? Il s'agit maintenant de modifier l'état magnétique de ce barreau, pour que des courants électriques naissent dans le fil de la bobine; à cet effet, on a placé, tout près de l'extrémité de l'aimant, une membrane métallique, une petite plaque de fer mince, fixée par ses bords comme la peau d'un tambour, et dont la partie centrale, qui vibre lorsqu'on parle au-dessus d'elle, se rapproche et s'éloigne alternativement du bout de la tige aimantée. Voilà tout l'instrument.



Avec une paire de téléphones, on peut entretenir une correspondance parlée. Pour cela, il suffit que les deux appareils soient reliés par deux fils métalliques rattachés aux extrémités des fils enroulés sur les petites bobines.

On voit comme c'est simple. Vous parlez dans votre téléphone; la plaque vibre, et le courant électrique produit va faire vibrer, à dix, vingt, cent kilomètres, la plaque de l'autre téléphone que votre correspondant tient appliqué à son oreille. Quand vous avez fini de parler, vous portez contre votre oreille l'instrument dont vous venez de vous servir, et votre interlocuteur vous répond de la même façon ; et ainsi de suite. Quand on veut bien prendre ses aises, causer commodément, il est bon d'avoir chacun deux téléphones : l'un dans lequel vous parlez, et l'autre qui reste pendant ce temps appuyé contre votre oreille, ce qui permet de faire les demandes et les réponses couramment, sans se déranger.

La première fois qu'on se sert du téléphone, on

éprouve une véritable surprise. On se figure qu'on va entendre la voix de l'autre personne aussi bien que si l'on causait dans un porte-voix, dans un de ces tubes verts, comme il y en a maintenant dans beaucoup d'administrations et même chez des particuliers pour correspondre d'une pièce, d'un étage à l'autre.

Pas du tout. On distingue une voix singulière, plus ou moins nasillarde, qui paraît venir de l'autre monde. Si les morts entraient verbalement en communication avec les vivants, sans sortir de leurs tombes, il semble que c'est ainsi qu'ils devraient se faire entendre. C'est loin, loin, avec un timbre étrange. On a comparé aussi l'impression causée par cette voix à celle que donnerait un ventriloque, et encore la voix du ventriloque est-elle moins profonde, moins éloignée.

C'est ce qui fait que beaucoup de personnes n'entendent pas très-bien, tout d'abord, dans le téléphone; il faut une certaine éducation, un peu d'habitude, d'autant plus que souvent on se trouve dans des endroits où se fait plus



Opérateur parlant.

ou moins de bruit, et ce bruit qui distrait, qui occupe les organes de l'ouïe, empêche de percevoir aussi distinctement les sons du téléphone.

(A continuer.) Charles LETORT.

L'ARMÉE AMÉRICAINE

Toutes les personnes qui ont visité les galeries de l'Exposition universelle n'ont pu manquer de remarquer dans la section américaine les élégants uniformes des soldats de la grande république : pantalon gris clair, tunique bleu foncé serrant à la taille et avec une seule rangée de boutons; képi également bleu foncé avec la calotte avançant sur le devant, et pour tout ornement un petit globe en cuivre sur lequel l'aigle des États-Unis étend ses larges ailes; enfin, ceinturon blanc qui se détache brillamment de ces couleurs sombres, — telle est la tenue réglementaire de l'infanterie américaine. Ajoutons que les hommes qui portent cet uniforme, — ceux du moins qui ont mérité d'être envoyés à Paris, — le rehaussent encore par leur belle prestance et la correction de leur attitude militaire. La gravure que nous reproduisons plus loin représente très-exactement l'uniforme que nous venons de décrire; le peloton tout entier est d'une vérité parfaite.

L'armée des États-Unis ne se recrute que par enrôlements volontaires. Aussi en général ne se montre-t-on pas très-difficile sur le choix des sujets qu'on emploie.



Opérateur écoutant.

Comme dans tous les pays où le métier de soldat est mercenaire, la profession des armes est assez méprisée dans la patrie de Washington. Nous ne parlons pas, bien entendu, des officiers qui acquièrent leurs grades en passant par l'école militaire de West-Point; cette école a la réputation d'être une des meilleures et des plus sérieuses, et elle a produit déjà des officiers de grand mérite, tels que Grant, Sherman, Lee et tant d'autres qui ont eu l'occasion



Opérateur parlant sans cesser d'écouter.

de déployer leurs talents dans la terrible guerre de la Sécession.

Nous nous en tenons ici aux soldats, et personne quelque peu au courant des choses américaines ne nous démentira, lorsque nous dirons qu'on les prend un peu partout, sans s'enquérir de leurs antécédents, de leur nationalité, de leurs aptitudes. Qu'ils servent, c'est tout

ce qu'on leur demande, et en échange de leurs services, on les nourrit grassement et on leur donne une solde de 2 francs 50 c. par jour. Le lecteur devine que pour payer de simples soldats si cher, les États-Unis ne doivent pas avoir une bien grande armée. Elle est fort petite, en effet; elle compte à peine 30,000 hommes pour le service actif, et l'entretien de ces 30,000 hommes coûte à l'État plus de 200 millions par an. Il est vrai que l'armée régulière ne forme que le noyau autour duquel se groupe, en cas de guerre, la grande armée milicienne. Dans chaque État de l'Union, à de certaines exceptions près, chaque citoyen capable de porter les armes doit faire partie de la milice depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à celui de quarante-cinq; mais l'organisation et la discipline de cette milice ne répondent que dans quelques États au but pour lequel elle a été créée. La milice organisée compte 8,101 officiers et 145,219 hommes. Le nombre des citoyens qui, en cas de besoin, peuvent en faire partie, est de 3,434,058 hommes. Pendant la guerre de Sécession, les États du Nord possédaient une armée de 500,000 hommes de troupes excellentes qui ont été dissoutes lors du rétablissement de la paix.

Voici comment se décompose aujourd'hui l'armée régulière :

25 régiments d'infanterie, dont 2 (nos 24 et 25) recrutés parmi les noirs; chaque régiment a dix compagnies de 50 hommes chacune.

4 régiments d'invalides, formant en tout un effectif de 4,000 hommes.



Peloton d'infanterie américaine de service au Champ-de-Mars.

10 régiments de cavalerie, dont 2 (nos 9 et 10) de noirs, à 12 escadrons de 50 hommes.

5 régiments d'artillerie à 12 compagnies de 122 hommes.

Le génie compte 59 officiers et 1 bataillon de 5 compagnies de pionniers d'un total de 308 hommes.

On le voit, ce sont des forces qui en Europe paraîtraient presque dérisoires; mais les États-Unis ont le bonheur de n'avoir près d'eux aucun voisin gênant. Tous les dangers dont ils peuvent avoir à se prémunir sont à l'intérieur. Les Indiens donnent souvent de rudes beso-

gnes aux soldats américains, et l'on n'a pas oublié qu'il y a deux ans, un corps tout entier de 400 hommes a été massacré jusqu'au dernier par les Indiens Sioux. C'est pour contenir ces bandes sauvages que l'infanterie et la cavalerie sont dispersées sur toute l'étendue de l'Union, pour protéger les frontières. A mesure que la civilisation avance, les Indiens se trouvent rejetés de plus en plus loin. Le gouvernement de Washington leur assigne certains territoires dans les limites desquels ils doivent se tenir et n'en jamais sortir. En échange de cette promesse, le gouvernement donne chaque année aux tribus soumises des étoffes, du tabac, de l'eau-de-vie et aussi des armes et de la poudre pour la chasse. Il a été reconnu depuis longtemps que les Indiens étaient absolument réfractaires à la civilisation, et ne pouvant pas les civiliser, le gouvernement américain a résolu de les exterminer lentement. On les cantonne dans des territoires où ils trouvent à peine de quoi vivre, et aussitôt qu'ils essayent d'en sortir, l'armée est là pour les faire rentrer dans l'ordre ou les massacrer. Triste besogne, en vérité! mais, disent les politiques, besogne nécessaire et fructueuse.

Nous nous garderons bien d'ouvrir un débat sur cette question qui, pour nous autres Européens, ne peut avoir qu'un intérêt spéculatif, et nous terminerons cette rapide étude de l'armée américaine en faisant connaître au lecteur la composition de l'état-major général. Cet état-major se compose d'un général en chef (le général Sherman), 1 lieutenant général, 3 majors généraux, 14 généraux de brigade, 67 colonels, 86 lieutenants colonels et 242 majors.

Tous les officiers sont fort bien payés. Dans une armée où les sous-lieutenants ont un traitement de 9,000 francs par an, les généraux et les colonels ne sauraient être bien malheureux. — A. K.

A TRAVERS LES LIVRES

—

LES PEINES CORPORELLES EN RUSSIE

(Suite et fin.)

Le patient fit un geste de mépris, puis dégrafa et laissa tomber à ses pieds la peau de mouton qui n'était que jetée sur ses épaules; et, par l'horrible froid qu'il faisait, se trouva en corps de chemise au milieu de la place.

— A la bonne heure! reprit le bourreau, tu m'épargnes de la besogne. Ah! joli garçon, mon mignon, c'est aimable de ta part, mais je ne te ménagerai pas pour ça, sois tranquille.

Le condamné haussa dédaigneusement les épaules.

— Vraiment, c'est odieux! m'écriai-je, parlant à mon officier. Est-ce que votre loi permet ainsi au bourreau d'insulter le patient (1)?

— Le patient peut lui répondre, me repartit tranquillement l'officier, cela les regarde tous deux.

— Ah! mais, bien des pardons, vous savez, joli monsieur, que je dois vous lier, continua, avec un grotesque salut le bourreau, qui du regard cherchait l'aide des soldats, en face de ce gaillard qui, quoiqu'il n'en voulût rien laisser voir, l'intimidait certainement par son calme digne.

— Eh! n'appelle donc personne! n'aie donc pas peur, dit le jeune homme. Lâche! fais donc bravement ton métier.

L'autre fit un pas de plus, en essayant un stupide sourire; mais le condamné, l'arrêtant d'un geste :

— Attends un peu, dit-il.

Puis il reprit, s'adressant à la foule :

— Je vais mourir, c'est sûr, car je n'ai pas payé ce lâche-là pour qu'il m'épargne (1); et, comme il est ivre, il ne saura pas diriger les coups de façon à conserver un ouvrier aux mines de l'empereur... Je vais mourir; mais savez-vous pourquoi? Écoutez : j'avais toujours bien servi mon seigneur; mon seigneur m'avait permis de me marier. J'avais un enfant, que ma femme nourrissait et qui devenait très-beau. Mais voilà, mon seigneur eut besoin d'une nourrice pour un enfant à lui. Il prit ma femme. Je lui avais dit : « Elle aura bien du lait pour deux, laisse-la nourrir le nôtre en même temps que le tien. » Il n'a pas voulu. Et voilà : mon pauvre petit dépérissait, faute du bon lait de sa mère.

J'ai supplié mon seigneur. Il a toujours dit non. Et comme mon enfant souffrait de plus en plus, un soir que j'ai rencontré mon seigneur seul dans un chemin; je lui ai parlé peut-être un peu vivement. Mon seigneur a prétendu que je l'avais menacé; ce n'est pas vrai. Il m'a fait prendre. On m'a emmené sans me laisser les voir, les embrasser, eux, ma femme et mon enfant... Et voilà qu'en route, poussé par le chagrin, j'ai voulu m'échapper. On a dit que j'avais l'intention de retourner là-bas pour tuer mon seigneur. Non. C'est affaire entre le seigneur du ciel et lui. Je voulais retourner là-bas, oui, mais seulement pour les embrasser une dernière fois, eux. Après, à la garde du bon Dieu! Maintenant que je vais mourir, tant mieux, puisque ma vie ne devait plus être que peine et chagrin... Priez pour moi... et priez pour mon pauvre enfant.

Ainsi parla le jeune homme. Je regardai autour de moi pour voir l'effet produit par cette simple allocution, qui m'avait mis les larmes aux yeux. Je ne trouvai que physionomies complétement indifférentes. Alors, cédant à un mouvement né de l'indignation que je ressentais contre ces automates humains, et de l'admiration que m'avait inspirée cet humble, mais héroïque martyr de la barbarie, je m'élançai, je courus vers le condamné, dont j'aurais tenu à honneur de serrer la main... Mais aussitôt grand émoi, grande agitation : on s'empresse, on se précipite, on m'arrête. Mais le jeune homme, qui a vu, qui a compris :

— Merci, frère! me dit-il; tu es bon, tu es brave, toi. C'est bien! Du courage, quand ton tour viendra. Au reste, tu vas voir, ce n'est rien à subir... Adieu, frère!

Puis il cria :

— Allons, lâche, m'y voilà; viens me lier et faire ton métier.

Et tranquillement il s'étendit, la poitrine en dessous, sur le chevalet.

La brute ivre entra aussitôt en fonctions, non sans prodiguer encore à la victime ses infâmes railleries, ses odieux quolibets, que l'autre, d'ailleurs, semblait ne pas entendre. Tout d'abord il garrotta les mains sous la planche, que le patient tenait ainsi embrassée, puis les pieds à l'extrémité; puis, tirant de sa poche un couteau, il fendit la chemise pour mettre le dos à nu. Ensuite, s'étant reculé d'une dizaine de pas, et faisant siffler dans l'air sa redoutable lanière (2) :

---

(1) C'est presque toujours ainsi que les choses se passent. Et d'ailleurs le bourreau ne fait que continuer les agissements des geôliers, qui, avant le départ pour l'exécution, *s'amusent* à éveiller les transes du condamné.

(1) Il est de tradition que les condamnés achètent le bourreau pour qu'il modère la force des coups, ou qu'il accélère la mort, si le nombre des coups à recevoir est si considérable que la mort doive nécessairement s'ensuivre.

(2) Le knout est une longue lanière recuite dans une espèce d'essence fortement enduite de limaille métallique, et portant au bout un petit cro-

— Ah! tu as dit que je ne saurais pas diriger les coups; tu vas bien voir, joli garçon, tu vas bien voir.

Puis il prit sa course pour s'arrêter brusquement à portée du patient, sur le dos duquel le terrible instrument tomba, et s'imprima en faisant jaillir le sang; en le retirant à lui, le bourreau amena plusieurs lambeaux de chair.

Le malheureux poussa une sorte de long cri de gorge, comme celui d'un homme qui, de la voix, s'aide pour un effort.

— Un! fit gravement l'officier de police, pendant que le bourreau se reculait pour prendre à nouveau son élan.

— Deux!

On vit une grande croix ruisselant de rouge sur le dos du jeune homme, qui fit entendre le même cri.

— Trois!

Le crochet ramena une épaisse bandelette dégouttante. Et malgré ce coup, qu'il qualifia lui-même de *magnifique*, le bourreau alla prendre un instrument de rechange.

Au quatrième coup, on n'entendit qu'une plainte sourde. Au cinquième, on n'entendit rien. Alors, l'homme de police alla vers le chevalet, se baissa sous le visage du patient et branlant la tête:

— Maladroit! fit-il en regardant le bourreau en pitié.

Mais il continua cependant de compter jusqu'au quinzième les coups qui tombaient évidemment sur un cadavre. Puis il prononça le mot *ajourné* (1), en étendant la main. Un traîneau s'approcha, sur lequel les soldats se disposèrent à jeter le pauvre corps inerte, autour duquel se voyaient, sur la neige, de longues fusées de sang.

— Allons, maintenant, monsieur, me dit alors l'officier, qui, depuis que j'avais voulu m'élancer vers le jeune homme, avait gardé une main sur mon épaule.

— Allons, répétai-je machinalement.

Et machinalement je me dirigeai vers le chevalet, qui semblait m'attirer comme attire l'abîme quand on est pris de l'inconscient abandon du vertige.

Mais la main de l'officier me retint:

— Par là, dit-il, en me faisant tourner le dos au lieu du supplice. Voyez, la kibitka attend.

Je pus distinguer, en effet, à quelque distance, la voiture qui m'avait amenée, installée sur un traîneau attelé de deux chevaux. Deux gendarmes se tenaient à la portière.

— Que signifie?... Que suis-je venu faire ici? demandai-je brusquement, avec une sorte de pénible confusion dans les idées.

— Le gouverneur a pensé, me répondit gravement l'officier, qu'avant de reprendre votre voyage, ce spectacle pourrait vous être de quelque utilité. Il m'a d'ailleurs chargé de vous le dire.

— Eh bien! dites de ma part au gouverneur que... Non, ne lui dites rien, il ne comprendrait pas...

Nous étions arrivés devant la voiture.

— Adieu, monsieur; bon voyage, me dit en s'inclinant l'officier, qui me laissa entre les deux gendarmes, et s'éloigna avec ses deux Cosaques.

Eugène MULLER.

chet de fer. La préparation la rend très-dure et très-lourde. En la faisant sécher, on a replié les bords, qui forment une rainure dans toute la longueur de la courroie. S'abattant sur le dos nu du patient, le knout tombe de son côté concave sur la peau, que les bords de l'instrument coupent comme un couteau. La lanière ainsi incrustée dans les chairs, l'exécuteur ne l'enlève pas, mais il la tire à lui horizontalement, ramenant, au moyen du crochet et par longues bandelettes, les parties détachées.

(1) Quand un certain nombre de coups a fait perdre connaissance au patient, on l'emporte à l'hôpital pour le guérir, et, après guérison, il subit le reste de sa peine.

VOYAGE AUTOUR DE LA ROSE

(*Suite.*)

V

Mais peu à peu vint le spectacle de la fructification. Les graines qui naissaient de la fleur, — partie la plus éphémère de la plante, — le jeune observateur vit bien qu'elles puisaient dans la mort même un germe de reviviscence...

Semer et voir germer des graines fut pour lui un passe-temps divin.

Toujours en observation, toujours en allées et venues, toujours *en voyage* autour de ses roses, le petit philosophe, aidé du jardinier, aidé aussi de quelques livres que lui donna son père, apprit à connaître les plantes.

Son savoir n'était pas d'une très-grande étendue, mais il lui causait de grandes joies et il y puisa pour toute sa vie de délicieux passe-temps.

VI

La rose était restée sa fleur favorite. Elle fut le point de départ de toute sa science. Dans les livres de poésie qu'il eut l'occasion de lire, il releva tout ce qui concernait sa fleur préférée et composa pour son usage une anthologie de la rose. Mais pour quelques traits heureux, combien de puérilités et de mièvreries inspirées par cette « reine des fleurs! » tant les vrais poëtes sont rares!

Les écrivains qui ont su bien parler de la rose sont ceux qui, sans la décrire, sans la caractériser, sans l'orner d'aucune épithète, se contentent de l'appeler par son nom.

Citons-en quelques-uns.

Ronsard:

Mignonne, allons voir si la rose
Qui ce matin avait déclose
Sa robe de pourpre au soleil
A point perdu cette vêprée
Les plis de sa robe pourprée
Et son teint au vôtre pareil.

Malherbe:

Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses,

. . . .

Béranger:

Demandons,
Pour seuls dons,
Simple toit, portes closes,
Des chants, du vin, des roses.

Bouilhet:

Las d'aller, les bras pendants,
Des noirs coquins aux pédants
Moroses,
J'ai placé tout mon orgueil
A planter près de mon seuil
Des roses.

Beaucoup d'autres exemples pourraient être tirés de l'anthologie de notre jeune philosophe. Et tous nous montreraient que la simplicité est le secret des vrais poëtes.

(*A continuer.*) Eugène NOEL.

LE DEUX JUIN 1793

(ARRESTATION DES GIRONDINS)

Quand vous passerez sur la place du Carrousel, vous voudrez bien vous arrêter un instant et vous poster de manière à avoir devant vous le château des Tuileries. Ainsi orienté, vous verrez se développer sur la droite du pavillon central une partie des bâtiments témoins d'un

des drames les plus poignants de notre histoire révolutionnaire.

Là, dans la salle de spectacle du palais, siégeait la Convention, du moins depuis le 10 mai 1793, car auparavant, et notamment pendant le procès de Louis XVI, elle tenait ses séances dans un manége, lequel était situé à l'endroit où se rencontrent aujourd'hui les rues de Rivoli et Castiglione.

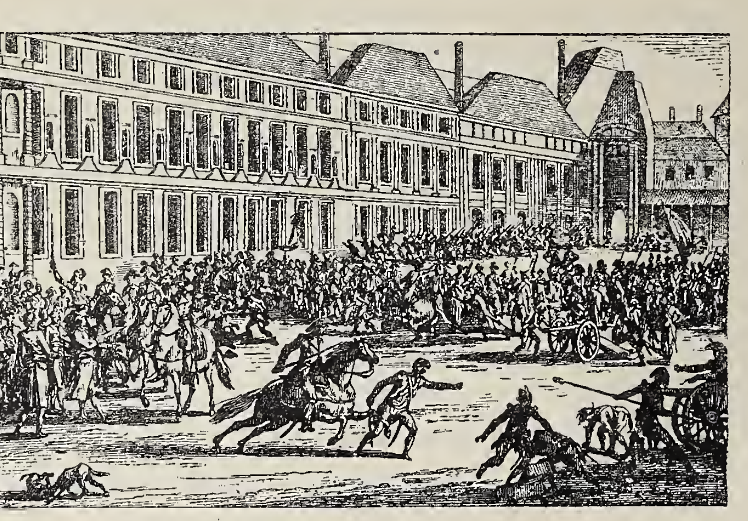
Donc, le 31 mai 1793, Paris entrait encore une fois en convulsion. Le tocsin sonnait dans tous les clochers, on battait la générale au nom de la Commune, qui déclarait résolûment la guerre à la Convention et allait lui poser un ultimatum.

Ce que demandait la Commune de Paris aux représentants de toute la France, c'était la dissolution du « Comité des douze, » chargé de veiller à la sûreté de la Convention.

En effet, et tout composé qu'il fût d'hommes modérés, de Girondins, le Comité n'en avait pas moins eu l'audace de faire arrêter Hébert, le rédacteur très-populaire du *Père Duchesne*. Hébert était de plus officier municipal, et la Commune s'était sentie humiliée par son incarcération.

La Convention tenta de résister aux pétitionnaires armés qui venaient la trouver dans l'enceinte de ses délibérations.

Isnard, qui occupait le fauteuil présidentiel, prit la parole. « Écoutez ce que je vais vous dire : si le fer était porté au sein de la représentation nationale, la France entière tirerait vengeance de cet attentat, et l'on chercherait bientôt sur quelle rive de la Seine Paris a existé! »



Le 2 juin 1793.

Ces paroles énergiques produisirent un tumulte indescriptible. Les spectateurs des tribunes, les pétitionnaires et les membres de l'Assemblée mêlèrent leurs clameurs pendant plus de deux heures.

Quand le calme fut rétabli, les officiers municipaux furent admis à la barre et requirent avec audace la dissolution du Comité des douze et l'arrestation de vingt-deux députés girondins.

Mais ils n'obtinrent gain de cause que pour la première partie de leur requête.

Ce n'était qu'une demi-victoire pour la Commune qui dut, pendant toute la journée suivante, entretenir l'agitation des esprits par l'envoi aux Tuileries de nouveaux pétitionnaires menaçants. La Convention d'ailleurs n'avait pas une attitude très-ferme; elle perdait sensiblement du terrain, en envoyant les pétitions au Comité de salut public au lieu de les repousser par la question préalable.

Mais nous voici au 2 juin; il est dix heures du matin. La Convention est en séance; mais elle se trouve bientôt bloquée dans les Tuileries par la nombreuse armée de la Commune, que commande Henriot et qui intercepte toutes les issues du palais. Dans le jardin, sur la place du Carrousel, dans la rue Saint-Honoré ce n'est qu'une forêt de piques et de baïonnettes.

Mais l'insulte est ressentie à la fois par tous les représentants. Il n'y a plus ni Marais, ni Montagne, ni Girondins, ni Jacobins; il n'y a plus que des assiégés.

« Sortons, s'écrie Danton; il faut que la Convention tout entière se présente aux hommes armés qui l'entourent et qu'elle s'assure de leurs dispositions. »

La motion est accueillie...

Quant à ce qui se passa ensuite, nous laissons la parole à un témoin oculaire (Lacretelle jeune), dont le récit est palpitant de la même sincérité que l'émouvante eau-forte de Duplessis-Bertaux, artiste contemporain, dont nous donnons ci-contre le fac-simile :

« La Convention arrive donc à une issue qui donne sur la place du Carrousel. Henriot, ses aides-de-camp, plusieurs membres de la Commune, soutenus d'un triple rang de baïonnettes et de piques, viennent fermer le passage.

« Le président Hérault de Séchelles lit d'une voix timide le décret qui vient d'être rendu (en conformité avec les pétitions).

« — Retourne, lui dit le général révolutionnaire, retourne à ton poste ! Oses-tu bien donner des ordres au peuple insurgé? Le peuple veut qu'on lui livre les traîtres. Livre-les ou va-t-en!...

Puis il crie : *Canonniers, à vos pièces...!*

« Des canons à mitraille sont pointés contre la Convention. Plusieurs députés sont couchés en joue. On fuit. Marat vient embrasser Henriot et le remercie au nom de la patrie. »

Vaincus par la force, la Convention rentra dans la salle de ses séances et donna la parole à Couthon, qui s'exprima ainsi :

« L'horreur du peuple ne se prononce que contre des mandataires infidèles; mais nous, il nous entoure encore de tout son respect, de toute son affection. Que tardons-nous? obéissons à notre conscience aussi bien qu'à nos devoirs. Je demande que Lanjuinais, Vergniaud, Gensonné, Le Hardi, Guadet, Pétion, Boileau, Birotteau, Valazé, Gomaire, Bertrand, Gardien, Kervélégan, Mollevaut, Bergoïen, Barbaroux, Lidon, Buzot, Lasource, Rabaut, Brissot, Salles, Chambon, Gorsas, Grangeneuve, Lesage, Vigée, Louvet et Henri Larivière soient mis en arrestation chez eux. »

Le décret fut rendu.

Et c'est ainsi que le 2 juin 1793 les Jacobins anéantirent le parti girondin, et qu'une phase nouvelle s'ouvrit pour la Révolution. — L.

L'imprimeur-gérant : A. Pougin, 13, quai Voltaire, Paris.



Nasser-ed-Din-Shah, roi des rois (1), empereur de toute la Perse.

Les Kadjars qui ont formé la dynastie régnante appartiennent à une tribu des plus célèbres du nord de la Perse. Cette dynastie, qui succéda à celle des Zends, fut fondée en 1776 par le glorieux régénérateur de la Perse, Agha-Mohamed-Khan. Elle compte quatre souverains : 1° Agha-Mohamed, son fondateur, qui régna de 1776 à 1798; 2° Feth-Ali-Shah (1), de 1798 à 1834 ; 3° Mohamed-Shah, fils du bon prince Aban-Mirza, de 1834 à 1848 ; 4° S. M. Nasser-Ed-Din, fils du précédent monarque; il est né le sefer 1246 (5 août 1830) et fut couronné à Téhéran le 22 zilkadé 1264 (30 octobre 1848). Il avait alors dix-huit

(1) Le titre de « roi des rois » a toujours été porté par les souverains de la Perse depuis Cyrus.

(1) Ce souverain, appelé d'abord Baba-Khan, monta sur le trône à quarante ans.

C'est le premier prince Kadjar qui ait pris le titre de Shah.

ans; il est âgé aujourd'hui de quarante-sept ans. Quand son père mourut, son avénement à la couronne ne donna lieu à aucune commotion politique. Le principe d'hérédité en ligne directe était admis par les grands de l'empire et soutenu par les divers représentants des légations européennes, qui du Tauris amenèrent pacifiquement à Téhéran le jeune prince impérial; il y fut aussitôt salué et couronné souverain sans aucune agitation de compétiteurs ou prétendants, comme cela arrive d'ordinaire quand la succession d'un monarque oriental est ouverte.

Nasser-Ed-Din, à peine installé dans la charge du gouvernement, s'occupait d'étudier les réformes et améliorations à introduire dans ses Etats, lorsqu'il fut surpris par une formidable insurrection dite des Babirs. C'était une secte religieuse, dans le principe très-pacifique, mais qui, pour faire triompher sa haine de la religion nationale, ne recula pas devant l'insurrection, le pillage et l'incendie. Contrairement aux intentions de son fondateur, les hommes de la secte conspirèrent contre la vie du shah. Nasser-ed-Din eut à subir l'attaque de quatre assassins qui le blessèrent d'un coup de pistolet. Le prince, dans cette occasion critique, montra un héroïque sang-froid et, malgré l'immensité du péril qui menaçait sa cour et son trône, il ne se départit point de la prudence ni de la modération. L'insurrection formidable fut vaincue après des efforts prodigieux de valeur de la part de ses troupes, dont une partie était commandée par le général Hassan-Ali-Khan, qui s'est plus tard montré à Paris le digne représentant de son souverain en honorant en France les artistes et les littérateurs, surtout par les soins qu'il a donnés aux élèves persans venus pour étudier chez nous les sciences, les arts et l'industrie d'Europe. Nasser-ed-Din s'est montré plus jaloux d'acquérir la gloire pacifique que donne l'amour des arts, que la gloire des armes qui ne s'acquiert que par l'effusion du sang. Cependant, quand il eut à mesurer son armée avec des forces asiatiques, il sortit victorieux de la lutte. Il triompha du khan de Khiva, du salar, de l'iman de Mascate et, en ces derniers temps, il châtia, sur le Ghowrgan, les hordes de pillards et incorrigibles Turcomans qui, depuis, se sont souvenus de la leçon que leur ont donnée les armées persanes.

Nasser-ed-Din dessine avec un vrai talent d'amateur sérieux de l'art, témoin les échanges remarquables de ses dessins avec ceux du commandant du Houssaye, qui servait naguère dans l'armée persane. Ce prince a étudié avec passion la géographie du monde entier, et en particulier celle de l'Europe et de la France. Et ses voyages dans les principales contrées de l'Europe, en 1873 et en 1878, ne seront point pour lui ses moindres titres à l'admiration de la postérité. Il veut réveiller la Perse de son aspect de léthargie et introduire dans ses États la civilisation occidentale, au triple point de vue du commerce, de la science et de la politique. « Je n'examine pas, a-t-il dit, si moi ou mes successeurs seront plus ou moins heureux, je me préoccupe seulement de savoir si mes peuples seront plus fortunés et plus prospères. » Il a fallu à ce prince un désir ardent d'étudier les résultats de la civilisation européenne pour qu'il pût franchir les obstacles sans nombre qui s'opposaient à ses desseins de visiter l'Occident. Il a fallu que sa volonté fût trempée comme une lame du gama le plus dur et le plus solide. S. M. I. Nasser-ed-Din méritait, à tous égards, l'accueil qu'il a reçu en France. — M.

PROFESSEUR DE FALSIFICATION SANS LE SAVOIR

Il y a quelques années, la police avait saisi des vins qu'elle avait tout lieu de croire falsifiés, sinon « fuchsinés. » Des échantillons de ces vins furent remis à M. Thénard, qui les soumit à l'analyse et qui fit, sur leur composition, un rapport à la suite duquel cinquante tonnes furent répandues sur la voie publique et le marchand traduit en police correctionnelle et condamné à une forte amende.

Le marchand de vins, furieux contre M. Thénard, qu'il regardait comme la seule cause de la perte qu'il venait de subir, va chez lui pour lui faire une scène violente et l'accuse de l'avoir ruiné.

— Mais, mon bon ami, répond M. Thénard, je ne vous connais pas... votre nom m'est resté étranger. On m'a remis des échantillons de vins à analyser, et j'ai dit tout simplement ce que j'y avais trouvé par l'analyse.

— Eh bien! s'écrie le marchand de plus en plus irrité, qu'est-ce qu'il y manquait à mon vin? Voyons, parlez! qu'est-ce qu'il y manquait à mon vin?

— Parbleu! répliqua M. Thénard poussé à bout, il y manquait de l'acide tartrique, à votre vin!

Aussitôt la colère du marchand tombe, et, devenant aussi poli qu'il était auparavant grossier et emporté :

— Je vous remercie, monsieur le baron, dit-il, je vous remercie beaucoup... Ce que vous venez de me dire va me mettre à même de réparer la perte que j'ai subie.

Et saluant l'illustre chimiste, il se retire joyeux de la leçon de chimie alimentaire qu'il venait de recevoir et que le savant n'avait certes pas l'intention de lui donner.

LE TROCADÉRO AVANT L'EXPOSITION UNIVERSELLE

(Suite et fin.)

II

Flanqué à gauche par le couvent des Bonshommes, le coteau du Trocadéro l'était à droite par le monastère des Visitandines, fondé vers le milieu du dix-septième siècle, dans des circonstances qui méritent d'être signalées.

« Il y avoit à Chaillot, dit l'abbé Lebeuf, une maison en forme de palais, que la reine Catherine de Médicis avoit fait bâtir et que le maréchal de Bassompierre avoit embellie. Elle étoit au bout d'une des avenues qu'on appelle le Cours-la-Reine, et sous Henri IV on la nommoit la maison de Grammont. Elle fut donnée aux religieuses de Sainte-Marie ou de la Visitation, qui furent amenées par Henriette de France, reine d'Angleterre, et que cette princesse eut la permission d'établir en la paroisse de Chaillot, par lettres registrées au Parlement, le 19 janvier 1652. Elle demeuroit chez ces religieuses; Louise, palatine de Bavière, sa nièce, étant venue l'y trouver, elle la regarda comme sa fille. Louise demeura un an à Chaillot; elle y édifia toute la communauté; elle alloit remuer les foins et menoit la vie d'une religieuse sans en avoir l'habit. »

Le couvent des Visitandines de Chaillot fut donc un refuge princier; les grandes infortunes royales vinrent y chercher un asile. Après la veuve de Charles Ier, dont Bossuet prononça l'oraison funèbre, le 10 novembre 1669, dans l'église même du monastère, sa fille Marie, son fils Jacques II, et la duchesse de Modène, femme de ce prince, y laissèrent leurs restes mortels. Sœur Louise de la Miséricorde (Mlle de La Vallière) vint y cacher sa honte et ses regrets, avant de rentrer à Versailles, d'où elle devait sortir bientôt après, pour aller s'éteindre dans les larmes au couvent des Carmélites de la rue d'Enfer.

Les Visitandines étaient devenues, par arrêt du Parlement, en date du 1er juillet 1651, hautes-justicières de

Chaillot; elles acquirent plus tard une partie de ce fief et de celui de Longchamps, ainsi qu'une des petites îles, dont a été formée la grande île des Cygnes. Elles avaient une fort belle église, richement décorée et ornée de nombreux objets d'art, une galerie de tableaux, une série de portraits royaux et princiers dans leur salle d'assemblée, de beaux appartements, de vastes dépendances, des droits seigneuriaux et de beaux revenus.

Le 26 janvier 1790, au moment de la suppression du monastère, on y comptait vingt-deux religieuses de chœur, neuf sœurs converses, deux sœurs tourières, une demoiselle agrégée et une fille de service. Les bâtiments, employés à divers usages, furent démolis vers 1810, et sur leur emplacement devait s'élever le palais du roi de Rome.

C'est donc au point même où MM. Davioud et Bourdais ont construit leur édifice que les royales visitandines ont longtemps pleuré et prié. Au lieu où a retenti, comme un coup de tonnerre, la grande voix de Bossuet : — *Celui qui règne dans les cieux et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la leçon aux rois, et de leur donner, quand il lui plait, de grandes et terribles leçons,* — les générations contemporaines entendront des symphonies, des cantates, des oratorios, de grandes hymnes nationales et tout l'appareil de la musique classique; mais, pour ceux des auditeurs qui savent leur vieux Paris, au milieu des harmonies de l'orchestre, le texte saint, si éloquemment commenté par Bossuet sous la voûte de l'église des Visitandines, reviendra plus d'une fois à la mémoire : « *Et maintenant, comprenez, ô rois; instruisez vous, arbitres de la terre.* »

Jamais, en effet, Cromwell et la révolution d'Angleterre n'ont été jugés avec une telle force de raison et une si grande hauteur de pensée. Mais, parmi les milliers de visiteurs qui défileront sous les arcades du nouveau palais, combien songeront à Henriette d'Angleterre et à Bossuet, à Charles Ier et au *Protecteur*, à Jacques II et à la race des Stuart, à sœur Louise de la Miséricorde et à son royal séducteur!

Ce passé de deux siècles à peine est à peu près inconnu, tant les morts vont vite en notre pays! Ce qu'on sait le plus communément, c'est que S. M. l'Empereur et Roi voulait que son fils eût là, en face de l'École militaire, un palais digne de la grandeur future du jeune César. Il faut lire, dans les Mémoires de M. de Bausset, les nombreuses conversations que Napoléon eut alors avec Fontaine, pour arrêter l'idée d'un monument grandiose, égal, sinon supérieur, au palais de Versailles. Les Tuileries, les Invalides, l'École militaire et autres édifices d'origine royale offusquaient le nouveau souverain; il voulait faire plus et mieux.

« *Quel est donc le plus beau palais connu?* » demandait-il sans cesse à Fontaine; et, comme celui-ci citait les palais Farnèse, Pitti, ceux de Gênes et des autres villes d'Italie, comme il présentait à l'Empereur des restitutions du Palatin, de la villa Adrienne, du palais de Spalatro, etc., le nouveau César, mécontent de tout, voulut qu'on lui fit un nouveau Versailles, commençant au pont d'Iéna, englobant la plus grande partie de Chaillot et de Passy, avec le bois de Boulogne tout entier, se terminant au bord de la Seine, en face de Saint-Cloud, de Suresnes et de Puteaux. C'était une conception vraiment gigantesque.

« Le sort de notre entreprise, dit Fontaine dans ses *Résidences souveraines*, dépendait de celui de la France, alors engagée dans une lutte à laquelle toute l'Europe avait pris part. Ce palais, production de la fortune de l'empereur Napoléon, éprouvait chaque jour les alternatives de ses succès et de ses revers. Une victoire remportée, une défaite subie ont plus d'une fois fait changer les proportions de l'édifice... La déroute de Waterloo a mis fin à tout. »

Quelques constructions seulement avaient été commencées « sur le rampant de la montagne de Chaillot; » le relief du sol était accusé par quatre rampes partant du quai et conduisant à une vaste plate-forme elliptique, en face de laquelle devait se profiler la façade principale du palais.

En 1814, les troupes de Davoust campèrent sur ces hauteurs et assistèrent à la chute de l'empire; puis les Cosaques y bivouaquèrent, et leurs chevaux foulèrent au pied les ruines toutes neuves de ce commencement de palais. L'emplacement demeura à l'état de terrain vague jusqu'en 1823, époque où les flatteurs de la monarchie restaurée voulurent faire du duc d'Angoulême un héros, et des fondations du palais du roi de Rome la base d'un monument rappelant la prise du fort de Cadix. Un simulacre de combat eut même lieu sur les flancs du coteau; les Parisiens, toujours avides de spectacles, s'y rendirent en foule; les détonations des pièces d'artifice causèrent une panique qui faillit amener un écrasement général, comme aux Champs-Élysées lors du mariage de Louis XVI et de Marie-Antoinette.

1830 laissa le Trocadéro dans un état complet d'abandon; 1848 ne s'en soucia pas davantage, et le second empire ne songea point à reprendre le gigantesque dessein du premier. Le parc du palais projeté fut seul aménagé, non point en vue d'une résidence princière, mais pour l'agrément du peuple souverain. Passy et Chaillot avaient pris d'ailleurs trop de développements, et les frais d'expropriations eussent absorbé les ressources de la liste civile.

L'annexion de la banlieue suburbaine, en 1860, et l'approche de l'Exposition universelle de 1867 ramenèrent l'attention publique sur le désert du Trocadéro. M. Alphand aplanit le sommet du coteau, en nivela les pentes selon les données de Fontaine, gazonna les talus, construisit un escalier de géants entre le quai et la plate-forme et jeta des centaines de candélabres à travers cet ensemble, que de nouveaux boulevards et de nouvelles avenues rattachèrent à tous les points de Paris. L'éminent ingénieur avait voulu créer un immense amphithéâtre en face du champ de Mars, afin de pouvoir y échelonner toute la population parisienne les jours de grandes fêtes nationales. Trois ans après les Parisiens s'y échelonnaient, en effet,... pour chercher à apercevoir les batteries prussiennes entourant Paris d'un demi-cercle de feu entre Saint-Cloud et Châtillon : spectacle douloureux que nul n'avait prévu!

Trois fêtes du 15 août (1867-68-69), une parade militaire et une fête de nuit donnée au Shah de Perse en 1873, c'est là tout le passé du Trocadéro de 1866; celui de 1878 a devant lui l'avenir, et de grandes solennités internationales lui sont réservées.

Puisse le palais de MM. Davioud et Bourdais être plus heureux que celui de Fontaine! Puisse le peuple souverain, en l'honneur duquel on construit le nouvel édifice, avoir plus longue vie que cette frêle majesté « qui naquit roi de Rome et mourut colonel autrichien! »

L.-M. Tisserand.

LE TÉLÉPHONE

(Suite.)

Nous avons déjà dit qu'il était bien plus commode d'employer deux téléphones à chaque station; on peut

donc, en parlant dans un seul appareil, en faire vibrer deux qui se trouvent à une grande distance. Mais en raccordant sur les fils de cet appareil trois, quatre, six téléphones, tous peuvent être mis en même temps en action, et quatre, cinq, six personnes peuvent entendre à la fois, dans autant de localités différentes, ce que dit une seule personne.

Ainsi, on pourrait supposer un opérateur placé à la Bourse, à Paris, et lançant une nouvelle dans un téléphone relié avec des appareils installés à Versailles, à Rouen, à Nantes, à Pithiviers, à Melun et à Palaiseau. La nouvelle serait entendue au même moment dans ces six localités, et la plus éloignée serait informée au même instant que la plus rapprochée. Il n'est certainement pas de moyen de communication de la pensée qui puisse rivaliser, à l'heure qu'il est, pour la rapidité, avec celui-là; car le télégraphe ne transmet encore qu'un nombre assez limité de mots par minute, et lettre par lettre. Et comme l'électricité parcourt environ 75,000 lieues par seconde, on peut dire qu'un mot prononcé dans un téléphone est entendu au même instant dans le téléphone correspondant, à quelque distance que celui-ci se trouve du premier. Théoriquement, deux appareils reliés par un fil qui ferait le tour de la terre vibreraient tout à fait en même temps, et les paroles prononcées dans l'un seraient au même instant perçues dans l'autre.

On conçoit l'avantage du téléphone par comparaison avec les tubes acoustiques dont on se sert pour communiquer à une petite distance. D'abord, ces tubes n'ont qu'une portée limitée, car si l'on peut, par ce moyen, porter la voix à un millier de mètres, c'est déjà bien beau; et puis le son n'a qu'une vitesse limitée, sa transmission est relativement lente, quand on songe à celle de l'électricité et même de la lumière.

La lumière, en effet, a également comme l'électricité une vitesse énorme, environ 300,000 kilomètres par seconde. Le son, au contraire, ne se propage relativement qu'avec une certaine lenteur, et des expériences précises, qui ont été tout dernièrement vérifiées, ont permis d'établir qu'il parcourt à peu près 340 mètres en une seconde.

On connaît les procédés qui ont été employés pour fixer cette valeur; dès 1738, l'Académie des sciences de Paris l'avait déterminée. En 1822, une commission du bureau des Longitudes renouvela spécialement les expériences. L'instrument dont on se servit fut le canon, et voici pourquoi.

Lorsqu'il part un coup de canon, il se produit en même temps une lueur et un son; une personne placée à quelques kilomètres de la pièce voit la lueur au moment même où elle a lieu, puisque la lumière a une vitesse considérable; mais le son, qui ne fait que ses 340 mètres par seconde, aura besoin, pour arriver à l'oreille de l'observateur, d'autant de secondes qu'il y a de fois 340 mètres entre le canon et cette personne. Si l'on n'entend le coup que dix secondes après avoir aperçu la lueur, on en conclut que la pièce est à une distance de 3,400 mètres. On voit comme c'est simple, et les savants du bureau des Longitudes n'ont pas eu à faire de calculs bien compliqués pour établir la vitesse réelle du son. La gravure ci-contre fait voir, du reste, l'installation de l'expérience.

On avait placé des canons à Villejuif, aux environs de Paris, et à Montlhéry; il y a entre les deux stations une distance de 18,613 mètres. Des observateurs installés aux deux points comptaient combien il s'écoulait de secondes entre le moment où ils voyaient la lueur de la détonation de chaque pièce et le moment où ils entendaient cette détonation. Avec des chronomètres c'est très-facile.

Du reste, sans chronomètre on arrive très-bien à calculer à peu près les distances par le même moyen; nous nous souvenons que, pendant le siége de Paris, exposé aux obus que nous envoyaient les Allemands établis à Châtillon, nous avons souvent répété, avec un intérêt tout particulier, les observations de nos astronomes.



Expériences entre Villejuif et Montlhéry pour déterminer la vitesse du son.

Dès que nous voyions le feu d'une pièce de canon, nous nous mettions à compter, et, en multipliant le nombre 340 par le nombre de secondes écoulées, quand la détonation parvenait jusqu'à nous, nous savions assez exactement à combien de mètres nous nous trouvions de la batterie qui nous bombardait. Tout le monde peut répéter l'expérience, mais dans des conditions rarement aussi intéressantes.

Nous pouvions calculer également la vitesse des énormes obus qui venaient éclater auprès de nous, car à l'aide du son et de la lumière nous connaissions la distance des pièces, et, en divisant cette distance par le nombre de secondes écoulées entre la lueur du canon et le passage du projectile dans notre voisinage, nous savions à peu près la quantité de mètres parcourus par ledit projectile en une seconde. C'étaient là d'instructives distractions, comme on voit.

Nous devons ajouter que dans l'air le son se propage moins vite que dans d'autres corps, tels que l'eau et surtout le bois, le fer, l'acier, etc.

En 1827, Sturm et Colladon firent à ce sujet, sur le lac de Genève, une série d'expériences fort curieuses dont nous ne pouvons donner ici le détail, mais qu'on trouvera décrites d'une manière très-claire et très-précise dans un bel et excellent ouvrage, récemment couronné par l'Académie française, — les *Harmonies du son et les instruments de musique*, publié par un de nos meilleurs

confrères, J. Rambosson, à la librairie de Firmin-Didot. C'est dans ce livre que nous prenons la jolie gravure ci-dessous, qui permet de se rendre compte, d'un coup d'œil, de la manière dont procédèrent les deux savants.

On voit les deux barques, que séparait en réalité une distance de 15 kilomètres : l'une est près de Rolle, et porte une cloche de 65 kilogrammes, plongée dans l'eau, et sur laquelle on peut frapper avec un marteau. L'autre barque, amarrée près de Thonon, et qui est sur la droite, est munie d'une sorte de porte-voix, d'un tube propre à recueillir les sons de la cloche propagés dans l'eau.

C'est ainsi que l'on a constaté que, dans ce liquide, le son parcourt 1,435 mètres par seconde, au lieu de 340 dans l'air; cette vitesse varie, du reste, quand l'eau est plus ou moins chaude.

Les métaux transmettent très-rapidement le son; ainsi, celui-ci parcourt, à la température de 20 degrés, 1,228 mètres dans le plomb par seconde, 1,743 mètres dans l'or, 5,127 mètres dans le fer, 4,986 mètres dans l'acier fondu, 4,884 mètres dans un fil d'acier, etc.

Ces vitesses sont bien faibles, on le voit, comparées à celle de l'électricité et de la lumière, et comme c'est l'électricité qui agit dans le téléphone, la transmission de la parole est donc avec cet appareil absolument instantanée; mais elle serait un peu moins rapide que l'instrument n'en serait pas moins merveilleux et utile : l'important, c'est la transmission à grande distance.

Or, à cet égard, de grands progrès ont déjà été réalisés depuis le jour où l'inventeur faisait, à Boston, les expériences qui ont eu tant de retentissement dans la presse américaine. L'appareil n'avait pas encore, à ce moment, la forme si simple, si commode qu'il a maintenant, et qui n'est sans doute pas définitive.

Depuis lors, la portée du téléphone est devenue beaucoup plus considérable, et on l'a essayé pour des distances de 200, de 300 et même 400 kilomètres. C'est seulement dans ces conditions, d'ailleurs, qu'il l'emporte sur les tuyaux acoustiques, car, actuellement encore, ceux-ci transmettent la voix d'une façon bien plus nette et avec plus de force; mais on s'occupe activement de renforcer les sons du téléphone, et il faut espérer qu'avant longtemps ils seront aussi puissants qu'on peut le désirer.

C'est alors qu'on verra se multiplier à l'infini les applications de ce curieux appareil, déjà employé utilement dans une foule de circonstances. Beaucoup de personnes s'en servent pour établir une communication verbale entre les diverses parties d'une usine, d'un château, d'une grande propriété. Nous le voyions, ou plutôt nous l'entendions fonctionner, dernièrement, chez M. Walcker, qui a ses magasins installés place de l'Opéra, et ses ateliers établis rue Rochechouart. C'est chez M. Walcker que nous avons pu reproduire, grâce à son obligeance, toutes les plus curieuses expériences auxquelles se prête le téléphone. Les fils de cuivre qui réunissent la place de l'Opéra à la rue Rochechouart passent dans les galeries souterraines des égouts sur un parcours de plusieurs mètres et, à cette distance, la conversation est très-nette et très-facile. Il faut dire aussi que les instruments dont nous nous sommes servi sont d'une délicatesse extrême, à cause de la perfection à laquelle on est arrivé aujourd'hui.

Aussi les chemins de fer commencent-ils à installer les téléphones de divers côtés. La Compagnie des Dombes en emploie déjà, et M. Walcker nous disait que sur d'autres lignes encore il en avait établi d'autres qui rendent de grands services, malgré les facilités offertes par les



Expériences sur le lac de Genève, pour déterminer la vitesse du son dans l'eau.

fils télégraphiques ordinaires dont disposent tous les chemins de fer.

(*A continuer.*) Charles Letort.

L'EXPOSITION A VOL D'OISEAU

—

LE CARAVANSÉRAIL ALGÉRIEN

(*Fin.*)

Dans son voyage en Chine et en Tartarie, le P. Huc trouva les mêmes usages établis. Dans la plupart des endroits c'étaient les bonzeries qui servaient de caravansérails; il en était ainsi dans l'Europe du moyen âge, où tous les couvents donnaient l'hospitalité aux pèlerins et aux autres voyageurs. Un certain nombre n'avaient même été fondés que dans ce but : l'hospice du Mont-Saint-Bernard et celui du Mont-Cenis sont les seuls restes de cette ancienne coutume. Quant aux chevaliers et aux hommes d'armes, ils n'avaient pas besoin de recourir à l'hospitalité des couvents, certains qu'ils étaient de la trouver dans tous les castels qui se trouvaient sur leur passage. Un son de cor, et aussitôt le pont-levis s'abaissait devant le preux visiteur, la châtelaine venait le recevoir et ses demoiselles lui ôtaient ses éperons et son armure. Quelques châtelains, pour affirmer encore davantage leurs habitudes d'hospitalité, faisaient hisser un casque et un heaume au plus haut de la tourelle.

L'Occident a changé ses vieux usages : aux couvents ont succédé les hôtelleries, aux mauvaises routes sur lesquelles on ne pouvait aller qu'à cheval les chemins de fer. L'immobile Orient est resté le même. Dans quelques villes seulement les Européens ont construit des hôtels; les indigènes ont continué à se contenter des caravansérails, plus économiques, sinon plus commodes. Le grand précepte de l'hospitalité, qui est un des premiers commandements de la religion musulmane, est toujours aussi vivace. La chose n'a rien qui doive étonner : les peuples sont utilitaires sans s'en douter, et les vertus qu'ils prisent le plus sont toujours celles qui peuvent leur rapporter le plus grand profit. Il n'est pas étonnant que ces ribus errantes, perdues dans des déserts de feu, sans cesse exposées à périr de faim et de soif, n'aient proclamé que l'œuvre la plus agréable à Dieu fût de donner l'hospitalité à tout venant. Abraham sortait de sa tente pour inviter les voyageurs à venir se reposer chez lui, et aujourd'hui plus d'un scheïck du Sahara en agit de même avec autant de cordialité et de franchise. C'est grâce à cette croyance que tant de caravansérails se sont élevés dans tout l'Orient; il n'était pas un calife, pas un souverain de la Perse ou de l'Inde, pas un riche marchand qui ne crût être agréable à Dieu en fondant un abri destiné aux voyageurs. Les prédications des derviches, les versets du Coran, les légendes même le répétaient sans cesse. C'est dans ce genre de composition que les Orientaux excellent. En voici une qui se rapporte à l'hospitalité, et qui a été rapportée par plusieurs voyageurs, entre autres par le général Daumas.

Dans ce temps-là il y avait deux frères qui menaient une vie absolument différente. L'un s'était retiré dans la solitude et adorait Dieu, l'autre était devenu brigand de grand chemin et avait tué quatre-vingt-dix hommes dans sa vie.

Un jour, un voyageur se présente chez le derviche et lui demande l'hospitalité.

— Va-t-en ailleurs, lui dit l'homme en prière, je suis seul ici et je n'ai rien à t'offrir.

— Laisse-moi au moins coucher chez toi; tu ne me donneras ni à boire ni à manger.

— Eh bien! soit! couche chez moi.

Or, ce voyageur était l'ange Gabriel envoyé par Dieu vers celui qui s'était consacré à la prière.

Le lendemain, le serviteur de Dieu chercha son hôte qui avait disparu; il était allé demander l'hospitalité au brigand.

— Un invité de Dieu! cria-t-il à la porte.

— Soyez le bienvenu et entrez! lui dit la femme.

Mais le voyageur refuse d'entrer malgré toutes les instances.

Une heure après arrive le brigand; il apprend que le voyageur a refusé d'entrer chez lui; il s'emporte contre sa femme qui n'a pas assez insisté; puis, prenant sa tente, il la porte vers l'étranger, la dresse sur sa tête et lui dit :

— Tiens! puisque tu n'as pas voulu te reposer de bon gré dans mon habitation, t'y voilà de force.

On apporte à souper; on place devant l'étranger la diffa fumante; mais celui-ci la repousse, il a fait un vœu qui ne lui permet d'accepter qu'un plat composé de sept cœurs.

Le brigand n'avait que cinq chèvres pour toute fortune; il les tue et lui voilà cinq cœurs. Comment se procurer les deux autres? Il fouille, il cherche partout, il ne voit rien que ses deux enfants qui se livrent aux jeux de leur âge et qui tendent vers lui leurs bras innocents. Lui ne pense qu'à l'invité de Dieu et qu'aux devoirs de l'hospitalité. Il les tue, leur enlève le cœur, les fait cuire avec les autres et les apporte devant son hôte.

— Monseigneur, voici les sept cœurs que vous m'avez demandés.

— As-tu des enfants? interroge l'étranger.

— J'en ai deux.

— Eh bien! je ne mangerai pas avant qu'ils ne soient ici.

— Cela ne se peut pas, ils sont très-jeunes et mal habillés.

— Comment se nomment-ils?

— Aali et Abdel-Kader.

Et en prononçant ces mots il s'enfuit pour cacher ses larmes.

L'ange Gabriel appela trois fois par leur nom les petits enfants morts, et Dieu leur rendit la vie. Quand le père rentra dans la salle, il les vit éveillés et joyeux; mais l'étranger avait disparu. Il était allé trouver Dieu pour lui raconter l'histoire des deux frères : l'un, derviche, lui avait refusé l'hospitalité, — l'autre, brigand, avait tué ses deux enfants pour le nourrir. Dieu lui dit alors :

— Retourne auprès de celui qui m'adore depuis quarante ans et fais-lui savoir que m'adorât-il encore pendant cent ans, cela ne lui servirait de rien. Puis, va trouver le brigand; dis-lui que je lui pardonne, que je lui donnerai mon paradis et que je le tiens pour un saint de septième classe. L'invité de Dieu, c'est Dieu.

Il ne faut pas faire les hommes meilleurs qu'ils ne sont. L'Oriental met sa maison à votre disposition, il la bouleverse toute pour vous être agréable; mais les voyageurs qui ont usé de son hospitalité prétendent que si vous ne lui payez vingt fois ce que vous avez consommé, il vous appelle chien et vous jette des pierres quand vous êtes sorti de chez lui. L'hospitalité du grand hôtel est peut-être à la fois moins coûteuse et plus commode que celle du caravansérail et de la tente.

Adrien Desprez.

VOYAGE AUTOUR DE LA ROSE

(Suite.)

VII

Il avait aussi en notes des renseignements de toute sorte sur les roses. Un carnet en tête duquel on lisait : *Les roses types*, contenait, entre autres choses, ceci :

« Les rosiéristes les plus accrédités, tels que MM. Marx-Lepelletier et Lindley divisent les rosiers en onze tribus, chacune de ces tribus se rapportant à un type primitif spécial. Ces types primitifs sont connus et l'on pourrait se les procurer encore. Malheureusement, plusieurs d'entre eux ont été négligés, mis à l'écart et la culture ne s'est guère attachée qu'au perfectionnement des rosiers de la tribu des cynarhopodons (*rosæ caninæ*) qui, à côté de la modeste églantine, comprend les Bengales ou rosiers thé, les rosiers de l'île Bourbon, de la Chine, les Noisette, etc., etc.

« Une floraison constante ou tout au moins bisannuelle a donné l'avantage à cette tribu sur celle des cent-feuilles, plus riche cependant par le coloris et le parfum.

« Mais le rosiériste qui voudra remettre en culture quelques-unes des autres tribus en leur appliquant les procédés modernes de perfectionnement : sélection, hybridation, fécondation croisée, en obtiendra des merveilles inattendues. L'art du fleuriste commence... »

VIII

Un autre jour il écrivait ceci :

« La fragilité des roses est connue : les poëtes l'ont chantée et même exagérée; mais la longévité du rosier, on semble l'ignorer.

« Il existe en Bavière, à Hildesheim, un rosier que l'on croit âgé de 1,064 ans. Sa tige a dix pouces allemands de diamètre, ce qui fait à peu près un mètre de circonférence.

« Depuis l'année 814, les gens du pays conservent avec dévotion ce rosier, parce qu'un miracle, cette année-là, s'accomplit sous son ombre et qu'il est devenu un objet de pèlerinage fructueux.

« Mais ce rosier n'aurait-il pas été depuis 1,064 ans discrètement remplacé, au moins une ou deux fois? Quelques personnes le croient et le disent; mais rien n'est prouvé, sinon l'existence très-réelle du gigantesque rosier avec sa tige d'un mètre de circonférence. Et c'est ce que tout le monde peut voir dans le cimetière de Hildesheim.

« En songeant avec quelle lenteur se développe la partie ligneuse du rosier, on avouera que mille ans pour former une tige d'un mètre de circonférence, ce n'est peut-être pas trop. »

IX

Il n'est pas, je pense, nécessaire de dire qu'au milieu de ses roses le petit philosophe avait grandi; qu'il était passé d'enfance à jeunesse et de jeunesse à maturité.

Cependant, lui aussi, comme tant d'autres, il avait dû quitter le jardin paternel.

Eh bien! le croira-t-on, il avait avec lui emporté le rosier du Bengale qui heureusement s'accommodait de tout.

Il eut la bonne fortune, presque toute sa vie, d'avoir à sa disposition un jardin. Durant trois ou quatre années cependant, cela lui fut impossible. Mais, sans se déconcerter, il eut alors son rosier en pot sur sa fenêtre. Le rosier le suivit dans tous ses déménagements. Et cela dure depuis cinquante-cinq ans. Le rosier, dans ce long intervalle, a produit les roses par milliers et pas une d'elles n'échappa au regard attentif de notre philosophe.

Je l'appelle philosophe, mais il était devenu artiste. C'est à l'heure présente un de nos peintres de fleurs les plus en renom. Faut-il ajouter qu'il réussit surtout la rose?

L'observation incessante de sa fleur bien-aimée l'a conduit à l'étude des bestioles qui fréquentent le plus ordinairement son feuillage ou sa corolle. Ce sont d'abord les pucerons, très-nuisibles aux roses, comme on sait, et puis les fourmis, attirées par les pucerons. Viennent ensuite parmi les coléoptères, la cetoine, et parmi les papillons, le moro-sphynx, c'est-à-dire le plus beau des coléoptères de France, et le plus ardent, le plus étrange, le plus rapide, le plus insaisissable des papillons.

X

La passion des roses n'est au fond, chez notre philosophe artiste, que la passion du beau.

Il a aimé, il aime, il continuera d'aimer tout ce qui lui rappelle la beauté de la rose.

Les fleurs ont été ses premiers maîtres d'esthétique. Il disait à un écrivain de ses amis :

« Quel livre on ferait sous ce titre : *Causeries avec les fleurs!* Mais il y faudrait quelqu'un qui réellement sût quels entretiens on peut avoir avec les fleurs!

« Que de choses elles m'ont dites et quelles confidences je leur ai faites!... ce que, même à soi, l'on ne se dirait pas, on le confie à la rose, tout bas, dans les ténèbres, alors que l'on respire son parfum sans la voir.

« Le parfum, c'est l'âme de la plante... c'est peut-être aussi sa voix... Par son parfum la fleur appelle l'insecte, et l'insecte fend l'air et il apporte les baisers de la fleur éloignée.

« L'antiquité avait eu le pressentiment de ces rapports mystérieux entre l'insecte et la plante; elle avait même rêvé d'amour et de mariage pour les plantes entre elles; mais tout cela est dépassé par la réalité aujourd'hui mieux connue.

« Combien fut étroit l'univers *deviné* des anciens au prix de l'univers scientifiquement observé.

« Les cieux mythologiques font sourire comparés aux cieux de Galilée.

« Quant à la flore poétique des dieux changés en plantes, que devient-elle devant la flore de Linné!

« Aussi la mythologie conservée en littérature jusqu'au dix-huitième siècle n'est plus possible après l'explosion du génie scientifique. Franklin a désarmé et détrône Jupiter.

« De même, après Linné, Jussieu, Marquis et tant d'autres excellents botanistes, il n'est plus possible de parler encore ni du sang de Vénus qui donne aux roses leur couleur, ni du sang d'Adonis d'où naissent les anémones.

« L'esprit humain contemple aujourd'hui face à face la Réalité. Nous n'y perdons rien, même en poésie... »

(A continuer.) Eugène Noel.

LITTÉRATURE CHINOISE

—

LE DUVET DE SAULE

Quatre siècles se sont écoulés depuis le temps où vivait Mign-Ssiou que ses parents surnommèrent Tsi-Tché.

Sa mère ne l'éleva point; il eut le malheur de la perdre alors qu'il était encore un tout petit enfant.

Son père pensa agir sagement en épousant une seconde femme. Celle-ci donna deux jeunes frères à Tsi-Tché. Mais son âme était jalouse. Elle ne sut point répartir également sur les trois enfants ses soins et sa tendresse. Il semblait qu'elle ne pût prouver son affection pour ses fils qu'en témoignant à leur aîné une aversion profonde.

Tant d'injustice devait avoir un terme.

A l'entrée de l'hiver, Mme Mign se procurait un ballot d'ouate qu'elle destinait à rembourrer les vêtements des trois jeunes garçons. Puis, se laissant aller à son sentiment de partialité, elle employait la provision entière à garnir les seuls habits de ses deux préférés.

Le pauvre Tsi-Tché ne serait resté vêtu que d'une mince étoffe si, dans la crainte que sa fraude ne fût découverte, la marâtre n'eût imaginé de lui doubler une robe avec le duvet léger que le vent d'automne arrache aux rameaux du saule.

L'enfant grelottait sous un vêtement qui paraissait ouaté aussi chaudement que celui de ses frères.

Un matin qu'il faisait grand froid, M. Mign lui donna ordre de faire avancer la chaise roulante dont il se servait quand il ne se rendait auprès du souverain ni à cheval ni à âne, car M. Mign était ministre, et l'heure approchait où il lui fallait se rendre au conseil.

Lorsqu'il vit l'attitude piteuse de Tsi-Tché, il le jugea efféminé, sans courage contre une légère souffrance, et il voulut le corriger de la mollesse méprisable qu'il lui croyait voir manifester.

— Tes frères, dit-il, dansent, parlent et jouent joyeusement au milieu du jardin. Tu restes tremblant et pelotonné, les mains enfouies dans tes manches. Pourquoi



Le géant des batailles.

n'est-ce point toi, le plus âgé et le plus robuste qui leur offres l'exemple de l'énergie?...

Comme il n'obtenait point de réponse de son fils, il le frappa du bout d'un jonc qu'il tenait à la main.

Le choc décousit quelques points de la robe usée. Des brins de duvet s'échappèrent par la déchirure et se mirent à flotter dans l'air.

La supercherie de Mme Mign était révélée.

Le père comprit qu'en toute occasion sa femme agissait avec la même injustice, et, tournant contre elle sa colère, il voulut la chasser à jamais de sa maison.

Tsi-Tché qui, tout-à-l'heure, s'était laissé réprimander sans mot dire, s'écria alors :

— Mon père, je vous en prie, ne signez point l'acte de séparation.



M. et Mme Mign. — Fac-simile chinois.

Puis, sur l'exclamation de surprise que laissa échapper son père, il ajouta :

— L'hiver n'est dur qu'à un seul de vos fils, tant que ma belle-mère reste ici. Si elle s'éloigne nous serons trois à souffrir du froid.

Mme Mign entendit avec émotion la réponse de l'enfant. Elle admira sa raison précoce et fut profondément touchée de sa générosité. Le repentir entra dans son âme.

— Ce n'est point mon fils, dit-elle, et cependant il n'a que des pensées pieuses à mon égard. Il implore mon époux en ma faveur. Pourquoi me suis-je toujours montrée aussi cruelle envers lui! Désormais je l'aimerai comme mes deux autres enfants. Tous les trois seront égaux à mes yeux.

Mme Mign tint parole. Son mari lui pardonna le passé et vit sa famille s'illustrer d'un jeune lettré.

Tsi-Tché devint l'un de mes disciples les plus aimés et les plus distingués.

Traduit de *Kong-fou-tseu* (Confucius), par
TIN-TUN-LING.

Celui qui dit un mensonge ne se rend point assez compte de la grande tâche qu'il entreprend; il sera forcé d'inventer vingt autres mensonges pour en soutenir un premier. — *Pope.*

L'imprimeur-gérant : A. Pougin, 13, quai Voltaire. Paris.



Une forêt dans l'Afrique australe.

NOTES DE VOYAGE

—

PERDU DANS LE VELDT [1]

(Afrique australe)

C'était en juillet 1872; trois de mes amis, Dorchill, Saldin, Mauby et moi, nous étions partis avec trois chariots et une charrette de la ville *Béchuma* de *Bamangwato* nous dirigeant au Nord vers les champs de diamants de *Toté*.

Au mois de mai précédent, nous avions laissé nos mines de diamants pour nous diriger vers le pays de *Matabele*, Mauby avait déjà fait une fois ce chemin ; et il était le seul d'entre nous qui possédât quelques notions sur cette partie du pays.

Trois jours après notre départ de *Bamangwato* nous approchions des vleys de *Skakany*, deux admirables étangs qui se développent de chaque côté du chemin et qui ne tarissent jamais, si ce n'est peut-être dans les sécheresses exceptionnelles. Là, nous trouvâmes quelques familles de *Béchuanas* gardant des troupeaux de chèvres appartenant à *Machin*, le chef de *Bamangwato*, dont eux-mêmes sont les esclaves. Juste derrière ces *vleys*, ou étangs, s'étend une chaîne de belles collines rocheuses. Une autre colline d'une forme toute spéciale élève, pendant plusieurs milles, comme une magnifique barrière à la vue. Si j'explique ces lieux avec autant de détails, c'est que tout à l'heure je leur devrai la vie.

(1) Cette dénomination d'une contrée de l'Afrique australe est le nom hollandais de la *forêt*, du bois ; *wald*, allem.

Par suite de diverses circonstances, nous nous arrêtâmes une semaine entière à *Skakany*, et pendant tout ce temps, chaque jour je sortais avec l'un ou l'autre de mes compagnons, n'emmenant que le conducteur des chariots et du troupeau de bœufs.

Pour revenir, nous nous guidions toujours sur les collines, et principalement sur une d'entre elles isolée, nommée la *Kopje*.

Un soir, nous dirigeâmes notre chasse vers le nord, et après une traite de quatre heures nous attaquâmes *Limouni*, grand espace de terrain ouvert, au centre duquel s'étendait un creux, véritable écuelle qui, dans la saison des pluies, se transforme en lac, mais qui, au milieu de l'été, devient aussi sec qu'un os.

Autour, et dans toutes les directions, ce n'était qu'une immense forêt épaisse, et un bois de buissons rabougris que l'on ne traverse jamais, surtout dans la saison sèche, parce que cette contrée est absolument privée d'eau, ou du moins, si elle en contient, ce n'est que de loin en loin, sur la route des chariots.

Excepté à *Pélatue*, 25 milles par la route de *Shakany*, où se trouve un bourg *Béchuana*, toute cette contrée est déserte et s'étend de la côte nord du *Limpopo* au nord-ouest du lac *N'ganci* et plein nord, jusqu'à la lointaine rivière *Chobe*. Excepté quelques misérables *Musaras* errants, tribu de *Bushaman* peu nombreuse, tout cela est inhabité et inhabitable.

Comme je l'ai dit plus haut, on était en juillet, c'est-à-dire au milieu de l'hiver sous ces latitudes. Quoique le soleil soit très-chaud pendant le jour, au moins aussi fort qu'il peut l'être dans les meilleurs étés d'Angleterre, les nuits sont très-froides, et toute eau qu'on laissait dans un vase serait invariablement gelée en un seul morceau, chose que l'on a peine à croire, aussi avant dans l'intérieur de l'Afrique et à un millier de milles au nord-est seulement de la ville du Cap.

Avant d'atteindre *Pélatue* les bœufs et les chevaux ne sauraient trouver une seule goutte d'eau; aussi, nous en avions emporté avec nous un peu pour notre usage; mais nous étions forcés d'accoupler les animaux de nouveau après minuit et de les faire tirer jusqu'au jour, guidés que nous étions par un admirable clair de lune.

Nous manquions de viande; aussi Dorchill, Mauby et moi résolûmes de laisser les chariots sous la conduite de Saldin, tandis que nous, montant à cheval, nous ferions un tour de chasse, nous proposant de le rejoindre le soir. Aussitôt, humant à la hâte un bol de café chaud et mangeant un morceau de biscuit, nous sautâmes à cheval, et en route !

Dans la première partie de la journée, nous rencontrâmes une troupe de *hartebeest* (1), ou antilopes Caama (*anonolès Caama*), et, en ayant blessé une, ce fut une longue chasse qui s'établit après elle. Malheureusement, la forêt était beaucoup trop épaisse pour nous permettre de passer aisément à cheval au travers; notre belle antilope fut bientôt perdue et, la tête basse et la besace vide, nous fûmes obligés de revenir aux chariots.

Il y avait au plus dix minutes que nous marchions dans la direction où nous espérions les retrouver, lorsque tout à coup nous aperçûmes dans l'éloignement les têtes d'une horde de girafes paissant au milieu des branches !... C'était la première bande que, Dorchill et moi, nous voyions à l'état sauvage. En un moment nous nous lancions à leur poursuite....

Quelle chance ! Nous nous voyions déjà pourvus d'une excellente viande pour notre souper, car ces animaux sont toujours en bon point. Ils forment un des plus beaux gibiers de la forêt, surtout aux yeux des gens qui, comme nous, sont plus souvent qu'à leur tour réduits à la chair maigre et sèche des petites antilopes.

Nos girafes, au nombre d'une vingtaine, prirent le vent et, spectacle magnifique ! battant leurs flancs de leurs queues tire-bouchonnées, partirent à ce galop spécial qui leur fait faire un chemin énorme.

C'est une espèce d'amble qui, si l'on ne regarde que leur corps et leur tête, ferait croire que l'animal glisse dans un bateau sans faire aucun mouvement. Nous manœuvrions de manière à leur couper obliquement la route, mais il faut un excellent cheval pour les dépasser.

Le grand point est de les pousser à toute leur vitesse pour commencer; alors, pour peu qu'elles aient de graisse, elles sont bientôt forcées. On doit compter cependant que leur galop rapide leur fera faire cinq ou six kilomètres tout d'abord. Celles que nous trouvâmes ce jour-là se séparèrent au bout de peu de temps, et chacun de nous s'acharna sur celle qui se trouvait le plus près de lui.

(*A continuer.*) *Imité de l'anglais.*

(1) Notre gravure, représentant la chasse aux antilopes caamas, est empruntée au *Tour du Monde*, excellente revue publiée chez Hachette.

SCIENCE POPULAIRE

LE TÉLÉPHONE

(*Fin.*)

En Allemagne, en Suisse on correspond couramment par téléphones; les Chinois même, ce peuple singulier dont le gouvernement faisait, il y a quelques mois, démolir une ligne de chemin de fer, les Chinois emploient déjà volontiers cette invention des barbares d'Occident.

Chez nous, on a déjà fait quelques applications de l'appareil pour établir des communications entre le fond et la surface, dans les mines; c'est dans des circonstances de ce genre qu'on reconnaît le mieux certains avantages de cet ingénieux instrument, — l'installation d'une ligne téléphonique ne demandant pour tout travail que la pose d'un fil double, qui se plie à toutes les sinuosités et pénètre partout.

Nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer les nombreuses applications dont est susceptible cette invention. Un journal anglais, le *British medical Journal*, donnait ces jours derniers l'idée de l'employer pour faire correspondre, — sans danger pour personne, — avec leurs parents et amis, les malades atteints d'affections contagieuses ou épidémiques; le fil reliant les deux téléphones, à distance, ne pourrait transmettre la maladie, car il n'est parcouru que par l'électricité.

Des médecins auraient aussi essayé d'ausculter les malades de loin. Ainsi, par exemple, une personne ayant une maladie du cœur se trouve à Meaux, ou à Cabourg, ou à Limoges. Si elle veut avoir une consultation d'un prince de la science établi à Paris, il faut qu'elle fasse le voyage ou que le célèbre médecin se rende près d'elle. Il serait très-avantageux de pouvoir placer sur la poitrine du malade un téléphone qui, relié par des fils télégraphiques à un autre téléphone existant à Paris, à la rigueur même dans le cabinet du grand médecin, transmettrait à l'oreille de celui-ci les moindres détails des battements du cœur du patient. Malheureusement, la chose paraît peu pratique en réalité, et les consultations à distance continueront à se faire comme par le passé, sans les facilités nouvelles qu'on avait rêvées.

Enfin nous devons une mention spéciale aux applica-

tions relatives à la guerre ou même simplement à divers services militaires dans les villes de garnison. Les Allemands se sont occupés de cette question dès le début; en France, divers officiers ont également étudié quels services on pouvait attendre du téléphone en campagne, malgré le grand défaut de l'instrument, qui manque toujours d'une sonorité suffisante. Mais il rachète cet inconvénient par tant d'avantages : absence de pile électrique, simplicité de construction, prix modique, etc., qu'on le mettra sans doute largement à profit, avant qu'il soit longtemps, pour relier entre eux, par exemple, les états-majors, les bureaux d'administration, les casernes,



L'orte-téléphone militaire.

ce qui éviterait les continuelles promenades de plantons qui portent des dépêches du matin au soir.

Pendant le tir à la cible, on pourrait mettre en communication la cible avec la troupe qu'on exerce; en campagne, sans parler des chefs de groupes militaires qu'on pourrait relier par des téléphones, il est évident que ces mêmes chefs seraient utilement et simplement tenus en relation constante, par le même moyen, avec les postes avancés, les reconnaissances, etc.

On a même combiné à cet effet diverses dispositions qui permettraient dès à présent d'établir un service régulier, et l'excellente revue qui s'appelle le *Bulletin de la Réunion des officiers* publie de temps en temps d'intéressants renseignements à ce sujet. Sans entrer dans les détails, signalons seulement un moyen proposé pour qu'un poste soit continuellement en communication avec le gros de la troupe.

S'il fallait toujours avertir que l'on va parler, on devrait, dans tous les cas, joindre au téléphone une sonnerie électrique et par suite une pile; on retomberait alors dans quelques-uns des embarras du télégraphe. Pour éviter cette petite complication, on institue des plantons, des factionnaires d'un nouveau genre, qui gardent pendant une demi-heure, une heure chacun, deux téléphones appliqués sur les oreilles.

Le dessin ci-dessus, — et qui est justement emprunté au *Bulletin de la Réunion des officiers*, — montre un factionnaire muni d'un porte-téléphone. Avec ce système, si l'officier du gros de la troupe, par exemple, transmet une indication au poste, le soldat, qui ne quitte pas ses téléphones, ne peut manquer d'entendre l'ordre ou l'instruction et d'en faire part à son chef. Il est bon, en même temps qu'on munit le factionnaire de cet appareil, de lui recouvrir la tête d'un capuchon de drap qui l'empêche d'être distrait par les bruits extérieurs et de perdre aucune des paroles qui résonnent dans les deux instruments.

Bornons là, pour aujourd'hui, cette courte notice sur une des plus curieuses inventions des temps modernes : elle n'en est encore qu'à l'enfance, et déjà ses applications sont nombreuses. On travaille activement à la perfectionner, et nous aurons sans doute avant longtemps à reprendre cette revue *téléphonique* pour exposer quelque idée nouvelle et féconde.

En attendant, rappelons que, non content de transmettre au loin la parole, on est récemment parvenu à l'enregistrer et à la faire ensuite renaître, à la reproduire. Le *phonographe* d'Edison, qui fait tant... de bruit actuellement, réalise cette merveilleuse expérience avec une simplicité de moyens étonnante, comme nos lecteurs pourront le voir dans un prochain article, qui leur décrira le principe et le fonctionnement de cette nouvelle machine parlante.

Charles Letort.

MAITRE ROUX

(Chronique du seizième siècle.)

I

On était à la fin mai de l'année 1541. La paix, signée à Nice quatre ans auparavant, n'était pas encore rompue, et, dans ce répit donné aux lettres et aux arts, François Ier n'avait jamais paru aussi empressé à favoriser les uns et les autres.

Il était allé dans la matinée visiter les Minimes de Vincennes pour y voir le fameux tableau de Jean Cousin, le *Jugement dernier*, — un des premiers tableaux à l'huile composés en France. Cette toile, véritable prodige pour l'époque où elle fut exécutée, avait causé au roi une sincère admiration qu'il avait exprimée à plusieurs reprises à ceux qui l'entouraient, et sur laquelle avaient renchéri d'ailleurs les amis de Cousin : Lescot, Goujon, Primatice, Delorme, Pilon et autres, compagnons du roi dans cette visite. Un seul s'était montré avare de félicitations et avait paru froid devant le chef-d'œuvre de Jean Cousin; c'était un Italien, artiste de grand talent, nommé Nicolas Rosso et appelé plus communément par ses familiers « maître Roux. »

Pourtant, comme il était coutumier du fait et affectait toujours une excessive réserve devant les œuvres de ses confrères, on n'avait point pris garde à sa sombre humeur et à son silence au milieu de l'enthousiasme général.

Or, il y avait fête au Louvre dans la soirée du même jour, comme pour consacrer la venue au monde de l'art d'un nouveau chef-d'œuvre français. Là s'étaient rencontrés les brillants esprits de l'époque, les maîtres ès langues et ès arts et les capitaines renommés. On avait vu le roi François s'entretenir avec le héros du jour, le bon et modeste Jean Cousin, pendant qu'il s'appuyait sur l'épaule d'un autre artiste préféré, le Primatice, qu'il appelait aussi gaiement « mon Saint-Martin », à cause d'une abbaye de ce nom, des environs de Troyes, qu'il avait donnée au célèbre Bolonais.

Un seul homme paraissait ne point prendre part à ces réjouissances. C'était un cavalier à la mine hautaine, au masque anguleux et basané, qu'une émotion mal dissimulée rendait encore plus sombre.

Semblant, de parti pris, se tenir à l'écart et vouloir protester par son attitude contre la joie générale, il demeurait depuis longtemps appuyé contre une galerie et considérait la foule brillante qui passait sous ses yeux, lorsqu'un autre personnage, à la démarche lente et affec-

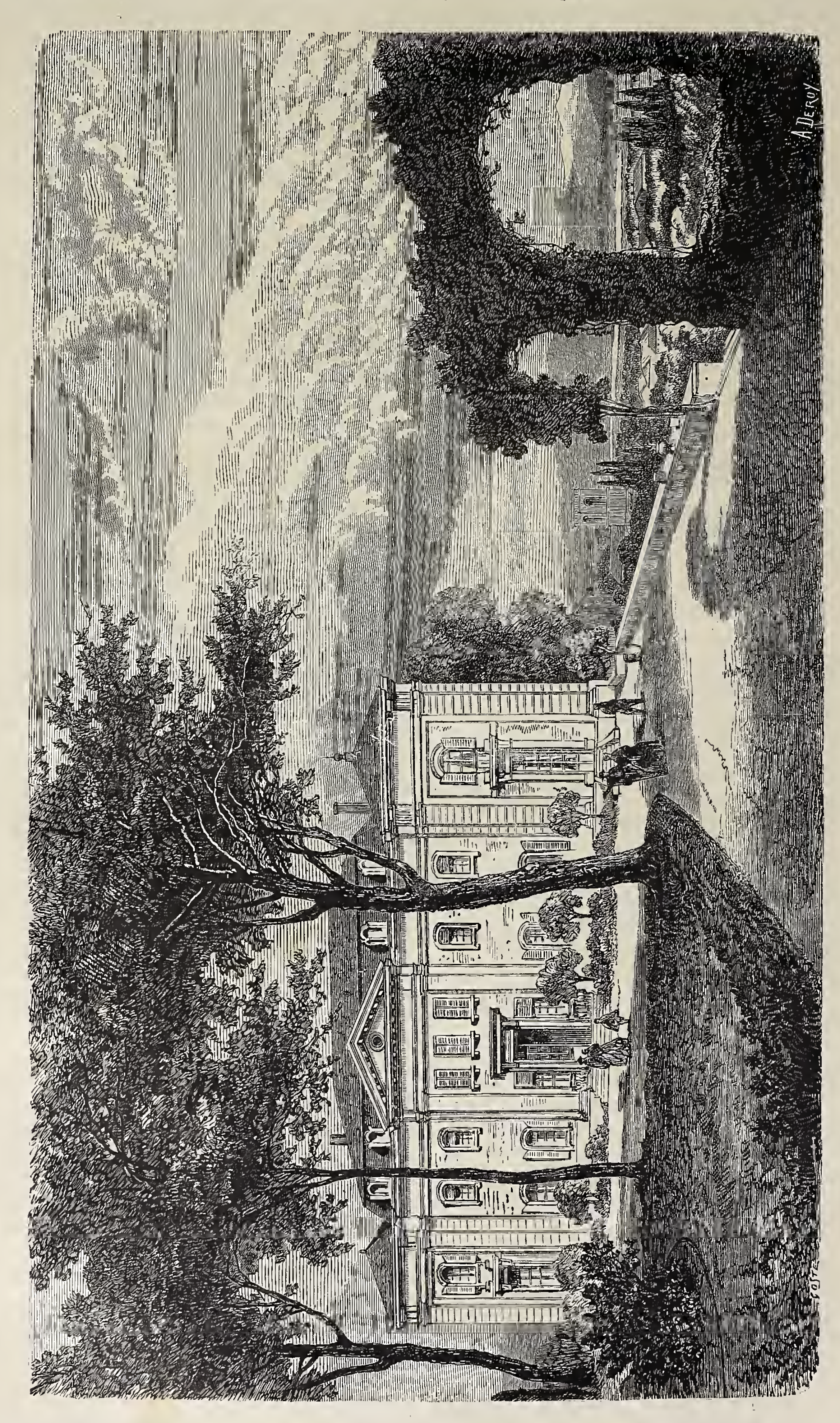
tée d'une légère claudication, s'approcha de lui et le saisit tout à coup par la basque de son justaucorps.

— Eh! maître Rosso, à vous voir si pensif, on dirait que vous couvez quelque vilain projet!

— Vous ne pensez jamais qu'à mal d'enfer, signor Bereschini, répondit le Rosso, ainsi sournoisement interpellé, et votre observation est fausse une fois de plus.

— Las! pas de colère, illustre maître! Il m'est bien permis de supposer le vraisemblable, car un homme de votre valeur est quelque peu oublié ce soir, il me semble,

— En vérité, je n'ai point souci d'être ou de n'être pas

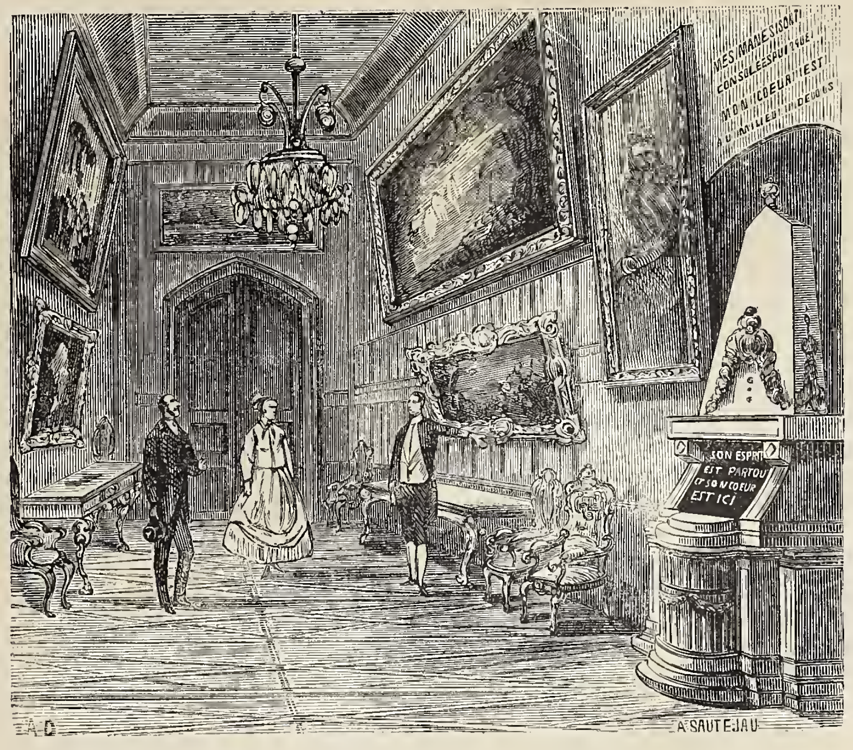


Le château de Ferney. — Résidence de Voltaire.

oublié. Encore une fois, gardez vos insinuations gratuites, Nous ne sommes plus ici à Florence et notre sire François est fort l'ami du pape... vous ne devriez point l'oublier !

Rosso faisait allusion à certaines mésaventures que Bereschini s'était attirées à Rome par l'intempérance de son langage, parfois poussé jusqu'à l'immoralité.

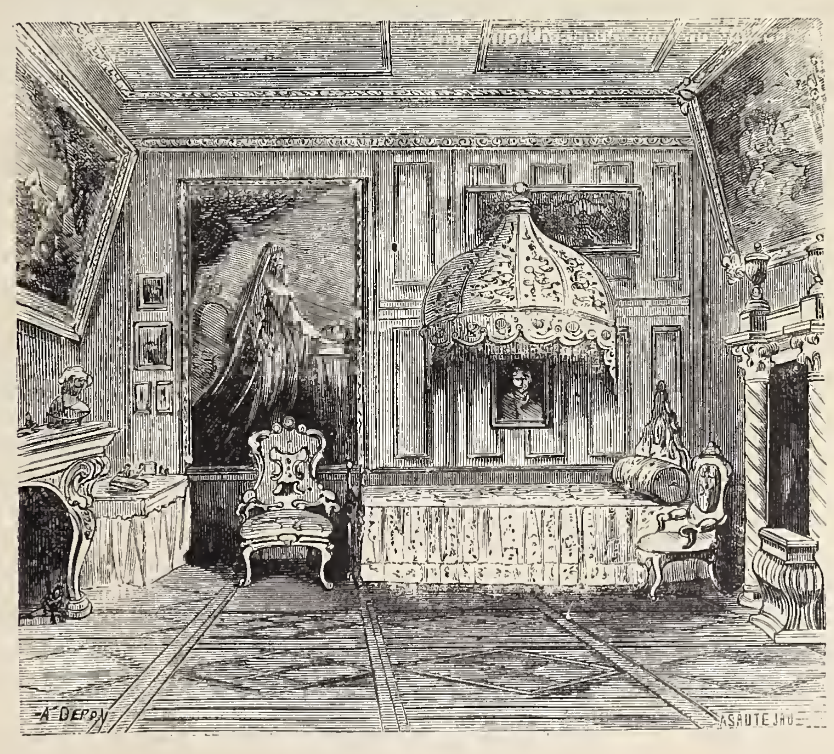
Toutefois, celui-ci ne parut pas s'en apercevoir, ou du moins il dissimula son dépit, car il était homme à se souvenir des attaques et surtout à s'en venger.



Salon de Voltaire.

— Las! Rosso, ne vous fâchez donc pas contre moi, qui venais précisément vous annoncer une bonne nouvelle. Ne savez-vous pas que votre cher ami Pellegrino est de retour et a déjà demandé partout de vos nouvelles ?

— Pellegrino!... Vous mentez, Bereschini!...



Chambre de Voltaire.

Et, ce disant, maître Roux sortit à demi de sa gaîne une mignonne dague richement ciselée, qu'il portait à sa ceinture.

Mais déjà Bereschini, la figure illuminée d'un mauvais sourire, s'éloignait rapidement et se perdait dans la foule.

Rosso n'eut pas le temps de le suivre : un spectacle inattendu l'avait, pour ainsi dire, cloué sur le parquet.

Une jeune fille, blonde comme un épi mûr sous un soleil de juillet, au teint éclatant de blancheur sous la lumière qui l'inondait, à la taille svelte et d'une adorable élégance, passait, appuyée au bras d'un hardi et brillant cavalier. Celui-ci, dont les allures vigoureuses étaient empreintes d'une distinction native, enveloppait sa jeune compagne de longs regards d'admiration et semblait savourer avidement les paroles qui sortaient de ses lèvres roses. Tous deux, penchés l'un vers l'autre, passaient radieux et sans voir, au milieu des groupes, ainsi qu'une poétique apparition.

— Isabelle et son Pellegrino sont beaux à me damner moi-même si cela était possible, dit une voix railleuse derrière le Rosso.

Celui-ci se retourna comme s'il eût été piqué par quelque bête venimeuse, et reconnut encore Bereschini.

Mais le Florentin était déjà loin.

(A continuer.) L. Sevin.

CARNET D'UN TOURISTE

—

LA RÉSIDENCE DE VOLTAIRE A FERNEY

Ferney est situé dans une très-jolie et large vallée, dont le milieu forme la frontière de France.

On va de Genève à Ferney en trois quarts d'heure par des espèces de voitures, décorées du nom d'omnibus, qui vous descendent à l'entrée du pays.

Ferney, lorsque Voltaire y arriva, se composait de sept ou huit cabanes; à sa mort, Ferney comptait 1,200 habitants et exportait pour 40,000 livres par an d'horlogerie. Aujourd'hui la population est de 16 à 1,800 âmes.

Le château est dans une situation admirable, au pied du Jura, en face des Alpes de Savoie et du Mont-Blanc, avec le lac de Genève dans l'intervalle.

En été, lorsque la saison des étrangers commence, les visiteurs de Ferney sont assez nombreux; mais en hiver l'avenue des Tilleuls qui conduit à l'habitation est complétement déserte. Le château, comme on l'appelle dans le pays, est totalement inhabité, excepté par un jardinier qui fait l'office de cicerone.

A cette époque on est tout étonné de voir arriver quelqu'un, et il a fallu toute la patience dont j'ai fait preuve (c'était en mars), et tout le désir que j'avais de n'être pas venu de si loin sans arriver au but, pour ne pas y renoncer et reprendre la route de Genève.

Avant la grille d'entrée, à gauche, est la petite chapelle ou église, fermée depuis bien longtemps probablement, et dont l'extérieur est assez dégradé par le temps; elle n'a de remarquable que cette inscription au-dessus de la porte : *Deo erexit Voltaire.* 1761.

Au bout d'une bonne demi-heure et fatigué de sonner la cloche qui doit annoncer l'arrivée d'un visiteur, je me suis décidé à forcer la consigne qui interdit l'entrée de la propriété sans être accompagné, et je me suis avancé bravement dans l'intérieur du parc, où j'ai trouvé, à six mètres en l'air, un homme perché sur une échelle et taillant une charmille. C'était le cerbère de l'endroit taillant la charmille de Voltaire.

A ma demande de visiter l'habitation il fut surpris, probablement à cause de la saison, et m'y conduisit sans trop d'empressement.

L'habitation n'a rien de remarquable extérieurement; elle est de forme carrée, et sinon peinte en blanc, du moins blanchie.

On entre par un perron de trois à quatre marches dans une pièce qui pourrait bien avoir été une salle à manger et qu'on vous annonce être le salon du grand homme. Ce salon a la forme d'un octogone tronqué, c'est-à-dire dont on aurait retranché trois des côtés; au fond se trouve une porte; à gauche un poêle monument en faïence grise, donné par le grand Frédéric; à droite et à gauche de la porte, deux tables dorées, quelques fauteuils, et à droite un petit cénotaphe de marbre, d'assez mauvais goût, élevé par le marquis de Villette et ayant contenu, dit-on, le cœur de Voltaire pendant une quinzaine d'années.

Ce mausolée porte deux inscriptions que les faits démentent, comme je l'ai dit :

Son esprit est partout et son cœur est ici.

Et au-dessous :

Mes mânes sont consolés, puisque mon cœur est au milieu de vous.

Le long des boiseries différents tableaux, dont plusieurs appartenaient à l'auteur de *Mérope*.

A gauche en entrant, une porte vous conduit dans la chambre à coucher; à droite, on voit le poêle qui est à gauche dans le salon; il doit chauffer les deux pièces; au fond, un petit lit qui n'a de remarquable que la gloire d'avoir été longtemps foulé par Voltaire. Au-dessus du lit on voit un portrait de Lekain couronné de lauriers, probablement dans un de ses rôles, et un peu plus à gauche un grand portrait de Catherine II, de Russie, offert par elle-même à l'ami de Frédéric. Un autre tableau, mais postérieur, représente l'apothéose de Voltaire.

On regrette de ne pouvoir visiter la chambre où travaillait Voltaire. Au reste, elle doit être entièrement changée, puisque toute sa bibliothèque se trouve en Russie, ayant été achetée, comme on sait, par l'impératrice Catherine II.

Le jardin derrière le château est assez grand : moitié à la française et moitié à l'anglaise; d'abord un parterre, ensuite un parc irrégulier; à gauche, une longue allée de charmilles où Voltaire se promenait à l'abri du soleil en composant et déclamant ses vers. De distance en distance, il avait ménagé dans la charmille de petites ouvertures qui donnent vue sur le Mont-Blanc et la Savoie, — le plus beau paysage du monde. — Dans le petit bois, on montre un orme que Voltaire planta, dit-on, de ses mains, et qui est protégé par une clôture contre l'admiration des touristes.

Lorsque j'ai dit que mon intention était de dessiner, j'ai vu un moment d'hésitation de la part de mon cicerone, qui avait l'air peu satisfait d'avoir été dérangé de son travail; malgré cela, les croquis que j'ai l'honneur de vous envoyer sont exacts.

Après cela, il n'y avait plus rien à voir, tout le reste étant occupé par le propriétaire actuel, M. David, possesseur d'un bel établissement de lapidairerie à Lajoux, et absent dans ce moment-là, comme il l'est pendant tous les hivers.

Un touriste.

A TRAVERS L'ALLEMAGNE

BERLIN

LE BOULEVARD « SOUS LES TILLEULS. »

La principale rue de Berlin, l'artère centrale, s'appelle *Unter der Linden* (Sous les tilleuls). Les habitants, qui s'étaient décerné avant la guerre le surnom de *Parisiens du Nord*, comparent cette rue au Broodway de New York, à la Perspective Newsky de Saint-Pétersbourg et même au Grand-Canal de Venise. Dans son *Guide en Allemagne*, M. Bœdecker déclare que « *les Tilleuls* ne le cèdent qu'en étendue aux boulevards parisiens. » Les Génevois prétendent bien que si Paris ressemblait à Genève, Paris serait une bien belle ville.

Cette rue si fameuse, plantée de quatre rangées d'arbres dont quelques-uns seulement appartiennent à la famille des tilleuls, n'est praticable pour les piétons qne s'ils suivent les trottoirs. Sous les tilleuls proprement dits, on s'expose la plupart du temps à être asphyxié par des tourbillons de poussière ou atteints par les éclaboussures des cavaliers et des voitures. Le soir, le rêveur qui s'aventure sous ces sombres arceaux et regarde trop les étoiles scintiller à travers les branches risque de tomber, non pas dans un puits, mais dans les mains de l'honorable corporation qui moissonne avec tant de succès les porte-monnaie et les chaînes de montre de ceux qui oublient l'avertissement paternel affiché à l'entrée des gares. On vous attaque en pleine rue à Berlin (1), comme dans un village de la Sicile ou de la Grèce.

L'*Unter den Linden* commence à la place de Paris et va jusqu'à la place de l'Opéra. Avant de descendre la rue, jetons un coup d'œil sur la première de ces deux places. La porte de Brandebourg, mauvaise imitation d'architecture grecque, surmontée d'un quadrige de la Victoire que Napoléon Ier fit galoper sur la route de Paris, forme le décor du fond, avec un corps de garde entouré d'une grille. A droite s'élèvent l'hôtel que la ville de Berlin donna à Blücher après ses victoires sur les Français et la maison du feld-maréchal Wrangel, aussi vieille que son propriétaire.

Tout à côté, l'hôtel d'Arnim, appartenant à la belle-mère de l'ex-ambassadeur allemand à Paris. C'est une espèce de mausolée qui sent le néant et qu'on appelle néanmoins « un palais. »

En face, de l'autre côté, cette maison jaune, à un seul étage, plus large que haute, avec un escalier en forme de perron et un toit surmonté d'une girouette qui représente un uhlan, c'est l'hôtel, ou plutôt le « palais » de l'ambassadeur de France. Quand la guerre éclata, la populace de Berlin menaça de démolir cette maison qui portait sur sa façade l'aigle impériale avec son diadème et ses foudres. La nuit, on brisa les vitres à coups de revolver. Les armes de l'empire disparurent quelques jours après, — escamotées sous une caisse de fer-blanc qui existe encore et dont le vernis grisâtre se confond avec la pierre.

En quittant la place de Paris, nous laissons derrière nous le « palais » du comte de Redern, en style florentin, dont l'architecte Schinkel a tracé le plan. Le comte de Redern est un riche amateur de tableaux : sa collection passe pour une des plus belles de Berlin. Nous passons devant le ministère de l'instruction publique et des cultes, devant l'hôtel de l'ambassade russe, l'École d'artillerie et du génie et le ministère de l'intérieur. Le Berlinois qui vous montre le « palais » de l'ambassadeur de Russie ne manque jamais d'ajouter : « L'ambassadeur était aux fenêtres à la rentrée du roi Guillaume à Berlin, le lendemain de la déclaration de guerre ; il a salué amicalement Sa Majesté de la main, nous rassurant ainsi publiquement sur la neutralité de la Russie. »

L'École d'artillerie et de génie compte 404 élèves, qui dînent à midi dans un réfectoire commun, mais logent en ville. Les études d'officiers d'artillerie durent dix mois et demi, celles d'officiers de génie un an et demi. L'École d'artillerie prussienne passe pour la meilleure de l'Europe.

En continuant notre promenade, nous arrivons à l'*Aquarium* dirigé par le docteur Brehm. C'est la plus merveilleuse des merveilles de Berlin, où il y en a si peu. On entre, on monte une dizaine de marches et l'on est subitement transporté dans les déserts de l'Afrique, dans les pampas de l'Amérique, au pied des montagnes Rocheuses, dans les forêts vierges de l'Australie, au plus haut des airs et au plus profond des mers. On fait le tour au monde en quatre-vingts secondes et l'on descend sous les mers sans cloche ni appareil, au milieu des coquillages les plus bizarres, des madrépores filandreux, des dentelles de Vénus, des byozaires et des polypes, des éponges, des étoiles, des argus, des plumes et des anémones de mer, des poissons les plus extraordinaires et les plus curieux. Le domaine de Neptune ressemble ici à celui de la Fable. De la grotte des poissons on passe au palais des reptiles. L'installation est la même que celle qui a été faite récemment au Jardin des Plantes. Les boas, les vipères, les serpents à sonnettes sont couchés sur un lit de sable ou de mousse verte, ou enroulés autour d'un tronc d'arbre, ou encore mollement étendus le long d'un petit bassin de marbre où des grenouilles attendent l'honneur insigne d'être mangées. Des lézards que les Égyptiens auraient adorés à deux genoux, des caïmans qui barbotent autour d'un jet d'eau animent ce paysage exotique. Les vautours, les aigles, les faucons sont échelonnés le long d'une paroi de rocher artificiel, et dans un jardin recouvert d'un léger treillage voltigent, chantent, gazouillent, sifflent, jacassent, roucoulent, gloussent, crient tous les oiseaux de la création, depuis le colibri jusqu'à l'autruche. On dirait le paradis des oiseaux après la résurrection universelle.

(A continuer.) Victor TISSOT.

(1) La *Gazette évangélique* poussait encore le cri d'alarme le 25 décembre 1876. « Dans notre métropole, écrivait-elle, dans la ville de la crainte de Dieu et des bonnes mœurs, le brigandage devient public, les voleurs se réunissent par bandes et attaquent les voitures en pleine rue. Et c'est sous de pareils auspices que nous entrons dans la nouvelle année. »

Les derniers attentats contre l'empereur Guillaume sont une nouvelle preuve de la sécurité qu'offrent les boulevards de Berlin.

QUESTIONS ET RÉPONSES

SEPTIÈME QUESTION (1)

Quel est l'empereur du Bas-Empire qui, revenant d'une expédition en Syrie, traversa le Bosphore sur un pont de bateau planchéié et muni de parapets, avec tentures et branches d'arbres, pour rentrer dans Constantinople, sa capitale ?

RÉPONSE. — Nous ne saurions mieux faire que reproduire les pages où un professeur de talent, M. A. Grenier, a rappelé cet épisode historique. Elles font partie d'une étude pleine d'humour et d'entrain pittoresque, publiée chez Dentu, sous le titre : *La vie joyeuse au pays latin*, et que nous recommandons aux gourmets littéraires et aux curieux des choses de l'antiquité.

(1) Posée dans la *Mosaïque* (1878), page 61.

« .... Personne n'ignore la répugnance extrême des anciens à voyager en hiver, même en automne. Rien ne la prouve mieux qu'une loi du code théodosien, laquelle révèle ce fait énorme : l'île de Rhodes était sous la juridiction de la terre ferme, eh bien ! quoiqu'elle n'en fût séparée que par un presque imperceptible détroit, les juges étaient dispensés de s'y rendre pendant l'hiver; et ainsi, pendant l'hiver, Rhodes se passait de justice.

« Aussi, toutes les fois que vous lirez dans un auteur ancien qu'il s'est fait quelque voyage par mer, concluez hardiment que la voie de terre était impraticable, et, s'il arrive à celui qui fait ce voyage de se noyer, n'hésitez pas à croire qu'il n'y a pas eu de sa faute.

« Quand le suicide devint à la mode sous l'Empire, quoique chacun cherchât à renchérir sur son voisin et à se distinguer par un genre de mort particulier, je ne vois pas un de ces vertueux morts qui ait songé à l'eau.

« Les anciens n'ont jamais su prendre leur parti du mal de mer ni s'accoutumer à l'idée de périr dans l'eau, et il m'a toujours paru que c'était le côté vulgaire de ce grand courage grec et romain, si vanté dans les histoires.

« Les stoïciens se faisaient gloire de braver les tyrans, l'exil, la torture, les maladies, la pauvreté; le mal de mer, joint à la peur de se noyer, détraquait cette belle impassibilité et relâchait cette superbe roideur. Sénèque lui-même se lamente sur le mal de mer.

« La seule idée de la mer bouleversait Caton l'Ancien, qui était pourtant une âme solide et bien trempée. Cicéron ne s'est livré aux mains de ses assassins que par crainte du mal de mer, de deux maux choisissant le moindre. Voyez la piteuse contenance que Virgile donne à son héros et les lâches exclamations qu'il lui met dans la bouche au milieu de la tempête! Quels embarras encore et quelle tragédie dans l'*Enéide* pour deux noyés, Misène et Palinure! On abat des forêts entières pour former leurs bûchers!

« Le cas le plus extraordinaire d'hydrophobie est, à coup sûr, le suivant :

« L'empereur Héraclius revenait d'une expédition en Syrie, où il s'était signalé par son courage. Pour rentrer dans Constantinople, sa capitale, il lui fallait, comme chacun sait, traverser le Bosphore. Il fit assez gaiement le reste du chemin, mais arrivé à la mer, *factum est cor ejus tanquam cera liquescens in medio ventris ejus*, et il déclara que rien au monde ne le déciderait à se mettre sur l'eau.

« L'embarras des ministres ne fut pas petit. Une délibération solennelle s'ouvrit sur le sauvetage de l'empereur.

« Tourner la mer Noire, il n'y fallait pas songer.

« D'autre part, Sa Majesté ne pouvait pas finir son règne en pâmoison et sur le bord, comme le paysan qui attendait que la rivière eût passé pour en faire de même; et il était d'autant plus pressant de le tirer de là que la population de Constantinople voyait, sans sortir de chez elle, de ses terrasses et de ses fenêtres, la mine épeurée et assotie que faisait son souverain.

« Faute de mieux, les ministres juraient et s'arrachaient les cheveux ; ils parlaient aussi de la démission du cabinet, quand l'un d'eux se souvint d'une phrase de Tite-Live et de la manière dont Annibal s'y prit pour faire passer le Rhône à ses éléphants. Ce fut un trait de lumière. Si des éléphants ont passé le Rhône, l'empereur peut certainement passer le Bosphore. Le Bosphore n'est guère plus large que le Rhône, et l'empereur a moins de volume qu'un éléphant.



Chapelle du château de Ferney.

« On bénit ce savant collègue, on le serra à l'étouffer; on fit apporter un tome de Tite-Live, moins pour le lire que pour le baiser. On communiqua le bienheureux texte au préfet, en lui enjoignant de ne pas s'en écarter d'une virgule.

« Le préfet, le livre à la main, fit établir un pont de bateaux, puis planchéier ce pont, puis sabler ce plancher, puis munir le tout de hauts et forts parapets, de tentures et de branches d'arbres; il n'y avait pas un coin de mer qui fût visible. Cela formait une perspective champêtre des plus engageantes, comme une galerie de verdure. A cette vue, l'empereur, tout réconforté, se sentit le cœur de monter sur son grand cheval et fit une fière et triomphante entrée dans sa capitale. »

L'imprimeur-gérant : A. Pougin, 13, quai Voltaire, Paris.



Musée du Louvre. — Saint Jean-Baptiste. — Tableau attribué à Raphaël.

Le *Saint Jean-Baptiste* de Raphaël, dont nous publions la gravure, fut placé, il y a dix ans, dans la grande gaterie du Louvre; les amateurs l'accueillirent avec joie, et comme une œuvre de nouvelle acquisition; car, bien qu'appartenant depuis fort longtemps au Musée, nul ne s'en souvenait, ou plutôt nul ne l'avait vu.

Les vicissitudes par lesquelles il a passé méritent d'ailleurs d'être rapportées. A quelle époque ce tableau est entré dans la collection, et dans quelles circonstances, nous l'ignorons; seulement, ce que nous savons, c'est que le roi Louis XVIII le donna à une église de village, et chargea le duc de Maillé de l'y faire placer, ce qui eut lieu en effet; puis, au bout de quelques années, le voyant endommagé et terni par le soleil et l'humidité, le curé ne le trouva plus digne de son église; il le rendit donc au duc de Maillé, qui, cette fois, le logea dans les combles de son château, sous les tuiles, d'où il fut tiré plus tard, à la mort du duc, pour être mis en vente avec le mobilier du défunt.

Si notre Raphaël souffrit de ces rudes épreuves, nous le laissons à penser. Aussi, à la vente, il obtint aux enchères, quoi? cinquante-neuf francs, pas un petit écu de plus.

Mais l'adjudicataire, M. Cousin, reconnut tout de suite que la pièce n'était pas ordinaire. Il la nettoya, la répara, la retoucha, la restaura de son mieux, et, bravement, s'en vint la montrer au conservateur du Louvre, l'offrant à l'État, moyennant la bagatelle de soixante mille francs. Mal lui en prit. L'État avait un droit de revendication : le tableau était une propriété inaliénable, c'est-à-dire que le *Saint Jean*, reconnu pour un ancien cadre de la collection, le Louvre le retint, et, sur un ordre judiciaire, M. Cousin reçut en échange, purement et simplement, les cinquante-neuf francs de l'acquisition, plus les frais de la restauration, dont par ses soins la toile avait été l'objet.

Quoi qu'il en soit, le *Saint Jean* ne figura point dans la galerie; relégué une fois encore au grenier, il y resta fort longtemps oublié. Un jour enfin il en sortit, mais dans quel état, grand Dieu! C'était un délabrement complet, une ruine véritable; l'œuvre tombait en morceaux, était absolument détruite par places, semblait défier tout l'art, toute l'expérience des plus habiles restaurateurs.

M. Willems entreprit pourtant de la faire revivre. Tâche fort ingrate assurément, réputée impossible; eh bien, l'artiste l'a accomplie, y travaillant plusieurs années de suite, avec une admirable patience, des précautions infinies, un dévouement sans limites, et, hâtons-nous de le proclamer, avec un talent qui doit lui assurer l'entière reconnaissance des amateurs. Sans doute, l'œuvre ne nous est pas rendue dans l'éclat de sa première jeunesse. Non, mais du moins y trouverons-nous des traces de souveraine beauté, et dans la douce fierté de l'expression, la majesté du geste, la noblesse de l'allure, l'ampleur facile du dessin et du modelé, se révèlent l'âme, le souffle, le génie sans rival du divin Sanzio. Pour tout dire, le *Saint Jean* est de la même famille que le *Saint Michel*, l'une des plus rayonnantes pages du maître. Il date aussi, probablement, de la même époque, de 1517.

Passavant en parle dans son livre sur Raphaël, mais sans l'avoir vu. Autrement il n'eût pas dit qu'il « est un peu différent » du *Saint Jean* de la Tribune de Florence. Le fait est que les deux toiles ne sont en rien semblables.

La reproduction de notre tableau a été gravée par Sim. Valée, en contrepartie, et par Landon. — O. M.

MAITRE ROUX

(Chronique du seizième siècle.)

(Suite.)

II

Quelques années auparavant, à l'époque où maître Roux, arrivé depuis peu d'Italie, commençait, à la prière de François Ier, à enrichir de fresques magnifiques le palais de Fontainebleau, concurremment avec le Primatice, et même à participer à sa décoration architecturale, cet artiste avait pour ami et au nombre de ses plus fervents admirateurs, un jeune homme jouissant déjà lui-même de quelque renom et s'appelant Pellegrino.

Comme Rosso, il était de Bologne et, comme lui, avait étudié la peinture et l'architecture. Mais, sur les conseils de plusieurs de ses compatriotes qui pressentaient ses véritables aptitudes, il s'était bientôt consacré exclusivement à ce second art. Pellegrino ne tarda pas à donner de remarquables témoignages d'un talent solide et plein de belles promesses, qu'il put justifier, grâce à la protection de Grégoire XIII, qui l'avait pris en amitié pendant un assez long séjour à Rome.

Enfin, après avoir construit l'église Saint-Ambroise de Milan, il était venu en France où il avait rencontré le Rosso et renoué avec lui des relations déjà commencées à Bologne.

Seul de tous, Pellegrino avait réussi à dompter cette nature, honnête certainement, mais vaniteuse et ombrageuse, et qui souffrait de sentir à côté d'elle une supériorité. Ajoutons qu'il admirait sincèrement le talent véritable du Rosso, tout en blâmant, à part lui, cependant, sa manière exagérée, souvent prétentieuse et de mauvais goût.

Pellegrino se gardait bien, toutefois, de jamais contrarier son ami et s'abstenait de tout commentaire propre à jeter le moindre nuage dans leurs vieilles relations. Sa franche et solide nature n'était point jalouse et il eût fait tous les sacrifices possibles à Rosso.

Cependant, dès les premiers temps de son séjour à Paris, Pellegrino s'était tout à coup senti pris d'amour pour une belle jeune fille, dont le père, un modeste gentilhomme flamand, s'était attaché à la personne du roi de France.

Isabelle de Mausuylt avait répondu en rougissant aux doux propos du jeune Bolonais, qui d'ailleurs n'avait pas tardé à se concilier l'affection et l'estime de son père; et celui-ci avait béni les fiançailles des deux enfants, tout en accueillant cette réserve, proposée par Pellegrino lui-même, qu'on attendrait deux ans avant de rien conclure. L'artiste voulait gagner encore un échelon en gloire et aussi arrondir sa bourse.

Dans sa joie naïve, il avait senti le besoin de confier à son ami Rosso ses espérances et son bonheur. N'était-il pas son vieux compagnon d'enfance et son confident le plus naturel?

Mais quand Pellegrino avait prononcé le nom d'Isabelle de Mausuylt, maître Roux avait étouffé un cri de rage. Cette jeune fille, il l'aimait aussi, lui, sans en avoir jamais parlé, sans s'être jamais trahi par un mot ou une démarche; attendant avec patience qu'une occasion se présentât, sans jamais oser la faire naître; pourquoi? il n'eût pas su le dire. A vingt reprises, il avait cru le moment favorable; et chaque fois, lui qui se croyait fort, lui qu'enivrait la faveur, il avait reculé devant l'opportunité d'un aveu. Et voilà qu'un jeune homme, son ami, un étranger arrivé la veille, avait marché sur ses traces, l'avait devancé, avait accompli pour lui-même la réalisation de ce rêve que lui, maître Roux, avait fait aussi, et qu'il espérait bien un jour ou l'autre changer en réalité.

Le pauvre Pellegrino aurait donné beaucoup pour n'avoir pas fait sa confidence, dès qu'il vit l'effet qu'elle avait produit sur maître Roux.

Celui-ci le conjura d'abord, au nom de leur vieille amitié, de lui épargner une effroyable torture, le suppliant de ne pas lui enlever celle dont il avait si longtemps caressé l'espoir de devenir l'époux. Pellegrino s'attacha à démontrer l'impossibilité d'une pareille concession, et fut à son tour pressant et suppliant, au nom même d'un amour qu'il ne pourrait jamais arracher de son cœur.

Alors maître Roux changea ses batteries. La douleur chez lui parut faire place à l'indifférence, et il sembla instantanément consolé de la douleur qu'il venait d'éprouver. Il ne savait encore comment il s'y prendrait; mais il jugeait prudent de jouer un autre jeu, bien résolu à user de tous les moyens pour obtenir ce qu'il désirait, c'est-à-dire l'abandon par Pellegrino d'une passion qui contrariait la sienne et, au besoin, se réservant de se venger s'il n'arrivait pas à son but.

A quelque temps de là, Pellegrino partit pour l'Espagne. Donnant suite aux promesses dont il avait accompagné ses rêves d'amour, le jeune artiste allait poursuivre sa gloire, ébauchée en Italie, et demander à la Fortune les riches faveurs qu'elle prodiguait alors à tant d'autres.

L'esprit et le cœur enivrés de la foi la plus ardente, Pellegrino fut pendant deux ans l'hôte honoré de Charles-Quint, qui l'employa aux travaux de l'Escurial et le récompensa en lui donnant un marquisat, accompagné de cent mille écus.

C'est après ce succès que Pellegrino revint en France. Il était arrivé depuis peu. Nous l'avons vu au Louvre donnant le bras à sa fiancée. Les deux enfants ne se doutaient guère du malheur qui allait fondre sur eux.

(A continuer.) L. Sevin.

LE SHAH DE PERSE

II

SA VIE PUBLIQUE ET SA VIE PRIVÉE

Le shah de Perse est aujourd'hui un monarque absolu, comme il l'était déjà du temps de Cyrus. Ses ordres

ont été de tout temps considérés comme des lois, et sa volonté n'a d'autres bornes que celles qu'il fixe lui-même. Ce souverain fait tout ce qu'il veut et ne doit compte de sa conduite à qui que ce soit. Il a droit de vie et de mort sur tous ses sujets, même sur les membres de sa famille; le clergé seul, par la considération dont il jouit, peut opposer une barrière à cette puissance illimitée.

La loi écrite est fondée sur le Coran et sur la Sonna, tempérés par un droit coutumier, variant suivant les provinces. La justice est rendue publiquement dans les villes; les tribus errantes ont une jurisprudence particulière à chacun de leurs chefs.

Il n'y a point, en Perse, de règles fixes touchant le droit de succession au trône. Autrefois, le fils d'une femme esclave pouvait régner si telle était la volonté de son père. La dynastie des Kadjars paraît avoir adopté d'autres principes, et Abbas-Mirza, bien qu'il ne fût pas le fils aîné de Feth-Ali-Shah, fut choisi par ce prince pour lui succéder, par la raison que sa mère appartenait à la tribu royale.

Le shah a de nombreux devoirs à remplir et, sur ce point, l'usage n'a que très-peu varié depuis l'antiquité la plus reculée. Le matin, de très-bonne heure, les principaux ministres et les secrétaires d'État se rendent chez le « Roi des rois », lui rendent compte des affaires courantes et reçoivent ses ordres. Après cette audience vient le lever, qui a lieu presque tous les jours et dure environ une heure et demie. A ce lever, auquel assistent les princes, les ministres et les officiers de la cour, se traitent toutes les affaires qu'on veut rendre publiques. Là, le shah décerne les récompenses et ordonne les châtiments. Il passe ensuite au conseil une heure ou deux avec ses favoris et ses ministres. Après avoir ainsi employé sa matinée, il se retire dans ses appartements intérieurs. Le soir, il s'occupe encore d'affaires avec ses ministres.

Tel est l'ordre invariable de la journée, excepté lorsque le shah est malade ou lorsqu'il va à la chasse.

Au camp, la journée est partagée comme à la ville, et on peut dire en général que S. M. Nasser-ed-Din passe six ou sept heures par jour en public, accessible à tous ses sujets. Lorsque le shah est assis sur son trône, ses ministres et ses courtisans se tiennent debout, les mains placées l'une sur l'autre et chacun à une place désignée, épiant le moindre signe du souverain.

Notre dessin reproduit fidèlement une peinture persane représentant Feth-Ali-Shah sur son trône, en grande cérémonie; à droite et à gauche quatre princes, ses fils; deux serviteurs et, devant lui, trois vizirs.

Le shah nomme les gouverneurs de province (*beglerbegs*), les gouverneurs de ville (*hakims*) et le lieutenant de police (*daroga*), placé sous les ordres immédiats du gouverneur; mais le *calanter*, ou principal magistrat de la ville, et les *ketkhodas*, ou chefs de quartier, bien que désignés par le shah, sont toujours choisis parmi les plus notables de la ville. Lorsque par hasard un de ces officiers a été nommé contre le désir des habitants de la localité, les réclamations continuelles l'obligent bientôt à donner sa démission, ou le gouvernement est contraint de le révoquer. Dans les villes importantes, dit Malcolm, les marchands, les ouvriers, les cultivateurs choisissent un chef chargé de défendre les intérêts de leur corps de métier et de traiter avec le gouverneur de la ville toutes les affaires qui concernent sa corporation. Ce choix est ensuite ratifié par le souverain.

Si un chef de tribu se rend coupable de trahison, le shah peut le condamner à mort; mais dans tout autre cas il est renvoyé devant les tribunaux ordinaires, pour que son sang ne retombe pas sur la tête du monarque. Quelques tribus à demi soumises, comme les Baxhtiaris, se contentent de payer une petite redevance et de fournir un corps de jeunes soldats.

L'officier qui rend la justice est, en général, chargé de percevoir les impôts. Le revenu fixe de la Perse s'élevait, au commencement du siècle, à 75 millions de francs environ; il se compose du produit des terres appartenant à la couronne, de l'impôt foncier et des taxes sur les denrées de consommation et sur les marchandises. Autrefois le clergé possédait beaucoup de terres; aujourd'hui il est moins riche et reçoit un traitement en argent. Dans chaque province, une partie des revenus publics est affectée au paiement des juges, à l'entretien des mosquées, des colléges et autres établissements publics.

A côté des impôts réguliers, il y a des taxes déguisées sous le nom de présents ordinaires et extraordinaires; les premiers sont payés à la fête du Nouroux (1er de l'an) et s'élèvent environ au cinquième des revenus fixes. Les présents extraordinaires sont dus lorsque le roi fait bâtir un palais ou lorsqu'un des membres de la famille royale se marie.

Dans les provinces pauvres, l'impôt est perçu ordinairement en nature; mais quand les cultivateurs sont riches, ils aiment mieux payer en argent. Pour se conformer à la règle, les contribuables devraient payer moitié en nature et moitié en argent. Les tribus errantes payent une taxe suivant la richesse et le nombre de leurs troupeaux.

Les coutumes et le cérémonial de la cour de Perse n'ont pas subi de changements notables depuis trois siècles: cependant, il faut constater que si sous Shah-Abbas le Grand, les princes du sang étaient enfermés dans le harem et élevés par les femmes ou les eunuques, aujourd'hui les fils du roi ne demeurent dans le harem que tant que les soins des femmes leur sont indispensables, et dès l'âge de quatre ans on leur apprend leurs devoirs envers leurs supérieurs, leurs égaux et leurs inférieurs.

Ces détails d'étiquette passent pour fort importants dans une cour où tout est réglé par un cérémonial invariable. Aussi voit-on parfois un enfant de cinq ans conserver, dans une grande assemblée, un maintien aussi grave que des personnes âgées. A sept ou huit ans les jeunes princes apprennent à lire l'arabe et le persan, et commencent par le Koran. Ils étudient ensuite les œuvres des principaux poëtes persans, surtout celles de Saadi; la grammaire, la logique, la théologie, la philosophie, la gymnastique et l'escrime; à dix ans ils savent nager et monter à cheval; on les fiance, et quelquefois on les marie avant l'âge de puberté.

Le shah de Perse se lève de bonne heure, et comme il couche dans les appartements intérieurs du harem, dont aucun homme n'oserait approcher, il y est servi par des femmes ou des eunuques. Après s'être habillé, il reste assis sur le trône une heure ou deux, dans la grande salle du harem, où il y a un lever dont le cérémonial est exactement le même que celui du lever officiel dont nous avons déjà parlé. Les femmes et les esclaves sont rangés suivant l'ordre de préséance, par des femmes ayant les titres et les fonctions des officiers dans les cérémonies de la cour; celles des femmes légitimes que le shah affectionne le plus et qui sont d'une plus haute naissance ont le droit de s'asseoir en sa présence.

Après avoir entendu les rapports des personnes chargées du gouvernement intérieur du harem et avoir tenu conseil, le souverain quitte le harem. Les officiers de service vont au-devant de Sa Majesté, qui donne alors audience à ses principaux courtisans; les jeunes princes assistent à ce lever, présentent leurs respects au roi, qui fait en-

suite apporter son déjeuner. Les mets sont servis généralement dans des plats de porcelaine à couvercle d'argent, placés dans une boîte fermée et cachetée du sceau de l'intendant et enveloppée d'un châle de prix. Quelques-uns des princes prennent part au repas, que sert l'intendant et auquel assiste toujours le premier médecin.

Le shah se rend ensuite à son harem pour dormir quelques instants.

Avant le coucher du soleil, le souverain retourne dans ses appartements extérieurs et s'occupe encore des affaires publiques; quelquefois aussi il fait une promenade à cheval.

Le souper est servi entre huit et neuf heures avec le même cérémonial que le déjeuner.

Quelques rois de Perse se sont permis ouvertement l'usage du vin; mais les Kadjars respectent scrupuleusement la loi de Mahomet. La boisson habituelle du shah consiste en sorbets composés de différents fruits. Après le souper, S. M. se retire dans ses appartements intérieurs, où il veille souvent fort tard, s'amusant à écouter les chanteuses et à contempler les danseuses du harem.



Feth-Ali-Shah (1797-1834), d'après une peinture persane.

Les derniers Kadjars ont su éviter les habitudes de mollesse qui engagèrent plusieurs souverains de la race des Sophis à se renfermer dans leur harem.

Ajoutons que si S. M. Nasser-Ed-Din se préoccupe personnellement des affaires publiques, il montre une véritable passion pour la chasse; c'est un fort habile tireur et un excellent cavalier. — M.

BERLIN

LE BOULEVARD « SOUS LES TILLEULS. »

(Suite et fin.)

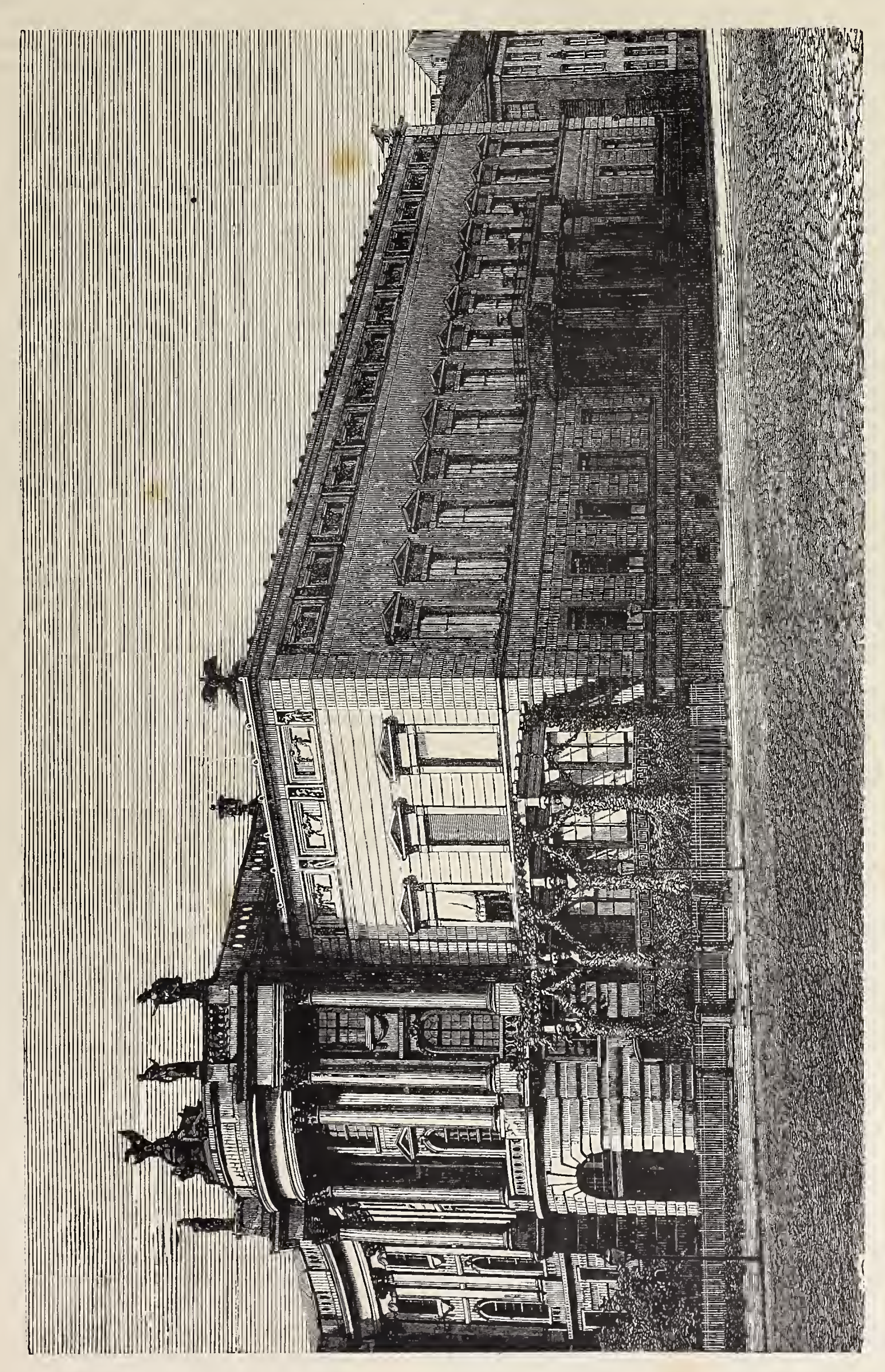
Traversons la rue et allons flâner un instant dans la *Kaiser-Gallerie* (galerie impériale). C'est un pastiche du passage Jouffroy, exagéré, criard, surchargé de dorures, de festons, d'astragales de mauvais goût. On s'étonne de rencontrer si peu de caractère et d'originalité dans l'architecture berlinoise. Le pastiche est partout : la porte de Brandebourg, — une imitation de la Grèce; le musée, — encore une imitation grecque; l'hôtel de ville, — une commande gothique, comme ces châteaux de pacotille qui remplacent les anciens burgs du Rhin; la colonne de la Victoire, — une copie manquée de la colonne de Juillet.

C'est au milieu de la *Kaiser-Gallerie* que se trouve le musée Castan, une imitation aussi, une réduction mesquine du musée Tussaud.

On a essayé d'ouvrir dans ce passage des restaurants somptueux, des salles de concert; rien de tout cela n'a réussi, et les actions de la *Kaiser-Gallerie*, qui étaient à 100 thalers, sont tombées à 18. Non que les Berlinois détestent la musique et la bonne chère, mais il leur faut leurs aises, leurs jardins-brasseries où, tout en fumant ou en mangeant, ils peuvent déguster de l'oreille une polka ou une valse.

Les officiers et l'aristocratie fréquentent seuls les grands restaurants de l'*Unter den Linden* : Hiller, un copiste de Brébant; le restaurant Hanus, dirigé par un Parisien, M. Langlet, qui tient haut le tablier immaculé et radieux de la cuisine française. La plupart de ces restaurants ont un jardin, et le soir on dîne en musique. Il y a, du reste, sous les *Tilleuls*, des *Wien* et des *bierstube* (chambres à boire) pour toutes les bourses. Les employés et les cochers en disponibilité, les filous malheureux et les déclassés descendent dans les caves, où ils vident à deux ces énormes brocs de bière blanche d'une capacité de cinq à six litres. Ils mangent un morceau de viande fumée, puis font une partie de billard sur quatre planches de sapin recouvertes d'un lambeau de drap vert. Ils vont ensuite entendre dans un jardin plus populacier que

populaire — et également situé sous les *Linden*, — « la belle Thunselda, qui sert les clients et joue de l'harmonica ; la belle Erica, qui exécute sur le piano les marches d'Offenbach et de Wagner ; la vive et sémillante Prisca, est divisé en une quantité de petits kiosques. Les lanternes projettent une lumière douteuse et des groupes étranges se devinent dans la pénombre, — pendant que dans une chambre basse, décorée de gravures obscènes



Le Palais impérial, sur l'Unter den Linden, à Berlin.

âgée de dix-sept ans, qui chante des chansons d'amour et des hymnes patriotiques. La curiosité m'a poussé un jour dans cet infect bouge. C'est la cour des Miracles en plein Berlin. Le jardin, au fond d'une allée toute noire, dignes de ce lieu, « la vive et sémillante Prisca, âgée de dix-sept ans, » tire d'un gosier éraillé des notes infernales.

Mais nous ne sommes ici qu'au centre de la rue des

Tilleuls; descendons jusqu'au bout de ce « boulevard des Italiens » de la capitale impériale.

En passant devant l'Académie des sciences et des arts, qui n'a absolument rien d'artistique dans son architecture, nous arrivons au palais de l'empereur. Rien de plus bourgeois que cette « maison », dont deux factionnaires font le seul ornement.

La bibliothèque impériale est installée dans une annexe du palais de l'empereur et porte cette inscription sur son fronton : *Nutrimentum spiritus*. Comme les écuries royales se trouvent précisément au rez-de-chaussée, sous la salle de lecture, un Berlinois né malin griffonna un jour au crayon sur une des portes : *Musis et mulis*. La bibliothèque de la « ville de l'intelligence » est fort mal tenue; elle est misérablement fournie en publications nouvelles. Au mois de janvier 1874, M. Mommsen, lors de la discussion du budget au Reichstag, prit une voix suppliante pour demander un petit crédit supplémentaire en faveur de cette « pharmacie de l'âme », dont l'allocation n'est que de 75,000 francs. Les salles sont si petites que les livres sont entassés sur le plancher. Le catalogue, encore manuscrit, est presque inaccessible au public.

L'Opéra s'élève un peu plus loin, vis-à-vis de l'Université. Des muses, des dragons, des chars triomphants ornent son fronton et son toit; tout cela pêle-mêle, sans discernement, sans ordonnance, sans mesure.

L'église de Sainte-Hedwige et l'église française élèvent dans le voisinage de l'Opéra leurs deux tours extravagantes et théâtrales. Des statues de saints se tiennent mal en équilibre sur les terrasses et les échafaudages de colonnes; les cloches sont si frêles que le roulement lointain d'un tambour étouffe leur sonnerie. On ne va pas prier Dieu dans ces *dioscures*, qui sont tout, excepté des temples chrétiens.

De l'autre côté de la rue on remarque l'Université, immense caserne où se forment ces professeurs, ces avocats, ces écrivains qui sont, comme le disait lui-même le recteur universitaire, M. Dubois-Reymond, « la garde du corps intellectuelle des Hohenzollern. »

Après ce singulier corps de garde, l'Arsenal, surchargé de décorations de guerre et, vis-à-vis, le palais du prince royal, qui ressemble à une villa italienne. Le badigeon recouvre partout la brique.

Telle est la rue qui fait la gloire et l'orgueil de Berlin. Les passants sont en harmonie avec l'aspect terne et grisâtre de ces maisons construites en style de caserne. Rien de pittoresque, de gai, d'animé, d'entraînant comme dans les rues de Paris. Les petites industries sont inconnues. Sur dix personnes qui passent, j'en compte, en moyenne, cinq en haillons. Et quand la nuit tombe, le spectacle devient navrant. Il n'y a pas de ville au monde où la jeunesse soit ainsi profanée et publiquement livrée aux bêtes. L'étranger rougit et le sent ému de pitié.

Les *Tilleuls* ne sont pas un centre d'élégance, de flânerie et d'affaires comme nos grands boulevards. Il est rare d'y rencontrer une dame en toilette. La flânerie est insipide et il faut se borner à regarder l'essaim qui se forme et se disperse, pour se reformer sans cesse, devant les pavillons de rafraîchissements élevés sous les Tilleuls. Les Berlinois appellent les jolies Hébés qui vous versent l'eau de Seltz dans des gobelets d'argent des « *sodalisques* », à cause de leur passion pour les mouchoirs brodés.

Les omnibus ne circulent pas sous les Tilleuls. On a établi dans une des rues parallèles, la *Dorotheestrasse*, un chemin de fer américain, et la principale rue de Berlin reste spécialement réservée aux équipages et aux fiacres. Le peintre Houmann a laissé un tableau intitulé : les *Équipages de Berlin*. Le paysage représente une plaine de sable avec quelques buissons épineux et un moulin à vent. Deux véhicules se rencontrent : l'un est une charrette de sable, l'autre une charrette de laitière. La première est attelée d'un pauvre cheval à l'état de squelette, la seconde est trainée par deux chiens épuisés. Cette scène se perpétue dans les rues de Berlin; mais, à côté de ces « équipages », on voit maintenant passer des tilburys conduits par des lieutenants de la garde ou des officiers décorés. L'aristocratie a conservé ses vieilles et lourdes berlines rasant terre et qui semblent spécialement affectées aux goutteux. Les médecins et les avocats ont aussi leur voiture spéciale, qui ne brille ni par la propreté ni par la rapidité. Un véhicule curieux, c'est le char du brasseur, composé de deux longues solives sur lesquelles sont rangés les tonneaux de bière. Ce char ne peut pas tourner, et les chevaux s'attellent à volonté à l'arrière ou à l'avant.

Quant aux magasins des *Linden*, ils n'attirent jamais d'attroupements, excepté les boutiques qui exhibent les photographies décolletées des danseuses de l'Opéra et des princesses des petits théâtres.

La science de l'étalage n'existe pas; les marchandises s'entassent derrière les devantures.

On n'a aucune idée ici des magasins comme le Louvre, le Bon-Marché, Pygmalion, le Gagne-Petit, les Deux-Magots. Le commerce vit au jour le jour et s'approvisionne au fur et à mesure.

Les statues seules donnent à la rue des Tilleuls une physionomie originale et à part, un caractère guerrier comme l'on n'en trouve dans aucune ville d'Europe. Les statues font de l'*Unter den Linden* une espèce de musée historique et de voie triomphale. Tous ceux qui ont levé l'épée ou taillé, comme Shylock, une livre de chair humaine, sont là et semblent, du haut de leur piédestal, exciter encore leurs compatriotes à la rapine et au combat. Voici Frédéric le Grand, entouré des héros de la guerre de délivrance : Blücher, Gneisenau, York, Bülow et Scharnorst. Sur le pont qui conduit au Lustgarten, on remarque huit groupes belliqueux : des Victoires enseignant à de jeunes Borussiens le métier des armes, couronnant les vainqueurs, relevant les blessés; des Iris montrant le chemin de l'Olympe à ceux qui sont morts dans l'enlèvement d'un drapeau ou d'une pendule. Sur la place du Palais-Vieux, la statue équestre de Frédéric-Guillaume III et, au milieu du pont qui aboutit à la rue Royale, la statue du grand Électeur, entourée de soldats enchaînés qui représentent les sujets de la monarchie.

Ces statues montrent bien quelles sont les préoccupations de ce peuple belliqueux. Ses grands hommes ne sont ni des philosophes ni des poëtes, ce sont des généraux; et leurs statues sont là, au centre de la ville, comme dans le sanctuaire d'un temple de Mars.

Victor Tissot.

—

La pittoresque et humoristique description qu'on vient de lire est extraite du *Pays des Milliards*. Tout le monde sait que l'œuvre populaire de M. Tissot en est à sa *quarante-cinquième édition* en librairie. Notre gravure, représentant le Palais impérial, a été empruntée à l'édition illustrée du même ouvrage, publiée chez M. Marpon.

PERDU DANS LE VELDT

(Afrique australe)

(Suite.)

A quoi bon décrire les incidents de cette poursuite ?

Il me suffira de dire qu'au bout d'une heure environ je me trouvai gisant sur le dos, la jambe droite fortement contusionnée pour s'être trouvée en contact violent avec le tronc d'un arbre.... Je me levai tant bien que mal et remontai sur mon cheval. Non-seulement les girafes étaient hors de vue, mais je n'apercevais plus ni l'un ni l'autre de mes compagnons. Quoique peut-être mon inexpérience ait contribué beaucoup à l'issue désastreuse de ma première chasse à courre de girafes, cependant je ne puis m'empêcher de croire que mon cheval y eut aussi une grande part.

Élevé dans les plaines ouvertes de la république *Transvaalienne*, il était tout à fait dépaysé dans les épaisses forêts de l'intérieur; or, si, lorsque vous arrivez au grand galop dans un bois épais et que vous vous dirigez pour passer d'un côté d'un arbre, votre cheval, arborant une opinion différente, se dérobe subitement et va passer d'un autre côté, il est évident que vous êtes perdu.

Mon premier désir fut de rejoindre mes compagnons. J'écoutai; mais n'entendant aucun coup de fusil, je pensai que, pendant mon évanouissement, ils avaient terminé leur chasse à la girafe. Je tirai donc un coup de fusil pour les avertir et, entendant un second coup me répondre à droite, je dirigeai mon cheval sur ce point.

Je marchai ainsi pendant une demi-heure, puis je lâchai un second coup en l'air. Je me mis à crier de toutes mes forces.... personne ne me répondit.

Je commençai à être inquiet et tirai encore un coup de fusil; ce fut en vain.

Mon cheval était très-fatigué, je lui ôtai la selle et j'attendis un certain temps. N'y tenant plus, je sacrifiai encore une cartouche, écoutant avec toute mon attention s'il n'y aurait pas une réponse; mais, de près comme de loin, autour de moi tout restait immobile et silencieux... Cependant le soleil baissait fortement à l'horizon; je resellai mon cheval, m'orientant avec soin, et partis dans la direction que je jugeai propre à me ramener aux chariots, persuadé que mes amis en avaient déjà fait autant.

Je n'avançais que très-lentement, car mon cheval était accablé de lassitude et de soif, gardant soigneusement la direction que j'avais prise, jusqu'à ce que le soleil, descendant de plus en plus, disparût enfin tout à fait Il me semblait que j'aurais dû atteindre le chemin avant la nuit. J'attribuai mon erreur à ce que ce chemin faisait sans doute un détour sur la droite, et j'attendis patiemment que les lueurs du crépuscule eussent fait place au clair de lune, que je savais être d'une splendeur admirable, quoiqu'il s'en fallût de deux nuits que l'astre fût dans son plein.

Je repris donc ma route en avant pendant au moins une couple d'heures; mais, à ce moment, le froid prenant une véritable intensité, je me résignai à faire halte et j'essayai de me procurer du feu et de la lumière pour passer la nuit. J'en serais quitte pour reprendre ma route aux premières lueurs du matin.

Je n'avais pas d'allumettes! Pour me procurer du feu, j'essayai donc de tirer parti de mes cartouches : il ne m'en restait plus que trois!

J'en ouvris une; je roulai avec soin un peu de poudre dans un morceau de linge légèrement humidifié, que je détachai de ma chemise; puis, le plaçant dans le canon de ma carabine, je l'enflammai en faisant partir un peu de poudre que j'avais laissée dans la cartouche. C'était bel et bien; mais, malheureusement, ce n'était pas encore ce qu'il fallait, car, tandis que j'essayais d'ajouter quelques herbes au feu qui couvait, je ne pus parvenir à les faire flamber, et j'eus bientôt la mortification de me trouver, après deux tentatives inutiles, exactement aussi gelé et aussi affamé qu'auparavant, mais privé de mes dernières cartouches.... Si je me trouvais aujourd'hui dans ces tristes circonstances, le résultat serait, sans nul doute, différent; mais, à cette époque, j'étais encore un novice pour tout ce qui tient à la forêt.

Il faisait alors un froid d'autant plus piquant que le soleil, agrément ordinaire de l'Afrique du Sud, avait été pendant le jour ce qu'il peut être en Angleterre pendant les plus fortes chaleurs de l'été. Il ne me restait plus qu'un parti : passer la nuit où j'étais; aussi, attachant mon cheval à un arbre, je coupai avec mon couteau un peu d'herbe pour composer ma couche, et je m'y étendis. Pour tout vêtement, j'avais un chapeau, une chemise, un pantalon et des souliers de forêt, car je m'étais éloigné précipitamment sans mettre un habit. Toutefois, couché sur le dos, avec mon chapeau de feutre pour oreiller, je mis la selle de mon cheval sur ma poitrine et fermai les yeux, dans le vain espoir d'être bientôt endormi et d'oublier ainsi pour quelque temps mes inquiétudes.

Ce fut en vain : le froid aigu et perçant envahit bientôt mes pieds et peu à peu tout mon corps, tellement que bientôt je grelottai du haut en bas. Je restai ainsi, exécutant cet agréable exercice pendant au moins deux heures, attendant toujours la lune et maudissant la lenteur de sa course. Je n'y pus tenir plus longtemps; aussi, me mettant sur mes jambes avec beaucoup de difficultés, car j'étais absolument paralysé par le froid, je marchai de long en large, à une certaine distance de mon arbre, jusqu'à ce que je fusse un peu réchauffé. Cela fait, je me recouchai et, dans ces alternatives, de longues heures s'écoulèrent jusqu'à ce que le jour parût.

Pendant la nuit, un couple de hyènes passèrent auprès de moi, rompant le silence par leurs lugubres hurlements. J'ai souvent pensé depuis qu'elles étaient en chemin pour aller boire dans quelque mare non loin de là. Quel malheur de ne pas avoir su cela alors! C'est ici le cas d'avouer que le cri de la hyène d'Afrique est le son le plus effrayant et le plus triste de toute la nature : c'est une sorte de grondement prolongé qui se module en cadence pour finir par un cri perçant.

Au point du jour, j'étais de nouveau à cheval et marchais dans ma direction de la veille; mais je n'avançais qu'à petits pas, tant ma pauvre monture était accablée par la fatigue et surtout par la soif. Un moment, j'arrivai à un grand arbre; je m'arrêtai et je l'escaladai pour reconnaître, s'il était possible, un peu de pays aux alentours. De toutes parts des forêts couvraient le pays; à grande distance je voyais plusieurs arêtes fort élevées, mais tout cela m'était inconnu.

A ma droite, dans la direction que j'avais suivie, apparaissait une chaîne de collines couvertes d'un bois épais, avec un *kopje* en avant, tout seul.... Je me décidai à y aller.... Autant là qu'ailleurs!

Dans ce chemin, je rencontrai trois beaux *gemsbocks* ou *oryx* (*oryx gazella*), qui me laissèrent approcher d'eux tout près, quoiqu'ils soient ordinairement très-farouches. Sentaient-ils donc qu'ils n'avaient rien à craindre de moi, ou mes yeux éteints par la fatigue et l'épuisement ne leur inspiraient-ils que de la pitié? Ce fait n'en est pas moins curieux.

Je marchais donc toujours, lorsque l'idée me vint que je devais avoir croisé le chemin sans m'en apercevoir, à la lueur de la lune, car j'avais toujours avancé comme un astrologue, en regardant les étoiles depuis le coucher du soleil, me dirigeant d'après l'orientation de la croix du Sud. Au bout d'un moment, je me crus certain que cela était arrivé et, tournant la tête de mon cheval bout pour bout,

je revins précisément sur mes pas.... Vers midi, ne trouvant aucun chemin, j'en vins à entrevoir la terrible réalité.

(A continuer.) *Imité de l'anglais.*

VOYAGE AUTOUR DE LA ROSE

(Fin.)

XI

Ainsi parlait le philosophe artiste. Il faut ajouter que sur son cachet était gravé, entre deux boutons prêts à éclore, une rose à demi effeuillée, avec la légende *sic et nos* (*nous aussi*).

La rose du Bengale est encore aujourd'hui sa préférée, mais il avoue que cela tient aux souvenirs d'enfance, et volontiers il reconnaît que d'autres espèces l'emportent sur elle pour la grâce, le coloris et le parfum.

Comme artiste, il se plaisait surtout à peindre la rose à cent feuilles et la rose mousse.

« Quelle merveille, disait-il, que cette rose mousse! et pourtant nos pères ne l'ont pas connue; elle ne fut cultivée pour la première fois qu'en 1727. Et quant à mon amie la rose du Bengale, elle est encore plus récente.

« Quelle surprise, quel ravissement pour les vieux jardiniers du temps de François Ier, de Henri IV et de Louis XIV s'ils revenaient au monde en présence de cette transformation, de cet accroissement de la flore horticole! »

XII

Notre peintre-fleuriste, vieux aujourd'hui et devenu grand-père, va prendre tous les matins dans son berceau une mignonne petite fille de huit mois. Il la contemple, l'embrasse et dit : « la jolie rose! »

Parfois il ajoute :

« Quelle félicité de garder dans la vieillesse les sentiments de l'enfance!

« Que doit être, après tout, la vie de l'artiste et du philosophe, sinon un perpétuel voyage autour de la rose?... »

Ceci me rappelle qu'à l'heure de se mettre au travail, Michelet, le grand peintre d'histoire, répétait quelquefois, lui aussi, les vers de Ronsard :

Mignonne, allons voir si la rose...

Eugène NOEL.



Le rosier sans pareil.

Le *rosier sans pareil*, dont nous donnons le dessin, est planté dans la propriété de M. Catelle, aux Lilas (ancien bois de Romainville). Chaque année, en mai et juin, on voit la foule se presser devant la grille de cette villa, avenue du château, pour admirer les immenses rameaux de l'arbuste chargés de milliers de roses au brillant coloris et au suave parfum.

Ce rosier n'a pas moins de quinze mètres de circonférence, dont cinq de diamètre. On lui a décerné le nom de *Laure de Besançon*.

Détail lugubre : la propriété de M. Catelle se trouve sur l'emplacement d'un cimetière où furent enterrés les alliés et les Français tués lors de la défense de Paris, en 1814.

L'imprimeur-gérant : A. Pougin, 13, quai Voltaire. Paris.



Le géant chinois Chang-Yu-Sing.

GÉANTS ET COLOSSES

Les géants pullulent aux abords du Champ-de-Mars et du Trocadéro. La Chine, en particulier, a dépêché deux tambours-majors qui lui assureraient la grande médaille si l'espèce humaine était aussi bien traitée que d'autres et si l'on y primait de semblables productions.

L'un de ces habitants du Céleste-Empire, tout fraîchement débarqué, mesure 2m10. L'autre, que Tin-Tun-Ling, son compatriote, exhibe en ce moment au quai de Billy,

atteint à la toise 2m20, ce qui lui permet encore de regarder le nouveau venu du haut de sa grandeur.

On nous répète si souvent que l'espèce humaine dégénère, que de pareils exemples sont vraiment consolants. Nous ne regrettons qu'une chose, c'est que les brevets qu'ont pris les parents de ces gaillards extraordinaires ne soient point encore tombés dans le domaine public. Cependant, un Barnum m'affirmait un jour qu'il avait tenu jadis une fabrique dans laquelle on produisait artificiellement des géants pour l'exportation. Son système, dont il ne faisait pas mystère d'ailleurs, consistait à prodiguer au sujet, dès l'enfance, des aliments très-humides; à le soumettre à l'usage abondant du lait, de la bouillie, aux boissons mucilagineuses, aux liquides chauds et délayants. Il le bourrait, le gonflait à volonté des aliments propres à engraisser, à distendre et amollir les mailles des tissus organiques et arrivait à obtenir de la sorte un colosse.

Je n'ai point expérimenté la recette; mais l'exemple n'est pas nouveau, car Watkinson, un historien anglais, rapporte que Berkeley, évêque de Cleyne, voulut essayer sur un enfant orphelin, nommé Mac Grath, si l'on pouvait faire parvenir un individu à une taille aussi extraordinaire que celle des géants cités dans la Bible, et que ces tentatives pour améliorer l'espèce humaine furent couronnées de succès. A seize ans, cet enfant avait en effet 7 pieds anglais de haut et on le faisait voir comme une merveille. Il atteignit même 7 pieds 8 pouces. Il est vrai que les organes étaient si débiles et si disproportionnés qu'il mourut gâteux à vingt ans, dans une imbécillité complète de corps et d'esprit.

Lorsqu'on se trouve en présence d'un colosse, on se demande tout naturellement si la taille humaine a toujours eu la limite qui lui semble assignée aujourd'hui.

Une thèse qui a fait souvent les frais de la discussion des savants, consiste à dire que la terre, autrefois plus fertile et plus jeune, portait des animaux plus puissants. Ces espèces quasi-fabuleuses que Cuvier, par un magnifique travail d'induction, a reconstituées, n'avaient-elles pas de similaires dans l'espèce humaine? Y a-t-il eu, en un mot, des races de géants dont nous serions les descendants dégénérés?

Si nous nous en rapportons à certains témoignages historiques, nous serions tentés de répondre : Oui. Le *Deutéronome* ne nous affirme-t-il pas qu'Og, roi de Basan, avait un lit de 9 coudées de long (plus de 5 mètres)? Il est vrai que rien ne prouve qu'il le remplissait tout entier de sa volumineuse personne. Ne lit-on pas, dans les *Rois*, que Goliath avait 10 coudées et une palme, c'est-à-dire 3m50? En se basant sur les données qui lui étaient fournies par la Bible, un érudit allemand — il n'est guère que de l'autre côté du Rhin où l'on s'amuse à se livrer à de semblables travaux — avait même déterminé l'âge exact de nos premiers parents. Il les avait relevées par dates et par génération. C'est ainsi qu'il établissait, textes en mains, qu'Adam mesurait 40m20 et Ève 38m60 seulement, d'où il déduisait la proportion de 25 à 24 entre la taille de l'homme et celle de la femme. L'homme a, depuis, quelque peu dégénéré, car notre savant en *us* trouve chez Noé 6m50 de moins que chez Adam. Abraham n'a guère, d'après lui, que 9m20, Moïse 4m10, et notre pauvre espèce va ainsi s'amoindrissant, dégringolant jusqu'à la naissance du Christ, époque à laquelle s'arrête fort heureusement ce dépérissement, qui menaçait fort de faire de nous une race de mirmidons ou de lilliputiens.

Je ne veux point examiner la question au point de vue légendaire; il y aurait trop à dire. Tous ces contes sont incontestablement le produit de cette imagination qui a fait trouver à Swift son Gulliver et à Rabelais son immortel Gargantua. Ce dernier aurait pu rendre, au surplus, des points à Adam lui-même, car on se souvient que, lorsque le héros rabelaisien prenait des bains de pieds, c'était ordinairement dans la Seine et qu'il s'asseyait, à cet effet, sur l'une des tours Notre-Dame.

Point n'est besoin de chercher à réduire à néant de semblables fables; Isidore Geoffroy Saint-Hilaire s'est d'ailleurs chargé d'en faire bonne justice dans son *Traité de Tératologie*. Voici comment s'exprime à ce sujet le grand savant :

« Si réellement il a existé des géants, à quelque époque que ce soit, leurs restes n'ont pu, à coup sûr, disparaître entièrement de la terre; leurs parties osseuses sont fatalement enfouies quelque part, dans les régions où ils vivaient. Qu'on n'invoque pas le temps : tous les jours on découvre, dans d'anciennes sépultures, des squelettes de Romains, d'Égyptiens, de Gaulois, et la géologie nous montre que des restes d'animaux, d'une excessive délicatesse et d'une antiquité bien supérieure à celle qui appartiendrait aux prétendus géants, se sont parfaitement conservés dans les entrailles de la terre, depuis les premiers âges jusqu'à notre époque. »

En 1868, une découverte faite dans le Périgord a soulevé une intéressante question d'anthropologie préhistorique. Dans une fouille, on a mis à nu sept squelettes d'hommes associés aux débris de la première faune quaternaire, et M. Louis Lartet, l'éminent paléontologue, fut chargé par le ministre de l'instruction publique d'un travail sur cette intéressante trouvaille. Cette station, qui appartenait à la première époque de la période quaternaire, c'est-à-dire à l'*âge du mammouth* ou des animaux éteints, était un lieu de sépulture dans lequel sept individus avaient été inhumés. Trois crânes étaient à peu près intacts. Avec ces crânes et une partie des os longs des mêmes individus, on arriva à les reconstituer aisément. On fut frappé de la longueur et de la force prodigieuse de leurs membres. Les fémurs, assez fortement courbés, présentaient une ligne âpre, extrêmement saillante, disposition très-rare chez l'homme. La taille de ces os était considérable, les empreintes musculaires profondes, et leur seul aspect donnait l'idée d'une race de haute stature et de force peu commune. Les tibias étaient aussi de grande taille; leur forme, ainsi que celle des cubitus, se rapprochait notablement de celle des mêmes os chez certains singes anthropomorphes, particulièrement du gorille. Malgré cette apparence bestiale du squelette, le crâne était très-développé. La vaste capacité de la boîte crânienne s'expliquait, il est vrai, par la taille élevée des individus exhumés, mais l'encéphale avait un volume considérable et les têtes ne pouvaient, d'après l'examen auquel se sont livrés les savants, avoir appartenu à des singes perfectionnés d'où serait sorti l'homme actuel.

Cette découverte ne va point, d'ailleurs, à l'encontre de la théorie d'Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, car les échantillons de l'espèce primitive ne dépassaient point 7 pieds.

Sans remonter aussi haut, il suffit d'évoquer le souvenir de quelques classiques pour établir que la taille de l'homme a toujours été à peu près constante. La taille des plus hauts guerriers d'Homère ne dépasse pas 4 coudées ou 2 mètres. Vitruve nous dit que les plus grands soldats de l'armée romaine n'atteignaient guère que 6 pieds romains (5 pieds 6 pouces en France). Enfin, les armes, les casques, les cuirasses, les anneaux des anciens établissent à l'évidence que leur taille ne différait pas sensiblement de la nôtre.

Le géant est donc et restera ce qu'il a toujours été,

une exception, un phénomène. Nos petits neveux auront le droit de s'extasier, comme au temps de Virgile, lorsqu'en fouillant les sépultures ils rencontreront d'incommensurables squelettes comme celui du géant del Rio, que l'on vit à Rouen au seizième siècle et qui n'avait pas moins de 9 pieds, ou le tambour-major des grenadiers du roi de Prusse Guillaume, qui en avait 8 1/2, ou le nègre du Congo que van Derbroeck affirme avoir vu et qui avait 3 mètres! ou enfin le géant du café de Mulhouse, que tout Paris a pu admirer il y a vingt ans, allumant sans façon son cigare aux becs de gaz du boulevard. — A. H.

LES CONCOURS DE GYMNASTIQUE

Le 9 et le 10 juin 1878 a été célébrée la 4e fête fédérale de l'Union des sociétés de gymnastique de France. La première avait été donnée à Paris, au Pré-Catelan, les 16 et 17 mai 1875; la deuxième à Reims, le 28 mai 1876, la troisième à Épinal, le 12 août 1877.

La première pensée de ces intéressantes réunions vient de l'Alsace. Leur but est de populariser en France les exercices corporels, qui sont si utiles et si en honneur à l'étranger. Il est temps que nous accordions à la gymnastique l'importance que nos voisins sont unanimes à lui attribuer. Le roi des Belges vient d'instituer un prix de 25,000 francs pour le meilleur ouvrage sur la manière d'introduire dans les établissements d'instruction publique l'usage des exercices corporels. L'Union française avait précédé la Belgique dans cette voie en accordant une prime de 2,000 fr. pour un livre du même genre.

L'emplacement choisi pour la fête était la grande allée du jardin des Tuileries, transformée en un gymnase complet où se trouvaient réunis tous les engins nécessaires, tels que portiques, bancs, chevaux de bois, échelles, cordes à nœuds et sans nœuds, perches, etc.

C'était un coup d'œil véritablement pittoresque que celui de cette avenue ornée d'oriflammes et de drapeaux en faisceaux, avec les bannières des sociétés au pied de la tribune d'honneur.

Les sociétés étaient au nombre de 100 environ, et chacune d'elles était représentée au moins par une dizaine de ses membres. On peut évaluer de 1,000 à 1,200 le nombre des gymnastes qui ont pris part aux exercices et à plusieurs milliers celui des spectateurs qui, malgré le temps incertain, se groupaient autour des barrières de l'enclos réservé. Parmi ces sociétés se trouvaient celles de Paris, de la province, mais particulièrement de l'est de la France, d'Alsace-Lorraine, de Belgique, de Hollande, d'Italie et de Suisse. La direction de cette fête avait été donnée à M. Flach, président de la Société alsacienne-lorraine. M. Jules Simon avait bien voulu accepter la présidence; il avait près de lui M. Ziégler, président de l'Union des sociétés gymnastiques de France.

Le programme de chacune des deux séances était le suivant :

Entrée et défilé, mouvements spéciaux par société; exercices aux engins par les délégués ; canne, boxe, escrime, lutte, voltige, etc.; défilé et sortie.

Les exercices ont été exécutés avec une précision, une agilité et une sûreté qui ont provoqué fréquemment les chaleureux applaudissements des spectateurs.

Ce sont les mouvements et les courses d'ensemble qui ont été le grand succès de la séance.

Les exercices du premier jour terminés, le président de l'Union a fait un appel aux vertus viriles, au calme, à la sobriété et à l'amour de la patrie; M. Flach, organisateur de la société d'Alsace-Lorraine, dans un discours prononcé au moment de la distribution des médailles, a particulièrement insisté sur l'utilité des exercices corporels et commenté la devise de l'Union qui inscrit sur sa bannière : « Patrie, Courage, Moralité. » Faut-il appeler l'attention sur la thèse soutenue par l'orateur? Il n'est personne aujourd'hui, croyons-nous, qui ne comprenne à quel point il importe, dans l'organisation actuelle de la société, de donner dès l'enfance à tous ceux qui devront être un jour des soldats, comme ils seront des citoyens, les aptitudes physiques nécessaires au service du pays. Dans un pays où le service militaire est obligatoire, la gymnastique devrait être un art national; les sentiments de devoir, de solidarité, de dévouement mutuel se développent dans ces viriles associations; l'esprit n'y gagne pas moins que le corps.

Depuis quelques années, l'enseignement classique lui-même, jusqu'ici singulièrement routinier, s'est préoccupé de ces intéressants problèmes. Le nombre diminue chaque jour des gens qui affectaient de tenir en un suprême mépris l'éducation du corps et ne se souciaient que du grec et du latin. Le *mens sana in corpore sano* est aujourd'hui un axiome.

Le soir, à sept heures, un grand banquet réunissait tous les sociétaires dans une salle du Grand-Orient.

Plusieurs toasts ont été portés : par M. Bolinger, de la Société suisse de Paris; par MM. Triboulet, de Reims, Ziégler, Dully et Mignot, président de la Fédération belge.

La seconde séance a été suivie d'une chaleureuse allocution de M. Flach, qui a terminé en disant qu'il voudrait voir le gymnase installé dans les écoles primaires.

M. Jules Simon a pris cette phrase pour texte d'une improvisation fort applaudie.

Un appareil photographique avait été installé au pied de la tribune d'honneur. A un premier coup de clairon, les six cents gymnastes présents se sont élancés dans les cordages des trapèzes, aux anneaux, sur les cordes lisses, les portiques, les barres fixes et parallèles ; à un second signal, tous sont devenus immobiles.

Pendant que l'objectif est ouvert, nous, qui sommes derrière, nous admirons le coup d'œil. Au fond, les ruines des Tuileries; de chaque côté, les grands marronniers touffus et, au milieu, des centaines de grappes humaines comme suspendues à des fils et artistement groupées.

On procéda ensuite à la distribution des médailles commémoratives en bronze, grand module, portant à la face les armes de la ville de Paris avec les inscriptions : *IVe fête fédérale;* 9 *et* 10 *juin* 1878. Au revers, divers engins de gymnastique surmontés d'une couronne de lauriers et des inscriptions : *Union des Sociétés de gymnastique de France : Patrie, Courage, Moralité.*

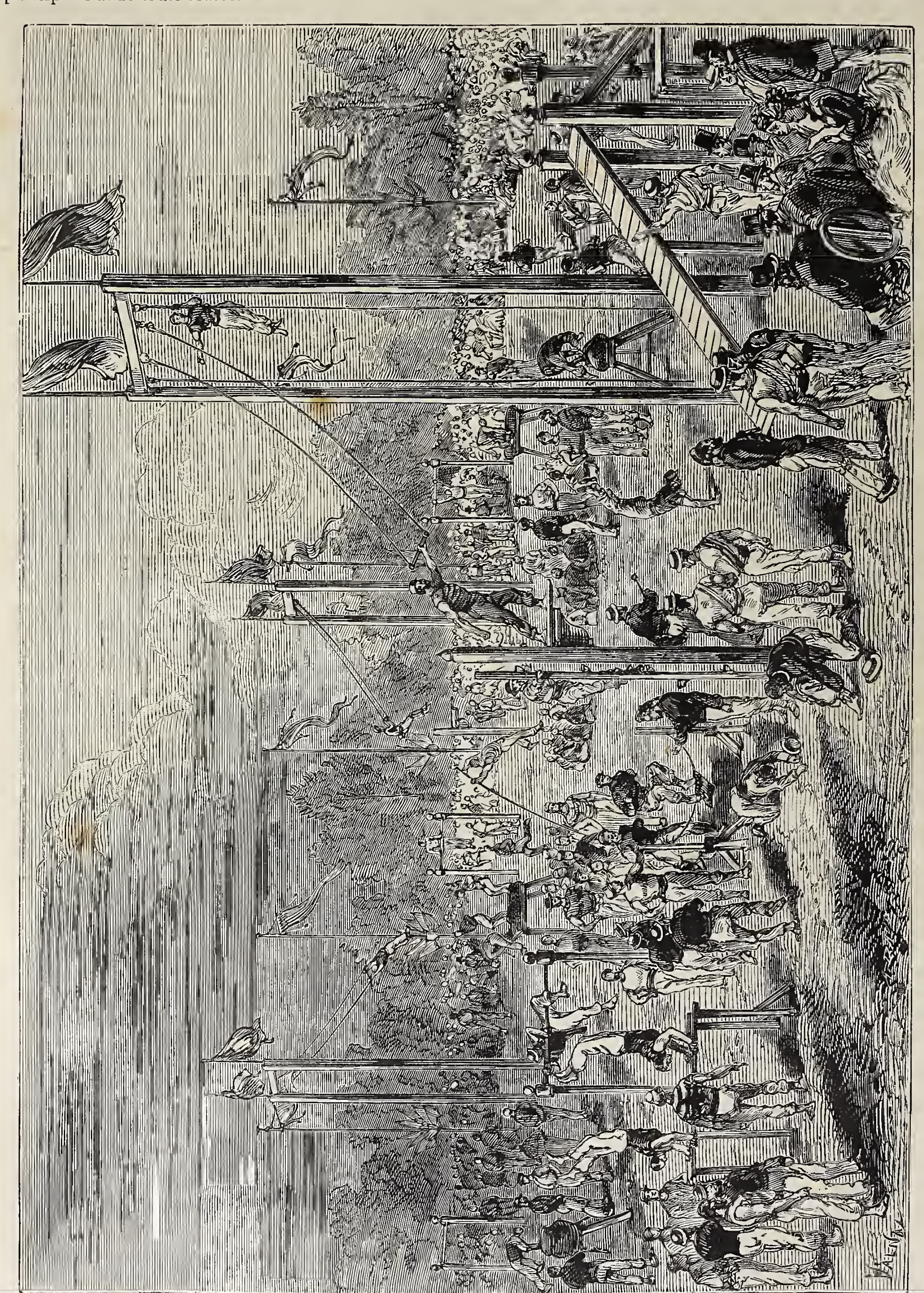
La fête s'est terminée par un défilé général.

Nous sommes heureux de constater le succès de cette fête, la première à laquelle ait coopéré l'administration française. Le conseil municipal avait voté une somme de 5,000 francs; les compagnies de chemins de fer avaient consenti à une réduction de moitié sur le prix du transport des gymnastes des départements et de l'étranger; le ministre des travaux publics avait accordé l'installation aux Tuileries ; les ministres de la guerre et de la marine avaient prêté leur concours et fourni cinq cents lits pour les gymnastes qui ne savaient où se loger.

Cette fête contribuera puissamment au développement des sociétés de gymnastique, qui sont aujourd'hui au nombre de 90, progrès déjà considérable, puisqu'il n'en existait que 25 en 1873. C'est une excellente école pour les jeunes gens; nous devons donc seconder leurs efforts.

C'est là, comme dans les sociétés de tir, que la France trouvera des hommes exercés, robustes, durs aux fatigues et, par-dessus tout, rompus à la discipline, qui est le principe vital de toute armée. — W.

Est-il en effet une feuille, quelques sacrifices d'argent qu'elle s'impose, qui puisse organiser un service d'informations comparable à celui qui se trouve là naturellement constitué?



Fête fédérale de gymnastique (juin 1878).

LE TRAIN DES ABONNÉS

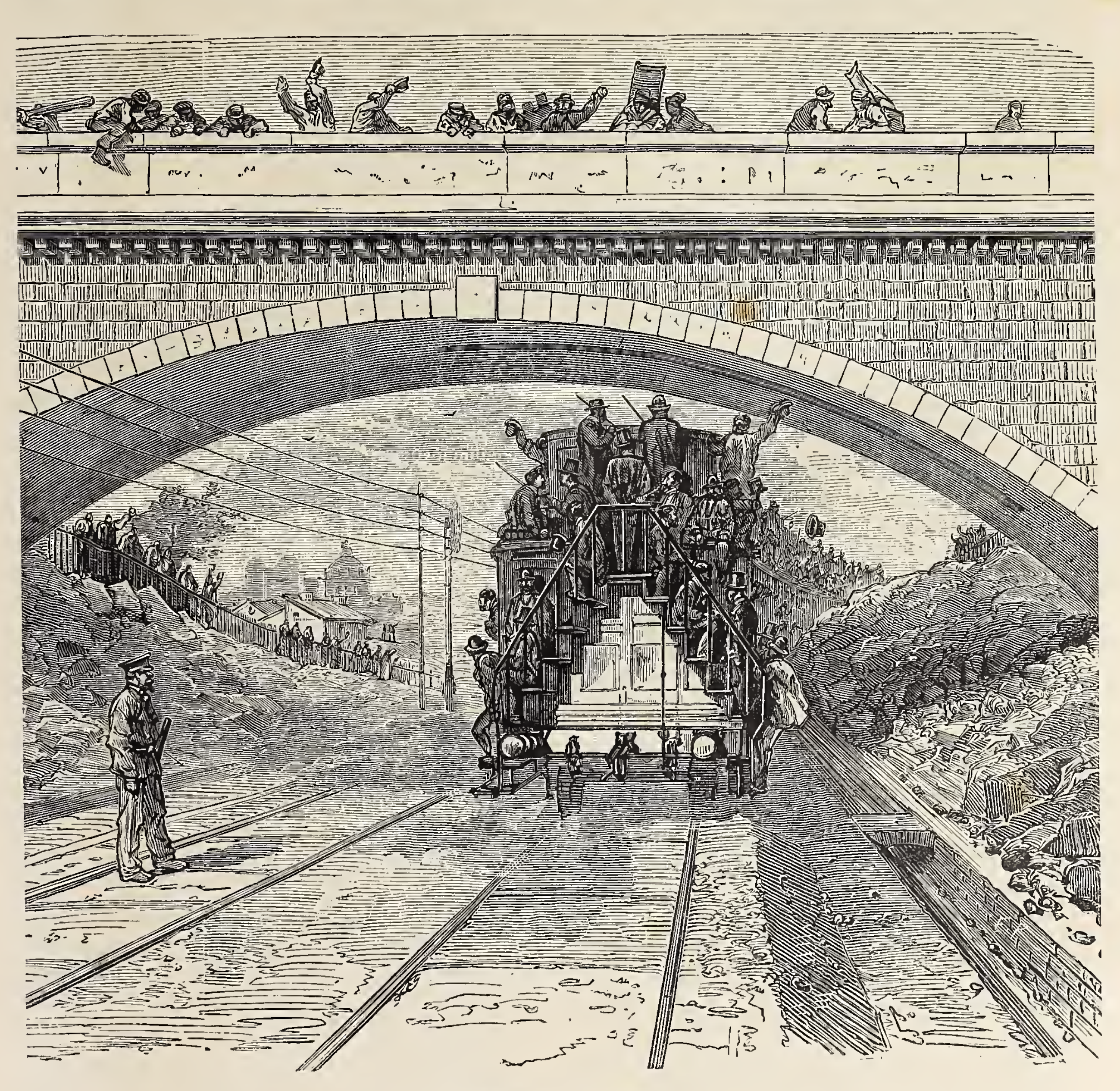
Quel admirable journal on ferait chaque jour, le soir surtout, si on imprimait les propos d'un train d'abonnés!

Songez donc! certaines compagnies ont plusieurs milliers d'abonnés, personnes qui ont leurs occupations à Paris, mais qui, pour une raison ou pour une autre, ont fixé leur domicile dans une localité des environs. Ils

viennent chaque matin par un des premiers trains et s'en retournent, pour le dîner, vers cinq ou six heures. Rien que pour la gare Saint-Lazare, la compagnie de l'Ouest en a de 16 à 1,800.

C'est une foule qui se réunit chaque soir dans cette gare, et quelle foule disposée à causer! Financiers quittant la Bourse, courtiers ayant passé leur journée à parcourir tous les quartiers, bureaucrates accourant de tous les ministères, employés de commerce, d'administration, circulent, quelle impression a produite l'événement de la veille, etc., etc.

A force de parcourir la même ligne et aux mêmes heures, presque tous ces abonnés se connaissent entre eux. L'observateur n'a pas de peine à les distinguer. Tandis que le voyageur de circonstance s'essouffle à courir pour arriver dix minutes trop tôt, eux, les abonnés, marchent d'un pas tranquille, se saluent, se groupent, vont au débit de tabac allumer leur pipe, faire leur



Train revenant des courses.

avocats, industriels, professeurs, etc., tout ce monde se trouve ainsi assemblé à cette heure d'expansion où, heureux d'avoir terminé sa journée, chacun laisse derrière soi les soucis, les préoccupations du métier. Avide de diversion de pensées, on s'interroge mutuellement sur les nouvelles, on est communicatif, facile au bavardage.

Or, tous ces voyageurs ne sont-ils pas autant de reporters? Qu'on réunisse leurs *rapports*, on aura tous les événements, tous les accidents, tous les incidents, tous les renseignements, enfin toutes les nouvelles. On saura ce qui s'est passé dans tous les quartiers, quels bruits y

provision; ils bavardent avec la marchande de journaux qui leur remet leur feuille accoutumée; ils agacent la bouquetière. Presque tous portent quelque chose : sacoches à déjeuner, serviettes d'affaires, rouleaux de papiers, livres, etc. Ils laissent la foule se presser, impatiente, aux guichets, et se bousculer pour monter dans les salles d'attente; eux, en attendant la dernière minute, ils se réunissent sous le péristyle, dans les couloirs, et c'est là que les premières nouvelles sont échangées, les premières discussions entamées.

En un clin d'œil, on apprend par un employé du Mont-

de-Piété tous les détails d'un grand incendie dans la rue Vieille-du-Temple ; d'un commis d'agent de change que le banquier X... vient de délaisser ses clients et que l'Autriche se moque du protocole ; d'un sous-chef de la place Beauvau que si le ministre de l'intérieur ne s'est pas rendu à telle réception, ce n'est pas, comme on l'a dit, pour cause d'indisposition puisqu'il était, une heure avant, dans son cabinet; d'un avocat l'arrêt du procès du jour, etc., etc. C'est le journal du lendemain qu'on se raconte là. Néanmoins chacun achète un journal du jour, et tout à l'heure, dans le wagon, on entendra de temps en temps quelqu'un s'écrier :

— Ah! voici l'assassinat de Charonne; voici.... telle autre chose.

Alors, dans le plus grand silence, le possesseur du journal lira à haute voix tous les détails qu'on a appris la veille et, satisfait, chacun s'écriera :

— C'est bien ça!

L'heure est venue, on ouvre les portes. Aussitôt, passant par les salles des premières ou par celles des troisièmes, par le chemin le plus court enfin, les abonnés se précipitent, s'éparpillent au besoin dans la foule. Mais ils sauront bien se réunir par petits groupes, de dix au plus, habitués à voyager dans le même compartiment.

Presque tous ces groupes sont composés d'une façon particulière. On trouve généralement réunis des jeunes gens, des externes des colléges de Paris, des hommes âgés, des abonnés devant descendre à une même station. On trouverait encore à faire une classification par abonnés liseurs, abonnés aimant la discussion politique, abonnés s'occupant de littérature, de théâtre, de sciences; car pendant l'été, certainement, bon nombre de professeurs deviennent des abonnés de chemins de fer. Cependant il y a un classement qui domine toutes ces nuances secondaires, qui les absorbe et qui s'étend à toute la foule des voyageurs, c'est celui de fumeurs et opposants fumeurs.

Pendant l'été, alors que toutes les glaces peuvent être baissées, la fusion se fait quelquefois entre ces deux races ennemies. D'ailleurs, dès les premiers beaux jours, la race nicotisante émigre en masse sur les impériales des wagons, à son grand plaisir et aussi à celui des opposants fumeurs, gens généralement âgés, qui alors prennent leurs aises dans les compartiments. Mais l'hiver, c'est la haine, la discussion, quelquefois la lutte avec un fracas de glaces. Alors, combattants et spectateurs inoffensifs grelottent avec ensemble, sinon avec accord, sous un froid impartial.

Le tabac n'est pas la seule cause de guerre entre ces voyageurs perpétuels. Que la bande des abonnés discuteurs soit, par défaut de place, obligée de s'installer dans le compartiment des abonnés liseurs, vous voyez ce qui va se passer : les liseurs commenceront par froncer les sourcils, puis ils feront entendre de sourds grognements; les allusions mordantes viendront après; puis dispute, etc., jusques et y compris parfois le pugilat.

C'est que chacun de ces groupes de voyageurs abonnés en arrive à considérer le wagon comme une salle à lui. Tout inconnu qui y pénètre est un intrus.

Aussi, un des spectacles les plus curieux qu'on puisse observer, c'est celui d'un train d'abonnés brusquement envahi par une légion de voyageurs d'occasion.

Voyez notre gravure. C'est le train qui reconduit à Saint-Germain deux ou trois cents abonnés. Il avait passé Asnières, où il a déposé une foule turbulente dont les abonnés avaient hâte d'être débarrassés. Le train filait vers des stations paisibles et les liseurs, les politiques, les rêveurs, les fumeurs s'étalaient à leur aise dans les compartiments, se livrant à leurs exercices favoris.

Nanterre, Rueil, Chatou passent. Tout à coup, au Vésinet, une grande rumeur se fait entendre. C'est vrai! c'est jeudi, tout Saint-Germain est descendu aux courses. Les courses sont terminées, et la foule impatiente attend le train comme une proie légitime.

A peine les wagons se sont-ils arrêtés le long du quai qu'ils sont couverts de monde. On entre dedans, on monte dessus, on se met sur les marchepieds. C'est une marée humaine qui submerge le train tout entier.

Vous imaginez-vous ce que deviennent les abonnés sous cette inondation inattendue?

A. Bréfion.

MAITRE ROUX

(Chronique du seizième siècle.)

(*Suite.*)

III

Maître Roux avait vu avec une satisfaction pleine d'espérances Pellegrino partir pour l'Espagne. Il fondait sur ce départ les illusions les plus folles, se disant que l'absence modifierait certainement les dispositions du jeune homme, qu'il y dissiperait ses rêves d'amour et que peut-être même il oublierait au point de ne pas revenir.

Pendant longtemps le Rosso s'entretint de ces raisonnements intéressés, et, vers la fin de la deuxième année, il commençait à les croire dictés par une profonde sagesse.

Ce n'était pas qu'il eût profité à son avantage de l'absence de son adversaire. Ses affaires n'en étaient guère plus avancées pour cela et aucune tentative de sa part n'était venue fortifier son espoir en augmentant ses illusions. Était-ce un excès de confiance qui lui faisait considérer sa muette patience comme le moyen le plus pratique d'arriver au dénoûment si ardemment poursuivi? Toujours est-il qu'il s'abstint de toute démonstration, peut-être encore dans la crainte de compromettre l'assurance qu'il cherchait à se donner.

Un seul homme avait vu clair dans le jeu du Rosso; soit qu'une indiscrétion l'eût mis au courant des événements, car Rosso était peu causeur; soit que sa méchanceté diabolique eût surpris le secret de l'artiste. Cet homme était Bereschini.

Le Florentin peu scrupuleux, qui cherchait partout des aliments à son esprit satirique, recueillant avec soin les médisances et les calomnies, se jouant de tout et de tous, avait souvent essayé contre maître Roux ses terribles plaisanteries. Maître Roux eût-il oublié, que Bereschini se fût souvenu pour lui décocher jusqu'à la dernière heure quelque trait bien acéré, propre à envenimer une plaie mal fermée.

Il sut, tout le premier, le retour de Pellegrino; et il eût préparé la rencontre entre les deux rivaux qu'elle n'eût pas mieux réussi. Le résultat de cette courte entrevue fut tel qu'il l'avait désiré. Maintenant, qu'allait-il advenir? Bereschini était homme à aider les événements.

Pellegrino, lui, n'avait conservé contre maître Rosso aucune rancune. Sa droiture lui défendait le ressentiment, et il était convaincu que le temps avait effacé du cœur de son ancien ami toute trace d'amertume. Et puis, la joie rend un peu égoïste; et Pellegrino, plus fier, plus heureux que jamais, ne voulait croire autour de lui à aucun sentiment capable d'assombrir l'azur qui l'enveloppait.

Il lui vint donc à la pensée, quelques jours après son retour, d'aller voir son ancien ami Rosso.

Maître Roux habitait le premier étage d'une arrière-maison, dont le devant formait l'angle de la rue Saint-Antoine et de la rue Beautreillis. Le logis de l'artiste donnait sur le jardin d'un hôtel voisin, éloigné des bruits de la rue et admirablement situé pour le recueillement du travail.

Ce logis se composait de trois pièces en enfilade, toutes trois prenant jour sur le jardin. La première servait d'atelier. On y arrivait par la cour, c'est-à-dire par la rue Saint-Antoine. Là était le grand escalier. La seconde servait de chambre à coucher au Rosso, et enfin la troisième, sorte d'antichambre, avait une seconde porte de dégagement en haut d'un petit escalier donnant sur la rue Beautreillis. Le plus souvent Rosso sortait et rentrait par ce chemin, à la fois plus court et plus discret.

Dans l'après-midi de ce jour, Bereschini pénétra chez Rosso par son atelier. Le maître n'était pas chez lui; et le Florentin, bien qu'il eût en quelque sorte trouvé la porte ouverte et que ce détail dût lui faire soupçonner que maître Roux n'était pas loin, allait se retirer comme il était venu, lorsque son indiscrétion le poussa à pénétrer plus avant. Il s'avança dans la chambre de maître Roux et se mit à examiner des livres, des dessins et des armes qui couvraient les siéges et les murailles.

Soudain, ses yeux tombèrent sur une console et s'arrêtèrent avec un étrange éclat sur une bourse ronde et volumineuse, placée en évidence, comme si on venait de la jeter là peu d'instants auparavant.

Sa main se projeta, fébrile, prompte comme l'éclair, mais pour revenir aussitôt à sa ceinture. Puis, lentement, et comme mû par une coquetterie soudaine, il tourna la tête dans un mouvement d'indifférence et ses yeux enveloppèrent le logis tout entier d'un long regard avide et scrutateur. Alors il prit la bourse, qu'il fit disparaître sous son pourpoint, et, sans se retourner, il regagna, toujours à pas mesurés, l'atelier dont il ouvrit la porte et descendit.

Lorsqu'il fut dans la rue Saint-Antoine, Bereschini parut s'interroger un moment, puis tourna à droite comme pour s'engager dans la rue Beautreillis. Il n'avait pas fait trois pas qu'il vit venir dans un sens contraire au sien un jeune homme richement vêtu qui, arrivé à l'entrée du petit escalier dont nous avons parlé plus haut et qui aboutissait chez maître Roux, sembla consulter ses souvenirs, puis entra résolûment. Ce jeune homme était Pellegrino.

Bereschini eut un féroce sourire sur ses lèvres pâles, et, au lieu de continuer son chemin, il se mit à réfléchir. Sa tête fatiguée s'illumina comme à la conception de quelqu'une de ces idées diaboliques qui faisaient sa joie ordinaire. C'était comme l'inspiration du mal qu'invoquait son esprit dépravé.

Il était depuis quelques instants livré à ses réflexions, lorsque Pellegrino ressortit par le même escalier. Le jeune homme paraissait contrarié. Évidemment, il n'avait pas rencontré maître Roux, et sans doute il en avait conçu quelque mauvaise humeur.

Bereschini se hâta de regagner la rue Saint-Antoine pour se dissimuler aux yeux de Pellegrino, qu'il supposait avec raison reprendre le même chemin que celui par où il était venu. Effectivement, le jeune homme se hâtait dans la direction des quais.

Le Florentin ne put dissimuler un instant d'hésitation. Ses yeux allaient de la rue Beautreillis à la rue Saint-Antoine témoignant d'une certaine anxiété. Enfin, il parut prendre une résolution subite et poussa comme un soupir de soulagement à la vue du Rosso qui, venant par la rue Saint-Antoine, se hâtait de rentrer chez lui.

Bereschini courut au petit escalier qu'avait descendu Pellegrino peu d'instants auparavant. Arrivé là, il sortit de dessous son pourpoint la bourse qu'il avait dérobée dans la chambre de maître Roux, y puisa quatre pièces d'or et les plaça, sans ordre, sur les marches de l'escalier, comme si on les y avait laissé tomber. Puis, descendant précipitamment, il reprit, une fois dehors, son allure indifférente, et tournant cette fois dans la rue Saint-Antoine, il franchit la grande porte par où venait d'entrer le Rosso.

Peu après, il frappait à l'atelier de l'artiste. Maître Roux ouvrit fiévreusement sa porte. Sa figure était bouleversée. Il tourna le dos au Florentin en le reconnaissant, et courut à sa chambre dont il se mit à examiner les meubles avec anxiété.

— Qu'avez-vous donc, maître? dit Bereschini. Vous paraissez très-affecté. Vous serait-il arrivé quelque fâcheuse aventure?

— On m'a volé! Une bourse que j'avais placée là... on me l'a prise, pendant que j'étais sorti un moment, sans fermer ma porte, brute que je suis!

— Comment! vous laissez traîner une bourse ainsi? Mais enfin qui pouvait savoir...

— Eh! qu'est-ce que cela? Cette cordelière à manteau, comment est-elle ici? Elle n'est point à moi!

A cette exclamation, le Florentin changea un moment de couleur et sa main alla tâter sur son épaule si son manteau tenait bien en place. Son émotion fut courte. Il se précipita sur la cordelière que tenait maître Roux et l'examina attentivement.

— Per Dio! mon maître, on dirait là le bien de votre ami Pellegrino. J'ai vu cela sur ses épaules tout récemment encore...

— Moi aussi, je la reconnais maintenant! Ah! marquis d'Espagne, vous allez payer cher cette preuve d'amitié!

Le malheureux, affolé, dont ce nom de Pellegrino venait de réveiller toutes les colères endormies, ne vit pas alors l'infernal sourire qui éclaira la figure de Bereschini. Il prit celui-ci par le bras et l'entraîna précipitamment au dehors.

(A continuer.) L. Sevin.

PERDU DANS LE VELDT

(Afrique australe)

(*Suite.*)

J'étais perdu dans le *Veldt*, sans une balle pour me procurer de la nourriture; sans eau, excepté à une distance que Dieu connaissait seul.... Où était mon chemin? devant ou derrière?

En ce moment, je me trouvais en vue d'une petite roche *kopje*, s'élevant comme un monceau de pierres au-dessus de la plaine environnante. J'y marchai et, attachant mon cheval à son pied, j'escaladai la hauteur pour tâcher de découvrir quelque chose. Quoi? je ne le savais pas; mais j'étouffais sous bois.

De là haut, j'eus la vue la plus terrifiante du monde : de tous les côtés, un immense océan de bois. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, elle n'était arrêtée que par des chaînes de collines boisées, basses, qui n'étaient point visibles de la plaine. Hélas! je ne voyais aucun accident de terrain qui pût me guider.

Comme je regardais attentivement dans la direction par laquelle j'étais venu, j'aperçus une petite colonne de fumée bleue s'élevant parmi les branches. Evidemment elle venait d'un feu de bois et non de gazon. J'en conclus qu'elle était produite par des êtres humains, très-proba-

blement des *Masaras*, qui pouvaient me conduire à *Pelatue*.... En un instant, je me décidai à retourner sur mes pas et à chercher ce feu.

J'arrivai bientôt à la partie du bois où le feu aurait dû se trouver. Je montai au faîte d'un grand arbre.... aucune fumée n'était visible : le feu était sans doute éteint!

Je revins à ma conclusion première, que le chemin des chariots était certainement derrière moi, et je me mis à maudire ma folie d'avoir perdu tant de temps à poursuivre une sorte de feu *follet!* Mon pauvre cheval était excédé de fatigue; je le tournai cependant du côté du soleil couchant, espérant retrouver le chemin avant le soir.... Je voyais en imagination toutes les douceurs du retour,

beaucoup. Une sueur froide inondait mon corps grelottant... Heureusement tout passe en ce bas monde, et cette nuit d'hiver d'une intolérable longueur se dissipa enfin.

A la première lueur du crépuscule, j'essayai de marcher, mais je ne pus en venir à bout; mes jambes étaient absolument engourdies par le froid. A la fin cependant, je parvins à rétablir la circulation et je cherchai mon cheval tout autour de moi. Nulle part je ne pus l'apercevoir et je m'assurai en regardant ses traces que, quoiqu'entravé, il avait décampé pendant la nuit, à la recherche d'un peu d'eau. Le sol étant très-dur et les traces difficiles à deviner pour des yeux inexpérimentés comme



Carte du pays des Béchuanas (Afrique australe).

une bonne tasse de thé au milieu de mes amis.... Amère dérision ! c'étaient les mirages de la soif.

Cependant, à mesure que le soleil descendait dans le ciel, mon courage faiblissait, et quand il disparut tout à ait je me résignai machinalement à mon malheur et me préparai stoïquement à passer ma seconde nuit sur le sol, sans nourriture, sans eau, sans feu, sans couverture, presque sans vêtements. Coupant encore un peu de gazon, je l'étendis sous un buisson et mon lit fut prêt.

Quoique j'eusse dessellé mon cheval deux fois pendant la journée, il n'avait pas mangé une bouchée d'herbe, tant la malheureuse bête avait soif! C'est pourquoi, au lieu de l'attacher à un arbre, je l'entravai, pensant qu'il pourrait brouter quelque peu pendant le frais de la nuit et reprendre quelques forces pour me porter le lendemain matin. Cette nuit, éclairée par la lune, fut extrêmement froide, ce qui, ajouté à la faim, à la soif, me fit souffrir

les miens, j'arrivai vite à cette conclusion qu'il était inutile de le suivre, et je m'en retournai où j'avais passé la nuit.

Qu'allais-je faire désormais?

Très-loin, dans la direction du sud-ouest, se profilait une haute et puissante chaîne de hauteurs que je jugeai être la chaîne du *Bamangwates*, et, ne voyant rien de mieux à faire, je résolus de me diriger de ce côté. Après avoir accroché à un arbre la selle de ma monture perdue, je jetai ma carabine sur mon épaule et je me mis en route. Il y avait quarante-huit heures qu'une bouchée de pain ou une goutte d'eau n'avait touché mes lèvres ; je me sentais, hélas ! parfaitement en disposition pour déjeuner, mais le déjeuner n'était pas près de moi, et j'avais fortement à souffrir avant de l'atteindre.

(A continuer.) *Imité de l'anglais.*

L'imprimeur-gérant : A. Fougin, 13, quai Voltaire, Paris.



Kermesse en Belgiqne.

UN JEU POPULAIRE EN BELGIQUE

Tout comme les Parisiens s'en vont le dimanche à Auteuil, à Neuilly, à Versailles ou à Saint-Cloud, ainsi s'en vont les Bruxellois à Forest, à Uccle, à Saint-Job, à Saventhem ou à Tervucren. C'est dans cette dernière localité que le hasard nous a fourni le croquis ci-joint. Nous avons choisi ce jeu de préférence à beaucoup d'autres, parce que sa destination est des plus bizarres; il est offert, comme fiche de consolation, aux vieilles femmes qui ne peuvent plus lutter pour d'autres prix.

Dans l'une des deux rues du village, et aboutissant à

la place communale, deux chariots de paysans sont placés bout à bout, garnis de branches vertes, et traversés dans toute leur longueur par une corde fixée à deux perches, à la hauteur d'environ trois mètres. A cette corde sont appendus de petits pains (pistolets), bien durs et datant de quinze jours au moins.

Ces pistolets sont troués par le milieu, et suspendus à la hauteur de la bouche. Ils sont enduits d'une épaisse couche de sirop. Un peloton de femmes « d'un âge incertain » s'avance au son du tambour. Elles se mettent en ligne sur les chars, les mains croisées derrière le dos et attachées par une ficelle dont le bout est fixé à l'échelle du chariot. C'est un vrai pilori.

A un signal donné, les servants du jeu secouent les perches, et les petits pains de voltiger dans toutes les directions. La lutte commence; c'est à celle qui saisira le plus adroitement l'appât, et l'aura mangé la première, qu'appartiendra le premier prix. Il faut voir les figures grimaçantes de ces pauvres vieilles femmes, et quelles peines elles se donnent pour saisir ces traîtres petits pains qui leur maculent le nez, le menton, la joue ou les cheveux. Nous en avons vu un entourer de sa ficelle le cou d'une concurrente; sa voisine de gauche le saisit tandis que celle de droite, l'ayant manqué, happe à belles dents l'oreille de la pauvre victime à moitié étranglée, aveuglée par le sirop, hurlant et gesticulant. Une autre, voulant s'aider du genou, prend une pose un peu risquée, mais honni soit qui mal y pense.

Enfin, la farce est assaisonnée de gros sel. Ce sont les gueux de Téniers, dans toute la brutalité de leur séve.

L. B...

MAITRE ROUX

(Chronique du seizième siècle.)

(*Fin.*)

IV

Pellegrino, en sortant de chez maître Roux, s'était rendu chez sa fiancée. Il allait reprendre la gamme de ses charmants projets et hâter les derniers préparatifs de la conclusion de son bonheur.

Isabelle éprouvait cependant ce jour-là, et pour la première fois peut-être, une vague tristesse dont elle n'eût pas su dire le motif et qui était comme le pressentiment de quelque catastrophe. Des larmes lui venaient aux yeux pendant qu'elle écoutait les douces paroles de Pellegrino, et son beau regard l'enveloppait avec une passion inquiète.

Un coup de heurtoir à la porte de la maison fit pâlir la jeune fille et tressaillir Pellegrino lui-même.

On entendit des pas lourds et cadencés, un cliquetis de fer, le bruit de hallebardes qui tombaient sur le carreau, puis un prévôt souleva la draperie qui fermait la pièce où se tenaient les deux fiancés.

— Pellegrino, dit-il.

— Que voulez-vous? dit le jeune homme en se levant.

— Au nom du roi, je vous arrête.

Un double cri retentit.

Isabelle était tombée sans connaissance, pendant que Pellegrino poussait une exclamation de stupeur.

Le pauvre garçon n'eut pas le temps d'interroger.

Les archers l'emmenaient à la prison du petit Châtelet.

Un greffier vint le lendemain lui lire son acte d'accusation, auquel Pellegrino répondit par des protestations indignées. Il était accusé par Rosso, peintre du roi de France, de lui avoir volé à lui, Rosso, en son domicile, une bourse remplie d'écus d'or.

En présence de ses dénégations, il fut dit à Pellegrino que la torture ordinaire allait lui être appliquée. Après les questions d'usage, le bourreau et ses aides s'emparèrent de sa personne. Il fut pendu par les bras d'abord; on le mit ensuite au supplice de l'eau; enfin on lui enfonça les *coins*. A chacune de ces phases, toujours précédée et suivie du même interrogatoire, Pellegrino demeura inébranlable dans ses dénégations. La souffrance ne lui arracha pas un cri, pas une défaillance... Enfin, rompu, pantelant, ensanglanté, il fut rapporté dans son cachot, où un chirurgien se mit à panser ses plaies.

Pendant ce temps, Isabelle de Mausuylt versait toutes les larmes de ses yeux, et son père, le vieux gentilhomme, se jetait aux pieds du roi lui-même pour qu'il intercédât en faveur de son Pellegrino.

François Ier voulut connaître tous les détails de l'accusation. Mais alors il arriva une chose singulière.

Quand maître Roux, mandé devant le roi, fut mis en demeure de répéter ce qu'il savait, il avait perdu sa contenance des premiers jours.

Il insista sur la cordelière trouvée dans sa chambre et qui appartenait à Pellegrino. Il parla de pièces d'or que celui-ci avait laissé tomber dans le petit escalier, comme une preuve flagrante de son crime; car Bereschini, une fois dehors avec lui, l'avait conduit à la porte de la rue Beautreillis, sous le prétexte d'examiner ce passage discret pour en tirer peut-être une révélation, et là lui avait montré les pièces éparses sur les marches.

Alors on voulut mander le Florentin, mais celui-ci fut introuvable, et quelqu'un prétendit l'avoir vu partir la veille.

Le roi, qui s'intéressait à cette affaire, eut pour maître Roux des paroles sévères, qui le troublèrent au point de lui arracher des doutes sur ses premières déclarations.

Les larmes d'Isabelle et l'attitude de son père augmentèrent encore l'incertitude et l'épouvante de maître Roux.

L'artiste rentra chez lui dans un terrible état d'exaltation. Le sang lui battait aux tempes et il sentait le désespoir l'envahir. La vérité ne lui avait jamais paru plus éclatante. Ses colères précédentes, sa vieille haine, avaient fait place à une réaction où rien ne le soutenait plus dans ses idées de vengeance. Sa nature d'artiste avait des révoltes indignées. Il pensait à sa gloire, à son amour perdu à tout jamais, aux larmes d'Isabelle, aux paroles sévères de François Ier, et une angoisse inconnue s'emparait de lui.

Maître Roux passa deux jours dans d'épouvantables tourments. On le vit sortir un matin, puis rentrer précipitamment et s'enfermer avec mille précautions. Ce même jour, Pellegrino était sorti du petit Châtelet, et au délire de la torture succédait pour lui le ravissement de la vue d'Isabelle, dont les caresses allaient lui faire oublier, comme un affreux rêve, les journées de douleur qu'il venait de traverser.

Maître Roux fut trouvé le lendemain, étendu dans son atelier, une dague au cœur, et, tenant dans sa main une lettre où il instituait Pellegrino son héritier.

L. Sevin.

A TRAVERS LA FRANCE

LA VALLÉE DE SAINTE-EULALIE ET LE GERBIER DE JONC

« La vallée de Sainte-Eulalie, — dit M. Ovide de Valgorge — est, de toutes les vallées de l'Ardèche, celle

que je préfère. J'ai visité la Suisse tout entière, et j'ai rencontré peu de vallées aussi fraîches, aussi pittoresques et aussi accidentées. Donnez pour fond à la vallée de Sainte-Eulalie les glaciers du Valais ou de l'Oberland; remplacez, par d'élégants chalets, ces habitations infectes où vivent pêle-mêle les propriétaires du sol et les animaux les plus immondes; conduisez au pâturage, le matin, et ramenez à l'étable, le soir, les troupeaux, au son de la cornemuse, jouant l'air mélancolique et doux du *Ranz* des vaches d'Appenzell et vous vous croirez en Suisse, au milieu de cette admirable nature, dont se souviennent éternellement ceux qui ont eu le bonheur de la contempler.

« C'est une immense prairie arrosée par les eaux naissantes de la Loire, une mer mouvante, que le vent moire d'ombres et de clairs, creuse en vagues, fait houler et déferler comme des flots en courroux. De loin en loin apparaissent, sur les points culminants, des hameaux, puis des maisons isolées; enfin, semblables à des îles, de rares bouquets de bois, submergés jusqu'au feuillage. »

Avec le Gerbier-de-Jonc, finit la vallée de Sainte-Eulalie. Ce n'est pas, ainsi qu'on l'a dit, dans les flancs de ce rocher qu'il faut chercher la source de la Loire, mais bien à 7 ou 800 mètres de là, entre des broussailles épaisses qui ont formé, au-dessus d'elle, un berceau agreste, en entrelaçant leurs rameaux. Cours d'eau presque imperceptible, cette source grandit bientôt et se divise en deux petites branches, dont l'une traverse l'écurie d'une grange appelée *Loire*, et sert d'abreuvoir aux bestiaux; devenue fleuve, elle parcourt ensuite 980 kilomètres, d'abord au sud, puis à l'ouest et au nord.

Le Gerbier-de-Jonc, au sommet duquel on ne parvient qu'après trois quarts d'heure de marche ascensionnelle fort pénible, au milieu de scories et de laves lamelleuses, est un rocher basaltique couvert d'arbustes et de plantes vivaces. La forme est celle d'un cône largement évasé par la base et offre une ressemblance parfaite avec celle que présentent les gerbes de blé réunies en meule, qu'on appelle le *Gerbier*.

La hauteur du Gerbier-de-Jonc est de 1,562 mètres au-dessus du niveau de la mer. Son sommet présente une surface plane de 2 mètres carrés, au centre de laquelle la terre, en s'affaissant, a creusé un enfoncement sans communication apparente avec l'intérieur de la montagne; tout autour croissent des joncs rabougris qui trahissent la présence sur ce point de quelques gouttes d'eau que les chaleurs de l'été absorbent et qui reparaissent après les pluies d'automne. C'est à ces indices qu'ont sans doute voulu faire allusion ceux qui ont prétendu que la Loire prenait sa source au sommet même du Gerbier-de-Jonc.

Le coup d'œil est ravissant du haut de ce pic, qui, du côté du nord, s'avance en saillie sur un précipice de près de 200 mètres de profondeur.

Vu du Gerbier-de-Jonc, le Mezenc (1) semble tellement rapproché, qu'une fronde y lancerait une pierre, et pourtant, il faut traverser la vaste forêt de Chanchemine aux allées bordées de sapins, un hameau et plusieurs collines boisées, avant d'atteindre le large ravin, où gronde affreusement, comme dans un fossé féodal, le torrent que surplombent les flancs escarpés du « Caucase Vivarois. »

De ce sommet élevé, on est étonné de la différence d'aspect présentée par les gorges qui communiquent avec le bassin du Rhône et par les vallons qui rejoignent celui de la Loire; sur le versant du Rhône, tout est anguleux, heurté, coupé en rudes et gigantesques saillies; sur le versant opposé, tout est riant, gracieux : au lieu de rochers, ce sont des collines à pentes douces, des terrains à molles inflexions. Ce contraste frappe les yeux les moins observateurs.

Au bas du Gerbier-de-Jonc, le filet d'eau sert à la préparation des fromages; au-dessous du village d'Yssarlès, le fleuve portera bateau, plus loin paquebots et navires, fertilisera dix départements, et, par une chaîne mystérieuse, unira Vivarois et Bretons, avant de se perdre à Nantes, dans l'Océan. — M.

(1) Voir la *Mosaïque* (1878), page 150.

ÉTUDES ANTIQUES

—

AJAX

Ce guerrier de haute stature est Ajax, le rempart des Grecs.
(*Iliade*, Chant III).

C'est moi qui de ma poitrine ai protégé vos mille vaisseaux.
(OVIDE. *Métamorphoses*, liv. XIII).

L'*Iliade* est la glorification d'Achille. Mais au lieu d'un héros, le divin Homère, sans rompre l'admirable unité de son récit n'en aurait-il pas involontairement chanté deux, Achille et Ajax ? A cela on peut répondre que s'il y a deux héros dans l'*Iliade*, le second est Hector. Cependant, nous devons dire que la figure d'Ajax nous a profondément frappé, lorsque, bien jeune encore, nous avons lu le poème, et que cette impression ne s'est pas effacée.

Ajax n'a pas été assez étudié, assez apprécié. L'Antiquité n'a vu dans l'*Iliade* qu'Achille et Hector. Les sculpteurs grecs, eux-mêmes, qui ont commenté avec le marbre ce livre merveilleux, paraissent avoir négligé ce héros.

Le moyen âge a chanté la *Guerre de Troie*, *Alexandre*, *Arthur et les Chevaliers de la Table-Ronde*, *Charlemagne et ses Pairs*. Dans ces différents cycles poétiques il est peu parlé d'Ajax. Au XIVe siècle, les *neuf preux*, types de toute vaillance pris dans l'histoire ancienne et dans les premiers siècles de l'ère moderne, étaient : *Josué*, *David*, *Judas Macchabée*, *Hector*, *Alexandre*, *César*, *Arthur*, *Charlemagne* et *Godefroy de Bouillon*. Le sentiment populaire leur adjoignit alors Bertrand Duguesclin, le grand connétable, modèle éternel de toute chevalerie, qui avait *bouté* les Anglais hors de la plus grande partie du royaume, et qui s'était montré la terreur de l'étranger et le protecteur du pauvre peuple. Duguesclin était vraiment le héros national. Or, comme on le voit, Ajax et Achille lui-même, ne sont pas comptés parmi les neuf preux, Hector seul a cet honneur. Ce personnage fut en grande renommée au moyen âge. Cette particularité s'explique par la prétention qu'avaient eue les rois Francs de descendre d'un certain *Francus* qui aurait été le fils du guerrier troyen. Aussi, lorsqu'on inventa les cartes à jouer pour distraire Charles VI de sa folie, Hector y était-il représenté avec Hogier le Danois e Lancelot du Lac, héros célèbre des romans de chevalerie.

La Renaissance et les siècles suivants ont mal jugé Ajax. Pour eux il fut le représentant de la force brutale, opposé à Ulysse, le représentant de l'intelligence. Cette opinion des érudits nous semble fausse et injuste. Ajax, au contraire, est le représentant du vrai courage opposé à Ulysse le représentant de la ruse et de la perfidie. D'ailleurs, pourquoi vouloir l'abaisser? Sur quel texte ancien peuvent-ils s'appuyer pour tenter de le diminuer? Homère, par qui Ajax fut connu, en a-t-il jamais mal parlé ? n'a-t-il pas toujours fait l'éloge de ce guerrier qu'il appelle le grand Ajax. Et en effet, quoi de plus simple et de plus

grand que cette légende grecque du fils de Télamon ? Esquissons-la rapidement et voyons ce que fut Ajax.

Il quitte Salamine, Salamine que doit illustrer plus tard l'immortel Thémistocle, et s'unissant aux rois de la Grèce pour venger l'affront de Ménélas, il vient avec ses



Le Gerbier-de-Jonc et les sources de la Loire (Ardèche).

vingt vaisseaux aborder sur la rive troyenne. Il dresse ses tentes à l'une des extrémités du camp, Achille ayant choisi l'autre pour y dresser les siennes. Ces deux vaillants hommes sont le rempart des Grecs, ils occupent les postes périlleux, les postes d'honneur.

Après neuf années de luttes et de combats, la discorde éclate dans le camp des Grecs. Achille, furieux de se voir arracher par Agamemnon la belle esclave qu'il aime, se retire sur ses vaisseaux, abandonnant ses alliés aux coups de leurs ennemis, et Ajax devient par la retraite d'Achille le plus ferme appui des Argiens, car il en est après lui le plus redoutable.

Aussi, lorsque Hector s'avance entre les deux armées, provoque les capitaines grecs à un combat singulier, tous les soldats demandent aux dieux qu'Ajax soit désigné

pour combattre le fils de Priam, et lorsque son nom sort du casque d'Agamemnon, il est accueilli par une immense ensuite sous le poids d'une pierre énorme qui brise en morceaux son bouclier. On les sépare : Hector fait pré-



Ajax foudroyé. — Statue de M. Coutant (prix de Rome).

acclamation. Alors a lieu ce duel terrible dans lequel Ajax blesse Hector d'un coup de pique et le renverse sent à Ajax de son épée et le héros grec lui offre son baudrier. Quand on lit ce récit dans Homère, on se croi-

rait déjà au temps de la chevalerie. Tous les peuples de l'Europe se ressemblent aux âges primitifs : ils sont braves et généreux.

Malgré les efforts d'Ajax qui déjà a tué Simoïsus, Amphius et Acamas ; malgré les exploits des autres capitaines grecs, les Argiens sont repoussés. Réunis en conseil, les rois prennent la résolution d'envoyer vers Achille deux chefs de l'armée pour tenter de fléchir sa colère et pour le supplier de reprendre les armes. Ils choisissent Ulysse et Ajax, l'éloquence et la valeur. Achille se montre inflexible, mais, tout en repoussant la prière des rois, il traite les deux messagers avec les plus grands égards et, lorsqu'il adresse la parole à Ajax il l'appelle divin et puissant.

Blessés par le refus d'Achille, les rois se décident à continuer la lutte sans le secours de ses armes. A cet instant commence ce long et sanglant combat, le plus intéressant de l'*Iliade*, dans lequel les Grecs et les Troyens se battent comme des géants. Ajax sauve Ulysse percé d'un coup de pique. Il tue Doryclus ; il blesse Lysandre, Pyrase et Pylarte. Averti de ce carnage, Hector rallie les Troyens qui plient et fond sur les Grecs comme un ouragan. Le choc est si violent que ceux-ci ne peuvent le soutenir et lâchent pied à leur tour ; la déroute commence. C'est alors qu'Ajax apparaît dans tout son héroïsme. Rejetant sur ses épaules son large bouclier fait de sept peaux de bœuf et d'une lame d'airain, bouclier célèbre dans l'armée grecque, il opère cette fière retraite du lion qui est un des plus beaux épisodes de l'*Iliade*. Ce grand homme marche entre les deux armées, couvrant l'une et repoussant l'autre, abritant sous ses armes ses soldats accablés.

L'Écriture, parlant de Judas Macchabée ,a dit aussi de lui cette belle parole, qu'il protégeait son camp avec son épée. On peut dire d'Ajax qu'il protégeait son camp avec son bouclier. Et qui donc, maintenant, en regardant cette figure, pourrait dire qu'elle n'est pas grande? Plût à Dieu, que nous autres Français, nous eussions eu dans la dernière guerre un Ajax pour nous défendre et pour nous couvrir! Nous ne serions pas aujourd'hui diminués et comme dépouillés de notre gloire !...

(A continuer.) Emile LAMBIN.

NOTES DE VOYAGE

PERDU DANS LE VELDT

(Afrique australe)

(*Fin.*)

Tout ce jour, je marchai comme j'avais déjà marché jusque là, ne m'arrêtant que quelques instants, à de longs intervalles, dévoré par une soif brûlante et sentant mes forces décroître sensiblement, à mesure que la faim augmentait.

J'étais parti au lever du soleil, et la lune avait déjà paru depuis plus d'une heure quand j'arrivai auprès des montagnes, ayant parcouru, j'en suis sûr, une énorme étendue de terrain. Je crois que j'aurais traversé toute la contrée en marchant, comme cela, machinalement devant moi, si ma faiblesse ne m'eût arrêté. Tout ce que je pus faire fut d'essayer d'atteindre le sommet en grimpant dans les rochers, obligé de m'arrêter à chaque pas.

Enfin j'atteignis le faîte. J'espérais voir de là, au-dessous de moi, dans une direction ou dans une autre, les champs de maïs du *Bamangwates* ; mon désenchantement fut bien amer lorsque je ne vis que chaînes successives de collines pierreuses et rudes. D'autre part, comme il ne m'était pas possible de rien faire jusqu'au lendemain, je m'établis derrière un énorme rocher et me préparai à passer à jeun une nuit glacée.... Mes pensées ne prenaient point une tournure gaie et, d'après mes souffrances, je me voyais condamné à mourir de faim et de soif dans ce désert, mon sort devant rester éternellement uu mystère pour mes amis. A cela venait se mêler cette pensée qu'il était vraiment trop dur de mourir comme un rat dans son trou, et que, bien que les choses parussent certainement désespérées dans le présent, un homme devait toujours garder une lueur d'espoir dans l'avenir, quelque légère qu'elle fût.

Je ne souffris pas autant du froid sur le haut de la colline que j'en avais souffert les dernières nuits dans la plaine. Je ne ressentis pas non plus les angoisses de la faim au même degré; mais, d'un autre côté, la soif était devenue intolérable : ma gorge, ma langue et mes lèvres étaient tellement sèches et enflées qu'il m'était vraiment difficile d'avaler ma salive.

Avant le lever du soleil, le lendemain, j'avais abandonné ma couche de pierre et m'avançais au bord de la colline pour en examiner les alentours, que je dominais sur une immense étendue....

Tout à coup, pendant que je contemplais tristement ces déserts de forêts, je crois reconnaître certain *kopje* détaché ressemblant à celui que j'ai remarqué près des *Vleys de Skathouy*. De plus, une longue chaîne de collines de l'autre côté et une ou deux montagnes détachées !,.. Après avoir soigneusement comparé leurs positions respectives, j'étais certain de leur identité, et si je parvenais à les atteindre, plus de doute, j'étais sauvé !...

Sauvé ?... mais, il paraissait y avoir un bien long chemin à faire jusque là ! Elles apparaissaient en bleu dans l'éloignement... Allons ! courage !... pas un moment à perdre...

Je descendis, et me mis en route sur-le-champ...

Une fois dans la plaine, je ne pouvais plus voir les montagnes vers lesquelles je me dirigeais ; aussi, pour ne pas perdre ma ligne, de temps en temps je montais sur un grand arbre, ce qui était pour moi de plus en plus difficile à cause de mon épuisement croissant...

J'étais si impatient de marcher en avant, que plusieurs fois la faiblesse me força de m'arrêter tout à coup, mais la volonté était plus forte ; au bout de quelques minutes, une force intense me poussait en avant.

Durant cette journée terrible, je vis trois autruches, deux femelles et un mâle, mais je les laissai passer sans y jeter presque les yeux... je mourais !...

Enfin, juste au coucher du soleil, j'arrivais au *Kopje du Skakany !*

Je cherchais l'eau que j'en savais distante, à peu près d'un demi mille (800 mètres), quand je vis deux *kafirs* qui revenaient de la chasse. Ce fut un grand bonheur !... Car quoique je susse qu'il y avait là quelques *buschmens* qui gardaient un certain nombre de chèvres, je n'aurais peut-être pas eu la force de trouver les deux ou trois misérables tentes sous lesquelles ils vivaient, la forêt étant extrêmement couverte tout autour, et si je n'avais pas rencontré l'eau, si j'avais dû passer encore une nuit sur la froide couche du sol, il est plus que probable que tout eût été fini pour moi...

Après avoir appelé les *kafirs* aussi fort que ma gorge brûlée me le permit, et donné ma carabine à porter à l'un d'eux, je les suivis à leur *kraal*, si l'on peut donner ce nom à deux ou trois moitiés de huttes faites en branches entrelacées. Là, je me laissai tomber sur le sol, et

demandai de l'eau à un vieux *buschman*. Ce vieux païen, ce fils ingénu de la nature ne voulut point m'en donner, mais tenant sous son bras un boyau de girafe plein du précieux liquide, il me dit :

— Faut acheter l'eau !

Or, le *vley* n'était pas à deux cents mètres de nous ; mais quand un homme a été quatre jours et trois nuits sans rien boire ni manger, il ne prend pas la peine de faire deux cents mètres s'il peut s'en dispenser. J'allais donc m'exécuter, quand un petit garçon arriva de traire les vaches, apportant une large calebasse pleine de lait.

A cette vue, mes idées changent, et, sortant de ma poche un grand couteau à fermoir que j'avais acheté à Londres quinze francs, le seul objet susceptible d'échange que je possédasse, je lui dis :

— *Reka marsi !* — J'achète ton lait !...

Alors, il me donna non-seulement le lait, mais une grande gourde pleine d'eau. Ce n'était pas un festin, mais c'était bien la meilleure chose que je pusse souhaiter dans mon état...

Prévoyant que je serais trop faible pour pouvoir beaucoup marcher le lendemain, j'essayai de leur faire comprendre que, si l'un deux voulait aller aux Chariots avertir mes camarades de m'envoyer un cheval, ils seraient bien payés; mais, hélas! les quelques mots de *béchuana* que je savais furent absolument insuffisants pour expliquer mes intentions. Il fallut se résigner à prendre patience en attendant que je fusse en état de faire les 40 kilomètres qui me séparaient de *Pélatue*.

Cependant, ils se consultaient, et, par considération pour moi, un des hommes s'offrit à m'accompagner et à porter ma carabine, sur promesse de lui payer un prix exorbitant en arrivant à nos chariots. Il me donna un petit morceau de viande de *steinbock* (*aure bia tragulus*). Je mangeai, j'y joignis une quantité d'eau incroyable, et, m'étendant à terre le long de leur feu, je m'endormis profondément toute la journée.

Le lendemain, lorsqu'il fit jour, je partis avec un Kofir ur rejoindre les chariots; ce que je ne pus faire que dans l'après-midi. Je vous laisse à penser la joie de tout le monde !...

Voici ce qui s'était passé. Plein d'anxiété dans la nuit de la chasse aux girafes, Maaby était allé au village des *Kofirs, à Palatue*, et, en promettant le payement exorbitant d'une couverture par homme, avait décidé le *Buschman Kofir* et deux *Masaras* à me chercher. Il leur avait donné toute la chair d'une *antilope plongeante* (*cephalophus mergens*) et les jambons d'un *koodou* (*strepeicesos capensis*), de l'eau, de sorte qu'ils avaient des provisions pour quatre ou cinq jours. Il les conduisit à l'endroit où mon cheval m'avait amené, et ils se mirent à suivre mes traces avec tant de facilité que Maaby jugea qu'ils finiraient facilement tout seuls, et revint aux chariots.

Cependant ces gens éprouvaient une grande répugnance à faire une besogne quelconque; aussi imaginèrent-ils une histoire qu'ils racontèrent à nos compagnons. Ils avaient suivi mes traces jusqu'à un trou d'eau où j'avais bu et descendu de cheval, puis j'avais passé de l'autre côté du *Skakany*, et j'étais parti au galop le long du chemin qui va à *Bamangwato*. Mes amis se demandaient ce que je pouvais aller faire là; mais, du moins, ils étaient loin de me juger prêt à mourir de faim et de soif dans le désert. Les gaillards avaient eu soin de manger toute la viande avant de revenir au camp; ils demandèrent le salaire gagné et s'en allèrent enchantés de leur tour.

Je m'abstiens de juger, au point de vue civilisé, les deux actes de ces sauvages enfants de la nature : fable meurtrière et vente de l'eau à un homme qui meurt de soif!...

Et mon cheval? Je ne pensais pas en entendre jamais parler, convaincu que s'il n'était pas mort de soif, il avait été mangé par les lions ou par les hyènes. Pas du tout, il était revenu tout seul à *Bamangwato*, et je le vendis au hasard à un marchand du pays; mais, quelques mois plus tard, tandis que j'étais dans le pays de *Bamangwato*, celui-ci me fit dire que la courroie d'entrave que j'avais mis à l'animal ne s'était point rompue et lui avait usé la chair des jambes jusqu'à l'os, et qu'ainsi la pauvre bête n'avai plus aucune valeur. Ainsi finit notre aventure!...

Imité de l'anglais

GIUSEPPE BALSAMO

DIT « LE COMTE DE CAGLIOSTRO. »

Le curieux personnage dont Alexandre Dumas fit l'un des héros les plus typiques de son œuvre gigantesque, était un aventurier fameux qui échangea son nom de Giuseppe Balsamo contre celui d'*Alexandre, comte de Cagliostro*.

Balsamo naquit à Palerme, en Sicile, le 8 juin 1743, d'une famille obscure.

En 1769, il épousa une enfant de quatorze ans, Lorenza Feliciani, fille d'un fondeur en cuivre. Il se rendit avec elle à Londres, où il espérait gagner beaucoup d'argent; mais bientôt, pensant être mieux apprécié en France, il débarqua en 1772 à Calais, avec sa jeune femme. L'histoire ajoute que, dans cette ville, la jolie Lorenza séduisit l'intendant du marquis de Prie, M. Duplessis, qui se chargea des frais de route des deux époux.

Balsamo découvrit les trahisons de l'infidèle. Il la fit arrêter le 1er janvier 1773, rue Saint-Honoré, près le marché des Quinze-Vingts, dans une maison appartenant à une bourgeoise qui s'appelait Mme Douceur, au-dessus de la boutique d'un marchand de chandelles. Rien n'est plus singulièrement naïf que l'interrogatoire de « la particulière », qui déclare se nommer « Laurence Felician, « âgée de dix-huit ans, native de Rome, femme de Jo- « seph Balsamo, Italien, dessinateur et peintre à la « plume. » Elle avoue ingénuement que les grandes manières et les bons procédés de M. Duplessis avaient fait sur elle une impression profonde et que, redoutant la jalousie de son mari, elle s'était résolue à la fuite, d'accord avec M. Duplessis.

Cependant Balsamo pardonna à l'épouse infidèle, qui ne le quitta pas. En 1780, elle l'accompagna dans son second voyage, alors qu'il parut sous le nom de comte de Cagliostro. Mais en 1785 il était seul dans un appartement de la rue Saint-Claude, que l'on montre encore aux touristes, et où il avait installé Mme de la Motte.

Le comte de Cagliostro et sa compagne recevaient là le crédule et malheureux cardinal de Rohan. La conséquence de cette double liaison ne se fit pas attendre pour le comte de Cagliostro : dénoncé par Mme de la Motte comme le complice de l'affaire du collier de la reine, il se vit enfermer à la Bastille le 22 août. Mme de la Motte l'accusait d'avoir reçu le collier des mains du cardinal, de l'avoir dépecé et de se l'être en partie approprié pour en grossir « le trésor occulte d'une fortune inouïe. » La justification de Cagliostro fut complète; l'arrêt du parlement du 31 mai 1786 le renvoya complétement absous, mais un ordre royal l'obligea de quitter Paris sous trois jours et le royaume sous trois semaines,

Nous avons dit que Balsamo avait été dessinateur avant de devenir le magicien fantastique dont la science occupa la cour de Louis XV.

Comment s'était opérée cette transformation? voilà ce qu'on ne saura jamais. Il faut avouer toutefois que Cagliostro devait posséder une intelligence de premier ordre et de profondes connaissances.

Sa meilleure invention fut d'inventer « la franc-maçonnerie pour femmes, dont Lorenza Feliciani fut la grande prêtresse, qui réunit les plus jolies femmes : les Choiseul, les Polignac, les La Fare, les Baussant, etc. Sans l'affaire du collier, M. le grand cophte et Mme la grande prêtresse étaient en voie de régénérer la France.

Joseph Balsamo, dit Cagliostro, d'après le comte Beugnot, qui l'avait connu chez Mme de la Motte, « était d'une taille médiocre, assez gros, avait le teint olive, le cou fort court, le visage rond, orné de deux gros yeux à fleur de tête et d'un nez ouvert et retroussé. »

La gravure que nous publions est la reproduction d'un portrait fait du vivant du héros d'Alexandre Dumas. Chroniqueurs et artistes, contemporains du pseudo-comte de Cagliostro, sont unanimes à en attester la parfaite ressemblance. — X...

Je lis pour la première fois un bon livre, et j'y prends le même plaisir que si je faisais un nouvel ami. Je relis un livre que j'ai lu, c'est un ancien ami que je revois. *Voltaire.*



Portrait du comte de Cagliostro.

CURIOSITÉS DE L'HISTOIRE

LE TÉLÉGRAPHE IL Y A CENT ANS

« Il n'y a rien de nouveau sous le Soleil, » a dit Salomon. La vérité de cet adage vient de se confirmer une fois de plus. Il résulte d'un rapport d'Arthur Young, qui fit un voyage en France en 1787, qu'à cette époque le télégraphe existait déjà. Voici ce que dit Arthur Young :

« Vous écrivez, dit-il, deux ou trois mots sur du papier. M. Lormand les prend avec lui dans une chambre et tourne une machine dans un étui cylindrique au haut duquel est un électromètre, une jolie petite balle de moelle de plumes ; un fil d'archal est joint à un pareil cylindre et électriseur dans un appartement éloigné, et sa femme, en remarquant les mouvements de la balle qui correspond, écrit les mots qu'ils indiquent : d'où il paraît qu'il a formé un alphabet de mouvements. Comme la longueur du fil d'archal ne fait aucune différence sur l'effet, on pourrait entretenir une correspondance de fort loin : par exemple, avec une ville assiégée, disposer des objets beaucoup plus dignes d'attention et mille fois plus innocents. Quel que soit l'usage qu'on en pourra faire, la découverte est admirable. »

Cette note nous rappelle une jolie pensée d'un philosophe :

« Ici bas rien ne s'invente, tout se découvre. » — F.

L'imprimeur-gérant : A. Pougin, 13, quai Voltaire. Paris.



Dom Pedro II, empereur du Brésil.

Le mot Brésil a la même racine que notre mot français « braise ». La terre appelée d'abord île de Vera-Cruz, puis Santa-Cruz par les Portugais, qui en avaient pris possession pour le roi de Lisbonne, reçut bientôt le nom de Brésil, d'un bois de teinture couleur de braise apporté en Lusitanie par les explorateurs

Ainsi que le rappelle M. O. Reclus, « c'est en 1499 que ce grand pays fut entrevu pour la première fois par Amérigo Vespucci. En 1500, Pinzon, Diego Lopé, Alvarez Cabral aperçurent quelques bords de mer; puis on remonta des fleuves, on égorgea des Indiens, on chassa des tribus à coups de fusil jusque dans les derniers replis

des serras et les asiles les plus ignorés des lointaines forêts. Ceux que le fer épargna devinrent les esclaves de leurs oppresseurs. Quand ils ne suffirent pas à la tâche, on fit venir des nègres pour laver le sable et la vase à diamants, chercher l'or, cultiver le sol. Ainsi commença ce magnifique empire, que les Hollandais disputèrent quelque temps aux Lusitaniens et, avant les Hollandais, les Français, premiers fondateurs de Rio... »

L'empereur du Brésil, dom Pedro II d'Alcantara, né à Rio-Janeiro en décembre 1825, perdait l'année suivante sa mère, archiduchesse d'Autriche. Son père, fils de Jean VI, roi de Portugal, fut le premier empereur du Brésil, devenu indépendant. Sa sœur a épousé le duc de Joinville.

Pedro Ier, fatigué de lutter contre une opposition toujours croissante, abdiqua le 7 avril 1831, en faveur de son jeune fils, et donna pour tuteur à ce bambin de cinq ans l'ancien chef du parti démocratique, exilé en France depuis huit ans, Bonifazio-Jose de Andrada e Sylva. Quand le nouveau ministre fut arraché du palais impérial, en 1833, dom Pedro II passa sous la tutelle directe du conseil de régence.

Le 23 juillet 1840, ce conseil abdiqua et l'empereur prit solennellement la couronne l'année suivante.

Dom Pedro II a épousé, en 1843, la fille de François Ier, roi des Deux-Siciles.

D'un naturel doux et bon, d'une intelligence supérieure et d'une volonté énergique, dom Pedro, prince libéral et éclairé, a affermi le gouvernement constitutionnel au Brésil où, adoptant une maxime célèbre, il règne, mais ne gouverne pas. « Son aptitude pour les affaires, sa modération, la largeur de ses idées, son goût pour le progrès, le soin qu'il a toujours mis à faire respecter le régime parlementaire lui ont conquis l'affection des Brésiliens. Grâce à sa sagesse, la plus grande liberté règne au Brésil. Mais s'il tient à laisser le pays se gouverner lui-même, si, dans la sphère purement politique, il a pris à tâche de s'effacer, il n'a pas moins exercé une influence considérable sur les affaires du pays, par les efforts constants qu'il a faits pour développer la prospérité agricole et industrielle du Brésil et son influence dans l'Amérique du Sud. » En 1850, il abolit la traite des noirs.

Dix ans après, il visitait toutes les parties de son vaste empire, pour se rendre compte de leurs besoins. Voulant supprimer dans ses Etats l'odieuse institution de l'esclavage, il se déclara ouvertement pour la cause de l'affranchissement, poussa les grands propriétaires à entrer dans cette voie et, pour faciliter cette mesure, pour donner à l'agriculture les bras qui lui manquaient, il favorisa l'enrôlement de 6,000 coolies chinois, puis obtint des grands propriétaires des règlements plus équitables, des contrats de *parceira* ou métayage; car les anciens propriétaires d'esclaves usaient envers les affranchis et les immigrants des mêmes procédés qu'avec les esclaves.

Poursuivant son œuvre, il fit présenter aux Chambres, en juin 1870, des projets de loi ayant pour objet d'abolir en principe l'esclavage, mais de le maintenir temporairement en déterminant le mode suivant lequel les esclaves s'élèveront graduellement à la liberté. Ces lois furent votées le 28 septembre 1871.

En 1867, dom Pedro avait ouvert la navigation de l'Amazone aux navires de toutes les nations. De 1865 à 1870, il soutint, de concert avec Montevideo et la République Argentine, une guerre acharnée contre Lopez, président du Paraguay, et cette lutte valut au Brésil quelques accroissements de territoire,

En 1871, dom Pedro partit pour l'Europe afin de se rendre compte de la civilisation de ses principaux Etats et des améliorations qu'il pourrait introduire au Brésil. Au mois de décembre, il arrivait à Paris et y faisait un long séjour. Il visita avec soin nos établissements scientifiques, littéraires et industriels, et assista aux séances de l'Institut et de toutes nos sociétés savantes.

Pendant son absence, la régence avait été confiée à sa fille aînée la princesse Isabelle, épouse du comte d'Eu, fils aîné du duc de Nemours. La régente eut l'heureux privilége de promulguer la loi votée par les deux chambres de Rio-Janeiro pour l'émancipation graduelle des 1,500,000 esclaves du Brésil.

Depuis son retour dans ses États, dom Pedro a fait proposer aux Chambres des projets de loi ayant pour objet de développer l'instruction primaire, d'établir de nouvelles voies ferrées et de réformer la loi électorale de façon qu'elle devienne, dit-il, « l'expression authentique du vœu populaire. »

L'empereur du Brésil retrouvera toujours, à Paris, les mêmes sympathies qui l'accueillirent il y a sept ans, car la France ne saurait oublier le prince qui lui resta fidèle au milieu de ses revers, et elle a bien le droit d'être fière de l'estime d'un souverain qui règne sur un des plus vastes empires du globe. — V.-F. M.

LE TRAIN DES ABONNÉS

(Suite.)

Au départ de Paris, dès que les portes sont ouvertes, les plus ingambes de chaque petite société s'élancent à travers la masse des voyageurs, se faufilent entre les coudes, les robes, les paquets, les cannes, prennent les devants et s'emparent d'un compartiment.

Vite ils se mettent deux ou trois, le plus qu'ils peuvent, à la portière ou aux glaces dudit compartiment, de façon à faire croire qu'il est déjà plein. Si c'est une secte de fumeurs, pipes, cigarettes, cigares, allumés d'avance, sont mis fortement en évidence et on leur fait produire la plus grande somme de fumée qu'on peut.

De temps en temps, la portière s'ouvre et on s'écarte, c'est pour un membre de la petite société. De loin il a été reconnu; on lui a fait signe ou on l'a appelé. Il est rare que la manœuvre ne réussisse pas à éloigner les intrus et que toute la société n'ait pas pu se réunir.

Les employés passent pour fermer les portières; le sifflet se fait entendre. Un Ah! victorieux y répond dans les compartiments des habitués. C'est que la lutte contre les importuns est terminée. La petite société est maintenant chez elle; chacun de ses membres prend sa place habituelle.

On part. Dans tous les clans, le premier moment est consacré à un bavardage général flottant. On entre dans le détail des nouvelles échangées à la hâte sous le péristyle; on développe, on discute. Après ce premier feu, dans certains de ces clubs roulants, la conversation quitte les généralités pour se fixer sur un sujet particulier qu'on mène jusqu'à destination. On traite ainsi à fond deux ou trois cents questions par an. Mais dans d'autres groupes, les habitués laissent bientôt, d'un commun accord, tomber le bavardage pour se livrer chacun à une occupation favorite. Pour le plus grand nombre, c'est la lecture du journal, le soir surtout, en s'en retournant; le matin on lit des livres. Tous les cabinets de lecture des environs de Paris ont un certain nombre de volumes qui font de la sorte, pendant plusieurs jours, le voyage à la suite des lecteurs.

Ces sociétés tranquilles sont recherchées par les abonnés travailleurs, classe nombreuse qui s'ingénie à trouver l'emploi de l'heure ou de la demi-heure de trajet. Les avocats, les hommes d'affaires examinent les papiers que contiennent leurs serviettes, ils étudient des dossiers, annotent des pièces. Les hommes de lettres relisent des manuscrits ou des épreuves; il y en a qui écrivent. Les professeurs corrigent des devoirs; les élèves repassent leurs leçons, se les faisant réciter à voix basse. Sans parler des dames qui tricotent ou brodent, il n'est pas rare de rencontrer des travailleurs manuels. Nous pourrions citer une ligne sur laquelle circule un abonné qui avait, il y a quelque temps, une entreprise de confection de cigarettes pour un bureau de tabac.

En outre, sur chaque ligne on trouve des types particuliers. Il y a l'abonné naïf, qui est le souffre-douleur de tous les groupes. Il va de l'un à l'autre et ne recueille que des mystifications. Ici on lui soustrait son foulard; là on accroche des bouts de papier à sa redingote. Tout le monde sait non nom; on l'appelle d'un bout de la ligne à l'autre. Le premier de cette race s'est nommé Lambert; le fameux : « Oh! hé! Lambert! » sort d'un chœur d'abonnés de chemin de fer. L'abonné conteur est encore un type très-répandu. On connaît aussi l'abonné rageur, qui est toujours en querelle avec les uns et les autres et qui a eu des altercations avec tous les employés de la ligne; puis l'abonné inconnu, mystérieux. On le voit circuler depuis longtemps, mais nul ne sait qui il est ni ce qu'il fait. Il lit et reste pensif et ne souffle jamais mot. Les abonnés amateurs de jardins, les abonnés pêcheurs à la ligne, chasseurs, musiciens se reconnaissent facilement. Dès qu'ils sont deux ou trois réunis, on les entend se demander des nouvelles de leur potager, parler chasse, pêche, musique, etc.

(A continuer.) A. Brédion.

LES FÊTES PUBLIQUES A PARIS

Au temps où le roi pouvait dire : « L'État, c'est moi, » et même plus tard, quand le roi et le peuple eurent fait ce traité qu'on appela la Charte, la grande fête nationale était naturellement la fête du Souverain. La veille, on tirait le canon sur les quais, et les portes des jardins royaux s'ouvraient à tous venants.

Le matin du jour solennel, le roi recevait au château les hommages officiels. Puis les dames des halles de Paris et de Versailles étaient admises à lui présenter leurs bouquets et leurs compliments. Quelques-uns de ces compliments nous ont été transmis par des mémoires intimes, mais ils sont généralement d'un tel style et d'une telle allure que je n'oserais les reproduire textuellement.

Le roi déjeunait en musique; puis il allait entendre la messe à la chapelle. Sous la Restauration, les discours se prononçaient dans la salle du trône, où défilaient les corps constitués et les officiers de la garde nationale. Le corps municipal offrait une médaille commémorative. Pendant le dîner « en grand couvert », le public pouvait passer devant la table de Sa Majesté.

Vers 1780, l'auteur du *Tableau de Paris* écrivait : « Une « fête publique attire quelquefois cinquante mille étran- « gers. » Il était rare alors que la fête se passât sans accident. Les rues de Paris étaient très-étroites et n'avaient pas de trottoirs. Il fallait faire des prodiges d'adresse pour se glisser entre les phaétons, les fiacres, les vinaigrettes et les cavaliers. Quand on tirait les feux d'artifice sur la place de Grève, il y avait toujours au moins huit ou dix pauvres diables écrasés, étouffés ou brûlés.

Les distributions de victuailles se faisaient aux Champs-Élysées. On installait les buffets sous les beaux arbres qui avaient été plantés en 1770.

« Ces buffets, dit Mercier, sont merveilleux dans les descriptions; de près cela fait pitié. Imaginez des échafauds d'où l'on jette des langues fourrées, des cervelas et des petits pains; le laquais lui-même fuit le saucisson envoyé par des mains qui s'amusent à le lancer avec force à la tête de la multitude. Les petits pains deviennent pour ainsi dire des cailloux entre les mains de ces insolents distributeurs. Imaginez ensuite deux tuyaux étroits qui versent un vin assez insipide. Les forts de la halle et les fiacres s'unissent ensemble, mettent un broc au haut d'une longue perche, l'élèvent en l'air; mais la difficulté est de l'assujettir, au milieu d'une foule emportée et rivale qui déplace incessamment le vase où coule la liqueur.. Les coups de poing tombent comme la grêle; il y a plus de vin répandu sur le pavé que dans le broc; celui qui n'a pas les larges épaules d'un portefaix et qui n'est point entré dans *la ligue*, pourrait mourir de soif devant les fontaines de vin, après s'être enflammé le gosier par la charcuterie.

« La petite bourgeoisie, que la simple curiosité a amenée, s'écarte avec frayeur de ces hordes qui viennent de conquérir un seau de vin : elle craint d'être heurtée, renversée, foulée aux pieds; car ces terribles conquérants vont revenir pour chasser leurs rivaux et mettre à sec les futailles.

« L'abjection et la misère, voilà les convives de ces fameux banquets ; voyez-les dévorer debout les cervelas qu'ils ont attrapés : on dirait d'un peuple famélique, livré depuis un an aux horreurs de la disette, et à qui un nouvel Henri IV aurait envoyé du pain et du porc assaisonné.

« Ensuite des symphonistes déguenillés, perchés sur des tréteaux et environnés de sales lampions, font crier des violons aigres sous un dur archet; la canaille fait un rond immense, sans ordre ni mesure, saute, crie, hurle, bat le pavé sous une danse lourde; c'est une bacchanale beaucoup plus grossière que joyeuse; et comment donne-t-on une aussi froide orgie pour une fête nationale? Est-ce ainsi que les anciens faisaient participer les citoyens pauvres à l'allégresse publique?

« Si l'on jette de l'argent, c'est pis encore; malheur au groupe tranquille où l'écu est tombé! Des furieux, des enragés, le visage sanglant, et couvert de boue, fondent avec emportement, vous précipitent sur le pavé, vous rompent bras et jambes, pour ramasser la pièce de monnaie. C'est une masse qui tombe et se relève, ainsi qu'on voit dans les forges l'énorme marteau de fer qui écrase tout sur son passage en un clin d'œil.

« On est obligé de fuir la cohue tumultueuse, de se retrancher chez soi, parce que l'on risque de perdre la vie au milieu d'une populace qui vous blesse pour un cervelas ou pour une pièce de douze sous! »

Le tableau est sans doute chargé, et le style déclamatoire de Mercier lui donne des couleurs trop violentes. Quoi qu'il en soit, l'institution populacière des buffets a depuis longtemps disparu. Elle existait encore à la fin de la Restauration. Le compte rendu officiel de la fête de Saint-Charles, le 4 novembre 1826, en fait mention spéciale :

« Le peuple s'est porté en foule, dans la journée, aux Champs-Elysées et à la barrière du Trône. Dans le grand carré des Champs-Elysées, on avait installé six orchestres « de danse et de chant » (*sic*), un théâtre d'ombres chi-



Fête du roi en 1826. — Distribution gratuite de vin aux Champs-Elysées.

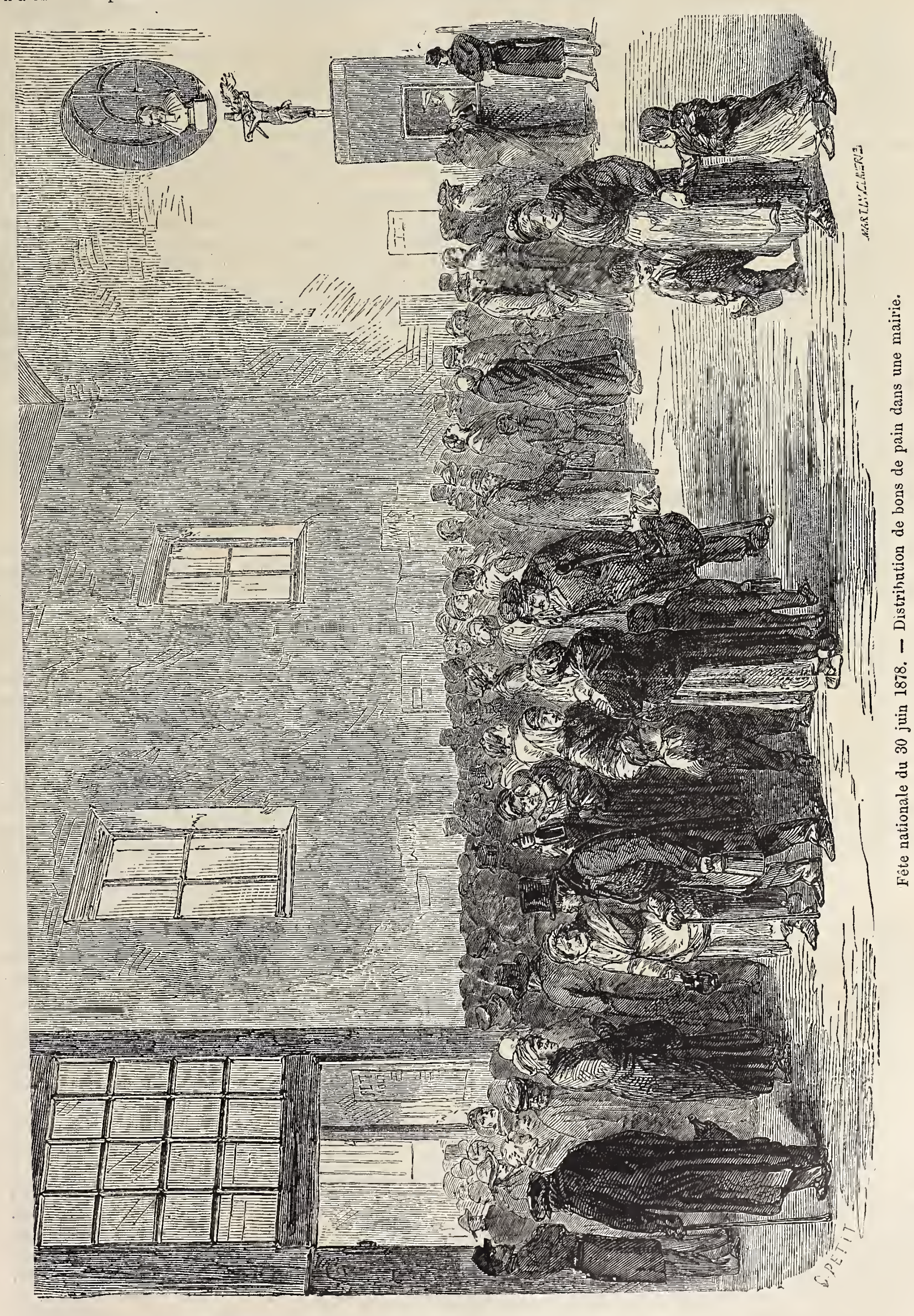
noises, marionnettes et jeux pyrrhiques, un théâtre de danseurs et de funambules et un grand théâtre de pantomimes. Il y avait aussi des mâts de cocagne...

« Aux Champs-Elysées, *les fontaines de vin et buffets étaient au nombre de huit.* Sur la place du Trône, il y en avait quatre. »

Le *Moniteur* du 5 novembre constate cependant que tout s'est passé « avec calme. »

Les pauvres ont leur part aujourd'hui, dans nos fêtes publiques ; mais la distribution des secours se fait, dans les mairies parisiennes, avec beaucoup d'ordre et de convenance. Le malheur a sa dignité ; la misère a presque

toujours droit à certains égards, l'infortune noblement supportée, impose le respect. C'est ce que l'administration a enfin compris.



Fête nationale du 30 juin 1878. — Distribution de bons de pain dans une mairie.

Les dernières fêtes publiques ont du reste prouvé qu'un immense progrès s'était accompli dans les mœurs.

Un homme qui a joué un rôle assez considérable dans la Révolution de 1790, disait avec une brutale franchise : « La populace parisienne ne sait point établir l'ordre dans « ses mouvements ; une fois sortie des bornes, elle de- « vient pétulante, incommode et tumultueuse. »

Cette populace est devenue un grand peuple.

S. D.

A TRAVERS L'EXPOSITION

—

LA GALERIE DU TRAVAIL

On s'est plaint, un peu avec raison suivant nous, que les distractions, ou plutôt les amusements manquaient au Champ-de-Mars. Dans la pensée de ses organisateurs, l'Exposition de 1878 a été avant tout une œuvre sérieuse, utile, féconde en enseignements de tous genres et ne devant laisser que le moins de place possible au plaisir. On en a donc banni, tout d'abord, par un sentiment de puritanisme un peu exagéré, tout ce qui aurait permis à l'esprit de se reposer, de se détendre de l'attention longtemps soutenue que sollicite la vue de tant de produits merveilleux rassemblés dans le palais.

Au milieu de ces merveilles, la comparaison devient à la longue un travail pénible, une véritable fatigue. Aussi est-ce avec une satisfaction marquée que le visiteur, un peu abasourdi, tombe au beau milieu de cette ruche ouvrière qui a reçu le nom significatif de la *Galerie du Travail.*

Il y aurait bien des critiques à adresser à ces installations. Si on avait prétendu faire de cette galerie une sorte de panorama de toutes nos industries pittoresques, beaucoup manqueraient à l'appel; mais il s'agissait ici seulement de mettre sous les yeux du public quelques ateliers, de montrer les procédés de travail de l'ouvrier parisien, si patient, si industrieux; d'initier la foule au mécanisme de la fabrication de ces mille objets gracieux et délicats qui sortent de ses mains et, à ce titre, on a réussi.

Rien de plus curieux et de plus instructif, en effet, que de voir la matière première se trouver formée, sous les doigts habiles de l'ivoirier, du boutonnier, des fleuristes, etc., etc., et devenir comme par enchantement un de ces mille riens charmants qui, sous le nom d'articles de Paris, font à juste titre, à l'étranger, la réputation de l'ouvrier parisien.

Cette intéressante galerie du travail vaut assurément la peine qu'on s'y arrête; aussi avons-nous résolu d'y conduire quelque peu nos lecteurs. Commençons par l'installation qui attire entre toutes la foule des visiteurs: celle de la taillerie de diamants de Rio de Janeiro.

TAILLERIE DE DIAMANTS

La découverte du diamant au Brésil remonte à 1725; on le trouve surtout dans la province de Matto Grosso. D'après les calculs officiels, la quantité de diamants extraite des mines brésiliennes jusqu'en 1850 s'élèverait à 10,169,586 carats, ce qui est égal au poids de 2,200 kil. environ. Le carat vaut de 2 à 300 francs, et comme on obtient la valeur du diamant en multipliant le carré de son poids par le prix du carat, on voit que le Brésil en a produit pour un assez joli denier.

La taille est une industrie quasi-moderne (1); les anciens, qui l'ignoraient, portaient le diamant brut. En 1476, un Flamand, Louis de Berghem, remarqua qu'il s'usait par sa propre poussière, que son éclat variait suivant le nombre et la disposition des facettes. Il s'appliqua donc à polir le diamant; mais, comme toujours au début, ses procédés eurent quelque chose de rudimentaire : sur une meule ordinaire il semait de la poudre de diamant et obtenait des facettes en tournant la meule à la main.

(1) Voir la *Mosaïque* (1874), page 69.

Aujourd'hui, grâce aux progrès de la mécanique, on a pu perfectionner ces procédés, et il suffit de s'arrêter devant la vitrine de la galerie du travail où on les met en œuvre pour se rendre compte du chemin parcouru.

Autour d'un axe vertical tournent des meules d'acier doux sur lesquelles on a répandu, au préalable, de la poudre de diamant délayée dans l'huile. Le mouvement de rotation est si rapide qu'il atteint 2,200 tours à la minute. Le diamant est scellé à l'étain dans une coquille de cuivre maintenue dans une tenaille d'acier. Cette tenaille, chargée d'un poids, presse le diamant sur la meule pendant sa rotation. Auparavant, il a subi l'opération du clivage, c'est-à-dire qu'on l'a fendu en deux parties à l'aide d'un couteau d'acier auquel on imprime un choc très-sec. à l'aide d'un marteau. Cette opération a pour but de séparer les parties défectueuses ou d'en faire plusieurs d'un seul lorsqu'il y a avantage. On décroûte ensuite le diamant en l'opposant à lui-même. La première forme ainsi obtenue est l'ébauche. Pour former les facettes, il faut présenter sa pierre à la meule, toujours dans le sens de son fil.

Le diamant se taille de trois façons :

1° En brillant double taille;
2° En brillant simple taille;
3° En rose.

Les *brillants* que l'on a taillés sous nos yeux ont, — d'après les explications qui nous ont été fournies par l'ouvrier, — deux faces parallèles et seize pans coupés, dont huit inclinés symétriquement en sens inverse. Les huit pans supérieurs reçoivent chacun quatre petites facettes, et leur réunion forme ce qu'on appelle la *couronne.* Les huit pans inférieurs reçoivent également quatre facettes et leur réunion forme le *pavillon.* Ces petites facettes sont ou des triangles ou des losanges. Il y a donc dans un brillant soixante-quatre facettes, une table et une culasse; c'est là la double taille.

La simple taille se borne à treize facettes sur le dessus et neuf sur le dessous. Elle n'est guère usitée que pour les diamants de petit volume qui doivent entourer des pierres précieuses de plus grosse dimension.

Ici un ouvrier coupe, scie le brillant et en forme le demi-brillant; un autre fait la *pierre à portrait,* qui n'est autre qu'un brillant formé par deux faces parallèles réunies par une mince couronne facetée; la *brulette,* qui a la forme d'une petite poire surchargée de facettes; les *pendeloques,* qui ont la forme d'une demi-poire et sont également surchargées de facettes du côté de la culasse.

Les *roses,* elles, ont le dessous plat et le dessus en dôme taillé à facettes, au nombre de vingt-quatre. La pointe de ce dôme est formée par la réunion de six facettes triangulaires. Six autres triangles, appliqués base à base aux précédents, ont leur sommet sur la coulisse de la table inférieure. C'est ce qu'on appelle la rose demi-Hollande; la rose de Brabant en a douze, celle d'Anvers, six.

On a agité ces temps-ci la question de savoir si l'on ne pourrait pas créer artificiellement le diamant, qui, d'après la chimie moderne, ne se compose que de carbone à l'état pur. Mais jusqu'ici on n'a pu y parvenir : nos moyens ne sont pas encore assez puissants pour cela, et d'ici le jour où on aura trouvé ce secret précieux, on doit considérer toutes les tentatives en ce sens comme aussi surannées que celles des alchimistes à la recherche de la pierre philosophale. La seule chose à laquelle on soit arrivé dans cet ordre d'idées, c'est la production

d'une poussière que M. Despretz, le savant chimiste, est arrivé tout récemment à produire à l'aide d'un fort courant électrique.

(A continuer.) A. Hustin.

CURIOSITÉS DE L'EXPOSITION

PRODUCTION DE LA LAINE EN FRANCE

En visitant à l'Exposition les galeries des tissus, on est étonné d'apprendre le chiffre vraiment colossal qu'atteint la production de la laine en France.

Il se manipule en France, bon an mal an, 280 millions de kilogrammes de laine, et les industriels, dits effilocheurs, fabriquent 37,500,000 kilogrammes de laine *artificielle* représentant, à 1 fr. 90 le kilogramme, une somme de 56,250,000 fr. Les déchets provenant de la fabrication atteignent environ 30 0/0 de la quantité employée, et se vendent en moyenne 15 fr. les 100 kilogrammes. Le tout produit un chiffre rond de 1,340 millions.

Les chiffons inférieurs sont employés et fort recherchés pour la culture de la vigne et de la betterave. L'Angleterre, l'Allemagne, la Belgique, l'Italie, la Suisse importent des quantités considérables de chiffons de laine de France pour fabriquer des laines artificielles.

HISTOIRE DES MOTS ET LOCUTIONS

Ferrer la mule. — Cette locution fait probablement allusion à un trait de la vie de l'empereur Vespasien que Suétone a raconté.

Vespasien sortait un jour en litière de son palais; un de ses muletiers, sous prétexte qu'une des mules était déferrée, arrêta longtemps la litière du prince, et ménagea ainsi une audience impériale à un solliciteur à qui il l'avait promise, moyennant une somme d'argent. Vespasien ayant eu connaissance de cette spéculation, voulut partager avec le muletier le gain qu'il avait fait « en ferrant la mule. »

On se sert aussi de cette expression en parlant des valets et « des servantes de Paris, qui trompent sur le prix de tout ce qu'elles achètent, » et font, comme on dit, « danser l'anse du panier. »

NOTES ET IMPRESSIONS

LES DEUX LOGES (1)

MA PENSIONNAIRE

Après le mariage de Mlle Espérance, j'occupai plus souvent ma loge sur la rue.

Ce théâtre est un théâtre populaire, car ma rue, queue faubourienne de la ville, n'a dans son extrémité rien d'aristocratique, et le style qu'on y emploie ne serait pas admis au Théâtre-Français. Beaucoup trop édifiée maintenant sur ce style, je ferme la plupart du temps l'oreille au dialogue et me contente du spectacle. Avec ce dédain, ou plutôt cette délicatesse, j'ai perdu plus d'une saillie, lancée avec ce vif accent méridional, qui donne quelquefois à l'esprit plus de piquant qu'il n'en a.

Le décor ne vaut pas celui de mon autre théâtre; il est un peu gris. Devant moi, et sur un assez grand espace, s'étend un couvent d'Ursulines qui se livrent à l'éducation des jeunes filles. Le regard vient donc se briser contre des grillages et des barreaux de fer, et contre des vitres soigneusement barbouillées de blanc. Mais je plonge aisément dans le parloir, lorsque, dans la belle saison, on laisse ses fenêtres ouvertes. J'aperçois derrière les grilles, qui partagent le parloir en deux, des guimpes blanches et des voiles noirs. De temps à autre, une religieuse entr'ouvre un guichet, et, par cette stricte ouverture, la pensionnaire reçoit les caresses de ses parents. La vue de ces grilles éveille en moi les plus vifs sentiments de liberté. Par contre, j'envie le calme, l'air de contentement, la santé florissante de la plupart de ces recluses. Je voudrais tous ces biens avec ma liberté, mais pour les posséder je crois que je ne troquerai jamais mes deux excellentes loges, contre l'horizon blanchi à la chaux d'une étroite cellule.

Quoique n'ayant jamais pénétré dans ce couvent, j'en connais assez bien la topographie, grâce à une ancienne pensionnaire.

Là, c'est le dortoir aux lits blancs symétriques, audessus l'infirmerie, ici la salle de musique où, du matin jusqu'au soir, les commençantes exécutent laborieusement des gammes, tandis que leurs devancières massacrent avec ardeur les *Divertissements* de Ravina, ou profanent la *Dernière pensée de Weber*.

Cette cellule est celle de Mme Saint-Augustin, la vénérable abbesse; cette autre est occupée par la jeune sœur Saint-Ambroise, dont j'ai vu, l'an dernier, s'accomplir le mariage mystique, avec une pompe méridionale; la rue était jonchée de fleurs et de feuillage, le long du couvent où la jeune fille devait passer pour se rendre à la chapelle.

Elle était vêtue comme la plus mondaine des mariées. Ses beaux cheveux, si bien tressés pour la dernière fois, excitaient les regrets de la foule. Son père, qui maîtrisait à peine son émotion, lui donnait le bras, et toutes les pensionnaires en blanc lui formaient le plus gracieux des cortéges.

J'étais émue comme si cette jeune fille n'avait pas été pour moi une étrangère; mais le sacrifice, sous quelque forme qu'il nous apparaisse, met tout de suite un lien entre nous et l'indifférent de la veille.

Maintenant, le soir, je regarde avec intérêt briller la petite lampe de la jeune religieuse.

A la fenêtre contigüe à la sienne, j'ai surpris Mme Sainte-Julie en flagrant délit de curiosité. Grimpée sur sa table, et peut-être encore sur une chaise, car la fenêtre est très-élevée au-dessus du sol de la cellule, elle se permettait de jeter un coup d'œil à la rue. Il était cinq heures du matin, heure tranquille, où les volets des habitations voisines sont généralement clos. Je ne sais laquelle de nous a été le plus effrayée, — moi d'apercevoir à cette fenêtre toujours vide, une pâle figure aux grands yeux noirs, entourée d'une coiffe de nuit, dont la forme n'est pas connue des profanes, — elle d'être aperçue à l'heure où elle enfreignait, d'une façon innocente d'ailleurs, la règle du couvent. Innocente, ce n'est pas bien sûr. Savez-vous, madame Sainte-Julie, que l'on commence par regarder timidement du coin de l'œil dans la rue, et que l'on finit par sauter hardiment par dessus les murs de la pieuse maison.

Je crois que mon apparition lui a été salutaire, et qu'elle ne sera plus tentée de recommencer son ascension vers le monde. J'ai entendu un bruit de chaise roulant avec fracas sur les carreaux de la cellule, et le lendemain j'ai appris incidemment, par une externe, que Mme Sainte-Julie avait une entorse. Où peut attraper une entorse une paisible sœur, qui marche toujours à petits pas comptés et avec des chaussons de drap?

---

(1) Voir *la Mosaïque* du 2 décembre 1876.

Les pensionnaires des Ursulines ont de rares sorties. Les jours des grands marchés, qui ont lieu toutes les quinzaines, le samedi, elles reçoivent la visite de leurs parents de la campagne. Souvent leurs familles les amènent jusque sur la porte, et j'ai fait ainsi la connaissance de la plupart de ces jeunes prisonnières. Elles sont vêtues d'une robe noire unie et d'un petit camail, couvrant le corsage, sur lequel tranche le ruban de la classe aux vives couleurs ou les décorations accordées à la sagesse et au savoir. Toutes les pensionnaires sont coiffées d'une façon uniforme, tantôt a la chinoise; tantôt avec des bandeaux plats, deux coiffures qui sont faites pour accentuer les défauts de ces traits seulement ébauchés, auxquels quelques années de plus donneront « le fini » et la fermeté qui leur manquent.

Quelques-unes de ces enfants ont déjà des manières de petites femmes, un incroyable aplomb, des gestes et des airs de tête d'une comique coquetterie, fort inconsciente d'ailleurs, mais de mauvais présage pour l'avenir. D'autres, pensionnaires jusqu'au bout des ongles, — j'aime mieux cela, — sont gauches, ne savent que faire de leur personne, surtout de leurs mains, et parlent avec une niaise lenteur ou une volubilité extraordinaire.

« Ma pensionnaire » à moi ne ressemblait à aucun de ces deux types, les plus communs. Ni femme prématurément, ni ingrate chrysalide, ma pensionnaire.

Au théâtre, notre sympathie se porte sur tel ou tel personnage; pour celui-là nous pleurons ou nous tremblons, c'est lui dont nous attendons avec impatience la venue à chaque scène nouvelle, et s'il n'y paraît point, nous la trouvons dénuée d'intérêt, tant les autres personnages nous semblent secondaires auprès de notre héros. Si parmi tous les personnages de la pièce, aucun ne s'impose à notre cœur, malgré la science dramatique, malgré l'esprit dépensé et la valeur du style, cette pièce laissera les spectateurs très-froids. C'est mettre un bel atout dans son jeu que de prendre le cœur du public.

Longtemps, les jours de marché, je m'étais franchement amusée à voir le défilé des gens de la campagne s'en retournant chez eux; excellentes physionomies à crayonner encore plus qu'à décrire.

C'est un brave paysan essoufflé qui poursuit en pestant, à travers les bestiaux et les voitures, son cochon affolé ou goguenard; vingt fois, il est sur le point de saisir la queue du récalcitrant, et celui-ci chaque fois repart au trot en poussant des grognements narquois; les gestes du pauvre homme sont désespérés, il pousse des cris de rage ou des appels touchants, auxquels l'animal domestique reste fort insensible.

Ce sont les belles du village en robes voyantes qui passent en minaudant avec les beaux gars au béret sur l'oreille.

J'assiste à quelque marché, conclu sur le pas de ma porte; j'étudie à loisir le jeu de ces physionomies rustiques, mélange de bonhomie, de finesse et de méfiance; le marché conclu, l'acquéreur tire de sa bourse à cordons de cuir bien serrés, ses écus qu'il compte péniblement, et qu'il livre un à un, et à regret, tandis que celui qui les reçoit tourne et retourne chaque pièce, la pèse dans sa main, et semble toujours douter de sa valeur.

J'aime à voir défiler avec une majestueuse lenteur les chars longs et étroits, traînés par des bœufs, portant en travers de leurs cornes le parapluie rouge ou bleu de la famille. Les yeux sont réjouis par cette pittoresque mêlée de bérets et de capulets aux vives couleurs, qu'on voit briller d'un bout de la rue à l'autre.

Oui, mais tout cela ne suffisait pas pour remplir le cœur; c'était comme un livre d'images amusantes où le texte tient très-peu de place. On n'y revient guère, et je n'aurais pas tardé à délaisser ce spectacle, si je n'avais fait la découverte de « ma pensionnaire. »

Une leçon de lecture, croquis de Mme H. Brown.

(*A continuer.*) Louise Mussat.

PENSÉE

La véritable indépendance repose dans ces trois mots français, que j ai toujours admirés : *vivre de peu.* Vivre de peu! voilà le meilleur préservatif contre l'esclavage, et ce précepte ne se rapporte pas seulement aux vêtements, à la nourriture, mais à bien d'autres choses. — *W. Cobbett.*

L'imprimeur-gérant : A. Pougin, 13, quai Voltaire, Paris.



Chez le garde. — Tableau de M. Georges Haquette (galerie de M. Ed. Turquet).

Ah! le gaillard! il fait son difficile. Et encore c'est du rangwein qu'on lui offre, ce vin qui surpasse le riquewhir, le bergholtz-zell, le gebwiller, l'olber au bouquet intense, le sering chéri des moines de Murbach. Eh bien, le rangwein l'emporte sur tous ces crus si renommés de l'Alsace : il s'insinue dans le corps aussi doucement que le lait, et ce monsieur se fait prier pour en avaler un verre! Ainsi pense le garde, tout étonné de voir son jeune ami refuser le coup de la bienvenue. C'est que c'est un rigide observateur des coutumes alsaciennes que le vieux garde :

nul hôte ne franchit le seuil de sa maison qu'il ne lui offre le *willkomm* et qu'il ne le vide avec lui. Nul étranger de distinction ne passe dans le village qu'il ne l'accompagne avec tous les notables et qu'il ne boive en son honneur le *johannistrunck*, ou coup de la Saint-Jean, appelé coup de l'étrier depuis que le maréchal Bassompierre a enseigné aux magistrats bâlois de quelle façon il faut le boire. Ceux-ci étant venus lui offrir le coup du départ :

— C'est dans la botte qu'il faut boire le coup de l'étrier, leur dit-il.

Et, saisissant la botte qu'il portait et qui était énorme, selon l'usage du temps, il l'emplit de vin et la vida d'un seul trait; les magistrats bâlois l'imitèrent, puis ils se séparèrent bons amis.

Le vieux garde ne manque pas non plus de boire le *schlastrunk*, ou coup du soir, qui procure le sommeil et des rêves agréables à ceux qui le prennent. Enfin il se garde bien d'oublier le coup qui se boit après avoir dit les grâces et auquel un pape a attaché une indulgence. Ce pape, profond philosophe et grand connaisseur du cœur humain, s'était aperçu que les Allemands oubliaient toujours de dire leurs grâces. Il accorda une indulgence à ceux qui boiraient un coup après les avoir dites, et depuis aucun ne les oublia.

Le vieux garde est dans ces bons principes, car, sur le point de la bouteille, l'Alsacien est frère de l'Allemand. Un jour qu'il était allé à Mayence, il a entendu l'évêque faire le sermon suivant, dont Gœthe, qui aimait tant le vin de Hongrie, nous a conservé le texte : « Que celui qui, au troisième ou au quatrième pot, sent sa raison se troubler au point de ne plus reconnaître sa femme, ses enfants, ses amis et de les maltraiter, s'en tienne à ses deux pots s'il ne veut offenser Dieu et se faire mépriser par son prochain; mais que celui qui, après en avoir bu quatre, cinq ou six, reste en état de faire son travail et de se conformer au commandement de ses supérieurs ecclésiastiques et séculiers et de secourir son prochain en cas de besoin, que celui-là absorbe humblement et avec reconnaissance la part que Dieu lui a permis de prendre. Qu'il se garde bien cependant de passer la limite des six mesures, car il est rare que la bonté infinie du Seigneur accorde à un de ses enfants la faveur qu'il a bien voulu me faire à moi, son serviteur indigne. Je bois huit pots de vin par jour, et personne de vous ne peut dire qu'il m'ait jamais vu livré à une injuste colère, injurier mes parents ou mes connaissances ou même négliger un seul de mes devoirs. Que chacun de vous, mes frères, se fortifie donc le corps et se réjouisse l'esprit avec la quantité de vin que la bonté divine a bien voulu lui permettre d'absorber. »

Notre garde avait trouvé ces principes fort à son goût. Cependant il avait bien failli ne pouvoir plus les appliquer. Un jour que, selon l'expression de l'évêque de Mayence, lui et sa femme avaient dépassé la limite imposée par Dieu à leurs forces, ils firent le vœu de ne boire que lorsqu'ils feraient une vente. Quinze jours durant, la femme alla au marché sans pouvoir vendre un seul des objets qu'elle y portait. Enfin, lassée de l'abstinence qu'elle était forcée de garder :

— Vends-moi ton âne! fit-elle à son mari.

— Je te le vends! répliqua celui-ci.

Et nos deux époux de boire en toute sécurité de conscience et de renouveler tous les jours ce marché, qui leur permettait de satisfaire leur passion sans manquer à leur vœu.

Le vieux garde fait en outre partie de la *Confrérie de la corne*. Il a rempli les conditions exigées pour y être admis et qui consistent à vider d'un seul trait une coupe pleine de vieux vin du Rhin et de la contenance de deux litres. Un jour un étranger, arrivant du fond de la Franconie, la vida deux fois de suite : il fut proclamé président à l'unanimité. Pourtant la femme du garde n'aime plus autant les exploits bachiques, c'est depuis que son mari fait partie de la confrérie de la Corne, dont les membres se réunissent entre eux, proclament bien haut « que les femmes sont presque toujours ou ridicules ou impertinentes, ou travaillant à leur lessive, et qu'en buvant entre eux les hommes passent le temps bien plus agréablement qu'avec ces belles créatures quelquefois fort importunes. » On sent là l'influence allemande, si éloignée de la galanterie française.

Voilà ce qui explique l'attitude différente des trois personnages de cette scène. L'enfant, qui montre ses dents blanches, est gâté comme tous les enfants de son âge; il y a, à la fois, dans son regard de la terreur pour un breuvage inconnu et qui lui rappelle une médecine récemment avalée et cette espièglerie de l'enfant qui aime à résister et à se faire prier. La figure du garde exprime l'étonnement de voir refuser ce qui lui paraît un nectar à nul autre pareil. Enfin la femme du garde, qui joint les mains d'une façon si piteuse, pense à part elle que l'enfant apprendra bien assez tôt à aimer le vin; elle oublie qu'elle aussi l'a bu avec plaisir, qu'elle le déteste seulement depuis le jour où la confrérie de la Corne lui a pris son mari; elle ne se doute pas qu'elle est la preuve vivante de cette maxime de La Rochefoucauld : « L'esprit est souvent la dupe du cœur. » — AD. D.

ÉTUDES ANTIQUES

—

AJAX

(Suite et fin.)

Arrivé près des vaisseaux, le guerrier s'arrête, exhortant les Grecs à la plus héroïque résistance. Il leur donne l'exemple du plus indomptable courage. Là, il tue Épiclès, il fait face à Sarpédon et il empêche Hector de s'emparer du corps d'Amphimaque. Un instant repoussé, Hector revient plus ardent et frappe Ajax de son javelot. Le coup n'ébranle pas le héros. Mais à son tour il saisit une pierre énorme qui sert à attacher les cordages des navires, lui fait décrire plusieurs cercles avec son bras et la lance contre Hector. Atteint en pleine poitrine, le fils de Priam tombe évanoui sous ses armes brisées. Débarrassé d'Hector, Ajax fait sentir aux Troyens le poids de son bras. Il tue Archiloque, il tue Hirtius, défendant pied à pied l'abord des vaisseaux. Revenu de son évanouissement, Hector se jette de nouveau sur les Grecs, avide de sang et de vengeance. Calétor est près de lui, une torche à la main, cherchant à mettre le feu aux navires, à incendier la flotte. Ajax aperçoit Calétor et le cloue à terre d'un coup de pique. Furieux, Hector lance son arme contre Ajax, qui évite le coup et tue Laodamas. Cependant l'ennemi avance toujours. Épuisés, haletants, les Grecs sont acculés à leurs navires. Ajax, que rien ne lasse, les exhorte encore à combattre. Armé d'un pieu long de vingt-deux coudées et garni de fer, il va de vaisseau en vaisseau, les excitant du geste et de la voix, et lorsque les Troyens s'approchent du navire qu'il défend, il les reçoit à grands coups de pique et en immole douze. Exaspéré en voyant tomber ses soldats, Hector s'élance une troisième fois sur Ajax et d'un coup d'épée fait voler au loin le fer de sa pique. Cette fois le lion est désarmé. Il s'éloigne en rugissant et les Troyens mettent le feu au navire de Protésilas.

Apercevant de sa tente la flamme qui s'élève, Achille comprend que tout va s'effondrer. Il s'émeut et, donnant ses propres armes à son cher Patrocle, il l'envoie avec ses Thessaliens au secours des Grecs. Patrocle paraît et de suite le combat change d'aspect. Les Troyens, qui déjà se croyaient maîtres de la flotte, sont enfoncés, repoussés loin des vaisseaux. Mais cet avantage est de courte durée. Après des exploits prodigieux, l'infortuné Patrocle tombe sous les coups d'Hector, qui le dépouille de ses belles armes et le laisse nu sur le champ de bataille. Obligés de plier encore, les Grecs ne veulent pas abandonner à Hector le corps du héros vaincu, et Ménélas fait des efforts surhumains pour l'arracher des mains de son implacable ennemi. Entouré, pressé de toutes parts, il porte des coups terribles. Cependant il sent que la lutte devient impossible. Alors il appelle Ajax. Ajax accourt, couvert de son bouclier comme d'une tour, et se précipite dans la mêlée. Hector, qui déjà s'apprêtait à trancher la tête de Patrocle, recule en voyant son terrible adversaire et se rejette dans le rang. Ajax fait des Troyens un épouvantable carnage. Hector, qui a revêtu les armes d'Achille, revient à la charge; mais Ajax est toujours là, tuant Hippothoüs, tuant Phorcys, défendant comme un lion le corps de Patrocle et bravant Hector, qui lui lance sa pique sans pouvoir l'atteindre. A ce moment, un nuage épais s'était étendu sur le champ de bataille : le fils de Télamon adresse à Jupiter cette invocation restée célèbre : « Jupiter, père des Dieux ! « dissipez cette obscurité qui couvre les Grecs ; rendez-« nous la lumière ; faites que nous voyions, et tuez-nous « à la clarté du jour, si telle est votre volonté !... »

Enfin, après des flots de sang répandus, voyant que les Grecs sont à bout de forces, Ajax dit à Ménélas et à Mérion d'enlever le corps de Patrocle pendant qu'il protégera la retraite avec Ajax fils d'Oïlée. Ménélas et Mérion obéissent. Ils soulèvent le corps du héros, le chargent sur leurs épaules et l'emportent sur leurs vaisseaux tout couvert de sang et de poussière, pendant que les deux Ajax font face aux Troyens, défiant la rage impuissante d'Hector. C'est alors qu'Achille, averti par Antiloque de la mort de son ami, paraît sur les retranchements des Grecs et, de sa voix retentissante, épouvante les Troyens, mettant ainsi fin à cet effroyable combat. Cet exploit d'Ajax est le dernier raconté dans l'Iliade, car, à partir de ce moment, Achille rentre en scène et Homère consacre à son héros les derniers chants de son poëme.

Après la mort d'Achille, Ajax demande ses armes et Ulysse ose les lui disputer. Les rois s'assemblent et les deux rivaux plaident leur cause devant l'illustre assemblée. Ovide, dans le discours qu'il fait tenir à Ajax, *surgit ad hos clypei Dominus septemplicis Ajax*, a bien rendu le caractère du héros, qui termine son plaidoyer par ces fières paroles : « Prenez ces armes, ô Grecs, jetez-les au « milieu des Troyens et donnez-les à celui qui les rap-« portera ! »

Arma viri fortis medios mittantur in hostes ;
Inde jubete peti, et referentem ornate relatis.

Le grand Condé, qui connaissait tous les chefs-d'œuvre de l'antiquité, ne s'est-il pas inspiré de ces paroles lorsqu'à Fribourg il jeta dans les retranchements ennemis son bâton de maréchal de France pour forcer ses soldats à les franchir et à vaincre les Impériaux !

Malgré les grands services rendus par Ajax à la cause des Grecs, il est vaincu par Ulysse dans ce combat d'éloquence, et les rois donnent à son adversaire les armes du divin fils de Pélée. Outré de cette injustice, ne voulant pas survivre à cet outrage, Ajax saisit son épée, l'épée qu'Hector lui a donnée, et il se perce le cœur. De son sang naît une fleur, la jacinthe, qui porte sur ses feuilles rosées les deux premières lettres du nom de notre héros.

Telle est cette légende d'Ajax, la plus héroïque peut-être que la Grèce puisse fournir à notre admiration.

Un des récents traducteurs d'Homère a dit que le poëte avait dû être soldat. Nous le pensons aussi, car l'Iliade est un poëme essentiellement militaire, une épopée nationale dans laquelle les Grecs plus tard allèrent chercher leurs origines et leur noblesse. Or, dans l'œuvre d'Homère, Ajax est le type non-seulement du courage, mais encore du vrai patriotisme ; on le trouve toujours à l'arrière-garde, se dévouant pour sauver l'armée. Ajax est le précurseur de Miltiade et de Thémistocle, le père de Léonidas. A ce titre, il est un des grands modèles de l'antiquité qu'il convient de mettre sous les yeux de la génération actuelle, et c'est pour ce motif que nous avons essayé de rajeunir Homère en étudiant un de ses héros sous un aspect nouveau. Lorsqu'on est entouré de cyprès, on aime à reposer ses yeux sur des lauriers qui sont, sinon une consolation, du moins une espérance !...

Emile LAMBIN.

A TRAVERS LE BRÉSIL

RIO-DE-JANEIRO

Rio-de-Janeiro, métropole du Brésil depuis le milieu du siècle dernier, compte 235,000 habitants, 4 à 500,000 avec tous ses faubourgs. Presque sous le tropique austral, une passe de 4 kilomètres ouvre l'entrée d'une baie merveilleuse, petite mer que séparent de la grande la montagne de la Gavia, les pointes de la Tijuca (700 mètres) et du Corco-Vado (1,050 mètres). De cette baie, qui a 200 kilomètres de tour, on peut dire hardiment ce qu'on avance à tort de tant d'autres replis de mer : qu'elle peut donner asile à tous les vaisseaux du monde. Près de la passe est Rio, sur la baie, en vue du Corco-Vado, sous le ciel étincelant d'où tombe la chaleur lourde, humide, électrique, énervante qui fait payer bien cher aux Brésiliens, et surtout aux étrangers, les splendeurs de la Beiramar. Rio est un port rempli de navires, une ville animée, élégante ou laide, selon que ses rues logent des Flumineuses (1) blancs ou noirs.

« Rio-de-Janeiro, dit Mme Agassiz (2), se déploie en forme de croissant sur la rive occidentale de la baie, et sa banlieue s'allonge à une distance considérable, sur le bord de la mer, ou bien serpente plus en arrière sur le versant des coteaux. Par suite de cette disposition des maisons qui s'éparpillent sur une surface large et se disséminent le long des plages, au lieu de se concentrer en une agglomération compacte, l'aspect de la ville vu de la baie pendant la nuit est extraordinairement joli. C'est une sorte d'effet scénique. Les lumières montent tout le long des hauteurs, couronnent çà et là les sommets d'un faisceau plus fourni ou bien s'éloignent en mourant, sur les contours de la plage, de chaque côté de la ville marchande située au centre.

« Ce qui frappe tout d'abord à Rio-de-Janeiro, c'est la négligence et l'incurie. Quel contraste, quand on songe à l'ordre, à la propreté, à la régularité des grandes villes des États-Unis !...

« Et cependant l'effet pittoresque est tel, du moins aux

(1) C'est le nom que se donnent les habitants de Rio.
(2) *Voyage au Brésil*, 1868.



Vue panoramique de la rade de Rio-de-Janeiro.

yeux d'un voyageur, que tous ces défauts disparaissent. Tous ceux qui ont visité une de ces vieilles villes espagnoles ou portugaises des tropiques, se rappellent les rues droites, les maisons multicolores garnies de lourds balprcté et du manque des choses les plus nécessaires .. »

Depuis lors, Rio s'est embelli, et, dans quelques années, cette capitale pourra rivaliser avec les plus grandes villes du continent.



1871. — Statue par Cabet. (Exposition de 1878.)

cons, les façades peintes ou plaquées de faïences criardes et, pour toute variété, tachées çà et là par la chûte d'une de ces briquettes. Ceux-là savent quelle fascination et quel charme eux-mêmes ont ressentis, en dépit de la malpro-

Il nous a été donné de contempler les magnificences de cette contrée, qui réalise ce que l'imagination peut rêver d'après les descriptions enthousiastes des voyageurs. Nous avons fait l'ascension du Corco-Vado. On arrive à

son sommet en cheminant sous des forêts dont les arbres sont enveloppés par des masses fleuries de lianes qui montent pour retomber de la cime en gerbes comme des fusées de feux d'artifice. Là, l'ombre est tellement épaisse, même en plein jour, que, sous ces voûtes sombres, errent des phalènes, papillons de nuit, se croisant dans leur vol avec des chauves-souris. Quand le soleil est couché, la nuit doit y être pleine d'embûches et de danger. La route semble courte; on est émerveillé de la variété de la végétation, qui présente des feuilles, tantôt larges comme des boucliers antiques, tantôt fines comme de la dentelle.

Arrivé en haut de la montagne, la forêt cesse, et tout d'un coup, en se retournant, se déroule l'immense panorama de la ville de Rio-de-Janeiro; la rade, de quinze lieues de profondeur, semée d'îles nombreuses et terminée par la chaîne des Orgues (*Orgaôs*) aux aiguilles bizarres. Derrière soi, c'est le précipice à pic du Corco-Vado, qui tombe verticalement presque dans l'Océan, où la vue se perd au loin.

On a quelque peine à s'arracher au charme de ce vaste ensemble de merveilles que l'artiste voudrait emporter tout entier dans ses cartons et dont le souvenir le suivra toujours.

Là, sont des plages de sable doré, couvertes de fleurs, où voltigent des oiseaux-mouches de toute couleur, dont les collections d'histoire naturelle donnent une faible idée. Habitué déjà aux spectacles des pays du soleil, nous avons eu cependant des étonnements dans cette rade de Rio-de-Janeiro, et nous nous souvenons encore des manguiers de l'île du Gouverneur, colosses gracieux chargés de fruits rouges et dorés, des acajous et des orangers de Santo-Domingo. Vis-à-vis, Rio, dont le vent de la nuit avait semé les fruits sur la plage qu'ils couvraient, et où le pied ne savait où se poser sans en écraser, quand nous y débarquâmes, au soleil levant; et à côté, des pentes de granit austères et terribles, tombant dans des profondeurs où l'œil effrayé plonge dans des abîmes de verdure entrevus confusément à des milliers de pieds au-dessous; tout cela à la porte d'une grande ville que traverse un gigantesque aqueduc rappelant les ouvrages de l'antique Rome, où s'élèvent des églises, couvents, villas ravissantes; au-delà, d'innombrables navires de toutes nations, entrant, sortant, ou fixés sur leurs ancres; le tout éclairé splendidement par le soleil, le grand créateur qui fertilise tout et dore de ses rayons ce vaste tableau dont nous essayons ici de donner une impression.

L'étendue du Brésil est de 12,673.000 kilomètres carrés, presque un tiers de plus que l'Europe. Lors du recensement de 1872, la population n'atteignait pas tout-à-fait 10,200,000 âmes, dont 5,800,000 blancs seulement (moins d'un habitant par kilomètre carré). Il est vrai qu'en 1876 on ne comptait pas plus de 1,900,000 Brésiliens et que la population s'accroit chaque année de 200,000 âmes.

La plus grande province de l'empire, celle de las Amazonas (partie moyenne du bassin des Amazones), a une étendue approximative de 2,888,000 kilomètres carrés, plus de cinq fois la grandeur de la France; c'est aussi la moins peuplée. On n'y compte guère que 76,000 habitants (un habitant pour 38 kilomètres carrés), appartenant à peu près exclusivement aux tribus aborigènes.

La plus petite province, celle de Sergipe, a une superficie de 59,241 kilomètres carrés, représentant à peu près un groupe de dix départements français. La population de cette province ne dépasse pas 280,000 âmes, moins de cinq habitants par kilomètre carré.

Quel champ ouvert aux développements de toute nature pour cette terre presque vierge!

Mais que de siècles encore, avant qu'elle occupe sur le globe un rang économique et politique en rapport avec son étendue!... — V.-F. M.

ARTISTES CONTEMPORAINS

CABET

On se souvient du bruit fait en 1875 autour d'une statue de la *Liberté*, exécutée à Dijon par le sculpteur Cabet. Le caractère de cette statue, la manière dans laquelle son auteur l'avait conçue, donnèrent lieu à une manifestation que vint augmenter encore un accident malheureux. En érigeant la statue, on la laissa tomber, et l'œuvre de Cabet fut brisée.

L'année suivante, l'artiste, ainsi mis en évidence après des années d'oubli, exécutait une grande figure en marbre appelée *1871*, dont nous donnons aujourd'hui la gravure, et qui a été admise à l'Exposition universelle.

C'est l'image triste et désolée de la France en deuil après ses désastres.

Elle est assise, affaissée sous le poids de ses douleurs, la tête appuyée sur ses mains et enveloppée dans son voile comme dans les plis d'un long crêpe. Le marbre, poncé jusqu'au diaphane, a des frémissements de vie et semble s'agiter. Les lignes, cependant, ont, dans la molle ampleur de la draperie, une énergie de sentiment qui imprime à toute la figure un caractère saisissant.

C'est bien, suivant le terme d'un critique, « le chant du cygne » de cet artiste, mort au lendemain de cette dernière composition, et qui semble avoir mis en elle le dernier souffle de son âme vigoureuse, mais découragée.

Élève et gendre de Rude, — ce maître aux farouches conceptions patriotiques, dont la main a fait gémir la pierre comme sous des accents de triomphe, — Cabet hérita de lui cette note précise où la fougue est justement mesurée à la hauteur du sentiment, sans que cette dernière qualité soit absorbée par la première ou emportée dans les exagérations triviales. On doit lui tenir compte de ce point de ressemblance avec David d'Angers, cet autre maître, qui s'avouait parfois impuissant à rendre son idée.

« Je voudrais, disait David, quand il parlait de Gœthe, avoir à ma disposition une montagne de granit pour y tailler sa tête! »

Cabet, malheureusement, eut des intermittences dans sa longue carrière. A-t-il été dominé par ces deux éclatantes majestés artistiques, dont l'une avait absorbé son cœur et qui toutes deux avaient dirigé son esprit?

Retiré à Nuits, sa ville natale, puis à Dijon, au milieu de ces grandes ruines dont abonde la Bourgogne, il semblait insoucieux des luttes de l'art, surtout depuis 1855, où il avait obtenu une médaille de 2e classe pour la statue en marbre d'un *Jeune pâtre dénichant des oiseaux*. Quelques rares bustes, de loin en loin, marquaient insuffisamment les étapes de ce tempérament fort dont on percevait les élans comprimés, lorsqu'il composa cette grande figure qui ne porte qu'une date : *1871*, et qui parut au Salon quand son auteur était déjà mort, comme sa dernière pensée donnée à un deuil public. — L. S.

LE TRAIN DES ABONNÉS

(Suite et fin.)

Un des groupes d'abonnés les plus curieux a été vu pendant longtemps; il circule peut-être encore sur la ligne de Saint-Germain. C'était une société de joueurs de piquet. Trois de ces joueurs venaient de Saint-Germain, le quatrième montait au Pecq.

La société s'était fabriqué une sorte de tapis qui se tendait sur un cadre. Deux des côtés du cadre se déboîtaient et le tapis pouvait être roulé commodément. On y enfermait les cartes et on le déposait chez la marchande de journaux de la gare.

Au départ de Saint-Germain les trois joueurs prenaient le cadre et le jeu, ils montaient le tapis, le plaçaient sur les genoux, battaient les cartes, de façon à être prêts à commencer au Pecq dès que le quatrième arrivait. Le jeu durait jusqu'à Paris.

Un arrêt inusité en pleine campagne par suite d'un embarras de la voie et le sifflet de détresse lui-même ne leur faisait pas suspendre la partie.

— Tiens, nous sommes déjà à Asnières, disait quelquefois l'un d'eux en reconnaissant la Seine.

Cependant ces joueurs acharnés furent parfois tourmentés. Des farceurs se mettaient à côté d'eux, simulaient une querelle, un jeu de mains ou une bousculade, et au milieu de leurs ébats le tapis ne manquait pas de recevoir un contre-coup quelconque qui faisait sauter cartes, marques et monnaie d'enjeu. Après quoi les farceurs se confondaient en excuses obséquieuses.

Ce grave désagrément était difficile à éviter. Se fâcher ne rétablissait pas la partie. Les joueurs avaient bien les plus grands soins de fuir les gens qui leur avaient ainsi demandé force pardons, mais le mot était donné par ceux qui avaient déjà fait le tour et par conséquent ne pouvaient plus l'employer. Il ne manquait pas de se présenter de nouveaux bourreaux qui se chargeaient d'aller simuler une dispute et faire sauter les cartes. Aussi, il fallait voir quel empressement les amateurs de piquet mettaient à calmer toute altercation naissante ou à démontrer tous les dangers des jeux turbulents dès qu'on s'agitait près d'eux. Quels prédicateurs de paix ça faisait alors! Un méchant voisin n'avait qu'à faire un mouvement un peu brusque ou à simuler une frayeur, une chute, aussitôt huit bras protecteurs se tendaient avec ensemble pour garantir le précieux tapis.

Cependant ils avaient trouvé le moyen de se soustraire à ces tourments. L'un d'eux s'était procuré une plaque *réservé;* il la plaçait au départ sous la glace du compartiment, et un peu avant l'arrivée elle était enlevée pour être jointe au matériel de la société : cadre, tapis, cartes et marques. Ah! ce furent de beaux jours que ceux pendant lesquels la plaque put être arborée. Quel calme dans le compartiment! quelles parties paisibles! Mais, hélas! un chef de train trop clairvoyant reconnut le subterfuge et la plaque fut confisquée. De nouveau la société devint la proie des tourmenteurs, qui rattrapèrent le temps perdu. Et c'est surtout en traversant le tunnel des Batignolles qu'elle eut à endurer des tracas.

Les joueurs prenaient cependant leurs précautions. Dès qu'on entrait dans l'obscurité, l'un d'eux criait :

— Arrêtons!

Et immédiatement, pour empêcher toute manipulation illicite, les adversaires étendaient leurs mains sur les cartes abattues et sur les enjeux. On entendait au milieu des ténèbres :

— C'est à moi de jouer!

— Nous en avons 150!

— Et nous 90!

Puis le silence se faisait jusqu'à ce que la lumière eût reparu, à moins cependant qu'on ne se fût engagé sous la voûte au moment d'une contestation. Alors la discussion continuait sans se voir; les joueurs échangeaient leurs raisons, et souvent le point en litige était tiré au clair en pleine obscurité.

Cependant, ces amateurs obstinés trouvèrent également le moyen de conjurer les périls du passage sous la voûte et en même temps de ne pas interrompre le jeu. Le matériel s'augmenta d'une bougie qui s'adaptait dans un trou du cadre et qu'on allumait en arrivant à la ceinture. Mais, malgré toute la surveillance qu'ils exerçaient sur leur entourage, ils eurent encore à en souffrir maintes fois à l'occasion de leur éclairage. Il y avait des traîtres qui mouillaient la mèche de la bougie; il y avait des farceurs qui, en éternuant, éteignaient la flamme, d'autres qui laissaient tomber leur chapeau sur ce flambeau.

Par exemple, ce qu'on ne réussit jamais à éteindre, ce fut l'ardeur de ces joueurs. S'ils ne se fâchaient pas, s'ils ne faisaient pas d'enquête pour découvrir les coupables, c'était uniquement par calcul.

En arrivant en gare, chacun des autres voyageurs du compartiment descendait sans avertir les joueurs; le dernier refermait soigneusement la portière, et c'étaient des hommes armés de torchons, de plumeaux et de balais qui, longtemps après quelquefois, venaient leur apprendre qu'ils étaient à Paris et parlementer pour les faire descendre. Être arrivé n'était pas un motif suffisant pour ces voyageurs; il fallait que la partie fût terminée.

A. Brébion.

LES DEUX LOGES

MA PENSIONNAIRE

(*Fin.*)

Lorsque je la vis pour la première fois, elle avait à peine quinze ans. Sa robe noire, son camail, toujours orné de quelque honorable ruban, prenaient sur elle des plis gracieux, qu'on n'aurait jamais attendu de la rigidité de leur coupe.

Soit que Mme Saint-Alphonse, spécialement chargée de ce soin, eût décrété que toutes les têtes, dans l'intérêt de la raie, seraient coiffées à la chinoise, soit au contraire que dans l'intérêt de la racine des cheveux, les bandeaux plats seraient adoptés, ma pensionnaire, à moi, était toujours jolie.

Non, elle ne ressemblait à aucune autre, et ce beau visage d'enfant promettait trop.

Ce qui frappait dans son regard, c'était son innocence, unie à une ardente et naïve curiosité.

Sa voix, trop frêle pour dominer les bruits de la rue, n'arrivait pas jusqu'à moi, mais je me figurais la connaître. Lorsque j'écoutais réciter la prière à la chapelle, parmi toutes ces voix qui *dépêchaient* les oraisons, et supprimaient la moitié des mots, j'en distinguais une, une seule, recueillie et pure, qui articulait avec netteté; cette voix s'accordait si bien avec le visage de ma pensionnaire, que je ne mettais pas en doute qu'elle ne fût la sienne. C'était elle aussi qui, musicienne dans le vrai sens du mot, faisait monter vers ma fenêtre ces notes émues, qui pénétraient jusqu'au fond de mon cœur. Quelle âme elle devait avoir cette enfant pour forcer à parler ainsi l'instrument épuisé par les exercices continus des élèves! En temps ordinaire, il avait des sons aigrelets, ingrats, à faire prendre le piano en horreur.

Qui venait voir ma pensionnaire?

Assurément ce n'était pas sa mère, qui restait dans son équipage, à la porte du couvent, et déposait sur le front de la jeune fille un baiser si froid. Assurément, ce n'était pas un père, ce gros monsieur qui la regardait avec si peu de joie et d'orgueil, et se promenait avec impatience le long du couvent, tout le temps que durait la visite. Ce n'était pas un frère, ce jeune garçon, du même âge qu'elle, qui l'embrassait avec affection, mais avec une

sorte de réserve, tandis que la dame les contemplait avec mauvaise humeur.

Un jour, j'entendis le gros monsieur, dont la voix avait la sonorité d'un instrument de cuivre, appeler l'enfant « ma nièce. »

C'était un oncle, c'était une tante, oncle et tante embarrassés de leur pupille, craignant de voir leur fils s'attacher à sa jeune cousine, et la laissant au couvent pour ce motif. Elle était pauvre probablement ma pensionnaire; ils étaient riches, sans aucun doute, les parents du cousin.

Les jeunes filles de l'âge de ma pensionnaire quittaient toutes le couvent. Leurs mères, longtemps privées d'elles, avaient hâte de s'en parer et de s'en faire des compagnes. Je les reconnaissais à peine lorsqu'elles avaient dépouillé leur costume étriqué, et avec lui leurs manières de la pension. Les unes prenaient plus de réserve, et les autres perdaient, au contact du monde, leur niaiserie enfantine.

Au retour de la belle saison, j'enviais pour ma petite amie une des fraîches toilettes de ses anciennes compagnes. J'éprouvais pour elle l'orgueil demi-maternel d'une sœur aînée pour sa sœur plus jeune, et j'aurais été heureuse de pouvoir la parer à mon gré.

Les robes aux tendres nuances des nouvelles mondaines m'avaient fait prendre en dégoût l'éternelle robe noire lustrée aux coudes, et l'éternel camail lustré aux épaules, de ma pensionnaire.

On venait la voir à peu près tous les quinze jours, c'est-à-dire que sa famille s'arrêtait quelques minutes devant le couvent, après avoir fait ses emplettes à la ville. On ne venait pas exprès pour elle, mais on s'acquittait de ce devoir en passant. Dès qu'on avait sonné pour la demander, elle accourait, et quelquefois cédant à toute la tendresse amassée dans son cœur et destinée à la mère qui n'était plus là pour en jouir, elle jetait ses bras caressants autour du cou de sa tante; mais, repoussée par la froideur de celle-ci, elle les détachait aussitôt avec un air de douloureuse confusion qui me navrait.

Certainement ma pensionnaire était née à la campagne; je le comprenais au regard amical qu'elle jetait sur les animaux. Plus hardie que ne le sont d'ordinaire les citadines, elle caressait le mufle des bœufs, et semblait toute joyeuse lorsqu'elle avait plongé ses doigts dans la laine des moutons. Alors elle riait avec son jeune cousin, et je prenais part à leur gaîté. Je voyais qu'il lui décrivait ses plaisirs champêtres; elle, en l'écoutant, paraissait regarder au loin quelque horizon regretté.

Un jour il lui apporta un gros bouquet de bluets et de marguerites; elle s'en saisit avec une sorte d'avidité, et, toute heureuse, mais les yeux humides, elle embrassa son cousin avec un naïf élan. A ce moment, la sœur tourière entr'ouvrit le guichet et frappa deux ou trois petits coups secs sur la porte, pour avertir la pensionnaire qu'il était l'heure de rentrer. Elle s'en alla moins triste; on voyait que le bouquet des champs lui tiendrait compagnie.

Ce fut la dernière visite du jeune cousin.

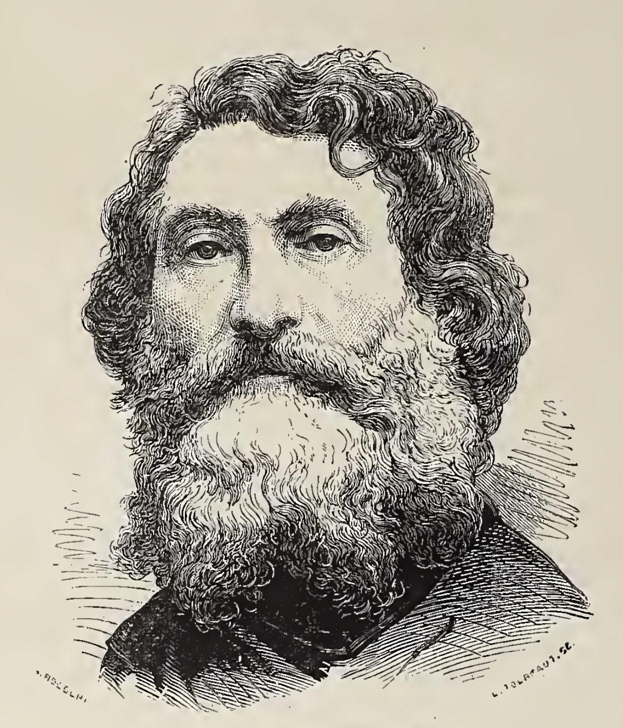
A sa place ses parents amenèrent un monsieur d'une quarantaine d'années, à la figure commune, aux manières vulgaires, empreintes de cette sotte suffisance que donne la richesse à un homme sans esprit et sans éducation.

Désormais toutes les visites se passèrent au parloir, et je ne voyais que d'une manière bien confuse le visage de ma pensionnaire. Une seule fois elle vint sur la porte souhaiter le bonjour à son oncle que ses visites prolongées ennuyaient. L'oncle parut honteux et embarrassé à sa vue et la congédia rapidement; mais si courte qu'eût été l'apparition de la jeune fille, j'avais eu le temps de voir comme son visage était pâle et ses beaux yeux d'enfant troublés, rouges et battus.

Après cette visite les fournisseurs affluèrent au couvent, et la couturière à la mode apporta une riche toilette de mariée.

Tous ces préparatifs disaient clairement que le mariage allait avoir lieu dans un bref délai. Les parents revinrent plusieurs fois, mais je ne vis ma pensionnaire ni au parloir ni sur la porte. La tante entrait dans l'intérieur du couvent, entrée qui n'était accordée que dans certaines circonstances graves. Les messieurs attendaient son retour au parloir.

Un matin, en me réveillant, je fus péniblement impressionnée en entendant des chants funèbres. Je me levai en hâte, et j'arrivai à la fenêtre juste à temps pour voir sortir par la grande porte du couvent un léger cercueil. Toutes les pensionnaires, vêtues de blanc, le suivaient. Anxieusement, je cherchais sous chaque voile à reconnaître leurs traits... Je ne la vis point. Et j'aperçus l'oncle un peu ému, le fiancé qui s'efforçait de montrer de la douleur, et le jeune cousin sanglotant sans contrainte, à quelques pas du cercueil.



Portrait du statuaire Cabet.

J'éprouvai d'abord un affreux serrement de cœur, et puis comme un grand soulagement de la voir échapper au marché conclu par sa famille.

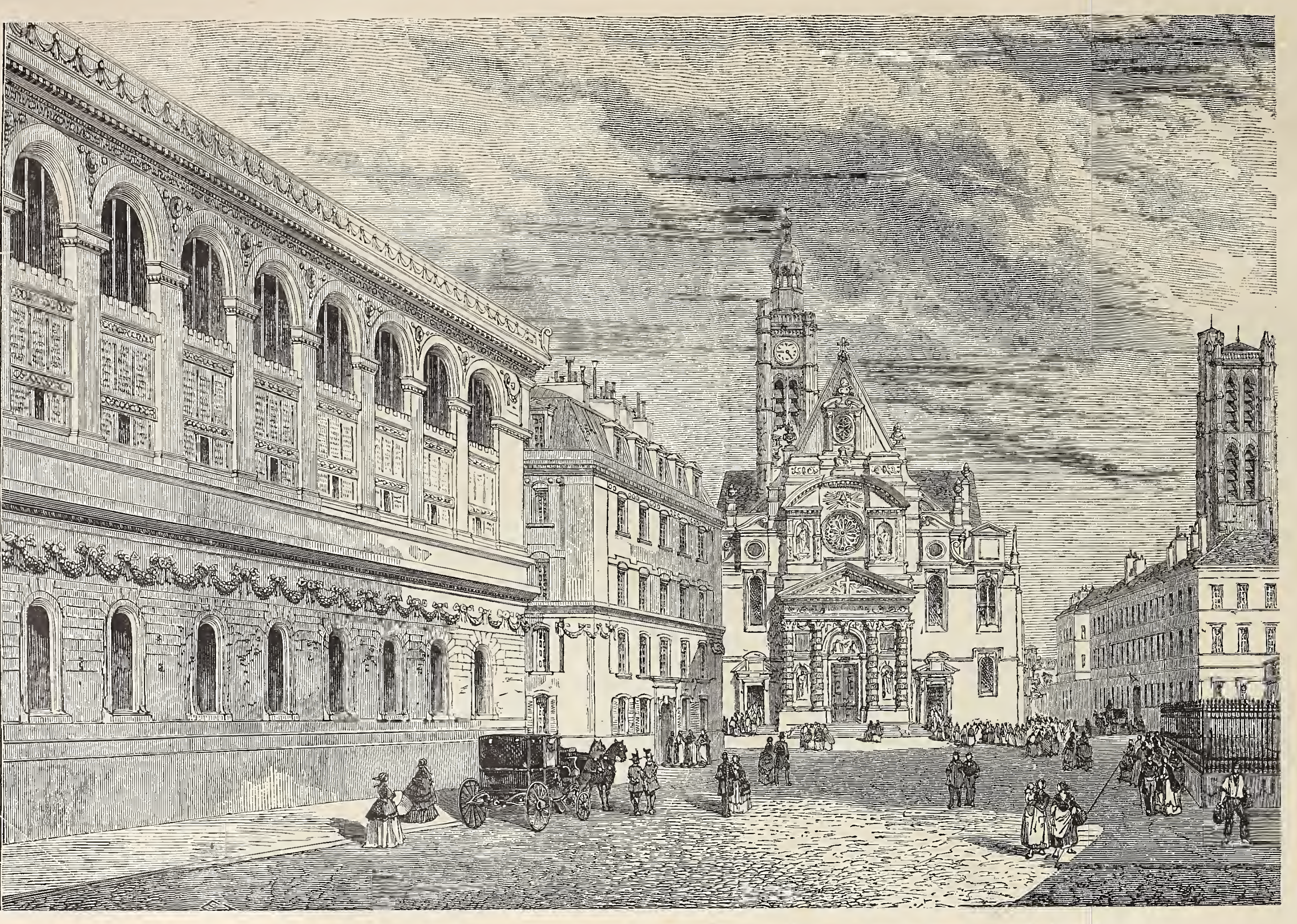
Je suivis des yeux le convoi jusqu'au bout de la rue, et puis j'allai m'accouder à ma fenêtre sur la campagne.

Bientôt, entre les haies verdoyantes du chemin montueux qui conduit au cimetière, je distinguai les voiles blancs des pensionnaires, et j'accompagnai ainsi du regard, jusqu'à sa dernière demeure, ma pauvre petite amie.

J'ignore encore son nom, car je n'ai jamais eu le courage d'aller l'apprendre sur son tombeau. Pour moi, c'est toujours « ma pensionnaire. »

Louise Mussat.

L'imprimeur-gérant : A. Pougin, 13, quai Voltaire. Paris.



Paris nouveau. — La place du Panthéon. — Bibliothèque Sainte-Geneviève. — Saint-Etienne-du-Mont. — La tour de Clovis. — Grille du Panthéon.

INSTRUCTION PUBLIQUE

—

LA BIBLIOTHÈQUE DE SAINTE-GENEVIÈVE

Dans la foule des étrangers et des provinciaux qui, pour visiter l'Exposition universelle, se rend à Paris de tous les points du globe, combien de personnes ont fréquenté le quartier latin d'autrefois! Rues sales et tortueuses, boutiques sombres et non décorées, maisons vieilles et menaçant ruine, çà et là seulement quelques petites places, quelques éclaircies de terrain libre avoisinant le Panthéon et le Luxembourg, telle était la physionomie de cette partie de la rive gauche, où les habitants de la rive droite daignaient à peine s'aventurer, par crainte de rencontrer des misérables.

Ils étaient jeunes, alors, ceux qui aujourd'hui reviennent blanchis par l'âge. Ils étudiaient dans les lycées, à l'École de droit ou à l'École de médecine, à la Sorbonne ou au Collége de France, et, le soir, ils se pressaient dans les estaminets enfumés, après avoir dévoré à belles dents les durs beafteacks de Flicoteaux « l'aquatique », comme on disait gaiement.

Les plus studieux s'en allaient travailler dans les salles de la bibliothèque Sainte-Geneviève, demander des livres usuels pour la préparation aux examens, et former un public nombreux s'élevant en moyenne à huit cents lecteurs par jour, chauffés et éclairés par l'État pendant neuf heures.

Puis quelques érudits, chercheurs intelligents, consultaient certaines raretés de l'établissement, admiraient des collections fort belles, reconnaissaient qu'il s'y trouvait des merveilles, non ignorées, mais négligées, en profitaient pour perfectionner leurs travaux scientifiques, et déclaraient aux gens compétents que la bibliothèque possédait de véritables richesses. Bien des gens se refusaient à les croire.

Aujourd'hui, tout est changé dans le quartier latin. Les boulevards Saint-Germain et Saint-Michel y font circuler l'air, lui donnent un peu de verdure. Les abords du Luxembourg et du Panthéon sont des centres animés, ornés de maisons superbes. La rue de Médicis a des horizons gracieux, et la rue Soufflot, tout nouvellement reconstruite, laisse apercevoir de loin la majestueuse façade du Panthéon. Le progrès a passé par là.

Il en résulte que les relations entre la rive droite et la rive gauche de la Seine sont très-faciles et très-fréquentes. Le temps n'est plus où un rentier de la Chaussée-d'Antin « devait faire son testament avant de partir pour l'Odéon, » ainsi que le prétendait un spirituel écrivain de la Restauration. Personne ne méconnaît les mérites du Paris méridional, séjour de tant d'érudits, de penseurs et d'artistes. Si l'on y sent moins de fièvre commerciale, si l'on y voit moins d'exagérations luxueuses qu'au nord, en revanche on y goûte plus de repos et plus de recueillement. La montagne Sainte-Geneviève est, de temps immémorial, le pays des études et des écoliers, depuis le règne de la scolastique jusqu'à l'époque d'Ampère et d'Arago.

Lorsque, sortant du jardin du Luxembourg, le touriste se dirige vers le Panthéon, il s'engage dans la rue Soufflot, en admire les habitations monumentales, les gais cafés, les librairies, parmi lesquelles se distinguent celles de Delagrave et de Pédone-Lauriel; il débouche sur la place du Panthéon en ayant à sa droite la mairie du cinquième arrondissement, à sa gauche l'Ecole de droit, celle-ci imitée de celle-là sous le rapport de l'architecture. Son regard plonge dans un prolongement de la place, en apercevant tout ensemble le collége Sainte-Barbe, la bibliothèque Sainte-Geneviève, l'église Saint-Etienne-du-Mont, dont le portail est surtout remarquable par sa frise et ses bas-reliefs, et enfin la tour légendaire de Clovis, très-artistement restaurée.

A l'occasion de l'Exposition universelle de 1878, et sur l'initiative intelligente de M. le baron de Watteville, directeur des sciences et des lettres, la bibliothèque Sainte-Geneviève fait une exposition particulière qui ne manquera pas d'attirer nombre de visiteurs. Elle montre au public ses principaux trésors, ses plus beaux manuscrits, ses plus importantes estampes, ses livres les plus rares ou les plus magnifiquement reliés, ses objets d'art et de curiosité. Elle se manifeste, pour ainsi dire, après avoir longtemps mené une existence trop modeste; elle prend son rang honorable parmi les dépôts bibliographiques de la capitale; elle exhibe aux regards du public les choses qu'il fallait chercher auparavant, d'après les indications de quelques connaisseurs, dans les rayons de ses vastes galeries.

Suivez-moi un instant au milieu de ces richesses, et vous vous convaincrez de l'importance d'un établissement dont la construction est nouvelle, spéciale et commode pour des collections de livres.

Dans le petit vestibule, on remarque, outre la Sélénographie, ou carte de la lune, dessinée par Ph. de Lahire, le buste du cardinal de La Rochefoucauld, fondateur de la bibliothèque; celui du génovéfain Pingré, le célèbre astronome et cométographe, et celui de César Le Tellier, marquis de Courtanvaux, que l'Académie des sciences, en 1767, chargea d'éprouver, avec le concours de Messier et de Pingré, les montres marines perfectionnées à cette époque. Courtanvaux fit aussitôt construire à ses frais une corvette très-légère, tirant très-peu d'eau et pouvant se prêter aisément aux relâches nécessaires pour les épreuves.

Près du buste de Courtanvaux, en effet, vous voyez le modèle de cette corvette gréée, armée, soigneusement aménagée. Construite au Havre, en 1766, elle était ornée de sculptures faites sur les dessins de Bridan, avec des peintures de Huet. A côté sont deux autres modèles de navires, très-petits, mais curieux.

Il convenait de placer dans ce lieu le Plan manuscrit de l'abbaye royale de Sainte-Geneviève de Paris, avec son église, ses bâtiments, jardins, terrasses, cours, « et tout le terrain qui compose l'enclos de cette abbaye. » Sa date est 1703, dix-sept ans avant que le duc Louis III d'Orléans devînt le commensal des habitants de l'abbaye. De l'autre côté se trouvent une ancienne carte manuscrite de la Suède et de la Norwége et une peinture indienne sur tissu de coton, bien authentique.

Dans la salle d'entrée, on a exposé une collection de portraits-pastels des rois de France, depuis saint Louis jusques et y compris Louis XIV, ainsi que de nombreux portraits gravés par Nanteuil, Edelinck, Drevet, etc., magnifiques épreuves de divers états. Le buste en bronze de Louis III d'Orléans, par Cressent; les bustes en marbre de Maurice et de Michel Le Tellier, par Coysevox; les bustes en plâtre de Colbert et du Régent; enfin un buste antique, en marbre, sont disposés symétriquement le long des parois de la salle, au milieu de laquelle est une belle armoire de chêne dont le dessus, en stuc, porte la signature de P. Bailly, et qui a appartenu à l'abbesse de Chelles, seconde fille du Régent.

Les portraits d'une négresse en costume de religieuse (religieuse de Moret, selon la légende); de Marie Stuart, suivant les Guides anglais et lady Morgan; de Claude du Molinet, bibliothécaire de l'abbaye de Sainte-Geneviève

dans la seconde moitié du dix-septième siècle, appartiennent à la même salle, que décorent en outre trois panoplies dont les principaux objets sont des boucliers, des flèches, des armes de toutes sortes provenant de l'Asie et du Nouveau Monde, de tous les points du globe.

Devant chaque fenêtre, on a exposé dans une vitrine les plus belles reliures de la bibliothèque. Les livres de Grolier et Maïoli y sont en nombre respectable, ainsi que les œuvres les plus charmantes des relieurs du dix-septième et du dix-huitième siècle. Padeloup y figure avec un petit chef-d'œuvre.

Les travées qui conduisent à la salle d'étude offrent aux regards trois bustes antiques en marbre dans le haut, et, dans le bas, ceux de l'architecte Robert de Cotte, de l'architecte Jules-Hardouin Mansart, deux très-remarquables marbres de Coyzevox; plus celui d'Antoine Arnauld, le célèbre janséniste. Ce marbre est certainement un des plus vivants qu'ait sculptés Girardon, l'auteur du tombeau de Richelieu, à la Sorbonne.

Des cadres renfermant de bonnes gravures et des bustes parmi lesquels il faut surtout signaler celui de Soufflot, marbre, par Merfieux, ceux de Daunou, terre cuite, et de Le Chevalier, ancien directeur de la bibliothèque, marbre, tous deux par David d'Angers, sont accompagnés d'un médaillon sorti de la manufacture de Sèvres et représentant Pierre Lallemant, un des génovéfains les plus distingués, chancelier de l'Université en 1662.

Plusieurs vitrines contiennent des manuscrits splendides, notamment une *Cité de Dieu*, où abondent les admirables enluminures. On s'aperçoit bien vite que la bibliothèque est riche sous ce rapport, et l'on se rend dans la galerie du Planétaire, ainsi dénommée parce que, au centre, resplendit une fort belle horloge planétaire construite par Oronce Finée sous le règne de Henri II. Là encore des bustes, des portraits gravés, des surmoulages provenant de la collection Guénebaud, et des vitrines pleines de manuscrits français ou étrangers. Dans quatre armoires de chêne sont rangées des collections de livres à gravures et d'ouvrages du plus grand format. La salle du Planétaire vient seulement d'être ouverte au public à l'occasion de l'Exposition universelle, et elle demeurera comme un souvenir de cette époque, en complétant les galeries de la bibliothèque Sainte-Geneviève.

Loin de moi la prétention d'avoir pu énumérer tous les joyaux de cet établissement. Au premier étage, une immense salle d'étude, dans laquelle on arrive par un escalier monumental où se détache le buste en marbre de Géring, imprimeur parisien, présente un aspect saisissant. L'affluence des lecteurs qui, matin et soir, la fréquentent, prouve l'utilité toute particulière de la bibliothèque Sainte-Geneviève pour la jeunesse des Écoles, comme la salle des manuscrits, livres rares et estampes, montre sa valeur pour les savants et les artistes.

En terminant, je dois rappeler que la bibliothèque Sainte-Geneviève, enrichie au commencement du dix-huitième siècle par le magnifique don de l'archevêque Letellier, possède de plus deux collections très-considérables léguées par MM. de La Rochette et Guénebaud. La première est une bibliothèque scandinave, unique assurément en France; la seconde se compose de recueils d'estampes, de gravures, de lithographies, de dessins même, où foisonnent les documents les plus intéressants, principalement en ce qui concerne la topographie de notre pays et des nations étrangères, ainsi que l'iconographie sacrée.

Telle est, en quelques mots, la description d'une bibliothèque dont on reconnait chaque jour davantage l'importance et l'utilité, et qui figure au premier rang parmi les établissements scientifiques de la France.

Aug. Challamel.

EXPOSITION UNIVERSELLE

UN MONUMENT INTERNATIONAL

Chaque année, le 4 juillet, l'Amérique célèbre l'heureux anniversaire de son indépendance.

Dès 1772, une question de douane avait irrité la race impatiente des « Yankees. » La guerre éclata en 1776, entre la métropole et les treize provinces qui composaient alors toute la colonie. La France aida les rebelles, et ses flottes, plus d'une fois, dispersèrent les vaisseaux anglais. Faut-il rappeler la part glorieuse que prirent à cette lutte les compagnons de Lafayette et de Rochambeau?

Depuis le jour où la nouvelle du combat de Bunkershill franchit l'Océan, toutes les sympathies de la France étaient acquises aux *insurgents*. Les Parisiens de la fin du dix-huitième siècle, si légers, si frivoles, s'intéressèrent ardemment à la résistance acharnée des colonies anglaises contre la mère patrie.

Alors, un poëte, qui avait toujours passé pour « un « de ces plaisants dont on colportait les farces sous le « manteau, » écrivait aux *Bostoniens* :

Vous auriez le front d'être libres
A la barbe du monde entier!
L'Europe demande vengeance.
Armez-vous, héros d'Albion;
Rome ressuscite à Boston,
Étouffez-la dans son enfance!
Dans ses derniers retranchements
Forcez la liberté tremblante,
Qui, toujours plus intéressante,
Se ferait de nouveaux amants.
Qu'elle expire. et que son nom même,
Presque ignoré chez nos neveux,
Ne soit plus qu'un mot à leurs yeux
Et son existence un problème!

Franklin était populaire à Paris, même avant son arrivée en France. « On avait déjà des Franklin sur toutes « les cheminées, » disent les mémoires du temps. En 1777, les Parisiens eurent pour le « docteur américain » autant d'enthousiasme peut-être que pour Voltaire. « Dans les « sociétés, dans les bals, toutes les jeunes et jolies dames « allaient successivement lui rendre hommage et l'embrasser, malgré ses lunettes qu'il porte toujours sur le « nez, » disent les *Mémoires secrets*.

Ce fut bien un autre engouement pour les *insurgents* les *Bostoniens*, les *héros de l'indépendance*, quand on apprit en France les exploits de Lafayette. L'Union franco-américaine était fondée, tandis que l'Allemagne fournissait aux armées anglaises des milliers de mercenaires.

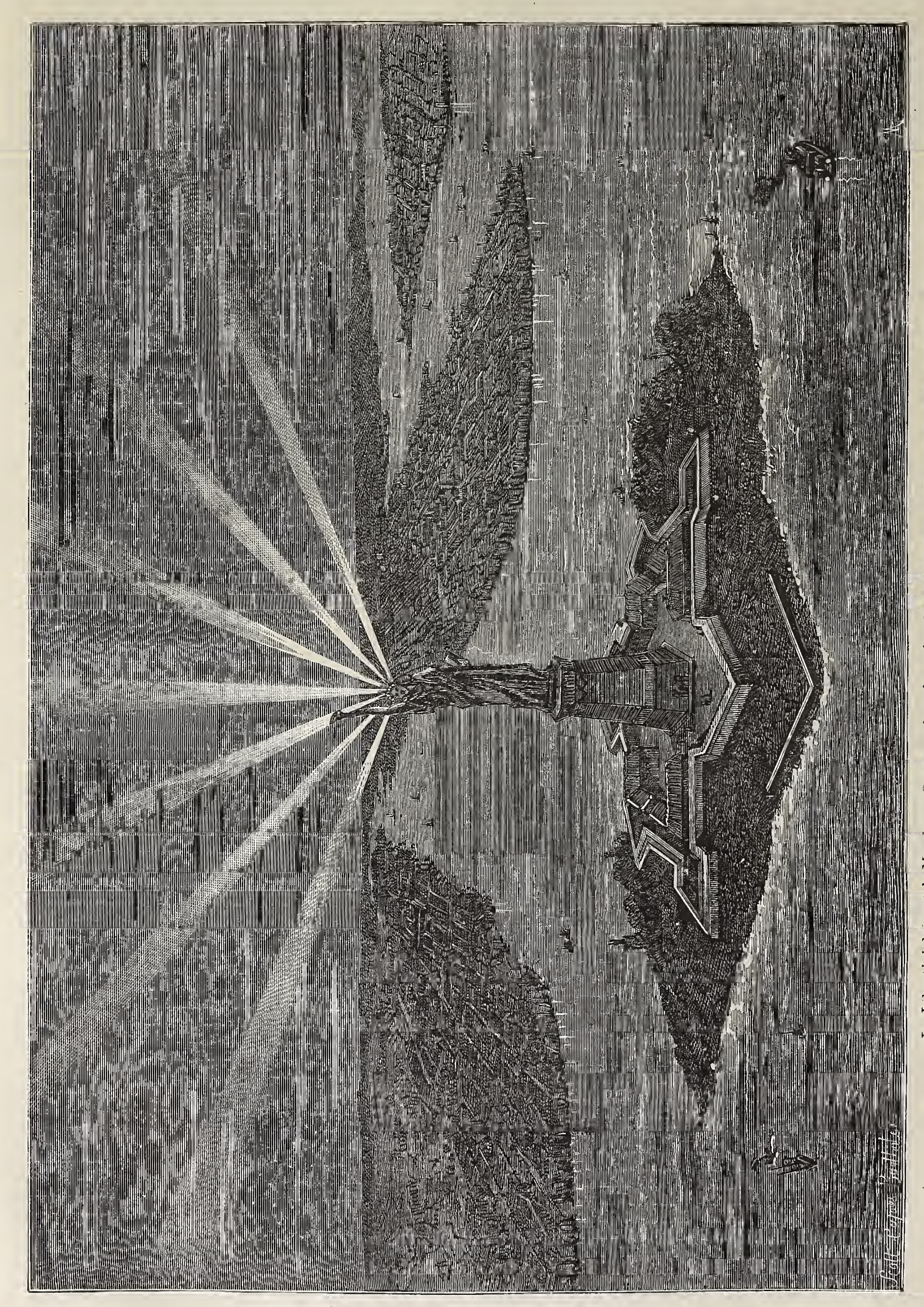
Il y a deux ans, un comité spécial, à la tête duquel figuraient M. Washburne, M. le marquis de Noailles, M. le marquis de Rochambeau, M. Am. Bartholdi, MM. Laboulaye, Henri-Martin, Dietz-Monin, Oscar de Lafayette, etc., adressait un chaleureux appel à la population française, et une souscription s'ouvrait à Paris *pour l'érection d'un monument commémoratif du centième anniversaire de l'indépendance des États-Unis*.

« L'Amérique, disait le comité, va célébrer le centième anniversaire de son indépendance. Cette date marque une époque dans l'histoire de l'humanité : au Nouveau Monde, elle rappelle son œuvre, la fondation de la grande République; à la France, une des pages qui font le plus d'honneur à son histoire.

« De concert avec nos amis des États Unis, nous pensons

que c'est une occasion solennelle d'associer la France et l'Amérique dans une commune manifestation. Malgré la distance des temps, les États-Unis aiment à se rappeler une ancienne fraternité d'armes; toujours on honore chez eux le nom de la France. Le grand événement que l'on doit fêter le 4 juillet 1876 nous permet de célébrer avec nos frères d'Amérique la vieille et forte amitié qui unit longtemps les deux peuples.

« Le Nouveau Monde s'apprête à donner à cette fête une splendeur extraordinaire; des amis des États-Unis ont pensé que le génie de la France devait s'y montrer sous une forme éclatante. Un artiste français a traduit cette pensée dans un projet digne de son but et qui a réuni tous les suffrages; il s'est mis d'accord avec nos amis d'Amérique et a préparé tous les moyens d'exécution.



La Liberté éclairant le Monde. — Statue colossale, exécutée par M. Bartholdi, pour la rade de New-York.

« Il s'agit d'élever, en souvenir du glorieux anniversaire, un monument exceptionnel. Au milieu de la rade de New-York, sur un îlot qui appartient à l'Union des Etats, en face de Long-Island, où fut versé le premier sang pour l'indépendance, se dresserait une statue colossale, se dessinant sur l'espace, encadrée à l'horizon par les grandes cités de New-York, Jersey-City et Brooklyn. Au seuil de ce vaste continent, plein d'une vie nouvelle, où arrivent tous les navires de l'univers, elle surgira du sein des flots et représentera : *la Liberté éclairant e Monde*. » La nuit, une auréole lumineuse, partant de son front, rayonnera au loin sur la mer immense.

« Ce monument sera exécuté en commun par les deux peuples, associés dans cette œuvre fraternelle, comme ils le furent jadis pour fonder l'indépendance. Nous ferons hommage de la statue à nos amis d'Amérique : ils se joindront à nous pour subvenir aux frais de l'exécution et de l'érection du monument qui servira de piédestal.

« Nous affirmerons ainsi, par un souvenir impérissable, l'amitié que le sang versé par nos pères avait scellée jadis entre les deux nations. »

La tête de la « statue commémorative de l'Indépendance des États-Unis » est exposée dans la grande avenue qui conduit au palais du Champ-de-Mars. Le 30 juin, après l'inauguration de la « République » de Clésinger, une manifestation toute spontanée se produisit devant l'œuvre de Bartholdi ; la musique de la garde républicaine joua l'air national des États-Unis, et des hurrahs chaleureux affirmèrent une fois de plus les sympathies franco-américaines.



Portrait de la reine de Mohéli.

Depuis lors, plus de 50,000 visiteurs s'arrêtent chaque jour devant ce buste magistral pour en admirer les colossales proportions. Une réduction de la statue est placée tout auprès et permet de se rendre compte des dimensions du monument.

La hauteur du soubassement sur lequel s'élèvera la statue sera de 25 mètres. Hauteur de la statue, des pieds au sommet de la tête, 34 mètres ; longueur du bras tenant le flambeau, 12 mètres ; ce qui donne une hauteur totale de 71 mètres, c'est-à-dire 23 mètres de plus que la colonne Vendôme, dont la hauteur n'est que de 48 mètres.

La tête exposée en ce moment au Champ-de-Mars est ceinte d'un nimbe rayons dorés et mesure 4 mètres de hauteur.

Ajoutons que le poids du cuivre qui entrera dans l'exécution de la statue sera de 30,000 kilogrammes, et que le fer de l'escalier qui existera à l'intérieur de la statue et de l'armature complète aura un poids total de 70,000 kilogrammes.

Les dimensions du bras droit, qui a déjà figuré à l'Exposition de Philadelphie, sont dans les mêmes proportions. Comme grosseur, il a 2 mètres de diamètre; son avant-bras mesure 6 mètres de longueur, la main 4 mètres 30, l'index 2 mètres de longueur et 50 centimètres de diamètre, l'ongle du pouce 36 centimètres de longueur sur 31 centimètres de largeur.

Enfin, la plate-forme qui existe autour du flambeau a 1 mètre 15 centimètres de largeur et dix personnes pourront y circuler à l'aise. — M.

LES ILES COMORES

LA REINE DE MOHÉLI

Dans l'océan Indien, Bourbon, Maurice, les Seychelles, les Amirantes, les Comores, îles anglaises, françaises ou indépendantes, gravitent, minces satellites, autour de l'énorme Madagascar. Les Comores furent découvertes en 1598 par le navigateur hollandais Cornélius Houtmann. En 1843, la France prit possession de Mayotte, de Nossi-Bé sur la côte nord-ouest de Madagascar, et de quelques îlets voisins.

Hormis Mayotte et Nossi-Bé, possessions françaises, les Comores ne dépendent de personne. Elles se baignent dans les flots septentrionaux du canal de Mozambique, à égale distance de Madagascar et de la côte africaine. Terres volcaniques ayant pour avant-postes des écueils de corail; elles sont peuplées par un mélange d'Arabes, de Saouahili et de Cafres.

L'île de Mohéli ou Mouhilla, occupe la troisième place après Angarifa et Anjouan; les autres ne sont guère que des îlots.

La population des Comores peut être évaluée approximativement à 80,000 âmes. L'islam est la religion la plus répandue; mais les gens du peuple ont su concilier le culte des fétiches avec la fréquentation de la mosquée. On dépeint ces insulaires comme fourbes, lâches, voleurs et cruels. Leur langue est un arabe dégénéré. Leurs principales occupations sont les travaux d'agriculture, la fabrication de tissus, d'armes, de bijoux, etc. Les Comorois sont gouvernés par des « sultans, » parfois des « sultanes, » et l'on peut dire que chaque ville a le sien ou la sienne. Le pouvoir y est, d'ailleurs, sujet à de continuelles fluctuations. Les revenus proviennent des droits perçus sur les navires et de droits d'entrée, ainsi que d'une sorte d'impôt territorial.

Le climat est soumis à des variations régulières, déterminées par le changement des moussons. Le sol est d'une fertilité rare; les cocotiers, les bananiers, les orangers, les ignames, le coton, le riz, le maïs, les patates sucrées y croissent à profusion. La canne à sucre et l'indigo y poussent également et pourraient être avantageusement exploités par le commerce européen, si on les soumettait à une culture suivie.

Mohéli, situé à l'ouest de Madagascar, un peu au-dessous de l'île d'Anjouan et à peu de distance de Mayotte, compte près de 6,000 habitants, parmi lesquels dominent les Sakalaves provenant des émigrations de Madagascar. Les productions du sol sont celles des îles voisines, les goyaviers, les cocotiers, les orangers, les bananiers, les tamarins, etc. Le sol, d'origine volcanique, est inégal, onduleux, coupé de ravins profonds. Au milieu de l'île est une chaîne de montagnes dont plusieurs points sont assez élevés. La superficie totale est de 57,000 hectares. La capitale est Nouma-Choud; c'est là qu'est l'habitation de la reine; un voyageur nous en a envoyé le croquis fait d'après nature.

La reine de Mohéli, dont on annonce la mort, était une jeune femme de race arabe, et sa beauté étrange avait provoqué, il y a quelques années, l'admiration des Parisiens.

En 1861, cette reine d'outre-mer avait vu son autorité méconnue et sa liberté même menacée par ses ministres. Elle porta plainte au commandant de Nossi-Bé, de Sainte-Marie et de Mayotte, en réclamant leur protection contre le cabinet rebelle. Ces plaintes parvinrent à l'administration de l'île de la Réunion, d'où le commandant de la station française envoya immédiatement un officier de marine sur une frégate « avec mission de faire restituer à la reine de Mohéli l'intégrité de son pouvoir. » Le capitaine d'une frégate anglaise mouillée dans ces parages demanda des explications; l'officier français répondit que jamais la France n'avait renoncé à ses droits sur Madagascar. Le capitaine se retira sans insister davantage, et, malgré 2,000 Malgaches rangés en bataille, les trois usurpateurs furent arrêtés et conduits à la Réunion. La jeune reine reprit ses droits. Quelques années plus tard, en vertu d'une convention passée entre le Gouvernement français et la reine de Mohéli, la France acceptait le protectorat de cette île.

Les conditions de ce protectorat, loyalement exécutées de notre côté, ne le furent pas toujours par l'auguste défunte, et, il y a dix ans, un navire de guerre français avait dû lancer quelques boulets dans la capitale pour rappeler les indigènes au respect de la foi promise. — M.

LES TROIS BŒUFS

ÉTUDE DE MŒURS ARABES

Merzoug-ben-Mahi et Ahmed-ben-el-Miloud sont deux vieux compagnons d'armes. Jadis ils ont beaucoup guerroyé, non contre l'ennemi, mais contre le bien d'autrui, opérant des razzias nocturnes, détroussant les voyageurs sur les grands chemins.

L'âge a interrompu leurs exploits; ils ont pris leurs invalides dans la tribu des Oulhaça.

Merzoug n'a pas d'enfants; il vit avec sa femme, Halima, dans un douar éparpillé sur le flanc d'une colline.

Miloud, plus heureux, est père de cinq garçons, sa joie, son orgueil. Mohammed, Ali, Bouzian, El Bachir, Abdallah sont de robustes gaillards; ils ont hérité de l'esprit de rapine de leur père, et ce sera le plus clair de leur héritage. Cette vertueuse famille habite un autre douar, sur une colline séparée de la première par la Tafna.

Chacun des deux amis voit, de sa tente, celle de son ancien compagnon. Un gué leur permet de se visiter facilement.

Un soir, Merzoug, qui n'aime guère le travail, — c'est son moindre défaut, — se résigne à moissonner de ses mains le champ de blé qu'il a ensemencé dans la vallée.

Ses trois bœufs : un noir, le plus beau du pays, — un rouge, un jaune, errent auprès de lui.

A l'heure du mogreub, il descend au gué pour y faire ses ablutions et sa prière.

El Miloud aperçoit, de son aire, les bœufs livrés à eux-mêmes dans le chaume. Il se tourne vers Mohammed, l'aîné de ses fils; il lui dit :

— N'est-ce pas Merzoug, là-bas?

— Oui, père, c'est bien lui.

— Eh bien, cours, traverse la rivière par le haut, empare-toi du bœuf noir et me l'amène ici.

— Comment le pourrai-je sans être découvert? — objecte Mohammed; — le soleil n'est pas couché.

— Fils de femme, je t'ordonne de m'obéir sans délai. En plein jour, tu n'éveilleras aucun soupçon.

Le fils se soumet à la volonté paternelle; il rampe comme un serpent à travers les lentisques et les genêts épineux. En un clin d'œil il a gagné le champ à demi moissonné. Un instant plus tard, le bœuf noir est caché dans le gourbi, derrière la tente de Miloud.

La nuit commence à envahir la vallée profonde, Merzoug a terminé sa prière. Il quitte la rivière; il se dispose à monter à son douar. Malheur! il manque une bête, la plus belle, à son troupeau! Il regarde autour de lui; il fouille les buissons. Ses yeux voudraient percer l'obscurité, mais c'est en vain!

Miloud observe avec intérêt ces allées et ces venues.

— Vois, Mohammed, vois ce pauvre Merzoug cherchant et appelant. Ah! il y renonce; le voilà qui rentre chez lui.

Et, s'adressant à Bouzian :

— Apprête tes couteaux, mon fils, ils auront bientôt de la besogne.

Merzoug a regagné sa tente. Halima vient à sa rencontre; elle jette un cri.

— Où donc est le bœuf noir?

— Hélas! je l'ignore. Je n'y comprends rien; c'est à croire que la terre l'a englouti! A peine ai-je pris le temps de faire mes ablutions; lorsque je suis remonté sur la berge, l'animal avait disparu. On me l'a volé, mais qui? Je ne tarderai pas à le savoir, car je vais me mettre immédiatement en quête.

Sa femme lui donne son burnous noir, en poil de chameau, son bâton de chêne et quinze douros qu'elle tire du coffre en bois peint.

Il se dirige vers la tente d'El Miloud. Celui-ci s'attend à cette visite. Il a déjà dit à son fils Abdallah :

— Demande à ta mère un linge blanc; tu en couvriras le dos du bœuf. Grâce à l'obscurité, l'animal paraîtra noir et blanc; ainsi le compère ne le pourra reconnaître.

Abdallah exécute l'ordre reçu et se rassied près de ses frères.

Voici Merzoug! El Miloud se lève, et les deux amis s'embrassent tendrement.

— Que Dieu — dit le nouvel arrivant — rende fortunée ta soirée.

— Sois le bienvenu, ô Merzoug!

— Comment se portent ceux qui t'aident, ô Miloud?

— Bien, très-bien.

— Tant mieux. Quand tu es bien, je suis bien.

— Pourquoi, compère, es-tu en marche à cette heure avancée?

— Ah! soupire Merzoug, je suis tout étourdi du malheur qui me frappe.

— Confie-le-moi, afin que je m'associe à ta peine.

— On m'a volé mon bœuf noir! en plein jour, à cent pas de moi, tandis que je faisais ma prière! C'est à croire que la terre l'a avalé, car je n'ai connu que deux hommes capables d'une pareille audace.

— Toi, dit Miloud en souriant.

— Et toi, compère.

— Oh! tu étais plus habile que moi. Te souviens-tu de ce juif que tu as... soulagé de sa pacotille, au marché d'Aïn-Temouchent?

Les yeux de Merzoug étincellent; ses narines se dilatent : ainsi le vieux cheval hennit à l'odeur de la poudre.

— Oui, dit-il, je m'en souviens; mais ce n'est rien au prix de tes propres exploits. Te rappelles-tu l'aventure du cadhi?

— Merzoug!

— Pas de modestie, mon ami. Tu as été admirable. Le pauvre cadhi! il n'a jamais compris la disparition de sa mule grise.

C'est le tour de Miloud de s'enorgueillir et de dresser la tête comme un coq de combat. Ses fils écoutent, muets d'admiration, ces glorieux récits.

Mais déjà le rire s'est éteint sur les lèvres de Merzoug. De violents soupirs gonflent sa poitrine.

— Console-toi, compère, lui dit Miloud, d'un air compatissant, ton bœuf se sera mêlé au troupeau d'un autre douar; les bergers te le ramèneront.

— Non, il est perdu pour moi, j'en ai le pressentiment. Cependant j'ai emporté quinze douros pour la bechara (1).

— Place ta confiance en Dieu, non dans les hommes. Dieu t'accordera le triomphe. Mais viens, Merzoug, que je te montre le butin que les jeunes gens ont fait sur les Beni-Amër.

Merzoug s'avance vers le gourbi, et, par une ouverture, il entrevoit, autant que l'obscurité le lui permet, un bœuf blanc et noir. Et, du plus profond de son âme, il complimente les jeunes gens. Les Oulhaça ne sont-ils pas les ennemis nés des Beni-Amër?

Mais il songe à continuer sa route. Miloud s'y oppose affectueusement. Par trois fois il prend le nom de Dieu à témoin; il jure qu'il ne le laissera partir qu'après le repas du soir. Il fait à ses fils un signe que ceux-ci comprennent aussitôt. Ils abattent, dépouillent, découpent le bœuf, et, dans une immense marmite, ils en jettent un énorme morceau. Le bois fume, petille, s'enflamme, flamboie; les femmes activent le feu et surveillent la cuisson. Les hommes sont réunis autour de Merzoug, qui leur raconte l'histoire de la mule grise du cadhi. Miloud, le héros de l'aventure, les yeux baissés, semble rêver; mais son oreille boit avec délices les paroles du narrateur. Les jeunes gens, émerveillés, s'entre-regardent à la dérobée. Eh! le vieux Merzoug ne connaît pas, ne connaîtra jamais le dernier, le meilleur tour de son ami Miloud.

Enfin, tout est prêt. Deux hommes apportent l'immense marmite. Ils la vident, viande et bouillon, dans le large plat en bois de peuplier; ils trempent du pain d'orge nouvelle dans le liquide qui embaume... Et personne ne parle plus, sauf Merzoug, cependant, qui, entre deux bouchées, s'écrie :

— La délicieuse viande! Comme elle est grasse et tendre! Voilà une tente bien habitée! Bien, mes enfants, très-bien! Vous êtes les fils de votre père. Quel repas! Mon bœuf noir lui-même ne serait pas plus savoureux!

Il ne s'imagine pas si bien dire.

C'est plaisir de le voir ouvrir et fermer ses mâchoires, encore solides comme à vingt ans. Pour la première fois

(1) *Bechara*, prime offerte à celui qui s'engage à faire retrouver un objet volé. *Bacheur*, celui qui touche cette prime.

peut-être, — à son insu! — elles ne fonctionnent pas aux dépens d'autrui. Et encore! Quand il gourmandait son bœuf noir, récalcitrant à la charrue, il l'appelait : « Juif,



Habitation de la reine de Mohéli.

fils de juif! » Cette injure, qui, dans la bouche de tout autre, n'eût attiré l'attention de personne, faisait sourire ses voisins. « Ecoutez, disaient-ils, écoutez Miloud lui reprocher son origine. La pauvre bête! si elle pouvait parler! »

Il n'est si gros mangeurs qui ne se quittent.

Au dernier morceau Merzoug songe à la retraite.

— Il est trop tard maintenant pour commencer mes recherches. Je retourne chez moi. Demain matin je me mettrai en route. Ah! si je réussis dans mon entreprise, ma joie sera parfaite.

Miloud lui donne l'assurance que ses investigations seront couronnées de succès.

— Dieu entende tes souhaits. Adieu; je pars et je vous laisse mon cœur.

— La paix soit avec toi!



Types arabes (tribu des Oulhaça).

El Miloud exige qu'il emporte un quartier de cette viande exquise.

Sur l'ordre de son père, el Bachir en accroche un morceau au bâton de Merzoug. Celui-ci souhaite encore une heureuse nuit à la tente et s'en va son fardeau sur l'épaule.

— Bon voyage! — lui crie une dernière fois son ami.

(A continuer.) El hadj Mansour.

CURIOSITÉS ÉTYMOLOGIQUES

Quelque familier que puisse être le mot *pacha*, il y a peu de personnes, — même parmi les érudits proprement dits, — qui en connaissent l'origine.

Le mot *pacha* est composé des deux mots persans *pa* et *shah*, qui signifient « les pieds du Shah, » et rappellent que Cyrus donnait aux différentes classes de ses officiers d'État les noms de « pieds, mains, yeux, oreilles et langues; » de manière que les magistrats préposés aux affaires de l'intérieur étaient appelés « les yeux »; les agents de la police secrète, « les oreilles »; les percepteurs des impôts, « les mains »; les guerriers, « les pieds »; et les juges, « les langues de la justice. »

C'est à cette haute antiquité que remonte — d'après un vénérable parchemin, — le titre actuel des pachas turcs.

L'imprimeur-gérant : A. Pougin, 13, quai Voltaire. Paris.



Mademoiselle Thérèse Quod.

LES DEUX FIANCÉS DE THÉRÈSE

NOUVELLE

— Monsieur Fétilleux! cria de son cabinet Me Quod, le notaire des Hautes-Rivières, monsieur Fétilleux! avez-vous enfin terminé la grosse d'obligation, créance des héritiers Sanglerat? Il y a deux jours que vous avez la minute entre les mains.

— Dans quelques instants je vous la remets, répondit Fétilleux, maître et seul clerc, en baissant vivement la tête sur son pupitre et en faisant grincer sa plume, par un large paraphe, sur le papier au timbre de la justice.

— Où en êtes-vous? demanda Me Quod.

— *Mandons et ordonnons....*

— Très-bien; dépêchez-vous, Fétilleux.

Alors le clerc, qui n'avait pas écrit un mot, commença gravement, sans se presser, d'un magistral trait de plume :

« *Napoléon, par la grâce de Dieu et la volonté nationale, empereur des Français, à tous, présents et à venir, salut.* »

Arrivé là, M. Fétilleux s'arrêta, pencha la tête entre ses mains et songea, suivant du regard la fille de son patron qui se promenait dans le clos.

L'étude de Me Quod était située au rez-de-chaussée et éclairée par deux fenêtres donnant sur le jardin. Le pupitre de Fétilleux était appuyé à l'une des fenêtres, et, de sa chaise, sans se déranger, le clerc pouvait voir aisément ce qui se passait, aussi bien dans l'ombre épaisse de la charmille qui s'alignait droit devant ses yeux que derrière les massifs d'acacias et de faux ébéniers au-dessus desquels émergeaient les imposantes têtes de deux noyers. Or, Mlle Thérèse Quod, la fille du notaire, une jolie blonde potelée, au teint chaud, aux yeux vifs, venait de quitter un ouvrage de couture auquel elle travaillait sous la charmille et se dirigeait vers les ébéniers. Quand elle parvint au plus grand, qui pliait presque sous des masses de grappes jaunes, elle s'arrêta, se laissa tomber dans l'herbe et fit un bouquet.

Au même moment, une pierre entourée d'un papier et

lancée par-dessus la haie d'aubépines, tomba près d'elle. Elle la prit, dégagea lestement la lettre et la glissa dans son corsage.

M. Fétilleux poussa un soupir profond qui eut un écho dans le cabinet voisin, car Me Quod toussa et remua son fauteuil. Le bruit que fit l'honorable notaire rappela Fétilleux à la réalité. D'un geste mélancolique, après un dernier regard lancé vers Thérèse toujours assise, il trempa sa plume dans l'encre et continua :

« *L'an mil huit cent soixante-cinq, le vingt-deux du* « *mois de mai,*

« *Par-devant Me Quod, notaire à la résidence des Hau-* « *tes-Rivières, canton de Monthermé, arrondissement de* « *Mézières, assisté de M. Pinteux et de M. Serradel...* (Elle « vient encore de recevoir une lettre!) *qui sont les témoins* « *exigés par la loi...* »

Et M. Fétilleux parut très-occupé. Pourtant, chaque fois qu'il avait à porter sa plume vers l'encrier, comme il lui fallait lever la tête et par conséquent se distraire de sa besogne, il jetait du côté de Thérèse un coup d'œil rapide, et, à chaque regard, un gros soupir gonflait sa poitrine et s'échappait de sa gorge avec le bruit d'un coup de vent dans un corridor.

— Fétilleux, où en êtes-vous? cria Me Quod.

— Je vais vous porter la grosse à signer.

— Très-bien.

M. Fétilleux comptait sans Thérèse. La jeune fille venait de se lever et se dirigeait maintenant vers l'autre extrémité du jardin. Fétilleux, derechef, observa son manége. Quand elle fut auprès de la charmille qui rejoignait la haie en cet endroit, elle s'arrêta, et le clerc, qui avait de bons yeux, distingua une main qui se glissait par-dessus des branchettes de groseillers mal taillés et jetait un billet. Thérèse le ramassa et le fit rejoindre le premier dans son corsage. Puis, pénétrant sous la charmille, elle regagna la maison.

— Eh bien, Fétilleux? interrogea le notaire.

— Voici, voici! cria-t-il.

Et comme la minute était copiée, il attaqua la formule obligatoire :

« *Mandons et ordonnons à tous huissiers sur ce requis* « *de mettre ledit acte à exécution, à nos procureurs généraux* « *et à nos procureurs près les tribunaux de première in-* « *stance d'y tenir la main....* Deux lettres le même jour, « et, sans doute, deux rendez-vous, c'est trop, c'est trop!... « *à tous commandants et officiers de la force publique de* « *prêter main-forte lorsqu'ils en seront légalement requis.*

« *En foi de quoi Me Quod, assisté des témoins susdits, a* « *signé le présent.* »

M. Fétilleux jeta un peu de poudre d'or sur l'encre fraîche et passa dans le cabinet de son patron. Me Quod signa d'abord; puis, par-dessus ses lunettes, jeta le coup d'œil du maître sur le travail de son clerc..... Tout à coup il se leva brusquement de son fauteuil, lequel, poussé par ce mouvement, roula jusqu'au milieu du cabinet.

— Monsieur Fétilleux! monsieur Fétilleux! balbutia-t-il.

Il ne pouvait prononcer les mots, tant la colère l'étouffait. Ses gros yeux, arrondis par l'exaspération, par une indignation immense, roulaient furieux dans l'orbite, et sa bonne figure, d'ordinaire aussi rouge que les pivoines de son jardin, était toute blanche.

— Vous êtes fou! réussit-il à dire, il faut que vous soyez fou! Tenez, lisez, lisez vos sottises!

Fétilleux relut et baissa la tête.... Il ne pouvait nier le flagrant délit de distraction :

« *Elle vient de recevoir une lettre.... Deux lettres le même* « *jour, et, sans doute, deux rendez-vous, c'est trop, c'est* « *trop!* »

Ces réflexions, encadrées dans une grosse d'obligation, créance des héritiers Sanglerat, produisaient un effet bizarre. C'était l'idéal dans le positif, une rêverie d'amoureux perçant au milieu des amoncellements de chiffres, comme une jolie fleur éclose dans la sécheresse d'un terrain aride.

— Vous veillerez ce soir pour recommencer cette grosse, monsieur Fétilleux. Il faut que demain j'envoie la minute à Monthermé, à l'enregistrement. Et que semblables bévues ne vous arrivent plus, car nous serions obligés de nous séparer.

M. Quod prit sa canne et son chapeau et sortit. Avant de fermer la porte :

— Si l'on me demande, vous ferez attendre, dit-il. Je ne serai pas absent plus d'une demi-heure. Je vais aux Forges faire signer une procuration à la petite Fanny Damidiot.

M. Fétilleux se remit à son pupitre et, au lieu de travailler, songea de nouveau, pendant que deux grosses larmes roulaient au coin de ses yeux.

M. Fétilleux avait de trente à trente-cinq ans. Depuis plus de quinze ans il était clerc chez Me Quod. Au village le clerc de notaire est le factotum de son patron, aussi bien son collaborateur que son domestique. Il recopie les actes, quelquefois même les rédige, fait les courses, remplit le rôle d'une bonne en allant approvisionner le ménage chez l'épicier, le marchand de légumes ou le boucher, en bêchant et soignant le jardin, héserbant, ratissant, coupant, échenillant, tondant et greffant. Il conduit tous les jours à l'abreuvoir le cheval du notaire et il est un peu cocher, avec tout cela, quand il n'est pas valet de chambre.

Depuis quinze ans qu'il était clerc à l'étude de Me Quod, Fétilleux s'était rendu nécessaire par son activité, sa prévenance et sa douceur. Pour tout au monde Me Quod n'eût pas voulu se séparer de lui. La menace qu'il lui avait faite de le renvoyer n'était donc qu'une parole échappée pendant un accès d'humeur, et ce n'est pas cette menace qui pouvait faire pleurer Fétilleux.

Il était triste parce qu'il aimait Thérèse.

Elle avait cinq ans lorsqu'il était entré chez le notaire. Il avait vécu auprès d'elle, depuis ce temps-là, toutes les minutes de sa vie; c'est l'histoire de ces affections, toujours la même. Il avait aimé l'enfant vive, mutine, comme s'il en avait été le père; puis elle avait grandi, elle était devenue sérieuse et il s'était longtemps persuadé qu'elle était sa sœur; enfin, quand elle fut jeune fille, il s'aperçut que cette grande douceur qu'il éprouvait à la voir, à l'entendre parler, à caresser ses mains, à prévenir ses volontés, n'était pas autre chose que de l'amour. Dès lors il fut malheureux.

Fétilleux était laid. Toute la poussière des paperasses qu'il tournait et retournait chaque jour entre ses mains semblait s'être incrustée dans les traits de sa figure hâlée, empreinte d'une vieillesse précoce. De longs cheveux noirs, rudes au toucher, tombaient dans son cou, graissant le col de sa redingote. Timide et gauche à l'excès, il était incapable d'une initiative quelconque, incapable de formuler sa pensée sans rougir. La plupart du temps il répondait par monosyllabes aux questions qu'on lui faisait. Toute la tendresse de son âme, toute son intelligence semblaient s'être réfugiées dans ses yeux bleus, un peu pâles, qui formaient un contraste imprévu avec la peau bronzée de sa figure. Ces yeux rayonnaient de bonté et de douceur, et leurs regards, lorsqu'ils se portaient sur Thérèse, semblaient illuminer la laideur de Fétilleux et

jeter sur ses traits irréguliers une poésie faite de dévouement, de sacrifices et de tristesse.

Quant à Thérèse, elle ne pouvait soupçonner cet amour. Elle s'était habituée à considérer Fétilleux comme un jouet ou comme un domestique. Elle ne faisait guère de différence entre lui et sa bonne, la vieille Madeleine Gaudelet.

Lorsque ses souvenirs d'enfance lui revenaient et qu'elle se rappelait ses amusements et ses courses dans le jardin ou dans le pré, elle confondait souvent Fétilleux avec les chiens de son père et quelquefois se demandait :

— Est-ce Tom où bien est-ce Fétilleux qui, en me poursuivant et en me bousculant un jour, m'a fait tomber dans le fossé du Bas-Mortier?

Thérèse, en grandissant, était devenue aussi coquette que Dieu l'avait faite jolie. Les garçons des Hautes-Rivières rêvaient d'elle; mais les chances étaient pour un jeune docteur, Pierre Murisset, nouvellement revenu au village, et pour Joseph Oudiard, le fils d'un riche cultivateur du pays. Au su et au vu de tout le monde, Thérèse avait encouragé ces deux amoureux, recevant leurs lettres, y répondant, se rendant à leurs rendez-vous avec une égale impartialité, avec une régularité scrupuleuse.

Maintenant qu'elle allait être forcée de se déclarer — son père la pressait — Thérèse était perplexe, reculait avant de prendre une décision, hésitait entre Pierre et Joseph.

(A continuer). Jules Mary

L'EXPOSITION A VOL D'OISEAU

—

LE PAVILLON DES EAUX ET FORÊTS

Un des kiosques les plus élégants parmi ceux qui s'élèvent dans le Trocadéro est celui des eaux et forêts. Il est bâti avec différents bois venant de notre sol ; il est destiné à faire connaître les travaux d'une administration peu connue, mais qui remplit une œuvre des plus utiles. Il ne faudrait pas croire que les forêts viennent toutes seules et qu'il n'est pas besoin de s'en occuper ; il faut, au contraire, veiller sans cesse sur elles pour les préserver de leurs ennemis, pour prévenir les maladies qui les menacent.

Le premier ennemi de la forêt, c'est l'homme. Les forêts précèdent les peuples, les déserts les suivent, dit un vieil adage dont l'expérience a prouvé la vérité. On coupe le bois pour bâtir des maisons, pour construire des navires, pour se procurer du combustible, jusqu'au jour où on s'aperçoit qu'il faut économiser des ressources qu'on prodiguait d'une main insouciante. Lorsque la Suisse fit marcher ses premiers chemins de fer, elle chauffa ses locomotives avec du bois, qui n'avait pas l'inconvénient de donner aux voyageurs des figures de charbonniers. La Russie, la Norwége en sont encore à l'âge où il est permis de couper dans les forêts sans compter ; aussi exportent-elles chez nous un bois que nous sommes obligés d'économiser, puisque nous procédons au reboisement de nos montagnes. On peut voir, dans une vitrine du pavillon des eaux et forêts, les diverses opérations qui constituent un reboisement rendu nécessaire par de nombreux sinistres. Dans les pays de montagnes, vienne un orage, et des montagnes déboisées s'élancent les pierres, les graviers, les terres, qui descendent au fond de la vallée et vont tout dévaster sur leur passage. Depuis 1860, quatre-vingt mille hectares ont été reboisés.

Non-seulement il faut reboiser les montagnes d'où les forêts ont disparu, mais encore il faut les faire pousser dans les endroits où elles peuvent exercer une influence salutaire, par exemple sur les dunes qui longent une partie de nos plages. Le vent venant du large emporte le sable dans l'intérieur des terres, en couvre les terres arables et finit par les rendre stériles. Des forêts peuvent seules s'opposer à cet envahissement des sables. Mais ce n'est pas une petite difficulté que de faire prendre des arbres sur ce sol ingrat et desséché; on y arrive pourtant, mais parfois après plusieurs tentatives seulement. C'est ce genre de travaux qu'on a exécuté dans les Landes, dans la Sologne, dans le Pas-de-Calais, entre Etaples et Boulogne ; le voyageur qui se rend à Calais peut les voir de la fenêtre du wagon. Ils se trouvent également exposés dans une vitrine.

Les forêts ont leurs maladies ; il leur faut une thérapeutique spéciale et des médecins entendus. Une branche morte, c'est un membre qui a la gangrène. Ne la coupez pas, la gangrène gagne et s'étend dans le reste du corps ; coupez-la, le mal s'arrête et l'arbre reste vivace. Des sections de troncs d'arbre sont là pour montrer que l'arbre se conduit absolument comme le corps humain ; on voit les troncs qui ont été profondément atteints par la gangrène, dont on aperçoit les ravages à travers les fibres. Si, au contraire, l'amputation a été faite à temps, on voit le travail de cicatrisation.

Ce bois, il faut savoir à quelle époque le couper, pour qu'il réponde à l'usage qu'on en veut faire. Dans cette vitrine, voici des cubes de sapin, de même force et de même épaisseur ; seulement l'un pèse presque deux fois autant que l'autre. Pourquoi cela ? c'est que l'un a été coupé sur un sapin qui avait quarante ans, et l'autre sur un sapin qui en avait quatre-vingts. Rien ne peut suppléer à l'action du temps. Comparez nos bois de sapin les plus beaux à ceux qui figurent dans l'exposition norwégienne, et vous trouverez ces derniers bien supérieurs. C'est que, sous ce climat ingrat, ils ont mis deux ou trois siècles à croître ; mais, en revanche, ils ont acquis une force, une solidité que ne possèdent pas les nôtres.

Et la manière de couper le bois, croyez-vous qu'elle soit indifférente? On fait dans la section russe une expérience bien curieuse à cet égard, expérience qui a pour but de prouver que tous les corps sont perméables à l'air. Un bloc de ciment de dix centimètres d'épaisseur est isolé de chaque côté dans un entonnoir de verre; on souffle d'un côté dans un tube en caoutchouc, et l'air va ressortir de l'autre dans un tube aboutissant à un verre d'eau, dont le bouillonnement accuse l'arrivée de l'air. Même expérience à travers un mur de briques de triple épaisseur, et à travers un bloc de bois coupé dans le sens des fibres ; mais si le bois est coupé dans le sens contraire, l'air ne peut plus le traverser.

Ce bois, il faut le surveiller même après sa mort. Regardez le long de ces murs, ces blocs de bois crevassés, rongés, tombant en pourriture ; tout à côté, voici les mêmes presque intacts; ils sortent du même tronc, ils ont passé le même temps enfouis dans la terre, livrés à l'humidité et aux termites ; seulement les uns sont restés à leur état naturel, tandis que les autres ont été injectés avec de la créosote, ce qui les a préservé des ennemis extérieurs. La Compagnie de Lyon se sert de bois injecté pour ses travaux, et elle trouve qu'ils lui font un usage double.

Tels sont les principaux travaux qui occupent l'administration des eaux et forêts ; elle les a exposés dans son

kiosque et dans la salle qui lui est réservée dans le Champ-de Mars, aux produits. On y voit tout ce qui l'intéresse, tout ce qui sert à son enseignement, tout ce qui concourt à son œuvre ; on voit, entre autres, dans une vitrine, de vaillants schlitteurs se livrant à leurs pénibles et dangereux travaux au milieu des sapinières. Très-prochainement, notre collaborateur E. Muller fera connaître ces braves gens à nos lecteurs.

Adrien Desprez.

PARIS IL Y A CENT ANS

Autrefois, plus encore qu'aujourd'hui, c'était en descendant ou en remontant la Seine que l'on pouvait prendre une idée générale de la physionomie de Paris, principalement au point de vue pittoresque. Il n'y avait presque pas de quais, et les rives du fleuve présentaient, çà et là, des parties plantées d'arbres formant paysage, contrastant avec l'aspect sombre des vieilles maisons qui les avoisinaient.

Nombre de petites barques sillonnaient la Seine : ici des pêcheurs jetant leurs filets; là des passeurs qui allaient d'une rive à l'autre et qui suppléaient à l'insuffisance des ponts. Aux jours d'inondation, quelles nappes d'eau s'étendaient sur les berges! Aux jours de sécheresse, en certains endroits, on eût pu traverser à pied sec, tant le lit de la rivière était encombré de pierres, d'herbes aquatiques ou de détritus.

Lorsqu'on entrait dans Paris par le côté du Jardin du Roi ou des Plantes, on rencontrait à droite l'île Louviers, qui était appelée autrefois l'Isle-aux-Javeaux, c'est-à-dire île nouvellement formée au milieu de la rivière, par alluvion ou amas de limon et de sable. Il n'y avait là que du bois neuf et de la tourbe; elle était habitée par des marchands de bois. Mais la Ville y avait fait élever, en 1549, un fort, un port et une espèce de havre, afin de donner à Henri II et à Catherine de Médicis le spectacle d'un combat naval et de la prise d'un fort.

A l'angle de l'île Saint-Louis, l'hôtel de Bretonvilliers se faisait remarquer par son magnifique jardin; on suivait un quai jusqu'au pont de la Tournelle, et, par un petit pont de bois, on se rendait à Notre-Dame, dont les hautes tours guidaient le promeneur avide de beautés architecturales. L'île Saint-Louis n'a guère changé; l'île Louviers n'existe plus.



Paris en aval au XVIIIe siècle. — La porte Saint-Bernard. — La Tournelle. — L'île Saint-Louis.

Sur la rive gauche de la Seine, on apercevait le château de la Tournelle, occupant l'espace qui se trouvait entre l'eau et la porte Saint-Bernard. Le château de la Tournelle était une vieille tour carrée bâtie sous Philippe-Auguste pour servir à la défense de la ville de Paris. Elle correspondait avec la tour des Célestins par une grosse chaîne qui traversait la rivière et qui était portée sur des bateaux plats disposés de distance en distance. Saint Vincent de Paul avait obtenu, en 1632, la permission de loger les galériens dans le château de la Tournelle. Ils y étaient détenus jusqu'à leur départ pour Toulon, Brest ou Marseille. La « chaîne des condamnés, » comme on disait, partait deux fois par an, le 25 mai et le 10 septembre.

La porte Saint-Bernard prenait son nom du collége des Bernardins, qui s'élevait dans le voisinage. C'était une sorte d'arc de triomphe, construit en 1674 sur les dessins du fameux architecte François Blondel. Elle présentait deux portiques ou arcades surmontés d'une longue frise, sur laquelle il y avait deux bas-reliefs exécutés par le sculpteur Tuby. L'un de ces bas-reliefs représentait Louis XIV répandant l'abondance sur son peuple; l'autre représentait le grand roi monté sur un vaisseau dont il tenait le gouvernail et qui voguait à pleines voiles. Au-dessus des impostes des piles, six grandes statues, du même Tuby, personnifiaient les Vertus.

Au quai de la Tournelle stationnait le coche royal de Fontainebleau, qui partait tous les jours et mettait douze heures pour remonter la Seine jusqu'à Valvin. Plus de coches aujourd'hui en cet endroit; plus de bateaux à vapeur même, pour effectuer ce voyage; le chemin de fer a tout remplacé.

Beaucoup d'activité commerciale se remarquait sur les différents ports, principalement sur celui où l'on débarquait les vins de toute provenance, à peu près sur l'emplacement de la halle actuelle. Les approvisionnements de Paris se faisaient généralement par eau, et les rives de la Seine étaient couvertes de bois, de charbon, de barriques, de fruits en paniers, de marchandises diverses.

Si l'on remontait la rivière, à partir de Passy et de Grenelle, l'aspect de Paris était plus monumental.

L'œil du voyageur était ébloui. A gauche, la belle terrasse du jardin des Tuileries resplendissait de rideaux de verdure qui encadraient les bâtiments du palais, le long du Louvre, un quai-estacade en bois se prolongeait jusqu'au pont Neuf. A part l'encaissement de la Seine, ainsi que les ponts du Carrousel et des Arts, qui modifient les premiers plans du panorama dont nous admirons chaque jour les beautés, on avait une vue d'ensemble incomparable, presque pareille à celle d'aujourd'hui. Dans le lointain, au nord-est, apparaissait la tour de Saint-Jean-Jacques-la-Boucherie; plus loin encore, le clocher de Saint-Gervais. Au milieu, on voyait les tourelles du Palais de Justice, le clocher de la Sainte-Chapelle, les tours et la flèche de Notre-Dame.

Sur le terre-plein du pont Neuf, il n'y avait aucune plantation d'arbres; mais une statue de Henri IV était remarquable. Aux quatre coins du piédestal de marbre blanc étaient attachés, sur des trophées d'armes antiques, des esclaves en bronze de grandeur naturelle.



Paris en amont au XVIIIe siècle. — Les Tuileries. — Le Louvre. — Le pont Neuf. — L'Institut.

Si l'on regardait à droite, l'horizon était borné par le dôme et le bâtiment des Quatre-Nations. L'hôtel des Monnaies, cette œuvre superbe d'Antoine, ne se voyait qu'au moment où l'on passait sur le quai de Conti pour aller se mêler à la foule encombrant le marché de la volaille, sur le quai des Augustins.

Dans cet endroit de Paris, au quai des Augustins, une foule d'élégants et de coquettes goûtaient le plaisir de la promenade. La belle société s'y donnait rendez-vous, et comme le pont Neuf continuait à attirer les flâneurs à cause de ses marchands, de ses bateleurs et de ses vendeurs d'orviétan, nombre de gens aimaient à longer la Seine, dans l'espace qui s'étend entre la rue Dauphine et

la place Saint-Michel. C'était pour eux un moyen de ne pas se confondre avec le populaire.

Au résumé, soit en amont, soit en aval, Paris semblait charmant. Ce qui le faisait adorer par les provinciaux, c'était surtout son animation, le bruit des carrosses, les cris des petits métiers, la promptitude avec laquelle toutes les nouvelles se répandaient. Sur les quais avaient lieu les promenades quand les grands boulevards n'existaient pas encore. Le canotage de la Seine était à peu près nul : les mariniers seuls y dirigeaient leurs lourdes embarcations, pour porter des ballots d'un quartier à l'autre.

A voir les estampes du temps, on tient pour assuré que la navigation parisienne était plus commerçante qu'agréable. Mais si les rives du fleuve avaient moins de propreté qu'aujourd'hui, on peut croire qu'elles abondaient en recoins pittoresques.

Aug. Challamel.

LES TROIS BŒUFS

ÉTUDE DE MŒURS ARABES

(*Suite.*)

II

A peine Merzoug est-il dehors que Miloud dit rapidement à Bouzian :

— Si tu es mon fils, et un bon fils, cours, devance le compère. Cache-toi dans le grand laurier-rose, sur le bord de la rivière, près du gué. Quand Merzoug passera à portée de ta main, assomme-le-moi proprement. Prends son burnous, son abaya, les quinze douros qui y sont noués; laisse-le-moi nu comme un ver et reviens vite. — Hé! Bouzian, écoute.... N'oublie pas la viande; les morts n'ont plus faim.

Bouzian est le fils de son père, et bon fils. Il part comme une balle de fusil; il marche droit à la rivière; il y arrive un peu avant Merzoug. Il se cache dans le grand laurier-rose, près du gué, et attend.

Le compère chemine à travers les broussailles, songeant à son bœuf noir, au formidable repas qu'on lui a servi, à la mule grise du cadhi, à la fidèle amitié de son cher Miloud. Il se réjouit d'apporter de belles provisions à la vieille Halima; il relève et abaisse son épaule à plusieurs reprises pour soupeser le viande; il en constate avec satisfaction le poids respectable. Il cherche le gué, le trouve, tâtonne du pied les pierres glissantes.... Un coup de bâton le renverse; un second coup lui brise la mâchoire, et l'horrible matraque, maniée avec art, fait pleuvoir la mort sur la tête du vieillard sans défense.

Alors Bouzian se baisse; il s'empare du burnous en poil de chameau, de l'abaya, de l'argent qui y est noué; non, il n'oublie pas la viande. Il tire son homme par les pieds, hors de l'eau, le traîne sur la berge, où il l'abandonne nu comme un ver.

Il jette aux pieds de son père les dépouilles sanglantes. Celui-ci, triomphant dans son fils, s'écrie :

— Voilà des enfants dignes de moi! voilà mon sang! Sois béni, ô Bouzian!

Puis soudain :

— L'as-tu bien assommé, au moins?

— Sois certain, père, qu'il n'en reviendra pas.

Vers trois heures du matin, un moissonneur, au moment de traverser le gué, vit un homme étendu sans vie sur la berge. Il s'approche, il le reconnaît, c'est Merzoug! Il le charge sur ses épaules et le porte jusqu'à son douar. La vieille Halima, recevant le corps de son mari en si piteux état, pousse d'effroyables hurlements, qui mettent les voisins sur pied.

— Mon mari! mon pauvre mari! Que Dieu maudisse le père de celui qui t'a frappé, le chien! Qu'il le maudisse autant de fois que tu as de cheveux sur la tête, ô mon chéri!

El Miloud, de sa tente, entend ce tumulte. Il dit à ses enfants :

— Écoutez les cris que l'on pousse là-bas. Pour sûr, on aura retrouvé le cadavre de Merzoug, on essaye de le rappeler à la vie. Mais Dieu avait compté ses jours!

Et cette digne famille s'applaudit de son dernier exploit. Mais Dieu, dans le ciel, a aussi entendu les pleurs et les lamentations de la veuve, et il a choisi entre ceux qui ont invoqué son nom. Il est irrité, car seul il est le maître de l'heure, et il ne permet pas qu'une main criminelle l'avance contre sa volonté.

Le soleil s'est levé; El Miloud saisit son bâton :

— Vous avez fait et bien fait votre besogne; vous êtes mes fils et je suis content de vous. Mais à mon tour, maintenant.

Et, ce disant, il s'achemine vers le douar de Merzoug.

Quand il est à portée de voix de la tente de son compère, il le hèle :

— Merzoug! Eh! Merzoug!

— Qui appelle Merzoug? — demande Halima. — Ah! c'est toi, Miloud. Entre, et regarde comme on a arrangé mon mari. On l'a assommé près de la rivière, dépouillé et abandonné, demi-mort, sur la terre. C'est un Khammès du caïd qui l'a transporté ici.

— Hélas! ton mari a soupé hier soir chez nous. Je lui avais même donné pour toi une cuisse de bœuf. Si j'avais prévu un pareil malheur, j'aurais chargé deux de mes fils d'accompagner mon vieil ami jusqu'au delà du gué.

El Miloud pénètre dans la tente, et là il voit le malheureux Merzoug couché sur le dos, ne remuant plus que les yeux. Un appareil est posé sur ses mâchoires brisées. Miloud questionne hypocritement ceux qui entourent le blessé :

— A-t-il au moins quelques chances d'en réchapper? Quels remèdes emploie-t-on pour lui? A-t-on consulté le tebib?

Puis, se penchant à l'oreille de Merzoug, il murmure ces paroles, de façon à n'être entendu que de lui et de sa femme :

— Compère, le caïd a eu vent du bœuf volé aux Beni-Amër; il sait aussi que tu en as mangé et emporté ta part. Il nous condamne à payer, chacun, quinze douros d'amende. Son khalife attend notre argent.

Merzoug, quoique bien empêché, réussit, au moyen de signes, à faire comprendre à sa femme qu'elle devra rendre le bœuf jaune. Halima est dans un grand embarras. Est-il possible qu'elle quitte son mari mourant pour s'occuper de cette affaire?

— Eh! bien, voici ce que je te propose, — dit El Miloud. — Je t'enverrai mon fils aîné, Mohammed, un garçon sûr. Tu lui remettras l'animal. Il le vendra au marché d'Aïn-Temouchent, et tu me rembourseras le montant de l'amende que je vais payer pour toi à l'agent du caïd.

— Merci, — dit la pauvre Halima, — tu es mon ami, que Dieu te récompense!

Miloud mange quelques gâteaux au miel, puis, satisfait, il se retire.

Rentré chez lui, il appelle aussitôt Bouzian, qui accourt à la voix de son père.

Misérable! Maudit sois-tu, et maudite ta besogne. Que

le diable vous emporte, elle et toi. Est-ce ainsi qu'on assomme?

— N'est-il pas mort? Crois-tu qu'il s'en tire? Je lui ai brisé les mâchoires, je lui ai cassé la tête, sa cervelle était à nu quand je me suis penché sur son cadavre pour le dépouiller.

— Ah! mon fils, c'est ma faute. J'aurais dû te prévenir. Le crâne de Merzoug est, comme la main, à l'épreuve du bâton.

Et Miloud se tourne vers Mohammed :

— Tu partiras demain matin. Halima te livrera son bœuf jaune. Tu le vendras au marché d'Aïn-Temouchent. Nous aviserons ensuite, s'il plaît à Dieu, au moyen d'en garder le prix pour nous.

Mohammed comprend les projets de son père. Il se met en route à l'heure fixée, chassant devant lui le bœuf que Halima lui a confié. Il le vend à Aïn-Temouchent et en remet le prix, trente-deux douros, à son père.

— C'est bien, — dit celui-ci, — nous avons des provisions en abondance; mange et repose-toi. Il faut que tu sois invisible pendant trois ou quatre jours.

Le lendemain, Halima questionna les gens du douar qui reviennent du marché. Elle apprend que son bœuf jaune a été bien vendu. Elle monte chez Miloud. Ce dernier, du plus loin qu'elle l'aperçoit, lui demande si elle a des nouvelles de Mohammed.

— Non, je pensais le trouver ici.

— Tu t'es trompée. Mais sois sans inquiétude. Nous avons une parente aux Oulad-Khalfa. Il aura profité de son voyage pour faire une visite à la veuve de mon frère. Au surplus, j'irai moi-même aux Oulad-Khalfa si Mohammed tarde à revenir ici. — Et mon pauvre compère?

— Il est entre les mains de Dieu, — répond Halima, — et elle s'éloigne en pleurant.

Et Miloud dit aussitôt à son fils Mohammed :

— Dès que la nuit sera tombée, tu iras aux Ouled-Khalfa. Tu offriras à ta tante le quartier de viande que nous avions donné à Merzoud. Si elle t'interroge sur sa provenance, tu lui raconteras que nous avons abattu une bête malade; rassure-la, affirme-lui que le sang a coulé. Tu demeureras là jusqu'à nouvel avis.

Mahammed quitta le douar, après le coucher du soleil, et resta deux jours chez sa tante.

Pendant ce temps, la pauvre Halima s'inquiète de plus en plus. Elle se présente trois fois par jour chez El Miloud.

El Miloud n'a pas de nouvelles de son fils; il craint qu'un grand malheur ne lui soit arrivé. Enfin, il enfourche sa mule et se dirige vers les Ouled-Khelfa. Il passe la nuit chez sa belle-sœur, heureux d'y retrouver Mohammed en bonne santé.

Le lendemain, au point du jour, il reprend le chemin de sa tente, emmenant son fils avec lui. Arrivé non loin du douar, il dit :

A ton tour, Mohammed. Monte sur la mule, rabats ton capuchon sur tes yeux, laisse pendre tes jambes et tes bras. Tu dois être très-malade.... et Dieu fera le reste.

La vieille Halima apprend bien vite le retour du père et du fils. Elle vole à la tente d'El Miloud.

— Hélas! oui, nous voici. Mais que maudit soit ton bœuf! maudite sois-tu, toi aussi, femme. Que le diable vous prenne ensemble! Vois dans quel état est Mohammed. C'est à croire qu'il y a sur tes bêtes un mauvais œil de juif! Au sortir du marché, mon fils a été pris de coliques épouvantables; il a été obligé de s'arrêter; il est tombé évanoui au bord du chemin. Alors des malfaiteurs ont profité de son impuissance pour couper le coin de son kaïk où était noué le produit de la vente. Le malheureux n'a pu leur résister; il est resté étendu sur la terre jusqu'au soir. Alors des hommes charitables l'ont conduit chez sa tante, qui l'a recueilli presque mourant. Je l'ai hissé sur ma mule et ramené avec mille peines. Suis-je assez à plaindre? Et comment serai-je remboursé des quinze douros que j'ai payés pour Merzoug? Je les ai empruntés pour lui.

La pauvre Halima, à ces aigres paroles, demeure stupéfaite. Elle éclate en sanglots convulsifs.

El Miloud et Mohammed pleurent, sanglotent encore plus fort.

(A continuer.) EL HAJI MANSOUR.

LES VOYAGEURS CONTEMPORAINS

—

SIR SAMUEL BAKER

Sir Samuel Baker est un homme d'environ cinquante-cinq ans. Sa physionomie est expressive sans rudesse. Il porte la barbe longue. Ses cheveux sont châtains; ses yeux bleus; son tempérament semble parfait; ses épaules sont carrées. Sa taille, sans être au-dessus de la moyenne, a conservé quelque chose de la raideur militaire du *horse-guard*. C'est un gentleman accompli, aussi courtois qu'audacieux et qui parle notre langue avec presque autant de facilité que son propre idiome.

Stimulé par la passion des grands voyages, sir Samuel Baker résolut, en 1861, de concourir à la découverte des sources du Nil; — déjà Speke et Grant, également officiers de l'Inde, s'avançaient au sud de l'Équateur du côté de la région des Grands-Lacs. Il n'y avait pas un moment à perdre. Il se rend en Egypte, accompagné de sa femme, qui voulut constamment le suivre dans son aventureuse entreprise.

Les deux vaillants voyageurs remontent d'abord le Nil jusqu'à Kharthoum, et à la fin de 1862, quittent cette station et s'embarquent sur le Nil-Blanc avec une suite indisciplinée, à moitié sauvage; ils franchissent le pays des Chelouks et des Novers. A peu de distance de Gondokoro, en traversant une forêt, ils entendent des coups de feu retentir au loin: des coups de feu dans de pareils parages, c'est invariablement le signal de la présence des Européens; — quelques minutes après, ils rencontrent, en effet, Speke et Grant, qui revenaient, pour ainsi dire, vainqueurs du Minotaure nilien et qui avaient reconnu une des branches principales du Nil, sortant du grand lac Victoria.

« Hourrah! pour la vieille Angleterre, s'écrie notre voyageur, hourrah! pour les enfants du Royaume-Uni. Le mystère des siècles est donc enfin découvert! »

Sir Samuel Baker n'en continue pas moins courageusement son œuvre; il pousse plus au sud; mais que d'obstacles, que d'entraves! Un roitelet stupide exige de lui des cadeaux sans nombre, il lui demande de lui abandonner ses armes, ses instruments de mathématiques; notre voyageur finit par se révolter contre ces exigences; le monarque noir, croyant alors baisser ses prétentions, demande à Baker de lui livrer sa femme! Cette proposition fit naturellement bondir le brave Européen qui, incapable de se maîtriser plus longtemps, saisit son revolver et faillit, ce jour-là, priver le pays de son souverain?

En passant une rivière, M. et Mme Baker sont frappés d'insolation. Ils se font porter presque mourants jusqu'aux bords de l'immense lac qui était le but de leur voyage, reconnaissent le Nil et saluent du nom d'Albert Nyanza (en souvenir du prince Albert) le lac qu'ils viennent de découvrir.

Cette exploration valut à sir Samuel Baker une place d'élite parmi les voyageurs contemporains.

A son retour, il fut reçu partout avec honneur; — notre Société de géographie lui décerna une de ses grandes médailles.

Dès ce jour, notre voyageur méditait de revoir l'Afrique. Il repartit en effet, mais cette fois à la tête d'une expédition militaire, avec le titre de gouverneur général du Soudan, et, ce qui lui paraissait peut-être préférable, avec des appointements de ministre doublé de maréchal.

Il remonta le Nil jusque dans les parages de l'Albert Nyanza, n'ajouta aucune conquête scientifique, mais fit trembler tous les pauvres nègres au bruit des décharges de son artillerie.



Portrait de Sir Samuel Baker.

Il était venu, assure-t-on, dans l'intention de réprimer la traite; nous sommes de ceux qui croient qu'on ne fait pas le bien à main armée.

Quoi qu'il en soit, il a revu en triomphateur les contrées qu'il avait autrefois parcourues en chef d'expédition pacifique. L'entreprise accomplie, il a cédé le plan à Sardar-Pacha qui a continué l'œuvre au profit de l'Égypte.

Le premier voyage de sir Samuel Baker ne sera certes pas oublié des hommes de science; quant au second, il appartient entièrement au domaine de la politique, nous n'en voulons pas parler.

Depuis la mémorable exploration de M. et Mme Baker, le lac Albert a été plusieurs fois parcouru par les Européens, entre autres par l'Italien Gessi qui en a fait le tour en barque, sans pouvoir donner encore une idée suffisamment précise des enfoncements, des criques, des diverses sinuosités du littoral.

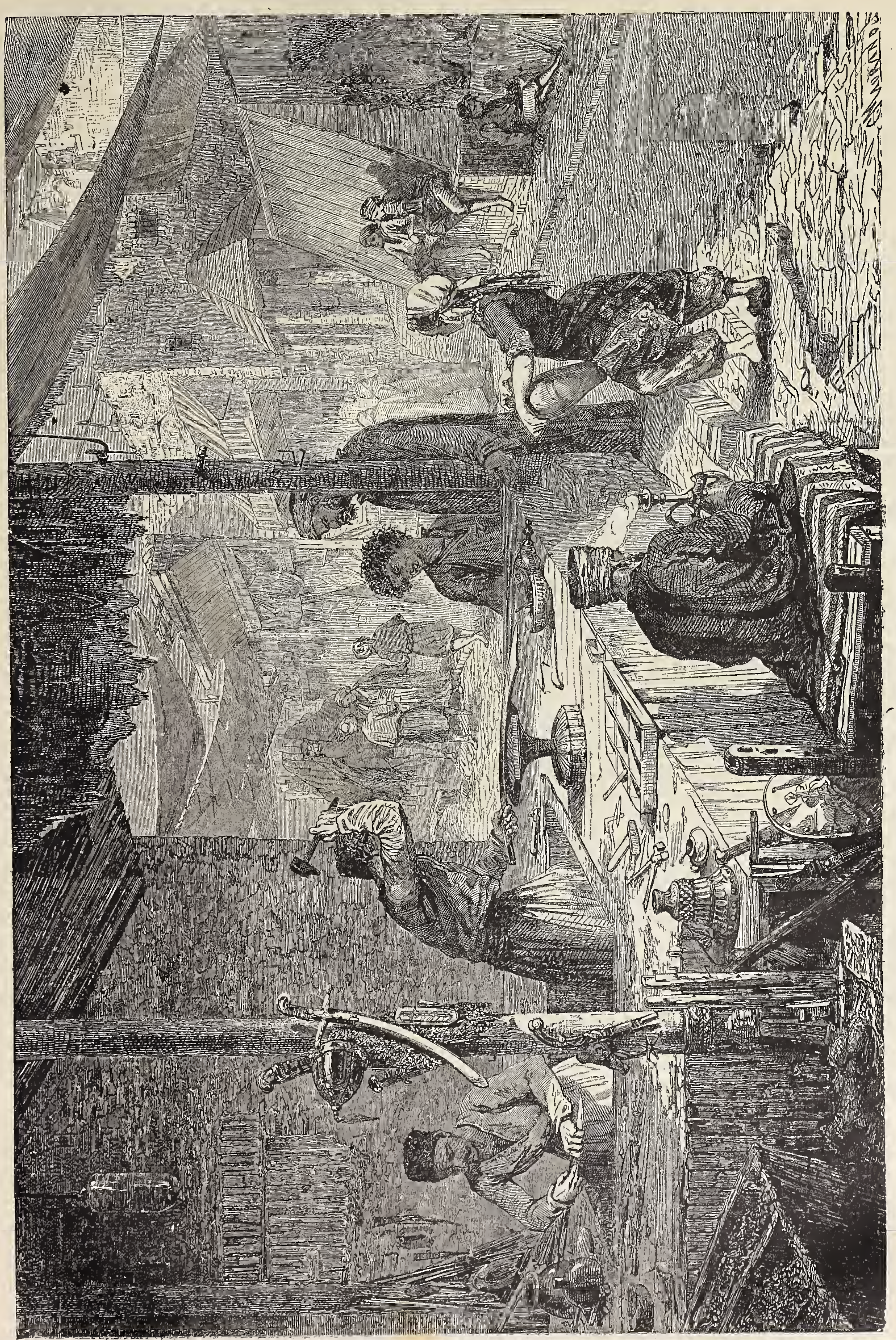
L'intrépide Stanley n'a fait que toucher la partie sud du lac Albert; mais cette simple étape de son immense voyage n'en a pas moins été marquée par la découverte d'un grand golfe qu'il a salué du nom de Béatrix.

Ainsi en peu d'années, grâce à la persévérance, à la noble audace des Speke, des Grant, des Burton, des Baker, des Cameron, des Stanley et par-dessus tout des Livingstone, l'Afrique intérieure se dégage peu à peu des mystères qui l'enveloppaient. Là où nous placions, sur nos cartes, il y a moins de trente années, des déserts, des montagnes problématiques, nous indiquons maintenant, au nom de la vérité, d'immenses lacs qui rivalisent en étendue avec les belles masses d'eau de l'Amérique du Nord, — de magnifiques fleuves plus larges, plus majestueux que le Rhin et même le Danube, mais dont la navigation est malheureusement entravée par des rapides, par des cataractes. Tout un nouveau monde riche, populeux, semble surgir au cœur de cette Afrique que l'on considérait comme une terre de désolation. Au commerce maintenant de bénéficier de la hardiesse, de la témérité des voyageurs qui ont osé ouvrir le chemin!

Plus tard, dans cette étonnante épopée de la découverte de l'Afrique, ces deux inséparables voyageurs, M. et Mme Baker, auront une brillante place; découvrir un pays, c'est presque le faire naître.

Richard CORTAMBERT.

L'imprimeur-gérant : A. Pougin, 13, quai Voltaire, Paris.



Armuriers damasquineurs, à Trébizonde.

A TRAVERS L'EXPOSITION

LES ARMES DAMASQUINÉES

Un des grands attraits de l'Exposition, c'est son caractère si franchement cosmopolite. Les diverses nations du globe s'y sont véritablement donné rendez-vous. Elles y figurent non-seulement par les produits de leur industrie, mais encore par leurs costumes et leurs types. Ils sont nombreux les visiteurs venus des quatre coins du monde et qui arrêtent par la singularité de leur accoutrement ou l'originalité saisissante de leur physionomie. Ici c'est le Chinois, avec sa longue tresse pendant sur sa robe de soie; là c'est le Japonais, vêtu à la dernière mode, mais qui se trahit par son teint cuivré et ses yeux bridés. Ailleurs on rencontre le Persan, reconnaissable à son bonnet fourré; l'Annamite, qu'on serait tenté de prendre pour un Chinois, si la longueur de ses ongles ne révélait sa nationalité. Chez ce peuple, en effet, il est d'usage de laisser croître les ongles d'une façon démesurée, celui du petit doigt surtout. La longueur de cet ongle est en raison directe de l'importance du personnage, et ceux des mandarins atteignent vingt-cinq et trente centimètres. On rencontre aussi des Turcs, avec leur large turban; des soldats espagnols, la tête chargée d'immenses chapeaux; sans parler des Suédois, des Russes, des Américains, qui tous sont nos hôtes habituels.

Une autre partie également curieuse, dans l'Exposition, c'est celle des armures, qui appartient pour ainsi dire au costume. Entre toutes, il faut donner un coup d'œil aux armes damasquinées, qui se trouvent dans les salles de la Perse, du Maroc et des autres nations orientales. Cet art du damasquinage appartient à l'Orient; c'est lui qui nous l'a enseigné; c'est lui qui en conserve aujourd'hui presque seul la tradition. Lorsque les chevaliers chrétiens allèrent heurter les armées sarrazines, ils se trouvèrent en présence de guerriers couverts d'armes plus légères, plus commodes et plus élégantes que les leurs. Ils étaient rembourrés, maillés, plaqués, cloués sur la selle par le poids de leur heaume et de leur double ou triple carapace; leurs adversaires, au contraire, portaient de fines chemises de mailles richement dorées; leur casque, leur bouclier, leur épée étaient damasquinés avec un art infini. Cette armure légère leur donnait une grande supériorité sur les chevaliers européens, qui étaient pour ainsi dire emprisonnés dans leur lourde armure, et que le moindre faux pas de leur cheval laissait sans défense à la merci de l'ennemi.

L'opération du damasquinage se faisait de la façon suivante. On commençait par recuire l'acier, pour le tremper, jusqu'à la teinte bleue; puis on dessinait le sujet que l'on voulait représenter et, à l'aide du burin, on le gravait très-profondément. Le sillon creusé par le burin était rempli par un fil d'or ou d'argent que l'on faisait pénétrer avec un petit ciseau. Puis, avec un matoir, on aplatissait l'or ainsi incrusté. Ces coups de matoir avaient l'avantage d'enfoncer plus profondément l'or et l'argent, et en même temps de refouler sur lui les bavures de métal faites par le burin, ce qui lui donnait une plus grande solidité. Ainsi incrusté, le dessin métallique était indestructible. Il donnait à l'arme son élégance et sa richesse; mais la trempe seule et l'habileté de l'ouvrier lui donnaient force et solidité. Pour confectionner de semblables armes, il fallait un artiste véritable, qui pût composer le dessin, le graver et veiller à toutes les conditions nécessaires à la fabrication d'une bonne arme. D'ailleurs, pendant toute la durée du moyen âge, les armuriers furent des personnages importants et renommés; les princes les recherchaient, les comblaient de faveurs, et quelques-uns d'entre eux ont fabriqué des armures restées célèbres.

La ville de Damas était renommée pour ses armes; c'est même elle qui a donné son nom à l'opération du damasquinage. De là sortaient ces riches armes qui se répandaient en Orient et en Europe et sur lesquelles on faisait des récits merveilleux. C'est avec une épée trempée dans cette ville qu'un guerrier sarrazin aurait, d'un seul coup, coupé par la moitié un chevalier couvert de son armure; c'est également avec une épée de Damas que Saladin aurait coupé en deux un tissu de soie. Inutile de dire avec quelle facilité ces épées enlevaient la tête d'un homme de dessus ses épaules, événement très-ordinaire dans cet Orient qui a si peu de respect pour la vie humaine. Tout le monde connaît l'aventure arrivée au peintre vénitien Bellini, que le sultan Amurath avait fait venir à Constantinople. Un jour que ce prince se trouvait dans l'atelier de l'artiste, il discutait avec lui sur un tableau représentant la décollation de saint Jean-Baptiste, lui soutenant qu'il n'avait pas été exact dans la peinture des artères et dans la manière de faire couler le sang. Bellini prétendant qu'il avait représenté fidèlement la nature, le sultan appelle un de ses esclaves, tire son sabre, lui fait sauter la tête et donne à l'artiste une leçon d'anatomie. De semblables faits abondent dans l'histoire de ce pays, et rien n'est plus vrai que l'incident qui sert de dénouement au *Richard en Palestine* de Walter Scott.

L'immobile Orient a conservé l'habitude du damasquinage, ainsi que les procédés usités il y a quinze siècles. En Occident, on y a en partie renoncé : lorsqu'on orne de damasquinage des épées ou des fusils de luxe, on le fait par un procédé héliographique inventé par Niepce de Saint-Victor. On cuivre, au moyen de la pile, une plaque d'acier poli, sur laquelle on étend une couche de vernis héliographique pour reproduire un dessin d'ornement. Quand la lumière a fait son œuvre, on enlève, avec de la benzine et du naphte mélangés, le vernis qui n'a pas été attaqué par la lumière; la partie du cuivre qui a été mise à nu est dissoute par l'acide chromique; on dore ensuite le cuivre par immersion, et on obtient un dessin sur fond d'or. On peut faire également l'opération contraire. Et pendant que les agents chimiques travaillent si docilement pour nous, nous épargnant toute peine, l'ouvrier asiatique allume ses fourneaux, frappe sur son enclume et continue à travailler comme il travaillait il y a dix siècles, insoucieux de tout progrès, ignorant même toute découverte scientifique !

Adrien Desprez.

LES TROIS BŒUFS

ÉTUDE DE MŒURS ARABES

(Suite et fin.)

III

Quand Halima a disparu, les yeux de Miloud se sèchent comme par enchantement. Pensif, il s'assied sur un rocher.

Abdallah, le plus jeune de ses fils, s'approche de lui. Un léger duvet ombrage à peine la lèvre de l'adolescent. Il est timide comme une femme. Pour attirer l'attention de son père, il lui touche légèrement l'épaule.

— Que veux-tu? dit Miloud d'un air distrait.

— Halima possède encore un bœuf.

— C'est vrai, j'y songeais précisément.

— Si je m'en emparais!

— Toi! mon enfant!

El Miloud sourit doucement.

— N'ai-je pas, ô mon père, assez mangé de ta ceinture?

— Allons, expose-moi ton plan.

— Père, si tu le permets, je commencerai par l'exécuter.

— Va, mon fils, et que Dieu t'accompagne.

— Dans une heure je t'amènerai l'animal.

Abdallah descend la colline à pas lents. Il traverse le gué. Il arrive à la tente où Halima pleure ses deux beaux bœufs et son mari.

— Femme, dit le jeune homme, mon cœur saigne en te voyant à ce point malheureuse. Tu as perdu ton mari.

— Hélas!

— Tu as perdu ton bœuf noir.

— Hélas! hélas!

— Tu as perdu ton bœuf jaune.

— Hélas! hélas!

— J'ai toujours aimé et respecté Merzoug, le vieux compagnon de mon père. Je veux aujourd'hui te prouver que j'ai le cœur blanc pour toi. Tu es seule, tu es âgée, il ne te reste que ton bœuf rouge, et encore!

— Que dis-tu? jeune homme.

— Mon père n'a-t-il pas avancé quinze douros à ton mari?

— Je l'avais oublié.

— Nous sommes pauvres; nous avons emprunté cette somme, il faudra la rendre.

— Hélas!

— Tu es une femme de bien, tu vendras ton dernier bœuf pour te libérer.

— Hélas!

— Que te restera-t-il alors? L'animal est maigre, on le néglige depuis la mort de Merzoug; il vaut vingt-cinq douros, tout au plus.

— Hélas! hélas! hélas!

— Si je retrouvais les traces de ton bœuf noir!

— Mon fils. Dieu te bénira pour tes bons sentiments. Mais le bœuf noir est perdu pour moi. Il y a longtemps, trop longtemps qu'il a disparu. Les voleurs l'ont vendu ou mangé.

— Tu te trompes, ma mère. Hier, il était encore vivant entre leurs mains. On l'a entendu mugir dans la montagne. Moyennant une béchara de dix douros, on me conduira à l'endroit où il est caché.

Halima versa des pleurs d'attendrissement. Elle assentit au projet d'Abdallah.

— Oh! mon fils, tu vaudras ton père. Dieu bénit ceux qui secourent les veuves. Mais comment faire? Nous sommes loin du marché, et il faut se hâter.

— J'ai tout prévu; donne-moi le bœuf rouge. Je connais un roumi qui le payera comptant. Nous rembourserons l'argent dû à mon père, et, avant la nuit, le bacheur aura touché ses dix douros.

Miloud est toujours assis sur son rocher. Tout à coup il s'écrie :

— Mes enfants, regardez là-bas; n'est-ce pas votre frère Abdallah qui sort de la tente de Halima? Oui, c'est lui. Mais quoi! Il chasse devant lui le bœuf rouge de la veuve! Vous êtes tous ma chair et mon sang; mais Abdallah sera un jour votre maître à tous.

Muets d'admiration, Miloud et ses fils suivent Abdallah des yeux. Bientôt le jeune garçon est en leur présence.

— Oh! mon fils, dit El Miloud, et, l'émotion le gagnant, il ne peut que serrer son dernier né dans ses bras.

Bouzian et El Bachir sont déjà partis, emmenant le bœuf rouge. Ils reviendront demain avec vingt-cinq douros que Miloud ajoutera avec satisfaction à ceux qu'il tient déjà en réserve.

Cependant Abdallah attend que la nuit soit fermée. Puis il appelle son frère Mohammed :

— Lie-moi solidement les mains et les pieds. Ne craint rien... serre plus fort..., encore...; il faut que mes membres portent les marques de la corde.

Mohammed obéit; il a déjà compris les projets de son frère.

Au petit jour, Abdallah éveille son frère.

— Eh! Mohammed! rouvre la fosse que nous avons creusée dans le gourbi. Retires-en la peau du bœuf noir. Bien; maintenant, détache-moi. Prends la peau et conduis-moi jusqu'à la forêt, car j'ai peine à me soutenir.

A la lisière de la forêt, il renvoie son frère Mohammed; il s'assied au pied d'un arbre. Ses poignets et ses chevilles lui font mal, mais il sourit, et son cœur est content.

Le soleil paraît. Abdallah se lève péniblement. Il suit un sentier fréquenté, et, appuyé sur son bâton, traînant la peau du bœuf, il s'avance en chancelant vers le douar.

Quand il atteint enfin la tente paternelle, réellement épuisé de douleur et de fatigue, il se laisse choir sur le sol.

Déjà les voisins sont sur pied. La vieille Halima est bientôt instruite de cet événement. Elle se hâte, elle accourt, haletante.

— Femme, dit Abdallah d'une voix faible, mon père a raison, tu nous portes malheur. Regarde mes mains et mes pieds; je suis estropié. Au moment où je déliais les entraves de ton bœuf, les voleurs m'ont surpris. Ils m'ont garrotté. Ils ont même voulu m'ôter la vie. Dieu, par pitié pour ma jeunesse et mes bonnes intentions, ne leur a pas permis d'exécuter leur projet. Mais, sous mes yeux, ils ont tué, dépouillé l'animal...

— Les chiens, fils de chiens!

— Ils en ont chargé la chair sur leurs montures et ont disparu vers le Sud. Ce matin, un homme bienfaisant m'a trouvé évanoui; il a coupé mes liens... Tiens, voici la peau de ton bœuf. Les voleurs l'avaient enfouie. Comment ai-je eu la force de la déterrer et de la traîner jusqu'ici! Dieu m'a secouru. Grâce à lui, je te rapporte un témoignage de ma bonne foi. Ah! que je souffre.

Miloud verse des larmes, de douces larmes d'admiration.

La pauvre Halima s'arrache les cheveux de désespoir, elle se meurtrit le visage.

— Oh! mon fils, je suis ruinée, dit-elle d'une voix entrecoupée. Et pourtant, si tu n'étais pas blessé, je me consolerais de tous mes malheurs.

— Femme, je ne regrette que d'avoir échoué dans mon entreprise.

— Et moi, qui n'ai plus rien, comment te prouverai-je ma reconnaissance?

Abdallah réfléchit un instant, puis il dit :

— O ma mère, donne-moi la peau du bœuf noir et je serai content.

La pauvre Halima s'en va; elle se demande si réellement l'argent d'un juif peut porter malheur.

Cependant la journée s'écoule. La tente est dans la joie du triomphe.

— Nous passerons un hiver agréable, s'écrie Miloud, nous possédons cinquante-sept douros et de la viande pour une année entière.

Après un repas abondant, ce nid de vipères, plongé dans le sommeil, devient silencieux.

Mais quelle est cette ombre qui se glisse à travers la broussaille? Miloud s'éveille, Il écoute. Tout à coup, il se lève en poussant un cri d'appel. La tente est pleine de confusion. Un homme s'en échappe; il est poursuivi de près, il atteint le gué... Miloud étend déjà la main pour l'arrêter dans sa fuite. L'autre se retourne, et, d'un bras vigoureux, il lui assène un violent coup de bâton sur la tête. Puis il disparaît, emportant les cinquante-sept douros.



Bannière de l'Orphéon du Puy-en-Velay.

Les fils de Miloud relèvent leur père sans connaissance. Ils le transportent, en pleurant, dans la tente. Hélas! les soins les plus empressés sont inefficaces. Il ira bientôt rendre compte à Dieu de ses méfaits. Il rouvre les yeux, ses lèvres murmurent quelques paroles.

Abdallah se penche.

— Oh! mon fils, ne vis pas comme moi, de peur de mourir comme moi. Dieu seul est Dieu et Mohammed est son prophète.

Miloud n'est déjà plus qu'un cadavre. La vengeance divine l'a frappé au milieu de son criminel triomphe.

A en croire la rumeur publique, la vieille Halima n'aurait pas été la dupe de ses voisins. Son neveu se serait chargé de reprendre les douros. Toujours est-il qu'elle a quitté le pays avec lui.

El haji Mansour.

LE MOIS DES ORPHÉONS

—

LES BANNIÈRES

Le mois de juillet 1878 pourra, à juste titre, porter dans l'histoire le nom de *Mois des Orphéons*. Jamais, en effet, on ne vit autant de sociétés musicales se réunir pendant le cours d'un même mois : le 7, c'étaient les sociétés de Paris et de la Seine; le 14, à ce contingent déjà considérable venaient se joindre des sociétés venues de tous les départements pour le festival des Tuileries; concours le 15, distribution des récompenses le lendemain.

Le 21, grand festival officiel des Orphéons français (division d'excellence et division supérieure) dans la salle des fêtes du palais du Trocadéro. Le 22, concours des Sociétés françaises, où le choral Chevé a remporté la victoire; le lendemain, concours des Sociétés étrangères, où *la Cécilia* de La Haye a triomphé, et concours international, où les *orphéonistes lillois* ont été victorieux de tous leurs rivaux.

Des centaines de musique d'harmonie, de chorales et de fanfares étaient donc accourues à Paris comme vers le centre artistique par excellence.

Le public français et cosmopolite a pu ainsi passer en revue cette armée orphéonique et juger de la puissance incomparable des masses instrumentales ou chorales réunies. Mais à côté de ce plaisir des dilettantes, les curieux ont assisté à un spectacle encore inconnu; celui d'une assemblée de plus de 600 bannières provenant de tous les points de la France et des contrées voisines.



David, statue par Mercié. (Exposition de 7818.)

Parmi ces 600 bannières, il ne s'en trouvait pas deux semblables, et cependant toutes affectaient à peu près la même forme, toutes portaient quelque part un même attribut, ou une même figure : la lyre ou sainte Cécile.

Quand ces légions, à costumes variés, seraient restées muettes; quand elles auraient eu les mains vides d'instruments ou de partitions, il eût suffi de les voir suivre leur bannière pour reconnaître qu'elles appartenaient à cette armée pacifique qui a fait dire au poëte :

> « Les cœurs sont bien
> près de s'entendre,
> Quand les voix ont fraternisé. »

Bannière, drapeau, étendard, emblèmes tous choisis également pour resserrer et guider les vaillants et les forts dans leur lutte pour la patrie ou le progrès. De tout temps les groupes humains ont arboré, comme signe de ralliement, un objet bien visible ou un lambeau d'étoffe flottante au bout d'un bâton ou d'une branche d'arbre. Ainsi ont dû naître les premières bannières. De là à les orner d'images, le pas s'est fait naturellement et sans doute promptement.

Ainsi la colombe figurait sur les étendards des Assyriens, rappelant probablement la colombe de Noé. Quand le peuple hébreu s'aventura à travers les déserts, il marchait précédé de bannières que la Bible désigne sous le nom de *Dégel*. Les douze tribus furent ensuite placées par

groupes de trois sous quatre bannières : la première représentant un lion, la deuxième un homme, la troisième un taureau et la quatrième un aigle.

Avec les Perses on vit le soleil sur les bannières, la chouette avec les Athéniens, le phénix avec les Thébains, le chien avec les Ethiopiens. Le coq se montrait déjà ; il avait été choisi par les Indiens.

Les Messéniens et les Macchabées furent les premiers qui placèrent des inscriptions sur leurs bannières. Enfin, avec Constantin, le souvenir du Christ apparut pour la première fois sur une bannière ; elle portait : *X. R.*, monogramme grec du « Sauveur », et sa hampe était surmontée d'une croix ; c'était le *Labarum*.

De nos jours, on le sait, les bannières employées par les Sociétés orphéoniques portent toutes, comme les bannières des anciennes corporations, d'où elles semblent découler, une indication locale, armes ou devise de la ville à laquelle appartient la société. Une réunion de bannières comme celle du festival des Tuileries, est en quelque sorte un splendide livre héraldique des villes de France.

Il y a certaines de ces bannières qui sont réellement des œuvres d'art, au point de vue de la composition comme à celui de l'exécution. Celle que notre gravure représente est une des plus belles qu'on ait faites. Elle a figuré à l'Exposition universelle de 1867 et a coûté 2,500 francs. Destinée à l'orphéon du Puy-en-Velay, elle glorifie, pour ainsi dire, et la musique et l'art de la dentelle et de la broderie (l'art de la localité), car elle réunit dans ses admirables passementeries tous les points de broderie. Le fond, de velours vert, n'a reçu aucun morceau rapporté ; blasons, écussons, fleurs, splendides ornements, tout provient exclusivement de l'aiguille. On y retrouve les armes de Paris, de Rouen, de Nancy, etc., les bannières de saint Macaire et de Montmorency, et par-dessus tout une merveilleuse image de sainte Cécile. La figure et les mains sont des chefs-d'œuvre d'exécution, une véritable miniature brodée.

Les armoiries de la ville ne sont pas toujours seules sur les bannières pour rappeler la patrie de la Société ; les produits du sol y figurent aussi. C'est ainsi que la bannière d'Argenteuil porte des raisins d'or.

Avant la guerre, on n'avait sans doute pas vu, dans les Sociétés musicales, de bannières de deuil. Aujourd'hui nous ne saurions contempler sans une douloureuse émotion celle des Alsaciens-Lorrains, dont le velours noir aux broderies blanches est bien connu à Paris, car on le retrouve dans toutes les fêtes de charité.

La bienfaisance, d'ailleurs, est, avec l'art, le but ordinaire des réunions orphéoniques. Il y a en France environ quatre mille Sociétés musicales, qui comptent, réunies, plus de quatre-vingt mille membres. Or, en dix ans, chanteurs ou intrumentistes ont versé plus de cinq millions dans les mains des pauvres. — A. B.

ANTONIN MERCIÉ

Rarement on vit un début plus brillant que celui de M. A Mercié, lorsqu'il exposa, en 1872, la statue que reproduit notre gravure. Le jeune élève de MM. Jouffroy et Falguière, grand prix de Rome en 1868, franchissait d'un seul bond les difficiles étapes où tant d'autres n'arrivent qu'après de longs et pénibles efforts. Une médaille de première classe et la croix récompensaient dans le même temps l'heureux auteur du *David*.

Un homme que sa vision audacieuse avait lancé avec un rare bonheur en dehors des austérités grammaticales, Carpeaux, avait rouvert une voix féconde où s'exultent les volontés doublées d'un savoir facile et de conceptions grandioses. M. Mercié y est entré à pleins désirs et à pas de géant, prouvant d'abord par le *David* son intelligence du grand art, l'affirmant ensuite solennellement par le groupe ému du *Gloria victis;* le poussant enfin jusqu'à son expression définitive dans le haut relief du *Génie des Arts*.

Ces trois œuvres suffiraient et au delà à la gloire d'un homme.

M. Mercié ne procède ni du sentiment intense de David d'Angers, ni du tempérament robuste et enthousiaste de Rude, ni de la grâce et de l'harmonie de Pradier ; et cependant, il s'inspire des trois en prenant à chacun d'eux la mesure moyenne de sa note personnelle. Il a son originalité, sa marque individuelle qui le classe dans un rang à part, à côté de ses contemporains, et lui assure, dans l'hypothèse d'une progression soutenue, une place hors de comparaison avec les statuaires de son époque.

Le *David* est un adolescent qui resplendit de virilité. Un de ses pieds semble écraser l'énorme tête grimaçante de Goliath ; pendant que sa main droite, par un mouvement plein de noblesse, repousse dans le fourreau le sabre dont il vient de se servir.

Quelle fierté dans cette attitude et quel mépris sur cette figure ! C'est un David plein de grâce, de force, d'insolence et d'intrépidité. C'est l'intelligence qui vient de vaincre la brutalité ! Cette statue, envoyée á l'Exposition de Vienne, y obtint le légitime succès que la faveur publique avait déjà consacré en France. Elle rappelait, par la grandeur de son style, la large manière des belles productions de la Renaissance, et on sentait que son auteur avait emprunté à l'étude de la statuaire italienne, particulièrement à celle de Michel-Ange, ce qu'elle a de plus pur et de plus achevé. Enfin, malgré les critiques qui ont accueilli le *Génie des Arts* au Salon de 1877, ajoutons, pendant que nous parlons de M. Mercié, que cette dernière œuvre, aujourd'hui placée au guichet du Louvre, à la place du relief de Barye, justifie d'une manière définitive l'enthousiasme et les espérances provoquées par le jeune artiste. — L. S.

LES DEUX FIANCÉS DE THÉRÈSE

NOUVELLE

(*Suite.*)

Depuis longtemps elle renvoyait les deux jeunes gens de promesses en promesses, entretenant la balance égale entre leurs prétentions, leur croyance au succès. Ils étaient amis d'enfance, et l'amour qu'ils éprouvaient l'un et l'autre pour Thérèse n'avait pas diminué leur amitié.

La nature aime à rapprocher les contrastes. Pierre Murisset, vif et emporté, s'était senti attiré par la force calme, la souriante tranquillité de Joseph Houdiard. L'absence de Pierre, qui avait achevé à Paris des études de médecine commencées à Reims, n'avait fait que resserrer cette affection. Quant à Joseph, il enviait les vivacités, les enthousiasmes et les emportements de son ami. Ces choses-là l'étonnaient; il n'en comprenait pas toujours la cause, mais cela le ravissait. De temps en temps, sur une question politique ou sur un chemin vicinal à créer, quand Pierre s'échauffait, criait, se mettait en colère, il semblait à Joseph que c'était lui qui parlait. Il était fier de ce tumulte, dont il prenait la moitié à son compte ; puis, quand la discussion se prolongeait, s'envenimait, il jetait quelques paroles graves au milieu du bruit qui tout à coup

s'apaisait. Avec cela, Pierre rougissait de ses emportements et de sa violence aussi bien que Joseph avait honte de sa force.

Thérèse les aimait tous les deux. Était-ce bien de l'amour qu'elle éprouvait là ? Elle n'en savait rien elle-même et jamais ne se l'était demandé. Elle se sentait attirée vers Houdiard, dont elle admirait le calme, dont le caractère égal, l'affection la séduisaient. Elle devinait bien qu'avec le jeune fermier la vie serait douce, monotone peut-être, mais heureuse. Déjà elle le craignait un peu, comme si cette eau dormante cachait pour elle des abîmes. Mais cette crainte, c'était aussi de l'amour. Elle ne se révoltait pas contre elle, du reste, et, au contraire, s'y plaisait. Souvent, dans ces accès de coquetterie qui rendaient les jeunes gens si malheureux et les désespéraient, alors qu'elle prenait plaisir à renverser leurs rêves d'avenir, Houdiard relevait la tête et des paroles froides de désapprobation tombées de ses lèvres la subjuguaient. Elle courbait le front et devenait toute rouge.

Mais ce pouvoir que le fermier avait pris sur Thérèse, elle l'exerçait à son tour sur le cœur de Murisset. Dévoué et craintif auprès de la jeune fille, le médecin ne redevenait turbulent, emporté que lorsqu'il était loin d'elle, à l'abri de son regard et de son sourire moqueur. Peureuse devant Houdiard, la fille de Mᵉ Quod retrouvait, quand elle parlait au docteur, son orgueil et sa vanité. Elle faisait payer, par la soumission et l'obéissance de l'un, tout ce que la franchise et la sauvagerie de l'autre l'obligeaient à subir d'humiliations.

Ainsi, rejetée d'un amour à l'autre par la bizarrerie et le caprice de son caractère, ayant pris cent fois des résolutions énergiques, ayant juré de ne plus revoir Pierre, en quittant Joseph, ayant refusé sa jolie tête et sa main fine à Joseph, au sortir d'un rendez-vous avec Pierre, vacillante, éperdue, prise entre ces deux affections qu'elle avait attisées tour à tour, elle était malheureuse et amèrement regrettait ses premières coquetteries, ses premières avances.

Cette situation étrange durait depuis près de deux ans. Chacun, dans le village des Hautes-Rivières, la connaissait, et Mᵉ Quod était le seul qui ne se doutât point des bavardages dont Thérèse était l'objet. A différentes fois, des amis avaient pris la suprême résolution de l'avertir que sa fille *se faisait du tort*, mais ils s'étaient tu, dans la crainte d'affliger l'excellent homme, et il avait continué à vivre sa vie douce et paisible, persuadé que Thérèse n'aurait pas de peine à déclarer ses préférences le jour où il la mettrait en demeure de se choisir un mari.

Les garçons des Hautes-Rivières s'étaient partagés en deux partis : les uns tenant pour Pierre Murisset, les autres pour Joseph Houdiard. Des paris étaient ouverts, de telle sorte que chacun, au village, avait intérêt à suivre en sourdine les phases de cette étrange liaison dont personne ne pouvait prévoir le dénoûment.

Depuis qu'elle se sentait toute tremblante en présence de ces deux amours, Thérèse essayait de deviner lequel, de Joseph ou de Pierre, l'aimait avec le plus de violence, de dévouement, de tendresse. Mais les indices qu'elle avait cherchés, les preuves qu'elle avait découvertes n'avaient pu faire pencher son choix pour l'un ou pour l'autre. Elle savait maintenant que s'ils ne la chérissaient pas de la même façon, leur amour était d'égale force.

Elle avait craint, — non, — elle avait espéré que dans cette affection constante de chaque minute et de chaque heure arriverait un moment de fatigue, d'affaiblissement, de découragement, et elle en eût profité pour fixer ses irrésolutions.

Mais elle s'était trompée. Pierre et Joseph l'entouraient des mêmes soins, des mêmes prévenances, de la même sollicitude.

Deux ou trois fois par semaine elle recevait des lettres par-dessus la haie du jardin, et ces lettres-là étaient aussi tendres, aussi pressantes, aussi passionnées. Quand venait le printemps, Pierre Murisset dévalisait pour elle son grand jardin plein de fleurs, et tous les dimanches, avant la messe, lui faisait remettre un bouquet. Houdiard, lui, adressait des fleurs aussi ou des fruits nouveaux quand venait l'été, répondant par des paniers de pêches, de cerises ou de poires d'espaliers aux paniers de fraises du docteur. Puis, pendant les chasses, c'était chez Mᵉ Quod un déluge de lièvres, de perdreaux, de cailles ou d'alouettes. En octobre, lorsqu'approchait la fête de la jeune fille, les deux amoureux faisaient des efforts inouïs pour envoyer la plus grosse pièce de gibier, sanglier ou chevreuil, qu'on apportait la veille de la sainte Thérèse, entourée d'un cortége de ces fleurs auxquelles les derniers rayons du soleil d'été prêtent des couleurs si vives.

Et ainsi, toute l'année, les cadeaux se succédaient.

Entre eux, ils évitaient de parler d'elle. Dans l'intimité profonde qui les unissait, la jalousie n'avait pu les diviser, et s'ils gardaient, chacun à part soi, leurs découragements, leur tristesse et leur crainte de l'avenir, ils ne laissaient rien paraître non plus de leurs espérances intimes et des témoignages d'affection que Thérèse, à tour de rôle, leur prodiguait.

L'humilité, la laideur de Fétilleux l'avaient naturellement désigné aux jeunes gens comme le confident obligé de leurs espoirs et de leurs appréhensions. Habitant chez Mᵉ Quod, approchant de Thérèse à toute heure, le clerc avait vu son amitié recherchée par Murisset et par Houdiard, pendant que la jeune fille, de son côté, n'hésitait guère à lui confier le secret de ses émotions et de ses luttes intérieures. Pouvait-elle deviner que les paroles qu'elle prononçait, les aveux qu'elle laissait échapper, tombaient sur le cœur de Fétilleux avec l'impression de gouttes d'eau bouillante sur la chair ? Comment eût elle su que ce petit être mal venu, comme un arbre noué, l'aimait, lui aussi, d'un amour profond, plein d'abnégation et de dévouement ? Est-ce qu'il lui était possible de lire sur ce visage brun, aux yeux pâles, les timidités de cette âme qui frissonnait de douleur à chacune des confidences qu'elle recevait ?

Un jour, pourtant, Fétilleux s'était révolté, la colère l'avait mordu au cœur, à la fin, et le sang lui était monté au cerveau. Thérèse lui avait demandé :

— Fétilleux, réponds-moi franchement, quel est celui des deux qui m'aime le plus ?

Le clerc avait baissé la tête avant de répondre ; il se sentait pris d'un tremblement. Tous ses nerfs vibraient. Puis, tranquillement, à voix basse :

— Ni l'un ni l'autre ne vous aime, Thérèse.

Et comme elle le regardait, persuadée qu'il voulait plaisanter, et cependant étonnée de la sécheresse de ses paroles :

— Ni l'un ni l'autre, je vous le dis. Vous verrez.

— Explique-toi, Fétilleux.

— Je n'ai rien à dire de plus.

— Saurais-tu quelque chose ?

— Non. Vous me demandez mon avis, je vous le donne. Je ne tiens pas à recevoir vos confidences. Si vous vouliez les garder pour vous dorénavant, j'en serais heureux. Elles me mettent vis-à-vis de votre père dans une situation fausse que je ne peux accepter plus longtemps.

Puis, très-ému, n'en ayant jamais tant dit, Fétilleux avait pris la fuite, les oreilles rouges et les yeux mouillés.

(*A continuer.*) Jules Mary.

LE PAYS DES KANAKS

COMBATS, DANSES ET CANNIBALISME

La Nouvelle-Calédonie est située entre les 20° 10' et 22° 26' de latitude Sud et entre les 161° 35' et 164° 35' de longitude Est du méridien de Paris. Sa longueur est de 75 lieues marines environ et sa largeur moyenne de 13. Elle est orientée du N.-O. au S.-E. Les contours de l'île présentent de nombreuses et profondes découpures qui sont autant d'abris pour les navires. A part une ou deux plaines de peu d'importance, l'île n'est qu'une succession de montagnes aux formes, aux directions, aux altitudes irrégulières : le plus haut sommet mesuré est le pic Humboldt, qui mesure 1,650 mètres.

On y trouve une faune, une flore, un climat bien différents des nôtres. L'homme lui-même y possède des mœurs étranges. Un ingénieur de talent, doublé d'un voyageur humoriste, M. Jules Garnier, veut bien guider aujourd'hui nos lecteurs dans cette île, devenue française en 1854 et ensanglantée tout récemment par d'horribles scènes de meurtre et de cannibalisme.

« Je faisais, dit M. J. Garnier (1), de fréquentes excursions dans la direction des montagnes de l'intérieur. J'avais le plus souvent pour compagnon de route le docteur Vieillard. Naturaliste infatigable, habitant l'île depuis plusieurs années et d'une grande aménité de caractère, j'avais trouvé là le meilleur compagnon que l'on pût désirer.

« Notre première course nous conduisit le long de la belle rivière de Ti-houaka, dont j'ai parlé tout à l'heure. Son cours n'avait pas encore été remonté, car, outre la difficulté naturelle de la route, le sommet de son bassin était habité par une tribu qui ne s'était jamais soumise et qui, à l'époque des guerres contre la tribu de Houagap, avait servi de refuge aux mécontents ou à ceux dont la tête avait été mise à prix. On avait bien entrepris contre ces indigènes une expédition, seulement elle n'avait été poussée que jusqu'à une journée de marche du poste. Ce voyage présentait donc un certain danger; mais le docteur pensait trouver dans les plantes quelques nouvelles espèces, et je tenais, de mon côté, à voir en place des *euphotides* et d'autres roches remarquables, que roulaient à l'état de galets les eaux de la Ti-houaka.

« Nous partîmes avec six soldats armés, tous hommes de bonne volonté, entreprenants et rompus à ce genre de course; trois Kanaks nous servaient de guides : Poulone, *mon tayau* de Balade, complétait notre petite troupe, bien qu'il fût à peu près convaincu qu'il serait mangé. La pirogue du docteur, si légère que deux hommes pouvaient la transporter au besoin, contenait nos provisions.

« La vallée que nous suivions est des plus fertiles; aussi on y rencontre à chaque instant de petits villages qui sont si bien cachés dans la verdure qu'on pourrait facilement passer à côté sans les voir. Les cocotiers y prospèrent aussi jusqu'à environ quinze ou vingt kilomètres de la mer. Avant d'atteindre cette limite, la rivière est déjà devenue bien torrentueuse et il a fallu, pour franchir certains rapides, transporter à dos d'homme notre pirogue et son chargement. Mais, grâce au naturel curieux et obligeant des indigènes, notre troupe s'est grossie en chemin de quatre ou cinq jeunes gens, toujours disposés à nous prêter main-forte dans les mauvais passages.

« A vingt-cinq kilomètres environ, la rivière se bifurque; nous suivîmes le bras principal, celui de l'ouest, qui nous amena bientôt au village de Poimbey. Nous venions de quitter le territoire de la tribu de Houagap, et nous étions en pays insoumis.

(A continuer.)



Types calédoniens.

(1) *La Nouvelle-Calédonie,* par Jules Garnier. In-18, avec cartes et gravures. Plon et Cie, éditeurs.

L'imprimeur-gérant : A. Pougin, 13, quai Voltaire. Paris.



Le Pilou-Pilou, danse des Néo-Calédoniens.

LE PAYS DES KANAKS

COMBATS, DANSES ET CANNIBALISME

(Suite.)

« Tout à fait imprévue, notre entrée dans le village produisit l'effet d'un coup de théâtre. Un très-petit nombre d'habitants avaient été à même de voir des blancs; aussi, croyant à une surprise ou à une attaque, les femmes disparurent toutes avec une promptitude extraordinaire dans l'épaisse broussaille ou dans les hautes herbes, emportant leurs enfants avec elles. Quant aux hommes, quoique bien certainement leur cœur battît d'émotion, pas un d'eux ne fit un geste témoignant la moindre crainte. Ils se levèrent en silence, afin d'être prêts à bondir derrière un abri que leur coup d'œil rapide avait déjà choisi ; mais en voyant notre petit nombre et nos allures pacifiques, ils reprirent leur première position et acceptèrent gravement, ou avec un sourire ironique, les bonjours que nous leur adressâmes. Quelques-uns d'entre eux, immobiles et dédaigneux, semblaient être des statues de bronze, n'eût été leur œil noir et étincelant, qui suivait nos moindres gestes et n'indiquait ni confiance ni bonne volonté à notre égard.

« Il était tard, nous avions faim, et, suivant les us et coutumes des voyageurs, sans plus nous occuper de nos hôtes, nos gens procédèrent à l'établissement du campement et à la confection du dîner; puis un exprès indigène fut expédié au chef du village pour le mander auprès de nous.

« Nos armes étaient en faisceau sous la garde d'une sentinelle; nos revolvers, du reste, ne quittaient pas notre ceinture. Le docteur classait ses découvertes. Poulone, toujours taciturne, sa hachette à la main, appuyé contre un cocotier, ne perdait pas un geste de ces hommes, dont il ne parlait pas le dialecte et dans lesquels par conséquent il voyait des ennemis; car, dans cette île qui semble avoir reçu plusieurs émigrations successives, bien que le fond de la langue soit commun à toute la population, les dialectes surabondent, la prononciation varie et les alliances ne se nouent guère qu'entre les tribus qui peuvent se comprendre.

« Mon chien Soulouque avait disparu depuis quelques instants et j'allais l'appeler, lorsque je le vis revenir en grande hâte, bondissant au-dessus des hautes herbes, dans lesquelles il disparaissait pour reparaître tout entier grâce à un nouveau bond. Arrivé près de moi, il me regarda fixement avec ses deux grands yeux intelligents, tout en remuant sa longue queue ondoyante, puis, faisant deux bonds vers le point d'où il revenait, il tourna la tête; je ne bougeai pas, il revint et me regarda de nouveau avec des gémissements d'impatience. Il avait assez parlé, je me levai, pris mon fusil chargé à plomb et le suivis.

« Les Kanaks, à qui rien n'échappe, avaient tout vu. Plusieurs me suivirent en silence; Poulone était cependant entre eux et moi. Soulouque, plein d'ardeur, courait devant, faisant par intervalles de petits temps d'arrêt pour m'attendre. Mais il ralentit soudainement son allure; son corps se mit à ramper dans les herbes comme celui d'une couleuvre : nous étions près de notre but. Je fis signe aux Kanaks étonnés de s'arrêter, et je marchai seul dans le plus grand silence derrière mon chien. Au bout de quelques pas, il tomba en arrêt; je suivis la direction de son regard. Nous étions sur un des nombreux méandres de la rivière, où se trouvait une anse évasée et s'étalant au loin; là était installée une troupe nombreuse de canards sauvages. Les uns fouillaient de leur bec le sable humide du rivage; d'autres dormaient ou digéraient, gravement assis sur leurs pattes; les plus jeunes nageaient ou faisaient leur toilette sur le cristal de l'eau. Ayant embrassé d'un regard tout cet ensemble, j'épaulai, cherchant des victimes parmi ces paisibles nageurs. Soulouque, dont tout le corps tremblait d'une impatience nerveuse, semblait me dire : *Eh bien!* Je fis feu des deux coups à la fois dans la bande et, une minute après, Soulouque m'apportait quatre beaux et bons canards.

« Cet heureux coup eut deux résultats : le premier, de nous assurer un bon dîner; le second, et peut-être le plus important des deux, de montrer à nos hôtes la valeur de nos armes. Je crus deviner qu'ils exagérèrent même la chose dans le récit qu'ils en firent au retour, et qu'ils étaient bien près d'affirmer qu'un fusil qui tuait quatre canards d'un coup avait le pouvoir de tuer tout autant de Kanaks.

« Le chef du village de Poimbey, vieillard à longue barbe blanche, arriva accompagné d'une escorte vêtue aussi primitivement que possible. Néanmoins, dans ces montagnes, où le froid est quelquefois assez sensible à la peau nue, les indigènes se confectionnent des manteaux fort curieux : à l'intérieur, c'est une natte parfaitement tressée; mais à l'extérieur, des milliers de bouts de paille, qu'ils ont à dessein laissé dépasser pendant le tressage, forment, en retombant les uns sur les autres, comme une toiture de chaume sur le dos de celui qui porte ce surtout. Ce vêtement de paille garantit tant bien que mal du froid, mais totalement de la pluie. Dans les atlas de Cook et de Dumont-d'Urville on voit de pareils manteaux sur le dos des Néo-Zélandais.

« Il s'agissait d'obtenir les bonnes grâces du chef. Nous lui dîmes, par l'intermédiaire de nos guides, que nous étions des amis, que nous ne venions rien prendre chez lui, mais examiner son territoire. « Soyez les bienvenus, » nous répondit le vieillard; puis, se retournant vers ses hommes, il ajouta : « Que l'on apporte aux « étrangers des ignames, des taros et des cocos, afin « qu'ils voient que nous partageons avec eux et que nous « sommes aussi leurs amis. »

« Quelques instants après, à la grande satisfaction de Poulone et de nos guides kanaks, un grand amas de vivres indigènes s'étalaient au milieu de nous. De notre côté, ne voulant pas être dépassés en générosité, nous invitâmes le vieux chef à dîner, après lui avoir offert du tabac, des pipes et des étoffes. Ces minimes cadeaux déridaient tous ces visages contractés par la défiance; des cris perçants rappelèrent les fugitifs, qui, n'osant pas d'abord s'approcher, montraient seulement leurs figures curieuses à travers les éclaircies de la verdure.

« Le visage de ce vieillard, toujours grave, soucieux même, prit dès lors une expression plus confiante. Cependant il se trouvait avec ses ennemis les plus détestés, avec ceux qui avaient voulu lui enlever son indépendance, à lui le vieux sauvage, c'est-à-dire le plus libre des hommes et le plus jaloux de sa liberté; mais le repas était bon, et les sauvages eux-mêmes sont gracieux avec ceux qui les traitent. Chacun de nos ustensiles de table attirait la curiosité de tous : le vieux chef, non moins ignorant que ses sujets de la manière d'utiliser une fourchette ou une serviette, regarda d'abord tranquillement notre manière d'opérer et finit par nous imiter sans trop de maladresse. A la vue d'un morceau de sucre, il hésita à mettre dans sa bouche cette pierre blanche; mais quand il en sentit la douceur et qu'il apprit que c'était tiré de la canne, il parut très-surpris et, après l'avoir émietté en

un grand nombre de très-petits fragments, il les distribua aux plus notables de ses sujets. Particularité caractéristique de cette race de sauvages, le Calédonien se refuse toujours à boire de l'eau de-vie : ce fut à peine si le chef trempa ses lèvres dans celle que nous lui offrîmes.

(*A continuer.*)

LES DEUX FIANCÉS DE THÉRÈSE

NOUVELLE

(*Suite.*)

Après cette scène, il y eut quelques jours de défiance réciproque entre Thérèse et Fétilleux. La jeune fille avait craint de découvrir en lui, subitement, un ennemi, et de son côté, le clerc n'osait plus reparaître devant elle, persuadé que Thérèse avait deviné l'amour dont il avait le cœur rempli et dont il croyait avoir laissé échapper le secret, avec ce flux de paroles inaccoutumées que lui avait dictées son dépit. Puis, d'elle-même, la jeune fille était revenue; elle lui avait tendu la main qu'il avait prise en tremblant.

— Fétilleux, lui avait-elle dit, est-ce que, sans le savoir, je t'aurais causé du chagrin?

Son cœur gonflé l'empêchait de répondre. Au moindre mot qui serait sorti de sa gorge, il eût éclaté en sanglots. Elle ajouta, doucement, très-sérieuse, presque avec tendresse :

— C'est que, vois-tu, si je t'avais fait de la peine, je te prierais de me pardonner.

Il réussit à dire :

— Mais non, Thérèse, c'est moi qui étais fou.

— Alors, tu n'as rien contre moi?

— Rien.

— Bien vrai?

— Je vous l'affirme, chère enfant.

— Eh bien! embrasse-moi!...

Le visage bronzé de Fétilleux devint couleur de terre et ses lèvres toutes pâles. Il recula.

— Tu vois, dit-elle. Tu me caches quelque chose.

Il prit son courage à deux mains, ferma les yeux et légèrement lui effleura le front.

Alors elle eut un éclat de rire :

— Ah! monsieur Fétilleux, dit-elle, vous êtes capricieux comme une jolie femme.

Et elle le quitta, le menaçant du doigt, courant et sautant dans les allées du jardin. La querelle avait fini de cette façon, et Fétilleux s'était repris à traîner sa lourde et douloureuse chaine.

Le printemps était revenu et Me Quod avait annoncé à sa fille qu'elle se marierait l'hiver suivant. Maintenant qu'elle allait atteindre sa vingtième année, elle ne pouvait tarder davantage. Assez longtemps elle avait hésité. Il fallait qu'elle se décidât. Entre les deux prétendants à sa main, c'était à Thérèse de choisir. Me Quod n'avait pas, pour l'un ou pour l'autre, une prédilection marquée. Ils convenaient tous deux à sa fille; c'est pourquoi le notaire avait autorisé leurs prévenances et leurs assiduités. Riches, bien élevés, d'une conduite régulière, c'étaient deux excellents partis. Le père de Joseph Houdiard était mort et le jeune homme dirigeait la ferme, une des plus importantes du canton.

Quant à Murisset, deux ans après son installation aux Hautes-Rivières, il avait la plus riche clientèle des médecins du pays.

Thérèse voyait avec épouvante approcher le moment où il lui faudrait se prononcer. Elle aimait les deux jeunes gens. Elle ne pouvait choisir l'un au détriment de l'autre, désespérer celui-ci pour faire le bonheur de celui-là. Elle était lasse de ces combats qu'elle se livrait; elle était devenue pâle; les couleurs vives de son visage avaient disparu et ses paupières étaient bistrées. La nuit souvent elle pleurait. Elle rêvait à mille expédients. Des imaginations folles lui traversaient la tête.

A tout prix, il lui fallait décourager l'un des deux. Elle allait feindre des défauts repoussants; elle passerait pour cruelle, vaniteuse, sans cœur. Celui qui résisterait, celui qui aurait assez de confiance en elle pour ne rien croire de ce qu'il apprendrait, ou bien assez d'amour pour lui pardonner les vices qu'elle se donnerait; celui-là, oh! elle jurait bien de le prendre pour mari et de l'aimer avec un dévouement de chaque heure, et de lui rendre en une vie de calme et de tendresse ce moment de confiance infinie et d'aveuglement profond pendant lequel il ne l'aurait pas crue ou pendant lequel il lui aurait pardonné.

Quinze jours après avoir pris cette belle résolution, le bruit courait, dans les Hautes-Rivières, que le caractère de Thérèse s'était tellement aigri en ces derniers temps, qu'elle faisait beaucoup de peine à son père et qu'il devenait impossible de vivre auprès d'elle. Elle inventait toutes sortes de tracasseries pour faire souffrir Fétilleux, lui rappelant sans cesse le rôle de domestique qu'il jouait dans la maison, lui jetant à la face sa laideur et sa timidité.

Personne n'ignorait ces choses-là. Chacun se les répétait. Ce n'étaient pas des histoires laissées en pâture à la méchanceté de quelques-uns. Ceux qui les avaient racontées les premiers affirmaient *avoir vu* ou *avoir entendu*. C'était suffisant.

Et on disait encore que Thérèse avait battu sa bonne, Madeleine Gaudelet, battu cruellement. Elle l'avait poussée, brutale, dans un accès d'humeur, et la vieille était tombée sur une pierre, dans le jardin, et s'était fendu le front. Des voisins qui étaient à flâner à ce moment-là, avaient vu la scène par dessus la haie. Du reste, la pauvre Madeleine, le samedi suivant, était venue au marché le front entouré d'un bandeau et encore toute faible de l'émotion que l'accident lui avait causée. On l'avait interrogée, mais vainement; elle aimait trop Thérèse, qu'elle avait élevée, qu'elle avait nourrie, pour dire la vérité. Aux allusions qu'on lui fit, elle hocha la tête en souriant, disant que tout cela était des bêtises, des propos de cancanières et que, bien sûr, ils avaient été inventés par des gens qui jalousaient sa jeune maîtresse On ne put rien obtenir de plus.

A deux ou trois reprises, Me Quod avait réuni à dîner, chez lui, quelques clients. Tbérèse avait montré une hardiesse d'allures, une intolérance de langage, une liberté de gestes, qui avaient plongé tout le monde dans une stupéfaction. Seul le notaire ne voyait rien, n'entendait rien, aveuglé par sa tendresse, habitué aux capricieuses fantaisies de sa fille. Mais pour les autres la vérité éclatait : Thérèse n'était plus une fille à fréquenter; Thérèse était à jamais perdue. Et les racontars, lâchés la bride sur le cou, continuaient leur train.

On se disait, à l'oreille, que si l'on voulait, il y aurait bien des choses à dévoiler sur le compte de Thérèse. Par égard pour son père, jusqu'aujourd'hui on s'était tu. Ainsi, à l'église, Thérèse avait toujours une attitude provocante qui scandalisait même les hommes, vers lesquels elle se tournait sans cesse. Au village des Hautes-Rivières, il n'y avait pas de fille plus effrontée qu'elle, quand, dans les rues, elle dévisageait, de haut en bas, les jeunes gens qu'elle rencontrait. Et puis, on citait des faits. Plus d'une fois, des paysans avaient reconnu Thé-

rèse causant, la nuit tombée, derrière la maison de son père avec ses deux fiancés et même avec d'autres.

Elle ne se gênait pas, du reste, pour rentrer à des heures peu convenables, et il était surprenant que Me Quod ne lui en fît pas de reproches. Les dimanches où il y avait bal sur la place des Hautes-Rivières, elle se montrait violente et capricieuse, affectant de ne pas danser avec Pierre et avec Joseph qu'elle désespérait et qui partaient désolés. On allait jusqu'à raconter, mais en recommandant un secret absolu, que Thérèse un soir, dans un dîner, avait bu avec si peu de mesure que sa tête s'était trouvée prise et qu'elle était devenue malade. Son père avait mis cela sur le compte de la chaleur. Mais les convives avaient bien vu la chose et c'était d'eux que l'on tenait l'histoire. Voilà ce qu'on disait. Les jeunes gens ne parlaient plus de Thérèse qu'avec des airs insolents et des mouvements de tête qui signifiaient : « Nous en savons plus que nous n'en laissons paraître. » Les jeunes filles, quand elles s'entretenaient d'elle, rougissaient et se cachaient de leur mère.

Dans les premiers temps où ces bruits coururent, les deux fiancés n'y prêtèrent aucune attention, puis peu à peu ils s'émurent et devinrent soucieux. Thérèse n'ignorait pas ce que l'on disait d'elle. Elle avait provoqué elle-même les exagérations répandues dans le village, mais elle étudiait avec anxiété l'émotion des jeunes gens et cherchait à connaître, à leur attitude auprès d'elle, l'influence que ces bruits, colportés de maison en maison, pouvaient avoir sur leur esprit.

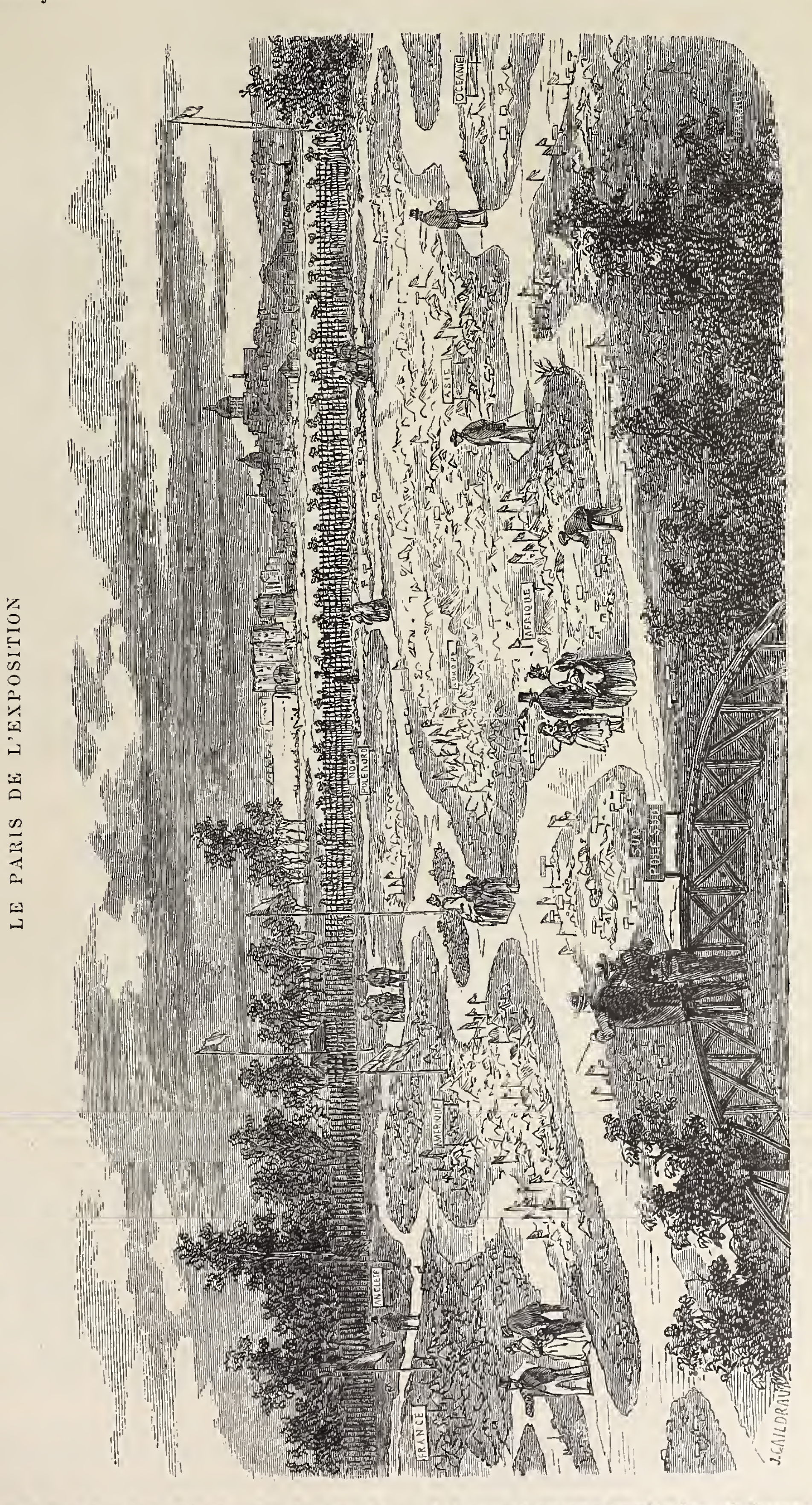


La Grand'navire.

Ils ne purent longtemps lui cacher leur tristesse. Ils se plaignirent, chacun à part, avec une certaine amertume, et elle leur répondit avec aigreur, avec une affectation de dédain qui, au lieu de les surexciter, les jeta dans une incertitude. D'un commun accord, ils s'éloignèrent, éton-

nés, sans soupçonner l'étrange situation d'esprit où se trouvait la jeune fille. Ils avaient besoin de réflexions; Thérèse les effrayait.

LE PARIS DE L'EXPOSITION



Jardin géographique de Montsouris (Paris-Montrouge).

Fétilleux fut celui qui souffrit le plus de cette bizarrerie. Et d'abord, il n'ajouta foi à aucune des calomnies dirigées contre la fille de son patron. La tristesse et les hésitations de Thérèse l'avaient mis sur ses gardes, et il surprit vite la raison intime qui avait motivé le changement d'humeur de celle qu'il aimait. Mais elle ne lui épargnait aucune humiliation, choisissant pour ses duretés, le moment où des étrangers l'entendaient, la voyaient. Il opposait de la douceur à ses colères, de la résignation

à ses emportements, et il sentait peu à peu une pitié, quelque chose de paternel qui se mêlait à son amour pour la capricieuse enfant. Plusieurs fois il l'avertit de ces calomnies auxquelles elle donnait prise comme à plaisir; elle ne répondit qu'en souriant, d'un air préoccupé. Depuis cinq ou six jours, elle n'avait vu ni Pierre ni Joseph; depuis le même temps elle n'avait pas reçu de leurs nouvelles. Ce silence lui mettait de l'épouvante au cœur. Elle craignait d'avoir réussi et, seule, elle pleurait. S'ils s'éloignaient ainsi pour une calomnie jetée au vent, c'est qu'ils ne l'aimaient pas, c'est que ni l'un ni l'autre ne l'avait jamais aimée.

Un soir qu'elle avait dîné avec son père aux forges, à un kilomètre des Hautes-Rivières, elle s'en ouvrit à Fanny Damidiot et à Françoise Anfert, l'une nièce et l'autre fille du maître de forges, avec lesquelles elle était liée d'une amitié très-vive.

(*A continuer.*) Jules MARY.

LA GRAND'NAVIRE

MARQUE DE LA COMPAGNIE DES LIBRAIRES ASSOCIÉS DE PARIS

André Chevillier, dans son livre intitulé : *De l'origine de l'imprimerie de Paris* (Paris, 1694, tome I, p. 325), s'exprime en ces termes : « Les deux premières compagnies de libraires qui se formèrent dans l'Université de Paris, pour ne faire que de belles et bonnes impressions, prirent pour marque *le* Grand'navire (ou *la* Grand'navire, par application du genre féminin au mot dérivé du latin *navis*), que l'on voit à la tête de leurs éditions, chargé des armes de France et de l'Université.... Cette compagnie, appelée *du Grand'navire*, s'acquit tant de réputation dans les pays étrangers, qu'on n'y visitoit point les livres où l'on voyoit cette marque, quand on reconnoissoit qu'ils étoient sortis des presses de cette grande société de Paris. »

La Grand'navire, sous le pavillon de laquelle les libraires parisiens abritaient leur savante cargaison, était, comme le montre notre gravure, — reproduction exacte de celle qui se voit en tête de leurs livres, — une galiote de premier rang, ou bâtiment de guerre à trois ponts, percé de nombreux sabords et défendu par une formidable artillerie. La forme du bâtiment devait le rendre peu propre à la navigation, ce qui prouve qu'il n'a jamais tenu la mer autrement que sur le papier.

En revanche, la décoration de ce vaisseau idéal est d'une grande richesse : l'oiseau symbolique, qu'on retrouve sur l'empreinte des vieux sceaux de la Ville, se montre à la proue; un homme d'armes tient, à la poupe, une sorte d'oriflamme ou de gonfanon à la croix grecque; les trois mâts et le mât de beaupré sont munis de leurs cordages, de leurs voiles fleurdelysées, de leurs pavillons et de leurs vigies diversement écussonnées; des monstres marins s'agitent dans les flots, et le mot *Lutetia* semble flotter à la surface des eaux.

Trois écussons se détachent sur les flancs de la Grand'navire; le plus grand occupe le milieu, c'est l'écu de France, entouré des ordres royaux. A droite se voient les armoiries du chancelier Hurault de Chiverny, protecteur et premier organisateur de la Compagnie, lesquelles sont : d'or à la croix d'azur, cantonnées de quatre ombres de soleil, de gueules. A gauche apparaissent celles de l'Université, en sa qualité de surintendante générale de la librairie parisienne; on les blasonne ainsi : d'azur aux trois fleurs de lys d'or, au bras d'argent issant d'un nuage, mouvant de l'écu et tenant un livre du même. Les petits écussons placés en vigie portent les initiales des noms des premiers libraires ayant fait partie de l'association : Jacques Dupuis, Sébastien Nivelle, Michel Sonnius et Baptiste Dupuis.

La première compagnie parisienne de la *Grand'navire* rivalisa bientôt avec celles de l'*Aigle* et de la *Colombe*, qui florissaient à Venise; les éditions qu'elle publia sont encore en grande estime dans le monde savant; on cite notamment les œuvres de saint Ambroise, de saint Augustin, de saint Grégoire et de saint Bernard, la bibliothèque des saints Pères, le Droit canon, etc.

Une seconde compagnie adopta la même marque et continua la *Patrologie ;* elle édita un saint Jean Chrysostôme, un Tertullien, un Origène, un saint Jean Damascène, un saint Cyrille, un saint Hilaire, un *Corpus juris*, les œuvres du chancelier Gerson, etc. Les libraires qui la composaient étaient : Barthélemy Macé, Ambroise Drouart, Laurens, Jean Sonnius et les trois frères Michel. Leurs éditions sont de splendides in-folio qui se vendirent fort bien et qui soutinrent au dehors le renom de la librairie française.

La *Grand'navire* était une imitation évidente de la vieille nef, ou *nave*, des Nautes parisiens ; comme cette dernière, elle était devenue plus importante à mesure que l'humble et mystérieuse industrie de Gutenberg, entrée timidement en France, protégée ou plutôt surveillée par la Sorbonne jalouse, s'était développée en révélant au monde l'immense progrès dont elle était l'instrument. La ville de Paris et l'imprimerie ont plus d'un point de ressemblance : elles ont commencé petitement, ont grandi d'âge en âge en servant constamment la cause de la civilisation ; aussi se sont-elles identifiées en quelque sorte, et l'on peut dire que les deux navires qui portent leurs destinées flotteront toujours sans jamais sombrer.

L.-M. TISSERAND.

LES GÉORAMAS

Le but du géorama (*gê*, terre, et *orama*, vue, c'est-à-dire *aspect de la terre*) n'est point de montrer la terre étalée comme sur une carte ni de nous l'offrir comme sur les globes de nos cabinets de physique et de nos observatoires. Le géorama présente la terre à contre-sens, c'est le monde renversé. Le spectateur est dans l'intérieur du globe et la terre se déroule autour de lui et sur sa tête. Les parois du globe montrent tous les accidents que l'on voit à la surface de la terre : les montagnes se dressent, les vallées se creusent, les flots serpentent en longs rubans, les volcans vomissent des flammes.

Delanglard, inventeur du premier géorama ouvert à Paris, en 1823, avait fait construire un vaste globe de plus de 30 mètres de circonférence, dans l'intérieur duquel on pénétrait par un escalier conduisant à deux galeries circulaires d'où le spectateur embrassait du regard les continents et les mers. Celles-ci étaient représentées par une toile vernissée à travers laquelle pénétrait la lumière qui éclairait l'intérieur et les parties opaques figurant en couleur la carte des diverses régions de la terre. L'établissement de Delanglard périt faute d'encouragement.

Charles-Auguste Guérin reconstruisit un géorama sur les mêmes principes en 1844, aux Champs-Elysées. Seulement, au lieu de deux galeries il n'y en avait qu'une, placée à la hauteur de l'équateur et à laquelle on parvenait par un double escalier.

Une carcasse en fer, formée par les méridiens et les parallèles, avait été recouverte d'une vaste enveloppe de

calicot vernissé sur laquelle était appliquée une carte exécutée à l'aquarelle. Ce nouveau géorama n'eut aussi que quelques années de durée.

Comme on peut s'en rendre compte, ces géoramas n'avaient aucune ressemblance avec les cartes en relief du globe terrestre exécutées sur un vaste terrain, telle que celle qu'avait dressée le géographe Sanis au château de Montrouge et dont M. Chardon a fait un véritable jardin géographique, mesurant 10,000 mètres.

Le Géorama universel de Paris-Montrouge est situé en face de l'observatoire et du parc de Montsouris, que nous avons déjà décrits longuement (1). Il représente en relief la surface de la terre sous la forme d'un planisphère à l'échelle de 1/500,000. Son étendue permet de faire le tour du monde en marchant et de suivre, en se promenant, les voyages de circumnavigation des plus célèbres navigateurs.

Sous la baguette magique de M. Chardon, les gazons sont devenus des continents, les bordures de buis se sont métamorphosées en fleuves. Les mers sont de petites flaques d'eau; les déserts, des mouchetures de sable; les chemins de fer sont simulés par un inextricable réseau de ficelles; les lignes télégraphiques sont indiquées par des fils microscopiques; les montagnes sont des amas de cailloux cueillis à même dans l'enclos. Les grandes villes sont représentées par de mignons piquets portant à la pointe une plaque indicatrice. Par exemple, là s'arrête la vérité scientifique, car il y a des fleurs partout, et les rosiers, les œillets poussent indifféremment au milieu du Sahara ou sur les sommets des montagnes Rocheuses.

La France est représentée à part, sur une plus grande échelle, avec les pays limitrophes : l'Angleterre, la Belgique, l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, l'Espagne et le Portugal. Le visiteur peut faire le tour de France et voyager dans toute cette partie de l'Europe occidentale.

Les grandes divisions physiques du globe y sont fortement marquées par les chaînes de montagnes qui séparent les bassins; les divisions politiques de chaque partie du monde sont également bien indiquées par les couleurs nationales de chaque contrée, ce qui rend dans le Géorama l'étude de la géographie aussi facile qu'agréable pour les enfants et pour les grandes personnes. Le visiteur parcourt, comme dans un navire, les océans et les mers; il côtoie les rivages de l'ancien et du nouveau monde.

Plusieurs promenades dans le Géorama universel, au milieu de la verdure et des fleurs, suffisent pour se rappeler et pour acquérir les connaissances géographiques élémentaires, si utiles à tout le monde, et pour avoir une notion exacte de la surface de la terre. — M.

A TRAVERS LES LIVRES

LA LÉGENDE DE L'ORPHÉONISTE (2)

Il était un orphéoniste.
Avait-il nom Pierre ou Baptiste?
L'histoire n'en dit pas un mot.

LE CHŒUR.

Do si la sol fa mi ré do.

Tout ce qu'on sait, c'est qu'avec grâce
Il chantait d'une voix de basse,
Comme ferait un rossignol :

LE CHŒUR (*d'une voix formidable*).

Sol la si do ré mi fa sol.

Sa voix tonnait comme l'orage,
Il faisait tourner le laitage
Dès qu'il chantait un peu trop haut.

LE CHŒUR (*fortissimo*).

Do si la sol fa mi ré do.

Pour chercher fortune en voyage,
Il réunit tout son bagage :
Trois chaussett's avec un faux col.

LE CHŒUR (*gaiement*).

Sol la si do ré mi fa sol.

Il fit voile pour l'Angleterre,
Mais à cause du vent contraire,
Il débarqua dans le Congo.

LE CHŒUR (*stupéfait*).

Do si la sol fa mi ré do.

La reine du pays sauvage
Se promenait sur le rivage,
Habillée d'un grand parasol.

LE CHŒUR (*respectueusement*).

Sol la si do ré mi fa sol.

Elle avait faim... elle était triste...
Quand débarqua l'orphéoniste
Frais et gras comme un aloyau.

LE CHŒUR (*avec inquiétude*).

Do si la sol fa mi ré do.

« Petit blanc! dit la reine, approche!
Je t'aimerais bien à la broche. »
L'autre répond en si bémol :

LE CHŒUR (*d'une voix plaintive et en mineur*).

Sol la si do ré mi fa sol.

Cett' romance toucha la reine
Qui reprit : « Partag' mon domaine
Et ma couronne de coco. »

LE CHŒUR (*pompeusement*).

Do si la sol fa mi ré do!

Il s'excuse, la reine insiste,
Et fais monter l'orphéoniste
Sur le trône du grand Mogol,

LE CHŒUR (*satisfait*).

Sol la si do ré mi fa sol!!

Il fonda dans sa capitale
Une grand' société chorale,
Dont il chanta tous les solo :

LE CHŒUR (*avec exaltation*).

Do! si! la! sol! fa! mi! ré! do!!!

Laurent de Rillé.

CURIOSITÉS DE L'HISTOIRE

UNE EXPOSITION UNIVERSELLE

CENT QUATRE-VINGTS ANS AVANT JÉSUS-CHRIST

Ptolémée VI, surnommé Philométor, — par antiphrase à cause de la haine qu'il portait à sa mère Cléopâtre, — était l'arrière petit-fils d'un simple soldat, une sorte d'enfant de troupe né de père inconnu. En ce temps-là, quand la Grèce débordait sur l'Asie, comme, au lendemain de la révolution française, la France sur l'Europe, le métier des armes menait à tout : Zagus devint roi d'Égypte, le pays certainement le plus riche du monde.

Napoléon disait parfois : Que ne suis-je mon petit-fils! Ptolémée-Philométor était séparé par plusieurs générations du fondateur de la dynastie, il pouvait donc étaler tout le faste d'un monarque sans qu'un seul témoin pût

(1) Voir la *Mosaïque* (1876), page 135.
(2) *Olivier l'Orphéoniste*. Librairie Hachette.

lui rappeler le camp macédonien. Aussi résolut-il un jour d'exhiber dans une fête, aux yeux étonnés de la foule, des spécimens des richesses de l'Égypte.

Athénée nous a conservé le récit de cette fête qui fut, comme on va le voir, une véritable exposition, mais dans une forme singulière, comme pouvait la concevoir un despote, 180 ans avant Jésus-Christ.

Cela ne dura qu'un jour, et il y eut une marche triomphale, puis un banquet dans un palais construit pour la circonstance, et dans lequel n'étaient admis, ainsi que dit l'historien grec, ni les ouvriers ni les étrangers, rassemblés, du reste, dans des locaux séparés.

Le cortége comprenait d'abord une représentation des richesses agricoles, et notamment 130 moutons d'Éthiopie, 300 moutons d'Arabie, 25 bœufs blancs venus des Indes. L'industrie vinicole n'était point oubliée. Un pressoir, haut de 24 coudées et large de 15, était porté sur un char; 60 satyres y foulaient en chantant le raisin; le vin coulait incessamment.

Aux abords du palais qu'on avait improvisé, l'arboriculture était représentée par les essences les plus choisies, de sorte qu'on ne marchait plus qu'à l'ombre. Pour ce qui regardait l'horticulture, on fit montre de ses progrès d'une façon assez coûteuse : la terre avait été jonchée au loin des fleurs les plus rares et les plus belles. Le cortége, en s'éloignant, laissait derrière lui les vives senteurs des roses, des fleurs de lotus ou de lauriers écrasées sous les pieds.

Quant à l'immense salle où devait être donnée la fête, elle se composait d'une nef principale de forme carrée, recouverte d'un velum de pourpre à bordure blanche. Sur trois côtés régnaient des galeries ou péristyle : des peaux d'animaux y étaient suspendues ainsi que des tuniques de drap d'or et des vêtements sur lesquels était brodée l'image des rois; des boucliers étaient appendus aux murailles. Dans des sortes de niches profondes on avait établi des mannequins représentant les tragédiens célèbres jouant leurs rôles les plus connus.

L'art n'était donc pas oublié dans cette fête, non plus que la curiosité. Ainsi, on avait exposé cent animaux sculptés dans le marbre, et les tableaux bien connus de l'école de Sycione. Mais l'or surtout dominait. On pouvait contempler les trépieds d'or de Delphes apportés pour la fête. Enfin, on voyait sur les combles de la salle plusieurs aigles d'or d'une grandeur de quinze coudées et *regardant en face*. L'impression générale fut, paraît-il, celle qu'avait voulue le maître : Que d'or! que d'or! Un roi barbare, invité à passer en revue les troupes de son vainqueur, s'écriait : Que de fer! que de fer! Le fer et l'or, deux moyens de domination qui s'affaiblissent à chacune des fêtes de l'intelligence comme celle dont nous avons à nous occuper ici.

Ptolémée et Cléopâtre, d'après une peinture égyptienne.

On voit que la fête décrite par Athénée est bien une exposition qui, dans certaines parties, prend un caractère universel. Elle ne dure qu'un jour, il est vrai, et sous une forme insolite pour nous, mais on y est venu de tous les points; on y trouve les ouvriers, ou mieux les exposants et les étrangers, les visiteurs. L'agriculture, l'industrie sont représentées d'une façon originale et artistique. Il y a des objets venus des pays lointains, Indes ou Éthiopie. On y rencontre une exposition des beaux-arts, enfin, l'archéologie, la haute curiosité ont leur part dans l'exhibition; on y rencontre notamment les trépieds d'or de Delphes.

Le despote donna-t-il des récompenses aux auteurs des merveilles dont il tirait si grande vanité? L'historien est muet. Dans tous les cas, les encouragements eussent consisté en un peu de cet or exhibé en si grande quantité : jusqu'aux temps modernes on ne connut guère d'autres encouragements.

C'est une chose complexe qu'une exposition de l'industrie, surtout quand elle arrive à des proportions colossales comme celle que le monde admire en ce moment. Dans la fête du 1er mai, il faut distinguer d'abord la manifestation politique; il faut remarquer ensuite le fait des rapprochements des objets divers dans un même lieu, le progrès scientifique qu'amène la comparaison, les récompenses, la manifestation de l'idée unitaire de la lutte commune soutenue par l'humanité pour rendre son sort meilleur et plus beau. Peut-être, dans la fête du despote égyptien entrait-il un peu de tout cela au point de vue spécial de son empire.

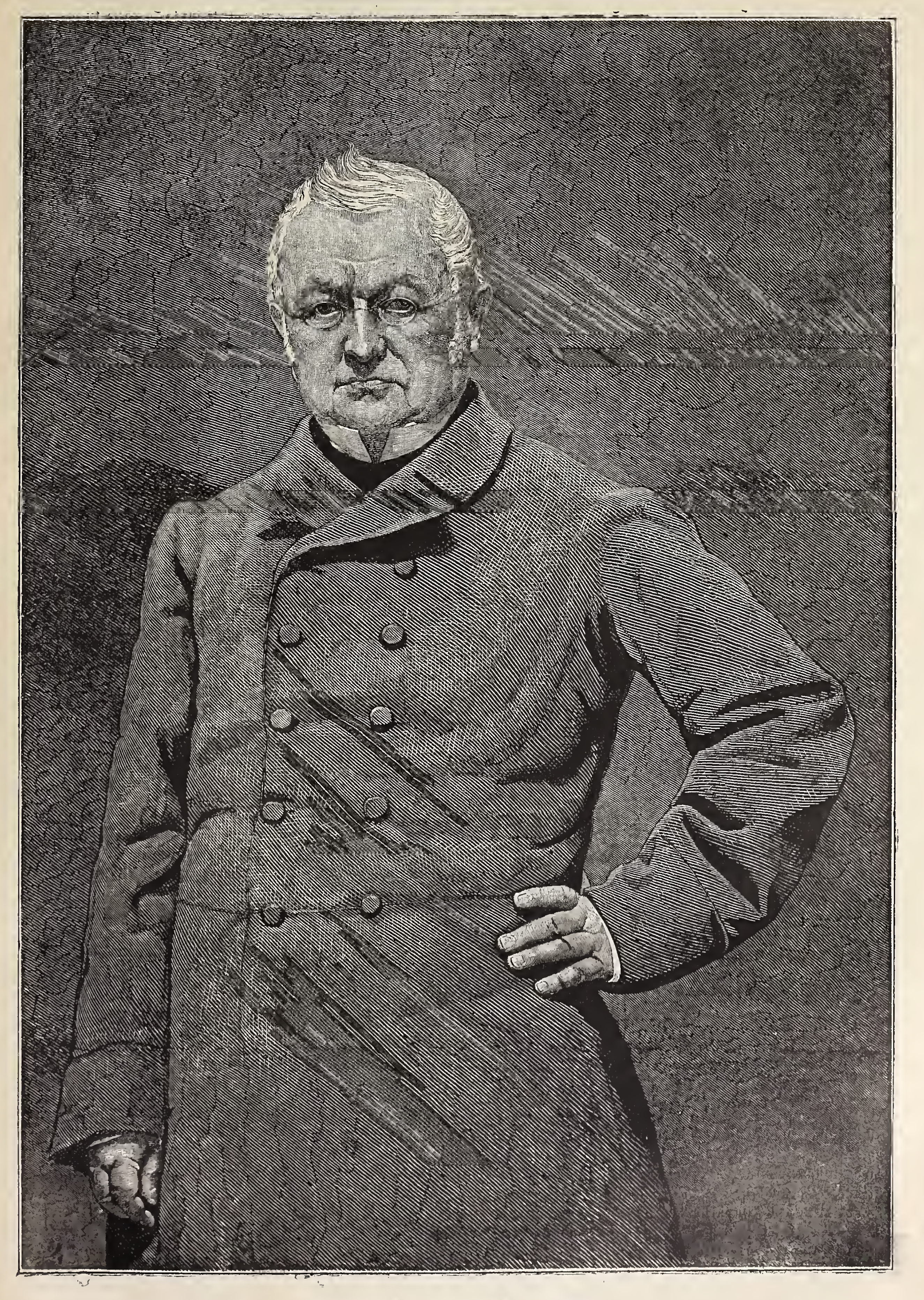
Dans tous les cas, le fait raconté par Athénée ne s'est plus reproduit qu'après la Révolution française, ou du moins, s'il a existé avant cette époque d'autres expositions réunissant bien les caractères généraux des solennités de ce genre, le souvenir en est perdu.

A. MERCIER.

Si le triomphe de la vanité est un des enivrants plaisirs de la vie des grands hommes, il est toute la vie des êtres bornés. — *H. Balzac.*

L'imprimeur-gérant : A. Pougin, 13, quai Voltaire, Paris.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1878



Portrait de M. Thiers, par M. L. Bonnat.

LE PORTRAIT DE M. THIERS

Arrêtez-vous, passants : c'est une œuvre de maître!
— Lunettes, toupet blanc, faux-col amidonné,
Rien de plus !... Mais comment ne pas le reconnaître
Ce « petit bourgeois » vieux, droit, grave et boutonné?

On regarde, et soudain ce portrait vous pénètre :
Le nain se fait géant sous votre œil étonné;
Les lueurs de son âme éclairent tout son être
Et le « petit bourgeois » s'est comme illuminé!

Quel relief dans ce front que la pensée encombre!
Avec quelle puissance il émerge de l'ombre
Que le peintre amoncelle, exprès, à ses côtés!

Tel, ce grand citoyen, — quand l'astre de la France
Pâlit sous la défaite et la désespérance, —
Se dressa, lumineux, sur nos obscurités!

Adrien Dézamy.

LES DEUX FIANCÉS DE THÉRÈSE

NOUVELLE

(*Suite.*)

Aux Forges, il y avait un dîner tous les mois, suivi d'un petit bal organisé dans le jardin, au son d'un piano qu'on approchait d'une des fenêtres du salon. Pierre et Joseph y avaient été invités avec deux ou trois jeunes gens du village. Le soir, en sortant de table, on s'était dispersé, à la recherche d'un banc ou d'un coin de fraîcheur, et pendant que les deux fiancés de Thérèse, inquiets et gênés, s'éloignaient avec M. Anfert et Me Quod, dans la direction de l'usine, la jeune fille disparaissait sous les arbres accompagnée de Françoise et de Fanny Damidiot. Après quelques moments d'une conversation très-grave, il fut convenu que les deux cousines, tout à l'heure, pendant qu'on danserait, feraient tous leurs efforts pour connaître le fond de la pensée des jeunes gens. Comment s'y prendraient-elles? Elles ne savaient. Le mieux, peut-être, était d'aborder leur sujet franchement, au lieu de prendre des détours. Elles s'y résolurent. En les quittant, Thérèse avait des larmes dans les yeux et tremblait.

Une demi-heure après, Fanny s'éloignait au bras de Joseph Houdiard qu'elle occupait, en éveillant son attention par des sous-entendus qui lui firent dresser l'oreille. De son côté, Françoise avait accaparé le docteur étonné et inquiet d'entendre la jeune fille lui dire qu'une conversation sérieuse était nécessaire entre eux deux.

De chaque côté, cet entretien fut long et les explications pénibles. Thérèse s'était retirée à l'écart et attendait ses amies avec une anxiété qu'elle ne cherchait pas à dissimuler. Plusieurs fois, dans la soirée, son père, frappé de sa pâleur et de son air de fatigue, lui avait demandé si elle souffrait. Elle lui avait répondu en riant, dévorant ses angoisses, secouant ses pressentiments de malheur. Quand Françoise et Fanny la rejoignirent, elle ne put faire un mouvement, tant la crainte l'accablait. Elles s'assirent auprès d'elle, silencieuses et préoccupées. Elle n'osait pas les interroger, parce que leurs regards étaient tristes et la plaignaient.

A la fin, elle dit, très-bas, en tremblant:

— Eh bien! ils ne m'aiment plus, ni l'un ni l'autre, n'est-il pas vrai?

— Ils te reprochent les torts que tu as eus envers eux, dit Fanny, tes coquetteries, les avances qu'ils t'ont faites, auxquelles tu n'as pas été insensible et les encouragements que tu leur as donnés. Ils te reprochent cette incertitude où tu les tiens depuis près de deux ans. Tu te moques d'eux, pensent-ils, et dans le village tu les fais tourner en ridicule et montrer au doigt. Ils disent que tu ne peux pas les aimer tous les deux d'égale force, que cela n'est pas naturel et que si tu ne t'es pas prononcée depuis longtemps, c'est que tu n'as pour eux que de la tendresse, mais point d'amour. Tu es si bonne malgré tes défauts de capricieuse et de coquette, que tu ne veux pas rendre l'un malheureux en choisissant l'autre, et ce que tu prends pour une affection n'est que de la pitié. Ils ont résolu de s'éloigner de toi, non à cause de ces bruits répandus dans ces derniers temps et que tu n'ignores pas, puisque toi-même les as provoqués, — ils l'ont compris, — mais pour laisser reposer ton imagination et ton cœur et te permettre de choisir en dehors d'eux. Ils sont malheureux et il faut les plaindre, car tous d'eux t'aimaient, et toi, tu ne les aimais pas.

Voilà ce qu'ils ont dit.

Thérèse pleurait silencieusement, en écoutant Fanny. Quand elle fut plus calme elle se leva, embrassa ses amies et rejoignant son père, sans tourner la tête, de peur de faire éclater de nouveau ses larmes, elle sortit. De loin, aux pâles rayons de la lune qui éclairaient la campagne et la blancheur du chemin conduisant des Forges aux Hautes-Rivières, Houdiard et Murisset la virent disparaître, marchant lentement au bras de Me Quod, et peu à peu s'évanouir derrière le voile de la nuit.

Le lendemain, Thérèse prit le lit. Toutes ces émotions l'avaient affaiblie et lui avaient donné la fièvre. Le notaire, effrayé de la langueur où elle tombait, voulut faire venir Murisset, mais elle refusa énergiquement de se laisser soigner par le jeune médecin, et Me Quod fut obligé d'envoyer chercher celui de Monthermé.

Quand on sut dans le village que l'enfant était malade, il y eut une réaction en sa faveur. Ceux qui l'avaient le plus calomniée se jetèrent réciproquement à la tête leurs calomnies. On apprit vite, par Fanny et par Françoise, que ce que l'on avait pris pour du déréglement était une bizarrerie de l'étrange fille, aux abois entre les deux amours envers lesquels elle se trouvait engagée. Pierre et Joseph ne pouvaient cacher leur tristesse et s'enquéraient à tous les amis du notaire de la santé de la jeune fille. Elle fut un mois à se remettre, et pendant ce mois elle refusa constamment de laisser ses deux fiancés approcher d'elle. A chacun de ses refus, Me Quod, dévoué aux moindres volontés de sa fille, n'opposait aucune résistance. Quant à Fétilleux, il n'avait pas vécu tout le temps qu'elle avait été malade. Comme il avait passé le mois au milieu des craintes et d'une surexcitation nerveuse, quand la jeune fille fut sur pied, l'énergie qu'il avait montrée tomba et il fut lui-même plusieurs jours sans pouvoir s'acquitter de sa besogne habituelle. Thérèse qui le voyait aux petits soins pour elle, soucieux, l'entourant d'une sollicitude paternelle, avait été touchée jusqu'aux larmes de ce dévouement, de cette douceur toujours égale dont elle semblait s'apercevoir pour la première fois. Cette tendresse inquiète l'émouvait, et, chose bizarre, il lui paraissait que la laideur de Fétilleux s'illuminait d'un reflet de jeunesse. Sa figure vieillotte s'éclairait sous le rayonnement doux de ses yeux pâles, et son bon sourire découvrait des dents petites, serrées, très-blanches.

Elle se rappelait qu'une nuit, dans les premiers temps de sa maladie, elle s'était réveillée avec toute sa connaissance et le sentiment exact de ce qui se passait. Le délire l'avait quittée et elle sentait ses pensées très-libres dans sa tête plus calme. Elle avait vu Fétilleux qui, penché au-dessus d'elle, pleurait, les mains jointes, dans une

attitude de désolation et de douleur dont jamais le souvenir ne la quitterait. En voyant qu'elle se réveillait, Fétilleux s'était caché, mais elle avait fermé les yeux très-vite, feignant de dormir, et elle avait bien distingué, entre ses paupières demi-closes, le pauvre garçon s'approchant d'elle de nouveau, les mains jointes, la tête tombée sur la poitrine et semblant l'implorer comme une madone. Devant cette adoration muette, ce dévouement, ignoré d'elle, qui ne la quittait pas, et qu'elle avait accepté jusque-là avec une indifférence cruelle, comme chose due, elle sentit en son âme une grande douceur qui l'étonna, un calme immense auquel elle ne s'était guère accoutumée dans les mille tribulations de son amour pour Pierre et Joseph. Comprit-elle alors l'affection de Fétilleux? Peut-être. Les jeunes filles, aussi bien que les femmes, ne se trompent guère sur le sentiment qu'elles inspirent; si elles ne devinent pas de suite l'amour qui les aime le mieux, c'est qu'il est peureux et se cache; or, filles et femmes se brûleront toujours à ce qui brille, comme des phalènes aux lumières.

Pendant la maladie de la jeune fille, le hasard, — était-ce bien le hasard? — avait remis plusieurs fois Pierre Murisset et Joseph Houdiard en présence de la fille et de la nièce de M. Anfert, le maître de forges. A force de parler de Thérèse, une certaine intimité s'était établie entre eux, sans qu'ils y prissent garde tout d'abord; dans ces premières conversations, dont la fille du notaire faisait les frais, il ne pouvait se glisser d'arrière-pensée. Et pourtant descendant le terrain des confidences, ils en arrivaient peu à peu à une douceur de paroles, à des attentions et à des prévenances dont les jeunes filles se sentaient reconnaissantes et émues. Et au fur et à mesure que grandissait l'habitude de se voir, de se comprendre, le souvenir de Thérèse s'effaçait et les torts qu'elle avait eus envers les jeunes gens devenaient plus graves. Françoise, une jolie blonde, aux yeux bleus, mélancoliques, s'était laissé attirer par la vivacité et la fougue de Pierre Murisset, et Fanny Damidiot, vive et violente comme le jeune docteur, commençait à comprendre que si Thérèse n'était pas devenue une inconnue pour Joseph Houdiard, du moins, à chacun de ses sourires la mémoire de la jeune fille s'évanouissait dans le cœur du fermier. Ce n'était pas sans remords que les deux amis s'abandonnaient à ce sentiment nouveau. Mais, depuis deux ans, ils avaient aimé bien plus par la tête que par le cœur. La situation étrange où ils avaient vécu vis-à-vis de Thérèse les avait entretenus dans des illusions décevantes, avait fouetté leur imagination au détriment d'une affection plus vraie et surtout plus calme. Leur cœur, fatigué de ces inquiétudes, avait un immense besoin de repos. A cet abandon de Thérèse se mêlait comme une sourde irritation contre elle, pour les déceptions dont elle était cause, pour cette vie du cœur qu'elle avait gaspillée à tous les vents de son caprice et de sa coquetterie. Ils s'étaient détachés d'elle brusquement, par lassitude et par énervement. Après avoir subi deux ans cet amour bizarre, ils s'étaient révoltés tout d'un coup; une affection nouvelle les avait pris et régnait en maîtresse sur leur âme. Ils sentaient une tranquillité les envahir. Ils aimaient doucement et cet amour les reposait.

Depuis que Thérèse était malade, ils ne l'avaient pas revue. Cette absence avait été fatale à la jeune fille. Devons-nous dire fatale? Non, car elle avait été pour la jeune fille et les jeunes gens une lumière dans les ténèbres; elle avait éclairé leur amour d'une clarté vive qui les blessait, tout d'abord, mais grâce à laquelle ils pouvaient lire maintenant au fond de leur âme.

(*A continuer.*) Jules Mary.

LES INCENDIES A CONSTANTINOPLE

Il n'est pas probable qu'aucune autre ville ait jamais été le théâtre d'incendies aussi fréquents et aussi désastreux que Constantinople. La cause est ancienne et la responsabilité de ces sinistres trop répétés pourrait remonter haut et loin, malgré la part qui en incombe nécessairement à l'administration ottomane actuelle.

Lorsqu'en 325, Constantin résolut de rendre à la ville, à laquelle il donnait son nom d'abord, la plus grande part de sa splendeur et de son importance passées, il chercha à y attirer une population active et nombreuse; et, pour abriter cette population, il fit construire à la hâte des maisons en bois. Eh bien! cela est étrange certainement, mais ce système de construction s'est perpétué à travers les siècles et les révolutions, au moins dans les quartiers musulmans peu fortunés; et c'est dans ces foyers bien préparés que l'incendie éclate invariablement, ne laissant pas que de s'étendre aux quartiers plus riches et de dévorer la pierre après le bois.

Le sinistre n'a pas toujours une cause accidentelle; la malveillance, au contraire, paraît y avoir, en tout temps, contribué largement. On a conservé la mémoire du terrible incendie allumé par les *Verts* soulevés sous Justinien (532), dans lequel fut consumée entièrement la bibliothèque impériale, riche de plus de 100,000 manuscrits; la période byzantine en vit bien d'autres, et s'il fallait y ajouter ceux de la période ottomane, il faudrait des volumes pour en contenir la simple mention.

On comprend que, de bonne heure, un service de secours contre l'incendie dut être régulièrement organisé. Ajoutons que, sans parler des pompes, dont il ne pouvait être alors question, cette organisation subsiste encore aujourd'hui telle quelle, presque sans autre modification. C'est donc du service de secours actuel, du corps des pompiers de Constantinople, en un mot, que nous allons seulement nous occuper : remonter plus haut serait inutile, puisque rien n'a été changé de ce côté.

Le service de secours contre l'incendie, à Constantinople, est assuré (plus ou moins) par une corporation ainsi organisée : les pompiers (*touloumbadji*), chargés de la manœuvre des pompes; les porteurs d'eau (*soccas*), qui portent sur l'épaule une petite outre remplie d'eau, bientôt mise à sec, si les citernes privées ne la remplissent; les sapeurs (*baltadji*), armés de haches, de crochets et autres engins pour abattre les maisons incendiées et faire, dans la mesure du possible (ce qui n'est pas beaucoup dire) la part du feu; enfin, il y a les veilleurs de nuit (*beckdji*).

Nuit et jour une vigie est en observation au sommet de la haute tour du Séraskier, comme il y en avait une à l'époque byzantine au sommet de la tour Anémas, dont on n'a jamais su la situation exacte. Cette vigie interroge sans cesse, — du moins nous voulons le croire, — l'horizon autour d'elle, pour y découvrir un jet de fumée insolite, une langue de feu s'élevant indûment au-dessus d'un quartier ou de l'autre. Lorsqu'elle a trouvé son affaire, elle donne le signal, en hissant une espèce de panier si c'est le jour, une lanterne allumée si c'est la nuit. Le signal aussitôt aperçu, le canon tonne, les beckdji parcourent les rues en frappant le sol de leur lourd matrak ferré et criant : *Stamboul* ou *Pera-da hianghin var* (le feu est à Stamboul, à Péra, etc.).

Tout le monde s'émeut. Soccas et touloumbadji s'élancent au pas de course dans la direction du feu, outres et pompes sur les épaules, sans dévier d'une ligne, car ils ont non-seulement le droit mais le devoir de ne se déranger pour personne et de renverser au besoin tous les

obstacles susceptibles de renversement qui s'opposeraient à leur passage. Les autres sections de la corporation suivent de près et d'une allure égale, puis la foule.

sophie; ils ramassent leurs objets les plus précieux dans un panier pour les remettre à la garde de la mosquée voisine et détalent avec le reste.



Le service des pompes à Constantinople. — Touloumbadji (pompiers) courant au feu.

(D'après des aquarelles communiquées par M. Texier, de l'Institut.)

Si l'incendie éclate la nuit, les habitants, dans un rayon très-étendu, car l'expérience les a rendus prudents, quittent leur lit et procèdent au déménagement avec philo-

Les secours les plus efficaces sont toujours ceux qu'apportent avec empressement les équipages des navires en station. Mais que faire en présence d'un pareil

fléau, autour duquel il semble qu'on ait entassé les aliments à plaisir? On n'a pas d'idée de la rapidité avec laquelle l'incendie se propage : il faut certainement plus de temps pour consumer une botte de paille que pour brûler dix maisons de bois, pour peu que le vent s'en mêle. Aussi, à Constantinople, lorsque deux ou trois cents maisons de cette sorte ont été détruites par le feu, le sinistre n'est pas du tout classé dans la catégorie des incendies terribles, mais seulement dans celle des incendies ordinaires. Le malheur, c'est qu'il ne s'en tient pas toujours là et s'étend aux quartiers qui, comme Péra, sont bâtis en pierre et bien bâtis.

On ne peut entreprendre de citer les incendies, même les plus terribles, qui ont dévasté Constantinople. On a pourtant retenu ces dates : 1782, 1784, 1834, 1859, 1865 et 1870. Mais qu'est-ce que cela?



Baltadji (sapeur-pompier).



Veilleur annonçant un incendie.



Touloumbadji (pompier turc).

Théophile Gautier, qui se trouvait à Constantinople en 1851, rapporte que, pendant son séjour dans cette ville, il n'y eut pas moins de quatorze incendies dans une seule semaine! L'incendie de septembre 1865 s'étendit

sur plus de deux kilomètres carrés et dévora plus de trois mille maisons dans la ville turque de Stamboul, Le 6 juin 1870, c'était le tour du quartier franc, de Péra.

Le feu prit au coin de la rue Taxien, prolongement de la rue Péra, et de Parmak Capou (la Porte du Doigt), dans les maisons de bois, comme toujours. Ce quartier est aussi habité par de riches Arméniens qui, ce jour-là, étaient allés fêter, à Fener Bagtché, le dixième anniversaire de leur constitution. Impossible de pénétrer chez eux pour puiser à leurs citernes, et l'eau manquait! Plus de deux mille maisons furent la proie des flammes et, dans le nombre, environ trois cents maisons en pierres de taille, appartenant soit à des Européens, soit à de riches Levantins. Tout un côté de la rue de Péra fut détruit : cinquante à soixante maisons, bien construites et très-belles pour la plupart. Le théâtre Naoum, les maisons du consulat de Portugal, de l'ambassade britannique, du cercle Teutonia, de la Société de bienfaisance et de l'hôpital allemands, du consulat américain, du patriarcat arménien, les hôtels d'Orient, de Saint-Pétersbourg, plusieurs églises et mosquées, etc., furent littéralement rasés. On compta en outre près de cinq cents victimes de cet épouvantable sinistre, dont Péra a conservé des traces jusqu'aujourd'hui.

Les quartiers bâtis en pierre inspirent pourtant assez de confiance pour que des compagnies d'assurances y fonctionnent régulièrement. Il serait temps d'ajouter à ce premier progrès, — qui aurait suivi son cours sans les malheurs qui sont venus fondre sur la Turquie, — le progrès non moins salutaire qui consisterait à armer les touloumbadji de pompes à vapeur, en supposant, bien entendu, que l'eau pût ne leur point manquer.

A. Bitard.

LE PAYS DES KANAKS

COMBATS, DANSES ET CANNIBALISME

(*Suite.*)

« La grande et forte tribu de laquelle dépend le village de Poimbey, établie au milieu de l'île, était autrefois très-redoutée de ses voisins des deux rives; elle y descendait quelquefois subitement pour faire des razzias, ne revenant que chargée de butin et sans que personne osât la poursuivre dans ses montagnes. Poindi Patchili, chef actuel de cette tribu, est frère d'*Onine*, chef d'Amoa, dont j'ai raconté la fin misérable. Poindi est grand et bien fait, d'une bravoure et d'une agilité extrêmes; sa peau est presque blanche. Il reste toujours dans ses montagnes sauvages, loin des blancs qu'il hait parce qu'ils ont tué des chefs, ses parents et ses amis, et dont ils ont pris les territoires.

« Nous avions donc lieu de nous défier; cependant nous passâmes la nuit au milieu des guerriers, au moins malintentionnés, de cette tribu; mais notre audace même, qui domine toujours ces natures naïves, était notre meilleure sauvegarde. Toutefois, nous ne dormions que d'un œil, et l'un de nous faisait toujours sentinelle.

« Au réveil, nous nous mîmes en route en remontant la rivière; un grand nombre d'habitants nous accompagnaient. Au bout d'une heure environ de marche, une cascade magnifique se présenta subitement à nous. Au sommet du plateau qu'elle parcourt, la rivière est tout à coup obligée de passer entre deux énormes blocs de rocher; ses eaux roulent écumantes et furieuses jusqu'à l'extrémité de cet étroit défilé, où une colonne de rocher, debout au milieu du rapide, les divise en deux canaux plus étroits encore. Là elles s'engouffrent avec une telle violence, qu'elles se pulvérisent en écume et en pluie qui s'élève jusqu'à une hauteur considérable. Au sortir de ce passage, la rivière se précipite, d'une hauteur de douze mètres environ, dans un grand bassin très-profond, dont les parois à pic sont comme ciselées dans le roc. Le calme des eaux au fond du gouffre forme un contraste des plus étranges avec la fureur qui les anime plus haut. Le bruit produit par cette cascade est tel que, jusqu'à une certaine distance, on ne peut pas s'entendre parler. Les rochers contre lesquels se brise la rivière sont formés d'un marbre violet et verdâtre qui, poli par un long frottement, ajoute encore par son éclat à la beauté du paysage. Au-dessus de cette cascade, rien de curieux n'attire notre attention. Nous séjournâmes encore quarante-huit heures au milieu des naturels sans relever dans leur conduite le moindre indice d'hostilité, et nous pûmes bientôt regagner Houagap, chargés de précieux spécimens botaniques et géologiques.

« Au commencement du mois de juin 1864, le chef de poste de Houagap reçut une nombreuse et solennelle députation de la tribu de Houindo. On venait l'inviter à assister au *pilou-pilou* qui devait être célébré dans cette tribu le 6 juin, à l'occasion de la récolte des ignames, avec toute la pompe requise par les vieilles coutumes : cinq ou six tribus, dont quelques-unes habitaient de l'autre côté de l'île, devaient s'y rendre. Généralement les Kanaks n'aiment guère, dans ce genre de fête, la présence de l'Européen et surtout celle des soldats français; mais ce qui, dans cette occasion, engageait vivement le chef de cette tribu à inviter les blancs ses voisins, c'est qu'il était en ce moment en guerre avec la tribu de Ponérihouen, tribu insoumise et querelleuse que nous avions eu nous-mêmes besoin de châtier dans une précédente expédition. Voici quels étaient les causes et l'historique de la querelle :

« Une rivière large et profonde sépare les deux tribus; celle de Ponérihouen traversa un jour cette limite et vint établir des plantations sur le territoire de sa voisine. C'était une usurpation, et les gens de Houindo chassèrent les envahisseurs. De là une guerre permanente, pendant laquelle la tribu de Houindo vint à Houagap demander main-forte à ses nouveaux alliés les Français. Un poste de dix hommes commandés par un sergent fut envoyé et, avec l'aide des naturels, il établit un petit blockhaus sur le sommet d'une butte dominant la rivière à son embouchure; c'était le lieu choisi par les ennemis pour opérer leurs attaques, que facilitait une barre qui forme là, comme au débouché de tous les cours d'eau néo-calédoniens, un gué presque continu et praticable en tout temps. De plus, à la marée basse, au milieu de la rivière s'étale un îlot de sable assez large, sur lequel les deux partis venaient tour à tour se défier.

« A partir de l'installation du poste français, les attaques continuèrent encore, mais les gens de Ponérihouen n'osèrent plus se hasarder à traverser la rivière pendant le jour. Toutefois ils la passaient quelquefois la nuit, se cachaient dans les bois et réussissaient à massacrer quelques-uns de leurs adversaires isolés; l'un d'entre eux poussa la hardiesse jusqu'à venir au cœur du village de Houindo enfoncer sa zagaie dans la porte même du chef. Ils possédaient quelques fusils, dont ils se servaient avec une assez grande précision. Toujours à l'affût derrière quelque rocher ou dans le feuillage épais d'un arbre de l'autre rive, ils épiaient le moment où un soldat ou un Kanak s'approchait du bord pour lui envoyer une balle; il est vrai que, d'un autre côté, la supériorité du tir

de nos hommes et de nos fusils commençait à refroidir beaucoup l'ardeur de l'ennemi.

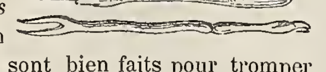
(*A continuer.*) Jules GARNIER.

HISTOIRE DE LA FOURCHETTE

La fourchette, ou du moins son application aux exercices gastronomiques, est d'invention relativement récente. On ne trouve pas trace, en effet, dans les auteurs anciens d'un qualificatif quelconque pouvant s'appliquer à la fourchette ainsi comprise, ni à rien qui s'en rapproche plus ou moins. C'est donc à des savants modernes que nous sommes redevables de la fourchette antique et du nom latin (*fuseinula*) qu'elle portera désormais dans l'histoire.

On trouve dans l'intéressant *Recueil* du comte de Caylus le dessin d'une fourchette d'argent à deux branches, trop bien conservée pour une relique trouvée dans les ruines de la voie Appienne; et Nicolaï, dans son *Antichità di Pesto*, nous offre un spécimen convenablement avarié de fourchette à cinq branches, trouvé à Pæstum, dans le tombeau d'un guerrier entouré de tout un attirail d'ustensiles dont l'emploi est resté problématique.

Mais il y a longtemps que Caylus a été convaincu de s'être laissé jouer par celui qui lui avait vendu sa fourchette, et dans une polémique récente au sujet de la fourchette de Pæstum, un savant étranger a prouvé, croyons-nous, que ce petit instrument n'avait jamais servi à l'usage que l'on croyait. Anthony Rich, qui est d'un avis contraire, donne les dessins de ces deux fourchettes suspectes dans son *Dictionnaire des Antiquités romaines et grecques*, et, comme on peut en juger, ces dessins sont bien faits pour tromper les esprits les moins prévenus.



Un point qui semble acquis à la cause, en tout cas, c'est que la fourchette est d'origine italienne. Thomas Coryate en introduisit l'usage en Angleterre au retour d'un voyage en Italie, en 1608, et il assure que cet instrument était répandu universellement dans ce pays depuis des siècles. Pourtant il ne paraît pas que, même en Italie, la fourchette fût en usage avant la seconde moitié du treizième siècle, et encore ne put-elle s'y acclimater sans lutte. Les nations voisines tournèrent même en ridicule cet usage longtemps avant de succomber à la contagion de l'exemple et de renoncer à la « fourchette du père Adam. » Elles finirent pourtant par s'y résoudre.

Mais on ne se servait pas, dans le principe, de la fourchette à tout propos, comme on le fait aujourd'hui; c'était un objet de luxe servant au dessert seulement, pour *mengier poires*, par exemple; ce qui explique leur petit nombre, relativement aux cuillers, dans les inventaires que l'on peut consulter à ce sujet.

« En 1328, dit M. L. de Laborde, on treuvait dans l'avoir de la reine Clémence de Hongrie une trentaine de cuillers et *une* fourchette d'or. La reine Jeanne d'Évreux laissa en mourant *une* fourchette soigneusement enfermée dans un étui et soixante-quatre cuillers. En 1389, la duchesse de Touraine avait neuf douzaines de cuillers d'argent et *deux* fourchettes d'argent doré. Charles V, enfin, avait des fourchettes en or avec des manches en pierres précieuses; mais à quoi servaient ces rares fourchettes? à faire de ces grillades de fromage de Bresse et d'Auvergne qu'on mangeait avec du sucre et de la cannelle en poudre. On avait donc, dès le treizième siècle, des fourchettes pour quelques mets exceptionnels; on n'en avait pas pour la règle commune. Or, je parle de la cour la plus élégante, de la cour de France et de ses satellites, les cours des princes d'Anjou, de Bourgogne, etc. Dans les classes aisées, on n'en avait d'aucune sorte. Le véritable développement de la fourchette et de la cuiller eut lieu au dix-septième siècle, sous l'influence d'un illustre délicat, le duc de Montansier. »

Avant que la fourchette fût entrée dans les mœurs, la pièce qu'il s'agissait de découper était enveloppée au bon endroit d'une feuille de papier, sur laquelle l'écuyer tranchant appuyait la main gauche, tandis que, de la droite, il manœuvrait du couteau, découpant des tranches convenables, qui étaient ensuite placées sur des rouelles de pain amoncelées près de lui, comme aujourd'hui des piles d'assiettes, et servies à la ronde. Les convives, alors, s'escrimaient du couteau pointu — et des doigts.

Avant la Révolution encore, quand on devait dîner en ville, on envoyait, quelques minutes avant de se mettre en route soi-même, un laquais porter son couteau et sa fourchette au lieu du festin. A défaut de laquais, il va sans dire qu'on apportait ces ustensiles indispensables dans la meilleure poche de son haut-de-chausses. Cette vieille coutume n'est pas encore, paraît-il, entièrement disparue de certaines de nos provinces éloignées.

Dans quelques provinces rurales de l'Allemagne, de la Suisse et du Tyrol, c'est encore aujourd'hui la coutume de se rendre à un dîner prié avec un petit nécessaire de poche contenant la cuiller, la fourchette et le couteau.

Après avoir été l'objet d'une opposition passionnée, la fourchette devint un objet de luxe, tel que l'usage en fut sévèrement interdit, pendant quelque temps, aux membres des ordres monastiques. — Nous n'avons guère besoin de dire que cet usage est partout répandu maintenant, sauf en Orient; deux pauvres diables se sont même fait, dans ces derniers temps, une espèce de célébrité en avalant leur fourchette : Egisto Cipriani en Italie et Lasseur en France; mais leur exemple n'est pas de ceux qu'on suit volontiers.

On sait que les Chinois et les Hindous se servent de fines baguettes d'ivoire ou de bois, et les Orientaux, plus rapprochés de l'Europe, ainsi que les Africains, de leurs doigts. Leurs mets ordinaires n'exigeraient d'ailleurs l'usage de la fourchette que rarement. Il ne faut pas croire pour cela que nos compatriotes algériens arabes ou berbères ne sauraient tirer parti de cet utile petit instrument; Hadji Ahmet-ben-Saber, un vieil ami de ma jeunesse, était, par Allah! une excellente fourchette, et bien d'autres Algériens sont aussi forts que lui à cet exercice. — Ad. B.

HISTOIRE NATURELLE

NAISSANCE D'UNE GIRAFE AU JARDIN D'ACCLIMATATION

Un paysagiste de beaucoup de talent disait dernièrement qu'il n'était pas nécessaire d'aller si loin qu'on avait coutume de le faire pour chercher des sujets de tableaux; il trouvait dans les jolis environs de Paris mille paysages plus variés et plus riants les uns que les autres.

On pourra bientôt dire qu'il est inutile de courir le monde pour avoir une idée universelle de l'histoire naturelle. Le jardin d'Acclimatation nous montre tous les animaux capables de vivre dans notre climat. Tout y est amusement, tout y est enseignement.

Au nombre des résultats utiles obtenus dans toutes ces recherches scientifiques, on attache, et avec raison

un très-grand prix aux naissances provenant d'animaux nouvellement importés dans notre pays dont on n'avait encore pu étudier les habitudes et le caractère.

Pour la première fois, à Paris, est née au Jardin d'acclimatation, le 14 mai 1878, une petite girafe de parents importés d'Abyssinie en 1874.

La mère l'avait portée quatorze mois.

Quelques minutes après sa naissance elle marchait, puis tétait.

Elle avait alors 1 mètre 30.

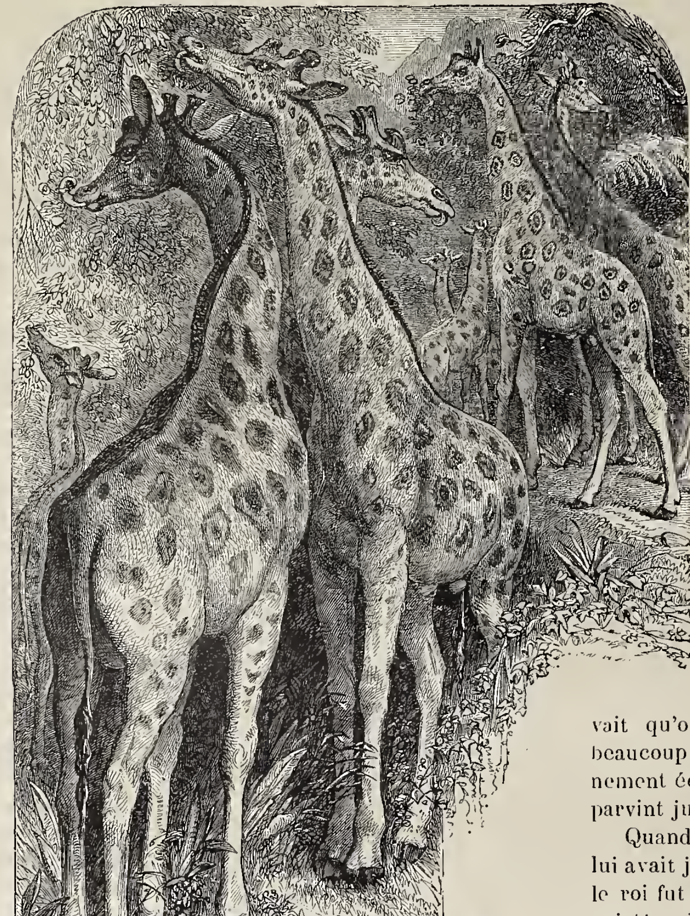
Le 1er juin 1 mètre 45.

Le 1er juillet 1 mètre 50.

Il est impossible de voir un plus charmant animal. Cette jolie tête, — avec ses grands beaux yeux si brillants et si doux, — est moins disproportionnée avec son corps encore incomplet que la tête de ses parents, un peu trop petite pour leur haute taille. Ce qui, surtout, lui donne une grâce particulière, c'est son cou fin et souple pouvant se replier de diverses façons comme un véritable cou de cygne, ce que ne peuvent faire ni le père ni la mère; la grosseur des vertèbres du cou leur permet à peine de le fléchir et leur donne une apparence de raideur désagréable (1).

La peau tigrée est jolie. Contrairement à ce qu'ont écrit les auteurs anciens que les taches rousses qui la recouvrent deviennent plus foncées en vieillissant, chez cette jeune girafe les taches sont si chaudement colorées à côté de la robe de sa mère, que celle-ci a l'aspect d'une étoffe passée au soleil. Ces taches sont très-rapprochées et plus grandes que les espaces qu'elles laissent entre elles, de sorte que, à une certaine distance, ce sont plutôt les intervalles qui paraissent des taches blanches sur un fond brun.

Comme toutes ces observations recueillies avec tant de soin et d'intelligence, dans ce charmant jardin, sont intéressantes pour le présent et surtout pour l'avenir des connaissances de l'histoire naturelle, et quelle ingénieuse façon d'amuser et d'instruire! — Ch. Le B.



Jeunes girafes.

(1) Voir *la Mosaïque*, 1874, p. 15.

ANECDOTES

Pendant le séjour que fit, à Berlin, la duchesse de Brunswick, sœur de Frédéric II, le roi fit présent au général comte de Schwerin d'une tabatière sur laquelle était représentée une superbe tête d'âne.

Le comte chargea aussitôt un artiste de remplacer la tête de l'âne par le portrait de Frédéric.

Quelques jours après, se trouvant à dîner chez le roi, il posa, comme par distraction, sa boîte sur la table. Frédéric s'avisa d'amuser sa sœur aux dépens du comte de Schwerin, et parla de la tabatière qu'il avait donnée à cet officier-général.

La princesse désira voir le bijou.

A peine y eut-elle jeté les yeux, qu'elle s'écria en se tournant vers le roi :

— Quelle ressemblance frappante!... mon frère! ..

L'embarras de Frédéric devint visible.

La princesse passa à son voisin la tabatière, qui fit ainsi le tour de la table, et tous les courtisans de s'écrier, en considérant tour à tour le roi et son portrait, que la ressemblance était parfaite.

Frédéric fronçait les sourcils; il trouvait qu'on poussait la plaisanterie beaucoup trop loin; il allait certainement éclater, lorsque la tabatière parvint jusqu'à lui.

Quand il eut compris le tour que lui avait joué le comte de Schwerin, le roi fut pris d'un grand accès de gaîté qui, pour être un dérivatif à sa colère, ne laissa pas de lui servir de leçon.

PENSÉES

Aimer à lire, c'est faire un échange des heures d'ennui que l'on doit avoir en sa vie contre des heures délicieuses. — *Montesquieu.*

Tout le monde se plaint de sa mémoire et personne ne se plaint de son jugement. — *La Rochefoucauld.*

Il faut toujours agir avec franchise, si on veut être sincèrement vertueux. Le premier pas vers le vice est de mettre du mystère aux actions innocentes; et quiconque aime à se cacher, a tôt ou tard raison de se cacher. — *J.-J. Rousseau.*

L'imprimeur-gérant : A. Pougin, 13, quai Voltaire. Paris.



Exposition universelle de 1878. — L'Interdit, tableau de J.-P. Laurens.

L'INTERDIT

Contemplez les suites d'une excommunication! L'interdit est lancé par la cour de Rome sur le royaume de France, sous Philippe-Auguste ou sous Philippe le Bel. Ces rois avaient mécontenté le Vatican.

Aussitôt on ne célébrait plus d'offices divins, on n'administrait plus les sacrements, on ne consacrait plus de mariages. Injonction était faite aux habitants de laisser croître leur barbe. Il leur était défendu de se nourrir de viande, même de se saluer mutuellement. Les curés ôtaient tous les saints de leurs châsses; puis ces saints étaient étendus par terre dans l'église, couverts d'un voile épais. Il fallait dépendre les cloches et les enterrer dans des caveaux. Les accords de l'orgue ne se faisaient plus entendre.

Quiconque trépassait, dans le temps de l'interdit, était privé de la sépulture chrétienne; son corps était jeté à la voirie. Après l'absolution, on faisait exhumer les morts pour célébrer de nouveau l'office des trépassés, et l'on renouvelait les mariages conctractés pendant l'interdit.

Cette censure ecclésiastique avait tant de force que le royaume était considéré comme devant appartenir au premier occupant.

« Quel affreux spectacle dans toutes les villes! dit une vieille chronique. Les portes des églises fermées, leur accès interdit aux chrétiens comme à des chiens, les cadavres privés de sépulture chrétienne, et leur horrible aspect remplissant de terreur l'esprit des vivants. »

Dramatique sujet, pour un peintre de talent, pour un artiste aussi consciencieux que Jean-Paul Laurens, élève de MM. Bida et Léon Cogniet.

Comme il a su bien mettre en scène ce fait typique du moyen âge! A gauche, la porte de l'église est barricadée par des broussailles, par des branches et des poutres que retient un poteau. Au-dessus de ce poteau flotte une immense draperie noire, en signe de deuil universel, de même que le drapeau noir aux jours de peste ou de famine est arboré sur les édifices. Devant la porte de l'église, il y a un cadavre, que l'on soupçonne plus qu'on ne le voit, sous le drap dont il est couvert. A droite, enfin, un autre cadavre est abandonné sur une civière.

Dans ce lieu maudit, aucun être animé n'apparaît. Tout est silence et mort. Des pierres elles-mêmes suintent la tristesse, l'abandon, le châtiment. L'effet du tableau est complet, quoique ses dimensions ne soient pas de celles qui constituent une toile historique proprement dite.

Et pourtant, en cette composition l'histoire parle avec éloquence. Elle éveille dans notre souvenir nombre d'événements qui ont affligé nos ancêtres. L'interdit date des premiers siècles de nos annales, et les conséquences de l'excommunication ont été parfois fatales au peuple français. Alors la société religieuse enveloppait, étreignait la société civile; elle troublait aussi le pouvoir politique des souverains.

Parce que le roi Robert a épousé Berthe, sa parente, le royaume est mis en interdit, et la terreur se répand en tous lieux : les serviteurs de ce prince « jugent abominables tous les vases dans lesquels il a bu ou mangé, et ils les purifient par les flammes. »

Parce que le roi Philippe Ier a répudié sa première femme pour épouser Bertrade de Montfort, la cour de France perd toute solennité; le monarque, privé de sa couronne, renonce à entourer son front d'un cercle d'or à fleurons durant les jours de cérémonie, et ses sujets se ressentent de l'excommunication qui l'a frappé.

Innocent III lança successivement l'interdit sur l'Angleterre, sur l'Allemagne et sur la France.

Nos rois, cependant, obtinrent des papes quelques priviléges particuliers qui devaient les mettre à l'abri des foudres ecclésiastiques. Clément IV investit le confesseur de saint Louis d'un pouvoir général d'absolution; il défendit d'excommunier le roi de France sous quelque prétexte que ce fût.

La malédiction temporaire n'était pas encourue seulement par les princes régnants sur lesquels le pape appesantissait son omnipotence; elle punissait des familles qui avaient violé les droits d'un évêque, les individus qui s'étaient oubliés au point de commettre des sacriléges ou simplement des péchés graves. Les rois eux-mêmes priaient parfois les évêques de prononcer un interdit sur les terres de leurs vassaux désobéissants. Nous le comprenons sans peine, car le fief d'un seigneur excommunié retournait aux mains du suzerain, quand la soumission n'avait pas eu lieu dans les quarante jours.

L'interdit ne cessait que lorsque le souverain, la famille ou l'individu s'humiliaient, tantôt pour garder leur autorité, tantôt pour échapper à la ruine, tantôt pour éviter les atteintes du remords.

Une telle sévérité dans l'observation des interdits n'atteignait pas toujours le but que se proposaient les chefs de l'église. Quelquefois les peuples n'abandonnaient pas leurs souverains dans ces graves conjonctures. Loin de là, émus de pitié, adoptant leur cause, ils les aidaient ouvertement à résister aux prétentions de la cour de Rome. Vainement celle-ci les déliait de leur serment de fidélité.

Que firent les papes après le douzième siècle? Ils modérèrent cette sévérité implacable. Peu à peu, les foudres papales perdirent de leur puissance, de leur effet terrible. On permit d'abord, en cas d'interdit, de donner le baptême et la communion aux mourants; ensuite on autorisa des prédications dans les églises interdites, où les évêques purent venir administrer le sacrement de la confirmation. Ce ne fut pas tout encore. Les prêtres eurent la permission de dire une messe basse toutes les semaines, mais sans sonner la moindre cloche, et en ayant bien le soin de tenir fermées les portes de l'église.

Enfin, à la messe basse hebdomadaire succéda la messe quotidienne, toujours avec les portes de l'église fermées, et sans que l'on pût faire entendre un seul chant religieux. Aux quatre fêtes solennelles de l'année, on sonnait et on chantait le service.

Comme, d'une part, les interdits devenaient trop fréquents et dégénéraient en abus; comme, d'autre part, plusieurs rois de France s'en affectaient si peu que les foudres du Vatican, disait-on, gelaient en passant les Alpes, l'effet attendu de ces châtiments en masse était à peu près manqué.

Guillaume de Malmesbury nous rapporte que Philippe Ier, excommunié, sortant d'une ville avec Bertrade, entendit les prêtres chanter immédiatement des antiennes et toutes les cloches sonner à grandes volées : « Entends-tu, ma belle, dit-il en riant et se tournant vers sa femme Bertrade, entends-tu comme ces gens-là nous chassent? »

Louis XII prétendait que l'excommunication était une chose terrible quand on s'en souciait, et que ce n'était rien quand on ne s'en souciait pas. Dès son règne, en conséquence des mœurs adoucies, les malheurs de l'interdit n'accablèrent plus les populations, qui n'eurent plus à pâtir pour les fautes d'un seul homme.

Henri III et Henri IV n'y prirent pas garde; à plus forte raison le peuple français s'en préoccupa-t-il peu sous Napoléon Ier.

L'Église se contenta, d'ailleurs, de priver de la participation aux sacrements, sans aller jusqu'à exclure de l'entrée du lieu saint ni du commerce des fidèles. Le concile de Bâle déclara qu'on ne serait obligé d'éviter que deux sortes d'excommuniés, ceux qui le seraient nominativement et solennellement, et ceux qui le seraient d'une façon si notoire qu'on n'en pourrait douter.

A l'heure où nous écrivons ces lignes, l'interdit local existe encore; mais il n'est plus en usage que lorsqu'il a pour objet de suspendre une église menaçant ruine et dont les fidèles courraient risque de perdre la vie. Il est prononcé aussi quand une église ou une chapelle ont été souillées par un crime, comme après l'assassinat de l'archevêque de Paris à Saint-Etienne-du-Mont, circonstance qui exige une purification du lieu saint par quelques cérémonies.

Dans ces deux cas, ce n'est pas le pape qui prononce l'interdit, c'est l'évêque, ayant toute autorité dans la circonscription de son diocèse.

C'est l'évêque aussi qui défend, par une sentence, à un ecclésiastique l'exercice de ses fonctions, qui l'empêche de dire la messe dans telle ou telle église. Le prêtre soumis à cette peine se trouve dans une situation qui rappelle les temps où l'excommunication, soit majeure, soit mineure, florissait parmi la chrétienté et lui imprimait une « terreur salutaire. »

Revenons, en terminant, au tableau de Jean-Paul Laurens. Cette composition, qui a figuré au Salon de peinture de 1875, et qui fut alors une des œuvres le plus justement remarquées, a formé pour ainsi dire une suite de l'*Excommunication*, précédemment exposée par l'éminent artiste, dont le mérite n'a cessé de grandir. En 1877, Jean-Paul Laurens obtint un succès non moins incontestable, quand il représenta « François de Borgia devant le cercueil d'Isabelle de Portugal. »

Aucune œuvre de ce peintre ne se voit au Salon de 1878; mais son *Interdit*, que nous reproduisons ici, tient une place très-honorable dans la galerie des Beaux-Arts, à l'Exposition universelle.

Aug. Challamel.

LES NIDS DE SALANGANES

Les salanganes sont de petits martinets de rivage qui ne vivent qu'au bord de la mer. Elles n'existent que sous la ligne équatoriale, entre les deux tropiques, et dans l'intervalle des 95 et 160 degrés de longitude orientale. On en trouve une première variété aux îles de France et de Bourbon. Elles font surtout leurs nids à Java, à Sumatra et à Bornéo. On les rencontre également sur la côte orientale d'Asie, qui longe la mer de Chine, en Cochinchine, au Tonquin et au Cambodge.

Elles vivent encore aux Moluques et aux Philippines; on en a même trouvé une espèce à l'île d'Oualan, au milieu de la mer du Sud, par 160 degrés; ce qui semble prouver qu'elles existent également aux îles Carolines, Pelew et sur les Mariannes. Quelle que soit l'habitation de la salangane au bord de la mer, ou plus avant dans les terres, elle vit exclusivement d'insectes, comme les autres martinets. Les nids si estimés de la salangane sont ce qu'il y a de mieux dans l'histoire de l'oiseau. Les fables absurdes que les marchands de ces nids débitèrent aux premiers Européens débarqués dans le pays n'ont pas peu contribué à embrouiller l'origine de ces nids et à jeter l'obscurité sur le petit martinet qui le construit. Figurez-vous une coupe en forme de coquille, d'un blanc jaunâtre, mince comme une fine écorce d'orange et à peu près de la même grandeur, accolée contre un rocher, isolément mais en nombre considérable, et vous aurez une idée du fameux nid de la salangane.

On pourrait encore le comparer à un petit bénitier, formé par la coquille que l'on nomme peigne, si sa forme n'était un peu allongée transversalement le long du rocher. Les nids sont composés, à l'extérieur, de lames très-minces placées concentriquement, se recouvrant les unes les autres et ressemblant à des rubans d'algues transparentes enroulées. Quant à l'intérieur, sa texture est plutôt filamenteuse, et présente comme des réseaux, irrégulièrement tissés, de fils translucides qui semblent extraits de lames extérieures qui se croisent en tous sens.

Souvent quelques petites plumes sont engluées dans la substance qui compose le nid; beaucoup plus rarement, on y aperçoit des débris de coquilles d'œufs. Tous les nids portent la trace de la fiente de l'oiseau qui les a construits et habités. La salangane emploie près de deux mois à la construction de ce nid; puis elle pond des œufs, qu'elle couve pendant environ quinze jours, et fait ainsi trois couvées par an. Ces oiseaux ne quittent point leur nid dans les temps de pluie, et chaque soir ils y reviennent vers quatre heures. Quand le temps est beau, ils volent en grandes troupes comme nos martinets; mais leur vol est moins rapide; et comme ils ont les ailes un peu moins longues que l'animal type du genre, leurs évolutions se rapprochent de celles de nos hirondelles. Ici se présentent deux grandes questions qui ont longtemps divisé les naturalistes, et qui n'ont été résolues que dans ces dernières années.

Quelle est la nature de ces précieux nids? et comment les salanganes les construisent-elles? Guéneau de Montbéliard dit: « J'ai observé que, dans les mois de mars et d'avril, les mers qui s'étendent depuis Java jusqu'en Cochinchine au Nord, et depuis la pointe de Sumatra à l'ouest, jusqu'à la nouvelle Guinée à l'est, sont couvertes de rogues ou frai de poisson, qui forme sur l'eau comme une colle forte à moitié délayée. J'ai appris des Malais, des Cochinchinois, des Indiens bissagas des îles Philippines et de Moluquois, que la salangane fait son nid avec du frai de poisson. Tous s'accordent sur ce point.

« Il m'est arrivé, en passant à Moluques en avril, et dans le détroit de la Sonde en mars, de pêcher avec un seau de ce frai dont la mer était couverte, de le séparer de l'eau, de le faire sécher, et j'ai trouvé que ce frai, ainsi séché, ressemblait parfaitement à la matière du nid des salanganes...»

Elles le ramassent soit en rasant la surface de la mer, soit en se posant sur les rochers où ce frai vient se déposer et se coaguler. On a vu quelquefois des fils de cette matière visqueuse pendant au bec de ces oiseaux. Lesson vint en 1831, et apporta enfin la lumière dans cet imbroglio d'opinions contradictoires, en faisant remarquer d'abord qu'il est certain qu'il existe plusieurs espèces distinctes de salanganes, peut-être plus qu'on ne le croit encore aujourd'hui, et il n'y a rien d'extraordinaire à ce que, parmi ces animaux, les uns emploient des matières animales, les autres des substances végétales pour faire leurs nids.

C'est ainsi qu'on a vu des nids de salanganes à Bourbon comme à Maurice, qui étaient formés de matières gélatineuses, comme si la salangane ne trouvait pas dans ce pays une quantité suffisante de matières propres à la construction normale de son nid. Les nids de ces martinets sont généralement placés par eux dans les anfractuosités des rochers et à l'abri de l'eau, le plus souvent dans de grandes cavernes. La profession de chasseurs de

nids est très-périlleuse : les hommes qui la font commencent très-jeunes. A Java, les chasseurs commencent par sacrifier un buffle et prononcent des prières à la déesse tutélaire, devant laquelle un prêtre brûle de l'encens. Ils



Le chasseur de salanganes (1).

se frottent le corps d'huile odoriférante et parfument l'entrée de la caverne avec du benjoin.

La descente dans les cavernes se fait au moyen d'échelles de bambous et de roseaux, et de longues cordes auxquelles ils se suspendent ; ils portent un flambeau composé avec de la gomme d'un arbre des montagnes, et qui ne peut être facilement éteint par les gaz méphitiques de ces souterrains. On a cru voir dans le nid de la salangane ce que les anciens ont appelé les nids d'alcyons, et qu'ils regardaient comme composés de limon d'écume et d'autres impuretés de la mer. Il y en avait plusieurs espèces.

(1) Cette gravure est empruntée à la nouvelle édition du *Voyage autour du Monde* de M. de Beauvoir, publié par MM. Plon et Cᵉ.

Celui dont parle Aristote était de forme sphérique, à bouche étroite, de couleur roussâtre, de substance spongieuse, et composé en grande partie d'arêtes de poissons... Évidemment ceci est un polypier, une ruche celluleuse d'insectes marins, et non le nid d'un oiseau.

Nous voici donc édifiés sur le nid de la petite salangane, mais non sur ses mœurs intimes, qui doivent probablement être ceux de la famille entière; il y a une similitude curieuse quoique éloignée. Le martinet de notre pays dégorge sur les matériaux de son nid une humeur visqueuse, une sorte de gélatine qui les colle et les englue... N'est-ce pas le diminutif éloigné du nid de la salangane? Est-ce le mucus collant qui lubrifie constamment son énorme bec ouvert et lui sert à coller au vol les insectes? serait-ce un produit de certains insectes chassés par lui? Nul ne sait cela. — H. B.



Le moulin du Port, sur le Clain.

DENISE

LE RETOUR

Sur la ligne d'Orléans, le train de nuit, en route pour Bordeaux, filait avec rapidité dans la campagne ensommeillée. Les voyageurs, en prévision d'un long trajet s'étaient, malgré la douceur d'une nuit de juillet, enroulés dans des couvertures et dormaient profondément. Seul dans une voiture de troisième classe, un soldat d'infanterie de marine ne dormait pas, et, comme pour chasser toute tentation de repos, tenait systématiquement sa tête penchée à la portière. A quatre heures vingt minutes, le train s'arrêta en gare de Luxeuil. Le soldat, que personne n'attendait, descendit avec une vivacité extraordinaire, tendit son ticket au chef de gare et prit le chemin qui

conduisait au moulin du Port, situé dans un des îlots que forme le cours capricieux du Clain.

L'heure était vraiment délicieuse; des clartés blanches se traînaient le long des buissons humides, où étaient accrochés des brins de laine, imbibés de rosée. L'air vif soulevait les senteurs aromatiques de la menthe poivrée qui borde les rives du fleuve. Au milieu de la prairie rase, les flots fumeux d'un vert sombre couraient se précipiter sur l'écluse, pour rebondir ensuite en nappe neigeuse.

« Le frais paysage! le bon air! » murmurait le soldat, — Michel Parent, — et il s'arrêtait à chaque instant pour contempler la chère campagne qu'il n'avait pas vue depuis trois ans! Tante Céleste ni Denise ne l'attendaient; il leur avait réservé la joie de la surprise! Comme il allait les embrasser!... Elles devaient être levées, si elles n'étaient déjà aux champs, car c'était la saison des rudes travaux.

Il arriva ainsi en vue du moulin, masqué par un groupe de trembles et de peupliers.

Maintenant les rayons descendaient des hauteurs avec de petits miroitements fatigants pour les yeux. Encore quelques instants, ils atteignaient le moulin dont la roue allait tourner. Et, du point élevé où il se trouvait, il aurait le bonheur d'apercevoir tante Céleste apportant sur la chaussée le déjeuner aux canards qui cancanaient déjà.

Michel, le soldat bronzé, redevenait l'adolescent qui frôle la joue aimée d'une mère, et qui, s'il osait, s'attacherait à ses jupes pour ne point la quitter d'un pas.

Le soleil montait, montait, et le moulin, entouré de ses arbres touffus, était toujours immobile. Le feuillage argenté des trembles, qui frissonnaient aux souffles du matin, se mariait avec une douceur infinie au bleu pur du ciel. Mais que le tic-tac du moulin eût donc animé ce paysage!

Il détourna les yeux de la maisonnette close, avec le secret espoir qu'elle s'ouvrirait quand il reporterait ses regards sur elle. L'horizon familier lui parlait de son enfance, et les pampres roussis des vignobles, abritant les graines dorées qui pendaient en grappes le long des échalas, lui rappelaient aussi la vendange. Que de fois il avait aidé tante Céleste à dégarnir une treille! Et quand il avait atteint âge d'homme, il s'était chargé à lui seul de la grosse besogne.

L'hiver, après la fermeture du moulin, il pelait l'osier utile à la futaille, tandis que tante Céleste filait le chanvre cultivé dans le marais, sous le manteau, en forme d'abat-jour, de la cheminée chauffée de vieux ceps. Il le voyait encore ce feu gigantesque, recouvert de cendres, à la lueur duquel était éclos son amour pour Denise! Les cheveux cendrés de la jeune fille avaient des tons ardents qui faisaient vivre ce visage blanc comme le lait. Ses yeux bleus devenaient presque noirs. Elle était jolie dans cette clarté rouge; et elle lui avait souri très-volontiers. Il rapportait son cœur intact à la gentille Denise, qu'il comptait épouser le plus tôt possible.

Il fut arraché à la douceur de ses souvenirs par le tintement doux d'une clochette qui lui fit retourner la tête vers le moulin, toujours immobile.

Dans un sentier bordé de blés non fauchés qui menait au bourg, il aperçut un prêtre, tête nue, en aube blanche, précédé du sacristain et suivi de quelques femmes. Cet appareil le troubla; un frisson le parcourut de la tête aux pieds. Les habitations étaient disséminées; le prêtre pouvait porter le viatique ailleurs qu'au moulin. Plein d'angoisse, Michel regardait ces gens recueillis, descendre le versant de la colline, avec une lenteur désespérante pour lui. Ils prenaient la direction du moulin, plongé, lui aussi, dans un recueillement funèbre. Et lui qui s'attendait à de la joie!!...

Il descendit la côte comme un fou, enjamba plusieurs fossés et atteignit la chaussée... Denise ou tante Céleste! laquelle des deux la mort lui ravissait-elle?

Il franchit le seuil aimé de cette demeure, que la physionomie familière de tante Céleste avait tant réjouie. Denise, à genoux au chevet de la mourante, ne releva pas la tête qu'elle tenait dans ses deux mains; les sanglots secouaient sa gorge et les larmes ruisselaient entre ses doigts.

Michel respecta cette douleur, plus expansive que ne l'était la sienne, mais non moins poignante; il passa de l'autre côté du lit pour embrasser cette seconde mère, dont la tendresse ne s'était jamais démentie; puis, il s'agenouilla et prit dans ses mains la main refroidie de tante Céleste qui agonisait.

Denise ne s'aperçut de sa présence qu'après le départ du prêtre. Elle montra des yeux rougis et un désespoir sincère, et ne tendit pas le front, mais la main au soldat. Michel, dans son affliction, ne fit pas attention à cette réserve; il alla s'asseoir dans le jardin, sur un banc, pour donner un libre cours à ses larmes, pendant que les ensevelisseuses faisaient leur funèbre besogne.

Denise vint le rejoindre, mais elle resta silencieuse. Ils veillèrent tous les deux, le reste du jour et toute la nuit, la chère morte allongée sur le lit rustique, la tête découverte. La physionomie de tante Céleste gardait la sérénité profonde d'une vie exemplaire qui comptait soixante automnes. La mise du corps dans la bière impressionna vivement les deux pauvres enfants qui tournaient le visage vers le mur, sans prêter l'oreille aux consolations que les voisins leur prodiguaient.

Au cimetière, Denise eut une crise nerveuse; elle tomba à la renverse. Michel voulut lui porter secours, mais un bras robuste l'écarta : celui de Bonavent, un ex-garçon meunier, qui travaillait à la journée chez le maire de la commune.

(*A continuer.*) C. MORANS.

LES RÉSIDENCES DE LAMARTINE

Mâcon vient enfin d'élever un monument à Lamartine, et dans cette inauguration solennelle de nombreux discours ont célébré le poëte, l'orateur et l'historien.

Neuf ans à peine avaient passé sur cette gloire et déjà il semblait qu'elle fût oubliée. Nous n'essayerons pas à notre tour d'esquisser la grande figure de Lamartine.

« Des détails sur Lamartine, — disait déjà Alexandre Dumas fils, en 1869, — il me semble qu'il n'y en a pas, ou plutôt qu'il n'y en a plus à donner. Tout a été dit. La vie de cet homme a été percée à jour par tous les enthousiasmes, par toutes les curiosités, par toutes les passions, par toutes les haines, et elle s'est répandue sur la place publique. Lui-même s'est exposé aux yeux de tous avec une sincérité dont ses contemporains lui ont fait un crime et dont la postérité lui fera une gloire. Il a été beau, grand, bon, naïf, dans le sens cubique de ces mots qui veulent tout dire. C'est une de ces figures colossales qui échappent à l'analyse, semblables à ces aiguilles gigantesques de Louksor, faites pour marquer éternellement autour d'elles les heures du temps qu'elles traversent, qui sont une grande ligne et jettent une grande ombre, et dont on se brûlerait inutilement les yeux à déchiffrer les hiéroglyphes. Un homme comme Lamartine n'a pas de détails particuliers....

« Je crois, pour ma part, que c'est le plus grand homme des temps modernes, et je ne le compare même pas, je

le sépare. Pour le moment il est plus que mort, il est oublié, il est inconnu à ceux qui vont en avant. Sa résurrection sera éblouissante. Quand aura-t-elle lieu ? Quand nous serons aussi malheureux que nous avons été ingrats. Un de ces jours... »

A l'heure où cette résurrection semble venue, nous préférons suivre la foule amie qui va visiter la tombe de Lamartine et les résidences qu'il a comme dorées des rayons de sa gloire : Milly, Montceau, Saint-Point.

De même que le voyageur va chercher en Italie les traces du passage de Virgile, nous allons faire un pieux pèlerinage à la terre natale de Lamartine.

(A continuer). ***

LES DEUX FIANCÉS DE THÉRÈSE

NOUVELLE

(Fin.)

On connut bientôt, dans le village, cette petite révolution intime. Les bonnes langues jasèrent de nouveau. Des gens, qui se prétendaient bien informés, assurèrent que jamais Joseph et Pierre ne se marieraient avec la nièce et la fille du maître de forges, attendu qu'elles étaient promises depuis longtemps à deux filateurs des Ardennes. Et puis, la cour qu'ils faisaient ne pouvait être sérieuse. Ce devait être une comédie combinée entre eux pour obliger Thérèse à se prononcer. La comédie n'avait pas réussi, du reste, et menaçait même d'avoir un triste dénouement, car, ajoutaient les bonnes langues, le bruit courait que la fille de Mᵉ Quod allait entrer comme novice au couvent du Sacré-Cœur. C'était son père, qui, instruit à la fin de sa conduite, lui avait dicté cette résolution.

D'autres enchérissaient sur ces cancans et disaient que maintenant, après ce qui s'était passé, Thérèse ne pouvait plus trouver de mari. Il est certain qu'aux Hautes-Rivières, personne ne consentirait à se marier avec elle. Mᵉ Quod serait donc contraint de quitter le pays si Thérèse refusait d'entrer au couvent, car dans les Ardennes, il ne se rencontrerait pas un jeune homme qui voulût couvrir de son nom la légèreté de cette jeune fille. Ainsi l'on bavardait. Cela dura quelques semaines.

Soudain, un dimanche, le curé des Hautes-Rivières annonça, en chaire, les bans entre Fanny Damidiot et Joseph Houdiard, entre Françoise Anfert et Pierre Murisset. Il y eut un étonnement général, comme une stupéfaction au village. Les cancans eux-mêmes cessèrent, mais reprirent bientôt, de plus belle ; des critiques furent répandues, appréciant sévèrement la conduite des deux ex-fiancés de Thérèse, devenus les fiancés de ses amies. On plaignit la fille du notaire qu'on avait longtemps jalousée. Derrière son apparence de torpeur, le village est nerveux, impressionnable, facile à surexciter. Les haines sans motifs, les popularités irraisonnées s'y forment, croissent et meurent en un jour ; une nouvelle qui se répand comme une traînée de poudre y allume un incendie violent qu'éteint une goutte d'eau.

Comme Thérèse sortait de convalescence lorsque les bans furent publiés, la nouvelle lui fut cachée le plus longtemps qu'il fut possible. Mais chaque jour elle recevait des visites, et ses jeunes amies qui jadis l'avaient quittée, revenaient à elle, lui apportant le tribut de leurs consolations avec leurs condoléances. Le mariage des jeunes gens lui fut vite connu. Quand elle l'apprit, elle pâlit un peu, baissa la tête et poussa un soupir. Ce fut tout. Elle ne se plaignit pas. Elle ne pleura pas. Elle n'aimait plus et, plutôt, n'avait jamais aimé. Son cœur était trop bon pour garder de la rancune. Elle écrivit à ses amies qu'elle voulait les voir, qu'elle approuvait leur choix, que longtemps elle s'était trompée sur ses propres sentiments et que depuis longtemps elle avait découvert qu'au lieu d'aimer Pierre et Joseph à la fois, elle n'aimait d'amour ni l'un ni l'autre. Elles vinrent, un peu émues, craignant, au fond de l'âme, d'être coupables. Thérèse les reçut à bras ouverts, le rire sur les lèvre, joyeuse comme autrefois, lorsque toutes ses coquetteries tendaient à désoler Pierre et Joseph. S'il y eut de la malice, ce jour-là, dans ce sourire, il y eut de la franchise aussi. Elle les mit à l'aise bien vite, et leur affection, qu'un nuage avait obscurcie, se renoua plus solide que jamais.

Fétilleux, humble, avait repris sa vie ordinaire. La maladie de Thérèse, en jetant une épouvante dans son âme, l'avait tiré momentanément de ses habitudes de travail et de quiétude triste. Maintenant qu'elle était guérie, il recommençait sa besogne de l'étude, interrompue par les contemplations où il se plaisait. Dans sa tendresse naïve, dans sa timidité inquiète, il ne s'apercevait pas qu'il était l'objet, de la part de Thérèse et de Mᵉ Quod, d'une surveillance attentive, de tous les jours, de tous les instants. Quand la jeune fille se promenait dans le jardin, elle suivait du coin de l'œil les regards du clerc qui la cherchaient, pendant que Mᵉ Quod, de son cabinet, contemplait sournoisement Fétilleux, inattentif à son travail. Et quelquefois par la fenêtre, un geste imperceptible s'échangeait entre le brave notaire et sa fille.

Thérèse, à présent, lui parlait avec douceur. Elle avait des attentions pour lui qui l'inquiétaient et l'embarrassaient en le faisant rougir. Souvent, quand ils étaient seuls, elle le regardait longuement avec un sourire indécis. Il détournait la tête, s'en allait, s'enfermait dans sa chambre et ne reparaissait plus de la soirée.

Un jour elle lui dit sans le tutoyer :

— Vous ne songez pas à vous marier, monsieur Fétilleux ?

Il eut tout de suite les larmes aux yeux.

— Vous ne me tutoyez plus ?

— C'est que, fit-elle, un peu embarrassée elle-même, j'ai reconnu que cela n'était pas convenable qu'une grande fille comme moi se permît cette familiarité avec un jeune homme comme vous.

— Oh ! un jeune homme, dit le clerc avec ironie.

— Quel est donc votre âge ?

— Trente-cinq ans, vous le savez bien.

— Si par votre âge vous êtes un homme, par le cœur, vous êtes un enfant, fit-elle.

Il sourit :

— Vous me parlez comme ferait une sœur aînée, dit-il. Pourquoi êtes-vous donc si grave, aujourd'hui ?

Elle ne répondit pas. Quelques instants après :

— Vous ne songez pas à vous marier, reprit-elle.

Cette insistance lui déplut. Il la regarda avec étonnement, avec tristesse. Elle était sérieuse et certes, dans cette question qu'elle lui posait à deux reprises, elle n'avait apporté ni méchanceté, ni malice. Son cœur parlait, mais Fétilleux était à cent lieues de soupçonner ce langage. Il laissa la question sans réponse.

Ces scènes, entre eux, n'étaient pas rares, et la jeune fille, surtout lorsque son père était présent, cherchait à provoquer, chez Fétilleux, des explications devant lesquelles il s'enfuyait sans cesse.

Quand le clerc apprit que Pierre et Joseph cessaient leurs assiduités auprès de Thérèse ; quand il sut les bruits qui couraient sur le compte de Fanny et de Françoise ; quand il entendit enfin publier les bans, il ressentit une

joie infinie, égoïste, dans l'enivrement de laquelle il vécut pendant des jours, des semaines. Puis, le premier sentiment contre lequel il n'avait pu se défendre avait fait place à une crainte affreuse. Si Thérèse les aimait réellement et si cet abandon allait la tuer? Par bonheur il n'en était rien. Ce fut la première félicité que ressentit Fétilleux depuis qu'il s'était avoué son amour; il était heureux de voir que Thérèse n'était plus attachée à personne; il lui semblait qu'en s'éloignant des autres, elle faisait un pas vers lui, tout ignorante qu'elle fût de son amour.

Les deux mariages de Pierre et de Houdiard étaient projetés pour la fin du mois d'octobre. Dans le milieu du mois, Mᵉ Quod réunit chez lui quelques amis, ainsi qu'il avait coutume de le faire tous les ans à la même époque, pour la fête de Thérèse. La jeune fille avait tenu à ce que Pierre et Joseph et leurs fiancées assistassent à cette réunion de famille dont, depuis trois ans, ils avaient été les habitués.

— Quelle nouvelle? demanda-t-on, à la ronde.

— Je cède mon étude dans six mois.

— A qui?

— A monsieur Fétilleux, que voici...

— A moi, dit le clerc, si pâle et si tremblant que Mᵉ Quod dut le soutenir en le prenant par le bras.

— Et comme il est classique qu'un notaire ne peut céder son étude sans marier sa fille, je donne Thérèse à Fétilleux, du consentement et au plus grand désir de l'un et de l'autre...

Ceux qui étaient là, stupéfaits, cherchèrent Thérèse des yeux. Elle s'était enfuie. Quant à Fétilleux, les dents serrées, les yeux clos, il avait roulé sur un canapé. On s'empressait autour de lui.

Quand il ouvrit les yeux et qu'il comprit ce qui s'était passé, il regarda Mᵉ Quod avec une tristesse navrante; et comme le brave homme se penchait vers lui, ému, il murmura :



Lamartine, par Ed. Morin.

Le dîner fut très-gai. On se garda, de part et d'autre, de faire allusion au passé et aucune figure n'eut à se rembrunir.

Après le dîner, on passa au salon. C'était l'instant que Fétilleux choisissait toujours pour s'esquiver. Au moment où, selon son habitude, lorsque son patron recevait, il allait sortir, le notaire qui le guettait lui barra le chemin.

— Restez, monsieur Fétilleux, fit-il.

— Mais...

— Restez, insista Mᵉ Quod. J'ai quelque chose à dire tout à l'heure qui vous intéresse un peu.

— Quoi donc? demanda le clerc, interloqué.

— Patience, monsieur Fétilleux, patience!

Au salon, pendant qu'on prenait le thé servi par Madeleine Gaudelet, les conversations allaient leur train; par moments toutefois, il y avait comme des accalmies, des silences subits. Mᵉ Quod en profita pour dire très-haut :

— Messieurs, vous savez sans doute la nouvelle?

Tout le monde se regarda, étonné.

— Que vous ai je fait pour que vous me tourniez en ridicule? Il fallait me chasser. J'aurais préféré la misère à cette honte.

— Je ne vous tourne pas en ridicule. Ce que j'ai dit est dit. Thérèse était prévenue. Elle vous aime. Vous l'aimez. Si vous voulez en savoir plus, allez la trouver. Elle vous attend dans mon cabinet. Tout à l'heure je vous rejoindrai, quand j'aurai congédié mes invités. Allez!

Fétilleux sortit, des tintements dans les oreilles, des tremblements nerveux dans les jambes. Il frappa à la porte du cabinet de son patron.

— Entrez, dit une voix au timbre cristallin.

Il poussa machinalement la porte. Thérèse était là debout qui lui tendait les mains. Il tomba à genoux et des sanglots lui montèrent à la gorge.

— C'est donc vrai? murmura-t-il.

— C'est vrai, fit elle.

Jules Mary.

L'imprimeur-gérant : A. Pougin, 13, quai Voltaire. Paris.



Le débarquement à Boulogne-sur-Mer.

Nous avons la bonne fortune de mettre sous les yeux de nos lecteurs un remarquable dessin de notre compatriote M. Godefroy Durand, fixé à Londres depuis quelques années.

Cette scène de débarquement à Boulogne, en passant par le crayon de l'habile artiste, devient des plus attrayantes par l'esprit d'observation des différents types pris sur le vif et par l'exactitude du site. Demandez plutôt à tout voyageur retour de Londres ou rappelez vos souvenirs si vous avez fait cette traversée par une mauvaise mer, surtout depuis l'ouverture de l'Exposition.

Voilà l'employé de la police sur le bateau, qui inscrit le nom des voyageurs à leur sortie quand quelque figure suspecte se trouve dans la foule. En face, le jeune Anglais

qui reçoit les billets de passage. Voilà bien les matelots tendant la main aux passagers chancelants, aux passagères surtout, qui en ont toutes besoin. A côté, se tient le monsieur à la canne, regardant chacun dans le blanc des yeux : c'est le commissaire de police spécial, n'adressant jamais la parole qu'à ceux qui sont doués d'une tournure équivoque. Puis viennent les douaniers faisant ouvrir les malles portatives à tous... les récalcitrants. Enfin, voici les amis qui vous guettent au passage et qu'on embrasse, croyant en avoir fini des inspections ; c'est compter sans la population boulonnaise qui vient là pour rire un peu, sans les commissionnaires hommes qui vous harcèlent pour vous conduire quelque part, ne fût-ce qu'à la gare d'à coté, et sans les commissionnaires femmes médaillées, qui doivent transporter vos bagages soit à cette gare soit à la douane.

Quant au public qui débarque, il y a de tout : voyageurs de commerce, touristes, escrocs ou banqueroutiers, etc., etc. On dit même que cette dernière catégorie s'y trouve souvent, le failli anglais prenant l'habitude de venir passer quinze jours à Boulogne, pour éviter les premières fureurs des créanciers. Aussi en fait-on une plaisanterie, et quand un ami vous aborde : « Je viens de passer quinze jours à Boulogne. » — « Ah ! bah? lui dit-on, les affaires ne vont donc pas ? »

Mais fermons cette parenthèse et revenons aux types des touristes. Au premier plan, nous voyons une famille d'Anglais, d'Ecossais, si vous voulez, impressionnés encore de la mauvaise traversée; viennent ensuite deux amoureux, un jeune couple marié le matin, en secret peut-être, ayant préparé la lettre qui doit annoncer l'événement au papa. Ces mœurs anglaises sont singulières ! Après cela, ces jeunes gens peuvent bien être de jeunes mariés avec l'autorisation paternelle, venant passer en France leur lune de miel. Cela se fait souvent. Sur la passerelle, nous reconnaissons un clergyman et sa femme, très-éprouvés par la mer.

Les arrivées comme les départs de paquebots donnent à Boulogne une grande animation ; aussi la ville voit sa population indigène englobée peu à peu dans la quantité de touristes ou de baigneurs qui y affluent chaque année, de juin à novembre. C'est une véritable ville d'eaux, où le casino est des plus animés durant toute la saison. Concerts, bals, divertissements attirent gentlemen et ladies; les miss blondes, très-friandes de ces fêtes, en font le plus bel ornement, et plus d'une alliance s'y contracte entre les deux peuples riverains de ce bras de mer devenu si facile à traverser. Le tunnel gâtera bien un peu cela ; mais sera-t-il jamais inauguré? — M.

DENISE

(*Suite*)

II

LES BONAVENT

Michel, très-pâle, mais calme, s'abstint de toute démonstration devant la fosse ouverte. Il aimait sincèrement Denise; mais il vénérait la morte qui lui avait enseigné de ne jamais se presser à juger l'acte ou la parole d'autrui.

Quand la jeune fille eut repris ses sens, il s'informa de son état et voulut lui donner la clé du moulin, ajoutant qu'il n'y retournerait que le lendemain.

Bonavent se tenait auprès de Denise, entourée de femmes dont elle avait reçu des secours; il répondit à Michel, « qu'à présent que tante Céleste n'était plus, la place de Denise était auprès de sa mère à lui. » Si les choses en étaient là, Bonavent avait raison, Denise ne devait plus habiter le moulin.

Cette déclaration parut déplacée à Michel; pourtant il garda le silence et considéra son rival; la physionomie basse et cupide de Bonavent détruisait, après examen, la beauté d'un visage régulier. Michel se prit à réfléchir et maudit ce malencontreux oseur qui tranchait déjà d'autorité et se glissait avec impudence au milieu de leurs douleurs.

Le pauvre garçon souffrait trop pour bien se rendre compte de l'étendue de son malheur; et Denise qui ne lui avait rien dit! Mais il était arrivé dans un moment peu favorable aux aveux de ce genre. N'était-il pas lui-même le coupable, lui qui était resté près d'un an sans donner de ses nouvelles!

Enfin, il n'avait qu'à s'incliner devant une tombe et devant une préférence; cependant, il ne comprenait pas comment ce grossier Bonavent était parvenu à toucher le cœur de cette enfant, élevée par tante Céleste, — excellente femme, qui avait toutes les délicatesses d'un esprit cultivé, bien qu'elle en ignorât la langue... Mais, après tout, Denise était libre de disposer de sa main!

Oui, elle en était libre; mais elle n'approuva pas le langage de Bonavent, elle trouva sa jalousie ridicule, et elle méconnut Michel dont elle interprétait défavorablement le silence.

Elle ne retourna au moulin que le lendemain; le nettoyage de la chambre mortuaire lui fut très-pénible; elle aperçut à peine Michel, qui avait déjà endossé l'habit du travail, et qui s'éloigna après lui avoir demandé brièvement des nouvelles de sa santé.

Denise, bien qu'ignorante, était trop femme pour ne pas sentir tout ce que cette attitude avait de blessant pour elle. Michel l'aimait si peu qu'il ne voulait même pas se donner la peine de lui demander une explication. Elle en conçut un violent dépit et continua sa besogne, en songeant à sa tranquillité passée et en émettant des craintes soupçonneuses sur l'avenir. Mais Bonavent était joli garçon ; il chantait bien, tandis que Michel se trouvait absolument dépourvu de ces deux qualités. Jamais il ne lui avait fait un compliment, et Bonavent savait si bien tourner ces jolies phrases qui la faisaient rougir, mais dont elle était infiniment flattée. Sa vanité, attisée par ce benêt qui n'avait que son beau visage et sa force musculaire, faisait des progrès sérieux, malgré les réprimandes de tante Céleste, désolée de voir ce cœur formé par elle envahi par la coquetterie !... Car c'était une grande femme obscure que cette bonne vieille, qui reposait maintenant au milieu des siens ! Droite et pleine de bon sens, franche et bonne, elle avait donné pour principe à ses enfants de respecter ce qui est respectable, d'être fidèle à sa parole, de savoir se taire à propos et de ne jamais se mettre en désaccord avec sa conscience. La pratique de ces choses-là rendait heureux et faisait aimer le travail; elle en savait quelque chose, elle dont la vie s'était résumée en ces deux mots : Travail, dévoûment. Jeune encore, elle avait vu son frère aîné dans la peine ; un an après son mariage, il avait perdu sa jeune femme, qu'il n'avait pas tardé à suivre : Michel, au berceau, était orphelin. Elle dit adieu à ses projets d'avenir et se fit la mère du petit.

— La brave enfant, disaient les voisins, elle eût pourtant fait le bonheur d'un homme!

— Mais elle fera celui de son neveu, disaient les femmes.

Sans doute, le dévoûment comme tante Céleste le comprenait, existe encore dans les coins ignorés où la dignité humaine et la conscience sont à l'abri du désir immodéré d'égoïstes jouissances dont notre siècle est dévoré.

Denise trouvait injurieux le silence de Michel qui, de son côté, faisait la même réflexion à propos de Denise.

« Elle ne m'a jamais aimé, pensait-il ; au lieu d'en perdre une, j'en ai perdu deux. » Et il promenait son chagrin, son cœur vide, du moulin à la chambre, d'un pas lent, l'air sombre.

Denise, dont le dépit faussait la fierté, tint bon aussi. Elle attendit, mais vainement Michel, qui ne la tutoyait plus, et quittait le moulin dès qu'il l'y voyait venir.

La famille Bonavent, composée du père, de la mère, d'une fille, — qui exerçait la profession de couturière, — et du fiancé de Denise, avait encouragé ce dernier à courtiser l'orpheline, qu'on croyait héritière d'une quinzaine de mille francs. Cette somme importante pour eux avait déjà son emploi. Elle était destinée à l'acquisition d'un pré, d'un vignoble et d'une maison. Avec cela, ils pourraient frayer avec les plus aisés et « poser » comme eux. Clémentine cesserait ses journées pour s'occuper de l'intérieur.

Denise était, comme on le pense, choyée, mais elle avait peine à se faire à ce milieu vaniteux, braillard, qui trouvait mal à dire de tous et de tout et qui était en désaccord continuel.

Les premiers jours, la réserve avait été tacitement observée ; mais ces natures à demi sauvages ne pouvaient toujours subir la contrainte. Un soir, éclata entre le père, la mère, le fils et la fille, une de ces querelles qui sont la plaie de bien des intérieurs, unis et calmes en apparence. Denise, le cœur serré, l'esprit bouleversé, aurait bien voulu s'enfuir au moulin. Quelle différence avec les habitudes, les mœurs de la chère tante Céleste, qui s'élevait comme une blanche vapeur au-dessus de cette boue !... Cependant, la jeune folle aimait Bonavent ; elle était éprise de sa figure. Seulement elle ne voulait pas cohabiter avec sa famille ; elle voulait rester seule avec son mari. Elle avait fait part de cette résolution à Bonavent, qui s'était empressé de dire « oui, » bien qu'au fond ce fût « non. »

Le mariage ne devait être célébré qu'après trois mois révolus. Denise aimait beaucoup la morte, et son deuil était sincère, depuis surtout qu'elle s'était aperçue que les femmes de la trempe de tante Céleste sont moins communes qu'elle se l'imaginait avant son entrée dans la famille Bonavent ; ce n'est qu'après la perte d'un bien qu'on en connaît le prix.

— Michel vous a-t-il fait part du testament de sa tante ? demanda un soir papa Bonavent à sa future bru.

— Non ! répondit celle-ci en rougissant.

— Vous devriez vous occuper de savoir la part qui vous revient de l'héritage.

— Mais, dit Denise confuse, vous oubliez que tante Céleste m'a recueillie par pitié.

Et ses yeux s'emplirent de larmes.

— Je n'oserai jamais adresser pareille demande à Michel, ajouta Denise.

Puis, elle regarda autour d'elle ; les visages des Bonavent exprimaient une moquerie mêlée de dédain.

— Vous êtes une grande enfant ; mon fils, votre futur mari, ne vous a donc pas fait la leçon à ce sujet ?

Les yeux limpides de la fille adoptive de tante Céleste se tournèrent avec inquiétude vers Bonavent fils.

— J'attendais, répondit celui-ci à son père, que vous commenciez ; à présent je me charge du reste.

Denise baissa les yeux pour ne pas laisser voir la douloureuse impression que lui causait cette réponse.

Mais son mari futur manœuvra si bien qu'elle promit de parler à Michel le lendemain.

(*A continuer.*) C. Morans.

L'ORANGERIE DU JARDIN DES TUILERIES

I

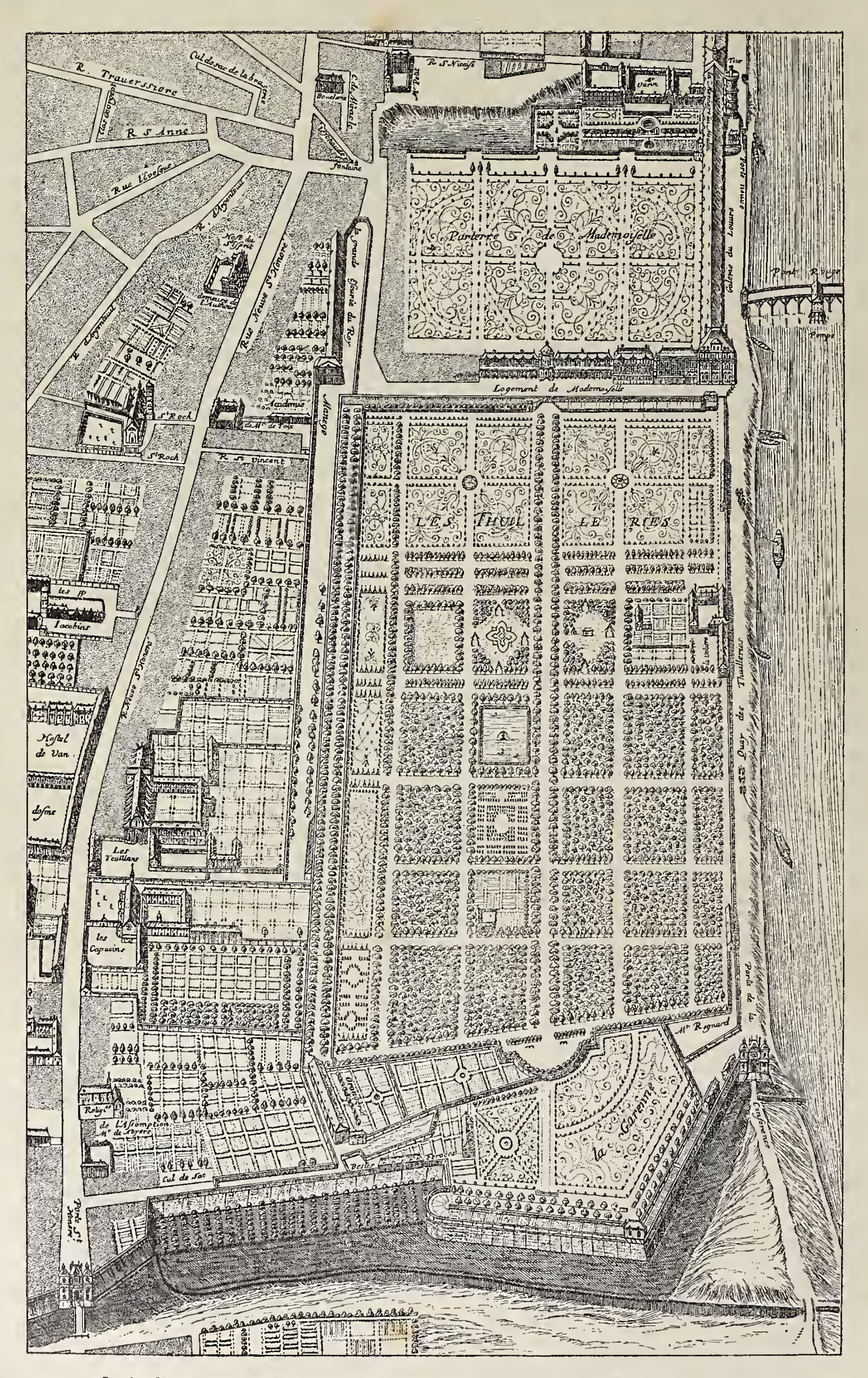
Après les innombrables transformations qui ont si complétement changé l'aspect du vieux Paris, le jardin des Tuileries, dessiné à nouveau par Le Nôtre, en 1664, est peut-être l'un de ces coins rares et privilégiés qui ont le mieux conservé leur ancienne physionomie. Son extrémité occidentale est encore, à peu de chose près, ce que l'illustre jardinier l'a faite ; elle a gardé ses terrasses, ses deux plans inclinés, en fer à cheval, descendant en pente douce vers le grand bassin, et jusqu'à ce nom d'Orangerie qu'elle devait aux deux petits bâtiments construits, par ordre de Henri IV, au-dessus de la courtine de l'enceinte de 1566. La courtine a disparu, les petits bâtiments aussi ; mais on appelle encore *Terrasse de l'Orangerie* l'emplacement qu'ils ont occupé, et les brillants concerts qui s'y donnent, pendant la durée de l'Exposition, ont rendu à cet îlot de verdure un peu délaissé l'animation qu'il avait au temps de Regnard et de son cabaret. L'*Orangerie*, *la Garenne*, *le Pont tournant*, *la maison de Regnard*, *la Volière* et *la Porte de la Conférence*; toute l'histoire de la région qui nous occupe est comprise dans ces six établissements si différents d'origine et de destination.

L'ordonnance primitive du jardin des Tuileries nous a été conservée par l'illustre architecte Du Cerceau, qui en a dessiné et gravé le plan vers 1578. Le jardin offrait, dans le sens de sa longueur, six grandes allées, et, dans le sens de sa largeur, huit autres, dont la plupart se retrouvent dans la disposition actuelle. Ces allées, en se croisant, produisaient des compartiments rectangulaires, des « parquets » comme on disait alors, dont les uns renfermaient des massifs d'arbres, d'autres des quinconces, quelques-uns des pelouses de gazon, plusieurs des parterres de fleurs formant des figures géométriques, et même un écusson parti des armes de Henri II et de Catherine de Médicis. Dans un des compartiments se trouvait un labyrinthe de cyprès ou « Dédalus », dont le patron avait pour élément des bâtons rompus.

Le mur biais, qui terminait le jardin vers le couchant et passait à peu près vers le centre du bassin actuel, s'arrondissait en forme d'hémicycle vis-à-vis de la grande allée aboutissant au pavillon central du palais. Cet hémicycle donnait un écho remarquable ; Sauval, qui a pu en juger avant les remaniements de Le Nôtre, le décrit ainsi : « L'écho est un endroit beaucoup plus fréquenté que le labyrinthe ; les galants y donnent souvent des concerts à leurs maîtresses, et les commencent quelquefois aux heures où il y a grand monde, afin d'avoir plus de témoins de leurs amours. Il est situé au bout de la grande allée et entouré d'une muraille haute de deux toises, arrondie en demi-cercle, de vingt-quatre de diamètre, verte de haut en bas, cachée par des palissades et des tonnelles. Les endroits où se reçoivent les voix et d'où elles partent, en occupent presque tout le diamètre, n'étant séparés l'un de l'autre que par le vuide de quelques toises qui continue vers le centre de la grande allée et conduit dans la capacité de cette demi-circonférence. »

Sauval poursuit la description de cette partie du jardin en citant « un gros piédestal de pierre en forme de tro-

phée et devant servir de fontaine, le long duquel sont quatre figures, deux de Fleuves et deux de Naïades, plus grandes que nature et couchées sur des cruches ou conques marines; trop fières pour des Naïades et de simples faisait également partie de la décoration primitive; l'auteur des *Rustiques figulines* avait prodigué dans cet édicule les coquillages, les serpents, les crustacés, et revêtu tout cet ensemble d'un brillant émail. « Pour esmer-



Le jardin des Tuileries (côté de l'Orangerie), d'après le plan de Gomboust (1652).

Fleuves, qui ne versent que de l'eau douce et n'ont jamais éprouvé ni bourrasques ni tempestes. »

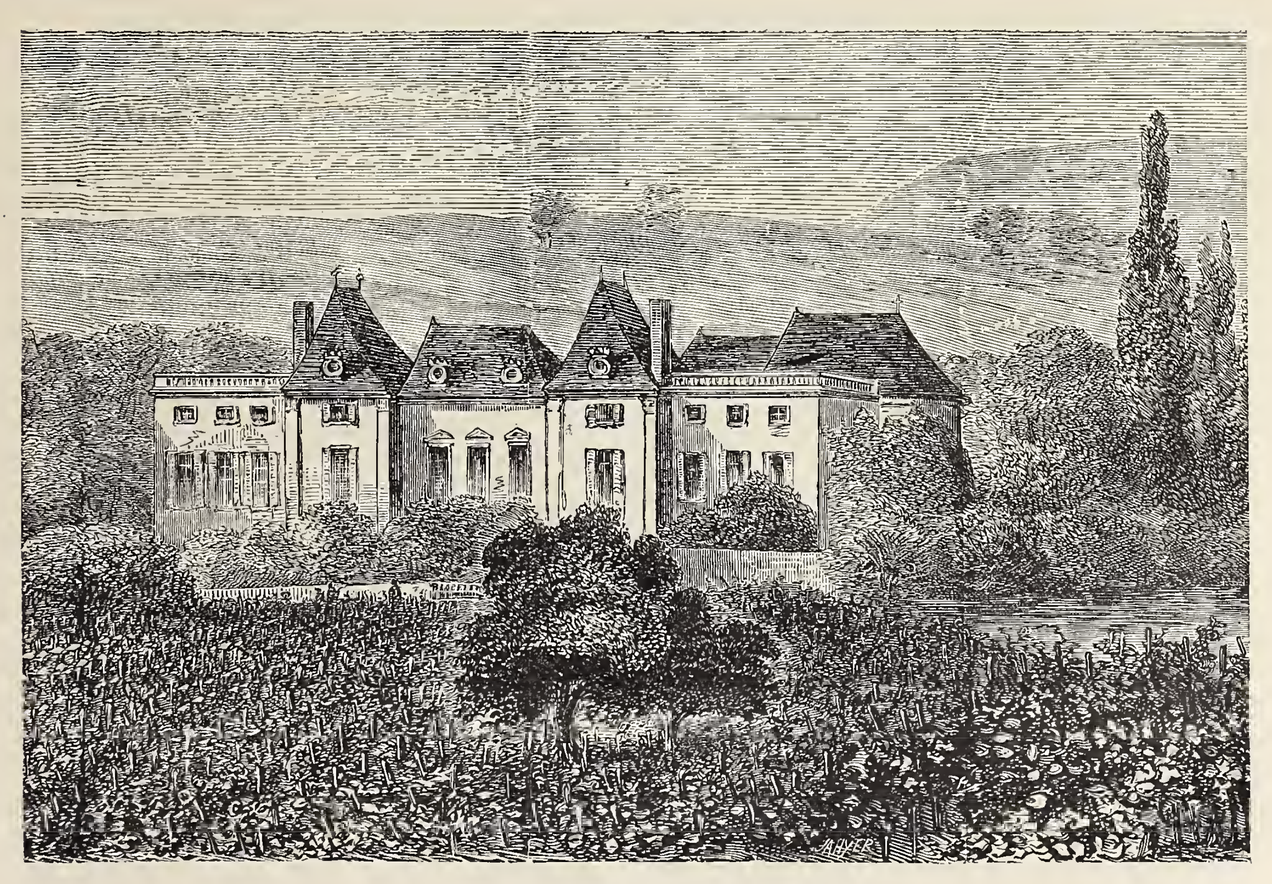
La fameuse grotte de Bernard Palissy, dont on suppose les débris enfouis dans quelque endroit du jardin, veiller les hommes, » il y avait multiplié les grotesques « vestus et coiffés de modes estranges; » il y avait construit « des voultes tortues, bossues, enrychies de « pigeons, grolles, arondelles, fouynes, bellétes, et repo-

sant sur des colomnes, pieds d'estal et pilastres de pourphyres, jaspes, cassidoines, agates, marbres et grisoux madrez. »

Tel était le merveilleux jardin que Catherine de Médicis avait ajouté à son palais encore inachevé. Les guerres de religion, les deux siéges de Paris détruisirent la plupart de ces merveilles, et, lorsque l'avénement de Henri IV vint rendre la paix à Paris et à la France, le jardin ne présentait plus qu'un aspect désolé. Le Béarnais, qui l'avait vu dans toute sa splendeur, à l'époque de son mariage avec Marguerite de Valois, eut à cœur de lui rendre son ancien éclat. L'état de sa liste civile ne lui permettait pas de renouveler les folies décoratives de Catherine de Médicis; mais il voulait faire quelque chose et il fit autrement. Olivier de Serres raconte que Claude Molet, jardinier du roi, créa « un jardin neuf, » y dessina des compartiments ou « quarreaux, » augmenta le nombre des arbres de haute futaie, qui occupaient le sud-ouest du jardin et qu'on appelait « le bois, » et planta le long du manége une allée d'arbres coupée de tonnelles, laquelle se nommait « la haute allée des Meuriers. »

C'est à l'extrémité de cette allée, près d'une « palissade de grenadiers plantés contre la muraille de la haulte allée des meuriers blancs, » que Henri IV avait établi une magnanerie et une orangerie, sur les conseils mêmes de l'illustre auteur du *Théâtre d'agriculture*. Au commencement de l'an six cens un, dit Olivier de Serres, il fut conduit à Paris jusques au nombre de quinze à vingt mille plants de meuriers, lesquels furent plantés en divers lieux, dans les jardins des Thuilleries, où ils se sont si heureusement eslevez, qu'il n'y a homme qui les puisse atteindre. »

L'Orangerie et la Magnanerie étaient contigus, et l'on se servait indifféremment de l'une et de l'autre: « Mon amy, écrit Henri IV à Sully, le 29 mars 1605, je vous prie de faire haster la charpente et couverture de mon orangerie des Thuilleries, afin que ceste année je m'en puisse servyr à faire eslever la graine des vers à soye, que j'ai fait venir de Valence en Espagne. » La personne chargée des « éducations » était « dame Jule, Italienne, qui nourrit les vers pour Sa Majesté, au jardin des Thuilleries. » Laffemas, qui nous donne ce détail, et Ollivier de Serres, qui décrit l'Orangerie et la Magnanerie, nous apprennent que « pour faciliter ladicte entreprise et manufacture, Sa Majesté fit exprès construire une grande maison au bout de son jardin des Thuilleries, accommodée de toutes choses nécessaires. »



Le château de Montceau, résidence de Lamartine.

Contiguës au jardin des Dames de l'Assomption et accolées l'une à l'autre, l'Orangerie et la Magnanerie n'étaient, en 1610, date de la mort de Henri IV, séparées que par une haie d'avec les dépendances de la maison de l'Image-Notre-Dame, sise en la rue Saint-Honoré. A côté se trouvait, dès 1624, une Ménagerie de bêtes féroces. Toutes ces constructions annexes, propres à une maison de campagne plus qu'à un palais urbain, disparurent en 1664, lorsque Le Nôtre détruisit l'enceinte bastionnée de 1566 et remania complétement le jardin.

A la suite de l'Orangerie et dans la direction du midi, le plan de Gomboust nous montre *la Garenne*, petit bois de quatre arpents, propre à la multiplication des lapins, « lequel avoit en estendue la largeur depuis la muraille du bout du jardin des Thuilleries jusqu'au bastion qui est sur le fossé de la Porte-Neuve, et, en longueur, depuis la muraille qui est sur le grand chemin, le long de

la rivière, jusqu'à la muraille des bastimens servans lors à la retraite des bestes sauvages entretenues pour le plaisir de Sa Majesté. »

Une maison et un jardin étaient contigus à la Garenne: c'étaient la maison de Pascal et le jardin de Regnard. La première n'a pas laissé de souvenirs dans l'histoire : elle était située au point où la terrasse du bord de l'eau s'élargit en formant un retour d'équerre devant le grand bassin. Propriété privée, d'abord distincte du jardin, puis englobée dans le parc qui en formait l'extrémité, elle suivit le sort des clos Legendre, Maudole, des Gourdes et des Quinze-Vingt, achetés par Catherine de Médicis, à cette différence près, qu'elle fut acquise seulement sous le règne de Henri IV, puisqu'on ne la retrouve plus sur le plan de Mérian qui date de 1615. Le jardin de Regnard a eu, lui, une véritable célébrité, et, comme il occupe l'emplacement même où se donnent aujourd'hui les concerts de l'Orangerie, nous lui consacrerons, ainsi qu'au Pont tournant et à la porte de la Conférence, un article spécial.

L.-M. Tisserand.

LES RÉSIDENCES DE LAMARTINE

II

MONTCEAU

Il ne faudrait pas croire que ces résidences, dont les noms sont connus de toute la France, aient rien de fastueux ; en les visitant, on sent que le véritable prix des choses est celui qu'y attachent nos souvenirs, et l'on se rappelle les lignes émues que le poëte adressait, il y a trente ans, à un ami, M. Dargaud :

« Quand j'aurai cessé de causer, — écrivait-il (1), — quand vous reviendrez en automne visiter cette vallée de Saint-Point, où j'ai laissé tomber plus de rêveries dans votre oreille que les peupliers de mon pré ne laissent tomber de feuilles sur le grand chemin, le ravin desséché, le châtaignier creux, la source entre ses quatre pierres de granit grises, le tronc d'arbre couché à terre et servant de banc aux mendiants de la vallée, le tombeau peut-être où un lierre de plus rampera sur les moulures de l'arche sépulcrale, à l'extrémité des jardins, sur les confins de la vie et de la mort, vous rappelleront ce que nous nous sommes dit, ici ou là, assis ou debout, sous telle inclinaison de l'ombre, sous tel rayon du soleil, au chant de tel oiseau dans les branches sur nos têtes, aux aboiements de tel chien, au hennissement de tel cheval de prédilection dans l'enclos ; vous vous arrêterez pour écouter encore et pour répondre, et vous serez, mieux que ce livre mort et muet, un souvenir vivant de ma vie écoulée. Cela m'est doux à penser. Ce n'est pas la postérité, c'est encore un crépuscule de la vie humaine après que notre court soleil est déjà éteint. L'homme n'est bien mort que quand tous ceux qui l'ont connu et aimé sur la terre se sont couchés à leur tour dans le tombeau qui ne parle plus d'eux aux nouvelles générations. Jusque-là, l'homme vit encore un peu dans la vie de ceux qui survivent. C'est l'aurore boréale du tombeau... »

Le château de Monceau, sur la droite de Milly, a pu être et peut redevenir aisément une très-agréable résidence ; « on y arrive par une avenue originale ; c'est une longue allée bien tracée, bordée, au lieu d'arbres, d'une double haie de vignes charmantes encore en automne et qui, dans les mois de la pleine floraison, présente un spectacle délicieux. »

(1) Préface des *Nouvelles Méditations*. 1848.

Entouré d'un riche vignoble et situé au pied d'une colline rocheuse, d'où la vue embrasse un vaste horizon, ce château ne doit sa célébrité qu'au séjour qu'y venait faire chaque année Lamartine avec sa famille. On y trouvait récemment encore de nombreuses reliques de famille, des objets d'art curieux, et les souvenirs qu'y avait laissés l'auteur des *Harmonies* donnent à cette résidence un vif intérêt.

Montceau a été vendu et démeublé jusqu'aux ferrements. Mais parcourez le vignoble, interrogez le premier vigneron que vous rencontrerez, et il ne tarira pas sur l'inépuisable générosité de celui dont le cœur égalait le génie.

MILLY

Milly, que le chantre des *Harmonies* a célébré en vers si harmonieux, représente un gros bourg de 400 habitants. La maison où naquit Lamartine se cache au fond d'une cour parmi sept ou huit maisons de paysans.

« En quittant le lit de la Saône, creusé au milieu de vastes prairies et sous les fertiles coteaux de Mâcon, et en se dirigeant vers la petite ville et vers les ruines de l'antique abbaye de Cluny, où mourut Abailard, on suit une route montueuse à travers les ondulations d'un sol qui commence à s'enfler à l'œil comme les premières vagues d'une mer montante. A droite et à gauche blanchissent des hameaux au milieu des vignes. Au-dessus de ces hameaux, des montagnes nues et sans culture.

« En suivant la route qui circule autour de la base de ces collines, à environ deux heures de marche de la ville, on trouve à gauche un petit chemin étroit voilé de saules, qui descend dans les prés vers un ruisseau où l'on entend perpétuellement battre la roue du moulin.

« Ce chemin serpente un moment sous les aulnes, à côté du ruisseau, qui le prend aussi pour lit quand les eaux courantes sont un peu grossies par les pluies; puis on traverse l'eau sur un petit pont, et on s'élève par une pente tournoyante, mais rapide, vers des masures couvertes de tuiles rouges, qu'on voit groupées au-dessus de soi, sur un petit plateau. C'est notre village. Un clocher de pierres grises, en forme de pyramide, y surmonte sept ou huit maisons de paysans. Le chemin pierreux s'y glisse de porte en porte entre ces chaumières. Au bout de ce chemin, on arrive à une porte un peu plus haute et un peu plus large que les autres : c'est celle de la cour au fond de laquelle se cache la maison de mon père.

« La maison s'y cache en effet, car on ne la voit d'aucun côté, ni du village ni de la grand'route. Bâtie dans le creux d'un large pli du vallon, dominée de toutes parts par le clocher, par les bâtiments rustiques ou par des arbres, adossée à une assez haute montagne, ce n'est qu'en gravissant cette montagne et en se retournant qu'on voit en bas cette maison basse, mais massive, qui surgit, comme une grosse borne de pierre noirâtre, à l'extrémité d'un étroit jardin. Elle est carrée, elle n'a qu'un étage et trois larges fenêtres sur chaque face. Les murs n'en sont point crépis; la pluie et la mousse ont donné aux pierres la teinte sombre et séculaire des vieux cloîtres d'abbaye. Du côté de la cour, on entre dans la maison par une haute porte en bois sculpté. Cette porte est assise sur un large perron de cinq marches en pierres de taille. Mais les pierres, quoique de dimension colossale, ont été tellement écornées, usées, morcelées par le temps et par les fardeaux qu'on y dépose, qu'elles sont entièrement disjointes, qu'elles vacillent en murmurant sourdement sous les pas, que les orties, les pariétaires humides y croissent çà et là dans les interstices, et que les petites grenouilles d'été, à la voix si mélancolique, y chantent le soir comme dans un marais...

« Voilà le nid qui nous abrita tant d'années de la pluie, du froid, de la faim, du souffle du monde; le nid où la mort est venue tour à tour prendre le père et la mère, et dont les enfants se sont envolés, ceux-ci pour un lieu, ceux-là pour un autre, quelques-uns pour l'éternité. »

L'auteur des *Harmonies* écrivait ces lignes en octobre 1845, vingt-cinq ans après le *Lac* et les *Méditations*.

(A continuer.) ***

A TRAVERS LES LIVRES

—

LES CURIOSITÉS DE L'EXPOSITION

Notre collaborateur, M. A. Desprez, vient de publier avec M. H. Gautier un petit volume intitulé : *Les Curiosités de l'Exposition de* 1878, qui a pour but d'aider le visiteur à trouver les plus curieux et les plus intéressants objets exposés au Champ-de-Mars. Nous donnons le passage suivant sur le *vélocipède à vapeur*.

« LE VÉLOCIPÈDE A VAPEUR.

« Oui, monsieur, un vélocipède à vapeur! et qui marche admirablement, qui plus est, comme il est facile de s'en convaincre en visitant le manège de M. Perraux, installé dans les bâtiments du génie civil : derrière la selle sur laquelle se place le cavalier, se trouve une petite chaudière, à peu près de la forme et de la longueur d'un chapeau d'homme; cette chaudière est posée sur quelques tiges de fer arrondies en forme de gril. A ce gril est joint un petit réservoir rempli d'alcool...; vous allumez l'alcool, absolument comme si vous vouliez faire une tasse de café dans une lampe à esprit de vin; au bout de quelques minutes les vapeurs de l'alcool se dégagent, elles vont remplir les tiges de fer qui forment le gril, et tout enflammées, sortent par de petites ouvertures, contre la chaudière, ce qui met au bout de sept à huit minutes l'eau en ébullition. Dès que la vapeur d'eau est produite, à son tour elle donne libre jeu au piston, et voilà votre vélocipède parti, et qui marchera vingt-quatre heures de suite si vous le voulez, à raison de 6 à 7 kilomètres à l'heure.

« Quand vous vous embarquez pour un grand voyage, ne redoutez pas la famine; vous n'avez qu'à mettre un bifteck ou un œuf dans le pan de votre habit, et la chaleur de la vapeur les cuira. C'est un peu de cette façon que les Huns préparaient leur repas : le matin ils mettaient sous leur selle un énorme morceau de viande, et le soir ils la trouvaient cuite; il est vrai qu'ils n'avaient pas de machine à vapeur, tandis que là il y en a une complète, y compris même le sifflet qui se trouve aussi singulièrement placé que dans les chevaux à deux sous. Le vélocipède à vapeur use pour deux francs d'alcool par heure. C'est fort cher, dira-t-on; un cheval ne coûte que trois francs cinquante de nourriture par jour. D'accord! mais il ne peut marcher qu'un certain nombre d'heures, puis il lui faut une écurie, un garçon pour le soigner et l'entretenir; tandis que le vélocipède à vapeur est de la plus facile composition; on le laisse derrière la porte en arrivant, et il ne s'en formalise point. C'est sans doute pour ce motif que l'inventeur le fait payer trois mille francs.

« Mais l'utilisation de la vapeur au vélocipède n'est que l'accessoire dans l'idée de M. Perraux : sa découverte scientifique consiste dans les tubes qui entourent la chaudière, tudes par lesquels passe la vapeur qui arrive ainsi à se sécher et à acquérir un degré plus élevé; or, dans les locomobiles de n'importe quelle nature la vapeur sèche est bien préférable à la vapeur humide. Lors même que M. Perraux ne trouverait pas beaucoup d'amateurs pour son vélocipède, il n'en a pas moins fait une découverte qui sera utilisée dans l'industrie. »

IMPRESSIONS ET SOUVENIRS

—

« COCO, COCO, COCO FRAIS! »

J'avais entendu raconter la mort de mon oncle Ollivier.

Je savais qu'au moment où il allait expirer doucement, tranquillement, dans l'ombre de sa grande chambre dont on avait fermé les volets à cause d'un terrible soleil de juillet; au milieu du silence étouffant de cette brûlante après-midi d'été, on entendit dans la rue une petite sonnette argentine. Puis, une voix claire traversa l'alourdissante chaleur : « Coco frais, rafraîchissez-vous — mesdames — coco, coco, qui veut du coco? »

Mon oncle fit un mouvement, quelque chose comme l'effleurement d'un sourire remua sa lèvre, une gaieté dernière brilla dans son œil qui, bientôt après, s'éteignit pour toujours.

J'assistais à l'ouverture du testament. Mon cousin Jacques héritait naturellement des biens de son père; au mien, comme souvenir, étaient légués quelques meubles. La dernière clause me concernait. La voici : « A mon « neveu Pierre, je laisse un manuscrit de quelques feuil- « lets qu'on trouvera dans le tiroir gauche de mon secré- « taire; plus 500 francs pour acheter son fusil de chasse, « et 100 francs qu'il voudra bien remettre de ma part au « premier marchand de coco qu'il rencontrera!... »

Ce fut une stupéfaction générale. Le manuscrit qui me fut remis m'expliqua ce legs surprenant.

Je le copie textuellement :

« L'homme a toujours vécu sous le joug des supersti- « tions. On croyait autrefois qu'une étoile s'allumait en « même temps que naissait un enfant; qu'elle suivait les « vicissitudes de sa vie, marquant les bonheurs par son « éclat, les misères par son obscurcissement. On croit à « l'influence des comètes, des années bissextiles, des « vendredis, du nombre treize. On s'imagine que cer- « taines gens jettent des sorts, le mauvais œil. On dit : « Sa rencontre m'a toujours porté malheur. » Tout cela « est vrai. J'y crois. — Je m'explique : Je ne crois pas à « l'influence occulte des choses ou des êtres; mais je « crois au hasard bien ordonné. Il est certain que le « hasard a fait s'accomplir des événements importants « pendant que des comètes visitaient notre ciel; qu'il en « a placé dans les années bissextiles; que certains mal- « heurs remarqués sont tombés le vendredi, ou bien ont « coïncidé avec le nombre treize; que la vue de certaines « personnes a concordé avec le retour de certains faits, etc. « De là naissent les superstitions. Elles se forment d'une « observation incomplète, superficielle, qui voit la cause « dans la coïncidence et ne cherche pas au delà.

« Or, mon étoile à moi; ma comète, mon vendredi, « mon nombre treize, mon jeteur de sorts, c'est bien « certainement un marchand de coco.

« Le jour de ma naissance, m'a-t-on dit, il y en eut « un qui cria toute la journée sous nos fenêtres.

« A huit ans, comme j'allais me promener avec ma « bonne aux Champs-Elysées, et que nous traversions la « grande avenue, un de ces industriels agita soudain sa « sonnette derrière mon dos. Ma bonne regardait au loin « un régiment qui passait; je me retournai pour voir le « marchand de coco. Elle me tirait en avant; je résistais « préoccupé par la sonnette. Une voiture à deux chevaux, « luisante et rapide comme un éclair, arrivait sur nous. « Le cocher cria. Ma bonne n'entendit pas; moi non « plus. Je me sentis renversé, roulé, meurtri..... et je « me trouvai, je ne sais comment, dans les bras du mar- « chand de coco qui, pour me réconforter, me mit la bou-

« che sous un de ses robinets, l'ouvrit, et m'aspergea...
« ce qui me remit tout à fait.

« Ma bonne avait le nez cassé. Et si elle continua à « regarder les régiments, les régiments ne la regardèrent « plus.

« A seize ans, je venais d'acheter mon premier fusil, « et, la veille de l'ouverture de la chasse, je me dirigeais « vers le bureau de la diligence, en donnant le bras à ma « vieille mère qui allait fort lentement à cause de ses « rhumatismes. Tout à coup, derrière nous, j'entendis « crier : « Coco, coco, coco frais ! » La voix se rapprocha, « nous suivit, nous poursuivit! Il me semblait qu'elle « s'adressait à moi, que c'était une personnalité, une in- « sulte. Je crus qu'on me regardait en riant; et l'homme « criait toujours : « Coco frais ! » comme s'il se fût moqué « de mon fusil brillant, de ma carnassière neuve, de mon « costume de chasse tout « *frais* » en velours marron.

« Dans la voiture je l'entendais encore.

« Le lendemain, je n'abattis aucun gibier; mais je « tuai un chien courant que je pris pour un lièvre; une « jeune poule que je crus être une perdrix. Un petit « oiseau se posa sur une haie; je tirai, il s'envola; mais « un beuglement terrible me cloua « sur place. Il dura jusqu'à la nuit... « Hélas! mon père dut payer la vache « d'un pauvre fermier.


Marchand de coco.

« A vingt-cinq ans, je vis, un « matin, un vieux marchand de « coco, très-ridé, très-courbé, qui « marchait à peine, appuyé sur « son bâton et comme écrasé « par sa fontaine. Il me parut « être une sorte de divinité, comme « le patriarche, l'ancêtre, le grand « chef de tous les marchands de « coco du monde. Je bus un verre « de coco et je le payai vingt sous. « Une voix profonde, qui semblait « plutôt sortir de la boite en ferblanc « que de l'homme qui la portait, « gémit : « Cela vous portera bon- « heur, mon cher monsieur. »

« Ce jour-là je fis la connaissance de ma femme, qui « me rendit toujours heureux.

« Enfin voici comment un marchand de coco m'empê- « cha d'être préfet.

« Une révolution venait d'avoir lieu. Je fus pris du « besoin de devenir un homme public. J'étais riche, « estimé, je connaissais un ministre ; je demandai une « audience en indiquant le but de ma visite. Elle me fut « accordée de la façon la plus aimable.

« Au jour dit (c'était en été, il faisait une cha- « leur terrible), je mis un pantalon clair, des gants « clairs, des bottines de drap clair aux bouts de « cuir verni. Les rues étaient brûlantes. On enfonçait « dans les trottoirs qui fondaient ; et de gros tonneaux « d'arrosage faisaient un cloaque des chaussées. De place « en place des balayeurs faisaient un tas de cette boue « chaude et pour ainsi dire factice, et la poussaient dans « les égouts. Je ne pensais qu'à mon audience, et j'allais « vite, quand je rencontrai un de ces flots vaseux ; je « pris mon élan, une —... deux —.... Un cri aigu, ter- « rible, me perça les oreilles : « Coco, coco, coco, qui « veut du coco ? » Je fis un mouvement involontaire « des gens surpris ; je glissai..... Ce fut une chose « lamentable, atroce... j'étais assis dans cette fange... « mon pantalon était devenu foncé, ma chemise blanche « tachetée de boue ; mon chapeau nageait à côté de « moi. La voix furieuse, enrouée à force de crier, hur- « lait toujours : « Coco, coco ! » Et devant moi vingt « personnes, que secouait un rire formidable, faisaient « d'horribles grimaces en me regardant.

« Je rentrai chez moi en courant. Je me changeai. « L'heure de l'audience était passée. »

Le manuscrit se terminait ainsi :

« Fais-toi l'ami d'un marchand de coco, mon petit « Pierre. Quant à moi, je m'en irai content de ce monde « si j'en entends crier un au moment de mourir. »

Le lendemain je rencontrai aux Champs-Elysées un vieux, très-vieux porteur de fontaine qui paraissait fort misérable. Je lui donnai les cent francs de mon oncle. Il tressaillit stupéfait, puis me dit : « Grand merci, mon petit homme, cela vous portera bonheur. »

Guy de Valmont.

ANCIENS PROVERBES



Qui partage ses faveurs,
Ouïra force clameurs.

Il ne fait pas toujours bon vraiment avoir l'âme trop compatissante. Voyez ce brave homme qui s'avise de vouloir distribuer lui-même des secours en nature (pour prendre le terme consacré) à un groupe de malheureux affamés. Ils sont là six qui attendent la venue de la bienfaisante cuillère; mais pour un qui mange, il y en a cinq qui souffrent, qui s'impatientent, qui peut-être injurient, sinon tout haut, au moins entre leurs dents, le distributeur.

« Comprend-on, semble se dire chacun de ceux-là, comprend-on pareille répartition? Est-ce que je ne suffirais pas bien, moi tout seul, à cette aubaine? Qu'est-ce qui m'échoit? une bouchée à de longs intervalles, tandis que je ferais si heureuse lippée du tout. Ah! le drôle d'homme que cet homme, et comme il sait mal user de ce qu'il possède. »

Et sans nul doute, la distribution finie, en croyant faire beaucoup d'heureux, l'homme aura créé autant de mécontents et autant de critiques fort peu indulgents de ses libérales intentions. Ce qui revient à dire qu'il y a une science de la bienfaisance dont il peut être bon de connaître la théorie si l'on ne veut pas s'exposer à voir interprétés à mal les plus louables mouvements du cœur.

L'imprimeur-gérant : A. Pougin, 13, quai Voltaire, Paris.



L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive ;
Il coule, et nous passons.
Le Lac. XIVe Méditation poétique.

LE LAC, — illustration, par Al. de Bar.

LES RÉSIDENCES DE LAMARTINE

(Suite.)

Nous ne rappellerons pas l'histoire des trente années écoulées depuis cette époque, années pendant lesquelles Lamartine remplit le monde de son nom, avant de venir reposer dans un cimetière de campagne.

Ce serait peine inutile : cette histoire est dans toutes les mémoires ; mais nous ne dissimulerons pas la doulou-

reuse émotion que nous avons éprouvée récemment, en retrouvant, — dans un tiroir de notre bureau, — une lettre du grand poëte, datée de novembre 1861 et commençant par ces mots :

« Ma triste main signait hier l'abandon du toit paternel... »

Lamartine s'était vu dans la nécessité de vendre Milly à des étrangers. Quel deuil pour celui qui professait si haut le culte de la terre natale !

... Et c'est là qu'est mon cœur!
Ce sont là les séjours, les sites, les rivages,
Dont mon âme attendrie évoque les images,
Et dont pendant la nuit mes songes les plus beaux,
Pour enchanter mes yeux, composent leurs tableaux.
. . . .
Là, mon cœur en tous lieux se retrouve lui-même.
Tout s'y souvient de moi, tout m'y connaît, tout m'aime!
Mon œil trouve un ami dans tout cet horizon,
Chaque arbre a son histoire et chaque pierre un nom.
Qu'importe que ce nom, comme Thèbe ou Palmyre,
Ne nous rappelle pas les fastes d'un empire,
Le sang humain versé pour le choix des tyrans,
Ou ces fléaux de Dieu que l'on nomme les grands?
Ce site où la pensée a rattaché sa trame,
Ces lieux encor tout pleins des fastes de notre âme
Sont aussi grands pour nous que ces champs du destin
Où naquit, où tomba quelque empire incertain.
Rien n'est vil! rien n'est grand! l'âme en est la mesure;
Un cœur palpite au nom de quelque humble masure,
Et, sous les monuments des héros et des dieux,
Le pasteur passe et siffle en détournant les yeux.

Les habitants de Milly se souviennent de leur grand homme. Depuis cinq ans, à l'entrée de la petite place du village, en face même de la maison du poëte, se dresse le piédestal sur lequel devait être érigé plus tard un buste de Lamartine par M. Adam-Salomon, l'éminent statuaire qui avait reproduit avec tant de bonheur les traits de Mme Lamartine dans la chapelle funèbre de Saint-Point. Ajoutons que M. Adam-Salomon, en acceptant la commande des souscripteurs, avait refusé toute rémunération pécuniaire.

Un paysan disait alors avec une véritable perfection de dureté et une sécheresse de papier timbré :

— On attend que Lamartine ne doive plus rien pour inaugurer le monument. On ne peut pas élever une statue à *un homme qui doit !....*

Depuis lors « les affaires ont toutes été réglées », et nous pouvons affirmer que les compatriotes de Lamartine n'ont pas oublié la cordiale hospitalité que le poëte offrit, en 1840, à tous ceux que les eaux furieuses de la Saône avaient dépouillés, entraînant au Rhône les toits, les maisons et des villages entiers. Cent malheureux furent, pendant toute la durée de l'inondation, nourris et soignés au château de Saint-Point. Ils ont compris que si Lamartine fut généreux avec excès, avec folie, ils n'avaient pas le droit de condamner sa prodigalité. Tant qu'il vécut, il enrichit ceux qui l'approchaient, et « les pièces d'or tombaient de ses poches avec plus d'abondance que ne tombèrent jamais les flocons de manne du désert pour les Hébreux affamés. »

L'argent qu'il devait à sa mort ne l'avait-il pas rendu au centuple sous les formes les plus variées des secours de l'aumône et du don, sans compter celles de l'usure inventive en expédients qu'il exerçait contre lui-même au profit des autres ?

Comme les Mâconnais, ils ont tenu à posséder l'image de l'auteur des *Girondins*, par orgueil et par affectueuse sympathie, mais surtout par reconnaissance, car ils savent mieux que personne quels trésors de bonté, de charité, de prodigalité, répandait autour de lui l'hôte de Milly ; Milly, ce berceau des premiers rêves que le poëte eut la douleur de vendre dans les crises de la vieillesse.

(A continuer). ***

DENISE

(Suite.)

III

LA RUPTURE

Michel, debout devant le blutoir chargé de grains, vit venir Denise de loin, et, à son attitude, il devina quelque incident nouveau. D'ailleurs la chambre était en ordre, Denise avait pris les objets qui lui appartenaient; que revenait-elle faire ?

Cependant son cœur battit pour l'infidèle. Elle était pâle, affaissée; ses cheveux lissés avec soin et sa mise légèrement coquette tentaient vainement de faire croire à une certaine joie intérieure affectée. Elle essaya un sourire qu'elle n'acheva pas; puis, comme Michel la regardait tristement, elle éclata en sanglots.

— Qu'as-tu, ma pauvre Denise ? demanda Michel ému.

Mais cette sympathie éveilla les susceptibilités de la fière enfant qui déguisa sa pensée.

— Je songeais à tante Céleste !

Michel, sans mot dire, pressa la main de Denise, qu'il fit asseoir; puis il se plaça debout devant elle, prêt à l'écouter.

Celle-ci rougit, pâlit et finit par dire :

— Je n'oserai jamais.

Michel comprit.

— Denise, dit-il, je vais vous éviter une pénible mission. Vous venez me demander si tante Céleste a laissé un testament?

Denise, interdite, fit de la tête un signe affirmatif.

— Qui vous a dit que je venais pour cela? ajouta-t-elle, confuse et en s'essuyant le front.

— Personne.

Denise éleva un doute.

Michel, par délicatesse, se tut.

— Tante Céleste n'a rien laissé; vous devinez sans doute pourquoi?

Denise baissa la tête.

— Arrêtez, dit Michel; ne prêtez pas à ma pensée un sens blessant; n'y voyez pour moi qu'un regret.

Denise ne répliqua pas ; elle se leva pour partir.

Michel avait une envie folle de presser cette pauvre égarée sur son cœur; mais il ne le fit pas, il se contint.

Elle quitta le moulin avec la résolution de n'y jamais revenir. Sa présence outragerait la mémoire de celle qu'elle vénérait. Elle se trouvait indigne de Michel qui, certainement, la méprisait.

Elle gravit en pleurant le versant de la colline; puis, arrivée sur le plateau, elle s'assit sur le bord du chemin.

Elle se retourna pourtant encore vers le moulin, dont les peupliers étincelaient aux feux du couchant. Le bruit de l'écluse emplissait la vallée déjà ombreuse; le charme paisible de cette soirée l'eût pénétrée si son chagrin ne lui avait pas enlevé toute sensation de l'extérieur.

Bonavent surgit soudain devant elle; il avait longé le plateau depuis le bourg, et dans l'herbe encore fraîche ses pas n'avaient fait aucun bruit. Il l'embrassa avec tendresse, bien qu'il lût dans ses yeux humides l'oubli de tante Céleste.

Mais le galant se méprit; Denise ne pleurait pas sur

l'absence d'un testament en sa faveur, mais sur son indélicate démarche dont tous les Bonavent étaient responsables.

Elle ne voulait plus retourner chez eux, et, pour la faire revenir sur sa décision, Bonavent dut épuiser tout son vocabulaire d'amoureux dépourvu de courage nécessaire pour rompre aussi brusquement.

On ne lui fit pas mauvaise mine; mais les jours suivants on n'eut aucun ménagement pour elle; on la traitait d'une façon grossière, à présent qu'elle n'avait que ses bras pour travailler et son visage pour plaire.

Pauvre Denise! elle sentit tout ce que la pauvreté, sans bonté, contient d'horreur.

Un jour qu'elle était seule, elle reçut le billet suivant:

« Ma chère Denise,

« Tante Céleste ne vous a rien laissé, mais je crois « être l'interprète de la sainte femme en vous donnant « la moitié de l'héritage; acceptez-la, chère Denise, vous « obligerez beaucoup votre serviteur et ami,

« Michel Parens. »

Ces lignes la troublèrent profondément. Michel avait compris sa situation, et c'était pour la rendre heureuse qu'il se dépouillait. Son cœur se fondit dans une joie secrète qui la releva à ses yeux. Oh! il était bien le neveu de tante Céleste; elle le reconnaissait pour sien à ce trait! Répondre « non », elle lui ferait de la peine, et dire « oui », c'était servir la cupidité des Bonavent dont elle connaissait le naturel et le caractère.

Jamais ce qui venait de tante Céleste ne devait appartenir à de telles gens.

Ce raisonnement la fortifiait, mais il ne résolvait rien; il fallait répondre à Michel. Elle griffonna deux pages qu'elle trouva mauvaises. Elle les déchira. Il valait mieux lui parler de vive voix.

Elle alla bêcher un carré de choux dans le jardin des Bonavent; puis, cet ouvrage terminé, comme sa journée était achevée, elle se rendit au cimetière pour arroser les fleurs qu'elle avait plantées depuis quelques jours sur la tombe de la morte. A côté du cimetière, situé sur une éminence, coulait une fontaine qui prenait sa source dans un gros rocher noir au milieu de la prairie. Le bassin large était abrité d'ormes et de saules. Les fenêtres du presbytère et celles de la maison du maire donnaient sur ce coin plein de fraîcheur.

Clémentine, en journée chez le maire, vit sa future belle-sœur plonger l'arrosoir dans le bassin et monter ensuite les marches du cimetière. Elle fit un signe à la servante et lui montra Denise qu'elle n'hésita pas à qualifier « d'imbécile. »

Le soir, devant tous, elle demanda à Denise quel intérêt la poussait à fleurir la tombe d'une vieille femme qui ne lui avait rien laissé.

— Elle a été ma mère! répondit la pauvre fille

Cette réponse excita une hilarité générale.

Le rire bruyant de son fiancé la décontenança.

— Mon pauvre frère, dit Clémentine, tu auras une femme qui te fera porter la besace sur les épaules, elle est trop bête! Je n'aime pas ces niaises qui n'entendent rien, ne comprennent rien. Dimanche, — ajouta la fille Bonavent en se tournant vers Denise, — l'on se moquera de toi sur la place de l'Église; les deux Moulinaudes t'ont vue au cimetière.

Denise, l'œil étincelant, pâle, oppressée, enveloppa tout ce monde d'un mépris superbe.

— Eh bien! dit-elle, et après! Que me font les rieurs et les rieuses, si j'ai la conscience d'avoir rempli mon devoir? Vous avez raison, je suis une ignorante qui *n'entend rien, ne comprend rien.*

— Voilà qu'elle pose à présent, avec ses airs de nous braver tous! Oh! ma chère, ta place est au moulin et non ici, et tu peux y retourner; Michel doit avoir besoin d'une servante.

Denise, haletante d'indignation, chercha un refuge auprès de son fiancé; mais celui-ci, qui prenait fait et cause pour sa famille, s'empressa de répondre:

— Tu as eu tort d'aller au cimetière, la vieille Céleste ne t'aimait pas tant que ça!...

Ce langage navra Denise et elle déclara à Bonavent fils qu'elle ne serait jamais sa femme.

— Tu prends les *devants*, dit Clémentine; ça vaut mieux pour toi. Mon frère aurait fait une jolie sottise d'épouser une femme qui n'a pas un sou.

Denise reçut ce dernier coup sans broncher, puis avec un calme dédaigneux:

— Demain, dit-elle, j'enverrai prendre mes effets.

Et elle sortit, l'âme ulcérée, le cœur brisé.

(A continuer.) C. Morans.

AU PONT DE SURESNES

La reconnaissez-vous la joyeuse cohue de Parisiens et de Parisiennes qui, chaque dimanche d'été, déborde de Paris et se répand en flots bruyants à une ou deux lieues à la ronde? Voici les enfants qui galopent en avant pendant que la maman et une amie sont absorbées par un échange de caquets, d'impressions, d'observations et que le papa, chargé du panier aux vivres, essaye de maintenir les bambins dans la zone qu'il a fixée. Voyez-vous les deux lycéens en vacance? Est-il heureux et gonflé d'importance celui qui a pu se mettre en bourgeois? Est-il fier de montrer à la foule son panama, sa jaquette blanche et surtout ce binocle qui achève de le mettre au rang des hommes? Son camarade, moins fortuné, a dû garder la livrée du collège, aussi est-ce à lui à faire les frais de la conversation que l'autre écoute d'un air entendu. Mais en revanche, c'est ce dernier, le *calé*, qui a certainement fourni les énormes cigares qu'ils fument tous les deux. Tout à l'heure il ne restera plus rien de ces superbes londrès qui leur donnent si bon cachet au milieu des Parisiennes, mais les fumeurs on les retrouvera sans doute au bas du quai, livides, le visage décomposé, flageolant sur leurs jambes, et demandant à la muraille du renfort pour soutenir l'assaut de leurs hoquets.

Enfin, c'est la foule des promeneurs du dimanche: ici, des causeurs qui cheminent absorbés dans leur conversation; là, de jeunes Parisiennes en grands falbalas, avec l'ombrelle canne. Elles sont chargées de la botte de fleurs traditionnelle qu'on rapporte glorieusement à Paris le dimanche soir. Et plus loin un fouillis de têtes emplissant la perspective du quai de Suresnes.

Car, c'est à Suresnes que nous conduit la fantaisie du dessinateur.

Suresnes, c'est la capitale des vignobles parisiens, c'est le « Beaune de la Côte-d'Or » du département de la Seine. Nous avons aussi, il est vrai, Argenteuil; mais Argenteuil n'est pas aux portes de Paris, comme Suresnes; il est en dehors du département de la Seine. Et puis, Suresnes, a comme *grand cru* un passé qui ne manque pas de gloire. Il fut un temps où le vin de ses coteaux était servi à la table royale et où il faisait les délices des plus nobles palais. Sully l'appelait: *mon bon vin de Suresnes.* On sait que c'est à Suresnes que Henri IV prit cette résolution de se convertir au catholicisme qui mit fin à la guerre civile. L'histoire prétend que cette décision est due aux éloquents discours des envoyés catholi-

ques; mais à Suresnes, on assure que le vin de l'endroit eut encore plus d'influence sur l'esprit du roi bon vivant. S'il en a été ainsi, quelle reconnaissance le pays ne doit-il pas au clairet de Suresnes?

exalter les qualités du suresnes et alors que le bourgogne et le champagne étaient déjà connus, proclamer le vin de Suresnes le roi de la table!

Que diront de cela les méchants buveurs d'à présent



ENVIRONS DE PARIS.

Le pont de Suresnes, un dimanche.

Il n'y eut pas jusqu'à la science qui ne sanctionnât son excellence. Pendant deux années consécutives, en 1724 et 1725, de graves docteurs en médecine vinrent, dans des thèses soutenues publiquement en Sorbonne,

qui, en dépit des démonstrations des étymologistes, prétendent que le nom de Suresnes n'a pas d'autre origine que l'adjectif suret évoqué par le goût de cet ancien vin royal qu'ils nomment irrévérencieusement de la piquette?

Les liquides ont beaucoup fait pour la gloire de Suresnes, car le café, lui aussi, fit à une époque beaucoup parler de cette localité. Ce n'est pas qu'on ait jamais songé à arracher les vignes de la précieuse colline pour les remplacer par des plans de caféier; non! mais c'est à Suresnes, en novembre 1669, que le café a conquis son admission sur les tables seigneuriales. M. de Lyonne qui y avait une superbe propriété, donnait une grande fête à l'ambas-



Chevaux chassés au lazzo, dans l'Amérique du Sud.

sadeur que la Porte ottomane venait d'envoyer. Que servir, comme boisson, au fils de Mahomet? Le Coran lui défendait de goûter au vin, fût-ce du vin de Suresnes.

On songea à l'abreuver de café, une liqueur nouvelle à peu près inconnue encore. Le café eut un grand succès au dîner de Suresnes; le lendemain, le café était à la mode. Ce fut un engouement général. Il eut, en peu de temps, toutes les gloires, même celle de donner son nom à une comédie de J.-B. Rousseau, ce qui fit naître l'épigramme suivante :

Le café d'un commun accord
Reçoit enfin son passeport.
Avez-vous trop mangé la veille
Ou trop pris du jus de la treille?
Au matin, prenez-le un peu fort,
De l'esprit il meut le ressort;
En un mot, on sait qu'il réveille;
Il ressusciterait un mort.
Or, sur son sujet, sans effort,
Rousseau pouvait charmer l'oreille,
Au lieu qu'à sa place on sommeille;
Le café chez lui seul endort.

Aujourd'hui, dans l'esprit des Parisiens, le nom de Suresnes est indissolublement lié à des idées de fritures, de matelotes ou de gibelottes, à des souvenirs de refrains chantés le soir sous ses tonnelles. Resserrée entre le fleuve, la colline, la ville s'étend le long d'un quai. D'un côté, ses maisons ont les goujons à leur porte; du côté opposé, les vignes sont sous les fenêtres. Au soir d'été, le fleuve rafraîchit l'atmosphère et la colline fournit un clairet qui rafraîchit le gosier et inspire des chansons. Le quai n'est qu'une longue suite de restaurants ou plutôt de petits pavillons, de berceaux de verdure, servant de salle à manger. De là on domine la Seine, on la voit serpenter et disparaître au loin du côté de Saint-Cloud, entre les collines de Meudon, du côté d'Asnières, à travers une multitude de petites villas. En face, on a comme décor de fond le bois de Boulogne qui déploie à perte de vue ces grandes masses de feuillage, à travers lesquelles s'enfonce, çà et là, la verte et ombreuse perspective d'une avenue forestière.

La guerre a passé dans ce riant milieu, notre gravure nous le rappelle. Voilà le pont dont il a fallu faire sauter les arches extrêmes, et à côté voici le pont de bateaux qui, il y a deux ou trois ans, reliait encore les deux rives.

La foule s'y porte à la hâte, pour gagner Paris, car l'orage menace tous ces promeneurs et toutes ces promeneuses endimanchées. Des nuages peu rassurants roulent sur le ciel. Un vent de mauvais aloi s'abat en rafale sur les toilettes, tourmente les robes et oblige les hommes à contenir leur coiffure. L'anxiété gagne les esprits. C'est le moment psychologique que guette le loueur de voitures, aussi accourt-il pour offrir son véhicule qui est à deux pas en arrière. C'est aussi l'heure fortunée pour le restaurateur. Que le grain désempare, comme disent les matelots, et toute cette foule se précipitera dans ses salles, et tout ce qu'il a préparé de fritures, de matelotes et de gibelottes sera enlevé, et il bénira le Dieu ami des gargotiers qui envoie des averses sur la banlieue de Paris le dimanche entre cinq et six heures du soir. — A. B.

MŒURS, COUTUMES ET TRADITIONS

—

LES GAUCHOS

En quittant le Jardin d'acclimatation, charmé de tout ce qu'on y a vu et appris, on éprouve une impression pareille à celle que nous ressentons après avoir fermé un livre au milieu d'une page pleine d'intérêt ; le désir de rouvrir son livre au plutôt, et de recommencer dans ce charmant jardin de nouvelles promenades où la curiosité est sans cesse éveillée par des sujets d'étude tous les jours renouvelés.

Après avoir vu les Abyssiniens et les Esquimaux, on peut étudier aujourd'hui les Gauchos, ces peuplades étranges de l'Amérique du Sud, habitant les pampas ou plaines et prairies de l'état de Buénos-Ayres.

Indo-Espagnols provenant du croisement de l'élément primitif ou indien et des conquérants espagnols, les gauchos sont des hommes de haute et vigoureuse stature, au teint bronzé et à la chevelure épaisse, d'une force et d'une agilité peu communes.

Les femmes sont généralement jolies, le teint également cuivré, leurs yeux pleins de feu, leur taille élancée et souple leur donne une véritable grâce.

On peut en quelques instants, au jardin d'acclimatation, se faire une idée des mœurs et coutumes de ce peuple original.

L'habitation ou estancia est une maisonnette faite en chaume et couverte de roseaux. Mais le mot estancia ne signifie pas seulement habitation, il représente assez exactement ce que, dans nos campagnes, on appelle la ferme; cour, instruments de travail, équipements de toutes sortes, etc.

Le costume d'un Gaucho se compose d'une tunique de laine aux vives couleurs, un large panlalon blanc, de longues bottes fabriquées de la peau de deux jambes de cheval et armées de formidables éperons qu'il aime à faire résonner en marchant, ou il est pieds nus. Il porte à une ceinture-valise en cuir brodé, garnie de boutons d'argent, un couteau-poignard qui ne le quitte jamais.

Sa seule industrie est l'élevage du bétail. Ses occupations, sa vie, sa seule passion est le cheval. Il se plaît à surcharger d'argent la selle, les étriers, la bride en cuir vert tressé et chargé d'anneaux de distance en distance.

Par le curieux et intéressant spectacle qu'ils donnent tous les jours au Jardin d'acclimatation, on peut se faire une idée de leur énergie et de leur incomparable adresse. Sur un cheval lancé à fond de train, un Gaucho saisit à vingt mètres de distance, avec un lazzo à nœud coulant, bœufs et chevaux sauvages, et ne manque jamais son coup. Il se sert également de bolas : trois lanières de cuir nouées ensemble, terminées par trois boules. Après les avoir fait tourner vivement au-dessus de sa tête, il les lance vivement dans les jambes de l'animal qu'il poursuit, elles les enroulent avec une telle rapidité que cheval ou taureau, ainsi brusquement arrêté au milieu d'une course effrénée, doit inévitablement rouler avec une épouvantable violence. Ces lourdes chutes sont très-souvent suivies de fracture des membres, aussi les bolas sont presque exclusivement employés dans les chasses aux animaux destinés aux saladeros (établissements où se préparent les viandes salées et les extraits concentrés).

Mais pour avoir une connaissance complète de l'intrépidité d'un Gaucho, il faut le voir domptant un animal sauvage. Le cheval encore retenu au lazo, on lui introduit, de force, dans la bouche un mors pesant jusqu'à dix livres et comprimant la lèvre et les naseaux. L'homme en selle et le lazzo lâché, l'animal se redresse d'un bond. Alors commence une lutte terrible. Le cheval bondit, écume, se secoue, se dresse; l'homme l'étreint de ses jarrets de fer, lui laboure le ventre de ses effroyables éperons, l'assomme de coups sur la tête avec une pesante cravache, puis cheval et dompteur disparaissent dans la plaine pour rentrer deux ou trois heures après, épuisés,

anéantis. Le cheval est vaincu ; en deux séances de ce genre il est dompté.

Tout cela est brutal, sauvage; mais si la douceur et la patience sont les conditions essentielles au parfait dressage d'un jeune cheval commencé presque à sa naissance, il ne pourrait en être ainsi pour des animaux sauvages habitués depuis des années à une complète indépendance.

Et que de sang-froid joint à une véritable audace pour aller, au milieu d'un troupeau de taureaux affolés, beuglant, fuyant, saisir un animal qui se défend, le jeter à terre et l'y maintenir pour l'opérer, et surtout l'éviter quand, subitement remis en liberté, il se relèvera furieux pour se venger! — Le B.

(A continuer.)

LE PAYS DES KANAKS

COMBATS, DANSES ET CANNIBALISME

(Suite.)

Cependant cet état de choses ne pouvait se prolonger, et le commandant du poste de Houagap attendait des ordres et des renforts pour frapper un coup décisif sur cette tribu turbulente. C'est à ce moment qu'eut lieu la grande fête de Houindo.

Houindo est située au cap Bocage et sur la route de Kanala, à mi-chemin environ de Houagap; il faut, pour s'y rendre, une forte journée de marche au bord de la mer, dans des sables et sur des coraux. A notre arrivée, le chef nous donna une case et des vivres. C'était un homme jeune et bien fait. Il nous parla avec animation de ses ennemis de Ponérihouen; ceux-ci lui avaient fait dire qu'ils profiteraient du *pilou-pilou* pour venir l'attaquer et changer cette fête en jour de deuil. Aussi les sentinelles placées en vigie sur le sommet des montagnes avaient ordre de redoubler de surveillance. Le chef nous montra devant sa case, avec un air d'orgueil, quatre ou cinq crânes qui grimaçaient au bout de longues perches, trophées glorieux des derniers combats; quant aux restes des cadavres auxquels ils avaient appartenu, on aurait eu grand'peine à en retrouver quelques os à demi-calcinés par le feu et rongés par les dents avides de ces implacables sauvages.

Le lendemain, je me rendis à sept heures du matin sur le théâtre de la fête; c'était une vaste plaine que dominait un plateau. Au sommet de celui-ci étaient assis les chefs et les vieillards; au bas se tenait la foule, devant laquelle s'élevait un amas considérable d'ignames, fruit de la récolte que nous allions fêter. Trente ou quarante jeunes gens, choisis parmi les plus beaux de la tribu, venaient en prendre chacun une charge, et tous ensemble remontaient au pas de course sur le plateau avec leurs fardeaux qu'ils déposaient aux pieds des chefs; ensuite, toujours courant, ils retournaient au grand tas d'ignames pour en rapporter une nouvelle charge, et ainsi de suite. Dans cette course effrénée, ils étaient suivis par la foule hurlante, qui bondissait autour d'eux en brandissant ses armes.

Tout Européen se fût intéressé à cet étrange spectacle; mais un peintre, un sculpteur n'auraient pu se lasser d'admirer les formes des jeunes acteurs. De plus beaux modèles académiques ont rarement posé dans un atelier.

Le Calédonien a généralement le corps grand et svelte; jamais l'embonpoint de l'Européen ne vient vulgariser ses formes; ses muscles, fondus dans la chair pendant sa jeunesse, ressortent en saillie vigoureuse dans son âge viril. Il est infatigable, surtout alors que le plaisir ou la passion l'anime.

Les ignames apportées sur le plateau étaient divisées en tas inégaux, surmontés de cocos, de poissons, etc., chacun d'eux formait la part réservée à un chef ou à une famille des assistants; personne n'était oublié.

Depuis deux heures environ je regardais cette scène, lorsqu'un long cri aigu et perçant retentit au loin, dominant même le bruit de la fête; aussitôt tout le monde devint immobile, et l'anxiété se peignit sur tous les visages. Ce hurlement lugubre et lointain, c'était le cri de guerre; les gens de Ponérihouen, fidèles à leur promesse, tentaient une attaque, et les sentinelles, du haut des montagnes, signalaient leur approche. Au milieu du silence général, le chef de Houindo prit la parole, et ordonna en peu de mots à ses jeunes gens d'aller au-devant de l'ennemi; tous, agitant leurs armes avec frénésie, se précipitèrent à l'envi vers le point de l'attaque, où, à l'exception des femmes, toute l'assistance les suivit. Curieux d'être témoins de cette lutte, nous nous joignîmes à la foule.

Au bout d'une heure de marche environ, nous étions au bord d'une large et belle rivière qui, nous l'avons dit, servait de limite aux deux tribus ennemies. A ce moment la mer était basse, et sur un large banc de sable asséché au milieu du cours d'eau, une lutte acharnée était déjà engagée entre les deux partis; mais notre arrivée subite décida complétement de son issue. Les Ponérihouens, avertis de notre présence par les clameurs de leurs nombreux compatriotes qui nous apercevaient de la rive opposée, se retirèrent, quoique avec assez de lenteur, devant nos redoutables carabines.

Mon intention n'était certes pas de devenir acteur dans cette lutte, à moins qu'une agression directe ne m'y engageât; pour ne pas la provoquer, je m'écartai du bord de la rivière avec mes hommes, et j'allai me placer sur un rocher élevé, du haut duquel on dominait parfaitement les lieux environnants.

(A continuer.) Jules Garnier.

HISTOIRE NATURELLE

LES MAMMIFÈRES DE LA PALESTINE

La Palestine possède, comme la Syrie, tous les animaux domestiques d'Europe; auxquels il faut ajouter le buffle et le « chameau à une bosse. »

Dans les temps anciens, le bœuf et l'âne étaient aussi prisés qu'appréciés par un peuple agricole entre tous : ils sont mentionnés dans deux passages du Décalogue et figurent parmi les richesses des patriarches, à côté des brebis et des chameaux.

Les meilleurs bœufs paissaient autrefois dans les pâturages de Basan. David appelle ses ennemis les *forts* (taureaux) de Basan et les femmes voluptueuses de Samarie sont qualifiées de « vaches de Basan » par le berger et prophète Amos (ch. IV, v. 1).

David nomma un inspecteur spécial pour la plaine de Saron, entre Jaffa et Lydda, où on élevait de nombreux troupeaux de bœufs destinés à labourer la terre, triturer les grains, porter les charges et traîner les chariots. Il se faisait aussi une grande consommation de bœufs, non-seulement pour la table, mais aussi pour l'autel. Le lait des vaches était employé pour les fromages, mais le beurre paraît avoir été à peu près inconnu des Hébreux, comme de presque tous les peuples de l'antiquité.

L'âne, considéré comme un animal impur, servait de monture et de bête de somme. Grâce aux soins que lui donnent les Orientaux, cet animal devient chez eux plus

fort, plus courageux et plus alerte que dans nos régions, et les Hébreux l'estimaient d'autant plus que le cheval était fort rare dans ce pays de montagnes, jusqu'au règne de Salomon.

La Bible mentionne souvent aussi le mulet, à partir de l'époque de David. Nous voyons dans le livre des Juges que quelques anciennes peuplades se servaient de chevaux pour la guerre. Moïse, qui ne voulait point faire des Hébreux un peuple guerrier et conquérant, se montra peu favorable à la cavalerie. (Deutéronome, ch. XVII; Josué, ch. XI.) Mais Salomon, peu respectueux de la loi de Moïse, tira beaucoup de chevaux de l'Egypte; il eut des haras bien fournis, quatorze cents chariots de guerre et une cavalerie de douze mille hommes. Ce luxe et ce déploiement de forces furent encore augmentés sous ses successeurs, au grand scandale des prophètes. (Isaïe, ch. II; Osée, ch. I.) Nous trouvons dans le livre de Job une belle description du cheval (ch. XXXIX).

Dans le menu bétail figurent la brebis et la chèvre; de tout temps ces mammifères furent extrêmement abondants chez les Hébreux.

Du temps de Josèphe (1), on tuait pour la Pâque vingt-cinq agneaux. Rappelons à ce propos que tous les chefs de famille faisaient l'office de sacrificateurs. Chacun égorgeait sa victime de ses mains, « se réjouissant d'être honoré de la dignité du sacerdoce. »

Le sacrifice avait lieu après midi jusqu'au soleil couchant, dans le Temple, en trois compagnies; car il n'était pas permis à chaque particulier d'aller seul au Temple pour l'égorgement de l'agneau. Chaque compagnie devait être composée au moins de trente personnes; le premier groupe entrait dans le parvis et procédait au sacrifice et à l'aspersion du sang de l'agneau. Les trompettes sonnaient, les lévites chantaient, les instruments jouaient et le peuple répondait. A la première bande succédait la seconde, puis la troisième (2).

On faisait rôtir l'agneau pascal à une broche en bois de grenadier et le repas n'avait lieu que la nuit venue. Les lits étaient dressés près des tables et, pour manger le pain azyme et boire le vin de Pâques, les convives se couchaient sur le coude gauche, les jambes repliées sous eux, cette posture étant un signe d'affranchissement. Pour manger la salade et l'agneau, on pouvait changer de position.

Après l'agneau, les convives ne mangeaient plus rien. Ils buvaient une troisième coupe pascale de vin dite « coupe de bénédiction », et enfin une quatrième dite « coupe du cantique », suivie d'une prière d'actions de grâces.

M. S. Munk (1) nous apprend que la Palestine possède, comme tout l'Orient et le nord de l'Afrique, « une espèce de béliers qui ont la queue très-longue et très-grasse. Cette queue pèse quelquefois jusqu'à quarante livres et on est obligé de la soutenir par un petit chariot que le bélier traîne après lui », comme on peut le voir dans notre gravure.



Le bélier de Palestine.

Il est facile de comprendre maintenant pourquoi, chez les Hébreux, la queue du bélier figure toujours parmi les meilleures parties de la victime qui devaient être brûlées sur l'autel.

Roussel, dans son *Histoire naturelle d'Alep*, parle d'une espèce particulière de chèvre, assez commune en Syrie et près d'Hébron, en Palestine, se distinguant par des oreilles très-volumineuses et des cornes minuscules, le corps mince et long et le poil court, ordinairement d'un rouge clair.

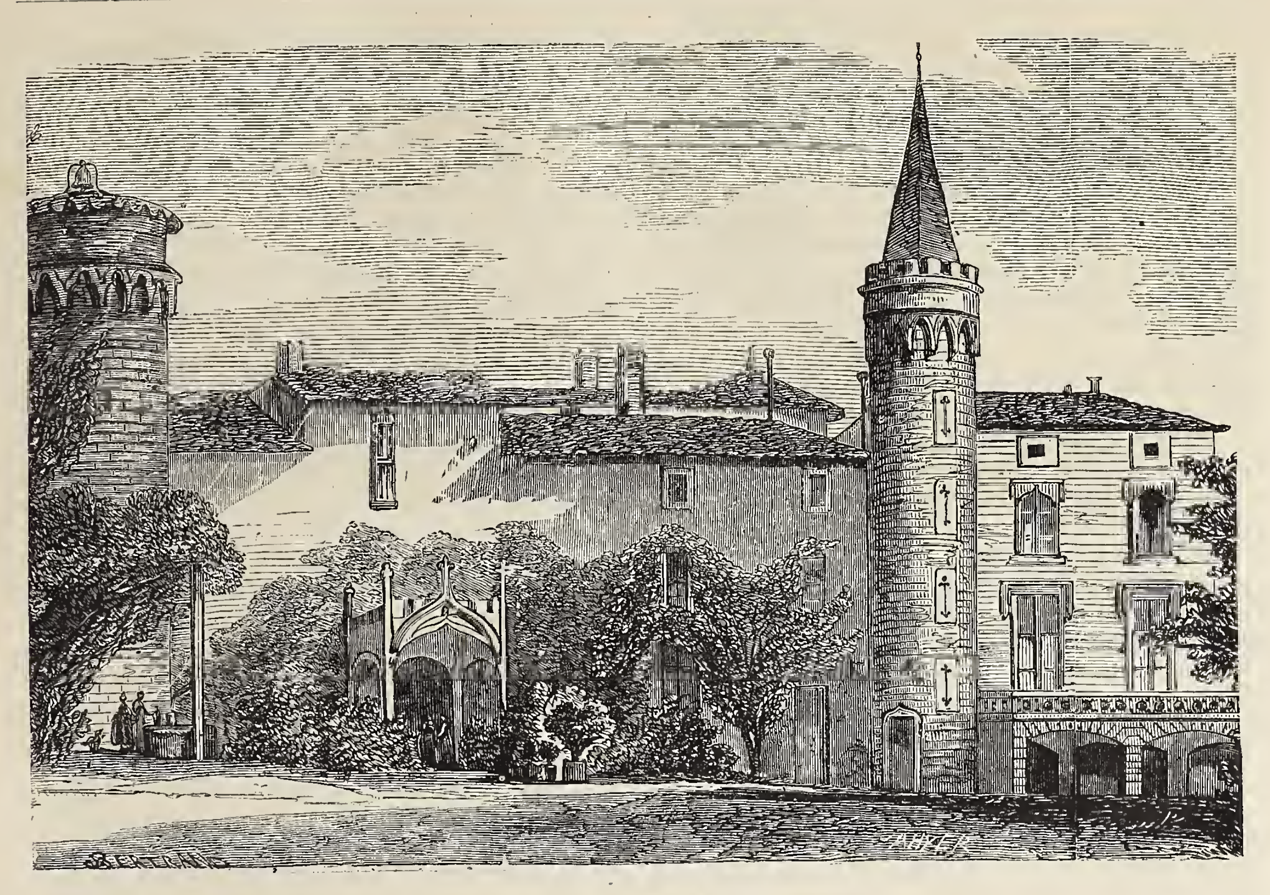
Les Hébreux n'élevaient pas les porcs en troupeaux et les « pourceaux » de Gérasa ou Gadara, dont parlent les Evangiles, étaient nourris par des Grecs.

Les chiens étaient méprisés et regardés comme immondes; il en était de même d'ailleurs dans presque tout l'Orient. — V. M.

(1) *De bello judaïco*, l. 6, ch. 9.
(2) *Histoire critique des Cultes*, par Jurieu, p. 330.

(1) *Univers pittoresque*. Palestine, page 30.

L'imprimeur-gérant : A. Pougin, 13, quai Voltaire, Paris.



Château de Saint-Point.

LES RÉSIDENCES DE LAMARTINE

(*Suite.*)

LAMARTINE A SAINT-POINT

Saint-Point est situé à huit lieues de Mâcon et à sept kilomètres d'un hameau — traversé par la ligne ferrée des Dombes — qu'on appelle Sainte-Cécile-la-Valouze. Une diligence reçoit les voyageurs à Sainte-Cécile pour les conduire au petit village où Lamartine a voulu dormir son éternel sommeil. Elle suit une route blanche bordée par les verts pâturages : des grelots tintinnabulant marquent l'allure des chevaux qui l'entraînent. Déjà on se sent envahi par une douce rêverie ; un chœur de souvenirs chante à l'âme les tendres méditations du poëte. Le paysage se déroule. Un ruisseau court sous les feuillages pâles des saules au tronc tordu. Une toiture de briques rouges se détache entre les branches sombres des hauts peupliers. La façade d'un manoir apparaît sur une colline où le raisin mûrit. Parfois, un vigneron passe le visage abrité sous les larges bords de son chapeau de feutre. Des femmes s'arrêtent sur le passage de la voiture. Quelques-unes, le dimanche, ont encore la jolie coiffure nationale figurant deux disques de dentelle noire, surmontés d'un pompon gracieux. Cependant, on aperçoit un groupe de maisonnettes aux fenêtres carrées, ouvertes derrière un balcon de bois. Un écriteau balance sur le chemin l'enseigne d'une auberge. La carotte du débit de tabac indique l'angle d'une ruelle. Deux bœufs attelés passent, conduits par un enfant...

Nous sommes à Saint-Point.

La tourelle, à toiture conique, du château se détache à droite sur le ciel, près du clocher gothique de l'église. Il faut monter, pour s'y rendre, une ruelle caillouteuse.

Bientôt on retrouve le vieux temple au milieu des tombes cachées sous les hautes herbes. Un petit saint de pierre, niché dans sa muraille vermiculée, prie là depuis trois siècles. La mousse s'est étendue sur son toit. Des lambeaux de bois tombent en poussière de son portail cintré. Pour protéger ses parois intérieures, on les a revêtues d'une couche de chaux qui rend plus frappante la nudité de cette pauvre demeure du bon Dieu dont Lamartine aimait tant la triste solitude. Le grand homme venait souvent s'asseoir sur les bancs de chêne alignés entre ses colonnes doriques. Il demeurait ainsi de longs instants, les regards fixés sur l'une des quatorze stations du chemin de la croix, représentées par des lithographies sous verre, encadrées de noir. Plus tard, Mme de Lamartine, peignit, pour décorer le chœur, deux grandes toiles qu'on y voit encore : une Sainte Geneviève filant près de ses brebis, et une Sainte Elisabeth, les mains pleines de roses.

L'église de Saint-Point construite sur une hauteur est bordée, à gauche, par un large mur tapissé de lierre qui limite le domaine de Lamartine. La sépulture du maître est pratiquée dans ce mur. Le poëte autrefois fit don à la commune de ce petit coin de terre afin, a-t-il dit, qu'il fût à la fois, la propriété de la mort et la propriété de la famille, et que si la nécessité le dépouillait un jour de l'habitation et du domaine de Saint-Point, cette nécessité ne fît pas du moins passer le domaine des morts dans les mains d'une famille étrangère ou d'un propriétaire indifférent. Le monument funèbre se compose d'une chapelle gothique entourée d'un cloître surbaissé en pierres sculptées qui s'élèvent sur un caveau. Sur le fronton, ces mots tirés de l'Evangile sont inscrits en lettres de bronze : *Speravit anima mea.*

Là dorment soixante ans d'une seule pensée,
D'une vie à bien faire uniquement passée,

D'innocence, d'amour, d'espoir, de pureté;
Tant d'aspirations vers le ciel répétées,
Tant de foi dans la mort, tant de vertus jetées
En gage à l'immortalité.

Là dorment aussi, avec la mère adorée du poëte à laquelle il est réuni désormais, son père, sa femme, sa fille et une vieille servante. A l'intérieur du monument, point d'inscription. Un autel couvert de couronnes et de fleurs, que les femmes du village ont apportées, et sur le sol une statue d'Adam Salomon, celle de Mme de Lamartine avec cette inscription crayonnée sur son socle : « Il est plus doux de s'associer aux deuils des grands hommes qu'à leurs gloires. Leurs deuils sont à ceux qui les aiment, leurs gloires appartiennent à tous. »

Une petite porte conduit de ce tranquille cimetière au tranquille jardin du château d'où l'on domine la vallée.

Il serait difficile d'indiquer exactement à quel ordre d'architecture appartient le chateau de Saint-Point.

Sa façade primitive est limitée à gauche par une tourelle semblable à celle des forteresses romanes; à droite par une autre tourelle surmontée d'un toit triangulaire et percée de quatre fenêtres. Une arcade ogivale, découpée comme une dentelle, abrite la porte d'entrée.

On pénètre dans ce manoir par un escalier tournant, dont les murailles de pierre sont décorées de vieilles assiettes et de vieux plats.

Une série de salons occupent le premier étage :

Dans le premier, on remarque parmi une collection de toiles dont la plupart n'ont de prix que par le souvenir qui s'y rattache, un portrait du père de Lamartine à vingt ans. La tête, grandeur naturelle, se détache fièrement sur un fond de bitume. Un col blanc ouvert, sans cravate, à la mode des dernières années du dix-huitième siècle, laisse voir la poitrine et, sur le revers du vêtement, la croix de Saint-Louis se détache. Dans la même pièce, un buste en marbre du poëte, le plus ressemblant qu'on ait jamais fait de lui, repose sur un socle enveloppé d'une tapisserie aux armes de Lamartine : *de gueules à deux bandes d'or, au trèfle du même, posé en abîme.*

Plusieurs autres tableaux représentent les membres de la famille, des oncles, des tantes; le père de Mme de Lamartine apparaît en costume de chasse, ganté de daim, dans un large cadre. Au-dessus d'un petit bureau à huit pieds reliés par des X, le visiteur remarque aussi, dans la bibliothèque, une lithographie de 1848, rappelant les épisodes des journées révolutionnaires et un portrait de M. Aymon de Virieu, que le poëte a appelé quelque part « l'ami le plus cher de ses premières années », son compagnon de voyage en Italie, — ce voyage d'où il rapporta *Graziella.*

Mais la partie la plus intéressante des bâtiments est celle qui fait face au cimetière.

C'est là que le maître a le plus vécu, c'est là qu'il a le plus pensé, le plus créé. On y voit encore sa chambre et son cabinet de travail ouvrant sur une terrasse soutenue par une série d'arcades qui remplacèrent, en 1854, l'escalier de bois dont il est si souvent parlé dans les *Harmonies.* Il semble, lorsqu'on pénètre dans cette retraite préférée de Lamartine, qu'on revoie les scènes dont il aimait à être le principal personnage : « Les ouvriers, écrivait-il à Léon Bruys d'Ouilly, montent mon escalier de bois et me demandent de leur tracer l'ouvrage de leur journée; le curé vient, et me sollicite de pourvoir à ses malades et à ses écoles; le maire vient, et me prie de lui expliquer le texte confus d'une loi nouvelle sur les chemins vicinaux, loi que j'ai faite et que je ne comprends pas mieux que lui. Des voisins viennent, et me somment d'aller avec eux tracer une route ou borner un héritage; mes vignerons viennent m'exposer que la récolte a manqué et qu'il ne leur reste qu'un ou deux sacs de seigle pour nourrir leur femme et cinq enfants pendant un long hiver; le courrier arrive chargé de journaux et de lettres qui ruissellent comme une pluie de paroles sur ma table, paroles quelquefois douces, quelquefois amères, plus souvent indifférentes, mais qui demandent toutes une pensée, un mot, une ligne. Mes hôtes, si j'en ai, se réveillent et circulent, d'autres arrivent; ce sont des fermiers, des maires des villages voisins, de vieux curés... »

Quel mouvement dans ces lignes tracées, à la hâte, pour un ami, sans songer que plus tard elles seraient lues par des milliers de lecteurs! Elles donnent l'illusion du riant spectacle que présentait autrefois cette aile du château de Saint-Point où Lamartine s'était retiré; elles donnent aussi plus d'éloquence aux choses qu'on y a conservées, car la matière a son langage, — Lamartine l'a dit bien des fois. La chambre à coucher est demeurée telle que le poëte l'a quittée lors de son dernier séjour en Bourgogne : au fond, un lit en acajou, à colonnes cannelées surmonté d'un baldaquin de reps pareil aux rideaux qui garnissent les trois fenêtres. A droite, une cheminée dont le manteau en faïence montre, peints par Mme de Lamartine, dans une suite de médaillons, les maîtres de ceux qui savent : *Maestri e duci di color ché sanna* : Homère, Pétrarque, le Dante, Shakespeare, l'Arioste, Corneille, Racine, etc. Une pendule empire, en bronze, et des vases en émail cloisonné, ornent le marbre.

Des deux côtés de la glace, on remarque : un petit portrait de M. de Lamartine père, peint à l'huile, et un portrait de Julia, cette enfant que le poëte perdit en Orient, lors de ses excursions princières et qu'il a chantée — comme il a tout chanté :

C'était mon univers, mon mouvement, mon bruit,
La voix qui m'enchantait dans toutes mes demeures,
Le charme ou le souci de mes yeux, de mes heures,
Mon matin, mon soir et ma nuit...

Ce portrait est fait au crayon par Mme de Lamartine. L'enfant, aux cheveux bouclés, vêtue d'une robe blanche, tient, en ses petites mains, des roses. Sur les murailles tendues de cuir de Cordoue, on voit encore deux colliers de ses chiens. L'attachement du poëte pour ses lévriers est connu. Partout, à Saint-Point, on retrouve des levrettes en effigie. Sur le bureau en acajou de sa chambre, à côté d'un Christ dont les bras soutiennent une branche de buis, l'une d'elles allonge sa patte effilée sur la boule de bronze d'un presse-papier. Une autre, ailleurs, est couchée sur un encrier; une troisième, dans le salon, se tient assise sur un socle de marbre.

Le cabinet de travail de Lamartine n'est pas moins modeste que sa chambre à coucher. On ne saurait rien imaginer de plus simple, nous dirions de plus bourgeois, s'il ne s'agissait point d'un poëte, que ce petit coin du château dont Lamartine avait fait le sanctuaire de sa pensée. Le long des murs, tendus de toile à rayures blanches et bleues, trois étagères soutiennent une centaine de volumes : un Molière, *Don Quichotte*, Plutarque, Gresset, une Histoire ancienne, un Recueil des chansons de Béranger, dont un portrait à la mine de plomb occupe une place d'honneur, quelques volumes anglais que Mme Lamartine aimait à lire. Une douzaine de cadres sont appendus çà et là. Voici deux portraits à l'huile de la petite Julia peints par sa mère; plus loin, un L majuscule, figuré par des fleurs à l'aquarelle dues également au pinceau de Mme de Lamartine, s'étale sur une feuille de vélin où le poëte a écrit huit vers.

Près d'un canapé, un secrétaire dont les tiroirs ren-

ferment encore les feuillets de ce manuscrit que Lamartine appela le *Journal d'une mè e* et des lettres de *Graziella*, montre sur son marbre un buste du maître, par le comte d'Orsay, et un coffret de chêne garni de ferrures ciselées. Au-dessus du secrétaire, un portrait au fusain de l'abbé de Lamartine, un des oncles du poëte, qui lui légua, en 1826, sa fortune et son domaine de Monculot, d'où sont datées quelques *harmonies*. Le bureau est petit. Lamartine écrivait souvent sur ses genoux, au crayon. Ses pages, couvertes de caractères fins et droits tombaient sur le tapis, à ses pieds. Il les ramassait plus tard, les classait, et l'après-midi, dans un pavillon construit derrière le château et qu'on appelle la chaumière, il continuait son œuvre.

La chaumière était autrefois ornée de nattes, de hamacs, de divans, où vinrent s'asseoir Hugo, Lacordaire, Lamennais, Béranger, Litz, Charles Nodier et tant d'autres. Aujourd'hui la chaumière n'est plus visitée que par les voyageurs. La plupart d'entre eux écrivent leur nom sur ses murs, et passent. Parfois, ils sont reçus dans le château, lorsque sa propriétaire l'habite. Saint-Point appartient actuellement à la nièce du poëte, Mlle Valentine Glans de Cessiat, autorisée par décret impérial à porter le nom de Lamartine, et qu'on appelle Madame à cause de son titre de chanoinesse de Bavière.

Mme de Cessiat Lamartine joint à d'exquises qualités de cœur, un esprit remarquable et une distinction rare. Elle a voulu que cette terre ne fût pas dépouillée de ce qui fut cher au poëte. Tout ce qu'il aima, tout ce qu'il chanta est conservé pieusement par cette dernière et digne héritière de son nom glorieux. Il semble, quand on parcourt ce joli domaine, qu'on y attend encore le grand homme et qu'il va y venir, comme autrefois chanter ses hauts arbres, ses prairies, ses ruisseaux. La tombe où il repose est là, à vingt pas. Entre les branches vertes, on apercevrait peut-être son fronton gothique et cependant rien ne rappelle la mort. C'est que tout à Saint-Point respire le génie de Lamartine, et le génie est immortel.

Henry MOREL.

DENISE

(Suite et fin.)

IV

MICHEL

Il était neuf heures; le bourg était déjà endormi, bercé par le murmure de sa source et par le frémissement de ses arbres. Le cri monotone du grillon s'élevait dans le calme profond, et la caille dans les vignobles rendait hommage à la chaleur de la nuit. A l'horizon, la campagne blonde avait des effets de lumière saisissants, qui simulaient l'aube. Au ciel, d'un bleu intense, pas une étoile! Partout l'obscurité et le calme! Denise fut pénétrée de cette poésie profonde, mystérieuse, qui adoucit le chagrin et épure l'âme capable de la sentir. Elle se dirigea lentement vers le moulin, en jetant vers le cimetière, enveloppé d'ombres, un regard furtif.

La croix de bois noir qui marquait la place de tante Céleste s'élevait plus haute que les autres; elle la reconnut bien; elle joignit les mains, comme pour lui demander sa bénédiction, et passa. L'unique fenêtre du moulin était éclairée, Michel n'était donc pas encore couché. Elle hâta le pas. Mais quand elle fut sous les peupliers qui bruissaient, elle se rappela qu'ils venaient là le soir prendre une heure de repos. Puis, quand le crépuscule allongeait ses ombres sur les flots tranquilles de la rivière, ils rentraient au logis.

Elle s'assit entre deux trembles pour écouter le bruit de la roue qui continuait à tourner malgré l'heure avancée. Bientôt elle entendit, avec un frisson singulier, le pas de Michel résonnant sur le plancher du moulin. Maintenant, elle était timide, tremblant de se montrer à ce brave garçon dont elle venait troubler la solitude. Elle n'ôtait plus ses yeux des vieilles murailles amies, recouvertes d'iris et de plantes grasses. Comme elle les aimait!

Le bruit d'une porte qui s'ouvre la fit trembler; elle aperçut sur le seuil la silhouette de Michel. Il déposa un panier dans un endroit bien connu d'elle, ferma la porte du poulailler et se dirigea de son côté, sans doute pour laver ses mains à la rivière. Elle se fit alors bien petite, et s'accroupit dans l'herbe; la honte couvrait son front.

Michel s'avançait cependant vers elle; quand il fut tout près, il lui dit d'une voix douce:

— Pourquoi n'entres-tu pas, Denise? tu sais bien que tu es toujours la bienvenue.

Ces paroles allèrent au cœur de Denise qui murmura:

— Oh! mon frère!

Ce nom fit mal à Michel, qui ne répondit rien.

Denise se leva.

— Viens! reprit Michel; il s'était repris à la tutoyer.

Ils entrèrent dans le moulin; Denise qui avait peine à se soutenir, s'assit sur un sac de blé. Elle sentait, malgré son trouble, qu'elle devait expliquer sa présence à pareille heure chez Michel qui ne lui demandait rien.

— Je suis touchée de votre générosité; mais je ne puis accepter un bien auquel je n'ai pas droit.

Cette délicatesse remplit Michel de joie; mais il n'en laissa rien voir.

— Pourquoi? hasarda-t-il.

— Parce que je ne puis pas, voilà tout! répliqua Denise affligée, et se croyant encore incomprise.

— Vous n'avez pour cela aucun motif, reprit Michel qui ne tutoyait plus Denise, dont le dépit allait croissant.

— Il faut donc, selon vous, des motifs pour refuser une chose qui n'appartient pas!

— Denise, je comprends votre fierté, mais je ne m'explique pas votre refus.

— Si vous comprenez ma fierté, vous devez vous expliquer mon refus.

Michel, très-pâle, la regarda; puis, se détournant:

— Vous n'aimez donc pas Bonavent? dit-il d'une voix légèrement altérée?

— Pourquoi faites-vous intervenir Bonavent dans une question où il n'est pour rien? répliqua Denise, s'en remettant plus à son amour-propre qu'à son cœur.

L'œil bleu de Michel brilla, mais pour se voiler aussitôt.

— Admettons que je n'ai rien dit; donc vous refusez? ajouta Michel qui, par contenance, avait pris la pelle et mettait du blé nouveau dans le blutoir. Il attendait l'aveu de Denise qu'il blessait sans le vouloir.

— Je refuse, Michel! bonsoir.

— Veux-tu que je te reconduise?

— Je connais mon chemin; et elle sortit.

Michel souffla la lampe et la suivit des yeux.

Elle ne reprenait pas le chemin de Luxeuil; elle coupait à travers champs pour atteindre le sentier qui bordait la rivière.

Il ferma la porte et prit une autre route qui, à travers l'oseraie et les trembles, conduisait vers Denise. Il écarta doucement les branches pour ne pas effaroucher la rebelle.

Scrupuleux à l'excès, il voulait que l'élan vînt d'elle, et refusait de bénéficier d'une situation malheureuse.

— Denise, chère petite femme! murmurait-il en avançant avec lenteur dans le bouquet de bois.

Protégé par les hautes tiges feuillues qui fléchissaient



L'état-major autrichien devant le corps de Marceau. — Tableau de J.-P. Laurens, appartenant à M. Ed. Turquet.

avec docilité sous sa main, il parvint jusqu'à une échappée où s'était assise Denise dont il entendait les sanglots.

L'oseraie s'arrêtait là, des touffes énormes de noisetiers sauvages continuaient la rive jusqu'au port, distant de deux kilomètres.

Ici, la rivière, — dont la nappe limpide devant le moulin laissait voir à travers sa transparence de jolis cailloux blonds et roses, — avait un aspect sombre, sinistre, que l'ombrage des noisetiers, se projetant à sa surface, rendait d'un noir d'encre. Sa profondeur à cet endroit était connue des Luxeuillois.

Un petit clapotement, comme si la masse sombre eût été soulevée par un reptile ou un poisson, alternait avec les soupirs de Denise. Pourtant les lis d'eau qui émergeaient des souches égayaient ce point sombre.

Que venait faire là Denise?... Mais la jeune fille, Mais Denise n'écoutait rien, n'entendait rien.

— Je ne veux pas de votre pitié! murmura-t-elle.

— Qui te l'offre? reprit Michel, qui ne savait que dire pour rappeler Denise à elle-même, car sa raison paraissait être le jouet d'un rêve cruel.

Les Bonavent l'avaient donc bien fait souffrir pour qu'elle se défiât ainsi de son meilleur ami! Quelle expression employer pour convaincre cet esprit obstiné, pour battre en brèche cette volonté tendue à contre-sens?

— Eh bien! dit-il avec résignation, tu seras ma sœur, puisque tu ne veux pas être ma femme. Pourtant, Denise, je croyais bien que tu la serais, va!

— Tu oublies donc le mal que je t'ai fait?...

— J'oublie tout! pour ne me souvenir que de mon amour. Tu sais, tante Céleste, en nous prenant un soir les mains qu'elle unit dans les siennes, dit en nous regar-



Fac-simile d'une image chinoise coloriée interprétant la Mort de Marceau.

se croyant seule, se chargea de le lui apprendre.

Michel ne l'aimait pas du tout, et l'autre n'avait eu pour elle qu'une tendresse intéressée!... et elle parlait de tante Céleste d'une façon si attendrissante qu'elle émut Michel jusqu'aux larmes.

Cela dura quelques minutes, puis elle se leva pour regarder une dernière fois le moulin avant de mourir; mais les branches de l'oseraie s'écartèrent et Michel parut.

Denise poussa un cri étouffé...

Pourquoi la poursuivait-il de la sorte? Elle était bien libre de venir s'asseoir là.

— Laissez-moi! laissez-moi! je ne mérite pas plus votre tendresse que votre estime!

— Tu les mérites, lui dit-il doucement, puisque tu t'en crois indigne. Écoute-moi, Denise; je t'aime et n'ai jamais cessé de t'aimer; je me suis effacé devant ton choix, voilà tout!

dant : « Vous vous marierez, mes enfants, et vous me fermerez les yeux. » Hélas! la pauvre chère femme est morte sans avoir pu accomplir son désir le plus cher, et elle a emporté le mien avec elle!

— Ne parle donc pas ainsi, Michel, tu me fends le cœur; je ne suis pas méchante pourtant!

— Non, mais tu ne m'aimes plus.. si tu m'as aimé...

— Vrai! Tu es donc moins sévère pour moi que je ne le suis moi-même, puisque je ne puis m'absoudre!

Michel passa son bras autour de la taille de la gentille enfant, et répliqua en effleurant ses cheveux blonds :

— Je te le jure sur tante Céleste!

Ce nom aimé vainquit la rebelle, qui eut un frémissement semblable à celui qui agitait l'oseraie et le lis flottant sur la nappe sombre. Lorsqu'elle laissa ensuite tomber sa tête charmante sur l'épaule de Michel, celui-ci ravi d'un bonheur inespéré, n'osa faire un mouvement dans

la crainte de voir son rêve s'évanouir. Mais Denise le rassura bientôt en se suspendant tendrement à son cou.

— Je t'aimais, Michel, dit-elle naïvement, et pourtant je voulais me jeter là-dedans pour expier des torts que tu me pardonnes, n'est-ce pas?

Michel embrassa la mignonne enfant et lui répéta vingt fois qu'il l'adorait.

Le dimanche suivant, les bans de Denise et de Michel publiés au prône, jetèrent la surprise dans tout le hameau. Les Bonavent se tinrent cois, et les Moulinaudes ne rirent pas quand Michel et Denise, après la messe, traversèrent la place de l'église pour porter, sur la tombe de tante Céleste, une couronne de roses et de lis.

C. Morans

LA MORT DE MARCEAU

Sur un lit de tréteaux, tenant en main ses armes,
Dans son grand uniforme aux brillantes couleurs
Il est couché!... Malgré les suprêmes pâleurs,
Son front de la jeunesse a gardé tous les charmes

Tandis que les Français concentrent leurs alarmes,
Le vieux Kray, ce guerrier, laisse couler ses pleurs.
Quel trépas éveilla plus complètes douleurs?
A l'ennemi lui-même il fait verser des larmes!

Mais silence!... Devant le corps de ce héros
Défilent l'archiduc, des chefs, des généraux,
Dont l'admiration muette se révèle...

C'est bien plus qu'un hommage au martyr des combats :
C'est le régime ancien saluant, chapeau bas,
Dans cet enfant du peuple une France nouvelle!

Adrien Dézamy.

—

La *Mort de Marceau*, qui avait valu la médaille d'honneur à J.-P. Laurens, a retrouvé dans les galeries du Palais du Champ-de-Mars la foule attentive et émue qui l'accueillit au Salon de 1877.

Nous avons d'ailleurs la preuve que le succès fut alors universel avant l'Exposition internationale de 1878; on en jugera par l'*interprétation chinoise* que nous reproduisons et qu'un admirateur inconnu a adressé directement de Shang-Haï à M. J.-P. Laurens, avec deux autres images coloriées représentant le même sujet. La *Mort de Marceau* populaire en Chine! En choisissant ce chef-d'œuvre pour l'assaisonner à leur goût, les « fils du Ciel » ont montré qu'ils n'étaient pas si étrangers qu'on voudrait le faire croire à l'art et à la civilisation.

La caricature ne s'attaque qu'aux choses célèbres et ne les atteint pas; aussi n'avons-nous pas hésité à publier cette illustration comique, à laquelle manque malheureusement le bariolage qui lui donne un aspect décoratif.

—

Empruntons maintenant à M. Désiré Lacroix, les curieux et intéressants détails qu'il a trouvés dans une pièce intitulée : *Journal de la mort du général de division Marceau, commandant l'aile droite de l'armée de Sambre-et-Meuse* :

« Le corps d'armée commandé par Marceau s'était retiré de la position de Trolingen, le 19 septembre 1796, à sept heures du matin. Vers dix heures, il avait entièrement défilé par la route d'Alt-Kirken jusqu'à la sortie de Hochtsbach, en avant de Walachrod.

« L'ennemi suivait de près.

« Après avoir placé six pièces d'artillerie légère sur deux mamelons qui battaient à mitraille la sortie du bois, Marceau s'avance, vers onze heures du matin, pour reconnaître l'ennemi. Il était accompagné de son ingénieur et de deux ordonnances. Un hussard de Kaiser se trouve devant lui et l'amuse par divers mouvements. Puis, aussitôt, part un coup de carabine d'un Tyrolien placé derrière un arbre près de la route. Le général se retire sans rien dire du bois; tandis que sa suite sabraît le hussard ennemi, le Tyrolien s'échappe.

« A trois cents pas du bois, Marceau se fait descendre de cheval, se disant mortellement blessé. On le porte d'abord sur deux fusils jusqu'au village, et, de là, sur une mauvaise échelle, jusqu'à un officier de santé.

« La balle avait percé les chairs du bras droit audessus du coude, était entrée sur les dernières côtes et était restée sous la peau du côté gauche d'où elle fut retirée.

« Des grenadiers le portèrent, au milieu des plus vives douleurs, entre les colonnes de ses troupes et de celles du général Bernadotte. Quelle sensation sur le soldat ne fit pas son état! Ce n'étaient, autour de lui, que tristesse, cris de douleur! Plusieurs fois, on fut obligé d'écarter la foule de ces braves soldats qui se serraient pour voir encore une fois leur général, et racontaient ce qu'ils lui avaient vu faire. — Ah! que cette litière de douleur était bien le trône de la gloire!

« Le transport était long et pénible par la grande chaleur du jour; les grenadiers ne voulurent jamais qu'on les relevât. Au bout de trois heures de marche, on arriva à la porte de la petite ville d'Alt-Kirken; là, il est reçu par son général en chef et les principaux officiers de l'armée. Les larmes coulent, le silence, cette expression la plus sensible du sentiment, règne un moment. Marceau souffre toujours beaucoup; mais il présente un front serein aux alarmes et aux pleurs de ses amis. Il ne se plaint que d'être regretté!

« A six heures du soir, il est porté chez le gouverneur prussien de la ville; il est très-faible et hors d'état d'être porté plus loin; l'ennemi s'avance cependant. Jourdan consent avec peine à l'abandonner à sa générosité avec quelques personnes de confiance pour le servir. Cruelle séparation! Triste moment! Cœur de Marceau, quels traits te percent, te déchirent!

« On le laissa reposer d'abord et on ne mit le premier appareil qu'à sept heures du soir. Il passa assez tranquillement la nuit quoique souffrant beaucoup; mais sa respiration était bien gênée et son pouls égaré. Il avait peine à parler.

« Le lendemain (20 septembre) au matin, il reçut le capitaine des hussards de Kayser, qui commandait les avant-postes. Cet officier écrivit au général Haddik et lui fit passer les lettres du général Jourdan à ce sujet.

« A neuf heures, le général Haddik vint le voir et lui témoigna combien il était affecté de son accident; il lui offrit ses services et envoya de suite son chirurgien pour le traiter de concert avec les nôtres. Le général Kray en fit de même ainsi que le prince Charles. Tous ces officiers généraux s'empressaient à le voir et à lui marquer leur haute estime et leur douleur.

« Mais rien n'était plus touchant que les attentions et les regrets du respectable général Kray; il resta longtemps près de son lit, la tristesse peinte sur le visage; il lui serrait les mains, il cherchait à consoler tout le monde.

« Le corps des hussards de Blankenstein et de Banco, qui avaient le plus fait la guerre contre lui-même, vinrent surtout le voir. Leur douleur était vive, leurs vœux aussi sincères que ceux de ses amis. Mais il l'avait senti, il fallait mourir. Il parle à tout le monde d'un grand sang-froid, avec cette douceur et cette affabilité qui lui était naturelle. On le sonda pour élargir la plaie du côté droit; malgré d'affreuses douleurs, il souffrait tout avec le courage le plus calme; il parlait à ses amis de sa mort

comme d'un moment heureux, facile à passer. Il les consolait lui-même.

« Cependant ses yeux s'égarent, il rend beaucoup de sang, on n'ose plus le saigner. Il ne peut plus s'assoupir; ses douleurs ne lui laissent pas de relâche : il est certain de sa mort, malgré les espérances qu'on cherche à lui donner.

« Le 21 septembre, à une heure du matin, il dicte ses dernières dispositions et les signe; un moment après, il perd connaissance, il ne parle plus que de soldats, de batailles, de sa retraite de Limbourg; il éprouve des étourdissements; il veut se lever. A trois heures du matin. il revient à lui; il reconnaît le général autrichien Elsnitz, il lui dit son nom, donne quelques ordres et retombe dans sa faiblesse. Ses dernières paroles sont :

« — Mon ami, je ne suis plus rien.

« Un moment après, il s'agite beaucoup; mais enfin son pouls se perd, les extrémités de son corps se glacent, ses yeux se fixent et se ferment.

« A six heures du matin, Marceau avait rendu le dernier soupir. Son corps reste entre les mains des Autrichiens qui l'entourent et sont saisis de respect. Longtemps, ils considèrent ce vaillant jeune homme, moissonné à la fleur de l'âge, après avoir survécu à tant de combats (1). »

LES COLONS EXPLORATEURS DE SUMATRA

Les colons-explorateurs! Avez-vous jamais fait des rêves à la Robinson? Ne vous êtes-vous pas tout d'un coup transporté sous les tropiques, avec quelques amis dévoués, dans une hacienda, à l'ombre des palmiers, tout près de quelque cours d'eau limpide... les arbres répandant dans l'air l'ivresse de leurs parfums; — plus loin, la forêt, les lianes, les sombres retraites des animaux, les mystères de l'inconnu... Avez-vous jamais rêvé tout cela? Eh bien! de braves jeunes gens viennent de mettre à exécution ce songe de la vingtième année, et, tout en cédant à leurs goûts, ils n'en pensent pas moins faire une bonne affaire.

Ils ont choisi pour installer leur établissement, le cœur de Sumatra. On leur a bien fait observer qu'ils auraient pour compagnons des anthropophages. « Qu'importe! » ont-ils répondu, et, en effet, ils sont jusqu'à présent en très-bons termes avec ces amis dangereux.

Le fondateur de la nouvelle institution, M. Brau de Saint-Pol Lias, a plusieurs fois exposé ses plans à la Société de géographie; il a formé un conseil d'hommes de grande valeur: nous sommes persuadé que son œuvre est à la fois patriotique et utile.

Nos courageux colons ont d'abord planté leur tente dans la province de Déli, dont nos gravures représentent la capitale, Labouan, sous deux aspects bien différents et qui montrent bien les progrès rapides de la colonisation dans cette contrée.

Labouan, c'est-à-dire le Havre, présentait, il y a peu d'années, l'aspect le plus misérable. Sa grande rue ne permettait guère aux voitures de passer sans être embourbées jusqu'à l'essieu. Des cadavres y séjournaient des journées entières. Le progrès a frappé cette ville de sa baguette magique. Labouan est devenue une jolie cité ornée de boutiques, que disons-nous! de magasins dirigés par de véritables négociants.

Les colons explorateurs fondèrent leur premier établissement sur les bords de la rivière de Bédaqueh, qu'ils remontèrent sur une certaine longueur.

(1) *Notice sur Marceau*, par Désiré Lacroix. A. Sagnier, éditeur.

« Nous n'avions pas assez d'yeux, rapportent les voyageurs, pour admirer le pittoresque et la splendeur des sites que nous traversions et les animaux de toutes sortes qui nous entouraient. L'approche de notre sampang (embarcation) faisait lever constamment devant nous des oiseaux de toute taille, au plumage éclatant, ou des troupes de singes qui mettaient parfois toutes les branches d'un arbre en branle et détalaient comme une volée d'oiseaux. D'autres fois, au contraire, de nombreuses familles de quadrumanes, les petits pendus à la mamelle de leur mère ou à cheval sur leur dos, restaient perchés sur de hautes branches et nous regardaient passer tranquillement. D'abondantes lianes, quelques-unes descendant d'une prodigieuse hauteur, suspendaient au-dessus de nos têtes de grosses baies aux couleurs vives, qu'on était tenté de prendre en passant... »

Leur habitation, d'abord très-primitive, est aujourd'hui presque confortable; des coolies travaillent sous leurs ordres, de riches plantations entourent déjà leur résidence, qui sera peut-être le point de départ d'une de ces grandes entreprises dont nous avons un peu perdu le secret, mais que comprirent si bien nos pères.

Loin d'avoir des rapports difficiles avec les chefs du voisinage et les indigènes, les colons explorateurs rencontrent en eux des alliés, souvent même des protecteurs. Le préfet du district voisin, le datou, leur fit même la gracieuseté de leur offrir du champagne! Quant aux naturels, ils sollicitent souvent le privilége d'élever leurs cases le plus près possible de celle des Européens.

« L'un d'eux, nous disait dernièrement M. Brau de Saint-Pol Lias, est un des grands guerriers du pays. Il commandait une escouade, et il m'a raconté avec orgueil qu'il s'était si bien conduit dans les trois dernières campagnes livrées aux Battas, qu'à la fin de chacune d'elles son souverain lui avait donné en récompense... une femme! *une femme d'honneur!* »

Les Malais ne jouissent pas, en général, d'une grande réputation de franchise; nos voyageurs affirment cependant que la plupart des Malais de Sumatra ont une attitude d'indépendance et de fierté dont on est vivement frappé lorsqu'on vient de Java. Ils ne s'empressent aucunement de céder le pas à l'Européen qu'ils rencontrent, et quand celui-ci les regarde avec fixité, ils soutiennent parfaitement son regard. Il y a dans leurs yeux une grande franchise, et leur langage répond toujours à l'expression de leurs yeux.

Quant aux Battas anthropophages, nos colons explorateurs ne paraissent nullement s'en inquiéter. Ils pensent même en faire de bons voisins, — avec le temps. — Le cannibalisme, assurent-ils, est moins chez eux le fait d'un appétit dépravé qu'une tradition. Je le veux bien! Mais qu'on se souvienne avec quelle immense difficulté on a déraciné partout les plus humbles traditions, et l'on comprendra que l'île de Sumatra ne parviendra pas aisément à se débarraser de l'infâme coutume de l'anthropophagie!

Néanmoins, les Battas sont de plus en plus traitables et leurs fêtes infiniment moins sanglantes qu'au commencement du siècle. On citait, en effet, des tribus qui achetaient des esclaves pour les dévorer; quant aux étrangers qui avaient le malheur de passer pour espions, ils servaient de pâture.

Une femme d'une rare audace, Mme Ida Pfeiffer, faillit subir le sort réservé aux espions et se contenta d'avoir avec les Battas une assez singulière entrevue. En se livrant à ses pérégrinations aventureuses, elle se trouva tout d'un coup entourée par une troupe de sauvages de la physionomie la moins rassurante :

« Ces hommes, dit-elle, avaient six pieds, leurs traits,

contractés par la colère, faisaient encore ressortir leur laideur. Leurs grandes bouches, avec des dents saillantes, ressemblaient à la gueule d'une bête fauve. Ils m'assourdissaient de leurs clameurs. Je ne perdis pas la tête ; feignant l'assurance, j'allai m'asseoir sur une pierre qui se trouvait là par hasard… Les gestes des sauvages ne laissaient aucun doute sur leurs intentions ; avec leurs couteaux, ils désignaient mon cou ; avec leurs dents, mes



Labouan-Déli il y a six ans (d'après une photographie).

bras, ils remuaient la mâchoire comme s'ils avaient déjà ma chair dans la bouche… J'allai droit au plus proche, et, lui frappant familièrement sur l'épaule, je lui dis, avec un visage souriant, moitié en malais, moitié en battas :



Labouan-Déli aujourd'hui (d'après une photographie).

« Allons donc, vous auriez le cœur de tuer et de manger une femme, surtout une vieille comme moi, dont la peau est dure et coriace !… »

Cette feinte assurance plut aux sauvages qui accueillirent notre intrépide voyageuse avec des marques d'amitié et lui rendirent de véritables honneurs.

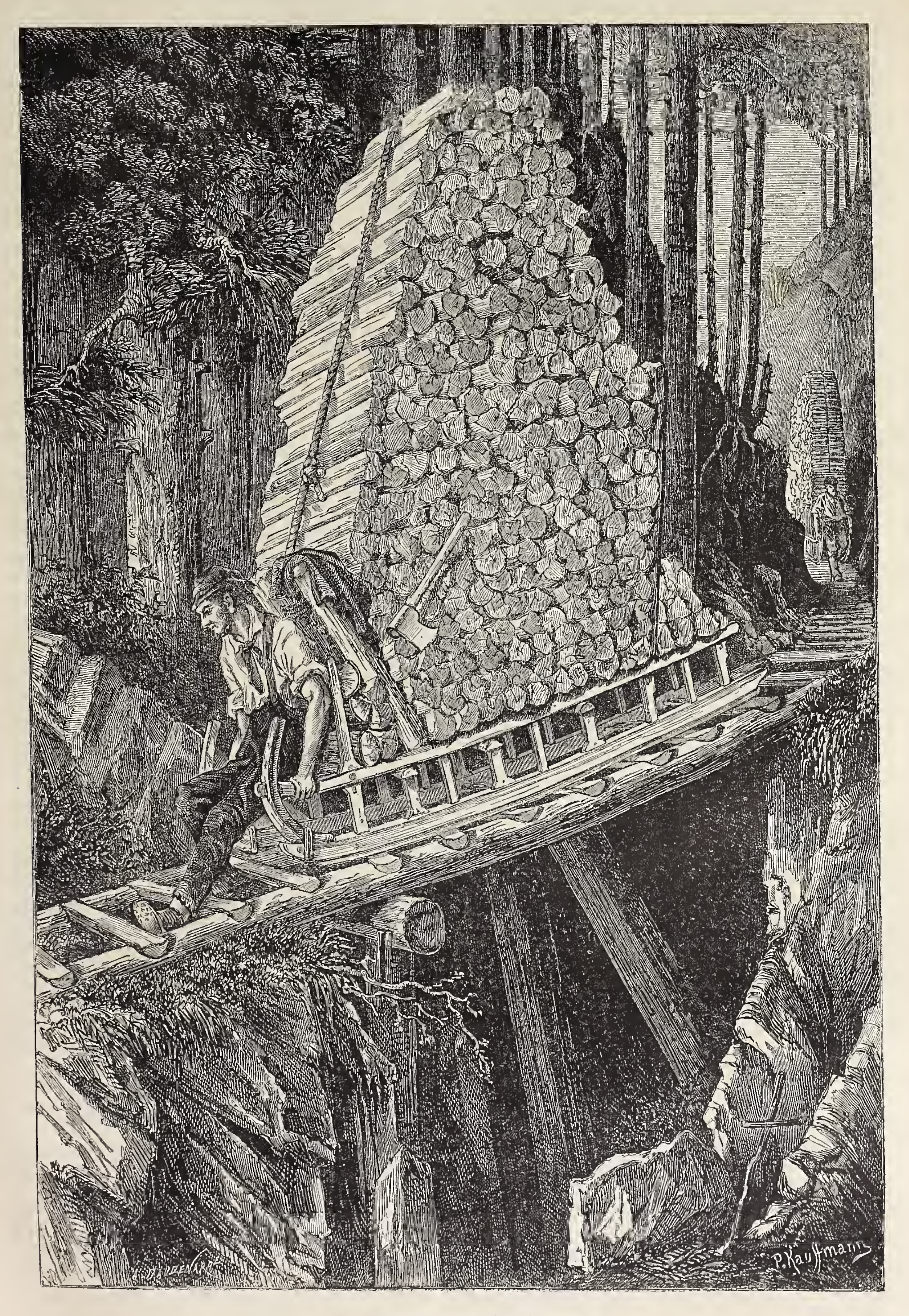
Quel que soit le triomphe obtenu par la courageuse autrichienne, nous espérons que les colons-explorateurs ne se trouveront pas à pareille fête.

Au reste, leur installation ne confine pas tout à fait les tribus Battas anthropophages.

Mais le danger n'est pas là ! Il est dans le souvenir prestigieux de la mère-patrie. Qui peut quitter la France sans penser au retour? Q'importe après tout ! L'école de ces grands voyages ne peut être que profitable à l'esprit, je dirai plus, à l'avenir de la jeunesse. Souhaitons donc que des centaines, des milliers de nos jeunes gens, qui se pressent chez nous dans l'encombrement de toutes les carrières administratives ou qui gaspillent leur fortune dans l'oisiveté, entendent l'appel patriotique qui leur est fait ; qu'ils se joignent aux colons-explorateurs et qu'ils contribuent à rendre à notre pays ce mouvement d'expansion, cet élan vers la conquête pacifique des contrées lointaines qui feront de nouveau retentir au loin le nom de la France comme celui d'une amie, d'une alliée, souvent même d'une libératrice.

Richard CORTAMBERT.

L'imprimeur-gérant : A. Pougin, 13, quai Voltaire Paris.



Les schlitteurs dans les Vosges.

LES TRAVAILLEURS DE LA FORÊT (1)

Ceux là s'appellent légion, et Dieu sait les curieux, les intéressants, les méritants spectacles que nous donne cette légion dont les principaux membres portent le nom de bûcherons, scieurs, fendeurs, résiniers, écorceurs, sabotiers, flotteurs, charbonniers...

Le bûcheron proprement dit est de tout pays forestier; car, en tout pays forestier, doit se trouver forcément l'homme qui a pour mission de percevoir en nature le plus important usufruit de la forêt.

Ce bûcheron, qui de nous ne l'a vu à la besogne d'ici ou de là? — Qui de nous, dès lors, ne croit savoir se rendre exactement compte du labeur qu'il accomplit?

Pour juger l'œuvre du bûcheron et pour voir l'homme en son milieu normal, il faut aller, plus particulièrement, le chercher au sein de nos grandes régions forestières des montagnes, — par exemple dans les Vosges où, sous le nom de *schlitteur* (2), — il réalise une sorte de type achevé, dans lequel se résument tous les traits caractéristiques de la profession.

Là-bas, dans l'immense forêt domaniale qui couvre les pentes les plus accidentées, quand la *vente* a été marquée par les agents forestiers; que les arbres ont été dénombrés, frappés du marteau officiel; que l'adjudication a eu lieu... les schlitteurs viennent qui, s'associant pour le travail, prennent à tâche et en commun, non-seulement l'abatage des arbres, mais le dépècement de ceux qui doivent être dépecés, et le charroi du bois jusqu'à la grande route la plus prochaine, ou bien jusqu'aux fonds des vallées, où les cours d'eau permettent d'établir des écluses et des canaux de flottage.

Le village, le hameau, où ils ont leur demeure, leur famille, se trouvant quelquefois à plusieurs lieues du canton où ils doivent travailler, leur premier soin est de construire des huttes de branches et d'écorces qui, par leur forme et leur aménagement, rappellent fort bien celles des sauvages, mais qui n'exigent pas moins de la part du constructeur maintes notions d'architecture et de charpente.

L'entrée de la hutte est une sorte de guichet, par lequel l'habitant s'introduit horizontalement; tout autour de cette cabane ronde, des lits de branchages sont disposés, sur lesquels les schlitteurs dorment tout habillés. Le foyer est au milieu. La fumée s'échappe par un trou ménagé à la partie supérieure.

A vrai dire, la hutte, où la lumière ne pénètre par aucune ouverture, ne sert guère d'abri à ces hommes que la nuit et pendant le mauvais temps; car le plus souvent, le jour, quand le temps est beau, c'est en plein air qu'ils se reposent ou allument le feu qui doit cuire leurs aliments.

En fait d'aliments, d'ailleurs, ils ont emporté en quittant le village des pommes de terre, quelques morceaux de lard, du pain noir, qu'ils iront renouveler le dimanche, si, au cours de la semaine, leurs femmes ne se chargent pas de cet approvisionnement.

L'eau pure des rochers est leur boisson ordinaire. De temps en temps cependant passe une vivandière, qui va de chantier en chantier vendre de l'eau-de-vie et du tabac. Alors un verre de schnaps ou de kirsch (3) est le grand régal des laborieux solitaires de la forêt.

(1) Cette émouvante étude est extraite de l'excellent volume publié à la librairie Ducrocq, sous le titre *la Forêt*, par notre collaborateur Eugène Muller.

(2) A cause du traîneau, en allemand *Schlitten*, dont ces bûcherons se servent pour charrier les bois qu'ils ont abattus et débités.

(3) Eau de-vie de grain et eau-de-vie de cerises.

La hutte construite, l'architecte devient charron, pour se livrer à la fabrication des traîneaux, qui doivent réunir deux qualités en apparence fort opposées : solidité et légèreté. Solidité, parce qu'ils sont destinés à porter de très-lourds fardeaux; légèreté, parce qu'il ne faudrait pas que leur propre poids imposât trop de fatigue au schlitteur, qui doit les remonter, ordinairement sur le dos, au point de départ.

Les traîneaux fabriqués, le charron fait place à l'ingénieur, qui doit se signaler dans l'établissement, dans la construction des routes. Et quelles routes! De vraies merveilles en leur genre! car il s'agit d'établir sur les pentes les plus escarpées, et souvent même à travers des abîmes, une voie qui facilite et assure la marche des traîneaux.

Un instant de réflexion suffit au schlitteur pour la reconnaissance du terrain et le tracé mental du travail. Là où l'inclinaison est relativement douce, il se borne à engager parallèlement dans le sol deux poutres équarries, retenues par quelques traverses à la largeur des schlittes; là où la pente est plus forte, c'est tout un véritable système charpenté qu'il est obligé de construire; car en même temps que les traverses lient les *rails de bois* (1), ils doivent servir de point d'appui aux pieds de l'homme qui conduit et retient le traîneau : maintes fois, en outre, une crevasse de rocher, un lit de torrent se présentent, que la route doit franchir; alors c'est un pont qu'il faut jeter, un véritable viaduc qu'il faut échafauder de toutes pièces. Le schlitteur n'est pas embarrassé pour si importante besogne. Le pont, le viaduc s'improvisent à grands renforts d'arbres abattus, d'assemblages taillés, de tenons chevillés, et tout cela d'une justesse, d'une solidité remarquables... Routes à jour, d'ailleurs, sur lesquelles le conducteur de la schlitte devra cheminer en s'équilibrant d'un chevron à l'autre. Un faux mouvement ne lui sera pas permis; mais il s'agit bien de lui!... Alors qu'une voie convenable est offerte au traîneur, l'homme devra s'en arranger... et il s'en arrange... jusqu'au moment, à vrai dire, où son pied glisse, où le traîneau chargé l'entraîne, le jette, le précipite hors de la voie, s'il ne l'y broie en tout ou en partie.

Eh bien, quoi! en cas de fracture, on tâchera de raccommoder cela; en cas de mort on plantera sur le lieu de l'événement une croix qui rappellera aux survivants les terribles conséquences de l'inattention ou de la maladresse; et tout sera dit; et il n'en sera rien de plus!

La voie donc étant établie du lieu de l'exploitation aux grandes routes ou aux canaux, c'est alors seulement que le schlitteur entreprend sa vraie tâche de bûcheron, d'abatteur, de dépeceur d'arbres... Et c'est alors qu'il prouve ses multiples habiletés.

Par exemple, il nous semblera que faire tomber un arbre soit simple affaire de temps et de coups de hache. Mais cet arbre doit tomber ici plutôt que là, afin que le dépècement en soit plus facile; afin que, dans sa chute, il n'aille pas rouler dans le ravin ou endommager les arbres voisins dont la conservation est exigée, — car il s'agit en général de sapins dont la croissance pourrait être arrêtée par une blessure à la flèche terminale, ou par les déchirures des principales branches...

Vous qui êtes venus assister à l'opération, indiquez, marquez sur le sol le point où vous désirez voir s'abattre la cime de l'arbre; et attendez, et voyez comme les coups de hache sont combinés, mesurés; et voyez ces

(1) Les schlitteurs établissent, si l'on peut ainsi dire, de véritables *chemins de fer en bois*. On sait d'ailleurs que le chemin de fer proprement dit a son origine dans les systèmes analogues qui étaient autrefois employés pour le *traînage* dans les mines de houille.

coins placés dans certains traits de scie, poussés, frappés, écartés, redoublés... Jusqu'ici l'arbre n'a pas bougé; bien que largement entamé, il garde tout son équilibre encore... Eh quoi! vous appréhendez, vous frémissez; n'ayez donc aucune crainte! Ne vous dérangez pas! — Ce n'est point par là qu'il va choir.

Attention! le moment décisif est arrivé : une dernière entaille, un dernier coup, du dos de la hache, au coin qui est entré dans la plaie; et le colosse s'ébranle, et il s'incline, et il vient heurter du front juste la place que vous avez marquée.

De quelle longue expérience, de quel ensemble d'observations résulte cette adresse qui, — notons-le, puisque nous en savons les raisons, n'est point science de parade?

Et l'ébranchage donc! L'ébranchage, c'est-à-dire le dépouillement sur pied de l'arbre, qui, s'il tombait avec la masse large de ses ramures causerait forcément d'importants dommages dans l'épaisse futaie, peuple dont il est un des citoyens.

Des crampons aux mains; des pointes d'acier sous les pieds, la cognée ou la cerpe à la ceinture, l'homme grimpe, ou plutôt marche le long du tronc, avec une agilité d'écureuil. Il part, il frappe des pieds, des mains, et le voilà qui monte, monte... et disparaît dans les branchages... Bientôt vous le revoyez à la cime oscillante du sapin, c'est-à-dire à vingt-cinq ou trente mètres du sol. — Et comme arrivé là il pourra croire que vous doutez encore de son intrépide assurance :

— Tenez-vous le pari de vingt sous que *je fais Jacquemart* tout en haut? (1) criera-t-il.

— Je tiens!

Et notre homme ayant découronné le grand arbre d'un coup de cognée, se plantera tranquillement au bout, les deux bras écartés...

Ça l'amuse; et il gagne le pari — qu'il tiendra de plus belle, si vous plaît encore de le voir en équilibre, la tête là où il avait tout à l'heure les pieds, et les pieds en télégraphe.

Mon Dieu, il faut bien rire un peu!... Mais le bûcheron est bientôt rappelé au sérieux de son rôle. Il ébranche, les rameaux tombent; puis le tronc est couché à son tour. En quelques lieux ce tronc est conduit tout d'un bloc, par glissements sur les pentes, aux scieurs de long, qui ont leur atelier mécanique installé au-dessous des barrages des ruisseaux, ou qui sont venus avec leurs outils, pour opérer à bras sur les lieux mêmes... Et les voilà aussi à l'œuvre ceux-là. Équarissant, marquant au cordon noirci les futurs *traits* de scie, montant le bloc sur le chevalet, où la chaîne et le coin le retiennent. — Et tout le long du jour, l'un tirant d'en haut, l'autre tirant d'en bas, ils s'escriment du buste et des bras. — Rude tâche, non moins monotone...

Du grand corps abattu, le plus souvent tout se dépèce; des lambeaux, le bûcheron a chargé la schlitte, dont il graisse les deux semelles pour qu'elle glisse mieux sur le chemin de bois qu'elle doit suivre... Et il part, placé au-devant du traîneau, dont il n'a presque toujours qu'à modérer la marche. Il va se cramponnant, se roidissant, jouant à la fois le rôle de guide et de frein.

Quelquefois sur les bonnes voies, sur celles où la pente est modérée, la course est comme affolée, parce qu'il n'y a rien à craindre, le schlitteur court en quelque sorte devant sa schlitte qui file en jetant aux échos du vallon un léger et joyeux sifflement; mais que l'inclinaison s'accuse davantage, alors une vraie lutte s'engage entre le traîneau, qui veut courir, et l'homme, qui s'oppose à son périlleux élan; alors s'entend un long et comme douloureux grincement, qui semble être la plainte du heurt de ces deux volontés.

(1) Allusions aux statues qui, en plusieurs pays, sont placées sur les cloches pour sonner les heures.

Ils vont, ils vont : ils arrivent au bas des pentes; ils franchissent les viaducs; ils atteignent enfin la route où les écluses... Et, leur fardeau laissé, schlitteur et schlitte, l'un portant l'autre regagnent les hauteurs...

Et ainsi chaque jour jusqu'à ce que les neiges rendent le traînage impossible et renvoient au village, au hameau, le bûcheron qui, pour user fructueusement les mois d'hiver, tissera des étoffes communes, taillera des sabots, des jouets d'enfant, fabriquera des cuillers, des salières, des boîtes à fromage... que sais-je?

Cherchez donc parmi les artisans urbains des hommes qui, selon le lieu et le moment, puissent faire preuve d'autant d'aptitudes diverses.

Donc le schlitteur personnifie par excellence non-seulement le bûcheron, mais encore l'artisan forestier : car, soumis à toutes le rudes conditions de l'existence exclusivement forestière, il témoigne de toutes les énergies, il a toutes les ingéniosités. Où que nous allions maintenant chercher, observer les industries de la forêt nous retrouverons épars les traits qui réunis composent la physionomie du schlitteur.

Eugène Muller.

LES COLONIES FRANÇAISES

—

GORÉE

La fièvre jaune vient de faire de cruels ravages dans l'île de Gorée, dépendant de notre colonie du Sénégal.

Il faut chercher la cause de cette épidémie dans un climat terrible, dans des chaleurs humides, tant au soleil qu'à l'ombre, et dans les pluies annuelles dont souffrent les habitants.

Gorée, en effet, est située sur un rocher où l'on voit pour toute végétation quelques plantes grasses. Elle n'a, pour apaiser la soif des 150 Européens et des 3,000 indigènes qui vivent sur ses 17 hectares, que deux sources d'eau potable.

Mais le Sénégal, placé directement sous les tropiques, est un pays de grande production, où l'or se trouve en grande quantité et où le fer et le bois, — sans lesquels il n'y a pas d'industrie, — abondent également.

Avec un climat plus supportable, le Sénégal eût été pour la France ce que l'Inde est pour l'Angleterre; mais que créer de durable et de grand dans une contrée où l'on est toujours dans les transes pour sa vie, que l'on est condamné à quitter au plus vite et d'où l'on ne revient que miné de santé et accablé d'une vieillesse précoce?

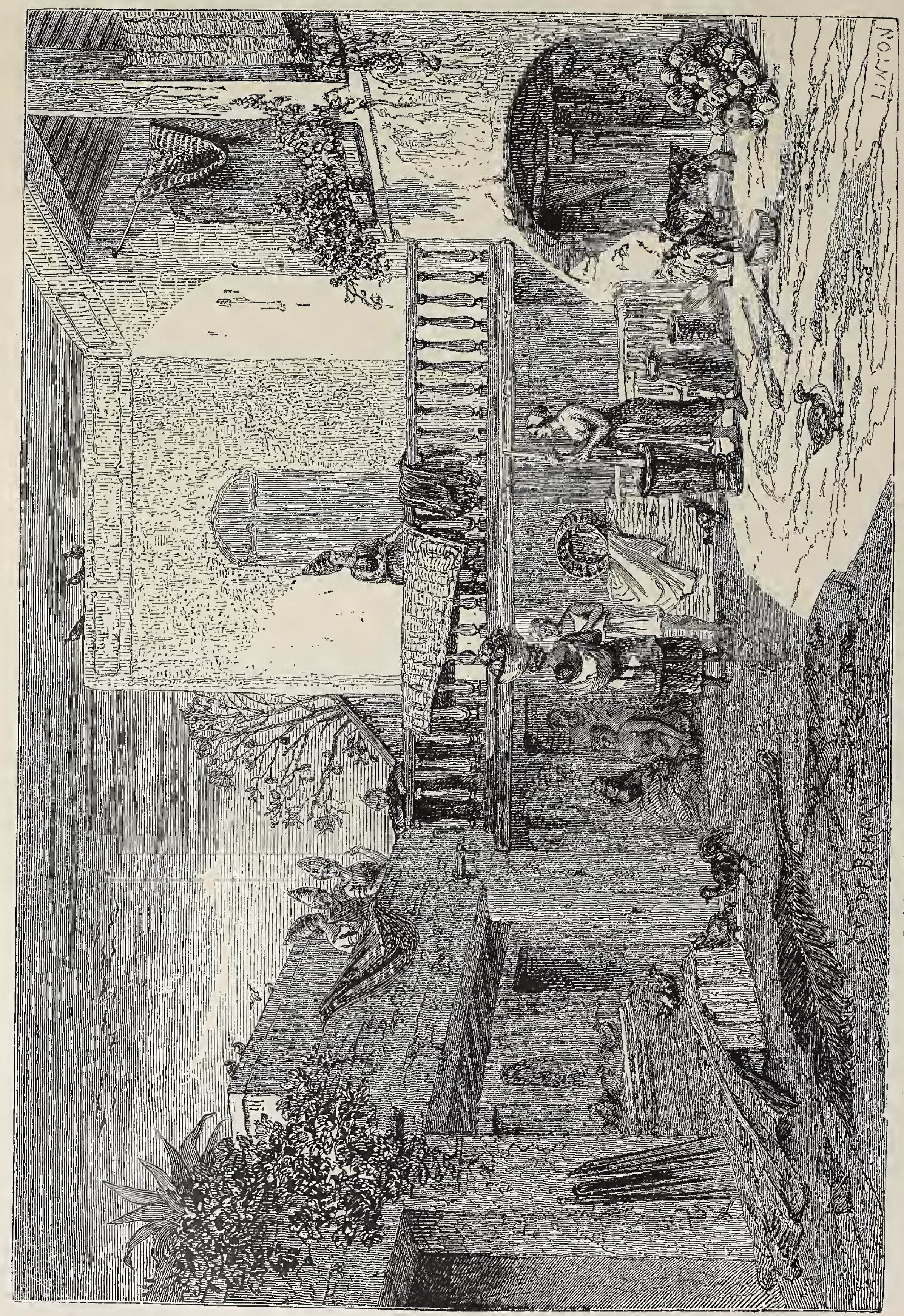
A tous ces désavantages, mortels pour l'influence de l'immigration française, le Sénégal joint un autre défaut capital. Ce pays est une arène où luttent les blancs et les noirs indigènes.

Les premiers sont des Arabes mélangés de Berbères et forment plusieurs tribus distinctes sous les noms de *Frarsas*, de *Braknas* et de *Douaïchs*. Ils habitent la rive droite du fleuve Sénégal.

Les seconds, divisés en Etats hostiles, vivent sur la rive gauche. Ils se transforment continuellement par suite des sanglants désaccords provoqués par les prédications des fanatiques, qui font un prosélytisme ardent en faveur de l'islamisme.

Les *Foulahs* ou *Peuls*, race très-importante qui domine dans le Soudan central, sont une race à part intermé-

diaire entre les noirs et les blancs. Ils n'ont pas le type nègre et se distinguent plutôt, par les traits, des Abyssins ou des Cafres. Leur peau est d'un noir clair, leur



Intérieur d'une maison à Gorée, dessiné d'après nature par M. de Bérard.

langue est d'une douceur exquise. Ils habitent le haut Sénégal.

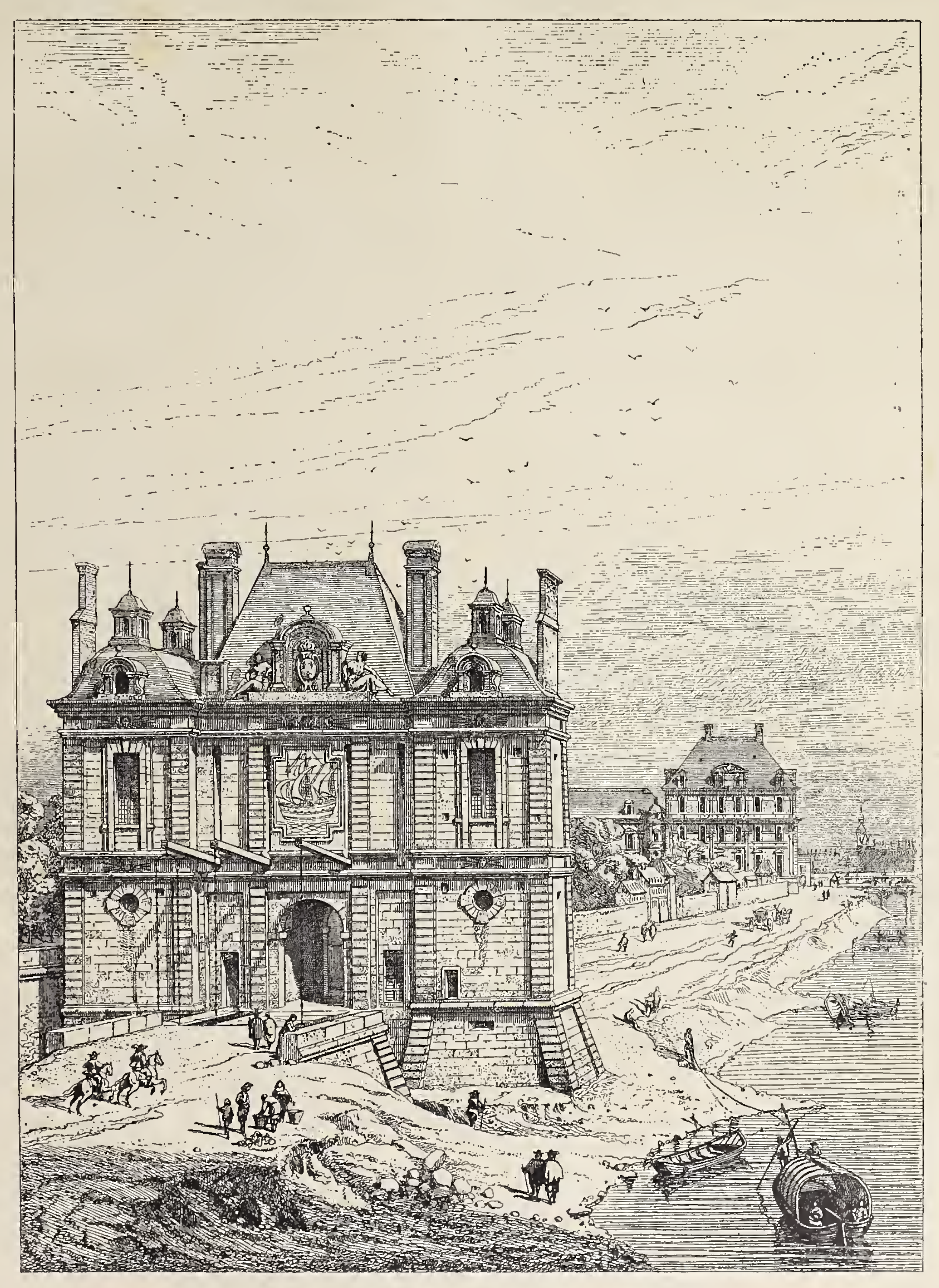
Ils menaient une vie pastorale et tranquille avant que la propagande ne vînt agiter leur esprit ; mais, sous l'influence des sectaires mahométans, la plupart ont déserté le paganisme, leur religion primitive, pour adopter la loi du Coran, et ils sont devenus des croyants aussi turbulents que farouches, car c'est par le fer et le feu qu'ils font à leur tour de la propagande et qu'ils s'efforcent

d'imposer leur foi nouvelle à ceux qui veulent rester fidèles à leurs anciens dieux.

Mais revenons à Gorée. Elle est la résidence d'un commandant supérieur relevant du gouverneur du Sénégal.

Ce haut fonctionnaire habite un bel hôtel, en face duquel sont plantés des palmiers et des jardins artificiels. cour intérieure. Gorée n'a plus aujourd'hui de commerce qui lui soit propre. Elle sert d'entrepôt. C'est un de nos points militaires les plus importants, et sa rade est très-fréquentée.

A la nouvelle de l'épidémie qui sévissait dans ces parages, M. le colonel Brière de l'Isle, originaire de la



La porte de la Conférence et le quai des Tuileries au XVII[e] siècle.

La ville a un tribunal de première instance, des écoles, une église, un hôpital de la marine, des ateliers pour le génie, un port dit de la Pointe-du-Nord et des rues droites, en général, mais assez malpropres.

Les maisons en pierre, au nombre d'environ deux cents, sont construites à un étage, rarement à deux, avec Martinique et commandant supérieur de l'île de Gorée, qui était en convalescence en France, n'avait pas hésité à quitter les eaux des Pyrénées, où il suivait un traitement, pour accourir à son poste et partager les dangers de ceux qui souffraient si cruellement là-bas.

M. Molinier.

L'ORANGERIE DU JARDIN DES TUILERIES

II

Les livres ont leurs destins, a dit un poète latin; les noms ont aussi le leur, et l'*Orangerie* est un de ces noms prédestinés. Il est venu jusqu'à nous; il sert à désigner toute la région occidentale du jardin des Tuileries, tandis que la génération présente ne connaît plus ni la Magnanerie, ni le *Dædalus*, ni l'Echo, ni la grotte de Bernard Palissy, ni la volière de Louis XIII, ni la porte de la Conférence, ni ce jardin de Regnard, sorte de bosquet de Paphos, qui avait remplacé le chenil du roi et les massifs ombreux de la Garenne.

A toutes les merveilles que renfermait déjà le jardin des Tuileries et qui attestaient les royales fantaisies de Catherine de Médicis et de Henri IV, Louis XIII ajouta, vers 1620, une *volière*, qu'il fit construire sur le quai bordant la rivière, un peu en amont du pont actuel de Solférino. Elle avait la forme d'un grand bâtiment rectangulaire, à comble pyramidal, élevé de deux étages, décoré, à son centre, d'un double fronton et flanqué, à droite, d'une sorte de tour ronde, dite *poivrière*, laquelle n'était peut-être qu'un pigeonnier. Elle n'eut point une longue existence; comme l'Orangerie et la Magnanerie, elle fut sacrifiée à la réalisation des plans de Le Nôtre.

Le jardin de Regnard eut la même destinée, et il ne pouvait l'éviter : l'emplacement qu'il occupait, entre l'extrémité de l'ancien jardin et les terrains qui ont formé, un siècle plus tard, la place Louis XV, se prêtait merveilleusement aux extensions rêvées par Le Nôtre; il rendait possible l'établissement des terrasses, du fer à cheval et du pont tournant qui devait être substitué à la courtine bastionnée construite par Charles IX. Piganiol de la Force raconte de la manière suivante les circonstances dans lesquelles Regnard fut gratifié de ce royal cadeau : « Comme il est fort parlé de ce jardin dans les Mémoires de la minorité de Louis XIV, il ne sera peut-être pas inutile de faire connaître un peu Regnard, et l'on devinera aisément l'usage qu'on faisait de son jardin et les raisons qui lui donnaient tant de réputation. Cet homme, qui avait été valet de chambre du commandeur de Souvré, avait de l'esprit, était souple, obligeant et se connaissait fort bien en meubles, et surtout en tapisseries. Il en faisait apporter chez lui des plus belles et en vendait aux personnes de qualité, même au cardinal de Mazarin, qui se plaisait quelquefois à converser avec lui sur ce sujet. Dès que Louis XIII lui eut donné ce terrain, — ce n'était qu'un chenil et ses dépendances, — il y fit un jardin extrêmement propre, qui, par sa situation et par les manières commodes du maître, devint le rendez-vous ordinaire des seigneurs de la cour et de tout ce qu'il y avait de galant en ce temps-là. »

La noble et frivole compagnie qui s'y réunissait ne s'en tint point aux tapisseries, aux concerts et aux amourettes; des préoccupations d'une autre nature s'y glissèrent, et les intrigues politiques y remplacèrent un beau jour la diplomatie galante. En revenant du Cours la Reine, alors dans tout l'éclat de sa nouveauté et lieu de promenade adopté par le beau monde, les jeunes gentilhommes, qui tenaient pour le duc de Beaufort, entraient furtivement dans le jardin de Regnard et tenaient leurs conciliabules dans un pavillon caché sous les ombrages; c'était conspirer presque sous les fenêtres du château. Mazarin et Anne d'Autriche laissaient faire; mais le moment vint où tous les agitateurs durent baisser pavillon. Les habitués du jardin de Regnard, ces élégants conjurés qui se partageaient en espérance les dépouilles de l'Italien et qui, dans la soirée du 18 juin 1649, avaient commis toutes sortes de violences, furent menacés d'être mis en jugement. D'Amiens, où il s'était réfugié, le jeune roi écrivit au procureur général du Parlement pour informer, contre le duc de Candalle, le comte de Montmorency-Bouteville, le commandeur de Souvré, le marquis de Jarzé, le marquis de Saint-Melgrin, le duc de Beaufort, le duc de Brissac, le duc de Retz, le maréchal de La Mothe, etc. Les premiers tenaient pour la cour, les seconds pour le Parlement; la justice devait débrouiller la cause.

« Nostre amé et féal, écrivait Louis XIV, ayant eu advis que plusieurs personnes armées, s'estant attroupées en grand nombre, seroient entrées dans le jardin des Thuilleryes, au lieu où nous avons estably le sieur Renard, où ils auroient commis plusieurs viollences contre le respect qui nous est deub et au prejudice de la sécurité publique, nous vous faisons celle-ci, par l'advis de la reine-régente, nostre très-honorée dame et mère, pour vous dire qu'aussytost que vous l'aurés receu, vous ayés à faire touttes les requisitions nécessaires en notre cour de Parlement, affin qu'ung crime de cette conséquence ne demeure pas impuny, et que ceux qui se trouveront coupables soyent chastiés selon la rigueur de nos ordonnances. Sy n'y faites pas fautte. Donné à Amiens le 21 juin 1649. »

La lettre écrite et prête à être expédiée, un conseil fut tenu pour statuer sur l'opportunité de la mesure; le chancelier était pour la répression; mais les gens du roi s'y opposèrent, alléguant que ce serait l'occasion d'un nouveau soulèvement dans Paris. On renonça donc à poursuivre les tapageurs habitués du jardin de Regnard; mais le lieu fut surveillé, et pendant les années suivantes, jusqu'au rétablissement de la paix intérieure, il ne s'y passa rien d'insolite.

Le logis de Regnard a une célébrité de meilleur aloi, il la doit au séjour qu'y fit le célèbre peintre Poussin, quelques années avant les troubles de la Fronde. C'était un vieil usage royal que de loger les artistes dans les dépendances des palais; la grande galerie du Louvre a été pendant longtemps une colonie de peintres, de sculpteurs, de tapissiers, d'horlogers, d'orfévres, de verriers, de mécaniciens, d'ébénistes, etc.; on les appelait « les illustres », quoique leur illustration soit très-inférieure à celle du Raphaël français. Poussin est probablement le dernier artiste qui ait bénéficié de cette faveur; son souvenir demeure attaché au jardin de Regnard.

Il nous reste, pour achever la description historique de l'extrémité occidentale du jardin des Tuileries, à dire ce qu'étaient la porte de la Conférence et l'enceinte bastionnée. La muraille, dite de Charles IX, bien qu'elle ait été commencée dès 1523, sous le règne de François Ier, fut fort longtemps en construction; reprise en 1566, elle n'était point encore achevée en 1583. Elle se composait, dans la région qui nous occupe, d'un « bastion à orillon, d'une demi-courtine et d'un bastion sans orillon » qui s'attachaient l'un à la porte Saint-Honoré, l'autre à la Porte-Neuve, dite porte de la Conférence depuis les pourparlers qui amenèrent la reddition de Paris et l'entrée de Henri IV dans sa capitale. Le bastion principal est représenté aujourd'hui par le mur même de la terrasse qui fait face à la place de la Concorde; quant à la porte, l'emplacement qu'elle occupait sur le quai est à cent mètres environ de l'angle sud-ouest du jardin. C'est là, dit le journal de Lestoile, que la foule s'amassait pour attendre le retour des députés revenant de Suresnes où campait le roi de Navarre, et témoigner par ses cris du désir universel d'avoir la paix. A cette époque (1593), elle était de construction récente puisqu'on l'appelait la « Porte neuve »; rebâtie en 1632, par Pidoux, sur une largeur de dix toi-

ses et une profondeur de cinq, elle a été démolie en 1730, en même temps que la troisième porte de Saint-Honoré, œuvre du même achitecte. C'était un beau et grand pavillon rectangulaire, flanqué de deux ailes en retour, décoré des armes du Roi et de la Ville. Elle était munie d'un pont-levis s'abaissant sur un pont dormant qui conduisait à une levée de terre, terminée par un autre pont dormant jeté sur l'égout du fossé. Pérelle et Sylvestre en ont gravé de fort jolies vues.

La porte de la Conférence et le Pont-Tournant ont survécu plus d'un demi-siècle à l'Orangerie, à la Magnanerie, à la Volière et au jardin de Regnard. Le grand travail de Le Nôtre lui-même survit dans ses parties essentielles : les terrasses, le bassin, le fer à cheval, le bois, ou massif d'arbres de haute futaie. C'est surtout dans la partie orientale contiguë au palais que des remaniements ont été opérés; mais ces diverses modernisations laissent à peu près intacte l'extrémité à laquelle est resté le nom de terrasse de l'Orangerie, et qui le justifie par le bâtiment nouveau dont on a couronné l'une des terrasses, l'autre étant affectée comme les anciens « palmails », ou jeux de paume, à l'exercice du jeu anglais de *crocket*.

Depuis Le Nôtre, le jardin des Tuileries en général et la terrasse du bord de l'eau en particulier ont été le théâtre de nombreuses aventures. Architectoniquement, toute la partie du jardin regardant les Champs-Élysées est entrée dans les plans de Gabriel pour la régularisation de la place Louis XV. Politiquement, la terrasse des Feuillants est devenue le *côté de la révolution* et celle du bord de l'eau le *côté de la monarchie*. En 1792, un ruban tricolore divisait le jardin en deux parties : au nord, c'était « le terrain de la nation », au sud, celui de « Coblentz », et il semblait aux exaltés du temps que ce fût un pays ennemi.

Fréquentée exclusivement par les habitants du palais rois ou empereurs, la terrasse qui n'est plus aujourd'hui que le pays de la promenade et de la musique, a favorisé la fuite du roi Louis-Philippe en février 1848; elle avait été réservée à Napoléon III et au prince impérial pendant la durée du second Empire; elle appartient aujourd'hui au « peuple souverain. »

Le sol parisien est si profondément historique qu'on ne peut en interroger un coin sans réveiller des échos endormis; on va sur une terrasse pour jouir d'un peu de fraîcheur et entendre quelques sérénades, et voilà que le passé se dresse devant vous, et que, de souvenir en souvenir on arrive à évoquer la moitié de l'histoire de France.

L.-M. Tisserand.

LA CHASSE ET LES CHASSEURS

LES GRAINS DE PLOMB

Les coups de feu retentissent dans la plaine et sur la crête des coteaux.

Partout le chasseur poursuit le gibier, c'est-à-dire les animaux bons à manger qui vivent librement dans la campagne et qui peuvent être classés en trois séries : la première, commençant à la grive et contenant tous les oiseaux de moindre volume appelés petits oiseaux; la seconde, remontant du râle de genêt à la bécasse, à la perdrix, au faisan, au lapin et au lièvre, gibier de terre et de marais, gibier de poil et de plume; la troisième, plus connue sous le nom de « venaison » et se composant du sanglier et de tous les autres animaux fissipèdes (à pieds fourchus) : porcs, muscs, antilopes, cerfs, girafes, moutons, bœufs, chèvres, chamois, etc., etc.

Les projectiles dont le chasseur fait usage sont en plomb; on les appelle balles ou *plomb de chasse*. Ordinairement on ne place qu'une seule balle à la fois dans le fusil ou la carabine, tandis que le nombre et la grosseur des grains de plomb composant une charge, sont proportionnés à la grosseur de l'animal qu'on veut atteindre.

Suivant le gibier qu'il doit frapper, le plomb prend la dénomination de *plomb de loup*, *plomb de lièvre*, *de perdrix*, ou de *cendrée* lorsqu'il est destiné aux petits oiseaux.

Dans le commerce, on en distingue dix numéros, depuis le n° 0, qui est le plus gros et qui a 5 millimètres de diamètre, jusqu'au n° 9, qui est le plus petit et qui n'a qu'un demi-millimètre de diamètre. Les numéros intermédiaires décroissent par demi-millimètres.

La fabrication du plomb de chasse nécessite des bâtiments et des appareils spéciaux; de plus, elle exige des manipulations longtemps tenues secrètes et que nous allons essayer d'indiquer sommairement.

Pour faire le plomb de chasse ou, comme on dit, *granuler le plomb*, on le verse, quand il est fondu, dans des *passoires* ou casseroles en tôle, à fond plat, percées de trous ronds dont le diamètre est égal à celui des grains qu'on veut obtenir.

L'atelier où a lieu cette opération est situé d'ordinaire au sommet d'une tour au bas de laquelle se trouve une cuve remplie d'eau et destinée à recevoir les grains de plomb à mesure qu'ils s'échappent des passoires. On comprend que cette disposition permet aux grains de se refroidir pendant leur chute et de conserver leur forme sphérique en tombant dans le liquide qui amortit le choc.

Rappelons, pour mémoire, que la première usine française à fabriquer du plomb de chasse fut établie à Paris dans la jolie tour de Saint-Jacques-de-la-Boucherie, si heureusement restaurée depuis.

La hauteur de la chute varie naturellement suivant la grosseur des grains, se solidifiant d'autant plus facilement et d'autant plus rapidement qu'ils sont plus petits.

Du n° 4 au n° 9, une chute de 30 mètres est suffisante, tandis qu'il en faut une de 50 mètres pour les plus gros échantillons.

Ajoutons bien vite que le métal pur et sans alliage ne se granule pas, c'est-à-dire que les gouttes de plomb en fusion, en passant par les trous de la passoire, ne prennent pas la forme sphérique.

Pour obtenir cette sphéricité ou plutôt pour rendre les gouttes susceptibles de la revêtir, on est forcé d'ajouter une certaine quantité de sulfure d'arsenic (connu sous le nom de *réalgar*), quantité qui varie de 3 à 4 millièmes, suivant que le plomb est plus ou moins *aigre*, autrement dit plus ou moins mélangé avec de l'antimoine.

On opère habituellement sur deux mille kilogrammes de plomb, mis dans une chaudière en fonte placée sur un fourneau.

Lorsque la fusion est complète, on ajoute le réalgar par portion, mais en ayant soin de brasser fortement le mélange, après chaque addition, afin de le rendre plus intime. C'est ce que les ouvriers appellent « former le bain de fonte. »

Pendant la fusion de l'alliage, le bain se couvre de crasses métalliques qu'il faut bien se garder de rejeter; on les dépose, au contraire, sur le fond des passoires. Comme ces crasses sont poreuses, le métal, en s'infiltrant au travers, se divise en gouttes dont la forme se régularise pendant leur passage dans les trous des passoires.

Théoriquement, il serait fort difficile de mesurer la quantité exacte d'arsenic nécessaire au plomb pour que le mélange soit, sinon parfait, du moins suffisant; mais

on y parvient pratiquement, sans trop de tâtonnements, en essayant le granulage et en examinant la forme des grains. C'est un criterium infaillible.

Si la proportion d'arsenic est trop forte, le grain a la forme d'une lentille; si elle est trop faible, le grain est aplati d'un côté et présente un creux dans le milieu, — forme qu'on désigne sous le nom de *coupe;* enfin, si la proportion d'arsenic est tout à fait insuffisante, le grain s'allonge, présente un creux vers le milieu, et forme *la queue* comme une larme.

Ceux qui sont défectueux, c'est-à-dire allongés ou aplatis, sont alors isolés sur une table à rebords suspendue par des courroies.

Un mouvement oscillatoire, imprimé à cette table, fait rouler tous les grains, dont la rondeur est parfaite, vers un des côtés, d'où ils tombent dans une caisse, tandis que les autres roulent obliquement ou restent sur la table.

Reste à lustrer ou polir les grains, pour qu'ils ne déchirent point le canon du fusil. On les place dans un petit tonneau traversé par une barre rigide et horizontale. Le tonneau est mis en mouvement jusqu'à ce que, par un frottement mutuel, les grains de plomb aient acquis le poli et le lustre désirés.



La chasse et les chasseurs.

L'opération du granulage terminée, on retire de la cuve, placée au bas de la tour, des grains de toutes grosseurs, mélangés de grains défectueux.

Pour faire le triage des grains, on les met dans un tamis circulaire dont le fond, en tôle mince, est percé de trous d'un diamètre égal à celui des grains qu'on veut recueillir et séparer des autres ; ce diamètre est nécessairement le plus petit.

En employant successivement des tamis dont les trous vont grossissant comme le diamètre des grains, on arrive facilement à réunir séparément les grains des divers numéros.

Nous ne parlerons pas d'un autre projectile : le *plomb plat;* celui-là sort de l'hôtel de la Monnaie, et nous croyons que nos lecteurs ne sont point de ces chasseurs d'occasion qui font monter de cent pour cent le cours des perdreaux des Halles. Ils aimeraient certainement mieux cent fois rentrer *bredouille;* en suivant dans les rues le trottoir de gauche, cela ne se voit presque pas.

V.-F. MAISONNEUFVE.

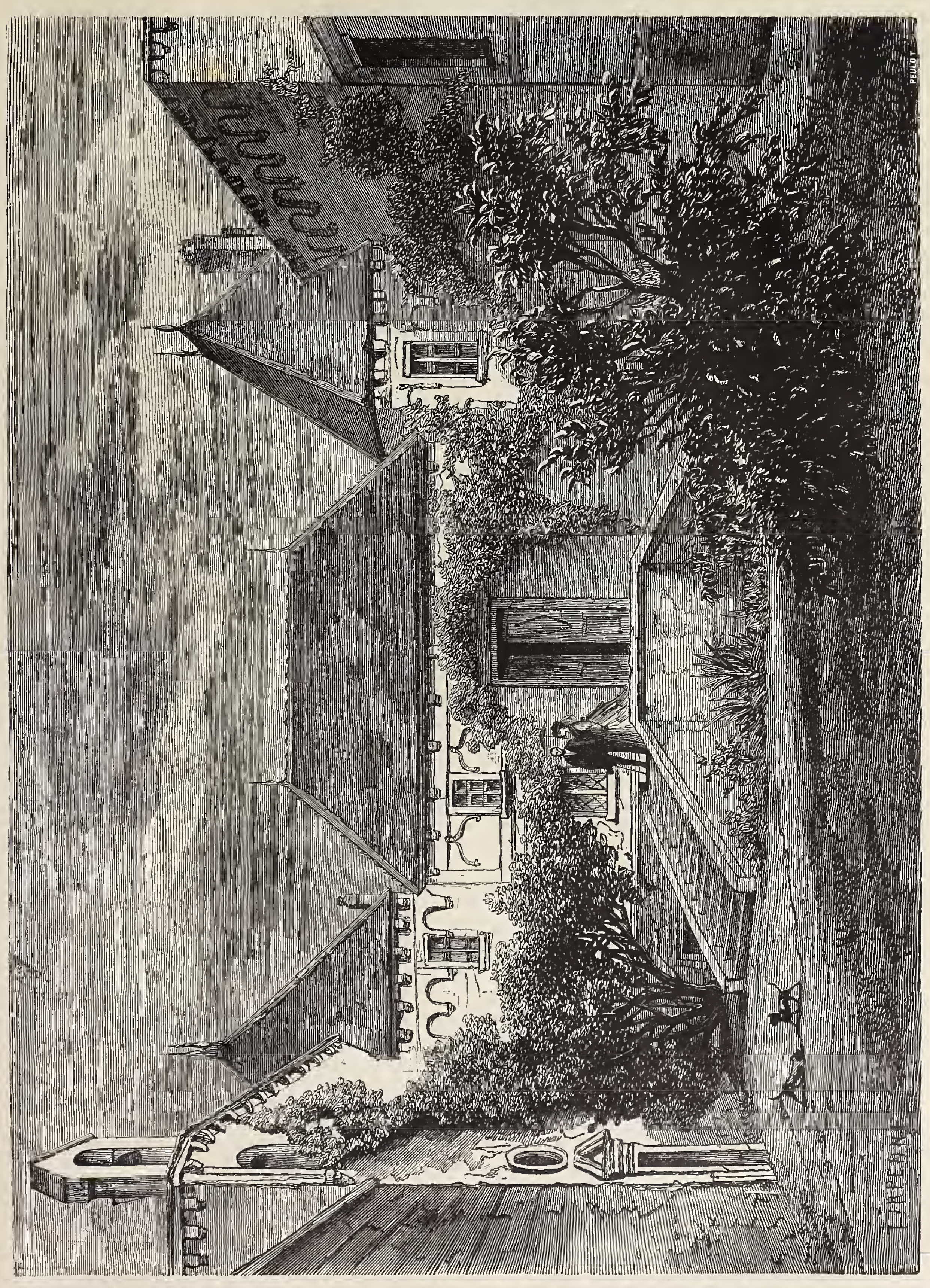
L'imprimeur-gérant : A. Pougin, 13, quai Voltaire. Paris.

LES RÉSIDENCES DE LAMARTINE

MACON

La Mosaïque a conduit ses lecteurs dans toutes les résidences que Lamartine occupa en Bourgogne. Elle leur a montré Milly, Monteeau, Saint-Point. Ce pèlerinage littéraire serait incomplet s'il ne se terminait pas par une courte halte au vieux Mâcon, devant la demeure où naquit le poëte.

Au début de ses *Confidences*, Lamartine raconte qu'il est né dans une « grande et haute maison, » dont il retrace la silhouette en termes très-éloquents, très-émus et très-tendres. « On voit une grande et haute maison



Maison natale de Lamartine, à Mâcon.

percée de fenêtres rares, et dont les murs élevés, massifs, noircis par la pluie, éraillés par le soleil, sont reliés depuis près d'un siècle par de grosses clefs en fer. Une porte haute et large, précédée d'un perron de deux marches, donne entrée dans un long vestibule au fond duquel un lourd escalier en pierre brille au soleil par une fenêtre colossale, et monte d'étage en étage pour desservir de nombreux et profonds appartements. C'est la maison où je suis né. »

Cette maison, nous l'avons retrouvée rue Boudron-de-Sennecé. Deux initiales en fer, un L et un M — La Martine, — véritable orthographe du nom, — s'entrelacent au-dessus de la porte que le poëte signale à l'attention des touristes. Si l'on pénètre à l'intérieur, on rencontre, au deuxième étage, dans un appartement occupé aujourd'hui encore par M. le baron de Berr, lequel épousa une demoiselle de Cessiat, sœur de madame la chanoinesse de Cessiat-Lamartine, bien d'autres souvenirs du poëte : son buste, ses portraits, ses œuvres avec une affectueuse dédicace sur la première page.

Cependant, s'il faut en croire les contemporains du grand homme, ce ne serait pas dans cet immeuble que Lamartine est né. La municipalité mâconnaise, rectifiant une erreur historique, a fait placer sur la façade d'une construction plus modeste, située rue des Ursulines, en face le couvent, converti en caserne, une plaque de marbre noir, sur laquelle sont gravés ces mots : *Ici est né Marie-Alphonse de Lamartine, le* 21 *octobre* 1790.

La contradiction qui existe entre le langage officiel et le récit de l'auteur des *Confidences* n'est point aussi évidente qu'on serait justement porté à le croire tout d'abord.

Voici ce que M. de Berr lui-même nous a raconté à cet égard :

La maison de la rue Boudron-de-Sennecé et celle de la rue des Ursulines appartenaient toutes deux à la famille de Lamartine. La première était l'hôtel patrimonial du chevalier de Lamartine, père du poëte. La petite n'était qu'une dépendance accessoire. Elles étaient, à cette époque, mise en communication par une cour. Lorsque la révolution éclata, le chevalier de Lamartine fut arrêté et conduit au couvent des Ursulines dont on avait fait une prison. Sa jeune femme passa alors dans le petit pavillon de l'immeuble d'où elle pouvait espérer voir bientôt son époux. Le chevalier se montra, en effet, il put lui écrire, lui parler ; les *Confidences* assurent même qu'il réussit à venir la visiter « un soir où il n'y avait pas de lune. »

La fantaisie, charmante d'ailleurs, de ces détails, peut donner lieu à bien des réflexions.

Il est permis de se demander comment Mme de Lamartine en 1790, mettait son fils au monde en l'absence de son mari, enfermé aux Ursulines en 1793 ; mais en réalité ces faits ne sont pas d'un intérêt capital. Pourvu que l'oiseau chante, qu'importe la branche sur laquelle est posé son nid.

La gravure que nous publions représente le pavillon de la rue des Ursulines. Il est aujourd'hui tel que l'artiste l'a dessiné, et tel la ville de Mâcon le conservera jusqu'à ce que le vent ait dispersé ses pierres déjà deux fois séculaires.

Henry Morel.

UNE MORT MYSTÉRIEUSE

I. — LE JURY D'ENQUÊTE

Vers la fin du dix-huitième siècle, toute la population d'une petite ville anglaise de l'ouest fut mise en émoi. Le coroner allait faire, dans la principale auberge, une *enquête* (1) sur le corps d'un inconnu trouvé chez un résident, lequel était établi depuis fort peu de temps dans la contrée.

La grande salle de la taverne de « la Couronne » ne suffisait pas à la foule qui voulait s'y précipiter. A peine le *constable* put-il réussir à réserver une place suffisante pour le coroner et le jury.

Sur une énorme table gisait le corps du défunt, vers lequel se portaient tous les regards ; un drap recouvrait, en les accusant, les formes raidies par la mort. Plus d'une fois, dans la matinée, ce drap avait été soulevé par les amateurs d'émotions fortes, qui y avaient amplement trouvé de quoi satisfaire leur passion pour l'horrible.

Enfin arrivèrent les jurés, qui prirent place autour de ce lugubre amphithéâtre. C'étaient, pour la plupart, des industriels de la ville ou des petits propriétaires des environs. Il n'y en avait que deux ou trois d'une condition plus élevée, parmi lesquels un vieillard, que son âge aurait pu exempter de toutes fonctions civiles et municipales, s'il ne s'était fait un plaisir de les remplir volontairement. Mais notre sexagénaire avait mené dans sa jeunesse une vie très-active, et l'ancien négociant de Liverpool cherchait un remède contre l'oisiveté dans les affaires de sa petite « paroisse. » Il était presque toujours président du jury aux cours d'assises, surintendant du revenu des pauvres et fabricien « inamovible. » Ses nombreux amis avaient beau s'apercevoir qu'il baissait, il se trouvait toujours assez dispos et gaillard pour toute fonction, excepté celle de « constable spécial » (2).

On n'attendait plus que le coroner. A la fin, ce fonctionnaire arriva accompagné de l'aubergiste.

M. Green était un gros petit homme, tout bouffi d'importance et affectant la brusquerie d'un personnage qui n'a pas de temps à perdre. Il fit prêter aux jurés le serment d'usage et découvrit le cadavre, dont les teintes bleuâtres auraient pu indiquer un sujet mort du choléra. Quelques taches violacées étaient dispersées çà et là sur l'épigastre, comme s'il y avait un commencement de décomposition. Cependant il ne s'en exhalait aucune odeur désagréable, et la chair était ferme et élastique sous la pression du doigt ; mais la tête et le visage étaient tellement brûlés, qu'à peine semblaient-ils appartenir à une créature humaine. M. Parr, le vieillard dont nous avons déjà parlé, était du petit nombre de ceux qui n'avaient point encore vu ce triste spectacle.

Avant l'arrivée du coroner, un des jurés lui ayant dit que personne ne doutait que le poison ne fût la cause immédiate de la mort, M. Parr s'était mis à raconter un cas d'empoisonnement dont il avait dû s'occuper, comme juré d'enquête, quelque vingt-cinq ans auparavant. « Le poison, encore avait-il dit, était une substance inconnue en Angleterre, et je crois même qu'à cet égard on n'est pas plus avancé aujourd'hui qu'alors. On le trouva pourtant dans une petite malle appartenant à un tout jeune garçon, qui l'avait reçu, à ce que l'on croit, d'un matelot faisant la traite des nègres sur un navire de Liverpool... »

Le digne M. Parr avait été bien des fois juré du coroner, et devait avoir les nerfs endurcis à la vue des tristes objets qui figurent dans les enquêtes, et pourtant à peine le cadavre fut-il découvert, qu'il se mit à pâlir et à trem-

(1) *The inquest;* c'est ainsi que l'on nomme, en Angleterre, l'examen du cadavre de toute personne qui n'est pas morte à la suite de maladie. L'*inquest* est fait par douze jurés, sous la présidence d'un magistrat particulier nommé *coroner*.

(2) Espèce de sergent de ville improvisé pour un jour de trouble ou d'émeute, etc.

bler comme un jeune *juryman* qui, pour la première fois, verrait la mort sous son plus hideux aspect. C'est que les taches répandues sur le cadavre lui rappelèrent l'enquête dont il venait de parler. Tout le passé se dressa devant lui. C'étaient sur les parties respectées par le feu, les mêmes taches livides observées par lui sur le cadavre d'un ami dont il avait concouru à expliquer la mort et à faire livrer le meurtrier au bras vengeur des tribunaux. M. Parr serait tombé sans connaissance s'il n'eût été soutenu par plusieurs jurés qui s'empressèrent auprès de lui.

Le vieillard fut emporté dans une chambre voisine, tandis que M. Green, avec son petit sourire sarcastique, disait qu'un homme de cet âge ne vaut guère mieux qu'une vieille femme, et devait tout à fait abandonner les affaires de la vie active à des hommes plus capables.

Comme pour lui donner un démenti, et avant qu'on eût le temps de lui nommer un suppléant, M. Parr rentra, et, bien que très-pâle et évidemment affecté, il déclara qu'il se trouvait assez bien pour continuer l'enquête.

(A continuer.) L. Ewart.

A TRAVERS L'EXPOSITION

—

L'ORIENT A L'EXPOSITION

Au premier rang des curiosités qui ont le privilége d'attirer le visiteur, il faut mettre tout d'abord la partie orientale du Trocadéro. Les palais, les bazars, les cafés chantants de l'Algérie, de Tunis, du Maroc sont toujours remplis, et la foule est plus grande encore que dans les salles du Champ-de-Mars consacrées à la Chine et au Japon. C'est qu'au Trocadéro, c'est une exposition vivante et animée, une exposition de personnes et de costumes qu'on ne retrouve pas de l'autre côté de la Seine. Là le Chinois est le seul à étonner le regard par son costume original; plus original que gracieux, il faut bien le dire, car il n'y a rien d'harmonieux dans les cinq fourreaux superposés qui constituent le vêtement chinois; ces fourreaux tous très-légers, tous en soie, témoignent d'un moins grand luxe qu'on ne pourrait se l'imaginer. En Chine, il y a trois espèces de soie : celle faite avec le ver qui se nourrit de feuilles de mûriers et qui est celle dont nous faisons usage; puis deux soies de qualité et de prix bien inférieurs données par un ver qui se nourrit de feuilles de chêne, et un autre qui se nourrit de feuilles d'ailanthe : la première commence à s'acclimater en Italie; quant à la seconde, elle est complétement inconnue en Europe.

Les costumes qu'on trouve au Trocadéro sont autrement pittoresques : le costume turc et, d'un effet bien plus harmonieux, le costume arabe. Vous pouvez voir passer quelques-uns de ces vieux Turcs, qui donnent une fidèle idée des forbans du dix-septième siècle, avec leur large pantalon, leur veste écourtée et leur turban traditionnel. Vous n'en rencontrerez pas beaucoup, pas plus à Constantinople qu'à Paris; l'esprit moderne a pénétré sur les rives du Bosphore, la plupart des Turcs ont renoncé au turban pour le fez; tandis que beaucoup d'autres adoptant la mode grecque, n'ont gardé d'oriental que la calotte rouge, qui fait un singulier effet sur cette redingote de drap noir dans laquelle est emprisonnée leur taille souple et efféminée.

Si le Turc abandonne peu à peu son costume traditionnel, il n'en est pas de même de l'Arabe, qui est encore vêtu comme il l'était lorsque Mahomet vint rassembler ses tribus errantes pour en faire une puissante nation. C'eût été dommage en vérité que notre habillement étriqué eût remplacé ce vaste manteau qui drape si majestueusement et qui flotte au vent du désert, ainsi que cette coiffure qui donne tant de caractère à ces physionomies bronzées et énergiques. Un large pantalon, des babouches brodées attachées à des pieds nus complètent cet accoutrement qui a vraiment quelque chose de saisissant. Le climat est là pour défendre à l'Arabe d'adopter le costume européen. Ces étoffes, qui de loin forment un ensemble si harmonieux, sont grossières et lourdes, et on peut s'étonner tout d'abord de voir les habitants de ces régions brûlantes se couvrir de vêtements si lourds et si épais; ils se vêtent contre la chaleur comme nous le faisons contre le froid; car, lorsque la température extérieure est plus élevée que celle du corps humain, il faut agir comme lorsqu'elle est plus basse. Les Européens qui voyagent dans les régions chaudes, sans tenir compte de ces prescriptions hygiéniques, sont exposés aux mésaventures les plus désagréables; ceux, par exemple, qui croient un chapeau de paille et une ombrelle d'étoffe préférables au lourd turban, payent leur imprudence par une insolation presque toujours mortelle.

Voulez-vous voir l'Oriental dans son véritable milieu? Pénétrez dans un de ces cafés chantants, où, sous prétexte d'accomplir les devoirs de l'hospitalité, on vous sert une boue noire et liquide dix fois plus chère que ne peut l'être le meilleur café. Au fond de ce réduit obscur, sur une étroite estrade, sont accroupis trois ou quatre musulmans tenant en main un instrument de musique d'une forme toute primitive et psalmodiant une complainte lugubre et monotone. A voir la béatitude qu'ils éprouvent à s'étaler sur ces coussins, on devine des hommes habitués à la position horizontale et au repos du corps ainsi qu'à celui de l'esprit. Cette modération dans les mouvements leur profite, et l'un des chanteurs du café du Maroc pèse 171 kilos. En Orient, un semblable embonpoint n'a rien de déshonorant, il donne, au contraire, plus de prestance et plus de majesté, et loin de chercher à maigrir, on facilite les tendances à l'obésité.

Mais, par exemple, en dépit de son costume, le marchand des bazars n'a rien du tout d'oriental. Cet empressement à attirer le client, à lui vanter sa marchandise, à débattre avec lui les prix en les diminuant successivement, forme un contraste complet avec les habitudes du marchand turc. Ceux qui ont visité les bazars de Constantinople se souviennent du marchand accroupi immobile sur le seuil de sa boutique. Vous entrez, il ne se dérange pas; vous désirez voir une marchandise, il vous la désigne du doigt; vous en demandez, il vous en fait un prix dont il ne rabattra pas un para, quand même vous resteriez toute la journée à discuter avec lui. La chose ne lui déplaît pas, elle lui aide à passer le temps; il vous offrira le café, puis il continuera à dire son chapelet. A quoi lui servirait de se donner plus de mouvement; s'il doit vendre, il vendra : c'est écrit.

Ses marchandises elles-mêmes ont peu de rapport avec celles qu'on voit dans les vrais bazars orientaux. La plupart des objets mis en vente dans les bazars du Trocadéro sont fabriqués dans la galerie du travail du Champ-de-Mars, pipes, filigranes, cuivre émaillé, etc... Pour l'observateur, il y a un rapprochement piquant à faire : c'est de voir les musulmans vendre des croix, des chapelets et autres objets de dévotion faits en bois d'olivier de Jérusalem... ou d'ailleurs. Si on leur en faisait la remarque, ils pourraient répondre comme Mercier, l'auteur du *Tableau de Paris*, auquel on reprochait d'avoir accepté la place de directeur de la loterie, contre laquelle il avait

écrit des articles très-éloquents : « Messieurs, je vends du coco, mais je n'en bois pas! »

Adrien Desprez.

IMPRESSIONS ET SOUVENIRS

—

LES LIBRAIRES DES QUAIS

Du pont Saint-Michel au pont Royal, presque tous les rez-de-chaussée des maisons en bordure sur les quais des Grands-Augustins, de Conti, Malaquais et Voltaire sont occupés par des boutiques de libraires. C'est là que sont entassés les livres anciens et modernes, c'est dans ces magasins que les amateurs trouvent les éditions rares, complètent des exemplaires dépareillés.

Quelques-unes de ces librairies ne vendent que des livres spéciaux, publications historiques faites en province, sciences, histoire ancienne, blason, etc. Dans ces dépôts tout a de l'importance à cause du caprice des amateurs. Un vieux catalogue de la maison Hachette à des acheteurs; les anciens volumes in-8° des cabinets de lecture ont leur prix, et des collectionneurs mettent leur amour-propre dans la possession de toutes les éditions de formats divers, des livres d'auteurs ayant une certaine notoriété.

Sur le quai des Grands-Augustins un marchand vend des livres au kilo. C'est quatre sous les deux livres. On peut se faire peser à part de l'histoire, de la morale, du théâtre, du roman. On fait un choix, le tout est mis sur un des plateaux de la balance, on fait le poids avec une petite brochure. Avec cent kilogrammes de littérature choisie on a un commencement de bibliothèque.



Types orientaux à l'Exposition.

Autrefois, les bibliophiles trouvaient dans les boutiques des quais des livres rares, des gravures qu'ils achetaient à très-bon compte, mais les libraires sont devenus connaisseurs, ils savent le prix des bouquins et les font payer ce qu'ils valent. Ces marchands se fournissent aux ventes de bibliothèques qui ont lieu à la salle Sylvestre et achètent aux particuliers des lots plus ou moins considérables de volumes.

Beaucoup d'écrivains se croient obligés d'envoyer

leurs ouvrages à certaines hautes personnalités de la politique ou de la littérature. Les victimes de ces envois ne les lisent pas; une fois ou deux par an, elles font appeler un libraire du quai qui enlève les livres, les paye ou en donne d'autres en échange. Si M. Victor Hugo avait conservé tous les volumes qu'il a reçus, une maison de six étages ne suffirait pas pour les loger. M. Thiers se serait trouvé dans le même cas. Les critiques littéraires reçoivent tous les jours des ouvrages pour en rendre compte, ce sont d'excellentes relations pour les marchands des de ces volumes (1). Il en est de même des ouvrages d'Alfred Delvau, qui sont fort recherchés.

Les libraires des quais ont des clients dont ils connaissent les goûts et ils mettent de côté les livres préférés par chacun d'eux. Quant aux volumes communs, romans d'auteurs peu connus, livres de débutants littéraires, brochures, collections de feuilletons, journaux illustrés, livraisons de revues, on les trouve dans les boîtes qui recouvrent les parapets. C'est là qu'on trouve encore à compléter des ouvrages dépareillés, que l'on rencontre de



Femmes de l'Orient.

quais qui font avec eux d'excellentes affaires.

Quand un ouvrage est épuisé chez l'éditeur, on en trouve des exemplaires chez les libraires dont nous parlons, mais ils les font payer cher. Sans parler des belles éditions de Lemerre qui atteignent des prix très-élevés, nous citerons deux petits volumes de Privat d'Anglemont, *Paris Anecdote* et *Paris Inconnu* qui, publiés à un franc, tombèrent à cinq sous, puis avec le temps ils disparurent de la circulation.

Alors, des amateurs les recherchèrent, et les bouquinistes vendirent jusqu'à dix francs et plus chacun vieux journaux intéressants pour ceux qui s'occupent d'une époque, on met aussi la main sur des numéros de revues qui ont disparu — nous ne voulons pas citer de noms — ou qui vivent encore, comme la *Revue des Deux-Mondes*, la *Revue de France*, le *Correspondant* et plusieurs autres plus ou moins importantes.

Tous les articles publiés dans les revues ne paraissent pas toujours en volumes; quelques-uns intéressent une certaine catégorie de lecteurs; souvent c'est la famille

(1) Ils ont été imprimés en 1875.

même qui réunit les publications où un membre qu'elle a perdu a écrit.

S'il nous fallait citer toutes les librairies importantes des quais, depuis Dumoulin, près du pont Saint-Michel, jusqu'à Beauvais, presque en face du pont Royal, en passant par Legoubois, Henri Vaton, etc., cette liste n'intéresserait que médiocrement nos lecteurs; mais disons que le chiffre de leurs affaires dépasse trois millions de francs. C'est une belle somme sur laquelle ils se partagent de beaux bénéfices, dont les écrivains ne doivent point être jaloux, car c'est à eux que le papier imprimé doit le prix élevé qu'il atteint souvent. Aussi, comprenons-nous la réponse que s'attira un libraire des quais, ancien pensionnaire de la maison centrale de Loos. Cet individu, qui a disparu de la circulation, disait à son secrétaire, écrivain érudit, que « sans les libraires, les gens de lettres crèveraient de faim ! » Le secrétaire répliqua que sans les gens de lettres, qui avaient fourni le moyen de noircir le papier rangé en volumes sur ses rayons, il ne serait point libraire; qu'il devait aux littérateurs le luxe dont il s'entourait.

L'ex-détenu ne trouva rien à répondre.

Une promenade du pont Saint-Michel au pont Royal est des plus intéressantes. Non-seulement il y a les étalages de libraires avec leurs livres variés, mais on voit aussi les magasins de vieilles faïences, de gravures; les marchands de tableaux; les boutiques où l'on voit à l'étalage des bijoux anciens dont la vue fait tressaillir les collectionneurs. La porte d'entrée du *Moniteur universel* est un petit musée où sont exposés, à côté de *la Mosaïque* et du *Monde illustré*, les superbes produits de la photochromie, qui représentent, de la façon la plus exacte, les merveilles d'orfévrerie que contiennent nos musées.

A. Lepage.

MŒURS, COUTUMES ET TRADITIONS

LES GAUCHOS

(Suite.)

Les chevaux des pampas ne sont pas la continuation de races préexistantes, mais d'origine andalouse. Lorsque Colomb découvrit l'Amérique, ni chevaux ni bêtes à cornes n'y étaient connus. On raconte que, pour utiliser les immenses déserts de la Plata, les Espagnols y conduisirent huit vaches et un taureau, et que c'est à ce petit troupeau que l'on doit les millions de bêtes à cornes qui couvrent les prairies.

C'est merveille d'entendre décrire ces plaines sans fin par don Luis, — un intrépide *domador* (dompteur), d'origine suisse, — installé depuis plusieurs années dans la république argentine, et qui a décidé à grand'peine des Gauchos de Santa-Fé à faire le voyage de France. Le sympathique éleveur nous a confirmé les curieux détails donnés par le comte de Robiano sur l'élevage des chevaux dans les pampas.

Le cheval est l'auxiliaire obligé de tous les travaux qui se font dans l'*estancia*, et les services que rend ce précieux animal ne sauraient se taxer dans un pays où les distances sont énormes et où le bétail, presque sauvage, est intraitable à pied.

La race est andalouse, un peu croisée d'arabe; pour le modèle, il laisse beaucoup à désirer. Quant aux formes, le cheval semble plutôt avoir dégénéré sur le sol d'Amérique : il y est fluet, de petite taille, et porte une tête assez grossière, généralement mal attachée sur une trop courte encolure. Mais, à côté de cela, de remarquables qualités, que lui donne sans doute sa vie indépendante et libre, le placent au-dessus de tous ses frères connus. Il a pour lui la vitesse, la résistance, la souplesse. On n'en prend aucun soin, et lui-même pourvoit à son peu de besoins. Sans peine, sans souffrance, il fournit, quand on veut, des courses de vingt et trente lieues par jour, tout en se passant ces jours-là, s'il le faut, de toute nourriture. Doit-il, de grand matin, servir à quelque pénible travail? il est, la veille au soir et pendant toute la nuit, attaché, souvent tout sellé, au *palenque* ou poteau à ce destiné. Jamais on ne l'étrille; et tel qu'il est, son service achevé, on le rend à la liberté. Bref, c'est une excellente bête; et le peu d'attentions dont il est ici l'objet fait peine à ceux qui, comme nous, aiment à entourer de soins cet utile et noble animal.

Sous peine de ridicule, un caprice bizarre interdit complétement de monter les juments. Celles-ci ne servent jamais qu'à la reproduction et vont, leur temps fini, droit à l'équarisseur. Aussi leur prix est presque dérisoire; et tandis qu'un cheval dressé peut valoir jusqu'à deux cents francs, il est rare qu'une jument dépasse le prix de trente francs.

Les juments vivent par troupes de dix à vingt, sous la conduite d'un étalon, tandis qu'une jument, appelée *madrina* (marraine) et portant une cloche au cou, conduit d'égales troupes de chevaux; les premières s'appellent *manadas*, les secondes *tropillas*.

Lorsqu'on voyage, on prend toute une *tropilla*. Les chevaux non montés sont, avec la jument, chassés en liberté vers le but du voyage. Quand le besoin s'en fait sentir, on prend des chevaux frais; ceux qui quittent la selle rentrent dans la *tropilla*, et l'on repart, toujours au galop, la seule allure que connaissent les chevaux de la *pampa;* car ils n'ont guère de pas, et leur trot n'est qu'une sorte de mauvais traquenard qui fatigue sans faire avancer; par contre, ils soutiennent le galop aussi longtemps que peut le soutenir le cavalier lui-même, et leur pied, qu'on ne ferre jamais, est aussi sûr dans les prairies qu'hésitant et mauvais sur le pavé des villes.

Quant à leur caractère, pour des bêtes à demi sauvages, il est réellement excellent. Ils semblent vraiment fiers de porter le cavalier, n'ont peur de rien et passent à travers tout. Sans doute ils ont parfois des accès de gaieté, mais il y a chez eux absence totale de mauvais vices. Au montoir seulement, ils sont tous difficiles; mais c'est sans doute en souvenir des scènes brutales de leur dressage; car, pour gagner du temps, on ne leur épargne pas, aux premières heures de leur éducation, les coups et les mauvais traitements. On les dresse bien moins qu'on ne les dompte, et celui qui en fait métier le prouve assez par son nom de dompteur (*domador*).

Il est heureux que les chevaux de ces pays soient nombreux et d'un prix peu élevé, car le service d'une *estancia* en exige un grand nombre; chacun des hommes qu'elle occupe en emploie de huit à dix; et moi-même, partout où je vins en séjour, j'en dus choisir au moins cinq; car je me faisais une fête de prendre part aux principaux travaux; et, pour les suivre, il m'a fallu souvent, dans la même journée, passer dix heures en selle et monter quatre chevaux différents.

Il n'existe chez ces animaux aucune robe prédominante, et leurs couleurs sont des plus mélangées. Tous ceux dont on se sert sont désignés d'un nom correspondant à leur poil ou à quelque défaut apparent; et, chose digne de remarque, ceux dont la robe présente le plus bizarre amalgame de nuances sont les plus estimés du peuple *gaucho*, tant il est vrai que la mode a partout ses

caprices, et que les goûts les plus divers ne cessent d'avoir cours ici-bas!

Rentré au logis, le Gaucho qui vient de montrer cette exubérante activité reste des heures nonchalamment assis sur ses talons ou sur de petits tabourets fort bizarres faits du crâne d'un taureau dont les cornes recourbées forment les pieds.

Ils fument des cigarettes, jouent de la guitare ou hument le maté. Leur plat favori, dont je donne ici la recette pour les amateurs de viandes saignantes (quel affreux mot), consiste à découper sur un animal les chairs avec leur cuir et à faire rôtir le tout sur des charbons. Le cuir sert de marmite, la viande conserve ainsi tout son jus.

Un usage invariable chez les Gauchos est d'offrir le maté à tout visiteur. C'est l'infusion d'une herbe du Paraguay dans une petite courge que l'on aspire avec un tube en métal. Cette courge nous fut présentée par une des belles-sœurs de don Luis, une jeune fille véritablement bien jolie. Tout son costume, si cela peut se nommer costume, se compose d'une chemise à manches courtes à peine attachée, d'un jupon, d'un petit fichu de soie de couleur flottant sur ses épaules, les pieds nus.

Ce n'est pas sans un moment d'hésitation que l'on se décide à humer ce maté qui vient de passer alternativement par tant de bouches ; mais, en voyant toutes ces belles dents blanches, et poussé par la crainte de blesser par un refus, on se hâte d'aspirer. Si nous avons trouvé le breuvage médiocrement bon, cela tient sans doute à notre longue habitude du thé et du café.

La femme de don Luis, jeune mère de quatorze ans, portait dans ses bras un enfant de quatre mois; il en paraît quinze. C'est un nouveau sujet d'étonnement et d'admiration. A deux mois, tout en tétant, il mangeait à discrétion pain, viande, légumes de toutes espèces ; toujours en plein air, complétement nu, couché dans une sorte de crible suspendu à un arbre.

Les pauvres mères de famille qui donnent en tremblant une première cuillerée de panade ou de farine lactée à leurs enfants de neuf ou dix mois, et les couvrent de flanelle, redoutant le moindre courant d'air, devraient toutes aller prendre là des leçons d'hygiène pour les nouveau-nés.

Le Breton.

LE PAYS DES KANAKS

COMBATS, DANSES ET CANNIBALISME

(Suite.)

La scène avait quelque chose de vraiment bizarre. Nus ou ceints d'étoffes aux mille couleurs voyantes, les guerriers brandissaient leurs armes tout en bondissant, hurlant, injuriant leurs adversaires. Les vieillards au corps amaigri, dont la main ne pouvait lancer la pierre ou la zagaie, ne restaient pas oisifs pour cela : assis sur les pointes élevées des rochers de la grève, leur voix ne cessait d'animer le courage de leurs jeunes gens et de prodiguer l'insulte à l'ennemi ; lorsqu'une pierre aiguë passait en sifflant auprès de leur tête, ils ne daignaient pas s'incliner, mais leur voix plus vibrante, leurs paroles plus rapides redoublaient de sarcasmes. Écoutez, me dit l'interprète, voilà ce qu'ils disent :

« Vous avez raison d'être venus maintenant, c'est une grande fête chez nous, et vous nous manquiez ; mais vous voilà, nos jeunes gens vont vous saisir, et votre chair va compléter notre festin d'aujourd'hui. »

Les gens de Ponérihouen, dont les paroles arrivaient distinctement jusqu'à nous, répliquaient :

« Vous n'êtes que les chiens de ceux qui portent la foudre. Trop lâches pour vous défendre contre nous, vous avez appelé les blancs à votre secours; dites-leur de s'éloigner, et nous vous verrons fuir comme la poussière qu'emporte le vent. »

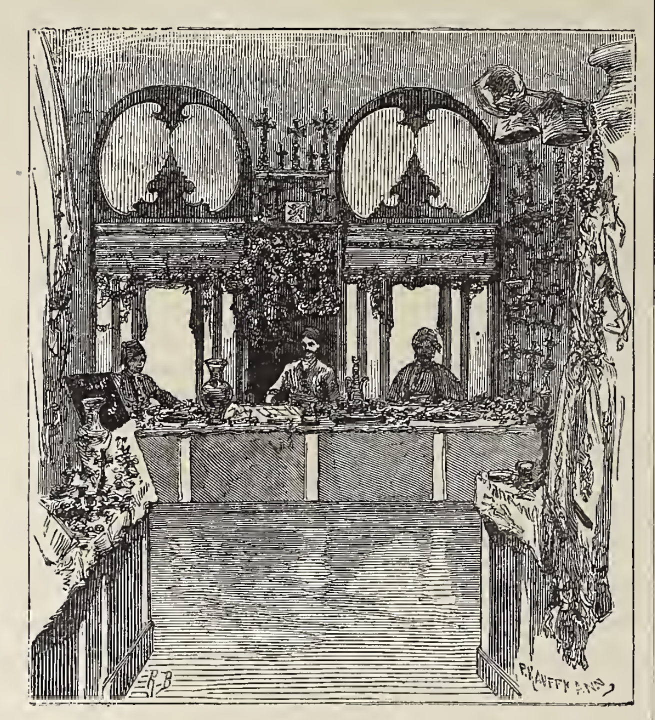
A ce reproche un peu mérité, nos alliés ne savaient trop que répondre, lorsqu'un jeune chef, appelant autour de lui ses guerriers, s'élança le premier dans la rivière. En quelques brasses, devançant la petite troupe qui s'était précipitée sur ses pas, il atteignit le banc de sable; au même moment, un nombre à peu près égal des gens de Ponérihouen abordait aussi. Le banc avait cinquante mètres environ dans sa plus grande largeur ; ces ennemis acharnés étaient donc face à face. Trop près de nos alliés pour craindre notre feu, et surtout celui du sergent et de son détachement qui venaient d'arriver, les gens de Ponérihouen avaient recouvré toute leur audace. Chaque parti se composait de trente hommes environ; les deux chefs seuls avaient un léger fusil de chasse à deux coups, qu'ils faisaient tournoyer au-dessus de leur tête comme si c'eût été une plume, et tous poussèrent en même temps leur cri de guerre. A cet instant, le plus profond silence régnait sur les deux rives. Tous les Kanaks attentifs, accroupis sur le rivage, suivaient d'un œil anxieux les moindres détails de l'affaire; les vieillards seuls continuaient leurs psalmodies, mais leur voix était descendue à un diapason monotone.

Le combat commença d'abord par un jet de pierres projetées avec une adresse et une force dont nous n'avons pas d'idée. Ces pierres, appointées des deux bouts, se lancent au moyen de la fronde et sont projetées de but en blanc; leur trajectoire, qu'elles parcourent en sifflant, est aussi peu accentuée que celle d'une balle. Prêter presque l'oreille à ce sifflement est une des grandes affaires du Kanak sur le champ de bataille ; toujours sur le *qui-vive*, le corps baissé, son œil de lynx suit tous les mouvements de chacun de ses adversaires, et lorsqu'un projectile arrive sur lui, il lui échappe avec une merveilleuse adresse en bondissant de côté, ou bien en se jetant vivement à terre.

Au bout d'un instant, plusieurs hommes des deux partis avaient déjà reçu de légères blessures qui ne faisaient qu'augmenter leur rage, lorsqu'un de nos alliés, mortellement blessé au front, tomba sur le sable, qu'il étreignait dans les dernières convulsions de l'agonie. Je ne saurais dépeindre les cris de joie de tous les Ponérihouens, non plus que les hurlements de douleur de nos alliés. Tous ceux de ces derniers qui étaient encore sur le rivage se précipitèrent dans la rivière ; ceux qui étaient sur le banc de sable s'élancèrent en avant contre les Ponérihouens, qui, sans reculer, soutinrent vaillamment le choc. A quinze pas environ, les combattants s'envoyèrent leurs zagaies, qui traversèrent bon nombre de bras et de jambes; mais les blessures de cette sorte sont peu de chose pour ces hommes stoïques, et avec ma bonne lorgnette je pouvais voir que, même lorsqu'ils retiraient de leurs propres mains l'arme de la plaie, l'expression qui se peignait sur leur visage n'était pas celle de la souffrance, mais uniquement celle de la fureur.

Dès le commencement de la lutte, les fusils des deux chefs avaient retenti sans résultat bien sensible; aussi dédaignant ces inventions de la guerre moderne, généralement peu redoutables entre leurs mains, ils avaient saisi immédiatement leurs armes ordinaires, et l'on voyait le chef de Houindo, à la tête de sa petite troupe, s'élancer en avant, brandissant une longue lance de la main

droite, et de la gauche un tomahawk acéré. Il était le but de tous les traits; mais par des bonds et des mouvements de côté exécutés avec une prestesse merveilleuse, il réussissait à éviter cette grêle de projectiles. Sa troupe, un instant hésitante, avait laissé entre elle et lui un intervalle assez grand, et pourtant, devant cet homme isolé, les Ponérihouens se retiraient peu à peu, étonnés de son audace et de son bonheur à éviter leurs traits. C'était, du reste, un jeune homme magnifique, et à le voir ainsi nu,



Bazar oriental au Trocadéro.

la poitrine et la barbe noircies pour la guerre, tous les muscles en jeu, ne toucher le sol que pour y prendre un point d'appui et rebondir, se tordant et se courbant dans l'air au milieu des traits pleuvant autour de lui, on eût dit un être surhumain. Certes, ce n'était pas l'homme tel que nous le connaissons dans nos villes, pas plus, du reste, que le cheval de fiacre, empêtré de ses harnais gênants, n'est le cheval sauvage, à la crinière longue, abondante et mobile, au col recourbé et fort comme un arc de bois de fer, aux naseaux ouverts et inquiets, qui bondit comme un ressort et se dresse comme une chèvre de montagne.

Devant ce guerrier, je l'ai dit, tous reculaient; cependant, bien qu'il fût très-près de l'ennemi, il n'avait en core pu lui porter aucun coup, car, pour se servir efficacement de sa lance, il eût fallu qu'il restât use seconde immobile, ce qui eût fatalement amené sa perte. Néanmoins les gens de Ponérihouen quittaient le banc de sable et entraient peu à peu dans l'eau, tout en gardant bonne contenance et ne cessant de raser de la pointe de leur lance le corps du chef notre ami. A ce moment, poussant le hurlement de guerre, la troupe du rivage de Houindo accosta. Ce fut le signal de la retraite chez les Ponérihouens, et quoique de l'autre bord on vînt à leur secours, ils lâchèrent pied facilement et plongèrent à demi dans l'eau. Là, ils ne pouvaient plus facilement envoyer leurs lances; c'était ce que le chef de Houindo attendait. Il s'arrêta brusquement, rejeta en arrière son bras armé de la zagaie et ajusta un instant; alors son bras décrivit dans l'air une courbe rapide, et sa lance acérée, atteignant le but, s'enfonça dans la poitrine du chef ennemi, déjà dans l'eau jusqu'à la ceinture, et qui tomba sans jeter un cri. Aussitôt les Houindos s'élancèrent dans la rivière pour s'emparer au moins de son cadavre; mais à ce moment arrivaient les Ponérihouens, qui, eux aussi, se jetèrent à l'eau pour sauver ce trophée. Il y eut pendant quelques instants une mêlée terrible au milieu de ces eaux furieuses; les guerriers s'étreignaient l'un l'autre, se laissant emporter par la rivière, et se noyant plutôt que de lâcher prise. Enfin les gens de Ponérihouen cédèrent, laissant les corps de deux ou trois de leurs camarades entre les mains des vainqueurs hurlant de joie et ivres de vengeance assouvie. Je vis l'un d'eux, presque un vieillard, séparer à coups de hache un bras du cadavre du malheureux chef ennemi, l'agiter au-dessus de sa tête en manière de triomphe, puis arracher avec ses dents un lambeau de cette chair encore palpitante. J'appris depuis que cet homme était le père du jeune guerrier tué au début de la lutte.

(A continuer.) Jules GARNIER.

PENSÉES

La modération est le fil de soie qui sert de lien à toutes les perles de la vertu. — *William Penn.*

— Si le sens droit n'a pas l'éclat du soleil, il a la fixité des étoiles. — *Fernan Caballero.*

PROVERBES ITALIENS



La samia quanto più in alto sale
Tanto più seccopere la sua brutezza.

Plus haut monte le singe et plus il rend visibles ses laideurs

Plus il s'élèvera, en effet, l'affreux magot, et plus il s'assemblera de gens pour dire : « Voyez la vilaine bête. »

S'il se fût tenu tranquillement dans sa cabane, nul n'aurait fait la désobligeante remarque, et disgracié de la nature, il eût passé inaperçu. Mais point; il a voulu se montrer, se hisser au mât qui domine en pleine lumière son réduit obscur. Et alors les passants de se le montrer en se moquant à qui mieux mieux.

Leçon à l'adresse de bien des gens qui alors que la destinée les a mis en évidence s'étonnent qu'on leur reproche leurs difformités morales.

Ils récriminent contre une loi naturelle et juste. Que ne restent-ils en bas, s'ils doivent paraître laids en haut, ou si avant de s'offrir aux regards ils n'ont avisé à corriger leurs laideurs! — E. M.

L'imprimeur-gérant : A. Pougin, 13, quai Voltaire. Paris.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1878



La Nuit, modèle de torchère, par Gustave Doré.

GUSTAVE DORÉ

Voilà un homme que l'étrangeté de son talent fait considérer avec dédain par les uns, avec une muette approbation par les autres, avec curiosité par tous. Chez les orthodoxes, c'est un épanouissement de théories à perte de langue pour démontrer que cet artiste n'a que de coupables audaces et de fausses conceptions ; chez les profanes, c'est un saisissement nerveux qui se traduit par un doute de conscience devant ces anomalies qui tendent à prendre rang. M. Gustave Doré nous a franchement soumis aux désordres de son crayon, et c'est à peine encore s'il nous a pu faire accepter sa peinture. Nous avons vu ses Espagnols en guenilles, son Juif-Errant en lambeaux; et guenilles et lambeaux nous sont réapparus sur ses toiles avec l'émotion stridente de la couleur. Le peintre du cauchemar avait pris dans la nuit de ses rêves sa palette indécise et s'était dit qu'il nous prendrait par la fiction du cerveau, ne pouvant nous prendre par l'idéal du cœur. C'est un conteur qui nous endort par de sombres récits et disparaît aux premières lueurs de l'aube. Ses légendes ne sont plus de saison quand se réveille la vie avec ses rayons, ses fleurs et ses harmonies. Mais il nous avait dit la veille tous les enfantements de son imagination.

Ici, c'est un bouquet d'arbres avec un ruisseau qui glisse au milieu d'eux ; un paysage sans fraîcheur où les feuilles ne bruissent pas, mais où court une buée de vapeur chaude et lourde, comme si la foudre avait passé par là, ou comme si le terrain était volcanisé.

Là, c'est un mamelon couronné d'une ruine au pied de laquelle se déroule en anneaux insaisissables un troupeau de moutons. Le gazon y est épais, dru et gras, avec un ton grisâtre et suspect. On a peur d'y marcher, comme sur une marnière.

Plus loin, c'est la mer ondoyante, irisée de bleu, de vert et d'argent qu'on s'étonne de voir scintiller sous un ciel gris. Mais l'artiste n'a pas levé les yeux. Il est resté lié à la terre, dans sa tristesse irraisonnée. Ce ne sont pas des paysages virgiliens, ce sont des paysages dantesques. Le rocher pleure, la feuille pleure, le gazon pleure, M. Doré aussi. Les lueurs gaies y sont fausses, comme les lueurs sans soleil. Le cœur s'est voilé pour ne pas voir le ciel. L'enthousiasme est absent. C'est une impression physique, sans l'idéal de l'âme.

Nous montre-t-il ses grandes compositions, ses grandes légendes, il est encore plus lui-même. Son *Moïse devant Pharaon*, exposé au Salon de cette année, est un décor scénique pour lequel on a baissé les lumières. Mais comme tous ceux que l'on soumet facilement à une influence magnétique, les visions de M. Gustave Doré sont d'une rectitude étonnante. *Moïse* est une esquisse tirée d'un papyrus. La femme étendue à plat ventre, à gauche, sur les marches, dans une attitude de servile extase, est une reconstitution d'une extraordinaire vérité. On dirait comme un bas-relief de Memphis. D'ensemble, les mouvements ont l'intensité du délire. Qu'importe après cela à M. Gustave Doré la lumière et la vie ? Qu'importe qu'au lieu des clameurs éclatantes qui sortent de certaines compositions, on ne perçoive dans le *Moïse* qu'une rumeur lointaine et profonde ? C'est son rêve, c'est son cauchemar dans son pénible souvenir qu'il nous a raconté.

Les *Martyrs du Cirque*, à l'Exposition universelle, sont plus encore, si c'est possible, l'expression de cette disposition. Cette couleur bleue et verte peut plaire à un sujet *lucide*. Après cela, c'est l'esprit de Tertullien qui agit sur M. Doré.

La nuit, une nuit lugubre, a étendu son noir manteau sur le cirque où l'épouvantable massacre vient d'amuser dix mille spectateurs. Figurons-nous le décor éclairé par des feux de Bengale ! Ce sont des tortillements et des mouvements indécis, des ombres rapides et lourdes, des tourbillons fauves qui se devinent dans une demi-clarté sinistre. On sent vaguement onduler quelque chose sur des entassements qui s'agitent eux-mêmes. C'est la fin de la vie dans la lutte et ce n'est pas encore la mort. Eh bien, il est impossible de ne pas admettre la saisissante action de cette vision sur l'esprit de beaucoup de gens. Encore une fois, M. Doré parle au cerveau. C'est un enfant perdu dans le royaume de l'art, comme ces conteurs orientaux qui font profession de colporter leurs récits.

Nous nous sommes plu surtout à considérer M. Gustave Doré comme peintre, parce qu'il nous semble effectivement plus appréciable à ce point de vue qu'à celui de sa sculpture. En réalité, il semble ne pratiquer ce dernier art que pour témoigner d'un excessif besoin de tout oser pour rendre sa pensée. Sans connaître M. Doré, nous parierions qu'il est musicien, qu'il aime à faire chanter l'orgue aux notes graves et profondes, pour en tirer quelque mélodie d'une poésie austère et biblique.

Dans son dessin, dans sa peinture, dans sa sculpture, c'est le même sentiment qui domine. On n'invente pas cette manière-là. C'est une inconscience et une originalité qui, par conséquent, ne procède d'aucun souvenir, d'aucune imitation.

Si, pourtant, il y aurait des rapprochements à faire et en bien. On n'accuse pas avec plus d'énergie sa volonté de créer, et cela dans des conditions excessivement difficiles, puisque M. Doré s'inspire toujours d'un ordre d'idées qui le force à rêver ses sujets sans pouvoir les copier. Toutefois, l'étrange exagération de son style est bien plus sensible dans sa sculpture que dans sa peinture. Les ondulations et les ombres portées deviennent ici des angles aigus et de dures combinaisons de muscles. Le soleil éclairerait cela trop profondément. Il faut des reflets de lune à cette incorrection fantastique, ou les jeux de lumière douteuse qui glissent des soupiraux dans les caveaux d'abbaye. M. Doré fera peut-être quelque jour un tombeau. Nous sommes sûrs que ce sera son chef-d'œuvre en sculpture.

L. Sevin.

UNE MORT MYSTÉRIEUSE

(*Suite.*)

II. — DÉPOSITIONS DES TÉMOINS

Le premier témoin interrogé fut une vieille domestique nommé Sarah Hodge, et au service de M. Morton, chez qui le cadavre avait été trouvé. Elle dit n'être que depuis six mois chez M. Morton, ancien négociant, jouissant d'une fortune considérable, vivant fort tranquillement dans une jolie maison à un mille de la ville et n'ayant qu'un autre domestique appelé James.

« Mon maître, ajoute-t-elle, est souvent malade, et pourrait bien avoir la tête un peu dérangée. Du reste, je le vois peu; c'est moi qui fais la cuisine. James est son valet de chambre et couche dans une petite pièce près de notre maître, pour être sur pied quand il l'appelle. Dans la matinée d'avant la nuit où le cadavre fut trouvé, James me dit qu'il avait depuis longtemps envie de faire un petit voyage pour visiter sa famille, qu'il n'avait vu qu'une seule fois depuis que son maître était revenu en Angleterre. Je lui demandai naturellement commen

M. Morton pourrait se passer de lui; James me répondit que son maître était beaucoup mieux et qu'il lui avait donné congé pour quelques jours. Il ajouta que je serais obligée pendant ce temps-là de faire le lit de Monsieur et d'avoir soin de lui jusqu'à son retour. »

Sarah Hodge sortit dans la soirée pour aller acheter quelque chose. En revenant, elle entra au salon, où était M. Morton. Celui-ci lui dit que James était occupé à faire ses malles pour partir dans une heure; puis il se retira dans sa chambre. Vers minuit, elle fut réveillée par les cris de M. Morton. Pensant qu'il se trouvait plus malade, elle accourut, mais trouva la porte de l'antichambre fermée. Elle entendit son maître parler très-haut dans sa chambre; il demandait grâce; il prononçait souvent le mot *meurtre*, mais sans crier *à l'assassin!*

A la fin, le bruit cessa, et Sarah Hodge, qui était d'un caractère résolu et hardi, continua de frapper à la porta sans obtenir de réponse. Elle s'était enfin décidée à aller appeler à son secours un fermier du voisinage qui demeurait à deux cents pas de là, quand son maître vint lui-même lui ouvrir la porte. Il était pâle comme un mort, dit le témoin; sans me dire un mot, il me fit signe d'entrer, ferma la porte, puis, me regardant en face, il me dit d'un air qu'il s'efforçait de rendre calme: « Depuis que vous vous êtes couchée, Sarah, il m'est arrivé un visiteur. » Aussitôt ses yeux roulèrent dans leurs orbites, et j'entendais ses dents s'entre-choquer. « Ce visiteur s'est trouvé mal, continua mon maître, et il est mort; il s'est empoisonné. »

Sarah Hodge déclare alors au jury que M. Morton lui parut en ce moment s'exaspérer de plus en plus et parler d'une manière incohérente. Il répéta plusieurs fois que les corps des victimes ne dormaient pas en paix dans la tombe, et que plus d'un frère, depuis Caïn, avait tué son frère. Bien convaincue que son maître n'avait plus sa raison, elle le pria d'aller se remettre au lit. « Non! non! s'écria-t il, allez-y, vous, entrez dans la chambre, et fermez les yeux du mort! » Puis il saisit le bras de Sarah d'une main convulsive et la serra jusqu'à lui faire mal. Tout alarmée qu'elle était, poussée par la curiosité et par le désir de s'assurer si son maître était dupe d'une illusion mentale, Sarah se décida à s'avancer jusqu'au fond de la chambre.

Elle trouva le cadavre sur le lit de M. Morton. Ce corps nu était étendu comme l'on a coutume de placer les personnes qui viennent de mourir: les bras et les jambes allongés; les yeux sortaient sanglants de leur orbite, le visage et le corps étaient brûlés! Sarah déclare en outre qu'elle fut tellement effrayée d'un spectacle si affreux et si imprévu, qu'elle se précipita hors de la chambre. M. Morton essaya de la retenir, mais elle lui échappa. Elle courut aussitôt à la ferme voisine où elle raconta son histoire; et au point du jour M. Morton fut arrêté sous la prévention de meurtre.

Le coroner demande à Sarah si elle peut reconnaître James dans ce cadavre. Elle répond que, dans ces traits dévorés par le feu, il lui serait impossible de reconnaître même son propre père. Du reste, ajouta-t-elle, je ne puis croire que ce soit James, que mon maître paraissait aimer beaucoup, et je suis sûre que James reviendra dans quelques jours pour dissiper tous les doutes. Mais, comme il devait partir de nuit et à pied, personne ne l'a vu sortir de la ville... Cependant on avait retrouvé les effets de James dans une salle basse, et ils étaient à la taille du cadavre.

Telles furent les dépositions du premier témoin.

Le jury et toute l'audience y donnèrent une attention si vive, que personne ne s'aperçut de la profonde émotion avec laquelle M. Parr écouta chaque parole qui sortait de la bouche de Sarah. Les deux mains appuyées sur la pomme d'or de sa canne et le menton sur ses mains, il ne cessa de tenir ses regards fixés sur cette femme que lorsqu'elle eut fini de parler. Alors il laissa échapper un soupir qui ressemblait à un gémissement, se renversa sur le dos de son fauteuil, et dit en secouant la tête: Voilà qui passe mon intelligence!

M. Green jeta un coup d'œil de pitié sur le vieillard et dit à demi-voix au juré qui se trouvait le plus près de lui: — C'est dommage qu'on ne sache pas à temps quand on n'est plus bon à rien!

On interrogea ensuite le fermier, qui ne put que confirmer la déclaration précédente.

En dernier lieu, s'avança le constable qui avait arrêté M. Morton. Il déclare que, depuis son arrestation, celui-ci a constamment refusé de répondre à aucune question.

Enfin il paraît, par la déposition des deux derniers témoins, que l'accusé se retranche dans un froid dédain et une orgueilleuse réserve, soit qu'il se sentît fort de son innocence, ou qu'il fût décidé à braver son sort. Sarah est la seule qui l'ait aperçu dans un état d'agitation.

Le moment était arrivé d'interroger M. Morton, et de connaître ses moyens de défense. Dix heures à peine s'étaient écoulées depuis son arrestation; il était gardé à vue dans une chambre voisine par deux constables.

Tous les yeux se dirigèrent vers la porte; l'intérêt et la curiosité étaient excités à un tel point, que plusieurs jurés se levèrent, malgré les impérieuses admonestations de M. Green: « — Restez assis, messieurs; restez assis! Pas de tumulte! — Constable, faites faire silence, ou je ferai évacuer la salle!.,. »

M. Parr avait remis son menton vénérable sur sa canne, qu'il serrait de sa main convulsive.

(*A continuer.*) L. Ewart.

CURIOSITÉS DE L'HISTOIRE NATURELLE

LE « CHASSEUR EN TERRE »

C'est ainsi qu'on désigne, dans le nord-ouest de la France, le taupier, paria villageois isolé dans nos campagnes, où son existence est presque aussi solitaire que celle du trappeur dans les déserts du Far-West.

Errant de l'aube à la nuit, par les champs, par les prés, on l'y voit tout seul, la houette au long manche sur l'épaule, le carnier de cuir en bandoulière et ses piéges à la main. Une limousine terreuse, aux bords effilochés, jetée sur ses épaules, recouvre son sordide accoutrement. Dans l'ombre projetée sur son visage par son feutre goudronné, l'on voit ses yeux fauves briller d'un éclat inquiet lorsqu'on l'aborde.

Le chasseur en terre est taciturne, et s'il parle c'est par métaphore. Ses traits reflètent, inconsciemment, la grave placidité que la vue continuelle des spectacles de la nature imprime à la physionomie de ceux qui vivent constamment au milieu d'eux.

L'œil au guet, la tête baissée, on dirait que le taupier se conduit par le flair, ainsi que le *limier*. De quelle patience rusée, infatigable il est armé?

Sa vie solitaire, son genre de chasse et ses habitudes de taciturnité inspirent une crainte superstitieuse.

On lui suppose des connaissances surnaturelles.

Il possède des *secrets*, disent les naïfs, il jette des *sorts!...*

Ceux qui le craignent, avec un peu plus de logique,

affirment qu'il lâche, dans les terres des récalcitrants à lui payer l'impôt, les taupes femelles qu'il prend vivantes.

Si le fait était vrai, les ignorants n'auraient point à l'en blâmer trop fort; j'en dirai le *pourquoi* tout à l'heure.

Le salaire du taupier varie entre un franc et un franc cinquante centimes par jour. La parcimonie du paysan a même trouvé le moyen de *tondre* sur ce prix par l'abonnement de quinze à vingt francs par année, suivant injustement victime. On dit qu'elle se nourrit de racines, rien n'est plus faux. Si elle cause quelques dégâts dans les semis, ce n'est qu'en creusant, à cinq ou six centimètres au-dessous du sol, les galeries dans lesquelles elle circule. Mais, en compensation, que d'ennemis elle détruit! car sa nourriture est exclusivement animale, et, disons-le, son appétit sans cesse renaissant, insatiable.

Nous avons élevé des taupes et nous en parlons *de visu*.



Le chasseur de taupes.

l'étendue du domaine, le foisonnement des taupes, en raison de la proximité d'un bois, taillis ou futaie. Si le chasseur en terre travaille à la pièce, il reçoit deux ou trois sols par chaque taupe prise.

Est-ce le taupier qu'il faut blâmer d'exercer son métier?... ou bien ceux qui l'emploient?... Eh! non. Il faut incriminer contre l'ignorance qui ajoute foi aux *dires* de la calomnie.

« Calomniez, calomniez, il en restera toujours quelque chose; » triste, triste vérité, de laquelle la taupe est

Leur gloutonnerie dépasse toutes bornes, et pour assouvir leur faim elles sont capables de tout.... excepté de manger des racines.

La taupe attaque toujours sa proie par le ventre, insectes, lombrics, mulots, musaraignes, grenouilles, tout lui est bon, sauf le crapaud qu'elle a en horreur, et le crapaud est utile : il mange limaces et pucerons. Ses mets de prédilection sont les vers blancs, ces larves du hanneton que les Normands appellent *mans*, et les courtillières la *taupe grillon, l'insecte Attila* des maraîchers.

Ajoutons que si l'appétit de la taupe est extrême, sa soif est inextinguible.

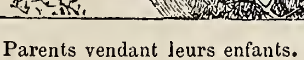
Les taupes que nous avons longtemps gardées en domesticité, au Gué-aux-Biches, s'y sont reproduites.

Voici comment nous les avions installées.

Par dessus les dalles bien cimentées d'une chambre, au rez-de-chaussée, nous avions fait étendre une épaisseur de terre de soixante centimètres à peu près. Et dans cet espace de trois mètres en carré, les taupes vivaient et chassaient en fouillant, exactement comme si elles eussent été en pleine terre. Nous avons observé que les femelles mettent bas deux fois par an.

Leurs descendants les accompagnent depuis fin de la février ou le commencement de mars jusqu'à septembre. Chaque portée est de deux à cinq petits, au plus, qui naissent très-gros, dépourvus de leur douce robe de velours noir. Ils sont alors rouges, nus et fort laids.





Parents vendant leurs enfants.



Mère et enfants morts de faim.



Magistrats distribuant des secours.



Cannibalisme.



Squelettes vivants.



Mourants de faim qui se suicident.

La taupe mère les soigne avec amour; elle leur prépare un douillet nid de feuille et d'herbe dans une sorte de chambre, afin que dans cet habitat, qui est assez vaste, ils puissent prendre leurs premiers ébats sous une voûte solidement supportée par des piliers massifs. Je ne déciderai point si ces piliers sont surmontés du plein cintre ou de l'ogive, mais pour son édifice d'amour la taupe saura choisir la partie la plus élevée, partant la plus saine du terrain, afin qu'il soit à l'abri des inondations.

Sylvain, du Mont Saint-Michel, un habile chasseur en terre, bien connu depuis Mortain jusqu'à Prez-en-Pail, nous a maintes fois mis à même d'admirer l'ingéniosité de l'amour maternel des taupes.

Pour étudier plus aisément les faits et gestes de nos captives, nous avions fait faire une séparation, et nous n'avions laissé sur les dalles, dans une partie de la chambre, qu'une très-mince épaisseur de terre, à travers

laquelle nous suivions le système de galeries de chaque sexe, et selon l'âge de chacun.

Les mâles sont bien plus gros, bien plus robustes que les femelles. Les tunnels qu'ils se creusent sont moins tortueux que ceux des femelles, et leurs *montagnes* sont plus rapprochées les unes des autres. Sylvain, le chasseur en terre, ne s'y trompait jamais, en explorant son terrain, avant de tendre ses piéges : il nous disait aussi sûrement qu'un bon piqueur par l'inspection du *pied* ou de la *trace* :

— Là est un mâle de l'année, ou bien un mâle père de famille.....

Car les taupes mâles ou femelles vivent isolément ; chaque individu dans un dédale de galerie pour lui seul. Ce n'est qu'aux premiers sourires du printemps, et aux ardeurs du brûlant messidor qu'elles sortent fréquemment de leurs terriers ou lorsqu'elles veulent changer de canton.

Il faut voir alors avec quelle vitesse elles courent sur le sol ! Cette vitesse n'est surpassée que par la rapidité avec laquelle elles fuient pour se soustraire au danger, lorsqu'elles sont en présence d'un chien ou du bâton d'un passant.

Les jeunes taupes, dans les multiples boyaux qu'elles se creusent, agissent avec la fantaisie et l'incohérence de la jeunesse. Les forces manquent aussi à leurs pattes et à leur boutoir pour écarter la terre. On en juge aisément au peu de volume et à la multiplicité des taupinières qu'elles élèvent.

Dans la saison pluvieuse, les taupes gagnent les terrains arides, tandis qu'au contraire, durant les sécheresses de l'été, elles préfèrent les bas-fonds, les talus des fossés, les berges des ruisseaux, afin de pouvoir, à volonté, y assouvir leur soif. Le soin avec lequel elles évitent les terrains pierreux, pour ne point, en fouissant, se heurter le boutoir qu'elles ont très-sensible, vient encore confirmer notre assertion de l'utilité des taupes pour la destruction des vers blancs, puisque dans ces terrains pierreux, dédaignés par les taupes, nous avons vu des carrés plantés d'arbres fruitiers périr parce que les racines en étaient rongées par les vers blancs.

Nous avons pu constater ce fait à plusieurs reprises alors que nous habitions le château de Montargis. Le terrain calcaire du parc, antipathique aux taupes, était par contre l'Eden des vers blancs.

(A continuer). J.-V. DES MARTELS.

LA FAMINE EN CHINE

(Voir nos gravures, pages 333 et 336.)

Comme l'Inde, la Chine est un peu habituée à la visite d'un bien terrible fléau, exerçant ses ravages, tantôt sur un point, tantôt sur l'autre de son immense territoire et frappant quelquefois une portion considérable de son énorme population; ce fléau, c'est la famine. Nous ne serions pas étonné d'apprendre qu'avec une meilleure administration, c'est-à-dire avec une administration dirigée par des administrateurs et non par des *lettrés*, il fût possible de prévenir le retour de pareilles catastrophes; mais tout ce qu'on a dit là-dessus et tout ce que nous y pourrions ajouter, ne changerait rien à l'affaire, et d'ailleurs n'empêcherait pas les événements accomplis.

En 1877, le nord de la Chine fut éprouvé par une famine, comme on ne se souvient pas d'en avoir vu d'aussi épouvantable; elle dura au moins un an, c'est-à-dire jusqu'à juin ou juillet de cette année, enlevant une quinzaine de millions de malheureux, dans les provinces de Chantung, Chansi, Chensi, Honan et Chilhi. Le fléau ne paraît pas s'être déclaré simultanément dans toutes ces provinces à la fois, mais s'être propagé de l'une à l'autre à mesure de l'épuisement progressif des ressources des moins pauvres au profit des plus éprouvées.

De mauvaises récoltes, suivies de froids rigoureux, pendant lesquels, mourant de faim, des malheureux commencèrent par vendre, pour une poignée de riz, les débris de leurs maisons de bois, avant d'en venir à vendre leurs enfants, puis leurs femmes, telles sont les causes immédiates des terribles malheurs qui se produisirent alors et des scènes hideuses et navrantes à la fois auxquelles ils donnèrent lieu.

Dès qu'il fut instruit de ce qui se passait, le gouvernement de Pékin s'empressa de faire parvenir des secours aux provinces dévastées; mais il le sut tard, comme de raison, et les secours, rassemblés à la hâte, ne pouvaient être ni suffisants ni rapidement transportés où il fallait, puisque les Chinois s'entêtent à ne vouloir point de chemins de fer; — et le fléau sévissait toujours.

En février 1878, la *Gazette de Pékin* publiait un mémoire du vice-roi de Chansi, dans lequel il était dit que les sept dixièmes de la population de cette province se trouvaient actuellement dans la plus affreuse détresse et qu'il y mourait de faim *mille* personnes par jour ! Les autres provinces que nous avons citées étaient à peu près dans la même situation.

En dehors des autorités et des riches nationaux qui firent les plus grands efforts pour soulager cette horrible détresse, des comités de secours se formèrent en toute hâte, non-seulement parmi la population étrangère des ports ouverts de la Chine, mais aussi dans l'Inde et au Japon; les envois de grains et d'argent se succédèrent; on eut à la fin raison du fléau, mais si tard!...

Un missionnaire français, habitant Tché-Fou et chargé d'une partie de la distribution des secours dans la province de Chantung, écrivait ce qui suit à un négociant de Tien-Tsin : « Le spectacle que j'ai sous les yeux ne peut vous être décrit... Les routes sont encombrées de corps morts qui servent de pâture à des chiens affamés et à des oiseaux de proie. J'ai vu, sans pouvoir l'empêcher, des enfants jetés dans des chaudières et ces enfants mangés! Et cependant, je ne puis m'empêcher d'admirer la grande charité avec laquelle les riches chinois, chrétiens ou païens, viennent au secours des malheureux. Je puis vous montrer des listes de souscription dont les chiffres dépassent plus d'un million et demi de francs; j'ai vu la charité privée distribuer plus de cent trente mille boisseaux de blé... Malheureusement, ces dons n'empêcheront pas la plus grande partie de la population de périr ! »

Ce tableau de la misère dans la province de Chantung peut également s'appliquer aux autres provinces. On voit qu'après les parents vendant leurs enfants pour se procurer un peu de riz, on en rencontre qui ont recours au procédé plus direct de les dévorer. D'autres, qui n'avaient pas d'enfants, peut-être, se repaissaient des dépouilles des morts qu'ils disputaient aux oiseaux de proie et aux chiens; d'autres enfin, ne pouvant se résoudre à choisir l'une ou l'autre de ces alternatives horribles, choisissaient le genre de mort qui leur convenait le mieux à eux-mêmes pour échapper par le plus court à ces souffrances sans espoir, à ces scènes de désolation constantes.

Mais les scènes de cannibalisme n'ont pas été une exception, comme on pourrait le croire; bien au contraire. Dans certains des districts où la famine sévit le plus, l'anthropophagie fut érigée en système, ni plus ni moins. A Lunan-Foo, sur les confins du Chansi, par exemple, il se trouva un industriel, un habitant de cette ville, pour

avoir le courage d'ouvrir une boucherie de chair humaine! Pendant deux jours sa boutique ne désemplit pas; mais le troisième, un mandarin la fit fermer d'autorité et fit décapiter le trop ingénieux industriel.

Mais, dira-t-on, pourquoi n'abandonnaient-ils pas ces contrées désolées, les malheureux?

Beaucoup ont tenté de le faire, et c'est justement pourquoi les routes étaient jonchées de leurs cadavres, comme le constate avec douleur le missionnaire que nous avons cité. C'est qu'on ne prend jamais des résolutions de ce genre qu'à la dernière extrémité. Il se produisit une émigration en masse dans les provinces de Setchouen (Mongolie) et de Petchili, lorsqu'il fut bien démontré qu'aucun secours sérieux ne pouvait être espéré, et qu'il fallait mourir là ou aller chercher sa vie plus loin. Outre ceux qui périrent en chemin, un grand nombre de ces malheureux parvinrent au but de leur voyage, vêtus trop légèrement et n'ayant plus d'autres ressources que le riz, le blé ou le millet bouillis qu'on leur distribuait gratuitement dans les villes qui leur donnaient l'hospitalité de bon cœur.

Tien-Tsin recueillit ainsi plus de cent mille émigrants pour lesquels une quinzaine de fourneaux économiques, alimentés par la charité publique, fonctionnaient continuellement et qui trouvaient un abri dans les temples. Mais cette circonstance fut la cause d'une catastrophe locale doublement épouvantable, quand on songe que les victimes avaient échappé avec tant de peine déjà à la mort par la faim ou par le froid.

Un jour le feu se déclare dans un des fourneaux économiques de Tien-Tsin; il se communique, avant qu'on n'ait pu rien faire pour l'arrêter, à un temple voisin où se trouvaient enfermés quatre mille réfugiés : c'était l'heure du repas, la distribution de soupe venait d'avoir lieu et les portes avaient été fermées sur ces infortunés, afin qu'ils pussent manger tranquilles, à l'abri de l'indiscrétion des curieux, — car les badauds sont partout les mêmes. — A la première alarme, ce fut un sauve-qui-peut général, et les pauvres affamés restèrent enfermés dans le temple sans que personne songeât à les en tirer. Lorsqu'on y songea enfin, près de la moitié avaient succombé, asphyxiés ou brûlés vifs; mais par bonheur trop faibles et trop épuisés pour ressentir toutes les tortures d'une aussi horrible fin.

Mais n'est-il pas épouvantable de penser que ces tristes victimes, qui avaient tant lutté pour l'existence, sont venues périr là, dans les flammes, des mains mêmes qui voulaient les secourir!...

On se demande quelquefois à quoi servent les Expositions universelles, parce que dans des pays comme le nôtre les pas du progrès sont trop rapides, se succèdent de trop près pour qu'on s'aperçoive de leur marche sans y prêter une attention un peu soutenue. Celle de 1878 enseignera peut-être aux Chinois, s'ils savent voir et comprendre comme nous le croyons, comment on prévient la famine et comment on la combat quand on n'a pu la prévenir, dans un pays de cette étendue et de cette richesse, éminemment agricole dans sa plus grande partie, quoique la grande culture n'y existe pas. Nous le leur souhaitons bien sincèrement.

A. Bitard.

IMPRESSIONS ET SOUVENIRS

L'ONGLE ARRACHÉ

En partant de Murat, on nous avait bien recommandé de suivre la route toujours tout droit, mais, va te promener! au bout de cinq minutes, nous rencontrons une bifurcation; deux chemins s'étendent devant nous, lequel est le bon? En pareil cas, on raisonne, on s'interroge et quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent on prend à gauche quand il faut prendre à droite; les bonnes gens de l'endroit vous diront: « C'est le diable qui s'en mêle! »

Parbleu, c'était vrai, le diable devait jouer un grand rôle dans cette excursion.

Nous avions projeté d'aller à pied jusqu'à Vic-sur-Cère où nous devions coucher, pour reprendre le lendemain matin notre course vers Aurillac. Mais le diable avait juré de ne pas nous laisser arriver à destination, dût-il se montrer sous une forme palpable.

Nous avions donc pris à gauche, lorsque arrivés à un autre carrefour qui domine une cascade du plus merveilleux effet, nous interrogeâmes une brave Auvergnate qui nous répondit dans un langage incompréhensible (nous finîmes cependant par le comprendre à force de bonne volonté) que nous avions fait fausse route.

Il n'y avait que deux partis à prendre : rebrousser chemin ou escalader une montagne; pour des touristes, escalader une montagne est un bonheur. Nous escaladâmes.

Au bout d'une heure, nous avions retrouvé notre route, mais c'était du temps perdu; aussi en arrivant au Loriau, le soleil avait-il déjà exécuté les trois quarts de son évolution.

Là, autre embarras, il s'agit de traverser un tunnel pratiqué à travers une montagne d'un aspect redoutable, ce n'est pas une mince affaire que de se décider à y pénétrer, on nous avait raconté des histoires effrayantes au sujet de cette percée de 1,400 mètres de longueur. On est exposé, disait-on, à y rencontrer des troupeaux de bœufs qui ne ménagent pas les coups de corne; et puis il y fait si peu clair... Pour couper le courant d'air on a placé deux cloisons à l'entrée et à la sortie, de sorte qu'on s'imagine pénétrer dans un four immense.

L'administration des ponts et chaussées dans une intention louable, je me plais à le reconnaître, a fait placer tous les cent mètres une lanterne au pétrole, mais ces lanternes fumeuses guident le voyageur sans l'éclairer, de sorte que mon compagnon et moi nous dûmes prendre le parti de marcher bras dessus bras dessous afin de ne pas nous perdre dans cette traversée qui dura 25 minutes — un siècle — pendant lequel on s'imagine à chaque instant que le sol va manquer sous vos pas; ajoutez à cela un bruit sourd continu qui laisse supposer que la montagne va s'effondrer à chaque instant et vous ensevelir tout vivant.

Au sortir de là on est tout heureux de retrouver la lumière; mais c'est égal, quand on songe qu'un simple troupeau de bêtes à cornes peut vous faire rester éternellement dans ce tunnel, on frissonne malgré soi.

Il faut se reposer, songer un peu au danger passé, admirer les ravins, le chemin de fer qui sort d'un trou noir au dessous de vos pas, les montagnes et les rochers qui menacent de vous tomber sur la tête : temps perdu.

Nous arrivons enfin à Thiézac une petite station grande comme la main.

Au mois de septembre à sept heures et demie il fait nuit noire dans ces montagnes, avec cela un vent qui vous glace; il n'y a donc qu'une chose à faire; demander l'hospitalité à la première auberge venue; c'est un incident de voyage tout comme de se tromper de chemin.

Le pays est sauvage, on doit y être mal à l'aise, mais continuer sa route jusqu'à Vic-sur-Cère, faire encore 6 kilomètres lorsqu'on est harassé; il n'y faut point songer

et l'auberge de messire Coustallou (je crois que c'est Coustallou) nous ouvrant le battant de sa porte, nous dûmes nous en contenter.

Rien à manger naturellement; il fallut nous accommoder d'une soupe au fromage, d'une omelette et de pommes de terre sautées dans le beurre, le tout arrosé d'un petit vin du pays que l'on trouve délicieux quand on a sept heures de route dans les jambes.

Nous étions chez Coustallou depuis une demi-heure lorsque la porte s'ouvrit.



La neige de bon augure dans les régions du Sud.

Au dehors le vent faisait rage et les chiens hurlaient à la mort.

Deux hommes apparurent, l'un était grand, maigre, la figure osseuse, taillée en lame de couteau, la barbe rare, séparée au menton, il était revêtu d'un costume de voyage impossible à décrire; l'autre était plus petit, mais aussi maigre, sans barbe et vêtu comme son compagnon, tous deux étaient pâles avec des yeux qui lançaient des éclairs.

Le grand pouvait avoir de trente à trente-cinq ans le plus petit de vingt à vingt-cinq.

A leur vue l'aubergiste et sa femme ne purent retenir un mouvement d'effroi, ils se reculèrent et je les vis qui se signaient en achette, puis la femme disparut dans une pièce du fond en murmurant :

— L'homme à l'ongle arraché.

Le plus grand des deux personnages prit la parole :

— Y a-t-il moyen de loger ici cette nuit? demanda t-il.

L'aubergiste répondit :

— Oui.

Sa voix tremblait :

— Et peut-on manger? demanda le plus jeune des voyageurs.

— Nous avons bien peu de chose à vous donner, répliqua Coustallou, mais nous ferons de notre mieux.

Tandis qu'on rallumait le feu et qu'on préparait la poêle, l'homme qui avait parlé le premier alla s'asseoir sur une stalle de chêne placée sous le manteau de la cheminée.

— Brrr! il fait un froid de loup ce soir; eh! l'hôte! mettez donc du bois dans la cheminée!

L'hôte exécuta cet ordre, tandis que le grand gaillard prenait un long tube de fer et se mettait à souffler le feu qui illumina soudain la pièce dans laquelle nous nous trouvions.

Ce fut tout; on n'entendit plus une parole sortir de sa bouche. Mon compagnon et moi nous étions très fatigués, et aussitôt que nous eûmes pris notre repas nous montâmes à la chambre qu'on nous avait préparée.

Avant de nous coucher, assis chacun au bord de notre lit, nous devisions de nos projets pour le lendemain, lorsque quelques coups frappés discrètement à la porte arrêtèrent notre conversation.

— Entrez! criai-je.

La porte s'ouvrit et l'aubergiste entra sur la pointe des pieds.

— Faites excuse, dit-il, j'ai entendu que vous causiez, par conséquent que vous n'étiez pas encore couchés, alors je suis monté pour vous avertir.

— Avertir de quoi?

— Vous ne l'avez pas reconnu?

— Qui?

— L'homme à l'ongle arraché.

— Connais pas.

— Alors vous n'êtes pas depuis longtemps dans le pays?

— Depuis huit jours.

— C'est différent... Eh bien! ce grand maigre avec des cornes, qui est entré, il y a une heure, dans l'auberge...

— Un grand maigre avec des cornes? Je ne lui ai point vu de cornes.

— C'est que vous n'avez pas bien regardé... C'est l'homme!...



Enfants respectueux et épouses fidèles.

— Eh bien! qu'a-t-il de particulier, à part les cornes que je n'ai même pas aperçues?

— Ah! voilà! c'est toute une histoire.

— Pourvu qu'elle ne soit pas trop longue.

— Non, je vais vous la dire, pour que vous vous teniez sur vos gardes... Figurez-vous qu'il y a trois cents ans!

— Ah! ah! ça remonte un peu loin!...

(A continuer.) Oscar Michon.

L'imprimeur-gérant : A. Pougin, 13, quai Voltaire, Paris.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1878



Épisode de la guerre du Monténégro. — Tableau de M. Cermak.

CERMAK

Encore un artiste dont on peut dire qu'il est mort avant l'heure, bien avant l'entier accomplissement de toutes les promesses de son talent, laissant une œuvre étrange, mais vigoureuse, ample et sonore comme les milieux qui l'ont inspirée, robuste comme les montagnes du Monténégro, colorée, mouvementée comme les pays qui en ont fourni les sujets.

Cermak (Jaroslaw), décédé récemment, était né à Prague (Bohême) en 1831, et fut d'abord élève de l'Académie de cette ville, où il étudia sous la direction de Ruben. Puis il fit en Allemagne un voyage artistique de trois ans, s'essayant à comprendre les différents systèmes de cette nation, à Munich, à Dusseldorf, à Berlin, c'est-à-dire aux écoles de Kaulbach, de Hübner, de Cornélius, personnifiées encore par Knaus, Steinle, Schadow, Piloty, etc., ne retenant, toutefois, de ces théories que le souvenir, sans jamais s'en faire une religion absolue. Il procéda de même à l'Académie d'Anvers, sous la direction de Wappers. C'est alors qu'il songea à profiter des leçons de Gallait et de Robert-Fleury.

Comme on voit, son tempérament n'était point de ceux qui s'abandonnent exclusivement à leur inspiration, au risque de rencontrer, dès le début, une sorte d'impuissance. L'imagination encore émue des grandes fresques allemandes, Cermak exposa à Prague un carton considérable, *les Hussites entrant avec Prokop au concile de Bâle*, qui obtint un vif succès, mais fut trouvé lacéré un matin, on ne sut par quelle main jalouse.

Dès cette époque, la réputation du jeune peintre était assise dans son pays. Elle n'allait pas tarder à l'être en France. Il obtenait, en effet, à notre Salon de 1861, une médaille de deuxième classe, qui, suivant les règlements d'alors, l'exemptait de l'examen du jury.

En 1868, un grand tableau : *Jeunes filles chrétiennes enlevées par des bachi-bouzouks*, obtint un nouveau succès de critique, où, d'ailleurs, il faut le dire, d'injustes sévérités eurent une large part. Qu'importait à l'auteur? L'opinion publique s'était prononcée irrésistiblement en faveur de son œuvre. Entre temps, des portraits d'une grande allure attiraient encore l'attention sur Cermak, qui semblait s'être fait le peintre ordinaire de la Dalmatie, de l'Herzégovine et du Monténégro.

Au Salon de 1873, le tableau, dont nous donnons la reproduction fidèle, venait consacrer d'une façon définitive l'incontestable et puissant talent de Cermak.

C'est un épisode de la guerre du Monténégro contre la Turquie. Des femmes, qui portent des cartouches aux combattants dans la montagne, rencontrent un chef, un voïvode, grièvement blessé.

Le vieux partisan est couché sur un brancard et suivi d'un cortége d'autres blessés, encore en état de l'accompagner, car il ne faut pas que les hommes valides épargnent leur temps. L'ennemi est là-bas, dans le lointain du sentier où s'avance prudemment une sentinelle. Sur le passage du vieux chef, les femmes s'arrêtent un instant. Les unes s'inclinent à genoux, d'autres debout; toutes saluent avec l'expression de la douleur. Une énergie puissante a dessiné les attitudes et anime les physionomies. C'est une toile grandement peinte, conçue dans une note dramatique élevée, exécutée, au point de vue du détail, avec la plus scrupuleuse exactitude.

A chacun de nos Salons annuels, Cermak envoyait une œuvre toujours remarquée. Depuis 1868, il s'était fixé en France, habitant alternativement Paris et Roscoff; ce petit port breton où les murmures de l'Océan, qui vient brutalement caresser les grèves nues, rappelait sans doute à ses oreilles la poésie des montagnes où l'artiste allait chercher ses héros. — L. S.

IMPRESSIONS ET SOUVENIRS

—

L'ONGLE ARRACHÉ

(*Suite.*)

— Il y a trois cents ans, au château de Montaigut. Connaissez-vous Montaigut?

— Oui, oui, sur la route de Saint-Nectaire, le pays au fromage.

— C'est cela. Eh bien! au château de Montaigut, qui appartenait alors au comte de Leiser, il se passa un fait inouï; le comte avait un neveu, un jeune homme de vingt-cinq ans, qui était venu là pour apprendre le métier des armes. Au lieu de s'instruire, l'élève du comte passait toutes ses journées en fêtes et en orgies de toutes sortes malgré les remontrances du seigneur; il était connu à cinq lieues à la ronde, et les jolies vassales de Montaigut n'osaient plus sortir seules, même pendant le jour, tant elles craignaient de rencontrer le jeune libertin. Le seigneur de Leiser n'eut rien de mieux à faire que de chasser de sa maison l'indigne neveu qui reconnaissait si mal les bontés qu'il avait pour lui : il le mit carrément à la porte.

Le jeune Florestan (il s'appelait Florestan) s'en fut penaud, mais se disant à part lui qu'il lui serait bien difficile de se corriger.

La nuit le surprit dans un des vallons profonds qui avoisinent le château; assis au bord d'un ravin, il se prit à réfléchir à ce qu'il avait à faire. Il n'avait nullement l'envie de retourner dans sa famille pour essuyer les remontrances de son père, vieillard bourru, revêche, et comprenant encore moins que son oncle les fredaines d'un jeune homme de vingt-cinq ans.

Tout en songeant au vénérable parent qui l'avait si bien mis dehors de chez lui, ainsi qu'à son non moins vénérable père qui le recevrait très-mal, il se disait qu'il devait être bien ennuyeux de vieillir, et que s'il trouvait le moyen de rester longtemps jeune et beau, ce serait la chose du monde la plus agréable.

Une fois cette idée dans son cerveau, elle ne le quitta plus, et il se mit à rêver au moyen d'arriver à la satisfaire; ce n'était point chose facile du reste.

Comment ce désir lui était-il venu? probablement en pensant à ce que les deux vieillards qui voulaient régler sa vie étaient si désagréables.

Il regarda tout autour de lui; le lieu était sauvage et sinistre, il lui vint dans l'esprit que l'endroit était bon pour évoquer le démon; lui seul pouvait réaliser son vœu.

Il connaissait, d'après les nombreuses lectures qu'il avait faites dans la bibliothèque du château, les moyens à employer pour se rendre maître de Satan.

Il alla résolûment cueillir une baguette de coudre qu'il dégarnit de ses feuilles, et après avoir tracé un cercle autour de lui il appela de toutes ses forces Samaël, un démon fort connu au temps jadis et fort recherché par les sorciers.

Samaël apparut; le jeune Florestan prit peur, mais il était déjà trop tard pour reculer; le diable n'aime pas à être dérangé pour rien; il demanda au jeune homme ce qu'il désirait de lui.

— La jeunesse éternelle!

— Euh! la jeunesse éternelle, c'est bien long.

— Tu auras mon âme en échange.

— Si tu es immortel, je n'aurai jamais ton âme; demande autre chose.

— Voyons, alors, donne-moi un talisman qui me conserve jeune et vigoureux pendant cent ans, car la jeunesse seule peut donner tous les plaisirs.

— Accordé! Voici mon talisman. En disant cela, le fils de Satan présenta sa main droite à Florestan et ajouta : Tu vas briser toi-même l'ongle de l'index en donnant un coup de la baguette que tu tiens à la main; dans cent ans je reviendrai le chercher et nous irons ensemble faire un tour en enfer où il fait un peu plus chaud qu'ici. Au fur et à mesure que l'ongle vieillira, il diminuera; lorsqu'il sera à sa fin, tu pourras t'apprêter à me suivre.

— Mais si j'avais l'ongle tout entier avec la racine?

— Il pousserait toujours et tu vivrais éternellement; mais tu ne l'auras pas. Allons, exécute au plus vite mes ordres.

Depuis quelques instants Florestan baissait la tête et réfléchissait; il brisa un bout de la baguette de coudre et la disposa en forme de croix.

— Ah çà! que fais-tu donc? s'écria Satanas en jurant; je t'ai déjà dit que j'étais pressé.

— Je réfléchis!

— Tu réfléchiras demain; allons, brise l'ongle!

Florestan prit l'ongle avec la main gauche et de la droite il donna un coup sec avec la croix qu'il venait d'improviser.

Au même instant, comme mû par un ressort, Samaël fit un soubressaut et poussa un rugissement dont les échos retentirent pendant au moins cinq minutes.

L'ongle était resté tout entier avec la racine entre les mains de Florestan, qui s'empressa de le fourrer dans la pochette de son pourpoint.

Furieux, messire Satanas voulut se précipiter sur le jeune homme pour reprendre son bien; mais chaque fois qu'il voulait faire pénétrer sa patte dans la poche, il la retirait vivement, car Florestan lui donnait un coup de sa baguette, ce qui le faisait grimacer d'horrible façon; de plus, le jeune gentilhomme avait placé dans cette pochette un livre d'heure très-mignon que sa fiancée lui avait donné avant son départ. Comme ce livre était rempli d'images fort dévotieuses, représentant la Vierge et autres saints du paradis, il s'ensuivit que Samaël ne pouvait jamais arriver jusqu'à l'ongle qui était pour lui de la plus grande utilité.

(*A continuer.*) Oscar MICHON.

LA VIGNE DANS LE MÉDOC

Le rendement des vignes en 1878 ne s'éloignera pas beaucoup de 50 millions d'hectolitres, chiffre des années moyennes.

En 1877, le rendement a été, d'après la statistique officielle, de 55,915,757 hectolitres. 1876 n'avait donné que 41,846,748 hectolitres; 1875 était allé jusqu'à 90 millions, chiffre merveilleux, presque inconnu dans les annales de notre viticulture.

Le département de la Gironde, justement célèbre par ses crus d'élite, consacre encore à la culture de la vigne environ 150,000 hectares, c'est-à-dire plus du septième de sa superficie totale, produisant, en moyenne, 400,000 tonneaux bordelais, soit 3,600,000 hectolitres, — le tonneau se composant, en Gironde, de 4 barriques de 225 litres chacune.

Tous ces vins présentent de nombreuses variétés qui tiennent à la nature du sol, à sa constitution chimique, à son exposition, au choix des cépages et à leur mode de culture, aux différents procédés employés par la vinification.

Dans son excellente étude sur les vins de Bordeaux (1), M. Ch. de Lorbac partage la Gironde en régions viticoles distinctes : le Médoc, les Graves, les côtes ou coteaux, le Blayais et le Saint-Emilionnais, les Palus, l'Entre-deux-Mers et la contrée des grands vins blancs.

On comprend, sous le nom de Médoc, le triangle qui a pour base une ligne passant par Blanquefort et La Canan, pour sommet la pointe de Grave, et pour côtés, à l'ouest, l'Océan, et à l'est la Garonne et la Gironde.

Le Médoc consacre environ 25,000 hectares à la culture de la vigne. A 8 barriques par hectare, année moyenne, la récolte représente 50,000 tonneaux bordelais.

M. Jules Guyot a dit avec raison : « La viticulture du Haut-Médoc est la plus belle et la plus intelligente. » Car la meilleure culture est celle qui est basée sur le climat, la nature du sol et le choix des cépages.

Dans cette région privilégiée de la Gironde, on a substitué partout le *labour* des vignes à la culture à bras. Ce sont de grands bœufs garonnais ou bazadais qui sont employés à ces travaux, et rien n'est aussi bizarre et saisissant que de voir, — au milieu des vignes basses et fragiles dont ils rasent le pied en respectant les bourgeons et les jeunes tiges, — s'avancer majestueusement ces animaux gigantesques! « Le labour est le triomphe des vignerons bordelais, » a dit un savant viticulteur, c'est aussi l'opinion de tous les hommes spéciaux. Dans les vignobles bien tenus, l'usage est de donner quatre labours et deux demi-façons à bras. Dans le dessin que M. Lallemand a fait d'une scène de labour en Médoc, c'est une charrue vigneronne qui fonctionne devant nous, dans la commune de Macou...

Mais voici la saison bénie, l'heure impatiemment attendue où tant de labeurs et de soucis vont recevoir leur récompense.

Dans une vieille écorce grise,
Jean Raisin a passé l'hiver;
Il est en fleur, le voilà vert;
Jean Raisin ne craint plus la bise.
Il est joufflu, blanc et vermeil.
Le voilà vin! Toute sa force,
Ruisselant de sa fine écorce,
S'échappe en rayons de soleil!

La Gironde n'étant soumise à aucun ban, l'époque des vendanges varie du 15 septembre au 1er octobre. Les grands crus de Médoc donnent le signal, puis viennent les autres crus rouges et, en dernier lieu, les grands vignobles de raisins blancs.

Le travail des vendanges commence de grand matin, et son organisation tient un peu de la discipline militaire. On place un certain nombre de *coupeurs* et de *coupeuses* sous les ordres d'un *brigadier* chargé de diriger la cueillette et de veiller à ce qu'il ne soit coupé que les grappes saines et arrivées à parfaite maturité. Au fur et à mesure que les paniers sont pleins, un *vide-paniers* fait tomber les raisins dans une *baste*, ou petit baquet de bois, pouvant contenir 4 paniers. On donne le nom de *faiseurs de bastes* à un homme dont les fonctions consistent à aider au dégarnissage des paniers et à préparer les bastes, tout en opérant un second triage des raisins. Les bastes remplies, deux *porte-bastes* les portent sur leur tête jusqu'à la charrette chargée de deux récipients, ou

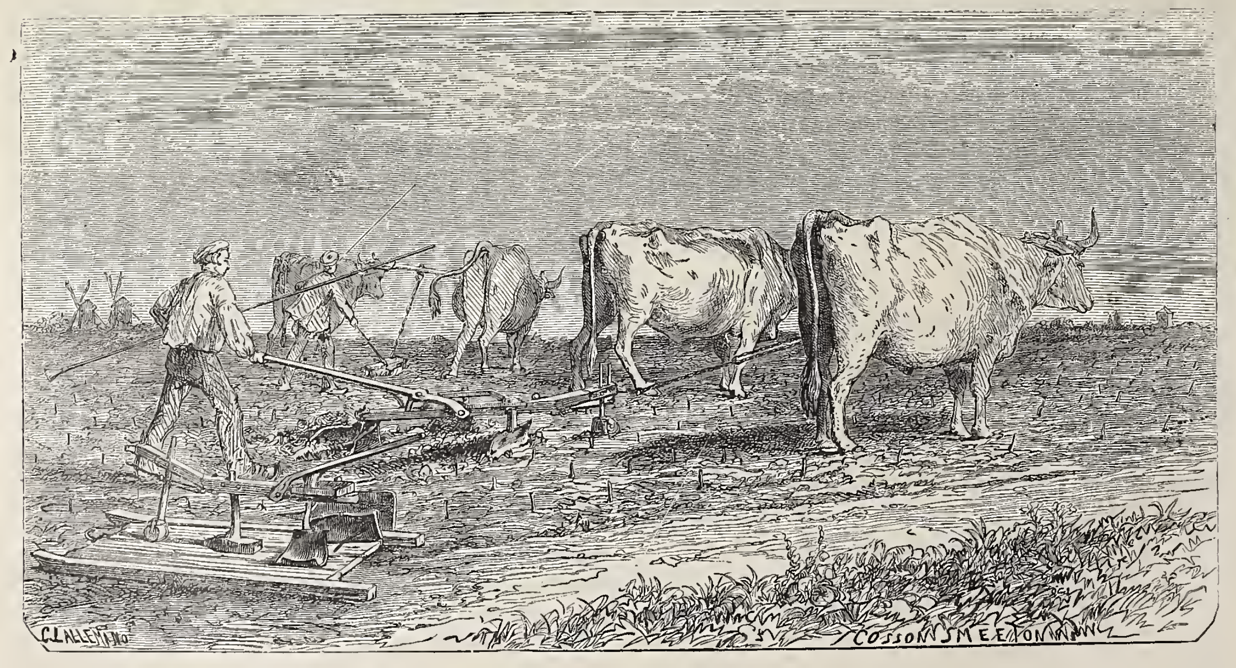
(1) *Les Richesses gastronomiques de la France;* in-4°, par Ch. de Lorbac, illustré par Ch. Lallemand.

douils, de la contenance de 24 bastes. Les douils sont couverts avec des espèces de parapluies en grosse toile cirée, s'il pleut au moment des vendanges, afin que rien ne vienne altérer la pureté du vin.

Un commandant dirige la manœuvre; enfin, la charge faite, la charrette se met lentement en route pour le pressoir, traînée par deux grands bœufs et conduite par un jeune bouvier armé d'un long aiguillon......



Cueillette des raisins dans le Médoc.



La charrue vigneronne.

Faut-il fouler le raisin, ou bien est-il préférable de faire le vin en grains non écrasés?... Chacun résout la

question à sa manière, et tout naturellement chacun croit avoir raison.

— Nos pères foulaient et s'en trouvaient bien, répondent les autres; pourquoi ne pas faire comme eux?...



En route pour le pressoir.



La mise en cuve.

— Le vin fait avec des raisins non écrasés est plus fin, plus délicat! disent les uns.

Et vite, au son du violon qui les égaye et les excite, hommes et enfants, pieds nus et barbouillés de lie,

dansent sur le raisin et se trémoussent en cadence!

Ainsi foulée, la vendange est mise dans des *comportes* et montée dans les cuves, au moyen de grandes échelles, par deux hommes qui recommencent l'opération jusqu'à ce que chaque vaisseau vinaire soit presque plein en ayant soin de laisser un vide de quelques centimètres, nécessaire à la fermentation. — V.-F. M.

HISTOIRE NATURELLE

—

LE « CHASSEUR EN TERRE »

(*Fin.*)

Les taupes ne s'engourdissent point l'hiver, comme le font les loirs et les marmottes; mais néanmoins elles sont bien moins actives que pendant les beaux jours de l'été. Dans la nature, tout ce qui vit subit la tristesse, la somnolence, ou tout au moins l'apathie de la dure saison.

Une taupe ne sort que deux fois par jour de ses galeries pour fouiller la terre au loin et y chercher sa nourriture. — C'est de dix à onze heures, le matin, et de trois à quatre heures de l'après-midi. — Il est bon d'ajouter que ce sont aussi les heures durant lesquelles les courtilières s'agitent et vont s'abreuver dans les réservoirs des jardins ou dans les rigoles d'arrosement des prairies et des gazons. Les jeunes et les vieilles taupes fouissent aux mêmes heures. Elles creusent horizontalement à partir d'un point central, duquel partent plusieurs galeries dans différentes directions, lesquelles sont reliées entre elles par des boyaux de communication, et les taupinières qu'elles forment de distance en distance n'ont d'autre utilité que de rejeter, en dehors, la terre qui obstruerait les passages.

La larve du hanneton, *le ver blanc*, reste trois années en terre, pour y subir sa transformation, en nouveau hanneton. La première année, il s'est enterré à plus de soixante-dix et quatre-vingts centimètres: la taupe va lui donner la chasse jusque-là. La seconde année du séjour en terre de la larve destructive, elle a grossi, elle se rapproche de la surface du sol; mais son appétit aussi a grossi! et ses pinces ont pris de la force! Alors le ver blanc ravage les fraisiers et les racines des petits pommiers-paradis. La troisième année, l'horrible *mans* a atteint toute sa taille, et ses ravages sont énormes! Pour exemple: des arpens de prairie, dans la vallée d'Auge, ont été anéantis par l'insecte destructeur.

Résumons-nous: les taupes sont l'actif exterminateur des mans; il faut protéger les taupes. Elles rendent de trop grands services, en détruisant abondamment de méchantes vermines; il faut bien se garder de tuer les travailleuses souterraines. Qu'on rejette bien loin l'assertion mensongère propagée par Buffon, qui dit: « *Il faut à la taupe une terre douce, fournie de racines succulentes.* — Nous avons dit: pourquoi la terre douce? quant aux racines succulentes, si le grand naturaliste eût pris la peine d'observer le petit carnivore, il eût vu, comme nous, que racines succulentes ou amères, ainsi que les feuilles, ne lui servaient qu'à faire le nid de ses chers petits, ou bien encore parce que ces racines attirent les insectes desquels la troupe est friande.

Qu'on se garde de tuer les taupes, ou les récoltes seront ruinées par les mans! Les taupinières, que font les *chasseresses en terre*, sont, il est vrai, quelque peu préjudiciables lors de la fenaison; nous en convenons, d'abord parce qu'elles empêchent de faucher aussi près de terre que possible; ensuite, parce que la faux s'y ébrèche. Mais il est si facile d'obvier à cet inconvénient!

Il suffit, pour cela, avant que l'herbe soit trop poussée, de niveler, à plusieurs reprises, au moyen d'un râteau, la terre des taupinières. De cette façon, au temps de la fauchaison, il ne restera que peu de taupinières, et, chose essentielle, plus du tout de vers blancs.

On se demandera peut-être comment des taupes privées de liberté, gardées enfermées et sur un sol insondable, pouvaient se nourrir?

La réponse est bien simple:

Nous faisions provision, été, hiver, en suivant nos laboureurs, de toutes les larves que le versoir mettait à jour, les lombrics, les souris, les mulots... La taupe est susceptible de sociabilité. L'une de nos pensionnaires, plus familière que ses congénères, reconnaissait notre voix, et venait prendre une friandise que nos doigts lui offraient. Celle-là restait sans effroi couchée sur notre main gauche, tandis que la droite lissait sa douce fourrure d'ébène; et ses petits yeux nous regardaient béatement. Elle répondait à son nom de Phoëbé.

Notre longue pratique de la vie des champs s'est si bien trouvée d'avoir utilisé nos études sur les taupes, et sur les autres bestioles qui vivaient autour de notre logis, que nous n'hésitons pas à livrer au public ce qui est le fruit d'une longue expérimentation.

Veuille la Société protectrice des animaux prendre sous son active protection la taupe, aussi utile pour la destruction des insectes nuisibles que tous les chanteurs du bocage!

J.-V. des Martels.

CURIOSITÉS DE L'HISTOIRE

—

LA RÉGLEMENTATION DES MOUSTACHES

Les moustaches ont été souvent interdites et réglementées; voici les dates des ordonnances ou des arrêtés qui ont été appliqués à « cet ornement » du visage humain.

Le premier date du mois de février 1792 et concerne l'armée. Il est défendu de cirer les moustaches et de les faire pointer en poignard.

Un second règlement du mois de juin 1792 déclare que les grenadiers auront seuls le droit de porter des moustaches.

En l'an XIII, le port des moustaches est étendu à toute la cavalerie, les dragons exceptés.

Au mois de juin 1822, une circulaire signée du maréchal Victor, duc de Bellune, ministre de la guerre, permet dans l'infanterie, aux grenadiers, aux carabiniers et aux voltigeurs, le port des moustaches. Les officiers de toutes armes sont autorisés à porter pareillement cet ornement velu.

Enfin, en 1832, le maréchal Soult, duc de Dalmatie, concède non-seulement les moustaches, mais les rend obligatoires à tous les militaires.

Dans la marine militaire, les moustaches sont formellement interdites à tous, mais la raison de cette prohibition est tout hygiénique. En mer, les effluves salines s'attachent fortement aux poils de la barbe et, si on ne rasait pas la lèvre supérieure, elles occasionneraient des gerçures ou des ulcérations plus ou moins graves; mais on se demande pour quelle raison d'hygiène ou de propreté l'administrateur de la Banque de France a interdit les moustaches à ses employés.

Dans le civil, les moustaches ne furent guère à la mode qu'après la chute du premier empire, comme une revanche de l'oppression militaire trop longtemps subie. Le

romantisme de 1830 les mit de plus en plus à la mode. La chevelure même devint, à cette époque, l'objet d'un soin tout particulier : on la porta d'une longueur inconnue depuis fort longtemps.

Devant la justice, il est généralement interdit de porter les moustaches ; les juges refusent généralement de laisser plaider un avocat orné de ce duvet et lui enjoignent de se présenter devant eux plus décemment.

Cependant, il n'existe aucun règlement sur la matière.

La tenue et le costume des avocats à la barre sont réglementés par un décret de 1810 et par une ordonnance de 1822. Il n'est nullement question des moustaches dans ces actes ; elles n'y sont l'objet d'aucune prohibition.

Quant aux anciens Parlements, il suffit de jeter les yeux sur les portraits de magistrats ou d'avocats, pour voir que leurs visages sont ornés de moustaches.

L'usage interdit aussi cet « ornement » à une autre catégorie d'employés : ce sont les garçons de café et de restaurant. Les domestiques de « bonne maison » ne portent que les favoris.

Le clergé français s'interdit le port des moustaches. Cependant cette interdiction n'a pas toujours existé. Au temps de Richelieu et de Mazarin, les prêtres portaient la royale comme les courtisans, et, jusqu'en 1789, tout abbé un peu coquet et galant portait une moustache pommadée et poudrée.

Les missionnaires, les prêtres attachés au service des colonies, les aumôniers font exception à la règle. Ils doivent porter non-seulement les moustaches, mais la barbe entière.

Ajoutons que, dans divers diocèses, — notamment dans celui de Paris, — depuis 1871, le clergé a été autorisé à porter toute la barbe comme les missionnaires et les prêtres des colonies. — ***.

UNE MORT MYSTÉRIEUSE

(*Suite.*)

III. — INTERROGATOIRE DE M. MORTON.

M. Morton était en deuil. Sa toilette était parfaitement soignée. Ses traits moulés à la grecque eussent été beaux, sans l'expression fauve et sinistre qui les animait. Il était presque chauve, avait le front bas et carré; enfin sa physionomie était assez remarquable pour attirer l'attention, sans les circonstances extraordinaires dans lesquelles il se trouvait.

Le coroner, après avoir engagé M. Morton *à se tenir sur ses gardes et à ne rien dire qui pût tourner à son préjudice*, lui fait prêter serment, et lui demande s'il a quelque chose à dire. Mais les yeux de l'accusé ne se levèrent pas pour rencontrer les regards perçans du coroner; ils restèrent comme rivés sur le grand drap blanc qui recouvrait le corps ; et un soupir tiré du fond de sa poitrine sembla l'expression du soulagement que M. Morton éprouvait en voyant qu'on lui épargnait la vue horrible du hideux cadavre. L'accusé jeta les yeux autour de lui. Le coroner parlait. L'accusé ne l'entendait pas. M. Parr s'était levé tout tremblant; leurs regards se rencontrèrent. Ils parurent se reconnaître... M. Green observa la direction des yeux du prisonnier; mais, n'étant pas des plus intelligens, il n'y vit rien de bien remarquable. M. Parr était retombé sans connaissance, et le coroner crut que c'était là ce qui attirait l'attention de l'accusé.

— Je savais bien qu'il en serait ainsi, s'écria-t-il; c'est par trop fort, interrompre ainsi la procédure. Quelque respect que mérite M. Parr dans la vie privée, c'est bien la dernière fois que je lui permettrai de faire partie d'un jury. Il est bien temps qu'il se repose. Puis, se tournant vers M. Morton, il ajouta : « Nous entendrons dans un autre moment les explications que vous pouvez avoir à donner sur cette malheureuse affaire. « L'accusé salua froidement ; il avait repris son sang-froid, et ses grands yeux noirs purent soutenir tranquillement le regard de M. Green.

— Messieurs du jury, continua celui-ci, il faut bien que l'enquête soit ajournée à demain, puisqu'il est nécessaire que le corps soit examiné par un médecin. A demain donc, messieurs, et à la même heure, s'il vous plaît. Le prisonnier restera, comme de juste, sous la garde des constables. Il lui sera permis de communiquer avec tous ses amis, excepté seulement avec les témoins.

Cependant on avait transporté M. Parr chez lui. Il était veuf depuis bien des années; mais il avait avec lui un neveu et une nièce qui lui prodiguaient leurs soins affectueux comme à un père. Son indisposition n'étant qu'une faiblesse due à l'émotion, le vieillard se trouva bientôt rétabli ; il sembla aussi recouvrer toute son énergie, et dans la soirée il annonça sa résolution d'aller visiter le prisonnier à la taverne de la Couronne. A toutes les prudentes représentations de son neveau, le vieillard répondit : — Je suis décidé à y aller. On m'assure que M. Green a effacé mon nom du tableau des jurés, et j'ai mes raisons pour m'intéresser à cette cause extraordinaire. Vous n'avez pas besoin de répéter ce que je vous dis là ; mais, avant de me coucher, je veux avoir une conversation avec celui que l'on appelle l'empoisonneur de cet affreux cadavre.

Le neveu de M. Parr ne voulut pas le contrarier davantage ; sa nièce l'enveloppa de son grand manteau, et le vieillard s'achemina vers la taverne de la Couronne.

M. Parr écrivit un billet au prisonnier, qui répondit aussitôt qu'il était prêt à le recevoir.

— Vous êtes la seule personne qu'il ait consenti à voir, dit l'aubergiste. M. Williams, l'avoué, lui a fait proposer de prendre sa défense ; il a répondu qu'il n'avait que faire de ses conseils. La pauvre Sarah Hodge, maintenant qu'elle a eu le temps de la réflexion, est désolée de s'être tant pressée d'accuser son maître, qui était si bon pour elle et pour tout le monde, et qui, disait-elle, était incapable de faire du mal à une mouche. Sarah voulait aller se jeter à ses pieds et implorer son pardon ; M. Morton lui fit dire qu'il ne lui était pas permis de la voir, mais qu'il lui pardonnait de grand cœur.

— Soyez le bienvenu, dit M. Morton au vieillard, après avoir un instant examiné en silence l'expression de sa physionomie. Veuillez vous asseoir. Il fit signe à un constable, qui approcha un fauteuil et se retira dans l'antichambre.

(A continuer.) L. EWART.

EN ASIE

I

L'AFGHANISTAN

Nos lecteurs savent que le plateau d'Iran ou d'Eran, — qui couvrirait environ cinq fois la France, — s'étend de la mer Caspienne à la mer des Indes, de la crête des monts qui s'abaissent vers le Tigre à la tranche de ceux qui dominent la vallée de l'Indus. Ainsi que nous l'avons

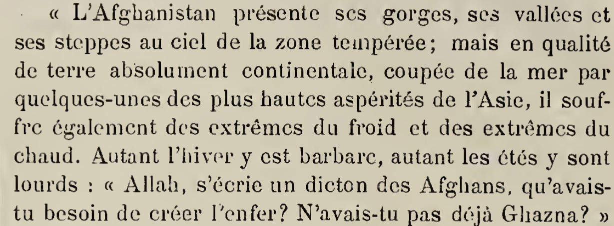
dit (1), l'occident de l'ancien Eran est occupé par la Perse; l'orient, démembré, a formé trois états indépendants : le Brahouistan, antique *Gédrosie*, l'Hérat et l'Afghanistan.

Un conflit récent entre la Russie et l'Angleterre a attiré l'attention publique sur l'Afghanistan, qui continue le haut plateau de la Perse jusqu'à l'Inde et jusqu'aux monts de l'Asie centrale. Nous saisissons cette occasion pour donner quelques détails sur cette contrée presque inconnue

Un géographe qu'il faut toujours consulter lorsqu'on veut avoir une vue panoramique exacte et fidèle, en même temps qu'un croquis pittoresque et coloré, — M. Onésime Reclus, — a décrit ainsi ce territoire de 72 millions d'hectares (2).

« A l'occident, rien ne sépare l'Afghanistan de l'Eran qu'une ligne idéale sur de vagues étendues, et le voyageur, arrivé sur la frontière commune aux deux pays, ne voit de tous côtés que des plaines de sable et de sel côtoyées en cercle par un horizon lointain. A l'orient, au contraire, les limites sont fièrement marquées par les monts Soliman qui, s'abaissant rapidement du côté de l'Indus, se répandent à l'infini dans l'intérieur de l'Afghanistan. Avec leur prolongement, les monts Hala qui séparent le Brahouistan du bas Indus, les Soliman forment la chaîne indo-persique : le Soliman, qui leur a donné son nom, s'élève à 2,450 mètres; le Sefid-Koh, plus au nord, atteint 4 700 mètres; près de Caboul, le Cohibaba, mont qui se rattache à l'Hindou-Koh, porte sa plus haute cime à 5,600 mètres.

« A ces arcs-boutants, qui ont la solidité massive et la passagère éternité des montagnes, s'appuient des plateaux très-élevés, très-froids; ils s'abaissent dans la direction de l'est vers l'Indus, et dans celle de l'ouest vers le lac salé d'Hamoun, où vont tomber l'Hilmend et les torrents qui n'ont pas été pris jusqu'à la dernière goutte par les canaux sans lesquels ces plaines sèches seraient désertes. Tant par l'abondance de ces arrosages que par ce qu'enlève l'évaporation et ce que boit le steppe, l'Hamoun reçoit très-peu d'eau, même de l'Hilmend, qui est cependant une rivière considérable dans sa vallée supérieure, où l'allaitent des neiges éternelles. C'est pour cela qu'il diminue constamment : il n'a plus droit au nom de lac, car au lieu d'une nappe continue et profonde, il se compose aujourd'hui de deux lagunes saumâtres et d'un marais qu'il faut des crues exceptionnelles pour réunir. Dans les années ordinaires, ces trois dépressions remplissent tant bien que mal les trois cuvettes les plus basses d'une vaste dépression généralement sèche et nue ou couverte de champs de roseaux et de traînées de joncs grillés par le soleil. Ainsi s'effacent des lacs jadis immenses. Ainsi s'en va la mer d'Aral.



« L'Afghanistan présente ses gorges, ses vallées et ses steppes au ciel de la zone tempérée; mais en qualité de terre absolument continentale, coupée de la mer par quelques-unes des plus hautes aspérités de l'Asie, il souffre également des extrêmes du froid et des extrêmes du chaud. Autant l'hiver y est barbare, autant les étés y sont lourds : « Allah, s'écrie un dicton des Afghans, qu'avais-tu besoin de créer l'enfer? N'avais-tu pas déjà Ghazna? »

« Ce pays répond en partie à ce que les anciens appelaient l'Arie, l'Arachosie et la Drangiane. Sur ses hautes terres, sous un climat dur, désagréable, mais salubre, excepté dans les plaines méphitiques de l'Hamoun, vit un peuple qu'on n'a jamais recensé : on l'a porté à cinq et même à dix millions d'âmes, quand le nombre probable est trois à cinq fois moins élevé, deux millions d'hommes environ. »

Dans les oasis qu'on rencontre au milieu des déserts sablonneux du sud-ouest croissent naturellement le dattier et le palmier, et, dans les profondes vallées de l'est, abritées de tous côtés, une nature d'une richesse tout indienne permet la culture de la canne à sucre et du coton; mais sur les plateaux de Kaboul et de Gharna, l'hiver est toujours d'une rigueur extrême et accompagné de la chute de masses énormes de neige. Cependant la température moyenne de toute l'année est encore de 7° Réaumur.



Portrait du peintre Cermak.

La vigne y pousse à côté du pommier, du prunier et de l'abricotier, au milieu des champs où sont cultivées toutes les espèces de céréales en Europe, en même temps que le tabac, les plus admirables tulipes, les plantes aromatiques, l'assa-fœtida et la rhubarbe des régions montagneuses; tandis que dans les vallées, toutes riches en cours d'eau, le grenadier et l'oranger s'élèvent au milieu de forêts de rosiers et annoncent le délicieux climat de l'Inde dans toute sa luxuriante fécondité.

Dans les contrées sauvages des montagnes vivent l'ours, le loup et le renard, tandis que dans les vallées, où règne la chaleur des tropiques, on rencontre le lion, le tigre, le léopard, le chacal et l'hyène; des prairies de la plus magnifique végétation favorisent l'élève des chevaux et des bêtes à cornes, et le chameau traverse le désert.

Indépendamment de la richesse de son sol, l'Afghanistan offre une réelle importance au point de vue des intérêts européens, parce qu'il est la route commerciale naturelle de l'Inde.

(A continuer.) S. Bélout.

Un cœur parfaitement droit n'admet pas plus d'accommodement en morale qu'une oreille juste n'en admet en musique. — *Lévis.*

(1) Voir la *Mosaïque* (1878), page 147.

(2) *La Terre à vol d'oiseau.* Tome Ier. — Hachette, éditeur.

L'imprimeur-gérant : A. Pougin, 13, quai Voltaire, Paris.



Catastrophe dans les Alpes.

CATASTROPHES DANS LES ALPES

Chaque année, les Alpes sont malheureusement le théâtre d'accidents déplorables causés par l'imprudence des guides ou des touristes. Le martyrologe est grand des infortunés qui ont trouvé la mort dans les abîmes, comme Douglas et Cordier. Nous nous bornerons à rappeler deux catastrophes qui, à treize ans de distance, ont causé une profonde émotion dans l'Europe entière :

Le 14 juillet 1865, MM. Edward Whymper et Charles Hudson, membres du comité du club alpin, de Londres, M. Haddo et lord Francis Douglas, membres du même club, s'étaient rencontrés à Zermatt, désireux, chacun de son côté, de vaincre le colosse du Cervin, inaccessible jusqu'ici.

M. Hudson avait apporté de Londres des câbles en fil de fer, qui devaient lui faciliter l'ascension; mais trouvant M. Whymper prêt à partir, il laissa ses engins à l'hôtel et se mit en route avec ses camarades improvisés, qui n'avaient d'autre but que d'étudier la voie. Ils prirent avec eux, comme guides, MM. Michel Croz, de Chamounix, et Zum Taugwald avec ses fils, de Zermatt. C'était le 13 juillet, aucun membre de l'expédition ne croyait réussir ce jour-là; ils se proposaient seulement de chercher le passage qui devait les conduire au but désiré. Ils avaient, en effet, laissé leur attirail à Zermatt, et ne se trouvaient munis que de sept bouteilles de vin. Un des fils Zum Taugwald les quitta même et redescendit au village.

Nos voyageurs passèrent sur la neige, au pied du Cervin, la nuit du 13 au 14 juillet, lord Francis Douglas seul s'endormit de fatigue (il n'avait que dix-neuf ans), les autres restèrent éveillés.

Au point du jour ils se remirent en marche, et trouvant l'ascension plus aisée qu'ils ne l'avaient espéré; ils poussèrent en avant et atteignirent la cime vers deux

heures de l'après-midi. C'est à ce moment-là qu'on les aperçut distinctement de Zermatt à l'aide de télescopes. Ils restèrent au sommet jusque vers trois heures, puis ils se mirent en route pour redescendre.

Michel Croz était en tête, après lui venaient les quatre voyageurs : MM. Douglas, Haddo, Hudson et Whymper. Le fils de Zum Taugwald et son père fermaient la marche. Ils étaient tous attachés à la même corde, et descendaient, joyeux de leur succès, quand lord Francis Douglas vint à glisser, et imprimant à la corde une violente secousse, fit tomber à leur tour MM. Haddo, Hudson et toute la bande, qui fut entraînée avec une rapidité effroyable sur la paroi des rochers.

Zum Taugwald père, le dernier de la chaîne, ne perdit pas cependant sa présence d'esprit; il eut le bonheur de passer sa corde sur la crête d'un rocher, et crut un moment avoir arrêté cette épouvantable chute; mais la corde se rompit entre MM. Whymper et Hudson, et les quatre infortunés : Michel Croz, lord Francis Douglas, Haddo et Hudson, bondirent de roc en roc d'une hauteur d'environ 4,000 pieds.

On retrouva les cadavres séparés deux par deux; la corde qui les retenait s'était, par conséquent, rompue une seconde fois.

Cet affreux accident est resté attaché au souvenir de la première ascension du mont Cervin. C'était la seule sommité du groupe du mont Rose qui eût jusqu'alors résisté aux efforts de l'homme, le dernier sommet vierge des environs de Zermatt, le *Gabelhorn* ayant été escaladé quelques jours auparavant.

L'ascension du mont Cevedale a donné lieu tout récemment à une catastrophe aussi épouvantable que celle du Cervin.

Trois touristes de Berlin, le docteur Salomon, M. Hermitz, négociant, et le docteur Sachs, préparateur du célèbre Du Bois Reymond, s'étaient crus assez bons grimpeurs pour monter à l'assaut de cette cime escarpée sans prendre plus de deux guides. Le chef marchait en tête de la petite colonne et était occupé à tailler une marche dans la neige avec sa hachette. Les trois Berlinois étaient attachés, dans l'ordre que nous venons d'indiquer, à une longue corde que cet homme avait passée comme eux autour de son corps, et qui aboutissait au dernier guide, marchant à l'arrière-garde, derrière le docteur Sachs.

Le docteur Sachs fit un faux pas et tomba lourdement sur cet homme, qui ne put le retenir. Alors le chapelet humain fut entraîné par une force irrésistible et glissa vers l'abîme, béant à 200 pieds plus bas.

La première victime fut le guide, assommé dès le commencement de la chute. Son cadavre attaché à la corde restait en arrière et était traîné comme un corps inerte. Il fut retenu par une anfractuosité de la glace, et les quatre infortunés qui l'entraînaient se virent suspendus un instant au-dessus de l'abîme.

Malheureusement la corde se rompit, et les victimes tombèrent presque verticalement dans un précipice profond de 2,000 pieds.

Par un hasard providentiel, avant la chute définitive, les touristes touchèrent sur une plate-forme de glace où la corde s'attacha encore une fois, mais elle se rompit de nouveau sous le poids de M. Hermitz et du docteur Sachs, dont on n'a pu retrouver les cadavres.

Le docteur Salomon n'était qu'évanoui; quelques heures après, il se réveilla et se trouva, la jambe cassée, tout contusionné, à côté d'un cadavre; car le chef guide avait été tué sur le coup.

Heureusement des touristes, qui faisaient également l'ascension du Cevedale et qui avaient suivi toutes les péripéties de cette tragédie, avaient donné l'alarme. Des paysans de la vallée voisine parvinrent à retirer le docteur Salomon de sa terrible position, un peu avant le coucher du soleil. — M.

IMPRESSIONS ET SOUVENIRS

—

L'ONGLE ARRACHÉ

(Suite et fin.)

Le malin esprit voyant que la ruse était impossible, chercha le moyen de la persuasion.

— Voyons, dit-il au jeune homme, rends-moi mon ongle et je te laisse vivre deux cents ans.

— Non!

— Je te rendrai plus riche que tous les rois du monde.

— Non!

— Tu vivras jeune pendant cinq cents ans

— Non! non!

Alors le démon supplia en disant qu'il n'osait plus retourner auprès de Beelzébuth sans cet ongle; que jamais le prince des démons ne lui pardonnerait de s'être ainsi laissé duper.

— Que m'importe, répondit Florestan, je l'ai, je le garde.

Les supplications auraient duré longtemps encore si le jour n'était enfin venu mettre un terme à l'entretien.

Florestan se mit en route en saluant ironiquement le diable, tout honteux de s'être ainsi laissé prendre.

— Est-ce fini? demandai-je à l'aubergiste.

— Non, pas tout à fait; mais comme je suis venu ici plutôt pour vous avertir que pour vous conter une histoire connue dans tout le pays, je veux vous mettre au courant de la fin pour que vous vous teniez sur vos gardes.

Je sentais déjà mes paupières se fermer au récit des extravagances de mon hôte; cependant je le priai d'aller au plus vite au but qu'il s'était proposé.

Il reprit :

— Donc, depuis ce jour, Samaël s'est mis à la recherche d'un ongle semblable au sien, et quand il rencontre un voyageur sur sa route, il le suit, entre dans la même auberge que lui, et la nuit il vient tout doucement dans sa chambre et lui arrache l'ongle de l'index; il paraît qu'il n'a rien trouvé encore, puisqu'il cherche ainsi depuis trois cents ans; il est vrai qu'il a des ongles très-longs, comme des griffes, et que personne n'en possède de semblables. Quant à Florestan, il vit toujours aussi grâce à son talisman.

— Alors, le grand homme sec qui est entré derrière nous à l'auberge, c'est Samaël?

— Oui; et le plus jeune, c'est Florestan.

— Comment se trouvent-ils ensemble?

— Ah! voilà! dans leurs courses, ils se rencontrent quelquefois; alors ils marchent de pair pendant deux ou trois jours. Satanas cherche à reprendre son ongle. Florestan a souvent bien envie de le lui rendre, car il commence à s'ennuyer sur terre; mais dans ce cas il serait aussitôt entraîné aux enfers; il n'y tient probablement pas beaucoup.

— Je comprends cela.

— Je ne vois pas trop comment cela finira; mais vous voilà avertis, messieurs, cachez bien vos mains cette nuit, et veillez surtout à ce que personne n'entre dans votre chambre.

Sur ce, bonne nuit, et que Dieu vous garde ainsi que la bonne vierge.

— Bonsoir, Coustallou.

L'hôte sortit sur la pointe des pieds comme il était entré.

Pendant son récit mon compagnon s'était couché et endormi; je me couchai aussi après avoir éteint la chandelle fumeuse, qui remplissait d'ombres cette chambre d'auberge, grande et noire comme un trou d'enfer, et rendue sinistre par l'horrible histoire de Coustallou.

Je ne crois pas du tout aux diableries et j'aurais bien voulu faire partager mon incrédulité à Coustallou; mais, outre que j'avais sommeil, j'eusse perdu mon temps en raisonnant avec lui; cependant (je ne sais si c'est à cause du lieu où je me trouvais) je ne pus m'empêcher de frissonner un peu en m'enveloppant dans mes couvertures; j'étais trop fatigué pour ne pas céder bien vite au sommeil et je m'endormis bientôt profondément.

Le jour commençait à poindre, j'entendis du bruit dans la chambre et quelqu'un prononça un nom en appelant; je demandai ce qu'on voulait; mon compagnon s'informa de l'heure qu'il était; personne ne répondit. J'écoutai encore un peu; mais plus rien ne bougeait, je me rendormis.

Il était huit heures quand je m'éveillai; mon compagnon était déjà levé; je m'habillai à la hâte, afin de reprendre ma course du côté d'Aurillac.

Coustallou était aux champs, Samaël n'était plus là ni Florestan. Tout en avalant une tasse de lait, je demandai à la femme de l'aubergiste si elle n'avait pas entendu marcher dans ma chambre; elle répondit négativement.

En route je regardai ma main droite, l'ongle de l'index était brisé.

Ai-je rêvé tout cela? Ma foi, je serais bien embarrassé de le dire.

Oscar Michon.

L'EXPOSITION A VOL D'OISEAU

LA GRÈCE A L'EXPOSITION

Parcourez les salles de la Chine et du Japon, examinez la curieuse maison d'un mandarin chinois qui se dresse dans le jardin du Trocadéro, ainsi que la ferme japonaise qui est sa voisine, et vous aurez une idée assez juste de leur civilisation. Pour la Grèce, il n'en est pas de même, et vous tomberiez dans l'erreur si vous la jugiez par les spécimens exposés dans l'enceinte du Champ-de-Mars. Des bois, des marbres, des minéraux, du vin, de l'huile, des raisins séchés, voilà tout ce qui représente son industrie et les productions de son sol; et encore l'huile est grossière, le vin mal fabriqué; seuls, les raisins sont de bonne qualité, parce que le soleil qui les a mûris s'est chargé de les sécher, et que les habitants n'ont eu d'autre peine que de les cueillir et de les emballer.

Ne vous en étonnez pas, les Grecs sont fils de cet Orient où la lumière est si belle, la vie si douce et si facile qu'on la laisse couler sans peine et sans efforts. Vous vous apercevrez de cette origine orientale en voyant ces mannequins revêtus de costumes indigènes, dont les broderies et les riches couleurs tranchent avec nos costumes européens. Il y a dans ces vêtements une variété, une richesse faites pour nous surprendre. Chez les hommes, la base du costume c'est le jupon de foustanelle blanche, aux mille plis et serré à la taille; il est le même pour tous, il ne supporte aucun ornement; la seule différence entre la foustanelle d'un palikare et celle d'un paysan, c'est que celle du premier est toujours propre, tandis que celle du second est perpétuellement sale, étant destinée à servir de mouchoir et de serviette. Cette foustanelle est attachée par une ceinture en soie plus ou moins large ou longue, et souvent brodée d'or. Un gilet droit ou croisé est en velours noir ou en soie de diverses couleurs, avec toutes les variétés possibles de soutaches. Une veste fort courte, arrondie aux coins, découvre le devant du gilet et laisse le cou libre. Cette partie est la plus riche du costume; les côtés, le dos, sont couverts de broderies de soie, d'argent et d'or. De longues manches ouvertes, également brodées, pendent le long du bras, laissant à découvert la soie de la chemise. Des guêtres, tombant sur un brodequin verni, et ornées des mêmes broderies, se rattachent au-dessus du genou par des jarretières de soie tissée, qui sont des chefs-d'œuvre de finesse. Le fez, terminé par un gland en soie ou en or, attaché par une agrafe de diamant, complète ce costume.

Le costume des femmes n'est pas moins riche, surtout celui des jours de fête, et celui qui sert pour la noce; c'est un bien patrimonial qui se transmet de génération en génération. Ce costume consiste d'abord en une chemise de soie très-longue, qui forme robe et qui est serrée à la taille par une agrafe d'argent; un tablier aux vives couleurs, est attaché sous la ceinture et descend jusqu'à la cheville. A la chemise sont des boucles de métal ou de pierreries d'une grande richesse; des colliers, des médailles antiques, des pièces de monnaie ornent le cou, s'enroulent dans les longues tresses de cheveux, et retiennent un voile dont la merveilleuse broderie rappelle celui qu'Hélène avait brodé pour apaiser le courroux de Minerve.

De semblables costumes coûtent jusqu'à deux ou trois mille francs, et représentent ordinairement toute la fortune de ceux qui les portent. Mais pourquoi demanderait-on aux Grecs de montrer plus de sagesse et de prévoyance que n'en montraient les courtisans de Louis XIV qui portaient leurs terres sur leur dos; et qui répondaient au monarque, les complimentant sur le luxe déployé par eux:

— Sire, cela se doit!

Phrase amphibologique, dont le sens est facile à saisir. Vous rappelez-vous cette marquise dont parle Saint-Simon, qui disait à ses amis en leur montrant une glace de Venise dont elle venait de faire emplette:

— J'avais une mauvaise terre dont je ne savais que faire; je l'ai vendue dix mille écus et j'ai acheté ce miroir; n'ai-je pas bien fait?

Tout le monde trouva qu'elle avait bien fait, par la bonne raison que tout le monde à la cour agissait de même.

La richesse des costumes grecs fait un singulier contraste avec la pauvre vie menée par ceux qui les portent. Voici de quoi se compose un repas de gala, servi seulement lorsqu'on veut faire honneur à un hôte: Du pain pétri sans levain, point salé et mal cuit; du vin mal fabriqué et auquel on ajoute de la résine pour le conserver, ce qui en fait un breuvage noir, amer et très-épais. La soupe se compose d'un bouillon de poisson dans lequel on met des tomates, des citrons et de l'huile. Viennent ensuite du poisson bouilli, du mouton bouilli, du riz à l'huile, une salade de légumes bouillis, enfin une sorte de fromage blanc, dur et crayeux, conservant l'odeur de la peau de bouc dans laquelle il a été fait. Ce sont là les festins; le calendrier grec porte à peu près cent cinquante jours de jeûne et de carême, pendant lesquels on ne peut se nourrir que d'olives et de légumes bouillis; quant au

poisson, il ne faut pas y songer, et moins encore à la viande.

Le plaisir de la toilette (car c'est un plaisir sous toutes les latitudes) est une compensation bien due aux femmes grecques, pour la rude vie qu'elles mènent. A la campagne, non-seulement elles prennent soin du ménage, préparent la nourriture, s'occupent de leurs enfants, mais encore elles travaillent la terre avec leurs maris et portent les fardeaux. A la ville, elles dirigent leurs servantes aussi nombreuses qu'inintelligentes, elles sont absorbées par les sept ou huit enfants qui se pressent autour d'elles; et quand le soir elles ont un moment de liberté, c'est pour filer, tisser la soie ou bien travailler à ces tapis qui figurent à l'exposition de la Grèce; ces tapis sont merveilleux de broderie, mais une machine ferait en huit jours ce qu'une famille met six mois à exécuter! Les jeunes filles savent l'avenir qui les attend; elles savent que le mariage est, pour elles, la réalisation de ce proverbe, qui doit exister dans toutes les langues: « Ma mère, qu'est-ce que se marier? — Ma fille, c'est pleurer, enfanter et filer! » Malgré cela, elles n'ont qu'un désir, celui d'être mariées, et le plus vite possible. Il y a à cela une raison psychologique: contrairement à l'opinion généralement reçue, les Grecques ne sont pas belles, tandis qu'au contraire les Grecs sont d'une beauté achevée. Il en était ainsi du temps de Périclès; les sculpteurs allaient chercher leurs modèles dans les îles de l'Archipel ou sur la côte asiatique, et si les Athéniens se portaient chez les hétaïres, c'est que leurs femmes étaient sans instruction, sans agrément et sans beauté: Socrate menait sa femme chez Aspasie pour lui donner des leçons d'urbanité ou plutôt d'atticisme.



Types grecs à l'Exposition.

Ce que la Grèce a de plus beau, elle n'a pu l'exposer: son ciel et ses souvenirs historiques; et encore, ses souvenirs historiques s'en vont à grands pas. Regardez au bout de ce long couloir qu'occupe l'exposition de la Grèce, sur des bouteilles, dont la forme vous est bien connue, vous pouvez lire: *Eau des Thermopyles!* Hélas! là où était Léonidas, se trouve un pharmacien de première classe; là où ont combattu les trois cents Spartiates, les goutteux et les rhumatisans font la planche! Un de ces jours, un Américain achètera le Parthénon, y établira un café chantant et la Grèce aura vécu!

Adrien DESPREZ.

LES INVALIDES DE LA CHASSE

Si la chasse est un plaisir pour l'homme, — « le roi de la création, » — je ne sache pas que les lièvres et les lapins, les moins guerrières des créatures, aient jamais revendiqué le massacre de leur espèce comme une distraction.

Ce sont les éternels proscrits de l'univers. Pour le lièvre, le danger est partout, dans le champ qu'il hante, dans le buisson qu'il traverse, dans le bois où il s'abrite. Il y a un péril de mort dans tous les actes de son existence : qu'il soit éveillé ou qu'il se repose, qu'il bâille dans son gîte ou qu'il se promène, la Camarde est là qui le menace, sous la forme d'une serre, d'une griffe, d'un piége, d'un fil de laiton, d'un fusil ou d'un chien.

Et, — comme le fait remarquer M. G. de Cherville, — avoir commis pour être déshérité de la quiétude, sans laquelle il n'y a pas de joie sur la terre... »

Encore si ces pauvres animaux trouvaient toujours la mort dans cette lutte inégale!...

Mais hélas! le plus souvent, pendant et après la chasse, et grâce à la maladresse des chasseurs, la plupart de ces rongeurs ne vivent qu'à moitié. Ce pauvre gibier, quand il a fait l'appel et constaté l'absence des membres de sa famille, compte les blessés, les recueille et les soigne. Les revenus de la société sont modiques ; modeste est l'installation de l'hôpital,

> Attendu l'état indigent
> De la République attaquée.

Le malheur, comme l'amour, rapproche les distances : de deux espèces antipathiques l'une à l'autre, il ne fait plus



Blessés à l'infirmerie.

« contre tant d'adversaires si bien armés, le pauvre animal n'a reçu d'autre sauvegarde que son agilité souvent impuissante. A tant d'imaginations en travail, à tant de forces déployées, il n'a d'autres défenses à opposer qu'un certain instinct de ruse que sa triste condition a développé. Son sommeil, — si l'immobilité est un sommeil, — n'est qu'une phase de cette longue agonie.

« Il semble que la nature ait tenu à lui signifier l'arrêt qui le condamnait à une horrible perpétuité de vigilance ; elle lui a refusé cette opacité des paupières qui assure le repos des autres animaux ; il dort les yeux à demi clos, l'oreille au vent, conservant dans son engourdissement une sorte de sentiment d'angoisse, inquiet du bruit d'une feuille que le vent balaye, mais n'osant tressaillir de peur de trahir sa présence, contraint à dominer ses terreurs les plus poignantes, véritable personnification de l'épouvante. Rêvant, s'il rêve, d'embûches, de traquenards, de coups de fusil, de chiens lui soufflant au poil et se demandant encore, le pauvre paria! quel crime il peut

qu'une seule famille. Les lièvres ont choisi leur clairière la plus sûre. Nul *repaire*, nulle *jouette* ne la dénonce aux yeux du plus habile chasseur ; c'est là que les lapins se sont mis à l'œuvre pour dissimuler le plus habilement un terrier que le furet lui-même n'éventerait pas. Un pauvre bahut est dans l'antichambre ; il renferme des fioles dans lesquelles les plus savants ont décanté les sucs curateurs des plantes médicinales. Le terrier lui-même est converti en infirmerie où chaque malade trouve son lit de mousse, sa compresse d'arnica et son bouillon de serpolet.

L'un arrive à l'officine porté sur ses deux béquilles, l'autre panse son œil crevé par le plomb aveugle ; celui-ci agonise, malgré le premier pansement et l'appareil qui maintient ses entrailles perforées ; celui-là, l'œil en écharpe, médite sur l'amertume de la vie et du breuvage que lui prescrit l'ordonnance.

Voici les convalescents, ceux qui, n'ayant eu d'endommagée qu'une patte, peuvent s'appuyer de l'autre

sur un bâton obligeant et regagner seuls le dortoir.

Enfin un lapin *lépophile*, touché de tant de malheurs, lève les pattes au ciel, et, après avoir *pansé* les blessés, semble prier Dieu qu'il les *guérisse*. C'est l'Ambroise Paré de la gent timide et pourchassée.

Le tableau de toutes ces misères que reproduit notre gravure est déchirant, il arracherait des larmes aux yeux du Nemrod le plus endurci.

Ma droite, vierge de tout sang innocent, appelle l'attention de la Société protectrice des animaux sur les infortunes de ces pauvres lièvres et de ces pauvres lapins, et l'invite à créer des asiles pour leurs convalescents dans les bois de Saint-Germain et de Fontainebleau. — ***

ARGENTEUIL

LES VENDANGES

C'est en ce moment qu'il faut visiter Argenteuil. Une activité extraordinaire remplit de bruit et de mouvement la ville et les collines qui l'environnent. C'est la joyeuse rumeur des vendanges. En ville, dans toutes les maisons, au fond des cours, sous les hangars, dans les celliers, partout on entend retentir les maillets frappant les futailles sonores, dont on serre les cercles ; on monte les pressoirs à grosses vis en bois massif, on entend crier l'osier des paniers qu'on raccommode, on se hâte de réparer les hottes à raisin, les carrioles à bras, les charrettes, les marchepieds sur lesquels vont monter vendangeurs et vendangeuses, insoucieusement retroussées, pour vider les hottées. Les meules tournent à toute volée et grincent sous les serpettes qu'on aiguise. On roule les tonneaux sous les fontaines et on les secoue pour les rincer. Dans tous les ruisseaux coule une eau vineuse, qui exhale un arome précurseur des parfums du piot. Dans toutes les cours on réunit en hautes pyramides, comme d'antiques autels, les barriques réparées, lavées, prêtes à recevoir le sang vénérable des pressoirs. Partout se fait entendre la réjouissante harmonie des apprêts vinicoles. Et à tous ces bruits se mêlent les chansons des tonneliers, les appels des vignerons, le babillage des travailleurs pour former la symphonie de la vigne, l'hymne d'octobre qui s'élève chaque année d'Argenteuil, véritable canton bourguignon en plein terrain parisien.

L'antique tradition du ban des vendanges, qui va se perdant en beaucoup d'endroits, est conservée à Argenteuil. On le proclame à son de caisse. Le tambour de ville parcourt les rues et carrefours, et après un rigodon, particulièrement soigné pour la circonstance, il annonce et fait assavoir qu'à partir de tel lundi (c'est toujours un lundi) on pourra commencer la vendange dans les vignes du pays.

Cette date, fixée d'avance pour toute la région et publiée au loin, ainsi que le grand nombre de travailleurs que nécessite la vaste étendue des vignobles, ont peu à peu donné lieu à une coutume spéciale à Argenteuil : la foire aux vendangeurs. Elle se tient naturellement le dimanche, veille de l'ouverture des vendanges. Ce dimanche est un grand jour pour Argenteuil.

Dès l'aube, dès la soirée de la veille même, on voit arriver, par tous les chemins, par tous les sentiers une foule de gens qui vont se masser sur la place de l'église. Pendant toute la matinée les trains, arrivant de Paris, versent dans Argenteuil d'autres colonnes d'arrivants qui vont aussi se grouper devant l'église. Tout ce monde vient pour travailler aux vendanges. Il y a là des vieillards, des femmes, des enfants, des campagnards venus de tous les départements des environs, et des citadins sans travail qui s'improvisent vendangeurs. On reconnaît les compagnons charpentiers à leur pantalon de toile bleue ou de velours taillé à la hussarde, et pourvu de vastes poches ; les peintres en bâtiments à leur blouse blanche et à leur casquette diaprée de coups de pinceaux ; les maçons, aussi, sont faciles à distinguer. Beaucoup d'entre eux ont de vieux paletots, mais paletots ou blouses, leur vêtement est toujours quelque part moucheté de plâtre. Puis voici encore de ces industriels qui se transforment suivant les époques et les circonstances. Il y a quinze jours, ils vendaient des mirlitons à Saint-Cloud. Entre deux fêtes, ils donnent des séances de téléphones sur les grandes places ; au jour de l'an, ils débitent des *questions du chat* ou autres ; aux jours d'emprunt, ils gardent des places devant les guichets ; aux jours d'élections, ils distribuent des bulletins de vote. Aujourd'hui, ils sont vendangeurs. Et comme la colline à vendanger, mère plus généreuse que toutes ces industries, offre du travail à tous ceux qui se présentent, quels que soient leur âge, leur sexe leur intelligence, on vient là en famille : enfants, grands parents, ménagères, tout le monde a été amené. Pendant une huitaine, on sera nourri à grandes tablées chez le vigneron, on couchera dans les granges; la journée tout entière, on la passera au grand air, sur les collines, cheminant lentement entre les sillons de vignes; on se bourrera de raisins. Ce sont presque des vacances, et après la vendange on rapportera quelques sous qui serviront de mise de fonds à une industrie pour l'hiver.

(A continuer.) A. Brébion.

UNE MORT MYSTÉRIEUSE

(Suite.)

— Vous me reconnaissez donc? dit M. Parr; sans doute vous m'avez reconnu dès ce matin, et vous vous attendiez à ma visite?

— C'est vrai, répondit M. Morton d'une voix creuse; la Providence se plaît quelquefois à exercer ses mystérieuses vengeances; il ne faut pas que ses terribles leçons soient perdues pour l'humanité.

— Vous avez bien des choses à me dire, reprit M. Parr, à en juger par ce que j'ai vu ce matin. Je tremble encore quand j'y pense. Il m'a semblé qu'un événement qui date d'un quart de siècle se passait encore sous mes yeux; j'ai cru voir une seconde fois le cadavre de mon ami... de votre frère. Je revins à moi, je tâchai de me persuader que ce n'était qu'une illusion. Quand je suis rentré le corps était recouvert. Je me trompais sans doute, me dis-je ; mais quand je vous vis, bien changé, mais toujours...

— Un effrayant exemple de la justice du ciel! interrompit le prisonnier. Il faut que vous sachiez tout, maintenant; peut-être avez-vous déjà tout deviné?

Avec un calme qui avait quelque chose d'étonnant et d'affreux pour M. Parr, qui soupçonnait quelle tempête devait gronder dans le sein du malheureux, le prisonnier se leva et posa sur la table une bouteille et des verres, puis se rejeta dans sa chaise.

— Je n'ai besoin de rien, dit le vieux juré, de rien du tout, M.... Morton...., puisqu'il vous plaît d'être ainsi appelé. Je n'ai soif que de la vérité, et s'il vous convient de m'expliquer l'étrange rapport qu'il y a entre l'événement d'hier et celui qui se passa quand vous portiez un nom qui m'était beaucoup plus familier?...

— Que m'importe votre soif de vérité? répliqua rude-

ment le prisonnier avec un hideux sourire. Je puis boire, moi! Aujourd'hui ce n'est pas la mort qui présente la coupe! Oui, je puis boire aujourd'hui, et jusqu'à la lie, sans craindre que la coupe ne se remplisse en bouillonnant jusqu'au bord!...

A ces mots, Morton se versa un plein verre et l'avala d'un trait. Quand il replaça le gobelet sur la table, ses traits étaient redevenus plus calmes et avaient perdu l'éclat de folie qui les avait surexcités un instant.

— Vous pouvez boire en toute sûreté, monsieur Parr, dit-il en appuyant sur les mots *en sûreté*.

M. Parr allait répondre d'un ton qui n'admettait pas de réplique, quand le prisonnier reprit la parole.

— Au surplus, dit-il, nous na sommes pas ici pour faire des cérémonies; buvez ou ne buvez pas, comme il vous plaira. — Dieu est miséricordieux. — Je puis boire, moi.

Cette bizarre conclusion suggéra enfin à M. Parr l'idée peu rassurante qu'il pouvait bien s'être risqué entre les mains d'un maniaque; mais il fut aussitôt rassuré par M. Morton lui-même, qui, prenant sa tête à deux mains comme pour contenir les battements de son cerveau, s'écria:

— Pardonnez-moi! pardonnez-moi! mon cher monsieur; je vais me contenir; je serai calme. Vous saurez tout ce que vous désirez savoir, mais pas à présent. Ne vous alarmez pas si mes paroles s'égarent; ce n'est pas la folie, c'est l'agonie qui les dicte. J'ai à vous dire des choses incroyables... incroyables, mais vraies. Qu'avez-vous vu ce matin? Quel est cet épouvantable objet sur la table en bas? N'ayez pas peur de moi. Demain je me livrerai à la justice : cela vous satisfera-t-il?... Maintenant laissez-moi... Avant de mourir, je veux remettre entre vos mains une histoire... une histoire pleine d'horreur et d'épouvante; mais vous ne la lirez qu'après ma mort. Vous la regarderez comme une série d'extravagances et de folies... et pourtant rien n'est plus vrai!

Le prisonnier rentra dans le silence et cacha sa figure dans ses mains.

M. Parr en vain lui adressa la parole pour l'assurer qu'il ne devait pas voir en lui un ennemi cherchant des moyens de le convaincre et de le perdre, mais au contraire un ami qui ferait tout pour lui être utile, quelque criminel qu'il fût. M. Morton ne répondit que par un rire sarcastique et par un signe d'impatience qui pouvait se traduire par ces mots : Allez-vous-en et laissez-moi tranquille.

M. Parr, respectant une douleur qu'il ne lui était pas donné de soulager, se retira en silence.

Le lendemain, le vieillard était trop malade pour assister à l'enquête même comme simple spectateur; mais son neveu vint dire que M. Morton s'était déclaré l'auteur de la mort de l'inconnu, sans vouloir donner aucune explication sur la personne du défunt ni sur les motifs de son crime. Le corps avait été examiné par un chirurgien qui avait constaté la présence évidente d'un poison très-violent sans pouvoir en découvrir exactement la nature. On avait inutilement interrogé tous les médecins du pays. James, le domestique, n'avait pas encore reparu, mais on ne l'attendait que quelques jours plus tard. M. Morton, refusant de répondre à toutes les questions du coroner, celui-ci avait donné un mandat en vertu duquel le coupable venait d'être conduit à la prison du comté pour y attendre son jugement.

Cette malheureuse affaire eut cela de particulier, qu'on ne put conduire le prévenu devant un magistrat (1), vu que tous les magistrats de la commune étaient à Londres pour une discussion touchant les franchises de la commune, et que le recteur de la paroisse, qui aurait pu les remplacer, était dangereusement malade.

M. Morton ordonna qu'on fît à ses frais le plus magnifique service funèbre que l'on eût jamais vu dans le pays, et que la victime fût enterrée dans le principal cimetière de la ville.

Jamais la curiosité du public n'avait été excitée à un plua haut point. Des milliers de personnes assistèrent au convoi. On ne put jamais savoir si le défunt avait été introduit vivant, ou déjà mort, dans la chambre du prétendu empoisonneur. Bien des gens ne voulaient pas croire que M. Morton fût coupable, malgré tous ses aveux. L'époque fixée pour le retour de James était passée, et James ne revenait pas. Les uns pensaient que ce domestique était la victime; d'autres conjecturaient qu'il était le coupable, et qu'il avait pris la fuite. On se demandait pourquoi M. Morton, ayant évidemment l'intention de s'avouer coupable, avait pris tant de précautions pour que l'on ne pût jamais reconnaître celui dont il avait causé la mort.

A la fin le temps des assises arriva. Le jour du jugement fut fixé, et chacun espérait que ce coupable extraordinaire ferait une confession entière. En prison l'accusé s'abandonnait à la plus profonde mélancolie. Il refusait de communiquer avec qui que fût, excepté seulement avec le chapelain et le médecin de la prison. Celui-ci pensait que la santé du prisonnier baissait rapidement, et qu'il n'avait pas longtemps à vivre, quand même il échapperait au jugement. Quant au chapelain, ce médecin des âmes trouvait son zèle également inutile. M. Morton le recevait toujours poliment, mais il ne consentait jamais à se joindre à lui dans ses dévotions, et refusait constamment toute justification et tout acte de repentir.

Le vieux M. Parr, qui avait religieusement gardé le secret sur ce qu'il savait du coupable, se rendit au chef-lieu du comté pour se trouver là tout prêt, dans le cas où M. Morton se rappellerait sa promesse et le ferait demander. Il écrivit au prisonnier; mais, à son grand désappointement, il n'avait encore reçu aucune réponse le matin même du jour où le jugement devait avoir lieu.

(*A continuer.*) L. EWART.

CHEVAUX DE BOIS ET MANÉGE NAUTIQUE

Le jeu de bague qui consiste, comme on sait, à enfiler avec une lance, une épée et plus communément une tringle de fer, un ou plusieurs anneaux suspendus à une sorte de potence, est très-ancien; seulement, c'était jadis au galop d'un cheval plein de feu qu'on enfilait la bague et qu'on l'enlevait à la pointe de la lance avec grâce et légèreté. Les mémoires du temps nous apprennent que Louis XIV ne dédaignait pas d'aller quelquefois courre la bague au palais Cardinal. Aujourd'hui, ceux qui se divertissent encore à courre la bague, ne sont plus guère que de jeunes villageois sans façon, et au lieu d'un cheval fougueux, c'est un vulgaire cheval de bois qu'ils ont entre les jambes. — Hélas! tout dégénère.

Le cheval de bois en question n'a, bien entendu, aucun point de ressemblance avec le trop fameux cheval de Troie, c'est un animal inoffensif, faisant partie d'un de ces manéges forains que fait mouvoir circulairement un pauvre diable attelé à une manivelle ou une petite machine à vapeur, avec accompagnement d'orgue de Barbarie — ou de Berberi.

Ces sortes de manéges ne sont pas nouveaux non

(1) Faisant l'office de juge d'instruction.

plus ; si loin qu'il soit permis de remonter, on les voit figurer parmi les divertissements forains : il est vrai qu'on ne peut remonter jusqu'à une antiquité exceptionnellement reculée, mais de ce qu'il n'en est plus question au delà d'une certaine date, résulte-t-il nécessairement qu'ils n'existaient pas alors ? Les documents nous font défaut sur ce point important de l'histoire des jeux et divertissements populaires, comme sur bien d'autres choses : voilà la vérité. Rien ne s'opposerait donc à ce que l'invention des chevaux de bois fût attribuée à Archytas de Tarente, ou même à Dédale.

Ce que j'ai pu découvrir, non sur l'origine des chevaux de bois mais sur les transformations que ce jeu a subies, ne remonte pas plus loin que le commencement de ce siècle. A cette époque, l'animal primitif, je pense, le cheval de sapin était déjà remplacé dans quelques manéges par des oies ou par des cygnes. Les oies et les cygnes ont fait leur temps ; ils ont été remplacés à leur tour par toute une ménagerie, puis par des berceaux, par des tapissières, par des wagons de chemin de fer, par d'élégants canots. Il ne restait plus guère qu'à établir un manége de cette sorte sur l'eau, car faire tourner des canots dans le vide, c'est une anomalie trop grossière : eh bien, ce progrès est réalisé.

Ce n'est pas en France que le manége nautique a pris naissance, nous devons le confesser en toute humilité, mais en Amérique, à Brooklyn. On a installé dans un des lacs du Prospect Park de cette ville un yacht circulaire mis en mouvement soit au moyen de voiles, soit à force de rames, suivant le temps, et qui tourne sur un pivot central auquel des câbles le maintiennent attaché solidement. Ce yacht forme une galerie circulaire pouvant contenir deux cents personnes « qui peuvent jouir dans cette embarcation singulière, disent les organisateurs, de tous les plaisirs d'une promenade sur l'eau sans avoir à redouter aucun des dangers inhérents à ce genre d'excursion suivant les méthodes ordinaires. »

Sur ces « chevaux de bois » à voiles ou à rames (*sailing* ou *rowing* « *merry-go-round* »), il n'est pas encore question d'établir des jeux de bague ; mais tenez pour certain qu'on y en établira ou quelque jeu plus divertissant encore.

Quant à remplacer les promenades sur l'eau, même sur le lac en question, je doute que l'ingénieuse invention y parvienne.

A. BITARD.



Manége nautique à Brooklyn.

VARIÉTÉS

Un médecin d'outre-Rhin a fait la remarque que le plus grand nombre des décès ont lieu dans la matinée, de 5 à 8 et à 10 heures.

« Les décès qui arrivent après midi sont à ceux-là comme 40 à 60, et ont lieu de 3 à 7 et 9 heures. Le plus petit nombre d'hommes meurent à 6, à 9 et à 11 heures du matin, à 1 heure et à 6 heures après midi et à minuit. »

L'auteur de ces observations attribue les causes de ces phénomènes aux variations électriques, magnétiques et barométriques !...

L'imprimeur-gérant : A. Pougin, 13, quai Voltaire, Paris.



Le jour des Morts au cimetière du Père-Lachaise.

LE JOUR DES MORTS AU PÈRE-LACHAISE

Au seuil de novembre, l'Église a placé deux fêtes :

La première, joyeuse en sa solennité, c'est la fête des Saints. L'humanité a placé au-dessus d'elle ces hommes qui ont vécu et qui sont morts pour la servir. La mémoire des apôtres et des martyrs est une mémoire glorieuse, et le jour de la Toussaint un des quatre grands jours de l'année chrétienne.

Le lendemain, les hymnes font place aux litanies et la tristesse succède à la joie : c'est le jour des Morts.

On prie. La croyance antique que la prière est efficace, ne suffit pas pour apaiser les regrets. En sortant de l'église, où l'on s'est agenouillé devant Dieu, on se dirige vers le cimetière, où l'on s'agenouillera sur les tombeaux.

Paris a le culte des morts. La vie y est si difficile et les portes de l'éternité y roulent si facilement sur leurs gonds !

Comment ne pas donner un jour par an à ceux qui nous ont aimés et que nous irons si tôt rejoindre?

Un demi-million d'hommes, de femmes, d'enfants, montent les faubourgs, suivent les boulevards extérieurs, s'arrêtent à la porte des fleuristes et des marbriers. Les voilà qui s'engagent dans les allées bordées de marbre et d'arbres verts. Les uns cherchent la tombe d'un père ou d'une mère; les autres celles d'une femme ou d'un enfant; presque tous s'arrêtent en passant devant quelques monuments sur la pierre desquels on lit le nom d'un poëte, d'un homme d'Etat ou d'un général d'armée.

Dans cette vallée de Josaphat du génie, les grands hommes sont couchés côte à côte avec les petits; mais on les distingue encore à l'affluence des visiteurs que la curiosité ou le respect groupent autour d'eux.

C'est à l'heure où le jour baisse. Une teinte crépusculaire enveloppe les objets; la nature semble prendre part à la tristesse des hommes. Chacun poursuit sa route et revient au logis, la tête courbée sous le poids des souvenirs. Demain, l'activité reprendra le dessus. Il faut bénir, en attendant, cette mélancolie d'un jour. Rien de plus salutaire que ses leçons! Les âmes des vivants se retrempent pour le bien dans ce commerce passager avec les âmes des morts.

UNE MORT MYSTÉRIEUSE

(Fin.)

IV. — Confession posthume.

A sept heures du matin, M. Morton avait été trouvé mort dans son lit. Le coupable était appelé à répondre de son crime devant un tribunal supérieur à celui de l'homme. Jamais la curiosité du public ne fut plus complétement déjouée. Le jour des débats était arrivé, mais le coupable était allé rejoindre sa victime.

Vers midi, comme M. Parr allait se remettre en route, le chapelain de la prison se présenta chez lui pour lui remettre un petit paquet de la part de M. Morton, qui,

n'ayant pas oublié sa promesse à l'ancien négociant, lui envoyait la narration que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs.

Richard Melville, dit Morton, à Charles Parr, gentleman, autrefois négociant à Liverpool.

« Pourquoi éprouvé-je une sorte de soulagement et de satisfaction à confesser le crime contre nature dont je me suis rendu coupable, c'est ce que je ne saurais expliquer que par les raisons que je vous ai indiquées, quand j'en ai fait la promesse : à savoir, que le châtiment providentiel d'un si grand crime ne soit pas ignoré des hommes.

« Je pressens que pour moi le temps ne sera bientôt plus. Mes artères ne battent plus que les dernières palpitations d'une lente agonie. Découvrons donc courageusement l'ulcère caché qui a rongé ma vie.

« Je n'ai pas à vous instruire de ce que j'étais quand vous me connûtes à Liverpool, où peut-être vous enviâtes ma brillante position. Mon père était riche, je fus gâté dans ma jeunesse comme bien peu de cadets le sont. Je portais dans mon cœur un ver rongeur. Mon frère jumeau, né quelques minutes avant moi, devait, pour soutenir la dignité de notre famille, être l'unique héritier. Ainsi l'avait décidé mon père dans l'orgueil de son cœur aristocratique. Il n'avait que nous deux, car notre naissance avait causé la mort de notre mère.

« Oh ! que ne mourut-elle avant de nous avoir conçus ! Je savais bien que mon père me laisserait de quoi vivre honorablement ; mais cela ne me suffisait pas. Je pensais aux brillants équipages, aux chevaux de prix que j'avais à ma dispositien ; une position plus médiocre ne pouvait plus me suffire. Je ne sais quel démon me soufflait d'affreuses pensées. Enfin mon cœur pervers lui répondit comme Esaü : « Les jours du deuil de mon père approchent : alors je tuerai mon frère. »

« Et ces jours arrivèrent. Pendant quelques mois bien rapides, mon frère se trouva possesseur d'une fortune de prince ; puis il mourut empoisonné... empoisonné par moi, son frère. Vieillard, vous étiez un des jurés à l'enquête qui eut lieu alors. Oui, vous fûtes un de ceux qui rendirent un verdict d'empoisonnement volontaire contre un jeune garçon parfaitement innocent, contre un enfant que mon frère avait pris comme laquais par charité. Ce fut moi qui mis la poudre infernale dans la petite malle du pauvre enfant : ce fut moi qui, par des détails exagérés, envenimai je ne sais quelle petite discussion qu'il y avait eu entre mes deux victimes. Je savais que ce jeune étourdi, après avoir été grondé, avait dit en murmurant : « Mon maître me le paiera ! » Je brodai là-dessus mon histoire ; le pauvre diable fut pendu. Quant à moi, j'étais au-dessus de tout soupçon.

« Je devins riche ; mais un lit de velours et d'or ne saurait bercer et endormir une conscience coupable. Je possédais effectivement tout ce que les richesses peuvent donner. J'étais entouré d'amis et de convives ; mais c'était dans le château même où mon frère avait bu à ma santé sa dernière coupe, sa coupe empoisonnée, lui mon frère, conçu avec moi dans le même sein maternel, qui avait partagé ma couche jusqu'au delà des années de l'enfance, lui qui m'aimait plus que lui-même ! Ce frère si généreux, si confiant, j'étais son assassin !... Je vendis tous les biens que je possédais aux environs de Liverpool, et je m'embarquai pour le continent. Ce fut alors que vous me perdîtes de vue. Que de fois j'ai frissonné d'horreur en entendant les louanges que l'on prodiguait à la sensibilité d'un frère affectueux qui ne pouvait plus vivre dans un pays qui lui rappelait sans cesse une perte si douloureuse !

« Hélas ! ces lieux ne me rappelaient que mon attentat, que mon affreux fratricide. Comme Caïn, je m'enfuis loin du théâtre de mon forfait, en me disant : « Tout « homme a le droit de me tuer. » Mais la Providence me réservait à un plus terrible châtiment, elle mit aussi un signe sur mon front.

« Je me rendis en France, et je me plongeai dans le tourbillon des plaisirs de sa brillante capitale. Je louai un château près de Paris. Les salons du riche Anglais étaient resplendissants de luxe. Là se réunissaient les jeunes, les vieux, les savants, les hommes à la mode...

« Je m'étourdissais. Près d'un an s'était écoulé depuis la mort de mon frère ; et si je ne l'avais pas tout à fait oubliée, je trouvais du moins le moyen d'étouffer les cris de ma conscience. L'amour aussi, avec tous ses délires, était venu à mon secours...

« Un soir, une femme que j'adorais était à mes côtés. C'était à l'heure où les convives fatigués commencent à se retirer l'un après l'autre, et où les bruits de l'orgie font place au froid silence. Le peu d'amis qui restaient encore écoutaient en bâillant les notes harmonieuses d'une musique ravissante, et s'endormaient en aspirant l'air parfumé. La brise nocturne faisait vaciller les draperies de soie ; la lune semblait s'extasier sur notre bonheur et faisait pâlir nos bougies diminuées, comme pour revendiquer son droit de présidence à l'heure réservée à la passion.

« Allons, Mathilde ! m'écriai-je, tu as porté tes lèvres sur la coupe enchantée, et j'y ai puisé le doux poison de la volupté ! — *Poison !* — Le mot fut répété comme par un écho ; il me fut impossible de savoir d'où il venait. Je fus le seul à l'entendre, car Mathilde sourit. Elle tendait la main pour recevoir le verre ; mais, effrayée de mon air hagard, elle recula et jeta les yeux autour de nous... Mais un souvenir avait évoqué dans mon âme toute une tempête de remords. C'était l'anniversaire de la mort de mon frère ! c'était l'heure où je l'avais vu boire en souhaitant le bonsoir à son fr..., à son assassin ! Je vis sa main saisir le verre, le jeter sur le tapis qu'elle inonda de sang... et je m'évanouis. Quand je revins à moi, je me vis entouré de mes domestiques...

« Mais plus d'amis, plus même la femme aimée ; on m'avait cru ivre-mort. J'étais ivre, en effet, ivre de remords empoisonnés !

« Sans écouter personne, je courus chez Mathilde, malgré l'heure avancée de la nuit ; je forçai l'entrée de son appartement, je me précipitai dans sa chambre, et, entr'ouvrant les rideaux de son lit, je vis.... le cadavre de mon frère !...

« Si et comment je ne devins pas dès lors absolument fou, c'est ce que je ne saurais expliquer. Ma cervelle résista, je crois, miraculeusement au choc, et au bout d'un quart d'heure je crus avoir rêvé.

« Mais ce rêve se représentait à mon imagination à tout propos... Je quittai la France, je voyageai en Italie, en Allemagne, le cadavre voyageait avec moi, dans ma chaise de poste, sur la croupe de mon cheval...

« Enfin, ma santé cédant à tant de tortures, je devins trop faible pour continuer mes voyages, et j'éprouvai un violent désir de terminer dans ma patrie cette carrière de misère et de crime... Mais mon frère était plus infatigable que moi... L'homme s'use, le remords ne meurt point. Il y avait à peine quelques mois que je demeurais ici, sous la garde de mon fidèle domestique James, quand un soir celui-ci, au moment de partir pour aller passer quelques jours dans sa famille, entra chez moi vers le milieu de la nuit. Je voulus le gratifier d'un toast avec

une bouteille d'excellent claret; je saisis la bouteille, je versai... la main qui me tendait le verre n'était plus celle de James, mais celle de mon frère... Des idées de suicide m'assiégeaient depuis mon retour, j'avais empoisonné à l'avance une bouteille de claret, et le hasard l'avait fait tomber sous ma main... Je versai, l'homme tomba frappé par ce poison foudroyant qu'on appelle acide prussique...

« Toujours ce meurtre ! m'écriai-je... horrible, infernal meurtre ! et toujours ce visage de mon frère... ce visage bleu de poison !...

« Et je voulus brûler le cadavre pour ne plus le voir : j'avais déjà brûlé ses vêtements, ce visage, et déjà sa tête était en feu... Mais je me crus en enfer... J'éteignis la flamme, qui gagnait le fauteuil, je pressai le corps sur mon cœur et je le portai sur le lit... Voilà l'histoire que je vais aller répéter au juge suprême... Le sang, le poison me suffoquent... Adieu ! »

On ne revit pas le pauvre James, et l'on ne douta plus qu'il n'eût été victime de son maître aux prises avec sa vision fatale!...

L. Ewart.

EN ASIE

II

LES AFGHANS

La population de l'Afghanistan est composée de plusieurs races différentes, dont la plus nombreuse et la plus importante à tous égards est celle des Afghans proprement dits.

Les Afghans, dont on a voulu faire des frères ou des fils du peuple juif, sont d'origine douteuse. Ils se donnent le nom de *Pouchtanch* dans leur langue, qui a des liens avec l'idiome de Firdousi.

La forme de gouvernement et les coutumes sont celles de presque tous les peuples mahométans; mais, bien que fiers de leur religion, les Afghans ne se font pas faute d'en transgresser les lois, lorsque celles-ci les empêchent de satisfaire leurs passions. C'est ainsi que, malgré le Coran, les Afghans font un grand abus des liqueurs fortes. Par contre, ils sont en général fidèles à leurs femmes, chose extraordinaire pour des Mahométans.

Trempés par leur climat, robustes, intrépides, ils réussirent, vers le milieu du siècle dernier, à échapper au joug des Persans. Depuis qu'ils sont libres, la configuration de leur pays, redoutable forteresse naturelle, et leur ciel sibérien en hiver, les ont préservés d'un nouvel esclavage; ils ont défendu avec succès leur indépendance contre leurs anciens maîtres et contre des ennemis plus terribles, les Anglais, leurs voisins de l'Inde.

L'Afghan est dévot et rancunier, et sa mauvaise foi est proverbiale en Orient, tout aussi bien que ses goûts de pillage et de massacre. Sans être brave, du moins comme le sont les Sicks et les Goorkas, il a une certaine hardiesse; mais elle ne résiste pas au premier échec, et, bien que très-vaniteux, il est avare et tient rarement ses promesses. La façon dont il pratique l'hospitalité est, du reste, caractéristique.

Tant que son hôte est sous son toit, l'Afghan le traite en frère; toutes les friandises que savent préparer les femmes de son harem — et toute femme afghane est une cuisinière émérite — sont à sa dispostion. Mais à peine l'étranger a-t-il franchi le seuil de sa porte, il n'hésitera pas une minute, — dit le *Times*, — à lui lancer une balle dans le dos, s'il pense que sa bourse est bien garnie, et même seulement si l'habit de l'hôte choyé la veille lui a plu.

L'Afghan est voleur et bandit de son naturel, et dans certaines parties du pays il n'a même pas d'autre profession; le plus léger prétexte lui suffit pour tuer un rival ou un ennemi, et les haines de tribus ou de religion lui fournissent de nombreux prétextes. Ainsi, il suffit qu'un étranger porte son turban d'une façon qui ne lui plaise pas pour qu'un Afghan fasse faire au malheureux voyageur la connaissance de sa carabine.

Il est bon d'ajouter que le turban joue dans l'Afghanistan le rôle du tartan dans les highlands de l'Écosse : chaque clan adopte une étoffe particulière et a une façon spéciale de la nouer autour de la tête.

Les clans sont très-nombreux; ils se divisent en clans de nomades et en clans d'agriculteurs. Les premiers habitent surtout les parties les plus sauvages du Khorassan, où les pâturages sont abondants et où ils peuvent errer avec leurs troupeaux. Ils sont nominalement soumis à l'émir; mais, en réalité, ils ne reconnaissent que leurs chefs particuliers, par l'intermédiaire desquels ils payent leurs redevances à l'autorité centrale et qui ont un contrôle absolu sur les relations des tribus entre elles. Ils envoient un contingent à l'armée régulière et forment la partie la plus importante de la milice de réserve.

L'armée régulière est recrutée principalement parmi la classe des agriculteurs. L'Afghan n'a, au reste, pas d'embarras à choisir une profession : il ne peut être que soldat ou cultivateur. Par vanité ou par esprit de routine, il ne veut faire aucun commerce ni se livrer à aucune industrie, et c'est probablement là ce qui a assuré aux Afghans leur suprématie sur les autres races qui habitent cette contrée.

Au physique, il est peu de peuples que l'on puisse comparer aux Afghans, comme on peut s'en convaincre par la reproduction d'une photographie que nous empruntons à l'excellente géographie de M. O. Reclus (1).

Les voyageurs s'accordent à dire que les hommes et les femmes sont remarquablement beaux et presque tous grands et bien proportionnés. Il n'est pas étonnant dès lors que les Afghans soient épris de tous les exercices qui demandent de la force et de l'adresse, tels que la chasse, les courses et les sports de tous genres.

Comme écuyers, ils peuvent être comparés à n'importe quel peuple de l'Inde, et même aux Anglais, et ils sont d'une adresse remarquable au fusil aussi bien qu'à l'arc et à la fronde.

Le plus grand nombre n'a pas encore abandonné la vie nomade; tous sont musulmans sunnites, et par là ennemis irréconciliables des Persans chiites.

Après les Afghans, la classe la plus nombreuse est celle des Tajiks, qui sont d'origine persane. Ils rivalisent avec les Afghans au physique, mais ils leur sont bien différents sous le rapport du caractère et des coutumes. Ils sont, en général, paisibles et soumis, et, bien qu'ignorants et superstitieux comme leurs voisins, ils sont moins turbulents. Ceux qui habitent les campagnes sont agriculteurs; les autres s'adonnent au commerce ou à une industrie quelconque. Beaucoup embrassent la carrière des armes : ceux-là sont connus sous le nom de Toorks, et on en trouve un certain nombre dans les troupes anglaises du Punjab.

Les autres races dont se compose la population de l'Afghanistan sont les Kazzilbas, les Mogbuls et les Hazaras. Les premiers sont d'origine turque et ont la réputation d'être des soldats magnifiques. On les remarque dans la cavalerie irrégulière de l'Inde, et ils forment

---

(1) *La Terre à vol d'oiseau.* Tome I. — *La Perse.*

l'élément principal de la cavalerie et de l'artillerie de l'émir.

Les Hazaras sont d'origine tartare. C'est parmi eux que se recrute la domesticité. Ceux qui sont indépendants professent une haine mortelle pour les Afghans, qui n'ont jamais pu arriver jusqu'aux montagnes où ils sont réfugiés.

L'organisation politique est aussi variée que le caractère des différentes races; mais le respect d'un souverain absolu paraît être entré profondément dans les mœurs, et, quoi qu'on ait pu dire, la domination de l'émir actuel, Shere-Ali-Khan, est incontestée et solidement établie.

L'armée est formée sur le modèle de celles organisées par l'Angleterre dans les Indes. Elle est munie de fusils perfectionnés achetés soit dans l'Inde, soit en Perse.

La littérature chez ce peuple est presque inconnue; en tout cas, elle est peu considérée.

Les Tadjicks ou Persans habitent en corps de nation dans les steppes environnant l'Humoun, et leur langue est fort répandue dans tout le pays; les Poutchaneh, qui se piquent de distinction, la parlent couramment; au fond, c'est l'idiome officiel et commercial de l'Afghanistan.

Ces détails suffisent pour démontrer que la population de l'Afghanistan ne réunit aucun des éléments nécessaires pour faire une nation compacte et unie, et que l'on y trouve au contraire tous les principes de discorde et de guerre intestine. Un mot suffirait pour précipiter les Afghans sur les Moghuls et les Hazaras, de même que les tribus hindoues éparpillées dans le pays ne demanderaient pas mieux, si elles avaient l'espoir de pouvoir se livrer au pillage, de combattre Afghans et Moghuls.

(*A continuer.*)

Ceux qui prétendent qu'on peut réussir en quelque chose sans travail et sans peine sont des empoisonneurs. — *Benjamin Franklin.*



Les Afghans.

A TRAVERS L'EXPOSITION

LE PAVILLON DE LA PERSE A L'EXPOSITION

Une des curiosités les plus goûtées du public, c'est sans aucun doute le pavillon élevé par la Perse dans la partie du Trocadéro consacrée à l'Orient. Cette décoration si originale, ces effets si nouveaux pour nous, résultant des milliers de glaces encastrées dans les murs, ces tentures, ces tapisseries, tout cela produit une singulière impression sur les visiteurs européens. Il ne faut pas croire que la fantaisie ait eu la moindre part à la construction et à la décoration de cet édifice; tout ce qui est sous nos yeux est d'une rigoureuse exactitude, quoique ce soit l'œuvre d'un architecte français, — M. Sturel, qui a bâti cette maison avec autant de solidité qu'on a bâti la salle des fêtes; aussi est-il à présumer que le pavillon de la Perse est une des constructions qui survivront à l'Exposition et qui contribueront à l'ornement du Trocadéro.

Il ne faut point voir dans ce pavillon le modèle d'une résidence royale; c'est une simple villa, comme beaucoup de commerçants aisés en ont aux environs de Téhéran, d'Ispahan ou de Schiraz; le palais des souverains est construit avec plus de luxe et plus de magnificence encore. Celui que le Schah possède à Téhéran passe pour un des plus beaux qu'on puisse voir, et la salle destinée aux audiences est une merveille dans son genre. Le palais des anciens rois à Ispahan, quoique à moitié en ruine, est encore un des plus beaux édifices de la Perse, avec ses colonnes en marbre, ses murs revêtus de glace, ses jets d'eau et ses jardins. Les Perses excellent dans l'art de créer et de dessiner les jardins; toutes les résidences royales en possèdent qui font l'admiration des voyageurs et qui sont bien supérieurs à ceux de Versailles.

Mais la Perse est un pays asiatique, c'est-à-dire que la barbarie y confine la civilisation, que la grossière ignorance vit côte à côte avec les arts les plus raffinés. La

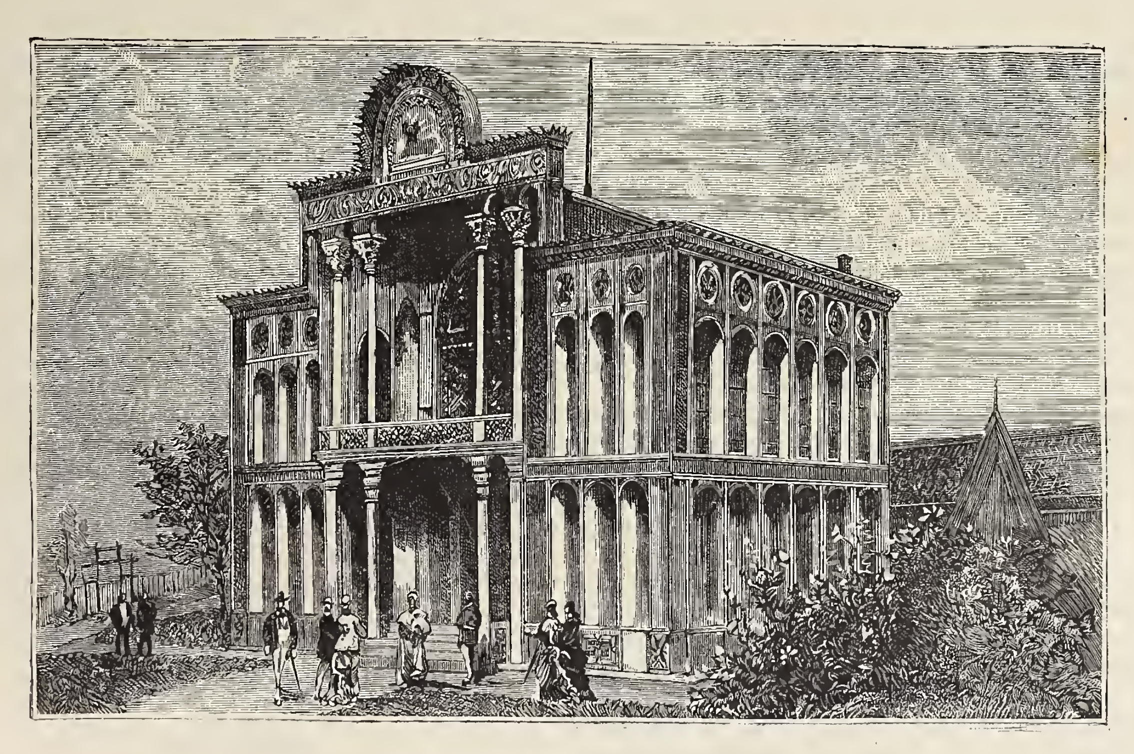
plupart de ces palais tombent en ruines ou sont mal entretenus; auprès de ces constructions splendides s'élèvent des habitations misérables ou à moitié écroulées; à Hérat, les désastres causés par le siége de 1825 ne sont pas encore réparés, et quand on y arrive on croit entrer dans une ville qui vient d'être prise d'assaut.

Chez ce peuple, curieux et bavard, mais doux et inoffensif, la torture, la bastonnade et les supplices les plus affreux y subsistent encore. Il y a quelques années, un de nos compatriotes, voyageant en Perse, fut témoin du spectacle suivant :

Un indigène avait été assassiné; pour découvrir le coupable on s'empara de ses voisins, de ceux qui avaient eu avec lui des discussions d'intérêt ou des querelles, et à chacun d'eux on administra mille coups de bâton sous la plante des pieds, torture qui, lorsqu'elle n'amène pas la mort, vous laisse estropié pour le reste de votre vie. Cette bastonnade n'ayant amené aucune découverte, on s'empara d'un autre individu, et les présomptions paraissant assez fortes contre lui, on lui ouvrit le ventre, on le suspendit par la mâchoire à un croc de boucher et on le laissa mourir en cet état. Il ne faut point crier trop fort à la barbarie; il y a juste un siècle, on en usait de cette façon chez nous. Mme Fusil rapporte dans ses mémoires que se trouvant chez les demoiselles Sainval, actrices de la Comédie-Française, elle vit entrer un jeune homme qui marchait appuyé sur des béquilles : c'était le frère des deux actrices. Officier dans un régiment, il avait eu un duel avec un de ses amis qu'il avait tué. Soupçonné d'avoir agi déloyalement, il fut mis à la torture des brodequins, qui lui brisèrent les jambes. Relâché faute de preuves, il resta avec des jambes dont les os avaient été brisés et qui étaient incapables de le porter.

Ces mesures barbares sont surtout nécessaires pour contenir les Afghans, voleurs déterminés, qui ne reculent devant aucun crime pour satisfaire leur passion pour le bien d'autrui. Quant aux Persans, ils sont d'un caractère bien plus paisible, et ressemblent assez aux Athéniens du temps de Démosthène, qui passaient leur vie à se promener sur le forum en se demandant les uns aux autres : Qu'y a-t-il de nouveau ? Les habitants d'Ispahan ou de Téhéran se promènent dans le Bazar, lequel tient une large place dans leur vie. Le Bazar se compose de longues galeries couvertes, bordées de boutiques et occupant un vaste espace au milieu de la ville. Il y a les boutiques des marchands d'étoffes, assiégées par une clientèle féminine sans cesse renouvelée; celles des chaudronniers avec leur tapage étourdissant; celles des armuriers, entourées d'un public de cavaliers; celles des libraires, où les mohllahs font de longues stations; les plus fréquentées sont celles des restaurateurs occupés du matin au soir à faire griller des brochettes de *kibad* ou mouton rôti, et à cuire dans des milliers de petits pots noirs des soupes à la viande idolâtrées par le peuple. Toutes les classes se coudoient et se pressent dans ces galeries. Là passent des Kurdes au turban énorme, à la physionomie sombre et sérieuse; des Afghans avec de grands sabres, de grands couteaux et l'air provocant; des écrivains publics, l'encrier à la ceinture; il faut que tout ce monde se fraye une voie dans ces galeries encombrées par des aveugles qui chantent en demandant l'aumône, par des raconteurs d'histoires qui hurlent à pleins poumons, par des derviches qui donnent à la foule le spectacle de leur corps martyrisé et sanglant; joignez-y des troupes de chameaux et de mulets, et vous verrez quelle adresse il faut pour se diriger au milieu de ce tohu-bohu si opposé à nos habitudes occidentales.

(A continuer). Adrien DESPREZ.



Le pavilion de la Perse à l'Exposition.

L'aisance et les mœurs sont le plus bel ornement d'une ville. — *Zénon*.

UNE EXPOSITION IL Y A CINQ CENTS ANS, EN TARTARIE

(1404)

I

C'est un penchant naturel aux peuples comme aux hommes, lorsqu'ils sont arrivés à un haut degré de prospérité, de faire en quelque sorte un retour sur eux-mêmes, et de se complaire dans la vue des richesses qui leur sont échues en partage et qu'ils ont souvent acquises au prix de tant de peines et de dangers.

Aussi les expositions, qu'on pourrait croire d'invention moderne, sont-elles fort anciennes.

On trouve dans l'histoire de la plupart des grandes nations de l'Orient et de l'Occident, et presque toujours à des époques qu'on pourrait appeler culminantes, des fêtes populaires où artistes et artisans étaient convoqués à des concours dont les *chefs-d'œuvre* étaient montrés au peuple au milieu de réjouissances publiques.

De ces grandes luttes pacifiques du passé, l'une des plus curieuses, des plus magnifiques et des plus semblables à nos expositions modernes, bien qu'elle soit peut-être l'une des plus inconnues, est celle que Timour ou Tamerlan, en 1404, institua dans Samarcande, la capitale de la Tartarie, lorsqu'il eut conquis l'Inde et fut devenu le maître incontesté de presque tout l'Orient.

Il avait convoqué tous les émirs et tous les sages de son empire, afin de leur demander s'il devait marcher à de nouvelles conquêtes, ou déposer les armes et désormais appliquer son génie à consolider son nouvel empire.

Il voulut que cette réunion fût marquée par des fêtes d'une magnificence inouïe, et un historien, qui fut le témoin oculaire des réjouissances, en a laissé la description la plus éblouissante et la plus détaillée.

« Dans l'immense plaine qui entoure Samarcande, dit cet historien, traduit par Petis de Lacroix, on dressa les tentes, soutenues par des câbles de soie, et dans lesquelles les tapis à fond d'or étaient sans nombre. Les rideaux étaient de velours, les planchers d'ébène et d'ivoire incrustés, avec des dessins exquis.

« Le logement de l'empereur consistait en quatre grandes enceintes symétriques ; son pavillon impérial formait à lui seul un groupe de deux cents tentes ornées de peintures et de pierreries.

« Chaque tente était divisée par douze colonnes; les étoffes qui les entouraient étaient d'écarlate au dehors et à sept couleurs de satin au dedans ; elles étaient tendues avec des cordes de soie, et les colonnes étaient d'argent enrichies d'or.

« Les tapissiers, qui étaient en grand nombre, avaient employé une semaine entière à dresser et à meubler ce superbe logement. Les mirzas et les émirs avaient aussi chacun un seraperdé, un barghiah, des tentes et un grand pavillon nommé kherghiah. Les colonnes des tentes étaient d'argent massif, et le sol était couvert des plus riches tapis de pied du monde. »

Les gouverneurs des provinces, les généraux d'armées, les seigneurs et les principaux officiers de tout l'empire s'assemblèrent en cet endroit et y dressèrent leurs tentes. Une foule immense accourut. Elle était composée d'hommes venus de tous les points de l'Orient, de la Chine, de la Moscovie, de l'Inde, de la Grèce, de Mazendéran, de Khorassan et de Fars, de Bagdad et de Syrie, et enfin de tous les royaumes d'Iran, de Touran, du Kurdistan et de l'Egypte.

II

On célébra d'abord les funérailles d'un fils de Timour, mort récemment; puis le deuil cessa. « *Il y eut une exposition de toute l'industrie, de tous les arts et de tous les métiers des pays soumis aux lois du khan. Les plus habiles artisans y étalèrent les chefs-d'œuvre de leurs professions. Ils dressèrent dans leurs boutiques des trophées et des arcs de fleurs pour représenter des triomphes dans lesquels ils faisaient voir ce qu'ils savaient de plus fin dans leur métier. Le tout était orné de bouquets et de guirlandes avec une symétrie parfaite.*

« Il y avait chez les joailliers des colliers de perles et de pierreries, principalement des rubis grenadins et des rubis balais, avec une infinité de pièces de cristal de roche, de corail et d'agate, et la quantité de bagues, de bracelets et de pendants d'oreilles rendirent cette plaine une minière d'or et de pierreries, au lieu d'une minière de fleurs, qui est la signification de son nom.

« On éleva un amphithéâtre à quatre coins, dont le haut et le bas étaient couverts de brocarts et de voiles de clinquant, avec des tapis de Perse de soie, où les dames avaient pris leur place. Les musiciens étaient dans leur rang avec les joueurs d'instruments, ainsi que les baladins qui déclamaient et disaient des mots facétieux pour exciter la joie et les ris.

« Il y avait un autre amphithéâtre où étaient toutes sortes de gens de métier, et l'on comptait ainsi cent amphithéâtres de différentes manières, remplis de vendeurs de fruits, ayant des fifres et des tambours. Ils avaient construit chacun une espèce de jardin plein de pistaches, de grenades, d'amandes, de poires et de pommes, avec ordre et symétrie, qui embaumaient l'odorat et faisaient un ornement merveilleux.

« Les bouchers se firent surtout remarquer par la gentillesse de leurs représentations. Ils habillaient un mouton en homme, et ils mettaient d'autres peaux en diverses figures ridicules. On voyait des chèvres parlantes qui avaient des cornes d'or, et qui couraient les unes après les autres. Elles paraissaient des chèvres à l'extérieur, mais c'étaient de jolies filles qu'ils avaient ainsi travesties. D'autres étaient habillées en fées et en anges ayant des ailes, et d'autres prirent la figure des éléphants, et d'autres celles des moutons. »

(A continuer.) Ernest Faligan.

EN AMÉRIQUE

—

LA LOUISIANE

Depuis de longs mois, la fièvre jaune fait de nombreuses victimes dans la Louisiane comme au Sénégal. Mais si dans notre colonie la charité locale a suffi à sa tâche, il n'en a pas été de même malheureusement à la Nouvelle-Orléans, à Memphis et à Wicksburg.

Souscriptions et fêtes de bienfaisance ont été organisées en Amérique et en Angleterre, et la France a apporté le plus généreux concours à cette œuvre de solidarité et de fraternité humaine.

Faut-il rappeler que la Louisiane est encore une terre presque française? Elle est liée à son ancienne métropole par les mille liens du dévouement, de la reconnaissance et de la foi. En 1870 et en 1871, elle envoyait près de 400,000 francs aux victimes de la guerre; en 1872, elle souscrivait 123,000 francs pour la libération du territoire; en 1875, elle donnait 42,000 francs aux inondés du Midi de la France.

Le nom de Louisiane désigna dans le principe presque tout le bassin du Mississipi, depuis le golfe du Mexique jusqu'aux grands lacs, et depuis les colonies anglaises

du littoral de l'Atlantique jusqu'aux montagnes Rocheuses. Cette immense région fut visitée, pour la première fois, en 1673, par deux missionnaires français. Lassalle la parcourut plus complètement, en 1679, et lui donna le nom de Louisiane en l'honneur de Louis XIV.

Malgré les inépuisables ressources qu'elle offrait aux émigrants, le progrès fut lent. En 1773, toute la partie située à l'est du Mississipi fut cédée à l'Angleterre, à l'exception de la Nouvelle-Orléans, et forma plus tard les Etats de Mississipi, de Tennessée, de Kentucky, d'Ohio, d'Indiana et d'Illinois. Le reste du territoire qui conserva seul le nom de Louisiane fut donné à l'Espagne, puis rétrocédé à la France en 1800, et enfin vendu aux Etats-Unis en 1803.

L'Etat qui porte aujourd'hui le nom de Louisiane est très-peu étendu comparativement à l'ancienne Louisiane; sa superficie est cependant de 115,400 kilomètres carrés.

La Louisiane avait, à l'époque du dernier recensement décennal, 709,433 habitants, dont 332,520 esclaves.

Cette population est formée des éléments les plus divers. Les usages, les mœurs, la religion et le langage des premiers possesseurs du sol dominent encore dans le sud et dans le centre de l'Etat; tandis que dans le nord, défriché et exploité par des émigrants venus des Etats de l'est, le protestantisme a pris le dessus, et l'on y parle à peine le français.

Le Mississipi limite en grande partie la Louisiane vers l'est; puis il en parcourt le centre et se jette dans le golfe du Mexique par cinq embouchures principales, s'épanouissant comme une gerbe de grandes rivières. La terre n'est visible en mer qu'à très-courte distance, car les bords sont plats et s'élèvent à peine au-dessus du niveau de l'eau. Puis une fois entré, on remonte le fleuve à travers une longue succession d'îles et de lacs, sans autre point de vue curieux que le *Meschacébé* lui-même, qui roule un amas prodigieux de vase, nourrit une multitude de crocodiles, et ressemble parfois à une grande mer intérieure.

La Nouvelle-Orléans est située sur la rive gauche, à cent milles de l'embouchure; son développement total le long du fleuve est de 8 milles (près de 13 kilomètres), sur une profondeur qui varie de 2 à 3 milles.

(A continuer.)

ARGENTEUIL

LA VILLE

II

Tout ce monde : vendangeurs de profession et vendangeurs d'occasion, vient s'assembler sur la place de l'Eglise. Ceux qui arrivent le samedi soir, passent la nuit là. Enveloppés dans des pardessus, des couvertures, de vieux châles, hommes, femmes, enfants, vieillards, s'installent de leur mieux, couchés ou accroupis, sur les marches du perron de l'église et au pied des murs. Les bornes servent d'accoudoir; de grosses pierres ou les degrés du parvis deviennent des oreillers; les sybarites de la société vont louer une botte de paille. Quand la nuit menace d'être fraîche on allume un grand feu au milieu de ce campement. Et de là, aux premières heures de la nuit, avant que le sommeil ait gagné les vendangeurs, s'élèvent, ici des bruits de conversation, là des acclamations de joueurs faisant des cents de piquet à la lueur d'une chandelle fixée sur une pierre ou dans une bouteille; plus loin, des chants. Pendant ce temps, les flammes du feu de bivouac étendent de grandes lueurs sur la façade blanche et neuve de l'église, creusant par des ombres épaisses, les intervalles des contre-forts, faisant saillir les vives arêtes des reliefs de l'architecture, et promenant sur les vastes espaces éclairés les silhouettes démesurément grandies des allants et venants autour du feu.

Pendant la journée du dimanche, les vignerons viennent là louer le personnel qui leur est nécessaire. Les prix sont débattus; ils augmentent ou ils baissent, comme à la Bourse, suivant qu'il y a abondance ou défaut de travailleurs proportionnellement aux besoins. A la fin de la semaine le salaire est réglé d'une manière uniforme par la mairie, d'après la moyenne faite sur les sept jours.

Grâce à ses vignobles, à ses asperges, à ses figues, deux autres cultures spéciales à la localité; grâce aussi à ses ateliers de constructions fluviales, — c'est là que se font presque tous les bateaux à vapeur qui circulent sur la Seine, Hirondelles et autres, — grâce à cela, Argenteuil est aujourd'hui une des villes les plus importantes des environs de Paris. Elle compte 8,200 habitants.

La ville industrielle est venue se souder, pour ainsi dire, à l'ancienne cité vigneronne et agricole, sans se confondre avec elle. Les chantiers, les ateliers, les habitations des ouvriers sont le long du fleuve, tandis que l'on trouve dans le haut, près des champs et des vignes, les demeures des cultivateurs, avec leur vaste cour intérieure entourée de celliers, de hangars, de remises et d'écuries, le tout orné de treille encadrant les fenêtres et les portes.

Pour compléter la physionomie d'Argenteuil, ajoutons que toute une ligne de maisons de plaisance, chalets, villas, etc., de restaurants à terrasse et à tonnelle, s'est établie comme limite de la ville du côté de la Seine. Elle est séparée de la rive par une large zone ombragée, au sol toujours vert, véritable prairie plantée d'arbres gigantesques qui, si l'on en croit les vieux manuscrits, était autrefois une île, donnée en 1282 à l'abbaye, par Jean de Pontoise, à charge d'un anniversaire à perpétuité.

Tel est maintenant Argenteuil. Il y a, on peut se le figurer, de la différence avec la *vue* de cette ville que nous reproduisons d'après une très-ancienne et très-curieuse estampe. Cependant, outre le fleuve, dont le lit principal est, on le voit en effet, à une certaine distance des murailles, ce qui donne de la vraisemblance à l'origine que nous avons indiquée pour la promenade; outre cela, disons-nous, on reconnaît facilement les coteaux qui, il y a peu d'années encore, portaient bon nombre de moulins; on reconnaît aussi la gorge qui sépare la butte d'Orgemont du grand coteau, et qui actuellement sert de passage au chemin de fer allant dans la vallée de Montmorency par Argenteuil.

Les remparts, — que montre notre gravure et au dehors desquels la petite ville ne risque aucune maison, — furent construits sous François Ier. Ce sont les habitants qui sollicitèrent eux-mêmes du roi l'autorisation de se claquemurer ainsi. Ces murailles formaient un front de trois kilomètres; mais déjà, et depuis bien des siècles, existait la fameuse abbaye dont notre gravure montre la haute nef et la flèche. C'est dans ce monastère que fut élevée Héloïse; c'est là qu'elle fut ramenée par Abailard, lors de la persécution qu'il subissait; c'est là qu'elle écrivit beaucoup de ces lettres qui sont restées comme la plus pénétrante expression de l'amour et de la fidélité. C'est là aussi que fut déposée par Charlemagne, qui l'avait reçue de l'impératrice de Constantinople, Irène, la miraculeuse tunique de Jésus, laquelle, n'ayant aucune couture, a grandi à mesure que se développait le corps

du Rédempteur. (*Mater ejus fecerat ei, et crevit ipso crescente*, Mathieu de Westminster.)

Cette tunique est encore dans l'église d'Argenteuil et y attire chaque année, au lundi de la Pentecôte, des milliers de pèlerins.

On rapporte que depuis plus de mille ans, chaque jour à une heure, les cloches sont sonnées pour rappeler le moment où le monastère reçut la précieuse relique.

De ce monastère, fondé en 656, il ne reste plus rien à Argenteuil. Mais plusieurs pièces architecturales de cet édifice ont été recueillies et conservées. Ce sont des fragments de colonnes, d'autel, des gargouilles, des statues, etc.

Ces spécimens curieux sont actuellement exposés dans le jardin du musée de Cluny.

A. Brébion.

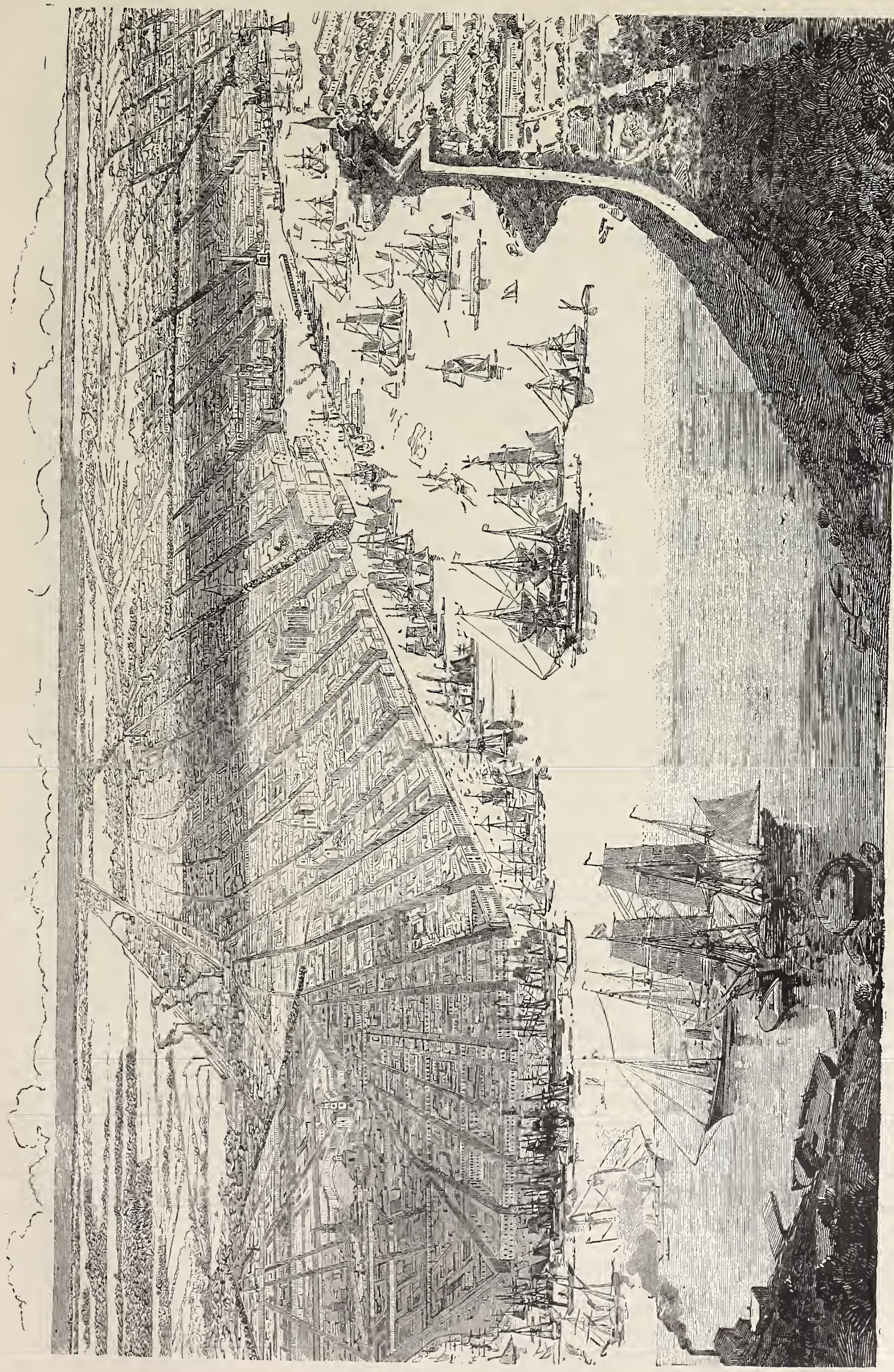
Carte de la Nouvelle-Orléans.



Vue d'Argenteuil au quinzième siècle.

Les petits esprits ont le don de beaucoup parler et de ne rien dire. — *La Rochefoucauld.*

L'imprimeur-gérant : A. Pougin, 13, quai Voltaire, Paris.



Vue panoramique de la Nouvelle-Orléans (Louisiane).

LA LOUISIANE

(Suite.)

Un voyageur intrépide, doublé d'un géographe de talent et de science, M. Elisée Reclus, décrit ainsi la capitale de la Louisiane (1).

« Le plan de la Nouvelle-Orléans est, comme celui de toutes les villes américaines, d'une extrême simplicité; cependant l'immense courbe du Mississipi, qui a valu à la métropole du Sud le nom poétique de cité du croissant, a empêché de tracer des rues parfaitement droites d'une extrémité à l'autre de la ville; il a fallu disposer les quartiers en forme de trapèzes, séparés l'un de l'autre par de larges boulevards, et tournant leur petite base vers le fleuve. En revanche, les faubourgs de l'ouest, Lafayette, Jefferson, Carrolton, construits sur une presqu'île semi-annulaire du Mississipi, présentent au fleuve leur base la plus large, et les boulevards qui les limitent de chaque côté se réunissent en pointe sur la lisière de la forêt, au milieu de laquelle la ville a été bâtie. Grâce à l'adjonction récente de ces quartiers, la Nouvelle-Orléans a pris un nouvel aspect, et les deux gracieuses courbes que le Mississipi décrit le long de ses quais, sur une étendue de 7 milles environ, devraient lui faire donner le nom de *Double-Crescent-City*.

« L'humidité du sol de la capitale de la Louisiane est passée en proverbe. Des coups de sonde, forés jusqu'à 250 mètres de profondeur, ont montré que le sol sur lequel est bâtie la ville se compose uniquement de lits de vase, alternant avec des couches d'argile et des troncs d'arbres qui se transforment lentement en tourbe, puis en charbon, sous l'action des forces toujours à l œuvre dans la grande usine de la nature. Il suffit de creuser de quelques centimètres, ou, pendant les saisons de grande sécheresse, d'un ou deux mètres, pour rencontrer l'eau vaseuse; aussi la moindre pluie suffit-elle pour inonder les rues, et quand une trombe d'eau s'abat sur la ville, toutes les avenues et les places sont changées en rivières et en lagunes. Des machines à vapeur fonctionnent presque sans relâche pour débarrasser la Nouvelle-Orléans de ses eaux stagnantes et les déverser, au moyen d'un canal, dans le lac Ponchartrain, à 4 milles au nord du fleuve.

« On sait que les bords du Mississipi, — comme ceux de tous les cours d'eau qui arrosent les plaines alluviales, — sont plus élevés que les campagnes riveraines. Nulle part on ne peut mieux observer ce fait qu'à la Nouvelle-Orléans, où il y a une différence de quatre mètres entre les parties de la ville situées loin du fleuve et celles qui bordent le quai. De ce côté, les constructions sont défendues contre les crues du Mississipi par une levée planchéiée de cent mètres de large; en outre, le fleuve, dans ses inondations, apporte toujours une énorme quantité de sable et d'argile qui consolide la levée et forme une nouvelle *batture*, sur laquelle, depuis le commencement du siècle, on a déjà construit plusieurs rues. Les quartiers éloignés du Mississipi sont élevés de quelques centimètres seulement au-dessus du niveau de la mer, et les demeures des hommes n'y sont séparées des vasières à crocodiles que par des égouts d'eau stagnante et toujours irisée. Cependant un certain renflement du sol, appelé *colline* dans le pays, s'étend entre la ville et le lac Pontchartrain. Ce renflement, inappréciable à l'œil nu, peut avoir un mètre de hauteur absolue. On peut se faire une idée du niveau de la plaine, en apprenant qu'à l'étiage, les eaux n'ont qu'une pente de 10 centimètres environ, sur un cours total de 180 kilomètres de la ville au golfe du Mexique.

« Le plus ancien quartier, celui qu'on appelle par habitude le quartier français (1), est encore le plus élégant de la ville; mais les Français y sont en bien petite minorité (10,000 sur 168,000 habitants), et ses maisons ont été pour la plupart achetées par des capitalistes américains; c'est là que se trouvent l'hôtel des postes, les principales banques, les magasins d'articles de Paris, la cathédrale et l'Opéra. Le marché français ne résonne presque plus que de conversations anglo-saxonnes.

« Le quartier américain, situé à l'ouest du quartier français, dont le sépare la large et belle rue du Canal, est habité principalement par des commerçants et des courtiers; c'est aussi le centre de la vie politique. Là se trouvent les hôtels, presque aussi beaux que ceux de New-York, les entrepôts de cotons, la plupart des églises et des théâtres, la principale maison de ville : *City-Hall;* c'est là aussi que se tenait le grand marché des esclaves.

« Longtemps, toutes les maisons de la Nouvelle-Orléans ont été construites en bois : c'étaient de simples baraques, et la cité tout entière, malgré son étendue, avait l'air d'un vaste champ de foire; aujourd'hui les maisons des deux grands quartiers sont, pour la plupart, bâties en briques et en pierres; on a même osé employer le granit dans la construction de la nouvelle douane. Il est vrai qu'en dépit des forts pilotis de 30 mètres de longueur, sur lesquels elle repose, ses murailles se sont déjà enfoncées d'un pied dans le sol. Mais le principal agent de la transformation de la ville, ce n'est pas le sens esthétique des propriétaires; c'est le feu. Le mois de mai est l'époque ordinaire des conflagrations. On a calculé qu'à la Nouvelle-Orléans, la perte totale causée par les incendies équivaut à la moitié de la perte due aux sinistres de même nature dans toute l'étendue du territoire français.

« Les veilleurs de nuit sont certes trop peu nombreux pour être d'une sérieuse utilité dans la prévention des sinistres. La ville, longue de près de 7 milles sur une largeur moyenne d'un mille, n'a pour tous gardiens que 240 hommes, dont 120 sont de service pendant la nuit. Plus de 2,500 tavernes, toujours remplies de buveurs, offrent sous forme d'eau-de-vie et de rhum un aliment aux passions les plus violentes. »

(A continuer.)

UNE EXPOSITION IL Y A CINQ CENTS ANS, EN TARTARIE

(Fin.)

« Dans cette mascarade parurent aussi avec éclat les fourreurs, dont les uns se vêtirent en léopards, les autres en lions, et d'autres en autres sortes d'animaux, des peaux desquels ils se couvraient. Il y en avait qui ressemblaient à de vrais renards, à des hyènes, à des léopards et à des tigres. Ils avaient ainsi la figure de la bête; mais le sens de cette mascarade était qu'ils voulaient représenter des génies qui avaient pris ces sortes de figures.

« Les tapissiers firent aussi un chef-d'œuvre, car ils firent un chameau de bois, de roseaux, de cordes et de toile peinte, qui marchait comme un vrai chameau, et le

---

(1) *Fragments de voyage à la Nouvelle-Orléans* (1855), publiés dans e *Tour du Monde.*

(1) Il a la forme d'un parallélogramme de 1,320 mètres de long sur 700 mètres de large.

tapissier qui était dedans, tirant un rideau, faisait voir l'ouvrier dans son propre ouvrage.

« Les batteurs de coton firent avec du coton des oiseaux auxquels il ne manquait que la vie. Ils firent aussi un minaret de coton avec des roseaux, que tout le monde croyait être bâti de briques et de mortier, et même il était d'une hauteur prodigieuse, surpassant ceux des mosquées. Il était couvert de brocarts et de broderies, et il se transportait lui-même çà et là, et sur son sommet il y avait une cigogne.

« Les selliers n'en cédaient rien aux autres : ils firent voir leur industrie dans deux litières de femme, ouvertes par le haut, accommodées à la manière ordinaire sur un chameau, dans lesquelles s'assirent deux des plus aimables et charmantes demoiselles qu'ils purent trouver dans la ville, et elles tenaient chacune une peau à la main et faisaient des postures plaisantes, tant des pieds que des mains, pour divertir l'assemblée.

« Les nattiers montrèrent aussi leur adresse, ayant tissu fort adroitement avec deux roseaux deux lignes d'écriture contiguë, et autres lettres majuscules artistement entrelacées. »

III

L'immense multitude accourue pour voir ces merveilles fut d'ailleurs traitée par Timour, qui se considérait comme son hôte, avec une somptuosité dont la réalité dépassa toutes les féeries imaginaires des *Mille et une Nuits*.

« Les chidoux ou officiers du palais, ajoute l'historien, allaient et venaient, faisant leur service et montés sur des chevaux de grande race, ayant des selles dorées, incrustées de pierres précieuses, vêtus de brocart d'or.

« D'un autre côté, il y avait des éléphants d'une grosseur prodigieuse, sur le dos desquels on avait ajusté des espèces de trônes accompagnés de quantité de parures et d'ornements. Sous ce même dais, à douze colonnes, on avait placé des urnes de terre, autour desquelles étaient attachés des colliers de pierreries, remplis de flacons d'or et de pots d'argent, sur le sommet desquels étaient des coupes d'or, d'agate et de cristal de roche, couronnées de perles et de diverses pierreries. Le tout se présentait sur des soucoupes d'or et d'argent; l'on y buvait du cammez, de l'oximel, de l'hypocras, de l'eau-de-vie, du vin du Schiras et autres liqueurs.

« On rapporte que, pour cuire les viandes de ce banquet, on employa les bois de plusieurs grandes forêts. Le premier maître d'hôtel, avec ses officiers subalternes, demeura toujours sur pied pour donner les ordres nécessaires au service; il y avait ainsi des tables couvertes, à perte de vue dans la plaine, et les flacons de vins préparés autour des tables avec des monceaux de corbeilles pleines de fruits, les flacons réservés pour la bouche de l'empereur et les cuves pour les émirs de la cour. Il y avait enfin un nombre incalculable d'urnes entassées dans toute la plaine pour la boisson du peuple.

« Une impunité et une égalité absolues furent proclamées au nom de l'empereur pour tout le monde pendant cette réunion, comme dans les saturnales de Rome. Il n'était permis à qui que ce soit de réprimander ou de sévir contre personne, ni au riche d'empiéter sur le pauvre. »

Ces fêtes durèrent plusieurs semaines, et lorsqu'elles furent terminées, Timour, sur le conseil de ses émirs et de ses sages qui, facilement, avaient pénétré ses secrets désirs et n'avaient eu garde d'y contredire, Timour partit pour conquérir la Chine.

Il eût mieux fait de suivre le conseil de ses femmes, qui l'engageaient à vivre désormais en repos, car il mourut chemin faisant, et il advint de ses richesses comme de son empire. Elles périrent après lui ou furent dispersées, étant trop considérables et trop nombreuses pour que la main débile de ses successeurs les pût retenir.

Ernest Faligan.

SOUVENIRS DE CHASSE

MON DERNIER COUP DE FUSIL

Un jour, j'avais emporté à la chasse un volume anglais de traductions du sanscrit, langue sacrée des Indes. Un chevreuil innocent et heureux bondissait de joie dans les serpolets trempés de rosée, sur la lisière d'un bois. Je l'apercevais de temps en temps par-dessus les tiges de bruyères, dressant les oreilles, frappant de la corne, flairant le rayon, réchauffant au soleil levant sa tiède fourrure, broutant les jeunes pousses, jouissant de sa solitude et de sa sécurité.

J'étais fils de chasseur : j'avais passé mes jeunes années avec les gardes-chasse, les curés de village et les gentilshommes de campagne qui découplaient leurs meutes avec celles de mon père. Je n'avais jamais réfléchi encore à ce brutal instinct de l'homme qui se fait de la mort un amusement, et qui prive de la vie, sans nécessité, sans justice, sans pitié et sans droit, des animaux qui auraient sur lui le même droit de chasse et de mort, s'ils étaient aussi insensibles, aussi armés et aussi féroces dans leurs plaisirs que lui. Mon chien quêtait, mon fusil était sous ma main, je tenais le chevreuil au bout de mon canon. J'éprouvais bien un certain remords, une certaine hésitation à trancher du coup une telle vie, une telle joie, une telle innocence dans un être qui ne m'avait jamais fait de mal, qui savourait la même lumière, la même rosée, la même volupté matinale que moi, créé par la même Providence, doué peut-être à un degré différent de la même sensibilité et de la même pensée que moi-même, enlacé peut-être des mêmes liens d'affection et de parenté que moi dans sa forêt; cherchant son frère, attendu par sa mère, espéré par sa compagne, bramé par ses petits. Mais l'instinct machinal de l'habitude l'emporta sur la nature qui répugnait au meurtre. Le coup partit; le chevreuil tomba, l'épaule cassée par la balle, bondissant en vain dans sa douleur sur l'herbe rougie de son sang.

Quand la fumée du coup fut dissipée, je m'approchai en pâlissant et en frémissant de mon crime. Le pauvre et charmant animal n'était par mort. Il me regardait, la tête couchée sur l'herbe, avec des yeux où nageaient des larmes. Je n'oublierai jamais ce regard auquel l'étonnement, la douleur, la mort inattendue semblaient donner des profondeurs humaines de sentiment, aussi intelligibles que des paroles; car l'œil a sa langue, surtout quand il s'éteint.

Ce regard me disait clairement, avec un déchirant reproche de ma cruauté gratuite : « Qui es-tu? Je ne te connais pas, je ne t'ai jamais offensé. Je t'aurais aimé peut-être; pourquoi m'as-tu frappé à mort? pourquoi m'as-tu ravi ma part de ciel, de lumière, d'air, de jeunesse, de joie, de vie? Que vont devenir ma mère mes frères, ma compagne, mes petits qui m'attendent dans le fourré, et qui ne reverront que ces touffes de mon poil disséminé par le coup de feu et ces gouttes de sang sur la bruyère? N'y a-t-il pas là-haut un vengeur pour moi ou un juge pour toi? Et cependant je t'accuse, mais je te pardonne: il n'y a pas de colère dans mes yeux, tant

ma nature est douce, même contre mon assassin. Il n'y a que de l'étonnement, de la douleur, des larmes. »

Voilà littéralement ce que me disait le regard du chevreuil blessé. Je le comprenais, et je m'accusais comme s'il avait parlé avec la voix. « Achève-moi, » semblait-il me dire par la plainte de ses yeux et par ses inutiles frémissements de ses membres. J'aurais voulu le guérir à tout prix, mais je repris le fusil par pitié cette fois, et, en détournant la tête, je terminai son agonie du second coup. En attendant, je tirai de ma poche un volume de ces restes des poëmes épiques de l'Inde, et je m'efforçai de me distraire par la lecture. Vain effort ! la page s'ouvrit sur une de ces merveilleuses allégories poétiques dans lesquelles la poésie sacrée des Hindous incarne ses dogmes d'universelle charité. On croit y sentir, dans l'amour et dans le respect de l'homme pour tout ce qui a vie et sentiment, quelque chose de la charité de Dieu lui-même pour sa création animée ou inanimée.



Le dernier coup de fusil de Lamartine.

Je rejetai alors le fusil avec horreur loin de moi, et cette fois, je l'avoue, je pleurai. Mon chien lui-même parut attendri ; il ne flaira pas le sang, il ne remua pas du museau le cadavre, il se coucha triste à côté de moi. Nous restâmes tous les trois dans le silence, comme dans le deuil de la même mort.

C'était l'heure de midi. J'attendis que le vieux berger, qui ramène les moutons à l'étable pendant les heures brûlantes repassât avec son troupeau sur la lisière du bois pour lui faire emporter le chevreuil à la maison. En atten-

Le poëte racontait l'ascension graduelle d'un héros, d'épreuve en épreuve, jusqu'au ciel, par les degrés ardus de l'Himalaya. A mesure que la route devient plus longue, plus pénible et plus glaciale, il est abandonné de lassitude par ceux qui l'ont le plus aimé sur terre, qui ont d'abord tenté de le suivre, mais qui, rebutés de ses infortunes, retournent en arrière ou succombent à ses pieds sur les sommets de glace et de neige de son ascension. Parents, amis, frères, épouse même, finissent par se lasser de dévouement ou par s'épuiser de forces. Son chien seul, plus

fidèle et plus inséparable de lui que l'amitié et que l'amour, suit en haletant les traces de son maître pour mourir à ses pieds ou pour triompher avec lui.

Le héros arrive enfin aux portes du ciel. Elles s'ouvrent pour lui, mais elles se referment pour l'animal. L'homme alors, pénétré d'une justice sublime et d'une abnégation qui s'élève jusqu'à l'immolation de soi-même refuse d'entrer dans le séjour de la félicité divine, si son chien, compagnon de ses peines et de ses mérites, n'y entre pas avec lui. Les dieux, attendris de ce sacrifice de générosité, laissent entrer l'animal avec l'homme, et le ciel se referme sur tous les deux. J'ai noté ce fragment de charité universelle, et je le citerai dans les archives des beautés de l'esprit humain.

Je pressentis que l'homme de l'Occident y arriverait un jour.

Je renonçai pour jamais à ce brutal plaisir du meurtre, à ce despotisme cruel du chasseur qui enlève sans nécessité, sans droit, sans pitié, l'existence à des êtres auxquels il ne peut pas la rendre. Je me jurai à moi-même de ne jamais retrancher par caprice une heure de soleil à ces hôtes des bois ou à ces oiseaux du ciel qui savourent comme nous la courte joie de la lumière et la conscience plus ou moins vague de l'être sous le même rayon.

« Ils appartiennent à Dieu, me dis-je, Dieu m'a fait leur ami, et non leur tyran. La vie, quelle qu'elle soit, est trop sainte pour en faire ce jouet et ce mépris que notre incomplète civilisation nous permet d'en faire impunément devant les lois, mais que le Créateur ne nous permettra pas d'avoir fait impunément devant sa justice. »



Persans jouant aux échecs.

Cette lecture me fit comprendre et sentir mieux que la lecture même des dogmes religieux de l'Inde, la beauté, la vérité, la sainteté de cette doctrine, qui interdit aux hommes, non-seulement le meurtre sans nécessité absolue, mais même le mépris des animaux, ces compagnons et ces hôtes de notre habitation terrestre, et dont nous devons compte à notre père commun, comme des êtres supérieurs d'intelligence et de force doivent compte des êtres inférieurs qui leur sont soumis. J'admirai, j'adorai cette parenté universelle des êtres, cette fraternité de la vie entre tout ce qui respire, entre tout ce qui sent, entre tout ce qui aime ici-bas, dans la mesure de son intelligence et de sa destinée. Je conclus que le poëte indien était le sage, et que j'étais l'ignorant et le barbare, d'une civilisation qui avait perdu tant de chemin sur la route de l'amour ou qui n'y était pas encore arrivée.

De ce jour je n'ai plus tué. Le livre, en commentant si pathétiquement la nature, m'avait convaincu de mon crime. L'Inde m'avait révélé une plus large charité de l'esprit humain.

A. Lamartine.

LE PAVILLON DE LA PERSE A L'EXPOSITION

(Suite et fin.)

Dans cette foule bigarrée et bourdonnante, il ne faut pas oublier les femmes qui s'en vont deux à deux, quatre à quatre, souvent même toutes seules. Toutes uniformé-

ment recouvertes d'un voile de coton bleu, qui les entoure depuis le sommet de la tête jusqu'aux pieds, elles ont le visage entièrement caché par une bande de toile blanche, qui s'attache derrière la tête, par-dessus le voile bleu, et devant retombe jusqu'à terre, ne permettant ni de voir ni même de deviner les traits. Un carré brodé à jour à la hauteur des yeux, leur permet de voir et de respirer. Le mari peut passer à côté de sa femme, l'amant à côté de sa maîtresse, sans jamais la reconnaître. En Perse comme en Turquie, les femmes jouissent d'une liberté bien plus grande, à certains égards, que les Européennes. Couvertes de ce costume qui cache leurs traits aux passants, elles peuvent aller, venir, s'absenter le jour et la nuit, sans que leurs maris aient à s'en occuper; et Dieu sait qu'elles profitent de la liberté que leur accorde l'usage. D'abord elles vont au bain, ce qui prend toujours une partie considérable de la journée; puis elles se font des visites; elles demeurent les unes chez les autres; enfin, elles se rendent aux pèlerinages, très-nombreux aux environs d'Ispahan, et qui nécessitent une absence de plusieurs jours.

Singulière chose que la coutume! Voilà des femmes qui sortent de chez elles toutes seules, qui restent assez longtemps sans y rentrer; et le mari, qui ne sait pas même où elles sont, ne s'en inquiète pas; tandis qu'il recourrait aux dernières extrémités si elles avaient l'imprudence de lever leur voile au milieu de la rue ou seulement devant un visiteur ami à la porte de l'enderoum.

Ces dernières extrémités aujourd'hui ne sont pas bien graves; le classique coup de poignard des *Mille et une Nuits* est remplacé par le divorce, auquel on recourt pour des causes plus légères encore. Il est peu de dames persanes qui, à l'âge de vingt-cinq ans, n'aient eu deux ou trois maris; il est vrai de dire qu'on les marie à l'âge de onze ans. Ce qui facilite le divorce, c'est que le mari achète sa femme; il la paye trois cents tomans (3,600 fr.) à sa famille, ce qui permet d'introduire les clauses les plus singulières, c'est-à-dire que le mariage est conclu pour un an, pour six mois, pour trois mois; ces mariages sont valables et ont des effets parfaitement légaux. Il y a plus : lorsqu'une femme veut faire un pèlerinage à Kerbela ou à la Mecque, et que son mari ne peut l'accompagner, elle prend pour la circonstance un mari qui ne lui est plus rien une fois le pèlerinage terminé.

Cet ancien usage de Perse subsiste encore, et le comte de Gobineau l'a constaté dans le voyage qu'il y fit en qualité de secrétaire d'ambassade. Ce qui facilite aussi le divorce, c'est le caractère des dames persanes, presque toutes colères, violentes et capricieuses : c'est en Perse seulement qu'on en trouve de semblables! Si elles sont ainsi, la faute en est à Mahomet, qui a déclaré que leur intelligence n'étant pas complète, leurs faits et gestes étaient sans conséquence, et que leurs fautes ne peuvent être punies que lorsqu'elles sont attestées par quatre témoins oculaires. C'est presque leur assurer l'impunité.

Les hommes passent leur temps à écouter les cancans et les histoires de la ville, puis à faire des visites, ce qui leur prend beaucoup de temps. Les Persans sont aussi cérémonieux que les Chinois; à celui qu'ils veulent visiter, ils envoient demander s'il peut les recevoir. Ils s'épuisent en salutations et en politesse; la principale consiste à demander : Votre nez est-il gras? et cela à chacun des individus présents, selon leur ordre hiérarchique. On apporte ensuite le kalioun; le kalioun est cette pipe qu'on peut voir dans l'exposition de la Perse, avec son fourneau et son réservoir d'eau. Elle est un sujet de grosse dépense. d'abord par les ornements qui l'accompagnent, et qui sont parfois des pierres précieuses, puis par le personnel qu'elle exige; il faut au moins un homme pour son entretien journalier. Viennent alors les sucreries, puis le vin, fort aimé dans ce pays. Tout Persan un peu à son aise s'enivre chaque soir, et il ne comprend pas que les Européens n'en fassent pas autant. Et les prescriptions du Coran? demanderez-vous; mais les médecins ne sont-ils pas là pour attester la nécessité de boire du vin? Ces certificats sont une de leurs principales ressources, comme chez nous les employés qui veulent s'absenter, ou les dames qui désirent aller aux bains de mer, sont la fortune de certains praticiens.

A propos des médecins de la Perse, voici leur manière de procéder. Ils font venir d'Europe une pharmacie complète et ils en essayent les drogues sur les malades; ceux qui ne succombent pas à ce traitement leur font connaître l'efficacité et l'usage de chacune des drogues. A un Européen qui traversait leur ville, les médecins d'Ispahan demandèrent quel était l'usage du cyanure de mercure, attendu que les cent malades auxquels on l'avait administré en étaient morts. Eh! eh! nous en avons en Europe plus d'un médecin qui comprend la méthode expérimentale de cette façon; mais il ne l'avoue pas.

C'est probablement en Perse qu'a dû prendre naissance le proverbe : « Le soleil éclaire les bévues des médecins et la terre les cache; » car ce pays, comme tous les Orientaux, a créé nombre d'ingénieux proverbes. Un des plus jolis est certainement celui-ci : « Sans le désir de voyager, la perle ne monterait pas du fond de la mer au cou de la femme. » Ce proverbe pourrait être la devise de notre époque, possédée de la monomanie des voyages; malheureusement, dans cette foule qui s'agite et change sans cesse de lieu, il y a peut-être beaucoup d'huîtres pour peu de perles.

Adrien Desprez.

VARIÉTÉS

—

LA VENTRILOQUIE

Ventriloque veut dire, on le sait, qui parle du ventre.

Sigaud de la Fond, dans son *Dictionnaire des Merveilles*, cite un individu dont le ventre résonnait intérieurement dès qu'il bougeait.

Plus bas dans l'échelle des êtres, nous avons le *hocco*, ou oiseau ventriloque, qui jouit ou souffre normalement de la même étrange faculté. Ce sont là des ventriloques véritables. Quant aux mimes auxquels nous appliquons arbitrairement cette qualification, il va sans dire qu'ils ne tirent pas les sons de si loin.

Par quel phénomène physiologique, alors, un prétendu ventriloque parvient-il à imiter des voix diverses et à en déterminer la source apparente de manière à tromper tout un nombreux auditoire? « Tout son mécanisme, dit Richerand, consiste dans une expiration lente et graduée, filée en quelque sorte; expiration qui est toujours précédée d'une forte inspiration au moyen de laquelle le ventriloque introduit dans ses poumons une grande masse d'air dont il ménage ensuite la sortie. » Telle est l'expression de l'opinion générale et même officielle.

« Les ventriloques, dit M. R. Radau, ne parlent pas autrement que le commun des mortels, seulement ils évitent d'ouvrir la bouche assez grande pour qu'on puisse les voir parler, expirant le moins possible et remuant à peine les lèvres. Leur voix paraît alors changée, plus

sourde et comme venant de très-loin. Cela ne s'obtient pas sans un grand effort des poumons, qui fatigue la poitrine et oblige les ventriloques à reprendre de temps à autre leur voix naturelle; le dialogue les repose en même temps qu'il les aide à tromper les assistants. *Ils parlent aussi en aspirant*, et le son étouffé qu'ils produisent ainsi semble avoir traversé des masses sourdes, comme les murs et le plancher. Ils complètent l'illusion en imitant les inflexions qu'on emploie quand on crie de très-loin, et en désignant d'une manière plus ou moins ingénieuse le côté où ils veulent que l'on cherche l'origine du son. Mais une fois qu'on est familiarisé avec la voix d'un ventriloque, on n'est plus trompé par lui: Robertson fit cette expérience avec son domestique, qui était un fameux ventriloque. »

Cette explication nous semble bien préférable à la précédente, d'autant plus qu'il ne manque pas d'observations qui la corroborent. Par exemple, on n'ignore pas que les sorciers Esquimaux sont d'habiles ventriloques. Dans la relation de son voyage aux régions arctiques, publiée en 1824, le navigateur américain, capitaine G.-F. Lyon, rapporte qu'il assista aux exercices d'un des plus célèbres ventriloques de cette nation. Parmi les tours de force les plus remarquables qu'il lui vit faire et qu'il cite, figure celui-ci: Tandis que lui, capitaine Lyon, était forcé à deux inspirations, quoiqu'ayant retenu sa respiration le plus longtemps possible, son sorcier Esquimau faisait entendre un son prolongé, ne paraissant pas, bien entendu, sortir de sa bouche, et le terminait par un cri sonore et puissant, sans la moindre pose ni tentative d'inspiration. D'où le voyageur infère que le son prolongé était indubitablement produit *pendant l'inspiration* et que le cri final était en quelque sorte l'exclamation de délivrance des poumons près d'éclater.

Mon Dieu, je sais bien que peu de gens admettent la possibilité de produire des sons plus ou moins nettement articulés au moment de l'inspiration; mais peu de gens sont ordinairement disposés à admettre les vérités inédites qu'on ne leur met pas sous les yeux, ce qui ne les empêche pas de dogmatiser là-dessus à perte d'haleine. Ainsi, qui eût pu croire possible, naguère encore, l'invention d'un instrument si simple que le *téléphone* et produisant des effets si merveilleux?

Or, que se passe-t-il dans le téléphone? Il se passe ceci, que le diaphragme métallique de l'appareil transmetteur est mis en vibration *à l'endroit*, si je puis dire, par la voix de la personne qui parle dans l'embouchure, et que les sons de cette même voix, conduits par un fil électrique dans l'appareil opposé, y font vibrer le diaphragme *à l'envers*, lui faisant reproduire, au profit de l'oreille qui écoute, les paroles mêmes, et avec leur timbre propre, de la bouche qui parle. Il faut avouer que pour quiconque ne se sent pas le courage ni le temps de s'appesantir sur l'étude des organes de la voix, c'est là une démonstration de la possibilité d'articuler des sons pendant l'inspiration aussi bien que dans le temps de l'expiration.

Quoi qu'il en soit, aussi bien que de l'antiquité certaine de l'art du ventriloque, on compterait, seulement depuis Brabant, le valet de chambre de François Ier jusqu'à Valentin, le ventriloque du café des Aveugles, une bien longue série de maîtres en cet art, tombé de nos jours en pleine décadence.

Brabant mettait souvent à l'épreuve son talent engastrimyque, mais à des fins condamnables. Un jour il extorque une forte somme à un banquier avare, en lui faisant entendre la voix courroucée de son défunt père; une autre fois il contraint, par la voix de son défunt époux, une pauvre vieille à lui donner sa fille en mariage, ce qui était bien loin de son intention.

(A continuer.) A. BITARD.

LES DIX LOUIS DE BENJAMIN WEBB

NOUVELLE

Le 26 juillet 1785, la frégate américaine *The Liberty*, en station dans le port du Havre-de-Grâce, se préparait à appareiller pour les États-Unis. Tout s'empressait à bord; le capitaine, embouchant son porte-voix, commandait la manœuvre; le pilote se tenait à la barre du gouvernail; les matelots, dispersés sur les haubans et dans les agrès, commençaient à déployer les voiles, et déjà une légère oscillation se faisait sentir d'une extrémité à l'autre du navire; mais avant que le câble, qui seul l'unissait encore au rivage, fût détaché, un huissier, suivi de quelques recors et d'un groupe de peuple rassemblé par sa présence inusitée en cet endroit, monta à bord, alla droit à l'un des maletots qui travaillaient au cabestan, et lui mit la main sur le collet :

— Jean Givet, d'Honfleur, lui dit-il, au nom du roi, je vous arrête!

Celui à qui ces paroles étaient adressées pâlit tout à coup; puis se remettant de sa première émotion :

— Comment, c'est vous qui m'allez conduire en prison!

— Mon pauvre Givet, vous comprenez vous-même combien cela doit me coûter d'appréhender au corps un ami; mais, étant légalement requis, je n'ai pu refuser mon ministère. Suivez-moi sans résistance; c'est ce qui vaut le mieux.

— J'espérais bien pourtant échapper à la prison; avec un an de courage, et, Dieu aidant, j'aurais pu finir par m'acquitter envers mon impitoyable créancier, en économisant toute ma paye. Il n'aurait pas osé saisir ma pauvre femme et mettre mes enfants sur le pavé; mais puisque le bon Dieu en a ordonné autrement, que sa volonté soit faite!

Et, suivant les recors, il descendit sur le quai au milieu de la foule que cet événement avait attirée.

Tout à coup une voix s'écria :

— C'est indigne! pour *dix louis*, arrêter un pauvre père de famille!

A ces mots de *dix louis*, un étranger, qui venait à l'instant de prendre passage à bord du navire en partance, et qui s'était contenté jusque-là d'être simple spectateur de la scène que nous avons essayé d'esquisser sembla vouloir y prendre une part active.

— Pour quelle faute, monsieur, demanda-t-il à l'huissier, arrêtez-vous cet homme?

— Ma foi, répondit celui-ci, à mon sens le pauvre diable est plus malheureux que coupable. C'est un de mes voisins, que je connais depuis quarante ans pour un honnête homme, un bon père de famille. Sa femme, sa fille et son petit enfant, qui ne marche pas encore, vont rester sans ressource, et pourtant, il n'y a pas dix mois, il avait à lui un bateau caboteur qu'il commandait et quatre hommes sous ses ordres; mais l'hiver dernier lui a été funeste. Un coup de vent lui ayant gravement avarié son embarcation, il fut obligé d'emprunter à l'un de nos plus riches armateurs, dix louis, pour des réparations indispensables, et fit pour cette somme le billet que voici, qui est échu depuis quinze jours et qu'il ne pourra jamais payer; car le bateau qui composait toute sa petite fortune a péri corps et bien, il y a quelques semaines, par le tort

du pilote d'une goëlette appartenant à son créancier ; et voilà, faute de *dix louis*, toute une famille d'honnêtes gens dans la misère.

Le témoignage du capitaine et de quelques personnes connues qui se trouvaient là, ayant confirmé le récit du sergent :

— Je suis Américain; je me nomme Benjamin Webb; voulez-vous accepter ma caution? dit le passager; ou plutôt, tenez, ajouta-t-il, en tirant de sa poche une petite bourse de soie, voici les dix louis; veuillez me remettre le billet souscrit par ce brave homme.

Le matelot, surpris d'un secours aussi peu espéré, baisait les mains du passager et voulait se jeter à ses genoux.

Benjamin Webb le releva.

— On ne doit se prosterner que devant Dieu, lui dit-il; d'ailleurs je ne mérite pas tant de reconnaissance. Ce n'est pas un don que je prétends vous faire, mais un simple prêt; et voici cinq louis que j'y ajoute encore pour les besoins urgents de votre famille. Si, plus tard, quand vous aurez rétabli votre petite fortune, vous rencontrez un honnête homme dans une détresse pareille à la vôtre, vous me paierez en lui prêtant cette somme, et vous lui enjoindrez d'acquitter sa dette par un semblable prêt. C'est Benjamin Franklin, que je ne connaissais pas alors, que maintenant même je n'ai pu voir encore, qui m'envoya cet argent dans ma misère; je vous répète ses propres expressions, et, pour que vous ne puissiez jamais les oublier, voici une copie de la lettre qu'il m'écrit à cette occasion; quant à sa lettre même, je la porterai toujours sur mon cœur.



Portrait de Benjamin Franklin.

Après ces paroles, Webb se retira et descendit dans sa cabine. Le pauvre matelot, tout étourdi de son bonheur, ne savait plus que faire; cependant, inscrit sur le rôle de l'équipage, il ne pouvait plus quitter le bâtiment. Un autre passager, un vieillard, assis sur le gaillard d'arrière, avait examiné cette scène avec un intérêt toujours croissant; dès que Webb eut disparu, il se leva et dit quelques mots au capitaine. Celui ci, résiliant aussitôt l'engagement du matelot, le renvoya à terre avec une gratification.

La manœuvre s'acheva, le bâtiment, salué par la foule que cet incident avait rassemblée sur le rivage, sortit lentement du port et eut bientôt dit adieu à la terre.

Le vieux passager, dont la parole avait eu tant d'influence sur le capitaine, était resté sur le pont, et, concentré dans ses réflexions, regardait fuir le rivage de France. C'était un beau vieillard à la haute stature. Il portait un costume de drap brun, sans broderies et sans ornements. Son dos était légèrement voûté; à l'ampleur de ses souliers à boucles, et à la manière dont il s'appuyait sur sa canne de jonc ornée d'une pomme d'or, représentant un bonnet de liberté, on reconnaissait qu'il était tourmenté par la goutte. Comme les quakers, il couvrait sa tête d'un chapeau bas à larges bords, sous lesquels descendaient les longues mèches de ses cheveux. Sa figure portait l'empreinte de la franchise et de la loyauté ; ses yeux bien ouverts laissaient errer autour de lui un regard indulgent et doux; son nez, un peu gros du bout, annonçait un caractère simple et facile, le sourire de la bienveillance siégeait incessamment sur sa lèvre entr'ouverte; il avait l'aspect, le port d'un homme vertueux et bon; seulement, à tout cela se mêlait une teinte de tristesse mélancolique. Il quittait, pour la dernière fois, les rives hospitalières de la France, qui l'avait accueilli avec amour et vénération ; la France, dont il s'était fait, par une facile habitude, comme une seconde patrie.

Quand le soleil commença à décliner, il descendit dans sa cabine, où il passa son temps à lire et à écrire, et n'en sortit plus dès lors qu'à de très-longs intervalles. Personne, sur le navire, ne prononça son nom pendant la traversée.

Environ un mois après le départ, à l'heure où le soleil baissait, le matelot en vigie cria : Terre! terre! C'était l'Amérique.

Benjamin Webb et le vieux passager, en entendant ce cri, sortirent en même temps de leurs chambres et se rencontrèrent sur le pont.

Le vieillard prit la main de Webb et, l'étreignant avec amitié, il lui sourit et lui dit d'un ton simple et affectueux : *Mon ami, vous êtes un honnête homme.*

Tous les deux gardèrent longtemps le silence; leurs regards se portaient ensemble vers les côtes d'Amérique qui se découpaient, comme une bande sombre et accidentée, sur les tons lumineux de l'horizon, entre le ciel et l'Océan.

Après qu'ils eurent contemplé dans une muette admiration le sublime spectacle qui se déployait devant eux, le vieillard demanda à Webb quelles raisons l'amenaient en Amérique.

— J'y viens, dit celui-ci, pour voir et pour remercier Benjamin Franklin. Je suis ce Webb qu'il a secouru dans sa détresse, il y a près d'une année. Devenu plus heureux grâce au succès de mes démarches appuyées par lui, je suis allé à Passy pour le voir. Il était parti pour le Havre; au Havre, on m'a dit qu'il venait de s'embarquer pour les États-Unis. Je suis monté sur le premier vaisseau, et j'espère le voir à Philadelphie.

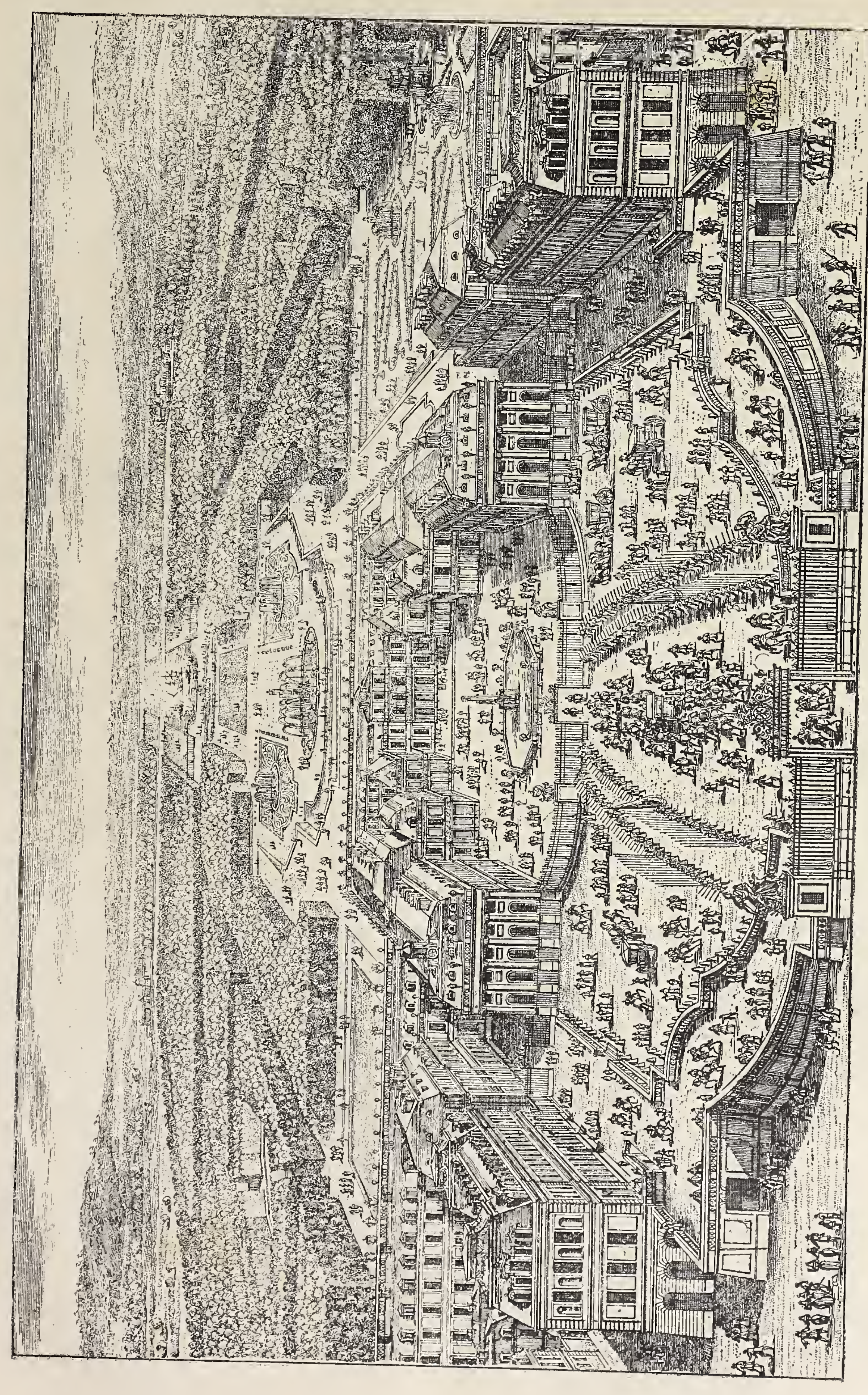
— C'est moi qui suis Franklin, dit le vieillard en tendant la main à Webb.

Celui-ci ne trouva qu'une étreinte et des larmes muettes pour répondre au grand homme; mais quand il racontait son histoire, il montrait la lettre que Franklin lui avait écrite, et disait avec un noble sentiment d'orgueil :

— Il m'a appelé *son ami !*

(A continuer.) Prosper BLANCHEMAIN.

L'imprimeur-gérant : A. Pougin, 13, quai Voltaire. Paris.



Vue panoramique de Versailles au dix-septième siècle.

LE PALAIS DE VERSAILLES

« En entrant à Versailles par l'avenue de Paris, on aperçoit le palais au sommet de l'horizon. Les maisons, éparses derrière les arbres de la grande allée, ont moins l'air de former une ville que d'accompagner le monument qui se dresse à l'écart et au-dessus d'elles... » (1.)

« Tous les angles du palais se détachent dans la lumière et ferment si bien la perspective que le ciel et la terre semblent se confondre, et l'on dirait qu'il n'y a rien au delà.

« En approchant de la place d'armes, où la ville vient expirer au pied des grilles, on distingue clairement le mouvement des lignes architecturales et l'ordonnance imposante des édifices. Au milieu de toutes ces ailes s'ouvrant et s'appuyant les unes sur les autres, on découvre dans le point central et sur le plan le plus reculé un morceau d'une architecture particulière, que les grands bras des maçonneries voisines n'ont pu étouffer. Petit et modeste, ce débris du château de Louis XIII brille comme un diamant de prix enchâssé dans un métal qu'on a pu prodiguer... »

Pendant que Richelieu fondait sur les ruines de l'aristocratie la monarchie absolue, rassemblant en un faisceau indivisible toutes les forces de la nation réduite à ne plus respirer que par un seul homme, — Louis XIII s'enfonçait dans les bois les moins battus, faisant une chasse solitaire de gentilhomme désœuvré, n'ayant qu'un but : oublier les soucis du trône et de la vie et rentrer chez lui brisé de fatigue. Ces courses lui paraissaient bien courtes et il regrettait de n'avoir pas un abri écarté où il pût dormir paisiblement entre la chasse de la veille et celle du lendemain. Un jour, il découvrit une petite butte isolée, dominant une vallée entourée de forêts touffues; il résolut d'y élever un pied-à-terre. Le manoir des seigneurs de Retz tenait le haut du point de vue royal, au-dessus de l'église ; mais le moulin de Jean de Soisy agitait ses bras en croix au-dessus du pignon du manoir et de la flèche de l'église. Louis XIII fit bâtir, en 1624, à l'ombre du moulin, un pavillon de chasse dont on voit encore les vestiges à l'angle de la rue de la Pompe et de l'avenue de Saint-Cloud. Trois ans après, il acheta le moulin, le démolit et fit asseoir sur ses ruines les fondements du château actuel.

« La demeure nouvelle formait un carré parfait dont chaque côté regardait de face un des points cardinaux. Les quatre ailes égales étaient terminées par quatre pavillons dont la saillie interrompait seule la ligne uniforme des bâtiments ; chacune n'avait que « 22 toises » d'étendue, celle qui était tournée vers le levant était percée d'arcades et ornée d'un frontispice ; elle supportait une terrasse découverte et servait à clore la cour de marbre qui occupait le milieu de l'édifice. »

Derrière le château, on perça des allées dans les bois qui couvraient la pente des collines ; ce jardin naturel n'occupait pas la moitié du parc qui l'a remplacé.

Louis XIII entoura bientôt d'un fossé à pont-levis son habitation favorite, et, en 1632, il acheta 60,000 livres le manoir voisin, à F. de Gondy, oncle du cardinal de Retz, et le fit raser.

Louis XIV venait quelquefois chasser au château de son père, mais il faisait d'un plaisir une cérémonie ; c'était la chasse solennelle d'un roi, escorté de grands dignitaires chamarrés de broderies, s'avançant dans les voitures de gala par de larges chemins tracés en pleine forêt; partout l'étiquette, le faste et l'apparat de la monarchie, nouvelle religion dont il était à la fois le dieu et le prêtre.

(1) *Les Fastes de Versailles*, par H. Fortoul.

Sous prétexte de visiter les constructions qu'il avait ordonnées, le Roi-Soleil se dérobait à la cour et venait fréquemment à Versailles, au rendez-vous qu'il avait donné à Mlle de Lavallière ou qu'il avait reçu d'elle. « Quelquefois, il y prolongeait son séjour et y passait des saisons entières. Alors la cour, bien que peu nombreuse, n'y était pas à son aise ; mais il savait tirer parti de cette gêne pour être heureux. Ainsi, ce palais fut inauguré par une passion pleine de fraîcheur, de scrupule et de noblesse... » Louise-Françoise de la Beaume Leblanc de la Vallière devint l'âme de tous les enchantements prodigués dans le palais féerique qui commençait à sortir de terre, elle présida aux fêtes splendides de Versailles et à l'époque la plus brillante du règne de Louis XIV.

« Inconstant en inclinations, le souverain était fidèle à son palais ; il l'ornait avec une patiente munificence et le caressait avec une affection persévérante ; il l'enrichissait avec la prodigalité d'un amant passionné... » C'est dans cet asile préféré de tous les plaisirs du roi, que trônèrent Mmes de Montespan, de Fontanges et de Maintenon.

Versailles, qu'on avait mis vingt ans à construire, devint la résidence royale. Posé sur la colline comme un diadème, il se dresse au-dessus de la ville prosternée.

La cour est logée à l'aise ; peintres et statuaires ont entassé là toutes les merveilles de l'art ; la lumière se joue au milieu des chefs-d'œuvre, marbres, toiles, tapis et métaux.

Un seul corps de bâtiment fait une saillie immense dans la ligne irrégulière de la façade : c'est là qu'habite le maître ; ses appartements se détachent des ailes qui abritent sa cour. « Le roi marche seul au premier rang ; les courtisans le suivent par derrière et tiennent la queue de son manteau royal. Voilà pourquoi le corps central porte sa façade en avant, tandis que les deux ailes s'étendant vers le nord et vers le midi, restent à une respectueuse distance. » Au haut du grand escalier, une longue file de salles richement ornées, mais désertes, antichambres vides conduisant à l'appartement du roi.

Le logement royal, qui occupe le centre de l'édifice, a deux parties : l'une donnant sur la vieille façade, et contenant la chambre et les cabinets du maître ; l'autre remplissant tout l'avant-corps de la façade nouvelle et se composant de la galerie des Glaces, du salon de la Guerre et de celui de la Paix ; d'un côté la vie intérieure et familière, de l'autre l'apparat et le cérémonial.

Dans la chambre peu profonde le lit est presque contre la fenêtre ; la balustrade touche les portes ; l'alcôve royale est au centre du palais, et en face du lit, il y a une fenêtre, « par laquelle le soleil salue chaque matin de ses premiers rayons Louis XIV qui a pris le nom d'Apollon et la devise du Dieu du jour. »

A gauche de la chambre du roi est le cabinet du conseil, à droite la grande antichambre. L'œil de bœuf est l'oreille du souverain, le cabinet sa main.

Mais le palais est construit de sorte que personne ne puisse habiter sur le même plancher que le roi, si ce n'est la reine, dont les appartements rendus vides par la mort occupent la partie la plus reculée. « Le dauphin est logé au-dessous du roi au rez-de-chaussée, comme le rejeton pousse au pied de l'arbre qu'il doit remplacer. Les enfants du dauphin, plus éloignés du tronc, habitent l'aile sud. Le point où cette aile rencontre l'avant-corps est aussi celui où aboutissent tous les appartements de la famille royale ; il forme l'axe intime du palais, et on y a construit en marbre l'escalier des Princes. Le point où l'avant-corps rejoint l'aile du nord, est au contraire,

l'axe public de l'édifice; le grand escalier en pierre qui s'y élève est destiné aux entrées de la cour. »

La solitude de Versailles avait été envahie par toute sorte de grandeurs s'agitant autour du pouvoir suprême. Le palais s'était agrandi pour recevoir toutes les puissances du siècle.

Après l'aile des princes, l'aile neuve réservée à la cour ; les ailes des ministres avançaient sur la façade du levant. « Sur les remises de l'ancien prieuré de Saint-Julien, on avait bâti pour tous les valets de cette ruineuse cohue, un vaste édifice pouvant contenir 3,000 personnes sous une seule clef et qui s'appelait le Grand Commun. » Enfin les personnages qui voulaient plaire, sans pouvoir habiter le palais, avaient élevé des hôtels autour de lui, de Satory à Montreuil.

N'apercevoir à Versailles que l'image des splendeurs de la monarchie, ce serait ne voir qu'un côté de sa physionomie. Expression d'une haute puissance et d'une gloire sans égale, ce palais fut aussi témoin des plus tristes retours; le dix-huitième siècle apporta un dénoûment inattendu à l'épopée du dix-septième siècle. La monarchie semble avoir escaladé avec Mazarin, Colbert et Louvois les trois paliers du perron monumental qui embrasse l'Orangerie, puis avoir descendu les paliers de la rampe opposée avec la Régence, Louis XV et Louis XVI.

Louis XIV avait voulu faire un temple pour sa propre idolâtrie ; Louis XVI ne comprit guère cette consécration: l'absolutisme était déjà frappé à mort, lorsque le peuple se présenta devant les grilles du château qui ne renfermait depuis longtemps que son fantôme. Le trône avait abattu tour à tour les puissances qui le soutenaient. « Seule, ne sachant où prendre ses amis ni ses ennemis, ayant coupé toutes les racines qui l'attachaient au passé, la monarchie n'existait plus que de nom, lorsque le 4 mai 1789, le roi ouvrit à Versailles dans la salle des Menus, la réunion des Etats généraux. »

LES DIX LOUIS DE BENJAMIN WEBB

NOUVELLE

(Suite et fin.)

Le 17 avril 1790, c'est-à-dire un peu moins de cinq ans après l'époque où Franklin avait pour toujours quitté la France, un corsaire normand en croisière contre les Anglais dans l'Atlantique, et naviguant sous le pavillon tricolore, vint jeter l'ancre devant Philadelphie.

La ville américaine présentait ce jour-là un aspect insolite de tristesse et de deuil. Le port, ordinairement si bruyant, était calme et presque solitaire; cependant ce n'était ni un dimanche ni un jour de fête.

Une chaloupe se détacha du corsaire français et sillonna lentement l'eau tranquille de la Delaware. Arrivé au débarcadère, c'est à peine si le capitaine put trouver à qui parler pour décliner ses qualités et faire viser ses lettres de marque. A ses questions sur la cause de cette suspension du commerce et des travaux, un commis de la douane, qui portait un crêpe au bras, lui fit cette seule réponse :

— *Benjamin Franklin est mort!*

Le lendemain Philadelphie en deuil se porta tout entière aux abords de la maison où gisaient les dépouilles mortelles de celui qui

Ravit la foudre aux cieux et le sceptre aux tyrans.

Les hauts fonctionnaires de la République, les parents et les intimes du grand homme, entrèrent seuls dans la maison mortuaire.

Tous les navires du port avaient surmonté d'un crêpe le pavillon d'azur semé d'étoiles d'argent; le corsaire français avait lui-même mis ses voiles en berne, ce qui donnait au navire un air de tristesse et d'abandon. A toutes les vergues étaient attachées de longues bandes noires, et le pavillon tricolore, hissé à demi et couvert d'un crêpe, pendait le long du mât.

Le capitaine descendit à terre avec sa femme et ses enfants; tous vêtus de deuil ils se rendirent à la demeure de Franklin.

Le convoi se mit en marche silencieusement. Washington marchait le premier, la tête nue, essuyant les premières larmes qu'il eût versées, et suivi d'une foule immense, où l'on n'entendait que ces mots, répétés à voix basse :

— *Nous avons perdu le père de la patrie!*

Benjamin Webb, notre vieille connaissance, était, lui aussi, mêlé parmi le peuple, quand une main pressa la sienne. Il se retourna et vit le capitaine du corsaire entré la veille dans le port.

— Vous ne me reconnaissez pas? dit celui-ci ; cinq ans changent donc bien un homme! Vous souvenez-vous de Jean Givet d'Honfleur, arrêté à bord du navire *The Liberty*, et des quinze louis qui lui arrivèrent si à propos?

— Quoi! vous seriez?...

— Jean Givet en personne, autrefois caboteur, aujourd'hui capitaine au service de France, et qui a déjà pu rendre à d'autres le bienfait que vous aviez reçu de Franklin et que vous lui aviez transmis. Votre argent, vous le voyez, ne s'est pas fourvoyé en route. Je suis maintenant heureux. Venez souper ce soir à mon bord; nous causerons.

En effet, quand le corps de Franklin eut été déposé dans sa dernière demeure, Webb se rendit à l'invitation qui lui avait été faite si cordialement.

Nous ne nous arrêterons pas aux détails de cette entrevue, qui eut plus d'intérêt pour Givet et pour Webb qu'elle n'en aurait pour le lecteur; nous dirons seulement que l'Américain fut forcé d'accepter un magnifique fusil, monté en vermeil, et portant sur le canon damasquiné d'or cette devise : PRO PATRIA!

Le lendemain Webb fit une dernière visite au corsaire, et quand le vaisseau vira de bord pour prendre le large, il put lire, en lettres d'or, sur le gaillard d'arrière, son nom uni à celui de Franklin. Des signaux furent longtemps échangés entre ceux qui partaient et celui qui était resté.

Enfin le navire arriva au bord de l'horizon et disparut insensiblement; puis une lueur légère brilla dans l'éloignement : un coup de canon, répété par les échos, vint expirer aux oreilles de Benjamin Webb. C'était le dernier adieu du capitaine Jean Givet d'Honfleur.

Prosper BLANCHEMAIN.

L'ÉTÉ DE LA SAINT-MARTIN

Les feuilles rouges du coteau
Disent que la vendange est faite;
L'automne de son noir manteau
Secoue encore un jour de fête.
Ne restons pas à la maison :
Profitons de l'heure sacrée
Où le soleil à l'horizon
Tamise une poussière ambrée.
L'automne d'un dernier regard
Charme et dore cette journée.

Fêtons, sans attendre plus tard,
Le déclin si doux de l'année (1).

Nous sommes à la Saint-Martin.

A cette époque, la terre se meut dans un point de son



Les derniers beaux jours. — Tableau de C. Bernier.

orbite, où elle rencontre des bancs d'astéroïdes ou fragments de planètes qu'elle attire et qui tombent dans notre atmosphère, où ils s'enflamment et se consument par suite de la prodigieuse vitesse de leur chute. Cette vitesse va jusqu'à trente lieues par seconde. Il y a là une transformation de force vive en chaleur, car cet anneau d'astéroïdes agit comme un réflecteur, et les fragments de planètes renvoient à la terre la chaleur qu'ils ont reçue eux-mêmes du soleil.

Qui dit chaleur, dit été. De là, l'été de la Saint-Martin.

(1) Pierre Dupont (*Le dernier beau jour*).

Été factice et qui dure peu. Aussi a-t-on donné son nom à tout sentiment en retard qui aspire à être partagé.

Un homme de quarante ans aime une jeune fille de dix-huit, — été de la Saint-Martin de l'amour.

Certains étés de la Saint-Martin sont plus gais.

En automne, la terre, lasse de ses enfantements, débarrassée de ses récoltes, exhale des senteurs végétales plus puissantes. Les gazons se dorent. Le feuillage des bois, devenu plus clair, prend ces teintes de vert bronzé, ces chaudes couleurs de terre de Sienne, dont les nuances varient à l'infini. Le soleil, plus oblique, glisse sous les couverts des lueurs orangées et furtives. Partout le jaune abonde. La lumière se veloute. La rosée met sur l'herbe un voile d'argent. Les fils de la Vierge s'accrochent aux buissons. Par places, montent des vapeurs blanches et diaphanes. Au milieu de ces vapeurs, à l'horizon, apparaît, comme dans une gloire, le cerf de Saint-Hubert, portant un crucifix entre ses bois.

Les meutes traversent les clairières plantées de bouleaux. Les grandes trompes à la Dampierre, garnies de cordons de serge verte, et les cornets anglais, attachés par des cordons de soie, se répondent d'un bout à l'autre de la forêt. C'est l'été de la Saint-Martin des chasseurs.

L'été de la Saint-Martin des laboureurs a été chanté par Victor Hugo :



Le vase de Besetha (Jérusalem).

C'est le moment crépusculaire.
J'admire, assis sous un portail,
Ce reste de jour dont s'éclaire
La dernière heure du travail.

Dans les terres, de nuit baignées,
Je contemple, ému, les haillons
D'un vieillard qui jette à poignées
La moisson future aux sillons.

Sa haute silhouette noire
Domine les profonds labours.

On sent à quel point il doit croire
A la fuite utile des jours.

Il marche dans la plaine immense,
Va, vient, lance la graine au loin,
Rouvre sa main et recommence;
Et je médite, obscur témoin.

Pendant que, déployant ses voiles,
L'ombre, où se mêle une rumeur,
Semble élargir jusqu'aux étoiles,
Le geste auguste du semeur.

On entend le bruit des marteaux dans les caves :

A la Saint-Martin
Bouche les tonneaux, tâte ton vin!

Au-dessus, les buveurs sont attablés. On vient de retirer de la broche une oie tuée la semaine dernière. On interroge ses entrailles, comme autrefois les sacrificateurs interrogeaient les entrailles des victimes ; si l'os de la poitrine est rouge, signe d'un rude hiver; s'il est brun, signe de neige ; blanc, signe de grands froids...

Bah ! pour combattre le froid à venir, buvons ! C'est la Saint-Martin des vignerons.

Pluie de Saint-Martin,
Ne laisse ni choux, ni vin!

Il ne pleut pas ; au contraire, le soleil luit :

Ruisselant de l'autre hémisphère,
Son dernier chaud baiser doré
Semble dire à la froide terre :
Espère en moi, je reviendrai !

L'ART ANTIQUE

LE VASE DE BESETHA

Le vase remarquable, dont nous donnons aujourd'hui la reproduction, frappa vivement l'attention de l'Académie des inscriptions et belles-lettres quand il fut présenté à l'Institut, en 1875, par M. Ch. Clermont-Ganneau, qui l'avait découvert.

Ce vestige de l'art antique, aujourd'hui en Angleterre, appartient à une grande société, le *Palestine Exploration Fund*, créée sous le patronage personnel de la reine pour l'investigation de la Palestine, et qui avait chargé notre compatriote de diriger dans cette contrée d'importantes recherches archéologiques.

Aussi curieuse au point de vue artistique qu'au point de vue symbolique et mythologique, cette pièce provient du cœur même de Jérusalem et emprunte à son origine un nouvel intérêt. C'est incontestablement, au dire des savants, l'œuvre d'art la plus importante qui soit sortie de la ville sainte, si déshéritée, d'ailleurs, sous le rapport des antiquités de ce genre.

Ce vase a été trouvé à huit mètres de profondeur, dans une excavation entreprise par M. Clermont-Ganneau, sur les flancs du Besetha, au bord de la Via Dolorosa, non loin de l'arc de l'Ecce Homo, dans le sous-sol de vieilles maisons arabes, qui, détrempées par des pluies torrentielles et surchargées de neige (car, chose peu connue, il neige parfois à Jérusalem), s'écroulèrent pendant les travaux et faillirent ensevelir sous leurs ruines l'aventureux explorateur et son compagnon, M. A. Lecomte, architecte.

Ces fouilles pénibles et dangereuses révélèrent l'existence d'une série de chambres creusées dans le roc vif et superposées de manière à former plusieurs étages. C'est dans une de ces chambres, détruites par un effondrement général, à la suite de quelque tremblement de terre, sous d'énormes quartiers de roc entassés les uns sur les autres dans un équilibre des plus instables, et au milieu desquels il fallait cheminer avec des précautions infinies, que l'on mit au jour ce beau vase. Il était entièrement brisé; heureusement, il avait été brisé sur place, et des perquisitions minutieuses permirent d'en retrouver tous les fragments, à part deux ou trois morceaux insignifiants; la reconstruction ne fut plus qu'une affaire de patience.

Ce vase, en terre cuite très dure, de couleur grise a près de 0m40 de haut. Il est monté sur un pied bas d'un profil très-simple et est à large ventre; il n'a pas de col : l'ouverture est grande et étranglée par un petit collet.

Il est couvert à profusion d'ornements et de sculptures en relief.

Par la largeur de l'ouverture et la stabilité du pied, ce vase s'écarte franchement du type des amphores pour se rapprocher de celui des cratères.

A en juger par la nature de la décoration, il faut y voir un de ces vaisseaux hiératiques du culte païen dans lesquels on puisait, à l'aide du *simpulum* ou du *cyathus*, le liquide consacré, l'eau et le vin mélangés, selon les rites.

La panse se divise en deux moitiés, dont l'une est à peu près la répétition de l'autre; on y a appliqué, sans trop s'occuper de la symétrie, à l'aide de matrices, des empreintes en relief représentant diverses divinités : deux Mercure avec les attributs connus, le pétase, la chlamyde rejetée en arrière, le caducée et la bourse ; deux Bacchus appuyés sur leur thyrse et tenant de la main droite une grappe ou une coupe qu'ils présentent à une panthère, comme sur le revers des monnaies romaines frappées à Jérusalem; six figurines féminines indéterminées. En outre, plusieurs objets liturgiques ou emblématiques : deux vases, rappelant ceux des sicles juifs, sous un portique entre deux autels chargés d'offrandes; des feuilles d'arbre, des palmettes et différents ornements, moulures, etc., qu'il serait trop long de décrire.

Ce grand vase, si riche d'ornementation, est exécuté avec un certain laisser-aller qui, tout en lui donnant pour ainsi dire un attrait de plus, va parfois jusqu'à la négligence et semblerait faire croire que nous avons là une espèce d'ébauche de quelque artiste, qui voulait ensuite en faire une reproduction soignée, peut-être même une fonte métallique.

C'est ici le lieu de noter qu'à côté de ce monument, on a recueilli un autre fragment qui provient d'un vase absolument identique, mais de dimension plus petite, ce qui contribuerait à faire écarter l'hypothèse d'une importation étrangère.

Inutile d'ajouter que ce cratère appartient au paganisme le plus pur et remonte à l'époque où Jérusalem avait été transformée par Adrien en colonie romaine sous le nom d'Ælia Capitolina. Rien d'impossible à ce qu'il ait été destiné aux libations offertes par les vainqueurs de Barcochébas dans le sanctuaire de leur Jupiter Capitolin, qui s'élevait à deux pas de l'endroit où a eu lieu la découverte, sur l'emplacement même du temple de Jéhova, détruit par Titus. — C. G.

LA VENTRILOQUIE

(*Fin.*)

L'abbé de la Chapelle, auteur du *Ventriloque ou l'engastrimyte* (1772), a réuni dans cet ouvrage de nombreuses notices relatives à des ventriloques célèbres et à leurs

plus curieux exploits. Dans cette galerie figure, à un rang honorable, le sieur Saint-Gilles, épicier et ventriloque à Saint-Germain-en-Laye. Saint-Gilles ramena au bercail conjugal un jeune époux de trois ans, qui l'avait fui dans les conditions les plus damnables. Il fit beaucoup d'autres conversions de ce genre, et toujours en faisant entendre des paroles terribles surtout parce qu'elles paraissent provenir des points les plus inattendus.

Le grand inquisiteur de Portugal, Jérôme Oléaster, mort en 1563, cite une jeune fille nommée Cécile, traduite devant le Sénat, vraisemblablement pour crime de sorcellerie, qui faisait partir de ses coudes, ou de quelque autre partie de son corps, une voix grêle qu'elle attribuait à un nommé Pierre-Jean, mort depuis peu, et qui ne cessait d'intercéder en faveur de la malheureuse, répondant avec empressement à toutes les questions qu'on lui adressait. — En raison de quoi Cécile fut transportée à l'île Saint-Thomas.

Un des exploits engastrimyques les plus amusants dont il ait été parlé, est celui-ci, qu'Antoine Van Dale rapporte dans son *Traité de l'origine et du progrès de l'idolâtrie* (Haarlem, 1700) : Il y avait, en 1685, à l'hospice des vieillards d'Amsterdam, une femme de soixante-treize ans, nommée Barbara Jacobi, à qui son talent de ventriloque attirait les visiteurs en foule, et souvent de fort loin. Elle se plaçait près d'un petit lit dont les rideaux étaient tirés; alors, se tournant vers la ruelle, elle entamait une conversation suivie avec un être imaginaire de l'autre sexe, qu'elle appelait Joachim et qui était censé lui donner la réplique. Elle reprochait vivement à Joachim son insouciance et ses déportements, et celui-ci répondait, d'une grosse voix masculine tant soit peu éraillée, tantôt s'excusant, tantôt riant ou gémissant, ou pleurant, ou criant, ou même chantant avec une expression de dédain pour les doléances de la vieille Barbara.

L'illusion était si complète, que plus d'une fois il fallut autoriser les auditeurs sceptiques à fouiller le lit pour s'assurer qu'il n'y avait pas de compère caché dedans. Jean Conrad Amman, dans sa *Dissertation sur la parole* et le théologien Balthasar Bekker, dans son traité sur le *Monde enchanté*, font également mention des prouesses de Barbara Jacobi. Amman ajoute qu'il fut témoin de ces étranges dialogues dans lesquels la voix de l'interlocuteur supposé de Barbara semblait provenir d'un point de la chambre, éloigné de deux pas au moins du lieu où elle se trouvait.

Nous ne pouvons que citer au passage le baron Von Mengen, gentilhomme autrichien, Thiernet, Borel, le premier « homme à la poupée, » qui fit, de 1804 à 1814, les délices du café des Aveugles, l'étonnant Fitz-James, etc., sous peine de nous étendre démesurément. Nous rappellerons pourtant quelques hauts faits du célèbre ventriloque Charles Comte, à qui son audace faillit jouer plus d'un méchant tour.

Comte accomplit de véritables miracles que les oracles antiques auraient pu lui envier. Il fit parler les animaux dont les organes se prêtent le moins à l'articulation des mots, les morts, les statues, et délivra des possédés : et l'on entendait les démons s'enfuir en hurlant de terreur ! Il fit tant et si bien qu'un beau jour les paysans de Fribourg, convaincus qu'ils avaient affaire à un sorcier authentique, délibérèrent de le faire rôtir sans autre forme de procès. En conséquence, ils s'emparèrent de sa personne et l'entraînèrent dans la direction du four banal dûment chauffé ; ils s'apprêtaient vraiment à l'y introduire quand, des profondeurs de ce four incandescent, une voix de tonnerre sortit tout à coup à laquelle les paysans ne firent pas répéter ses instructions. Ils lâchèrent leur sorcier et détalèrent comme s'ils avaient le diable à leurs trousses, tandis que leur victime, toujours animée de l'esprit d'imitation, en faisait autant, — mais dans une direction opposée.

Nous avons dit que l'art de la ventriloquie était en décadence ; cependant, on rencontre çà et là quelques personnes qui le pratiquent dans la perfection. Nous citerons seulement un de ces oiseaux rares, lequel a bien forcé les Parisiens à s'occuper de sa personne et de ses exploits pendant quelques jours, il y a quelques années à peine.

Voici comment le quidam opérait d'habitude : Il entrait chez un marchand de bijoux et de diamants qu'il savait trouver seul, pour s'être préalablement assuré de sa solitude, et il lui faisait étaler devant lui ses richesses. Son choix fait et au moment où il ne s'agissait plus que d'en solder la valeur, des cris de détresse se faisaient entendre tout à coup dans l'arrière-magasin. Instinctivement, l'honnête négociant se précipitait dans cette direction, fût-il certain d'avance de n'y rien trouver de terrible ou de suspect. Au bout de deux minutes, il était de retour. Mais l'habile ventriloque, qui avait fait sa main après avoir contrefait la voix d'un malheureux qu'on égorge, était bien loin — et quelques-uns des plus riches bijoux laissés sur le comptoir un moment s'étaient éloignés avec lui.

Sans doute, cet artiste éminent a reçu la récompense que méritaient ses exploits, car je n'en ai plus entendu parler.

A. Bitard.

SAINTE CÉCILE

Patronne des musiciens.

Sainte Cécile a vécu en Italie. Elle est morte martyre à Rome ou en Sicile ; au commencement du troisième siècle, ou vers la fin du quatrième... On pourra pardonner ces hésitations à un profane journaliste, puisque les annales de l'Eglise sont très-obscures en ce qui touche la jeune vierge qui protége les musiciens (M. Wagner excepté). Ce que l'on sait encore, ce qu'un auteur ancien a cru découvrir au travers des brumes de la légende, c'est que « Cécile, qui appartenait à l'une des plus illustres familles de Rome, convertit son époux Valérien, auquel elle persuada le premier jour de ses noces de vivre dans la continence ; et qu'elle le conduisit au martyre avec son beau-frère Tiburce. »

Quant à l'opinion d'après laquelle cette sainte aurait été dans l'usage de chanter en s'accompagnant d'un instrument, voici (d'après le savant M. Stephen Morelot) sur quoi elle est fondée :

L'office de sainte Cécile, au bréviaire romain, est composé de fragments empruntés à ses actes. La première antienne des vêpres est ainsi conçue : « *Cantantibus organis, Cecilia Domino decantebat dicens : Fiat cor meum immaculatum, ut non confundor !* » Ce qui signifie : « Au son des instruments, Cécile chantait au Seigneur ces paroles : Que mon cœur soit sans tache, afin que je ne sois pas confondue ! »

On voit tout de suite, n'est-il pas vrai, comment les musiciens d'autrefois, médiocres latinistes, ont pris le change sur ces mots : *Constantibus organis*. Raphaël, lui-même, a feint de s'y tromper quand, dans son immortel chef-d'œuvre, il a représenté sainte Cécile jouant de l'orgue. Ce pieux anachronisme s'est d'ailleurs renouvelé dans toutes les peintures postérieures.

« Du reste, nous dit encore M. Stephen Morelot, ce

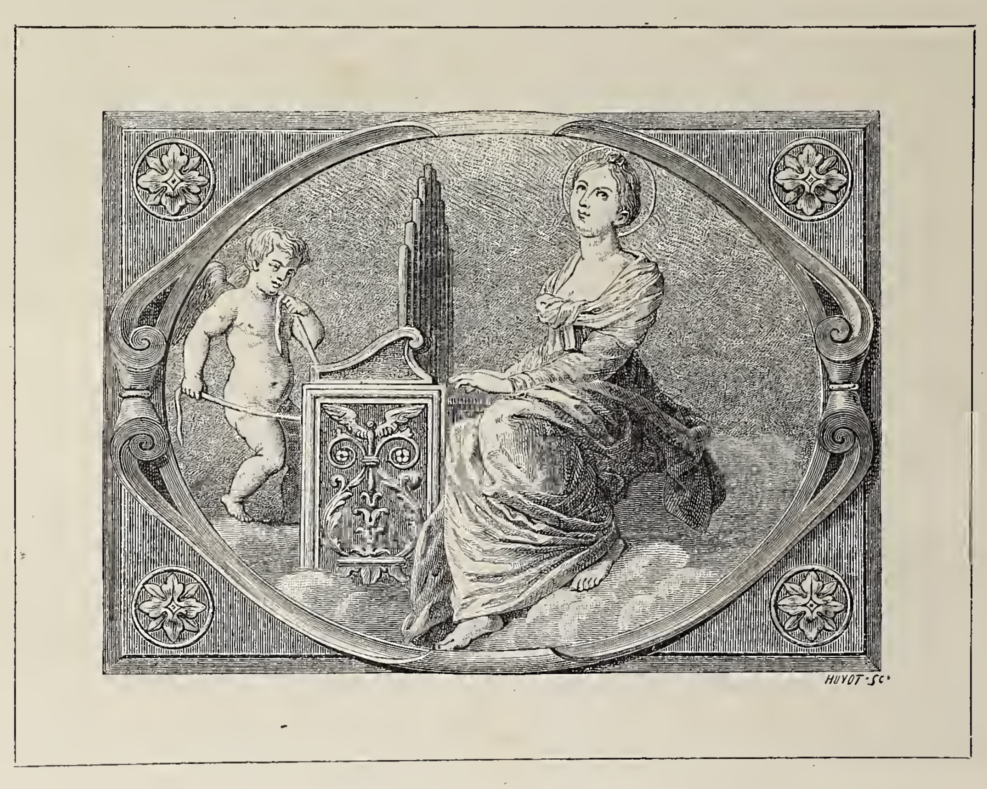
n'est pas là le seul exemple de cette nature dans le choix des patrons des confréries. Mais que l'on remarque à ce sujet combien sont admirables et poétiques les méprises les plus évidentes du génie populaire. Certes, l'art musical compte dans le ciel des protecteurs pour lesquels il a été, plus que pour sainte Cécile, une réalité dans leur vie terrestre : saint Augustin qui a écrit le livre *De musicâ;* saint Ambroise qui a introduit le chant dans l'église de Milan; saint Grégoire qui a réglé celui de l'Eglise romaine, auquel son nom est demeuré affecté, etc... Au lieu de ces graves et historiques personnages, le génie catholique du peuple, toujours porté vers l'idéal, a donné pour patronne à l'art musical une jeune chrétienne, qui vraisemblablement n'offrit à Dieu d'autres hymnes que ceux de la virginité et du martyre, mais dont la céleste figure apparut comme celle d'une muse inspiratrice de l'art chrétien. »

une église porte le nom de Sainte-Cécile. Le clergé n'en est pas fort nombreux, parce qu'il y a dans la même ville cinquante-cinq autres paroisses...

« J'entrai dans cette église, et j'y trouvai le curé qui disait vêpres tout seul. Mais le son de sa voix était admirablement secondé par un grand nombre de petits oiseaux qui faisaient dans la tribune des orgues un gazouillement fort agréable.

« M'étant informé de l'origine de cette musique, on me dit que ces oiseaux étaient nourris là dans une volière, où ils faisaient un concert jour et nuit pour honorer sainte Cécile, et que la paroisse n'ayant pas assez de revenus pour y faire chanter l'office, on se contentait des services de ces petits musiciens. »

Nous en resterons là, désespérant de trouver une anecdote plus jolie, une légende plus touchante dans la col-



Sainte Cécile, d'après le Dominiquin.

Et les remontrances des savants, leurs froides dissertations furent impuissantes contre l'inspiration populaire. C'est en vain qu'à plusieurs reprises on proposa à la vénération des musiciens soit saint Arnold, de l'évêché de Juliers; soit saint Dunstan de Cantorbery, qui fut un habile organiste; soit encore saint Nicier, évêque de Lyon, et enfin saint Aldric qui, de préchantre de l'église de Metz, devint au neuvième siècle évêque du Mans; Sainte Cécile garda toujours, avec la palme du martyre, sa couronne de doubles croches; et elle symbolise encore par ces attributs les souffrances qui, sur cette terre, sont réservées aux musiciens.

C'est surtout en Italie que sainte Cécile a été de tout temps vénérée. Un passage d'une lettre, inséré au *Mercure de France,* de janvier 1732, en fait foi d'une façon particulièrement touchante.

« Les honneurs qu'on prétend rendre à sainte Cécile sont poussés, en Italie, jusqu'à un point qui pourra vous réjouir. Dans une ville de cette vaste partie de l'Europe, lection de nos documents, et même dans les bibliothèques publiques ou particulières.

Albert de Lasalle.

ÉCHOS DES DEUX MONDES

On a expérimenté à Zurich, en présence de délégués de la Société protectrice des animaux, un nouveau masque à tuer le gros bétail, inventé par M. Sigmund. Ce masque est muni d'un révolver dont la balle frappe l'animal au cerveau. La mort est instantanée et sans douleur aucune.

Cet instrument a été déclaré par les experts le plus pratique, le plus prompt, le moins douloureux et le plus infaillible de tous les instruments de mort imaginés jusqu'à ce jour.

Feu Grammont doit se réjouir dans sa tombe.

L'imprimeur-gérant : A. Pougin, 13, quai Voltaire, Paris.



CLOTILDE DE SURVILLE
groupe
par M. Gautherin.

CLOTILDE DE SURVILLE

La grande controverse littéraire qu'a suscitée la publication du recueil attribué à Clotilde de Surville est aujourd'hui bien oubliée ; le silence s'est fait autour de cette question ainsi que dans les camps rivaux des classiques et des romantiques. Qui songe, en ce temps de positivisme, à réveiller les échos endormis de ces grandes luttes ? Qui se soucie du marquis de Surville, de l'éditeur Vanderbourg et de cette autre Christine de Pisan, dont on révélait, en 1803, l'existence à la France étonnée ? En vain les érudits et les lettrés, les hommes de science et le gens de goût ont-ils épuisé sur ce sujet les ressources de leur philologie et les traits de leur esprit; en vain les Daunou, les Nodier, les Villemain, les Sainte-Beuve ont-ils essayé de percer l'obscurité dans laquelle ce mystère poétique demeure enveloppé; un problème de cette nature laisse la génération contemporaine absolument froide ; les collégiens d'il y a quarante ans ont pu s'y intéresser ; aujourd'hui ils sont ingénieurs, avocats ou banquiers, et la personnalité de Clotilde de Surville, ainsi que l'authenticité de ses poésies, est la moindre de leurs préoccupations.

La muse du quinzième siècle et son album pratique ont pourtant encore leurs fidèles: les femmes, les jeunes filles, les artistes y croient ou s'en inspirent. Il n'est pas de journal ou de revue de demoiselles qui ne consacre un article biographique à Clotilde, et, de loin en loin, il se rencontre un sculpteur ou un peintre qui s'empare d'une de ses idylles pour la transporter sur le marbre ou sur la toile. L'Exposition de 1878 réservait à ses visiteurs l'une de ces charmantes surprises que les Salons annuels nous ménagent si rarement ; elle nous a montré une vraie Clotilde dorlotant son « enfantelet » et lui murmurant à l'oreille les douces stances de sa ballade. C'est ce petit chef-d'œuvre rétrospectif que nous plaçons sous les yeux de nos lecteurs, en leur demandant la permission de l'accompagner de quelques mots d'histoire et de critique littéraire :

O cher enfantelet, vray pourctraict de ton père,
Dors sur le seyn que ta bouche a pressé,
Dors, petiot; cloz, amy, sur le seyn de ta mère,
Ton doux œillet par le somme oppressé.

Bel amy, cher petiot, que ta pupille tendre
Gouste ung sommeil qui n'est plus faict pour moy.
Je veille pour te veoir, te nourrir, te défendre,
Ainz qu'il m'est doux ne veiller que pour toy.

Dors, mien enfantelet, mon soulcy, mon idole!
Dors sur mon seyn, le seyn qui t'a porté!
Ne m'esjouit encor le son de ta parole,
Bien mon soubriz cent fois m'aye enchanté.

Me soubriraz, amy, dez ton réveil peut-estre,
Tu soubriraz à mes regards joyeulx.
Jà prou m'a dict le tien que me savoiz cognoistre
Jà bien appriz te mirer dans mes yeux.

Quoi, tes blancs doigtelets abandonnent la mamme
Où vint puyser ta bouschette à playzir;
Ah! dusses-tu la séchier, cher gage de ma flamme,
N'y puyserois au gré de mon dézir.

Estend ses brasselets, s'espand sur lui le somme,
Se clost son œil; plus ne bouge; il s'endort.
N'estoit ce tayn floury des couleurs de la pomme,
Ne le diriez dans les bras de la mort.

Arreste, cher enfant... J'en frémy tout entière!
Réveille-toy! chasse ung fatal propoz!
Mon fils, pour ung moment, ah! revoy la lumière;
Au prix du mien, rends moy tout mon repos.

Doulce erreur! il dormoit; c'est assez : je respire;
Songes légiers, flattez son doulx sommeil!
Ah! quand voyrai cestuy pour qui mon cueur souspire,
Aux miens costez, jouir de son réveil!

Comme ira se duyzant à ta prime caresse!
Aux miens baysers com' t'ire disputant!
Ainz ne compte, à toy seul, d'espuyzer sa tendresse,
A sa Clotilde en garde bien autant.

Qu'aura playzir, en toi, de cerner son ymaige,
Ses grands yeulx vairs, vifz et pourtant si doulx.
Ce front noble et ce tour gracieux d'ung vizaige
Dont l'amour mesme eust fort esté jaloux.

O cher enfantelet, vray pourctraict de ton père,
Dors sur le seyn que ta bouche a pressé,
Dors, petiot; cloz, amy, sur le seyn de ta mère,
Ton doux œillet par le somme oppressé.

Que cette berceuse soit un produit authentique du quinzième siècle, ou un habile pastiche du dix-neuvième qu'elle ait jailli spontanément du cœur d'une jeune mère, ou qu'elle se soit épanchée lentement goutte à goutte d'un cerveau de vieillard, qu'importe au lecteur, qu'importe à l'article? Certes l'inspiration n'en est point languissante, et si la forme a été vieillie à dessein pour faire illusion, les sentiments en seront éternellement frais, éternellement jeunes, parce qu'ils sont profondément vrais et divinement humains.

C'est même un des côtés de la question qui a le plus embarrassé la critique : si le vieux marquis de Surville sentait aussi vivement et exprimait sa pensée avec tant de naturel et tant de charme, pourquoi — dans l'hypothèse où il serait l'auteur réel du recueil attribué à son aïeule, n'a-t-il pas publié ces délicieuses bluettes sous son vrai nom et dans la langue de son temps ? Le succès de curiosité eût été moins vif peut-être, mais le succès d'estime était infaillible. Ce poëte septuagénaire doué d'une sensibilité si exquise en donnant un tour si heureux à l'expression naïve de ses sentiments aurait immédiatement pris place à côté des illustrations poétiques de son temps : rival de Millevoye et d'André Chénier, supérieur à Chênedollé, à Soumet, à Tréneuil, plus ému que ne le fut jamais Delille, il eût certainement donné quelque éclat à cette littérature de l'empire, un peu pâle, un peu incolore, un peu insignifiante dans les petits sujets où elle se renfermait.

La question a été posée, mais non résolue ; le marquis de Surville et l'éditeur Vanderbourg auraient seuls pu fournir, à cet égard, quelques éclaircissements. Celui-ci paraît avoir été étranger à la composition du recueil; il a cru, de bonne foi, à l'authenticité des poésies qu'il éditait; il a protesté contre les conclusions de Daunou qui lui en attribuaient la paternité, et M. Villemain l'a mis hors de cause. Celui-là s'est borné à raconter au public comment il avait fait la découverte de ces perles poétiques dans un rouleau de papier de famille ; puis il a reconstitué pieusement et savamment avec la tendresse d'un arrière-petit-fils et la science d'un généalogiste, la biographie du poëte qu'il exhumait ; il en a fait l'élève et la collaboratrice de Charles d'Orléans. C'est, en effet, le même charme, la même naïveté, le même tour d'idées, la même délicatesse de sentiments. Plus jaloux de cet héritage littéraire que de ses quartiers de noblesse, il a mieux aimé descendre d'une femme poëte que d'une marquise contemporaine de Charles VII. L'amour filial ne saurait aller plus loin.

Peut-être se joignait-il à ce sentiment une considération moins éthérée : le mode était alors au moyen âge; depuis le « jeune et beau Dunois » la mode était au *genre troubadour* ; en poésie, en roman, en peinture, en

sculpture et jusqu'en horlogerie et en bronze d'art, on exaltait les paladins et les héroïnes, les *preux* et les *preuses* comme il en existait autrefois, sculptés dans la pierre au noble manoir de Coucy. Millevoye, dans ses nombreuses ballades, parle la langue de Villon. Certaines de ses pièces sont de vrais pastiches, et le marquis de Surville n'eut qu'à pousser un peu plus loin cet innocent artifice pour obtenir un vieillissement de formes, qui fait illusion. Du même coup il se montrait bon fils et écrivain habile; il se donnait une glorieuse aïeule et entrait de prime-saut dans la littérature à la mode. Publié sous son nom, le livre eût peut-être passé inaperçu ; attribué à Marguerite-Eléonore-Clotilde de Vallon-Chalys, épouse du chevalier Bérenger de Surville, il fit sensation ; ce fut un véritable événement littéraire.

Et maintenant la cause de ces ravissantes poésies est gagnée devant le public : elles inspirent aujourd'hui les sculpteurs; demain elles fourniront un sujet aux peintres; toujours elles provoqueront le sourire et les larmes, parce qu'elles touchent à ce qu'il y a de plus intime au fond du cœur humain, parce qu'elles ouvrent une source intarissable de tendresse : la jeune mère et le petit enfant.

L.-M. Tisserand.

JEAN FABRE

NOUVELLE

I

Un matin du mois d'octobre, — il y a de cela une cinquantaine d'années, — maître Thomas Lehoux, président de la chambre des notaires de Mâcon, se tenait sur sa porte, humant l'air, et regardant, par-dessus ses besicles, les girouettes tourner au faîte des toits voisins.

— Hum! murmura-t-il. Vent des Vosges, neige prochaine.

Et il s'apprêtait à rentrer, lorsque, au-dessous du perron de cinq ou six marches qui lui servait de piédestal, il vit, assis sur une borne, un garçon de dix à douze ans, un Savoyard, noir comme l'enfer, qui mordait avec verve dans une moitié de pain de munition.

Me Lehoux croisa les mains sur son ventre, dont les dimensions rappelaient celles d'un fort muid de bourgogne, et, avec un soupir :

— Que tu es heureux, dit-il à l'enfant, d'avoir un pareil appétit!

Sans interrompre son exercice, le Savoyard leva sur le notaire deux grands yeux bruns pétillants de malice et de gaieté :

— Eh! monsieur, répondit-il, ramonez les cheminées et vous aurez de l'appétit.

Me Lehoux éclata de rire, et son ventre allait et venait comme celui de Rabelais, lorsque le digne curé de Meudon entendait quelque joyeux propos.

Me Lehoux n'était point, en effet, un de ces notaires empesés et compassés, cravatés de blanc et hauts sur col, qui ont toujours l'air de recevoir un testament. S'il était de bon conseil, il était de bonne humeur. Une facétie, fût-elle un peu saupoudrée de gros sel, ne l'effrayait pas. Il aimait à « aiguiser par la queue une épigramme folle. » On le soupçonnait de rimer lui-même les couplets qu'au dessert des repas de corps il chantait d'une voix ronde et franche comme lui.

Lorsqu'il eut bien ri, il fit un signe au Savoyard qui le suivit.

Derrière la porte du perron, il y avait un corridor; au bout du corridor, une cour plantée de marronniers et de tilleuls.

— Jette là ton pain, dit-il à l'enfant; les moineaux le mangeront.

L'enfant émietta son pain sous les arbres et suivit de nouveau Me Lehoux.

Le notaire le conduisit dans une de ces vastes cuisines que l'on ne connaît plus aujourd'hui. D'énormes bûches de hêtre, transformées en tisons s'écroulaient dans l'âtre, entre deux chenets pesant cent livres chacun. Une broche, garnie d'un gigot de mouton, tournait lentement, avec un bruit d'horloge, devant le brasier. Aux murailles était appendue toute une collection d'ustensiles de cuivre luisant comme les armes d'une panoplie. Une épaisse table de chêne occupait le centre de la pièce. Me Lehoux fit asseoir l'enfant devant cette table et s'adressant à une vieille Bressane, propre comme un sou neuf, qui surveillait la broche :

— Françoise, lui dit-il, sers à déjeuner à ce garçon

L'enfant souriait, et, dans son sourire, on voyait briller à la fois ses dents blanches et ses lèvres rouges.

Il attaqua le déjeuner avec ce que l'on pourrait appeler un enthousiasme poli, et Me Lehoux, debout devant le foyer, les jambes écartées, les mains croisées derrière le dos, l'admirait.

— Tu te nommes?...

— Jean Fabre, monsieur.

— C'est un nom de la Maurienne.

— Je suis des environs de Saint-Jean.

— Et comme tes compatriotes, tu espères y retourner.

L'enfant devint subitement grave.

— Mes compagnons y retourneront, dit-il avec mélancolie. Pour moi, on ne m'y attend pas. Tous mes parents sont morts.

— Pauvre petit! murmura la cuisinière en arrosant de graisse brûlante, puisée dans la lèche-frite, la tranche de viande qui couvrait le fond de l'assiette du Savoyard.

Le notaire reprit :

— Sais-tu lire?

— Et écrire, monsieur. Mon père avait été sergent-major dans un régiment français pendant les grandes guerres. Après, n'ayant plus qu'une jambe, sans pension, sans ressource, il se fit maître d'école dans notre village, avec cinq petits écus de gages par mois et la nourriture d'une vache sur les pâturages de la commune...

Le Savoyard s'exprimait avec une franchise, une netteté, une correction même qui étonnaient Me Lehoux.

— Sachant lire et écrire, poursuivit le bon notaire, comment se fait-il que tu n'aies pas trouvé un autre métier que celui de ramoneur?

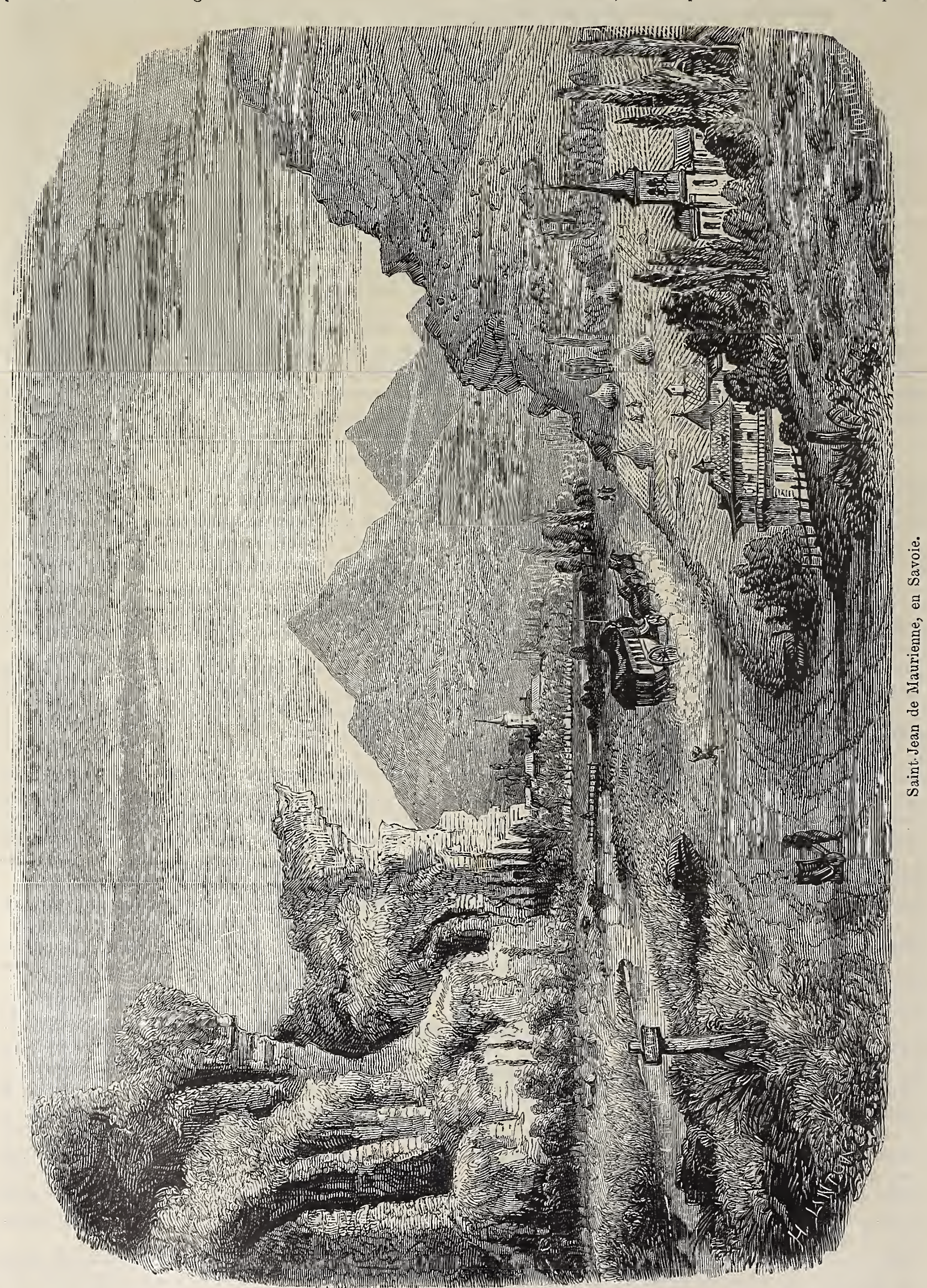
— Voilà, monsieur. Il y a deux ans, quand mon père mourut, — j'avais treize mois lorsque je perdis ma mère, — on vendit le peu que nous possédions. Il y eut juste de quoi payer les frais de maladie et d'enterrement. Sans pain, sans gîte, je m'adressai à une personne qui me fit l'avance de trente francs pour me rendre à Mâcon, où un de mes compatriotes, M. Donzé, qui emploie sept ou huit petits garçons comme moi, devait me donner du travail. M. Donzé remboursa les trente francs, je les lui dois; tant que je les lui devrai, je ne pourrai le quitter. J'amasse sou par sou pour payer ma dette. J'ai déjà... sept francs.

— En deux ans?

— Oui, monsieur. Il est vrai que j'ai donné dix francs à un camarade qui avait le mal du pays et qui serait mort s'il n'était point retourné chez nous. De sorte que, pendant près de deux ans, je raclerai encore des cheminées.

Le babil de l'enfant intéressait Me Lehoux. A cette époque, d'ailleurs, les Savoyards étaient populaires. Il est

vrai qu'on ne les appelait plus « Savoisiens », comme dans la *Marseillaise*; mais Alexandre Guiraud venait de publier sa touchante élégie :



Saint-Jean de Maurienne, en Savoie.

J'ai faim ; vous qui passez, daignez me secourir.

Elle faisait le tour des salons de province après avoir charmé les salons de Paris. L'honnête notaire, — poëte à ses heures, avons-nous dit, — la savait par cœur; il la déclamait même avec beaucoup de finesse et de sentiment. Néanmoins, encore qu'il fût séduit aux trois quarts par la sincérité naïve de l'enfant, il n'était pas homme à laisser, suivant sa propre expression — un peu précieuse, — son cœur noyer sa raison.

Il enveloppa le Savoyard dans un réseau de questions insidieuses ; il l'interrogea, en particulier, sur ses rapports sans esprit, — non sans motif, peut-être, — le « capitaine négrier. »



Forêt antédiluvienne dans la Loire.

avec le sieur Donzé, qui passait généralement dans la ville pour un maître avare et brutal et qu'on appelait, non

Jean Fabre donna des détails précis sur l'espèce d'industrie de cet homme. Donzé payait fort peu ses petits

auxiliaires. Il ne leur laissait guère que les menus profits, c'est-à-dire les pourboires et les aumônes.

— Si je gagne peu, ajouta-t il, c'est de ma faute. Je ne sais pas mendier. Je reçois ce que l'on me donne, mais je ne puis tendre la main.

Il se borna à fournir ces explications ; mais Me Lehoux ne parvint pas, quelque habileté qu'il y mît, à lui faire commettre la moindre médisance réfléchie sur le compte de son patron.

— Décidément, conclut le notaire, tu es un brave et intelligent garçon. Je m'occuperai de toi.

II

A huit jours de là, Jean Fabre bien lavé, bien blanc, convenablement vêtu, joyeux et étonné, était installé à une petite table, dans l'étude de Me Thomas Lehoux.

L'unique clerc, un vieux bonhomme, sec et ratatiné, portant le costume du Directoire et la perruque dite « à queue de porc, » était chargé de l'initier aux secrets de la profession et de lui inculquer, en même temps, les principes de la tenue des livres; car Me Lehoux, comme un certain nombre de ses collègues de cette époque — et de la nôtre, — s'occupait d'opérations de banque. C'était là même, la source principale de ses bénéfices. Célibataire, sans héritiers, fort riche, il trouvait plus commode de faire circuler des capitaux, que de procéder à des ventes et adjudications souvent pénibles, ou de rédiger d'ennuyeux contrats de mariage sous le régime de la communauté ou sous le régime dotal. Il se contentait d'une clientèle presque séculaire, qui avait été fidèle à son père et à son grand'père, tabellions comme lui, et il laissait volontiers les jeunes notaires, plus actifs, glaner dans ses propres sillons.

Au milieu de ces vieux dossiers et de ces comptes courants l'enfant se sentait plein de zèle et de bonne volonté. Jamais, dans ses plus beaux songes, il n'avait rêvé un tel changement de condition. Me Lehoux qui ne faisait point les choses à demi, ne s'était pas contenté de désintéresser le « capitaine négrier »; il avait offert, dans sa maison même, un logement à son protégé. C'était une jolie chambrette dont la fenêtre s'ouvrait sur la cour. En outre, le Savoyard était devenu son commensal.

— Je m'en trouve admirablement, disait-il. Son appétit aiguise le mien. Je mange comme un Cosaque.

Mais malgré son désir de se conformer aux vues de son bienfaiteur, Jean Fabre éprouvait de sérieuses inquiétudes. Me Lehoux lui avait recommandé surtout de bien « mordre aux chiffres. » Il y mordait peu. Quoique naturellement réfléchi, il ne découvrait aucun sens à ces petits signes fantasques inventés par les Arabes. Les multiplicateurs et les quotients étaient pour lui des labyrinthes où il s'égarait; il ne se faisait pas la moindre idée de ce que pouvaient rapporter cent livres placées au denier cinq. En revanche, il avait trouvé, dans un des tiroirs de sa commode, la traduction des *Georgiques*, par l'abbé Delille. Il lisait cette poésie un peu molle avec ravissement. Sur ces pages où flotte l'arome des champs, les souvenirs de la Maurienne venaient se poser comme des oiseaux apprivoisés, de retour d'un long voyage; l'âcre odeur des foins coupés lui montait aux narines, et il lui semblait entendre le mugissement lointain des bœufs de sa vallée natale.

A l'étude, lorsque quelques-uns de ces vers repassaient dans sa mémoire, il s'accoudait sur la table; ses regards se fixaient sur les hautes fenêtres claires et son esprit s'en allait dans les espaces bleus jusqu'à ce que la voix de casse-noisette de M. Marin, — le maître-clerc, — lui jetât ces mots prosaïques:

— Voyez, troisième registre à droite, page 22, compte Blandureau de Flacey.

Me Lehoux comprenait les difficultés que le Savoyard avait à vaincre. Il lui tenait compte de ses efforts; il l'encourageait.

— Tous les débuts sont durs, lui disait-il; mais pour la volonté, il n'y a pas d'obstacles. Tu as douze ans. A seize ans, j'aurais pu demander si la table de Pythagore était en frêne ou en noyer. Je ne songeais qu'aux chansons. Mais j'ai voulu savoir et j'ai su.

— Je saurai, répondit l'enfant.

Peu à peu, il parvint, en effet, à se familiariser avec les chiffres qui l'avaient tant effrayé. Il reconnut bientôt que, pour résoudre la plupart des problèmes usuels, il suffit de quelque attention et que les actes les plus compliqués ne sont guère que des formules qu'il importe de retenir, d'abord; ensuite, d'appliquer avec discernement. En quelques années de travail et de persévérance, il devint, pour le notaire-banquier, un collaborateur précieux. Il ne tarda pas à remplacer M. Marin qui soupirait, depuis longtemps, après sa retraite, pour pouvoir se livrer tout entier au classement d'échantillons minéralogiques qu'il avait pieusement collectionnés pendant les trois quarts de sa longue et monotone existence.

(A continuer.) Alexis Muenier.

CURIOSITÉS DE LA SCIENCE

L'AGE DU CHARBON

Les particules qui composent la masse solide de notre planète se distinguent entre elles autant par leur nature et leur aspect que par leur position et leurs proportions. Déposées ou accumulées pendant une longue série de siècles, suivant un ordre aujourd'hui bien connu, elles contiennent des fossiles végétaux et animaux qui permettent de reconstituer par la pensée les êtres disparus.

D'autre part, les matières minérales et fossiles qui forment la croûte terrestre servent à l'homme pour sa nourriture, son logement et ses industries diverses. Il a donc tout intérêt à en connaître la nature et la formation, ne fût-ce que pour en tirer le meilleur parti et au seul point de vue de l'exploitation immédiate.

On sait que la première écorce continue de la petite boule qui nous porte repose sur un lac de feu, entouré de matières solides.

En se refroidissant, la terre a conservé, dans ses terrains les plus anciens, la trace manifeste de son origine ignée : on la lit couramment dans la forme cristalline et la composition des granits, qui forment l'ossature du globe, et dans les roches volcaniques qui se sont épanchées à travers les couches superposées.

Parmi les terrains primitifs, il en est aux formes cristallines qui ne sont pas stratifiés, c'est-à-dire disposés par couches; ils forment la grande et première assise, support de toutes les autres : ce sont les terrains granitiques proprement dits, où domine le quartz allié au feldspath, qui, sous l'action des eaux, se réduit en fine argile. Ce terrain n'est guère fertile, à moins d'engrais abondants ou d'amendements calcaires.

Quelques autres se présentent en couches : ce sont les granits à petits grains, les gneiss et les micaschistes, un peu plus fertiles que les granits, mais moins propres aux constructions.

Les fissures sont remplies par les éruptions de porphyres, de serpentines, de diorites, d'amphibolites, si

durs, si éclatants et si propres à l'ornementation des édifices.

Les laves, les ponces, les tufs, les scories qui proviennent de la partie la plus inférieure de l'écorce terrestre sont à la fois les plus anciennes et les plus récentes matières vomies par les volcans. Les trachytes forment des massifs accumulés en groupes de montagnes à cimes élevées et sans cratère ; les basaltes se sont agglomérés en prismes réguliers de trois à huit côtés : la grotte de Fingal en Écosse, la chaussée des Géants en Irlande en offrent des exemples célèbres.

La plupart des terrains volcaniques sont propices à la végétation et à la culture ; leurs roches sont employées pour le pavage et les constructions ; les ponces servent à polir, les pouzzolanes donnent des ciments hydrauliques.

Toutes les autres couches proviennent des dépôts de la mer. On y distingue quatre grandes époques divisées en plusieurs âges et caractérisées par des terrains correspondants et homogènes.

D'abord, formations *plutoniennes*, où domine l'action du feu ; puis, formations *neptuniennes*, où domine l'action de l'eau.

L'époque *intermédiaire* ou de transition correspond à la période où la chaleur du globe fut suffisamment abaissée pour permettre aux eaux un séjour permanent dans les dépressions de sa surface ; alors eurent lieu les transports de matières sédimentaires, c'est-à-dire déposées dans un liquide en dissolution, et leurs dépôts en couches ou strates horizontales, composées d'éléments siliceux ou calcaires, d'une structure tantôt argileuse, tantôt arénacée ou tourmentée, témoignant de la succession de périodes calmes et agitées. Dans ces terrains de transition apparaissent les premiers débris de corps organisés, premières manifestations de la vie.

A partir de cette époque, chaque grande assise géologique sera reconnaissable, non-seulement à ses éléments minéraux, mais encore aux fossiles qu'elle contient.

Cette longue période, qui succéda au règne du feu, comme l'enfance succède à la naissance, se divise en plusieurs terrains qui sont, dans l'ordre chronologique : le cambrien (du Cumberland), le silurien (du pays de Galles) et ardoisier, le dévonien (du canton de Devon), le houiller et le carbonifère, qui mérite une mention particulière ; car il est sans contredit le plus important pour le service de l'humanité.

L'anthracite, ou charbon fossile, désigné aussi sous le nom de houille sèche, du mot saxon *hulla* et qui n'est autre que le charbon de terre, le plus connu et le plus utile des combustibles minéraux, apparaît avec les terrains siluriens et dévoniens ; mais la vraie houille appartient au seul terrain houiller et carbonifère. Il provient du dépôt des substances végétales, de hautes forêts, carbonisées là par une action plutonique, ailleurs par la pression des sédiments qui ont recouvert ces amas végétaux, ensevelis sous d'énormes épaisseurs de roche.

Ayant perdu un certain nombre de leurs éléments constitutifs, ces végétaux se sont transformés en une sorte de charbon, imprégné de ces substances bitumineuses ou goudronneuses qui sont les produits ordinaires de la décomposition lente des matières organiques.

Jusqu'ici on n'avait aucune donnée certaine pour calculer le temps nécessaire pour la transformation du bois en houille. Dans une exploration récente de plusieurs anciennes mines de Harz, située près de Klaustal et qui ont été abandonnées au commencement du seizième siècle, on a retrouvé les traverses de bois qui y avaient été laissées, changées de part en part en excellente houille.

Donc, dans certaines conditions, il ne faut pas pour cette transformation plus de trois siècles et demi.

Ainsi, la houille qui alimente nos usines et nos fourneaux, la houille qui sert à chauffer nos demeures, qui fournit le gaz employé pour nous éclairer, la houille est la propre substance des plantes qui composaient les forêts, les herbages et les marécages de l'ancien monde, à une époque que la chronologie humaine ne saurait préciser.

Le caractère fondamental de la période carbonifère, c'est l'immense développement d'une végétation qui couvrait alors le globe tout entier. D'après l'épaisseur considérable des terrains qui représentent aujourd'hui cette période et d'après les accidents variés observés dans leurs gisements, on serait porté à croire que cette phase historique est peut-être celle qui a duré le plus longtemps. Aussi, sera-t-on curieux de connaître l'aspect que devait présenter alors notre planète.

Une chaleur excessive et une humidité extrême : tels étaient les attributs de l'atmosphère. Les végétaux du même genre que ceux que nous retrouvons en charbon vivent de nos jours sous les seules brûlantes latitudes des tropiques. D'autre part, les énormes dimensions de ces végétaux fossiles prouvent surabondamment que l'air était saturé d'humidité. Le regretté Livingstone nous a appris que des pluies continuelles, jointes à une chaleur intense, sont le caractère climatérique des parties de l'Afrique équatoriale, où se plaît une végétation plantureuse et touffue.

Cette chaleur et cette humidité étaient les mêmes sous toutes les latitudes : des régions équatoriales à l'Océan glacial arctique, du centre de l'Afrique au Spitzberg, la flore carbonifère offre une remarquable identité. Le froid était donc inconnu ; il n'y avait qu'un climat pour le globe entier, encore incandescent, et les rayons du soleil étaient inappréciables et superflus ; mais rien ne prouve que l'air atmospherique fût plus riche en acide carbonique que celui que nous respirons.

Les fougères, aujourd'hui herbes vivaces, ressemblaient alors à des arbustes. Les plantes marécageuses, à tiges cylindriques, creuses, cannelées, articulées, les humbles *prêles* ou *queues de cheval*, étaient représentées par de véritables arbres herbacés, sortes d'immenses asperges ayant 8 mètres de haut et 2 décimètres de diamètre, comme le prouvent les fragments que nous avons recueillis nous-même dans les carrières de la Mure (Isère).

Nos lycopodes actuels sont le plus souvent rampants, ceux d'alors atteignaient une hauteur de 30 mètres, et leur tronc mesurait quelquefois un mètre de diamètre.

Les fougères de nos bois, prodigieusement abondantes, croissaient à l'ombre de ces arbres géants. Dans l'épaisseur de ces forêts inextricables, les plantes parasites se suspendaient au tronc des grands végétaux en touffes et en guirlandes, mais cette végétation était uniforme, simple et pauvre en espèces.

Aucune fleur ne parait encore le feuillage et ne variait les tons d'une verdure éternelle. Aucun fruit n'apparaissait sur les rameaux de ces innombrables cryptogames. C'est assez dire que, sauf quelques insectes ailés, les animaux n'existaient pas sur la terre et étaient relégués dans les mers.

Pour quels vœux, pour quelle pensée, pour quels besoins grandissaient ces forêts solitaires ? Quels êtres mystérieux contemplaient ces merveilles ? Autant de questions insolubles, devant lesquelles s'abîme et se tait notre raison impuissante.

Admirons toutefois le pouvoir prodigieux de la science

moderne qui a su découvrir, après des milliers d'années, l'origine de ces substances végétales et signaler les genres et les espèces auxquels ont appartenu des plantes dont aucun représentant identique n'existe aujourd'hui sur le globe terrestre. Nous empruntons à M. Grand'Eury une intéressante reconstitution de la flore houillère du bassin de Saint-Étienne. Ce savant naturaliste a découvert dans les gisements du noir combustible, de nouvelles fougères fossiles, qui atteignaient la hauteur de 20 mètres! Un regard sur la gravure ci-contre, dont la moitié gauche est exclusivement composée de prêles gigantesques, suffit pour montrer au lecteur combien ces plantes étaient variées, et à quel développement elles atteignaient à cette époque.

On a déjà vu dans les traités de géologie des essais de reconstitution de forêts antédiluviennes, mais le dessinateur, se laissant souvent entraîner par l'imagination, a presque toujours ajouté quelque ornement étranger aux fossilisations de plantes, qui couvraient de leurs rameaux un sol vierge de tout pied humain. Ici les végétaux houillers ont été restaurés avec la plus scrupuleuse exactitude, d'après les empreintes trouvées par M. Grand'Eury, et notre paysage reproduit fidèlement, dans sa froide majesté, l'aspect de ces marécages immenses, dont les débris entassés pêle-mêle ont donné naissance, à travers les siècles, aux amas immenses de charbon de terre, qui alimentent actuellement l'industrie moderne.

V.-F. MAISONNEUFVE.

BEAUX TRAITS DE CHARLATANISME PRATIQUE

Un philosophe moderne, très-moderne, mais dont le nom m'échappe, répondait à un ami qui, l'ayant surpris en flagrant délit de vanterie, lui reprochait l'emploi d'un procédé si misérable : « Eh! mon Dieu! qui donc s'évertuerait à me faire valoir, si je ne prenais moi-même ce soin? »

Le philosophe moderne avait raison. Sur cette terre d'iniquité, il faut absolument étaler ses qualités, si l'on veut qu'elles soient vues, et les vanter, si l'on a intérêt à ce qu'elles soient appréciées à leur valeur ou à peu près. Ce que vous pourrez dire de vous-même ou de votre marchandise, soyez sûrs que quelqu'un se trouvera pour le croire; mais exagérez, exagérez tant que vous pourrez, car on en croira à peine le quart; et répétez, répétez-le sans cesse, car vous rencontrerez quantité de gens ayant accoutumé de faire la sourde oreille et dont il vous faudra emporter le tympan de haute lutte.

Cette nécessité reconnue devait donner naissance à la *réclame*; et le succès étant assuré d'avance à qui crierait le plus fort et le plus longtemps, la célébrité devait laisser comme devant dans l'ombre les gens et les choses de mérite dédaigneux du seul procédé qui la donne.

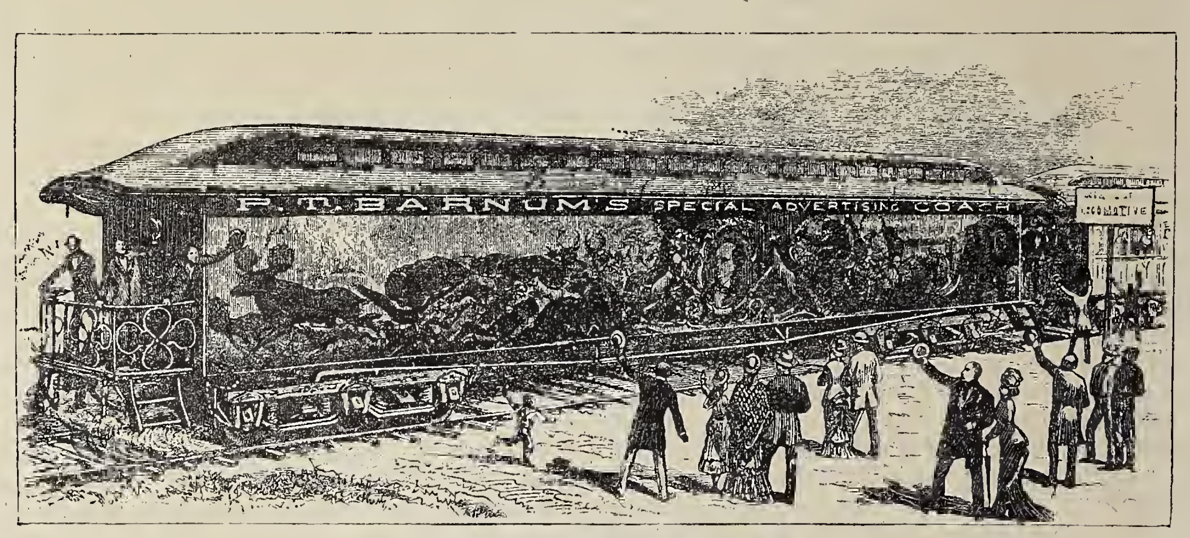
Réclame, puff, humbug, charlatanerie variée, parades de queues-rouges, cavalcades de Mardi-Gras, exhibitions audacieuses et souvent répugnantes, affiches, prospectus et annonces, tout cela est né du besoin de publicité de tous et de toutes choses : l'homme de mérite y gagne d'être connu et le charlatan d'être pris pour un autre.

Le charlatan est d'ailleurs un type très-ancien : si vous voulez que je vous rappelle le premier faiseur de réclame ou de parade, suivant l'Écriture, il me suffira de nommer le Serpent, vantant à Ève les propriétés de la pomme avec l'aplomb narquois d'un marchand de pilules de nos jours, sachant tout aussi bien qu'il mentait. Un écrivain anglais, M. Sampson, a publié une *Histoire de la réclame et de l'annonce* (Londres, 1875) où, sans remonter si haut, il nous fait lire de bien curieuses affiches dont les murs de l'antique Rome n'étaient pas moins largement pavoisés que ceux du Paris moderne.

Mais laissons cela. Aussi bien, en fait d'affiches ou de prospectus, je ne crois pas qu'il ait jamais été imaginé quelque chose d'aussi monumental que le fameux prospectus *Enfin! Nous avons fait faillite!!!* d'un liquidateur parisien désireux de se faire passer pour un malheureux négociant forcé de vendre à 75 pour 100 au-dessous du prix d'achat; ou que l'affiche de Day et Martin, les célèbres marchands de cirage de Londres, collée sur la grande pyramide.

Quant aux annonces et réclames des journaux, bien peu de nos lecteurs, sans doute, peuvent en apprécier le charme pittoresque, car c'est dans les journaux américains qu'il faut les lire, et les journaux américains à annonces restent généralement en Amérique.

(A continuer.) A. BITARD.



Train-annonce de Barnum, en Amérique.

L'imprimeur-gérant : A. Pougin, 13, quai Voltaire, Paris.



La vieille femme, de Jordaens (musée du Louvre).

IMPRESSIONS ET SOUVENIRS

LES LUNETTES DE MA GRAND'MÈRE

Pourquoi salue-t-on les personnes qui éternuent?

Aristote prétend que c'est pour honorer le cerveau, qui est le siége de l'intelligence.

Cette raison me paraît si bonne en soi, que je la regarderais comme excellente si je n'en connaissais pas une meilleure. On salue les personnes qui éternuent parce que...

Ecoutez d'abord l'histoire des lunettes de ma grand'-mère :

Un jour ma grand'mère perdit la vue. Un soir, elle ne s'en souvint plus.

J'étais tout petit alors, mais curieux comme les enfants de mon âge et plus encore, s'il est possible. Donc ma grand'mère, qui était aveugle, me demanda tout à coup ses lunettes.

— Pourquoi faire, bonne-maman, vos lunettes?

— Pour lire, mon enfant, je m'ennuie.

— Grand'maman, lui dis-je, pourquoi donc qu'on s'ennuie quand on n'y voit pas?

Ma grand'mère se disposait à me répondre, lorsqu'elle éternua.

— Dieu vous bénisse! grand'maman, lui dis-je.

Elle étendit ses vieilles et bonnes mains pour me chercher, là où j'étais devant elle, et m'attirant vers son visage, penchant sa tête sur mon front, elle me baisa, puis me dit :

— Dieu te rende la bénédiction que tu me souhaites, mon fils! Sois toujours sage, aime toujours bien ta grand'-mère, et le bon Dieu aura pitié de toi.

Ma grand'mère éternua pour la seconde fois. Je dis encore : « Dieu vous bénisse! » et, cela dit, je demandai à ma grand'mère :

— Pourquoi donc, grand'mère, qu'on dit *Dieu vous bénisse!* aux grand'mères qui éternuent?

— On le dit à tout le monde, mon fils; mais le mieux est de saluer, quoique cela passe de mode.

— Ah! il faut saluer?

— Oui, mon fils.

— Et quand on n'a pas de chapeau, grand'mère?

— On fait un léger mouvement de tête.

— C'est drôle qu'on salue les gens qui éternuent quand ce ne sont pas vos grand'mères! D'où vient donc cela?

— Je vais te l'apprendre. Va chercher mes lunettes. Je veux te lire un vieux livre où la chose est expliquée.

— Grand'mère, je ne trouve pas vos lunettes!

Je n'osais lui rappeler qu'elle était aveugle. Je savais que cela lui faisait de la peine.

— Cherche dans le tiroir de la chiffonnière. . le premier, à gauche... trouves-tu?

— Je ne vois rien, grand'mère.

— C'est étonnant, dit-elle, que l'on ait égaré mes lunettes.

— Si vous voulez me conter l'histoire sans lunettes, grand'mère, ça m'amuserait tout autant. Est-ce que vous ne vous en souvenez plus?

— Si fait, mon enfant. Mais il m'est impossible de rien conter sans lunettes. Cherche-les donc bien.

Je cherchai dans tous les tiroirs, je bouleversai toutes les commodes, je culbutai toutes les armoires, pas plus de lunettes que sur mon nez! Elles étaient sous ma main.

— Grand'mère, grand'mère, je les tiens! les voici vos lunettes... à présent vous allez me conter pourquoi il faut saluer les personnes qui éternuent.

— Je vais te conter cela, reprit ma grand'mère. Apporte-moi maintenant le gros livre relié qui doit être sur la commode.

J'en avais ma charge. Ma grand'mère le mit sur ses genoux, l'ouvrit tout de son long, plaça ses lunettes sur son nez comme pour lire...

— C'est ici que commence l'histoire, me dit-elle.

Je regardai le livre où je ne savais pas lire encore, je regardai les lunettes de ma grand'mère, je regardai les yeux fermés de ma grand'mère, je regardai toute ma grand'mère.

Elle sourit, m'embrassa et me dit :

— Je suis aveugle... apprends à lire.

Bonne et pauvre aveugle!...

Cinq ou six mois plus tard, lorsque je sus lire, ma grand'mère étant morte, un monsieur éternua, je le saluai poliment, et cela me remit en mémoire mes questions à ma grand'mère, ses lunettes et son gros livre. Le gros livre était encore à la même place; je l'ouvris et cherchai bien vite la place que la pauvre femme avait marquée de l'ongle, en me disant : « C'est ici que commence l'histoire. » Je reconnus la page et la trace de l'ongle; mon cœur battait de reconnaissance pour ma grand'mère, et aussi de joie en me voyant près de savoir enfin d'où vient qu'il faut saluer les personnes qui éternuent. Mais jugez de ma surprise; ce gros livre n'était autre chose qu'un vieux dictionnaire de l'Académie française! D'où il arriva que je n'ai jamais su pourquoi il faut saluer les personnes qui éternuent, mais je sais lire : Merci, grand'mère!

***

JEAN FABRE

NOUVELLE

(*Suite.*)

Ces premières luttes d'où il était sorti vainqueur, développèrent en lui le goût de l'instruction. Comme sa besogne quotidienne lui laissait des loisirs, il en profita pour dévorer la bibliothèque de Me Lehoux. Histoire, littérature, voyages, philosophie, politique, il ne recula devant rien. Quoique faites au hasard, sans méthode et sans choix, ces lectures ne lui furent pas inutiles. Doué d'une mémoire remarquable, il s'assimila une foule de connaissances éparses dans tous ces volumes. Sans maître, il apprit l'espagnol et l'italien de manière à parler ces deux langues avec facilité et correction.

Il y avait dans le salon de Me Lehoux quelques toiles, copies médiocres de tableaux de l'école flamande. Jean Fabre les admirait. Les gras paysages hollandais lui plaisaient particulièrement.

— Ah! si je savais peindre, disait-il.

— Apprends, lui répondit un jour le notaire. Je te trouverai un professeur.

Dès le lendemain matin, vers neuf heures, un pauvre homme efflanqué et maigre, un peu voûté, un peu bancroche, coiffé d'un chapeau roussi dont les bords pendaient lamentablement, serré dans un habit dont la doublure éraillée formait autour des pans une ligne de franges, fit son apparition à l'étude.

— Mon cher Geoffroy, lui dit Me Lehoux, je vous présente un nouvel élève. Pouvez-vous lui donner quelques heures de leçon par semaine?

Une rougeur de satisfaction colora les joues pâles de l'artiste.

— Oh! monsieur Lehoux, balbutia-t il, je suis très-honoré... très-flatté, parce que positivement, voyez-vous. . à part une heure chaque jour au pensionnat des demoiselles Godard... on ne dessine plus, on ne peint plus...

— C'est entendu, alors?...

— Positivement.

Positivement était l'adverbe favori de M. Geoffroy.

— Surtout, reprit Me Lehoux, pas de spécialités, n'est-ce pas? Point d'invalides!

Le peintre rougit de nouveau; mais ce n'était plus le même sentiment qui lui faisait monter à la face ce voile de pourpre. Le pauvre artiste avait eu son quart-d'heure de célébrité. A la Restauration, tout jeune encore, à peine sorti de l'atelier de David qui venait d'être exilé, il avait eu l'idée de représenter deux invalides pleurant dans les plis d'un drapeau tricolore. Les passions politiques étaient

fort ardentes alors. A ce tableau, l'opposition libérale fit un succès. La gravure s'en empara. Il devint populaire comme le *Cinq mai* de Charlet. La police persécuta l'œuvre et l'auteur. N'étant point un homme de lutte, Geoffroy s'engagea à ne plus taquiner le gouvernement et on le laissa tranquille. Il changea de genre. Il peignit des scènes mythologiques, des Grecs, des Romains. Le succès ne lui revint plus. A la mort de Louis XVIII il recommença de dix façons différentes son tableau des invalides. Au lieu de deux invalides, il en brossa trois, quatre, dans les attitudes les plus variées; le public capricieux n'accorda pas la moindre attention à ces chefs-d'œuvre.

Humilié, découragé, il prit Paris en horreur. Il jeta sur la Babylone moderne les imprécations de Camille sur la cité des Horaces et il rentra discrètement à Mâcon où ses parents avaient laissé. à sa sœur et à lui, une fortune d'environ trente mille francs en propriétés foncières.

Ici se place un fait qui fut diversement apprécié par ce qu'on appelle l'opinion publique et qui explique comment M. Geoffroy laissait pendre des franges aux basques de son habit.

Mlle Geoffroy avait vingt-deux ans lors du retour de son frère. Elle était recherchée en mariage par un jeune officier d'artillerie, son cousin-germain; mais il y avait à cette union un obstacle : la jeune fille ne pouvait fournir la dot exigée par les règlements militaires et courait ainsi le risque ou de se pourvoir ailleurs, ou de s'occuper indéfiniment de l'auréole qui sert de coiffure à sainte Catherine.

Pressenti sur ce point, le brave artiste considéra que l'obstacle n'en était pas un. Sans hésitation, — plusieurs dirent : sans réflexion, — il hypothéqua sa part de patrimoine et parvint à compléter la dot de sa sœur, qui devint Mme Audier, et alla se fixer à Auxonne, où son mari tenait garnison,

— Je travaillerai, se disait-il. Je donnerai des leçons. Il est impossible, du reste, que les invalides ne redeviennent pas à la mode. On se battra bien quelque part. Alors, je pourrai obtenir mainlevée de mes inscriptions.

Hélas! quatre ans s'étaient passés depuis ce sacrifice, accompli, comme on disait alors, sur l'autel de l'amour fraternel; on avait anéanti la flotte turque à Navarin, et les invalides ne revenaient pas... sur l'eau. Esprits essentiellement pratiques, les Mâconnais regardaient la peinture, le dessin même, comme des arts superflus. Peu d'élèves, partant la gêne, presque la misère, et cette misère honteuse qui ne s'affiche point et qu'on ne soupçonne pas, et qui est plus cruelle, cette misère que l'on cache plus soigneusement qu'un vice, et que M. Geoffroy eût confiée au premier passant venu, plutôt qu'à sa sœur et à son beau-frère.

Singularité de l'esprit humain! Mme Audier avait une petite fille dont il était le parrain. Le pauvre artiste économisait pendant toute l'année pour pouvoir envoyer à l'enfant, au premier janvier, un jouet qu'elle brisait en quelques minutes. — Singularité de l'esprit, avons-nous dit, c'est : touchante délicatesse du cœur que nous aurions dû dire.

Depuis quelque temps, cependant, la vie était devenue très-dure pour M. Geoffroy. Il dut transiger avec sa fierté. Un jour, il écrivit à son beau-frère une lettre fort insignifiante, dans le post-scriptum de laquelle il glissa ceci :

« A propos, je m'ennuie ici d'avoir peu de besogne. Je n'ai qu'un pensionnat où j'enseigne la calligraphie et le dessin. Si vous me trouviez un emploi stable dans un collége de l'Etat, je quitterais volontiers Mâcon. Donnez-vous tout le délai nécessaire. »

L'officier répondit qu'il y songerait. En attendant la réalisation de cette vague promesse, M. Geoffroy continua à lutter contre la mauvaise fortune. Inutile de dire, maintenant, pourquoi il avait accueilli avec bonheur la proposition de Me Lehoux. C'était un rayon d'étoile dans l'obscure profondeur de son ciel. C'était une porte qui s'ouvrait dans la muraille du cachot où le tenait la pauvreté. Que lui importait l'allusion faite par le notaire aux spécialités et aux invalides ? Il ne la releva point.

— Je vous donnerai, ou plutôt Jean vous donnera soixante francs par mois, reprit Me Lehoux. Est-ce raisonnable ?

— Positivement, répondit le peintre qui ne put retenir un soupir de délivrance.

Quarante sous par jour! l'existence assurée!

— Au premier janvier, pensa M. Geoffroy, Louise aura une poupée avec des yeux en émail.

— Quand commencerons-nous? demanda Jean.

— Aujourd'hui, si vous le voulez, répondit l'auteur du tableau des invalides.

— Très-bien, fit le notaire. Vous déjeunerez avec nous, Geoffroy, et j'assisterai à votre leçon. Qui sait? le goût de la peinture me viendra peut-être aussi.

Si le Turc de l'apologue oriental eût passé par là, il est certain que M. Geoffroy lui eût répondu qu'il était parfaitement ou plutôt positivement heureux.

III

Un des plus beaux vers de la muse latine peut se traduire ainsi :

Toi qui fus malheureux, sois propice au malheur.

Jean Fabre ne tarda pas à deviner le secret que l'artiste s'efforçait de cacher; il résolut de venir en aide à M. Geoffroy sans que celui-ci s'en aperçût. Chose difficile. Rien de délicat comme l'amour-propre du pauvre, rien qui s'effarouche plus aisément.

Depuis huit ou dix jours, le peintre venait donner sa leçon sans que, malgré tous ses efforts, le jeune homme eût pu le décider à se placer sur le terrain des confidences.

Il n'insista plus ; mais il eut soin de placer sur sa cheminée ou sur sa commode quelques provisions, et chaque fois qu'il entendait, dans l'escalier, le pas hésitant de son professeur, il feignait de manger avec appétit.

Une contraction se produisait dans la face du peintre.

— Partagez-vous avec moi? lui disait Jean.

— Merci, monsieur, merci. Positivement j'ai déjeuné.

Ceci se passa trois ou quatre jours de suite. Puis M. Geoffroy finit par se détendre un peu de sa roideur. Il prit un demi-verre de vin, un peu de pain. Le lendemain il redoubla la dose; puis, comme son élève avait des manières si engageantes, il s'habitua à cette collation qui était, hélas! son repas principal.

Jean s'applaudissait de sa ruse généreuse; il remarquait que le peintre, dégagé en partie des soucis matériels qui attristaient son humeur, était naturellement gai, un peu bouffon même. Mais cette gaieté durait peu. C'était comme un écho fugitif et affaibli des plaisanteries qui s'échangeaient, des bons rires qui sonnaient autrefois dans l'atelier du vieux David, quand le maître avait tourné le pied. Parfois, M. Geoffroy ébauchait un mot drôle, une comparaison singulière qu'il n'achevait pas.

Sur la cheminée, il y avait un calendrier. On était au 16 du mois d'avril. Jean s'aperçut que machinalement son professeur effaçait d'un trait de crayon, comme les écoliers, chaque jour qui s'écoulait.

Ce trait de crayon, comme aurait dit Me Lehoux qui aimait les jeux de mots et les *concetti*, fut pour le jeune homme un trait de lumière.

— Je lui ai promis soixante francs par mois, pensa-il. J'aurais dû les lui donner d'avance.

Le soir même il en parla à Me Lehoux qui lui reprocha



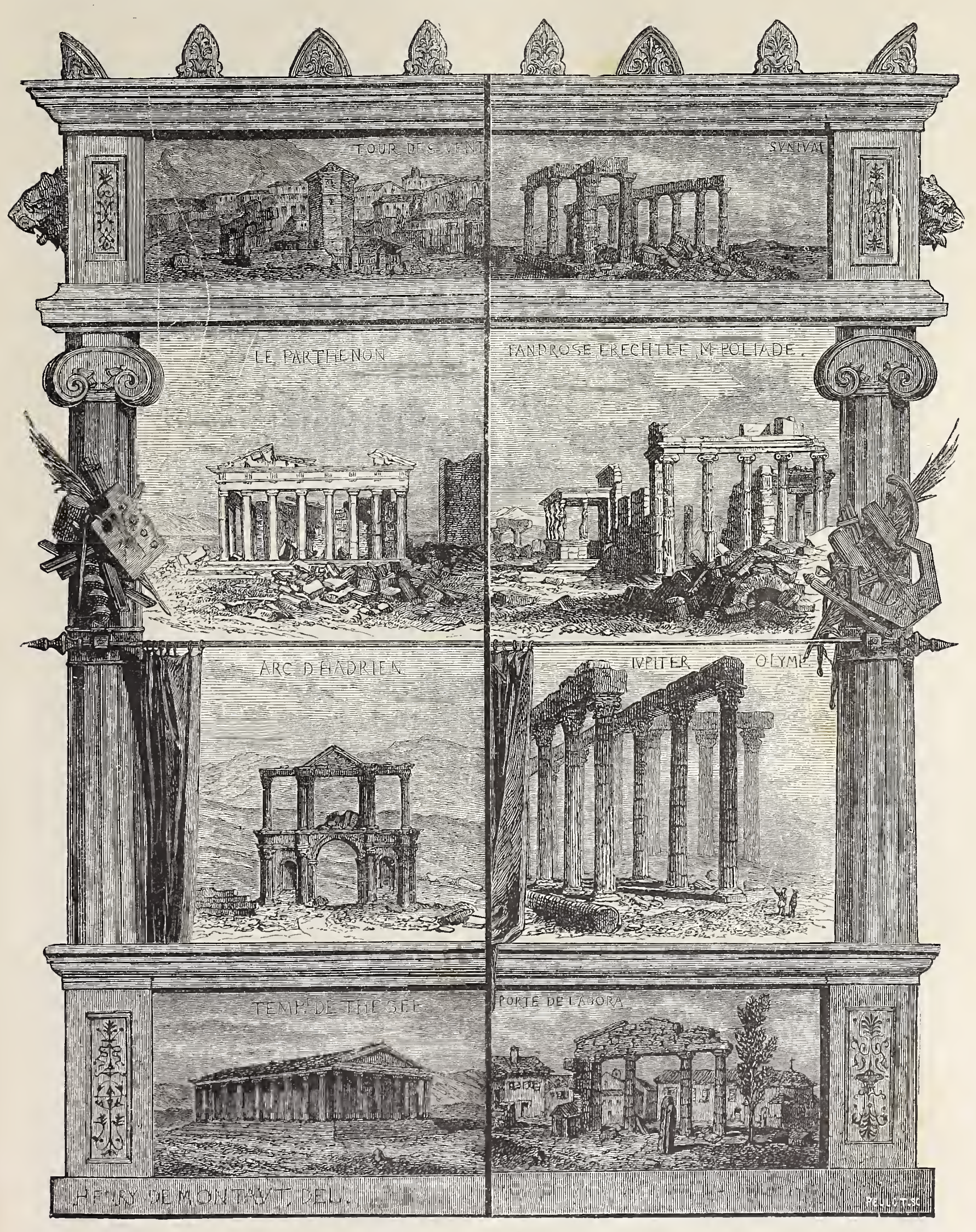
cette négligence, et le lendemain il remit trente francs au peintre.

— Je suis en retard de deux jours avec vous, monsieur Geoffroy, lui dit-il. Voudrez-vous bien me pardonner?

— En retard, fit l'artiste ahuri!...

— Certainement. Nous avons coutume de régler nos comptes à chaque quinzaine, et la quinzaine est passée. J'ai été réprimandé par Me Lehoux pour cette omission.

Et afin de ne laisser aucun doute germer dans l'esprit de son professeur, il lui présenta un reçu tout préparé à l'avance, enjolivé d'un titre imprimé en couleur et parais-



Vue des principaux monuments d'Athènes.

sant détaché d'un livre à souche.

M. Geoffroy illustra ce papier d'un paraphe magistral, tortillé comme les méandres du labyrinthe de Crète et que n'eût pas imité Titus lui-même, Titus qui aurait pu, d'après son propre aveu, être le premier faussaire de son empire.

Depuis ce jour, il n'y eut plus trace de crayon sur le calendrier. L'artiste semblait s'être métamorphosé.

(*A continuer.*) Alexis Muenier.

LA GRÈCE CONTEMPORAINE

—

ATHÈNES

Du sommet de l'Acropole on peut avoir l'idée du plan de l'Athènes antique par la vue à vol d'oiseau de l'Athènes moderne. De cette colline qui sert de piédestal aux plus beaux monuments qu'ait créés l'architecture, et dont le sol est fait de la poussière des marbres brisés, l'œil, visant librement les quatre points cardinaux, embrasse un admirable panorama. La ville moderne est construite sur le même emplacement que l'antique cité. Toutefois, celle-là s'est portée au nord de l'Acropole, désertant les régions du sud de la citadelle, jadis occupées par les dèmes urbains de Mélite, de Cythardenéide et de Limnée. Ainsi, au temps de Périclès, Athènes, entourant de toutes parts l'Acropole, avait la forme d'un vaste bouclier ovale. Aujourd'hui, Athènes a la forme d'une delta, ce bouclier échancré des Amazones. C'est dans l'échancrure que s'élève l'Acropole.

A l'ouest, au bas des pentes de l'Acropole, du côté des Propylées, s'arrondissent les versants de la croupe du Pnyx et se profilent les angles massifs du rocher écrasé de l'Aréopage qui prend à la vive lumière du jour les reflets gris et métalliques de la mine de plomb. La colline des Nymphes, surmontée de son observatoire moderne et tapissée d'une herbe roussie que parsèment quelques maigres arbustes et quelques buissons épineux, forme le second plan. Au troisième plan, la silhouette du mont Ikare, couvert jusqu'à mi-côte de la verdoyante végétation des mélèzes, se découpe sur le ciel. On aperçoit au dessus du mont Ikare la cime aiguë du Cythéron, et très au loin, vers le sud, émergeant dans la lumineuse atmosphère de l'Attique, le large sommet en plate-forme de l'Acrocorinthe.

Au nord-ouest, un long bois d'oliviers au feuillage d'un gris d'argent coupe toute la plaine d'Athènes du sud au nord. La poudreuse route du Pirée, que bordent par endroits de hauts peupliers d'une espèce particulière, s'allonge en ligne droite à travers les carrés d'orge, les sillons de vigne et les terres en friche. Près d'Athènes, en avant de la route, le temple de Thésée, cette merveille presque intacte de l'architecture grecque, se détache sur le feuillage des oliviers, d'un ton très-rompu, avec les riches teintes feuille-morte de son marbre doré par vingt-deux siècles de soleil. Le temple apparaît dans la perspective oblique cherchée et préconisée par les anciens; on en voit la façade orientale, son fronton sculpté, ses huit colonnes doriques et la longue colonnade du portique de l'aile du nord. C'est sur un tertre herbeux, hérissé de cactus et planté de deux hauts aloës, semblables, par leur tronc lisse et élancé et par leur cime ornée de deux rameaux bizarrement contournés, à deux immenses torchères, que s'élève le Théséion. A quelques pas de là commence la ville moderne. La vue plonge sur le vieux quartier turc. C'est une masse de petites maisons blanches à toits rouges ou à terrasses, n'ayant pour la plupart qu'un seul étage et percées irrégulièrement de petites fenêtres. Ces masures dont quelques-unes tombent en ruines, sont toutes orientées en sens différent, et toutes alignées avec la plus absolue insousiance des réglementations de l'édilité contemporaine. Ce ne sont ni des rues ni même des ruelles qui courent dans ce quartier, mais un labyrinthe de sentiers, sentiers étroits comme ceux que tracent les chèvres sur les montagnes, sentiers serpentant comme ceux que dans les prés dessinent les petits cours d'eau.

D'espace en espace s'étend un terrain vague près d'un bâtiment ruiné, où s'élève un grand mur dentelé à son sommet par les pierres qui s'en sont détachées et entourant quelque cour où des linges flottants sèchent sur une corde. La seule construction régulière qu'on distingue de ce côté est la caserne d'artillerie. Une route crayeuse s'ouvre à peu de distance en avant de cette caserne ; elle se fraye passage à travers les dernières maisons d'Athènes, se déroule dans la campagne, gagne le bois d'oliviers qu'elle traverse ; puis, après avoir couru au milieu des orges et des vignes, s'engage en montant entre le mont Korydalle et le mont Ikare. C'est la route d'Eleusis ; c'est l'antique Voie Sacrée que suivait la procession éleusinienne le sixième jour des Mystères.

Les grandes lignes sculpturales du Parnès qu'on aperçoit déjà au nord-ouest, derrière le mont Ikare, enserrent au nord tout l'horizon. Une vaste plaine en jachère, coupée de plants de vignes et parsemée de bouquets d'yeuses et de lentisques, de figuiers et d'amandiers, s'étend des pentes du Parnès, couronné de hauts sapins et fendu au milieu par une large crevasse que semble avoir faite la hache de quelque Titan, jusqu'aux premières maisons de la ville. On ne voit encore de ce côté que le vieux quartier turc, — toujours le même chaos de maisons blanches et de toits rouges. On trouve cependant quelques points de repère. C'est la muraille orientale du portique d'Adrien dont on aperçoit en perspective les sept colonnes corinthiennes ; c'est l'Agora, remplie d'auvents où se tiennent les marchands de fruits, de légumes et de fritures à l'huile, les bouchers, les changeurs, les brocanteurs et les revendeurs ; c'est le portique du temple de Minerve Archégétis (ou Porte de la Nouvelle Agora), avec ses quatre hautes colonnes doriques, son entablement à triglyphes et son fronton découronné ; c'est la petite tour octogone de l'horloge d'Andronikos, ornée d'une frise courante et d'une corniche en gueule de lions. Deux longues voies toutes droites, parallèles l'une à l'autre et toutes deux perpendiculaires à l'Acropole, se creusent dans cet océan de maisons dont les toits et les terrasses de diverse hauteur et de diverse largeur font, en effet, penser aux cimes et aux abîmes des vagues. La première, la rue de Minerve, aboutit à la place de la Concorde, essai de square planté de platanes et de poivriers, et décoré d'un pavillon néo-grec. La seconde, la rue d'Eole, rejoint la route de Patissia, dont le ruban blanc se déroule au loin dans la campagne. Ces deux rues coupent une autre longue voie qui, s'amorçant à environ 100 mètres en arrière du temple de Thésée, traverse toute la ville du couchant à l'orient pour aboutir devant le palais du roi. C'est la rue d'Hermès, la grande artère d'Athènes, la rue des voitures, des cavaliers, des voyageurs, des gens pressés, tandis que la rue d'Eole, avec ses cafés où on lit plus qu'on ne boit, ses boutiques où l'on pérore plus qu'on n'achète, ses trottoirs toujours encombrés où l'on discute plus qu'on ne marche, est la rue des oisifs, la rue du *Far niente*, la rue des beaux parleurs et des hommes d'Etat incompris.

Au nord-est, on a la vue de la ville contemporaine, que dominent la cime rouge et déchiquetée du Lycabette, et, à l'horizon, le mont Pentélique. Les rues, plus larges et coupées à angles droits, y sont bordées de jolies maisons blanches à plusieurs étages, construites en style néo-grec. Des colonnettes s'appliquent aux façades qui ont pour la plupart des revêtements de marbre; de petits péristyles s'avancent sur la rue; les dentelles des acrotères bordent les toits plats en terrasses. Derrière chaque maison verdoient de petits jardins où poussent pêle-mêle, à grand renfort de terres rapportées et d'arrosages continus, cyprès et arbousiers, lentisques et cactus, vigne

vierge et clématite. De larges boulevards, bordés de magnifiques poivriers à longues grappes de fruits pourpres, font plusieurs cercles autour de ce quartier. L'œil s'arrête sur des édifices modernes. Voici la nouvelle cathédrale avec son dôme byzantin et les deux tours de son narthex roman. Voici l'ancienne cathédrale qu'à cause de son exiguïté on ne distinguerait pas des maisons qui l'environnent, si ce n'était sa petite coupole bulbeuse; voici le clocher de Saint-Théodore, le portique polychrome de l'Université, les magnifiques propylées de marbre de l'École polytechnique. A l'extrémité de la ville, tout au bout de la rue d'Hermès, qui monte en pente assez roide à la place de la Constitution, le Palais du Roi développe sa large façade de marbre blanc entre deux masses de verdure : le square de la place de la Constitution, planté en jardin français, et le jardin royal, véritable parc anglais à allées sinueuses, à pelouses toutes vertes et à massifs touffus. Le Palais est un énorme quadrilatère qui ne compte pas moins de deux cents portes et fenêtres. Mais, à cause de ses proportions démesurées qui ne sont pas soutenues par le style, ce monument a plutôt l'air d'une caserne que d'un palais, en dépit de son fronton, de son acrotère à l'antique et de son péristyle en colonnade. Et cependant, pour construire ce palais on s'est servi de cet admirable marbre pentélique dont le Parthénon, les Propylées, l'Erechthéion n'ont pas épuisé les carrières. Mais Phidias ni Ictinus s'étaient plus là pour féconder la matière par le génie. Derrière le Palais du Roi commence une vaste plaine, fauve, pulvérulente, embrasée, où quelques plants de vigne, quelques chaumes d'orge, quelques bouquets d'arbres disputent le terrain aux landes arides. La plaine entoure le Lycabette, puis va s'élargissant jusqu'au pied du mont Pentélique qui, baigné de lueurs roses et opalines, s'élève comme un immense fronton de temple.

A l'est, l'horizon est moins vaste, fermé à trois kilomètres par les ondulations bleuâtres, d'une ligne un peu molle, des cimes de l'Hymette, d'où s'élancent au printemps les essaims bourdonnans des abeilles. En avant des pentes de l'Hymette s'échelonnent des mamelons trapus et tachetés par endroits de quelques brins de mousse, entre lesquels serpente le lit de l'Ilissus.

« L'Ilissus, pareil au Méandre, promène d'un cours égal et paisible ses eaux languissantes et mouille à peine le sable aride, » disait déjà Sénèque. Sur la rive gauche de ce fleuve, qui l'été n'est pas même un ruisseau, se creuse en forme de fer à cheval allongé le stade panathénaïque. Sur la rive droite, la mince nappe d'eau de la fontaine Callirrhoé, encaissée entre d'énormes rochers, brille au soleil comme un antique miroir d'étain. Non loin de là, l'arc d'Adrien ouvre sa large arcade et présente son élégant attique corinthien percé de trois baies et couronné d'un fronton.

Quelques jolies maisons, enfants perdus du nouveau quartier que suivront bientôt d'autres constructions, s'avancent entre l'Acropole et l'arc d'Adrien. La verdure noire de l'ancien cimetière, du nouveau cimetière et du massif de myrtes et de cyprès qui ombrage le café de la grotte des Nymphes, repose les regards en feu. Dans la plaine brûlée, les hautes colonnes corinthiennes du temple de Jupiter olympien découpent en vives arêtes sur le sol leurs ombres géantes et font, par leur proportion colossale paraître petites les montagnes d'alentour.

Au sud, voici adossés au rocher de la citadelle les murs en ruines, percés de baies cintrées et superposées, de l'Odéon d'Hérode Atticos, les vingt-huit arcades enterrées jusqu'à l'imposte du portique d'Eumène, et les gradins en hémicycle, les siéges de marbre, l'orchestre dallé, les fûts de colonne, les substructions de la scène et de ses profonds dessous ou *h poseenia*, du théâtre de Bacchus. Plus loin s'arrondit la colline de Musée; le monument de Philopapos en surmonte le sommet, et dans ses flancs les entrées de cette triple chambre souterraine connue sous le nom de Prison de Socrate font trois trous sombres.

Au bout de la vallée qui se creuse entre la colline de Musée et les mamelons de la rive gauche de l'Ilissus, on aperçoit, face au théâtre de Bacchus, pour lequel c'était la plus belle *toile de fond* qu'on pût rêver, les eaux bleues de la baie de Phalère. A droite, le Pirée ouvre ses trois bassins capricieusement dentelés; le rivage de l'Attique, frangé de bandes d'écume, fuit vers Eleusis, et aux rayons ardens du soleil miroite le golfe Saronique, tout blanc de lumière (1).

Henry Houssaye.

LES BALLONS

LE NAVIRE DE LANA, DE BRESCIA

Un partisan zélé des aérostats, le savant géologue dauphinois Faujas de Saint-Fond, nous a laissé une intéressante description « des expériences de la machine aérostatique de MM. de Montgolfier. »

Après avoir constaté que les heureux inventeurs des ballons avaient trouvé « des contradicteurs et des jaloux, » il ajoute :

« L'un de ces envieux n'a pas craint d'avancer qu'il avait eu depuis plus d'un an le projet d'exécuter une machine aérostatique en taffetas enduit de gomme élastique, qu'il voulait remplir d'air inflammable. Quelques autres, moins mal intentionnés, mais nés avec un esprit inquiet, et possédés de la manie de vouloir ôter toute espèce de découverte à leurs contemporains, ont prétendu que MM. de Montgolfier avaient eu parmi les auteurs anciens des guides qui les avaient dirigés, et que leur expérience n'était pas nouvelle. Ces derniers, voulant prouver leur assertion, se sont enfoncés dans l'érudition, et ont bouleversé des bibliothèques entières; ils ont cité *Lana, Leibnitz, Borelli, le père Galien*, et jusqu'à un manuscrit espagnol, qu'on a d'abord dit exister à la bibliothèque du roi, et ensuite dans celle de Turin. Comme ce manuscrit n'est certainement pas à Paris, et qu'on n'a donné aucune preuve qu'il fût dans la bibliothèque du roi de Sardaigne, et surtout comme on n'a pas dit un mot de ce qu'il contenait, il est inutile d'en parler davantage. Quant à Leibnitz et à Borelli, ces deux savants, *loin de donner des idées sur la manière de s'enlever, en ont au contraire l'un et l'autre nié la possibilité.*

« Lana mérite plus d'attention. Le livre de cet auteur étant extrêmement rare, j'entrerai dans quelques détails à son sujet.

« Le jésuite Pierre-François Lana, de Brescia, publia, en 1670, un ouvrage italien, qui a pour titre *Prodromo dell arte maestra. Brescia*, 1670, *nella Stamperia dei Rizzardi*, in-folio, avec des gravures. L'exemplaire que j'ai consulté est celui de la bibliothèque du roi, à Paris.

« L'on trouve, dans le chapitre VI, le *projet de construction d'un navire qui devait se soutenir et voyager dans l'air à voiles et à rames.*

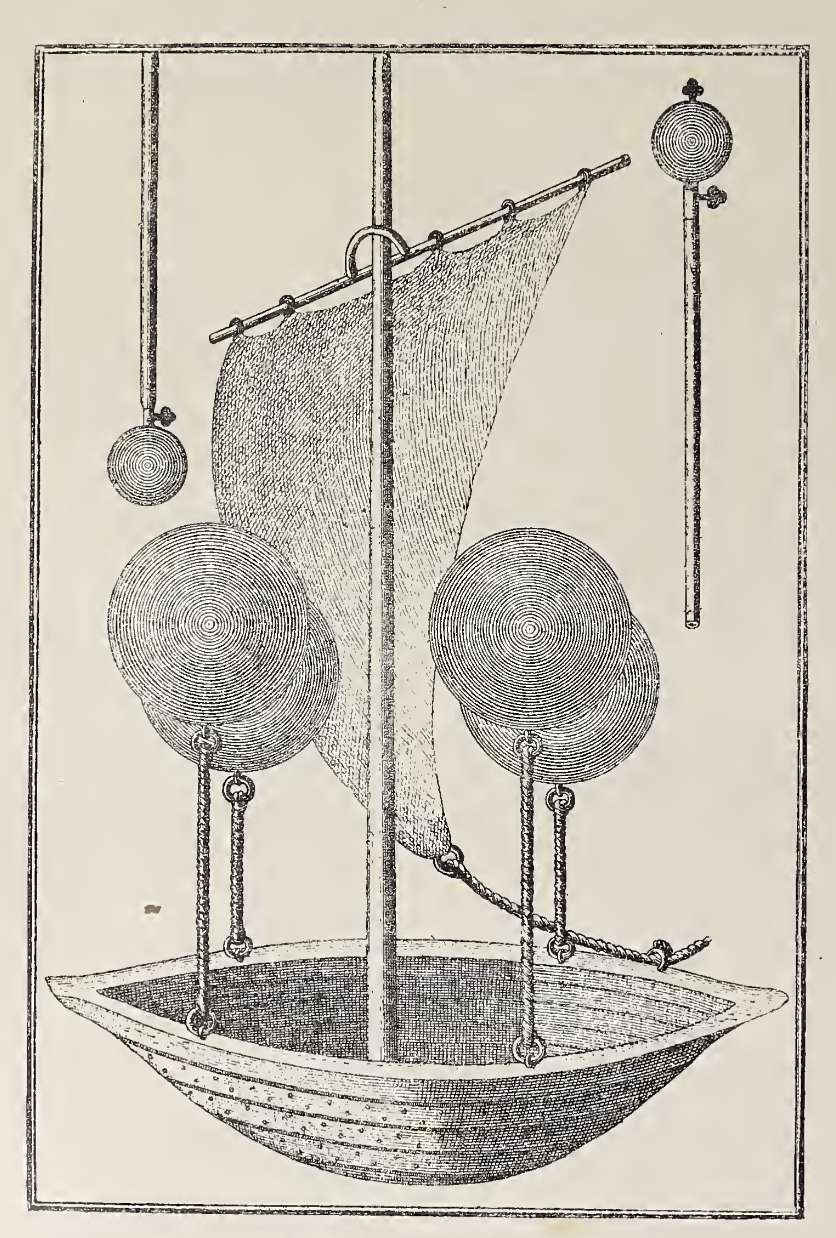
« Les principaux agents de cette machine consistaient en quatre sphères ou globes, dans lesquels le vide parfait devait être produit. Leur diamètre était de 20 pieds;

(1) Cette vue à vol d'oiseau de l'Athènes contemporaine est extraite de l'excellent volume que M. Henry Houssaye vient de faire paraître à la librairie Calman Lévy, sous le titre : *Athènes, Rome, Paris, l'histoire et les mœurs.*

leur superficie, selon les calculs de l'auteur, de 1,232 pieds, et leur solide de 5,749 pieds 1/3. Mais, outre que ces proportions ne sont pas exactes, c'est que sa manière d'opérer le vide est des plus défectueuses; car il exigeait pour cela de remplir les ballons d'eau, de les vider, et de fermer tout de suite le robinet par où l'eau devait s'échapper. Enfin, Lana, ne donnant à l'épaisseur de son cuivre que 3/68 de ligne, rendait l'exécution de ses globes absolument impossible. Aussi Leibnitz, qui a commenté ce projet, conclut avec raison de l'excessive ténuité de cette enveloppe, que la chose ne pouvait pas avoir lieu; *quod fieri nequit.*

« Comme la gravure qui accompagne l'ouvrage *dell' arte maestra* représente quatre ballons, qui se soutiennent en l'air et qui supportent, au moyen de cordages, un bateau avec une voile, les personnes qui ont été à portée d'observer cette planche, sans lire le texte, n'ont pas manqué de conclure que MM. de Montgolfier n'avaient fait que copier Lana; mais l'on voit à présent que leur découverte est complétement étrangère aux idées du jésuite italien. »

Nous avons cru devoir reproduire fidèlement ce « bateau volant » imaginaire, d'abord à titre de curiosité historique, ensuite pour mettre les lecteurs de la *Mosaïque* à même d'apprécier la prétendue invention de Pierre-François Lana.



Le bateau volant de Lana.

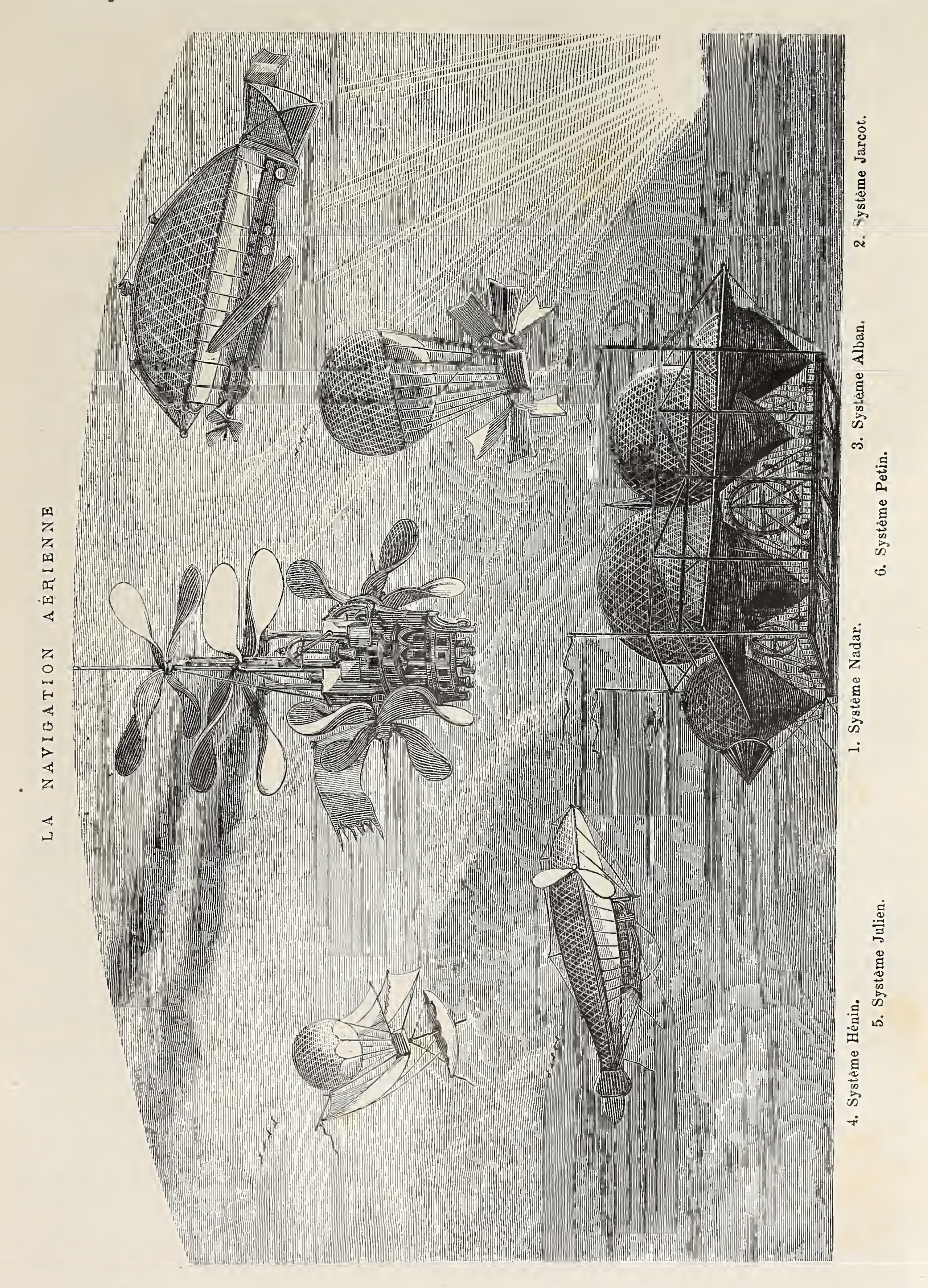
COMMENT SE FABRIQUAIT LE VIN DE BORDEAUX
IL Y A CENT ANS.

Benicarlo, dans le royaume de Valence, est renommé pour ses vins. Un touriste anglais du siècle dernier, Swinburn, assure que de son temps on expédiait des cargaisons de vin de Benicarlo à Cette, où il était mélangé avec d'autres vins moins chargés; on l'expédiait ensuite à Bordeaux par le canal du Languedoc, et de là en Angleterre.

Voilà comment le vin de Bordeaux « se fabriquait » il y a cent ans.

Aujourd'hui, on appelle cela « travailler le vin. »

L'imprimeur-gérant: A. Pougin, 13, quai Voltaire. Paris.



LA NAVIGATION AÉRIENNE

S'il faut en croire la fable, Ovide et Virgile, le besoin pour l'homme, de quitter la terre, s'est fait sentir bien avant la découverte des frères Montgolfier. Ce serait Dédale, habile architecte et mécanicien, qui, le premier, aurait tenté la navigation aérienne, pour se soustraire aux persécutions de Minos, roi de l'île de Crète, dont il était le prisonnier. Ayant fait deux paires d'ailes avec des plumes d'oiseaux, une pour lui et une pour son fils Icare, il prit un beau matin le chemin du ciel pour retourner en Sicanie, aujourd'hui la Sicile, sa belle et chère patrie.

Au onzième siècle de notre ère, un bénédictin anglais, Olivier de Malmerburq, voulut imiter Dédale ; il se fit des ailes avec lesquelles il parcourut une distance de cent vingt pas ; mais retombant lourdement, sur cette terre qu'il voulait fuir, il se cassa les reins. « Si j'avais eu une queue, dit-il après sa chute, l'accident ne me serait pas arrivé. » Il laissa néanmoins à d'autres le soin de recommencer l'épreuve, avec ou sans appendice caudal.

A la fin du seizième siècle, Jean-Baptiste Dante, mathématicien, de Pérone, voulut imiter le R. P. Olivier ; il obtint le même résultat, et eut le même sort ; on le releva ayant une jambe cassée.

Ce fut le marquis de Bacqueville qui entreprit sous la Restauration, je crois, de constater l'impuissance des ailes, pour maintenir l'homme dans les airs. Appareillé d'ailes aux jambes et aux bras il s'élança de la terrasse de son hôtel, situé sur le quai, au coin de la rue des Saints Pères, pour se rendre aux Tuileries ; son vol fut heureux au départ ; mais arrivé au-dessus de la Seine, la fatigue s'empara de ses membres, et le courageux marquis tomba sur un bateau de blanchisseuses, où il se cassa aussi une jambe.

Un autre appareil de locomotion aérienne pour l'homme, a été encore inventé par un serrurier du Maine, nommé Besnier ; il consistait en deux perches munies, aux deux bouts, d'un châssis de taffetas ; on posait l'appareil sur les épaules, et on le faisait mouvoir de haut en bas, à l'aide des mains et des pieds ; le *Journal des Savants*, de 1678, constate qu'il s'éleva au-dessus des maisons, sans mentionner de chute fâcheuse.

Un allemand, Degen, tenta aussi, en 1809, la navigation aérienne au moyen d'un appareil complexe : cerf-volant, ballon et un plan incliné qui devait offrir une résistance à l'air et un centre d'action pour l'aéronaute. L'épreuve tentée au Champ de Mars, eut pour résultat.... des coups de cannes sur le dos du pauvre Degen, qui n'avait même pas pu quitter le sol.

Les ailes n'ont pas été seulement essayées directement appliquées à l'homme ; l'abbé Desforges, chanoine, à Etampes, les essaya fixées à une sorte de gondole, à l'aide d'une charnière ; mais le jour de l'épreuve, en 1772, l'excellent abbé eut beau tourner son mécanisme pour agiter les ailes de son *cabriolet volant*, il resta fixé au sol de la tour au sommet de laquelle il se trouvait.

En 1777, Joseph et Etienne Montgolfier, manufacturiers à Annonay, à la suite de la lecture d'un ouvrage de Priestley, *sur les différentes espèces d air*, conçurent le projet et entrevirent la possibilité de naviguer dans l'air ; ils imaginèrent, plus tard, à cet effet, le premier ballon, qui était en toile doublée de papier, et le gonflèrent à l'aide du feu. La première ascension eut lieu vers la fin de l'année 1783, au château de la Muette ; le ballon emportait Pilatre des Rosiers et le marquis d'Arlande, qui mirent tranquillement pied à terre à la butte aux Cailles, au-dessus de Gentilly, après avoir ainsi traversé tout Paris.

Le 1er décembre suivant, l'art de l'aérostation était déjà créé. Un nommé Charles, physicien très-habile, s'élevait, en compagnie d'un des frères Robert, aéronaute, dans un ballon d'étoffe de soie, enduite de caoutchouc, ayant soupape, nacelle, lest-filets, et gonflé au gaz hydrogène comme les ballons d'aujourd'hui ; ils allèrent jusqu'à Nesles, au delà de l'île Adam, après s'être élevés à 4,800 mètres et être descendus alternativement plusieurs fois jusqu'à terre.

(A continuer.)

JEAN FABRE

NOUVELLE

(Suite.)

Dans son terne regard, il y avait du feu. Lorsqu'il passait sous les marronniers et les tilleuls de la cour, on l'entendait fredonner le commencement d'une vieille chanson qui pourrait bien être de Dufresny :

Dans la vigne à Claudine
Des vendangeurs y vont.

Il riait de rien et de tout, à propos de tout et à propos de rien. Il émaillait ses leçons de toute sorte d'observations pittoresques.

— Faites attention, monsieur Jean. Le ventre de ce bonhomme ressemble moins à un ventre qu'à une musette d'Auvergnat. Et ce casque ! ce n'est pas un casque, c'est un saladier.

Jean s'amusait extrêmement des saillies du peintre et n'en profitait pas moins de ses leçons, car si l'élève était intelligent, le maître avait un talent réel, surtout une inaltérable patience, ce qui, chez un professeur, vaut le talent.

Le bon notaire qui avait suivi avec intérêt les diverses phases de la transformation de M. Geoffroy, en tirait des déductions philosophiques qu'il formulait dans des maximes à la Pascal.

— Tout est relatif, disait il, même le bonheur.

Nous ferons grâce au lecteur d'une foule d'autres sentences qui n'étaient pas plus neuves, mais que Me Lehoux croyait avoir trouvées, et dont il s'applaudissait lui-même. On n'est pas parfait. Avec une véritable élévation dans l'esprit, de la sagacité, du bon sens, Me Lehoux n'était pas exempt de toute vanité — de cette vanité naïve et solennelle que Henri Monnier devait résumer plus tard dans M. Joseph Prudhomme. — Mais les défauts du digne homme, — si nous pouvons appeler défauts ces imperfections inhérentes à notre nature, — s'évanouissaient dans son immense bonté et ne servaient même qu'à la mettre plus en relief. Tout en s'érigeant, d'ailleurs, en moraliste, il ne se perdait point dans le vague des conceptions générales ; il avait étudié la conduite de son jeune protégé à l'égard de l'artiste, et il se félicitait de plus en plus d'avoir tiré de l'abaissement et de l'indigence, l'orphelin de la Maurienne.

— J'ai maintenant une famille, se disait-il, plus tard j'essayerai de la compléter.

Jean reçut, pendant six mois, les leçons de M. Geoffroy. Au bout de ce temps, celui-ci vint un jour à l'étude avant son heure ordinaire.

— Je ne sais, dit il à Me Lehoux, si je dois me réjouir ou m'affliger. Voyez, messieurs, je viens de recevoir cette lettre de mon beau frère.

Le capitaine s'était rappelé la demande que lui avait faite l'artiste. Il lui avait trouvé un emploi de professeur de dessin au collége de Gray. Le traitement était d'une centaine de francs par mois ; on assurait de plus, au titulaire, un certain nombre de leçons particulières, soit dans la ville, soit dans les pensionnats.

— Vous auriez tort de ne point accepter, lui dit le notaire. Vous ne trouverez jamais ici ce qu'on vous offre là.

— Je regretterai beaucoup, ajouta Jean, et le maître et les leçons, mais l'avis de Me Lehoux est, je crois, le meilleur qu'on puisse vous donner.

L'artiste qui s'était attaché sincèrement à son élève, finit cependant par se rendre à ses raisons. La rentrée du collége de Gray avait lieu au commencement de novembre

et l'on y touchait. L'artiste fit ses préparatifs de départ immédiatement, vint serrer une dernière fois la main de Me Lehoux et du jeune homme, les accabla de bénédictions et s'en alla.

Ce fut un vide dans l'existence de Jean Fabre. Il était, d'ailleurs, à l'âge où le besoin d'affection s'impose, où le cœur, plein de la sève de la vie, déborde. C'était un beau et robuste garçon, plébéien de la tête aux pieds, mais éblouissant de fraîcheur et de santé. Dès que M. Geoffroy fut parti, il négligea la peinture qui n'avait été, pour lui, au fond, qu'une distraction, et se remit au travail de l'étude avec une sorte d'emportement. Il s'occupait plus spécialement de la banque. Comme Me Lehoux connaissait son habileté et sa prudence, il lui laissait le champ libre. Jean en profita pour étendre peu à peu le cercle de ses relations. Dès cette époque, sur la place de Mâcon, les négociants en vins faisaient chaque année pour plus de vingt-cinq millions d'affaires. Jean s'aboucha avec eux; il leur rendit quelques services et parvint à amener à la maison cette clientèle que Me Lehoux connaissait à peine, n'ayant jamais traité qu'avec les grands ou petits propriétaires fonciers, avec ceux de la campagne surtout.

Ce fut là le point de départ d'une série d'opérations heureuses.

A la fin d'une année pendant laquelle Me Lehoux, tourmenté par la goutte, n'avait eu ni le temps ni le courage de procéder à une sérieuse vérification de ses livres, Jean lui présenta un inventaire qui se soldait par un bénéfice de cent quatre-vingt mille francs.

Me Lehoux bondit sur son fauteuil où le clouait la maladie.

— Deviens-tu fou? lui dit-il.

— Je n'ai jamais été plus sage, répondit le jeune homme en souriant.

Il mit les comptes sous les yeux de son bienfaiteur; il lui expliqua comment ce bénéfice avait été réalisé, et il conclut en lui affirmant que l'année suivante le bénéfice serait à peu près doublé.

— Seulement, ajouta-t-il, il faudra vous résigner à voir votre personnel augmenté de deux ou trois employés.

Me Lehoux n'avait jamais été ce qu'on appelle « un homme d'argent; » le résultat de la campagne financière de Jean ne laissa pas de l'enthousiasmer.

— Cent quatre-vingt mille francs!... s'écria-t-il. Je n'ai jamais pu en gagner plus de vingt-cinq mille! Va, mon enfant! va! marche! Tout ce qui est à moi est à toi, ne le sais-tu pas?

Jean se jeta au cou du notaire.

— Ce mot pour moi, dit-il, vaut mieux que toute votre fortune.

— Ne la méprise pas, elle sera un jour à toi.

Puis il donna au jeune homme les conseils que lui dictait son expérience. Il l'engagea à n'être, en affaires, ni trop large ni trop étroit; puis, il fit vibrer une autre corde :

— Voici que tu es en âge de te marier, lui dit-il. Y as-tu songé quelquefois?

Jean Fabre rougit.

— Jamais, répondit-il.

Me Lehoux le regarda d'un air malicieux.

— C'est bien, dit-il. Dès que je serai plus ingambe, nous y songerons tous les deux.

Le vœu que le bon notaire avait formulé implicitement, il ne devait point le voir se réaliser.

A quelque temps de là, les douleurs qu'il éprouvait devinrent incessantes quoique moins aiguës. Il descendait parfois dans ses bureaux, mais il n'avait plus ni la verve ni l'activité d'esprit qu'on lui avait connus. Il cherchait ses expressions et ne les trouvait pas toujours. D'habitude, il citait des vers, des fragments de chansons, des épigrammes surtout. Quand ces réminiscences arrivaient à sa mémoire, elles ne s'y présentaient plus que sous une forme incomplète. Il attribuait à Collé ce qui appartenait à Panard.

— Je vieillis, disait-il.

Souvent il appuyait ses deux mains sur le marbre de la cheminée; il posait sa tête sur ses mains, et il demeurait ainsi pendant des heures entières, rêvant à on ne sait quoi.

Jean ne se méprenait point sur la nature de ces symptômes; une tristesse profonde l'envahissait. Mais dès qu'il abordait Me Lehoux, il n'en laissait rien paraître; il cherchait, au contraire, à l'égayer. Le soir, il restait auprès de lui; il lui lisait des comédies ou des vaudevilles jusqu'à ce que le malade s'endormît.

Une nuit, comme deux heures sonnaient, Me Lehoux s'éveilla. Sur la table, une lampe, dont la mèche avait été baissée, brûlait encore. A cette pâle clarté, il vit le jeune homme étendu sur un fauteuil et sommeillant. Il étendit la main sur la tête de Jean qui tressaillit et se dressa tout debout.

— Depuis quand, méchant enfant, lui dit-il d'un ton d'affectueux reproche, passes-tu tes nuits ainsi?...

— Je vous jure. .

— Ne jure pas et cesse de chercher à me tromper sur mon état. Ecoute. Hier, ma fenêtre était entr'ouverte. Au bas de la fenêtre, la vieille Françoise causait avec une voisine, et voici ce que la voisine disait : « Votre pauvre maître *se déshabille* d'une façon terrible. » Sais-tu quel sens cette femme attachait au mot *se déshabiller?*

Jean étouffa péniblement un sanglot.

— Tu ne réponds rien, donc tu as compris. Cela veut dire que je m'en vais. Où? Personne n'est revenu du long voyage pour nous dire où la route aboutit. Mais je m'en vais sans frayeur, confiant dans la bonté du maître.

Il prit la main de Jean et poursuivit :

— Je devrais dire dans sa justice; car ma vie a été aussi honnête que puisse l'être une vie humaine. J'ai rendu service...

Jean tomba à genoux au pied du lit et arrosant de larmes la main qui tenait la sienne :

— Oh! ne parlez point ainsi, dit-il; vous ne vous séparerez point de nous. Je suis votre famille, me disiez-vous. N'êtes-vous pas la mienne? Ces femmes!... Pourquoi faire attention à de ridicules propos? Voici la belle saison...

— Je ne la verrai pas, mon fils.

— Vous la verrez, mon père, et bien d'autres belles saisons encore.

— Alors, pourquoi pleures-tu?

— Est-ce que je pleure? Eh bien! oui, je pleure, parce que ce qui vous attriste m'attriste; parce que, depuis quelque temps, vous ne riez plus, vous ne chantez plus; parce que votre maladie est faite aux trois quarts par vos idées sombres.

Un pâle sourire glissa sur les lèvres de Me Lehoux.

— Va dormir, mon enfant, dit-il. Je rirai, je chanterai.

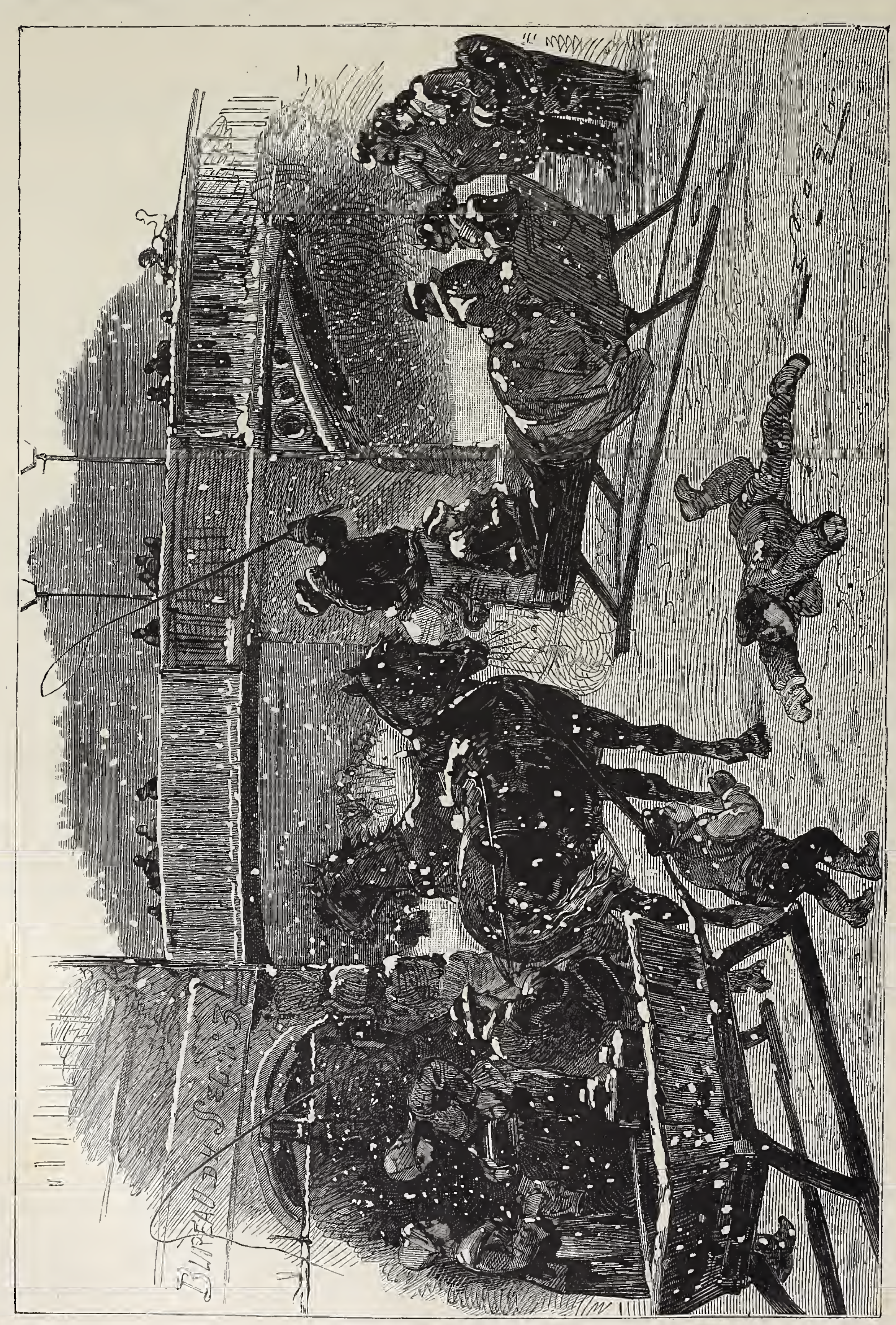
Le lendemain et les jours suivants, l'état du notaire parut s'améliorer. Il chantait, en effet; il riait. Il s'occupait de la réalisation d'un projet que Jean lui avait suggéré; il s'agissait d'établir à Châlon une succursale de sa banque. A demi rassuré, Jean fit deux ou trois voyages dans cette dernière ville; il y acheta une maison et y établit des bureaux.

A son retour, il remarqua que Me Lehoux avait encore maigri; mais le notaire gardait toute sa bonne humeur.

— Nous sommes à la fin de mai, lui dit le jeune homme; vous voyez que vous allez beaucoup mieux. Le soleil de juin vous guérira tout à fait.

— Je l'espère, fit le malade. J'éprouve, d'ailleurs, moins de peine à marcher.

Pendant les premiers jours de juin Me Lehoux se sentit assez dispos pour accompagner à Châlon son enfant d'adoption. Ce fut une excursion charmante. Le notaire faisait arrêter la voiture à chaque tournant de la route.



Les plaisirs de l'hiver. — Les traîneaux à Genève.

Il admirait tout : les paysages, les arbres, la verdure, les toits de chaume semés de pain d'oiseau, les vieux murs vêtus de lierre. Il tint à faire visiter à Jean la vieille église.

— L'œuvre de Dieu, l'œuvre des hommes, disait-il avec enthousiasme, tout est splendide.

A Châlon, il approuva tout ce qu'avait fait le jeune homme. Les bureaux, dirigés par un ancien fondé de pouvoirs du receveur général de Mâcon, fonctionnaient très-activement. Il jeta un coup d'œil sur les livres et parut de nouveau stupéfait du chiffre des affaires qu'ils indiquaient.

Il était convenu que l'on resterait une huitaine de jours à Châlon. Le soir du cinquième, Me Lehoux manifesta le désir de s'en retourner.

— Mes habitudes me manquent, dit-il.

— Bien. Demain nous partirons, fit le jeune homme.

A quatre heures du matin le notaire était debout. Jean le trouva un peu pâle.

— Seriez-vous souffrant? lui dit-il.

— Non. Mes habitudes, je le répète. J'ai mal dormi; mais je compléterai mon somme dans la voiture.

Comme s'il eût épuisé toute son admiration en allant, il ne demanda plus, en revenant, qu'on s'arrêtât.

— Plus vite! criait-il au cocher; plus vite!

De Châlon à Mâcon il y a treize lieues. A deux heures de l'après-midi, la voiture arrivait devant l'étude.

— Aide-moi, dit le notaire. J'ai les jambes engourdies.

Il se traîna péniblement jusque dans la salle à manger, presque plié en deux sur le bras de Jean. Là, il se laissa tomber sur un fauteuil et murmura ce mot :

— Enfin!

Ce mot fut pour le jeune homme une révélation. Il comprit que Me Lehoux lui avait caché ses souffrances; il éclata en sanglots.

— C'est vous qui m'avez trompé, s'écria-t-il.

Il courut à la cuisine.

— Vite, dit-il, à la vieille Françoise. Allez chercher le médecin.

Il retourna dans la salle à manger. Me Lehoux n'avait pas fait un mouvement. Sa tête était un peu penchée en arrière et il souriait doucement.

— Souffrez-vous encore? lui demanda-t-il.

Les lèvres du notaire remuèrent imperceptiblement; aucun son n'en sortit. Il leva la main comme pour bénir; elle retomba inerte sur son genou.

Eperdu, Jean appela au secours. Quelques employés entrèrent dans la salle et s'empressèrent autour de leur patron.

Le médecin entra à son tour.

— Il est évanoui, n'est-ce pas? lui demanda Jean.

— Non, répondit le médecin. Il est mort.

(A continuer.) Alexis Muenier.

LES TRAINEAUX A GENÈVE

Les touristes qui n'ont vu la Suisse que pendant les mois de juin et de juillet apprendront, sans doute, avec surprise que l'hiver sévit parfois dans ce pays merveilleux.

La Suisse, dont le climat se rapproche par la douceur de celui d'Hyères, a ses jours de froidure et de gelée.

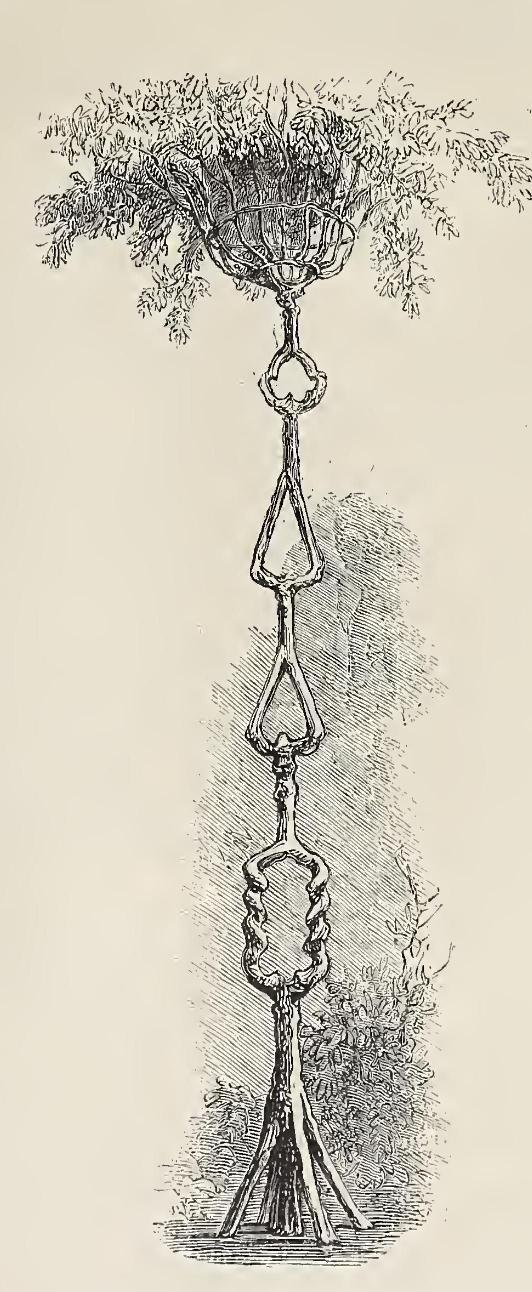
Genève, dont le ciel toujours pur, le lac toujours bleu et sans glace rappellent Nice et Cannes, Genève lui-même revêt, en décembre et en janvier, un aspect triste et désolé.

Ses rues, couvertes de neige, sont sillonnées par de nombreux traîneaux, — vrais omnibus qui transportent, le matin les laitières, et dans la journée les hommes d'affaires, les femmes élégantes et toute la haute société génevoise.

Alors rien de plus bizarre et de plus curieux à la fois que cette place de Rive, dont nous donnons aujourd'hui une vue prise d'après nature par M. E. Heill, pendant les derniers jours de décembre.

CURIOSITÉS DE L'ARBORICULTURE

LE FRÊNE DU JARDIN D'ACCLIMATATION



Le frêne du jardin d'acclimatation.

C'est chose amusante de voir, au Jardin d'acclimatation, les visiteurs surpris tourner dans tous les sens autour d'un arbre de forme jusqu'alors tout à fait inconnue.

Il est en effet impossible d'avoir, à première vue, une idée de cet arbre bizarre; mais après quelques minutes d'examen et de réflexion il est facile, pour toutes les personnes qui ont quelques notions de botanique, de reconnaître le frêne commun (*fraxinus excelsior*).

Celui qui nous occupe est composé de cinq jeunes frênes plantés séparément, à quinze centimètres les uns des autres, et réunis par la greffe (greffe par approche), en un seul arbre, à quarante centimètres de hauteur et puis de nouveau divisés et réunis successivement plusieurs fois, — opération des plus simples et qui peut être répétée.

La branche principale du milieu est supprimée ; deux branches latérales — (les branches du frêne sont très-flexibles) — sont dirigées avec une grande facilité et prennent la forme d'une couronne, d'où s'élancent sept rameaux figurant un gobelet au-dessus duquel l'arbre est abandonné à lui-même.

Il a fallu dix années à M. Pacotte pour forcer le frêne à subir ces contorsions. Ajoutons que ce long travail de patience est plutôt un objet de curiosité que de véritable utilité ; il offre cependant un intérêt incontestable aux amateurs d'arboriculture qui peuvent constater que la végétation n'a pas souffert de toutes ces opérations successives.

LE B.

QUESTIONS ET RÉPONSES

Huitième question posée page 72. *A quelle époque remonte en France, l'usage de la houille et du charbon de terre?*

RÉPONSE · La houille fut employée, dès le quinzième siècle, dans les villes manufacturières de la France, telles que Lyon et Rouen.

Le lyonnais Jean du Choul, en 1555, parle des habitants du bourg de Tartaras, aux confins du mont Pilat, comme faisant commerce du charbon extrait par eux des flancs de la montagne « à l'aide de galeries souterraines (1). »

Plus de quarante ans auparavant, le Parlement de Rouen avait de son côté fait mention de la houille sous le nom de *charbon de terre* dans deux arrêts des 5 et 29 novembre 1510. Il y est enjoint « à tous serruriers, mareschaux, et aultres gens usant du charbon de terre de, avant le jour et feste de Sainct-Jean, hausser leur cheminée de deux piez au moins, afin que la fumée dudict charbon se puisse évaquer par audessus des maisons (2). »

Paris fut arriéré; mais, comme le fait observer avec raison M. Edouard Fournier, dans son *Histoire ancienne des inventions et découvertes modernes* (3), il est inexact que Paris ne connut point la houille avant 1770, et que le premier bateau qui en apporta cette année-là au quai de l'Ecole y fit une véritable émeute de curiosité, et s'y vit entouré de badauds questionneurs, comme s'il eût apporté une substance tout à fait inconnue. Les Parisiens usaient de la houille depuis plus de cent ans.

Dans la *Correspondance administrative sous Louis XIV*, il est question d'un projet formé vers 1667 et ayant pour but l'arrivage plus prompt et plus économique des *charbons de terre* de l'Auvergne jusqu'à Paris, à l'aide des canaux et des rivières, qu'il ne fallait que rendre plus navigables.

M. E. Fournier cite encore un privilége accordé vers la même époque à M. de Noailles pour l'exploitation des houillères du duché de Bournouville et un autre à M. d'Aumont pour celle du Bourbonnais. La recherche du charbon de terre préoccupait déjà vivement, comme on le voit, ce fut mieux encore au siècle suivant, et Grosley parle d'un « projet patriotico-économique, mis en cours, vers 1760, pour chauffer Paris au charbon de terre. » (4)

Dès 1785, un chercheur de mines prétendait avoir découvert une houillère à Luzarches, et, deux ans après, une compagnie d'actionnaires était formée, ce qui ne prouve pas du reste qu'il y eût... du charbon.

(1) *Description du mont Pilat*, p. 46.
(2) *Revue de Normandie*. T. III, p. 323.
(3) Tome I, page 160.
(4) *Londres*, 1774. T. I, p. 335.

Quant à la tourbe, dont la découverte a été attribuée à Erasme par Monconys, elle remontait à plus de quatre siècles ; l'art de faire de la tourbe est vieux comme le monde. Notons seulement qu'au commencement du dix-septième siècle, on fit à Paris l'essai de boules combustibles, dont la base paraît avoir été un mélange de tourbe, de sciure de bois et de houille desséchée, et dont Guy-Patin attribue l'invention première à un Italien, son contemporain.

BEAUX TRAITS DE CHARLATANISME PRATIQUE

(*Fin.*)

Ce qui étonne le plus un lecteur français, dans cette lecture, c'est de voir nos marchands de spécifiques, par exemple, si corrects dans leur pays, donner carrière à leur imagination et cultiver la fantaisie la plus échevelée sur cette terre indépendante qu'on appelle une feuille d'annonces d'une libre gazette de la libre Amérique ! C'est la contagion, vraisemblablement. Comment faire, en effet, auprès de gens qui annoncent comme suit leurs produits si précieux :

A l'époque de l'élection préparatoire qui porta pour la première fois Lincoln à la présidence des États-Unis, en 1860, voici comment un marchand de pilules allemand annonçait sa marchandise : « Electeurs ! il est nécessaire que vous déposiez vos bulletins en faveur des bons candidats. Pour ce faire, la tête doit être claire, et c'est ce que vous assurera un emploi libéral des *pilules universelles de Brandreth* !... »

Remarquez qu'à chaque élection c'est comme cela, et que Brandreth est aussi immortel que Dubarry, qui a prétendu, dans une de ses réclames publiées dans les journaux de l'Amérique espagnole, que Livingstone, sans ressources et sans communications avec le monde civilisé, s'était conservé l'existence et la santé grâce à la *douce Revalescière* ; Livingstone avait passé pour mort et venait de donner de ses nouvelles après un silence prolongé.

Il y a aussi les réclames magnifiques et intelligentes, parmi lesquelles il faut signaler celle que James Gordon Bennett fit dans son journal le *New-York-Herald*, en envoyant Stanley à la recherche du même Livingstone. Nous n'y insisterons pas.

En 1874, le *Herald* inaugurait un service par train spécial, le dimanche, jour où le train-poste ne fonctionne pas, pour servir ses abonnés en villégiature dominicale sur le lac Georges. Deux journaux écossais, le *Herald* de Glasgow et le *Scotsman* d'Edimbourg l'avaient d'ailleurs devancé de quelques semaines dans cette voie. N'est-ce pas là une réclame, et fort coûteuse à celui qui l'emploie? Eh ! bien, Barnum fait plus, car dans leur train, les journaux reçoivent des voyageurs payants et quelquefois couvrent ainsi leurs frais et au delà. Barnum, lui, fait circuler constamment sur la voie ferrée un wagon-annonces à lui, orné de peintures représentant les portraits authentiques de ses pensionnaires du *Grand hippodrome romain*, de l'*Institut géologique* et du *Grand aquarium*, et qui n'a pas autre chose à faire que de les montrer.

Nous voilà loin des hommes-affiches, des pots à moutarde, des bottes, des soufflets à poudre insecticide roulants, annonces ambulantes, sur le pavé des rues de Londres et de Paris ! Cela est même plus fort que le biberon-aérostat qui faisait dans ces derniers temps la joie et l'étonnement des visiteurs de l'Exposition.

A. BITARD.

LES VOLCANS DE QUITO

LE COTOPAXI

Le Cotopaxi, dont l'éruption récente a jeté l'épouvante dans la République de l'Équateur, est la plus effrayante de toutes les Cordillères de Quito (1).

Les volcans de Quito et de Popayan sont disposés sur deux chaînes de montagnes d'environ cent lieues de long, et séparés par une vallée dont la largeur sur certains points ne dépasse pas huit lieues. Cette vallée est subdivisée par des chaînons transversaux, en cinq vallons, dont la surface est complétement plane. « Sur le plateau de Cuença, on est à 8,100 pieds d'altitude, dans la vallée de Tacunha 8,040, et à Quito 8,150 pieds ; et, sur chacun de ces points, on a plusieurs lieues d'un chemin parfaitement uni à parcourir pour atteindre le point des montagnes, qui s'élèvent tout d'un coup par pentes escarpées. » Deux de ces vallons se trouvent retracés sur notre petite carte. Les deux hautes chaînes de montagnes qui bordent les plateaux du Quito et de Riobamba, sont réunies par les chaînons ou nœuds de Catocachi au nord, de Chisinche au centre, et d'Alaüsi au midi. La grande chaîne de l'ouest renferme les volcans Catocachi, Pichincha, Huissa et Chimboraço ; dans la chaîne de l'est, on voit le Cayambé, le Guamani, le formidable Catopaxi et le Cerro del Atar. Au milieu de la vallée de Riobamba, se dresse isolé, le Tunguragua. Il paraît que tous ces colosses ont été jadis des volcans : parmi ceux qui brûlent encore, les principaux sont le Tunguragua, le Pichincha, et le Cotopaxi dont nous allons parler.

Le Cotopaxi est à quatre-vingts kilomètres sud-est de Quito, par 0°46 de latitude sud et son altitude atteint 5,751 mètres. Les scories et les quartiers de roches qu'il a vomis successivement ont fini par couvrir une surface de plusieurs myriamètres (2).

Ses éruptions les plus mémorables sont celles ee 1698, 1738, 1744, 1766, 1768 et de janvier 1803. Lorsque cette dernière eut lieu, il y avait vingt ans que le cratère n'avait laissé échapper ni feu ni fumée.

En 1802, M. de Humboldt avait essayé de gravir le Cotopaxi ; mais après avoir eu à lutter contre les plus grandes difficultés, il n'était point parvenu à franchir la limite des neiges éternelles indiquée dans notre gravure.

En 1803, l'éruption s'annonça par la fonte soudaine des neiges, qui le transformèrent en torrent impétueux et ravagèrent les campagnes d'alentour.

Pendant qu'ils mesuraient en ces parages un degré de l'équateur pour déterminer la figure de la terre, Bouguer et La Condamine assistèrent à une des plus terribles éruptions du Cotopaxi. Le mont lançait une colonne de feu de 5,000 pieds de hauteur, et le cône d'éruption acquit, par la température élevée de l'intérieur, une chaleur tellement intense, que les neiges amoncelées sur les flancs depuis des siècles fondirent sans laisser la moindre trace. L'eau de neige, mêlée de cendres, se transforma en une boue noire et bouillante, roulant avec une effroyable rapidité, en larges torrents, des vagues de 60 à 100 pieds de hauteur. Des milliers de maisons furent emportées, et huit cents personnes englouties dans ce torrent, qui transforma de vastes étendues de terrain fertile et cultivé ou boisé, en une mare de boue fumante. Ce ne fut qu'après trois années de fureurs incessantes, vers la fin de 1744, que le terrible volcan finit par se calmer.

« L'Hécla, l'Etna, le Vésuve, — dit Jacques Arago, — sont de véritables avortons à côté de ce géant ignivome. La fumée, le feu, les neiges éternelles ! voilà son manteau, sa tête et son panache. Quand ses flancs bouillonnent, quand sa lave pétille, quand sa gueule béante se crevasse sur ses parois, quand les violentes secousses qui l'agitent ébranlent les monts voisins, oh ! alors, c'est un spectacle aussi beau, aussi imposant, aussi solennel que celui d'un calme plat au milieu de l'Océan pacifique, aussi terrible qu'une tempête au milieu des glaces australes.

« L'Aréquipa, le Popocatepetl, dans le Mexique, et le Mownakab, aux Sandwich, peuvent seuls être comparés au Cotopaxi, dont ils ont la hauteur, dont ils ont les ravages. Non loin du Cotopaxi se dressent des volcans d'air, ceux de Turbaco : ici des ouragans, là des feux que les siècles n'ont pu éteindre, et tous ces phénomènes dans le centre de la terre !... Où sont ces immenses soufflets qui chassent les nuages saisis dans leur course comme des flocons de neige ? Où s'allument ces éternelles fournaises dont les éruptions, presque périodiques, répandent en tous lieux l'effroi et la désolation ? Dieu le sait !... »

Dès que vous avez atteint le pied du volcan, vous êtes étonné du chaos qui vous environne. Ce sont des blocs immenses de lave entassés les uns sur les autres, brisés dans leur chute et présentant à leur surface luisante les traces ineffaçables des flammes souterraines qui les ont pétris. Mais l'imagination recule alors que le voyageur trouve, à près d'un myriamètre du cratère, à demi enfouies dans le sol, au milieu des steppes désolées, des masses imposantes comme des ruines de châteaux gothiques, vomies à coup sûr par une colère du Cotopaxi.

La base du cône le plus élevé n'est pas fort difficile à atteindre ; vous y arrivez comme par échelons à l'aide d'une vingtaine de collines, dont les unes sont âpres et stériles, et les autres riches d'une végétation splendide et toujours verte. Mais si vous essayez d'escalader l'arête du cône, vous vous apercevez, dès les premiers pas, que la tâche est impossible ; vous plongez jusqu'aux genoux dans des couches superposées de soufre et de cendres qui, à quelques centimètres de la surface, gardent une chaleur de 50 à 60 degrés ; et si, en vous aidant de planches, au sommet desquelles vous avez fixé de longs crocs de fer, vous cherchez à gagner la région des neiges éternelles, votre respiration est singulièrement gênée par les exhalaisons sulfureuses du terrain, qui s'échappent en jets phosphorescents de toutes les parties frappées par un corps extérieur.

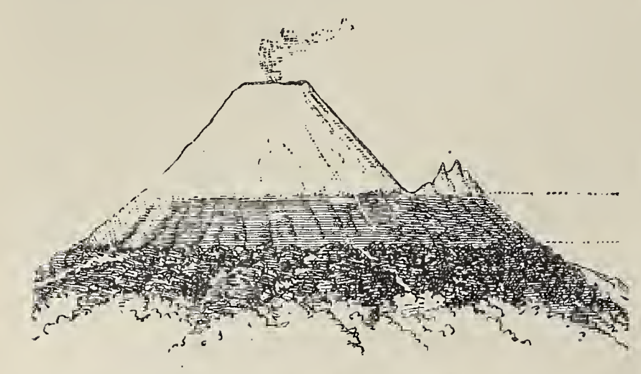
Une zone immense de pierre ponce, amoncelée sans doute par une profonde irrégularité du sol, arrête ici les explorations des voyageurs, et le condor est le seul être vivant qui ait vu la cime du Cotopaxi en baissant la tête. Ajoutons que les énormes courants de ponce parfaitement vitreuse, émis par le Cotopaxi, sont exploités comme pierre de construction ; on en extrait facilement des blocs de vingt pieds de long ou davantage et de cinq ou six d'épaisseur.

Le cône du Cotopaxi est d'une extrême régularité, due à l'accumulation toujours égale et uniforme des déjections de l'orifice central retombant en pluie également de tous côtés. Le sommet tronqué est un « rebord annulaire semblable à un mur : » la bordure du cratère, sans aucun doute, quoiqu'il soit comblé par les neiges et les éruptions récentes. Les pics raboteux de la droite, appelés Cabeza de l'Inca, sont probablement des rochers trachy-

(1) *V. les anciens volcans d'Auvergne* (*Mosaïque*, 1876), p. 101, et *le volcan d'Antiko* (1877), p. 241.

(2) *Le monde avant la création de l'homme*, par le docteur Zimmermann. Bruxelles.

tiques, restes d'une coulée latérale de lave imparfaitement liquide, ou du cirque d'un cratère latéral. Humboldt ne donne aucune indication à ce sujet.— M.



Le Cotopaxi, vu à une distance de 144 kilomètres.



Plateaux de Quito et de Riobamba (Cordillères).

CURIOSITÉS DE LA TABLE.

FOURCHETTES, COUTEAUX ET CUILLERS

L'intéressante étude sur l'*Histoire de la Fourchette*, publiée dans la *Mosaïque*, il y a quelques semaines, nous a valu de curieuses communications à propos de l'antiquité des couteaux et des cuillers.

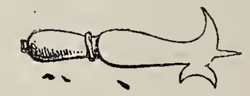
« Nous rions souvent des Chinois et des petits bâtons dont ils se servent pour saisir les mets qu'on leur offre ; mais ils sont fort civilisés, si on les compare à nos ancêtres d'il y a environ trois cents ans. Alors les fourchettes étaient totalement inconnues ; mais chacun possédait son couteau, et, saisissant avec la main la viande mise sur la table, coupait le morceau qui lui plaisait et passait le plat à son voisin.

Les premiers ustensiles de table furent les couteaux et les cuillers. Fortunat nous apprend que sainte Radegonde, femme de Clotaire Ier, donnait à manger aux pauvres malades avec une cuiller. Quant aux fourchettes, il n'en est fait mention pour la première fois que dans un



inventaire de l'argenterie de Charles V. On employa d'abord des fourchettes de fer à deux ou trois branches, et plus tard des fourchettes d'argent à quatre pointes. »

Couteaux et cuillers avaient été, d'ailleurs, en usage dès la plus haute antiquité. Les anciens donnaient le nom de *Culter* (Makaira) à différents instruments employés pour couper et n'ayant qu'un seul tranchant; le dos un peu large et la pointe aiguë ; tous servaient pour les besoins du ménage et de l'agriculture, et étaient surtout des cou-



telas ou gros couteaux, assez semblables à ceux des bouchers et des charcutiers. Le *cultellus* lui-même était un couteau à découper (Juvénal).

Le *culter coquinaris* (couteau de cuisinier) servait à couper la viande ; nous en donnons une gravure faite d'après un modèle découvert dans une cuisine de Pompéi. Les bouchers employaient un instrument semblable pour le même usage ; nous ne parlerons pas des couteaux de chasseur, de sacrificateur, de barbier, etc., mais nous constaterons que dans la serpette du vigneron (*falx*



vinitoria) — que nous empruntons à un vieux manuscrit de Columelle, — le *culter* était le tranchant affilé ou partie plate de la lame, placée entre le manche et le croc du bout, et servant particulièrement pour émonder la vigne.

On appelait *ligula* ou *lingula* (petite langue) une espèce de petite cuiller ayant certaine ressemblance avec la langue humaine, et servant à manger les confitures, à retirer de l'onguent d'un bocal, à écumer certains plats (1) et à quelques autres usages auxquels la rendait propre sa forme particulière. Notre gravure a été faite d'après un



original en bronze, ayant appartenu jadis à l'antiquaire italien Bellori.

On nommait *cochlear* ou *cochleare* (kokliarion) la cuiller dont on s'armait pour manger des œufs et des coquillages. (Martial.) Elle avait un cuilleron à une de ses extrémités et se terminait en pointe à l'autre bout. Le large bout servait de coquetier (Pétrone) et avec la pointe on tirait le poisson de sa coquille (Pline).

Le spécimen ci-joint représente un modèle trouvé à Pompéi. *Un chercheur.*

(1) V. Caton ; Pline ; — Martial ; Columelle.

L'imprimeur-gérant : A. Pougin, 13, quai Voltaire. Paris.



Le marchand de pommes de terre cuites, à Londres.

LES PETITES INDUSTRIES DE LA RUE, A LONDRES

—

LE MARCHAND DE POMMES DE TERRE CUITES

La pomme de terre occupe également sa place sur la table du riche et sur celle du pauvre; mais c'est surtout parmi les Anglais qu'elle jouit d'une préférence marquée.

Nos voisins d'outre-Manche mangent peu de pain, il n'est pas même rare d'en trouver qui font un bon diner

sans casser une croûte, mais aucun ne saurait manger sans avoir des pommes de terre.

Quand les Français dînent à la table des Anglais, ils sont tout étonnés de se voir servir un tout petit morceau de pain qui ferait très-bien le dîner d'un Anglais, mais qui fournit à peine à un Français deux ou trois bouchées. La meilleure chose, dans ce cas, c'est, lorsque l'on vous présente de nouveau le plateau où se trouvent ces petits carrés de pain, d'imiter la prévoyante fourmi et d'en faire une provision pour le reste du dîner, si vous ne voulez pas scandaliser et les convives et les domestiques par vos demandes réitérées : « some bread, if you please. »

En revanche l'on vous sert, il est vrai, de bonnes et belles pommes de terre, dont vous pouvez prendre à discrétion. De plus, les Anglais mangent plus de viande que nous s'ils mangent moins de pain. Cela viendrait-il de la différence d'éducation dans les deux pays?

En France, on recommande aux enfants de manger beaucoup de pain et pas de viande, tandis que c'est le contraire en Angleterre.

Malgré cette préférence accordée à la pomme de terre, les Anglais ne connaissent guère qu'une manière de manger ce tubercule ; ils connaissent à peine les pommes de terre frites et les mille formes sous lesquelles nos cuisinières font paraître nos parmentières sur nos tables ; chez eux, elles sont presque toujours servies au naturel, comme les légumes en général, et elles ne se montrent guère à leur table qu'en déshabillé, ou du moins en robe de chambre. L'usage si général de la pomme de terre parmi les Anglais peut aussi venir de la nature particulière du sol qui ne produit pas assez de blé pour faire vivre les habitants de l'île, mais qui donne une quantité suffisante de « potatoes. » On sait, en effet, que dans certains pays pauvres de l'Angleterre, et surtout dans l'Irlande, la pomme de terre remplace le pain. Avec ce goût que les Anglais ont pour les « potatoes » et la nécessité où se trouvent les pauvres de recourir à cet aliment à bon marché, il ne faut pas s'étonner de trouver établie, dans les rues de Londres, une industrie qui répond à ce besoin.

Si les pommes de terre frites sur le Pont-Neuf ou ailleurs offrent quelque attrait à l'homme du peuple à Paris, la pomme de terre bouillie « baked potatoe » est aussi pour l'ouvrier ou pour le pauvre une grande ressource à Londres. Aussi l'on rencontre, aux coins des rues et sur les places publiques, les marchands de pommes de terre cuites « baked potatoes. » Nous en avons vu un entre autres qui se tient généralement dans Trafalgar square et que nous avons essayé de représenter dans le dessin ci-joint. Il a devant lui, placée sur un grand support de bois à quatre pieds, une assez grande marmite en fer-blanc où il fait bouillir des pommes de terre, qu'il étale ensuite toutes fumantes sur une plaque où se trouvent aussi une salière et une poivrière pour l'assaisonnement nécessaire, selon le goût des consommateurs. L'aspect de ces pommes de terre à demi crevées, présentant une chair blanche et farineuse, est des plus appétissants.

Nous n'avons pu résister à l'attrait d'y goûter, mais le marchand s'étant chargé de l'assaisonnement, après avoir fendu à demi avec son couteau une pomme de terre, y a fait pleuvoir un nuage de poussière de poivre qui nous a forcé d'éternuer. Il nous traitait ainsi comme il traite ses compatriotes qui versent toute une poivrière pour assaisonner leurs mets, et il a été surpris et presque offensé de nous voir refuser le tubercule. C'est là toutefois que, pour un penny, le pauvre vient acheter son repas, et quand le penny lui manque, il va au workhouse.

Le marchand de pommes de terre cuites est une personnalité curieuse, parmi les représentants des petites industries qui s'exercent dans les rues de Londres.

Tom Bob.

JEAN FABRE

NOUVELLE

(*Suite.*)

IV

Jean Fabre pleura son bienfaiteur plus qu'il n'avait pleuré son père. Pendant douze ans qu'il avait vécu côte à côte avec cet excellent homme, il avait pu apprécier tout ce que Me Lehoux avait de hauteur dans l'âme, de générosité dans le cœur. En lui comparant les autres personnes qu'il fréquentait, il trouvait celles-ci étroites et mesquines. Dans sa douleur, il devint amer; il s'isola, il s'enferma dans cette maison qui était maintenant la sienne, et dont chaque chambre, chaque meuble lui rappelaient le cher défunt. Il s'attacha de plus en plus à la vieille Françoise, parce qu'elle avait connu Me Lehoux, parce qu'elle l'avait pleuré comme lui. Le notaire lui avait laissé, par testament, douze cents francs de rentes; mais elle avait dit à Jean Fabre :

— Que voulez-vous que j'en fasse? Si je reste à la maison, je n'en aurai pas besoin ; si j'en sors, je ne vivrai pas assez longtemps pour en jouir.

— Vous y resterez, Françoise, répondit Jean. Quant à vos rentes, vous avez bien quelque parent pauvre qui puisse en profiter. A défaut de parents, il y a les malheureux.

Comme il ne pouvait gérer l'étude lui-même, il fit venir un jeune clerc de notaire sans fortune, qui passait pour être intelligent et honnête.

— Monsieur Aubry, lui dit-il, je vais vous faire une proposition qui vous semblera étrange. Mais permettez-moi d'abord de vous donner lecture d'une clause du testament de Me Lehoux.

Il tira de son bureau le précieux papier et lut ce qui suit :

« J'institue pour mon légataire universel Jean Fabre, mon fils d'adoption, sachant qu'il se conduira à l'égard des déshérités comme je me conduirais moi-même, et qu'il comprendra comme ils doivent être compris ces deux vers d'un de mes poëtes favoris :

> Vous souvenant, mon fils, que caché sous ce lin,
> Comme eux vous fûtes pauvre et comme eux orphelin.

Il essuya deux grosses larmes qui roulaient lentement sur ses joues, puis, après avoir remis le papier dans son bureau :

— Voici de quoi il s'agit, reprit-il. Je vous ai choisi pour succéder à Me Lehoux.

Le clerc ouvrit des yeux énormes.

— Mais ne savez-vous pas? balbutia-t-il.

— Si je n'avais pas su... je ne vous aurais pas lu le testament de mon vénéré bienfaiteur. Vous n'aurez pas un liard à me verser. Plus tard, quand vous aurez fait un commencement de fortune, vous me payerez. Vous connaissant, je crois ne pas faire une mauvaise affaire.

— Ah! monsieur Fabre! s'écria le clerc. Mon père, qui est scieur de bois...

— J'ai été ramoneur.

Tout confus, M. Aubry ne savait comment exprimer les sentiments tumultueux qui se heurtaient dans son esprit et dans son cœur.

— Moi, notaire... bégayait-il. La première étude de Mâcon... Ce n'est pas une raillerie, au moins... Ah! mon pauvre père, ma pauvre mère. Ils étaient déjà si fiers de moi... Pourvu qu'ils ne meurent pas de joie.

— On ne meurt ni de joie ni de douleur, monsieur Aubry. Allez. Dites-leur de venir me trouver ce soir avec vous. Nous passerons l'acte.

Une fois l'étude cédée, Jean Fabre, pour s'étourdir, se remit au travail avec acharnement. Il en vint à se passionner pour cette espèce de jeu qu'on nomme la banque. Sa raison sociale : Thomas Lehoux et Fabre — il avait tenu à conserver le nom de l'honnête notaire — était connue à Lyon et à Marseille. On s'adressait à lui de tous les points de la région. Tout le commerce de trois ou quatre départements savait le chemin de ses bureaux de Mâcon ou de Châlon.

Plusieurs années se passèrent ainsi. Me Lehoux, qui était mort dans le courant de 1839, avait été stupéfait, nous l'avons dit, des premiers inventaires qui lui avaient été présentés. Mais il ne se doutait pas de la révolution économique qui allait s'opérer. Dès 1823, il était allé à Lyon voir le chemin de fer qu'on était en train d'y établir et qui devait joindre cette ville à celle de Saint-Etienne. Pas plus que Napoléon, il n'avait cru à l'application pratique de la vapeur. Plus tard, lorsqu'on lui parlait des concessions réclamées dans toute la France, des services énormes que rendaient les nouvelles voies de communication :

— Bah! disait-il, toutes ces machines n'auront qu'un temps. Question de mode. En 1760, les personnes les plus graves se promenaient dans Paris avec des pantins de bois dont elles tiraient les ficelles. C'était une mode; elle passa.

Or, la fameuse loi de 1842 sur l'expropriation venait d'être promulguée; les obstacles que rencontraient les compagnies étaient à peu près aplanis. Une immense activité régnait dans tout le pays et nécessitait la mise en circulation de capitaux considérables.

Prudemment hardi, si nous pouvons nous servir de cette expression, Jean Fabre s'intéressa à ces entreprises dont il avait pressenti la portée. En très-peu de temps, il réalisa des bénéfices incalculables. Ses deux maisons devinrent les plus puissantes de tout l'Est de la France, et les bonnes gens, lorsqu'il était question de lui, disaient ce mot qui représente pour eux l'infini :

— M. Fabre!... Il ne peut pas connaître le chiffre de sa fortune.

Au commencement de l'année 1846, — Jean avait trente-deux ans alors, — l'enfant qui, vingt ans auparavant, mangeait son pain sec de si bon appétit devant la porte de Me Thomas Lehoux, pouvait se retirer des affaires avec une dizaine de millions bien nets et bien liquides.

Un jour, il lui prit fantaisie de faire son examen de conscience.

— J'ai gagné beaucoup d'argent, se dit-il; je n'ai été ni orgueilleux ni avare; mais ai-je bien exécuté la clause principale du testament de l'honnête homme qui m'a tiré de la misère et de l'abjection? Hélas! Me Lehoux lui-même n'est presque plus un regret pour moi; c'est un souvenir mélancolique qui devient de plus en plus vague à mesure que les années s'écoulent. Le temps viendra peut-être où ses traits vénérables s'effaceront de ma mémoire. Serais-je un ingrat?

Il résidait alors plus souvent à Châlon qu'à Mâcon, la succursale ayant dépassé de beaucoup la principale maison tant pour le nombre des opérations que pour leur importance. Il se reprocha cette espèce de désertion.

— J'aurais dû, ajouta-t-il, ne point quitter notre vieille demeure. Françoise, plus pieuse que moi, m'en donne l'exemple. Pauvre Françoise, il y a deux mois que je ne l'ai vue. Il y a deux mois que je n'ai prié avec elle dans le petit cimetière sombre où dort mon second père. Les affaires!... Eh! qu'importent les affaires?

Il ouvrit une des fenêtres du salon. Elle donnait sur le quai de la Saône. C'était jour de fête. Des groupes endimanchés passaient joyeusement. Une rumeur de gaieté s'élevait de toute cette foule que le soleil couvrait d'un voile d'or.

— Comme cela rit, ces enfants! dit-il. Et ces ouvriers! Ils vont passer une demi-journée sous les arbres à chanter, à se raconter mille folies. Il me semble que, dans le temps, moi aussi, j'aimais le rire et les chansons.

Il agita brusquement le cordon d'une sonnette. Un domestique parut.

— Dites à Pierre d'atteler. Je retourne à Mâcon.

Dès que le domestique fut sorti, il se mit à se promener à grands pas dans le salon.

— Tout le monde vit, se dit-il. Seul, je ne vis pas. Ce travail fiévreux auquel je me suis condamné a éteint toute la lumière que j'avais dans le cœur. Je veux en sortir. Je veux m'en évader. Ma banque de Mâcon, ma succursale de Châlon je céderai tout. Et je vivrai. Je vivrai en sage, en philosophe, en paysan, en poëte; mais je vivrai. Il y a tant de pauvres que j'ai négligés; tant de douces scènes dont je me suis privé!

Et il reprit, comme s'il eût subi l'obsession d'une idée fixe :

— Ces ouvriers, ces enfants sont heureux.

Vingt minutes après, il roulait, au galop de deux grands chevaux anglais, sur la route de Mâcon.

V

L'automne de l'année 1846 fut splendide dans le Mâconnais. La vendange étant abondante et riche, les vignerons étaient radieux. Sur les routes, au bas des coteaux, on voyait d'énormes cuves où s'entassaient les raisins. Les voyageurs qui passaient, les compagnons du tour de France étaient invités à y goûter. Au milieu des pièces de vignes, entre les feuilles vertes encore, apparaissaient les dos blancs des vendangeuses vêtues de leurs camisoles de cretonne éclatante. Et les joyeux refrains s'entre-choquaient dans l'air.

A une demi-lieue de Mâcon, sur l'étroit chemin des Perrières, au pied d'une colline couverte de vignes, on apercevait, dans les buissons et dans les arbres, une maisonnette rustique, coquette quoique pauvre, derrière laquelle s'étendait un jardin de deux ares, clos d'une haie d'églantiers et de sureaux. Debout devant cette haie, la main droite enveloppée d'un demi-gant de cuir, la main gauche posée sur le manche d'une bêche, un vieillard écoutait les chansons des vendangeurs.

Auprès de lui, une femme robuste, qui paraissait avoir une quarantaine d'années et dont la tournure était plutôt celle d'une bourgeoise que celle d'une paysanne, ramassait dans un tablier de toile des pommes tombées d'un gros arbre dont les branches recouvraient une partie du toit de la maisonnette.

Devant la chaumière, une jeune fille de dix-huit à vingt ans, vêtue d'un long peignoir brun qui conservait des restes d'élégance, et sans autre coiffure qu'une admirable chevelure blonde, dont les nattes descendaient plus bas que la ceinture, surveillait les ébats d'un petit garçon qui paraissait avoir quatre ans.

A chaque minute l'enfant s'échappait des mains de la jeune fille et courait, soit dans le jardin, soit sur le

sentier. Celle-ci le rejoignait et c'étaient des cris, des éclats de rire...

— Te voilà tout en nage, lui disait-elle. Voyons! reste un peu tranquille et dis-moi ta fable.

— Quelle fable? Le Petit Poucet?

Elle prit l'enfant sur ses genoux et s'assit sur un banc de bois.

— Non! le Petit Chaperon rouge, dit-elle.

— Est-ce qu'il y a des vrais loups qui mangent les enfants, Louisette?

— Oui, quand les enfants ne sont pas sages.

— Et comment faut-il que les enfants soient pour être sages?

— Il faut, mon petit Jacques, qu'ils écoutent leur grande sœur, qu'ils ne courent pas comme des fous, qu'ils ne montent pas aux arbres.

— Est-ce que les loups montent sur les arbres?

Louise se mit à rire et il lui sembla que l'écho répétait son éclat de rire.

— C'est mon oncle, pensa-t-elle.

Et incapable de répondre à l'enfant dont la logique l'avait désarçonnée :

— Allons, reprit-elle, dis-moi ta fable.

— « Grand'mère, vous avez de grandes oreilles... »

— Commence par les yeux.

Et le petit Jacques avec volubilité :

— « Grand'mère, vous avez de grands yeux. — C'est pour mieux te voir, mon enfant. — Grand'mère, vous avez de grandes oreilles. — C'est pour mieux t'embrasser, mon enfant. — Grand'mère, vous avez de grands bras. — C'est pour mieux courir... »

Et s'échappant de nouveau des bras de sa grande sœur qui, la tête penchée en arrière, les yeux demi-clos, riait à se pâmer, il s'élança dans l'étroit chemin qui conduisait à la ville.

(A continuer.) Alexis Muenier.

LA VIEILLE FRANCE

—

LES DRUIDES

Nous donnons la reproduction fidèle d'un bas-relief d'Autun, sur lequel sont représentés deux druides. « Ils ont la barbe courte, la taille haute, l'air vénérable, des vêtements amples, le port plein de noblesse. Un manteau à longs plis et traînant les couvre de tous côtés. Celui de l'un est noué sur l'épaule gauche; une agrafe ou bouton retient celui de l'autre sur l'épaule droite. Sous le manteau, ils portent une tunique à manches, si longue qu'elle a tout à fait l'air d'une aube, dont le poignet serait étroit et aurait par-dessus une espèce de fraise ou de manchettes qui se replie à l'antique. »

Ces monuments antiques sont fort rares dans les Gaules, — comme le fait observer Dom Martin dans son grand ouvrage sur la religion des Gaulois, — et il est assez difficile d'en donner une explication précise. Nous croyons cependant que le druide couronné de feuilles de chêne est le sacrificateur et peut-être « le prince des druides » dont parle César; le sceptre qu'il tient à la main semble être l'attribut de son autorité. L'autre druide serre dans sa main droite un croissant, tel qu'il est au sixième jour de la lune; or on sait que les prêtres gaulois ne cueillaient le gui qu'au « sixième jour de la lune, » voulant montrer sans doute que le jour fixé pour la fête est arrivé.



Types de Druides.

Voici, d'ailleurs, un autre druide qui confirme notre opinion, en apportant un renseignement nouveau. L'original, — en bronze, et couvert entièrement d'un beau vernis, — fut trouvé dans le sol, à Narbonne, au commencement du dix-huitième siècle. C'est un adolescent imberbe, enveloppé d'un grand manteau, sous lequel apparaît une tunique traînante, mais sans manches. Un pan du manteau forme sur la tête le voile des sacrificateurs romains, ou plutôt une sorte de capuchon. Outre ce voile, il a un bandeau ou une couronne sur le front; il tient dans la main droite une patère et dans la main gauche un sceptre, dont la partie supérieure, s'élargissant et se bifurquant, soutient sur deux pointes fourchues un croissant, tel qu'il est au sixième jour. Ce sceptre pourrait être également une corne d'abondance contenant des fruits.

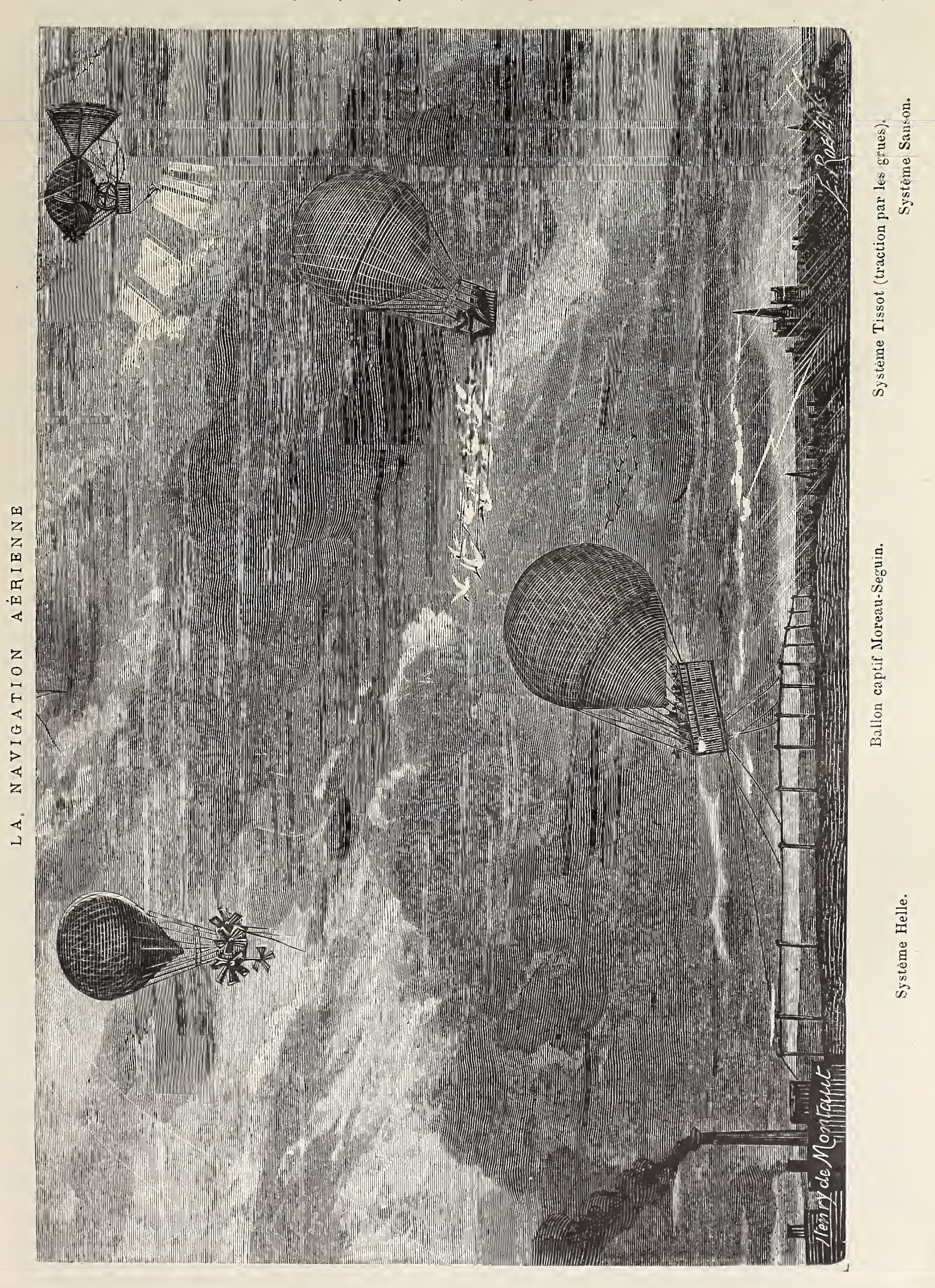
Cette dernière effigie prouverait que les jeunes druides pouvaient être revêtus de la dignité de sacrificateur, et même de chef des druides, — ce qui n'avait lieu probablement que lorsqu'un fils succédait directement à son père. Il est loisible aussi de supposer que le jeune homme représenté dans cette statue était le *porte-sceptre* du « Prince des Druides. »

L'usage du voile avait été sans aucun doute emprunté aux Romains dont Narbonne était une colonie importante.

LA NAVIGATION AÉRIENNE

(Suite et fin.)

La découverte du ballon par Montgolfier, et les perfectionnements apportés par Charles, firent revivre dans l'esprit des aéronautes l'espoir de se diriger dans l'air. On voyait dans ce ballon, non un point d'appui, mais un point de suspension. Il ne manquait qu'un appareil de locomotion ; on appliqua aussitôt les rames comme dans la navigation fluviatile. Le 2 mars 1784, Blanchard part, enlevé dans une nacelle munie de rames et d'un gouvernail ; on le voit prendre diverses directions, aller et revenir, et il se vante d'avoir navigué contre les vents ;



LA NAVIGATION AÉRIENNE

Système Tissot (traction par les grues). Système Sanson. Ballon captif Moreau-Seguin. Système Helle.

mais les physiciens démentent le fait et font connaître que les variations de sa démarche sont dues aux courants opposés qu'il a rencontrés, en s'élevant ou en descendant. L'académie de Dijon tenta aussi, dans le courant de la même année, des essais en ballon avec voiles et rames; Guyton de Morveau, l'abbé Bertrand et M. de Virly, essayèrent de le diriger; ils prétendirent, comme Blanchard, avoir produit un effet sensible sur sa direction; néanmoins, l'Académie déclara le problème insoluble et cessa ses expériences.

En 1834, c'est l'*Aigle*, inventé par M. Lennox, qui entre en lice. Ce navire aérien de 150 pieds de long sur 45 de large, pouvait enlever dix-sept personnes. Il était muni de vessies natatoires, de rames tournantes et d'un gouvernail. Ce pauvre navire qui pouvait à peine se soutenir, ne put jamais s'enlever; il fut mis en pièces par la multitude furieuse.

En août et septembre 1785, Alban avait déjà essayé les rames tournantes; sa nacelle, comme on peut le voir dans un de nos dessins, était munie de deux sortes d'ailes de moulin à vent; il obtint quelques succès; mais seulement par un temps calme.

Enfin, nous arrivons aux systèmes actuels, que nos lecteurs connaissent, ou, tout au moins, dont ils ont entendu parler.

En première ligne se place le système Pétin : quatre ballons soutiennent une plate-forme en bois de 66 mètres de longueur, sur 10 de largeur; le plancher, situé au-dessous des ballons, est formé de vastes châssis mobiles garnis de toiles et qu'on peut faire jouer comme les lames d'une jalousie, pour offrir plus ou moins de résistance dans la descente ou l'ascension du navire. Voiles et hélices constituent l'appareil de locomotion. L'appareil Pétin devait emporter des légions; mais il n'a pas voulu courir les chances de l'épreuve; il est resté à l'état de projet.

Le ballon à parachute renversé de M. Henin n'a pour se diriger que des voiles fixées à l'équateur du ballon et à la nacelle; le parachute, placé au-dessus de la nacelle, a pour but de ralentir l'ascension du ballon et de favoriser l'action de l'air sur les voiles qu'on oriente et manœuvre comme les voiles d'un navire.

MM. Julien et Sanson ont abandonné la forme sphérique du ballon qui présente une trop large surface, et offre ainsi une trop grande prise au vent; ils ont adopté la forme allongée, comme celle d'un poisson. Dans le ballon Julien, les propulseurs sont des hélices d'une grande légèreté, et sont placés non plus sur la nacelle, mais sur l'aérostat même, au centre de la résistance.

Un petit appareil de 7 mètres de longueur, dont les hélices étaient mises en mouvement par un ressort d'horlogerie, a toujours marché contre le vent, dans une expérience faite à l'Hippodrome il y a quelques années; le résultat de cette expérience a démontré que la forme allongée est la forme obligée pour la navigation aérienne, et que, avec un moteur plus puissant, M. Julien pourra vaincre les courants atmosphériques.

L'appareil de M. Jarcot n'est qu'un projet; il n'a pas été, que nous sachions du moins, expérimenté.

Quant au système de M. Tissot, ballon conduit par des grues, c'est très-spirituel; nous ne doutons pas du résultat.

Le ballon de M. Moreau-Séguin est un ballon captif, destiné à procurer aux amateurs les émotions de la navigation aérienne sans courir le danger des descentes trop brusques; une locomotive dirige ses pas; c'est une idée ingénieuse au point de vue de la spéculation.

Dans le système de M. Helle, c'est une combinaison de volants et d'hélices mus par la force de deux hommes placés sur les quatre faces latérales et en dessous de la nacelle.

Les expériences qui ont été faites avec les ballons à roues et à hélices prouvent très-clairement que la direction n'est possible que dans un local sans courant, ou à l'air libre, par un temps très-calme, parce que leur marche n'est pas assez rapide pour lutter contre le vent. Ce qui leur manque, c'est un moteur assez puissant, qui leur fasse acquérir une vitesse supérieure à celle du courant; c'est là précisément qu'est la difficulté.

Reconnaissant que la grande surface d'un ballon est l'obstacle sur lequel viennent échouer toutes les tentatives de la direction aérostatique, M. le vicomte de Ponton d'Amécourt a imaginé un système sans ballon, dont Nadar s'est fait l'ardent propagateur. C'est ce système qui se trouve placé en tête des appareils d'aérostation dont nous donnons les figures à la page 393.

L'hélicoptère Nadar (voir gravure, p. 393) est composé de deux hélices placées horizontalement sur un axe vertical. En tournant en sens contraire, leurs palettes inclinées attaqueront l'air obliquement et élèveront l'appareil dans l'air. Pour la direction, une troisième hélice, dont le plan est vertical, sera placée en avant de l'appareil, ou bien on obliquera l'axe des deux hélices d'ascension. Quant au moteur, ce serait un appareil à vapeur, à petits tubes, possédant, sous un faible poids, une surface de chauffe énorme. Telle est la théorie du système de M. de Ponton d'Amécourt, que Nadar voulait mettre en pratique il y a quelques années.

QUESTIONS ET RÉPONSES

Question Ve (page 48). — *On attribue la découverte de la poudre à Roger Bacon; comment expliquer alors « les feux d'artifice » et les « prestiges pyrotechniques », mentionnés par Claudien, Athénée, etc....?*

Réponse. — Il est certain que les anciens connurent la poudre; mais qu'en firent-ils? des feux d'artifice.

Comme le fait observer M. Edouard Fournier, quand on a lu les descriptions de Claudien, un curieux passage de Julius Africanus (*de Cestibus*), un autre des *Déipnosophistes* d'Athénée, sur les « prestiges pyrotechniques d'un certain Xénophon, » on ne saurait en douter. La terrible invention n'était qu'une amusette; les petits enfants la gardèrent, et c'est en leurs mains qu'au treizième siècle Roger Bacon la retrouva pour en parler dans son *De Nullitate Magiæ*.

Question IXe (page 80). — *Où est installé le pont moitié fer fondu et moitié fer forgé, — qu'un peintre lyonnais avait rêvé et créé pour remplacer, en 1757, le pont Saint-Vincent à Lyon?...*

Réponse. — Vers 1757, un peintre lyonnais, dont le nom est resté inconnu, s'avisa de tracer « le projet d'un pont en fer d'une seule arche, long de 254 pieds, large de 18 pieds 6 pouces. » L'inventeur le destinait à tenir la place occupée aujourd'hui à Lyon par le pont Saint-Vincent.

Calculs, devis et plans furent soumis à qui de droit, approuvés, mais non exécutés. Ils dormaient depuis longtemps dans les cartons, quand un ingénieur anglais, passant par Lyon, entendit parler du projet avorté et acheta au peintre dessins et devis. Rentré en Angleterre, l'ingénieur montra les plans et les proclama admirables : les actionnaires accoururent, et le pont, rêvé et créé par

un Français, était devenu, en 1793, un beau pont anglais, moitié fer forgé et moitié fer fondu, sur la rivière de Warmouth.

« La France naturellement ne fut pas la dernière à pousser des cris d'admiration, quand l'Europe s'extasia sur la précision des calculs, l'excellence des plans et la nouveauté du système de construction. On ne tarit pas en éloges sur le rare mérite de l'ingénieur anglais; mais du Lyonnais, pas un mot. »

C'est seulement quatorze ans plus tard, quand le concert de louanges fut un peu calmé, que, nous ne savons comment, on s'avisa de se souvenir du peintre, à Lyon même. Pour répondre à une revue anglaise qui reparlait du pont de Warmouth et le préconisait comme le prototype des ponts en fer, le *Bulletin de la ville de Lyon* réclama pour le pauvre artiste et raconta toute l'histoire. On alla aux preuves, le fait fut avéré, et le *Moniteur universel* (1) daigna le constater dans ses colonnes. L'inventeur était déjà mort sans doute à la peine.

Dès 1786, Racle avait, d'autre part, dressé les plans d'un pont en fer d'une seule arche, et, trois ans auparavant, M. Vincent de Montpetit avait présenté à Louis XVI le « prospectus » d'un pont de fer d'une seule arche, pouvant mesurer jusqu'à 100 toises d'ouverture. Beaumarchais avait aussi, vers cette époque, proposé de remplacer par un pont en fer le vieux pont de bois de la Cité. Cette offre fut rejetée comme il fallait s'y attendre.

Quatre Français avaient donc conçu et à demi réalisé la construction de ponts en fer, avant l'érection du pont de Warmouth par un Anglais.

COMBATS, DANSES ET CANNIBALISME

—

LE PAYS DES KANAKS

(*Fin.*)

De longs hurlements de deuil et de rage répondirent à cet acte de sanglante sauvagerie; ensuite les Ponérihouens s'enfoncèrent dans les broussailles et disparurent à nos regards. Ils allaient pleurer les leurs et méditer de nouvelles vengeances.

C'était un beau jour pour nos alliés; leur joie se traduisait par des hurlements sans fin, l'orgueil du triomphe se lisait dans leurs yeux.

Leur chef s'avança vers nous suivi d'un de ses guerriers, qui portait sur son épaule la jambe d'une des victimes du combat; il lui ordonna de la mettre à nos pieds, et dit :

« Voilà un morceau de ton ennemi et du mien. Il pensait que ses os resteraient dans sa tribu, mais son crâne blanchira au soleil devant nos cases; nos femmes et nos enfants riront en le voyant, et sa chair fournira un bon festin à nos guerriers, qui seront après plus braves et plus forts. Choisis pour toi et les tiens la partie qui te plaira. J'en enverrai aussi au capitaine de Houagap, afin qu'il connaisse notre triomphe. »

J'étais trop habitué aux coutumes des Kanaks pour être très-étonné de ces paroles, car ce n'était pas le premier présent de chair humaine que je voyais envoyer ainsi; dans les postes du nord, les commandants en reçoivent assez souvent. Cependant je ne pus m'empêcher, en refusant celui-ci, d'en exprimer mon dégoût, et j'ajoutai que si le chef et ses guerriers mangeaient le corps des hommes qu'ils avaient tués dans le combat, j'en avertirais le capitaine du poste de Houagap (qu'ils aimaient et craignaient à la fois), et que certainement ils s'attireraient sa colère. Pendant que l'interprète traduisait ma réponse, je lisais sur la physionomie du chef l'étonnement, auquel succéda un air de respect et d'humilité quand il apprit que le capitaine n'approuvait pas que l'on mangeât de la chair humaine.

Déjà toute la troupe des Kanaks avait repris le chemin du village; nous fîmes comme eux. Les événements que je viens de raconter avaient duré environ trois heures; il faisait chaud, et nous avions faim. Arrivés au lieu du *pilou-pilou*, nous trouvâmes que la fête avait repris sa première allure. Le combat qui venait d'avoir lieu, loin de diminuer l'ardeur des naturels, n'avait fait que la surexciter; le seul changement consistait en ce que les femmes et les jeunes filles avaient commencé leurs danses à part. Elles se trouvaient en ce moment à environ deux cent mètres des guerriers, et nous ne perdîmes pas cette occasion de voir de près ce qu'étaient les femmes calédoniennes, qu'on ne fait ordinairement qu'entrevoir. En effet, lorsqu'on surprend une femme *kanaque* dans un sentier, on la voit se glisser subitement dans les hautes herbes et y rester cachée jusqu'à ce qu'on soit passé. Toutefois, lorsqu'on séjourne un certain temps dans un village, cette sauvagerie diminue peu à peu et finit par disparaître entièrement.

Il y avait là quatre ou cinq cents femmes de tout âge. Leur unique vêtement consistait en un *tapa*, sorte de ceinture, habituellement formée des fibres du pandanus, qui retombaient en franges autour d'elles; le seul ornement que la coquetterie eût suggéré aux plus jeunes était une couronne de feuillage, ou bien une fleur voyante placée dans leur chevelure. Quelques-unes avaient des colliers de jade vert, substance non moins estimée parmi les Néo-Calédoniens que parmi leurs voisins de la Nouvelle-Zélande; des bracelets formés en usant le coquillage qu'on nomme *cône* ornaient aussi leurs bras. La plupart s'étaient, en outre, noirci le visage et la poitrine.

Leur danse était simple et peu variée; elles s'étaient réunies en un cercle immense, autour duquel tournait un petit groupe d'entre elles portant de longues branches vertes et fleuries : toutes chantaient en cadence un air monotone et marquaient la mesure par un mouvement du corps, en même temps qu'elles frappaient le sol de leurs pieds et leurs mains l'une contre l'autre.

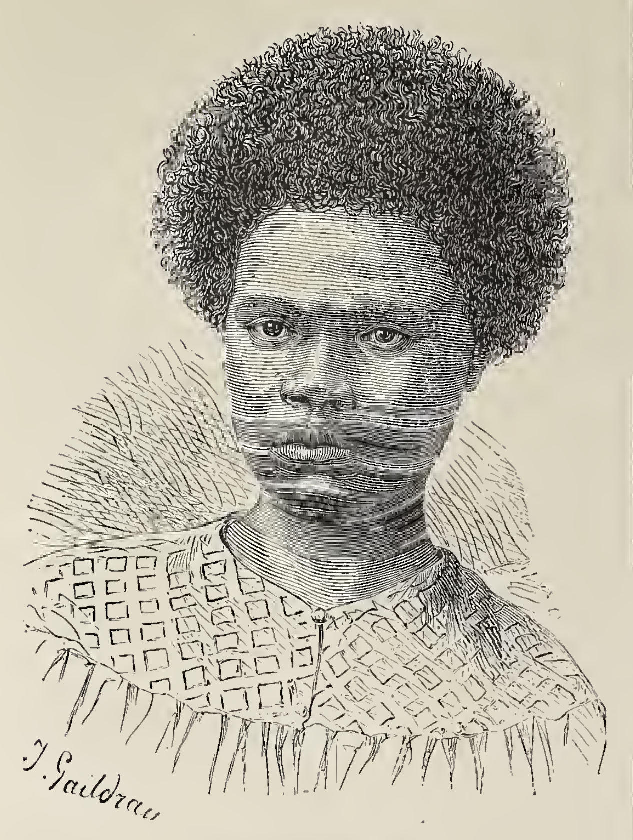
Il existe ici une différence frappante entre les deux sexes sous le rapport de la beauté, et l'on se demande si l'homme de ce pays n'a pas raison de considérer comme beaucoup au-dessous de lui une semblable compagne, ou si c'est, au contraire, le degré d'avilissement dans lequel vit la femme qui l'enlaidit ainsi. Ce n'est pas que la nature n'accorde à la femme un moment d'éclat, c'est lorsqu'elle devient jeune fille; alors ses formes sont d'une pureté irréprochable, et la douceur de sa peau ferait envie à beaucoup de nos jeunes Européennes. Mais cette fugitive floraison n'a que la durée d'un éclair, et se flétrit bientôt sous la rude part que la vie sauvage fait à la femme : sa peau se ride, les cicatrices dont elle se couvre à la mort du premier parent venu la rendent repoussante; puis la maternité l'achève. Les femmes kanaques sont peu fécondes, soit parce qu'elles nourrissent longtemps leurs enfants, soit pour toute autre cause.

La journée s'avançait, le soleil était près de terminer sa course, lorsque le chef nous fit prier de nous rapprocher de la fête pour assister à la distribution des divers tas d'ignames qui venaient enfin d'être terminés. On nous fit monter sur le plateau où tous se trouvaient maintenant, et l'on nous y plaça de telle sorte qu'autour de nous était

(1) Année 1807, page 456.

un espace vide; à notre gauche et en arrière étaient les présents d'ignames; en avant de nous se trouvaient les guerriers assemblés en un groupe nombreux, les chefs et les vieillards étant placés au premier rang.

La cérémonie commença; chaque chef sortait à son



Jeune néo-calédonienne.

tour du groupe, s'avançait de quelques pas et adressait un discours à la foule, qui, à la fin de chaque phrase, répondait par un hurlement général. Quelques ornements distinguaient les chefs des simples guerriers; des plumes d'oiseaux spéciaux ornaient leur tête; enfin, ils étaient souvent armés de fusils à deux coups, — le plus grand luxe du Calédonien. — Lorsque le chef était jeune, son discours terminé, il simulait un combat, bondissait au-devant du groupe en faisant vibrer avec force sa zagaie dans ses mains nerveuses, puis tout à coup il la jetait au loin dans la plaine comme sur un ennemi supposé. Telles étaient les scènes qui se déroulaient devant nos yeux, lorsque soudain un jeune chef étranger bondit hors des rangs, brandit un instant dans ses mains sa zagaie flexible, prononça quelques mots d'une voix retentissante, et au lieu de lancer son trait dans les herbes de la prairie, l'envoya de toute sa force sur un bouquet de cocotiers situé sur le plateau. Quel que fût le but ou la cause de cet acte, exécuté avec la rapidité de l'éclair, il produisit sur les assistants un effet aussi prodigieux qu'instantané. Une clameur immense retentit; le chef même de Houindo, armant son fusil, l'ajusta... et c'en était fait de lui si un vieillard n'eût relevé l'arme, dont la charge se perdit dans l'air. A partir de ce moment, je ne vis plus rien de la scène, que me cacha aussitôt la foule; la plupart des naturels couraient çà et là comme les habitants d'une fourmilière que le pied d'un voyageur vient de démolir. Il fallait que les paroles et l'acte de l'étranger eussent été bien extraordinaires pour que les Calédoniens, toujours si amis du décorum dans leurs fêtes, fussent ainsi troublés.

Nous attendions avec une certaine anxiété le dénouement de cette affaire, lorsqu'un Kanak, s'approchant de moi, me dit de la part du chef, notre hôte, que la fête se trouvait terminée, et, m'indiquant en même temps un grand tas d'ignames, de poissons, etc..., il ajouta : « Voilà les présents que le chef offre à toi et à tes hommes. Après avoir remercié cet émissaire, je voulus l'interroger sur les causes de la querelle, mais je ne pus en tirer que des réponses évasives qui ne m'apprirent absolument rien.

Après la distribution des ignames, les Kanaks font un grand repas qui dure très-longtemps, et, lorsqu'ils sont bien repus, commence la véritable fête; c'est au milieu de la nuit, sans autres lumières que quelques torches que promène çà et là le caprice de l'un d'eux : hommes, femmes, enfants forment une mêlée confuse. Surexcités par la grande abondance de nourriture qu'ils ont absorbée, il se produit alors chez eux une espèce d'ivresse analogue à celle qu'amènerait chez nous les alcools; ils ne cessent de hurler et de sauter en mesure, frappant l'une contre l'autre des écorces d'arbres recourbées. Le choc de ces écorces produit un son sourd qui se propage au loin et qui, entendu d'une certaine distance, peut se traduire par les syllabes *pilou-pilou*. Beaucoup de naturels, surtout dans le nord, prononcent *pelou-pelou*.

Après les événements bizarres que je viens de raconter, la fête paraissait terminée; et, du reste, ne jugeant pas prudent de séjourner plus longtemps au milieu de

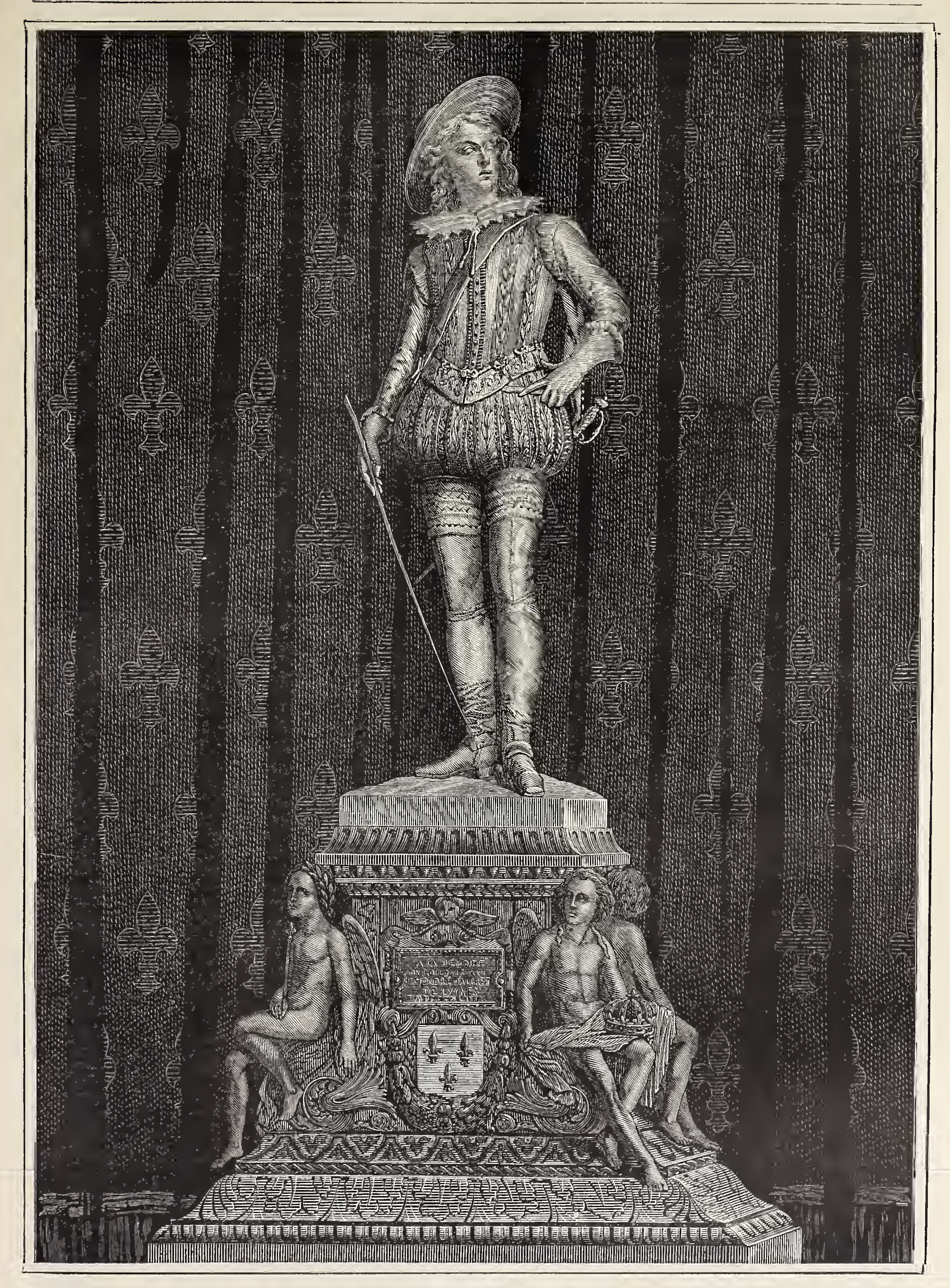


Jeune néo-calédonienne.

cette foule surexcitée, je me retirai avec ma petite troupe dans le campement que nous avions choisi à un kilomètre de là environ. Les présents des indigènes procurèrent à mes hommes un excellent et copieux repas. — Le soleil s'était caché derrière les montagnes, la nuit était obscure et calme, et nous songions au repos, lorsque nous entendîmes de nouveau des hurlements et des bruits de fête qui nous annoncèrent que nos voisins avaient repris le cours de leurs divertissements.

Jules Garnier.

L'imprimeur-gérant : P. Mouillot, 13, quai Voltaire, Paris.



Statue de Louis XIII adolescent, par Rude.

L'une des œuvres les plus admirées, — parmi les merveilles exposées dans le palais Bourbon, au profit des Alsaciens-Lorrains, en 1874, — fut sans contredit la statue en argent de Louis XIII adolescent, qui, pour la première fois, figurait à une exposition publique.

Cette statue, hommage respectueux destiné à perpétuer

le souvenir du prince qui avait été le bienfaiteur de sa famille, fut commandée à Rude, par le duc de Luynes qui venait d'entreprendre, en 1839, la restauration générale de son château de Dampierre, en ne négligeant rien de ce qui pouvait se rattacher à la tradition historique. Artiste éminent lui-même, le duc surveilla l'exécution de cette œuvre remarquable, d'une allure noble et fière, où tout est à louer, surtout la tête, composée avec un désir scrupuleux de ressemblance et pour laquelle le statuaire s'est largement inspiré du célèbre *Manege royal* de Pluvinel, ouvrage où le portrait du jeune roi est reproduit à chaque page.

Le piédestal en bronze, exécuté d'après les dessins de Dauban, est décoré aux quatre angles de figures portant les attributs de la royauté; sur l'un des côtés est sculpté en relief le buste du connétable de Luynes, la tête nue et couvert de son armure, avec cette légende : *Charles d'Albert, duc de Luynes, pair et connétable de France*, 1621; du côté opposé, une main sortant d'un nuage et couverte d'un gantelet, tient une épée nue enlacée de palmes, avec la devise héraldique de la maison de Luynes : « *Quo me jura vocant et regis gloria.* »

Ces deux sculptures sont la reproduction exacte de la belle médaille de Dupré, dont l'original est conservé à l'hôtel de la Monnaie. L'inscription suivante est gravée sur le piédestal : *A la mémoire du roi Louis XIII, Honoré d'Albert de Luynes*, M.D.CCC.XLIII.

C'est à Dampierre, où Mme de Luynes a conservé les traditions hospitalières du duc, dans le petit salon carré, sorte de sanctuaire consacré à la mémoire de Louis XIII, que l'on peut surtout admirer l'œuvre de Rude; les tapis et les tentures qui l'accompagnent en font mieux ressortir les beautés d'exécution et les finesses de ciselure. Cette pièce, d'un ensemble merveilleux, à plafond armorié et peint, et dont la décoration n'a pas coûté moins de 97,000 francs, n'a été achevée qu'en 1845.

É. GARNIER.

JEAN FABRE

NOUVELLE

(*Fin.*)

Louise allait se remettre à sa poursuite, lorsque le petit Jacques reparut. L'enfant n'était plus seul. Un étranger le tenait par la main, — un homme qui paraissait avoir une trentaine d'années, dont le sourire laissait voir des dents extrêmement blanches et dont les yeux bruns étaient vifs et francs.

— Me permettrez-vous, mademoiselle, lui dit-il, de vous confier mon petit prisonnier?

L'étranger était vêtu avec une élégante simplicité. Louise rougit un peu en regardant sa propre toilette et répondit non sans embarras :

— Il est un peu pétulant, monsieur. Je vous remercie de la peine que vous avez prise et que... vous m'avez évitée.

Et s'adressant à l'enfant qui s'était tapi sous le banc de bois :

— Je vais vous faire rentrer, monsieur; vous devenez insupportable.

L'étranger s'interposa de nouveau.

— Je demande grâce pour le petit Jacques, mademoiselle. Il a dit sa fable du Petit-Chaperon rouge d'une manière charmante.

— Originale, du moins, dit la jeune fille en comprimant un éclat de rire.

Puis, suivant le cours d'une autre idée :

— Vous avez donc entendu son babillage, monsieur? reprit-elle avec un accent de timide interrogation.

— J'ai été indiscret, mademoiselle, et je vous en demande pardon. Comme je passais derrière la haie, je me suis arrêté; j'ai écouté; voilà mon crime; je m'en accuse, mais j'ai deux raisons pour ne m'en point repentir.

Louise parut comprendre la seconde raison et rougit de nouveau; puis, après avoir salué l'étranger, elle s'apprêtait à se retirer dans la maisonnette, lorsque le vieillard à la bêche parut. Il examina un instant l'étranger, puis d'une voix émue :

— Serait-ce possible, balbutia-t-il?... Mais positivement, je ne crois pas me tromper .. Monsieur Jean Fabre...

— Monsieur Geoffroy! mon ancien maître, fit le banquier. Laissez-moi vous embrasser.

Une larme roula sur la joue du peintre.

— Vous, du moins, dit-il, la prospérité ne vous a pas rendu fier.

Jean s'aperçut que le vieillard essayait, en serrant les coudes contre son corps, de dissimuler les déchirures de sa chemise de travail.

— Et vous, vous l'êtes toujours, dit-il.

— Fier, repartit le peintre. Ah! monsieur Jean, j'ai mis tout mon orgueil sous les pieds.

Il regarda autour de lui. Louise et l'enfant s'étaient éclipsés.

— Voyez, reprit-il d'une voix basse et tremblante en se rapprochant de son ancien élève. Ma sœur me loge et me nourrit. Je supporte cela; et je ne lui rends pas le moindre service. Où est donc ma fierté?

— Madame Audier est veuve?...

— Depuis trois ans. Tous les malheurs ont fondu sur nous, monsieur Jean.

Il souleva péniblement, à la hauteur de ses yeux, sa main droite dont les doigts étaient desséchés et violets :

— Elle est paralysée, dit-il. Cela m'est arrivé à Gray, il y a cinq ans. Plume, crayon, pinceau, je dus tout quitter. Je me retirai auprès de mon beau-frère. Il fut bienveillant pour moi. Je m'occupais des enfants... Il est mort d'une chute de cheval. Depuis, c'est la gêne, plus terrible encore qu'autrefois, car je ne travaille plus. Que voulez-vous que fasse ma pauvre sœur avec sa pension de six cents francs, cette maisonnette et ce jardin? C'est moi qui dépense le plus. Et tout ce que je dépense, je le vole à ses malheureux enfants.

Un sanglot qu'il étouffa monta jusqu'à ses lèvres.

— Et quand on vieillit, reprit-il, on a des manies. Louise et Jacques me sont nécessaires, monsieur Jean. Je suis presque leur grand-père. Il faut que je les voie, que je les entende; Jacques surtout, qui est un démon et un ange. Si vous saviez les peurs qu'il me fait. A cinq heures du matin, quand il ne chante pas dans son petit lit, je crois qu'il est mort. Je me lève, je le trouve encore endormi, respirant doucement, comme un oiseau; c'est une joie!. .

Et c'est pour cela que je suis lâche, que je reste ici au lieu d'entrer à l'hospice, comme ce serait mon droit...

Aussi ému que le vieillard, Jean écoutait.

— Mais pourquoi ne point vous être adressé à moi? lui dit-il.

M. Geoffroy balbutia quelque chose d'inintelligible. Jean comprit que si le vieil artiste avait mis sa fierté sous les pieds, c'était simplement à l'égard de sa famille. Il lui reprocha, du moins, de n'avoir point cherché, depuis trois ans, à le revoir.

— Ah! pardon, fit M. Geoffroy. Je me suis présenté

une fois à vos bureaux. On m'a dit... positivement... on m'a dit...

— Ne cherchez pas à me tromper...

— Non monsieur Jean... Voici la vérité. Je suis allé, en effet, pour vous voir. J'étais bien décidé. Je marchais très-vite. Au coin de la rue Sigorgne, quelque chose, je ne sais quoi, me passa dans l'esprit; je marchais moins vite; lorsque je fus sur le quai de la Saône et que j'aperçus votre maison, je devins tout rouge. Il me semblait que j'avais à la place du cœur un mouvement de pendule. Je m'arrêtai net, puis...

— Puis, vous revîntes chez vous.

— C'est vrai, monsieur Jean.

Pendant cette conversation, Mme Audier et sa fille avaient eu le temps de faire un bout de toilette. Elles se présentèrent au banquier et l'engagèrent à entrer dans la maisonnette. Celui-ci accepta non sans empressement. On l'introduisit dans une petite chambre, — évidemment la plus belle, — dans laquelle il y avait peu de meubles, mais une foule de tableaux, les portraits de M. Audier, de sa femme, de Louise, de M. Geoffroy... puis les éternels invalides des premiers temps de la Restauration.

Un sourire passa sur les lèvres de Jean.

— Vous avez là, dit-il au vieil artiste, de véritables trésors.

— Ne me raillez point et ne me tentez point, dit le peintre qui devinait la pensée généreuse de son ancien élève. J'ai renoncé depuis longtemps à toutes les vanités, même à celles de l'art. Chacune de ces toiles vaut quinze francs, pas un sou de plus. On peut dire de la peinture ce que Boileau a dit de la poésie :

Il n'est pas de degré du médiocre au pire.

Ce fut au tour de Jean Fabre de rougir. Il changea donc brusquement le cours de l'entretien qui se généralisa. On parla de choses et d'autres. Le banquier put se convaincre que Mme Audier était une femme fort intelligente, d'un esprit ferme et élevé. Quant à Louise, elle lui parut aussi modeste, aussi distinguée, qu'elle était charmante.

— Maintenant, dit-il, que je connais le chemin de votre maison, me permettrez-vous, madame, de ne plus l'oublier?

— Vous serez toujours le bienvenu, monsieur, répondit la veuve. Vous êtes la personne dont mon frère nous parle le plus souvent et avec le plus de plaisir.

Jean Fabre s'en retourna à Mâcon tout pensif, ne sachant comment s'y prendre pour obliger ces braves gens sans froisser leur dignité.

A quelques jours de là, il revint aux Perrières. Il y fut accueilli comme la première fois; mais quelque effort qu'il fît, la conversation ne sortit point du cercle des banalités. Le petit Jacques seul, à qui il avait apporté un gigantesque polichinelle, ne partagea point la réserve du reste de la famille. Il se familiarisa au point de sauter sur les genoux du banquier qui parut tout heureux de cette démonstration.

Sur le haut de la colline des Perrières, à la droite du chemin lorsqu'on vient de Mâcon, en face du château qui appartient, croyons-nous, à la famille Parseval-Grandmaison, Jean Fabre possédait trois ou quatre hectares de vignes. Pour expliquer les nombreuses visites qu'il comptait faire aux hôtes de la maisonnette, il fit construire un chalet au sommet de la colline. A grand'peine, il parvint à obtenir de M. Geoffroy qu'il se chargeât de la surveillance des ouvriers. Le vieil artiste ne voulait pas entendre parler de rétribution. Il transigea cependant et consentit à recevoir trois francs par jour.

En deux mois, le chalet fut bâti. L'hiver accourait. Le banquier ne savait plus quel prétexte imaginer pour être admis dans cette chaumière où un sentiment dont il commençait à se rendre compte le ramenait sans cesse.

Un événement imprévu vint dénouer brusquement cette situation.

Un jour que Jean Fabre était au chalet où les ouvriers terminaient les derniers travaux de boiserie, le vieil artiste s'approcha de lui et d'un ton de résignation triste.

— Ma filleule va nous quitter, dit-il.

— Mademoiselle Louise! fit le banquier en tressaillant. Que me dites-vous là?

— La vérité. Ma sœur a conservé quelques relations à Auxonne. Elle échange deux ou trois lettres par an avec ses anciennes amies. L'une d'elles qui connaît la position de Mme Audier lui a écrit hier qu'elle avait trouvé à caser Louise.

Jean Fabre se promenait avec agitation dans la chambre, au milieu des copeaux et des plâtras.

— De quoi s'agit-il donc? demanda-t-il.

— Louise est instruite. Elle servira d'institutrice aux enfants du général Boismont.

— Et vous acceptez pour elle cette domesticité déguisée, vous qui avez repoussé pour vous les offres d'un ami!...

— Domesticité, grommela le peintre. Positivement... Certes, je ne suis pas content... car.., je ne vois pas... et ma sœur paraît y tenir. Qu'y faire?

— Refuser énergiquement.

— Mais ma sœur...

— Vous lui direz que vous avez mieux à offrir à Mlle Louise.

— Positivement... — cet adverbe revenait chaque fois que M. Geoffroy éprouvait quelque embarras, — c'est que je n'ai rien à lui offrir.

— Si je demandais la main de votre filleule, mon vieil ami!...

L'artiste fit un bond en arrière.

— Quelle plaisanterie!... C'est justement à cause de vous...

Mais le peintre comprit qu'il s'était trop avancé et il se tut.

— Achevez donc...

— Ce n'est pas sérieux, dit l'artiste.

— Rien n'est plus sérieux, au contraire, reprit le banquier, et je vous prie de demander officiellement pour moi à Mme Audier la main de sa fille.

— Vous qui avez des millions!

— Raison de plus pour que je ne me préoccupe pas de la dot.

— Mais nous?...

— Est-ce que je me heurterai donc toujours à votre invincible orgueil? Songez-y bien. J'ai un devoir à remplir à l'égard de l'honnête homme que vous avez connu. Je dois rendre à autrui ce que je tiens de mon bienfaiteur. Ici, mon cœur et mon devoir sont d'accord. Allez donc, mon ami. Plaidez ma cause. N'est-ce pas la vôtre aussi? Vous m'avez dit, souvenez-vous-en, que vous mourriez s'il vous fallait quitter Louise et Jacques.

— C'est vrai, murmura le peintre.

— Allez donc et dans un quart d'heure je vous rejoins.

Le vieil artiste descendit lentement la colline. Parfois il se retournait, croyant que Jean Fabre allait le rappeler. Puis il se reprochait sa défiance.

— Oui! murmurait-il en secouant la tête, positivement, c'est sérieux. Celui-là ne joue point avec des sentiments aussi graves...

Mme Audier et sa fille travaillaient à l'humble trous-

seau que celle-ci devait emporter. Louise était pâle et triste.

Le vieillard entra sans bruit et s'adressant à sa sœur :

— Est-ce que tu tiens beaucoup, lui dit-il, à ce que ma filleule accepte cette... domesticité déguisée?

Mme Audier leva la tête.

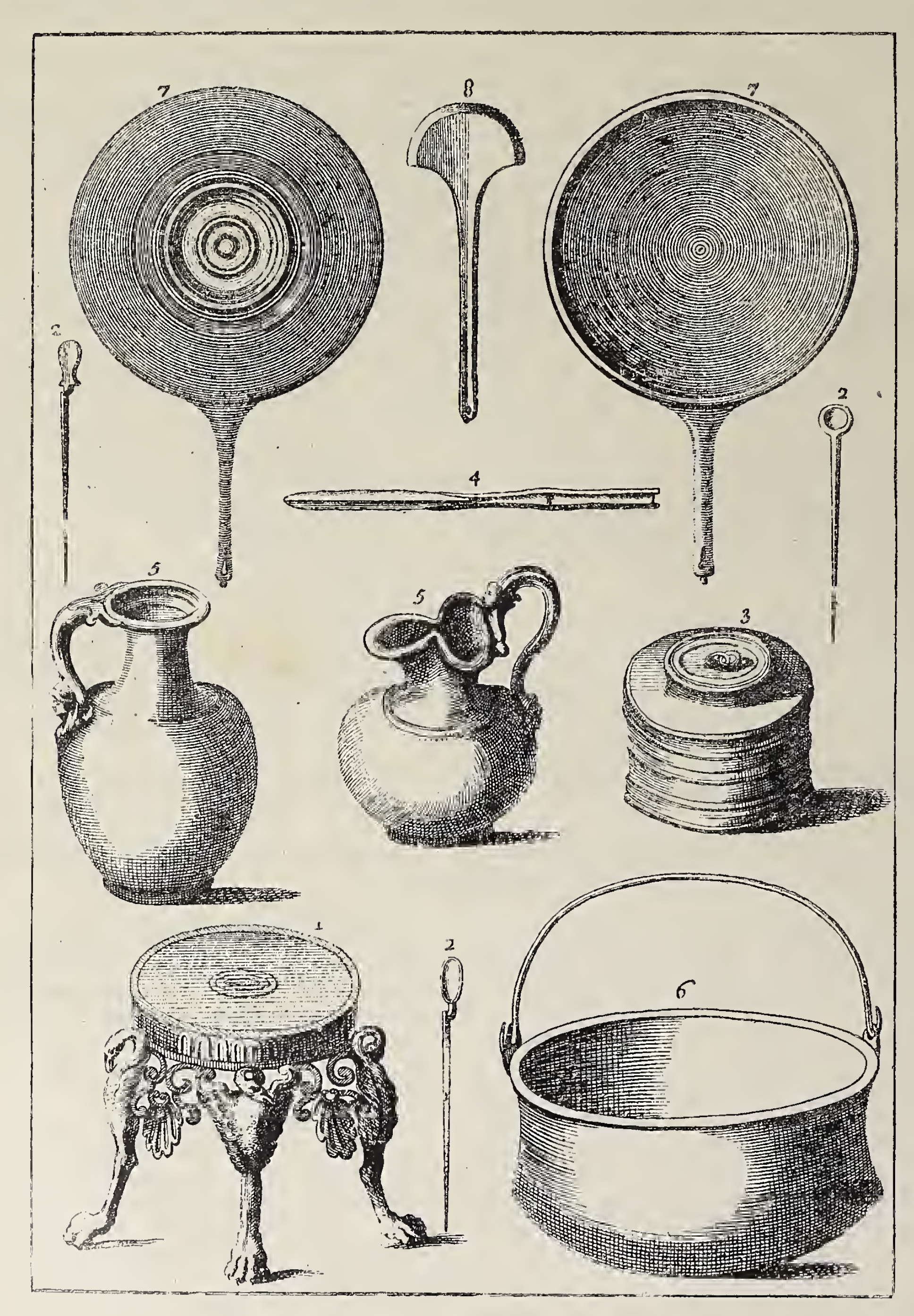
— Qu'est-ce que ce mot? répondit-elle.

— La marier.

Toute rougissante, Louise quitta sa chaise et se dirigea du côté de la porte. Son oncle la retint.

— Je ne suis point diplomate, reprit-il. Voici la chose. M. Jean Fabre la demande en mariage.

Louise retomba comme anéantie sur sa chaise. Pour Mme Audier, elle jeta sur son frère un regard stupéfait.



Les instruments des sacrifices chez les Gaulois.

— J'y ai bien réfléchi et je le maintiens.

— L'expression ne vient pas de toi.

— Positivement. Mais le mot est juste. Une institutrice dans une maison particulière, c'est une espèce de domestique.

— Mais, malheureux, que veux-tu que je fasse de ma fille?

— Est-ce que tu deviens fou? dit-elle.

— Fou!... ma foi, je ne sais pas si je suis fou ou sage mais j'ai dit la vérité.

Louise cacha sa tête dans ses mains.

— J'en étais sûre, murmura-t-elle.

— Voyez-vous! s'écria le peintre. Allons, ma sœur, je commence à croire que nous sommes deux contre toi...

et même trois, car mon petit Jacques aime trop les polichinelles pour ne pas aimer celui qui les donne.

Un coup fut frappé à la porte. Le vieillard courut ouvrir. Jean Fabre entra.

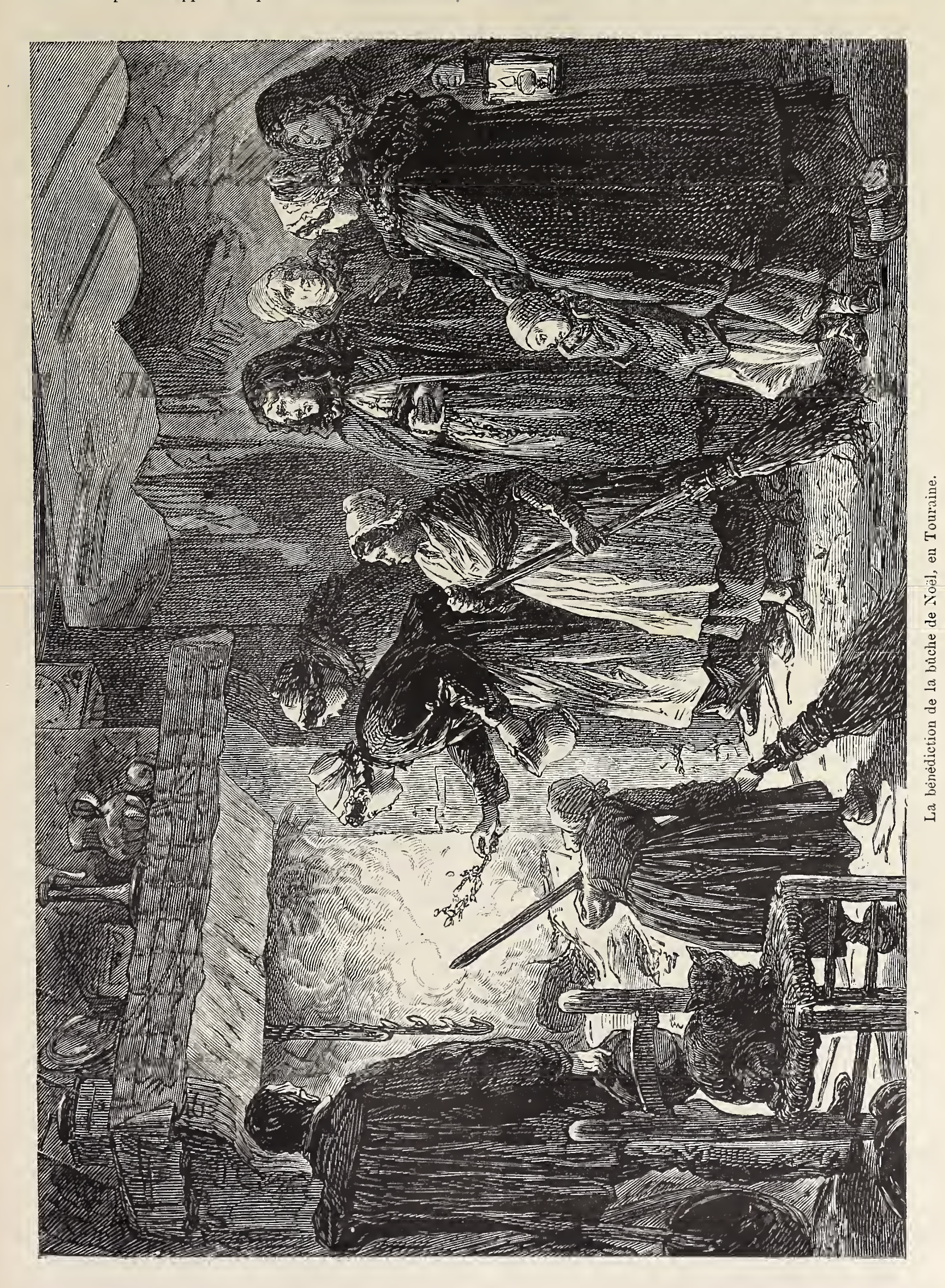
— Eh bien! dit-il, mon avocat a-t-il gagné ma cause?

— Il n'y aura pas même remise à huitaine, fit le vieux peintre. Tout le monde, je crois, est d'accord.

La virile fermeté de Mme Audier n'y tint pas. Elle se mit à pleurer; puis tendant les bras à Jean Fabre :

— Vous faites une grande et bonne action, lui dit-elle.

— Je suis plus égoïste, répondit-il; c'est mon bonheur que je fais.



La bénédiction de la bûche de Noël, en Touraine.

— Moi, fit le vieil artiste, je suis de l'avis de Louise. J'étais sûr que les choses en viendraient là.

— Maman pleure, fit remarquer le petit Jacques; mon oncle rit et Louisette pleure et rit en même temps.

Alexis Muenier.

LA VIEILLE FRANCE

—

LES INSTRUMENTS DES SACRIFICES CHEZ LES GAULOIS

II

Les Gaulois ne reconnaissaient en fait de Dieu qu'Esus, auquel ils rapportaient tout leur culte et ne faisaient de sacrifices que sous un chêne, arbre qui lui était consacré. Convaincus que la divinité ne pouvait être représentée ou renfermée dans une enceinte, ils n'avaient ni temples ni statues.

Le caractère de ces sacrifices était la cruauté, et, dans toutes les Gaules, on achetait la faveur du ciel au moyen de victimes humaines, tantôt percées de flèches, tantôt attachées en croix, tantôt brûlées sur un bûcher. Quelquefois cependant ils offraient des sacrifices d'animaux. Sur un marbre incrusté dans la porte de l'église de Beaujeu, on voit : un sacrificateur portant un panier, un victimaire portant un porc ou un sanglier mort sur son épaule, et un jeune homme portant une sorte de marmite (*olla*), et une massue qui a servi à assommer la victime.

Les Gaulois n'avaient pas besoin de beaucoup d'instruments pour leurs sacrifices; flèches et coutelas leur suffisaient. C'est donc à une époque postérieure qu'il faut rapporter l'usage des instruments dont nous donnons le dessin exact et qui furent découverts, en 1710, enfouis à deux lieues de Langres. Leur antiquité et leur destination sont incontestables.

La première pièce est un autel en forme de trépied, porté sur trois consoles uniformes, dont la base figure une jambe et un pied de lion, et le sommet une tête de cygne ou de serpent se recourbant gracieusement. Le bassin est rond et n'a qu'un petit foyer. Elle est absolument semblable au trépied de la Pythie ou à ceux qu'on offrait en présent au temple de Delphes et qui servaient de tables auprès de l'autel d'Apollon.

Suivent trois petites cuillers d'argent, dont le cuilleron ou la partie concave sont de formes différentes, bien que le manche soit partout le même et se termine en pointe comme une broche. Ces cuillers servaient à prendre l'encens et les aromates conservés pour les sacrifices dans un petit coffret nommé *acerra*, qui correspond à ce que l'Église romaine appelle la « navette d'encensoir. »

L'*acerra* que nous donnons permet de discerner les coffrets employés à des usages profanes, de ceux affectés aux cérémonies religieuses. Il est cylindrique; deux anneaux, attachés au couvercle, permettent de l'ouvrir ou de le transporter facilement.

Le *secespita* était un couteau qui servait à égorger les victimes et à leur tirer le sang par la jugulaire. Celui-ci paraît avoir pu s'emmancher et présente une forte lame à deux tranchants.

Les vases dont nous donnons le fac-similé sont des préféricules à anses, mais de forme un peu différente. Ils contenaient d'ordinaire le vin et les liqueurs qu'on versait sur l'autel ou sur les victimes avec la patère.

Le chaudron servait, selon quelques auteurs, à contenir les entrailles des victimes; mais nous croyons avec Dom Bernard de Montfaucon que ce chaudron était le vase appelé *aquinarium* ou *amula*, dans lequel on mettait l'eau lustrale et dont étaient aspergés ceux qui participaient aux mystères. Un manche d'aspersoir se trouvait d'ailleurs auprès de cet ustensile.

Les patères étaient destinées à recevoir le sang des victimes, à le verser sur l'autel, à répandre du vin sur la tête des victimes et à faire toutes les effusions usitées dans les sacrifices.

Les plus curieux de ces instruments sont ceux dont la forme rappelle celle des coins et découverts au nombre de sept à huit avec les vases que nous venons de décrire. Ils se composent d'un tranchant arrondi en quart de cercle, tout d'une pièce avec son manche dont les côtés sont plats. M. Malsudel croit qu'ils servaient à écorcher les victimes et n'étaient autres que le *kreiodeira* des Grecs et le *culter excoriationis* des Latins.

QUESTIONS ET RÉPONSES

Question Ire (page 8). — *Les tramways étaient-ils connus dans l'antiquité? Quel est le Français qui, le premier, établit en Angleterre, vers 1630, un chemin à* rails *en bois, précurseur des tramways?*

A la réponse donnée, page 50, nous devons ajouter la note suivante :

« Vers 1630, un Français, nommé Beaumont, établissait aux environs de New-Castle le premier de ces chemins à *rails* dont l'immense réseau formera bientôt une ceinture au monde entier.

« Les rails, au lieu d'être en bois, étaient en fonte et servaient, dans les houillères du Northumberland, à rendre plus douce la traction des lourds chariots chargés de houille.

« Dès 1730, chaque mine de charbon possédait ses rails en bois, et vingt ans plus tard ses rails en fonte, comme les roues des nouveaux chariots. »

Question Xe (page 88). — *Quel est le véritable inventeur de « la lampe à courant d'air et à cylindre de verre » à laquelle le plagiaire Quinquet a donné son nom?*

Réponse. — Le véritable inventeur de cette lampe est un médecin génevois nommé Argand, que Quinquet, — industrieux apothicaire de la rue du Marché-aux-Poirées, — rencontra, en 1784, chez le fameux Réveillon, du faubourg Saint-Antoine. Argand lui décrivit la lampe qu'il projetait de fabriquer; Quinquet avait beaucoup de mémoire, et, sans tarder, alla s'entendre avec un habile ouvrier en lampes, nommé Lange, qui tira parti de l'idée d'Argand. La lampe fabriquée prit naturellement le nom du bailleur de fonds, Quinquet.

Le plagiat ne fut connu que plus tard, alors que « la lampe d'Argand » s'appelait partout « le quinquet. » Tout se découvrit, du reste, moins par le fait du trop modeste inventeur, que par les révélations d'un autre honnête homme, Paul-Louis Abeille, inspecteur général des manufactures, qui avait eu connaissance des faits et gestes des deux plagiaires.

La vérité arriva jusqu'à l'Académie des sciences, qui décida que « la lampe à courant d'air, » improprement et injustement appelée « quinquet » dans le monde vulgaire, s'appellerait « lampe d'Argand » dans le monde savant.

Nous devons ajouter que l'idée de cette fameuse lampe était moins une découverte originale qu'une série de perfectionnements; car la plupart des principes sur lesquels repose sa construction se retrouvent dans la lampe dé-

crite par Cassiodore, au sixième siècle, et dont les Romains, — qui connaissaient jusqu'à nos lampes à réflexion ou à réverbère, — avaient certainement fait usage avant lui.

Avant Argand, Cardan avait retrouvé, au seizième siècle, le « quinquet romain, » et, plus tard, Léonard de Vinci l'avait amélioré.

Question XIe (page 104). — *Quels sont les vrais créateurs de l'enseignement mutuel?*

Réponse. — La fameuse méthode d'enseignement mutuel « à la Lancaster » a été empruntée au chevalier Pawlet, lequel l'avait empruntée lui-même aux maîtres d'école hindous.

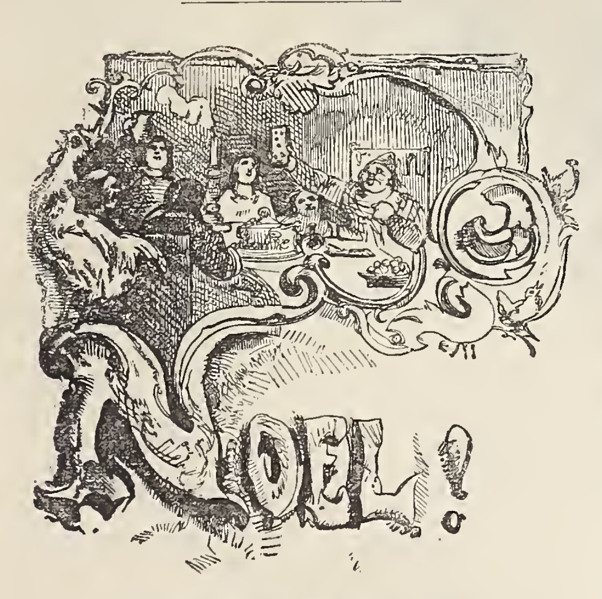
Un voyageur qui visita les écoles de la présidence de Madras, en 1834, s'exprime ainsi :

« Dix enfants sont assis sur le plancher; chacun d'eux tient à la main un livre en feuilles de palmier, sur lesquelles sont gravés les caractères de l'alphabet. Une couche de sable de près d'un pouce d'épaisseur est en face de lui; le *moniteur* prononce une lettre quelconque, l'écrit, puis l'efface et continue ainsi jusqu'à ce que l'élève puisse à son tour la prononcer et l'écrire? » Et il y a des milliers d'années qu'on apprend à lire ainsi dans le pays des brahmes!...

M. Villemain nous apprend aussi que l'instruction mutuelle était pratiquée au dix-septième siècle à Athènes, « où le *didascalos* instruisait une vingtaine d'enfants. »

Les Romains les avaient devancés; car on lit dans Quintilien : « Pour l'écolier qui commence, l'enseignement par le *condisciple* vaut mieux que celui du *maître*; il est plus facile, par cela même qu'il est plus agréable. »

Le système d'enseignement des enfants par leurs condisciples n'est donc point d'invention moderne.



COUTUMES, LÉGENDES ET TRADITIONS

—

LA FÊTE DE NOËL

Comme beaucoup d'autres fêtes chrétiennes, Noël tire son origine de réjouissances païennes qui avaient lieu à la même date, à l'occasion du solstice d'hiver. C'étaient les fêtes de Mithras en Perse, d'Odin en Scandinavie, déifications du Soleil, source de la lumière et de la chaleur, principe régénérateur et fécond au Nord comme au Levant. Non-seulement la date y est, mais aussi les rites principaux, à peine altérés, à commencer par la bénédiction du feu ou de la bûche propitiatoire.

Dans la Scandinavie, cette fête du solstice d'hiver portait le nom de *Juel*, et Odin prenait à cette occasion celui de *Juelvatter*, ou père Juel, qu'on pourrait aussi bien traduire par *Bonhomme Noël*. Les mêmes termes servent encore aujourd'hui à désigner des choses qui ont peu changé. La fête de Juel était célébrée par des repas pantagruéliques, par des jeux et des divertissements variés, par des chants d'allégresse et des acclamations de bienvenue en l'honneur du nouveau soleil et de l'année nouvelle, par des sacrifices de bûches colossales dans le foyer de famille, par des échanges de bons souhaits et d'aimables présents : toutes choses qui se font encore un peu partout en pareille circonstance.

Pour ce qui concerne les présents de Noël, on se sert en Norvège d'un procédé certainement curieux et qui constitue l'un des principaux divertissements de la fête. On enfouit son cadeau dans une botte de paille ou de foin, ou encore dans un sac rempli de paille d'avoine, puis on suspend cet écrin bizarre au-dessus de la porte de la personne à laquelle on le destine, de manière à ce qu'elle ne puisse entrer ou sortir par cette porte sans faire tomber sur sa tête l'objet en question. Ces dispositions prises, le piége tendu, on se blottit dans quelque coin sombre à proximité, le cœur palpitant, dans l'attente du grand événement toujours prévu, invariable dans ses péripéties burlesques succédant à la même poignante anxiété. Alors on se précipite sur le corps du délit, on éventre le sac ou la gerbe dont on éparpille les brins avec une fébrile ardeur, cherchant... une aiguille dans une botte de foin.

Enfin le présent est découvert; le donataire entre en possession, et les bons souhaits, bien chaleureux, s'échangent au milieu des éclats d'une gaieté juvénile. Ce n'est là qu'un prologue auquel succéderont le plantureux repas de Noël, le *Juelbeg* ou pantomime de Noël et toute la ribambelle des amusements de saison.

Il est bien entendu que dans cette partie de la fête qui vient d'être sommairement décrite et dans celles qui ne sont qu'indiquées, les enfants ont la plus large part. Mais une coutume d'une naïveté touchante et bien caractéristique de ce peuple dont l'hospitalité est si justement passée en proverbe, veut qu'il y ait aussi la part des oiseaux. Le matin du 25 décembre, en conséquence, le chef de la famille, dans toutes les familles norvégiennes, monte en grande cérémonie sur le toit de sa maison, portant une grosse gerbe de blé qu'il suspend d'un point élevé du faîte, pour servir au festin de Noël des malheureux hôtes de l'air, affamés et transis et tout ébouriffés sur les branches chargées de neige et de givre des arbres d'alentour. Aussitôt le maître descendu, le toit libre et la gerbe ondulant balancée par la brise, quelquefois avant, les pauvrets fondent de tous les points de l'horizon sur cette grasse aubaine si à propos venue. Alors il y a fête dehors aussi bien que dedans, et la première faim apaisée, on chante Noël sur le toit comme autour du foyer flambant et pétillant qu'emplit un énorme tronc incandescent. De temps en temps, le concert intérieur s'interrompt pour laisser pénétrer les accords du concert extérieur qui n'est pas moins joyeux; et ce serait une bien triste Noël que celle à laquelle les oiseaux des champs ne participeraient pas, si pareille chose était possible.

En pays slave, la célébration de Noël dans les familles a plus d'un rapport avec les coutumes scandinaves. Dans certaines parties de la Russie, c'est d'abord la même manière d'échanger les présents; dans d'autres, l'arbre de Noël étincelant de lumières remplace avantageuse-

ment, pour des esprits plus délicats, la botte de fourrage norvégienne. En Dalmatie, quand la bûche de Noël, faite d'un tronc de jeune chêne, coupé exprès par le père de famille dans la forêt prochaine, commence à pétiller dans l'âtre, on jette dessus des poignées de grains en prononçant des paroles d'invocation pour appeler sur la maison la bénédiction du ciel.

En Espagne, en Provence, à peu près partout d'ailleurs dans le midi de l'Europe chrétienne, c'est de vin qu'on se sert pour la bénédiction de la bûche de Noël, et ce n'est pas seulement sur la famille qu'on appelle la bénédiction divine, mais sur les absents, sur les voyageurs, les pauvres et les déshérités de la grande famille humaine, cela au Nord comme au Midi. Cette bûche pétillante, élément obligé, base fondamentale, d'une allégorie si touchante malgré son origine païenne, de toute réjouissance de Noël, ici c'est un tronc d'olivier bien sec mis expressément de côté, là un tronc de chêne ou de sapin coupé seulement la veille; mais l'âge et l'essence n'y font rien, et la communion n'en est pas moins étroite entre les hommes des points les plus opposés du globe.



La Noël des oiseaux en Norvège.

Notre gravure représente un intérieur de paysans pieux des environs d'Amboise. Le troisième coup de la messe de minuit sonne à l'église du village; après une veillée passée à chanter les noëls populaires de la contrée, le père de famille est allé prendre dans la grange la grosse bûche mise en réserve pour servir de *tirfou* (trois feux, parce qu'elle doit durer trois jours), et la consolide dans le foyer; cela fait, la *maîtresse*, c'est ainsi qu'on appelle la mère de famille, détachant du chevet d'un grand lit *à langes* la branche de buis qui y fut placée le jour des Rameaux, bénit la bûche du foyer pour qu'il ne se refroidisse jamais. Pendant ce temps, les jeunes filles balayent soigneusement l'âtre pour que, selon la tradition, la mère de Jésus vienne durant la messe de minuit *remuer* l'enfant sans salir ses blancs vêtements. Les voisines arrivent, leur lanterne à la main, et les silhouettes du pieux groupe se dessinent bientôt sur la neige blanche qui couvre le chemin de l'église, pendant que la joyeuse flamme du *terfou* illumine la maison et prépare une joyeuse rentrée à ses simples habitants. — A. B.

POÉSIE PROVENÇALE



LA PERLO

(SONNET)

A ta fresco è poulido auriho
Pastado dè roso è dè blanc,
Pèr pendènt une perlo briho
Coume un plour d'aubo trémoulant.

A soun entour sè récouquiho
Toun péu d'or en anéu galant;
Mé semblo veïre uno couquiho
Ounte la mar a més plan-plan

Sa perlo fino la plus raro.
Laisso-mé clina sus ta caro!
Dins lou couquihage d'abord

Qué l'on enténd ço què dis l'oundo,
Volé iéu, ô divino bloundo,
Escouta ço què dis toun cor!

Théodore AUBANEL.

TRADUCTION

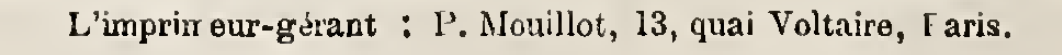
LA PERLE

A ta fraîche et jolie oreille — Pétrie de rose et de blanc, — Pour pendant une perle brille — Comme un pleur d'aurore tremblant.

Autour d'elle s'enroulent — Tes cheveux d'or en anneau gracieux. — Il me semble voir une coquille — Où la mer a mis lentement —

Sa perle fine la plus rare. — Laisse-moi me pencher sur ton visage! — Puisque dans le coquillage —

On entend ce que dit l'onde, — Je veux, moi, ô divine blonde, — Écouter ce que dit ton cœur!



L'imprimeur-gérant : P. Mouillot, 13, quai Voltaire, Paris.

FIN DE LA SIXIÈME ANNÉE (1878).

TABLE

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

Les (G) indiquent les gravures

A

Afghans (Les). 356
Aigle d'Algérie — (G.). 104
Ajax, par Émile Lambin.— (G.) 219. 234
Alpes (Catastrophes dans les). — (G.). . . . 345
Animaux en hiver (Comment se nourrissent les). 30
Antonin le Pieux. 16
Arabes (Types). 248
Arbres centenaires. 87
Argenteuil, par Brébion. — (G.) 350. . . . 359
Athènes, par Henri Houssaye. — (G.) . . 390
Atméidan (Place de l'), par B. Saint-Marc. — (G.). 178
Aubanel (Théodore). La Perle. 416
Automne. — (G.). 320
Avril (En). 81

B

Baker (Sir Samuel), par R. Cortambert. — (G.). 255
Ballon a pied (Le), Foot-Ball. — (G.) . . 6
Ballons. Bateau volant de Luna.— (G.) 392, — Navigation aérienne, 393. 405
Bazar oriental au Trocadéro. — (G.). . . 328
Bélier de Palestine. — (G.). 304
Berlin, 199. 205
Berlioz (Hector), par H. Lavoix. — (G. et autographe). 23
Bernier. Derniers beaux jours. — (G.). . . 372
Bibliothèque Sainte-Geneviève, par A. Challamel. — (G.). 242
Bitard (A.), 107, 275, 279, (G.) 341 (8 G.) 334, 366, 375, 384. 393
Blanchemain (Prosper), 19, 26. 34
Blanchère (H. de la), 9, 79, 93, 159, 215, 222. 282
Boeuf gras (Le) 72
Bonnat (Portrait de M. Thiers, par) (E.). . . 273
Boué (G.) Le Funcian à Mexico. 70
Boulogne-sur-Mer (Débarquement à) 289
Bource (H). Fatale nouvelle. — (G.). . . . 129
Brébion (A.), 55, 62, 78, 86, 94, 212, 226, 239, 350. 359
Brésil. Don Pedro. — (G.) 225. 235
Brooklyn. Manège nautique 352
Buche de Noel (Bénédiction de la). — (G.) 412
Bureaux d'écritures (Les), par A. Brébion, 55, 62, 78, 86. 94

C

Cabet (v. 1871), par L. Sevin. — (G.) 237. . 238
Cagliostro. Balsamo. — (G.). 223
Calédoniens (Types). — (G.). 266
Carpeaux, 17. 113
Cécile (Sainte), par A. de Lasalle. — (G.). 375
Cèdre de Hanovre (Le). 125
Cendres (Le mercredi des). — (G.). 69
Cermak. — (E.), 337. 344
Challamel (A.), 44, 242, 252. 282
Champ de-Mars (Le), par A. Desprez, 140; (L'ancien), par M. Tisserand. 134
Chanson de Malbrouck (La). 131
Charavay (Et.), Damnation de Faust. . . . 24
Charité (La), par Paul Dubois. — (G.). . . 73
Charlemagne Groupe, par L. Rochet.—(G.). 161
Chasse et les chasseurs (La). Grains de plomb. — (G.), 319; (Les invalides de la). — (G.), 349; Lamartine. 364
Chasseur de salanganes (Le). 283
Chasseur en terre (Le), par J.-V. Des Martels. — (G.), 331 342
Chemins de fer (Les premiers), 51; Chemins de fer suspendus à New-York, par A. Bitard. — (G.). 107
Chevaux chassés au lazzo. 301
Chevaux de bois et manège nautique.— (G). 351
Cheveux blancs (Les), poésie, par Tin-Tun-Ling. 119
Chevreuils (La remise des), par G. Courbet — (G.) 25
Chez le garde, par G. Haquette. 233
Chiens comestibles du japon.—(G). 93
Chine. Piété filiale. — (G.), 127. — (La Famine en). (8 G.), 333. 338
Chinois (fac-simile). 192
Chinoises venoant ou thé. 20
Chocolat (Les origines du), par E. Muller. 63
Cléopatre et Ptolémée. 272
Cloches a Rome (Voyage des) 122
Coco, coco frais! par Guy de Valmont.—(G.). 295
Collas (Louis), 142. 158
Colons explorateurs de Sumatra (Les), par Richard Cortambert. — (2 G.). . . . 311
Comores (Les îles). Mohélie. 245
Concours de gymnastique (Les). — (G.). . . 211
Conférence (Porte de la). Tuileries. — (G.). 317
Congo-Zaire (Le), par R. Cortambert. . . . 135
Constantinople (Les murailles de), 124. — Place de l'At-Méïdan (Incendies à). —(G.). 275
Coppée (F.). Les Deux horloges. 11
Cortambert (R.) Stanley. — (G.), 36. — Congo-Zaïre, 135. — Baker. — (G.), 255. — Sumatra. 311
Cosaques du Don. — (G.). 173
Cotopaxi. — (G.), 390. 400
Coup de fusil (Dernier), par Lamartine.—(G.) 363
Courage militaire, par Dubois (Le). . . . 169
Courbet (Gustave). 25
Couronne de fer d'Italie. — (G.). . . . 40
Cours du Congo-Zaire, en 1500 et 1530, en 1509 et en 1877. 136
Courses scolaires en Suisse, par A. Bachelin. — (G.) 83. — (G.). 95
Coutant. Ajax, 221. 234
Couteaux et cuillers chez les Romains — (G.). 400
Crinoline (La), par A. de La Fizelière, 42. 53

D

Dalmates (Pandours) 29
Damasquinées (Les armes), par A. Desprez. . 258
Damnation de Faust, par Et. Charavay. . . . 24
Danse des néo-calédoniens. — (G.). . . . 266
Daubigny (Paysage de), par L. Sevin. — (G.) 100
Daumier. — Chanteurs de salon. — (G.). . . 131
Dauphins, viande de carême (Les). 138
David, par Mercié. — (E) 261
Denise, par C. Morans. — (G.) 285, 290, 298. 307
Denrées au xvie siècle (Prix des). 31
Derniers beaux jours, par Bernier. — (G.). 372
Desprez (A.), 49, 89, 128, 130, 178, 190, 251, 258, 323, 347, 356. 365
Deuil privé et deuil public. — (G.). . . . 35
Deux fiancés de Thérèse (Les), 99, 106, 126, 274. 287
Deux loges (Les), par L. Mussat. — (G.) 232. 239
Devise de Paris (La), par Tisserand.—(G.) 51 59
Dézamy (Adrien), 274 310
Dimanche des brandons, à Yverdon. — (G.). 101
Dominiquin (Le). — Sainte-Cécile. 376
Doré (Gustave), par Sevin. 330
Douai. Fête du prince de la rhétorique . . . 39
Druides. — (G.) 401
Dubois (Paul), 73. 169
Du Camp (Maxime). Bœuf gras. 68
Durran (Miss). Sally-la-Pêcheuse. — (G.). . 59
Duvet de saule (Le), traduction de Confucius, par Tin-Tun-Ling. — (G.). 192

E

Echos des deux-mondes, 32, 72, 152. . . . 376
Ecole normale supérieure (L'). 170
El-Hadj-Mansour, 248, 254 258
Episode du Monténégro, par Cermak. (E). . 337
Espagne. — Auberge (G.) 56. — Pauvres (G.). 157
Etat civil des chiens et des chats au dix-septième siècle. 15
Eté de la saint-martin (L'). — (G.). . . . 371
Etienne-du-Mont (Saint-). 241
Ewart (L.), 322, 331, 343, 351. 353
Expériences de physique, 188. 189
Exposition (Les curiosités de l'). 295
Exposition universelle 180 ans av. J.-C., par A. Mercier. — (G.). 271
Exposition en Tartarie (1404), par E Faligan, 358. 362

F

Faligan (E.), 156, 162, 358. 362
Famine en chine (La). — (8 G.), 333. . . . 336
Fatale nouvelle, tableau par H. Bource.—(G.) 129
Faust (La damnation de). 24
Ferney (Château de). — (4 G.), 196, 917. . . 200
Fête du prince de la rhétorique à Douai. . 39
Fête du roi en 1826, 228; du 30 juin 1878, 229
Fête de noel (La). 415
Fête vénitienne, par Watteau. — (G). . . . 57
Feth-Ali-Shah. 204
Fizelière (A. de la), 42. 53
Fleurs de juin. — (G.). 176
Fontaine de l'observatoire.— (G.). 18
Forêt antédiluvienne dans la loire.—(G.) 381
Forêt dans l'Afrique australe. 194
Forêt (Les travailleurs de la), par E. Muller. 314
Fourchette (Histoire de la). — (G.). 279
Fox, par P. Blanchemain, 19, 26. 34
Franklin (Benjamin) — (G.). 368
Frêne du jardin d'acclimatation — (G.) . . 397
Funcian (Le) à Mexico, par G. Boné. 70

G

Galerie du travail a l'Exposition, par A. Hustin. 230
Garnier (Jules), 264, 266, 278, 303, 327, 407
Gauchos (Les), par Le Breton. — (G.) 302. . 326
Gauthenin (Clotilde de Surville). 377
Géant chinois. 209

Géant des batailles.—(G.). 192
Géante et colosses, par A. Hustin. — (G.). 210
Genève (Les traîneaux à). 397
Geneviève (Bibliothèque Sainte-). — (G.). 2?1
Géorama de Montsour s (Le). — (G.). . . . 269
Girafes (Jeunes). — (G.). 280
Glissade (La), par J. Morel. 33
Gobelins (Légende des).— (G.) 145 154
Goethe et Marguerite, par Jean Morel. — (G.). 143
Gorée, par M. Molinier.— (G.). 316
Grains de plomb (Les), par F. Maisonneufve. 319
Grand'navire (Le), par Tisserand. — (G.). 268
Grèce à l'Exposition (La). — (G.). 347
Grecs (Types) à l'Exposition. 348
Greuze (v. Innocence).
Guèbres, par F. Maisonneufve. —(G.) . . . 147
Gymnastique (Les concours de). — (G.). . . 211

H

Haquette. Chez le garde. (G.). 233
Henri de Guise (Assassinat d'). 155
Histoire des mots et locutions, 231. . . . 248
Hiver aux champs, 5. — Animaux, 30. — La glissade. — (G.) 33. — Verglas, 46. — Traîneaux. — (G.). 397
Houssaye (Henry). Athènes. 390
Hugo (Victor). Innocence 2
Hustin (A.), 210. 230

I

Incendies à Constantinople. —(4 G.), 276. . 277
Indous (Pénitents) 111
Innocence, par Greuze. — (G.). 1
Instruments des sacrifices chez les Gaulois. — (G.). 413
Interdit (L'), p. r J.-P. Laurens (E). 281
Invalides de la chasse (Les). — (G.). 349

J

Jardin des Tuileries (Le). (1652), 292. . . . 318
Jean de Maurienne (Saint-). — (G.). . . . 381
Jean Fadre, par Al. Muenier, 387, 394, 402. 410
Jeu populaire en Belgique. — (G.). 217
Jordaens. Vieille femme. 385
Jour des morts (Le) au Père-Lachaise.—(G.). 353
Juin 1793 (Le 2). — V. Girondins. — (G.). . 184

K

Kanaks (Le pays des), par J. Garnier. — (G.) 264, 266, 278, 303, 327 407
Kermesse en Belgique. — (G.). 217

L

Labouan-Déli. Il y a six ans, — (G.). . . 312
Lac (Le) de Lamartine, par A. de Bart. . . . 297
Lafayette (La Montre de). 8
Laine en France (Production de la) 230
Laluyé (Léopold). Sonnet. 73
Lamartine, 286, 294, 297, 321. 363
Lamartine (Portrait de), par E. Morin. . . . 288
Lambin (E.). Ajax. — (G.), 219. 234
Lambron. Mercredi des cendres. — (G.). . . . 69
Lasalle (A. de), 87, 111. 375
Laurens (J.-P.). Marceau. 308
Lavigne (Germond de). 172
Lavoix (H.), par Berlioz. 23
Lazzo (Chevaux chassés au) 302
Lebreton (Ch.), 279, 302 326
Légende de l'Orphéoniste (La), par L. de Rillé 271
Légende des Gobelins (La), par Louis Berger. — (G.), 14, 53 154
Legouvé (E.). Piano. 139
Lepage (A.) 324
Letorf (Ch.). Téléphone. — (G.), 178, 186. . 194
Liberté éclairant le monde (La), par Bartholdi. 244
Libraires des quais (Les), par A. Lepage. 324
Linge de table, à Rome (Le). 15
Loire (Les sources de la). — (G.) 220. — Forêt antédiluvienne. — (G.) 381
Lombard (Riche marchand). 28
Louis XIII adolescent, par Rude. — (G.) . . 409
Louisiane (La). — (G.) 358, 362. — Nouvelle-Orléans. — (G.). 362
Lunettes de ma grand'mère (Les). 385

M

Machiavel (Facétie de) 38
Maison à Gorée (Intérieur d'une). 316
Maison à vendre, par Louis Collas, 142. . . 158
Maisonneufve, 35, 113, 147, 150, 167, 225, 235, 319, 383, et tous les articles signés V.-F. M., F. M.
Maître Roux, par L. Sevin, 195. 202, 214. 218
Malbrouck (Cortège de) 133
Manège nautique à Broocklyn. — (G.). . . 352
Margeau (L'Etat-major autrichien devant le corps de), par J.-P. Laurens. — (E) 308
(Interprétation chinoise de ce tableau). —(G.) 309
Marchand lombard. — (G.) 27
Marchand de coco. — (G.). 296
Marchand de pommes de terre cuites (Le), à Londres. — (G.). 401
Mardi gras (Le) en Italie, en France, en Angleterre, en Franconie, en Belgique, par E. d'Auriac et L. Baudoux. — (G.). 65
Mariage du lieutenant Laré, par Guy de Valmont. — (G.) 163
Martels (J.-V.), 331. 342
Martyrs de la science (Les), 58. 74
Mary (J.), 82, 91 (G.), 99, 106, 126, 274 . . . 287
Masques italiens. — (G.). 41
Mater dolorosa, par Carpeaux. — (G.) . . . 113
Matrone de la cour, par Vecellio. 53
Médoc (Cueillette du raisin; En route pour le pressoir; Charrue vigneronne; Mise en cuve, — dans le), 340 341
Mendicité à Rome (La). — (G.) 75
Mercié (Antonin), par L. Sevin, 261 262
Mercredi des cendres (Le). —(G.). 69
Mexicains (Types), Serenos. — (G.). 68
Mézenc (Les volcans du), par F. Maisonneufve 150
Michon (O.), 335, 338 246
Mil huit cent soixante-et onze, par Cabet. — (E) 237
Milly, 294 297
Miniature de Saint Dunstan (Une) 45
Mirliton. 77
Mohéli (La reine de). — (G.). 245
Monnaies depuis le huitième siècle (Valeur des) 31
Monselet (Charles). 68
Montaut (H. de), 116, 117. 120
Montbrul. 149
Montceau. — (G.). 294
Montre de Lafayette (La). — (G.). . . . . ; 8
Monuments d'Athènes (Neuf). 391
Morans (C.), 285, 290, 298. 307
Morel (Henry), 305. 321
Morel (Jean). La glissade. — (G.) 33
Morin (Portrait de Lamartine, par Ed.) . . . 288
Mort d'Henri de Guise, par E. Faligan, 155, 162
Mort de Marceau (La), par A. Dézamy . . . 310
Mort mystérieuse (Une), par L. Ewart, 322, 331, 343, 35? 353
Moulin sur le Clain. — (G.) 285
Moustaches (La réglementation des). 342
Muenier (Alexis), 2, 379, 387, 391, 402 . . . 410
Muller (Eugène), 63, 174, 182. 314
Mussat (Louise), 232. 239

N

Navigation aérienne. — Systèmes Nadar, Petin, Jarcot, Alban, Jolien, Hénin. — (G.), 393. — Helle, Seguin, Tissot, Sauton. — (G.) 405
Néo-Calédoniennes (Types de jeunes). . . 408
New-York. — Chemins de fer suspendus.— (G.), 107. — Monument international (E). 244
Niagara. Grotte des vents. 77
Noel. 416
Noel (E). 175.— (G.), 183.—(G.), 191.—(G.). 208
Norvége. Noël des Oiseaux — (G.). 416
Nouvelle (La Fatale), par Al. Parent. (G.). 129
Nouvelle-Orléans (Carte de la), 360.— (Vue panoramique de la) 361
Nuit (La). Torchère, par G. Doré (E). 329

O

Œufs de Pâques en Touraine — (G.). . . 121
Oiseaux (Noël des). 416
Ongle arraché (L'), par Michon, 335, 336. 346
Opéra-ballet. Triomphe de l'Amour.— (G.), 87 111
Orangerie (L'). Tuileries. — (G.), 291. . . . 318
Orient à l'Exposition (L'), par A. Desprez. — (G.), 323 328
Orientaux (Types). Hommes, 324. Femmes. 325
Origine de la chanson de Malbrouck.—(G.) 131
Orphéoniste (La légende de l'), par L. de Rillé. 271
Outardes.— (G.). 104

P

Palais de Versailles (Le)— (G.) 370
Palestine (Bélier de) 304
Palmier-Ravenal. — (G.). 151
Papions (Les), par H. La Blanchère. - (G.). 159
Parent (Albert). — (G.). 129
Paris (La devise de), par L.-M. Tisserand, 51. 59
Paris. Fêtes publiques. — (G.) 227
Paris il y a cent ans (en aval et en amont), par A. Challamel. — (G.) 252
Pavillon de l'Algérie au Trocadéro. — (G). 177
Pavillon de la Perse, par A. Desprez. — (G) 356. 365
Pavillon des eaux et forêts (Le). 251
Pénitents indous. — (G.). 111
Pensées diverses, 48, 64, 80, 93, 120, 166, 192, 224. 232, 280. 328
Pensionnaire (Ma), par L. Mussat, 232. . . . 239
Perdu dans le Veldt, par H. La Blanchère, 193, 206, 215 222
Père-Lachaise (Le jour des morts au) 353
Pergolese (*Stabat* de). 113
Perle (La), poésie provençale d'Aubanel, avec traduction. 416
Persans jouant aux échecs. 365
Piano (Le), par E. Legouvé. —(G.). 139
Piété filiale en Chine (La), par A. Desprez. — (G.) 127. 130
Pifferari (Les petits), par A. Desprez. —(G.). 49
Pigeons de Saint-Marc. — (G.). 12
Pilou-Pilou, danse des Néo-Calédoniens. — (G). 265
Pont des soupirs. — (G.). 13
Pont de Suresnes (Au), par A. Brébion. . 299
Pont-Royal (Le), par A. Challamel. — (G.). 44
Porrentruy. 96
Posada en Espagne. — (G.). 56
Prim (Le maréchal), par H. Regnault. — (G.). 137
Printemps. — Papillons et insectes. 153
Production de la laine en France. . . . 230
Professeur de falsification sans le savoir. 186
Proverbes. — Le singe est toujours singe. — (G.) 64. — Qui partage ses faveurs, aura force clameurs. — (G.) 296. — Plus haut monte le singe et plus il rend visibles ses laideurs. — (G.) 328
Ptolémée et Cléopatre. 272

Q

Quais (Les libraires des). 324
Questions et Réponses (v. à la table par ordre de matières).

R

Raphael 201
Regnault (H.). — Prim. 137
Reine de Mohéli (La). — (G.) 245
Résidences de Lamartine (Les), 28', 294, 297, 305 321
Retour du marché (Le), par A. Desprez.—(G.) 89
Réveillon de noel. — (G.) 415
Rillé (L. de). 271
Rio-Janeiro. — (G.) 235
Rochet (L.). — (G.) 161. 164
Rogations dans le Var. — (G.) 167
Rume (Le linge de table à), 15. — (La mendicité à), 75. — (Voyage des cloches à). . . 122
Rose (Voyage autour de la), 175, 183, (G.) 191. — (G.). 208
Rosier sans pareil (Le) 208
Rude (Louis XIII, par). 409
Ruhmkorff, par H. La Blanchère 9
Russie, par Eugène Muller. — (G.) 173, 174. 182

S

Sacrifices des Gaulois (Instruments des). 415
Saint Grégoire. 45
Saint-Martin (L'été de la) 371
Saint Point, par H. Morel. — (G.). 305
Saint-Thomas-d'Aquin (Mariage à), par Ed. Morin. 165
Salancanes (Le chasseur de). — (G.). 283
Sally-la-Pècheuse, par Miss Durran. — (G.) 59
Salon (Chanteurs de), par Daumier. — (G.). 131
Sans-Peur, par J. Mary, 82, (G.) 91, 99, 106. 126
Sanzovino (Le). 39
Saoul comme la bourrique a Robespierre. 51
Sarrion (Mazas de), 102, 110. 119
Schlitteurs, par Eugène Muller. — (G.). . . 314
Sevin (L.), 97, 98, 161, 195, 202, 214, 218, 330, et tous les articles signés L. S.
Shah de Perse (Le), 185. 202
Son. — Expériences de physique, 188. 189
Stabat de Pergolèse (Le), par F. Maisonneufve 113
Stanley (Henry), par R. Cortambert. — (G.). 36
Suisse, 83, 93. 101
Sumatra (Colons explorateurs de). — (2 G.). 311
Suresnes (Au pont de), par A. Brébion. . . . 299

T

Taillerie de diamants (La) à l'Exposition. 230
Taupier (Le). Chasseur en terre, 331. . . . 342
Télégraphe, il y a cent ans (Le). 224
Téléphone, par Ch. Letort, (7 G.), 178, 186. 194
Thiers (Ad.), par Bonnat (E). 273
Tisseranu, 18, 27, 51, 59, (G.) 105, 134, 166, 186, 268, 292, 318. 378
Tissot (Victor). V. Berlin. 199
Train des abonnés (Le), par A. Brébion, (G.) 212, 226. 239
Traineaux a Genève. — (G.). 397
Trébizonde. Armuriers damasquineurs.—(G.). 259
Trocadéro (Le), par A. Desprez. 146
Trocadéro avant l'Exposition, par L.-M. Tisserand, 166. 186
Trois boeufs (Les), par El-Hadj-Mansour, (G.) 248, 254. 258
Tuileries (l'Orangerie du jardin des), 291. . 318

V

Vallée de Sainte-Eulalie. — (G.). 219
Valmont (Guy de), 163. 295
Variétés. — 352 et table par ordre de matières.
Vase de Bezetha (Le). — (G.). 374
Vecellio (Cesare). Matrone de la cour. . . . 53
Veldt (Perdu dans le), 193, 206 2 5. 222
Venise. — (2 G.). 12. 13
Ventriloquie (La), par A. Bitard, 366. . . . 375
Verclas (Le). 46
Versailles au dix-septième siècle. — (G.). 370
Victoria regia (La), par La Blanchère.—(G.). 80
Vidames (Les) 98
Vieille femme, par Jordaens. 385
Vin de Bordeaux (Comment se fabriquait le). 392
Vipères (Les), par E. Noël. — (G.). 48
Vitrail du XVIe siècle 72
Voie douloureuse (Les quatorze stations de la), par H. de Montaut, 116, 117. 120
Volcans. — Cotopaxi. — (G.) 399 400
Voltaire. — F. rney. — (4 G.). 198
Voyage des cloches a Rome, par de Lavigne. 122
Voyage autour de la rose, par E. Noël. — (G.) 175, 183, 191 208

W

Watteau (Fête vénitienne, par). 57

Y

Yriarte (Charles). 31
Yverdon. 101

TABLE PAR ORDRE DE MATIÈRES

ARCHÉOLOGIE

Chemins de fer (les premiers), 51. — Couronne de fer d'Italie (la), 40. — Crinoline (la), par A. de La Fizelière, 42, 53. — Denrées au seizième siècle (prix des), 31. — Devise de Paris (la), 51, 59. — Fourchette (histoire de la), 279, 400. — Marchands lombards au quatorzième siècle (les), 27. — Monnaies (valeurs des), 31. — Origine de la chanson de Malbrouck, 131. — Vase de Bezetha (le), 373.

BIOGRAPHIES ET PORTRAITS

Balsamo, comte de Cagliostro, 223. — Berlioz (Hector), 21. — Cabet, par L. Sevin, 237. — Cermak, 344. — Chang-Yu-Sing (le géant chinois), 209. Clotilde de Surville, 378. — Daubigny, 97. — Doré (Gustave), par L. Sevin, 330 — Feth-Ali-Shah, 204. — Franklin (Benjamin), 368. — Goethe, 144. — Grégoire (Saint), 45. — Lamartine, par Ed. Morin, 288. — Louis XIII, par Rude, 409. — Nasser-Ed-Din-Shah, 185. — Pedro (don), 225. — Prim, par H. Regnault, 137. — Ruhmkorff, 9. — Thiers (Adolphe), par Bonnat, 274.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1878

(V. A PEINTURE ET SCULPTURE LES ARTICLES MARQUÉS D'UN E.)

Armes damasquinées (les), 258. — Bazar oriental au Trocadéro, 328. — Champ-de-Mars (l'ancien), 134. — Id., par A. Desprez, 140. — Curiosités de l'Exposition, 152, 295. — Exposition universelle, 180 ans avant J.-C., 271. — Galerie du travail (la), par A. Hustin, 230. — Grèce à l'Exposition (la), 347. — Orient à l'Exposition (l'), 323. — Pavillon de l'Algérie (le), 177. — Pavillon de la Perse (le), 356, 365. — Pavillon des eaux et forêts (le), 251. — Taillerie de diamants, 230. — Trocadéro (le), 146. — Trocadéro avant l'Exposition (le), 166, 186.

HISTOIRE : MÉMOIRES ET SOUVENIRS

Argenteuil, par A. Brébion, 350, 359. — Autographe de Berlioz, 24. — Bibliothèque Sainte-Geneviève (la), 212. — Catastrophe dans les Alpes, 345. — Chemins de fer (les premiers), 51. — Chez le garde, par A. Desprez, 233. — Chocolat (origines du), 63. — Couronne de fer d'Italie (la), 40. — Devise de Paris (la), 51, 59. — Druides (les), 402. — Exposition en Tartarie (1404), 358, 362. — Fêtes publiques à Paris (les), 227. — Gaulois (v. Instruments des sacrifices), 413. — Glanes historiques, 53, 104. — Grand'navire, marque des libraires de Paris (le), 268. — Henri de Guise (l'assassinat d'), 156, 162. — Hôtel de Beauvau (l'), 105. — Interdit (l'), 282. — Juin 1793 (le 2), v. Girondins, 184. — Lamartine (les résidences de), 286, 294, 297, 305, 321. — Montre de Lafayette (la), 8. — Murailles de Constantinople (les), 124. — Orangerie du jardin des Tuileries (l'), 291, 318. — Paris au dix-huitième siècle, par A. Challamel, 252. — Pont-Royal (le), 44. — Résidences (v. Voltaire, Lamartine). — Triomphe de l'Amour (le), ballet de 1681, 87, 111. — Vidames (les), 98

HISTOIRE NATURELLE

Acclimatation (jardin d'), v. Oiseaux, girafes, etc., etc. — Bélier de Palestine (le), 304. — Chasseur de taupes (le), 331, 342. — Chiens comestibles du Japon (les), 93. — Comment se nourrissent les animaux en hiver, 7, 14, 22, 30. — Dauphins, viande de carême (les), 138. — Fleurs de juin, 176. — Girafes (jeunes), par Le Breton, 279. — Invalides de la chasse (les), 349. — Mammifères de la Palestine (les), 303. — Nids de salanganes, 283. — Oiseaux d'Afrique, 103. — Outardes, 104. — Palmier-Ravenal, 151. — Papions (les), 159. — Rose (voyage autour de la), 175, 183, 191, 208. — Rosier sans pareil, 208. — Salanganes (les chasseurs de), 283. — Verglas (le), par M. de Sarrion, 46. — Victoria regia (la), 79. — Vipères (les), 48.

LITTÉRATURE : NOUVELLES, POÉSIES, ETC.

Age du charbon (l'), 383. — Ajax, 221, 234. — Charité (la), sonnet, 73. — Cheveux blancs (les), poésie, par Tin-Tun-Ling, 119. — Clotilde de Surville, 379. — Coco coco, coco frais! 295. — Coup de fusil de Lamartine (le dernier), 364. — Courage militaire (le), sonnet, 169. — Denise, par C. Morans, 285, 290, 298, 307. — Deux fiancés de Thérèse (les), par J. Mary, 99, 287. — Dix louis de Benjamin Webb (les), par P. Blanchemain, 367, 371. — Duvet de saule (le), par Tin-Tun-Ling, 192. — Été de la Saint-Martin (l'), 371. — Fabre (Jean), par A Muenier, 379, 386, 396, 402, 410. — Fatale nouvelle (la), par A. Parent, 129. — Fox, par P. Blanchemain, 19, 26, 34. — Glissade (la), par Jean Morel, 33. — Horloges (les deux), par F. Coppée, 11. — Innocence, par Victor Hugo, 2. — Légende de l'orphéoniste, 271. — Maison à vendre, par L. Collas, 142, 158. — Maître Roux, par L. Sevin, 195, 202, 214, 218. — Marceau (la mort de), sonnet, par A. Dézamy, 310. — Mariage du lieutenant Laré (le), par Guy de Valmont, 163. — Martyrs de la science (les), par Henry Berthoud, 58, 74. — Mort mystérieuse (une), par L. Ewart, 322, 331, 343, 351, 353. — Ongle arraché (l'), par O. Michon, 335, 338, 346. — Part du Pauvre (la), par A. Muenier, 2. — Pensionnaire (ma), par Louise Mussat, 232, 239. — Perle (la), par Th. Aubanel, 416. — Piano, (le), par E. Legouvé, 139. — Pifferari (les petits), par A. Desprez, 49. — Retour du marché (le), par A. Desprez, 89. — Sally-la-Pêcheuse, 59. — Sans-Peur, par J. Mary, 82, 91, 99, 106, 126. — *Stabat* de Pergolèse (le), par F. Maisonneufve, 113. — Thiers, sonnet, 273. — Train des abonnés (le), par Brébion, 212, 226, 239. — Trois bœufs (les), par El-Hadj-Mansour, 248, 254, 258.

MÉTIERS ET CARRIÈRES

Bureaux d'écritures (les), par A. Brébion, 55, 62, 78, 86, 94. — Caravansérail algérien (le), 178, 190. — Damasquineurs de Trébizonde (les), 258. — Gobelins (légende des), 145, 154.— Marchand de pommes de terre cuites à Londres (le), 401. — Travailleurs de la forêt (les), par E. Muller, 314.

PEINTURE, SCULPTURE, ESTAMPES

Ajax, par Coutant, 221. — Antonin-le-Pieux, 16. — Avril (en), 81. — Cécile (sainte), par le Dominiquin, 376.—Charité (la), par P. Dubois, (E), 73. — Charlemagne, par L. Rochet, (E), 161. — Cléopâtre, 272. — Clotilde de Surville, par Gautherin, (E), 378.—Courage militaire, par P. Dubois, (E), 169. — Dame de la cour de France (1590), par C. Vecellio, 53. — Daumier (v. Chanteurs de salon), 131. — David, par A. Mercié, (E), 261. — Marceau, par J.-P. Laurens, (E), 308. — Fac-simile chinois, 192. — Fatale nouvelle (la), par Bource, 129. — Fête vénitienne, par Watteau, 57. — Feth-Ali-Shah, 204. — Garde (chez le), par G. Haquette, E, 233. — Glissade (la), par Karl Girardet, 33. — Innocence, par Greuze, 1. — Interdit (l'), par J.-P. Laurens, (E), 281.— Interprétation chinoise du Marceau de J.-P. Laurens, 209. — Liberté éclairant le monde (la), par Bartholdi, (E), 243. — Louis XIII adolescent, par Rude, 409. — Mater dolorosa, par Carpeaux, 113. — Marteau de porte, par le Sanzovino, 32. — Mercredi des cendres (le), par Lambron, 69. — Mil huit cent soixante-et-onze, par Cabet, 237. — Miniature de Saint-Dunstan, 45. — Monténégro (épisode du), par Cermak, (E), 337.— Paysage, par Daubigny, 100. — Prim, par H. Regnault, (E), 137. — Ptolémée et Cléopâtre, 272. — Remise des chevreuils, par G. Courbet, 25. — Saint Jean-Baptiste, par Raphaël, 201. — Thiers, par Bonnat, (E), 274. — Torchère, par G. Doré, (E), 329. — Triomphe de l'amour, ballet, 87, 111. — Vieille femme, par Jordaëns, 385. — Vitrail du seizième siècle (v. Bœuf gras), 68.

QUESTIONS ET RÉPONSES, ÉTYMOLOGIES, ETC.

Ire *Question* : Les tramways étaient-ils connus de l'antiquité? Quel est le Français qui, le premier, établit en Angleterre, vers 1630, un chemin à *rails* en bois, précurseur des tramways? 8. *Réponse*, 50, 414. — IIe *Question* : De quel écrivain parle La Bruyère, etc...? 16. *Réponse*, 70. — IIIe *Question* : Le macadamisage des routes était-il connu dans l'antiquité? 24. *Réponse*, 90. — IVe *Question* : A quelle époque remontent les étoffes imprimées, dites *étoffes à pois?* 32. *Réponse*, 102. — Ve *Question* : On attribue la découverte de la poudre à Roger Bacon ; comment expliquer alors les « feux d'artifice » et les « prestiges pyrotechniques » mentionnés par Claudien, Athénée, etc.? 48. *Réponse*, 406. — VIe *Question* : De quel savon particulier se servaient les Gaulois pour blanchir les étoffes? 40. *Réponse*, 143. — VIIe *Question* : Quel est l'empereur du Bas-Empire qui, revenant d'une expédition en Syrie, traversa le Bosphore sur un pont de bateau, planchéié et muni de parapets, avec tentures et branches d'arbres, pour rentrer dans Constantinople, sa capitale? 64. *Réponse*, 199. — VIIIe *Question* : A quelle époque remonte, en France, l'usage de la houille et du charbon de terre? 72. *Réponse*, 398. — IXe *Question* : Où est installé, en Angleterre, le pont — moitié fer fondu et moitié fer forgé, — qu'un peintre lyonnais avait rêvé et créé pour remplacer, en 1757, le pont Saint-Vincent à Lyon? 80. *Réponse*, 406. — Xe *Question* : Quel est le véritable inventeur de « la lampe à courant d'air et à cylindre de verre » à laquelle le plagiaire Quinquet a donné son nom? 88. *Réponse*, 414. — XIe *Question* : Quels sont les vrais créateurs de l'enseignement mutuel? 104. *Réponse*, 415. — Ferrer la mule, 231. — Mirliton, 77.— Pacha, 248.— Saoul comme la bourrique à Robespierre, 61.

SCÈNES DE MŒURS, COUTUMES, TYPES, COSTUMES

Afghanistan (l'), 343. — Afghans (les), 355. — Arabes (types), 248. — Automne (l'), par Ed. Morin, 320. — Bénédiction des foyers en Italie, 141. — Bœuf gras (le), par Ch. Monselet et Du Camp, 68. — Calédoniens (types néo-), 264. — Chevaux chassés au lazzo, 302. — Cosaques du Don, 173. — Cour de France, en 1590 (Matrone de la), 53. — Danse du pilou-pilou, 266.— Débarquement à Boulogne-sur-Mer (le), 289.— Deuil public et deuil privé, par F. Maisonneufve, 35.— Dimanche des Brandons, à Yverdon (le), 101. — Druides (les), 403. — Famine en Chine, 333, 336. — Fatale nouvelle (la), 129. — Fête des ânes (la), 7. — Gauchos (les), par Le Breton, 302, 326. — Glissade (la), 33. — Guèbres ou Parsis, 147. — Gymnastique (concours de), 211. — Indous (pénitents), 111. — Jour des Morts au Père-Lachaise (le), 353. — Kermesse en Belgique, 217. — Linge de table à Rome (le), 15. — Lombard (marchand) au quatorzième siècle, 28. — Malbrouck (le cortège de), 133. — Marchand de pommes de terre cuites à Londres (le), 401. — Mardi-gras (le), 65. — Masques italiens (les), 41.— Médoc (la vigne dans le), 339. — Mendiants des Abruzzes, 75. — Mercredi des Cendres (le), 69. — Mexicains (gardes de nuit), 68. — Néo-Calédoniennes (types de jeunes), 408. — Noël (Fêtes de), 415. — Oiseaux (voir Noël en Norvège, 416. — Œufs de Pâques (les) en Touraine, 121. — Orientaux (types), 324-325. — Pandours dalmates, 29. — Petits Pifferari (les), 49. — Piano (le), par Ed. Morin, 139. — Pompiers de Constantinople, 277. — Posada en Espagne, 56. — Prince de la rhétorique (Fête du), 39. — Sally-la-pêcheuse, 59. — Schlitteurs (les), 313. — Soldats américains à l'Exposition, 181. — Traîneaux à Genève (les), 397. — Vendanges d'Argenteuil (les), 350, 359. — Vigne dans le Médoc (la), 339.

SCIENCES, INDUSTRIE, CURIOSITÉS NATURELLES

Arbres centenaires, 87.—Bannières des orphéons (les), 261. — Bateau-volant de Lana (le), 391.— Cèdre de Hanuvre (le), 125. — Cotopaxi (v. Volcans), 399. — Expériences sur le son, 188-189.— Frêne du jardin d'acclimatation (le), 397. — Grotte des vents (la), v. Niagara, 75. — Laine en France (production de la), 230. — Martyrs de la science (les), par Henry Berthoud, 58, 74.— Montbrul (v. Roches basaltiques, 149. — Navigation aérienne (la), 393, 405. — Palmier-Bavenal, 151. — Papillons et insectes du printemps, 153. — Télégraphe, il y a cent ans (le), 224. — Téléphone (le), par Ch. Letort, 178, 186, 194. — Verglas (le), par M. de Sarrion, 46.

VARIÉTÉS

Anecdotes, 16, 80. — Armée américaine (l') à l'Exposition, 181. — Charlemagne, 161. — Chemins de fer suspendus à New-York, 107. — Collier de « la Lune » (le), par A. Raffray, 68.— Concours de gymnastique (les), 211. — Couteaux et cuillers, 400. — Damnation de Faust (la), par Et. Charavay, 94. — Dimanche au pont de Suresnes (le), par A. Brébion, 299. — Echo des Deux-Mondes, 32, 72, 152, 376. — Ecole normale supérieure (l'), 170. — Etat civil des chiens et des chats au dix-septième siècle, 15. — Funcian à Mexico (le), par G. Boué, 70. — Géants et colosses, par A. Hustin, 209. — Géoramas (les), 269. — Goethe et Marguerite, par J. Morel, 143. — Instruments des sacrifices chez les Gaulois, 413. — Lamartine à Saint-Point, 305; à Mâcon, 321. — Libraires des quais (les), par A. Lepage, 324. — Machiavel (facétie de), 38. — Mendicité à Rome (la), 75.— Navire de Luna (le), 391.— Pauvres à Orihuela (Espagne), 157. — Peines corporelles en Russie (les), par E. Muller, 174, 182 — Pensées, 48, 64, 80, 93, 120, 166, 192, 224, 232, 280, 328, 344, 357, 360. — Piété filiale en Chine (la), 127, 130. — Prix des denrées au seizième siècle, 31. — Professeur de falsification sans le savoir, 186. — Proverbes, 16, 64, 296, 328. — Tombe qui ne s'ouvrira pas (la), 125. — Traits de charlatanisme pratique, 384, 398. — Universités allemandes (les), 31. — Ventriloquie (la), par A. Bitard, 366, 375. — Voyage des cloches à Rome (le), par G. de Lavigne, 122.

VOYAGES

Baker (sir Samuel), 255. — Béchuanas (carte du pays des), 216. — Berlin, 199. — Brésil (à travers le), 225, 235.— Colons explorateurs de Sumatra (les), 311. — Congo-Zaïre (le), 136. — Courses scolaires en Suisse, 83, 95. — Espagne (Posada en), 56 — Gerbier de joncs (Ardèche), 219. — Gorée (la), 316. — Kanaks (le pays des), par J. Garnier, 264, 266, 278, 303, 327, 407. — Loire (sources de la), 219. — Mohéli (la reine de), 245. — Pénitents indous, 111. — Perdu dans le Veldt, 193, 206, 215, 222. — Stanley (Henry), 36. — Voie douloureuse (la) à Jérusalem, 118.

VUES : VILLES, CHATEAUX, MONUMENTS, SITES

Argenteuil au quinzième siècle, 360. — Athènes et ses monuments, 388-389. — At-Meïdan (place de l') à Constantinople, 172. — Basaltiques de Montbrul (roches), 149. — Boulogne-sur-Mer, 289. — Constantinople (les murailles de), 124, 172. — Cours du Congo-Zaïre, en 1500, en 1509, en 1877, 136. — Etienne-du-Mont (Saint-), 242. — Ferney (vue du château de), 196, 197, 200. — Forêt dans l'Afrique australe, 194. — Géorama de Montsouris (le), 269. — Gerbier de joncs (le), 219. — Hôtel de Beauvau (l'), par L.-M. Tisserand, 105. — Jardin des Tuileries (le) en 1652, 292, 318. — Jérusalem, 118. — Labouan-Déli (Sumatra), 312. — Louisiane (la), 358, 362. — Mâcon, 321. — Maison à Gorée, 316. — Milly, 294, 297. — Montceau (château de), 294. — Moulin sur le Clain, 285. — Nouvelle-Orléans (la), 362. — Palais impérial à Berlin, 205. — Paris au dix-huitième siècle : en amont, 252; en aval, 253. — Pont des Soupirs (le), 13. — Pont de Suresnes (le), 299. — Pont-Royal (le), 44. — Porrentruy, 96. — Posada en Espagne (une), 56. — Saint-Point, 305. — Saint-Thomas d'Aquin (mariage à), 165. — Teinturerie sur la Bièvre, 145. — Tuileries (Porte de la Conférence), 317. — Versailles au dix-huitième siècle (le palais de), 370. — Voie douloureuse (stations de la), 116, 117, 120.

FIN DES TABLES DE LA SIXIÈME ANNÉE (1878)

PARIS. — IMPRIMERIE P. MOUILLOT, QUAI VOLTAIRE, 13.

LA MOSAÏQUE

REVUE PITTORESQUE

De tous les Temps et de tous les Pays

HONORÉE D'UNE IMPORTANTE SOUSCRIPTION DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, DES CULTES ET DES BEAUX-ARTS
ET ADOPTÉE PAR LA COMMISSION GÉNÉRALE DES BIBLIOTHÈQUES SCOLAIRES
ET PAR LA COMMISSION DE L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE DE LA SEINE, POUR ÊTRE PLACÉE DANS LES BIBLIOTHÈQUES
DES ÉCOLES ET DONNÉE AUX DISTRIBUTIONS DE PRIX

La *Mosaïque* qui, dès son apparition, a pris aussitôt place au premier rang, n'a plus à dire ni ce qu'elle est, ni ce qu'elle veut être. Sept années de succès toujours croissant, sept volumes qui n'ont à redouter aucun parallèle au triple point de vue littéraire, artistique et moral, sont les meilleurs témoignages dont elle puisse se prévaloir, le plus éloquent programme qu'elle puisse publier.

Tout d'abord consacrée par l'importante souscription de **M. le Ministre de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts**, elle a été presque simultanément adoptée par la **Commission générale des Bibliothèques scolaires** et par la **Commission de l'Enseignement primaire de la Seine** pour être placée dans les bibliothèques des écoles et donnée aux distributions de prix. On voit par là de quel ordre sont les mérites de ce recueil qui, comme nous le disions précédemment, en demandant à tous les âges, à tous les pays, à toutes les conditions, à toutes les sciences les éléments d'une variété qui n'est jamais la futilité, devait devenir et est, en effet, devenu le livre, le conseiller aimé, recherché de tous.

La *Mosaïque* n'a plus même besoin d'affirmer qu'elle continuera à porter plus loin, plus haut encore ses visées : cette continuité dans une recherche qui est son but primitif se trouve trop clairement attestée dans le passé pour qu'il y ait à en faire doute dans l'avenir.

Les maîtres les plus illustres ou les plus aimés des diverses époques de l'art ont déjà figuré dans la *Mosaïque*, depuis les anciens jusqu'à ceux qui naissent en quelque sorte aujourd'hui à la célébrité : Raphaël, Léonard de Vinci, Daniel de Volterre, Albert Durer, Vélasquez, Goya, Oudry, Bouchardon, Prudhon, Chardin, Martin de Voss, Crispian de Passe, Lanté, Poussin, Terburg, Cuyp, Watteau, Jacque, de Gheyn, Hobbema, Horace Vernet, Raffet, d'Aubigny, Meissonier, Ingres, Luminais, Bonnat, Decamps, Pelouze, Bouguereau, Neuville, Corot, Henri Levy, F. Girard, F. Jacquet, T. Labore, Verlat, Cot, Lobrichon, Gérôme, Merson, Mercié, E. Froment, Hannoteau, Vely, Marchal, P. Dubois, Chapu, Falguière, Jules Noël, Goupil, Maignan, etc. Il continuera à en être ainsi ; car, en même temps que nous fouillerons dans les trésors du passé, nous nous plairons à mettre en lumière les productions remarquables du présent.

Les principaux articles de la *Mosaïque* ont été signés jusqu'ici par MM. Hip. Audeval, Prosp. Blanchemain, La Blanchère, Du Boisgobey, Henri de Bornier, Léon Brésil, Blondel, Aug. Challamel, Franç. Coppée, Sixte Delorme, L. Depret, Ch. Deslys, Maxime Du Camp, Duranty, Edouard Fournier, Alf. Franklin, Const. Guéroult, Ch. Joliet, Paul Lacroix (bibliophile Jacob), Georges Lafenestre, Omer Lainé, Léopold Laluyé, Ernest Legouvé, Jules Levallois, Lorédan Larchey, F. Maisonneufve, P. Malitourne, Michel Masson, Charles Monselet, Eugène Muller, Al. Muenier, Eugène Noël, Jules Noriac, Marie de Saverny, A. Ségalas, Edouard Thierry, Jos. Soulary, L.-M. Tisserand, Rich. Valogne, Ch. Yriarte, etc... Les dessins et gravures par MM. A. Adam, Al. de Bar, Bertrand Bocourt, Chifflard, Clerget, Deroy, Gustave Doré, Godefroy Durand, Duvivier, Gaildrau, Giacomelli, Grandsire, Gustave Janet, Lançon, Lavée, Lix, Edmond Morin, Ryckebusch, Sellier, Vierge, Yon, Ansean, Chapon, Coste, Daudenarde, Dumont, Duteil, Huyot, Joliet, Méaulle, Moller, Peulot, Thomas, Valney, etc.

Cette liste s'augmentera de jour en jour : car nous ne laisserons échapper aucune occasion de nous assurer la collaboration de tout ce qui porte dans les lettres ou dans les arts un nom remarqué, estimé ; et il va de soi que ce sont là, pour la *Mosaïque*, les plus sûrs garants de la continuation et de l'accroissement de son succès.

MODE DE PUBLICATION

ABONNEMENTS

PARIS		DÉPARTEMENTS	
Un an	7 fr. »	Un an	8 fr. 50
Six mois	3 fr. 50	Six mois	4 fr. 25

Pour l'Étranger, le Port en sus

LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er JANVIER OU DU 1er JUILLET. — LES ABONNÉS REÇOIVENT LE 15 DE CHAQUE MOIS
UNE LIVRAISON MENSUELLE DE 32 PAGES

Prix de la livraison mensuelle **50** centimes ; franco **60** centimes

En réunissant les livraisons mensuelles, on a à la fin de l'année un magnifique volume de 416 pages.

Les titre, table et couverture de l'année se vendent ensemble 15 centimes.

Les sept premiers volumes, années 1873, 1874, 1875, 1876, 1877, 1878 et 1879 sont en vente. — Tous les ouvrages et articles contenus dans chaque volume sont complets.

PRIX DU VOLUME		
	Broché	7 fr. »
	Relié	8 fr. 50
	Relié richement, tranche dorée	10 fr. »

Ajouter à ces prix 1 fr. 50 pour recevoir le volume franco dans toute la France.

Les personnes auxquelles il manquerait des livraisons pour compléter les volumes de 1873, de 1874, de 1875, de 1876, de 1877, de 1878 et de 1879 pourront se les procurer aux bureaux de la publication et chez tous les libraires et marchands de journaux. L'Administration s'est mise en mesure de satisfaire à leur demande.

BUREAUX : 13, QUAI VOLTAIRE, A PARIS

PARIS. — IMPRIMERIE P. MOUILLOT, 13, QUAI VOLTAIRE. — 17385